Bibliothèque nationale de France
département de la Reproduction

AVERTISSEMENT

Pour des raisons de conservation du document original,
le recours à un microfilm a été privilégié pour réaliser cette reproduction.

Nous veillons à garantir la lisibilité du texte mais des défauts inhérents au microfilm peuvent subsister : défauts d'aspect et qualité des illustrations, notamment.

Nous vous remercions de votre compréhension.

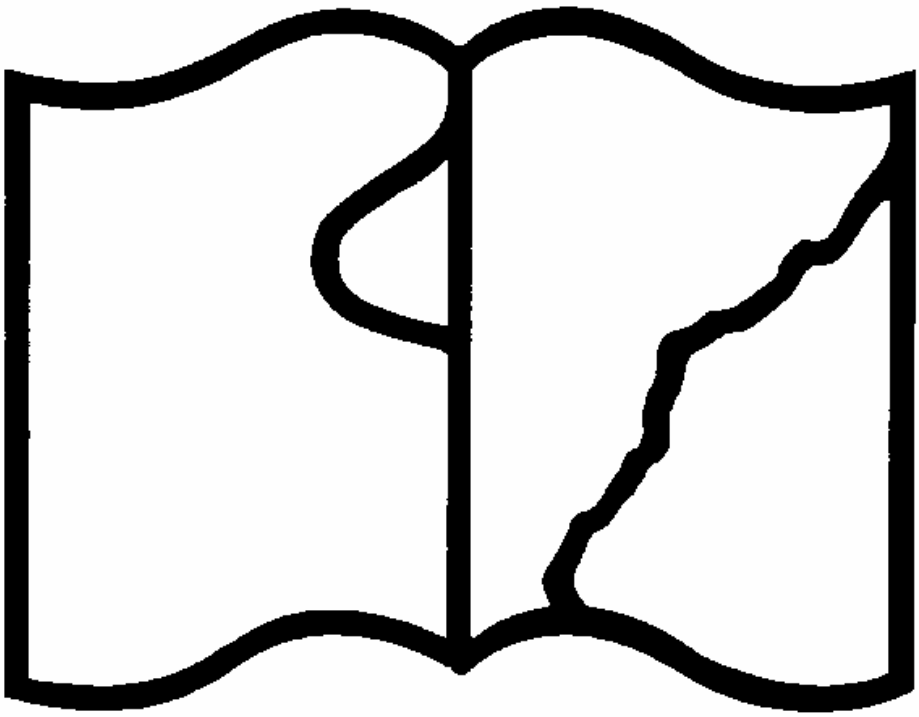
=

WARNING

In order to preserve the original document,
we favored the use of a microfilm to make this reproduction.

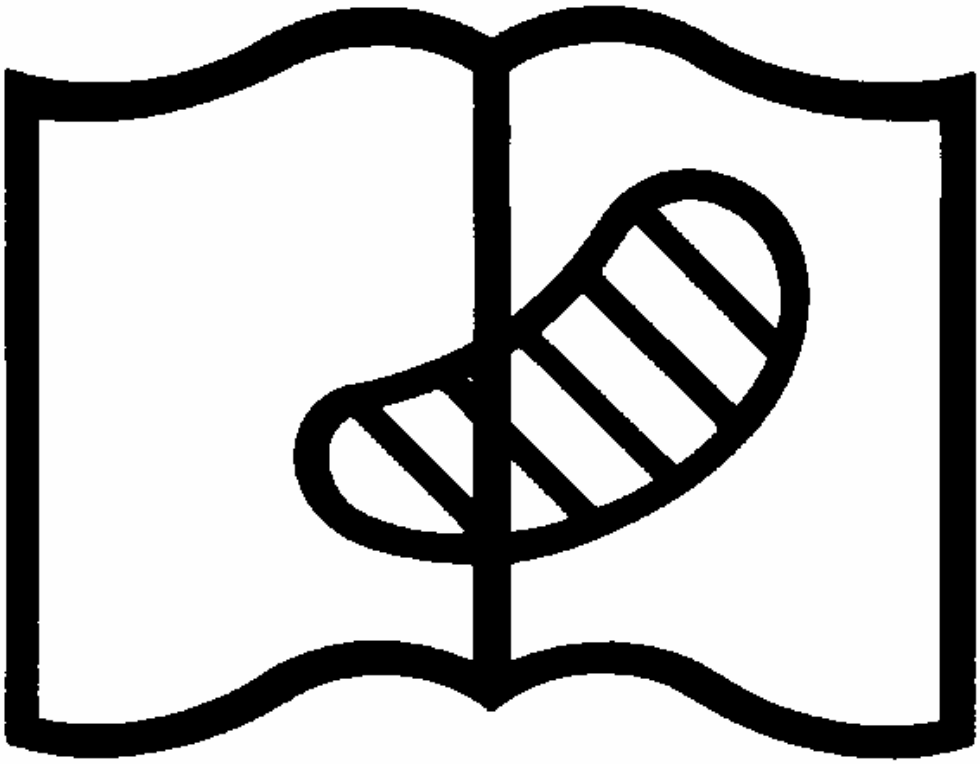
We ensure to provide the best readability of the text but some defects inherent to the microfilm may remain: especially visual defects and quality of illustrations.

Thank you for your understanding



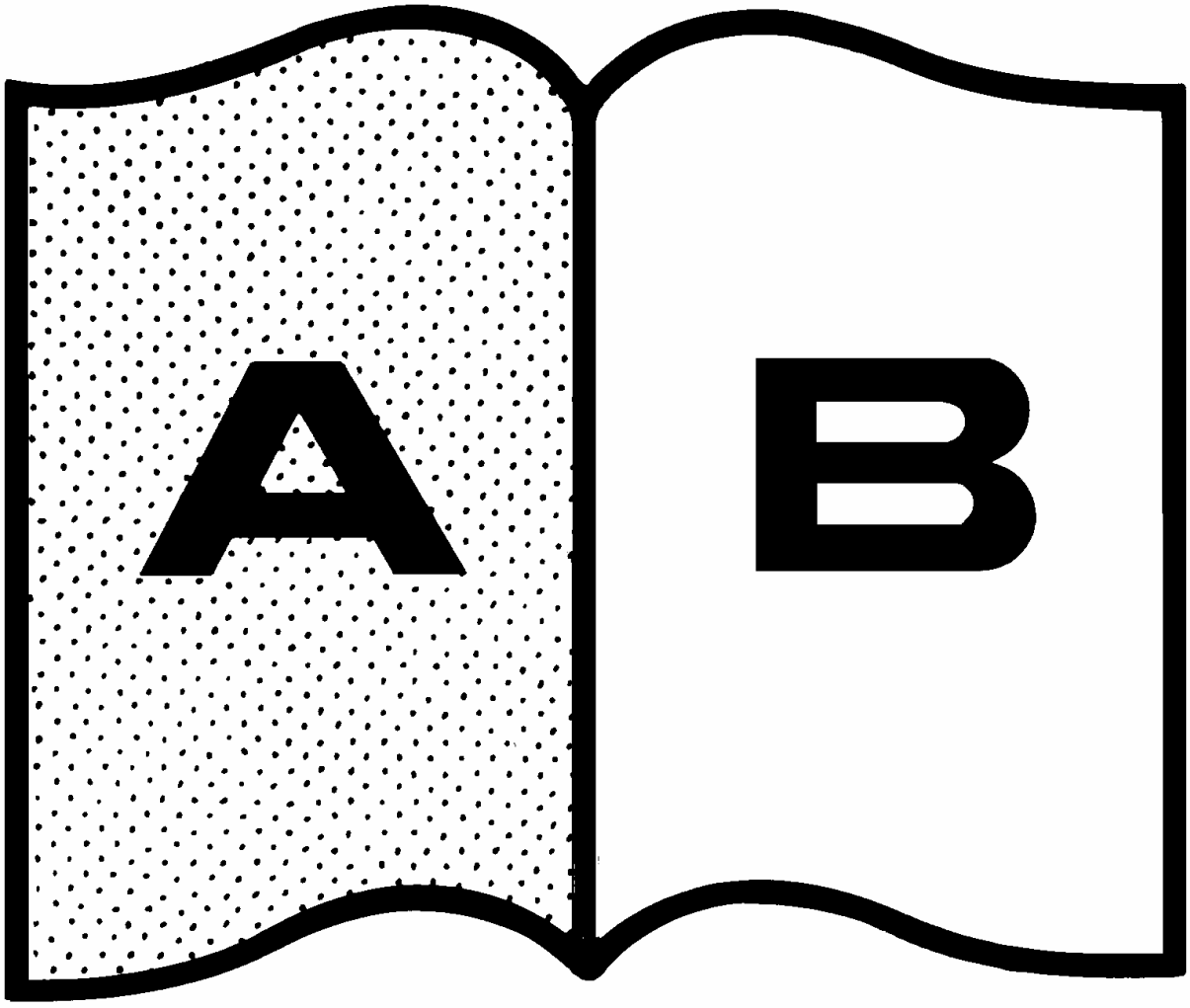
Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



Original illisible

NF Z 43-120-10



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14

FR.
NOUV. ACQ.
9590 2

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Nouv. acq. franç.
9590 a

Papiers Auguste Blanqui

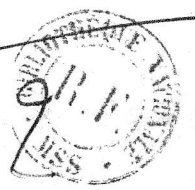
Liasse VII

(II à XLV).

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

647 feuillets.

Biographies



Emile Ollivier



Définitif

Ollivier

Il reste en France, mais heureusement en petit nombre, des hommes qui n'ont pas encore fermé le vieux préjugé de la vertu, qui croient toujours à la morale et aux principes. ils étouffent, s'il le faut, dans leur conscience mais ils ne la laissent jamais s'élargir au gré de la passion et de l'intérêt. O heureux fous! que ne suivent-ils Mr Ollivier! on fait belle route sur de telles traces, à la bonne heure. Des Catons dans le siècle de César, c'est tout simplement ridicule.

Mr Emile Ollivier, né à Marseille le 2 juillet 1825, n'a pas quarante ans. mais que ce court espace a été bien rempli! comme les faits s'y pressent! pour lui, le temple de la gloire n'a pas eu de vestibule. il est entré de pleine course dans le sanctuaire. des envieux pourraient dire qu'il y a volé sa place. ne les écoutez pas. elle est bien à lui. Personne, je crois, ne viendra la réclamer.

Nous ne ferons pas ici de la biographie en détail. ce serait superflu. pour parler le langage de Bossuet, quelle partie du monde habitable n'a pas ouï la gloire de Mr E. Ollivier et les merveilles de sa vie? nous voudrions seulement mettre en relief sa profonde habileté, son incomparable souplesse. nous voudrions, dans une pensée d'intérêt public, le proposer pour modèle à tous les jeunes gens qui se sentiront monter à la tête les fumées de l'ambition. qu'à l'exemple des jeunes rapins en extase devant les tableaux des grands maitres, ils viennent étudier Mr E. Ollivier, se nourrir de sa moelle et apprendre à son école le grand art de bascamotage gouvernemental. La biographie de cet éminent artiste pourrait s'intituler cours de gymnastique politique, ou bien encore: Essai sur les moyens de parvenir

Dans ce siècle à double conscience, l'une pour la vitrine, l'autre pour l'arrière-boutique, alors que les convictions sont en quelque sorte hors la loi, que l'intrigue, la trahison, le parjure, sont autant de vertus politiques, le seul moyen d'arriver vite et haut, c'est de s'accrocher aux habits des puissants, dût-on barbotter un peu dans le sang et la crotte car de prétendre remonter le torrent, relever en face de l'iniquité le drapeau de la justice, marcher au combat seul contre tous et sonner pour les misérables le tocsin de la délivrance et de la réparation, ce serait s'en aller droit à Bicêtre. Malheureux! n'avez-vous donc personne qui ait pitié de votre folie? n'entendez-vous pas gronder les calomnies, les anathèmes, les malédictions? n'entendez-vous pas les aboiements de la meute irritée qui va s'élancer sur vous? Halte, pendant qu'il est temps encore. laissez-moi là ces grands mots de vertu et de justice. amour du peuple! culte de la liberté! qu'est-ce que ces balivernes séditieuses? il faut choisir entre donner ou recevoir la bastonnade.

Voyez Mr E. Ollivier, un de ces enfants-prodiges qui savent tout en naissant. il a parfaitement compris. mais il n'a pas été vulgaire. jeter ses fleurs de Rhétorique au nez des omnipotents, comme les porte-corbeilles à la fête Dieu? Fi donc! c'est une parade trop facile et mal payée. les premières places sont prises de bonne heure, et pour se faire jour, que de coups de coude, de croc en jambe, de bourrades et de camouflets à échanger! La délicatesse de Mr E. Ollivier ne pouvait se soumettre dans cette cohue du surnumérariat. Il s'est frayé une voie plus sûre, non par la crainte, — il est trop pacifique, — mais par l'agacerie. — « je vaux « tant contre vous. Eh! bien, je vaudrais tant pour vous. choisissez. je « coupe des deux côtés ». C'est avec ce dilemme qu'il est venu frapper à la

porte des hautes dignités. s'ouvrira-t-elle ? Le transfuge, en passant, 4
armes et bagages, dans le camp adverse, prétend bien conserver ses étoiles,
avec des broderies de plus. je les lui souhaite.

Il y a vraiment des gens prédestinés aux grands rôles. j'ignore
ce qui leur a valu le caprice de la fortune, mais elle les traite en enfants
gâtés et les conduit par la main sur des sentiers fleuris, tandis que les autres
n'arrivent qu'à travers les épines. La Coquette paraît s'être éprise d'une
grande passion pour Mr E. Ollivier. que n'a-t-elle pas fait pour lui !
2 ~~Malheureux~~ Tout d'abord, elle lui octroie un père dont la popularité projette
un reflet de gloire sur son berceau. Elle brûle de le produire. il faut cepen-
-dant patienter. le favori n'est pas majeur. Enfin le voici avocat du bar-
-reau de Paris en 1847. il a vingt deux ans à peine,

... mais ans à mes bien nées
La toque n'attend pas le nombre des années.

Vite alors la haute protectrice lui jette une révolution. l'a-
-t-il gouvernement provisoire ? c'est peut-être beaucoup. non pas qu'il ne
se fût mis d'emblée à la hauteur de cet immortel tonneau. mais
il faut de l'avancement, pas trop n'en faut. D'ailleurs, l'honneur ici
eût été ~~partagé~~ divisé. La fortune réservait à son fils chéri une
gloire exceptionnelle et sans partage. Elle aimait mieux le faire souverain
à Marseille que douzième provisoire à Paris. Elle l'envoie donc Commis
-saire de la République dans la ville Phocéenne, pour qu'il remplisse
le midi du bruit de ses exploits. Le petit avocat imberbe fera pâlir les

[illegible] du boucher Cavaignac. Que faut il pour cela? Un coup d'insurrection et pas mal de mitraille. Tout est servi à point. Bientôt les barricades, la fusillade, les cadavres, les rues et les places rouges de sang, le château d'If bourré de prisonniers, Marseille dans l'épouvante et la consternation, proclament la gloire du jeune proconsul.

Vous souvient il de 1848? S'il ne vous en souvient pas, consultez l'histoire et les contemporains. Vous apprendrez comment la jeune République fut saisie par les conducteurs malintentionnés, qui eurent sur le char de la Révolution, ardente et pleine de vigueur, toute prête à balayer les abus dans sa course, mais ils avaient entravé traîtreusement les écrous de l'essieu, et la versèrent, dès les premiers pas, meurtrie et sanglante. Elle resta sur la place. D'aucuns en pleurent encore. Mr E. Ollivier ne saura pas, lui, il n'a point de larmes à perdre [illegible] na, comme on dit, son affaire. La République parviendrait elle à remettre sur ses pieds? La question était douteuse et demandait de la prudence. Cet une vertu familière à notre héros. Il commença par appeler les ouvriers, frères. En même temps il fraternisait aussi avec les rayons brûlés par le Soleil d'Afrique. Salut à droite, salut à [illegible] tout est en règle

[illegible] le royalisme gagne du terrain [illegible] les proclamations deviennent plus aigres. Celle du 3 mai [illegible] un chef-d'œuvre de jésuitisme.

« Les trois départements, » le Commissaire de 23 ans, le

« ont les citoyens honnêtes et laborieux qui préféreraient une existence
« de misère au bien-être conquis par le malheur de leurs frères et le
« déshonneur de leur Cause. »

Cela s'adresse, ou à des brigands prêts à chercher leur bien être dans le vol et l'assassinat, ou ~~[illegible]~~ à des ouvriers dont on prévoit le soulèvement. Dans le premier cas, le peuple de Marseille n'a pas à remercier ~~[illegible]~~ de ses compliments. Dans le second, il faut admirer une si pure doctrine. Le Marquis de Lafayette, tout monarchien qu'il fût, avait dit : « Contre la tyrannie l'insurrection est le plus sacré des devoirs. » Mr E. Ollivier répond, avec la Gazette de France, par l'axiome du droit divin : « La révolte n'est jamais permise », pas même, et surtout, pour secouer une existence de misère ». Mr E. Ollivier pourrait être demain ministre de Henri V. Mais de qui et de quoi ne serait-il pas ministre ?

Le 22 juin, veille de la bataille, il menace les Marseillais de les mitrailler d'une main ferme, en ajoutant, les larmes aux yeux, « qu'il donnerait sa vie entière pour éviter l'effusion d'une goutte de sang. » Eh ! qui lui demandait sa vie, entière ou partielle, à ce désespéré philanthrope ? il n'avait à sacrifier que sa place, en reparaissant à une minute tendre, la mèche allumée qu'il tenait en main. C'eût été un beau mirade. Pour la garder leur place, quelle qu'elle soit, ce n'est pas une goutte, c'est un fleuve de sang que verseraient nos Cartouches d'humanité.

En fait, le lendemain 23, Notre Proconsul harangue à peu-près ainsi « les braves, brûlés » ou non par le Soleil d'Afrique : « Soldats, Gardes nationaux ! en avant ! faites votre office. balayez l'anarchie ! » Ce coup de balai était un coup de maître. Vienne n'importe quel gouvernement, Mr E. Ollivier peut s'y rallier. il est un homme de l'ordre.

Un autre gouvernement surgit en effet. Sur faire sa cour dès la première heure, c'était une platitude inutile. La [illegible] (d'ailleurs) suppléait à la conscience. Impossible de frotter aux nouvelles dorures les vieux haillons républicains. Il fallait auparavant une retraite de pénitence [illegible] purification. [illegible] en 1857, époque où l'oppo- [illegible] au corps législatif. Le voilà rentré sur un théâtre tout neuf. Il y apporte un acteur consommé qui a médité huit ans les leçons fortes par les grandes luttes de 1848. Elles l'ont affermi dans sa politique à deux visages. [illegible] en bons rapports avec le peuple, [illegible] avec le [illegible] le problème, il l'a résolu.

Lucain a [illegible] quelque part : « Entre César (1) et la liberté, c'est [illegible] duel [illegible] et Tacite : « l'Empire (2) et la liberté sont choses inconciliables. » — « l'Empire (3) et la liberté ne peuvent aller ensemble », affirme à son [illegible] plus quel autre auteur latin. Pas [illegible] esprits, faibles cervelles ! [illegible] changé d'avis, s'ils avaient eu le bonheur de connaître

---

(1) ..... Par, quod semper habemus,
libertas et Caesar erunt.
(2) ..... Res dissociabiles, principatum et libertatem
(3) [illegible] et libertas non coeunt

Mr E. Ollivier. C'est plaisir de voir avec quelle aisance il manœuvre au milieu de difficultés qui pour tout autre seraient inextricables. Demeurer le chef redouté de l'opposition, et en même temps se faire considérer par le pouvoir comme prêt à se rallier au premier signe, c'est un tour de force qu'avant Mr Ollivier, personne n'aurait cru possible. Et cependant, il faut bien croire, puisqu'il l'a exécuté sous nos yeux.

Nous laissons à regret de côté les nombreux discours que cet habile orateur a débités pendant huit ans à la chambre. Nous nous jugeons au dessous de cette tâche. Qui ne les connaît, du reste, ces fameux discours aux périodes sonores, pleines de grâce et d'élégance, où les coups d'encensoir sont si discrètement distribués, ces petits chefs d'œuvre de convenance et d'insinuation qui charment et gagnent tout le monde, amis et ennemis, républicains ou impérialistes? Qui ne s'est pâmé d'aise, qui n'a tressailli d'admiration, en dévorant ces splendides exordes et ces péroraisons plus splendides encore, dont le seul tort est peut-être de rappeler un peu trop, sinon par l'expression, du moins par le sens, certain refrain (1) qui l'année dernière courait les rues. Seulement, Mr E. Ollivier a été plus heureux que le héros de la chanson. On lui a répondu. Oh! qu'elle est polie et de bon ton, qu'elle est courtoise et chevaleresque l'opposition de Mr E. Ollivier! Comme c'est bien le triomphe de la politesse française que cet échange sans fin d'attentions et de gentillesses entre lui et les membres de la majorité! Si Mr Ollivier avait assisté à la bataille de Fontenoy, il ne se serait pas contenté de crier aux ennemis: «tirez les premiers»; il les eût probablement aidés à charger leurs fusils.

(1) «Voulez vous accepter mon bras?»
La femme ne répondait pas. (Le Rondes des Brésiliens)

Enfin, en 1864, le moment était venu. Le gaz populaire avait assez gonflé le ballon. Il pouvait se lancer impunément. Une occasion admirable se présenta, la loi sur les coalitions. A la grande stupeur des bonshommes politiques, éclata comme une bombe ce fameux rapport que peu de personnes ont lu, mais dont tout le monde a parlé. Eh! bonnes gens, pourquoi cet étonnement? ignoriez-vous donc que Mr de Persigny est quelque peu partisan de l'Empire et que Mr de Morny n'y est pas absolument opposé? Sans doute on ne peut jamais tout prévoir. Mais du moins, avant d'être complètement mouillés, sachons distinguer qu'il pleut. La chose surprenante, ce n'est pas que Mr E. Ollivier ait fait une telle profession de foi, c'est qu'il l'ait faite si tard. Sans prétendre au don de seconde vue, nous étions si bien dans l'attente de l'évolution, que l'ouragan provoqué par un incident si naturel, nous a paru tout à fait hors de saison. C'est une grêle tardive qui tombe là sur notre héros, voire même une grêle injuste. On le hue, quand il a droit aux applaudissements. N'est ce donc pas un spectacle digne d'intérêt que celui d'un homme atteignant enfin le but si long-temps poursuivi? Certes, ce triomphe de la persévérance doit éveiller toutes les sympathies de la galerie. Quand un pilote entre au port, après une belle manoeuvre, c'est le moment de l'applaudir, non de le siffler. Mr E. Ollivier a franchi heureusement la barre, crions Bravo! qu'il soit embaumé dans sa gloire et qu'on n'y touche plus.

Mr de Girardin qui s'y connait, s'est gardé cette fois encore de suivre la foule. Il a battu des mains au milieu des huées. Fait mal-

on ne pouvait le soupçonner d'impartialité. Le « vous êtes orfèvre, Mr Josse, se chuchotait aux oreilles. C'est en vain qu'il a proclamé le rapport « un chef-d'œuvre de discussion approfondie », et mis les annonces à la porte pour remplir ses quatre pages de ce chef-d'œuvre, in extenso; cela ressemblait un peu trop à un plaidoyer pro domo suâ, (1) ses cris se sont perdus dans le désert, comme d'habitude.

Après tout, si le public est crédule, il n'est pas idiot, et il sait à peu près ce que parler veut dire, en style de palais surtout. Il y avait un texte clair et précis : « toute coalition est « punie de six jours à trois mois de prison ». C'est dur, mais on sait à quoi s'en tenir. Cette franche interdiction fait place à un régime ambigu, plein de traquenards où il est presqu'impossible de ne pas tomber. La coalition n'est ni défendue ni permise. Sur ce point, mutisme complet. Seulement, l'emploi des violences, voies de fait, menaces ou manœuvres frauduleuses, dans un but de coalition, entraine un emprisonnement de six jours à trois ans

Violences, voies de fait, cela se comprend; La constatation est facile. menaces, c'est déjà plus obscur. Qu'est-ce au juste que des menaces? un mot bien élastique. Mais manœuvres frauduleuses, voilà qui est effrayant. En sa qualité d'œuvre collective, c'est une opération fort compliquée qu'une coalition. Elle suppose, ou plutôt elle est nécessairement un concert. Or, en langage de justice,

(1) Pour sa propre maison

Concert est un mot révoltant, bien proche voisin de manœuvre et même de complot. Le texte dit à la vérité : « manœuvres frauduleuses ». Mais n'est-ce point là un pléonasme ? L'expression manœuvre est flétrissante par elle-même et emporte l'idée de fraude. Concert, manœuvre, complot, forment une série ou plutôt une filiation de quasi-synonymes qui ont très mauvaise mine dans le code. On verra jamais la difficulté de qualifier manœuvres et par conséquent juste manœuvre frauduleuse, un concert quelconque dans les luttes entre le travail et le capital ? C'est à la discrétion des tribunaux.

À l'arbitraire du juge se substitue dès lors à la règle étroite qui enchaîne. L'abus de l'interprétation n'avait déjà que trop fatalement terni les textes. La tendance semble prévaloir aujourd'hui de remplacer partout la loi par la jurisprudence, la lettre précise du code par l'omnipotence des magistrats. L'obscurité ou même l'absence totale des définitions ouvre ainsi la porte à la répression discrétionnaire. La loi du 28 juillet 1848 était déjà un exemple peu rassurant de cette propension

art. 1er. — Les Sociétés secrètes sont interdites. — Pénalité, de quinze jours à quatre ans de prison.

Pas un mot qui dise ce que c'est qu'une Société secrète. Le juge la définit à son bon plaisir. Il peut y avoir autant de définitions différentes que de procès. Elles naîtront à chaque fois des circonstances de la cause. Tout se prête à devenir Société secrète.

Les nouveaux articles 414, 415, 416 du Code pénal font encore un pas en avant dans cette voie fatale. Toute coalition peut être innocente ou coupable à volonté. On est armé de pénalités draconiennes pour la frapper, si elle déplait, sans être jamais tenu de poursuivre, si elle ne déplait pas. L'extrême écart entre le minimum et le maximum de la peine achève de sacrifier le dispositif de la loi à l'omnipotence du juge. C'est une épée de Damocles dont le fil suspensif ne tient pas à un point fixe, mais à la main d'un homme.

Vingt fois les ouvriers pourront échapper au péril, et prendront confiance par cette immunité. La vingt-unième, [redacted] dans des circonstances identiques aux précédentes, le glaive tombera. C'est un présent empoisonné que Mr Ollivier a fait au peuple, en reconnaissance de ses suffrages. Le seul changement réel dans la loi, c'est la substitution de trois ans à trois mois d'emprisonnement, avec le danger du piège en sus.

Du moins, l'auteur du rapport a levé le masque enfin. il faut lui en savoir gré. Ce masque était devenu bien transparent sans doute et laissait lire assez clairement sur le visage. Mais le public est myope. Grâces soient donc rendues au transfuge qui a rejeté le dernier lambeau de son vieil uniforme, pour revêtir la livrée. Notre gratitude serait complète, s'il voulait bien user de son influence sur d'anciens amis pour les décider à la même franchise. Il était leur chef de file. Pourquoi ne le suivraient-ils point? Ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque, mais le courage. Allons, Messieurs, cette timidité n'est pas de votre âge. Point de fausse honte. accompagnez votre collègue

dans la voie où il ne s'est pas engagé tout-à-fait sans vous. ses premiers pas y datent de loin, et il les a faits avec votre approbation. Vous avez accueilli d'un sourire en 1862 cette charmante apostasie, empapillotée d'un jeu de mots: « un jacobin ministre n'est pas nécessairement un ministre jacobin. » c'est frais et rose mais surtout clair, et l'année suivante, vous avez patroné l'auteur dans les élections. sa candidature tenait compagnie aux vôtres. il y avait union et solidarité si vous n'avez pas voulu nuire au petit commerce de Mr Ollivier, c'est apparemment qu'il vous semble fort légitime. Eh! bien entrez bravement dans la carrière. il vous donnera volontiers la main pour franchir le ruisseau. un peu de crotte et un coup de brosse, c'est tout. à quoi bon tant d'hésitations? Vous faites un pas en avant, puis un pas en arrière, qu'est-ce à dire, et pourquoi ces regards furtifs à droite et à gauche, ce geste de relever votre toge pour vous donner une contenance? Courage, Messieurs! voyons, une fois en votre vie, marchez d'un pas ferme, n'importe vers quelle aire de vent. yeux fermés, oreilles bouchées, pirouettez sur vous-même et marchez ensuite droit devant vous. c'est bien le diable, si vous tombez dans le chemin de la Révolution. D'ailleurs l'épreuve ne comptera pas, vous recommencerez. mais faites hâte. accrochez-vous à une branche, à un lambeau, à ce qu'il vous plaira, sinon vous allez rester.... assis.. entre les deux courants qui nous ballottent et prétendent emporter le siècle, l'un par le privilège vers le passé, l'autre par le peuple vers l'avenir. or, vous tournez le dos au peuple. Disparaissez donc, troupe criarde, qui n'avez rien su faire que le mal. Vos voix séniles ont je ne sais quoi de triste et de monotone qui donne des frissons de vieillesse. Disparaissez, vous n'avez pas su profiter de votre heure. Elle est passée. (Place aux idées et aux générations nouvelles!) N'entendez-vous pas les tressaillements de la société qui sent de nouveau affluer vers son cœur, que vous aviez flétri, un sang jeune et chaud? Et le Sursùm immense qui gronde en bas, l'entendez-vous? Malheur à qui tenterait encore d'étouffer ce cri sacré de la justice, cette poignante lamentation de la misère!

original

Emile Ollivier 9

Macte animo generose puer, sic itur ad astra
Eneide, L. V. 640

Il existe en France, mais heureusement en fort petit nombre, des hommes qui n'ont pas encore secoué le vieux préjugé de la vertu, qui croient encore à la morale et aux principes, qui sottement renferrés dans leur conscience, ne la laissent jamais s'élargir au gré des passions et des intérêts. Pauvres insensés! à quoi bon des Caton dans le siècle de César! Que n'imitent ils Mr E. Ollivier! Lui aussi, si son intérêt l'eut exigé, il aurait peut-être feint le héros d'Utique. Le rôle de Curion (1) lui a paru plus avantageux. Il joue le rôle de Curion.

Mr Emile Ollivier est né à Marseille le 2 juillet 1825, et n'a par conséquent que 39 ans. Mais comme ce court espace de temps est bien rempli! Comme les faits s'y pressent et s'y accumulent! Pour lui il n'y a pas eu de vestibule au temple de la gloire. Il est aussitôt entré dans le sanctuaire. Des envieux pourraient dire qu'il y a volé la place. Ne les écoutez pas. Elle est bien à lui. Personne, je crois, ne viendra la réclamer.

Nous ne prétendons pas entrer ici dans de longs détails de biographie. Ce serait inutile. Car, pour parler le langage de Bossuet, quelle partie du monde habitable n'a pas ouï la gloire de Mr E. Ollivier et les merveilles de sa vie? Nous voudrions seulement faire admirer la profonde habileté de notre héros, son adresse incroyable, sa merveilleuse souplesse. Nous voudrions, et c'est uniquement une pensée d'intérêt public qui nous inspire, le proposer pour exemple à tous les jeunes

(1) jeune tribun du peuple qui, après avoir défendu avec ardeur la cause de la liberté, le vendit corps et âme à César.

gens qui, soit dans le temps présent, soit dans les générations futures, se sentiront monter à la tête les fumées de l'ambition. Nous voudrions qu'à l'exemple des peintres novices qui ne cessent de contempler les tableaux des grands maîtres, afin de se rendre capables de les produire, ils vinssent en foule étudier respectueusement Mr E. Ollivier, se nourrir de ses doctrines, copier sa conduite et apprendre à son école mille et mille tours de passe-passe qui leur permettraient sûrement d'escamoter l'avenir. La biographie de Mr Émile Ollivier, s'il nous était permis d'user de ce mot nous l'intitulerions volontiers : Cours de gymnastique politique, ou mieux encore, si nous pouvions revendiquer pour nous l'invention du titre : Essai sur les moyens de parvenir.

Dans notre siècle où chacun a soin de se munir de deux consciences l'une pour soi et l'autre pour le public, où les fermes convictions sont en quelque sorte mises hors la loi, où l'intrigue, la perfidie, la trahison, le parjure, sont autant de vertus politiques, il n'y a qu'un seul moyen d'arriver haut et vite : c'est de s'accrocher avec énergie aux habits des puissants, d'emboîter le pas après eux, dût on les suivre à travers les turpitudes et les crimes les plus infâmes, travers la boue et le sang. Car d'aller, de gaieté de cœur, se ruer contre le torrent, d'arborer l'étendard du bon sens et de la justice, et le planter fièrement en face de la société toute entière, de se présenter au combat seul contre tous, de jeter au nom du bon droit violé de vains cris d'alarme, de sonner follement pour les malheureux le tocsin de la réparation et de la délivrance, ce serait le comble de la folie et du ridicule. Malheureux ! qu'allez-vous faire ? n'avez-vous donc personne ni père, ni mère ni frère ni sœur, ni ami, ni amie, qui s'intéresse à votre sort ? n'entendez-vous pas les aboiements de la meute irritée qui va s'élancer sur vous ? n'entendez-vous pas les injures, les calomnies, les malédictions, les anathèmes qui s'apprêtent, les colères qui grondent, les indignations qui bouillon-

les fureurs qui vont éclater ? n'entendez-vous pas les dents qui grincent, les couteaux qui s'aiguisent, les poignards qui ont soif de sang ? arrêtez, arrêtez, pendant qu'il en est temps. renoncez à la vertu, au devoir, à la justice, renoncez à l'amour du peuple, au culte de la liberté. hâtez-vous, si vous ne voulez être opprimés d'être oppresseurs, si vous ne voulez être victimes, d'être bourreaux.

C'est ce que Mr E. Ollivier, comme tous les enfants-prodiges, qui savent tout en naissant, avait parfaitement compris. Mais croyez-vous que pour cela il va suivre la route commune ? se faire ouvertement le flatteur des pouvoirs, jeter sans pudeur les fleurs de la rhétorique sur le cloaque de leurs infâmies ? fi donc ! c'est un métier trop facile et trop banal. les bonnes places y sont prises dès le premier moment, et il faut ensuite bien des perfidies, bien des platitudes, bien des bassesses et des humiliations pour arriver à en conquérir une. La nature délicate de Mr E. Ollivier ne pouvait se plier à un tel supplice. il a trouvé une autre manière plus originale d'emporter d'assaut la situation. c'est non pas de se faire craindre, (il est trop pacifique et trop bienveillant pour cela) mais du moins de se rendre incommode. — je vais tout à l'heure vous dire comment. Eh bien, je voudrais tant pour vous, choisissez. je suis un couteau à deux tranchants. de quel côté voulez vous que je frappe ? cela dépend de votre choix. — c'est armé de ce double dilemme qu'il est venu frapper à la porte des hautes dignités qui bientôt, nous n'en doutons pas, s'ouvrira devant lui. Comme le militaire transfuge, qui exige qu'on lui conserve son grade, lui aussi en passant sous un drapeau, dans le camp opposé, il a voulu conserver ses épaulettes. Vous connaissez la fable de Lafontaine. le poisson étourdissant du financier lui promettait de ne plus le réveiller. Mr E. Ollivier a été plus généreux. il lui a encore promis de le faire dormir.

il y a vraiment des gens qui sont prédestinés à jouer un grand rôle. je ne sais pas ce qu'ils ont fait pour mériter l'amour capricieux de la fortune. mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle les choisit, les choie comme des enfants

gâtés. Elle le conduit à l'avenir par la main, à travers d'agréables sentiers, tandis que les autres n'y arrivent qu'à travers les épines. La Coquette, à ce qu'il paraît, s'éprit pour M. Ollivier d'une bien violente passion. Que n'a-t-elle pas fait pour lui? quelle tendresse, quelle sollicitude! voyez comme elle a soin de lui donner un père dont le nom eût déjà une certaine popularité, afin de jeter à cet enfant la gloire comme un hochet. Elle tâche de le produire sur un théâtre digne de lui. Mais il faut pourtant qu'elle prenne un peu patience. Il n'a pas encore achevé son droit. Enfin, en 1849, il se fait inscrire au barreau de Paris. Il n'a guères que vingt ans. N'importe!

..... aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Vite, elle fait pour lui, pour lui seul, éclater une révolution. Mais quel rôle lui donner? Le faire un membre du gouvernement provisoire? Ce n'était pas possible. Sans doute, il le fut facilement mis au niveau des autres membres de ce fameux gouvernement, à qui la postérité réserve une si vive admiration. Mais elle craignit de se montrer trop partiale. D'ailleurs, dans ce cas, sa gloire eût été partagée, et elle voulait pour lui une gloire singulière et exceptionnelle sans contrôle et sans contrôle. C'est pourquoi elle l'envoie à Marseille comme Commissaire de la République. Elle veut qu'il remplisse tout le midi du retentissement de ses exploits. Elle veut que le petit avocat imberbe fasse pâlir les lauriers du boucher Cavaignac. Mais pour cela il faut quelque insurrection, quelque chose à réprimer, quelques milliers de braves citoyens à faire mitrailler. Elle lui sert tout à souhait. Bientôt l'horrible bruit de la fusillade, les barricades jonchées de

cadavres, la rue Saint, la Grand'rue, la place des œufs, la
place Castellane, la Cannebière, rougis de sang, le château d'If regor-
geaient de prisonniers. Marseille consternée et interdite, annoncèrent
hautement la gloire du jeune Dictateur. Macte animo, généreux puer,
sic itur ad astra. Mais, dira-t-on, je me contredis. j'annonçais
au début M. E. Ollivier comme ayant conquis lui-même son im-
mense prospérité, et voilà que, s'il faut m'en croire, la fortune a tout
fait pour lui. Non, lecteur, je ne me contredis pas. Si habile qu'on soit,
on ne peut pas l'être avant d'être né, avant d'avoir atteint l'âge de
raison. Il faut qu'alors la fortune se charge de l'être à notre place
c'est ce qu'elle a fait pour M. E. Ollivier. Mais, grâce à la précocité de
son génie, il sortit bientôt de tutelle. — apprêtez bien ici toute votre
puissance d'admiration. Vous n'en saurez trop préparer. Les événements
de 1848 ne sont pas si loin de nous que, soit par nos souvenirs, soit par
nos lectures, soit enfin par les récits des contemporains, nous ne puissions
nous y transporter en imagination. Vous savez tous comment la jeune
République fut saisie par des conducteurs improvisés, honnêtes peut-
être, mais certainement faibles et malhabiles. Montée sur le char
de la révolution, emportée dans une course rapide par la justice et
le bon sens, ardente et impétueuse, pleine de vigueur et d'énergie, elle
allait parcourir au galop la société toute entière, renversant tous les
abus, balayant tous les débris, nettoyant toutes les scories sur son passage.
Eux, ils eurent peur. Ils brisèrent les roues du char et le ramenèrent violem-
ment en arrière. Elle tomba sur le sol la pauvre République, meurtrie,

enfanglantée. Oh! les larmes nous en viennent encore aux yeux! Mr E. Ollivier, lui, ne pleura pas. Comme on dit vulgairement, il combina son affaire. La réaction l'emporterait-elle? Ce n'était pas sûr. Toutes les bouches n'étaient pas encore baillonnées, le peuple n'était pas encore entièrement massacré. il fallait conserver envers lui quelque semblant de respect. Savez-vous ce que les ouvriers sont alors pour Mr Ollivier? Ce sont des frères. Du moins il les appelle ainsi dans ses proclamations mais, en même temps, selon l'expression de je ne sais plus quel journal de cette époque, ((il fraternise avec les braves brûlés par le soleil de l'afrique)). Enfin, en juin, il est certain que la réaction l'emportera. « aux armes donc! Garde nationale, troupes de ligne, accomplissez votre office. Soldats, accourez d'Aix et de Carascon... il n'y a plus rien à craindre du peuple.... tuons-le. » C'était-là un véritable coup de maître. Sienne n'importe quel gouvernement. Mr E. Ollivier peut s'y rallier. il est un homme d'ordre.

Un autre gouvernement en effet s'établit bientôt, nous savons comment. Venir aussitôt lui faire sa cour, ce n'était pas possible. Car même où la pudeur de la conscience fait défaut, il y a toujours celle de la nécessité. Tout souillé encor du contact impur de la démocratie, Mr E. Ollivier n'était pas digne d'approcher des nouveaux maîtres. Il fallait auparavant qu'il se purifiât, qu'il fît amende honorable. Aussi reste-t-il plongé dans un discret et modeste silence jusqu'à l'année 1857, où les électeurs de Paris l'envoient au Corps législatif comme député de l'opposition. Ici encore, je réclame pour Mr E. Ollivier une recrudescence d'admiration. Etant donnée cette situation, trouver une méthode telle qu'en restant dans de bons rapports avec le

peuple, on se mette dans de bons rapports avec le gouvernement. Ce problème, Mr E. Ollivier l'a résolu. Lucain a dit quelque part : « Entre « César et la liberté c'est un duel éternel (1) » Tacite a dit que « l'Empire « et la liberté sont choses inconciliables (2) » « L'Empire et la liberté ne « peuvent aller ensemble, » (3), a dit je ne sais plus quel autre auteur latin. Pauvre, petits esprits, Gens de peu de Cervelle ! Combien ils auraient changé d'avis, s'ils avaient eu le bonheur de connaître Mr E. Ollivier ! C'est plaisir de voir avec quelle aisance il manœuvre au milieu de difficultés qui pour tout autre seraient inextricables ! — Un jour, il y a discussion sur la loi de Sûreté générale. Mr E. Ollivier alors enfle sa voix et dit presque des vérités. — Peuple, voilà pour toi ! — Un autre jour, il y a discussion sur certaines mesures commerciales. Mr E. Ollivier en vient à se faire reprocher par Mr Brame, ~~[illegible]~~ qui pourtant n'est pas un révolutionnaire bien fougueux, de déserter l'intérêt des classes ouvrières (4). Gouvernement, voilà pour vous ! Ce n'est là qu'un exemple entre mille. Se faire le chef redouté de l'opposition, et en même temps se faire considérer par le pouvoir comme prêt à se rallier au premier signe, c'est une chose qu'avant Mr E. Ollivier, personne n'aurait cru possible, et cependant, il faut bien le croire, puisqu'il l'a fait pour nos yeux.

Nous renonçons à regret au plaisir de parler ici des nombreux

---

(1) ..... par, quod semper habemus,
Libertas et Cæsar erunt.
(2) odia dissociabiles ..., principatum et libertatem ....
(3) Imperium et Libertas non coeunt.
(4) Séance des 2 et 3 Mai 1860

discours que, pendant ces huit années, M. E. Ollivier a prononcés à la chambre. Mais nous nous jugeons peu dignes d'une telle tâche. Car, pour emprunter encore une fois le langage de Bossuet, quoique nous puissions vous en rapporter, toujours prévenus par vos pensées, nous aurions encore à répondre au secret reproche que vous nous feriez, d'être demeurés beaucoup au dessous. Qui ne les connaît du reste ces fameux discours où dans des périodes sonores, pleines de grâce et d'élégance, les coups d'encensoir sont si discrètement distribués, les convenances si finement observées, les insinuations si adroitement ménagées, qui charment et gagnent tout le monde, en dépit de la diversité des partis et des opinions amis ou ennemis, Républicains ou impérialistes ? qui ne les a lus et relus ? qui ne s'est pâmé d'aise, qui n'a tressailli d'admiration, lorsqu'après avoir ouvert le journal d'une main émue, il y découvrait tout joyeux, ces splendides exordes et ces péroraisons plus splendides encore, dont le seul tort, tort léger d'ailleurs, est peut-être de rappeler un peu trop, non pas par l'expression, loin de nous ce blasphème, mais du moins par le sens, certain refrain qui l'année dernière courait les rues (1). Seulement, si M. E. Ollivier a été plus heureux que le héros de la susdite chanson. on lui a répondu. Oh ! qu'elle est polie et de bon ton, courtoise et chevaleresque, l'opposition de M. Ollivier ! Comme c'est bien l'expression définitive de la politesse Française, que cet échange sans fin, entre lui et les membres de la majorité, de charmantes gentillesses, de touchantes attentions ! Si M. E. Ollivier avait

(1) « Voulez-vous accepter mon bras ? »
La femme ne répondait pas. — La Ronde de Désaugiers.

assisté à la célèbre bataille de Fontenay, il ne se serait pas contenté de crier aux ennemis de tirer les premiers, il les eût probablement aidés à charger leurs fusils. Enfin, en 1864, le moment était venu. Ce gaz populaire avait assez gonflé le ballon. il pouvait se lancer impunément. Une occasion admirable se présenta, le projet de loi contre les Coalitions. alors, à la grande stupéfaction de tous les Prudhommes politiques, il éclata, comme une trombe, ce fameux rapport que peu de personnes ont lu, mais dont tout le monde a parlé. Eh! bonnes gens, de quoi vous étonnez-vous? ignorez-vous donc que Mr de Persigny est quelque peu partisan de l'Empire et que Mr de Morny n'y est pas absolument opposé? sans doute, il n'est jamais permis de tout prévoir. mais du moins, tachons nous apercevoir qu'il pleut avant d'être complètement mouillés. La chose étonnante, ce n'est pas que Mr Emile Ollivier ait fait une telle profession de foi, mais c'est qu'il l'ait faite si tard. Certes, nous ne nous piquons pas d'avoir la vue fort longue, et pourtant, nous nous attendions si bien à ce qui est arrivé, que nous n'avons rien compris à tout ce déluge de reproches et d'accusations, dont on a inondé notre malheureux héros. au contraire, nous l'avons applaudi des deux mains. Nous l'avons acclamé de toute la force de nos poumons. C'est en effet si beau de voir un homme atteindre enfin le but qu'il a poursuivi durant toute sa vie! C'est si beau, si édifiant, de voir un tel triomphe de la persévérance et de l'énergie. Quoi! lorsqu'un audacieux pilote s'élance fièrement en pleine mer, au milieu des vagues courroucées et des récifs écumants, lorsque l'œil toujours fixé sur la côte qu'il veut gagner, pâle et la chevelure au vent, mais calme et résolu, il entend sans s'émouvoir la mer vomir ses menaces les plus bruyantes et la mort rugir autour de lui, si, à force de

sang-froid et d'intrépidité, il parvient à se sauver, s'il touche enfin au port, c'est le moment que vous choisissez pour l'accabler de vos railleries pour faire grincer à ses oreilles l'ironie de vos sifflets! moi, je crie bravo! Mr E. Ollivier, grâce à son rapport sur la loi des Coalitions, est parvenu où il désirait parvenir. C'est l'apogée de sa gloire, la réalisation de son rêve, l'éclatante justification de sa politique, je crie bravo à outrance: seul, Mr de Girardin qui a l'habitude de tout comprendre, a cette fois encore admirablement compris qu'il n'y avait qu'à admirer là où les autres s'indignaient. mais malheureusement cette fois encore, il n'a pu être soupçonné d'impartialité. En vain, il a proclamé ce rapport "un chef-d'œuvre de discussion approfondie". En vain, "faisant le sacrifice de toutes ses insertions payées il a consacré la presque totalité de son numéro à l'entière et textuelle reproduction de ce rapport", cette fois encore sa voix qui pourtant sait si bien crier, n'a pu se faire entendre.

N'importe! il ne sera pas dit que nous ayons laissé sans protestation reconnaître un tel prodige d'habileté. il ne sera pas dit que nous ayons refusé à un tel tour de force politique notre obole d'admiration. Oh! laissez-nous sans arrière-pensée, les mains jointes et dans un pieux recueillement, épaver de suivre le fil délicatement entrelacé de tant d'ingénieux développements! laissez-nous apprendre l'art de piquer avec des fleurs, l'art de caresser avec des poignards! laissez-nous contempler, étudier à notre aise cet esprit si souple et si liant, si ennemi des brusques solutions de continuité, qui toujours, dans la conduite comme dans son langage, veut des transitions irréprochables.

Mr E. Ollivier, ennemi du peuple! Mr E. Ollivier

opposé aux progrès de la Démocratie! allons, donc! il n'y a que les en-
-vieux et les jaloux, les malintentionnés qui peuvent dire cela. Ne vo-
-yez-vous donc pas avec quelle ardeur, dès les premières lignes, il prend en main
la cause des prolétaires, avec quelle insistance, avec quelle énergie, il s'
pose pour leur défenseur! son amour, son dévouement, son travail, ses
veilles, tout est pour eux. la République de 1791, celle de 1848, leur avaient,
dans un moment d'injustifiable défiance, dénié le droit de coalition. dé-
-nier à des malheureux affamés le droit d'exiger, pour beaucoup de travail,
assez de pain pour vivre, quelle abomination! il y a eu Mr E. Ollivier en
France, et de telles horreurs subsisteraient dans le code! Non, cela ne sera pas.
Coalisez-vous braves travailleurs, coalisez-vous tant que vous voudrez!
vous avez là-dessus entière liberté. Mais ne soyez pas ingrats. acclamez,
exaltez, bénissez votre bienfaiteur. Louange et gloire à cet homme généreux
et magnanime, pour qui vos maux sont une véritable "tourment", qui,
sans ostentation, sans arrière-pensée, fait sa principale affaire du com-
-bat contre la misère. Louange et gloire à Mr E. Ollivier!

Des détracteurs viendront vous dire dans un langage inin-
-telligible: .....Timeo Danaos et dona ferentes,
ce qui signifie: "je hais les présents d'un ennemi". ne les écoutez pas.
D'autres vous diront que, lorsque les Romains, ces oppresseurs de l'univers,
annoncèrent à la Grèce rassemblée qu'ils lui rendaient la liberté, d'im-
-menses cris d'allégresse retentirent, mais que dès le lendemain, il y eut des
cris de rage, des larmes de désespoir. ne les écoutez pas. Des Sophistes
chercheront à vous insinuer que ce prétendu droit de coalition n'est
qu'une vaine espérance, une illusion, un mythe, dont on se sert pour

vous leurrer, un fantôme, une ombre, un songe, un mirage, et que fais-je encore? qu'il ne sera pas inscrit dans le code civil, pendant que de terribles mesures de répression seront inscrites dans le code pénal, qu'il ne vous sera permis de vous coaliser que tant que vous ne vous coaliserez pas, que sitôt que vous voudrez vous concerter avec un peu d'ensemble, M. E. Ollivier de son propre aveu, vous destine trois ans de prison et 3000 fr. d'amende. Ne les écoutez pas, ne les écoutez pas! Louange et gloire à M. E. Ollivier! — Oh! vraiment, le tour est admirable, la farce est merveilleusement jouée. — M. E. Ollivier feint de serrer avec effusion la main des prolétaires, et en même temps il tient le fouet levé sur eux. « Sois bien petit, bon peuple, « bien humble, bien rampant. Tu as faim, tu es brisé de fatigue, tu veux, à « force de pénibles labeurs, pouvoir suffire à tes besoins et à ceux de ta famille, « tu as soif de justice et de réparation, tu as soif de dignité morale, tu « sens s'agiter en toi la puissante protestation du droit méconnu..... Vrai- « ment!... Eh bien, viens religieusement baiser les pieds qui te foulent, « mais ne t'avise pas de te relever plus haut. Ta main calleuse manque « d'élégance, tes manières sont rudes et de mauvais ton. Ta blouse qui « conserve encore les traces de ton travail, peut salir un habit bien brossé... « ... arrière, canaille! »

Maintenant que nous avons rendu suffisamment justice à l'habileté de M. E. Ollivier, il nous reste à protester contre cette habileté même. Nous avons le malheur, nous, d'être de ces insensés, propres à rien, qui font passer la justice avant le succès et n'en reconnaissent aucun pouvoir que celui qui a pour lui le bon droit. Nous avons la naïveté d'estimer la vertu plus que les honneurs, et la probité plus que la gloire. Nous sommes

assez simples pour ne regarder ni en haut, ni à droite, ni à gauche, mais, pour regarder toujours en bas vers le pauvre peuple, dont les misères immérités crient incessamment justice. Nous sommes assez niais pour l'aimer et le respecter. Et nous verrions sans colère qu'on se sert de lui comme d'un marchepied commode, pour l'opprimer ensuite! Et nous ne lancerions pas, notre jeune indignation à la face de tous ces exploitants de popularité! Et nous souffririons que pour prix de son dévouement inaltérable, de ses nobles aspirations, de sa mâle énergie, de ses héroïques et constants efforts pour secouer enfin ce fardeau d'oppression et d'infortune qu'on laisse peser sur lui, le peuple n'obtienne de ses défenseurs, ou du moins de ceux que dans sa confiance ingénue il considère comme tels que de pluralas creuses, des promesses sonores! —

Prolétaires, dormez débonnairement votre sommeil. assoupissez vos douleurs sur l'oreiller des vaines illusions et des trompeuses espérances. Vous ne méritez pas encore de vivre, vous n'avez pas encore droit à une place au soleil. il est trop tôt. — Heureusement, nous sommes là, chétifs et impuissants, il est vrai, mais assez forts pour contenir dans nos cœurs un grand amour de la patrie et de la liberté, pour allumer dans notre conscience la conscience de tous ceux qui ont des convictions fermes et désintéressées, assez hardis pour faire résonner aux oreilles de tous ces débitants de périodes, de tropes, de métaphores, s'il non une élégante, du moins une énergique protestation.

Vous avez du talent, Mr E. Ollivier, tant mieux pour vous! mais savez-vous bien qu'il ne vous appartient pas. Savez-vous bien que c'est un trésor sacré qui vous a été confié pour la défense de la vérité et de la justice, et qu'il ne vous est pas permis de le prostituer au plus offrant? Elu du peuple, de quel droit vous tournez-vous maintenant contre le

le peuple ? De quel droit accepter-vous son mandat, si vous n'êtes pas disposé à le remplir ? Est-ce sur Olivier ou le peuple de Paris que vous devez représenter à la chambre ? Eblouissez tant que vous voudrez les badauds avec les brillants de votre esprit. Vous ne nous imposerez pas. Vous la parole nous savons chercher le cœur, et l'âme sous les phrases. Vous riez de notre faiblesse et vous avez raison. Mais défions-nous ne faire entendre que le bruit le plus inoffensif, nous vous en poursuivrons avec acharnement, nous l'attacherons à votre oreille comme le grelot de la réprobation et de la vengeance. Guerre, Guerre à outrance à tous les jongleurs et à tous les charlatans de la Démocratie ! voilà notre devise !

C'est peut-être trop de scrupule, mais nous croirions être injuste envers vous, si nous ne vous savions au moins gré d'un mérite dont certainement vous n'avez pas eu conscience. C'est celui d'avoir enfin, après une si longue hypocrisie, jeté bravement le masque que vous avez eu honte, n'est-ce pas, de tromper plus longtemps le pauvre peuple ! de flatter publiquement cette démocratie que vous flattiez en secret ? C'est bien, Monsieur, et nous vous en sommes reconnaissants. Mais nous vous serions plus reconnaissants encore, si vous conserviez assez d'influence sur quelques-uns de vos anciens amis, pour les déterminer au même acte de franchise. Allons donc, Messieurs, est-ce qu'à votre âge on connaît encore la fausse honte et le respect humain ? Pourquoi hésitez-vous ? Pourquoi, après avoir fait un pas en avant, en faites-vous aussitôt un en arrière ? Vous aviez un chef de file. Pourquoi l'avez-vous abandonné ? Pourquoi comprimez-vous vos désirs ? Pourquoi ajournez-vous l'exécution de vos desseins les plus chers ? Pourquoi, dans cette marche inquiétante vers ce que vous appelerez du nom qu'il vous plaira, mais

que nous appelons, nous, le déshonneur et l'infamie, jetez-vous autour de vous des regards furtifs? Pourquoi tourner-vous la tête d'un air anxieux et inquiet? Pourquoi relever vous de temps en temps les plis de votre toge, pour vous donner une digne contenance?

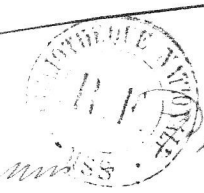
Du Courage, messieurs, du Courage! Voyons, un bon mouvement! Marchez, au moins une fois en votre vie, d'un pas ferme et assuré, ne fut ce qu'une minute, n'importe dans quelle direction. Bouchez vous les oreilles, fermez les yeux, et en avant! Ce sera bientôt fait. Hâtez-vous de vous détacher du peuple qui se détache de vous. accrochez-vous quelque part, n'importe à quel rameau. Lancez-vous à la piste de quelque conviction, attrapez, où vous pourrez, un lambeau de principes, sinon, vous allez rester seuls, dans une solitude effrayante, entre les deux puissants courants qui emportent notre siècle l'un vers le sombre passé, l'autre, et c'est celui, vous n'en doutez pas, qui va bientôt tout entraîner, vers le brillant avenir.

Disparaissez troupe criarde, qui n'avez rien su faire ou qui n'avez fait que du mal. Vos voix stériles ont pour nous quelque chose de triste et de monotone, quelque chose qui nous donne des frissons de vieillesse. Disparaissez, vous n'avez pas su profiter de votre heure. Maintenant elle est passée. Place, place aux hommes nouveaux, aux idées, aux générations nouvelles! N'entendez-vous pas le tressaillement de la société qui sent de nouveau affluer vers son cœur que vous avez flétri, un sang jeune et [illegible] fort? N'entendez-vous pas le Surtum immense qui gronde en bas? Malheur à vous, si vous essayiez d'étouffer encore une fois le cri sauvé de la justice,

Cette poignante lamentation de la misère ? S'il n'y a plus de tribunal sur la terre, il y a encore de l'indignation. S'il n'y a plus de juges à Berlin, il y en a dans la postérité.

17

Lanjuinais



Magnin Philippon

18

Brouillon Biographie

Lanjuinais

Magnin-Philippon

Lanjuinais

Mr Lanjuinais est un janséniste de père en fils depuis Jansénius, ... ce qui ne veut pas dire que Jansénius ou Jansen fût son aïeul. Pas le moins du monde. C'était simplement un évêque d'Ypres et le père putatif du jansénisme. Nous disons putatif et pour cause. il ne faut pas se jouer commettre en matière de foi. C'est chose trop grave, on va le voir.

Entendons-nous. Cela ne signifie pas un instant. soit l'aïeul de Mr Lanjuinais. Non, cet évêque d'Ypres n'est père que du jansénisme, père putatif veut se dire (bien entendu) point de témérité en matière de foi légèreté. il faut de la circonspection, prudence comme

Un jour, le pape ayant déclaré malsonnantes et quasi-hérétiques cinq propositions extraites d'un livre de Jansen ou Jansenius, les amis de l'évêque protestèrent qu'il y avait erreur matérielle du Saint-Père et que les cinq propositions, très-justement condamnées du reste, ne se trouvaient point dans l'ouvrage cité.

Là-dessus, autre bulle papale proclamant impie, téméraire et blasphématoire cette simple dénégation, laquelle, depuis lors, constitue la semi-hérésie du jansénisme. La querelle a passionné jusqu'à la rage une demi-douzaine de générations, et pendant un siècle, elle a été la seule préoccupation philosophique de l'Europe. On comprend en effet pour le genre humain l'intérêt capital de ce problème : « Le pape a-t-il ou n'a-t-il pas rêvé les cinq propositions ? » Les jansénistes disent oui, les jésuites disent non.

sur le chapitre encore les chrétiens sont en lutte et ce n'est pas à nous de juger le dispute

Christicolae certant et adhuc sub judice lis est. Le chrétien en dispute et l'affaire est pendante. Un profane comme nous n'oserait prononcer. Voilà pourquoi nous n'avons garde d'appeler Jansénius le père du jansénisme. Ce serait reconnaître l'existence des cinq propositions, obstinément niée de ses partisans. Or, personne n'a jamais su et ne pourra savoir jusqu'à la fin des siècles

Ce procès des chrétiens attend encore son juge. Ce procès débat si (tout chrétien attend encore son juge) que ne hors de nous (pendant) entre les bons chrétiens le procès dure encore et ce n'est pas à nous, profanes, de le clore notre incompétence est de droit. L'incompétence des profanes est de droit. Appeler Jansénius, père du jansénisme, qui n'est peut-être jamais existé. Nous n'avons garde. Évidemment renvoyé au jugement de Dieu. D'ici là, putatif nous maintient neutres et réserve la question de paternité entre le pape et l'évêque.

si elles sont ou ne sont pas imaginaires. C'est le jugement dernier qui décidera. D'ici-là, Putatif nous maintient neutre et réserve la question de paternité entre le pape et l'Evêque.

Sans se compromettre néanmoins, on peut toucher un mot de la situation des belligérants. Le jansénisme, il y a cent ans, était vainqueur sur toute la ligne. De Fréjus à Dunkerque, sa victoire avait gratté et badigeonné d'une chaux puritaine toutes les nefs catholiques. Aujourd'hui, ô néant des choses divines, il est au fin fond de la mer. Il a tout perdu, le bonnet carré, la chasuble, les rituels diocésains, le badigeon. Les saints et les madones repullulent par millions sur les murs sacrés. L'Eglise de France en masse a passé dans le camp jésuite et ultramontain jamais désastre plus complet. À cette heure, il ne reste probablement qu'un seul janséniste au monde. Mr de Lanjuinais. Il en resterait peut-être deux, si Mr Agénor de Gasparin n'était pas calviniste....

Mais Halte-là. Pour courir aux trousses du jansénisme, j'avais perdu en route mon héros. Je le retrouve par hasard au bout de ma plume ~~dans mes jambes~~, ne l'égarons plus. Il est le beau fils ~~ou petit-fils, je ne sais trop~~, de Lanjuinais, Breton de Rennes, membre de la première constituante de la convention, du conseil des anciens, du sénat-conservateur, de la chambre des pairs, de la chambre des représentants en 1815, puis encore de la chambre des pairs. Bref, meuble meublant de toutes les assemblées de tous les régimes (possibles) Royaliste Girondin, libéral suivant les circonstances, c'était avant tout un janséniste et un aristocrate. Certain jour d'orage, quelque peu bousculé à la tribune de la convention, par Legendre, Montagnard Dantoniste et

riche boucher de Versailles, il lui détacha cette bourrade de grand seigneur : « fais « décréter que je suis un bœuf et tu pourras m'assommer. »

20

Ouvertes, ses apostrophes n'étaient pas toutes dans ce ton, et comme l'intimé des Plaideurs, il pouvait dire : « Oui-dà, j'en ai plusieurs. » Car, une autre fois, Legendre, sa bête noire, ayant salué les Girondins d'une tirade peu académique, Lanjuinais s'écria majestueusement : « Les anciens « couronnaient de fleurs leurs victimes, avant de les immoler ; ils ne les in- « sultaient pas. » allusion tenace à la boucherie, mais en grand style.

Mr le Comte de Lanjuinais, Sénateur du premier Empire, eut un rôle de trois jours en 1814, comme président de la commission chargée d'élaborer une nouvelle constitution qui devait régir désormais, sous la monarchie dynastie légitime, les destinées du peuple Français. Louis XVIII, avant d'être proclamé roi, était tenu d'accepter l'œuvre sénatoriale. Mais le trente-troisième descendant de Hugues Capet trouva cette condition impertinente, et la charte octroyée enterra dans les vingt-quatre heures la fille mort-née du comte janséniste. En 1815 . . . .

Ah! Pardon Pardon, je me trompe. Je fais la biographie du père, quand il s'agit de celle du fils. ~~ou petit fils~~. Descendons l'échelle.

Mr ~~[illegible]~~ Lanjuinais, aujourd'hui député de Nantes pour l'opposition, né en 1801, avocat en 1822, subroitant au tribunal de la Seine en 1830, [illegible] en 1831, a été membre de la constituante et de la législative et ministre du président de la République en 1849, dans le ministère de Mr Odilon-Barrot. C'était un des membres les plus fougueux de la rue de Poitiers, un ardent proscripteur de 48. Il a mangé avec ~~[illegible]~~ délices la partie. En 1845, il a déposé aussi dans le Commerce journal incorrect de la blouse parisienne, il en mangerait encore à belles dents. Je crois bien. Des blouses athées ou ~~[illegible]~~ peu s'en faut. Mr Lanjuinais est de la religion des convulsionnaires de St Médard et ~~[illegible]~~ les paroissiens n'étaient pas tendres, on le sait.

A preuve. Quand le Parlement de Paris chassa les jésuites en 1760 les philosophes furent d'abord ravis de l'aventure qui les délivrait d'un cauchemar. Mais cette joie fut courte et leur mine ne tarda pas à s'allonger. Le Parlement qui était janséniste leur montra bientôt de quel bois les héritiers de Port-Royal se chauffaient ou plutôt chauffaient les impies. Un Enfant de seize ans le chevalier de Labarre, ayant manqué à lever son chapeau devant une procession et de plus commis des vers irrévérencieux à l'encontre des pères capucins fut condamné à la torture ordinaire et extraordinaire, à avoir la langue coupée comme blasphémateur et à être roué vif sur la place publique d'Abbeville. Le hideux Louis XV signa l'arrêt dans les bras de la Dubarry et le fit exécuter, malgré toutes les supplications.

On sait de quelles plaintes éloquentes Voltaire remplit l'Europe à l'occasion de ce crime épouvantable du fanatisme et D'Alembert, fesant allusion au double arrêt du Parlement contre les jésuites et contre Labarre, écrivait avec tristesse : « nous avons changé les renards pour les loups. » Eh! mais où vais-je?.. Encore une ~~[illegible]~~ déraillement! allons! je ne finirai jamais de cette besogne, c'est clair. autant la déclarer tout de suite finie et clore le procès-verbal.... garons-nous de la peste et du choléra, des renards-jésuites et des loups-jansénistes. Quant à Mr le comte ou Vicomte Lanjuinais, la couleur de ses paroles et de ses bulletins est le moindre de nos soucis. Ce n'est pas lui qui sera jamais dangereux pour la crédulité populaire.

Vicomte Lanjuinais (Victor Ambroise) né en 1801, 2e fils du Conventionnel président de la Chambre des Représentants en 1815. après avoir terminé à Paris ses études en droit, il fut reçu avocat en 1822 et se fit inscrire au tableau de la Cour Royale.

En 1830, nommé substitut près le tribunal civil de la Seine, il fut destitué en 1831, à cause de ses opinions avancées.

En 1837, il entre à la chambre des députés pour l'arrondissement d'Ancenis, réélu en 1842 et 1846. a voté pour les incompatibilités et l'adjonction des capacités, contre les dotations princières, les fortifications, le recensement et l'indemnité Pritchard.

En 1845, acquéreur avec Ch. de Beaumont et Combarel, du journal le Commerce, où il traita les questions agricoles et maritimes. — En 1848, Représentant de la Loire-Inférieure, droite modérée. il attache son nom à l'amendement qui modifie la proposition Rateau.

Repoussé d'abord aux élections générales de la Législative, il passa le 1er à Paris, grâce à l'appui de l'Union Electorale, dans les élections complémentaires après juin 1849

Depuis le 2 juin, il avait pris, au ministère du Commerce la succession de Duffaut remplacé par interim Falloux à l'instruction publique. acte de son ministère : autorisation aux Evêques de se réunir librement en conciles ou Synodes.

Partisan du gouvernt parlementaire, il se retira au 31 8bre avec Odilon-Barrot, devant les premières tentatives de Gouv-

personnel de la part du président de la République, et tint dès lors dans l'assemblée une ligne de conduite qui le rapprocha davantage de la minorité Républicaine.

Il s'est présenté comme candidat de l'opposition en 1857 chevalier de la Légion d'honneur depuis 1837. auteur de plusieurs brochures politiques, entr'autres, d'une notice sur la vie de son père.

Magnin-Philippon, élu le 23 Avril 1864 à Dijon.

Ses votes à l'assemblée Constituante.

avec la Droite.

- Pour la loi contre les attroupements.
- Pour le maintien de l'état de Siège.
- Contre le décret sur les heures de travail pour l'impôt proportionnel.

avec la Gauche

- Pour l'amendement contre la loi qui rétablissait le Cautionnement.
- Contre la poursuite de L. Blanc et de Caussidière, pour le 15 mai et juin
- Contre les deux chambres
- Pour l'incompatibilité des fonctions publiques,
- Pour l'amendement Grévy.
- Contre le renvoi des accusés du 15 mai devant la haute-cour
- Contre l'interdiction des Clubs.
- Pour l'accusation du président et de ses ministres, le 11 Mai 1849
- Pour l'amnistie.

Mr Lanjuinais est un janséniste de père en fils, depuis Jansénius.... Entendons-nous, je ne veux pas dire (cela ne signifie point) que Jansénius, ou Jansen soit l'aïeul de Mr Lanjuinais. Cet Evêque d'Ypres n'est père que du jansénisme... je veux dire (ou plutôt) père putatif. — doucement. — car avec le christianisme, on va le voir, il faut peser ses paroles (il faut beaucoup de prudence) pour éviter les malheurs, culbutes. (fondrières).

Lanjuinais

Mr Lanjuinais est un janséniste de père en fils depuis Jansenius..... Entendons-nous. Cela ne signifie pas que Jansénius ou Jansen soit l'aïeul de M. Lanjuinais. (Pas le moins du monde) Cet Evêque d'Ypres n'est père que du Jansénisme, je veux dire père putatif, car en matière de foi, il faut peser des mots de la prudence (comme l'on doit voir. Un jour, le pape ayant déclaré malsonnantes et quasi-hérétiques cinq propositions extraites d'un livre de Jansen ou Jansénius, les amis de l'évêque protestèrent qu'il y avait erreur matérielle du St Père et que les cinq propositions, très-justement condamnées du reste, ne se trouvaient pas dans l'ouvrage cité.

Sur ce, autre bulle papale proclamant impie, téméraire et blasphématoire cette simple dénégation qui, depuis lors, constitue la semi-hérésie du jansénisme. Cette querelle a passionné jusqu'à la rage une demi-douzaine de générations et, pendant un siècle, elle a été la seule préoccupation religieuse de l'Europe. On comprend en effet pour le genre humain l'intérêt capital de ce problème : « Le [illegible] a-t-il ou n'a-t-il pas rêvé les cinq propositions ? » Les jansénistes disent oui, les jésuites disent non.

Christicola ce tant et adhuc sub judice lis est.
Ce débat si chrétien attend encor son juge,

qui ne sera pas nous. Comme profane, notre incompétence est de droit. Appeler Jansénius le père du jansénisme, ce serait reconnaître l'existence des cinq propositions qui n'ont peut-être jamais existé. Nous n'avons garde. Renvoyé au jugement dernier d'ici-là, putatif nous maintient neutre et réserve la question de paternité entre le pape et l'évêque.

Sans se compromettre néanmoins, on peut toucher un mot de la situation des belligérants. Le jansénisme, il y a cent ans, était vainqueur sur toute la ligne. De Fréjus à Dunkerque, sa victoire avait gratté et badigeonné d'une chaux puritaine toutes les nefs catholiques. Aujourd'hui, ô néant des choses divines ! il est au fin fond de la mer. Il a tout perdu, le bonnet carré, la chasuble, les rituels

diocésains, le badigeon. Les saints et les madones repullulent par millions sur les murs lacrés. L'Église de France en masse a repassé dans le camp jésuite et ultramontain jamais désastre plus complet. À l'heure qu'il est, il ne reste probablement qu'un seul janséniste au monde, Mr de Lanjuinais. Il en resterait peut-être deux, si Mr Agénor de Gasparin n'était pas calviniste.....

Mais Halte-là ! pour courir aux trousses du jansénisme, j'ai perdu mon héros en chemin. Il se retrouve par hasard au bout de ma plume, ne l'égarons plus. — Il est le second fils de Lanjuinais, Breton de Rennes, membre de la première constituante, de la convention, du conseil des anciens, du sénat-conservateur, de la chambre des pairs, de la chambre des représentants en 1815, puis encore de la chambre des pairs, bref, meuble meublant de toutes les assemblées de tous les régimes. Royaliste, Girondin, libéral, suivant les circonstances, c'était avant tout un janséniste et un aristocrate. Certain jour d'orage parlementaire, quelque peu bousculé à la tribune de la convention par Legendre montagnard Tantoniste et riche boucher de Versailles, il lui détacha cette bourrade de grand seigneur : « faire décréter que je suis un bœuf et tu pourras m'assommer. »

Du reste, toutes ses apostrophes n'étaient pas dans ce ton, et comme l'intimé des claideurs, il pouvait dire : « Oui dà, j'en ai plusieurs. » Car, une autre fois, Legendre, la bête noire, ayant salué les Girondins d'une tirade peu académique, Lanjuinais s'écria majestueusement : « les anciens couronnaient de fleurs leurs victimes avant de les immoler, ils ne les insultaient pas. » Allusion tenace à la boucherie, mais en haut style.

Mr le Comte Lanjuinais, sénateur du premier Empire et médiocrité parfaite, eut un rôle de trois jours en 1814, comme Président de la commission chargée d'élaborer une nouvelle constitution qui devait régir désormais, sous la monarchie légitime, les destinées du peuple Français. Louis XVIII était tenu d'accepter l'œuvre sénatoriale avant d'être proclamé roi. Mais le trente-troisième descendant de Hugues Capet trouva cette condition impertinente, et la Charte octroyée enterra dans les vingt-quatre heures la fille mort-née du Comte janséniste. En 1815.....

ah! Pardon, Pardon, je me trompe. je fais la biographie du père, quand il s'agit de celle du fils. ce n'est pas tout-à-fait ma faute. descendons un peu l'échelle. Né en 1801, avocat en 1822, substitut au tribunal de la Seine en 1830, démissionnaire en 1831, chevalier de la légion d'honneur en 1837, le député de Nantes pour l'opposition, Mr Victor Ambroise, vicomte Lanjuinais, est un de ces illustres fils de leur père, qui trouvent pour hochets dans leur berceau, grandeur, fortune et gloire.

Héritier d'un législateur de profession, il a voulu pieusement suivre l'état paternel. C'est en 1837 qu'il commence son apprentissage du métier, et depuis, il a constamment fait dans la partie du parlementarisme, à travers toutes les chambres possibles. En 1845, il a déposé aussi dans le Commerce, journal inconnu, des élucubrations agricoles et maritimes, dont nous révélons ici l'existence à l'univers. En 48 et 49, la coalition monarchique en gratifie la constituante et la législative. il prend, alors, comme successeur de Mr Buffet, le portefeuille du commerce dans le ministère Odilon-Barrot, puis,... faut-il le dire!.... (sans sourciller) lui Lanjuinais, dernière épave et dernière incarnation du jansénisme, il fait à l'instruction publique sans sourciller l'intérim ... de qui?... de Falloux, l'homme-chair de la société de Jésus! Proh! Pudor!

ô Nicole, ô Pascal, ô Grand Arnaud, et vous, illustre Letellier! à ce monstrueux accouplement, symptôme des chûtes irréparables, vos os n'ont-ils pas bondi dans leurs cercueils? c'est peu probable, car il faudrait recommencer trop souvent cette danse fatigante. Du moins le ministre janséniste vous a un instant consolés par la résurrection des Synodes et des Conciles... très-provinciaux. après quoi, il a évacué, le 21 8bre 1849, en compagnie de son chef de file Odilon, et s'est endormi de son trois ou quatrième sommeil, pour changer de peau encore une fois. il devait renaître du cocon électoral, à titre de graine premier choix. n'était-ce pas un des membres les plus fougueux de la rue de Poitiers, un ardent proscripteur de 48? il a mangé avec délices de la blouse parisienne. il en mangerait encore à belles dents. je crois bien! des blouses athées ou guères moins!.. le brave homme est de la religion des convulsionnaires, et les paroissiens n'étaient pas tendres, on le sait.

à preuve. Quand le parlement de Paris chassa les jésuites en 1760 les philosophes furent d'abord ravis de l'aventure qui les délivrait d'un cauchemar. Mais cette joie fut courte et leur mine ne tarda pas à s'allonger. Le Parlement, qui était janséniste, leur montra bientôt de quel bois les disciples de Port-Royal se chauffaient ou plutôt chauffaient les impies. Un enfant de seize ans, le Chevalier de Labarre, ayant manqué à lever son chapeau devant une procession, et de plus, commis des vers irrévérencieux à l'encontre des pères capucins, fut condamné à la torture ordinaire et extraordinaire, à avoir la langue coupée comme blasphémateur et à être roué vif sur la place publique d'Abbeville. Le hideux Louis XV signa l'arrêt dans les bras de la Dubarry et le fit exécuter, malgré toutes les supplications.

On sait de quelles plaintes éloquentes Voltaire remplit l'Europe, à l'occasion de ce crime épouvantable du fanatisme, et d'Alembert, faisant allusion au double arrêt du Parlement contre les jésuites et contre Labarre, écrivait avec tristesse : « nous avons changé les renards pour les loups

Eh! mais où vais-je?... Encore un déraillement!.. allons, je ne finirai jamais cette besogne, je le vois. Autant la déclarer tout de suite finie et clore le procès-verbal.... garons-nous des renards-jésuites et de loups-janiénistes. Quant à Mr Le Vicomte Lanjuinais, la couleur de ses paroles et de ses bulletins est le dernier de nos soucis. Ce n'est pas lui qui sera jamais dangereux pour la crédulité populaire.

P.S. je commets peut-être une grosse incongruité en ne donnant que du Vicomte à Mr de Lanjuinais. Aux termes des lois Héraldiques, il est Comte, si Mr son frère aîné n'est plus vivant, ce que j'ignore. Cette ignorance sera l'excuse de ma faute si j'ai manqué (aux règles de) la hiérarchie nobiliaire.

Mr Lanjuinais est un janséniste de père en fils, depuis Jansenius... Entendons-nous. Cela ne signifie pas que Jansénius ou Jansen soit l'aïeul de Mr Lanjuinais. Cet Evêque d'Ypres n'est père que du jansénisme, je veux dire père putatif. Car, en matière de foi, il faut peser les mots, on va le voir.

Un jour, le pape ayant déclaré malsonnantes et quasi-hérétiques cinq propositions extraites d'un livre de Jansen ou Jansénius, les amis de l'Evêque protestèrent qu'il y avait erreur matérielle du St Père et que les cinq propositions, très justement condamnées du reste, ne se trouvaient pas dans l'ouvrage cité.

Sur ce, autre bulle papale, proclamant impie, téméraire et blasphématoire cette simple dénégation qui, depuis lors, constitue la semi-hérésie du jansénisme. Cette querelle a passionné jusqu'à la rage une demi-douzaine de générations, en pendant une siècle, elle a été la seule préoccupation religieuse de l'Europe. On comprend en effet pour le genre humain l'intérêt capital de ce problème: « Le pape a-t il ou n'a-t-il pas rêvé les cinq propositions? » Les jansénistes disent oui, les jésuites disent non.

Christicola certant et adhuc sub judice lis est.
Ce débat si chrétien attend encor son juge.

Ce ne sera pas nous. Comme profane, notre incompétence est de droit. Appeler Jansen ou Jansénius le père du jansénisme, ce serait reconnaître l'existence des cinq propositions qui n'ont peut être jamais existé. Nous n'avons garde. Renvoyé au jugement dernier. Dieu là, putatif nous maintient neutre et réserve la question de paternité entre le pape et l'évêque.

Sans se compromettre néanmoins, on peut toucher un mot de la situation des belligérants. Le jansénisme, il y a cent ans, était vainqueur sur toute la ligne. De Tréjus à Dunkerque, sa victoire avait gratté et badigeonné d'une chaux puritaine toutes les nefs Catholiques. Aujourd'hui, ô néant des choses divines! - il est au fin fond de la mer. il a tout perdu, le bonnet carré, la chasuble, les rituels diocésains, le badigeon. Les saints et les madones pullulent par millions sur les murs jaunes. L'église de France en masse a repassé dans le camp jésuite et ultramontain. Jamais désastre plus complet. à l'heure qu'il est, il ne reste probablement qu'un seul janséniste au monde, (Mr de Lanjuinais) il en resterait peut-être deux, si Mr Agénor de Gasparin n'était pas Calviniste...

Mais, Halte-là ! pour courir aux trousses du jansénisme, j'avais perdu mon héros en chemin. Il le retrouve par hasard au bout de ma plume. Ne l'égarons plus. — il est le second fils de Lanjuinais, Breton de Rennes, membre de la première constituante, de la convention, du Conseil des anciens, du sénat-conservateur, de la chambre des pairs, de la chambre des représentants en 1815, puis encore de la chambre des pairs, bref, meuble meublant de toutes les assemblées de tous les régimes. Royaliste, Girondin, libéral, suivant les circonstances, c'était avant tout un janséniste et un aristocrate. Certain jour d'orage parlementaire, quelque peu bousculé à la tribune de la Convention par Legendre, Montagnard Dantoniste et riche boucher de Versailles, il lui détacha cette bourrade de grand seigneur : « fais décréter que je suis un bœuf, et tu pourras m'assommer. »

Du reste, toutes les apostrophes n'étaient pas dans ce ton, et comme l'intimé des plaideurs, il pouvait dire : « oui dà, j'en ai plusieurs. » Car, une autre fois, Legendre, la bête noire, ayant salué les Girondins d'une tirade peu académique, Lanjuinais s'écria majestueusement : « Les anciens couronnaient de fleurs leurs victimes, avant de les immoler, ils ne les insultaient pas. » allusion tenace à la boucherie, mais en haut style. M^r Le Comte Lanjuinais, sénateur du premier Empire et Médiocrité parfaite, eut un rôle de trois jours en 1814, comme président de la Commission chargée d'élaborer une nouvelle constitution qui devait régir désormais, sous la monarchie légitime, les destinées du peuple Français. Louis XVIII était tenu d'accepter l'œuvre sénatoriale avant d'être proclamé Roi. Mais le trente-troisième descendant de Hugues Capet trouva cette condition impertinente, et la Charte octroyée enterra dans les vingt-quatre heures la fille mort-née du Comte Janséniste. En 1815....

ah ! Pardon, Pardon, je me trompe. Je fais la biographie du père, quand il s'agit de celle du fils. Ce n'est pas tout-à-fait ma faute. Descendons un peu l'échelle. Né en 1801, avocat en 1822, substitut au tribunal de la Seine en 1830, Commissionnaire en 1831, Chevalier de la légion d'honneur en 1837, le Député de Nantes pour l'opposition, Mr Victor Ambroise, Vicomte Lanjuinais, est un de ces illustres fils de leur père qui trouvent pour hochets dans leur berceau, grandeur, fortune et gloire.

Héritier d'un législateur de profession, il a voulu pieusement suivre l'état paternel. C'est en 1837 qu'il commence son apprentissage du métier, et depuis, il a constamment fait dans la partie du parlementarisme, à travers toutes les chambres possibles. En 1845, il a déposé aussi dans le Commerce, journal inconnu, des élucubrations agricoles et maritimes, dont nous révélons ici l'existence à l'univers. En 1848 et 49, la coalition monarchique en gratifie la Constituante et la législative. il prend alors, comme successeur de Mr Buffet, le portefeuille du Commerce dans le ministère Odilon-Barrot, puis.... horresco referens!.... lui, Lanjuinais, dernière épave et dernière incarnation du jansénisme, il fait à l'instruction publique, sans sourciller, l'intérim.... de qui?... de Falloux, l'homme-chair de la société de jésus! Sroh! Sudor!

ô Nicole, ô Pascal, ô grand Arnaud, et vous illustre Letellier! à ce monstrueux accouplement, symptôme des chûtes irréparables, vos os n'ont-ils pas bondi dans leurs cercueils? c'est peu probable, car il faudrait recommencer trop souvent cette danse fatigante. Du moins le ministre janséniste vous a un instant consolés par la résurrection des synodes ~~trépassés~~ et des conciles.... très provinciaux. après quoi, il a évacué, le 21 8bre 1849, en compagnie de son chef de file odilon, ce sein endormi de son trois ou quatrième sommeil, pour changer de peau encore une fois. il devait renaître du cocon électoral à titre de graine premier choix. n'était-ce pas un des membres les plus fougueux de la Cour de Poitiers, un ardent proscripteur de 48? il a mangé avec délices de la blouse parisienne. il en mangerait encore à belles dents. je crois bien! des blouses athées! le brave homme est de la religion des Convulsionnaires, et les parisiens n'étaient pas tendres, on le fait.

à preuve, quand le Parlement de Paris chassa les jésuites en 1760, les philosophes furent d'abord ravis de l'aventure qui les délivrait d'un Cauchemar. Mais cette joie fut courte et leur mine ne tarda pas à s'allonger. Le Parlement, qui était janséniste, leur montra bientôt de quel bois les disciples de Port-Royal se chauffaient ou plutôt chauffaient les impies.

Un enfant de seize ans, le Chevalier de Labarre, ayant manqué à lever son chapeau devant une procession et de plus, commis des vers irrévérencieux à l'encontre des frères Capucins, fut condamné à la torture ordinaire et extraordinaire, à avoir la langue coupée comme blasphémateur, et à être roué vif sur la place publique d'Abbeville. Le hideux Louis XV signa l'arrêt dans les bras de la Dubarry et le fit exécuter, malgré toutes les supplications. On sait de quelles plaintes éloquentes Voltaire remplit l'Europe, à l'occasion de ce crime épouvantable du fanatisme, et d'Alembert, faisant allusion au double arrêt du Parlement contre les jésuites et contre Labarre, écrivait avec tristesse : « nous avons changé les renards pour les loups. »

Eh ! mais, où vais-je ?..... Encore un déraillement !... allons ! je ne finirai jamais cette besogne, je le vois. autant la déclarer tout de suite finie et clore le procès-verbal..... Gardons-nous des renards-jésuites et des loups-jansénistes. Quant à Mr le Vicomte Lanjuinais, la couleur de ses paroles et de ses bulletins est le dernier de nos soucis. Ce n'est pas lui qui sera jamais dangereux pour la crédulité populaire.

P. S. – Je commets peut-être une grosse incongruité en ne donnant que du Vicomte à Mr de Lanjuinais. aux termes des lois Héraldiques, il est Comte, si Mr son frère aîné n'est plus vivant, ce que j'ignore. Cette ignorance fera l'excuse de ma faute, si j'ai manqué aux règles de la hiérarchie nobiliaire.

a voté pour le pape et le pouvoir temporel dans toutes les questions italiennes, champion du cléricalisme, membre du comité Catholique pour l'érection d'un monument au Général Lamoricière, le grand vaincu de Castelfidardo. Un janséniste ne pouvait faire moins pour l'autorité qui a déclaré Jansénius hérétique.

Guy-Roc-Bix. Barth. St H. 1826
a fait un réquisitoire pour expulser
Michelet de sa chaire qui se battait à
la porte de ce Class. Le Sieur offrait
l'image du Nirvâna!..

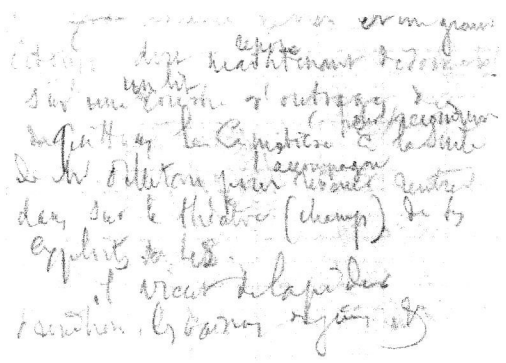
il cultive le Sauvant, éventre le
Bouddhisme et rompt des lances contre
Cakia-Mouni en l'honneur du Spiri-
tualisme Chrétien. - Que le Nirvâna,
son cauchemar, lui soit léger, et puisse
Dieu personnel! Ils que Dieu personnel
daigne lui accorder dans le 7 ou 8ème Ciel
un fauteuil à perpétuité!

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

27

Pelletan

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS



28

original

Pelletan copie de l'original de Gambais

Mr Pelletan a été porté au corps législatif par 15,115 suffrages, sur 25,053 votants. Si les électeurs ont voulu seulement blâmer les tendances de la majorité, ils ont parfaitement réussi. Mais il est évident qu'ils n'ont pas cherché que ce résultat. Les plus indifférents ont cru nommer dans Mr Pelletan le défenseur sincère de leurs intérêts. Les pages suivantes leur démontreront que c'est une erreur pleine de périls. Mr Pelletan est devenu candidat populaire par le malheur des temps et la confusion du parti démocratique. Sa place était dans d'autres rangs, pour défendre, comme il l'a déjà fait deux fois la propriété privilégiée, l'amoindrissement de toutes les libertés, et la répression à outrance des innovations sociales franchement démocratiques, en un mot, pour enrayer et anéantir le mouvement français vers la liberté. Sa candidature est sortie d'un tripotage électoral, elle ne pouvait prendre racine ailleurs.

Mr Pelletan n'a pas laissé de nous donner tout récemment la preuve de ses opinions conservatrices, mais il ne sera pas inutile de jeter un regard plus loin derrière nous, sur des événements de la plus haute importance et de rechercher la part qu'il y a prise et la responsabilité qui lui en revient. L'histoire de nos vingt dernières années, consacre quelques lignes à plusieurs membres de la législature actuelle. Que les électeurs la relisent pour y trouver la véritable profession de foi de leurs mandataires. Nous oublions trop vite. Les adversaires de la veille, nous les croyons les partisans du jour, pour peu qu'ils semblent élever leur voix au niveau de nos intérêts. Le lendemain nous sommes trompés et c'est notre faute. Nous avons perdu par cette légèreté le fruit de deux Révolutions. Nous corrigerons-nous enfin? Le passé est le flambeau de l'avenir. Etudions le passé. Qui a péché,

pêchera, dit la sagesse des nations. Cette maxime, souvent mensongère, est d'une vérité constante dans son application aux hommes politiques.

Mr Talleyrand se rattache par la filiation de ses opinions à l'une des plus tristes époques de notre histoire. La France, inintelligente du progrès nécessaire, insensible aux dévouements admirables, semblait dormir du lourd sommeil des peuples qui s'acheminent à la mort. Une famille maudite venait de reprendre le trône dont l'avait dépossédée la justice du peuple et vomissait sur le pays l'infection gagnée dans les boudoirs et les sacristies de la vieille Europe. Maîtresse d'une population exténuée jusqu'à l'agonie, elle crut pouvoir tenter sur elle les dernières expériences de la puissance suprême et la ramener au point de départ de la révolution. Le projet est réalisable, quoiqu'en disent des philosophes ou des historiens trop optimistes. La tyrannie, fortune des conjonctures favorables, pourrait réduire les peuples à la condition de troupeaux.

Mais la Restauration avait calculé sans la souplesse et les forces latentes du caractère national. L'esprit de la Révolution, refoulé par les malheurs domestiques, commença bientôt de reprendre son essor. Les grands souvenirs et les grands noms, tout-à-l'heure oubliés, revécurent dans des cœurs faits pour les comprendre. Un horizon nouveau s'ouvrit devant une génération nouvelle. La chaîne du temps fut renouée. La France reprit son chemin vers la liberté.

Il y eût dès lors deux partis en présence, les défenseurs du droit divin et les défenseurs du droit des peuples, les rétrogrades et les progressistes, les révolutionnaires en avant et les révolutionnaires en arrière, le passé et l'avenir. La lutte devait être terrible entre les deux contraires. Elle le fut, comme elle le sera encore.

Mais voici venir de nouveaux acteurs sur la scène émouvante.

Quel est leur drapeau? leur mot d'ordre? leur programme? D'où viennent-ils? où vont-ils? on reconnait dans leurs rangs des hommes qui doivent une certaine importance aux bienfaits de la Révolution. Pourquoi ne sont ils pas avec les partisans du peuple? D'autres apparaissent qui soutenaient autrefois les prérogatives de la Monarchie. Pourquoi ne sont-ils plus avec leurs associés de la veille?

Les nouveaux venus étaient ces juste-milieu soi-disant libéraux ou démocrates, qu'on retrouve à chaque pas dans notre histoire. Les Révolutionnaires ne seront pas compris, pensaient-ils, il n'y a rien à gagner avec eux. Les rétrogrades sont détestés, il faut les fuir. Il n'y a de [illegible] possible que dans un moyen terme. Ce raisonnement n'avait pas que le mérite de la simplicité.

Si les habiles furent pénétrés par un petit nombre de clairvoyants, ils furent accueillis par ce monde de journalistes, de bourgeois, d'hommes cupides et frivoles qui formaient l'opinion publique. [illegible] moment ils parlaient beaucoup, on aima leurs discours. Ils fesaient un grand [illegible] de leurs doctrines, ce qui les fit surnommer doctrinaires. Ils s'inquiétèrent peu de la qualification. Ils avaient trouvé le filon de la popularité, ils l'exploitèrent avec ardeur. Vaniteux jusqu'à l'impudence, le mérite d'autrui [illegible] un ombrage insupportable. Egoïstes, ils prêchaient le désintéressement [illegible], jusqu'à la lâcheté, ils calomniaient publiquement le courage.

L'abominable secte grossissait chaque jour [illegible] d'éteindre en France le foyer du patriotisme et de la liberté. À côté de pareils hommes, les révolutionnaires ne devaient compter que sur eux-mêmes. Ils se jetèrent à corps perdu dans la bataille. Ils furent vaincus. [illegible] montèrent sur l'échafaud, les autres vécurent et périrent misérablement.

Cependant les doctrinaires filaient une vie semée de délices et trouvaient une mort paisible au sein de la vénération publique. Il y a de belles tombes dans les cimetières de Paris. L'école doctrinaire fit de rapides progrès. La part de félicité qu'elle assurait à ses disciples, en décupla

bientôt le nombre. ils se reproduisent fidèlement de père en quarante années et se personnifient successivement dans des sommités de diverse nature.

leur premier chef fut Mr Royer-Collard.

à Mr Royer-Collard succéda Mr Casimir Périer.

à Mr Casimir Périer, succéda Mr Guizot.

à Mr Guizot succéda Mr de Lamartine

et à Mr de Lamartine succéda Mr Pelletan. je passe des souverainetés intermédiaires pour ne montrer que les plus saillantes figures.

Le Doctrinaires ne sont pas restés ce qu'ils étaient à l'origine. ils ont élargi graduellement leur programme et profité de tous les accidents. les mouvements révolutionnaires de ces derniers temps les ont forcés de rectifier leurs manœuvres. ils ont traversé la crise sans dommage. la presse de cette synagogue est parvenue à faire face aux exigences nouvelles avec une dextérité merveilleuse. les partis se multiplient. ils se multiplient avec les partis. ils sont démocrates avec les démocrates, socialistes avec les socialistes. ils ont une manière d'être, de vivre, d'agir, de parler, qui captive les masses, n'irrite ou ne dégoûte que les esprits réfléchis. quelle est au fond leur opinion politique? ils montrent le poing à la tyrannie dans les rimes, conciliabule de leurs salons mais ils l'adorent et la sanctifient secrètement. Beaucoup se sont montrés plus royalistes que le roi, comme le témoigne cette profession de foi du chef de l'école actuelle:

« Dans notre conviction, a écrit Mr Pelletan (1), la
« Royauté nous semble pouvoir seule arrêter les divisions que produit la
« vie mobile des nations libres, empêcher les hautes ambitions et les mécon-
« tentements aigris de troubler la Constitution et de la confisquer à leur
« profit. Nous avons vu, tout près comme loin de notre temps, que la Démo-
« cratie ne peut toujours se défendre elle-même. La Royauté enfermée

(1) Le XIXe Siècle, journal politique quotidien. — 11 octobre 1841

dans les limites constitutionnelles devient une force d'équilibre et de modéra-
-tion entre les partis. Elle est le lest du vaisseau qui le maintient entre les va-
-ques. Elle prévient les évolutions brusques, soudaines de la politique. Placés comme
nous le sommes, au milieu de l'Europe monarchiquement régie, elle est la senti-
-nelle armée de la France. Sans la Royauté, la Démocratie pourrait n'être
plus qu'une révolution perpétuelle que les rois voisins auraient intérêt à
[illegible]. Ce serait l'anarchie au dedans, la guerre ou la menace incessante
de la guerre au dehors. »

Ce morceau renferme toute la théo-
-rie des doctrinaires modernes : amour de l'autorité, haine de la Révolu-
-tion, hypocrisie de sentiments démocratiques. L'alliance adultère de la
Royauté et de la Démocratie est un problème qu'ils se vantent d'avoir
résolu. L'opération nécessitait un bouleversement de tous les principes. Ils
n'ont reculé devant aucune exigence de leurs desseins. Ils ont faussé les ac-
-ceptions reçues et, casuistes émérites, attaché des idées secrètes à des formu-
-les anciennes et généralement connues, de sorte que les mêmes termes em-
-ployés maintenant par des écoles diverses expriment des idées tout-à-fait
contradictoires. La gratuité du crédit est devenue l'omnipo-
-tence de l'usure, l'initiative individuelle le despotisme de l'état et la
démocratie ou gouvernt de tous la suprême volonté de quelques-uns.

Il est curieux de suivre Mr Pelletan, par exemple dans les vari-
-ations qu'il a fait subir à ce dernier principe. « En organisant la Démo-
-cratie, dit-il, nous sommes loin de la déclarer incompatible avec la
Royauté. » Cette exposition semblerait annoncer quelque prodige de
dialectique appuyée des lois de l'expérience. Nous ne trouvons au bout
qu'une mystification.

Qu'est ce en effet que la Démocratie et en quoi consiste
son organisation ?

« La Démocratie, répond Mr Pelletan, c'est le gouvern

« de l'intelligence ». Cette définition n'est pas susceptible d'une double interprétation, comme on pourrait le l'imaginer à la seule lecture. Mr Delletan veut tout simplement dire que la démocratie est le gouvernt des hommes intelligents. Voici maintenant à quelles antinomies nous conduit cet abus des mots.

Démocratie, gouvernt de tous, suivant l'acception commune.

Démocratie, gouvernt des hommes intelligents, suivant Mr Delletan, et non pas seulement gouvernt des hommes intelligents, mais gouvernt des hommes les plus intelligents, c'est à-dire oligarchie ou même monarchie, les intelligences s'échelonnant et se différenciant jusqu'à l'infini. Je cite Mr Delletan pour montrer que je ne fausse en rien ses raisonnements. « L'organisation de la philosophie n'est pas la pierre « philosophale ni la quadrature du cercle à trouver. Tous les éléments « en existent déjà. Une bonne loi d'instruction, habilement conçue, cons- « ciencieusement pratiquée, suffirait pour résoudre ce problème..... Orga- « niser la Démocratie n'est pas appeler tous les hommes à tous les « emplois, mais appeler les plus intelligents à l'exclusion de ceux qui le « sont le moins. » On se demande pourquoi cette toute-puissance de l'intelligence. La Science est-elle le gage de la conscience? et la supériorité intellectuelle établit-elle quelque différence entre les hommes? asservit-elle le simple au savant, l'élève au pédagogue et l'élève au gent de lettres? C'est ce qui arriverait nécessairement, si les moins instruits se trouvaient exclus du maniement des affaires par ceux qui le sont davantage, et c'est tout justement ce que réclame Mr Delletan en suite des propositions qui précèdent. Il croit le peuple dépourvu d'initiative, incapable de succès, et conséquemment lui interdit toute immixtion dans les réformes de la Société. Je cite encore pour éviter jusqu'au

soupçon d'exagération ou de travestissement.

« Les améliorations d'une société doivent toujours se faire « de haut en bas, par la raison toute simple que l'intelligence se trouve au sommet et non pas à la base de la nation. Les classes inférieures, qui n'ont reçu « aucune éducation ou qu'une éducation à peine ébauchée qui cache plus les « choses qu'elle ne les montre, ne peuvent avoir que des passions ou des instincts, « mais jamais des idées. » L'histoire générale proteste trop éloquemment contre l'erreur de cette citation pour qu'il ne soit pas inutile de la réfuter. D'ailleurs le cadre de ce travail ne comporte pas les dissertations étendues, et la critique de l'opinion de Mr Pelletan ne serait pas une œuvre de quelques lignes. Mais outre l'erreur signalée, la citation précédente renferme contre son auteur le terme d'une contradiction qu'il est impossible de passer sous silence. Mr Pelletan est un partisan du suffrage universel, ce qui n'est pas un mérite rare aujourd'hui. il s'est fait de cette conquête des Révolutions Françaises une sorte de panacée contre la plupart des imperfections qui déshonorent notre société. Le secret du progrès social repose suivant lui dans le dépouillement d'un scrutin. C'est sans doute une opinion très-originale, et l'on peut supposer un instant qu'elle est vraie.

Mais le suffrage universel ainsi compris ne peut produire son effet qu'à la condition qu'il soit éclairé, c'est-à-dire qu'il sache porter au gouvernt du pays des hommes intelligents et probes. Et comment pourrait-il atteindre ce résultat, si les citoyens sans éducation ne sont capables que de « passions et d'instincts. » Le choix d'un représentant n'est pas souvent chose facile. un candidat peut très-bien, cela s'est vu plus d'une fois dans notre histoire parlementaire, abriter sa corruption sous des apparences de désintéressement et de civisme. il n'y a pas de jésuites que ceux qui portent une redingotte à col droit et à pans démesurés.

la trahison revêt tous les costumes et parle toutes les langues. Le choix même des hommes qui ont déjà porté la main aux affaires publiques, est encore assez difficile. Il faut, pour les connaître, compulser les papiers publics, interroger les contemporains, faire dans tous les témoignages la part de l'intérêt, de la haine, de la complaisance ou de la rivalité. Or, comment un homme qui n'a que des instincts pourra-t-il faire une enquête si difficile?

Le suffrage universel, infecté de l'ignorance, devient donc dans ce système un danger et une impossibilité.

Mr Pelletan répondra peut-être qu'avec « la bonne loi d'instruction », le peuple sera bientôt en état d'élire ses mandataires avec dévouement. Mais cette loi, qui la rédigera? qui la discutera? qui la vo-ra? le gouvernt des hommes intelligents! mais qui aura nommé ce gou-vernt? ce ne peut être le peuple que Mr Pelletan croit dépourvu « d'idées », nous tournons dans un cercle vicieux et le suffrage universel devient de plus en plus impossible. Cependant, mettons les choses au mieux. Supposons que la « bonne loi » peut s'élaborer d'une manière ou d'une autre, et qu'elle n'attend plus que sa mise en pratique. Ce n'est pas tout d'avoir des maîtres, il faut le temps d'étudier. Les trois quarts des ouvriers, absorbés par le travail et les soins de la famille, pourraient à peine consacrer quelques heures par semaine à leur instruction. Leur progrès serait fort lent. Ils vieilliraient avant de savoir les premiers principes des sciences utiles.

Telles étaient les opinions de Mr Pelletan dans les dernières années du gouvernt de Juillet. En vain des voix ardentes s'élevaient de tous les points de la France pour appeler les peuples à une vie nouvelle. En vain des hommes d'une vertu antique fesaient à la liberté le sacrifice de leurs biens et de leur repos. Les doctrinaires s'attardaient dans les ruines de l'histoire, ca-chant leur dévouement aux traditions autoritaires du passé sous le masque des nouvelles formules démocratiques.

Tout à coup la foule s'agite et se croise sur la place publique.

des cris étranges glapissent dans l'air. L'atelier se vide, le carrefour est envahi, la rue dépavée, le sang coule à flots jusqu'aux marches du trône et le galop d'un fiacre d'emprunt sauve à peine une famille de rois des balles patriotes.

La chûte du gouvernt fut d'abord un signal de terreur parmi les croupiers les plus compromis. ils croyaient avoir des raisons de craindre des représailles. Mais le lendemain, ils se raillèrent des alarmes de la veille. Le Moniteur leur avait appris que l'évènement du 24 février n'était qu'une fausse alerte. Louis-Philippe était bien parti pour ne plus jamais revenir, mais il laissait à sa place comme des procureurs fidèles qui ne laisseraient jamais gaspiller l'héritage. Quand on vit sur la liste du gouvernt provisoire les noms de MM.rs Dupont (de l'Eure), Lamartine, Garnier-Pagès, &c la frayeur devenait un anachronisme et l'on pouvait sans danger continuer son train de vie ordinaire. La suite a montré qu'on ne préjugeait pas mal de l'avenir.

Cependant le triomphe du peuple impliquait une forme de gouvernt nouvelle. Le peuple voulait la République. Le Gouvernt provisoire composé en majorité de Royalistes, ou de tièdes libéraux, ne se pressait pas de la proclamer. Le peuple, justement soupçonneux dès la première heure, fit connaître sa volonté sur le ton de la menace. La République fut enfin proclamée. Il est avéré que le gouvernt provisoire eût la main forcée dans ce grand acte politique. Les barricades étaient encore debout et les vainqueurs, inquiets de l'avenir, veillaient en armes à la conservation de leur victoire. Une trahison du gouvernt eut été châtiée et réparée sur le champ. il aima mieux obéir.

Ce qui effrayait le gouvernt sur les conséquences de la dénomination nouvelle, c'étaient les idées dont elle est le symbole et le préambule. La République est en France le synonime de la Révolution. Grand terreur pour le légitimiste Mr de Lamartine, pour l'orléaniste Mr Garnier-Pagès. Le peuple venait de les faire républicains et révolutionnaires contre leur gré. ils résolurent d'être républicains pour la

forme et contre-révolutionnaires au fond.

Tout d'abord ils se partagèrent les ministères, et la plupart continuèrent les traditions du dernier règne dans leurs administrations respectives. On peut sans dénigrement les accuser de n'avoir introduit que les innovations libérales auxquelles ils ne pouvaient refuser leur initiative. Mais c'est surtout dans les mesures collectives qu'il est facile de retrouver l'esprit qui dirigea pendant trois mois les destinées de la République.

Mr de Lamartine fut l'âme de la réaction au sein du nouveau gouvernt. Ce dynastique ambitieux, élevé loin de la foule, au milieu d'un cercle d'hommes d'état corrompus et frivoles, vit avec effroi le spectacle grandiose des manifestations populaires. La Révolution venait d'interrompre ses rêves de triomphes parlementaires, pour l'asseoir inopinément dans les conseils de la République. Il eut peur de sa destinée, il eut peur du peuple. Les victimes de deux états de siège, les républicains blanchis sous la discipline Royaliste, qui veillaient à la sûreté de leurs persécuteurs, les prolétaires affamés qui fusillaient cruellement les voleurs d'un lambeau de pourpre, lui parurent des sicaires dévorés d'une fièvre de vengeance et de spoliation. Des impressions si funestes présageaient de grands malheurs à la République. Heureux encore que le mauvais génie du peuple l'eût mis à sa tête, Mr de Lamartine pouvait employer contre la situation les ressources de son éloquence artificieuse, et mettre en pratique les leçons de l'histoire à ceux qui veulent enchaîner le réveil des peuples. Il prit ce parti sans hésitation. Chaque heure consommée dans les inquiétudes de l'irrésolution creusait un abyme sous les pieds des conservateurs.

Le levier le plus puissant des réactions, l'armée, manquait au gouvernt. Elle avait dû s'éloigner après la victoire du peuple. Dépopularisée par sa défaite, haïe pour les compressions dont elle avait été l'instrument depuis 18 années, on ne pouvait la rappeler sans danger. Mr de Lamartine inventa la garde mobile. Suivez la trace de l'Oligarque dans sa lutte contre les aspirations naturelles de la République. Il inspire la majorité du

le conseil, il intrigue auprès des républicains, il décourage les idées nouvelles, il endort le peuple sur la place de l'hôtel-de-Ville.

Un jour, c'était le 17 Mars, le peuple se rendit à l'hôtel-de-Ville, pour demander l'ajournement des élections de la garde et de l'assemblée nationales et se plaindre en même temps des rumeurs qui prêtaient au gouvernt l'intention de rappeler les troupes. Mr de Lamartine prit la parole sur ce dernier grief.

« il n'y a pas, dit-il, de troupes à Paris, si ce n'est peut-être 1500 ou 2000 hommes, dispersés pour les postes extérieurs, pour la protection des postes et des chemins de fer, et il est faux que le gouvernt ait songé à en rapprocher de Paris. il faudrait qu'il fût insensé, après ce qui s'est passé, après que la Royauté a vu se fondre 80,000 hommes de troupes contre le peuple désarmé de Paris, pour songer à lui imposer avec quelques corps d'armée épars et animés du même républicanisme, des volontés contraires à vos volontés et à votre indépendance. nous n'y avons pas songé, nous n'y songeons pas, nous n'y songerons jamais. »

« nous n'y songerons jamais, » et dès le 20 mai, le gouvernt décidait que la Garnison de Paris serait composée,

1° – de 20,000 hommes de troupes de ligne
2° – de 15,000 hommes de garde mobile
3° – de 2,600 gardes Républicains
4° – de 2,050 gardiens de Paris
5° – de 15,000 hommes de troupes de ligne dans la banlieue et dans les garnisons pouvant être rendues en quelques heures à Paris.

« nous n'y songerons jamais, » et le 8 juin, à l'ouverture de la séance du gouvernt, Mr de Lamartine prenait la parole pour dire : « je demande outre une série de décrets de sûreté publique, que le ministre de la guerre fasse approcher immédiatement de Paris 20,000 hommes de plus. »

Pourquoi ces précautions militaires? Ce rappel de la troupe? Ces camps aux portes de la ville? Pourquoi ces parjures à deux mois de la parole donnée? Le gouvernt provisoire avait dû, puisqu'il

répugnait toute innovation, donner un dérivatif aux idées révolutionnaires. Louis Blanc avait demandé la création d'un ministère du progrès. Le gouvernt l'envoya au Luxembourg présider une commission pour les travailleurs, c'-à-dire, comme on l'a justement remarqué plus tard, faire un cours de nivellement aux ouvriers de toutes les professions. Mr Louis Blanc n'était pas seulement réduit à l'impuissance par l'inanité de son système. il manquait encore des ressources matérielles indispensables à toute tentative d'application. La commandite du Crédit de l'état, considérée comme base universelle de l'organisation du travail, supposait au moins un crédit de plusieurs millions, et le gouvernt provisoire abandonnait à Mr Louis Blanc sans lui fournir le premier centime des frais que nécessitait son installation.

Machiavélisme inouï du gouvernt! il feignait d'une pierre deux coups. En feignant de s'intéresser à des projets de réformes sociales, il écartait un collègue embarrassant et décourageait les théories révolutionnaires par un échec assuré. En même temps, et pour détruire l'influence du Luxembourg, pour la combattre au besoin par les moyens extrêmes, il créait, en faisant de l'initiative du ministre des travaux publics, des ateliers nationaux, destinés en apparence à l'occupation des nombreux ouvriers que la stagnation de toutes les industries exposait aux terreurs de la faim ou de la sédition.

Sur ce dernier point, le gouvernt s'était gravement trompé. Loin d'être une arme dans ses mains, les ateliers nationaux furent un danger permanent contre lui-même. L'ascendant du directeur sur quelques groupes et l'espèce de discipline militaire, par laquelle le gouvernt avait espéré dominer l'esprit de la masse, n'avaient pas arrêté la propagande de l'agitateur. Les ateliers nationaux, créés dans une intention d'hostilité violente contre les idées radicales, en laissèrent invinciblement pénétrer. Des brigades entières devinrent Socialistes. Cette transformation parut une menace au gouvernt, d'autant plus que les ouvriers commençaient à pénétrer les intentions en les mesures rétrogrades. Mr de Lamartine n'était plus applaudi. Des interruptions méprisantes accueillaient ses discours. « allez donc Lafayette comme ça » criait-on. Quelquefois, au souvenir des actes du gouvernt provisoire, l'irritation se répandait en paroles pleines de ressentiment: « à bas Lamartine!

à bas Garnier-Pagès ! à bas le gouvernt provisoire ! »

Le gouvernt résolut de se défaire des ateliers nationaux. Rien n'était plus facile avec les ressources dont il disposait. il pouvait d'abord revenir aux mesures démocratiques commandées par la situation, dès les premiers jours. mais il avait juré une haine éternelle à la Révolution. l'idée ne lui en vint pas même. il pouvait ensuite ouvrir des crédits aux associations ouvrières et tenir l'engagement de la place par les travaux de l'atelier. il dédaigna ce moyen pacifique pour employer cet autre plus en harmonie avec ses dispositions d'esprit et ses craintes : la force. Le 12 mai, il décida que les listes d'inscription aux ateliers seraient closes et que les hommes valides de 18 à 25 ans, sans famille à Paris, auraient option entre l'enrôlement et le licenciement. Cette décision, exécutée sans ménagement, devait provoquer une résistance acharnée. Le gouvernt ne se sentait pas en mesure de soutenir la lutte. il ajourna l'explication pour faire les préparatifs de guerre dont j'ai parlé, et que Mr de Lamartine poussait avec tant d'insistance.

Mr de Lamartine subissait depuis quelque temps un douloureux crève-cœur. sa popularité l'abandonnait. Tous ces vivats bruyants qui troublaient autrefois les échos de la grève. Le peuple s'était retiré de lui et la bourgeoisie imitait le peuple. Mr de Lamartine n'avait pas vu qu'un danger dans la victoire du 24 février. malheur est bon à quelque chose. il s'était pris à rêver, par delà le mépris et la ruine de la Révolution, la prétendue république de centralisation, militarisée, monarchisée, combinaison étrange de personne et de principe, mélange inconcevable de littérature et de tyrannie, l'éloquence et la poésie reines des peuples, entourées d'un très large rang d'écharpes tricolores et de baïonnettes.

Et voilà que la désaffection emportait bien à bien la trame de ses folles espérances ! il se plaignit de l'ingratitude, quoiqu'il n'éprouvât que la justice. mais il n'abandonna point ses projets.

Son ennemi le plus redoutable était la Révolution. Plus d'une fois il l'avait éloignée de l'Hôtel-de-Ville par des jeux de mots ou des sophismes applaudis. mais l'infatigable adversaire semblait insensible aux

coups de la réaction. Elle agitait la rue, le théâtre, l'atelier. Elle tonnait au dehors, elle se répandait en dissertations éloquentes par les mille voix de la presse. Et cependant Mr de Lamartine n'avait qu'une tribune déserte pour répondre à ces flots de propagande ennemie. Il résolut d'avoir un journal, chose facile dans le moment, les portes étant ouvertes à tout le monde. Il inspira deux amis dévoués, Mr Delletan, royaliste de longue date, converti subitement à la République le 24 février, à deux heures de relevée, et Mr Arthur de Laguironnière, légitimiste de la veille, qui lui offrait en même temps l'appui de sa fortune et de sa collaboration. Ils fondèrent à Paris le Bien public, continuation d'un journal du même nom, publié à Mâcon vers 1843. Le Bien public parut le 24 mai. On l'appela le Bien public, à la première annonce de son patronage, et ce dernier titre ne manquait pas d'une certaine exactitude.

Malgré ses opinions Royalistes bien arrêtées, Mr Delletan avait accepté la République comme tant d'autres, compromis par des actes d'adoration envers la dernière forme de gouvernt. Il avait écrit naguère, que la monarchie constitutionnelle a pour elle « l'opinion publique et la raison universelle (1) ». Il retourna cette phrase en faveur de la République, et personne ne lui chercha noise de ce brusque revirement. Il espéra même à l'honneur de représenter ses compatriotes à l'Assemblée nationale. Mais écarté à cause de sa couleur démocratique indécise, il se jeta dans la voie déjà très-fréquentée de la polémique rétrograde. Il devint le principal Rédacteur-en-chef du Bien public, ami et confident de Mr de Lamartine. Il dépensa d'autant plus d'activité à la défense de sa politique qu'il allait se trouver de part avec lui dans les résultats de l'entreprise.

Mr Delletan apportait au service de Mr de Lamartine des instruments d'une valeur incontestable, un amour-propre immense, une facondé intarissable, un mépris raisonné de la dignité politique et par dessus tout une haine féroce de la

Révolution et des hommes qui la représentaient.

Des qualités aussi variées s'enrichissaient d'un programme savant de manœuvres réactionnaires. On devait flatter le peuple pour lui faire accepter l'abdication de sa souveraineté, étouffer les diverses libertés en les exaltant, dénaturer les idées sociales et calomnier les Révolutionnaires. on allait appeler la liberté anarchie, le Socialisme Communisme, et les défenseurs de la liberté, les promoteurs de Réformes Sociales devenaient des brigands armés contre la civilisation, des spoliateurs de la fortune publique et privée, des contempteurs de la morale et de la famille. Les martyrs de 18 années de tyrannie, tout-à-l'heure échappés aux prisons de Duchâtel et de Guizot, allaient être bafoués et vilipendés par un amateur de la Royauté vaincue. Triste destinée de ceux qui ont le courage de souffrir pour le triomphe de leurs opinions!

Mr Delleton ne tarda pas à commencer les attaques contre les ennemis d'autrefois, restés les ennemis du moment. Le 4e numéro du Bien public contenait le parallèle suivant :

« Dans la République il y a deux partis, le parti « Révolutionnaire et le parti Démocratique. »

« Le parti Révolutionnaire représente la force. il n'a « qu'une politique, la violence..... quand il a le pouvoir, il procède « par intimidation; quand il ne l'a plus, par conspiration. »

« il ne reconnait qu'un argument, le Coup de fusil, qu'un « droit, la victoire. »

« il ouvre des clubs pour s'armer, embrigade des soldats, « fonde des balles, moule des cartouches. il fonde des journaux pour « semer des haines, souffler des colères, organiser des révoltes..... »

« Le parti Démocratique et le parti de l'idée. il n'a « d'autre arme que la pensée, d'autre propagende que la discussion, « d'autre politique que l'opinion publique, toujours et naturellement amenée
« par le suffrage universel au gouvernement de affaires. »

Cette douceureuse apologie du parti démocratique était le testament des alarmistes et des traîtres conjurés contre la République. Le parti démocratique n'était pas, à proprement parler, un parti. c'était la coalition de tous les ambitieux un instant déçus par le 24 février, jésuites d'en haut et d'en bas, parjures, complaisants des ministres déchus, fautes, ventrus, proxénètes, agioteurs. Mr Sellstan tenait à honneur de figurer au milieu de cette cohue.

Le parti démocratique s'intitulait le parti de la conciliation, de la modération, de la pensée, de la libre discussion, de l'opinion publique, et il semait la division, il terrorisait le peuple, il bâillonnait la presse, il violentait les clubs, il combattait les plus légitimes tendances de l'opinion. l'histoire a déjà dit que les honnêtes et modérés furent des adversaires déloyaux et impitoyables.

Mr Sellstan ne restait pas dans les généralités declamatoires contre le parti du progrès dont il faisait de si horribles tableaux. il descendit à des personnalités d'autant plus criminelles qu'elles s'adressaient à des vaincus poursuivis par des ennemis politiques. Le Bien public fournit plus d'un grief au réquisitoire contre les auteurs du 15 mai. Craignait-il que des geôliers infidèles ne leur donnassent la clé des champs? « qu'aucune complicité, dit le n° du 1er juin, quelque soit le nom qui la protège, n'échappe à la main de la justice » la Haute-Cour de Bourges a donné satisfaction à ces paroles de déplorable vindicte.

Mais ce n'était pas assez des provocations à la colère et au châtiment, Mr Sellstan s'oublia contre les prisonniers de Vincennes dans des procédés d'une toute autre nature. il travestit la journée du 15 mai. il déversa le mépris sur les principaux chefs des clubs. il les berna d'odieuses épithètes. il leur prodigua les derniers outrages. n'étaient-ce pas les termites du gouvernt de juillet? après que ces hommes généreux avaient porté des coups mortels aux violateurs de nos libertés et avaient de

"leur sang la route de la République; ce devait être leur destinée de se voir traînés dans la fange par des mains tout à l'heure employées au soutien de l'édifice qu'ils avaient renversé.

Mr Pelletan se retourna souvent vers le passé pour fêter de ses phrases sonores les décisions du gouvernt provisoire. il n'en pouvait être autrement. Toute critique indépendante, adressée aux collègues de Mr de Lamartine, eut été une contravention au pacte de l'amitié. il témoigna naturellement la même bienveillance à la commission exécutive et à l'assemblée nationale. s'il condamna quelquefois les résolutions de cette dernière, ce fut plutôt à cause du blâme qu'elle infligeait aux actes équivoques de ses prédécesseurs, que parce qu'elle ne marchait pas assez rapidement à la ruine de la République. il donna sa pleine adhésion à la loi sur les attroupements. il approuva de même l'impôt désastreux des 45 centimes. Loin de chercher à faire rapporter le décret de spoliation qui allait irriter les campagnes et préparer des résistances armées pernicieuses à la liberté il essaya d'en justifier l'urgence et en encouragea l'exécution. mais ces premières hostilités n'étaient que le prélude de la guerre sans trêve qu'il allait entreprendre contre la Révolution. Les menées du gouvernt provisoire avaient préparé un vaste champ de bataille aux divers partis. un malaise universel pénétrait le peuple. L'atmosphère politique était accablante. D'épouvantables éclairs s'entrechoquaient sous le ciel de Paris.

La commission exécutive avait précipité ses préparatifs. La troupe rentrait journellement à Paris. Les corps municipaux s'organisaient avec rapidité. Ce fut une joie délirante pour la Réaction de voir ses bataillons parader sur la place, au soleil de Printemps. Elle allait donc enfin prendre sa revanche des journées populaires et refouler les mauvaises doctrines par le déploiement de ses baïonnettes. Les

cordes dynastiques retentirent de l'Hosannah de la délivrance. On vit d'impudentes provocations. Ces plus impatients escomptaient leur triomphe en bravades à l'adresse de ceux qu'ils avaient lâchement adulés la veille. Le Sultan se signala parmi les plus ardents promoteurs de la lutte. Trois mois de pleine liberté, n'était-ce pas une concession monstrueuse aux yeux de ce Royaliste, rompu dans la haine de la liberté ? Ces dissimuler ses antipathies, il osa demander qu'on le débarrassât enfin des partisans de la Révolution. « il est facile aujourd'hui, disait le Bien public du 26 mai, de congédier de la Préfecture de police, des clubs et des casernes, des vainqueurs en bonnet rouge de la Révolution de février. on a pour cela derrière soi l'autorité morale de la France, personnifiée dans la Constituante. on a la garde nationale réorganisée par le gouvernt et fortifiée de l'adjonction des ouvriers. on a la garde mobile, la garde républicaine, ces admirables improvisations de la nécessité. On a enfin la troupe de ligne ramenée dans Paris. »

Les forces énumérées par cet article s'élevaient à 250,000 hommes, 75,000 soldats de la ligne et 180,000 gardes nationaux. C'était de quoi enorgueillir le cour du plus couard réactionnaire. Il restait à trouver le prétexte d'un engagement. Les ateliers nationaux le fournissaient continuellement. Le Bien public ne manqua pas de les signaler à l'attention du gouvernt. « il peut y avoir là, disait le n° du 29 Mai, une armée Révolutionnaire dans la main d'une faction. » Le gouvernt n'avait pas besoin des conseils du Bien public. Il était déterminé à se débarrasser de ses ennemis. Le Bien public ne faisait que préparer l'acceptation des mesures violentes.

J'ai dit plus haut la mauvaise volonté du gouvernement provisoire. il avait entassé trahisons sur trahisons. on ne peut accuser son incapacité. La presse la plus intelligente qui fut jamais, lui traçait le chemin à suivre et lui découvrait l'abyme qu'il ouvrait sous les pas du

peuple. il ne fit jamais rien que pour sauver les Dehors.

L'assemblée nationale était venue remplacer le gouvernt provisoire et continuer ses errements contre-révolutionnaires. quelle vertu publique attendre des ci-devant officiers salariés de Mr Guizot? la majorité de l'assemblée était prête à toutes les extrémités.

La Commission exécutive prépara l'émigration des ateliers nationaux. ils devaient s'écouler par détachements sur plusieurs points du territoire, pour exécuter des travaux pénibles, et souvent dangereux, terrassements, endiguements, assainissement de terres malsaines, réparations ou constructions de chemin de fer. mais il fallait auparavant que l'état fit des acquisitions coûteuses et remplit de formalités. l'assemblée nationale parut hostile à toute dépense de ce genre. une sorte d'entente muette s'établit entre ses membres les plus rétrogrades et la Commission exécutive. le projet de rachat des chemins de fer fut critiqué, blâmé, ajourné. cependant les ateliers nationaux demeuraient avec leur misère et leur puissance d'agitation.

Mr de Lamartine déclara qu'on ne pouvait en finir que par une bataille.

Le gant était donc jeté! les sycophantes gouvernementaux, tout à-l'heure humbles, devant la puissance du peuple, réclamaient l'usage de la violence, maintenant qu'ils sentaient derrière eux les boulets et les baïonnettes qu'ils avaient préparés dans l'ombre, en jurant, il est vrai, qu'ils n'y songeraient jamais. Le peuple, qu'ils avaient embrassé, courtisé, flatté, tant qu'il était fort, ils lui criaient enfin, la baïonnette sur la poitrine: « L'exil ou la mort! »

L'exil, beaucoup l'auraient accepté. mais n'était-ce pas un effroyable inconnu? Comment seraient-ils reçus dans les départements les vainqueurs de Louis-Philippe, que la réaction faisait passer pour des bêtes féroces altérées de sang? ne prendrait-on pas contre eux des précautions tyranniques? ne les désarmerait-on pas? le travail au dehors

n'était-il pas une manœuvre pour les diviser et les dompter plus aisément ? une 38
circonstance grave justifiait ces craintes. La commission exécutive avait décidé
le 12 juin, sur la demande de Mr de Lamartine, qu'il serait créé 300 bataillons de garde mobile (300,000 hom) dans les départements. Le gouvernement se trouvait si satisfait de la garde mobile parisienne, qu'il avait jugé prudent de doter la France entière de cette milice exécrable. Mais les ouvriers la considéraient, avant qu'elle fût organisée, comme une ennemie dirigée contre eux-mêmes. Ajouter que la province était dans une grande agitation. On connaissait à Paris les événements de Rouen, de Lille, de Limoges, de Guéret, avec leurs tristes détails. Le peuple avait été partout flatté d'abord, et puis emprisonné et fusillé. Déplorables renseignements pour les ouvriers de Paris. Ne seraient-ils pas encore plus maltraités que leurs frères des grandes villes ? Ils se consumaient dans l'inquiétude et se plaignaient amèrement de dangers dont ils se trouvaient assiégés.

La Réaction avait fondé ses jugés sur les situations difficiles. Elle savourait le désespoir du peuple et l'irritait par des discours d'une habile malveillance. Le journal de Mr Bettetan répondait insolemment aux lamentations des ouvriers que « les trois vertus Républicaines (1) sont la foi, l'espérance et la charité ». Il déprisait le présent sans faire espérer un avenir meilleur, moyen infaillible de soulever le peuple et de le pousser à d'autres affections politiques. « La République, disait-il (2), a fait des misères. « elle ne peut les guérir qu'avec un baume que Dieu verse seulement goutte « à goutte sur les blessures. »

Cependant la commission exécutive poursuivait ses projets contre les ateliers nationaux. Elle essaya d'abord des répartitions partielles qui ne produisirent pas l'effet attendu. Le 19 juin, elle raya des contrôles les ouvriers terrassiers. Le 20, elle raya les ouvriers charpentiers et maçons. La masse restait impassible devant le hideux arbitraire. Elle entrevoyait le piège et simulait l'indifférence. La commission exécutive furieuse résolut de frapper immédiatement le coup de grâce. Le 21, elle ordonna que les ouvriers

(1) Bien public du 26 mai. (2) Bien public du 31 Mai.

âgés de 17 à 25 ans, s'enrôleraient dans l'armée ou seraient rayés des contrôles des ateliers, et que les ouvriers qui seraient désignés partiraient pour se livrer aux travaux préparés dans les départements.

Les ouvriers frappés par ces mesures atroces se réunirent aussitôt se consultèrent sur l'attitude à prendre en face du gouvernt. il faut dire à leur éternel honneur qu'ils s'épuisèrent en démarches de Conciliation, avant d'accepter le rôle terrible qui leur était imposé. ils choisirent des délégués pour aller rappeler à la commission exécutive les promesses que leur avait faites en février le gouvernt provisoire. Les délégués rapportèrent des paroles désespérantes. La Commission voulait une bataille, les ouvriers ne s'y résignèrent qu'au dernier moment.

Le vendredi 23 des barricades s'élevèrent d'abord à la porte St Denis et à la porte St Martin. La Commission, confiante dans ses forces, avait appelé le général Cavaignac et discuté long temps avec lui les moyens d'écraser l'émeute. au lieu de prévenir la lutte, elle la préparait avec ardeur. Des engagements eurent lieu de bonne heure dans divers quartiers envahis par l'insurrection. on releva des morts. le sang versé enflamma les deux adversaires.

Ce fut alors que des représentants conçurent le projet d'arrêter une guerre civile qui menaçait d'embraser la France. Mr Corbon présenta à l'assemblée de porter aux ouvriers des paroles de Conciliation. la motion fut repoussée. Mr Garnier-Pagès venait de crier qu'il fallait en finir avec les agitateurs, et l'assemblée pensait comme Mr Garnier-Pagès. De son côté la presse réactionnaire repoussait toute idée d'apaisement. Le journal de Mr Delatour lança ce cri de fureur: « Le temps « des paroles est passé. il faut répondre à l'insurrection armée par une « énergique répression. » Mensonge et trahison! il n'était pas vrai que la conciliation fut impossible. Beaucoup d'ouvriers demandaient à transiger, notamment ceux de la barricade St Michel, et d'ailleurs ce n'était guères le

peine d'apercevoir Mr Cavaignac. il n'y allait pas déjà de main mo[rte]

Mr Sibletan prit ouvertement parti contre les insurgés et leur fit une guerre de calomnies dont les traces ne sont pas encore effacées. Qui ne fait les impostures exécrables du Constitutionnel? Les inventions de mobils pendus aux reverbères, de poings coupés aux dragons, de gardes nationaux scies, mutilés ou empoisonnés? Le journal de Mr Sibletan fut une fabrique du Constitutionnel. il représenta les ouvriers comme des bandits armés pour le pillage et la dévastation. il inventa contre eux des tentatives d'assassinat. il les accusa d'enivrer de tout petits enfants pour les pousser ensuite aux barricades, de tirer sur des blessés qu'on transportait aux ambulances, &c. Ces mensonges abominables irritaient la ligne et la garde nationale et devenaient le contre-seing des mesures sauvages qui sortirent de la commission exécutive et de la dictature de Cavaignac.

Malgré l'énergie des insurgés, Cavaignac remporta des succès le premier jour de la bataille. Les soldats firent des prisonniers et les fusillèrent. Mr Sibletan qui jetait des turpitudes gratuites sur les insurgés, n'avait garde de rapporter et de flétrir les scélératesses de leurs ennemis. il ne dit jamais rien des assassinats qui souillèrent Paris pendant quatre jours.

Rien de l'assassinat, dès le 23, d'un insurgé prisonnier à St Lazare.

Rien du massacre au magasin des Deux-Moulins.

Rien du massacre par la Mobile des insurgés blessés qu'elle conduisait de la caserne de la Rue neuve Ste Geneviève au Val-de-Grâce et à la Pitié.

Rien du chef de barricade assassiné Rue Racine.

Rien des prisonniers fusillés au Panthéon, place de la Estrapade, au Luxembourg.

Rien des trente-neuf fusillés Rue de Vaugirard

Rien des fusillés Rue des Noyers

Rien des femmes violées, place Maubert, sur les cadavres de leurs maris.

Rien des fusillés de l'Hôtel Cluny. Rien du prisonnier d'entre ces derniers qui reçut trois décharges et à la dernière se releva héroïquement pour demander qu'on l'achevât, ce qui ne fut pas long.

Rien de cet enfant de douze ans qui mettait ses mains devant sa figure en criant : « ne me tuez pas, ne me tuez pas ! » et qu'une balle étendit mort avant qu'il eût achevé. (1)

Rien des prisonniers jetés dans les Caveaux de l'Hôtel-de-Ville et fusillés par les Soupiraux.

Rien des massacres du faubourg St Marceau.

Rien des ouvriers fusillés à la mairie du 9e arrondt et dont les cadavres « furent amoncelés dans la rue jusqu'à la hauteur d'une barricade (2) »

Rien des prisonniers garrottés et jetés dans le Canal du Temple par la Mobile.

Rien des trente-cinq prisonniers fusillés dans une Cour Rue Vieille du Temple ; des 75 fusillés autour de l'Hôtel-de-ville, ; des vingt fusillés Rue Roche-Berche ; des dix-sept fusillés devant la Caserne d'Orsay ; des trente-sept fusillés Rue du Roi de Sicile ; des 49 fusillés place St Jean.

Rien du massacre des prisonniers du Clos St Lazare.

Rien des 49 prisonniers attachés aux pieds des lits de la caserne de Reuilly et tués à bout portant par les Soldats du 48e de ligne.

Rien de plus de Cent ouvriers fusillés Rue de la Roquette.

Rien de cet enfant de treize ans pris place de la Bastille qui se mit à genoux en demandant sa grâce et que les mobiles lardèrent à coups de baïonnette, en lui disant : « tiens ! voilà ta grâce ! » (3)

---

(1) Ménard, prologue d'une Révolution, page 231
(2) Ménard page 248 (3) Page 263.

Rien des trente-cinq ouvriers fusillés au pont d'Austerlitz.

Rien de ce prisonnier fusillé et grillé sur un tas de paille, Rue Ménilmontant.

Rien de cent personnes fusillées dans la cour de la prison St Lazare.

Rien des fusillés de l'Ecole militaire; du Cimetière Montparnasse; des quatre-vingt fusillés dans la plaine de Grenelle, de plus de cent fusillés dans les carrières de Montmartre.

Je m'arrête ici. Je pourrais couvrir vingt pages des infâmies de la Réaction. Cavaignac avait commandé la discrétion à ses soldats et Mr Pelletan exécutait fidèlement la consigne du dictateur: « tuer, tuer et se taire. » obligé deux ou trois fois à sortir de son système de silence absolu, il se contenta d'inventer des versions absurdes. beaucoup d'ouvriers avaient été fusillés après la bataille aux barrières, dans les prisons, par les soupiraux des caves de l'hôtel-de-Ville, &c. il osa insérer la note du Moniteur qui niait les assassinats.

Il ne faut pas oublier de dire que le samedi 24, Cavaignac trouvant que la résistance se prolongeait au delà de son attente, fit aux ouvriers cette proclamation bien connue: « On vous dit que « vous serez sacrifiés de sang froid. venez à nous, venez comme des « frères repentants et soumis à la loi et les bras de la République « sont tout prêts à vous recevoir. » Beaucoup d'ouvriers rendirent « les armes sur la foi de ces promesses. ils furent fusillés sur-le-champ. Mr Pelletan ne parla pas non plus de ceux qui périrent dans le guet-à-pens de l'hôtel-de-Ville, au pont d'Arcole, au pont Louis-Philippe. Le 29 juin, il eut l'impudence de publier: « qu'après avoir été héroïques, les vainqueurs se montraient généreux. » qu'eût-ce donc été, s'ils se fussent montrés sévères?

La victoire du parti de l'ordre commandait la réserve à Mr Pelletan. il fut emporté jusqu'à la rage contre les vaincus.

les premières paroles furent encore des calomnies comme pendant la bataille. il traita les insurgés d'assassins et les couvrit des plus vils outrages .... juste au moment où l'assemblée nationale votait le décret de transportation. « L'assassinat, disait-il en s'élevant contre eux, sortait à chaque instant « par les fenêtres.

C'est à l'histoire à faire justice des fausseté dont la réaction s'aida contre les insurgés. Ils furent courageux, sobres et magnanimes pendant la bataille. que de fois ils sauvèrent la vie à leurs ennemis! avec quels égards ils les traitèrent, sans s'irriter de leurs mauvais procédés! quelles leçons d'humanité ils donnèrent à leurs implacables adversaires! Deux soldats étaient tombés entre leurs mains, quartier des Couteaux St Gervais, leur dirent : « fusillez-nous! » Les insurgés répondirent : « les démocrates ne fusillent personne. »

Mr Sellerau se promena, après la bataille, au milieu des ruines et des rues ensanglantées de Paris. il fut témoin des traitements atroces dont se souillèrent les soldats victorieux. mais, au lieu d'intervenir au nom de la pitié, puisque il avait fermé son cœur à toute justice, il poursuivit encore les malheureux de ses outrages et de ses dénonciations « de temps à autre, raconte-t-il, on voit passer des colonnes de prisonniers entre deux rangs de gardes « nationales ..... toutes les horreurs de cette longue bataille semblent écrites « sur la figure de ces hommes qui ont violé dans la lutte toutes les lois de « l'humanité. Leur physionomie est sinistre. on ne sait dans quels bas « fonds l'insurrection a pu les recruter. (1) »

il suffisait d'être un insurgé pour être un monstre aux yeux de Mr Sellerau, comme il suffisait d'être garde national pour avoir droit à l'effusion de son enthousiasme et de sa gratitude. « cependant, continue-t-il, au milieu de ces tristesses de la capitale, on se retourne avec

(1)

« bonheur vers tous les frères de la province, vers tous ces gardes nationaux qui
« arrivent par milliers, tambours battants, enseignes déployées, &c. »

La vengeance poursuivit les insurgés au delà de la mort dans le deuil et les larmes des familles. Mr Pelletan célébra les funérailles des vainqueurs par de longues colonnes d'une prose élégiaque. Il n'eut pas un mot pour les ouvriers chassés par la faim ou jetés comme des charognes dans les abymes de la fosse commune. Plût au Dieu qu'il n'eût assouvi sa haine que contre les morts ! Lorsque le pouvoir donna la chasse aux vaincus fugitifs et fit les préparatifs de répression qui aboutirent à Cayenne, Mr Pelletan ne faillit pas à son rôle de Commandeur des représailles, avec deux ou trois petits mots de sympathie, « Pitié pour les vaincus ! » ou « nous trouvons des frères partout où il y a des victimes », il crut avoir trouvé le moyen d'être impitoyable, en conservant la réputation d'un bon citoyen.

J'ai dit plus haut qu'il enflammait la bourgeoisie par des récits mensongers sur les opinions des insurgés. Le Constitutionnel du n° du 26 juin pourra donner une idée de ses manœuvres : « Un prisonnier, auquel « on disait : « Malheureux ! quel est votre but ? quelle soif de vengeance « vous dévore pour prendre ainsi les armes contre vos frères ? — que voulez « vous, répondit-il, c'est la guerre de celui qui a contre celui qui n'a pas, « que fut-il arrivé, si l'ordre n'eut pas triomphé ? » inutile de gloser sur ces accusations à l'épouvante. Elles atteignirent, si elles ne dépassèrent pas leur but.

Mr Pelletan se montra de la dernière rigueur pour les arrestations, en quoi il seconda parfaitement les agents les plus fougueux du pouvoir exécutif. Des représentants avaient réclamé les suspects de leurs provinces. ces démarches générales leur déplurent « plusieurs représentants dit son n° du 30 juin, ont mis dans leur demande une intolérance qui ne peut se concilier avec les devoirs de la justice »

Beaucoup d'insurgés s'étaient répandus dans la campagne et se tenaient cachés dans les bois ou dans les carrières, exposés à toutes les tortures de la fraycur et de la faim. il les dénonça et donna son plan

de campagne contr'eux. « La surveillance, dit le Bien public du 3 juillet, « ne doit pas seulement s'exercer dans les environs de Paris, parceque, « des « insurgés ont fui jusques dans les départements assez éloignés de la capi- « tale pour échapper aux investigations. » La chasse aux insurgés fut un des plus dramatiques épisodes de l'insurrection. Les malheureux, traqués par les gendarmes et les gardes nationaux, fuyaient sans trouver un asyle où se reposer seulement quelques minutes. Les paysans, terrorisés par les impostures de la réaction, se soulevaient sur leur passage et les poursuivaient comme des bêtes fauves. Des hommes encore jeunes, blan- -chirent en quelques jours. Quelques-uns se précipitèrent dans les rivières. D'autres, également lassés de vivre, se jetaient à genoux devant les chas- -seurs et demandaient qu'on leur donnât la mort. ~~Pendant ce temps, Mr Pelletan semblait~~ ils furent bien cruels ceux qui les réduisirent à un semblable désespoir. Pendant ce temps, Mr Pelletan semblait préoccu- -pé de satisfaire ces derniers. Car il publiait sans réserve un rapport du chef de police de sûreté qui fesait plusieurs catégories d'insurgés et concluait contre l'une d'elles à la mort ou à la transporta- tion. Parallèlement à ces précautions horribles, il entreprenait de raconter les journées de juin pour se donner l'occasion d'augmenter encore la colère de la bourgeoisie et de jeter des nuages d'encens au front de Cavaignac. Son récit n'est pas autre chose qu'un acte d'accusation chargé de calomnies hideuses contre le parti Révolutionnaire. Ce n'était pas assez sans doute de s'être fait l'approbateur complaisant des assassinats de jour et de nuit dans tous les quartiers de la ville. Il fallait encore requérir contre les vaincus en les diffamant. Il supposa aux ouvriers des plans et des res- sources qu'ils n'avaient pas. Il inventa un réseau stratégique de barricades à effrayer l'imagination d'un soldat de Louis-Philippe, habitué à la guerre des rues. « Des hommes de l'art, continue ce récit faussaire, demeuraient épou- « vantés devant la longue série de guets-à-pens que les insurgés avaient « inventés et prolongés de rue en rue, de maison en maison. » Il se déchaîna

contre les clubs. mais le chef-d'œuvre de son travail ultrà-réactionnaire fut le panégyrique de Cavaignac. il brûla devant son idole les plus suaves parfums de l'adulation. il lui baisa les pieds. il lécha les plis sanglants de son manteau de dictateur. s'il restait quelques doutes à Cavaignac sur la légitimité de son pouvoir, ou s'il lui survint quelques remords précoces des assassinats de la veille, Mr Sellétan se chargea de les mettre en paix avec sa conscience. écoutez plutôt les arguments du factum dictatorial : « La République avait besoin d'une tutelle militaire pour protéger son berceau »

« Elle doit commencer par le régime de l'épée. »

« il faut poser sur le bouillonnement du pays une main vigoureuse, puissamment armée pour comprimer de nouvelles explosions. »

« si nous demandons quelle première présidence explicite ou implicite de notre jeune démocratie porte l'épaulette, c'est parce que nous croyons qu'il faut assurer, escorter militairement les premiers pas de la République. » Voici maintenant le portrait de ce premier président : « nul chef ne fut mieux choisi. sous l'écorce du soldat, sous la simplicité de ses manières et l'austérité de ses pensées, on pressent un de ces hommes qui ont échappé à Plutarque pour retomber dans notre époque. » un professeur de gueux - à peine à côté de Démosthène et des Gracques! merci de la comparaison!

Pour que Cavaignac ne se méprît pas sur la portée d'une affection si vive et d'une défense si audacieuse, il le prépara de continuer sa croisade contre les derniers monuments de la liberté. il lui montra le chemin à parcourir et lui enseigna les coups à porter. « allez, général, lui criait-il. la France a confiance en vous. elle vous suit du regard dans cette nouvelle épreuve. ne trompez pas votre fortune. « refoulez devant le poitrail de votre cheval les derniers débris de l'anarchie ..... écartez du bout de votre épée les derniers obstacles. »

Les derniers débris de l'anarchie étaient les ouvriers vaincus. tout le monde sait ce qu'en a fait la justice militaire. Les derniers obstacles

étaient la liberté de la presse et les clubs. La réaction se mit résolument à l'œuvre. Le 11 juillet, le ministre de l'intérieur, au nom du ministre de la justice, déposa sur 1°, un projet de décret soumettant toute publication de journal politique au versement d'un cautionnement de 24,000 francs. 2°, un projet de décret sur la presse qui rééditait la loi du 29 9bre 1820, l'article 11 de la loi du 17 mai 1819 et les artic 3, 4, 6, 9 et 10 de la loi du 25 mars 1822. 3°, un projet de décret contre la liberté des clubs. Le décret de cautionnement fut voté séance tenante. On eut heureux d'avoir à mentionner d'éloquentes protestations contre cette atteinte à la liberté de la presse. Lamennais, longtemps souverain, comprit enfin les vices du gouvernt. Le 12 juillet, son journal parut encadré de noir, comme pour annoncer le deuil de la liberté. « Le peuple Constituant, disait ce dernier numéro, est né avec « la République et il meurt avec elle. »

Le Bien public prenait fort différemment de Lamennais. Il prit chaleureusement la défense du Cautionnement et répondit à l'agonie du Peuple Constituant que « La République se réglementait, qu'elle « s'organisait ». Il continua sur ce ton pendant plusieurs jours. « Dans « l'état de nos mœurs politiques, disait-il le 12 juillet, nous n'hésitons « pas à reconnaître que le principe du Cautionnement est salutaire... « ... avec le Cautionnement de 24,000 fr., on pourra toujours faire « un journal, si on s'appelle Mr de Lamennais ou Mr de Girardin, « si on représente quelque chose de sérieux dans la société. Mais on ne « pourra pas faire une feuille qui s'appellera le Père Duchêne ou le « journal de la Canaille. »

« Le Cautionnement réduit à cette mesure ne sera « une entrave que pour la licence; il sera une force pour la liberté... « La société a le droit de demander des garanties au journal (1) »

(1) Bien public du 13 juillet.

..... « Mr de Lamennais n'a pas vu qu'après une crise aussi terrible
« que celle à laquelle nous venons d'échapper, la civilisation n'avait
« pas de meilleur abri qu'un Camp et d'arme plus puissante qu'une
« épée. (1) » ce langage n'a besoin d'aucun Commentaire. il
était dans le moment sur toutes les lèvres et sous toutes les plumes royalistes.
les bras armés contre la République, marchaient tête levée à la
restauration des institutions monarchiques.

après les journaux ce fut le tour des clubs. La liberté
de réunion n'eut pas d'ennemi plus déterminé que Mr Pelletan. il ne
se donna de repos que lorsqu'il la vit impossible du fait des violences ré-
-actionnaires. la feuille est couverte de ses pétitions et de ses accès d'emporte-
-ment contre les clubs. chaque fois qu'il les attaquait, il avait soin de
protester de son respect pour « le droit sacré de réunion », protestation
bien proscrite. il n'avait de respect véritable que pour la force armée qui dis-
-sipait les clubs ou les arrêtés du pouvoir exécutif qui les faisaient fermer.
ce fut l'habileté de ce faux fils de la République de battre en brèche
toutes les libertés en feignant de les défendre, comme l'aspic cache
son poison dans un mets délicat. il pratiqua ce procédé pour la loi
sur les attroupements, pour la dictature militaire, l'état de siège, la
suspension des journaux, les lois sur le cautionnement et sur la presse.
On peut dire sans exagération que pendant cinq longs mois, il se fit le
complaisant-fournisseur de la Préfecture de police, dans l'œuvre de com-
-pression des clubs dont la couleur sociale semblait menaçante au gou-
-vernement. il n'attendit pas l'initiative du ministre de l'intérieur. la réaction
marchait d'un pas trop lent pour ses appétits contre-révolutionnaires. le
projet de décret fut déposé le 11 juillet par Mr Renard. mais dès le 30
Mai, Mr Pelletan avait référé dans son journal une instruction sont

(1) Bien public, 15 juillet.

peu Démocratiques, malgré les protestations habituelles de respect pour « le « droit sacré de réunion. » « nous croyons nécessaire, disait cette instruction, « que le pouvoir exécutif exige de tous les clubs présents et à venir :

1° — une déclaration, faite à la Préfecture de police, du lieu où se tient l'assemblée

2° une liste des membres, indicative de leurs noms, professions et demeures

3° — un exemplaire du Règlement intérieur.

4° — un exemplaire de la profession de foi

5° — un procès-verbal de toutes les séances, signé du Président.

6°, et comme complément indispensable, une sanction pénale et la surveillance purement répressive du commissaire de police.

M. Ducoux, qui fut nommé plus tard à la Préfecture de police, aurait il mieux fait, s'il se fut permis de donner des ordres ou de conseiller des mesures à prendre pour arrêter la propagande socialiste des clubs? Le Bien public devint souvent le Conseil du gouvernement pour la police de tout genre, à Paris et dans les Départements. C'est qu'il n'avait pas seulement la bonne volonté et les savantes précautions oratoires de son principal Rédacteur en chef. M. de Lamartine, toujours poursuivi par le spectre du 17 Mars et du 16 avril, souffrait ardemment la haine des réunions libres à son très dévoué serviteur de la presse. L'inspiration du maître ne pouvait être perdue pour le disciple. Elle le pénétrait de plus en plus au contraire, sous l'influence des frayeurs accumulées par les événements. Aussi fut ce avec une véritable frénésie que M. Billetan s'éleva contre les clubs, lorsqu'il fit des journées de juin le récit dont j'ai parlé tout à l'heure

« Le club, disait il, fut en quelque sorte le fusil chargé de « la Révolution, qui se mettait en sentinelle dans une guérite, attendant « l'heure de recommencer l'action. Tous les discours, toutes les motions, tous « les actes dans certains clubs, non pas tous assurément mais plusieurs.

« ne tendaient qu'à organiser, qu'à discipliner, qu'à surexciter tous les éléments de « l'anarchie. Les faits étaient interprétés, les paroles calculées, de façon à aigrir « et à pousser les classes, l'une contre l'autre. On n'y laissait flairer au « peuple que l'odeur de la poudre. Ce n'était pas seulement une école mutuelle d'insurrection, c'était aussi et surtout une caserne. On y portait des « armes. On y fabriquait des cartouches. On y distribuait des rôles, des mots d'ordre, « des commandements (1) ». Cette diatribe odieuse doit faire comprendre avec quelle joie il accepta les restrictions apportées à la liberté de réunion par le décret du 28 juillet. Les discours et les votes de la Montagne ne l'émurent aucunément, et le lendemain, le Bien public déclara qu'il « était nécessaire de réglementer « le droit d'association, précisément pour le sauvegarder, pour ne pas le laisser « aux mains des factieux comme une arme contre la République. » À ceux qui se plaignaient que les droits de discussion, de prédication publique, étaient contestés, circonscrits, réglementés, le Bien public répondait à peu près sur le même ton : « La République vivait-elle par les clubs ou mourait-elle par « les clubs ? n'était-ce pas au contraire dans ce perpétuel entassement de « passions pressées les unes contre les autres, échauffées les unes par les autres, « que se gagnait le typhus de l'insurrection ? avec la nouvelle loi, la pensée « seule parlera, la passion se taira. Où sera le malheur ? »

Long temps après, le Bien public réclamait encore les sévérités du pouvoir. Le 15 9bre, il lança cette nouvelle accusation qui n'avait plus guères de motifs pourtant : « On n'entend dans les clubs que des paroles « de haine. On n'y voit que des gestes de colère. Leur politique, c'est la provo- « cation et toujours et partout l'appel aux armes. »

Ces délations, savamment calculées ont porté leurs fruits. Il n'y a plus de clubs. Mais pourquoi Mr Pelletan réclame-t-il le droit de réunion ?

La République descendait avec rapidité la pente du gouvt déchu. Plus de réunions sur la place, plus de clubs, plus de journaux sans

(1) Bien public du 13 juillet

enrichir le trésor de la réaction. La dernière marche fut franchie par la loi du 11 août sur les crimes et délits commis par la voie de la presse. Ici comme partout, le Bien public sonna la charge contre la liberté. Un mois avant la nouvelle loi, il avait publié cet apophthegme Royaliste, répété chaque jour par les journaux rétrogrades : « La liberté de la presse, comme « toutes les libertés, se perdrait par ses excès (1) ». Le lendemain il ajoutait : « toute liberté exige sa garantie. L'expérience, sous ce rapport, a parlé plus « haut que la théorie. » Comme il avait été le premier à provoquer la répression, il fut aussi le plus ardent à la défendre. Voici des extraits de son plaidoyer contre la liberté de la presse :

« On confond presque toujours dans les discussions de li-
« berté deux choses profondément distinctes : la philosophie et la politique.
« Parce que la philosophie, dans les solitudes de l'abstraction, a paru entrevoir
« la souveraine justice, est-ce une raison pour qu'elle puisse immédiatement
« l'atteindre ? Parce qu'elle s'est dit, par exemple : « le droit absolu pour chacun
« c'est la liberté illimitée de la parole, c'est la liberté illimitée de la jouis-
« sance, c'est la liberté illimitée de réunion, » est-ce à dire pour cela
qu'elle puisse entièrement et pleinement appliquer ce droit absolu à la so-
« ciété ? non, et pourquoi ? Parce que la société est finie, parce qu'elle est
« mobile, changeante, contradictoire dans l'œuvre et par l'œuvre même de ses
« métamorphoses, parce qu'elle est la pauvreté en rêvant la richesse, parce qu'elle est
« l'inégalité en rêvant l'égalité, parce qu'elle est la souffrance en rêvant la justice,
« parce qu'elle est enfin un corps toujours en formation, &c, parce que, si la phi-
« losophie a des ailes, la société n'a que des pieds »

..... « La Philosophie, dit le principe de la démocratie, exige
« que tout homme ait le droit de tout dire et d'ouvrir toute espèce de club pour
« lui et pour ses amis »

« La Politique répond : « On vient de laisser tous les citoyens écrire sans

(1) Bien public du 12 juillet

restriction, [illegible] sans difficulté, et la guerre civile est sortie de cette expérience 45
« notre principe est excellent, mais il se retourne contre moi en coups de fusil. »
« nous croyons avec la philosophie que la pleine liberté est la souve-
-raine vérité, mais devant nous, — à l'horizon »

Contentons-nous de relever dans ce verbiage l'erreur volontaire qui rejette l'insurrection de juin sur les débats orageux des clubs, et puisque les modérés s'opiniâtrent dans cette invention de leur mauvaise foi, redisons-leur bien que les clubs les plus révolutionnaires ne sont pour rien dans ce triste événement. C'est l'arrêté de la commission exécutive du 22 juin, c'est la menace de la famine ou de l'esclavage qui a fait reconstruire en juin les barricades de février. Tout le monde sait cela, tous ceux qui ont écrit l'histoire de ces malheureux jours en sont convenus sans hésitation. Pourquoi donc rappeler pour l'en accuser le tumulte innocent des clubs? Les calomniateurs sont d'une patience à l'épreuve.

Cependant la Révolution, chassée de la place publique, des journaux et des clubs, n'avait plus pour théâtre que l'assemblée nationale, et pour acteurs qu'un petit groupe de républicains, journellement écrasés par les entreprises de la majorité. Réduite à ces proportions désolantes, elle essaya néanmoins de prévenir les orages amoncelés sur le pays. Le travail languissait victime de la défiance ou du calcul des nombreux intéressés. Elle tenta de lui imprimer une activité durable en lui procurant des garanties solides. Mr Proudhon soumit à l'assemblée le projet d'un décret qui devait fournir en trois années, un aliment de trois milliards à l'industrie et aux transactions. On sait qu'il s'agissait d'un impôt du tiers du revenu. La discussion fut fixée au 31 juillet.

Quelles que dussent être l'efficacité ou l'opportunité de cette proposition, le socialisme allait donc être porté pour la première fois dans les délibérations de l'assemblée Nationale. Comment serait-il accueilli de ces législateurs déjà coupables vingt fois du crime de lèse Révolution? Le peuple attendit dans l'inquiétude. Mais la presse conservatrice et peureuse prit les devants contre la personne de Mr Proudhon. Elle pouvait discuter la proposition, elle aima mieux outrager et calomnier l'homme. Mr Pelletan

parut à la tête de la phalange anti-socialiste, et le 29 juillet il lui donna la jouissance de cracher sur Mr Proudhon la bave et le fiel qui gonflaient depuis cinq mois le cœur et les gencives Royalistes. Lisez, s'il vous plaît.

« Mr Proudhon..... est un ergoteur. C'est un journaliste errant à la recherche d'une variété de Communisme..... Sa « logique, c'est la contradiction..... après avoir nié Dieu, après avoir « nié la propriété, après avoir nié la famille, après avoir dévoué le monde aux « fureurs de l'apocalypse, après avoir prophétisé le viol, l'incendie, la fusil- « nat, après avoir jeté chaque jour un nouveau défi à la conscience publi- « que, il se trouva avoir élevé sa petite Statue assez haut sur ce piédestal « de pour et de contre, d'à priori et d'à posteriori, de thèses et d'anti- « thèses, pour que la France s'aperçût un jour qu'il y avait là quel- « qu'un qui se nommait Proudhon. »

« ..... Mr Proudhon n'est qu'une moitié de Croquemi- « taine..... Beaucoup de fiel délayé dans beaucoup d'orgueil, voilà « toute la recette de son talent (1). »

Quand on pense que Mr Pelletan s'est vanté depuis d'aimer les convenances et de pratiquer la politesse ! « J'aime le bon goût, a-t-il écrit quelque part (2), je recherche le bouton, c'est pour moi l'uniforme et l'insigne de la vérité ». Vous aviez donc bientôt, le 29 juillet 1848, ô praticien de diffamation, au reste, d'étrait la mode en ce temps-là de s'élever avec la rage de la frayeur et de la mauvaise foi contre les hommes et les doctrines de la Révolution. L'assemblée nationale ne garda pas plus sa dignité que Mr Pelletan. Elle siffla, elle piaula, elle insulta. Un Garnier-Pagès qui venait de spolier la fortune privée et de provoquer la guerre civile dans les Départements, proposa un ordre du jour motivé sur une atteinte à la propriété, à l'égalité, à la famille, à la morale publique, à la Religion, &c. Un

(1) Bien public du 29 juillet. (2) Le droit de parler, page 10, 1862.

Frédéric Bastiat, un Léon Faucher, un Duvergier de Hauranne, un Thiers, un Goudchaux, en firent à peu-près autant, et d'autres encore davantage. Mr Pelletan triomphait sur toute la ligne. Le socialisme paraissait vaincu et Mr Proudhon était déchiré. Cependant Mr Pelletan n'était pas satisfait. L'attente du 29 au 31 l'avait gonflé d'un nouveau virus et la victoire de ses co-sectaires avait encouragé sa fureur. Il sentit le besoin de faire encore une morsure au cœur du socialiste qui menaçait de bouleverser le monde. il écrivit donc le 1er aout :

« nous voudrions garder le silence après la rude punition que « l'assemblée nationale vient d'infliger à Mr Proudhon. Elle l'a écouté d'un bout « à l'autre de son discours. Elle a voulu laisser passer devant elle cet ilôte enivré « du mauvais vin du communisme, pour que le scandale de cette ivresse servît « d'exemple à tous les esprits . . . . . L'assemblée a été patiente. elle a laissé « l'apôtre de la propriété sous forme de spoliation et de la morale sous forme de banqueroute, marcher triomphalement d'un pas ferme au supplice, et pendant « deux heures, Mr Proudhon a intrépidement accepté son martyre, oui, mais martyre du ridicule . . . . . « Riez, dit-il en s'adressant aux représentants. je vous « dis que la République emportera la propriété ou que la propriété emportera la « République. » — Et comme les rires ne s'arrêtaient pas devant la prophétie, — « ce que je vous dis-là, a-t-il répété, vous tuera. Comme s'il eût cherché à « rattraper une absurdité par une menace. »

« Mr Proudhon n'est pour nous qu'un Virtuose de paradoxe. »

il lui reprocha de n'être pas allé défendre ses doctrines aux barricades.

« mais non, ajoute-t-il aussitôt, ce rôle de factieux insurgé contre la société, de Satan debout contre la Providence, dépasse les proportions de Mr « Proudhon. Ne cherchons pas en lui une métempsychose de Byron transporté « dans le socialisme. il a voulu avoir sa journée comme Barbès, et il a cherché « cette journée. Barbès ne demandait qu'un milliard et il a demandé trois « milliards. Barbès n'avait jeté qu'une phrase au peuple. Mr Proudhon lui a jeté tout « une brochure. il a obtenu maintenant ce qu'il voulait : un scandale. »

Celles étaient les armes de Mr Pelletan contre le Socialisme. Pouvait-il en employer d'autres? Quelles furent celles de Mr Thiers dans son rapport? Quelles furent celles de l'Assemblée? La réponse ne discute pas, elle vainc. Vaincu avant l'action dans le champ clos des idées, les Royalistes Démocrates se barricadaient dans leur dernière retraite: les filons et les propriétés.

Par suite de vacances de diverse nature, les électeurs du dept de la Seine avaient à nommer trois représentants à l'Assemblée nationale. L'élection fut fixée au 17 7bre. Mr Pelletan se mit en quête des candidats les plus rétrogrades possibles. Il présenta Mr le Comte Roger du Nord, Mr Edmond Adam et Mr Génevais (de Caen), tous trois connus pour les gages qu'ils avaient unis à la Contre-Révolution. Cette liste indiquait suffisamment qu'il reprenait une nouvelle campagne contre le Socialisme. Il l'ouvrit irrévocablement le 14 7bre par cette distinction entre ses idées et celles de ses adversaires:

« Le parti de la Montagne, uni aux Socialistes, publie une liste « significative, celle des Délégués des Corporations. La Voici: Mrs Cabet, « Raspail et Thoré. »

« Quant à nous, nos candidats sont les hommes qui veulent « la République dans sa sincérité, dans son honnêteté, comme l'expression « impérieuse de tous les droits et de tous les intérêts du pays. »

Malgré cette insinuation déloyale, Mr Raspail fut élu. Le Bien public furieux de sa défaite, reprit contre lui la sortie qu'il avait naguère dirigée contre Mr Proudhon.

« Le troisième élu est Mr Raspail, disait-il. Mr Raspail a tenu sans doute à honneur de continuer la tradition de Marat; il a fondé un « journal qui portait le nom de l'ami du peuple. Le titre était significatif. « Il indiquait clairement que Mr Raspail voulait reprendre la polémique de « Marat au point où le couteau de Charlotte Corday l'avait interrompue. « Le journal de Mr Raspail n'a pas menti à ses origines. Il a été un des plus « violents et des plus anarchiques qui aient été écrits depuis la Révolution. Mr « Raspail n'a pas tardé d'ailleurs à marcher au renversement de la Société

« il était un de ceux qui au 15 mai ont envahi l'assemblée nationale. arrêté et 47
« jeté à Vincennes pour cet attentat, il est encore sous les verroux. sa nomina-
« tion est donc une sorte de défi lancé à la face de la République honnête
« modérée, sympathique, intelligente, qui a triomphé dans les journées de
« juin. » (1) Le lendemain, nouvelle invective. Mr Raspail repré-
sentait « la terreur. » Et pourquoi ?

Tandis que le Bien public s'acharnait ainsi contre les hommes qui avaient préparé la République et la soutenaient de l'ardeur de leurs convictions, il caressait les Royalistes ouvertement soulevés pour une restauration.

« nous savons, disait-il (2) en parlant du parti légitimiste, qu'il
« est fondamentalement, essentiellement, par ses traditions et par ses croyances,
« attaché à la cause de la propriété et de la famille. »

« Loin de le frapper d'exclusion comme la presse démocratique l'a
« fait trop souvent, nous lui conservons au contraire dans la République
« un rôle utile de contrepoids. nous croyons qu'il est destiné à sauvegarder
« sous le régime populaire l'art, l'élégance, la politesse, la poésie, la fleur
« même de la civilisation. »

Le ~~Comt~~ Comte de Chambord doit avoir de la reconnaissance à Mr Pilletan. Depuis quelque temps, (4 7bre) de grands intérêts s'agitaient à la tribune de l'assemblée nationale. Le droit au travail avait été admis, puis rejeté par le projet de Constitution et enfin ramené dans les délibérations de l'assemblée. La proposition de ce principe nouveau devait surexciter des colères et des craintes formidables. le droit au travail dans la charte populaire, n'était-ce pas quatre mois d'efforts perdus, vingt trahisons déjouées, l'avenir compromis ? La Réaction retomba dans son vertige du premier jour. un cauchemar meurtrier oppressa sa poitrine. Des légions de Communistes en guenilles défilèrent sous ses yeux, la carabine au poing, la cartouche sous les dents. Plus loin, sur l'océan tumultueux des faubourgs, des lueurs rougeâtres donnaient le signal d'une jacquerie sans fin. — Elle se réveilla. le droit au travail était repoussé. La Révolution tombait encore étouffée sous les fureurs

(1) Bien public, du 21 7bre (2) Bien public du 30 juillet.

vengeresses des mandataires du peuple. Mr Pelletan approuva totalement la dé-cision de l'assemblée Nationale. Il n'avait pas attendu le vote législatif pour s'élever contre le droit au travail.

Le Cinq octobre, l'assemblée Nationale commença la discussion sur la présidence. Ce devait être et ce fut en effet l'une des plus importantes, parce qu'elle engageait sérieusement l'avenir.

L'assemblée eut à s'occuper de trois opinions : la première, de Mr Félix Pyat, qui ne voulait pas de président ; la deuxième, de Mr de Tocqueville, qui voulait un président nommé directement par le peuple, et la troisième, de Mr de Parieu, qui voulait aussi un président, mais nommé par l'assemblée nationale. Mr Félix Pyat, résumant les craintes des plus perspicaces sur l'admission de la Présidence, disait à ses collègues. « Le Président pourra dire, s'il est ambitieux, et n'en doutons pas, il le sera, pourra dire qu'il est le chef, qu'il a été nommé par tous et que les membres de l'assemblée n'ont été nommés que par un département ; et enfin, il ajoutera : Vous n'êtes en fait que les neuf centièmes du peuple. Ce sera un sacre plus légitime que le sacre de Rheims, que le droit divin ..... en résumé, en créant un pouvoir exécutif en dehors de l'assemblée, un Président, c'est un Roi électif que vous aurez. Vous créez deux pouvoirs, et par ces deux pouvoirs un monstre à deux têtes. »

Le Bien public se prononça pour la Présidence contre Mr Félix Pyat, et pour la Présidence issue du suffrage universel, contre Mr de Parieu. Cela n'avait rien d'étrange à coup sûr. Mr Pelletan suivait l'impulsion de ses premières politiques. Un Président, chef suprême du pouvoir exécutif, différait peu du Roi Constitutionnel qu'il vantait en 1841 comme indispensable au maintien de "nos institutions libérales" (1). N'avait-il pas d'ailleurs proclamé récemment la nécessité d'un pouvoir fortement armé contre les factions, et l'on sait ce que ce mot signifiait alors dans les bouches contre-révolutionnaires. Enfin, par la grâce de Mr Pelletan et de l'assemblée nationale, il fut décidé que la France aurait un président et le 28 octobre, l'élection de ce roi électif fut fixée au 10 Xbre suivant.

c'était une rude besogne accomplie. On avait décrété la sainteté du pouvoir représenté par un seul homme, et refoulé l'élément démocratique, s'opposé à la puissance individuelle. Il ne restait plus qu'à terminer l'œuvre par le choix de la personne. Jeune Mr Pelletan ne faillit pas à la tache. Les candidatures jaillissaient du sein des diverses opinions. Les partis dynastiques avaient leurs présidents. L'intrigue se renoua au journal et au Salon, comme naguères pour la formation d'un ministère. Jamais l'amour de la liberté ne masqua plus de fausse zèle, d'arrière-pensée de trahison et de projets ambitieux. La Présidence était pour les uns le paratonnerre de la Révolution et l'acheminement à la conquête de la Royauté, pour d'autres l'ancre de plus honorables et grassement rétribuées. Les ministères, les Préfectures, les Perceptions lucratives s'escomptaient en génuflexions devant les futurs Présidents. La République cultivait les mœurs des plus ignobles monarchies, les plus surannées.

Mr Pelletan avait son candidat dans sa manche. Il le secoua et laissa tomber Mr de Lamartine. Bourgeois par Mr Cavaignac? Le Bien public ne le repoussait pas absolument. « D'une « part, pensait-il, c'est un Républicain, bonne condition pour un Pré« sident de République. D'une autre côté, c'est un Soldat, bonne condi« tion pour ces premières périodes d'anarchie qui ont besoin de voir l'uni« forme sur la poitrine de l'homme qui représente l'ordre. » Mais avec Cavaignac, on ne "sauvait que le présent", tandis qu'avec Mr de Lamartine on "compensait le passé et on préparait l'avenir."(1)

Mr de Lamartine reposait alors sur le duvet d'oreiller de la haine populaire. Il avait perdu dans les journées de juin les derniers rayons de son dangereux prestige. On se rappelait son zèle de répression

(1) Bien public

contre des hommes qu'il avait fiévreusement soulevés par ses calculs d'ambition et ses menées contre-révolutionnaires. N'avait-il pas toujours paru dans les jours suprêmes comme le porte-malheur de la Révolution ? Chacune de ses longues périodes oratoires avait été une flagellation de la République, chacun de ses actes un coup de poignard au cœur de la liberté. Trois mois s'étaient écoulés depuis les sanglantes journées, et le fantôme de la garde mobile qu'il avait instituée, errait encore à travers les faubourgs épouvantés.

Me Pelletan n'entreprit pas moins la réhabilitation de Mr de Lamartine et le patronage de sa candidature. Tâche difficile à la vérité, et dont le succès eût attesté la démoralisation profonde du pays. Mr de Lamartine fit lui-même quelques pas inutiles à la rencontre des électeurs. Une méprise inexplicable lui avait attiré la désaffection des classes aisées. Il essaya, même avant la discussion sur la Présidence, de reconquérir leurs suffrages par des confessions qu'il eût voulu de faire au temps de sa grande popularité. Mais il n'espérait plus rien en dernier lieu de la masse des électeurs, et ne pouvait s'adresser qu'à ceux qui n'avaient pas oublié ses bienfaits. Il leur fit connaître ses opinions dans cette lettre aux membres du club Démocratique de Nîmes, insérée le 25 9bre dans le journal de Me Pelletan.

« Je ne suis point Socialiste, je ne l'ai jamais été.... La « propriété, sous toutes ses formes, est sacrée à mes yeux. J'ai toujours dit « Je ne connais qu'un communisme, c'est le Communisme de sentiment, « c'est-à-dire, c'est l'amour religieux du peuple, c'est la série progressive « d'institutions de travail, d'assistance, &c. »

Nous jurions de ces fades bâillons d'amour religieux du peuple et d'institutions d'assistance. Mais ce qui ne nous fait pas sourire du tout, c'est que Mr de Lamartine confond volontairement, pour les

faire haïr de la même manière, le Socialisme et le Communisme. Il sait que ces deux mots expriment des idées différentes. Pourquoi les accouple-t-il pour une même réprobation? On se défait difficilement des mauvaises habitudes. Mr Pelletan avait enregistré avec bonheur la tirade de Mr de Lamartine, parcequ'il y trouvait comme lui son compte. Bientôt il commença des parades en règle sur les services et le mérite intrinsèque de son candidat. Ce fut une kyrielle de réclames indignes des plus abjectes spéculations. Le Porte-Voix du premier Paris bengla pendant quarante jours sous l'embouchure puissante du Rédacteur en chef. Tous les expédients furent mis en usage. Le Bien public fit des rapprochements, des comparaisons systématiquement avantageux à Mr de Lamartine. Il poussa l'audace jusqu'à rétrograder vers le gouvernt provisoire, pour "salir deux membres au profit de son candidat.

« On voyait, dit-il, parmi les membres du gouvernt « provisoire un historien, Mr Louis Blanc, qui avait entrepris la ré-« -habilitation de la Montagne. On y voyait Mr Ledru-Rollin qui, « quelques jours avant, dans les banquets, s'était déclaré le disciple et « le continuateur de cette école farouche sur laquelle la terreur avait laissé une tache de sang. Mais on y voyait en même temps Mr de Lamar-« -tine. Mr de Lamartine à l'hôtel-de-ville, c'était le triomphe de la « Démocratie chrétienne, pacifique, honnête, s'élevant dans sa pureté « de l'âme de la France .... Mr de Lamartine, c'est la modération. « ... toute sa politique est dans ce mot: Modération. Les électeurs « qui jetteront son nom dans l'urne de la Présidence, n'y mettront « pas autre chose qu'une protestation contre la République d'agi-« -tation, de terrorisme et de violence. »

Ces procédés odieux paraissaient accompagnés de mémoires à perte de vue, d'interminables rabâchis sur les exploits du candidat.

c'étaient toujours et toujours le manifeste du 6 Mars, l'abolition de la peine de mort, le 17 Mars, le 16 Avril, le 15 Mai, et par dessus tout, juin, le sinistre juin, sacrifice d'une popularité gagnée à force de bavardage et de trahisons.

De son côté, Mr de Lamartine était parti en mission pour élargir la manœuvre de son apôtre de Paris. il reçut dans son departemt des ovations de mascarades, glorieusement racontées dans le Bien public et suivies de discours dans le sens de toutes les manifestations en sa faveur.

« Les officiers des deux bataillons du canton de La Chapelle, dit l'une des relations, ont traversé mardi la ville de Macon en poste « dans dix voitures. Ce cortège inusité, ces uniformes, ces Schakos et ces « armes étincelantes sur des chars découverts, attiraient l'attention des « citoyens. C'était une manifestation cordiale et pacifique se rendant « chez Mr de Lamartine, au château de Montceaux, pour lui of- « -fir l'unanime adhésion de la garde nationale de ce riche et popu- « -leux canton. »

Le carnaval fut en permanence dans la Bourgogne, pendant la période de l'élection Présidentielle. Le château de Mr de Lamartine ressemblait au temple d'une divinité Molo- -chienne. L'oracle rendait ses oracles plusieurs fois le jour. Les tam- -bours battaient incessamment sur les routes et dans les villages environ- -nants. Montceaux et Saint-Point représentaient une grande cité Romaine avec ses et ses bruits de guerre, son forum et son champ-de-Mars. Ne croirait-on pas que l'humanité tourne dans une orbite infranchissable? Les Scipion, les Pompée, les Metellus, ces sauvages ennemis du peuple, triomphaient après des victoires d'extermi- -nation sur leurs concitoyens. « Postquàm et sceleratissimos cives... et servitia domuisset, » dit (1) l'orgueilleux bourgeois d'Arpinum.

Le clergé fut influent dans les élections de 1848. De prétendus

(1) [illegible]

démocrates n'eurent pas honte de le cajoler avant le scrutin du 10 décembre. Partisans de Cavaignac et partisans de Mr de Lamartine se disputèrent ardemment les suffrages. Cavaignac était naturellement le mieux aimé. Les prêtres agitaient pour lui les campagnes, et plusieurs prélats ne cachaient pas leurs bonnes dispositions à son égard. L'abbé Dupuy, évêque d'Orléans, avait adressé à ses subordonnés du Diocèse une lettre dans laquelle il le déclarait formellement le préféré du Clergé. Ce fut le signal d'une chaleureuse profession de foi catholique de la part du Bien public. Sous prétexte de réclamer l'indépendance du Clergé, il étala sa piété démocratique dans le morceau suivant que n'aurait jamais imaginé le lyrisme religieux de Mr de Montalembert.

« il y a dans chaque commune un homme qui est l'ami
« de tout le monde, car il est l'homme de Dieu. il remplit un ministère
« de paix et de conciliation. il conseille aux riches la charité, aux pauvres
« la résignation, à tous l'amour du bien et de la justice. cet homme n'est
« d'aucun parti. il est avec tous les partis. il calme les haines, il adoucit
« les passions, il pardonne les fautes, il bénit les repentirs. sa politique,
« c'est l'Evangile. Pour lui, le meilleur gouvernement, c'est celui qui le
« mettra en union la plus étroite avec l'esprit de ce livre, divin pour les
« croyants, — sublime pour tout le monde . . . . .

« il y a deux institutions admirables, et qui peuvent
« être le salut de la Démocratie, c'est le Presbytère et la maison d'école.
« L'instituteur prépare le citoyen, le prêtre forme le Chrétien. Ces deux
« deux titres qui se confondent dans les deux natures de l'homme et qui ré-
« sument toute sa destinée dans ses deux patries, une sur la terre,
« l'autre dans les Cieux. (1)

J'ai signalé l'accouplement de la Royauté à la Démocratie. Une monstruosité ne va jamais seule.

(1) Bien public du 19 janv.

Malgré le zèle de Mr Pelletan, la candidature de Mr de Lamartine restait abandonnée sur le chemin des élections. Les ovations Maconnaises et les réclames Parisiennes ne traduisaient que des intrigues locales ou des affections isolées. Le Bien public, harassé de ses équipées dans le champ de l'impossible, remit sa cause entre les mains de la religion. « un Veni, Créator a été chanté ce matin dans toutes les églises, dit le numéro du 11 Décembre. c'est une bonne pensée. » Le scrutin du 10 Xbre fut dépouillé le 12. Mr de Lamartine avait obtenu 17,914 suffrages.

Le Bien public cessa aussitôt de paraître. Mr Pelletan s'attacha à la rédaction de la Presse qu'il quitta pour le Siècle après le 2 Xbre 1851. Son passage au Siècle fut marqué par un étalage fastueux d'idées radicales. Ses biographes nous disent qu'il réclama l'amnistie dans ce journal. ils devaient ajouter... lorsqu'elle était accordée. il revint à la Presse en 1855 et la quitta une seconde fois en 18... il collabora en outre à l'avenir, à la Revue de Paris, à L'Estafette au Courrier du Dimanche. mais dans toutes ces feuilles, son programme fut encore comme en 1848: ostentation de libéralisme et même de socialisme, et guerre implacable aux réformes sociales. il a rajeuni et perfectionné son procédé de 1848 pour la sûreté de sa propagande. On a vu que ce procédé consiste à personnifier la Révolution ou les réformes sociales dans la guerre civile et le carnage mutuel des citoyens. Le mot, d'après ce système, perd entièrement sa propre signification. On se bat pour se battre, sans cause et sans but. La fureur de s'entretuer devient une sorte d'épidémie qui ravage le pays et ne laisse derrière elle que des cadavres et des ruines. Mr Pelletan fait un usage considérable de ces figures. il les a même employées avec tant d'animation et de persistance dans les réunions électorales qu'il a réussi, auprès de quelques ouvriers, les auditeurs habituels, à faire exécrer le

seul mot de révolution, comme impliquant fatalement l'effusion du sang.

Lors des dernières élections, il vint à la réunion de la Rue St Ambroise, donner un coup de main fraternel à la candidature de son ami Garnier-Pagès. Les électeurs étaient accourus en grand nombre. Une estrade avait été dressée au milieu d'un atelier assez vaste. Elle fut occupée par le candidat, ses patrons et leurs parents ou amis. Des partisans gagés se trouvaient répandus dans tous les coins de l'atelier, prêts à applaudir le candidat et son entourage, mais à crier: Haro! contre les improbateurs. Garnier-Pagès se leva et prit la parole:

« j'aime, dit-il, à me trouver au milieu du peu-
« -ple. Cela m'est arrivé plusieurs fois dans ma vie, mais deux fois
« surtout que je n'oublierai jamais, la première en 1830, à l'hôtel
« -de-ville où je coudoyais Lafayette...

un électeur: « Vous avez fait là une belle action!

Voix nombreuses: Silence! à la porte l'interrupteur! Parlez! Mr
« Garnier-Pagès, parlez! »

Garnier-Pagès: la deuxième fois, le 24 février 1848,
« à la chambre des Députés.....

un électeur: pour proclamer la régence!

Garnier-Pagès: qu'est-ce qu'il a donc celui-là?

cris de tous côtés: c'est trop fort! à la porte! à la porte! Conti
« -nuez, Mr Garnier-Pagès. »

Garnier-Pagès continua en effet. il retrouva pen-
-dant quelques minutes son plaidoyer et son insolence d'autrefois. il parla de ses services et de son zèle infatigable pour les intérêts du peu-
-ple. allait-on lui demander ses titres à la confiance des électeurs? il avait renversé la monarchie de juillet et proclamé la République. il avait évité des désastres au moyen de certaines mesures financières, et

consolidé l'ordre.....

un Electeur, froidement : avec des massacres !

Cette interruption ne fut pas désaprouvée comme les précédentes. il y a des souvenirs qui font taire les plus audacieux. L'oraison du candidat se termina par c qui lui est familière : « quand on voit la fosse se creuser peu-à-peu devant soi, on n'a plus qu'un désir, c'est de finir noblement comme on a commencé. »

un électeur monta ensuite à la tribune pour poser des questions au candidat. il lui demanda s'il se contenterait comme le groupe de l'opposition, de filer à la chambre des phrases académiques, s'il ne s'occuperait pas un peu de la Révolution..... à ce mot, les zélés de Mrs Garnier-Pagès et Pelletan bondirent comme des panthères blessées. Les cris : à la porte ! couvrirent la voix de l'importun électeur. il dut quitter aussitôt la tribune. Mr Pelletan prit sa place. c'était un habile escamotage du droit des électeurs d'interroger le candidat. Mr Garnier-Pagès n'avait pas dans la réunion que des amis complices ou aveugles. Quelques électeurs étaient venus le prier de se justifier de maintes vilenies, à lui reprochées et prouvées, depuis le 24 février 1848 jusqu'au temps présent. ils ne purent obtenir la parole. Mais en revanche, Mr Pelletan en usa et abusa pour le plus grand avantage et de lui-même et de Mr Garnier-Pagès.

Le reproche des phrases académiques lui avait marqué le front comme d'un fer rouge. il essaya de laver la plaie. Cela ne se pouvait guères sans un flux de paroles. aussi ne les ménagea-t-il point ! il darda sur les auditeurs ses feux roulant d'hyperboles ampoulées. il les magnétisa de ses éclats de voix et de ses gestes forcés. il ne vint pas à bout de se justifier et fut fort applaudi. Passant ensuite au mot de Révolution, synonime de Réforme dans l'esprit de l'interrogateur, il évoqua le tableau de la guerre civile et fit passer un frisson dans

..... l'âme de ses fidèles.

« La Révolution ! » s'écria-t-il, « ah ! savez-vous bien ce que c'est que la Révolution ? le travail suspendu, la confiance disparue, l'émeute sur la place, le pavé rouge de sang ! vous voudriez la Révolution ! »

Voix nombreuses de fidèles : non, non ! Mr Pelletan, pas de Révolution !

Mr Pelletan : « La Révolution, grand dieu ! la Révolution ! quand vous avez le suffrage universel ! le suffrage universel ! ..... En ce moment, un Commissaire de police entra et expulsa rapidement les électeurs. Ils s'écoulèrent par groupes en commentant les incidents de la soirée et en faisant des réflexions utiles sur le suffrage universel.

Plaçons maintenant à côté de ces comédies dégoûtantes les faits plus récents qui les complètent ou les éclaircissent.

Mr Pelletan ne s'est pas amélioré depuis les graves événements dans lesquels il prit si violemment parti contre le peuple. toute liberté de réunion lui est antipathique. il avait peur l'an dernier qu'on ne se souvienne pas assez de 1848, lorsqu'il écrivait dernièrement : « je suis un homme d'ordre ; j'ai toujours aimé la tranquillité dans la rue. »

La liberté de la presse n'a pas fait plus de progrès dans son estime. il trouve peut-être que la philosophie n'a pas encore assez triomphé de la politique. il existe depuis 1862 une association internationale pour le progrès des sciences sociales. Cette association, qui ne paraît exclure aucune nuance d'opinions, a tenu cette année sa séance à Amsterdam et des théories très radicales

ont été soutenues sur la liberté de la presse. Mais un homme, un Français s'est trouvé pour combattre cette liberté. C'était Mr Pelletan. Il ne fait pas un article de journal, pas une brochure, il ne fait pas le moindre discours qu'il ne crie à en rebuter les yeux et les oreilles : Liberté de la presse ! nous voulons la liberté de la presse ! » Comment donc concilier cette inimitié et ces réclames ? il faut savoir ce qu'il entend par liberté de la presse. Il la demandait aussi en 1848, en provoquant la répression contre elle. Il la demandait en applaudissant, d'abord aux suspensions de journaux et plus tard aux décrets du 11 juillet et du 11 août. Cependant la République lui paraît avoir usé de trop de tolérance, car il remonte au gouvernt de juillet pour trouver le type de sa liberté de la presse, c'est à dire une liberté cautionnée, confessée, timbrée et emprisonnée pour la plus modeste allure d'indépendance ou de radicalisme. Les faux Démocrates sont beaux à voir dans leurs livres d'empiriques, distribuant à la foule ébahie leurs spécifiques contre les maladies sociales. Déchirez l'enveloppe traitresse, il vous reste une drogue amère et malsaine. « Quelle que soit la part que lui fasse l'histoire, dit Mr Pelletan, en parlant de Louis-Philippe, elle dira toujours à sa « gloire qu'en définitive il respecta toujours la liberté de la presse. « .... quiconque, en ce temps-là avait une idée, pouvait toujours « la répandre au soleil..... La France, sous son régime, pensait librement, parlait librement !.....

Nous pourrions accepter ce jugement, si l'on nous parlait de quelque peuplade inconnue, demeurée sans archives et sans historiens. Mais nous faire cette audacieuse mystification, lorsque les plaies de la presse

sous le dernier roi ne sont pas encore entièrement cicatrisées, n'est-ce pas se railler de la liberté, du public et de soi-même? quoi! les lois de 7bre commentées avec l'esprit de Grillandus et de , pressurées, tordues pour en exprimer la satisfaction d'une vengeance personnelle, vous appelez cela liberté de la presse! les couloirs du palais de justice encombrés de journalistes, l'emprisonnement et l'amende prodigués sans pudeur, les 112 saisies de la Tribune, les 49 années de prison infligées à ses rédacteurs, tant de feuilles démocratiques ruinées sous le faix des violences juridiques! vous appelez cela liberté de la Presse! les procès de tendance, les violations de domicile, les appositions de scellés, les bris de presse, l'écharpe du commissaire de police promenée d'imprimerie en imprimerie, les écrivains insultés, souffletés par les mouchards, enfouis, noyés, pourris dans les cachots de S. M. Louis-Philippe, vous appelez cela la liberté de la presse!

N'est-il pas manifeste que Mr Pelletan ne veut pas la liberté de la presse? qu'il ne la demande que pour battre monnaie de libéralisme et se faire porter sur le pavois de la popularité? il est vrai qu'il réussit à merveille. mais du moins il ne trompe pas tout le monde. sous la toge de tribun je palpe la redingotte du Directeur de police. j'ai fait connaître au début ses opinions politiques. il ne m'était permis que de les exposer. j'ai montré ensuite que ce qu'il entendait par organisation de la démocratie, n'était au fond qu'une pétition de principes. il nous avait promis le programme de la démocratie. cette élucubration tarde bien à venir. nous l'attendons avec impatience. je dois dire un mot maintenant de ses opinions sociales.

Mr Pelletan n'est pas un de ces philosophes amoureux de l'abstraction qui cachent leur pensée sous les brouillards d'une logique abrupte ou d'un vocabulaire spécial. il parle sur les choses de

l'économie sociale, un langage abordable à tous. Aussi n'est-il besoin pour le faire connaître que de renvoyer à ses œuvres ou d'en présenter les sommaires les plus substantiels. Royaliste, lorsque les nuées d'ambitieux se fesaient de cette opinion le marchepied du ministère, démocrate plus tard, lorsque le sang des citoyens eût culbuté la Royauté, il s'est fait en troisième lieu socialiste, parceque cette qualité était devenue un titre à la confiance du peuple. Mais il convient de peser la sincérité de ces métamorphoses, aussi rapides dans sa personne, qu'elles sont radicales dans l'opinion commune. On a pu prendre un avant-goût de son socialisme par ce que j'ai rapporté de ses appréciations sur le droit au travail, lors des discussions que souleva ce principe nouveau dans l'assemblée nationale. On se souvient aussi de la bonne foi avec laquelle il qualifiait les Socialistes de la Révolution. Ces précédents montrent déjà qu'il s'écarte des doctrines reçues. Son socialisme est une "tendance d'amour, de charité, de justice, de fraternité". Cela ressemble fort à l'amour religieux du peuple et au communisme de sentiment de Mr de Lamartine. En économie sociale comme en politique, l'élève diffère peu du maître.

« il y a, dit-il, deux choses dans le Socialisme, un « sentiment et un système. Le sentiment, c'est la loi du cœur, d'assis- « tance, de charité, qui nous porte à partager notre manteau avec celui « qui a froid, notre pain avec celui qui a faim, à élever en droit en di- « gnité, en science, tous ces frères marqués au front de la même origine, « mais tombés plus bas que nous dans la vie et qui passent du berceau « à la tombe, enveloppés d'ignorance et inaperçus du bonheur. Ce sen- « timent est vrai. Il est vrai de la même vérité que l'évangile »

« Le système, c'est le procédé à l'aide duquel certains « hommes ont voulu et veulent encore, dès à présent et à l'aide d'un remaniement

« arbitraire, réaliser le sentiment de l'évangile. Le système varie selon les 94
« écoles. mais une chose qui ne varie pas, c'est la confiance absolue que
« chacune d'elles a dans sa baguette pour la transformation de l'huma-
« -nité. Si le sentiment du socialisme est vrai, le système est erroné. »

Est-il rien de plus clair que cette argumentation? il y a deux choses dans le socialisme, le sentiment et le système. Le senti-ment est vrai, donc le système est faux. C'est de la logique à la mani-ère doctrinaire. La raison est une inconnue dans cette école des thèses absurdes. Il faut convenir que le dernier mot du Socialisme de Mr Pelletan est le bureau de bienfesance ou la morgue. Mais il faut convenir aussi que Mr Pelletan est le Tartufe de la Démocratie et du Socialisme.

Et dire que ce Tartufe est l'élu du peuple! Dans quels égarements peut précipiter une confiance aveugle! Le choix des électeurs ne pourrait être pire. Ils sauront maintenant ce qu'il en coûte de croire à la vertu démocratisante du Siècle. D'autres auront expliqué dans ce livre l'intrigue d'où est sortie cette méprise irréparable. Je n'y tou-che ici que pour protester contre ces principes immoraux de conciliation qui groupent sur une même liste des hommes, souillés par leurs antécédents politiques et séparés entr'eux par des ressentiments personnels ineffa-çables. N'est-il pas étrange de voir Mr Pelletan à côté de Mr Gué-roult qu'il accuse de battre l'eau pour la troubler et prendre le public dans son filet (Courrier du Dimanche), à côté de Mr Havin auquel il reproche quelque chose de pis, à côté enfin de Mr Thiers qu'il aime à traiter de Judas avec sa politesse accoutumée? Les Electeurs ont voulu faire de la discipline. Leurs députés font comme eux. Il est beau de voir ces Montagnards de 1864, unis dans la douce oisiveté d'une opposition bienveillante. Ils ont le regard placide de bienheureux à l'engrais de la gloire parlementaire. Allez écouter, électeurs impru-dents, ces tempêtes de la parole qui produisent une enflure

inaccoutumée dans les colonnes du Moniteur. aller admirer le
fourire des augures Romains sur les lèvres des Démocrates Français.
La tristesse envahit le cœur et l'avenir apparait
gros de menaces, lorsqu'on voit un peuple se jeter dans les bras
de ceux qui l'ont trompé, spolié, emprisonné, fusillé, transporté.
Malheureux! vous avez rompu la solidarité qui lie les morts aux
vivants, les proscrits aux pères de la mère-patrie. Vous avez oublié
comme des frappés indifférents ces courageux adversaires de la démo-
-cratie pacifique et chrétienne. Vous avez souri de leur désespoir et
couronné d'une sorte de confiance leurs délateurs et leurs apostasies.
écoutez maintenant cet imprescriptible arrêt de l'histoire: « En 1863,
« le peuple des faubourgs a déclaré que le Général Cavaignac avait
« bien mérité de la patrie! » Le cœur et l'intelligence se feraient-ils
affaiblis chez nous par une double atteinte de la fortune? Un vent de
mort aurait-il soufflé sur le foyer du monde? Sainte justice, aye
pitié du peuple Français!
Il me reste à déterminer le rôle possible et probable de M.
Pelletan pendant la législature courante. que va-t-il faire? que
va-t-il dire? se croira-t-il obligé par le mandat des électeurs
dont il redoute les exigences? ou n'aimera-t-il pas mieux suivre jus-
-qu'au bout son programme de déclamations sonores et de théories
contre-révolutionnaires?
Il n'a jamais pu avoir le véritable représentant de la
circonscription qui lui a été départie, l'année dernière, par la Sainte
Alliance libérâtre. il sait au contraire que le peuple veut des choses
qu'il lui a constamment refusées, qu'il lui a même arrachées avec
la rage des plus éhontés réacteurs. En effet, le peuple avait la liberté
de la presse, et il s'est constamment élevé contre la liberté de la presse

Le peuple avait la liberté de réunion, et il a provoqué la répression des clubs, non pas une fois, mais vingt fois, et les clubs ont été fermés. Le peuple voulait l'organisation du travail, et il a fait organiser l'état-major de Cavaignac, l'écrou des casemates, l'état de siège, les tribunaux exceptionnels, les visites domiciliaires et la transportation. À quelle mesure, homicide de la liberté, n'a-t-il pas donné son adhésion? À quelles vengeances réactionnaires n'a-t-il pas fourni les armes d'une basse complicité? Quels grands citoyens, quels révolutionnaires aimés du peuple, n'a-t-il pas outragés, vilipendés, calomniés?

Ce passé déplorable et le vote du décembre lui créent une situation difficile à la chambre. Chacun a sa manière de concevoir l'opposition, suivant ses idées et ses engagements. L'opposition peut être conséquemment Légitimiste ou Orléaniste ou Jésuitique ou Constitutionnelle ou révolutionnaire. L'opposition révolutionnaire n'est point personnifiée à la chambre. C'est même la seule que Mr Pelletan ne puisse pas représenter, puisqu'il se déclare formellement l'ennemi de la Révolution, et que tous les actes de sa vie attestent qu'il ne s'est jamais donné de démenti. De quel des autres genres d'opposition affectionne-t-il, je suis bien loin de vouloir m'aventurer dans des hypothèses dangereuses. Je ferai parler Mr Pelletan lui-même. Il faudra bien l'en croire. Il s'est fait depuis longtemps des devoirs de l'opposition une idée originale et catégorique, que je n'entreprends soumettre aux électeurs. Ils sont tous inquiets du caractère de leurs représentants avant les élections, et leur enquête est encore aujourd'hui si grande qu'ils ne feront peut-être pas mal de porter quelque lumière au sein de la question.

Il y a quelque vingt années, Mr Pelletan s'inquiétait pour

pour but à l'opposition la possession des différents portefeuilles.

« à force de lutter contre le pouvoir, ferait-il dire à
« son premier journal, la gauche finit par faire une idée fausse. Elle
« finit par considérer comme une chose mauvaise en soi, comme le vrai do-
« maine de Satan, dont il faut restreindre l'action le plus possible.
« Loin de considérer la participation au pouvoir comme honorable,
« elle la considère au contraire comme un sacrifice et une croix à
« porter. ... Aussi presque tous les hommes de la gauche n'ont-ils
« jamais sérieusement songé à entrer au pouvoir, et n'ont-ils fait
« aucune étude dans le sens gouvernemental. Ils se sont tenus à
« l'écart de la pratique et de l'étude du gouvernement, comme s'ils devaient
« toujours rester en dehors. Il en résulte qu'il serait bien difficile, à
« quelques exceptions près, de pouvoir recruter un ministère sur les
« bancs de la gauche. — L'éloignement de la gauche pour le pouvoir
« n'est pas seulement une maladresse, mais une faute. Le pouvoir,
« (c'est-à-dire le ministère) devra toujours être pour les partis le
« but le plus honorable et le plus utile qu'ils puissent atteindre. »

La Constitution de 1852 comporte-t-elle l'opposition dans le sens de la Charte de 1830, et M. Billault a-t-il persisté dans ses opinions d'il y a vingt années? Devons-nous avoir quelque jour le ministère Billault? qu'on nous ramène plutôt au Guizot.

Malgré l'importance du programme précédent, le ministère Billault est d'une impossibilité absolue. Ce n'est pas ici le lieu ni la peine d'en déduire les raisons. Elles sont dans tous les esprits. L'opposition Française au ministère est un enseignement dont ne veulent ni le gouvernement ni l'opposition: que fera donc le

Pelletan ? je n'hésite pas à répondre : il fera ce qu'il reproche à Mr Guerault. il a écrit récemment qu'un parti tombé en disgrâce doit mettre à profit la retraite où l'a jeté la fortune. « Plus d'impatience, ajoute-t-il, plus de colère contre l'obstacle. L'obstacle « lui-même a son utilité, ne fut-ce que pour éprouver la vérité « du progrès. » nous possédons enfin la vraie clé de l'énigme. « ne fut-ce que pour éprouver la vérité du progrès ! » ce mot nous révèle les dispositions de Mr Pelletan. maintenant qu'il a réalisé le rêve de toute sa vie, il ne demande qu'à le perpétuer. quand les doctrinaires auront passé deux ou trois centaines d'années à discourir sur les bancs du corps législatif, ils finiront peut-être par proclamer l'immanence du progrès, et ensuite diront-ils : « puisque le progrès va de lui-même, il ne faut pas le brusquer. « quiconque aime sincèrement la liberté, doit pratiquer la « modération (1). » — ô doctrinaires, que vous êtes subtils !

Mais, dira-t-on, Mr Pelletan ne saurait louvoyer sans se compromettre aux yeux de ses électeurs. Ceux qui seraient tentés de faire ce raisonnement, ne connaissent vraiment pas l'homme. Mr Pelletan n'est-il pas le plus habile dompteur de popularité ? Sifflé et hué par les initiés à l'histoire des idées et des faits depuis un quart de siècle, il sera longtemps encore applaudi des trop nombreux électeurs qu'éblouissent la coquetterie étudiée d'un discours ou le ramage d'une brochure de circonstance. Donnez à Mr Pelletan quatre lignes d'un mandement d'archevêque, un paragraphe de Mr Veuillot ou de la Gazette de France, et placez le devant un auditoire peu ou point lettré. Entendez-vous l'éclat de

bravos qui assourdissent la salle? L'orateur parle de liberté, de révolution, et tournente dans un verbiage ampoulé les grands principes de 89. Le tyran de la pensée exalte les droits de la pensée. Le zélateur de la papauté, le protecteur des prêtres, foudroie l'ultramontanisme. Ne vous arrêtez pas de vous impatienter contre le comédien dans ces rudes moments, vous seriez étranglé. C'est cet enthousiasme dangereux du peuple qui a empêché les ennemis du charlatanisme de démasquer aux élections l'apôtre fervent de la réaction, le chantre reconnaissant de la garde mobile, le persécuteur atroce du peuple dans les mauvais jours. Le peuple s'est fait un fétiche de ce discoureur hypocrite. Ô peuple, prends garde, prends bien garde. Le reptile sacré dévora plus d'une fois ses adorateurs. -Remarquer que M. Cellutan ne discute qu'avec les hommes du passé, bien sûr d'en triompher et de se faire applaudir. S'il trouve un révolutionnaire devant lui, il l'insulte et passe outre, témoin ses incartades à l'adresse de M. Proudhon. Et puis en dehors des hommes et des choses d'un autre temps, n'y a-t-il pas dans les conjonctures présentes de quoi fustiger aux déclamations d'un justo-milieu rétrograde? que d'imperfections à critiquer, aux applaudissements de la foule? le monopole de la presse, les priviléges des journaux officiels, la censure, la suspension et la suppression, le cumul des traitements, les pouvoirs de l'administration, l'armée, les guerres lointaines et ruineuses, le pape et la séparation des pouvoirs, le budget, les anomalies de la justice civile, les sévérités de la loi criminelle, le thème

est encore assez large pour nourrir une popularité l'espace de deux ou trois législatures, et Mr Pelletan compte bien l'exploiter jusqu'à la fin. il a déjà commencé cette œuvre de Rhétorique parlementaire. les naïfs électeurs de la 9e Circonscription se sont deux ou trois fois attendris de ses Dithyrambes sur la Sologne et

Si cette manne intellectuelle convient à leurs cerveaux endoloris par les sermons d'une presse égoïste et malveillante, s'ils trouvent que ce genre de stratégie avance la solution du problème social, grand bien leur fasse ! Ils ne sont pas au bout de leurs jouissances. Je viens de citer la Sologne et ce mot ramène naturellement aux théories de Mr Pelletan sur la politique extérieure de la France. Ces théories ne font pas plus honneur à son caractère que ses idées sur le progrès social et nos diverses libertés. Il subordonne ses principes à l'intérêt personnel du moment. Le motif qui lui fait entreprendre la guerre, lui conseille une autre fois la paix dans les mêmes circonstances. Un jour il attaque les nationalités et préconise la conquête. Le lendemain il se fait l'adversaire entêté des batailles. Enfin, toujours prêt à soutenir la politique la plus contradictoire, il n'a d'autre règle que les applaudissements de la foule et les appréciations élogieuses de la presse. On n'apprendra pas sans quelque étonnement qu'il posait autrefois pour le régulateur suprême de l'équilibre européen. Son premier journal pondérait les royaumes, condamnait ou absolvait les peuples, réglait les frontières des provinces les plus éloignées, fulminait contre l'Angleterre, conseillait notre alliance avec la Russie, espionnait Nicolas Ier à l'extension de son immense territoire du côté de l'orient. Chauvinisme alarmant pour la paix systématique du gouvernement de juillet. Les deux grandes puissances

militaires devaient se mettre en campagne et bouleverser la carte de notre hémisphère. La France étendait ses frontières jusqu'à Mayence, tandis que la Russie chassait l'Angleterre de la Méditerranée, soumettait les populations du Caucase et rendait la Porte vassale de son puissant empire. En même temps, la Pologne s'arrachait à la triple domination de ses voisins. « Mais, comme « elle a besoin de protection, disait le XIXe siècle, elle vivra sous « celle de la Prusse. voilà, continuait-il, voilà la politique que « nous offrons aux méditations des hommes graves. nous ne l'avons « pas inventée. elle était celle de Napoléon aux Conférences d'Erfurth « et celle de beaucoup d'esprits éminents. elle n'attend plus que la « sanction de l'opinion publique. (1)

quel dommage que Mr Pelletan n'ait pas été le ministre d'un potentat! L'Europe serait ravagée. Mais s'il n'a pas eu la peine de diriger tant de négociations inséparables de grands projets, il doit avoir du moins l'intime jouissance qu'éprouvent les hommes d'état dédaignés, en voyant les princes copier leurs idées. Le Caucase est soumis. Les Circassiens Russes ont balayé les derniers remparts de l'Orient, et les plus belles populations de la terre, décimées par la peste et la brutalité des Cosaques, sont menacées de périr bientôt tout entières.

La Révolution de 1868 fit faire à Mr Pelletan une conversion à des idées diamétralement opposées. il devint pacifique quelle manifeste, et tout en affectant une sympathie platonique pour les nations opprimées, il se prononça contre les

(1) Le XIXe siècle.

tentatives d'affranchissement par la voie des armes. »

« La guerre ne fonde rien, disait (1) le Bien public, ne transforme rien; ne convertit rien et ne laisse après elle qu'une bouffée de fumée. » Son principe était qu'il faut « laisser les peuples s'affranchir eux-mêmes, à l'heure dite par la Providence. » Enfin Mr Pelletan vient de réclamer l'immédiate délivrance de la Pologne par l'épée de la France. Quand s'arrêtera-t-il dans ce perpétuel enfantement de projets incohérents et de sentiments contraires? mais qu'attendons-nous? quel terme assigner aux divagations effrénées de ces papillons voyageurs de la Démocratie? ne leur faut-il pas tous les jours un déguisement nouveau comme aux charlatans de la place publique? nous leur demandons des convictions, ils ne sont capables que de caprices.

La Démocratie a ses Lorettes et ses beaux-fils, ses courtisans de la mode politique, ses colporteurs de libéralisme industriel. Le corps législatif est le théâtre de leurs poses ambitieuses, le champ de leurs brillants tournois, le réfectoire de leur égoïsme. irons-nous leur rappeler les devoirs de leur mission? ils n'ont jamais connu la sainteté de la foi politique. tenterons-nous de leur faire connaître la sanction d'un mandat rigoureux? ils savent franchir, pilotes éprouvés, les passes d'un pharisaïsme souvent expérimenté. Qu'auraient-ils

(1) Bien public du 25 Mai

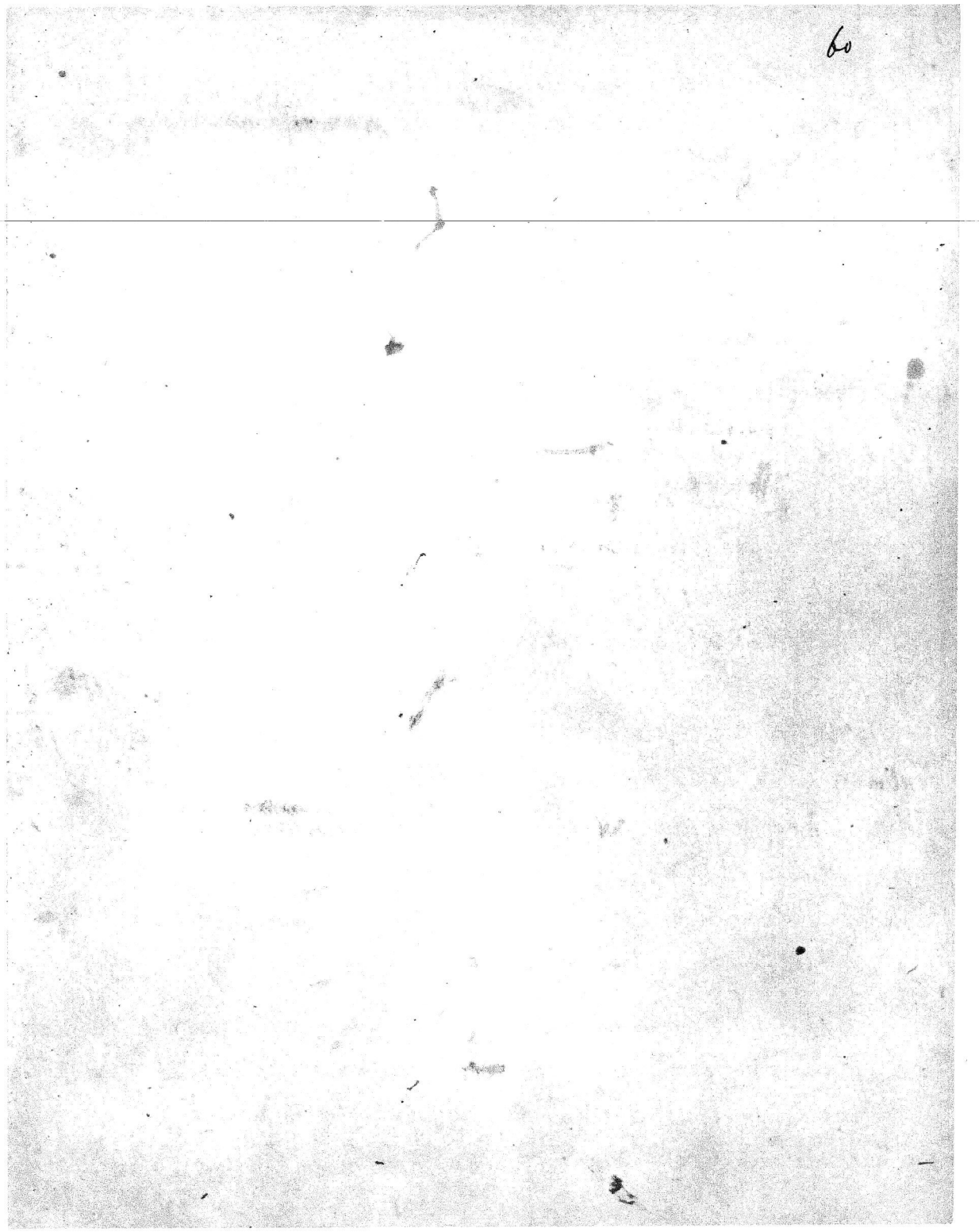
à craindre aujourd'hui d'une nouvelle trahison ? Le peuple n'est-il pas la source qui abreuve toutes les cupidités, la miséricorde incarnée qui oublie toutes les défaillances et pardonne toutes les turpitudes ? Ah ! Célestin cultive ces nobles mais déplorables défauts. Orateur à la portière sonore, tribun de contrebande, descendu des antichambres royalistes pour s'élever dans la confiance du peuple par la protection d'un tapis franc, le voilà qui complète cette académie de rénégats et de sectionnaires de la Démocratie qu'on appelle l'opposition.

Allez, pâle soyeux de nos libertés, promoteur implacable des proscriptions qui ont décimé les rangs du peuple, suivez jusqu'au bout votre politique de jésuite et de doctrinaire faite, bien haïr surtout cette Révolution que vous avez poursuivie de vos rancunes et de vos frayeurs. reprochez lui bien le sang qu'elle n'a pas versé, les représailles qu'elle n'a pas exercées, les décrets qu'elle n'a pas rendus. Evoquez encore le souvenir du drapeau rouge et couvrez de nouvelles invectives ces termites de Louis-Philippe, vos Soeffre-douleurs,

auxquels vous ne laissez le repos, ni de la prison, ni de l'exil, ni de la tombe.

La Révolution en l'épouse folle d'égalité qui[59]
embrasse le cœur des justes et des forts. Le scélérat la
séduisent, l'outragent, la persécutent, lui déchirent
la poitrine et la poussent du pied dans l'ornière du
grand chemin. Voyez-vous cette masse sombre balancée
comme un tourbillon de poussière à l'horizon sanglant
du champ-de bataille ? Ce sont les corbeaux de la
Réaction qui viennent pousser le hourrah de
la victoire autour de la mourante et grimacer une
dernière insulte à son agonie. Ne les troublez pas.
Laissez-les s'endormir dans la douce illusion du
triomphe. La Révolution a survécu à ses blessures.
de veille.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F
RSS



1/ définitif

Pelletan

Le jour de choix de Mr Pelletan, le électeurs n'ont voulu que faire acte d'opposition, à la bonne heure (C'était en effet un candidat d'opposition.) Mais, dans tout le ~~prétendaient~~ retentissement davantage. Le plus indifférent ~~ne~~ sait bien montrer la main sur ce chanvion du peuple, grave ~~crime~~ celui que ~~commis~~ ont le démontrer cette rage contre Mr Pelletan a-t-elle pas le malheur le temps ~~de~~ le confondre ses flagrants. Les incidents marquaient la place ~~ordinaire~~, ~~de~~ tous ~~les~~ dans le parlement il y a ~~dans~~ la députation ~~à~~ entonne / ~~dénonciateur~~ (signalé) ~~comment~~ ~~certain~~ ~~antant~~ ~~mis~~ (de la démocratie) et de l'égalité ~~égalitaire~~ ~~égalitaire~~ ~~égalitaire~~

le compromis qui seul avait rendu possible sa restauration, cette race incorrigible n'
voulut rêver et poursuivre que le rétablissement d'un passé abhorré. Quoiqu'en dise
le fatalisme humanitaire, ce n'est point une œuvre irréalisable. La tyrannie peut
ramener un peuple libre à la condition de troupeau. Mais il lui faut l'heure et
les circonstances. Elles manquaient aux Bourbons, qui s'effondrèrent dans une
ridicule tentative de coup d'état.

L'ancien régime disparu, restaient en présence les deux classes (prolétaire et Bourgeoise,) qui avaient
vaincu ensemble. Mais, dans le combat l'une n'avait été que l'instrument de l'autre.
Elle eut l'honneur peut-être mais non le profit de la victoire. L'habileté l'emporta
sur la bravoure. La dissolution n'amena que le triomphe de cette monarchie constitutionnelle
si long-temps et [illegible]. Il lui fallut, avait fallu pour se fonder, la bras populaire,
bien qu'elle fût fondée contre le peuple.

C'était l'avènement de l'école Anglaise avec une modification. En Angleterre au
premier rang, une vieille oligarchie, maîtresse active et deuxième ligne, la proture
de l'industrie et du commerce, enfin les masses pour bête de somme. En France,
Noblesse avait soudé avec le représentant de l'ancien régime. Le pouvoir passa aux
mains de la bourgeoisie, sous le pavillon d'un Roi. On vit alors se produire la
théorie savante du gouvernement de classes moyennes. Ce dogme nouveau constitua
l'école doctrinaire dont le grand prêtre était Mr Royer-Collard et l'homme d'état
Mr Guizot. Il domina dix-huit ans. Mais la monarchie constitutionnelle n'est pas
viable en France. Elle retourne d'entraînement à l'absolutisme. Celle de 1830 désarmée
de la force, cheminait par la ruse, lorsqu'elle chavira dans une bourrasque. Le peuple
proclama la République.

Depuis 1830 son éducation politique s'était faite par les leçons de
l'expérience. Il avait gagné du terrain et se trouva un moment seul maître. De là contre lui une coalition de tous les partis épou-
-vantés. Clergé, Noblesse, Bourgeoisie, se réunirent sous un drapeau commun qui
fut remis d'abord aux mains de l'école libérale. Les doctrinaires durent s'effacer. Ils étaient
trop compromis et trop compromettants.

Mais leurs successeurs, les libéraux, n'étaient, sous un autre masque, que les continuateurs habiles du même système, la prédominance des classes moyennes. Or, les masses avaient eu la sottise de confier le pouvoir à ces héritiers de la doctrine. Il avait suffi, pour les séduire, d'un semblant de patriotisme, ~~c'est à dire~~ d'un peu d'opposition à la monarchie ~~[illegible]~~ tombée. C'est là le grand écueil.

Le gouvernement provisoire,(1) sauf quatre membres, n'avait d'autre inspiration que la peur et la haine du peuple, et la minorité ne pouvait guère lui faire obstacle; car, de ces quatre opposants, deux se montrèrent toujours fort équivoques souvent complices, le troisième n'était qu'un mannequin, le dernier seul avait des idées sociales. Mais, écrivain plutôt qu'homme d'état sa faiblesse, son irrésolution son extrême personnalité, le rendirent encore plus funeste que ses collègues à la cause qu'il prétendait défendre.

L'âme ~~[illegible]~~ de ce gouvernement contre-révolutionnaire fut Lamartine, l'homme à qui la multitude inspirait le plus d'antipathie et d'effroi. Ici nous entrons en scène, car M. Pelletan, secrétaire intime et confident de Lamartine, a partagé toutes les passions, toutes les vues de son maître. Il était rédacteur en chef du Bien public, l'organe officiel du grand poète, et le Bien public s'est montré un instrument de guerre civile aussi meurtrier que le Constitutionnel.

Mais d'abord un mot sur les premières armes du député Cherif. J'ignore s'il est de ceux qui ~~[illegible]~~ montrent innocemment le poing à la tyrannie dans un coin de salon. Ce n'est pas du moins pour le compte de la démagogie. Il n'a jamais navigué dans ces eaux troubles. On peut en juger par le morceau suivant qu'il publiait en 1841 dans son journal le XIXe Siècle:

« Dans notre conviction, la Royauté nous semble pouvoir seule arrêter les divisions que produit la vie mobile des nations libres, empêcher les

(1) Le gouvt provisoire était composé de Aulx: Lamartine, F. Arago, Crémieux, Marie, Dupont (de l'Eure), Marrast, Garnier-Pagès, Lesru Rollin, Flocon, Albert, Louis Blanc, la minorité.

" hautes ambitions et les mécontentements aigris de troubler la constitution
" et de la confisquer à leur profit. nous avons vu, tout près comme loin de
" notre temps, que la Démocratie ne peut toujours se défendre elle-même :
" la Royauté, enfermée dans ses limites constitutionnelles, devient une force
" d'équilibre et de modération entre les partis. Elle est le lest du vaisseau qui
" le maintient entre les vagues. Elle prévient les évolutions brusques, soudaines
" de la politique. Placés, comme nous le sommes, au milieu de l'Europe mo-
" -narchiquement régie, elle est la sentinelle armée de la France. Sans la
" Royauté, la Démocratie pourrait n'être plus qu'une Révolution perpé-
" -tuelle que les rois voisins auraient intérêt à solder. Ce serait l'anarchie
" au dedans, la guerre ou la menace incessante de la guerre au dehors. "

Prenons note de cette profession de foi monarchique. Nous verrons tout-à-l'heure comment l'auteur, en 48, traite les républicains qui, à cette même date 1848, expiaient dans les cachots du Mont St Michel, le crime d'insurrection contre la monarchie.

Au moment où paraissait cette profession de foi si monarchique des Républicains, condamnés à mort pour insurrection contre la monarchie, gémissaient depuis deux ans dans la forteresse du Mont-St-Michel. Leur peine avait été commuée en déportation, et on les tenait enfermés nuit et jour dans un cachot, au système cellulaire le plus absolu. Nous allons voir tout-à-l'heure comment, en 48, Mr Pelletan, l'écrivain Royaliste, traitera ces hommes qui avaient exposé leur vie pour la République et souffert les tourments d'une longue et affreuse captivité.

Le 25 Février, notre héros, comme tous ses pareils, s'empressa de retourner son habit, mais simplement par précaution et pour la montre. En réalité, il pleurait les larmes de sa tête, des larmes passablement vitrioliques, sur ce pauvre trône constitutionnel, si méchamment défoncé par les Barbares d'intrà-muros. Cela se conçoit.

Ces barbares venaient de renverser son utopie, l'accomplement de la Démocratie avec la Royauté.

L'abus de la logique n'est pas en effet le défaut de Mr Pelletan. Les contradictions lui coûtent peu et, par respect sans doute pour son illustre patron, il ne s'inquiète guère d'accorder les conclusions avec les prémisses. "Qu'est-ce que la Démocratie ?" demande-t-il. "C'est le gouvernement des intelligences. Organiser la Démocratie, c'est appeler au gouvernement les plus intelligents, à l'exclusion de ceux qui le sont moins." Voilà un petit mot : « appeler », qui, avec son air modeste, pourrait bien donner de graves soucis. Qui appellera ? Voyons d'abord la pensée intime du théoricien lui-même. Dans un journal de 1849, le XIXe siècle va nous l'apprendre. Il dit :

« La amélioration d'une société, dit-il, doivent toujours se faire de haut en bas, par la raison toute simple que l'intelligence se trouve au sommet et non pas à la base de la nation. Les classes inférieures, qui n'ont reçu aucune éducation, ou qu'une éducation à peine ébauchée qui cache plus les choses qu'elle ne les montre, ne peuvent avoir que des passions et des instincts mais jamais des idées (1).

Ne voilà-t-il pas un plaisant échantillon de Démocratie ? Nous connaissions déjà le gouvernement des intelligences. Il est de l'invention des Doctrinaires qui l'avaient baptisé : gouvernement de la raison. Notre Publiciste est de leur école, admirateur comme eux des institutions et des mœurs Anglaises. En Angleterre l'appel des intelligences se fait de la manière la plus simple et la plus ingénieuse, par la naissance. C'est une aristocratie héréditaire qui se trouve ainsi au sommet de la nation, et une plèbe abrutie à la base, conformément au programme de Mr Pelletan. D'après lui, cette aristocratie est au sommet, parce qu'elle est intelligente, et la plèbe à la base, parce qu'elle est abrutie. D'après nous, l'aristocratie est intelligente, parce que

(1) XIXe Siècle

elle est au sommet, et la plèbe abrutie, parcequ'elle est à la base.

Malheureusement, pour les Anglomanes, le procédé Britannique n'est pas encore applicable en France et ne le sera jamais. Comment donc le remplacer? — "Par le suffrage universel" dit sans hésiter notre logicien, et il voit désormais au fond d'un scrutin tout le secret du progrès social. Qui s'en fût douté, quand il empilait les classes en Pyramide, le savoir en haut, l'ignorance en bas? En vérité, on ne rencontre pas souvent des acrobates de cette force. Nous avons ainsi le gouvernement des intelligences ou de la Raison, harnaché de neuf à la mode du jour. N'en déplaise au hardi costumier, le public n'endossera pas cet accoutrement de sa façon qui n'est qu'un habit d'Arlequin. Pauvre suffrage universel! il en a vu de grises depuis seize ans! De quel front s'en dire l'apôtre, après avoir écrit cette phrase: « Les améliorations de la Société doivent se faire de haut en bas, par la raison que les classes inférieures ne peuvent avoir que des passions et des instincts, mais jamais des idées? »

Voilà le choix, c'est-à-dire le discernement des intelligences, confié par le suffrage universel à des espèces d'animaux! Car, « des passions et des instincts, mais jamais des idées », c'est la définition de la brute. Les Eleveurs Anglais améliorent les races bovine, porcine et ovine. Mais je ne sache pas qu'ils soient élus à leurs fonctions par le suffrage universel des Bauss-Durham, des porcs-Siam et des moutons Mérinos, qui ont des passions et des instincts en quantité, mais point d'idées. Et encore, « Point d'idées! » Est-ce bien sûr? On prétend le contraire, et pour ma part, je leur crois volontiers des idées à ces braves bêtes! Pourquoi non? Dans tous les cas, je ne me permettrais point de leur refuser à priori ce que notre catéchiste dénie si carrément aux classes inférieures.

De, intelligences choisies par de, toutes, certes il y a de quoi constituer un gouvernement modèle ! qu'en diront l'ex- Constituante, l'ex- législative et l'Empereur des Français ?

Mr Bellatan est un vrai Manichéen, l'homme de la dualité et de l'antinomie. En toutes choses, il professe les deux principes contraires, le oui et le non, le pour et le contre. Seulement, son Manichéisme n'est point une croyance, c'est un truc. La passion du suffrage universel, par exemple, est singulièrement tempérée de haine et de mépris. il en veut pour domestique, non pour maître, pas même pour égal. L'urne du Scrutin fera une servante qu'il daignera honorer de ses faveurs. Mais femme légitime ! plutôt la fin du monde qu'une telle contamination ! La fleur des cimes ne saurait s'allier avec la fange des bas-fonds.

à la suite du tremblement de terre de Février, qui avait un peu ébranlé les hauteurs, notre antinomiste, rabattant de sa superbe, s'était résigné à la vie en plaine. mais à mesure que la Catastrophe s'enfuyait dans le passé, l'esprit lui est rentré au cœur, et il s'est mis tout doucement à reconstruire ses échelons, à échelonner les populations du haut en bas, d'après la vieille chère méthode.

Si l'on revient toujours
à ses premiers amours.

Il ne faut pas remonter jusqu'en 1841. c'est tout près de nous en 1859, en 1862, que paraît la Pyramide Nationale, avec ses palais à la cime et ses bouges à la base. Février n'est plus qu'un vague souvenir, « Si l'on s'est bien remis d'une alarme si chaude ! »

Plaçons en présence les trois éditions successives de la théorie. On verra qu'elle n'a pas varié d'un fétu. Et d'abord, l'extrait du XIXe Siècle, octobre 1841.

« Les améliorations d'une société doivent toujours se faire de haut en bas, par la raison toute simple que l'intelligence se trouve au sommet et non pas à la base de la nation. Les classes inférieures qui n'ont reçu aucune éducation, ou qu'une éducation à peine ébauchée qui cache les choses plus qu'elle ne les montre,

[illegible] ait vu les [illegible] et les instincts, mais jamais le Dieu [illegible]
[illegible] cet [illegible]. Voyons maintenant [illegible]
du 20 Février 1851, article signé : Félétan.

« [illegible] l'état de stupéfaction [illegible] dans la contemplation [illegible] ne voit [illegible] sous cette [illegible] mort [illegible] ; [illegible] ; [illegible] ;

[illegible] à côté [illegible] espace de [illegible] l'écrivain, qui sait? une heureuse
coïncidence de [illegible] peut-être, ou une [illegible] de candidature! mais,
bah! [illegible] Rivarol, "à côté" serait par trop grotesque. La logique et la convic-
tion [illegible] "au dessus" conviendrait à Gêner d'ailleurs? En 1941, au
temps de la législation officielle des masses, le Sultan n'avait pas la nitraine,
à vrai dire on n'en a pas. De 48 à 51, il n'était pas été parler si cru, mais,
par deux fois, la législation du suffrage universel, craintes et précautions seraient
également ridicules. Le Sultan Bolivien ne doute plus de rien et compte ferme-
ment obtenir de révision, voire la constitution du régime du
retour à un [illegible] sur deux noyau voté à la gêêne, à la cuisine, à l'illettrisme
[illegible] Rivarol, n'a-t-il pas pensé, les Sultans, à la masse ténébreuse,
[illegible] les [illegible] [illegible] au fois, avec une [illegible] brahmanique sur les
épaules, est-il [illegible] [illegible] [illegible] Hardjement? non.
Contentons-nous de tendresse. Le couple de Paris n'a-t-il pas été d'en-
-tre l'homme l'auteur de ta tête chère? Il est vrai que l'auteur n'a pas [illegible]
regards d'aigles [illegible] dans sa profession de foi électorale et que la masse [illegible]
-bre ne lui a pas [illegible] [illegible] [illegible] le Bien Journal.

Il était curieux [illegible] qu'après avoir échafaudé son système de dyna-
-mite historique sur une [illegible] [illegible] [illegible] une caste [illegible] au sommet et
une classe [illegible] ténébreuse, enchaînée à la base, notre théoricien
ajoute de son grand sang-froid [illegible] [illegible] [illegible]

Que si, au contraire, il campe la Bourgeoisie à mi-côte de sa colline doctrinaire, dans un site assez confortable, comment pourra-t-elle ne faire qu'un avec la tourbe nécessiteuse et ténébreuse qui barbotte en bas dans les marécages? Dire aux gens : « Mes amis, plus de mots de division et de discorde. Vous êtes un ramas ténébreux d'animaux à deux pieds sans plumes, et sans idées, avec des passions et des instincts, pas davantage. Ce n'est pas assez : tandis que vous tirez comme des bœufs, du matin au soir, il faut au dessus de vous une élite pensante, une classe Brahmanique, sous peine de mort pour la société. Vous avez peut-être des pieds et des mains; ce qui est sûr, c'est que vous n'avez pas une patente de cervelle. Les Brahmines en ont pour vous. Ainsi, plus de mots de discorde. Vous ne faites qu'un avec ces Brahmines, comme l'âne avec son cavalier. » N'est-ce point là le langage d'un fou... ou d'un doctrinaire?

Le plus aveugle ne saurait conserver une ombre d'illusion sur les principes de Mr Pelletan. C'est un aristocrate de l'école Anglaise, pour qui la multitude n'a d'autres fonctions que celle d'engrais social. Brutale jusqu'au cynisme dans le journal de 1841, cette pensée se renouvelle de nouveau en 59 et 62 sous une forme pleine de mépris et de dégoût. L'évidence est faite. Son vœu n'est point, n'a jamais été l'effacement progressif de ces grandes et cruelles inégalités qui donnent la misère pour piédestal à l'opulence. Bien loin de là, cette inégalité, à ses yeux, est la tendance spontanée et l'ordre naturel des choses. D'autres rêvent pour chaque membre de la famille humaine sa part d'espace et de soleil. Son idéal, à lui, c'est le contraste des extrêmes, l'abject et le sublime, des bas-fonds obscurs, avec un grouillement informe de je ne sais quelle fourmilière, visible seulement aux lointains reflets de quelques anges lumineux qui brillent là haut sur la montagne.

De telles doctrines doivent porter leurs fruits et souvent une parole

suffit pour expliquer toute une ligne de conduite. Celui de Mr Pelletan, « des passions et des instincts, point d'idées, » jette une lueur sinistre sur son rôle en 48.

Que, par simple mesure de police, il ait fait ~~[illegible]~~ détruire la plèbe en émoi, comme un troupeau de bœufs effarés dont les cornes sont dangereuses, quoi de surprenant après sa définition des classes inférieures? On ne traite humainement que ses semblables, et on ne saurait voir ses semblables dans des êtres qui n'ont que des passions et des instincts, mais jamais des idées. Ces êtres-là ne peuvent avoir pour sauvegarde que la loi (~~[illegible]~~ protectrice) des animaux, et naturellement, les chiens enragés sont hors cette loi ~~[illegible]~~ qui permet de les abattre pour cause de sûreté publique. C'est ce que ~~faisaient~~ ainsi ont fait des insurgés les vainqueurs de juin ~~[illegible]~~ et les axiômes de notre logicien créaient une théorie à l'usage de leur pratique.

La Révolution de Février surprit Mr Pelletan au milieu de ces élucubrations de mauvais augure, Mr Pelletan et bien d'autres. Ce fut d'abord un sauve-qui-peut général. grande épouvante chez les croupiers de la banque décavée. mais le lendemain, grande moquerie des terreurs de la veille. Le Moniteur avait publié la liste de salut: Lamartine, Dupont (de l'Eure), Garnier-Pagès, Marie, Crémieux, &c la monnaie de Louis-Philippe. Rien de changé en France si ce n'est ~~[illegible]~~ à peine un Français de moins. Le gouvernement est parti, vive le gouvernement!

Il n'aimait pas la République cet héritier provisoire, et il eût voulu, pour beaucoup, esquiver une potion si amère. Comme les enfants qui remettent au lendemain, dans l'espoir de gagner un jour et peut-être quittance, il renvoyait à l'assemblée nationale ou ... aux calendes Grecques. Mais un grognement significatif. Au dogue populaire, avec exhibition d'une belle rangée de dents blanches, rappela les dégoûtés à la raison, et, comme l'heure n'était pas venue encore de traiter le pauvre cerbère selon la formule pour hydrophobie déclarée, on fit belle mine, à mauvais jeu. La République fut proclamée. La République, grand Dieu! La République!!! quel cauchemar pour Mr de Lamartine, le garde-du-corps de Louis XVIII, pour Mr Garnier-Pagès, le dernier champion de la régence, des républicains malgré eux, com[illegible]

Nous ne voyons pas l'histoire de la Révolution de 48, mais la biographie
de deux hommes à côté, ~~marchant~~ au dessus de lui, cependant, nous devons aussi mettre en
scène Alphonse de Lamartine, son chef de file et son inspirateur. C'est sous cette bannière
qu'il a fait la sanglante campagne de juin.

Personne n'ignore aujourd'hui que ce lyrique personnage, président
du fait du gouvernement provisoire, n'a pas cessé une minute, dès le 24 février,
de conspirer contre la République. Il s'en est vanté assez haut dans tous ses écrits,
depuis sa chute. Jactance superflue! les événements n'ont que trop raconté ses
trahisons. Il est difficile de lire sans ~~frémir~~ cette prétendue histoire de Février,
ou plutôt ces indiscrétions d'un roman, qui dépeint le peuple de Paris comme
une bande de tigres, et l'écrivain comme un dompteur de bêtes, bénévole, malgré-
lui, avant de son œil fascinateur les monstres toujours prêts à le dévorer, et son regard
et sa voix domptant ~~les~~ ces tigres qui l'avaient porté en triomphe à l'Hôtel de
Ville (qui lui avait donné 150,000 francs) ~~et~~ de tant d'acclamations, travestien depuis
en malédictions sous la reconnaissance du vaincu! que de générosité, que d'abandon
d'une part! et de hauteur, que de perfidie et de Machiavélisme! de franchise et
de dévouement aux idées avec le plus noir déloyauté! au 17 mars, le peuple
toujours crédule, mais déjà troublé d'une crainte vague, se rend à l'Hôtel-de-ville
pour demander l'ajournement des élections que presse de se ~~voir~~ l'impatience
Royaliste. Il plaît aussi le projet de rappel ~~de l'armée~~ de Lamartine répond:

"Il n'y a pas de troupes à Paris si le vœu veut être 1500 ou 2000
hommes disséminés sous les portes extérieures sous la protection des portes et des che-
mins de fer, et il est faux que le gouvernement ait songé à en rapprocher de
Paris. Il faudrait un tel déploiement de forces, après ce qui s'est passé, après que la
déloyauté a vu se fondre 80,000 hommes de troupes contre le peuple de-
Paris de Paris, pour songer à lui imposer, avec quelques corps d'armée
disséminés et animés du même républicanisme, des volontés contraires à vos
volontés et à votre indépendance. Nous n'y avons pas songé, nous n'y songeons
pas, nous n'y songerons jamais."

[illegible] le même jour, ramenaient devant le général Négrier, commandant la division militaire de Lille, le fusilleur prêt à marcher [illegible] Paris avec un corps d'armée formé des nombreuses garnisons du Nord. Il [illegible] bien peu son histoire de Pâques. — L'avez-vous ? non. (ce mot implique le blâme de la [illegible] le capitaine) glorifie au contraire le mensonge [illegible] d'avoir de tactique [illegible] offre à l'admiration de ses [illegible] sa [illegible] à la mystification [illegible] et [illegible] la [illegible] [illegible] [illegible]

Mr Louis Blanc avait fait un rêve, le ministère du Progrès, et il l'appuyait par des démonstrations de la classe ouvrière. Le gouvernement l'envoya fuir de son ombre, Mr Albert, étudier aux solitudes du Luxembourg, l'organisation du travail; coup de maître à double fin, ~~qui~~ se débarrasser d'un collègue dangereux et le transformer en épouvantail de la Bourgeoisie. Mais si ces roués étaient habiles, en revanche Mr Louis Blanc ne l'était guères. il mordit à l'hameçon de la vanité. Faiblesse de l'artiste et récité de l'homme d'état! un personnage qui tenait le sort de la République entre ses mains, laisser réduire sa part de dictature à une chaire d'économie politique ô soif fatale de pigeons! ~~il était satisfait~~ ~~le professeur~~ ~~signait~~ le signait, les yeux fermés. ~~[illegible]~~ Le matin ~~[illegible]~~ les décrets réactionnaires de l'Hôtel-de-ville, y compris l'impôt de 45 centimes, et le soir, sur les bancs de la patrie, sa parole fleurie et facile berçait avec bonheur de perspectives séduisantes les délégués des corporations ouvrières. De vaines harangues perdaient ainsi les dernières heures à paralyser l'unique force qui restât à la Révolution.

+ 17 Mars, Lamartine au peuple: "faire venir des troupes à Paris! nous n'y avons pas songé, nous n'y songeons pas, nous n'y songerons jamais!

Le gouvernement provisoire n'en redoutait pas moins l'influence de cette parole qui, dans une échappée éclair heureuse de bon sens, pouvait conduire à des actes. Pour la tenir en échec et opposer, au besoin, multitude à multitude, il s'avisa de créer l'armée des ateliers nationaux qui, par une ~~rapide~~ singulière transformation, et au grand désappointement de ses organisateurs, allait devenir en quelques semaines, l'armée du Socialisme et de la misère. Ce fut le ministre des travaux publics, Mr Marie, qui eut la tâche de cette

création, véritable crime dans la pensée de ses auteurs. C'est lui encore qui, en la brisant avec brutalité, devait donner bientôt le signal de la guerre civile.

Cependant les Décemvirs avaient vu peu-à-peu s'évanouir leur popularité. Les Scènes de Limoges et de Rouen, la journée du 16 avril, l'attitude décidément contre-révolutionnaire du gouvernement, ouvraient les yeux aux plus aveugles. Le peuple avait passé de l'enthousiasme à la défiance, puis à l'hostilité. L'assemblée nationale, élue presque partout sous des influences Royalistes, partagea, dès les premières séances, cette réprobation qui atteignit du même coup sa créature, la commission exécutive(1)

Ce nouveau pouvoir, composé des éléments les plus rétrogrades de l'ancien, inaugura son règne par la journée du 15 mai, la plus irréparable des défaites Républicaines. Tous les chefs populaires, ensevelis dans le donjon d'une forteresse, disparurent de la scène politique. Le champ, ~~balayé~~, restait libre pour la coalition contre-Révolutionnaire. Mr de Lamartine, bien que fort entamé déjà, était toujours à sa tête. Chose étrange! il avait à côté de lui pour second Mr Ledru-Rollin. Leur alliance datait d'une victoire remportée à frais communs sur la Révolution, je veux parler de cette échauffourée du 16 avril, où le ministre de l'intérieur(2), à la prière de Lamartine, fit battre le rappel et précipita la Garde nationale sur les ouvriers du champ de Mars.

Le poète croyait à l'avocat un grand empire sur les masses, et il avait exigé de l'assemblée nationale l'entrée à la Commission exécutive de ce puissant intercesseur qui devait conjurer les hostilités de la rue. C'était l'association de deux ruines. Mr Ledru-Rollin, vainqueur assez ambigu ~~[illegible]~~ pour le compte de la Réaction au 16 avril et au 15 mai, avait perdu la confiance des révolutionnaires, sans gagner

(1) Le Gouvernement provisoire dépela ses pouvoirs le 4 mai entre les mains de l'assemblée Nationale qui ~~[illegible]~~ élut à sa place pour gouvernement une commission exécutive, composée de Mr Lamartine, Arago, Garnier-Pagès, Marie, Ledru-Rollin

(2) Mr Ledru-Rollin était à la fois ministre de l'intérieur et membre du gouvernement provisoire.

celle de leurs ennemis. D'équivoque en équivoque, ce tâtonneur hybride
s'était tombé dans la suspicion de tous les partis. il allait bientôt glisser
~~de deux pieds~~ dans le sang de juin, en compagnie de son allié, tous
deux pour ne se relever jamais.

M. de Lamartine, bien qu'à la tête du gouvernement, se dentait lui-même un débris. Partout contre lui l'aversion, le dédain, les huées. Il s'était fait un marchepied de toutes les opinions, et par un juste retour, toutes les opinions le foulaient sous leurs pieds. Le 24 février, à la chambre des Députés, en se déclarant, au milieu de la surprise universelle, contre la Régence de la Duchesse d'Orléans, dont on le considérait comme la dernière et la plus sûre espérance, il avait donné le coup de grâce à la monarchie et jeté la mort dans l'âme de tous les conservateurs. Jamais ils ne lui ont pardonné cette défection si impré-
-vue, et ils ne la pardonneront jamais, vécût-il cent ans encore pour demander miséricorde, en se frappant la poitrine, et en accablant de ses ou-
-trages tout ce qui ressemble de près ou de loin à la Révolution. Les aristo-
-craties sont impitoyables.

Quant au peuple, il avait payé assez cher la musique du maestro, et il sifflait désormais sans pitié la lyre réactionnaire. Plus de vivats sur la Grève, et pour comble de disgrâce, plus d'applaudissements dans l'assemblée qui se retirait du Prophète à bout de métamorphoses. Jamais chûte de plus haut ni aussi misérable.

Et cependant, malgré ce vide qui se faisait autour de lui, le fascinateur déchu ne pouvait s'arracher au rêve de ses grands jours, alors que par un de ces malentendus des temps de trouble, des millions de voix de tous les partis s'accumulaient sur sa tête. Le malentendu s'était éclairci,

les suffrages envolés, mais le rêve survivait, un beau rêve, la Présidence de la République, une demi-royauté, mélangée de poétie et de baïonnettes, de littérature et de gibernes, l'éloquence du canon et de la parole. La désaffection semait au vent ces folles espérances. Le délaissé commença de faire vibrer sur sa lyre la note plaintive de l'ingratitude (Elle fut accueillie par une). Salve unanime de grognements et d'éclats de rire. Bien pis encore, la lyre chantait dans le désert, ce que voyant le poète, il fonda un journal pour ressaisir l'opinion.

Mais quelle opinion ? — il n'était plus possible d'abuser les Républicains, ces dupes-modèles. Les Girondins avaient fait leur recette... une bonne. Elle était mangée. Veine finie. De ce côté, les vaisseaux étaient brûlés jusqu'à la quille. Restait le parti conservateur. C'est là que l'auteur de Graziella plaçait son espoir, malgré un refroidissement progressif, chaque jour plus sensible. Il se croyait indispensable à la Réaction, dans la lutte engagée contre la Démocratie, et prétendait, en fesant de son journal un foudre de guerre, redevenir le grand drapeau de la coalition rétrograde.

Il avait deux amis dévoués, deux plumes brillantes, Mr son secrétaire intime Pelletan, Royaliste de la branche cadette, converti subitement à la République, le 24 Février, à cinq heures de l'après-midi, et Mr le Vicomte de la Guéronnière Royaliste de la branche aînée, qui offrait avec l'appui de son talent, celui de sa fortune. Cette trinité se révéla au monde le 24 Mai 1848, sous la forme d'un journal le Bien public, qui fut salué aussitôt le Rien public, en considération de la première personne de la trinité.

Mr de Lamartine était l'enseigne. Ses deux flanqueurs devaient tenir la plume. Mr de la Gueronnière, dont on connaît la morbidesse de style, n'avait pas la fibre assez dure pour le rôle de

18 pourfendeur, réservé à la nouvelle feuille. Mr Pelletan, au contraire, apportait au service du patron toutes les qualités du lutteur, la faconde, l'emportement, la rancune, la facilité des palinodies, mais surtout une haine farouche de la Révolution et de ses hommes. Ils lui avaient tué sa monarchie constitutionnelle, cette monarchie dont il écrivait dans son journal le XIXe Siècle : « Elle a « pour elle la raison publique et l'opinion universelle. » Sans doute, le lendemain de Février, il avait retourné cette même phrase au compte de la République. Mais, en dépit de la souplesse des articulations, on n'aime pas à se donner ainsi des coups de talon dans l'occiput. Ces violents exercices d'acrobate, ~~[illegible]~~ subis par contrainte, doivent un peu remuer la bile. À tous ces titres, Mr Eugène Pelletan devint Rédacteur-en-chef du Bien public ou du Rien public, ~~comme on voudra~~ à volonté.

Il avait son programme Manichéen en partie double : la louange et les caresses à l'exorde, l'insulte et ~~[illegible]~~ le gourdin à la péroraison ; pour le peuple un fagot d'épines ~~habillé~~ façonné en lit de plumes ; la guerre à la liberté sous le nom d'anarchie, aux idées nouvelles sous le nom de Communisme, l'écrasement de la Révolution par le régime militaire. Les promoteurs des Réformes sociales devenaient des brigands armés contre la civilisation, des spoliateurs de la fortune publique et privée, des contempteurs de la morale et de la famille. Les martyrs, échappés aux prisons de Louis-Philippe, allaient être vilipendés et dénoncés par ce fidèle sujet du monarque déchu. Du reste, ceci est l'usage depuis trente six ans.

Dans le quatrième numéro du Bien public, Mr Pelletan ouvrit le feu contre ses anciens adversaires, devenus bien plus ennemis bien plus détestés de février :

« Dans la République, il y a deux partis, le parti

« Révolutionnaire et le parti Démocratique. Le parti Révolution-
« -naire représente la force. il n'a qu'une politique, la violence. Quand
« il a le pouvoir, il procède par intimidation, quand il ne l'a plus, par
« conspiration. « il ne reconnait qu'un argument, le coup de fusil,
« qu'un droit, la victoire. »

« il ouvre les clubs pour s'armer, embrigader des soldats,
« fondre des balles, mouler des cartouches. il fonde des journaux pour
« semer des haines, souffler des colères, organiser des révoltes.

« telle politique intérieure, telle politique extérieure
« Le parti Révolutionnaire n'a qu'une diplomatie, la propagande
« armée. il ne traite avec les autres états qu'à coups de canon. il
« pense qu'il s'agit de mettre le feu aux quatre coins de l'Europe,
« pour faire danser autour des tisons la fête universelle de la
« Fraternité. »

Voici maintenant le portrait de ce que M. Pelletan
appelle le parti Démocratique, pour tromper les simples qui se
laissent toujours prendre aux mots. Dans le bocal décoré d'une si belle
étiquette, figuraient pêle-mêle, les chouans, - Evêques, prêtres, et nobles,
les orléanistes, les soi-disant libéraux, et quelques apostats républi-
-cains, en un mot, toutes les nuances de la Réaction, depuis le plus pur
blanc Henriquinquiste, jusqu'aux teintes bleues du Cavagnaquisme,
coalisées pour l'extermination du peuple.

20

« Le parti Démocratique (usez contre-révolutionnaire) est le parti de l'idée. il n'a d'au-
« -tre arme que la pensée, d'autre propagande que la discussion,
« d'autre politique que l'opinion publique, toujours et naturelle-
« -ment amenée par le suffrage universel au maniement des affaires. »

Ce n'est pas assez. Mr le Secrétaire intime donne à chacun de ces partis son Dieu particulier Spécial. On n'est pas plus jovial.

« Jéhovah, dit-il, est le Dieu Révolutionnaire. —
« arrive un Dieu nouveau, en manteau bleu, le sourire sur la lèvre,
« affable à toute créature, qui guérit les malades, qui ressuscite les
« trépassés, qui bénit les faibles, redresse les ignorants, qui change
« l'eau en vin, multiplie les pains pour nourrir la multitude, qui
« glorifie continuellement la paix du cœur, la douceur de la colombe,
« le travail de l'homme, la moisson, la pêche, la lampe du soir. —
« Ce Dieu est Jésus, et Jésus est le Dieu Démocratique. »

Un éclat de rire se fait la seule réponse sérieuse à
Le seul accueil sérieux pour cette drôlerie, serait c'est un éclat de rire. Un mot cependant. Jéhovah, le Dieu des juifs, n'est-il pas aussi celui des chrétiens, et par conséquent le même Dieu que Jésus? On dira peut-être qu'il a changé de caractère. Pas trop. (mais passons) Serait-ce en qualité de Dieu exterminateur que Mr Pelletan fait cadeau de Jéhovah aux Révolutionnaires? Dans ce cas, il aurait pu le garder pour lui et pour ses amis, les vainqueurs de juin. Il est bien hardi surtout d'octroyer ce chef de file aux socialistes, pauvres enfants de l'atelier, quand la Bourse toute entière, depuis ses grands Pontifes jusqu'au plus mince adorateur du veau d'or, a figuré dans le prétendu Camp Démocratique inventé par le secrétaire intime, ~~c'est-à-dire dans le camp de la Contre-Révolution~~. Tous les juifs étaient

chez vous et avec vous, pitoyable exegete; tous, y compris l'illustre avocat, membre du gouvernement provisoire, qui aurait pu vous faire des observations sur l'incongruité de vos propos à l'endroit du grand Jéhovah.

Quant au Jésus en manteau bleu, je n'en connais point d'autre que celui des Jésuites, sortant de la boutique des bons pères, par milliers d'exemplaires en taille-douce, et il est tout simple que vous en fassiez votre Dieu. Vous lui appartenez de droit. Les Révolutionnaires ne vous chercheront pas querelle sur ~~ce chapitre~~ cet article. Ils vous cèdent Jésus de grand cœur et vous restituent Jéhovah par dessus le marché. Ils seraient seulement curieux d'apprendre où Jésus glorifie si fort le travail de l'homme, y compris la moisson et la lampe du soir. Serait-ce par hasard dans ce passage de l'évangile?

Evangile selon St Luc. Chapitre XII

" . . . . . Et il dit à ses disciples: ne vous inquiétez point de " votre vie, comment vous mangerez, ni de votre corps, comment vous " vous vêtirez: " La vie est plus que la nourriture, et le corps plus " que le vêtement. "

" Voyez les corbeaux, ils ne sèment ni ne moissonnent, " ils n'ont ni cellier ni grenier, et Dieu les nourrit. Combien n'êtes-" vous pas de plus de prix qu'eux?

" Qui de vous peut par son industrie ajouter à sa taille " une coudée? Si donc vous ne pouvez ce qu'il y a de moindre, pour-" quoi vous inquiéter du reste?

" Voyez les lis, comme ils croissent! ils ne travaillent " ni ne filent, et je vous le dis: Salomon même, dans toute sa

« gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux.

« Or, si l'herbe qui est aujourd'hui dans les champs et demain « sera jetée au four, Dieu la veut ainsi, combien plus vous, hommes « de peu de foi !

« Ne vous inquiétez donc point de ce que vous mangerez « et de ce que vous boirez, et ne vous perdez point dans ces prévoyan- « ces vaines.

« Car les gens du monde s'inquiètent de toutes ces « choses, mais votre père sait que vous en avez besoin.

« Cherchez ~~premièrement~~ le Royaume des Cieux et sa « justice, et toutes ces choses vous seront ~~données~~ de surcroît. »

aujourd'hui, ces conseils mèneraient tout droit en police correctionnelle pour cause de vagabondage. « tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » disait autrefois Jehovah, le Dieu Révolutionnaire. Cela ne paraît beaucoup plus moral. il avait bien changé d'avis et de langage avec le temps, s'il faut en juger par les paroles du pâtre en manteau bleu. serait-ce en devenant le Dieu des Conservateurs qu'il était devenu celui des fainéants ?

~~Voilà de jolis conseils. Cette théorie du vagabondage conduirait tout droit aujourd'hui en police correctionnelle.~~ C'est sur ce beau plan que s'est ~~bâti~~ élevé l'édifice ~~immonde~~ de travail de la fainéantise monacale.

Mais laissons Jésus et revenons à ses fidèles. La petite antienne chantée par le secrétaire intime contre les Révolutionnaires et qui devait aboutir à leur massacre, n'est pas effacée du Rituel. On la marmotte toujours dans certaine église dont il est paroissien, voire même chanoine, et elle recrute des dévots. Les partis peuvent se déguiser, ils ne changent pas. Les boucheries de juin sont là pour attester comme quoi le soi-disant parti de l'idée n'a d'autre arme que la pensée, d'autre propagande que la discussion, et surtout comme quoi il n'emploie jamais l'argument du coup de fusil, ni la force, ni la violence ni l'intimidation.

Quant à la conspiration, soyons juste, comme

elle offre un danger, le jusdit parti ne s'en soucie pas et ne s'en mêle jamais bien qu'il en profite toujours. Raton tire les marrons du feu; Bertrand les croque et fusille Raton pour la peine.

Ce prétendu parti démocratique du Bien public a un nom beaucoup plus fameux, son vrai nom celui-là, qui lui restera dans l'histoire: "honnête et modéré". Il a laissé sur sa route une traînée de sang et d'horreurs qui assure son immortalité. ajoutons qu'il vit toujours, qu'il a changé de peau et s'appelle aujourd'hui l'école libérale. On y distingue les vétérans et les recrues. nous aimons à croire que les conscrits ne savent pas au juste dans quel Régiment ils ont pris du service.

M. Pelletan ne s'en tint pas aux généralités déclamatoires contre les gens dont il fait une si charmante peinture. Le désastre du 15 mai livrait à sa colère l'avant-garde du parti Républicain démocratique, les hommes qui avaient attaqué par la parole, par la plume et par les armes la monarchie bien-aimée. La République elle-même ne fermait sur ses plus dévoués soldats les verrous que Février avait à peine eu le temps de tirer. Ce fut une joie immense, un cri universel de triomphe et de soulagement dans tous les rangs de la coalition réactionnaire rétrograde. Elle comprenait que la Révolution venait de perdre ses seuls appuis sérieux, ceux qui paient de leur personne, et que tout le reste n'était qu'une cohue d'intrigants, de plats ambitieux, de fricoteurs de la curée, toujours au feu de la cuisine, jamais à celui de la bataille. aussitôt notre vaillant publiciste de la rue sur les prisonniers de Vincennes, les déchire de ses ongles, les charge à coups

de pieds. après un récit du 15 mai, entortillé d'invectives et de sarcasmes, il termine par cette fanfare : « nous ne trouvons dans ce mauvais chemin « -dor retourné qu'une excellente journée pour la République..... elle a été « la victoire définitive de la Démocratie..... Elle a coupé la mauvaise « queue de la Révolution..... loin de nous effrayer, elle nous a complète- « -ment rassurés. qui parle ainsi ? Le chantre de la Monarchie en 1841. Et de qui parle-t-il ? des condamnés à mort pour la République en 1841. allons ! l'effronterie est une belle chose (comme cet argot contre-révolutionnaire est admirable de cynisme !) — Démocratie... le Conser- -vatisme — mauvaise queue de la Révolution... la République de la veille — ce n'était pas la queue, mais la tête de la Révolution qu'on avait coupée. il ne restait devant la Réaction qu'un peuple trahi, sans chefs, vaincu d'avance. c'est le 15 Mai que la République a péri.

une fois ces ennemis hors de combat, Mr Pelletan prend plaisir à les insulter derrière leurs barreaux. « Consolidons, dit-il, la République « honnête, modérée, pacifique, régulière, sympathique, intelligente (la mal- -heureuse depuis qu'elle était au pouvoir, s'appelait pourtant plus de noms qu'un Hidalgo Espagnol). « alors la République rouge ne sera plus qu'une parodie sur la barricade « de la porte St Martin ou un fantôme dans la prison de Blanqui. »

[illegible] « [illegible].

Mais ce n'était pas assez de la fournée de patriotes engouf- -frée dans le donjon. [illegible] La Réaction voulait y expédier à leur suite

Louis Blanc qui avait représenté au gouvernement provisoire l'élément populaire, bien qu'avec une déplorable faiblesse. Mr Pelletan se mourait d'impatience de voir le prédicateur du Luxembourg enterré dans un cul de basse-fosse. il s'exprime ainsi dans le Bien public du 1er juin :

"... [illegible]
" [illegible]
" [illegible] Qu'aucune complicité, quel que soit le nom qui la protége,
" n'échappe à la main de la justice !... tel est notre vœu ! voilà ce que
" nous avons dû dire, lorsque nous avons vu ce publiciste éminent (Louis
" Blanc) aux prises avec une accusation de complot, se débattant dans
" les convulsions d'un désespoir éloquent, sous les foudres d'un réquisitoire,
" en présence d'une assemblée frémissante, indignée, qui a toujours sur le
" cœur l'outrage fait à sa souveraineté.... quelque grand que soit
" un homme par son intelligence, il est petit devant Dieu et devant son
" pays, quand il lui manque ce qui est la première des vertus publiques,
" la vertu du Citoyen."

un homme manque de la vertu du Citoyen, quand il n'appartient pas à une bande de Royalistes, renégats ou parjures ! renégats, s'ils ont abandonné leur pavillon vaincu pour le drapeau victorieux ; parjures, s'ils ont prêté serment à la République, pour l'étouffer. [illegible] qu'ils choisissent !

Le Minos déroyalisé continue en ces termes : " Mr
" Louis Blanc est accusé de complicité dans le crime du 15 Mai. Le
" débat est engagé. nous serions heureux de reconnaître un innocent. nous

« ne défendrons point un coupable. »

73

Oh! oui, bien heureux ce tendre cœur de reconnaître un innocent! Cela s'est vu par la façon dont il a salué cette innocence reconnue. Et « l'assemblée Nationale, dit-il, a résisté aux « vœux des magistrats, à l'autorité de la commission qu'elle s'était choisie « aux susceptibilités qu'éveille toujours en elle le souvenir des scandales de la « journée du 15 Mai. »

Quelle rage dans ce désappointement! on lui ôte sa proie d'entre les dents, réduites à triturer à vide. Mais patience! ce n'était que partie remise. Ses machoires eurent bientôt leur revanche. L'indulgence de l'assemblée n'avait été que de la peur, devant l'attitude menaçante des masses. La victoire de juin vint lui rendre, avec l'assurance, la liberté de ses ignobles instincts. On vit alors, au mépris de toute notion du droit, cette tourbe sans pudeur recommencer le même procès pour le juger en sens contraire, affichant ainsi, à la face du monde, sa lâcheté de la veille, sa férocité du lendemain et son infamie de tous les jours. Quant à Mr Odilon Barrot, la proie remplacée sous les molaires, se confondit avec les milliers de victimes qu'il avait à dépecer et à dévorer chaque matin dans son journal.

Il ne faut pas demander si le Bien public prodiguait les adulations à un si digne aréopage. Ses mains ne quittaient pas l'encensoir. Il fait constant, par exception, quand l'aréopage s'avisait d'une critique à l'endroit du gouvernement provisoire. Le blâme alors n'allait il pas ricocher jusqu'à Mr de Lamartine, l'impeccable

dont la solidarité couvrait tout le sanhedrin de son ombre protectrice : il y avait d'ailleurs quelqu'ingratitude à chicaner des gens qui avaient donné à la République le premier coup d'assommoir, le plus meurtrier, parce qu'il désarme, le plus difficile, parce qu'il frappe sur la vigueur intacte, (~~double titre à la reconnaissance du parti de l'ordre~~). Que ne fallait-il pas pardonner en faveur des 45 Centimes qui avaient engendré l'assemblée Nationale et tué la Révolution ! Respect aux auteurs de ce bienfait et pas de méchantes querelles ! les nouveaux pouvoirs n'avaient qu'un rôle sage, celui de continuateurs et d'émules de leur devancier. Prêchant d'exemple, Mr Pelletan appelait à grands cris la compression.

Le 15 Mai, cette victoire décisive, n'était cependant qu'un prélude. Si les chefs avaient succombé, l'armée restait debout. La grande guerre d'extermination allait commencer. La Commission exécutive précipitait ses mesures. Des troupes entraient chaque jour dans Paris. Les corps urbains, la garde mobile s'organisaient avec rapidité. Ce fut une joie délirante pour la Réaction de voir ses bataillons parader sur les places publiques, au soleil du printemps. Elle allait donc prendre enfin sa revanche des journées populaires et refouler les mauvaises doctrines à la pointe des baïonnettes ! Les cercles dynastiques retentirent de l'Hosannah de la délivrance. Les provocations s'étalaient sans vergogne. Mr Pelletan se signala parmi les plus fougueux promoteurs de la lutte. Trois mois de pleine liberté, pour tout le monde, n'était-ce pas un scandale pour ce Royaliste de la branche cadette ? Las de se contraindre, il éclata contre les auteurs de la Révolution

Il demanda pour les surveiller et les poursuivre une sorte de

28 ministère de la police générale qui ferait entre les mains du préfet chacun
74
fait que cette centralisation de la police a toujours été considérée comme
l'enseigne du despotisme, parce qu'elle en est l'arme par excellence. Mais Mr
de Belleyme, le ténébreux intime,
aujourd'hui si pointilleux libéral, aurait en 48 trouvé ~~trop de~~
~~[illegible]~~ les procédés de Nicolas trop doux encore
pour les Révolutionnaires.

« Les fonctions d'Edile de Paris, dit le Bien public, se
« sont accrues d'une importance politique immense. On a compris que
« la police générale centralisée de fait entre ses mains, devait y reposer de
« droit. C'est à Paris en effet que viennent se nouer et se dénouer tous les
« complots, toutes les trames ourdies contre l'ordre politique ou l'ordre
« social. C'est là que les imaginations fermentent, que tous les esprits mala-
« difs ou mécontents se rencontrent, que les utopies les plus folles trouvent
« d'ardents prosélytes et de fanatiques sectateurs. C'est là que le Volcan
« bouillonne et que l'émeute tire son premier coup de fusil et recrute son armée,
« une armée Révolutionnaire de plus de cent mille hommes,
« d'esprit, de mœurs, de positions, de sentiments et d'espérances les plus
« contraires, y réside en permanence, à la disposition du premier parti,
« du premier audacieux qui aura l'adresse de s'en emparer. C'est donc là
« que la police doit être grande, forte, prévoyante, active, pleine de philo-
« anthropie et de discernement. »

On reconnaît bien ici la haine implacable du Royaliste pour le peuple Parisien. Cette armée de cent mille hommes, le Paris viril, n'est qu'une horde de mercenaires à la disposition du premier parti, du premier audacieux.

Ah! si cette multitude avait voulu se livrer aux prétendants, les folliculaires de la Réaction n'auraient jamais eu pour elle assez de caresses et d'éloges. leurs calomnies ne prouvent que la rage contre la fidélité ~~Révolutionnaire~~ Républicaine des masses. Du reste, personne encore n'avait rédigé de programme plus brutal au compte du pouvoir absolu. c'est peu. ~~[illegible]~~ Le fougueux ~~[illegible]~~ journaliste ne se borne pas à demander l'omnipotence policière; les éléments de la police elle-même lui sont suspects. Malgré les épurations, Février y a laissé des traces de son passage. Il faut purger la Rue de Jérusalem de ces dernières impuretés et n'y laisser que des Royalistes.

« Que le Préfet, ~~s'écrie Mr Pelletan~~ crie le bien public, que le Préfet, descende hardi-
« -ment dans les profondeurs de la Préfecture de police. Qu'il confie la
« sûreté des personnes à des agents dignes de confiance. Qu'il ne mette pas
« en oubli les vieux et loyaux services, qu'il ait un œil sur chaque club,
« qu'il ait une oreille dans chaque société secrète, ces officines souter-
« -raines des émeutes et des guerres civiles. »

Il n'existait pas vestige de société secrète à Paris sous ce régime de discussion publique. Personne ne sentait le besoin de recourir à l'arme des temps silencieux, et ce provocateur de violences le savait fort bien. Mais il avait deux calomnies toutes puissantes à l'usage quotidien de sa polémique : « Communisme .... société secrète » et il répétait à tort et à travers ce double cri de guerre. Qui donc conspirait contre la République, sinon lui-même, en réclamant l'expulsion de tout ce qui pouvait rester de Républicains à la Préfecture de police, et leur remplacement par les agents de la Monarchie? Ces vieux et loyaux

services dont il provoque la restauration, ce sont les services de la garde municipale et de toute l'ancienne police de Louis-Philippe. (Sur tout ce personnel Royaliste veut faire rétablir en fonctions que le conspirateur conspirateur sans péril, bien entendu, car il avait pour complice l'assemblée parjure.)

Là ne s'en tient pas ~~le conspirateur~~ l'ardent ennemi de la Révolution. Ses invectives, ses outrages pleuvent sur tous les fonctionnaires placés depuis Février. Il les proscrit en masse, et dans quel style!

« ainsi, dit ce professeur de bon goût, quand on a peuplé « les administrations, les ministères, les tribunaux, les Préfectures, les « sous-Préfectures, de gens incapables, médiocres, déconsidérés, qui n'avaient « ni feu, ni lieu, ni Dieu, joueurs d'estaminet par ci, industriels par « là, flâneurs pour le moins, nous dirons : « c'est encore la Révolution « qui les a nommés à leurs emplois. » (Bien public, du 28 mai)

Du reste, ailleurs, l'attaque contre la Révolution de Février se fait à lieu désormais à visage découvert. On ne la flagorne plus, ~~[illegible]~~ 28 mai, dans la bouche des défenseurs sont les plus proscrits. Les fonctionnaires sont des misérables sans feu, ni lieu, ni Dieu! Voulant faire dans l'ordre

Je suppose qu'il trouvera grâce devant l'encyclique pa-pale ce vaillant défenseur de Dieu. Nul séide Catholique ne parle des ennemis de Dieu avec un grincement plus aigu. Certes, il serait tout aussi gai pour les pauvres Diables de tomber en Pelletan qu'en Veuillot.

L'attaque contre [illegible] Un paragraphe additionnel du reste, en le brit, le marque est [illegible]. L'attaque contre [illegible] ~~Voici maintenant notre Gazetier~~ En attendant il qui tonne à la fois contre la capitale et ~~contre~~ la province. « Les anarchistes de Paris connais-« sent parfaitement les excellentes dispositions de Limoges. Ils comptent sur « cette ville pour en faire le boulevard de leur religion. Que le gouvernement « y prenne garde, et qu'il donne enfin aux Commissaires des pouvoirs assez « étendus pour sévir. » (Bien public du 27 mai)

Si, aux futures élections, le grand pourfendeur va quêter les suffrages des ouvriers de Limoges, sa candidature passera d'emblée, comme au faubourg St Antoine, par la grâce des étrivières. Il n'y aura pas de jaloux. Convenons cependant qu'il appartenait surtout à la Démocratie Parisienne

" de témoigner sa reconnaissance et son affection à l'illustre fondateur. Car c'est elle qui a eu la meilleure part dans les distributions de sa cravache. Chaque jour lui amènait ~~son~~ une averse de horions :

« il est facile aujourd'hui, dit le Bien public du 26 mai, de « congédier de la Préfecture de police, des clubs et des casernes, les vainqueurs « en bonnet rouge de la Révolution de Février. On a pour cela derrière « soi l'autorité morale de la France, personnifiée dans la Constituante. « On a la garde nationale réorganisée par le gouvernement et fortifiée « de l'adjonction des ouvriers. On a la garde mobile, la garde Répu- « -blicaine, ces admirables improvisations de la nécessité. On a enfin la « troupe de ligne ramenée dans Paris. »

L'adjonction des ouvriers n'était là qu'une hypocrisie. C'est contr'eux précisément que se complotait la bataille. Les forces énumé- -rées, 200 mille hommes à peu-près, devaient enfler le cœur aux plus poltrons. Quant au prétexte, on le tenait sous la main. Du jour où le gouvernement provisoire avait compris sa bévue des Ateliers Nationaux et reconnu qu'une armée d'ouvriers Parisiens serait toujours une armée Révolutionnaire, la guerre civile lui avait apparu à l'horizon comme ~~une certitude~~ ~~et~~ une nécessité, peut-être comme un bonheur. L'assemblée nationale, la commission exécutive recueillirent en héritage cette perspec- -tive, déjà moins lointaine, et chaque jour rapprochée d'une étape. Un instant, on essaya de marcher sur le fantôme.

Le 12 Mai, le gouvernement décida la clôture des listes d'inscription. Les hommes valides, de 18 à 25 ans, sans famille à Paris, devaient choisir entre l'enrôlement dans l'armée et le licenciement.

c'était trop tôt. Le 15 Mai n'avait pas encore nettoyé la rue de Prag[32]
-tateurs populaires et la Révolution se trouvait en force. On ajourna.
mais à peine les portes du Donjon refermées sur les Républicains, la
Réaction se tourna résolument contre l'armée sans chefs. L'heure
était venue. Mr Sellétan est un des premiers à donner le signal.
Le 29 Mai, il demande que les ateliers nationaux forment « une
« garde nationale mobile industrielle qui aurait aussi ses grades, ses
« drapeaux, ses tambours, et qui irait livrer sur tous les points du terri-
« -toire les grandes batailles de l'industrie. Une ère nouvelle provoque des
« mesures nouvelles. C'est par le sentiment de la gloire, de l'émulation,
« de l'uniforme, que nous devons songer désormais à conduire les masses. »

Pourquoi donc Mr Sellétan fait-il de l'opposition au-
-jourd'hui ? Ses vœux n'ont-ils pas été largement exaucés ? C'est par la
gloire et par l'uniforme qu'on gouverne depuis quatorze ans. De quoi
dès lors peut-il se plaindre ? Sans doute de n'être pas de la maison du
maître comme en 48. Ce troupier, dit-on, est maintenant fabricant
noire, il se raille du fournisseur, et il a déjà réimprimé trois fois au
moins sa fameuse plaisanterie du général disant aux grenadiers,
raidis sur leurs ergots : « Bravo, mes amis ! l'immobilité est le plus
« beau mouvement de la manœuvre. » (1) note

Hei ~~mihi~~ ! ..... ~~quantum mutatus, ab illo~~ ! - Qu'il
est donc changé ce Sellétan de 48 qui avait la fièvre de la giberne,
et ne se contentait pas de baiser chaque matin le derrière à le brave
armée, à le brave garde nationale, à la brave garde mobile, mais

voulait transformer en compagnies de discipline toute la population ouvrière de Paris, et l'envoyer, tambours battants, drapeaux déployés, dessécher les marais de France, sous le régime du code militaire ! Et nous ne sommes pas au bout de ses adorations pour le sabre ! nous en verrons tantôt bien d'autres. Au surplus, on n'avait pas besoin cette fois des conseils du Bien public. Les grands desseins étaient arrêtés. On allait enfin liquider le compte ouvert par le gouvernement provisoire. Avant de le laisser derrière nous, ce gouvernement de malheur, premier auteur de tous nos maux, deux lignes encore pour faire justice des excuses balbutiées à sa décharge, ... les bonnes intentions, l'insuffisance, que sais-je ? ~~nous~~ disons nettement : non ! ce n'est point incapacité, c'est trahison. Les cris de la démocratie lui ont signalé jour par jour l'abyme où il poussait la République : il voyait fort bien et il a passé outre. Il est coupable. On ne l'absout que parce qu'il a été le maître. Certificats de patriotisme et de dévouement, les brevets de sauveur de la société que lui prodiguent les hommes pardonnent tout à la puissance.

parce qu'il poursuivait un but. une preuve, à défaut d'autres, suffirait, seule. ce sont les quant à la démocratie

à l'œil tous les écrivains de la Réaction. ce n'est pas pour rien qu'ils lui rendent grâce

La commission exécutive (MM^rs Lamartine, Arago, Ledru-Rollin, Garnier-Pagès, Marie) semble avoir hésité entre deux façons de déblayer Paris, l'exil ou la mitraille. Elle préparait un travail d'écoulements successifs dans les marais de la province qui auraient rendu bon compte de ces masses proscrites. Mais il eut fallu des acquisitions préalables. L'assemblée nationale se montra hostile aux dépenses de ce genre. Son impatience fébrile repoussait les moyens dilatoires. Il s'établit comme un concert tacite entre les meneurs de toute nuance pour écarter les lenteurs et les demi-mesures. Enfin Mr de Lamartine déclara qu'il fallait en finir par les armes.

pour rendre ce procédé possible

à toute

Le gant était jeté. Les flatteries, ce masque de la peur devant la victoire, tombaient enfin pour laisser à nu sur les visages la haine et la vengeance si long-temps contenues. Ce n'est plus la bouche d'or, c'est la bouche de bronze qui allait arraisonner les foules.

Elles auraient accepté peut-être, et ce fut il est l'insalubrité. mais quel accueil leur réservait ce flot de calomnies qui avait débordé sur la province? une fois isolés, les travailleurs ne se trouveraient-ils point en butte aux pires colères des populations égarées? L'irritation et l'anxiété terraient au cœur le prolétariat Parisien. La presse ennemie savourait ces angoisses et prenait plaisir à les envenimer du fiel de son langage. Aux lamentations des Ouvriers Le Bien public répondait en ricanant que les trois vertus Républicaines étaient la foi, l'espérance et la charité. Il vilipendait le présent, sans promesse d'un avenir meilleur, moyen connu d'inspirer au peuple le regret des oignons d'Egypte. « La République, disait-il, a fait des misères. Elle ne peut « les guérir qu'avec un baume que Dieu verse seulement goutte-à- « goutte sur les blessures » (Bien public du 31 Mai)

Enfin le gouvernement a rassemblé ses troupes, arrêté ses dispositions. L'attaque commence. Il prend l'offensive. Le 19 juin, la commission exécutive raie des contrôles les terrassiers, le 20 les maçons et les charpentiers. La masse demeure impassible, comme si elle flairait le piège. alors on frappe le coup décisif. les hommes de 17 à 25 ans seront enrôlés dans l'armée ou licenciés. Les autres iront exécuter les travaux préparés dans les départements.

ainsi le peuple d'artisans et d'artistes, l'élite de l'industrie
Européenne, le plus riche trésor de la France, était voué à la dispersion,
comme jadis les tribus d'Israël. Paris était condamné. On laissait les
pierres, on emportait les habitants. La famine ou l'exil. ~~il ne fallait pas~~
~~moins pour punir~~ le crime de Février ne méritait pas moins.

La multitude ainsi frappée essaya d'un dernier effort de
Conciliation. Les délégués se présentèrent au Luxembourg, afin de rappeler
de promesses qu'on tenait maintenant pour une insulte, car elles
sonnaient aux oreilles comme l'écho d'une vieille lâcheté. Mr Marie,
Créateur et fossoyeur des ateliers nationaux à trois mois d'intervalle,
ne répondit aux plaintes que par une farouche menace d'extermina
-tion. Plus d'espoir! La bataille Commença.

• je ne raconterai point ici les journées de juin. Elles relèvent
de l'histoire, non de la biographie de Mr Pelletan. il ne doit y figurer
que dans son rôle, et ce rôle n'était pas celui de l'épée, le seul digne en jour
de guerre civile, mais celui de la plume qui tue sans péril, ~~c'est-à-~~
~~dire~~ qui asphyxie. achevons seulement de dire que l'assemblée se
montra jusqu'au bout impitoyable et ne fléchit pas d'une ligne dans
son œuvre de destruction. Des représentants, pour arrêter le Carnage,
proposaient de porter aux ouvriers des paroles de paix. La motion fut
repoussée. « il faut en finir avec les agitateurs ! » criait Mr Garnier-
Pagès, et l'assemblée hurlait en chœur.

Mais à chacun son dû. La palme du Cannibalisme,
dans ces scènes Tartares, revient à la presse modérée, et Mr Pelletan,

du Bien public, peut prendre place aux côtés du Constitutionnel. 18 Les 36
premiers mots sont : « Le temps des paroles est passé. il faut répondre
« à l'insurrection armée par une énergique répression. » Voici alors
se lever, entre les feuilles de l'ordre, la rivalité de la calomnie et de la
fureur. Le Constitutionnel invente les poings coupés aux dragons, les
gardes nationaux mutilés ou empoisonnés, les mobiles pendus et sciés
entre deux planches. Le Bien public dépeint les ouvriers comme des
bandits armés pour le pillage et la dévastation. il les accuse d'enivrer
les enfants, puis de les pousser à la mort, de tuer les blessés qu'on trans-
porte aux ambulances.

Quatre jours entiers, l'imposture et le massacre se
ruent sur le Paris des travailleurs. L'implacable Pelletan qui excite
au carnage par ses sanguinaires accusations contre les insurgés,
garde un profond silence sur les crimes trop réels des légions du conser-
vatisme. il ne dit pas un mot des horribles assassinats qui ensanglan-
tent tous les quartiers de la ville. ~~on ne trouvera pas dans son jour-~~
~~nal~~ La Rép. commence le 23 par le meurtre d'un insurgé prisonnier à St Lazare, ~~le 22~~.

Le massacre du magasin des deux Pierrots

Le massacre par la mobile des insurgés blessés qu'elle
conduisait de la caserne de la rue neuve Ste Geneviève au Val-de-grâce
et à la Pitié.

Le chef de barricade assassiné rue Racine.

Les prisonniers fusillés au Panthéon, place de l'Estrapade,
au Luxembourg.

Les trente-neuf fusillés Rue de Saugirard.

57

Les fusillés de la Rue des Noyers.

Les femmes violées place Maubert sur les cadavres de leurs maris.

Les fusillés de l'hôtel de Cluny, ce prisonnier entr'autres qui reçut trois décharges et à la dernière se releva pour demander qu'on l'achevât, ce qui ne fut pas long.

Cet enfant de douze ans qui mettait ses mains devant sa figure et criait : « ne me tuez pas! ne me tuez pas! » et qu'une balle étendit mort, avant qu'il eut fini de parler.

Les prisonniers jetés dans les caveaux de l'hôtel de Ville et fusillés par les soupiraux.

Les massacres du faubourg St Marceau

Les ouvriers fusillés à la mairie du 9e arrondissement et dont les cadavres furent amoncelés dans la rue jusqu'à la hauteur d'une barricade.

Les prisonniers garottés et jetés dans le canal du Temple par la mobile.

Les trente-cinq prisonniers fusillés dans une cour Rue Vieille du Temple, Les soixante-quinze fusillés au Coin de l'hôtel-de ville, les vingt fusillés Rue Cloche-perche, les dix-sept fusillés devant la caserne Napoléon, les trente-sept fusillés Rue du Roi de Sicile, les quarante-neuf fusillés Place du marché St jean.

Le massacre des prisonniers du clos St Lazare.

Les quarante-neuf prisonniers attachés au pied des lits de la caserne de la Rue de Reuilly et tués à bout portant par les soldats.

Les cent ouvriers et plus, fusillés Rue de la Roquette.

Cet enfant de treize ans pris place de la Bastille qui se mit à genoux en demandant sa grâce et que les mobiles lardèrent à coups de baïonnette en lui disant : « tiens ! voilà ta grâce ! »

Les trente-cinq ouvriers fusillés au pont d'Austerlitz.

Ce prisonnier fusillé et grillé sur un tas de paille, Rue Ménil-montant.

Les cent personnes fusillées dans la cour de la prison de St. Lazare.

Les fusillés de l'Ecole Militaire, du Cimetière Montparnasse ; les quatre-vingt fusillés dans la plaine de grenelle, les cent et plus fusillés dans les carrières de Montmartre.

Arrêtons-nous. Vingt pages ne suffiraient pas à la simple énumération de ces forfaits. On les ignore aujourd'hui. La victoire et la terreur les ont ~~cachés~~ couverts de leur ombre. « tuer et se taire », était la consigne. Le Bien public sut l'observer. obligé deux ou trois fois de sortir de son mutisme, il se contenta d'inventer des versions absurdes et reproduisit la note du Moniteur qui osait nier les assassinats des prisons.

L'histoire n'oubliera pas la proclamation de Cavaignac qui offrait le pardon aux ouvriers : « On vous dit que de « cruelles vengeances vous attendent. Ce sont vos ennemis, les nôtres, qui « parlent ainsi. On vous dit que vous serez sacrifiés de sang-froid. « venez à nous, venez comme des frères repentants et soumis à la loi, et « les bras de la République sont tout prêts à vous recevoir. » Beaucoup d'ouvriers crurent à ces promesses de la République Falloux-Cavaignac : ils se rendirent ~~et furent fusillés~~. on les fusilla

39 Les cadavres des prisonniers égorgés sur tous les points de Paris gisaient encore par monceaux dans des mares de sang, et Mr Pelletan avait bien l'audace d'écrire « qu'après avoir été héroïques, les vainqueurs se montraient généreux. » Sa générosité à lui était d'insulter les vaincus d'invectives, et d'outrages chaque matin, il ouvrait le feu contre eux avec autant de rage que pendant la bataille. Le jour même où l'Assemblée Nationale votait le décret de transportation en masse, il disait, en tonnant contre les insurgés : « l'assassinat sortait « à chaque instant par les fenêtres. »

« L'assassinat, » les coups de feu tirés des fenêtres par des combattants sur des combattants, avis à ceux qui défendent un blockhaus, une maison, une forteresse. Ce sont des assassins d'après Pelletan — « Souvenir, dira-t-il sans doute, que ce sont des insurgés. » Le temps a fait justice des Calomnies, mais non des Calomniateurs protégés par le succès. Ils sont puissants, honorés même de leurs victimes. Qui peut dire quand leur piédestal sera renversé !

Chacun sait si les Républicains ont été passés au crible par la justice Militaire, si elle s'est fait faute de fouiller et de trier dans les montagnes de dénonciations entassées contre eux par la perversité des temps de troubles. Que n'eût-on pas donné pour trouver des stipendiaires ou des assassins ! Mais rien, rien que des faits de guerre, à part l'affaire Bréa, restée unique dans ces Lugubres journées. Or, le dernier mot n'est pas dit sur cet épisode qui demeure réservé. L'histoire est patiente et sait attendre.

Proclamons bien haut, comme résultat d'une enquête

exclusivement dirigée par des ennemis sans scrupule et sans merci, les insurgés de juin, en face de véritables Tartares, furent humains et généreux jusqu'à l'abnégation. ils devaient succomber. c'est le sort des magnanimes, la victoire ne les aime pas.

Le combat fini, Mr Pelletan sortit de sa casemate du Bien public d'où il avait bombardé sans relâche l'insurrection, et l'on fut vaguer au milieu des ruines et des cadavres. il nous a laissé dans sa feuille ses impressions de promenade. il vit les cruautés du vainqueur et ce spectacle, loin d'émouvoir la pitié dans son âme, n'y suscita qu'une émulation de violence et le besoin d'élever l'insulte et les malédictions à la hauteur de ces barbaries.

« ..... De temps à autre, écrit-il, on voit passer des « colonnes de prisonniers entre deux rangs de gardes nationales. Toutes « les horreurs de cette longue bataille semblent écrites sur la figure de ces « hommes qui ont violé dans la lutte toutes les lois de l'humanité. « Leur physionomie est sinistre. on ne sait dans quels bas-fonds l'in- « surrection a pu les recruter. »

« Dans quels bas-fonds ? » Eh ! mais, Mr Pelletan, dans ceux où votre candidature a recruté ses voix. Elle puisait aux mêmes sources, ... ~~dans~~ les ateliers. ils ne se doutaient guère alors qu'ils vous feraient un jour leur député. ils ne soupçonnent probablement ~~peut-être~~ pas davantage aujourd'hui que vous les avez alors livrés au couteau. Votre fortune a été celle des jésuites dans les guerres religieuses : recevoir les bénédictions des enfants dont ils avaient fait égorger les pères.

« Physionomies sinistres ! » Croyez-vous donc la vôtre si rassurante ? M. Vaderin m'a fait peur avec votre photographie, et cependant vous ne posiez pas, comme ces malheureux, devant un tube qui allait vous fusiller. En flânant le 26 juin par les rues, vous avez certainement couru de graves dangers, bien vu on fesait la chasse aux figures sinistres.

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes ?

Comment soutenir Néron qui se plaint des tyrans ?

Un squelette sans doute avait d'autres lunettes le 15 Xbre 1862, et ne trouvait plus tant hideux les visages du faubourg St-Antoine. Il entrait sans effroi dans les bas-fonds, souriant aux cyclopes sinistres, avec d'aimables gazouillements. Une chose m'intrigue. Que pouvait-il bien leur dire à ces Mammifères qui ont des passions et des instincts, mais jamais des idées ? Leur communiquait-il les siennes par impossible, ou supprimant comme déplacé cet attribut humain, se bornait-il à hurler avec les loups ? Je crois, pour ma part, qu'il cultivait beaucoup auprès d'eux cette idée complexe qu'on appelle mystification ainsi, c'est bien un miracle renouvelé des jésuites que l'Exc Rédacteur du Bien public, l'un des grands pontifes de l'extermination, choisi comme mandataire par les fils des exterminés. Si encore ces fils eussent été convertis à la religion du Pontife ! mais point ! c'est parce qu'ils font ce qu'étaient leurs pères, que le candidat sollicite et obtient leurs suffrages. Avec cette chose plus merveilleuse, bon nombre de savants parmi les hommes à la physionomie sinistre, violateurs de toutes les lois de l'humanité, sont sortis de nouveau de leurs bas fonds,

ouvriers de la même œuvre sous une autre forme, pour déposer dans l'urne un bulletin — Pelletan. Serait-ce donc lui qui a changé? Pas davantage. Le député de 63 est, par intention aussi, l'ouvrier de la même œuvre que le journaliste de 48. Questionnez l'homme politique, il va hurler ses anathèmes de juin avec la même furie. interrogez le doctrinaire. Ses classes ténébreuses et Brahmaniques de 1862, qu'est-ce autre chose que le système de 1841, plèbe à la base, aristocratie au sommet? Pas un atome de dérangé. même but, l'exploitation des masses, même moyen, la violence à l'hypocrite. il y a toujours un abyme entre cet homme et ceux qu'il mitraillait jadis, qui l'acclament maintenant. ils l'ignorent, lui le sait.

D'où viennent donc la réconciliation et la méprise? Deux dates ont tout fait. Le 10 et le 2 Xbre. Avec Lamartine et Cavaignac, il était des maitres. Depuis le 10 et le 2 Xbre, il n'en est plus. il a jeté alors sabre, uniforme et moustaches, pour se ranger de l'opposition. mais s'il semble adorer ce qu'il brûlait et brûler ce qu'il adorait, du jour au lendemain, l'apparence peut rendre la place à la réalité, qui reste la même. Il a mis seulement un masque par dessus et chante l'antienne de la liberté. nous la verrons tout-à-l'heure sa liberté. En attendant, l'antienne lui réussit. le peuple est si oublieux! je me trompe. Pour oublier, il faut avoir su, et le peuple ne sait jamais rien.

~~mais~~ revenons. Mr Pelletan n'a pas fini de trépigner les vaincus. après ses dithyrambes forcenés à la gloire de la répression, il devait bien un salut gracieux au Landsturm accouru des provinces pour houspiller un peu ce Paris fabricant de révolutions. On sait que la Vendée avait offert et préparait une levée en masse pour accourir à la défense de..... la République. — ô sublime de l'ironie!

Non! jamais temps ne fut si fertile en miracles*

« au milieu des tristesses de la capitale, ~~écrit~~ le journal de la commune
« Lamartinienne, On se retourne avec bonheur vers tous les frères de la province
« vers tous ces gardes nationaux qui arrivent par milliers, tambours battant
« enseignes déployées. §§ »

trop tard pour la fête du sang, mais à point pour celle de la proscription. L'assemblée élaborait dans ses officines le décret de transportation en masse de vingt mille hommes, l'élite des ouvriers Français. à une telle hécatombe il fallait une étiquette de magnitude, précisément la spécialité de Mr Pelletan. C'est un homme de la Bible, un protestant tout confit en Dieu et en Evangélisme, passé maître dans la méthode chrétienne : exterminer, avec des airs séraphiques.

« Pitié pour les Parisiens, disait-il d'un ton papelard,
« nous trouvons des frères partout où il y a des victimes, » et ~~presque~~ tout aussi
au même instant, ~~tout~~ il rembarrait en ces termes les députés indiscrets qui avaient réclamé
les suspects de leurs départements : « Plusieurs représentants ont mis
« dans leurs réclamations une insistance qui ne peut se concilier avec
« les devoirs de la justice. »

La Fraternité pour les victimes se révèle surtout dans
ces quelques lignes du 3 juillet : « La surveillance ne doit pas seulement
« s'exercer dans les environs de Paris, car des insurgés ont fui jusques
« dans les départements assez éloignés de la Capitale. »

Cette chasse aux fuyards, provoquée par le compatissant publiciste, fut un des dramatiques épisodes de l'insurrection. Beaucoup de ces malheureux se tenaient cachés dans les bois ou les carrières, en proie aux tourments de la faim, aux terreurs de la poursuite. Les gendarmes et les Gardes nationaux les relançaient d'asile

en asile. Les paysans, soulevés par les mensonges de la réaction, les traquaient comme des bêtes fauves. Nombreux de ces infortunés se noyèrent volontairement. D'autres, non moins las de vivre, demandaient la mort aux chasseurs dans les forêts.

En même temps, un rapport du chef de la police de sûreté, concluant à la peine de mort contre une catégorie toute entière d'insurgés, fut inséré in extenso dans le Bien public, sans un seul mot de commentaire, ce qui équivalait à une approbation complète. Nouveau témoignage de pitié pour les vaincus.

En voici un autre plus solennel : c'est le récit des journées de juin, réquisitoire écumant contre le parti révolutionnaire, et panégyrique naïs à bout de la puissance du jour, le général Cavaignac. Cinq jours de carnage n'ont pas assouvi les colères de Mr Bellelan. il pousse la bourgeoisie à la vengeance de tous les efforts de son imagination. il exalte les terreurs par des fantaisies stratégiques qui ont le double avantage de nuire à ceux qui lui sont hostiles et de le poser lui-même en capacité militaire. Ces ouvriers qui ont combattu par groupes isolés, sans concert, ni plan, ni communications, il les dépeint comme des Cauban et des Turenne.

« Des hommes de l'art, déclame ce misérable factum, « des hommes de l'art demeuraient épouvantés devant la longue série de « guets-à-peus que les insurgés avaient inventée et prolongée de rue « en rue, de maison en maison. » De la part des combattants populaire, chaque coup de fusil est un assassinat, chaque barricade un guet-à-pens. Ces radotages de vieille qui couvrent de ridicule un temps lucides, deviennent des arrêts de mort aux heures de délire. la peur et la

haine se fout arme de tout.

Cet ~~excès~~ d'acharnement contre des ennemis à terre ~~trou-~~ avait ~~sa~~ pour compensation ~~dans~~ la bassesse des flagorneries envers le vainqueur. Mr Pelletan brûlait tous les parfums d'Arabie aux pieds de sa nouvelle idole, le général Cavaignac. Si un scrupule ou un remord avaient pu naitre dans cette âme de soldat vulgaire, certes ils n'auraient pas résisté deux secondes aux lignes suivantes :

« La République avait besoin d'une tutelle militaire « pour protéger son berceau. »

« Elle doit commencer par le régime de l'épée. il faut poser « sur le bouillonnement du pays une main vigoureuse, puissamment « armée, pour comprimer de nouvelles explosions. »

« Si nous demandons que la première présidence, explicite « ou implicite de notre jeune Démocratie porte l'épaulette, c'est parceque « nous croyons qu'il faut assurer, escorter militairement les premiers « pas de la République. »

À propos de l'enthousiasme de Mr Pelletan pour l'uniforme, les drapeaux et les tambours, nous avons déjà demandé pourquoi il fait aujourd'hui de l'opposition à un gouvernement si prodigue de ces belles choses. La question revient sous notre plume devant cet accès de lyrisme militaire. N'a-t-il pas au grand complet son idéal ? il semble avoir rédigé lui-même le programme de ce qui existe, avec les motifs à l'appui. La tutelle militaire, le régime de l'épée, la main qui comprime les bouillonnements et les explosions, rien de tout cela ne fait défaut, je pense, bien au contraire. D'où vient que ~~Mr Pelletan~~ l'ex-admirateur n'est pas satisfait ? il ne l'était pas du moins

avant son élection. Car je crois son humeur bien calmée ~~aujourd'hui~~, malgré les apparences. Douze ou quinze mille francs par an pour le solide, une tribune ou à peu près pour la gloriole, changent singulièrement le point de vue. ~~Il~~ Notre publiciste est de la maison ~~désormais~~ maintenant ou à peu près, et comme il y a pénétré par l'opposition, il doit garder ouverte sa porte d'entrée, voilà une réponse qui en vaut mille. Je ne ferai plus de question indiscrète.

Mais avant le 31 Mai 1863, lorsque cette opposition n'était pas encore une simple enseigne, mais une hostilité sérieuse, comment la justifier? je me suis laissé dire que, dans ce temps-là, l'uniforme produisait sur Mr Pelletan l'effet de l'eau sur l'hydrophobe ou du rouge sur le taureau. Qu'était-il donc survenu dans son cristallin pour lui brouiller ainsi la vision et retourner toute son optique? Eh! quoi, l'épée, l'épaulette, l'escorte militaire, &c, n'était-ce point, tout cela, de l'uniforme à pleine prunelle? ~~et~~ de l'uniforme si cher à son cœur, si doux à son œil! il ne pouvait s'en rassasier dans le Bien public. il ~~voulait~~ en eût affublé la France entière. Qu'il ne se rejette pas sur l'uniforme de la garde nationale pour expliquer ses anciennes tendresses. la tutelle militaire, la main vigoureuse, le régime de l'épée, Rien de ~~tout~~ cela n'est la garde nationale. C'est bel et bien le Prétorianisme; ~~et~~ il en était fou. Sa fantaisie a commencé à lui passer le 10 Xbre 48. Elle s'est évanouie le 2 Xbre 51. trop tard, Mr le Secrétaire intime, trop tard.! Peut-être ~~allez vous~~ dira-t-il: « j'ai demandé le régime « de l'épée, mais non le règne du sabre. C'est bien différent. » ~~Vous~~ ~~êtes~~ il est très-capable d'une si belle distinction. En général, ~~votre~~ sa logique est de cette force. ~~Essayez~~ Qu'il essaie donc. ~~Qui fait si~~ l'argument ne passera ~~pas~~ peut-être

d'emblée ! ~~vous avez~~ eu de plus étonnants triomphes. Les vieux insurgés de juin ne ~~vous~~ l'ont-ils pas fait leur député ? Qui eût prévu celle-là ?

Voici maintenant le coup d'encensoir à la giberne ~~du moment~~ de l'époque victorieuse, le Général Cavaignac. Le tour en est bizarre.

« Nul chef ne fut mieux choisi. Sous l'écorce du Soldat, « sous la simplicité de ses manières et l'austérité de sa pensée, on pressent « un de ces hommes qui ont échappé à Plutarque pour retomber « dans notre époque. »

Quel corps élastique que ce général, s'échappant des mains de Plutarque pour rebondir jusqu'en 1848 ! il ne faut pas s'étonner si, au bout d'une parabole de cette amplitude, le héros en retombant a fait une si lourde chûte. ~~en retombant dans notre époque~~.

Le paroxysme soldatesque continue dans toute sa violence chez notre ~~publiciste~~ Gazetier : « Le gouvernement de la République « est militaire, crie le Bien public, parceque la République « est attaquée à coups de fusil. C'est l'attaque qui a nécessité la « défense. Or, la défense ne pouvait être sérieusement entreprise que « par nos vieilles moustaches d'Afrique. »

Ce sera vraiment une légende dans l'histoire et le désespoir des pauvres écoliers que cette année 1848 ! Qui pourra jamais leur expliquer ce conte des mille et une nuits ? à ~~[illegible]~~ 18 ans de distance, déjà les nouvelles générations commencent à y perdre leur latin et même leur Français. Imaginez la mine de l'auditoire, quand un savant lui conterx la chose le plus clairement possible, à peu-près ~~en ces termes~~ comme suit :

« De l'an 1832 à 1839, les ouvriers de Paris avaient essayé
« trois fois de renverser à coups de fusil la monarchie de Louis-Philippe.
« ils furent battus. Les vieilles moustaches d'Afrique, (nom pittoresque
« des généraux) très irritées de ces ~~[illegible]~~ agressions contre leur monarque, ne
« cessaient de répéter, en se tortillant du bout des doigts : « il faudra
« donner une sévère leçon à ces coquins de Parisiens. — nous corrigerons
« ces coquins de Républicains. » ~~Enfin~~ Malgré les menaces, Paris au mois de Février 1848, ~~Paris~~
« s'insurge une quatrième fois, chasse Louis-Philippe et proclame
« la République qui s'installe aux acclamations de la France. »

« Le 15 Mai, une conspiration éclate contre la Ré-
« publique, et ses auteurs ~~et~~ les principaux Républicains, chefs des précédentes insurrec-
« tions sous Louis-Philippe, sont mis en prison par le gouvernement.
« Au mois de juin, la République est attaquée à coups de fusil par
« les ouvriers parisiens qui l'avaient établie en Février. Elle est défendue par les vieilles moustaches d'Afrique qui auraient bouleversé ciel et terre pour empêcher son avènement. Ce n'est pas tout. Mr Thiers, l'ex-
« ministre de Louis-Philippe, Mr Berryer, le Représentant d'Henri V,
« Mgr Parisis, Evêque de Langres, Mr l'abbé Danielo, prêtre bas-
« breton du Morbihan et une foule d'autres Royalistes ~~des deux~~
« ~~branches~~, qui ont en horreur la République, ~~s'empressent~~ d'appeler ~~au~~ à son secours ~~de la République~~
« les ~~vieilles moustaches d'Afrique, puis~~ les chouans de Vendée et
« de Bretagne, ~~qui~~ exercent encore plus et préparent en sa faveur ~~apprêtent~~ une levée en masse. ~~En même temps,~~
« les grands seigneurs légitimistes dépêchent à son aide ~~ils font venir à Paris~~ un bataillon de 1200 garde chasses, ~~fournis~~
« ~~par les grands seigneurs légitimistes, et~~ toute cette ~~vaillante~~ ar-
« mée, d'entre ces monarchistes, sous les ordres des ~~sous le commandement des susdites~~ vieilles moustaches, ~~[illegible]~~ combat
« à outrance pour sauver la République ~~[illegible]~~ de l'assaut des Républicains.

« Un célèbre publiciste, M. Pelletan, grand enthousiaste de la monarchie qu'il
« avait déclarée en 1841 le seul gouvernement raisonnable et possible,
« se distingue surtout dans son journal par sa défense acharnée de la
« République contre les ouvriers Parisiens qui l'avaient fondée malgré
« lui. ~~Tous les matins, ce Royaliste poursuit d'effroyables clameurs les~~
« ~~Républicains, ces atroces ennemis de la République. La République!~~
« ~~la République! Ce nom retentit comme la foudre à chaque ligne~~
« ~~de sa gazette~~. Enfin la bataille est gagnée, les Républicains sont
« massacrés, transportés, exterminés. La République est victorieuse
« et.... enterrée. »

« Si vous me demandez ce que c'est que la Répu-
« -blique, je ~~vais~~ cède la parole à ce même Pelletan, ~~et~~ l'un de ses
« (plus magnifiques) protecteurs, qui ~~vous~~ va vous en donner une
« définition admirable :

« ..... ils sont Républicains, dit-il en par-
« -lant des Paysans de Saône-et-Loire ; ils sont Républicains. Car
« leur République à eux, immense majorité, j'allais dire totalité
« de la France, leur République, c'est le sol, c'est la religion, c'est
« ~~no~~ le ménage, c'est l'épargne, c'est la justice, c'est l'amélioration
« du travail, c'est tout cela écrit partout en lois, en votes, en scrutins,
« et... en institutions de bienfaisance. »

~~[illegible]~~

« [illegible] « Remarquez, Messieurs, la har-
« diesse et la beauté de ces images : La République, c'est le sol
« écrit en institutions de bienfaisance, c'est la religion écrite en scrutin,
« c'est le ménage écrit en votes. Cette définition si nette de la Répu-
« blique vous apprend aussi que, sous la monarchie, il n'y a ni sol, ni
« religion, ni ménage, ni épargne, ni justice, ni amélioration du
« travail. Car toutes ces choses étant les ingrédients constitutifs de la
« République, ne peuvent l'être de la monarchie qui en est l'opposé.
« Voilà, Messieurs, la leçon d'histoire est finie. — Sur ce, les auditeurs
« se lèvent, et s'ils ne comprennent pas, c'est probablement qu'ils
« appartiennent à la classe ténébreuse qui a des instincts et des
« passions, mais jamais des idées. »

Rentrons en scène, nous sommes au commencement de juillet. Le secrétaire intime, à genoux devant l'homme de Plutarque retombé dans notre époque par une courbe de 1800 ans, lui adresse cette harangue :

« Celle, général, la France a confiance en vous. Elle vous suit
« du regard dans cette nouvelle épreuve. Ne trompez pas votre fortune. Re-
« foulez devant le poitrail de votre cheval les derniers débris de l'anarchie...
« écartez du bout de votre épée les derniers obstacles. »

Mr Pelletan [illegible] dans ses appels au sabre il ne permet pas que les Prétoriens le remettent au fourreau. Il veut en finir et avec les hommes et avec les choses. Les derniers débris de l'anarchie, ce sont les ouvriers qui ont échappé au carnage. Que le général d'Afrique, comme

St Georges vainqueur, le foule aux pieds de son cheval. St Georges représente ici le Conseil de guerre et la transportation. quant aux derniers obstacles, c'étaient la liberté de la presse et la liberté de réunion. Le Dictateur en effet va les écarter du bout de son épée.

Le 11 juillet, présentation : 1° d'un projet de loi qui soumet tout journal politique à un cautionnement de 24 mille francs ; 2°, d'un projet de loi contre la presse ; 3°, d'un projet de loi contre les clubs. La loi du cautionnement fut votée séance tenante. L'assemblée soi-disant nationale avait hâte d'étrangler la presse populaire et d'arracher la plume des mains à quiconque ne possédait pas un gros capital. Lamennais, fourvoyé quatre mois dans la réaction, mais dégrisé déjà par les Journaux de juin, comprit les projets des meneurs. Le 12 juillet, son journal parut encadré de noir. « Le Peuple Constituant, disait le dernier numéro « est né avec la République et il meurt avec elle. Silence au Sauveur ! » La République était morte le 26 juin sous les baïonnettes Royalistes, ou plutôt elle avait achevé de mourir.

Comme on peut le croire, Mr Pelletan n'était pas de l'avis de Lamennais. il trouvait le cautionnement admirable. « La République se « réglementa, disait-il, elle s'organise. Dans l'état de nos mœurs politiques, nous « n'hésitons pas à reconnaître que le principe du cautionnement est salutaire. « ..... avec le Cautionnement de 24,000 francs, on pourra toujours faire un « journal, si on s'appelle Mr de Lamennais ou Mr de Girardin, « si on représente quelque chose de sérieux dans la Société. mais on ne pourra « pas faire une feuille qui s'appellera le Père Duchesne ou le journal de la Canaille « le Cautionnement, réduit à cette mesure, ne sera une entrave que pour la licence.

« il sera une force pour la liberté. La société a le droit de demander des garanties
« au journal. »

Le crime du Père Ducherne était d'avoir le plus fort tirage de Paris et de se vendre à quatre vingt mille exemplaires, quand le Bien public n'en pouvait débiter trois mille. Voilà pourquoi il fallait le supprimer. Une publicité de quatre vingt mille ne représente rien de sérieux dans la société. Le Cautionnement ne représente que 80,000 coquins à transporter. La secrétaire intime n'inventait pas la femme antithèse. Le Cautionnement sera une entrave légitime pour une pareille [illegible] motivées, lois de tonquin et de censure, liberté et licence. Elle avait défrayé déjà tous les réquisitoires de la restauration, toutes les lois, motivé toutes les lois.

« Mr de la Mennais, continue le ~~publiciste~~ polémiste libéral, n'a pas
« vu qu'après une crise aussi horrible que celle à laquelle nous venons d'échapper,
« la civilisation n'avait pas de meilleur abri qu'un camp et d'arme plus puis-
« sante qu'une épée. »

Ce n'est pas du tout-à-fait cette chanson que chante aujourd'hui l'ancien proscripteur dans ses brochures et dans ses manifestes électoraux. Il demande la liberté. Pourquoi l'a-t-il détruite? il a baillonné la presse avec la poignée du sabre, parceque le sabre alors était dans la main de ses patrons. La société prisonnière dans un camp de Prétoriens, tous les journaux du peuple anéantis d'un seul coup, le monopole de la parole rendu à la fortune, voilà ce qu'il célébrait avec transport.

Qu'on ne s'y trompe pas, du reste. Malgré de vains semblants, sa pensée est toujours la même. Ce qu'il voulait alors, il le veut encore, ainsi que l'école libérale, engagée toute entière en 48 dans la Réaction. Ces Messieurs réclament à grands cris la liberté, mais ils repoussent la licence. La licence, c'est la liberté du parti populaire. Rien de changé ~~au fond entre~~ de 48 à 65, il n'y a qu'un masque de plus.

Après les journaux, les clubs. Ils n'eurent pas d'ennemi plus acharné que Mr Pelletan. Sa feuille retentit dans la clame de clameurs contre la clubérie.

Chaque diatribe débutait régulièrement par une hypocrite ~~profession~~ hommage de respect ~~pour le~~ au droit sacré inviolablement de réunion. Ce fut la manœuvre constante de ce Tartufe, de démolir toutes les libertés en feignant de les défendre. il usa de cette tactique pour faire triompher appuyer toutes les mesures de violence compression, la loi sur les attroupements, l'état de siège, la dictature militaire, la suspension arbitraire des journaux, le cautionnement, l'étranglement de la presse. Pendant cinq mois, il fut l'aide-de-camp de la police dans la campagne contre les clubs. il n'avait ~~pas~~ même pas attendu l'initiative du gouvernement. La Réaction ne marchait pas assez vite au gré de son impatience ~~contre révolutionnaire~~. Dès le 30 Mai, il insérait dans son journal un projet de baillon en six articles, avec l'accompagnement obligé de Salamalecs au droit sacré de réunion.

Le Bien public fut pour le gouvernement un très-actif conseiller de police. Mr de Lamartine, toujours poursuivi par le spectre du 17 Mars et du 16 Avril, soufflait ardemment la haine des réunions libres à son dévoué secrétaire, lequel, en bonne conscience, n'avait pas besoin de souffleur et savait ce rôle sur le bout du doigt. Mais enfin deux chevaux tirent mieux qu'un seul. Le disciple s'exaltait sous l'inspiration du maître et sous l'influence des événements. La bataille de juin porta jusqu'au délire sa fureur contre les clubs.

Comme tous les Royalistes, Mr Pelletan avait subi avec une rage sourde la catastrophe de Février qui ouvrait battantes les portes de la liberté. La disparition du timbre et du cautionnement avait tiré la presse des griffes du Capital. ~~[illegible]~~ Les clubs dressaient une tribune à chaque citoyen. Désormais le peuple pouvait librement écouter et lire, mieux encore, écrire et parler. En France, nulle aristocratie, nulle exploitation ne saurait survivre à un tel régime. quel crèvecœur pour les théoriciens de

classes ténébreuses et Brahmaniques! Le fiel amassé trois mois lecer remontait à la gorge et les étouffait. Les défaites de Mai et de juin rompirent la digue. Le Brahmine Pelletan se rua comme un éléphant de guerre sur les portes des antres d'anarchie.

« Le club, s'écrie ce fougueux champion des castes, le club « fut en quelque sorte le fusil chargé de la Révolution, qui se mettait en « sentinelle dans une guérite, attendant l'heure de recommencer l'action. « tous les discours, toutes les motions, tous les actes dans certains clubs « non pas tous (1) assurément, mais plusieurs, ne tendaient qu'à organiser, « qu'à discipliner, qu'à surexciter tous les éléments de l'anarchie. Les faits « étaient interprétés, les paroles calculées, de façon à aigrir et à pousser les « classes l'une contre l'autre. On n'y laissait flairer au peuple que l'odeur « de la poudre. Ce n'était pas seulement une école mutuelle d'insurrection, « c'était aussi et surtout une caserne. On y portait des armes, on y fabri- « quait des cartouches, (2) on y distribuait des rôles, des mots d'ordre, des « commandements. » (Bien public du 9 juillet)

Tel est le langage, telle est la politique de l'école libérale, quand elle tient le pouvoir. « Les clubs sont des fusils et les journaux des « bourres pour les charger. Peut-on, sous prétexte de liberté, tolérer ces instru- « ments d'assassinat? » Que ~~personne~~ nul ne s'y trompe, ce qui s'est fait hier se ferait demain. Les clubs du parti populaire seraient mis sous scellés comme

(1) oh! non, pas tous assurément! Pas les clubs légitimistes, ni les clubs Orléanistes, ni les clubs catholiques qui pullulaient dans Paris. Ceux-là étaient de bons clubs, bien pensants, des clubs d'amour, de paix, de bénédiction, et pas des fusils chargés. Cela fut bien visible par les aimables massacreurs qui en sortirent le 26 juin, pour la fête des expiations. (2) inutile de dire que ce roman sur les clubs n'est qu'un tissu d'odieuses calomnies. —

fusils, ~~leurs~~ journaux au pilon comme cartouches. malheur aux mais qui mordront à l'appât libéral! c'est par les actes qu'il faut juger ces fourbes. leurs paroles ne sont que des hameçons meurtriers. comparez le Pelletan de 48 et le Pelletan de 64, la nuit et le jour. c'est cependant toujours le Pelletan libéral. mais ~~dans un cas~~ en 48 il est le maître, dans l'autre il ne l'est plus.

Ces hommes ne reculent devant rien, quand ils sont les plus forts. ~~c'est par la calomnie qu'~~ ils justifient la violence. par la calomnie Voyez le Bien public disputant à son frère aîné le Constitutionnel la palme de l'imposture. il invente les clubs-casernes où l'on porte des armes, où l'on fabrique des cartouches. mensonge infâme, mais fort utile. Ces Diatribes de Mr Pelletan furent ~~le~~ pour leur bonne part dans la fameuse loi du 28 juillet 1848 qui interdit les sociétés secrètes et réglemente les clubs. quant aux clubs, la réglementation ~~n'a pas tardé à être~~ s'est complétée ~~plus tard~~ en 49 par la suppression. ~~Reste aujourd'hui [illegible]~~ De cette loi ~~le~~ ~~[illegible]~~ il ne reste aujourd'hui que l'art. 13 si laconique: « les sociétés secrètes sont interdites. » Pénalité, 15 jours à 4 ans d'emprisonnement. Point de définition de la société secrète. Le tribunal définit à ta guise. la définition varie selon les besoins de la cause. C'est en vertu de cette loi de la Constituante, sollicitée à grands cris par Mr Pelletan, et les libéraux ~~qu'il y a aujourd'hui dans les prisons~~ ~~avait naguères (1861 à 1865)~~ que naguères (de 1861 à 1865) les prisons renfermaient des citoyens condamnés à trois et quatre ans de captivité.

Le Bien public l'accueillit comme une ~~cette~~ loi de salut par des chants de triomphe. « La République, ~~s'écriait le tyrtée du baillon~~ au baillon s'écriait: » vivait-elle par les clubs ou mourait-elle par les clubs? n'était-ce pas au « contraire dans ce perpétuel entassement de passions pressées les unes contre « les autres, échauffées les unes par les autres, que se gagnait le typhus de « l'insurrection? » ~~Et plus loin:~~ « il était nécessaire de réglementer le « droit d'association, précisément pour le sauvegarder, pour ne pas le laisser « aux mains des factieux comme une arme contre la République. »

Quelle touchante sollicitude pour la République dans ce monar-
-chien! avec quelle chaleur filiale il la protège contre les factieux qui
étaient enterrés pour elle dans les oubliettes du Mont-St-Michel en 1841,
lorsqu'il publiait, lui, sa magnifique profession de foi en l'honneur de la
Monarchie! Les Républicains, qui avaient donné leur liberté et leur vie pour
la République, sont ses ennemis, de la République, et ses vrais ~~ses loyaux~~ ~~les meilleurs amis~~ défenseurs, ce sont
~~les meilleurs amis~~ les braves gens qui l'avaient si long-temps maudite et tenue aux fers.
ainsi va le monde. il faut changer souvent d'habit pour rester neuf. Si
des gueux qui meurent avec une loque sur ~~la peau~~ le corps, sous prétexte que cette
loque est leur drapeau, et vive Mr Pelletan, une vraie gravure du jour-
-nal des modes pour la variété et la fraîcheur des costumes!

On l'a vu déjà passer de l'adoration à l'horreur de la
bimbeloterie militaire. La Réglementation a eu même fortune. il la
demandait à cor et à cri. c'était la goutte d'eau dans le désert, l'ancre
de miséricorde. aujourd'hui quel revirement! Elle lui donne des attaques
de nerfs! il ~~crie~~ hurle en désespéré avec toute l'école libérale. « ôtez! ôtez cette
« réglementation qui m'étouffe! de l'air! de l'air! » ~~il faut~~ traduisons: La
« Réglementation est ~~un~~ de l'oxygène pur, ~~Nectar~~, quand je réglemente. cela signifie: ~~[illegible]~~ ~~elle est un~~ Vomi-
« ~~tif~~ carbonique, quand je suis réglementé. ~~Les vomitifs~~ l'acide carbonique ne sont faits que pour
« ~~les~~ ces chiens de Révolutionnaires. ~~à la~~ à preuve la grotte (~~de chiens le prince~~ de Pausilippe.

Mr Pelletan se hâta d'en administrer un dernier don
ces malheureux clubs, au moment où son officine, le Bien public, à
bout de drogues, allait mettre la clé sous la porte. ~~Du reste~~ Du reste, ces drogues ~~ses mé-~~
~~dicines~~ n'avaient rien perdu pour cela de leur virulence. lisez plu-
-tôt le 15 9bre: « On n'entend dans les clubs que des paroles de haine.

« On n'y voit que des gestes de colère. Leur politique c'est la provocation, et « toujours et partout l'appel aux armes. » Que penseront de cette ~~guerre~~ honnête pour les (des) ~~aux~~ gestes ceux qui ont vu Mr Pelletan, le plus effrayant gesticulateur de l'époque, se démener dans de véritables convulsions, comme la pythonisse sur son trépied d'asphyxie? il n'y a vraiment que la pivoine pour se plaindre du rouge. Voilà les clubs enterrés! passons maintenant à la presse, dont le croquemort ~~[illegible]~~ des libertés va escorter le corbillard, toujours avec son goupillon spécial d'eau bénite. Je dis: « passons », vû l'impossibilité de faire suivre comme notre fossoyeur qui menait de front les deux contrats mortuaires enterrements. Je ne puis les ~~suivre~~ accompagner moi que l'un après l'autre. J'ai déjà dit le premier coup de poignard, le cautionnement. Le second est la loi du 11 août sur les crimes et délits de la lettre moulée.

Le trompette ordinaire de la Réaction (le bien public) sonna la charge. Un mois ~~avant~~ auparavant, le 12 juillet, il rééditait le fameux axiôme « la liberté de la presse se perdrait par ses excès », axiôme qui avait traîné 34 ans, dans les innombrables ~~réquisitoires~~ réquisitoires des deux monarchies Bourboniennes. Il ajouta: « toute liberté exige sa garantie. L'expérience, sous ce rapport, a parlé plus haut que la « théorie. » La théorie alors n'était plus pour ce brosseur de Cavaignac qu'une drôlesse, une prostituée des idéologues. — L'expérience, lisez: « la routine, le bon plaisir, la peur » — L'Expérience, voilà l'Égérie des hommes sages et gouvernementaux! Pas n'est besoin de dire que la pauvre théorie est un peu rentrée en grâce, depuis qu'elle est utile à l'ex-secrétaire intime. Qu'elle ne s'y fie pas cependant, et s'il lui arrive encore d'avoir affaire à ces Messieurs les libéraux, qu'elle tienne son paquet ~~toujours~~ tout prêt pour retourner à St Lazare.

La loi votée, son promoteur en fit une chaude apologie : écoutons le phœbus instructif de ce philosophastre ; et mettons-le soigneusement sous verre

« On confond presque toujours, dans les discussions de liberté, « deux choses profondément distinctes : la philosophie et la politique. « Parceque la philosophie, dans les solitudes de l'abstraction, a paru en- « -trevoir la souveraine justice, est-ce une raison pour qu'elle puisse « immédiatement l'atteindre ? Parcequ'elle s'est dit par exemple : le « droit absolu pour chacun, c'est la liberté illimitée de la parole, « c'est la liberté illimitée de la jouissance, c'est la liberté illimitée de « réunion, est-ce à dire pour cela qu'elle puisse entièrement et pleine- « -ment appliquer ce droit absolu à la société ? Non, et pourquoi ? « Parceque la société est finie, qu'elle est mobile, changeante, contra- « -dictoire dans l'œuvre et par l'œuvre même de ses métamorphoses ; « parcequ'elle est la pauvreté en rêvant la richesse, parcequ'elle est « l'inégalité en rêvant l'égalité, parcequ'elle est la souffrance en rê- « -vant la justice, parcequ'elle est enfin un corps toujours en formation, « &c, parceque si la philosophie a des ailes, la société n'a que des « pieds. » « La Philosophie, dit le principe de la Démocratie, « exige que tout homme ait le droit de tout dire et d'ouvrir toute « espèce de club pour lui et pour ses amis »

« La Politique répond : " On vient de laisser tous les citoyens « écrire sans restriction et pérorer sans difficulté, et la guerre civile est « sortie de cette expérience. Votre principe est excellent, mais il retourne « contre moi en coups de fusil. »

« Nous croyons avec la philosophie que la pleine liberté est la « souveraine vérité, mais devant nous — à l'horizon. »

[illegible]

La servitude comme application de la liberté, tel est en deux mots le résumé de cette métaphysique.

Quand un principe, reconnu excellent, retourne en coups de fusil contre une politique, cela prouve que la politique est exécrable, et c'est elle, non le principe, qu'il faut étrangler.

On se permet quelquefois, je le crains, des plaisanteries sur le couronnement de l'édifice. Convenons qu'il n'a ni la poésie ni la perspective infinie de la liberté à l'horizon. — après tout, les étages ne s'entassent pas sans fin, et si on laisse sans toiture un bâtiment en construction, ma foi, ... la pluie s'en mêle et l'effondre à demi achevé ~~il croule par la pluie, avant~~ ~~achèvement~~ ~~d'être~~ achevé. Mais courir après l'horizon, voilà un exercice ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ encourageant! c'est celui que nous offrait en 48 pour récréation l'un des maîtres de l'école libérale. C'est celui qu'elle (que ladite école) est prête encore à nous offrir demain. (nous offrirait encore demain)

L'école libérale veut la liberté, certainement, oh!... pour tout le monde, mais la liberté —— à l'horizon. Car l'autre est une expérience d'où il ne sort que la guerre civile. n'oublions pas la saine doctrine : « En matière de liberté, il y a deux choses profondément « distinctes, la philosophie et la politique. » Les éminents professeurs tiennent dans la poche gauche la philosophie pour les temps d'opposition, et dans la poche droite la politique pour les périodes de gouvernement. C'est la poche gauche qui est présentement de service, et il en coule avec majesté un large fleuve de philosophie. Vienne le pouvoir, et de la poche droite il s'élancera un torrent de politique capable de transporter fort loin les nigauds

attardés le nez ..... à l'horizon.

Il est bien entendu d'ailleurs que les coups de fusil sont toujours le dernier mot de la presse et de la parole populaire, jamais le résultat des calomnies, des provocations et des complots d'une tourbe de pamphlétaires royalistes parvenus, sous le masque d'apostat, à faisir les rênes de la République, pour la ramener à la Royauté par la famine, le désespoir et la guerre civile. Du moment que ces factieux personnages ont daigné renier leur religion et s'affubler de la cocarde victorieuse, la direction de la Société leur appartient de droit comme Républicains du lendemain, et les Républicains de la veille, éprouvés par un long martyre, ne sont plus que des factieux sous la République, comme sous la Monarchie.

« Apostats ! » diront-ils une fois de plus, « de quel droit cette « flétrissure d'une conversion sincère ? La République était-elle le pa« trimoine d'une poignée de sectaires, retranchés dans leur petite église, « portes fermées au reste du pays ? » Cet fut l'arrogant premier mot du thème Royaliste qui aboutit à la proscription systématique de Républicains. On ne peut s'empêcher de dire : « tant pis pour les dupes de ce « guet-à-pens qui se dénonçait suffisamment lui-même par l'effronterie du sophisme.

Que des ouvriers, des commerçants, des cultivateurs, des industriels, étrangers au maniement des affaires publiques, professent la neutralité en matière d'état, rien de plus naturel. Cette presque totalité du pays, qui n'émarge pas, elle, qui ne dogmatise encore moins

01 (pas davantage) qui ne connaît le gouvernement que par l'impôt et l'obéissance
a bien le droit de transférer indéfiniment ses sympathies d'une forme à
une autre, sur le simple espoir d'une amélioration dans le régime politique.
les illusions lui sont permises comme les revirements. elle cède à un intérêt
si légitime qu'il devient un principe.
Au contraire, lorsque
Mais que des publicistes comme Mr Pelletan, des législateurs
par vocation, des docteurs en Science sociale, absorbés dans l'étude du meilleur
gouvernement possible, ayant, avoir proclamé l'excellence de la Monarchie,
virent lof pour lof à l'ordre du Canon, et viennent proclamer l'excellence
de la République, voilà qui n'est ~~honorable ni~~ admissible à aucun titre.
jeter son idéal par dessus bord, sur un geste de la force, libre, c'est le fait d'un
apostat. — Serait-ce donc qu'on doit rester cloué à une croyance, sous peine
d'infâmie ? non certes, toutes les évolutions de la pensée sont libres et légiti-
-mes, sous l'empire de la Conscience, à la condition du désintéressement et de
la sincérité. mais changer de culte et d'autel au gré du succès, traîner d'un
camp à l'autre ses convictions, à la queue de la victoire, c'est le métier du
goujat enrôlé dans les bagages pour butiner les cadavres des deux armées.
C'est le métier qu'ont fait ces brusques transfuges du Monar-
-chisme, se jetant sur la République en pillards de la
fortune, et encore une fois tant pis pour les vaincueurs, s'ils n'ont pas
balayé, au moment de l'invasion, cette mée de chenilles, qui venaient
les dévorer) Donc, [redacted] La liberté... en peinture, tel était le dernier
mot de Mr Pelletan et de l'école libérale, l'an 1848, en temps de politique.
aujourd'hui, c'est autre chose, nous sommes en temps de philosophie. La

pleine liberté a reconquis les bonnes grâces de ces Messieurs qui font de très-mauvaise humeur contre ..... l'horizon, Le ex-secrétaire intime a fait son latin et roucoulé une palinodie intitulée le Termite. — Plaçons en regard les deux musiques.

Bien public du 13 juillet 1848

..... « La Philosophie, dit le « principe de la Démocratie, exige « que tout homme ait le droit de « tout dire et d'ouvrir toute espè- « -ce de club pour lui et pour ses « amis. »

« La Politique répond : On croit « de laisser tous les citoyens écrire « sans restriction et pérorer sans « difficulté, et la guerre civile est « sortie de cette expérience. Votre « principe est excellent, mais il « retourne contre moi en coups de « fusil. »

« Nous croyons avec la philosophie « que la pleine liberté est la sou- « -veraine vérité, mais devant « nous — à l'horizon. »

— Le peintre, sous ce rapport, plus fort que le théoricien.

Le Termite, pages 8 et 9. — 1864

« ..... Il nous suffit d'attendre, (pour avoir la liberté) « nous attendons. »

« Vous attendrez longtemps, » nous dit-on. « car, « après avoir essayé toute espèce de liberté, la liberté « abondante, la liberté réduite, la liberté homéopathique « à dose infinitésimale, on a fini par reconnaître qu'aucun « gouvernement en France ne pouvait cohabiter avec la liberté « et surtout la liberté de la parole. »

« Le journal, voilà le Termite qui attaque à la « façon volante, la société toute entière, du haut en bas de la « hiérarchie. » « Il n'y a pas de puissance ni d'institution, « ni de vérité que ce termite-là ne creuse, ne ronge et ne brise. « Il faut donc de deux choses l'une, ou que le pouvoir étouffe le « termite, ou que le termite dévore le pouvoir. »

« Voilà ce qu'on dit, voilà ce que j'entends dire chaque jour pour la décharge du régime disciplinaire de la presse. 88 — Voyons cependant si l'expérience confirme cette théorie ... / voici donc, à seize ans d'intervalle, l'expérience en présence de la théorie. Et lorsque (à écrit) deux êtres ou choses sont mis en présence l'un de l'autre, il est rare que l'observateur ne puisse tirer de leur comparaison quelque enseignement. Comment l'expérience va-t-elle se comporter avec la théorie ? Va-t-elle s'incliner devant elle, la reconnaître, la proclamer bonne fille, et se retirer ? Va-t-elle au contraire, parlant haut et ferme, la démentir, la contredire, la souffleter ? Va-t-elle, après avoir parlé haut et ferme, se taire, et s'incliner devant elle

Le gouvernement aurait, dit-on, répondu :

très illustre prosateur folliculaire,

« ~~habile écrivain~~, je ne suis que votre disciple. Votre théorie et votre expérience

« du Bien public m'ont paru d'une vérité si éblouissante, que j'ai calqué mes lois ~~ont~~

« ~~été calquées~~ sur les données de ce remarquable magnifique merveilleux journal. Je ne pouvais trop, sans plagiat

« littéraire, m'approprier la pittoresque image de la liberté — à l'horizon.

« Je l'ai traduite de mon mieux par le couronnement de l'édifice, que moins d'éclat, qui conser-

« -ve cependant l'idée, sans usurper la forme.

~~Cet~~ très bien Nous « Vous ne dites plus comme je dis ; je dis comme vous ne

« dites plus. En cela très bien, nous sommes d'accord ~~nous sommes également~~ et fidèles également à la bonne doctrine. Vous êtes en

« philosophie, je suis en politique. Tout est dans l'ordre. Félicitons-nous. »

Ce n'est pas que notre Manichéen fut embarrassé le moins du monde pour fournir une réponse réplique. Ses magasins en regorgent. Il n'est pas seulement mieux que l'homme aux deux principes, n'écrivant jamais une ligne sans en donner moitié au blanc, moitié au noir. ~~Si, dans chacun de ses articles, il a deux~~ outre ses deux visages il a deux chaque articles visages, ~~il a de plus~~, trois ou quatre portes de derrière pour se tirer des mauvais pas. Ici, par exemple, il tient sa réponse toute prête dans ce passage....

« ... Est-ce à dire pour cela que la philosophie puisse en-

« -tièrement et pleinement appliquer ce droit absolu (d'écrire) à la société ?

« Non, et pourquoi ? Parce que la société est finie (c'est-à-dire non infinie, pas de quiproquo !), parce qu'elle est mobile, changeante, contradictoire

« dans l'œuvre et par l'œuvre même de ses métamorphoses. »

Ce hier Galimathias est une paraphrase transcendentale des paroles de l'Ecclésiaste

« il y a temps pour tout. » Le secrétaire intime veut dire : « il y a temps

« pour rire et il y a temps pour pleurer. Ce qui est excellent aujourd'hui

« sera détestable demain et vice versâ. Par exemple, la liberté de la presse

« était un fléau en 1848, quand mes amis tenaient le pouvoir : aujourd'hui
« qu'ils ne l'ont plus, elle serait une ~~[illegible]~~ bénédiction. Providence. Le baillon dans
« mes mains est un bienfait ; dans ma bouche, c'est une horreur. »

ainsi depuis que l'épée Napoléonienne

~~Au fond, malgré les apparences, Mr Pelletan ne change jamais. Sa politique, fort simple, se réduit à ceci~~ : l'omnipotence pour lui et les siens, ~~la~~ servitude pour ses adversaires, et ~~en particulier l'extermination pour les~~ destructions des Socialistes. Cette politique, j'ai dit et je ne puis trop le répéter, au surplus, ~~est~~ celle de l'école libérale ~~dont il est un des coryphées~~. Quand elle demande la liberté pour tout le monde, il faut excepter de droit les Socialistes et les Révolutionnaires ~~sont exceptés de droit~~. Pour ceux-là, le bagne, la fusillade, la transportation. On l'a vu ~~suffisamment~~ de reste en 1848. On le verrait encore si par hasard ces Messieurs ~~prétendent~~ affirment le contraire, c'est qu'ils mentent. Encore une de leurs bonnes qualités habitudes.

Pour les trouver à l'œuvre dans leur besogne favorite ~~à l'œuvre dans la vérité de leur nature~~, retournons à ~~[illegible]~~ l'année des grandes épreuves. Ils ont pris en juin leur revanche de Février et rempli les pontons, les cachots, des vainqueurs imprudents qui n'avaient pas su profiter de la victoire. Les journaux et les clubs ont été mis au pas. La Révolution, chassée de toutes ses positions à coups de fusil, n'a plus de refuge que sur quelques bancs de l'assemblée nationale. Là, du moins, sous la protection du suffrage universel, elle pourra-t-elle faire entendre sa voix, sans être accusée de révolte et d'attentat ? ~~Vaine espérance~~ Quelle naïveté ! On n'est jamais vaincu ~~à~~ demi. De quel droit ce parti, écrasé dans la rue, retrouverait-il la parole à la tribune ? C'est sa parole surtout qu'on redoute, c'est à ses idées qu'on fait la guerre, une guerre ~~à mort~~ sans merci.

Un écrivain d'immense talent, le prince des économistes, un philosophe qui ne tire pas de coups de fusil, Proudhon va essayer devant le pays l'exposition du socialisme tel qu'il l'entend, et plaider la cause des masses souffrantes. Mais il a compté sans la presse conservatrice. Elle se

Déchaîné sur lui, Mr Pelletan en tête, qui se distingue par l'acharnement et la virulence de ses invectives. il ne discute pas, il outrage. Voyez sa puissante argumentation:

« Mr Proudhon est un ergoteur .... c'est un journaliste « errant à la recherche d'une variété de Communisme. La logique, c'est la « contradiction.... après avoir nié Dieu, après avoir nié la propriété, après « avoir nié la famille, après avoir dévoué le monde aux fureurs de l'apoca- « -lypse, après avoir prophétisé le viol, l'incendie, l'assassinat, après avoir « jeté chaque jour un nouveau défi à la conscience publique, il se trouva « avoir élevé sa petite statue assez haut sur le piédestal de pour et de contre, « d'à priori et d'à postériori, de thèses et d'antithèses, pour que la France « s'aperçût un jour qu'il y avait là quelqu'un qui se nommait Proudhon... « ... Mr Proudhon n'est qu'une moitié de Croquemitaine .... Beaucoup de « fiel délayé dans beaucoup d'orgueil, voilà toute la recette de son talent. »
(Bien public du 29 juillet)

« J'aime le bon goût », s'écrie Mr Pelletan (Droit de « parler, page 10, 1862) je recherche le bon ton. c'est pour moi l'uniforme « et l'insigne de la vérité. »

~~Nous venons de citer qu'on juge du bon goût sur l'échantillon. Ce ne sera pas le dernier~~. Mais, par hasard ~~cependant~~, cette plaisante invocation serait-elle une amende honorable des ~~vieilles~~ anciennes grossièretés? Oh que nenni! l'auteur éprouve le simple besoin de se faire un compliment qu'il n'a jamais reçu. Et puis, 1862 est une saison de philosophie et de roses, non plus d'épines et de politique. Mais n'avez-vous pas admiré, dans la diatribe, le reproche de pour et contre fait à Proudhon par Pour et Contre incarné, l'aveugle raillant le myope?

Lapidé à belles mains par la Cohue Pelletan et compagnie, Proudhon trouva l'assemblée tout aussi gracieuse. il fut sifflé, hué, conspué. Mr Garnier-Pagès, superbe d'indignation, proposa un ordre du jour, motivé sur l'atteinte à la propriété, à la religion, à la famille et à la morale. Une foule d'autres libéraux, MMrs Thiers, Léon Faucher, Goudchaux, Duvergier de Hauranne, Bastiat, &c accoururent à la rescousse, et l'infortuné Socialiste resta enseveli sous une avalanche d'ordres du jour. Le lendemain, 1er août, le secrétaire intime prononça son oraison funèbre en ces termes dignes de Bossuet :

" nous voudrions garder le silence après la rude punition
" que l'assemblée nationale vient d'infliger à Mr Proudhon. Elle l'a
" écouté d'un bout à l'autre de son discours. elle a voulu laisser passer
" devant elle cet ilôte enivré du mauvais vin du communisme, pour
" que le scandale de cette ivresse servît d'exemple à tous les esprits...
" ..... l'assemblée a été patiente. elle a laissé l'apôtre de la propriété
" sous forme de spoliation, et de la morale sous forme de banqueroute,
" marcher triomphalement d'un pas ferme au supplice, et pendant deux
" heures, Mr Proudhon a intrépidement accepté son martyre, oui, mais
" martyre du ridicule. " Riez! s'écrie-t-il en s'adressant aux re-
" présentants, je vous dis que ~~[illegible]~~ la république emporte
" la propriété, ou que la propriété emportera la République ".

Notre ~~[illegible]~~ reprocha au philosophe de n'être pas allé défendre ses doctrines sur les barricades. " Mais non! " ajoute-t-il aussitôt. " Ce rôle de factieux insurgé contre
" la société, de Satan debout contre la Providence, dépasse les proportions de Mr
" Proudhon. Ne cherchons pas en lui une métempsycose de Byron transporté dans

6) le Socialisme. il a voulu avoir sa journée du 5 mai, il a demandé trois milliards.
« ..... il a obtenu ce qu'il voulait, un scandale. »

Tout-à-l'heure Mr Pelletan vouait aux Dieux infernaux les monstres qui traduisent la discussion en prise d'armes. il insulte Proudhon maintenant, parce que Proudhon n'a pas discuté les armes à la main, derrière une barricade. il crie aux combattants : « Scélérats ! vous mettez le fusil à la place de la parole ! » et à l'écrivain : « lâche ! tu te sers de la parole, au lieu du fusil ! »

Il y avait un amer regret dans cette ~~injure~~ apostrophe. Proudhon avait assisté d'une fenêtre du boulevard au combat de la porte St Antoine. La Réaction le fut trop tard. Elle échoua dans tous ses efforts pour impliquer le député dans l'insurrection. On lui fit subir plusieurs interrogatoires qui ne purent aboutir. c'est à cet épisode que fait allusion le Bien public. Quel malheur de n'avoir pas trouvé Proudhon dans cette maison du boulevard pour lui pousser dans le ventre trois ou quatre bons arguments mobiles ! quel beau service rendu à la religion, à la famille, et à la propriété ! on comprend la douleur du pieux secrétaire intime. Heureusement il s'est un peu dédommagé sur cet affreux ilôte enivré du mauvais vin du communisme. mais où diable Proudhon avait-il pu boire le vin du communisme, bon ou mauvais ? Est ce au pillage des caves, pendant sa guerre acharnée contre la communauté ? c'est un point d'histoire qui mérite éclaircissement#. Traiter Proudhon de communiste ! si, du moins, il l'avait appelé Partageux ! mais Partageux n'existait pas encore. il n'a été inventé que l'année suivante. Quel dommage que le Bien public soit mort en Décembre ! il ~~[illegible]~~ criait : « au loup ! » sur Proudhon pour le faire assommer. Le loup en 48, c'était le communiste. l'an d'après, ~~[illegible]~~ il eût crié : « au loup ! » sur le partageux, ~~[illegible]~~ les deux reproches contraires. Qu'importe ! avec un public stupide il n'y a pas à se gêner. Communiste avait fait son temps, était usé jusqu'à la corde. il fallait aux modérés une malédiction toute neuve, comme aux catholiques des saints et des miracles frais.

l'éclaircissement # Il nous apprendrait que Mr Pelletan ne sait pas le premier mot des choses dont il parle. traiter [illegible]

J'ai accusé tout-à-l'heure d'ânerie le secrétaire intime. je crains ~~fort que ce ne soit pis~~ d'avoir calomnié son intelligence. Sans doute, il n'était pas tenu d'en savoir plus que son patron, Lamartine, sourd et aveugle sur ces portions. mais il faut lui rendre justice ~~ignorant en ces matières comme l'enfant qui vient de naître~~. ~~j'incline à croire cependant que chez~~ lui, ~~[illegible]~~ il est ~~c'était~~ plutôt méchanceté ~~que sottise~~ que bête ou ignare. Tout débitant de vide qu'il fut, notre brochurier ne pouvait prendre le Pirée pour un homme, ni Proudhon pour un Communiste. il en avait bien lu deux lignes. c'était assez pour rendre la méprise impossible.

Nous allons d'ailleurs l'entendre pousser son cri de mort: « Communiste! » contre tout ce qui est digne de pitié et de respect, sinon de sympathie, contre la misère, contre la souffrance, contre le malheur, contre le désespoir. Rien ni personne ne trouvera grâce devant cette Furie. il ne s'inquiète ni au faux, ni de l'injuste, ni de l'absurde. toute arme lui est bonne, pourvû qu'elle frappe, pourvû qu'elle tue.

Jamais peut-être le peuple n'a fait preuve d'autant d'aveuglement et de crédulité que dans ces jours néfastes lorsqu'à la voix et au geste de ses ennemis, il courait sus aux plus fermes soutiens de sa cause, et déchirait ses entrailles de ses propres mains sur la place publique.

Personne n'ignore aujourd'hui, et les meneurs réactionnaires savaient fort bien alors, qu'il n'y avait pas en France plus de ~~trois ou quatre mille~~ quatre ou cinq mille communistes, dont quelques centaines à Paris. Le lendemain de Février, loin de vouloir imposer leurs idées par la force, ce qui eût été vû leur petit nombre, un acte de folie grotesque, ils en avaient ajourné, par la bouche de Mr Calet leur chef, non pas seulement la réalisation, mais jusqu'à la propagande ~~elle~~-même. « Conservons « nos doctrines dans le cœur, avait dit plusieurs fois avec solennité l'auteur de l'Icarie, « mais écartons-les de la polémique, pour ôter tout prétexte de division et de calomnie. « Ne soyons aujourd'hui que Républicains. La République n'a pas trop de tous ses « ses serviteurs contre tant de périls ouverts ou cachés. »

29 Cabet, homme d'un grand sens politique, malgré certaines apparences, semblait avoir pressenti quelle arme terrible ce mot "Communisme" allait fournir aux complots de la faction rétrograde. il ne se trompait pas. à la même heure, sur tous les points du territoire, une immense clameur jaillit à la fois de toutes les poitrines contre-révolutionnaires : « Communisme! Communisme! » le cri de guerre Royaliste était trouvé. il fut répété par des Républicains métis qui, avant Février, ondulaient sur la lisière des deux camps, et se rejetèrent dans les bras de la Réaction, par haine et par peur des multitudes. Tout ce qui était ennemi s'y rallia. jamais imposture plus effrontée ni mieux réussie! au 17 Mars, au 15 mai, en juin, nul n'a pu entendre un appel communiste. au 16 Avril, par l'ombre de manifestation communiste parmi les quarante mille ouvriers du Champ-de-Mars, et cependant le rappel précipite sur eux, avec des hurlements de mort, la garde nationale, non pas seulement la bourgeoisie, mais des milliers de faubouriens, vociférant et courant comme des insensés, sans se douter que pour les ourdisseurs du complot, ils étaient eux-mêmes les communistes, et que ce cri de proscription foudroyait le prolétariat tout entier.

il a fait son office, ce mot sanglant! il a frappé sans pitié, sans relâche, sur les travailleurs Parisiens. il a jonché les rues de leurs cadavres, il a pavé l'Afrique de leurs ossements, et parmi les journalistes qui le tenaient suspendu comme une glaive sur la tête des foules, nul ne l'a fait retomber à coups aussi pressés que Mr. Pelletan, Rédacteur en chef du Bien public.

Nous ~~choisissons~~ voyons deux de ses innombrables Philippiques, nous en choisissons deux, pour ~~les placer~~ sous les yeux du lecteur. En voici une d'abord ~~d'abord la première~~, où l'odieux est presque noyé dans le ridicule. on reste pétrifié devant

7° l'audace de ces conspirateurs qui entreprennent d'anéantir la Révolution en trompant tout un peuple avec deux mots. Communisme (ils appellent) la République des Républicains, et République, la République des Royalistes.

Les mascarades du Communisme. (Bien public du 19 août)

« . . . . . Dans les journées de juin, nous avons vu de pauvres « campagnards, un pain sous le bras et leur bâton à la main, venir de trente « lieues derrière le tambour de leur village, combattre les premières tentatives « d'application de la communauté par les coups de fusil. »

« Comme il est impossible de se refuser à l'évidence de la le- « -con, comme il est démontré par une expérience décisive que la nation « toute entière, consultée dans sa sagesse et dans l'intimité de sa conscience « par le suffrage universel a répondu énergiquement : non ! au Communis- « -me ; comme il est avéré que la République est encore la plus invincible « force de compression contre toute attaque armée à la souveraineté de la na- « -tion ; comme la secte de la spoliation par voie de décret sur bien qu'elle a devant « elle, non pas seulement comme elle affectait de le dire, la monarchie, non pas, la « classe privilégiée, mais le peuple lui-même, mais jusqu'au dernier paysan assis « -chè sur son sillon ; elle a changé de tactique, elle abandonne la République à « son impénitence et se tourne d'un autre côté. »

« Le Communisme, après s'être fait Républicain, ne serait pas « éloigné de revenir à la monarchie. qu'importe le travestissement ! le Com- « -munisme n'a pas d'opinion politique. il n'a, comme il dit, qu'une opinion « sociale. qu'il touche le prix de sa doctrine, de la main d'un Roi ou de la « main de la République, que lui fait le reste ? avant toute chose, il est Com- « -muniste. il a, comme dit le disciple de Babeuf, les yeux fixés sur le capital. .

« ainsi l'avons-nous vu d'abord essayer de coiffer le chapeau et

« à de changer les vœux de l'empereur. La mascarade n'a pas réussi. Maintenant,
« Voilà qu'on nous annonce encore une nouvelle manifestation populaire, lisez :
« communiste, en faveur de Henri V. Le parti battu en juin espère ainsi prendre
« sa revanche de la République qui l'a battu. . . . . »

« Il est bien entendu que nous ne prêtons pas l'injure au parti
« légitimiste de croire qu'il ait pu donner la main à une pareille transaction.
« Nous respectons trop ce parti pour en avoir eu un seul instant le soupçon.
« Nous savons qu'il est fondamentalement, essentiellement, par ses traditions et
« par ses croyances, attaché à la cause de la propriété et de la famille. »

« Loin de le frapper d'exclusion, comme la presse démocratique
« le fait trop souvent, nous lui conservons au contraire dans la République
« un rôle utile de contrepoids. Nous croyons qu'il est destiné à sauvegarder dans
« le régime populaire l'art, l'élégance, la politesse, la poésie, la fleur même de
« la civilisation. »

Il y a une telle effronterie dans ces diatribes, qu'en dépit de son absurdité, le mensonge pourrait presque faire des dupes. Il faut donc répéter aux hommes de notre temps, oublieux des choses de 48, que parmi les agitations de cette année mémorable, à dater du 24 Février, il ne se rencontre pas trace de communisme, excepté, bien entendu, dans les journaux et les Brochures Royalistes. C'était leur thème et leur arme, et c'est avec cette arme, avec ce thème qu'ils ont bouleversé la France. L'étude des documents ne laisse pas l'ombre d'un doute. Point de communisme en scène, ailleurs que dans les déclamations réactionnaires.

L'historien qui voudrait constater la présence du parti communiste pendant l'année 1848, ne pourrait pas en recueillir un vestige. Rhumble place que le Communisme tenait dans la politique, sous la monarchie Orléaniste, se vide brusquement le lendemain de la Révolution, et son faible personnel se perd dans la foule, sans rien lui communiquer de sa teinte particulière. Ce sont des idées et des hommes tout autres qui se lèvent pour livrer bataille au passé.

Le Royalisme, un moment intimidé, se rallie bientôt devant
n'a pas tardé à se rallier

72 la mollesse de ses adversaires. D'un coup-d'œil, il a mesuré leur impuissance, 86 il improvise son plan de campagne : accepter la République pour s'y mêler, s'en saisir et la tuer. D'abord retenu sur la défensive, il se plaint doucement des distinctions entre Républicains de la veille et Républicains du lendemain. il invoque l'union, la fraternité. ~~[illegible]~~ il est souple, conciliant, flatteur. il rampe. il s'insinue, il se fait place, puis grandit et prend de la hardiesse. Bientôt par la trahison du gouvernement provisoire qui lui laisse partout les fonctions et l'influence, en même temps qu'il précipite la convocation des comices, le Royalisme est maître de l'assemblée nationale. La scène change.

Paris veut la République, on ne peut la renverser de front. ~~mais~~ on va la frapper par derrière. La Réaction a jeté un long regard investigateur sur ce parti Républicain si méprisé jusqu'au jour de sa soudaine victoire, et dans un coin elle aperçoit le petit groupe communiste, un humble inconnu de la veille, qui aspirait même à s'éclipser le lendemain. On ne le permettra pas. Ce noyau tout pacifique, où entre même en forte proportion l'élément féminin, singulière nouveauté dans le parti du progrès, ce noyau appartient à la grande famille Républicaine. Précieuse découverte ! faire de ses doctrines un épouvantail, et le planter bon gré malgré, en guise de drapeau, sur le camp Républicain, tel est le coup de maître et le coup-de-théâtre de la contre-Révolution. Désormais, les Royalistes seuls seront des Républicains, tous les Républicains ne sont plus que des Communistes.

Mot d'ordre obéi et ~~[illegible]~~ répété d'un bout à l'autre du pays avec un ensemble et un entrain irrésistibles. Le Bien public, journal de la Trinité Lamartine – Pelletan – La Guerronière, n'est durant six mois qu'un long feu de file nourri avec cette cartouche. Comme le peuple est Républicain, chaque parole, chaque geste du peuple deviennent un geste et une parole communistes. Le 17 Mars, le 16 Avril, le 15 Mai, le 24 juin, journées Communistes. Ce n'est pas une monomanie, non ! les monomanes sont de bonne foi. C'est une comédie opiniâtre, féroce, enragée, qui ne recule ni devant l'imposture, ni devant l'extravagance, ni devant l'infâmie, ni devant le carnage.

73 Voyez le ferraillement du Bien public (19 août) on fait toutes les in-
-tentions de la rapière dans la main du bretteur. toujours pointer le Communis-
-me à la figure des Républicains, la feinte (serait bientôt) usée, ~~[illegible]~~ peut-être dangereuse.
il faut une botte plus savante, par exemple une alliance adultère ou haïe.
dans les premiers jours de juin, des rassemblements ont crié : « Vive Napoléon ! »
sur la place de la Concorde. n'allez pas croire qu'il puisse y avoir des Bonapar-
-tistes dans Paris. Du tout. quelle sottise ! C'est le Communisme qui essaie de coiffer le cha-
-peau et de chausser les bottes de l'Empereur. — ‡

Ce n'est encore le ~~Hum~~ qu'un coup de taille ~~encore~~ assez peu meurtrier. le nom de Bona-
-parte en 1848 n'est pas impopulaire. (et ne ferait ~~point de tort~~ pas grand tort) vite, la botte secrète, l'accouplement des
deux bêtes noires, le communisme et la légitimité. « on nous annonce une
« nouvelle manifestation populaire, lisez : Communiste, en faveur d'Henri V. »
et voilà comme les Spadassins de la Réaction fesaient de la polémique et de
l'histoire ! qui se fût attendu à voir les destructeurs de la propriété et de
la famille transformés en soldats d'Henri V ? qu'importe l'absurdité, pourvû
qu'elle réussisse ! or, en ce moment, il n'y avait rien de si odieux que l'impu-
-tation de légitimisme et rien de trop fort pour la crédulité publique, dou-
-ble chance de succès assurée à la calomnie. Paris n'a pas aperçu l'ombre
d'un geste en faveur de la branche aînée. qu'importe encore ! toutes les bourdes,
inventées par les folliculaires du Royalisme, n'ont-elles pas (l'instant) pour écho
des centaines de mille voix qui les accréditent ?

Mais que ~~dira~~ voyez Mr le ~~[illegible]~~ Vicomte de la Guerronière de ce
mariage du Communisme avec la légitimité ? Et la Rue de Grenelle-St-
Germain, comment prendra-t-elle son accouplement avec ~~[illegible]~~
Le quartier Mouffetard ? ~~[illegible]~~ Cette façon de couper les jarrets de l'ennemi
n'est-~~[illegible]~~ pas ~~[illegible]~~ des plus rassurantes ! pour le noble faubourg. traité de complice [illegible] ~~qu'à cela ne tienne~~. Mr Pelletan
n'est pas embarrassé pour si peu. comme la lance d'Achille, il guérit les blessu-
-res qu'il a faites. après avoir craché à la face des sectaires le nom d'Henri-
-quinquistes,

74 il se retourne avec grâce vers les Henriquinquistes et le chapeau à la main, 74
leur tient ce discours :

« il est bien entendu que nous ne fesons pas l'injure au parti légiti-
« -miste de croire qu'il ait pu donner les mains à une pareille transaction.
« nous respectons trop ce parti pour en avoir eu un seul instant le soupçon.
« nous savons qu'il est fondamentalement, essentiellement, par ses traditions
« et par ses croyances, attaché à la cause de la propriété et de la famille. »

« Loin de le frapper d'exclusion, comme la presse Démocratique le
« fait trop souvent, nous lui conservons au contraire dans la République un
« rôle utile de contrepoids. nous croyons qu'il est destiné à sauvegarder sous le
« régime populaire, l'art, l'élégance, la politesse, la poésie, la fleur même de
« la civilisation. » voilà un homme qui proche aux communistes leur prétendu Henriquinquisme, et qui nous étale une profession de foi complètement Henriquinquiste !

n'est-ce pas le sublime du genre ? s'il y a crime à s'allier aux légitimistes, pourquoi ce dithyrambe en leur honneur ? Et si le dithyrambe est mérité, où est le crime de s'allier à eux ? où est le mal pour de pauvres parias de s'unir à l'élégance, à la politesse, à la poésie ; à la fleur même de la civilisation ? En vérité, c'est à s'y perdre. Ou plutôt non. l'auteur s'entend bien et nous l'entendons aussi. Le ~~[illegible]~~ ~~est le fumier.~~ l'alliance du peuple et des légitimistes c'est l'union du fumier et de la fleur. ~~La fleur pousse sur le fumier. Le fumier est une peste. Les légitimistes sont la fleur. La fleur pousse sur le fumier. Le fumier pue, (mais) la fleur sent bon.~~ ~~est un parfum.~~ La fleur (qui est un parfum) pousse sur le fumier qui est une peste.

Henri V doit (bien) un cierge au secrétaire intime, ce janus à deux faces qui professe ex cathedrâ le pour et le contre. Nous avions vu la presse et le droit de réunion formant deux catégories, la liberté en principe, la servitude en pratique. Maintenant la légitimité est une fleur, tandis que son alliance est un attentat. Tout à l'heure on verra le socialisme qui est à la fois, le crime et la vertu, l'assassinat et la charité, le ciel et l'enfer. Passons à la seconde Catilinaire sur le communisme, le morceau capital de l'éloquence conservatrice. Ainsi que la précédente,

3. elle est dirigée contre Proudhon. Pourquoi? Proudhon a été toujours l'adversaire déclaré du Communisme. Ses doctrines en sont la réfutation et le contrepied. il s'en éloigne beaucoup plus que les conservateurs eux-mêmes, car il professe l'an-archie, l'extrême individualisme, le principe opposé au système communautaire. Et cependant la Réaction le signale et le poursuit comme le représentant de ce système. C'est en vain que chaque ligne de ses œuvres dément une si stupide allégation. Ou le manque de l'évidence ~~même reste impuissante~~. il y a parti pris. Le Bien public dénonce au monde, dans la personne de Proudhon, l'apôtre ou plutôt l'incarnation ~~vivante~~ du Communisme.

C'est qu'après le 15 mai et ~~l'emprisonnement des chefs Républicains~~, surtout après juin le vigoureux joûteur a repris la guerre pour le compte de la Révolution, et que son journal le Représentant du Peuple est devenu le guide des masses. Député de Paris, il défend à la tribune et dans la presse, par la parole et par la plume, les idées de justice et d'égalité. Le drapeau populaire est passé dans ses mains, et nul ne l'a porté plus haut, ni maintenu avec plus d'énergie. Toute la haine contre-Révolutionnaire s'est rabattue concentrée sur sa tête. à son tour, il est le monstre sauvage, le Satan voué aux malédictions et aux vengeances, et comme la faction rétrograde a choisi le communisme pour symbole de terreur, le système qu'elle exploite, l'écrivain qu'elle redoute, sont associés en dépit de la vraisemblance, et Proudhon deviendra la personnification du Communisme. Mr Pelletan fait le mensonge, il le hurle avec une frénésie de rage, il en frappe son ennemi à coups redoublés, il le traînerait sanglant sur le pavé des rues, si sa puissance égalait sa fureur.

La mort de Proudhon est venue arracher aux coupables eux-mêmes l'aveu de ces vilenies. Mr le Vicomte de la Guerronière, directeur de la France, autrefois collègue de l'implacable Pelletan au Bien public,

fait dire aujourd'hui sa véritable pensée sur l'ancienne victime de la Réaction. Ce n'est plus l'ogre du Communisme, ~~mais~~ c'est l'auteur inoffensif de traités diffus, saupoudrés de quelques mots à fracas. L'Avenir National du 22 janvier 1865, ~~relève ainsi ces spéculateurs en proscriptions~~ après avoir mis en regard les vieilles calomnies des proscripteurs et les démentis qu'ils se donnent aujourd'hui à eux-mêmes, ajoute

« nous nous souvenons tous du rôle joué par Proudhon en
« 1848, ou plutôt du rôle que la Réaction lui fit jouer à cette époque
« d'agitation et de calomnie, et de l'usage qu'elle fit de ses écrits, de sa per-
« sonne et de son nom. On commença par faire de lui un sauvage, un loup-
« garou, qu'on livra sur la scène du Vaudeville aux sots quolibets et aux
« plates injures d'un parterre imbécille. On fit de ce sauvage la personnifi-
« cation du parti Républicain et Démocratique. On détacha de ses lèvres
« quelques phrases violentes, quelques mots excentriques, et les habiles de la rue
« de Poitiers affirmèrent que ces mots et ces phrases résumaient les doctrines politi-
« ques et philosophiques de la Démocratie.

« Proudhon avait bien ~~ou~~ ou mal, ce n'est pas là qu'est la ques-
« tion, attaqué certaines institutions injustes, tyranniques, absurdes, auxquelles
« le parti réactionnaire, confondant sciemment les mots et les choses, donnait le
« nom respecté de l'ordre, la famille, la propriété. La conséquence était claire :
« le parti démocratique, personnifié dans Proudhon, niait l'ordre, la famille, la
« propriété. C'était là une indigne calomnie, contre laquelle la Démocratie pro-
« testa par tous ses organes, à la tribune et dans la presse. Tout fut inutile, la
« calomnie fit son chemin, produisit son effet, eut le résultat voulu. Le tour
« était fait, et les meneurs du grand parti de l'ordre purent s'applaudir de leur
« succès.

« Aujourd'hui, tout est changé pour eux et pour nous.
« Le sauvage de 1848, l'ennemi de la famille et de la propriété, n'est plus qu'un

[illegible] esprit chimérique, un écrivain qui aimait le bruit et qui s'enivrait de ses violences
" politiques, un penseur qui cachait sous des mots à effet une politique inconsé-
" quente et une assez pauvre philosophie."

" Ceux qui n'ont pas oublié les luttes de 1848 et de 1849, savent si
" c'est ainsi que parlaient alors les orateurs et les écrivains de la Rue de Poi-
" tiers. Alors on cachait soigneusement les " doctes traités " et l'on montrait
" les titres farouches ", et ces titres écrits en grosses lettres, avec tous les artifices de la
" typographie, étaient signalés à l'indignation publique, comme l'expression
" exacte des doctrines et des aspirations de la Démocratie.

" Le passé faisant la leçon au présent et à l'avenir, il n'est
" jamais trop tard pour relever ces honnêtes procédés. "

Si le passé fait la leçon à l'avenir, jusqu'ici l'avenir
n'en profite guères. Proudhon, l'intrépide champion de la cause populaire,
vient de mourir oublié, pour ne pas dire renié, et Mr Pelletan, l'un des
plus cruels stylets Royalistes de 48, en le favori du faubourg St Antoine!

un mot maintenant sur la citation qui va suivre. Les
femmes, les filles, les sœurs, les mères des malheureux ouvriers condamnés en
masse et sans jugements, à la transportation par l'assemblée constituante
d'exécrable mémoire, devaient se rassembler sur la place de la Bastille pour
porter leurs doléances au palais législatif et demander justice.

Sur la place de la Bastille! le théâtre des triomphes
électoraux de Mr Pelletan en 1863! que les enfants fachent comment il
accueillait la douleur de leurs mères. nos réflexions seront brèves. Le
sang-froid nous manque. il nous a été impossible de lire sans la plus
violente émotion ces pages trempées de sang et de fiel, où sont amoncelés
tous les trésors de la méchanceté humaine. à part certaines œuvres

catholiques, c'est la plus haute expression du crime commis par la parole ou par la plume.

Bien public du 21 août – une nouvelle manifestation.

« La manifestation qui n'a pu arriver hier à l'assemblée
« nationale, est ajournée à demain. Les femmes se réuniront comme samedi
« matin à la place de la Bastille, et iront processionnellement porter une
« pétition aux représentants en faveur des condamnés. Une actrice, comme
« par quelques succès de tragédie, doit tenir la tête de la colonne. »

« Nous espérons que ce projet d'agitation viendra, comme
« celui de samedi, mourir au pied de la colonne de juillet. Nous disons
« que nous l'espérons, parce qu'en notre âme et conscience, nous ne pouvons voir
« dans cette manifestation qu'une tactique de l'anarchie.

« Ah! sans doute, le sort de ces pauvres femmes, dont les
« maris, les pères, les frères, les enfants sont tombés dans les prisons ou dans
« les barricades, ne saurait appeler au bout de notre plume – qu'un sentiment
« de commisération. Leur infortune est sacrée. Frappées dans leur affection
« et dans leur existence, elles n'ont d'autre perspective que l'exil ou que la
« misère. Elles ne peuvent échapper à cette triste reversibilité des peines, qui,
« en tombant sur la tête d'un homme, rejaillit sur toute une famille. Elles
« sont malheureuses, elles sont punies. Elles voient fuir derrière l'océan leurs
« dernières espérances, réduites à porter par anticipation le deuil de leurs maris.

« Nous savons toutes ces douleurs, nous ne pouvons qu'y compa-
« tir. Nous croyons que le pouvoir, que l'assemblée nationale, que tout le
« monde partage notre sentiment. La pitié est une vertu nationale en France.
« Nous pensons que le gouvernement inclinerait volontiers à l'indulgence: il
« écouterait volontiers toutes les plaintes, toutes les réclamations, s'il y serait

droit, nous en-sommes, sûrs. car, après la justice, il a encore un devoir à remplir
« ce devoir, c'est l'humanité.

« mais l'humanité n'est pas le compte des partis. ce qu'il leur
« faut à eux, c'est l'agitation. ils ont spéculé sur les doctrines. les doctrines
« maintenant n'ont plus puissance de remuer les pavés. ils spéculeront sur des
« sentiments. ils parleront à l'intelligence. ils s'adresseront maintenant à la pitié

« ils savent bien qu'ils compromettront ainsi la cause de l'infortune.
« le pouvoir ne peut évidemment céder à une manifestation. ils savent cela.
« n'importe. ils iront leur chemin. la douleur a sa pudeur. ils la jetteront dans
« la rue comme un scandale. leurs clientes attireraient la sympathie. ils les
« promèneront à travers les villes comme des provocations au désordre. »

« ils ont prévu que la police arrêtera cette promenade, et alors leur
« attente sera remplie. ils se retourneront vers le peuple. ils diront : « vous voyez
« bien que le pouvoir est impitoyable. il n'a pas d'entrailles pour nos douleurs.
« quand les femmes de prisonniers allaient par longues files de suppliantes,
« leurs enfants dans leurs bras, implorer la commisération de l'assemblée,
« savez-vous ce qu'on a répondu ? on a croisé la baïonnette. »

et le parti de l'anarchie espère ainsi faire tomber l'exécration
« du peuple sur la tête du gouvernement. c'est là son calcul, il veut semer
« des haines pour recueillir des tempêtes. »

« ah ! vraiment, si le sujet n'avait pas toute la gravité de tant de
« tristesse, on serait tenté de sourire à voir le communisme en déroute, se réfugier
« de mascarade en mascarade, pour ressaisir sa politique de ruines. hier, en
« petit chapeau, aujourd'hui en cotillon, demain peut-être une fleur-de-lys
« à la boutonnière, il essaie, il quitte, il reprend tous les travestissements.
« mais il a beau faire et beau se cacher, il fera en idée le vol légal, à la
« l'application le coup de fusil.

« quand donc le peuple se lassera-t-il d'être jeté en pâture à
« quelques misérables renommées ? Ne voit-il pas qu'il paie de son sang et de
« son salaire l'importance qu'il fait à d'indignes paradoxes ? »

« Le Communisme parle des misères et s'adresse aux appétits
« des ouvriers. Il leur prêche l'insurrection et la barricade. Ils quittent le
« rabot et la truelle. Ils prennent le sabre et le fusil. Ils combattent et ils
« meurent, parce que leurs apôtres leur ont dit de combattre et de mourir, et
« dans ce moment terrible où Paris se couvre d'un nuage de fumée, où le
« sang coule à torrents, où la balle va porter la demande de la folie, et
« le boulet de canon la réponse de la société, où sont-ils ces apôtres qui,
« dans leurs livres et dans leurs journaux, donnent le tocsin de la révolte ? Où
« sont-ils ? Ils fument voluptueusement leur cigarre sous les orangers des Tui-
« leries, ou bien, paisiblement accoudés à leur fenêtre, ils admirent les sublimes
« horreurs de la bataille ! »

Des hommes meurent, des cadavres passent, toutes les poitrines sont brisées, la cité toute entière se voile de désespoir, et eux, généraux
« prudents des soldats qu'ils ont lancés au feu, ils savourent les exquises jouis-
« sances de la fusillade ! »

« En est-il assez pour que le peuple comprenne quels trésors
« d'égoïsme recèlent ces faux dogmes de fraternité ? En est-il assez pour qu'il
« comprenne qu'il met chaque fois sa vie en loterie pour gagner une chimère ?
« Est-il assez pour qu'il connaisse que ses meneurs ne se réservent que les
« chances de la victoire ? Que si ses maîtres lui enseignent à mourir, ils se
« gardent bien eux-mêmes de profiter de la leçon ? Le sang du peuple n'est
« bon qu'à couler. Mais nous, Platons du communisme, portons loin du dang

« dans nos personnes, ces pieux tabernacles d'idées qui contiennent les destinées de
« l'avenir. »

ô Peuple ! ô Peuple ! regarde et juge : Ceux-là
« tout poussé au danger et à l'heure dite, les as-tu trouvés au rendez-vous ? Et
« maintenant que la lutte est finie, regarde et juge encore. Un vaisseau s'éloigne
« des côtes, emportant les tiens par milliers. Compte ce qu'il y a de plaintes, de
« remords, de gémissements, de douleurs étouffés dans ses flancs, et demande-lui
« par qui ces hommes égarés, séduits, fanatisés, ont été poussés de l'atelier dans
« la révolte et de la révolte dans la prison. Cherche les entremetteurs de la guerre
« civile. Enquiers-toi s'ils prennent leur part de souffrance, de gémissements, de
« remords, s'ils ont apporté le moindre sacrifice de leur personne ou de leur li-
« berté à ce grand holocauste d'existences brisées. Non, ils reprennent leur paisible
« manipulation de syllogismes derrière l'inviolabilité (1) qu'ils ont su se faire,

(1) voilà le secret de cette rage. Elle ne peut plus mordre. Proudhon est député. Le Scélérat ! il a su le rendre inviolable comme tous les Royalistes qui siègent à ses côtés. impossible de le fusiller au coin de la borne ou de le transporter sans cérémonie comme tant de milliers d'autres. ces vieux chefs Républicains sont à Vincennes. De surplus, tribun ou écrivains, est tué, déporté ou baillonné. Celui-là reste seul, l'infâme, avec sa plume et sa parole qui fabriquent des bourres pour une nouvelle insurrection. Et dire qu'il ne veut pas aller aux barricades, recevoir une balle ! lâche philosophe, ignoble économiste qui ne sort pas de son cabinet de travail, quand on se bat dans Paris ! Mr Pelletan, lui, ce héros incomparable, ne se contente pas d'exciter au carnage, du fond de son bureau, les soldats de la réaction. il marche à leur tête et monte le premier à l'assaut des barricades. Du moins on doit le croire, après avoir lu son article, si l'on ne veut pas le supposer le dernier des hommes

Il n'est pas besoin d'ajouter que les écrits de Proudhon n'ont été absolument pour rien dans les affaires de juin. Pas un ouvrier n'avait lu la première ligne de ses livres, et son journal [non connu encore] avant la bataille était [illegible] à peine connu après. Sur les mêmes [illegible] il n'avait pas eu [illegible] la [illegible] c'est que le journal a été respecté par Cavaignac qui en a cependant supprimé neuf d'un seul coup le lendemain de sa victoire. Eut-il ainsi ménagé une feuille, mère de l'insurrection ?

L'influence désastreuse de Proudhon n'a commencé précisément qu'à la suite des journées de juin. Le succès de la feuille est dû au courage qu'il montra presque seul au milieu des fureurs de la réaction. Le peuple entier le salua auteur de [illegible] de ce tableau [illegible] semaines de la polémique suivant la captivité dans l'Île-Madame, mais il n'était plus temps alors d'éclairer définitivement le journal [illegible] de là les fureurs du bien public.

Quant aux causes de l'insurrection de juin, elles sont maintenant consignées dans l'histoire. C'est le brutal licenciement des ateliers nationaux, provocation préméditée par le grand parti de l'ordre pour en finir avec le peuple de Paris républicain.

82 « et ils préparent force arguments frippés pour en bourrer quelque nouvelle insur- 82
« -rection. Insurrection soit. Mais au moins, la première fois, si tu pouvais être
« encore assez abandonné de Dieu pour leur prêter l'oreille, force-les à combattre
« à tes côtés. » « Et vous, pauvres femmes trompées, dirons-nous aux mères,
« aux filles, aux veuves des maris vivants : Restez dans la dignité de votre
« douleur. N'allez pas traîner votre deuil aux regards, comme un drapeau de
« parti. Ce serait à votre détriment, ce serait au détriment de votre infortune.
« Vous vous enlèveriez ainsi cet intérêt sacré que le Dieu de la charité a mis
« dans tous les cœurs comme la consolation de la discorde. »

L'argumentation de ce libelle est simple. C'est Proudhon seul, le grand prêtre du communisme, qui a poussé le peuple aux armes. Ce ne sont pas les complots des Royalistes, qui avaient commencé le siège de la République par la misère, et qui le terminaient par l'égorgement. Ce n'est pas le calcul des pervers qui avaient dépeuplé les ateliers de l'industrie pour se créer des ateliers de prétoriens, et qui, déconcertés dans leur trame, brisaient avec violence leurs cadres de guerre, pour envoyer les soldats à la mort des Maremmes. Ce n'est pas le désespoir d'une multitude bernée par l'hypocrisie et l'astuce de ses ennemis, trahie par les hommes de son choix, et réduite à défendre sa vie contre ~~les plus~~ de noires machinations.

Non ! ce sont des discours de clubs, des articles de journaux qui ont infatué ce peuple de communisme et lui ont persuadé de pêcher dans le sang de la guerre civile cette chimère qu'au 16 Avril il poursuivait lui-même de ses huées. Le fauteur de la Révolte, c'est Proudhon, l'apôtre du communisme, du communisme qui était sa bête noire de Proudhon ;

~~Le monde connaît la cause, le licenciement brutal des ateliers nationaux, ou le parti de M. Pelletan, le grand parti de l'ordre, qui a froidement prémédité, préparé et fait éclater cette affreuse lutte, pour en finir avec la population révolutionnaire de Paris.~~

85° pour remonter plus haut, la liberté de la presse et de la parole qui est la coupable à punir. Les écrivains qui émettent leur pensée, sont des artisans d'insurrection qu'il faut ~~bâillonner~~, jeter aux oubliettes, sinon même fusiller dans les carrefours ensanglantés par leurs théories, et s'ils parlent à l'abri ~~sous la protection~~ du suffrage universel, leur inviolabilité est un malheur public. Et quinze ans plus tard, le palefrenier de la dictature Africaine, auteur de ce sanguinaire réquisitoire, se proclame et se fait proclamer solennellement le défenseur de la liberté illimitée de la parole et de la presse. Ô imbécillité humaine!

Ce pontife de charité crie anathème aux prédicants de haine, et il donne à sa haine la virulence de la ~~stry~~ strychnine, moins odieux encore dans ses imprécations que dans ses attendrissements hypocrites. Tant que le prêtre tonne et maudit, il reste de l'espoir. Mais ~~lorsque~~ quand d'une voix pleine de larmes il s'écrie : « Prions pour eux. » tremblez, les poignards sortent du fourreau.

Ainsi se promène, semant partout l'épouvante, le spectre du communisme que la Réaction conduit complaisamment par la main de province en province. Tout-à-coup ~~[illegible]~~ le nom qui avait grondé dix mois sur la France comme un tocsin de mort, tombe et s'éteint. La grande armée du communisme, ~~[illegible]~~, disparaît sans laisser une trace. Le fantôme s'est évanoui. Presqu'à lui seul, il avait défrayé la presse et la tribune, absorbé les salons, la boutique, la chaumière, et nul ne se demande ce que sont devenues ces hordes qui devaient anéantir la civilisation. Hier, les mille bouches de la renommée, aujourd'hui le silence, et pas un étonnement! ~~[illegible]~~ La Faction qui bouleverse le pays avec ses épouvantails de ~~[illegible]~~ postiches, ~~a changé~~ vient de changer les ~~[illegible]~~ ses marionnettes. Les communistes rentrent au panier. Voici surgir à leur place les partageux, et la France docile à la voix des

84 saltimbanques, tremble aussitôt devant les nouveaux pantins. Changement de décoration. Le théâtre ne représente plus la ville mais la campagne. Polichinelle-Communiste était un prolétaire de l'atelier. Polichinelle-Partageux est un prolétaire de la chaumière. Le premier veut faire de la France une seule famille, avec un seul champ, une seule usine, une seule boutique, et qui [illegible] peut-être même un seul [illegible] seule [illegible] à manger [illegible] veut la diviser en autant de lopins égaux [illegible] de têtes, chaque tête ayant son champ, son usine, sa boutique, et [illegible] usine et son oreille [illegible] son foyer.

Voilà ce pays entre deux peurs, la peur d'être coagulé en un seul bloc gigantesque ou pulvérisé en 36 millions de cailloux, de former un grand lac unique ou 36 millions de cruches, et il passe d'une frayeur à l'autre, au gré de la main qui tire alternativement la ficelle urbaine ou la ficelle rurale.

Les bateleurs de ces farces tragiques n'ont pas encore imaginé de placer en présence communistes et partageux et de nous dire le résultat de la conférence. La nation tirera-t-elle à la courte paille entre les deux systèmes, ou mettra-t-elle les deux hordes aux prises jusqu'à extinction réciproque? On recommande ce dernier expédient aux chevaliers de l'ordre et de la modération.

Pour comprendre jusqu'où a été poussée l'impudence de la moquerie, il faut se souvenir que M. Pelletan donne aux théoriciens de l'individualisme Proudhon, le titre de Platon du communisme. Si le Bien public avait vécu en 49, il eût appelé traité de chef des Partageux, Cabet, l'homme de la communauté universelle.

C'est par ces impostures que des hommes sans foi ni loi ont soulevé la guerre civile, si dédaigneux de la vraisemblance dans leurs attentats, qu'ils ne prenaient nul souci des absurdités les plus burlesques, qu'ils affectaient même d'en faire étalage, le crime pour montrer leur toute-puissance

35 leur a réussi. ils sont sur un piédestal et leurs victimes dans la tombe. Quant aux marionnettes biformes, ~~elles dorment~~ qui ont servi à ces sanglants jongleurs, elles dorment aujourd'hui côte-à-côte dans le même sac, toutes prêtes pour une nouvelle représentation. Proudhon est mort. Mr Orléans v

il vient de lapider ~~après avoir éreinté~~ Proudhon et les vaincus de juin, ~~les accusés du 15 mai~~. ~~Mr Delletan~~ il (aura lieu toujours) trouvera bien encore ~~sous la main~~ quelque notable du parti populaire, ~~pour lui administrer sa part de schlague~~. volée, volée. L'élection du 17 9bre 1848 va lui fournir un nouveau patient. il s'agissait de trois nominations. Comme de juste, le Bien public prend fait et cause pour la liste rétrograde qui porte en tête Mr Le Comte Roger, orléaniste déclaré, et ~~[illegible]~~ il ouvre ainsi ~~la campagne~~ : le feu

« Le parti de la Montagne, uni au Socialisme, publie une « liste significative, celle des délégués des Corporations. La voici : MM.rs « Cabet, Raspail, Thoré. »

« Quant à nous, nos candidats sont les hommes qui veulent « la République dans sa sincérité, dans son honnêteté, comme l'ex- « pression imposante de tous les droits et de tous les intérêts du pays. »

Mais, ô disgrâce ! malgré la disparition de ~~huit cinq~~ mille ouvriers, tués, blessés, détenus ou transportés, Raspail est élu. Fureur du secrétaire intime.

« Le troisième élu, s'écrie ce terrible champion de l'ordre, « de la religion et de la propriété, le troisième élu est Mr Raspail. « Mr Raspail a tenu sans doute à honneur de continuer la tradition « de Marat. il a fondé un journal qui portait le nom de l'ami du « peuple. Ce titre était significatif. il indiquait clairement que Mr Ras- « pail voulait reprendre la politique de Marat au point où le couteau

« de Charlotte Corday l'avait interrompue. Le journal ~~de Mr Raspail~~
« n'a pas menti à ses origines. il a été un des plus violents et des plus anar-
« chiques qui aient été écrits depuis la Révolution. Mr Raspail n'a pas
« tardé d'ailleurs à marcher au renversement de la société. il était un
« de ceux qui au 15 Mai, ont envahi l'assemblée Nationale. arrêté et jeté
« à Vincennes pour cet attentat, il est encore sous les verroux. Sa nomination
« est donc une sorte de défi lancé à la face de la République honnête, mo-
« -dérée, sympathique, intelligente, qui a triomphé dans les journées de juin.
(Bien public du 21 7bre) Le numéro du lendemain 22 7bre déclare proclame
Mr Raspail le représentant de la terreur.

La République honnête, modérée, sympathique, intelligente, autre-
-ment dit, la République des Evêques, des Chouans, des Orléanistes et des
libéraux, avait en l'honnêteté de se parjurer le 4 mai en plein soleil à la face du monde, elle
~~libéraux~~, avait, en la modération de fusiller en juin quelques milliers
de prisonniers et ~~d'en~~ la sympathie ne cessait pour transporter ~~quinze~~ vingt mille autres sans jugement.
elle avait eu l'intelligence ~~Elle avait fait la chasse~~ couvrir sus aux blouses dans les rues, une demi-semaine
durant après sa victoire, avec l'ardeur qui traque lapins et lièvres, les
trois premiers jours de l'ouverture de la chasse.

Remarquons ici que Mr Pelletan, aujourd'hui si chatouilleux
à l'endroit des élections, traitait alors la liberté électorale, comme la liberté
de la presse et la liberté de réunion. Quand un candidat ne lui convenait
pas, sa nomination était un défi lancé à la face de toutes les vertus, de
même que les clubs étaient des repaires de brigands et les journaux socia-
-listes, des bourres de fusil. Le raisonnement des Libérouffles est bien simple
le libéralisme étant la seule ~~opinion~~ expression honnête du progrès, tout ce qui ~~s'en sépare~~ va plus loin
fait par cela même l'aveu de son crime. ~~C'est le~~ genre Encyclique. ~~[illegible]~~

Mr Raspail était l'une des notabilités de ce parti Républicain, dont la plume et l'épée avaient combattu dix-huit ans, et enfin renversé la Monarchie Constitutionnelle, Vidéal adoré de Mr le Secrétaire intime. A ce titre, sa place naturelle était en prison. Chose singulière! Car la République établie, à peine, ses hommes n'avaient pas lieu pour ses défenseurs les Républicains, mais les Royalistes. Un seul coup de baguette, celui de la victoire, avait opéré cette transformation soudaine des fondateurs en ennemis et des ennemis en défenseurs. Les anciens Républicains, saignés à blanc pour leur idole, pour leur idée, n'étaient que des terroristes et des communistes. Les Monarchiens, encore exaltés, avaient traqué, traînés, traînés au bagne, devenaient ses uniques amis. Ils serraient dans leurs bras ce cher poupon de République, pour le sauver de la dent des Roquemitaines.

Le Réaction a une théorie admirable que voici. — « Les Républicains ne savent qu'attaquer et détruire. Les conservateurs, que défendre et maintenir. Tant que la défense a le dessus, elle fait justement les agresseurs. Lorsqu'elle a le dessous, les Républicains renversent le gouvernement et le remplacent par un autre. Mais à peine cet autre pouvoir, inutile, conservateurs et Républicains reprennent leur rôle naturel, qui est, pour les uns de posséder et conserver, pour les autres de battre en brèche et d'être battus jusqu'à catastrophe. Ainsi de suite. Sans tour, légitime. La forme la plus favorable à l'ordre étant la monarchie, la République — gouvernement dans son intérêt même, doit être ramenée le plus tôt possible à la Royauté — c'est en vertu de cette théorie que les Républicains ont été naturellement exterminés dans les quatre mois après la naissance de la République.

Laissons les pauvres démocrates ~~si bien fabrés par le premier gendarme de la Réaction~~ de M. de la Sylphe mont l'esprit, peuvent, et abordons la grande thèse du socialisme qui commençait à s'emparer de tous les esprits. C'était une question plus sérieuse que la mascarade du Communisme en permanence dans les colonnes du Bien public. Comme le droit de réunion, comme la liberté de la presse, le socialisme devait cumuler les bénédictions et les anathèmes à l'homme aux deux visages. La prise à l'ordre du jour de la constitution venait de le ramener sous le nom de Droit au travail devant l'assemblée nationale qui flaira sur le champ la parenté. Colère et frayeur des neuf cents. Le Droit au travail dans la Constitution, c'étaient quatre mois d'efforts rendus inutiles, l'annulation de deux grandes victoires, l'avenir compromis. La Réaction retomba dans son vertige des premiers jours. Elle voyait dans son cauchemar défiler la jaquerie et le Communisme, torche et carabine au poing. Les fantômes furent repoussés par Voix.

Le secrétaire intime n'avait pas attendu ce vote pour donner son avis en partie double, suivant son procédé invariable. « La Commission, disait-il le 31 août, a biffé le droit au travail. Elle a eu peur de mettre une fois de plus dans la bouche de la République une vague déclaration de socialisme. Le socialisme pour elle est une énigme derrière laquelle il n'y a que des coups de fusil. Elle ne veut pas asseoir cet incompréhensible Sphinx(1) à la porte d'entrée de la Constitution

« Nous comprenons le scrupule de la Commission. Le droit au travail n'a pas de sens déterminé. Nous nous trompons. Il a un sens : l'interprétation que le combat de juin lui a donnée. Le socialisme, en effet, était inscrit sur le drapeau de l'insurrection. Il est tombé avec ce drapeau dans le sang des barricades. »

(1) Note sur le Sphynx

39 Voilà qui est clair le 31 août. Voilà qui ne l'est pas moins en sens contraire, le lendemain 1er 7bre 1848

« Nous ne craignons pas d'affirmer que le socialisme est vrai au point de vue du sentiment. Il est vrai comme tendance d'amour, de charité, de justice, de fraternité. Par là il est impérissable, il vivra aussi long-temps que l'esprit du Christianisme. »

Avec ces deux passeports en poche, Mr Pelletan peut répondre ~~est, comme on dit vulgairement, gardé à carreau des deux côtés~~ en qui vive des deux partis. Aux conservateurs il exhibe sa tirade du 31 août, aux démocrates sa tirade du 1er 7bre. Que si, par hasard, on lui objecte la contradiction, ses réponses sont prêtes et non moins victorieuses; il dit aux aristocrates : « Ce n'est rien; une simple réserve de forme, une amusette, un os à ronger pour les prolétaires, ... le socialisme ... à l'horizon, comme la liberté, mais en pratique, la proscription. Ma pensée du 31 août est la vraie, celle du premier mouvement. » Il dit aux ouvriers : « L'essentiel, c'est le principe il est pour vous. L'ajournement n'est qu'une nécessité temporaire, on n'arrive pas d'oubliée. Les meilleures choses exigent une transition. Il faut des ménagements dans la pratique à cause des obstacles. Patientez, l'avenir est certain. Vous le savez d'ailleurs, en fait de testaments et d'arrêts, le dernier seul est le bon et annulle les précédents. La décision du 1er 7bre casse celle du 31 août. »

Nous ne serons pas si sot, nous, que de demander à ce héros du gobelet et de la muscade, comment une tendance d'amour, de charité, de justice, de fraternité, est un sphinx dévorant, assis aux portes pour étrangler les curieux, une machine à coups de fusil, un drapeau de sang, &c. Il serait en droit de nous répondre par le geste favori du gamin : les deux mains en éventail, le pouce droit au bout du nez :

En somme, si le socialisme sentimental restait impérissable, le socialisme réel était noyé. Le Bien public applaudit d'enthousiasme la décision de l'assemblée qui enterrait définitivement avec le droit au travail le socialisme d'application.

La thèse de notre ~~publiciste~~ brochurier sur le socialisme n'a pas changé. Aujourd'hui, comme en 1848, c'est toujours le pour et le contre. Rien d'étonnant. Car il n'a jamais cessé d'être un conservateur passionné, et ce n'est que par la plus étrange confusion des partis et des idées, qu'il semble figurer ~~aujourd'hui~~ dans les rangs de la démocratie.

« Dieu me préserve, dit il, de rendre à cette école (l'école socialiste) injustice pour injustice. Je sais distinguer en elle le système, du sentiment caché sous le système. Le système est faux, pour ne rien dire de plus, de toute fausseté. Mais le sentiment est vrai de la même vérité que le christianisme. » (Courrier du Dimanche, 9 janvier 1859)

Toujours cette langue du christianisme.

Le compliment nous paraît médiocre, et d'aucuns le prendraient volontiers pour une injure. Mais il est de mode ~~aujourd'hui~~, et dans la bouche d'un ~~publiciste~~ si bon chrétien, c'est ~~bien~~ manifestement un éloge. ~~Mais~~ Toutefois, selon le procédé manichéen, l'éloge ne va pas sans l'éreintement : un coup de chapeau au socialisme-sentiment, un coup de pied au socialisme-système. C'est l'antinomie habituelle de l'homme double que nous connaissons.

[illegible] importance que de constater l'identité de ses opinions aux [illegible]

[illegible] injustice [illegible]

[illegible] l'ait proscrite. Mr Melleton [illegible] une chasse ~~[illegible]~~ sans regarder

de trop près à la loyauté des armes. il ne l'aime pas plus sous l'Empire qu'il ne l'aimait sous la République. Seulement il la supporte mieux, et d'abord parce qu'elle est hors de combat, ensuite parce qu'il a d'autres adversaires en tête. il se retrouverait à l'occasion un de ses plus virulents ennemis, elle fera prudemment de s'en souvenir, malgré certaines tentatives de Baiser Lamourette appels à la concorde fort peu désintéressés.

L'école socialiste est à terre. Le député de Paris ne la craint plus, et après avoir tiré la corde de tout son cœur pour l'étrangler, il ne serait pas fâché d'en utiliser les débris, en les incorporant dans la masse de ses troupes. c'est un appoint qui n'est pas à dédaigner. De là ces invitations à l'oubli du passé et à l'entente cordiale dans le présent, qui se font jour par intervalles, au courrier du Dimanche, et dans ses brochures.

Le 3 Février 1869, il s'écrie :

« La Démocratie repose, comme sur un trépied, sur la triple « liberté de la presse, du suffrage universel et de la tribune. C'est là le dogme « de la Révolution. C'est là notre symbole à nous, ses fils et ses héritiers. nous « avons pu différer dans le passé sur tel ou tel autre détail d'application. « mais aujourd'hui nous avons tous repris le même point de départ, nous « marchons tous au même but, la liberté dans la Démocratie.

« Qu'on ne vienne plus nous parler des fautes ou des diffama- « tions d'un autre temps. Ces erreurs ou ces querelles domestiques, nous les avons « jetées par dessus nos épaules. Que le passé, derrière nous, dévore ses œuvres et « ses ouvriers en silence. nous ne retournerons pas la tête pour en écouter les « derniers soupirs. »

je le crois, car ces œuvres du passé sont les vôtres, ~~ceux de ses~~ ouvriers qu'il dévore sont vos victimes, et assurément leur râle ne vous

fera pas retourner la tête. mais il retentit dans notre cœur, à nous, qui 92
suivons la voie tracée par leur martyre, et il nous est impossible d'amnis-
tier ces fautes et ces diffamations qui leur ont ôté la vie. nous ne jete-
rons point par dessus nos épaules ces erreurs odieuses, ni ces querelles d'enne-
mis irréconciliables qu'il vous plaît de d'appeler querelles domestiques.

« La liberté dans la Démocratie ! » La Révolution de Février
l'avait donnée, et vous l'avez détruite ! nous ne marchons pas au même but,
puisque ce but vous a déjà soulevé contre lui. nous ne différons pas seule-
ment sur des applications de détail, car si vous avez étranglé la liberté,
c'est comme instrument d'une conquête que nous poursuivions et que vous ab-
horrez. Enfin, le dogme ni le symbole de la Révolution pour nous, ses fils
et ses héritiers, n'est point ce tripied boiteux dont vous avez tout d'abord
coupé (1) un pied, estropié (2) un autre et entamé (3) le troisième.

Il vous en coûte peu de dire : (nouvelle Babylone, page 360)

« Le parti de la Démocratie doit faire sa paix avec lui-même.
« Plus de querelle de ménage. c'est toujours par la brèche de nos divisions que
« la Contre Révolution est entrée dans la place. Plus de récriminations
« sur le passé ! « toi, tu as fait ceci, je te renie ; toi, tu as fait cela, je te
« maudis. » — oh ! mon dieu, le plus terrible de tous les maux, faillir à l'action »

(1) La liberté de la presse, renvoyée . . . . à l'horizon, comme coupable de guerre civile.
(2) l'élection régulière de Raspail appelée un défi jeté à la face de la République
(3) Les paroles de Proudhon à la tribune traitées de bourre de fusil, et Proudhon lui-
même la tribune aux barricades.

90 Elle est habile cette invocation à l'oubli et à la concorde. Ces airs contrits et abandonnés sont faits pour elle vont toujours un peu au cœur, et la main involontairement je laisse aller dans la main. Si la vôtre était celle d'un ami ou faut-il, rien de mieux. mais il ne peut y avoir de querelles de ménage, entre nous. nous ne sommes point de la même tribu. La Contre-Révolution, c'est vous! Elle est entrée dans la place avec vous et les vôtres, (vous n'avez pas eu cette peine) non par la brèche, mais par la porte, que l'insouciance ou la trahison vous ont ouverte toute d'en battant. Ce que vous y avez fait ces pages le racontent. Expulsé à votre tour, qu'il a fait de commun entre vous sauf la hache dont les uns frappaient, les autres étaient frappés. vous prétendez rentrer au logis avec l'aide des moutons qui n'ont pas été mangés. Vous avez quitté votre peau de loup, et on lit en grosses lettres sur votre casquette : « C'est moi qui suis Gillot, berger de ce troupeau. » Vous êtes en pied dans la bergerie et vous dites d'un air bonhomme : « Mes enfants, j'ai peut-être croqué pas mal de vos pères, mais il y a long-temps « qu'ils sont digérés, et je suis généreux, je n'y pense « plus. Faites de même. allons, n'écoutez pas les vieilles histoires, suivez-moi. »

Et la gent moutonnière de suivre en effet. Cependant, il y a des défiants et j'en suis. Ceux-là ont pris des informations et scrutent de près Gillot sous son déguisement. Le loup s'y trouve au grand complet, avec toutes ses dents. nous crions : « au loup! » et tant pis pour qui aura l'oreille dure.

Pourquoi Mr Pelletan, passionner les ~~[illegible]~~ contre le gouvernement militaire, après avoir demandé le gouvernement militaire contre les ouvriers? Peut-il seulement alléguer pour excuse qu'il invoquait le sabre, mais en d'autres mains? non, il a bien ce qu'il a cherché, l'Empire. Lorsqu'à l'assemblée nationale, la discussion sur la présidence allait décider de l'avenir de la République, (si toutefois il restait alors une République!) son journal a réclamé avec ardeur la

nomination directe par le suffrage universel. Or, quel homme de bon sens pouvait, en octobre 1848, conserver un doute sur l'issue de cette épreuve? Cavaignac seul peut être, infatué, jusqu'au crétinisme, de sa puissance d'un jour. Mr Dufaure lui avait répondu de l'élection, et sa vanité s'était laissé prendre au piège. Mr Dufaure avait ses raisons pour mystifier un soudard inepte, dernier échelon à briser, après s'en être servi pour remonter à la Monarchie.

Mais Mr Pelletan s'aveuglait-il sur les résultats du scrutin populaire? Pas plus que Mr de Lamartine, laissant tomber de la tribune, avec son vote pour le suffrage direct, cette parole décisive: „Alea „jacta est!"(1) il lisait donc clairement au fond de l'urne future le nom de Bonaparte, par conséquent l'Empire, et son secrétaire lisait comme lui, comme tout le monde. Quelle secrète pensée les a précipités tous deux au devant de cet avenir qu'ils savaient certain? Était ce, chez Mr de Lamartine, espoir d'un dernier regain de suffrages, ambition d'un portefeuille sous le nouveau règne, ou plutôt ressentiment contre le soldat Africain qui l'avait chassé du pouvoir? Avec ces hommes sans convictions, qui n'apportent dans la politique qu'une personnalité d'airain, les mobiles les moins purs sont toujours les plus supposables. Quel qu'ait été celui du ~~[illegible]~~ grand poëte, Mr Pelletan n'en a point suivi d'autre que la volonté du patron. ~~et~~ Lié à sa fortune, il a fait, pour lui obéir, ~~table rase de toute considération~~ littère de toute rate. il comprenait [illegible] ~~[illegible]~~ la portée de ses actes, et avec pleine conscience, il mettait la main à l'œuvre de l'immense ~~sérieuse~~. ~~C'est ainsi qu'il a mis au rebut [illegible]~~ la ~~seule~~ candidature qui conservât une apparence d'avenir, ~~celle du Général Cavaignac~~. Trois mois plus tôt, il la proclamait ~~cependant~~ une nécessité de salut, mais il n'y a dans cet homme ~~du passé~~ ni cultes ni ~~[illegible]~~ ni ~~prévision~~, ni esprit de suite; rien que de la violence et de l'emportement, ~~outre~~ avec une immense vanité littéraire.

(1) Alea jacta est, le sort en est jeté!

Il n'hésite pas à détruire, la dernière ombre de chance restée à la moustache d'Afrique, en lui créant une concurrence qui puisera ses voix dans la même opinion. Il contribue ainsi de tous ses efforts, à l'intronisation du pouvoir, futur objet de ses attaques. Qu'espérer autre chose d'esprits fantasques qui ne sont que passion et illogisme?

Ce n'est pas toutefois sans un salut de courtoisie que le volage polémiste abandonne définitivement l'échappé de Plutarque, pour se rallier à son chef de file, Dieu-le-père du Bien public. Il compare ses deux héros, et la balance, où il pèse leurs destinées, se dandine avec des poses assez burlesques.

« D'une part, dit-il, c'est un Républicain, bonne condition « pour un Président de République. D'un autre côté, c'est un Soldat, bonne « condition pour ces premières périodes d'anarchie qui ont besoin de voir l'uni- « forme (1) sur la poitrine de l'homme qui représente l'ordre. Mais avec Ca- « vaignac on ne sauve que le présent, tandis qu'avec Mr de Lamartine, « on récompense le passé et on prépare l'avenir. »

La question s'agite donc entre un Républicain et un gendarme. Le gendarme, personne ne le conteste, il a ses buffleteries sur le dos. Mais le Républicain est bien précieux aussi. C'est un composé chimique de deux équivalents Bourboniens, l'un de la branche aînée, l'autre de la branche cadette, au total, un sel soluble, très vénéneux pour la Révolution. Ce sel s'affaissant tombait à vue d'œil en déliquescence, et le journal de la très-sainte trinité monarchique, fondait de compagnie, aux brouillards d'automne. Il avait fait son temps.

Ce Bien public, si prodigue, contre la presse populaire, de la métaphore des fusils chargés, n'avait jamais été lui-même qu'un gourdin d'assoumeur entre les mains de la police. Depuis la fin de la lutte, ce n'était plus qu'un outil méprisé à rayon ses ignobles services, désormais inutiles. Mr de La

(1) toujours l'uniforme! oh! par le sabre! il ne manquerait pas

Lamartine et son journal allaient de pair comme influence et débitaient leur prose désossée dans le désert ou dans les rires. On commençait à renvoyer aux exercices de la balançoire cette phraséologie de fatandole ondulante et vagabonde : « La République, c'est le sol, c'est la religion, c'est le « ménage, c'est l'épargne, &c. » ou bien, « arrive un Dieu en manteau bleu, qui « guérit les malades, ressuscite les trépassés, bénit les faibles, redresse les ignorants, « change l'eau en vin, glorifie la paix du cœur, la douceur de la colombe, le travail de l'homme, la moisson, la pêche, la lampe du soir, &c. »

Le public, long-temps berné par ce Macairisme de la période, finit par découvrir sous leur roucoulement sentimental de très-sinistres jésuites, qui fesaient la guerre Vaudoise en gants de velours. Leur monotone carillon causait plus d'ennui encore que d'impatience. On n'écoutait plus. C'est en vain que le secrétaire intime se mit à rouler des aubades à tour de bras sur la grosse caisse pour ameuter les passants autour de son candidat. C'est en vain qu'à ce tapage il mêlait celui des tambours, des fifres et des clarinettes de Saône-et-Loire, courant les villages et les grandes routes en l'honneur du grand vainqueur de l'anarchie. Aubades, Musique et Premiers-Paris fesaient boucher les oreilles et ouvrir les mâchoires. Un véritable débordement de réclames, avant-garde des futures loteries de Saint-Point, inonda sans plus de succès les colonnes du Bien-public. Tous les expédients se perdaient dans le vide. Mr Pelletan essaya des quelques charges désespérées sur les hommes de la gauche, dans l'espoir de rallier la Réaction au pennon de son banneret. Coups d'épée dans l'eau. Enfin il s'avisa d'exposer sur le Calvaire son Christ crucifié entre deux larrons, pour amasser les fidèles au pied de la croix. « On voyait, dit-il, parmi les membres du gouvernement provisoire un historien, Mr Louis Blanc, qui avait entrepris la réhabilitation de la Montagne. On y voyait Mr Ledru-Rollin qui,

Il y quelques jours avant, dans les banquets, j'étais déclaré le continuateur
« de cette école farouche, sur laquelle la terreur avait laissé une tache de
« sang. mais on y voyait en même temps Mr de Lamartine. Mr de la
« Martine à l'hôtel-de-ville, c'était le triomphe de la Démocratie chrétien-
« -ne, pacifique, honnête, s'élevant, dans sa pureté, de l'âme de la
« France..... Mr de Lamartine, c'est la modération..... toute sa
« politique est dans ce mot: Modération. Les Electeurs qui jeteront son
« nom dans l'urne, n'y mettront pas autre chose qu'une protestation contre
« la République d'agitation, de terrorisme et de violence....."

Toutes ces ficelles ne parvinrent pas à remuer une seule
marionnette. Louis Blanc proscrit, Ledru-Rollin déchu, n'inspiraient plus
de craintes à personne. On finit même par avoir soupçon que les Croque-
-mitaines étaient tout bonnement des Dupes et Mr de Lamartine un roué,
pris au piège de ses propres rubriques. Les panégyriques redondants de ce
personnage, le Style des grands jours, les vieux appels de guerre civile ne
firent plus de long bruit à l'indifférence publique. Le manifeste du 6 Mars, l'abolition
de la peine de mort, le 17 Mars, le 16 avril, le 15 mai, les journées de juin
défilaient chaque jour en pure perte à la parade du Bien public.

Rien ne pouvait rendre au héros tombé un lambeau
de son prestige évanoui. il ne comptait plus que des adversaires dans tous les
Camps et n'avait à choisir qu'entre la haine des uns et le dédain des autres; il
s'obstinait néanmoins à rester en scène, malgré les sifflets et les bâillements.
Ses pasquinades de son canton rural ne feraient qu'à rendre plus ridicule ces
efforts tapageurs de vieille coquette.

Le Secrétaire intime n'avait pas manqué d'aller prendre sa part
des triomphes villageois de son patron. Hôte bien venu du châtelain en

déconfiture, il mit à profit cette excursion champêtre pour allonger un dernier coup de pied aux faux débris de la Révolution.

" ..... Si l'on excepte quelques clubs, mande-t-il à Mgr de " la Guerronière, si l'on excepte quelques clubs, tronçons encore palpitants " du jacobinisme, qui s'éteignent d'eux-mêmes dans l'inattention, le parti " de l'anarchie n'a pas ici et n'a nulle part au large soleil des départe- " -ments, la plus légère puissance. il n'est pas même un bruit, il est à " peine un murmure dans quelque ruelle écartée du chef-lieu "

Il s'est beaucoup raffiné cet admirateur de l'orthodoxie rurale et il préfère aujourd'hui au large soleil des départements les ruelles du faubourg Saint Antoine. il fait la cour à l'atelier, la vieille opération, et n'a plus l'enthousiasme de la chaumière ni de la sacristie. mais ce n'est qu'une brouille entre amis. les beaux jours de l'alliance renaîtront. En 1848, c'est à la porte du presbytère que notre pieux pèlerin frappe avec confiance, en pèlerin de la sainte cause, bien sûr de l'hospitalité. Que ne fait-il réimprimer dans le journal le Monde sa touchante monographie du Curé de Campagne, l'une des meilleures réclames électorales de l'époque? nous ne laisserons pas perdre ce morceau pour la génération actuelle qui ne connaît pas assez les belles choses du temps passé. Ôtez votre chapeau, faites le signe de la croix et écoutez avec recueillement:

" il y a dans chaque commune un homme qui est l'ami " de tout le monde, car il est l'homme de Dieu. il remplit un ministère de " paix et de conciliation. il conseille aux riches la charité, aux pauvres la " résignation, à tous l'amour du bien et de la justice. Cet homme n'est

17 „ d'aucun parti, il est avec tous les partis. il calme les haines, il adoucit les
„ passions, il pardonne les fautes, il bénit les repentirs (balancez!). Sa politique, c'est l'é-
„ -vangile. Pour lui le meilleur gouvernement, c'est celui qui se mettra en union
„ la plus étroite avec l'esprit de ce livre, divin pour les croyants, sublime pour
„ tout le monde. „ ainsi chantait son cantique propitiatoire, aux
portes saintes, le frère quêteur de suffrages, hélas! avec plus
de ferveur que de succès. Car il avait bien des concurrents. Tous les compé-
-titeurs frappaient sollicitaient humblement au quêteur de la sainteté l'appui de la soutane. Par un de ces effets
imprévus seulement des imbécilles, la Révolution de Février qui avait
paru le signal de sa chute, du clergé venait de sonner l'heure de sa toute-puissance.
Devenu le refuge et l'ancre de miséricorde de la Réaction, il dictait ses lois
en maître obéi. Lui seul avait un camp, une place d'armes, une organisation.
Lui seul savait résister à ces ouragans qui renversent une société en trois jours
~~et passent impuissants par dessus sa tête~~
On mendiait sa protection sous le coup de la tempête, et il
l'accordait un peu à tout le monde contre l'ennemi commun, la Révolution.
Les compétiteurs rétrogrades en eurent sa part, excepté
~~Chacun en eut sa part, sauf~~ Mr de Lamartine, qui l'implorait pourtant ~~la demandait~~ avec le plus
d'humilité, et qui rencontra là comme ailleurs le nescio te[1] du dédain et de
la colère. Ce fut le coup de pied de .... Lafontaine. Le scrutin du 10 Xbre
lui donna dix-huit mille voix, tout juste assez pour dire à l'univers „ il
„ y a là un homme dont personne ne veut. „

ainsi tomba, d'une chûte profonde, une des plus éclatantes
puissances de l'équivoque et de la duplicité, portée en tumulte au pavois sur
la méprise de tous les partis, et presqu'aussitôt abandonnée dans le vide
par le détrompement et l'indignation. L'erreur cette fois avait été courte

(1) nescio te. je ne te connais pas je te renie

et prompt le châtiment. Par malheur, tous les météores de cette espèce ne 110 parcourent pas d'un mouvement si rapide leurs phases malfesantes

Le Bien public, reflet de l'astre tombé, s'éteignit à l'instant, le Veni Creator sur les lèvres, en ~~place~~ suite de De Profundis. « Un Veni, Creator « a été chanté ce matin dans toutes les églises », ~~dit le Numéro~~ murmure d'une voix expirante, ajournal du 11 Xbre, « c'est une bonne pensée ! » — Mort le lendemain matin 12.

Renaissance et incarnation libérale de M. Pelletan

Enterré solennellement dans le Bien public, Mr Pelletan ressuscita dans la Presse, non plus chef d'orchestre, mais simple musicien. il y joua tous les airs possibles, sauf, bien entendu, la grande Cantate Lamartine ~~qui avait~~ disparue pour jamais des programmes.

Au 2 Xbre 1851, nouvelle ~~incarnation~~ métamorphose de l'Ex-secrétaire intime. il apparait au monde dans le Siècle, pour inaugurer la musique libérale, redevenue de circonstance. En effet, toutes les divinités de Mr Pelletan avaient été précipitées de l'Olympe, la Moustache Africaine comme la lyre de Jocelyn. le sabre, en sortant des mains amies, avait beaucoup perdu de son charme, et l'ancien chantre de l'épaulette ~~et de l'épée~~ portait son encens à d'autres Dieux. — mais, dans ce nouveau commerce, sa muse changea maintes fois d'Hôtellerie.

il prit, quitta, reprit et la Presse et le Siècle

Des Avatars multipliés l'incarnèrent successivement dans l'avenir, la Revue de Paris, l'Estafette, le Courrier du Dimanche. Partout, dans ces courses errantes, il transportait avec lui son immuable établissement : boutique d'aristocratie sous enseigne populaire, toujours l'éternelle dualité du blanc et du noir. on ne peut que se répéter soi même devant ces monotones répétitions de la thèse et de l'antithèse. Quant à la synthèse, si on peut appeler synthèse un cauchemar, elle éclate à chaque ligne de ses écrits, c'est la haine de la Révolution.

01 En 1848, en 1863, Gendarme ou Libérouffle, il poursuit à outrance cette ennemie vaincue, mais toujours redoutée. Son nom seul le jette en épilepsie. Ainsi arriva-t-il il arriva au faubourg St Antoine, dans une réunion électorale, où sur ce mot : Révolution, prononcé par un auditeur, il bondit à la tribune comme une Panthère.

Ce jour-là, j'ai connu et compris Mr Pelletan. Vivrais-je cent ans, je ne pourrais oublier cette figure farouche, l'œil cave et sombre, la mâchoire allongée, la tête dans les épaules, le dos arrondi, des gestes forcenés avec je ne sais quoi de repoussant, les poings tombant à coups pressés sur la tribune, des éclats de voix ou plutôt des cris furieux, une éloquence convulsionnaire l'écume à la bouche.

« La Révolution, hurlait-il, savez-vous ce que c'est « que la Révolution ? le travail suspendu, la cité bouleversée, les pavés rougis « du sang du peuple. C'est avec les cadavres des ouvriers que se font les Révolu- « tions. C'est un crime de demander la Révolution, quand on peut tout obtenir « avec le suffrage universel..... »

En ce moment, un commissaire de police entre et lui coupe la parole, en mettant la sentence à la porte. ah ! quelle méprise de la part du commissaire ! s'il eût entendu seulement trois mots, il eut fait asseoir ses agents pour les édifier d'un sermon si orthodoxe. Je m'éloignai silencieux, en compagnie d'un jeune homme qui était entré dans la salle admirateur de Mr Pelletan, qui en sortit son ennemi. Il avait écouté avec stupeur cette catilinaire, et il s'écria, le visage tout pâle : « Cet homme est un traître ! »

Quant à moi, en songeant que ce Vautour avait traversé les champs de bataille de 48, un frisson de terreur me saisit, et je courus aux armes.... oui..... aux journaux du temps, qui devaient receler sur son passé les plus noirs mystères. L'indignation ne me trompait pas. Ces secrets enfouis dans la poudre des bibliothèques, ont revu le jour et viennent de se dérouler

jour les yeux du lecteur. Le député du Faubourg Saint Antoine était un réactionnaire impitoyable, et sous une écorce de libéralisme, les passions rétrogrades fermentent toujours avec la même violence. « Je suis un homme d'ordre, disait-il, nouvelle Babylone, 1862 page 4), j'ai toujours aimé la tranquillité dans la rue. »

Soit! Personne n'aime dans la rue le désordre pour le désordre, sauf pourtant les jeunes conservateurs après boire. mais qui! sous prétexte de tranquillité, l'anathème absolu, sans réserve, contre les Révolutions! maudissez-les dans l'avenir, si vous voulez. c'est votre droit, comme fidèle sujet de l'Empereur à qui vous avez prêté un serment sincère. maudissez même dans le passé la catastrophe de Février, qui a détruit le gouvernement selon votre cœur. mais les journées de juillet 1830, qui l'ont fondé ce gouvernement, ne pouvaient elles trouver une excuse à vos yeux? et si, malgré ce titre à votre indulgence, elles sont coupables aussi pour avoir renversé une monarchie soi-disant constitutionnelle, grâce du moins pour la prise de la Bastille, pour le 14 juillet 1789! ce jour mémorable, ce jour de délivrance, qui a brisé les chaines de l'univers, faut-il aussi l'inscrire dans les jours néfastes, parcequ'il a jonché de cadavres Parisiens les avenues de la forteresse? non, ce n'est point un crime de savoir mourir. ces ouvriers qui donnaient leur sang pour la rédemption du monde, n'étaient ni des fous, ni des dupes, ni des usurpateurs du droit de l'Assemblée qui siégeait alors à Versailles, de par le suffrage universel.

Faut-il le dire? Mr Pelletan a fasciné l'auditoire du faubourg. sa philippique a été couverte de bravos. Etait-ce approbation des idées ou entrainement magnétique? les applaudissements s'adressaient-ils à l'aile révolutionnaire de l'orateur, ou à ses invectives contre les Révolutions? il faudrait croire, dans ce dernier cas, que les

temps de lâcheté éprouvent le besoin invincible d'insulter le temps d'héroïsme. Quelques grands gestes suffisent alors pour pardonner ce courage, le seul dont ils soient capables.

Mais vraiment, pourquoi s'irriter de la haine de la Révolution chez un Royaliste ? il est dans son rôle. Comment pourrait-il ne pas la haïr, lorsqu'il ne supporte pas même la liberté de la presse ? on a vu de quel air, en 48, il l'espédiait à l'horizon. Malgré de vains semblants, il n'est pas réconcilié avec elle, il ne le sera jamais. il a repoussé avec énergie les théories radicales qui se sont produites devant le Congrès d'Amsterdam. Cela n'empêche pas la prose de ses journaux, de ses brochures et de ses harangues, de chanter sur tous les tons : « liberté de la presse. » mais il faut s'entendre. il y a liberté et liberté.

Il y a la liberté libre : « Vade retro, Satanas ! retire-toi Satan ! » lui crie l'indigné publiciste, ou bien, comme Tartufe : « Cachez, cachez ce sein que je ne saurais voir. » il y a la liberté aux pieds chinois, en crinoline et en manchon, avec bracelets, colliers, carcan, et chaines d'or et d'acier, la liberté en grande toilette monarchique, qui reste au salon et ne va point se crotter dans la rue, ce qui ne l'empêche pas d'être en carte et fille très-soumise. C'est la bien-aimée de Mr Pelletan qui lui fait des réclames et chante ses belles années du temps de Louis-Philippe.

« quelle que soit, dit-il, la part que l'histoire fasse à ce Roi, « elle dira toujours à sa gloire, qu'en définitive il respecta la liberté de la « presse. Quiconque, en ce temps-là, avait une idée, pouvait toujours la ré- « pandre au soleil..... La France, sous son régime, pensait librement, « parlait librement. » (Courrier du Dimanche, 28 Avril 1861)

quiconque avait une idée et cinquante mille francs pour la cautionner, pouvait la répandre au soleil..... en se faisant mettre à l'ombre.

Mr Dumollet au retour d'un pélerinage dans la troisième partie du monde.

pourrait glisser avec succès la petite histoire ci-dessus parmi ses impres-
-sions de voyage. mais vouloir persuader aux gens qu'on ne les a ni empri-
-sonnés, ni rançonnés, lorsque les prisons ont été si long-temps pleines et
que les poches sont encore vides, c'est abuser de la plaisanterie et du Dithy-
-rambe. Quoi! les lois de septembre, c'est la liberté de la presse
les couloirs du palais encombrés de journalistes, l'emprisonnement et
l'amende par averses, les cent douze saisies de la Tribune, les 49
années de prison de ses Rédacteurs, tant de feuilles ruinées par les violences
juridiques, c'est la liberté de la presse! quoi! les procès de tendance, les
violations de domicile, les appositions de scellés, les bris de presse, la
suppression du colportage, l'écharpe du commissaire de police promenée
d'imprimerie en imprimerie, les écrivains souffletés par les mouchards, en-
-fouis dans les cachots, c'est la liberté de la presse!

une telle moquerie n'est applicable que par un excès de
zèle orléaniste. mais le zèle a ses dangers, par exemple, celui de compr-
-ettre un peu le recrutement pour un si beau régime. C'est qu'il est
hardi dans ses allures, M. l'ex-secrétaire intime. n'a-t-il pas écrit
dans sa circulaire électorale (2bre 1863) ces mots étranges:

« Vous connaissez ma profession de foi. c'est la devise
« de nôtre drapeau: Liberté, ordre public. »

Notre drapeau? Depuis quand l'enseigne de la branche
cadette est-elle redevenue le drapeau de la France? il fut suspect dès le
premier jour cet accouplement hybride (Liberté, ordre public), qui fesait pressentir une Royau-
-té de sergent-de-ville. gouvernement est synonime d'ordre public et
l'implique de soi. cela suffit. une formule de police est une honte sur
le drapeau, et cette volaille hissée au bout d'une perche n'était (pour la devise) qu'une

trop fidèle incarnation de la Liberté dans une Basse-cour. Février avait fait justice de cette ignominie.

avec une audace merveilleuse,(1) Mr Sellétan la réarbore au nez du peuple qui n'y voit que du feu. il a si bien choisi son heure que ce Montjoie St Denis de Bourbon, cadets, si long-temps la risée de la Révolution, est salué comme un cri révolutionnaire. sa fausse cocarde au chapeau, le candidat prend pied ainsi du même coup et dans les faubourgs qui s'absentent et dans l'orléanisme qui ne se mé-prend pas, sans préjudice du serment et de ses profits, ~~si la fortune leur continue la chance~~ sur quelle inexprimable confusion, cette formule bâ-tarde du juste-milieu, tombée sous les sifflets du pays, ose-t-elle re-paraître au grand jour, sous pavillon populaire, sans que les masses reconnaissent ce qu'elles ont hué dix-huit ans?

Ces témérités révoltent à ~~Mr Sellétan~~ le hardi politicien. il a donné tout haut le mot d'ordre Orléaniste. (c'est un grand pas) Qui pourrait se débrouiller aujourd'hui au milieu de l'inextricable tohu-bohu d'opinions qui s'entre-croisent, se coalisent ou se combattent? Cui vient de planter un jalon dans la mê-lée et de reprendre sa boussole, celle de tant d'autres aussi, la monarchie de 1830. adorateurs de cette forme, il s'est d'abord jeté en furieux sur les en-nemis qui la lui avaient détruite. il les a fait décimer et proscrire. mais déconcerté par le résultat qui n'était pas celui de ses vœux, il a ramassé dans la rue un autre masque de combat, un masque de Démocrate. sur quel cadavre de ses ennemis l'a-t-il moulé?

Ce masque va mal à son visage, mais il trompe suffisamment les foules trop crédules. on l'a entendu ~~ba~~ balbutier tous les mots qui leur plaisent ~~aux naïfs~~ ....., République, ... liberté .... socialisme même, en

(1) il faut saluer en Mr Sellétan un maître dans l'art de quémander les suffrages. C'est vraiment un homme de l'antiquité ..... pour la loi électorale. du canton au fonctionnaire.

En 1863, il savait sur le bout du doigt toutes les manœu-vres politiques de la décadence. il connaissait ses gens, il manipulait savamment le bois électoral du faubourg St Antoine. au faubourg, la teinte dominante est le rouge; dans la banlieue c'est le tricolore monarchique. ici liberté, ordre public était très-bien porté. notre solliciteur en tournée avait donc la formule distincte pour la ville et pour la campagne.

Malheureusement, les démolitions ont refoulé pas mal de citadins hors des murs. de là des mélanges inattendus et, par suite, des méprises assez comiques. un jour, le candidat haranguait, dans la couleur pâle, voire même conservatrice, trois électeurs extra-muros qui l'écoutaient d'un air attentif de mauvais augure. le boniment terminé, l'un d'eux lui répondit avec un fin sourire: « oh! Mr « Sellétan, nous vous connaissons bien, allez! c'est égal, soyez tranquille, vous aurez « nos voix. » Et il ajouta (tour de phrase singulier sous la plume d'un électeur) « savez-vous qui sont ces électeurs? » Au candidat, un Démocrate témoin de l'entrevue. — Mais non! — Ce sont d'anciens « transportés d'Afrique. — ah! diable! il fallait donc me prévenir.

106 le mélange de bénédictions et d'anathèmes, toujours double et équivoque avec son arrière-pensée de Restauration, ... la République honnête et modérée, ... la liberté — à l'horizon, le Socialisme. Charité et pillage, Sr Vincent de Paule et Chandrin. il a mitraillé la multitude quand elle lui faisait obstacle. il la cajole et la patine, pour qu'elle lui prête l'épaule. Bref, le dernier mot de son socialisme, c'est le bureau de bienfaisance ou la morgue, le dernier mot de la politique le régime des Cartes et la Constitution Anglaise.

Et la tristesse gagne le cœur à voir un peuple se jeter dans les bras de ceux qui l'ont trompé, empoisonné, fusillé, transporté. Pauvres gens! vous avez rompu la solidarité qui lie les vivants aux morts. Vous avez oublié ceux qui ne sont plus. Vous avez oublié aussi ceux qui survivent dans la défaite. Vous avez souri de leur désespoir et couronné de votre confiance leurs délateurs et leurs apaisins. Ecoutez cet arrêt de l'histoire: « en 1863, le peuple des faubourgs a déclaré que le Général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. » Le cœur et l'intelligence auraient-ils sombré à la fois chez nous? un vent de mort a-t-il passé sur le foyer du monde?

Qu'y a-t-il de commun entre le faubourg St Antoine et son représentant? Le peuple veut des choses que Mr Pelletan ne veut pas qu'il lui arrache avec des transports de fureur, la liberté de la presse, la liberté de réunion. Le peuple voulait l'organisation du travail, et Mr Pelletan a fait organiser les moustaches africaines, l'écrou des Casemates, l'état de siège, les conseils de guerre, les pontons. à quelle inquisition libertaire, à quelle vengeance Royaliste n'a-t-il pas prêté les mains, fourni des armes? quel grand Citoyen, quels révolutionnaires aimés du peuple n'a-t-il pas vilipendés, poursuivis, calomniés?

Ce passé déplorable et le scrutin du 15 X^bre lui créent une situation

07 difficile. Comment concilier le vœu électoral et ses propres tendances ? L'opposition, malgré son petit nombre, est une tour de Babel. Sur ce banc si étroit on trouve pêle-mêle, légitimistes, Orléanistes, jésuites, constitutionnels, libéraux. Il ne manque que des révolutionnaires, naturellement impossibles et s'il y en avait, à coup sûr ce ne serait pas Mr Billetan, l'intraitable ennemi des Révolutions. Nous le savons d'ailleurs Orléaniste sauf le serment qui peut ouvrir certaine porte gagnée du coin de l'œil par Mr Ollivier. Cette porte, sans être celle du Paradis, n'est pas du moins celle de l'Enfer aux yeux de l'ancien journaliste de 1841. Nous devons bien croire lui même. Citons ses propres paroles. Les électeurs ne se montrent pas difficiles mais cela ne les empêche pas d'être curieux. Ils liront avec plaisir l'opinion de leur député sur le but d'une opposition sensée.

« En force de lutter contre le pouvoir, disait le publiciste du XIXe siècle, la gauche s'en est fait une idée fausse. Elle le considère « comme une chose mauvaise en soi, comme le vrai domaine de Satan, dont il « faut restreindre l'action le plus possible. Loin de considérer la participation au « pouvoir comme honorable, elle la considère au contraire comme un sacrifice et « une croix à porter..... Aussi, presque tous les hommes de la gauche n'ont-ils « jamais sérieusement songé à entrer au pouvoir, et n'ont-ils fait aucune étude « dans le sens gouvernemental. Ils se sont tenus à l'écart de la pratique et « de l'étude du gouvernement, comme s'ils devaient toujours rester en dehors. Il « en résulte qu'il serait bien difficile, à quelques exceptions près, de pouvoir re« -cruter un ministère sur les bancs de la gauche..... L'éloignement de la gau« -che pour le pouvoir n'est pas seulement une maladresse, mais une faute. Le « pouvoir (c'est-à-dire ici le ministère) devra toujours être pour les partis le « but le plus honorable et le plus utile qu'ils puissent atteindre. »

L'opposition peut-elle aboutir à un portefeuille, aujourd'hui comme il y a vingt-cinq ans ? C'est l'opinion de Mr Ollivier. Si jamais les révolutionnaires voient venir un ministère Billetan ou le demandent par

grâce Mr Guizot. mais ce danger n'est pas à craindre, qu'ils se rassurent. à moins de l'impossible, le fécond brochurier ne sera pas ministre. Par le temps qui court, ce serait un phénomène de l'ordre surnaturel. Quelle sera donc son attitude au Corps législatif? Celle de tous les opposants, ses Collègues, y compris Mr Guéroult qu'il n'épargne guères. il chantera la chanson des nourrices au bébé qui tête: « Dodo, l'enfant dort, &c » n'a-t-il pas écrit récemment qu'un parti en disgrâce doit mettre à profit sa retraite forcée?

« Plus ~~d'impatience~~ d'impatience, dit-il, plus de colère contre l'obstacle. L'obstacle lui-même a son utilité, ne fût-ce que pour éprouver la « vérité du progrès » — voilà ~~que~~ le grand mot lâché, et nous tenons la clé de l'énigme. il s'agit d'une étude physiologique du progrès. Est-ce une entité, ou une ~~[illegible]~~ créature vivante, ~~[illegible]~~ la bête de somme de l'humanité qu'elle transporte sans frais sur la route des siècles? Pas de meilleure occasion qu'un temps de calme et de loisir absolus, pour éclaircir cette importante question d'histoire naturelle et sociale. une magnifique séance de bernement qui va s'ouvrir. Mais les Electeurs? ils se fâcheront, il ~~faut les~~ sont à ménager. qu'à cela ne tienne. Mr Pelletan est le roi de ce rôle. Pas de plus habile dompteur de popularité. Haï et sifflé de tout ce qui connait l'histoire du dernier quart de siècle, il aura longtemps pour troupeau docile les bonnes gens qui se pâment devant le ronflement des harangues et le papillotage des brochures. Donnez-lui quatre lignes d'un mandement, un paragraphe de Mr Troplong ou du Constitutionnel, et campez le en face d'un auditoire de prolétaires. Entendez vous la salle crouler sous les bravos? l'orateur parle progrès, liberté, principes de 89. Ce tyran de la pensée exalte les droits de la pensée. Ce zélateur de la papauté foudroie l'ultramontanisme. n'allez pas témoigner votre impatience de cette comédie. il pourrait vous en coûter cher. fatal fétichisme qui livre le peuple aux mystifications d'un

og discours hypocrite. Prenez garde, ô aveugles, ce reptile fera encore plus d'une fois ses adorateurs!

M. Pelletan ne discute qu'avec les hommes du passé, fier alors du triomphe et des applaudissements. s'il trouve un Révolutionnaire sur son chemin, il l'insulte et passe, témoin les accusés du 15 mai, Proudhon, 88. il a d'immenses domaines à exploiter pour se faire (à bon compte) un gros revenu de renommée. que de textes à déclamations nébuleuses et toujours applaudies! le monopole et la servitude de la presse, les gros traitements, la centralisation, la prépotence administrative, l'armée, les guerres lointaines et ruineuses, le pape et le cléricalisme, le budget, les anomalies de la justice civile, les sévérités de la justice criminelle, et tant d'autres sujets de harangues, le thème est assez large pour nourrir grassement une popularité trois législatures durant. déjà la Rhétorique du député parlementaire est entrée en campagne, et la foule s'est plus d'une fois attendrie à ses homélies sur la Pologne. si ces rengaines suffisent à des cerveaux atrophiés par une presse au maillot en enfance, ils ont de la pâture pour long-temps.

Si notre Pologne nous amène naturellement à la politique étrangère de M. Pelletan, digne sœur jumelle de sa politique intérieure. l'une et l'autre n'ont d'autre règle que sa passion, ou plutôt son intérêt (avantage) du moment. car chez lui la passion n'est que l'intérêt en furie. il accuse le parti Révolutionnaire de n'avoir d'autre diplomatie que la propagande du canon. La Vienne ne mérite pas ce reproche. Elle a horreur de la propagande, armée ou non, et n'admet que la politique d'équilibre ou de conquête. Son principe n'est pas l'idée; ~~mais~~ toujours le profit, jamais la justice; il ne faudrait pas, pour cela, ~~se croire un~~ homme d'état. Rien de versatile et de contradictoire comme ses fantaisies de paix et de guerre. il prend ou jette les armes, selon sa colère ou son caprice (du jour)

On n'apprendra pas sans surprise qu'il a posé autrefois comme régulateur de l'Europe. C'était du temps de sa chère monarchie constitutionnelle. il eut fort désiré l'asseoir sur le prestige militaire, et se mit à bouleverser la carte du vieux continent. Il n'y allait pas de main morte : Alliance intime avec Nicolas pour régler à deux les destinées du monde ; l'Angleterre chassée de la Méditerranée, l'Orient à la Russie, le Rhin à la France, la Pologne à la Prusse. Ce magnifique échafaudage était placé solennellement sous les auspices de Napoléon le grand. nous citons :

« Réunir la Pologne à la Prusse, en stipulant toutefois des « garanties pour sa liberté intérieure, ce serait remettre la Pologne dans « la position qu'elle s'était choisie elle-même à l'époque de sa plus grande in- « -dépendance. la Pologne ressuscitera, mais comme elle a besoin de protection, « elle vivra sous celle de la Prusse. »

Pourquoi pas la Prusse sous la protection de la Pologne ?

La Russie de 1840 ne comptait que 15 millions d'âmes. La Pologne entière n'en a pas moins de 25 millions. Si notre diplomate entend ne parler que du Royaume proprement dit, ce n'est pas là la Pologne des Polonais, ce n'en est qu'un lopin. Peu importe sans doute au répartiteur. On dispose des troupeaux, on ne les consulte pas.

~~La Pologne complète réunit vingt cinq millions d'âmes. La Prusse de 1840 n'en comptait pas quinze millions. Quelle est donc cette nouvelle méthode de donner le faible pour le protecteur du fort. — Continuons l'exposé des programme~~ : continuons l'exposé du programme-Pelletan.

« Que la France se développe militairement et industrielle- « -ment dans l'Afrique du Nord, qu'elle reporte sa dernière borne de Metz à « Mayence. Que la Russie soumette les populations du Caucase, impose à la « Perse une vassalité qui la civilise, qu'elle reflue et s'étende en Orient. »

« La domination de l'Angleterre sur toutes les eaux est trop « odieuse. Pour la balayer de la Méditerranée, la France doit y appeler la « Russie. »

« Voilà la politique que nous offrons aux méditations des « hommes graves. Nous ne l'avons pas inventée. Elle était celle de Napoléon aux

« conférences d'Erfurth, et celle de beaucoup d'esprits éminents. Elle n'attend plus « que la sanction de l'opinion publique. »

Comment ! en 1808, Napoléon offrait l'Orient à la Russie en échange de la frontière du Rhin. Que la République avait donné à la France en 1795. Ceci est si peu pour faire [illegible]

Elle attendra peut-être long-temps. ~~Elle attendra long-temps.~~ ~~Elle attend encore~~, réaliser à nos frais la moitié russe du rêve d'Erfurth, ~~n'était-ce~~ ne voilà-t-il pas une belle imagination ? ~~Le [illegible] publiciste~~ Si ~~figure sans doute qu'en 1808 la Russie daignait nous octroyer pour notre part du gâteau la frontière du Rhin qui appartenait à la France depuis treize ans.~~

Comment ! en 1808, à Erfurth, Napoléon offrait l'Orient à la Russie ~~pour en obtenir la frontière du Rhin~~ mais en 1808, la France ~~était la~~ possédait la frontière du Rhin depuis [illegible] ans, et la République ne l'avait demandé ~~tant~~ pour cela la permission des Russes.

Napoléon, s'était ~~fait~~ taillé un ~~bien~~ bien autre lot dans le ~~[illegible]~~ butin et Mr le Partageux de 1841 ~~jetait~~ jetta simplement au panier ce lot ~~tout~~ en entier il appelle cela une invention de Napoléon. Ce n'était pourtant pas par malice dans ce temps-là, au contraire.

Le ~~[illegible]~~ grand politique doit être à demi satisfait. il n'a pas été ministre, mais il a vu ses projets ~~en partie~~ en partie exécutés. La Perse est vassale, le Caucase soumis. La Russie y a réalisé le mot de Tacite : « Ubi solitudinem faciunt pacem appellant. » (1) ce désert est en paix. la population a péri. Saluons ~~ce~~ sur le glorieux résultat. [illegible] arrive la Révolution de Février. Voilà notre ~~[illegible]~~ pourfendeur métamorphosé en abbé de St Pierre, pour le fond, s'entend, car dans la forme ses vociférations de paix sont autrement enragées que ses réclames de guerre. il se précipite, écumant de rage, sur la manifestation Polonaise du 15 Mai, la trépigne, la déchire ~~en mille pièces~~. Foin de la Pologne, devenue l'alliée de la Révolution ! il l'enfoncerait plutôt sous terre de ses propres mains. L'heure sonnera ~~[illegible]~~ un jour de l'exploitation sentimentale. Mais en 48, il n'y a qu'un long hurlement dans le camp rétrograde : « Mort à la Révolution et à ses alliés ! »

Le batailleur du XIXe Siècle est devenu un quaker au Bien public, un quaker terriblement bilieux. L'Italie invoque le secours de

(1) Ubi solitudinem faciunt pacem appellant c'est ce qu'ils appellent pacifier. faire un désert

la France. il répond par un sermon en trois points sur l'impuissance des baïonnettes et sur la force irrésistible de l'idée.

« La France doit-elle aller, tambour battant, mèche allu-
« -mée, proclamer la République à travers l'Europe? non! et pourquoi cela?
« parceque la démocratie est une idée et n'est pas une canonnade; parceque
« la guerre ne forme rien, ne transforme rien, ne convertit rien, et qu'elle ne
« laisse après elle qu'une bouffée de fumée. »

« La République n'est que la page tournée de l'évangile, la
« politique convertie en religion. Quelle a été la propagande de l'évangile?
« le premier apôtre a-t-il pris l'épée? non, il a pris un bâton, et c'est en
« sandales, la prix sur les lèvres qu'il a conquis l'univers. une fois cependant,
« le christianisme a posé le bâton pour saisir l'épée. Ce fut au temps des
« Croisades, et lui, qui avait conquis le monde avec une parole, ne put pas
« même avec des millions de lances, conquérir un tombeau. »

« La paix fait l'idée. l'idée fait la liberté. Que reste-t il
« d'un combat? Ce qui reste d'un coup de canon, un vide parcouru par un
« boulet. « laissons donc les peuples s'affranchir eux-mêmes, à l'heure
« dite par la Providence. Ne donnons pas un coup de pouce à l'horloge de
« la liberté, car nous avancerons l'aiguille sans avancer le temps. »

Et pourquoi cet amphigouri, cette logodiarrhée? pour empêcher une guerre révolutionnaire qui eût consolidé la République, et coupé court aux complots de la Réaction. à tout prix il fallait empêcher ce malheur. Relevons en passant la façon neuve d'écrire l'histoire du christianisme. "il n'a saisi l'épée qu'une seule fois et pour se faire battre." Et les saxons? qui les a exterminés seize ans par le fer, le feu et les supplices? et l'Espagne? qui l'a reconquise sur les Maures par huit cents ans

d'une lutte sans merci ! Et le Mexique ! et le Pérou ! qui a égorgé et martyrisé leurs populations, le crucifix en main ? Et les Albigeois ? et les Vaudois ? et les Hussites ? Et les peuples de la Baltique ? et les guerres du seizième siècle ? et la guerre de trente ans ? Le christianisme n'a procédé que par le fer, par la torche, par le bûcher, par les tortures. il a fait la guerre de masses sur les champs de bataille, la guerre d'assassinat au fond des cachots. voilà les sandales et le bâton de l'apôtre.

C'est avec ce misérable verbiage que les bateleurs mystifiaient le peuple en le conduisant aux abymes. Voyez-vous l'impuissance de la guerre démontrée par l'insuccès des Croisades ! Lavant si les chrétiens n'ont pu reconquérir un tombeau, l'islamisme les mahométants qui était chrétien n'ont-ils pas converti par le sabre la moitié de l'Empire Romain, la Perse et une partie de l'Inde ? qui était idolâtre ?

« La guerre, s'écrie notre jongleur, ne forme rien, ne « convertit rien, ne transforme rien ! » et lui-même, peu auparavant, il voulait par la guerre bouleverser les Empires, transformer l'Europe, former un nouvel ordre de choses. où est la pudeur ? où est la conscience ?

« La République, dit-il, n'est que la page « tournée de l'évangile. Quelle a été la propagande de l'Evangile ? le pre- « mier apôtre a-t-il pris une épée ? non, il a pris un bâton. »

que n'a-t-on fait de même en 48 avec les charlatans !

« Laissons les peuples s'affranchir eux-mêmes », prêche l'hypocrite. mais attendez ! l'année n'est pas finie, et cet ennemi de la guerre demande à grands cris l'expédition de Rome. Pourquoi ? le peuple Romain s'est affranchi lui-même. il a renversé un gouvernement détestable et proclamé la République. — C'est précisément là son crime.

114 Le ton change aussitôt et les projets aussi. mais ce qui ne change pas 117 par 114
c'est la perfidie du langage.

« Pourquoi, dit Mr Pelletan, une escadrille est-elle partie de
« Toulon? Pour aller délivrer, non pas le Souverain, mais le Pontife. Nous ne
« pouvons qu'approuver une pareille intervention. La papauté n'appartient
« pas seulement à Rome, elle appartient au monde Catholique. Toutes les
« nations qui communient en elle, sont intéressées à sa conservation. mais,
« dira-t-on, il n'y a pas de religion d'état, et l'état ne doit pas tirer l'épée
« pour le Catholicisme. »

« Comment! pour le moindre intérêt commercial, pour le plus
« petit comptoir à Singapour ou aux Bermudes, le pavillon national
« interviendra. il ira faire respecter, par le canon s'il le faut, les droits
« des moindres citoyens, et ce qu'il fait pour des ballots de coton de quel-
« ques marchands, il ne le fera pas pour les dogmes de trente millions de
« Français. La République ne nous laisserait pas léser dans nos fortunes
« et elle nous laisserait léser dans nos croyances! cela n'est pas possible. Si
« le pape n'est pas libre, nous avons le droit de réclamer sa liberté. »

« mais, à quelle condition? à la condition qu'il soit bien
« constaté que c'est non pas le Souverain d'un état, mais le père commun
« des fidèles, le Vicaire de Jésus-christ, le servus servorum qui est atteint,
« frappé, emprisonné par l'insurrection. Oui, si son autorité spirituelle
« est méconnue, si l'émeute a voulu lui donner des dogmes, lui imposer
« une discipline, lui tracer telle ou telle révision dans le grand code du
« Catholicisme, alors la France qui compte le Catholicisme au nombre des
« éléments constitutifs de sa nationalité, a le droit de se montrer, car c'est
« elle aussi qu'on attaque dans la personne du Souverain Pontife. »

13. Un peuple râle sous le talon de l'Autrichien et crie : « au secours ! » — « ne vous dérangez pas », ~~fait~~ dit notre sage, c'est inutile. laissez faire l'idée. — Pourquoi ~~le~~ Phlegme ? ah ! c'est que l'Autrichien est un sabre au service du goupillon. Qu'on ne le trouble pas dans une œuvre pie. il corrige des mécréants. « à l'aide, Catholiques ! » hurle le Pape, « mes sujets m'ont détrôné. » — « vite une escadre ! » s'écrie le même sage hors de lui. « Vite une armée pour châtier ces ~~rebelles~~ impies ! les misérables violentent le Saint-Pontife en lui imposant une discipline. « Horreur ! vengeance ! courez ! pas une minute à perdre ! » En effet, les Romains avaient supprimé le tribunal de l'inquisition, grave atteinte à la discipline Catholique. on a couru, et... ~~et~~ l'ancienne discipline est rétablie. L'inquisition fait-elle de droit partie intégrante du Catholicisme, et ne peut-on y toucher sans porter la main à l'autel ? la suppression du Saint-office est-elle un attentat à la religion, qui trouble, ~~comme on dit~~ selon la phrase reçue, les consciences catholiques ? oui ! C'est la doctrine de l'Encyclique. Est-ce aussi l'avis de Mr Pelletan ? l'hypocrisie de son langage, dans ce morceau Chrétien, s'élève jusqu'à la pervertité.

~~Les Romains~~ Les Romains ~~n'~~avaient détrôné que le prince. ils laissaient le Pontife dans la plénitude de son autorité spirituelle. Pas l'ombre d'ingérence dans les choses de l'Eglise. nul ne touche au dogme ni à l'encensoir. La République romaine le déclare hautement et personne n'en doute. Mais il faut à tout prix renverser la République, et on feint de défendre contr'elle le Catholicisme qu'elle n'attaque pas. Toute la stratégie cléricale est renfermée dans ce chef-d'œuvre de Machiavélisme. ~~Cet article aurait pu figurer dignement dans~~ Qui aurait dû avoir les honneurs de journal l'univers, et la presse ~~ultramontaine~~ papiste,

depuis des années, n'a fait qu'en ressasser les sophismes et les mensonges. L'Ex-secrétaire intime a manqué sa vocation, celle de Révérend-père Général de la Société de Jésus. il en possède au suprême degré les trois vertus de fond, l'hypocrisie, la sophistique et la violence. On ne déterrerait pas, dans tous les repaires de la Casuistique, un Escobar qui aille à la cheville du jésuite sorti de l'urne électorale, dans la neuvième Circonscription.

Cet homme est aujourd'hui ce qu'il était, il y a seize ans, un Clérical comme Guizot, tous deux hérétiques et tous deux Papalins renforcés. il suffit de lire ce qu'il a écrit ce qu'il écrit encore pour ~~le déclarer~~ reconnaître un des plus artificieux adversaires de la pensée moderne. En philosophie, de même qu'en politique, ~~il appartient de toute son âme au~~ ~~c'est un champion du~~ il n'est qu'un soldat du passé, et le camp de l'avenir lui a confié un commandement. C'est un chef ennemi dans la place.

« je suis un homme d'ordre » dit-il quelque part (Nouvelle Babylone, 1862). Nous l'avons déjà fait remarquer, un chacun est homme d'ordre, et la prétention exclusive à ce titre serait une insolence, si elle n'était l'enseigne d'un parti. Le soi-disant parti de l'ordre, de 48 à 52, ~~était~~ n'est que le parti de la Contre-Révolution. « je suis un homme « d'ordre, » signifie simplement : « je suis un Contre-révolutionnaire » ~~dans la bouche de Mr Pelletan le sens n'est pas douteux~~.

Mr Pelletan ~~a~~ a dit encore (nouvelle Babylone) : « je crois en Dieu de « toute mon âme. » cela ne m'étonne point de cette âme impitoyable. Elle avait déjà lancé cet arrêt de proscription : « ni feu, ni lieu, ni Dieu », un mot ~~de baron~~ du moyen âge.

Lisez dans le Courrier du Dimanche (numéros des 27 9bre 4 et 11 Xbre 1864) certain article intitulé : la liberté de Conscience, une espèce de logogriphe plein d'ambages, ~~[illegible]~~, de replis

et ~~[illegible]~~ de faux-fuyants, l'œuvre équivoque d'une plume qui ~~n'a pas sa liberté~~ se sent à la gêne ~~d'allures~~ et serpente en cherchant l'ombre. ~~L'écrivain~~ Le député du Frère Antoine ~~qui~~ a certains ménagements à garder dans son intérêt du jour et n'ose pas dire toute sa pensée. elle perce néanmoins très-nette sous les réticences. C'est une profession de foi chrétienne, avec croyance aux mystères, aux dogmes et aux miracles, le tout vernissé de tolérance et saupoudré de progrès.

Le Début, défense de Mr Renan, ex-abrupto et aux airs cassés fait prévoir aussitôt un bernement doucereux du philologue et un plaidoyer en faveur de l'orthodoxie. impossible de s'y méprendre. ~~C'est une~~ C'est la rhétorique invariable ~~de~~ de l'auteur. chez lui, non commence ~~[illegible]~~ régulièrement ~~Lorsqu'il doit terminer par non~~ par oui et oui par non. ~~une caresse est le présage certain d'un coup de griffe, et une~~ ~~il commence par un oui en grande pompe et vice versa le oui~~ finale ~~louange la prélude prologue d'une [illegible]~~ de coup d'encensoir précède le coup de trique. ~~prélude constamment par un non solennel~~. Ainsi, ~~[illegible]~~ ses réquisitoires contre la liberté de la presse et contre la liberté de réunion, ont tous pour exorde un panégyrique de l'accusée. Les plus magnifiques prémisses sur la solidarité des peuples concluent sans faute au délaissement. ~~Un éloge~~ une apologie est toujours le préambule d'une condamnation, et réciproquement, une mercuriale la préface d'une apothéose. C'est la comédie des faux bons hommes.

Le beau zèle pour Renan se transforme bientôt en éreintement de son livre, et en long radotage sur la divinité de Jésus. Peu-à-peu le rétrograde se démasque et prend couleur. il s'écrie :

« L'homme a besoin de Dieu, puisqu'on trouve Dieu sous « une forme ou sous une autre, en tout temps et en tout pays. Dieu en effet « est le dernier terme de l'esprit humain. Sitôt que l'esprit cesse de « comprendre, il dit : Dieu ; et c'est cet inexplicable qui explique l'univers. »

Deux camps sont aux prises, les ténèbres et la lumière, le passé et l'avenir, la Foi et la Science. Mr Pelletan prend place résolument sous le vieux drapeau par une seule phrase : « Sitôt que l'esprit

« humain cesse de comprendre, il dit : Dieu ! » parole terrible qui, dès l'origine a tenu l'esprit humain à la chaine, et s'efforce encore de l'y retenir toujours. La Foi dresse cette barrière sacrée sur la route des siècles, en criant à l'homme : « impie, à genoux ! on ne passe pas ! » la Science lui dit froidement : « Lève-toi debout et passons. » et ils passent. mais l'obstacle se relève plus loin. De nouveau la Foi crie « Halte ! » à la Science : « En avant ! » à l'obstacle en frappant. Ainsi se poursuit la lutte entre la Foi engissante et la Science sereine, l'une qui hurle son mot plein de sang, l'autre qui sourit et marche sans répondre. Dieu, c'est le mot qui prétend tout expliquer, qui n'explique rien et qui interdit toute explication. c'est le mot qui réjouit la paresse et l'orgueil en tenant de l'ignorance le savoir. il est faux qu'en tout temps et en tout pays, sous une forme ou sous une autre on trouve Dieu. mais fût-ce vrai, cette unanimité des temps de ténèbres ne serait qu'une présomption d'erreur. tous les hommes, sans une seule exception, ont cru, durant des siècles, que le soleil tournait autour de la terre, et le monde civilisé a aujourd'hui, la certitude et la preuve du contraire. Le progrès consiste tout entier dans l'abandon successif des vieilles illusions. quand la race des inquisiteurs aura disparu, l'esprit humain, là où il cesse de comprendre, ne dira plus : « Dieu ! » il dira : « Cherchons ! » et si des marchands de Galimathias viennent conter que l'inexplicable explique l'univers, on leur offrira une place à Charenton.

Que Mr Pelletan soit toujours en 1866 le Lavalette de 1848, une libérale d'hier en est à l'attestation manifeste : « si la Papauté succombe, s'écrie-t-il, prenez garde, elle quittera Rome à son tour. mais le pas d'un « pape pèse d'un tout autre poids que le pas d'un autre homme. Partout

« où il met le pied, la terre penche de ce côté » (Courrier du Dimanche janvier 186)
on ne parle que d'un idole avec cette emphase de mélodrame.

Le pape pèse tout juste du poids de l'épée qui le soutient. Sa tiare n'y n'ajoute pas un gramme, et le jour n'est pas loin peut-être qu'il ne trouvera pas un coin de terre où poser le pied. La terre du moins ne penchera plus autant de gagné pour l'équilibre. Certes, on en commandra, notre héros a fait surabondamment ses preuves d'ardeur chrétienne. Eh! Ceci par une aventure digne pourtant.

il nous reste à peine la force de mentionner une dernière palinodie de notre coryphée. Le lecteur doit être plus ~~[illegible]~~ las que nous de ces ~~répétitions monotones~~ éternelles redites. Encore un effort et il sera quitte. La Pologne se présentait en 1864 comme un magnifique piédestal de popularité. Ce n'était plus ce que ~~[illegible]~~ l'~~irritable~~ ~~publiciste~~ le monarchique écrivain exècre et redoute par-dessus tout ~~[illegible]~~, ~~une~~ la guerre révolutionnaire, mais bizarre mélange! ~~[illegible] à la fois~~ une guerre de religion à la fois, d'équilibre et d'affranchissement. Un immense malentendu réunissait en faveur de cette cause l'unanimité des opinions. Le Clergé prêchait la croisade, les Démocrates la délivrance d'une nationalité les politiques l'affaiblissement de la Russie. expliquer l'accord de tant d'ennemis mortels n'entre point dans notre sujet. il nous suffit de le constater. L'occasion était précieuse. Mr Pelletan la saisit aux cheveux. sa plume laissa tomber une solennelle malédiction sur la tête des trois spoliateurs, Catherine, Frédéric et Marie-Thérèse. Très-bien mais le vol n'est pas d'hier. il date de 1772. C'est se rappeler bien tard ce vieux crime. Pourquoi l'éloquence du justicier dormait-elle en 1848? ..... je me trompe, pourquoi s'est-elle déchaînée en véritable Bacchante contre une guerre de Pologne? — « Plutôt les Cosaques que la Démagogie! » va-t-il répondre, comme Feu Romieu. — Soit! mais en 1841, sous sa monarchie bien-aimée, notre journaliste-diplomate, dans son remaniement de la carte d'Europe, fesait cadeau de la Pologne à la Prusse.

Son indignation contre les Brigands du Nord n'était alors qu'un futur contingent. Car il coopérait lui-même au brigandage, par un nouveau trafic de la victime, de compte à-demi avec les bourreaux. Il vendait à Frédéric-Guillaume la Pologne contre le Rhin, et Nicolas devait signer au Marché, s'il vous plait. L'affaire a manqué. Les Monarques n'ont pas donné leur consentement, et le maquignonneur en a été pour sa vente de la Pologne sur le papier. Après un si honnête commerce, comment faut-il prendre ses éclats de douleur et de colère? Que penser de ses larmes sur la pauvre Morte, de ses imprécations contre les assassins, lorsqu'il vient lui-même de leur proposer un cinquième assassinat? Il traite la Pologne comme la liberté. Un jour il l'égorge, le lendemain il la colporte, tout éploré, dans ses bras, cette fille chérie. Autres temps, autre brocantage.

Où s'arrêtera le Macairisme politique? Hélas! il n'a point de limites. On cherche des convictions, on ne trouve que des intrigues et des prospectus. La démocratie a ses Lorettes et ses beaux-fils, son libéralisme industriel et son agiotage. Ce négoce est libre et sans dangers. Le peuple est bon prince. Rien ne le fâche. Sa miséricorde est inépuisable pour les cupidités, les défaillances et les trahisons.

L'Ex-secrétaire intime du Seigneur de Saint-Point connait à fond cette débonnaireté des multitudes, et nul ne s'entend mieux à l'exploiter. Rhéteur sonore, sorti des antichambres Royalistes et des corps-de-garde de la dictature Africaine, il a transporté dans les ateliers son industrie politique en chômage. Le fossoyeur des clubs et de la presse est devenu un tribun de hustings et un chevalier errant de la lettre moulée. Bon courage et bonne chance, fils de Cornélie et de Loyola, poussez votre pointe doctrinaire. Soufflez au peuple la haine des Révolutions. Reprochez à la pauvre fille de Février son propre sang que vous avez répandu et les proscriptions qui l'ont anéantie. Évoquez ce malheureux drapeau rouge qui s'est laissé décrocher (répandre) aussi paisiblement qu'un bouchon de paille plat à barbe. Surtout, continuez à poursuivre sans merci les termites qui ont renversé le trône constitutionnel de 1830, et ne leur accordez de repos ni dans la prison, ni dans l'exil, ni dans la tombe.

121

Passages en double
insérés dans la copie
définitive

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE MSS

122

(1) Il faut saluer en Mr Pelletan un passé maître dans l'art de quémander les suffrages. C'est vraiment un homme de l'antiquité... pour la brigue électorale. Il en eût remontré aux Romains.

En 1863, il savait par cœur toutes les nuances politiques de sa circonscription, et n'aurait eu garde de haranguer et traiter sur le même pied le faubourg St Antoine et l'arrondissement de Sceaux. Au faubourg la teinte dominante est le cramoisi, dans la banlieue le trioloré monarchique. Liberté, Ordre public était là très-bien porté. Notre quêteur en tournée avait donc ses formules distinctes pour la ville et pour la campagne. Malheureusement, les démolitions ont refoulé pas mal de citadins hors des murs. De là de mélanges inattendus et, par suite, des méprises assez comiques. Un jour, le candidat haranguait ~~un jour~~ méchait, dans les couleurs pâles et même conservatrices, trois électeurs extrà-muros qui l'écoutèrent avec un air attentif du meilleur augure. Le boniment terminé, l'un d'eux lui répondit avec une fin sourire : " Oh ! Mr Pelletan, nous vous connaissons bien, allez ! c'est égal, soyez tranquille, " vous aurez nos voix."

Excellent Maître du Miral qui a pris le Sphynx d'un Sultan pour une improvisation

Un Théâtre a des décors qui figurent indifféremment aussi bien figure dans l'opéra que dans le vaudeville et le mélodrame. Notre ~~Notre~~ publiciste a pour toutes provisions de magots ~~français~~ qui forcent ~~tous~~ tous les goûts, ainsi qu'on peut le voir au magasin pour chaque représentation

En 1848, le Sphynx représente le Droit au travail qu'on ne veut pas asseoir à la porte d'entrée de la Constitution

En 1865, le Sphynx représente le droit d'avertissement à la porte du Ministère de l'intérieur

Espérons que le Sphynx ~~Sultan~~ Sultan trouvera devant il faut l'espérer pour lui

Espérons que le Sphynx Sultan commencera son brillant tour de force en proposant à trouver devant sa porte ce que l'on cherche ~~à~~ le vote en faction à une foule d'autres nouvelles portes, avec sa consigne : Devine, ou je te dévore

Autre truc à tirer à effet qui fera courir tout Paris : Le Sphynx ~~Sultan~~ Sultan ~~Sphynx~~ Sultan ~~Sphynx~~ Sultan ~~Sphynx

Mon cœur a voulu ajouter aux

Layes [illegible]

page 64 (Edition) page 46

Aussi, depuis que l'épée Napoléonienne a remplacé le sabre Asiatique, depuis le naufrage de ses patrons d'amadine et Carvignac, Mr Pelletan qui adorait la [illegible] détestait la presse, raffolait de la prose abominable qu'on me dédiait, voudrait voir [illegible] discrétion, [illegible] à coudées franches. Il crie au [illegible] et gagne 6 mois de prison.

O stupidités! l'incarcérateur de jadis est à son tour emprisonné. Le voilà à [illegible] envoyé de 8 bon cœur les hommes de mai et de juin, non pas à 90 jours de détention, mais pour toute la vie. Par exemple il est bien logé qu'on, une belle chambre sur la cour [illegible] de la prison que les barreaux. Il n'est pas non plus comme eux traité d'outrage et de mauvais traitements. Tout sans compter les [illegible] des écoles, achètent par souscription [illegible] touchant témoignage de leur [illegible] au coucher du soleil, les amis bleus et blancs, [illegible] Mr de Montalembert, viennent en [illegible] distraire de son infortune. mais, [illegible] à Rachel, il ne peut se consoler. Elle avait perdu ses enfants. il a perdu sa [illegible]. Il jaunit comme une plante [illegible], il [illegible] sur pied, [illegible]

Proudhon est mort. Mr Pelletan peut enfin danser sur sa tombe. Cette joie a bien tardé... 18 ans! que c'est long, et qu'une demi-douzaine de balles ou de baïonnettes auraient bien dû supprimer en 48 une si pénible attente! il reste du moins le dédommagement de l'oraison funèbre. Ce qui a été différé n'est pas perdu (tout-à-fait.) Le Rédacteur du Bien public (a) reparu dans la Revue des deux mondes (15 janvier 1866), armé en guerre, son estramaçon de jurin à la main, et il s'est donné du bonheur de tailler à mettre le défunt en mille pièces, le vieux lion mort qui ne se défend plus.

Ah! c'est qu'avant de mourir le vieux lion a lancé (parti) un dernier coup de griffe aux candidats assermentés, et que leurs chairs ont [illegible] toutes [illegible] (saignants). Tous ceux surtout l'ex-secrétaire intime a senti l'ongle jusqu'à l'os, et bondit sous la douleur. Les curieux (naturalistes) qui, sous le masque de velours du soi-disant libéral, [illegible] curieux de) voudraient surprendre le grincement de dents du proscripteur,

Morceaux à ajouter aux Layes indiquées

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

[illegible] ... il était temps [illegible], le seul peut-être de sa vie, [illegible] aimé la liberté.

[illegible] dehors, l'ex-captif a été [illegible] profond. vénération pour so[illegible] [illegible] presque jeté à ses propre[illegible] [illegible] n'était pas loin d'en faire [illegible] que de ces 3 mois de prison il [illegible] candidature. L'émotion gén[illegible] [illegible] jusques dans le sanhédr[illegible] [illegible] qui brassait en 1863, les élections [illegible] cénacle, très suspect d'am[illegible] et assez peu d'héroïsme, jugea poli[illegible] [illegible] un peu [illegible] listes avec [illegible] confesseur de la foi, tout en ayan[illegible] [illegible] assigner un collège de rebut, dé[illegible] [illegible] chances, la circonscription de [illegible] [illegible] fort avisée. Ca[illegible] [illegible] exemple de porter aux [illegible] un homme qui a été en priso[illegible] [illegible] hasard, et avec les meilleurs éta[illegible] [illegible] réactionnaires. Le pouvoir de [illegible] [illegible] exclusivement à qui n'a jamais [illegible] personne, sinon, que deviendrait [illegible] le plus conservatrice des vertu[illegible]

[illegible] loin de prétendre que [illegible] jamais fait défaut à M[illegible] [illegible] au contraire, et par consé[illegible] [illegible] autant que personne [illegible] sur les liste du Sanhédrin. [illegible] bien qu'en parfait accord ave[illegible] [illegible] mobile, changeante, contradictoi[illegible] [illegible] moins admirable de fixité [illegible] [illegible] les siens, &c &c

n'ont qu'à ouvrir la Revue du 15 janvier. ils y trouveront ~~[illegible]~~ [illegible] de tirades comme

« Proudhon (dans la Démocratie « assermentée) remue la lie de 48 à pleines « mains. il cherche encore à aigrir la clas- « se ouvrière contre la classe bourgeoise. « mais il parle au vent. le peuple ne « l'écoute plus. il sait, par expérience, « où l'a mené la guerre de classe à classe. « il ne pense pas que la prospérité de « Cayenne vaille la peine de recommencer « la sinistre école de juin. »

A cette seule pensée de juin, le meilleur courtisan du faubg St Antoine est pris de fièvre et pousse un sourd rugissement de menace. il dit au peu- ple : " ne recommence pas, ou Sinon..!"

Bien! (~~oui~~) nous savons cela! vous avez transporté la lie de 48, qui vous nomme aujourd'hui député, et vous êtes tout prêt à la transporter encore, pour peu qu'elle le ~~si elle recom-mençait~~ recommence la sinistre école de juin.... Vous faites (adressez) les plus tendres mamours aux classes ténébreuses... mais, dans l'oc- casion, gare à elles!... le vote du 15 9bre 1863 ne les sauverait pas. nous (le) savons cela.

Ce vote, Mr Pelletan l'a sollicité, le serment à la main, comme Mr Jules Simon, comme tant d'autres qui (ont mis beaucoup d'eau dans leur vin démocratique) qui ont trempé de beaucoup d'eau leur vin démocratique. où sont-ils ces puri- tains de l'abstention? où sont-ils, eux et leurs anathèmes contre l'apostasie? ils sont sur les bancs du corps législatif! et avec quelle figure! et dans quelle posture!

Proudhon les a flagellés sur les deux épaules, ces assermentés, et sous le fouet vengeur, l'ex-~~vainqueur~~ héros de juin se tord et s'écrie : " En 1857, Proudhon « conseille à la Démocratie de prêter ser- « ment, pour entrer au corps législatif, « puis il tourne sur les talons et ajoute : « n'entre pas ou tu es parjure!... Et que fait-il & lui, Mr Pelletan? que fait-il? il dit à la Démocratie : " n'entre pas ou « tu es parjure! " puis il tourne sur les talons et prête serment pour entrer!

Oui, Proudhon a varié et c'est une faute. les variations troublent et déconcertent (la masse). mais il a varié avec un profond désintéressement. En- ~~[illegible]~~ adversaire ou partisan de l'abstention, il n'avait aucun intérêt personnel dans

Morceaux à ajouter aux Layes indiquées

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

[illegible] ... il était temps [illegible] peut-être de sa vie, [illegible] aimé la liberté.

[illegible] dehors, l'ex-captif a été [illegible] profonde vénération pour [illegible] le serait presque jeté à ses pieds [illegible] public n'était pas loin d'en faire [illegible] si bien que de ces 3 mois de prison il [illegible] une candidature. L'émotion [illegible] retenti jusques dans le Sanhédrin [illegible] qui brassait en 1863, les élections [illegible]. Le cénacle, très suspect d'une [illegible] et assez peu d'héroïsme, jugea poli[illegible] de vernisser un peu ses listes avec [illegible] d'un confesseur de la foi, tout en ayant [illegible] lui assigner un collège de rebut, dé[illegible] de chances, la circonscription de [illegible]

[illegible] fort avisée. Ca[illegible] mauvais exemple de porter aux [illegible] un homme qui a été en prison [illegible] hasard et avec les meilleurs [illegible] électionnaires. Le pouvoir de [illegible] exclusivement à qui n'a jamais [illegible] personne, sinon, que deviendrait [illegible] et la plus conservatrice des [illegible]

[illegible] Je suis loin de prétendre que [illegible] jamais fait défaut à M. [illegible] au contraire, et par conséquent [illegible] autant que personne [illegible] sur les listes du Sanhédrin. [illegible] bien qu'en parfait accord avec [illegible] mobile, changeante, contradictoire [illegible] pas moins admirable de fixité [illegible] ou [illegible] les siens, &c &c

le litige. il n'était ni ne voulait être candidat.

Mr Pelletan, lui aussi a ~~varié~~ fait volte face, mais comment? est-ce en politique consciencieux sincère qui ~~croit~~ obéit à ce qu'il croit la nécessité du moment? non! quand le mandat politique est hors de sa portée, il tranche du Brutus, il foudroie le serment et ceux qui le prêtent. — Les Raisins sont trop verds. — mais dès qu'il peut devenir (être) ~~est devenu~~ candidat sérieux, il fait demi-tour, il prête serment, une fois, deux fois trois fois, il en prêterait 50, pour enfoncer les portes du Palais-Bourbon. il entre enfin, se retourne contre Proudhon et lui crie avec audace: "Palinodiste, tu as condamné, puis prêché "l'abstention. Honte sur toi!"

Et ~~[illegible]~~ poursuivant avec fureur sa catilinaire, il entasse par monceaux sur la tête du pauvre mort les accusations d'impuissance (sottise, inapéritie) et d'iniquité.

"il faut bien, clame-t-il, avoir "dans ce monde l'originalité du mot, "quand on n'a pas l'autre originalité. "On n'est pas un penseur, on sera un

« virtuose. alors on donne le coup
« d'archet on le donne même en sens
« inverse. Proudhon a le mérite de la
« contradiction: Quidquid dixeris
« argumentabor, et il argumente
« pour toute et contre toute doctrine.
« un jour, il crie: Vive la Pologne!
« l'heure passe: Périsse la Pologne!"

Mais c'est le portrait en pied de Mr Pelletan que Mr Pelletan a tracé dans ces lignes; c'est son portrait littéraire, son portrait politique, son portrait moral. Reprocher à autrui précisément ses propres vices, ses propres travers, est-ce ironie ou aveuglement? L'auteur tout entier d'ouvrage, n'a jamais eu une idée: c'est dans le diguetis ou la ciselure du mot. il a passé sa vie à dire le blanc et le noir et à changer d'avis sur toutes les questions, jamais par conscience, toujours par calcul.

il a chanté et il a maudit alternativement, selon son intérêt du jour, l'abstention, la liberté, le sabre, la Réglementation, le peuple, la Révolution, que sais-je? toutes les choses de ce monde. il a voué aux enfers les

Séance du Corps législatif du 31 Mars 1865. 125

Mr Pelletan ..... « j'écrivais « en ce moment en face du sphynx « assis à la porte du ministre de l'in- « -térieur et qui lui dit: "Devine ou « je te dévore." (on rit.)

un théâtre, à des décors qui font aussi bonne figure dans l'opéra que dans le vaudeville, le Melodrame, notre publiciste a, de également, une provision de pantins (bons pour tous les rôles, et qu'il fait rentrer) (remet) qui rentrent au magasin, après chaque représentation.

En 1848 (Tragédie) le sphynx avait droit au travail qu'on ne voit pas encore à la porte d'entrée de la Constitution.

En 1865 (Comédie-Vaudeville) le sphynx est devenu le droit d'avertissements assis à la porte du ministère de l'intérieur.

Espérons que le sphynx-Pelletan n'a pas quitté le service [illegible] son service, qu'il aura le plaisir (la joie) de le trouver en faction à une foule d'autres portes avec la consigne immuable sévère: "Devine ou je te dévore."

Et cet excellent Mr du Miral

a quoi bon d'ailleurs prendre la peine de renouveler l'invocation [illegible] l'oubli tombé d'une telle plume.

ne l'a-t-il pas foulée aux pieds lui-même son invocation? il crie aux démocrates: "sur lequel le ménage!" et il vomit de terribles malédictions sur Proudhon, son ancien [illegible] maître! apparemment Pelletan est-il la démocratie. mais les libéraux, à leur façon d'entendre l'oubli et la Concorde, c'est pour les révolutionnaires, le bagne, la déportation et l'exécution. Ceux pour eux même, le droit et le devoir de l'insulte et de la calomnie contre les révolutionnaires.

Pourquoi, de ces étranges conditions de parti pris, le [illegible] a-t-il beaucoup? C'est un (sarcasme) de plus dans le fond de l'opposition. Les révolutionnaires ici privent-ils, des droits qu'ils n'ont plus sous les verrous?

De quel droit, aussi, Mr Pelletan fait-il à l'opposition? De quel droit passionnerait-il le peuple contre le sabre, après avoir appelé et acclamé le goût du sabre contre le peuple? de quel droit lui donne-t-il [illegible] pour prédestiné

partageurs de la Pologne, et il a proposé un quatrième partage de la Pologne, je me trompe : il a proposé de la livrer à la Prusse. Si du moins il avait pour excuse son manque de mémoire. Si on pouvait ~~croire~~ qu'il oublie ! mais il sait ses livres par cœur. il les reproduit sans cesse. il tisse sa toile d'aujourd'hui avec l'attilochage de sa toile d'hier. Il connaît bien les hommes ! à la face du public, il ~~s'adjuge~~ s'adjuge sans façon tous les brevets imaginables, brevet de vertu, brevet de génie, brevet de martyre, brevet de modération, brevet de civisme, brevet de politesse. Le public écoute respectueusement et s'incline. Pauvre (triste Public !)

Après avoir épuisé sur la ~~tombe~~ fosse de Proudhon toutes les formules de l'imprécation et de l'invective, l'homme de bon ton termine ainsi son oraison funèbre : " La critique aurait mauvais " grâce aujourd'hui à soumettre Proudhon " à la loi du talion. " Pour qui prend-il donc ~~ceux~~ ses lecteurs ? pour ce qu'ils sont probablement.

Quittons le cimetière où un homme de bien et un grand citoyen repose désormais sur un lit (couche) d'outrages, ~~quittons~~ ~~la cimetière~~ ~~peut~~ reconduisons-le Pelletan au champ de ses exploits (de) en 68.

qui prenait ~~le~~ ~~lit~~ ~~Sphynx~~ cela pour une improvisation !

" ... je ne répondrai pas, dit-il, " aux idées diverses qui se sont heurtées " dans ~~son~~ l'improvisation si passionnée. "

il a parlé d'un Sphynx placé à la porte du ministère de l'intérieur. Trente homme

une improvisation. Ce Sphynx vieux soldat de 20 ans comme le belliqueux infatigable polémiste en possède (garde rangé par centaines et par milliers) dans ses tiroirs, par centaines et par milliers, (tout) toujours prêts à entrer en ligne.

Une improvisation, ce Sphynx, vieux soldat de 20 ans comme le belliqueux polémiste en garde dans ses tiroirs, une armée permanente, toujours prête à entrer en ligne ! ô candeur !

Brocante de la Pologne

1500	120	25	154
	60	60	30
	180	1500	4620

la guerre à l'Empire quand il a tout fait pour créer l'Empire ? il a ce qu'il cherchait, et il n'est pas content, il fronde. Qui a plus fait que lui pour le 10 Xbre ? personne assurément.

Page 93. Du reste, à quoi bon prendre la peine de répons-
-ser l'invocation à l'oubli, tombée d'une telle plume? ne l'a-t-il
pas foulée aux pieds lui-même, son invocation? il crie aux
démocrates: "Plus de querelles de ménage!" et il vomit des
torrents de malédiction sur Proudhon, ses amis, son passé!
apparemment Proudhon est de la démocratie! mais les
libéraux ont leur façon d'entendre l'oubli et la concorde:
c'est pour les révolutionnaires le devoir du silence, de la Rési-
-gnation, et de l'humilité; c'est pour eux-mêmes le droit
et le devoir de l'insulte et de la calomnie, en permanence
contre les Révolutionnaires. Pourquoi de si étranges
conditions de paix? Pourquoi ce pacte d'agneau à loup?
ah! parceque ces messieurs font de l'opposition. Les Révolu-
-tionnaires s'en privent-ils, dès qu'ils ne sont plus sous les
verroux?

De quel front, d'ailleurs, Mr Pelletan
fait il de l'opposition? De quel droit passionnerait-il
le peuple contre ~~le fusil, que après au~~ le sabre, après
avoir appelé et proclamé le gouvernement du sabre
contre le peuple? de quel air se donne-t-il pour
piédestal la guerre à l'Empire, quand il a tout fait
pour créer l'Empire? il a ce qu'il cherchait, ce qu'il a
voulu, et il n'est pas content! il fronde! qui a plus fait
que lui pour le 10 Xbre? personne assurément. Lorsque à
l'assemblée Nationale, &c

Page 95 Une première fois, il avait voté pour
Louis Bonaparte, en demandant l'élection directe
par le peuple. Maintenant il enlevait à la Moustache
l'Afrique sa dernière ombre de chance, en créant la
concurrence Lamartine qui allait puiser dans la

Même opinion. Toutes les voix qu'il a fait donner au poète, il les a ôtées au Général, seul concurrent sérieux du prince Louis. Bon pour les Républicains de se choisir un candidat à leur guise, eux qui ne voulaient ni de Cavaignac ni de Bonaparte, qui avaient horreur du boucher de juin! Mais Mr Pelletan en fesait son héros, lui, et il le dépouille au profit de son adversaire! il contribue ainsi de son mieux à l'intronisation du pouvoir, futur objet de ses attaques. Qu'espérer autre chose d'esprits fantasques qui ne [illegible] que passion et illogisme?

La première période de l'association Lamartine-Pelletan avait été lugubre: La Révolution noyée dans le sang du peuple. La seconde fut un peu moins triste: Déconfiture des associés. Le secrétaire intime est toujours aussi farouche. mais ses fureurs ne font plus tant pleurer. On rit même. Le châtiment commence. C'est assez gai. La campagne présidentielle de M. Lamartine est particulièrement réjouissante (désopilante). Son fidèle nous en fait savourer (déguster) en détail toutes les bouffonneries. ~~La pr[illegible]~~ Le début ~~n'est pas le moins plaisant~~ est un point d'un [illegible] de [illegible], il s'agit d'écouter l'échappé de Plutarque, tombé hélas! sur le derrière au ~~pou~~ bout de sa parabole de 1800 siècles, et qu'on sacrifie avec grâce décidément à Dieu, le père du Dieu public! Que d'un pour se tirer de ~~[illegible]~~ cette ornière! Le Gazetier introduit un parallèle entre les deux héros, et la balance d'apothicaire où il pèse leurs bastonnées, se dandine avec des poses du meilleur burlesque.

page 111 131

Elle attendra peut-être
long temps. Réaliser à nos frais la
moitié Russe du rêve d'Erfurth, n'était-
ce pas une belle imagination ? Comprend-
en 1808, Napoléon offrait l'orient à la
Russie en échange de la frontière du
Rhin, que la France possédait depuis
1795, de par la victoire de la République ?
Ceci est de l'histoire à la façon
Lelletan. Napoléon s'était taillé dans
le partage d'un tout autre lot, en fait
de Cartagène de 1841 jette simplement
au panier le lot en entier. Il appelle
cela une invention de Napoléon. Ce
n'était assurément pas par malice en
ce temps-là. Bien au contraire

Notre grand politique doit
être à demi satisfait. Il n'a pas
été ministre, mais il a vu ses plans
exécutés en partie, la partie Russe.
La Perse est vassale de Caucase tou-
-jours. La Russie y a réalisé le mot de
Tacite : " ubi solitudinem faciunt,
pacem appellant. " Ce désert est en
effet, la population a péri. Voilà
un glorieux résultat.

Mais est-il bien sûr que ce résultat
compte aujourd'hui à notre Di-
-plomate ? Depuis que son programme
Russe s'accomplissait en Orient, il a
vécu de bord dans ses alliances. En
1848, il criait : " à bas l'Angleterre !
Vive la Russie ! " il crie en 1866

page 112 132

" ..... il fallait à tout prix
empêcher ce malheur. il n'en coûta à
Mr Lelletan qu'une façon nouvelle
d'écrire l'histoire Chrétienne.

" une fois seulement dit-il, le
" christianisme a posé le bâton pour
" saisir l'épée, celui qui avait conquis le
" monde avec une parole, ne peut pas
" même avec un million de lances
" conquérir un tombeau ! "

O marchands de phrases, peste
épouvantable ! — Si le christianisme n'avait
conquis le monde, — avec une parole
ou autrement, — qu'aurait-il besoin de
conquérir un tombeau ? Le tombeau
n'était-il pas tout conquis avec le
monde ? pouvait-il en être de même
— de Christianisme n'a jamais posé
ni l'épée ni le bâton. Il n'a jamais
cessé de dire aux [illegible] qui acceptaient
[illegible] les leçons ne le pas le faire
et les appliquer. qui a conquis l'empire
[illegible] Barbares [illegible] ? qui a dompté
et civilisé [illegible] ? qui a dégagé
[illegible] la civilisation du Mexique et du Pérou.
[illegible] les Hiéroglyphes ? et les Druides.
[illegible] ? et les temples de la Mythologie
[illegible] par l'ordre Britannique. —

page 113 Certes, on en conviendra, notre héros a
fait surabondamment les preuves d'anti-
christianisme. Eh ! dieu, par une aventure
digne de notre temps d'histrionerie, ce
protestant-papiste, l'ennemi de Mr Guizot,
a reçu d'abord
à cause des honneurs des funérailles sacrées et des
funérailles profanes. Le Général Mellinet
et l'Evêque d'Orléans, le grand orateur
de la sacristie l'ont dénoncé à l'univers
comme Athée et matérialiste, il en
réclame le bénéfice. Souvenir. — quoi !
Grand dieu ! de cette paix qui a dé-
-chaîné sur l'Europe toutes les vengeances
célestes, le choléra, la famine, la guerre
[illegible] la mortalité des animaux de ferme
et tremblements de terre, les inondations,
[illegible] ? Car tous cela est céleste. qui en
fait doute ? ... Lui, Grand-dieu ! Lion
d'un pareil antre, lui, Mr Lelletan,
le promoteur de la pétition Roquairol, le
chapelier et de l'inquisition
bouclier du Pape ? — Hélas ! oui. que
voulez-vous ? la Franc-Maçonnerie est
redevenue de mode. on y afflue. Chez
une quasi-puissance. Si Dieu, un député
doit y avoir l'œil. La réélection avant tout.

"à bas la Russie! vive l'Angleterre!" il doit être un peu pénaud de son succès Asiatique. Ah! chagrin passager! il redeviendra Russophile de ces matins, et tout sera pour le mieux dans le Caucase.

Au milieu de ces élucubrations belliqueuses du nouveau Richelieu, surgissent la Révolution de Février, et là le pourfendeur subitement métamorphosé en affilé à l'Hôtel

Les guerres de Religion? Mais y a-t-il de 30 ans? quinze siècles de l'histoire donnent un démenti de chaque jour aux mensonges du pourfendeur voyageur. Christianisme n'a jamais procédé par la marche [illegible].

C'est avec le misérable verbiage par lequel les barbares ~~[illegible]~~ mystifiaient les [illegible] en les conduisant dans aby[illegible]

[illegible] de la guerre dictée par l'insuccès des croisades? Mais si les chrétiens n'ont pu reconquérir le tombeau, comment l'auraient-ils perdu par les lances de l'islamisme? Les mahométans n'ont-ils pas conquis par la moitié de l'empire d'Orient et même [illegible] chrétienne, le Turc a-t-il pas été [illegible] de Charles Martel? Pourquoi ne serait-elle pas aujourd'hui [illegible]

Or, conformément à la période de philosophie, l'ex-Rédacteur du Bien public a endossé la Carmagnole libérale. Il tourne avec bruit le dos au passé et défend impérieusement qu'on s'en souvienne. Il faut donc parler d'exemple. Voici tout juste une loge maçonnique intitulée l'Avenir. Occasion offerte. Notre homme s'y précipite ... on l'accueille d'enthousiasme. Jugez donc. un orateur de l'extrême gauche, un ex-locataire de Ste Pélagie! qui donc, parmi ces bonnes gens, s'aviserait de fouiller, [illegible] (d'expliquer) le de vieux dossiers, [illegible] (découvrir) le proscripteur de 48, l'ogre affamé de chair Républicaine? non!.. Vénérable, d'emblée.

Cependant la loge continue à se remplir de libres penseurs, bien surpris et pas mal scandalisés [illegible] de leur chef de file. Bientôt le déiste, le christicole, le Papelin se trouve seul au milieu d'un réceptacle de mécréants. Il frémit.

Que faire pourtant? un éclat? donner sa démission? diable! c'est dangereux pour la candidature. D'un autre côté, rester Président du sabbat... impossible! notre Janus aux deux visages n'était pas pour s'embarrasser de si peu. Il a pris un moyen terme qui sauvait tout le fond et les apparences. Il n'a plus mis le pied dans la loge. La loge le paraît très bien de lui et l'avait oublié. Séparation à l'amiable.

Mais, ... ô malheur! paraît le programme d'enterrement civil qui soulève le ciel, la terre et les enfers. La loge est mise en demeure. Le grand maître fulmine, l'évêque lance l'anathème. Ils n'ont garde l'un et l'autre d'oublier le nom du Président, un nom si connu. Ils le citent avec malice. Les uns l'ont jugé sur le cataclysme du jour et le prennent pour un antechrist, ils ne [illegible] pour lui, le bonnet. Les autres [illegible] rien de la brochure chrétienne, ni de la campagne pour le pape ni du Bien public, ni du Veni Creator du 11 2bre 48.

"À bas la Russie! Vive l'Angleterre!" il doit être un peu pénaud de son succès Asiatique. Bah! chagrin passager! il redeviendra Russe un de ces matins, et tout sera pour le mieux dans le Caucase.

Au milieu de ces élucubrations belliqueuses du Nouveau Richelieu, survient la Révolution de Février. Voilà le pourfendeur subitement métamorphosé en abbé de St Pierre,

Les guerres de la Réforme? Et la guerre de 30 ans? quinze siècles de l'histoire donnent un démenti de chaque jour aux mensonges du prêtre royaliste. Le Christianisme n'a jamais procédé que par la hache, &.

C'est avec le misérable vertige que les bateleurs ~~[illegible]~~ mystifiaient le [illegible] en le conduisant aux abymes. [illegible] vers l'impuissance de la guerre démontrée par l'insuccès des croisades [illegible] les chrétiens n'ont pu reconquérir le tombeau, comment l'avaient-ils perdu [illegible] par les lances de l'islamisme? Les mahométans n'ont-ils pas conquis par [illegible] la moitié de l'Empire Romain qui [illegible] chrétien, la Perse et une partie de l'Inde qui étaient idolâtres? Sans les [illegible] de Charles Martel l'Europe ne [illegible] pas aujourd'hui musulmane

Poveri noi! Que les hommes, sans parler des Évêques et des généraux, ont la vue et la mémoire courtes! il suffit de quelques semaines et de quelques grimaces pour poser une renommée de parti. Les situations se culbutent si lestement sur la scène politique! aujourd'hui ne se souvient plus d'hier.

Soyons juste, néanmoins. Libéral ou Royaliste, Mr Pelletan, dans tous ses rôles, a des attitudes si violentes, une mine si farouche, qu'il inspire naturellement l'effroi. À nous, bien. Mais que la contre-révolution se rassure. Ce n'est pas elle qui a rien à redouter de lui. Tout au contraire, il est une de ses futures espérances.

La démocratie, pauvre aveugle, n'a pas, en fait d'illusions, le bonheur de ses ennemis. Ils se trompent comme elle sur les hommes, mais toujours à leur avantage, elle toujours à son détriment. Aujourd'hui cette aventure de la loge l'avenir fait de Mr Pelletan un ultra-révolutionnaire aux yeux de tous. Le détrompement sera une heureuse surprise pour les rétrogrades et pour les radicaux une cruelle déception. — C'est la règle.

Si les électeurs, par le choix de Mr Pelletan, n'ont voulu que faire acte d'opposition, à la bonne heure. c'était en effet un candidat d'opposition. mais sans doute, ils prétendaient davantage. les plus indifférents ont cru mettre la main sur un champion du peuple; grave erreur que démontreront les pages suivantes. Mr Pelletan est devenu candidat populaire par le malheur des temps et la confusion des drapeaux. ses précédents marquaient sa place ailleurs, je veux dire dans le camp du privilège et de la répression à outrance, car ils accusent un ennemi irréconciliable de la Démocratie et de l'Egalité. sa candidature est sortie, comme les autres, d'un arrangement de coalition. peut il en être différemment aujourd'hui? Hélas! non.

Mr Pelletan est un conservateur pur sang, des premiers récents l'attestent. Laissons le un instant de côté et remontons jusqu'aux grands événements, pour constater la part qu'il y a prise et la responsabilité qui lui en revient. l'histoire des vingt dernières années dit un petit mot de la plupart de nos législatifs. Que les électeurs cherchent là, plutôt que dans les démonstrations du moment, les véritables sentiments de leurs mandataires. Nous oublions trop vite. nos adversaires de la veille deviennent nos amis du jour, par quelques paroles de flatterie. le lendemain, nous sommes trompés. tant pis pour nous. Cette légèreté a fait avorter deux révolutions. La leçon profitera-t-elle? le passé est le flambeau de l'avenir. Etudions le passé. qui a péché, pêchera, dit un proverbe. je ne le donne pas pour un axiome, mais en politique, il est vrai.

Les opinions de Mr Pelletan en font un adepte de la Monarchie dite Constitutionnelle, qui a pour idéal l'exploitation des masses par les deux Cartes du parchemin et du Coffre-fort. Le gouvernement, antipathique au génie de la France, eut le malheur d'être inauguré, sous la protection des baïonnettes étrangères, par une famille dont le nom seul signifiait despotisme et ténèbres. Loin d'accepter le compromis qui

Seul avait rendu possible sa restauration, cette race incorrigible ne voulut rêver et poursuivre que le rétablissement d'un passé abhorré. Quoi qu'en dise le fatalisme transmitaire, ce n'est point une œuvre irréalisable. La tyrannie peut ramener un peuple libre à la condition de troupeau. Mais il lui faut l'heure et les circonstances. Elles manquaient aux Bourbons qui s'effondrèrent dans une ridicule tentative de coup-d'état.

L'ancien régime disparu, restaient en présence les deux classes prolétaires et Bourgeois, qui avaient vaincu ensemble. Mais dans le combat, Guine n'avait été que l'instrument de l'autre. Elle eut l'honneur peut-être, mais non le profit de la victoire. L'habileté l'emporta sur la bravoure. La révolution n'amena que le triomphe de cette monarchie constitutionnelle si long-temps menacée. Il lui avait fallu, pour se fonder, le bras populaire, bien qu'elle fût fondée contre le peuple.

C'était l'avènement de l'école Anglaise, avec une modification. En Angleterre, au premier rang, une vieille oligarchie, maîtresse effective : en troisième ligne, la roture de l'industrie et du commerce ; enfin les masses pour bêtes de somme. En France, la Noblesse avait sombré avec le représentant de l'ancien régime. Le pouvoir passa aux mains de la Bourgeoisie, sous le pavillon Henri Iv. On vit alors se produire la théorie savante, des classes moyennes. Ce dogme nouveau constitua l'école doctrinaire dont le grand' prêtre était Mr Royer-Collard, et l'homme d'état, Mr Guizot. Il domina dix-huit ans. Mais la monarchie constitutionnelle n'était pas viable en France. Elle retourna d'entraînement à l'absolutisme. Celle de 1830 désarmée de la force, cheminait par la ruse, lorsqu'elle chavira dans une bouleversement. Le peuple proclama la république.

Depuis 1830, son éducation politique s'était faite par les leçons de l'expérience. Il avait gagné du terrain et le trouva un moment seul maître. De là contre lui une coalition de tous les partis épouvantés. Clergé, Noblesse, Bourgeoisie, se réunirent sous un drapeau commun qui fut remis d'abord aux mains de l'école libérale. Les Doctrinaires durent s'effacer. Ils étaient trop compromis et trop compromettants.

Mais leurs successeurs, les libéraux, n'étaient, sous un autre masque, que les continuateurs habiles du même système, la prédominance des classes moyennes. Or, les masses avaient eu la sottise de croire, le pouvoir à ces héritiers de la doctrine. Il avait suffi, pour les

séduire, d'un semblant de patriotisme d'un peu d'opposition à la monarchie tombée. C'est là le grand écueil.

Le gouvernement provisoire (1), sauf quatre membres, n'avait d'autre inspiration que la peur et la haine du peuple. La minorité ne pouvait guère lui faire obstacle. Car de ces quatre opposants, deux se montrèrent toujours fort équivoques, souvent complices, le troisième n'était qu'un mannequin, le dernier seul avait des idées sociales. Mais, écrivain plutôt qu'homme d'état, sa faiblesse, son irrésolution, son extrême personnalité, le rendirent encore plus funeste que ses collègues à la cause qu'il prétendait défendre.

L'âme de ce gouvernement contre-révolutionnaire fut Lamartine, l'homme à qui la multitude inspirait le plus d'antipathie et d'effroi. Ici, nous entrons en scène. Car Gilbertan, secrétaire intime et confident de Lamartine, a partagé toutes les passions, toutes les vues de son maître. Il était rédacteur en chef du Bien public, organe officiel du grand poète, et le Bien public s'est montré un instrument de guerre civile aussi meurtrier que le Constitutionnel.

Un mot d'abord sur les premières armes du député parisien. J'ignore s'il est le coq qui montrent innocemment le poing à la tyrannie dans un coin de salon. Ce n'est pas du moins pour le compte de la démagogie. Il s'y a jamais navigué dans ces eaux troubles. On peut en juger par le morceau suivant, qu'il publiait en 1841 dans le journal le XIXe Siècle.

« Dans notre conviction, la Royauté nous semble pouvoir seule arrêter
« les divisions que produit la vie mobile des nations libres, empêcher les hautes ambitions
« et les mécontentements aigris de troubler la constitution et de la confisquer à leur
« profit. Nous avons vu, tout près comme loin de notre temps, que la Démocratie ne
« veut pas toujours se défendre elle-même. La Royauté, enfermée dans ses limites
« constitutionnelles, devient une force d'équilibre et de modération entre les partis. Elle
« est le lest du vaisseau qui le maintient entre les vagues. Elle prévient les révolutions
« lorsque, soudaines de la politique placée, comme nous le sommes, au milieu de l'Europe
« monarchiquement régie, elle est la sentinelle armée de la France. Sans la Royauté,
« la Démocratie pourrait n'être plus qu'une Révolution perpétuelle, que les Rois voisins
« auraient intérêt à solder. Ce serait l'anarchie au dedans, la guerre ou la menace incessante de la guerre au dehors. »

(1) Le gouvernement provisoire était composé de Messieurs: Lamartine, F. Arago, Crémieux, Marie, Dupont (de l'Eure), Marrast, Garnier-Pagès, formant la majorité; Ledru-Rollin, Flocon, Albert, Louis Blanc, la minorité.

+ Prenons note de cette profession de foi monarchique. Nous allons voir tout-à-l'heure comment l'auteur, en 48, traite les Républicains qui, à cette même date 1841, expiaient dans les cachots du Mont-St-Michel, le crime d'insurrection contre la Monarchie.

Le 25 Février, notre héros comme tous ses pareils, s'empressa de retourner son habit, mais par simple précaution et pour la montre. En réalité, il pleurait les larmes de sa tête, les larmes passablement vitrioliques, sur ce pauvre trône constitutionnel, si méchamment défoncé par les Barbares d'intra-muros. Cela se conçoit. Ces barbares venaient de renverser son utopie, l'accouplement de la Démocratie avec la Royauté.

L'abus de la logique n'est pas, en effet, le défaut de Mr Pelletan. Les contradictions lui coûtent peu et, par respect sans doute pour son illustre patron, il ne s'inquiète guère d'accorder ses conclusions avec ses prémisses. "Qu'est-ce que la Démocratie ? demande-t-il." C'est le gouvernement des intelligences. Organiser la Démocratie c'est appeler aux emplois les plus intelligents, à l'exclusion de ceux qui le sont moins. Voilà un petit mot "appeler", qui avec son air modeste, pourrait bien donner de graves soucis. Lacérons d'abord la pensée intime du théoricien lui-même. Son journal de 1841 le XIXme siècle va nous l'apprendre. Il dit.

Les améliorations d'une société doivent toujours se faire du haut en bas par la raison toute simple que l'intelligence se trouve au sommet et non pas à la base de la nation. Les classes inférieures qui n'ont reçu aucune éducation, ou qu'une éducation à peine ébauchée qui cache plus les choses qu'elle ne les montre, ne peuvent avoir que des passions et des instincts, mais jamais des idées.

Ne voilà-t-il pas un plaisant échantillon de Démocratie ? Nous connaissons déjà le gouvernement des intelligences. Il est de l'invention des Doctrinaires qui l'avaient baptisé gouvernement de la raison. Notre publiciste est de leur école, admirateur comme elle, des institutions et des mœurs Anglaises. En Angleterre, l'appel des intelligences était par un mécanisme très simple, le mécanisme de la naissance. On naît verger ou

mouton. C'est une aristocratie héréditaire qui se trouve ainsi au sommet de la nation, et une plèbe abrutie à la base conformément au programme de Mr Pelletan. D'après lui, cette aristocratie est au sommet, parcequ'elle est intelligente, et la plèbe est à la base, parceque elle est abrutie. D'après nous, l'aristocratie est intelligente, parcequ'elle est au sommet, et la plèbe abrutie, parcequ'elle est à la base.

Malheureusement pour les Anglomanes le procédé britannique n'est pas encore applicable en France et ne le sera jamais. Comment donc le remplacer? — "Par le suffrage universel", dit sans hésiter notre logicien, et il voit désormais au fond d'un scrutin tout le secret du progrès social. Qui s'en fût douté, quand il empilait les classes en pyramide, le savoir en haut, l'ignorance en bas? En vérité, on ne rencontre pas souvent des acrobates de cette force. Non avons ainsi le gouvernement de l'intelligence ou de la Raison, harnaché de neuf à la mode du jour. N'en déplaise au hardi costumier le public n'endossera pas cet accoutrement de sa façon qui est un habit d'Arlequin. Pauvre suffrage universel! il en a vu de grise depuis dix-huit ans! De quel front s'en dire l'apôtre, après avoir écrit cette phrase: "Les améliorations de la société doivent se faire de haut en bas, par la raison que les classes inférieures ne peuvent avoir que des passions et des instincts, mais jamais des idées?"

Voilà le choix, c'est-à-dire le discernement des intelligences, confié par le suffrage universel à des espèces d'animaux! Car, "des passions et des instincts, mais jamais des idées, c'est la définition de la brute. Les éleveurs Anglais améliorent les races bovine porcine et ovine. Mais je ne sache pas qu'ils soient élus à leurs fonctions par le suffrage universel des Bœufs-Durham, des porcs-Siam et des moutons-Mérinos, qui ont des passions et des instincts en quantité, mais point d'idées. Et encore, "point d'idées." Est-ce bien sûr? On prétend le contraire, et pour ma part, je leur croirais assez volontiers des idées à ces braves bêtes. Pourquoi non? Dans tous les cas, je ne me permettrais point de leur refuser à priori[1] ce que notre catéchiste dénie si carrément aux classes inférieures.

Des intelligences choisies par des brutes certes il y a de quoi constituer un gouvernement modèle! Qu'en diront l'ex-constituante, l'ex-Législative et l'Empereur des Français?

[1] À priori, par principe, sans preuves.

6 Mr Pelletan est un vrai Manichéen, l'homme de la dualité et de l'antinomie. En toutes choses, il professe les deux principes contraires, le oui et le non, le pour et le contre. Seulement, son Manichéisme n'est point une croyance, c'est un truc. Sa passion du suffrage universel, par exemple, est singulièrement tempérée de haine et de mépris. il en veut pour domestique, non pour égal, encore bien moins pour maitre. L'urne du scrutin sera une servante qu'il daigne honorer de ses faveurs. mais femme légitime! plutôt la fin du monde qu'une telle contamination! La fleur des cimes ne saurait épouser la fange des bas-fonds. à la suite du tremblement de terre de Février, qui avait un peu démoli les hauteurs, notre antinomiste rabattant de sa superbe, s'était résigné à la vie en plaine. mais à mesure que la Catastrophe s'enfuyait dans le passé, l'espoir lui rentrait au cœur, et il s'est mis tout doucement à reconstruire ses éminences, à échelonner les populations du haut en bas d'après la ~~[illegible]~~ vieille chère méthode:

"Et l'on revient toujours
à ses premiers amours!"

Il ne faut plus remonter jusqu'en 1841. C'est tout près de nous en 1859 en 1862 que reparait la Pyramide Nationale avec ses palais à la cime et ses bouges à la base. Février n'est plus qu'un vague souvenir, "Et l'on s'est bien remis d'une alarme si chaude!"

Plaçons en présence les trois éditions successives de la théorie pelletanesque. On verra qu'elle n'a pas varié d'un fétu. Et d'abord, l'extrait du XIXe siècle, octobre 1841:

"Les améliorations d'une société doivent toujours se faire du haut en bas, par "la raison toute simple que l'intelligence se trouve au sommet et non pas à la base de la nation "les classes inférieures qui n'ont reçu aucune éducation, ou qu'une éducation à peine ébauchée "qui cache le chose plus qu'elle ne les montre, ne peuvent avoir que des passions et des instincts "mais jamais des idées!

Ceci est clair. Voyons maintenant le Courrier du Dimanche, numéro du 20 Février 1859 article signé: Pelletan.

"Au dessus de la classe laborieuse, de la classe nécessiteuse, enfoncée et comme absorbée dans la préoccupation courante de l'existence il doit toujours y avoir, sous "peine de mort, car la société meurt moralement lorsqu'elle cesse de penser, une classe "brahmanique en quelque sorte, non plus nommée au hasard de la naissance, mais au "signe de la vocation, laquelle entretienne et ravive sans cesse le feu sacré de la pensée."

ici, les classes inférieures sont devenues la classe laborieuse, nécessiteuse. Est-ce un peu moins arrogant, ce n'est pas plus gai. Égalité, Bien-être, il ne reste pas trace de ces chimères subversives. Socialisme est mort. On sera toujours la classe nécessiteuse. Mais, pour fiche de consolation, on aura la classe Brahmanique qui s'avise le feu sacré de la pensée. « Brahmanique » est hardi ! une caste sacerdotale, non plus nommée au hasard de la naissance, mais au signe de la vocation, comme qui dirait la caste des évêques et des prêtres. Touchant retour des idées religieuses, le plus impérieux de tous les besoins ! Car la société meurt moralement lorsqu'elle cesse de penser, et penser est le privilège de la caste Brahmanique. Ce n'est point l'affaire de la classe nécessiteuse. Mr Pelletan nous a dit lorsque en 1841 : à l'impossible nul n'est tenu ... " jamais d'idées ! "

Passons enfin au troisième morceau, page 10 du droit de parler, brochure de Mr Pelletan Paris 1862 :

« à côté ..... au dessus de la masse ténébreuse courbée sur son métier « du matin au soir, il y a il doit y avoir du moins, une élite pensante, rachetée de « l'obligation du travail manuel, et préposée en quelque sorte à l'administration de « l'intelligence. »

.... à côté ... ombre de balbutier l'écrivain ... qui sait ? une dernière réminiscence de Perrier peut-être ou une prévision de candidature. mais bah ! il se décide. " à côté " serait par trop grotesque. La logique et la connection l'emportent ... " au « dessus ! " pourquoi se gêner d'ailleurs ? En 1841, au temps de la dégradation officielle des masses Mr Pelletan n'avait pas de mutaines à vendre et rien n'a point pris. De 48 à 51 il n'avait pas été exclu. Mais après siège au Deuxième de ce Brave Suffrage universel, craintes et précautions seraient également ridicules. Le célèbre brochurier ne doute plus de rien et compte fermement obtenir du scrutin la consécration, voire la constitution du régime de castes, le peuple voué, par son propre vote, à la glèbe, à l'ilotisme, à la misère rien de moins car il ne gaze pas sa pensée Mr Pelletan : « la masse ténébreuse, courbée « sur son métier du matin au soir, avec une classe Brahmanique sur les épaules, tel est l'avenir qu'il offre hardiment aux multitudes. Hardiment ? non. L'entreprise n'a rien de téméraire. Le peuple de Paris n'a-t-il pas élu d'enthousiasme l'auteur de toutes ces belles choses ? Il est vrai que l'auteur s'est gardé d'imprimer ces belles choses dans la profession de foi électorale, et que la masse ténébreuse ne lit pas beaucoup les brochures ni les livres nouveaux.

9/ Le plus curieux, c'est qu'après avoir échafaudé son système de pyramide nationale, avec une élite pensante, une caste Brahmanique au sommet et une classe inférieure, nécessiteuse, ténébreuse, enchaînée à la base, notre théoricien ajoute du plus grand sang-froid : " Plus de mots de division et de discorde. Peuple et bourgeoisie ne font qu'un et ne doivent être qu'un désormais. " (Courrier du Dimanche, 9 janvier 1859)

Est-ce que, par hasard, l'étonnant publiciste prétendrait englober la Bourgeoisie dans la classe ténébreuse et nécessiteuse qui porte sur son dos l'élite pensante et Brahmanique, préposée à l'administration de l'intelligence ? qu'il aille donc, pour voir, faire aux bourgeois cette petite proposition anodine, et qu'il revienne nous en dire des nouvelles. Ce sera intéressant.

Que si, au contraire, il campe la Bourgeoisie à mi-côte de la colline doctrinaire dans un site assez confortable, comment pourra-t-elle ne faire qu'un avec la foule nécessiteuse et ténébreuse qui barbotte en bas dans les marécages ?

Crie aux gens : " Mes amis, plus de mots de division et de discorde ! vous n'êtes tous ramas ténébreux d'animaux à deux pieds, sans plumes et sans idées, avec des passions et de l'instinct pas davantage. Ce n'est pas assez. Tandis que vous tirez comme des bœufs, du matin au soir, il faut au besoin de vous une élite pensante, une classe Brahmanique, sous peine de mort pour la société. Vous avez peut-être des pieds et des mains. Ce qui est sûr, c'est que vous n'avez pas un atome de cervelle. Les Brahmines en ont pour vous. Il n'y a plus de discordes. Vous ne faites qu'un avec ces Brahmines, comme l'âme avec son cavalier " ... C'est-à-peu-près le langage d'un fou ... ou d'un Doctrinaire ?

Le plus aveugle ne saurait conserver une ombre d'illusion sur le principe de M. Thiers. C'est un aristocrate de l'école Anglaise, pour qui la multitude n'a d'autre fonctions que celle d'engrais social. Mutatis jusqu'au cynisme dans le journal de 1841, cette pensée a renouvelé de nouveau en 59 et 62 sous une forme pleine de mépris et de dégoût. L'évidence est faite. Son bon sens point n'a jamais été, l'effacement progressif de ces grandes et cruelles inégalités qui donnent de l'or pour base à l'opulence. Bien loin de là, cette inégalité à ses yeux est la tendance spontanée et l'ordre naturel des choses. D'autre part, il veut pour chaque membre de la famille humaine sa part d'espace et de soleil. Son idéal à lui, c'est le contraste des extrêmes, l'abject et le sublime ; des bas-fonds obscurs avec une grouillante et informe de je ne sais quelle fourmilière, visible seulement au lointain, reflets de quelques anges exterminateurs qui brillent là-haut sur la montagne.

De telles doctrines doivent porter leurs fruits, et souvent une parole suffit pour expliquer toute une ligne de conduite. Le mot de Mr Bolletan : " des passions et des instincts, jamais des idées," jette une lumière sinistre sur son rôle en 48. Que, par simple mesure de police, il ait fait détruire la plèbe en émoi, comme un troupeau de bœufs effarés dont les cornes sont dangereuses, quoi de surprenant après la définition des classes inférieures? On ne traite humainement que des semblables, et on ne saurait voir des semblables dans des êtres qui n'ont que des passions et des instincts, mais jamais des idées. Ces êtres là ne peuvent avoir pour sauvegarde que la loi protectrice des animaux, et naturellement le sabre engagé contre cette loi qui permet de les abattre, pour cause de sûreté publique, ainsi ont fait des insurgés les vainqueurs de juin. Les axiômes de notre logicien avaient créé une théorie à l'usage de leur pratique.

La Révolution de Février

La Révolution de Février surprit Mr Bolletan au milieu de ses élucubrations de mauvais augure, ... Mr Bolletan et bien d'autres. Ce fut d'abord un sauve-qui-peut général. Grande épouvante chez les croupiers de la banque décavée. Mais le lendemain, grande moquerie des terreurs de la veille. Le Moniteur avait publié la liste de Saint: Lamartine Dupont (de l'Eure), Garnier-Pagès, Marie, Crémieux &c, le monnaie de Louis-Philippe. Rien de changé en France, si ce n'est à peine un Français de moins. Le gouvernement est parti, Vive le Gouvernement!

Il n'aimait pas la République cet héritier provisoire, et il eût voulu, pour beaucoup épargner une passion si amère. Comme les enfants qui remettent au lendemain, dans l'espoir de gagner un jour et peut-être quittance, il renvoyait à l'Assemblée Nationale, ou aux Calendes Grecques. Mais un grognement significatif du dogue populaire, avec ophicrion d'une belle rangée de dents blanches, rappela les dégoûtés à la raison, et comme l'heure n'était pas venue encore de traiter le pauvre Cerbère selon la formule pour hydrophobie déclarée, on fit belle mine à mauvais jeu. La République fut proclamée.... La République, Grand dieu! la République !!! quel coup de foudre pour Mr de Lamartine, l'ex-garde-du-corps de Louis dix-huit, pour Mr Garnier-Pagès, le dernier champion de la Régence, des républicains malgré eux comme Ganarelle !..... Mais, patience! ils la lui gardaient bonne.

10 Nous ne ferons pas ici l'histoire de la révolution de 48, mais la biographie de Mr Pelletan, à côté, ... au dessus de lui, cependant, nous devons aussi mettre en scène Mr de Lamartine, son chef de file et son inspirateur. C'est sous cette bannière qu'il a fait sa sanglante campagne de juin. Personne n'ignore aujourd'hui que ce lyrique personnage, Président de fait du gouvernement provisoire, n'a pas cessé une minute, dès le 24 Février, de conspirer contre la République. Il s'en est vanté assez haut dans tous ses écrits, depuis la chûte. Jactance superflue! Les événements n'ont que trop raconté ses trahisons. Il est difficile de lire sans tristesse un sentiment de tristesse et de pitié cette prétendue histoire de Février, ou plutôt cet indigne et ridicule roman, qui dépeint le peuple de Paris comme une bande de tigres, et l'écrivain comme un dompteur de bêtes féroces, magnetisant de son œil fascinateur les monstres toujours prêts à le dévorer si son regard se détourne

Pauvres tigres qui l'ont porté en triomphe à l'Hôtel-de-Ville, qui lui ont donné deux cent cinquante mille voix qui l'ont salué de tant d'acclamations, travesties depuis en hurlements par la reconnaissance du poète! Jeu de générosité, que d'abandon d'une part! de l'autre que de perfidie et de machiavélisme! La franchise et le dévouement aux prises avec la plus noire déloyauté! Le 17 mars, ce peuple toujours crédule mais déjà troublé d'une crainte vague, se rend à l'hôtel-de-Ville pour demander l'ajournement des élections que presse de ses cris l'impatience royaliste. Il se plaint aussi du projet de rappel de l'armée. Lamartine répond: "il n'y a pas de troupes à Paris, si ce n'est peut-être quinze cents ou deux mille hommes disperses pour les postes extérieurs, pour la protection des portes et des chemins de fer. Il est faux que le gouvernement ait songé à en rapprocher de Paris il faudrait qu'il fut insensé, après ce qui s'est passé, après que la Royauté a vu se fondre 80,000 hommes contre le peuple désarmé de Paris, pour songer à lui imposer, avec quelques corps d'armée épars et animés du même républicanisme, des volontés contraires à vos volontés et à votre indépendance. Nous n'y avons pas songé, nous n'y songeons pas, nous n'y songerons jamais." Or, ce même jour, Lamartine écrivait au Général Négrier, commandant la division militaire de Lille, de se tenir prêt à marcher brusquement sur Paris avec un corps d'armée formé des nombreuses garnisons du nord. Il en fait l'aveu dans son histoire de Février — l'aveu? non. Ce mot implique le blâme de la tromperie. L'auteur glorifie au contraire ce mensonge comme un chef-d'œuvre de tactique et l'offre en admiration aux connaisseurs. Mr Pelletan admire. Il s'extasie dans le Siècle public sur ce bon tour et bat des mains à la mystification des anarchistes, joués et déjoués par l'effronterie du grand

homme. ils n'étaient pas bien sûrs en effet ces malheureux anarchistes.

Deux mois plus tard, alors que la fatale journée du 15 Mai venait de replonger au fond des cachots les vieux lutteurs Républicains, et que le donjon de Vincenne répondait du succès aux Royalistes, Lamartine leva le masque, et le 20 mai, la Commission exécutive fixait pour la garnison de Paris les chiffres suivants : troupes de ligne, 20, 000 hommes ; Garde mobile, 15, 000 ; Garde Républicaine, 2, 600 ; Gardiens de Paris, 2050 ; plus, 15, 000 hommes de ligne dans la banlieue, et les garnisons voisines.

Pendant ces manœuvres de la contre-révolution, que devenaient, au gouvernement provisoire, les quatre membres de la minorité ? MMrs Ledru-Rollin, et Flocon, hommes de parlage creux parodistes des formes de la première République, se préoccupaient uniquement de leur maintien au pouvoir et tâtaient chaque matin le pouls à la situation, prenant le vent d'où il soufflait, et poussés à droite ou à gauche, selon les oscillation de la force extérieure. Mr Flocon ordonnançait le gilet à la Robespierre pour les membres de l'assemblée. Mr Ledru-Rollin, politique amphibie, un pied dans chaque camp, débitait à tort et à travers des harangues pour et contre, membre du gouvernement insurrectionnel le matin du 15 mai, acclamé le soir par les rétrogrades victorieux. En somme, très-hostiles tous deux aux idées sociales, ils encouraient le pas à la réaction.

Mr Louis Blanc avait fait un rêve, le ministère du progrès, et il s'appuyait sur des démonstrations de la classe ouvrière. Le Gouvernement l'envoya, suivi de son ombre Mr Albert, étudier aux Solitudes du Luxembourg, l'organisation du travail ; coup de maître à double fin, le débarrasser d'un collègue dangereux et le transformer en épouvantail de la Bourgeoisie. mais si ces roués étaient habiles, en revanche Mr Louis Blanc ne l'était guères. il mordit à l'hameçon de la vanité. Faiblesse de l'artiste et cécité de l'homme d'état. Un personnage, qui tenait le sort de la république entre ses mains, s'est réduire sa part de Dictature à une chaire d'économie politique ! Ô soir fatale de pénurie ! ce matin, l'infatigable discoureur signait les yeux fermés, les décrets réactionnaires de l'Hôtel-de-ville y compris l'impôt des 45 Centimes, et le soir, sur les bancs de la pairie, sa parole fleurie et facile berçait avec bonheur de perspectives séduisantes les délégués des corporations ouvrières. De vaines harangues perdaient ainsi les dernières heures à paralyser l'unique force qui restait à la Révolution.

Le Gouvernement provisoire n'en redoutait pas moins l'influence de cette parole

12 qui, dans un éclair de bon sens, pouvait conduire à des actes, pour la tenir en échec et opposer, au besoin, ~~la force à la force~~ multitude à multitude, il s'avisa de créer l'armée des ateliers nationaux qui, par une rapide transformation et au grand désappointement de ses organisateurs, allait devenir, en quelques semaines, l'armée du socialisme et de la misère. Ce fut le ministre des travaux publics, Mr Marie, qui eût la tâche de cette création, véritable crime, dans la pensée de ses auteurs. C'est lui encore qui en la brisant avec brutalité devait donner bientôt le signal de la guerre civile.

Cependant les décemvirs avaient vu peu-à-peu s'évanouir leur popularité. Les scènes de Limoges et de Rouen, la journée du 16 avril, l'attitude décidément contre-révolutionnaire du gouvernement, ouvraient les yeux aux plus aveugles. Le peuple avait passé de l'enthousiasme à la défiance, puis à l'hostilité. L'assemblée nationale, élue presque partout sous des influences Royalistes, partagea, dès les premières séances, cette réprobation qui atteignit du même coup sa créature, la commission exécutive. (1)

Ce nouveau pouvoir, composé des éléments les plus rétrogrades de l'ancien, inaugura son règne par la journée du 15 mai, la plus irréparable des défaites Républicaines. Tous les chefs populaires, ensevelis dans le donjon d'une forteresse, disparurent de la scène politique. Le champ restait libre pour la coalition contre-révolutionnaire. Mr de Lamartine, bien que fort entamé déjà, était toujours à la tête. Chose étrange! il avait à côté de lui, pour second, Mr Ledru-Rollin. Leur alliance datait d'une victoire remportée à frais communs sur la Révolution, je veux parler de cette échauffourée du 16 avril, où le ministre de l'intérieur (2), à la prière de Lamartine, fit battre le rappel et précipita la garde nationale sur les environs du Champ de Mars.

Le poète croyait à l'avocat un grand empire sur les masses, et il avait exigé de l'assemblée nationale l'entrée à la commission exécutive de ce puissant intervenant, qui devait conjurer les hostilités de la rue. il n'osait les affronter seul. il lui fallait un paratonnerre. il en cherchait partout. Celui-là était sous sa main, il s'y cramponna. C'était l'association de deux ruines. Mr Ledru-Rollin, vainqueur assez ambigu pour le compte de

---

(1) Le gouvernement provisoire déposa ses pouvoirs, le 4 mai, entre les mains de l'Assemblée nationale qui élut à sa place, pour gouvernement, une commission exécutive, composée de MM. Mrs de Ledru-Rollin, Lamartine, Fr. Arago, Garnier-Pagès, Marie.

(2) Mr Ledru-Rollin, depuis le 24 février jusqu'au 4 mai, était à la fois membre du gouvernement provisoire et Ministre de l'intérieur.

la réaction, au 16 Avril, et au 15 Mai, avait perdu la confiance de révolutionnaires, sans gagner celle de leurs ennemis. D'équivoque en équivoque, ce tâtonneur hybride était tombé dans la suspicion de tous les partis. Il allait bientôt glisser dans le sang de juin, en compagnie de son allié, tous deux pour ne se relever jamais.

Mr de Lamartine, bien qu'à la tête du gouvernement, se sentait lui-même un débris. Partout, contre lui, l'aversion, le dédain, les huées. Il s'était fait un marchepied de toutes les opinions, et par un juste retour, toutes les opinions se foulaient sous leurs pieds. Le 24 Février, à la chambre des députés, en se déclarant, au milieu de la surprise universelle contre la Régence de la Duchesse d'Orléans, dont on le considérait comme la dernière et la plus sûre espérance, il avait donné le coup de grâce à la monarchie et jeté le désespoir dans l'âme de tous les conservateurs. Jamais ils ne lui ont pardonné cette défection si imprévue, et ils ne la pardonneront jamais, dût-il encore pour demander miséricorde, en se frappant la poitrine et en accablant de ses outrages tout ce qui ressemble de près ou de loin à la révolution. Les aristocraties sont implacables.

Quant au couple, il avait payé assez cher la musique du maëstro, et il offrait désormais sans vitié la lyre réactionnaire. Plus de Vivat sur la Grève, et pour cause de disgrâce, plus d'applaudissements dans l'Assemblée qui se retirait du Protée à mille métamorphoses. Jamais chûte de plus haut ni aussi misérable.

Il cependant, malgré ce vide qui se faisait autour de lui, le fascinateur déchu ne pouvait s'arracher au rêve de ses grands jours, alors que par un de ces malentendus, de temps de troubles, des millions de voix de tous les partis s'accumulaient sur sa tête. Le malentendu s'était éclairci, les suffrages envolés, mais le rêve survivait, ... un beau rêve, la présidence de la république, une demi-royauté, mêlangée de poésie et de baionnettes, de littérature et de giberne, l'éloquence du Canon et de la parole. La désaffection semait autour ces folles espérances. Le délaissé commença de faire vibrer sur sa lyre la note plaintive de l'ingratitude. Elle fut accueillie par une salve unanime de grognements et d'éclats de rire. Dieu fit encore, la lyre chantait dans le désert, ce que voyant le poète, il fonda un journal pour ressaisir l'opinion.

Mais quelle opinion? — il n'était plus possible d'abuser les républicains, ces dupes-modèles. Le livre des Girondins avait fait sa recette, ... une bonne. Elle était mangée. Veine finie. De ce côté, les traîneaux étaient tirés jusqu'à la queille. Restait le parti Conservateur.

Il c'est là que l'auteur de Grazielle plaçait son espoir, malgré un refroidissement progressif, chaque jour plus sensible. il se croyait indispensable à la Réaction, dans la lutte engagée contre la démocratie et prétendait, en faisant de son journal une foudre de guerre, redevenir le grand drapeau de la Coalition rétrograde.

il avait deux amis dévoués, deux plumes brillantes, Mr Son secrétaire intime Delletan, Royaliste de la branche cadette, converti subitement à la République, le 24 Février, à ~~cinq~~ heures de l'après-Midi, et Mr le Vicomte de la Guéronnière, Royaliste de la branche ainée, qui offrait avec l'appui de son talent, celui de sa fortune. Cette fraternité se révèle au monde le 24 Mai 1848 sous la forme d'un journal, le Bien public, qui fut salué aussitôt le Rien public, en considération de la première personne de la Triade.

Mr de Lamartine était l'enseigne. ses deux flanqueurs devaient tenir la plume. Mr de la Guéronnière, dont on connait la morbidesse de style, n'avait pas la fibre assez dure pour le rôle de pourfendeur réservé à la nouvelle feuille. Mr Delletan, au contraire, apportait au service du patron toutes les qualités du lutteur, la faconde, l'emportement, la rancune, la facilité des palinodies, mais surtout une haine farouche de la Révolution et de ses hommes. ils lui avaient tué sa Monarchie constitutionnelle, cette monarchie dont il écrivait, dans son journal le 19e Siècle : " elle a pour elle la raison publique et l'opinion universelle ! " Sans doute, le lendemain, de Février, il avait retourné cette même pierre au compte de la République. mais, en dépit de la souplesse des articulations, on n'aime pas à se donner ainsi des coups de talon dans l'occiput. ces violents exercices d'acrobate, subis par contrainte, doivent un peu remuer la bile. à tous ces titres, Mr Eugène Delletan devint Rédacteur en chef du Bien public ou Rien public, à volonté.

il avait son programme Manichéen en partie double : la louange et les caresses à la horde, l'insulte et le gourdin à la déraison ; pour le peuple, un fagot d'épines, façonné en lit de plumes ; la guerre à la liberté sous le nom d'anarchie, aux idées nouvelles, sous le nom de communisme, l'écrasement de la Révolution par le régime militaire. les promoteurs des Réformes sociales devenaient des brigands armés contre la civilisation, des spoliateurs de la fortune publique et privée, des contempteurs de la morale et de la famille. les martyrs, échappés aux prisons de Louis-Philippe, allaient être vilipendés et dénoncés par ce fidèle sujet du monarque déchu. Du reste, ceci est l'usage depuis trente-six ans.

Dans le quatrième Numéro du Bien public, Mr Selletan ouvrit le 142 feu contre ses anciens adversaires, devenus bien plus exécrables par leur victoire de Février : « Dans la République, il y a deux partis, le parti Révolutionnaire « et le parti Démocratique. Le parti révolutionnaire représente la force. Il n'a qu'une « politique, la violence. Quand il a le pouvoir, il procède par intimidation, quand il ne « l'a plus, par conspiration. Il ne reconnait qu'un argument, le coup de fusil, qu'un « droit, la victoire. Il ouvre les clubs pour s'armer, embrigader des soldats, fondre des balles, « mouler des cartouches. Il fonde des journaux pour semer des haines, souffler des colères, « organiser des révoltes. Telle politique intérieure, telle politique extérieure. Le parti « révolutionnaire n'a qu'une diplomatie, la propagande armée. Il ne traite avec les « autres états qu'à coups de canon. Il pense qu'il s'agit de mettre le feu aux quatre « coins de l'Europe, pour faire danser autour des tisons la fête universelle de la « Fraternité. »

Voici maintenant le portrait de ce que Mr Selletan appelle le parti Démocratique, pour tromper les simples qui se laissent toujours prendre aux mots. Dans le bocal, décoré d'une si belle étiquette, figuraient pêle-mêle, les chouans, — Evêques, prêtres et nobles, les orléanistes, les soi-disant libéraux, et quelques reposts républicains; bref, toutes les nuances de la réaction, depuis le plus pur blanc Henri-quinquiste, jusqu'aux teintes bleues du Cavagnaquisme, coalisées pour l'extermination du peuple. « Le parti Démocratique (lisez contre-révolutionnaire) est le parti « de l'idée. Il n'a d'autre arme que la pensée, d'autre propagande que la discussion, « d'autre politique que l'opinion publique, toujours et naturellement amenée, par le suf-« frage universel, au maniement des affaires."

Ce n'est pas assez. Mr le Secrétaire intime donne à chacun de ces partis son Dieu particulier. On n'est pas plus jovial :

« Jéhovah", dit-il, est le Dieu Révolutionnaire. — Arrive un Dieu nouveau, « en nouveau bleu, le sourire sur les lèvres, affable à toute créature, qui guérit les malades, « qui ressuscite les trépassés, qui bénit les faibles, redresse les ignorants, qui change l'eau en vin, « multiplie les pains pour nourrir la multitude, qui glorifie continuellement la paix du cœur, la « douceur de la Colombe, le travail de l'homme, la moisson, la pêche, la lampe du soir. — Ce Dieu « est Jésus, et Jésus est le Dieu Démocratique.

16/ Un éclat de rire serait la seule réponse sérieuse à cette drôlerie. Un mot cependant. Jéhovah, le Dieu des juifs, n'est-il pas aussi le Dieu des chrétiens, par conséquent le même que Jésus? un peu changé, dira-t-on. - Pas trop, mais passons. Serait-ce en qualité de Dieu exterminateur que Mr Pelletan offre Jéhovah en cadeau aux révolutionnaires? Dans ce cas, il aurait pu le garder pour lui et pour ses amis, les vainqueurs de juin. Il est bien hardi surtout d'octroyer ce chef de file aux socialistes, pauvres enfants de l'atelier, quand la Bourse toute entière, depuis ses grands pontifes jusqu'au plus mince adorateur du veau d'or, a figuré dans le prétendu camp Démocratique inventé par le secrétaire intime. Tous les juifs étaient chez vous et avec vous, facétieux exégètes, tous, y compris l'illustre avocat, membre du gouvernement provisoire qui aurait pu vous faire des observations personnelles sur l'incongruité de vos propos à l'endroit du grand Jéhovah.

Quant au Jésus en manteau bleu, je n'en connais point d'autre que celui des jésuites, sortant de la boutique des bons pères par milliers d'exemplaires, en toile écrue, et il est tout simple que vous en fassiez votre Dieu. Vous lui appartenez de droit. Les révolutionnaires ne vous chercheront pas querelle sur cet article. Ils vous cèdent Jésus de grand cœur et vous restituent Jéhovah par dessus le marché. Ils seraient seulement curieux d'apprendre en Jésus glorifié si fort le travail de l'homme, y compris la moisson et la lampe du soir. Serait-ce par hasard dans ce passage de l'Evangile?

Evangile selon Saint-Luc chapitre XII

« ... Jésus dit à ses Disciples: ne vous inquiétez point de votre vie, « comment vous mangerez, ni de votre corps, comment vous vous vêtirez."

« La vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement!

« Voyez les corbeaux, ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier ni « grenier, et Dieu les nourrit. Combien n'êtes-vous pas de plus de prix qu'eux?"

« Qui de vous peut, par son industrie, ajouter à sa taille une coudée? Si donc « vous ne pouvez ce qu'il y a de moindre, pourquoi vous inquiéter du reste?

« Voyez les lis, comme ils croissent! ils ne travaillent ni ne filent, et je vous « le dis: Salomon même, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux."

Or, si l'herbe qui est aujourd'hui dans le champs et demain sera jetée au « four Dieu la vêt ainsi, combien plus vous, hommes de peu de foi!"

« Ne vous inquiétez donc point de ce que vous mangerez et de ce que vous
« boirez, et ne vous perdez point dans ces prévoyances vaines."

« Car les gens du monde s'inquiètent de toutes ces choses, mais votre père sait
« que vous en avez besoin."

Aujourd'hui ces conseils mèneraient tout droit en police correctionnelle pour cause de vagabondage. C'est sur ce beau plan de travail que s'est élevé l'édifice de la fainéantise monacale.

« Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front-!" disait autrefois Jéhovah - le Dieu révolutionnaire - cela me paraît beaucoup plus moral. Il avait bien changé d'avis ~~[illegible]~~ et de langage avec le temps, s'il faut en juger par les paroles du Jésus en manteau bleu. Serait-ce en devenant le Dieu des conservateurs, qu'il était devenu celui des fainéants?

Mais laissons Jésus et revenons à ses fidèles. La petite autruche, chantée par la caricature intime contre le Révolutionnaire-Prophète, devait ajouter à leur massacre n'a pas effacée du rituel. On la marmotte toujours dans certaine église dont il est paroissien notre même chanoine, et elle recrute des idiots. Les partis peuvent se déguiser, ils ne changent pas. Les Bonaparte de Juin sont là pour attester comment quoi le soi-disant parti de l'ordre n'a d'autre arme que la pensée, d'autre propagande que la discussion et contre comme quoi il n'emploie jamais l'argument du coup de fusil, ni la force ni la violence ni l'intimidation. Quant à la conspiration soyons juste, comme elle présente un danger, le susdit parti ne s'en soucie nullement et ne s'en mêle jamais, bien qu'il en profite toujours. Matou tire les marrons du feu, Bertrand le croque et fusille Matou pour la peine.

Le prétendu parti démocratique du Bien public a un nom beaucoup plus fameux, son vrai nom celui-là, qui lui restera dans l'histoire: le parti "honnête et modéré". Il a laissé sur sa route une traînée de sang et d'horreurs qui assure son immortalité. Ajoutons qu'il vit toujours, qu'il a changé la peau et l'appelle aujourd'hui l'école libérale. On y distingue les vétérans et les recrues. Nous aimons à croire que les convents ne savent pas au juste dans quel régiment ils ont mis du service.

M. Thiers ne s'en tint pas aux généralités déclamatoires contre les gens, lors il fait une si charmante peinture. Le désastre du 15 mai tirait à la crête l'avant-garde du parti républicain, les hommes qui avaient attaqué par la parole, par la

18/ plume et par les armes sa monarchie bien-aimée. La République repoussait elle-même sur ses plus dévoués soldats les verroux que Février avait à peine eu le temps de tirer. Ce fut une joie immense, un cri universel de triomphe et de soulagement dans tous les rangs de la coalition réactionnaire. Elle ~~[illegible]~~ comprenait que la Révolution venait de perdre ses seuls appuis sérieux, ceux qui paient de leur personne, et que tout le reste n'était qu'une cohue d'intrigants, de plats ambitieux, de fricoteurs de la curée, toujours au feu de la cuisine, jamais à celui de la bataille.

Aussitôt le vaillant polémiste du Bien public se rue sur les prisonniers de Vincennes, les déchire de ses ongles, les charge à coups de pieds. Après un récit du 15 Mai, entrelardé d'invectives et de sarcasmes, il termine par cette fanfare : « Nous ne « trouvons dans ce mauvais thermidor retourné qu'une excellente journée pour la Répu- « blique.... Elle a été la victoire définitive de la Démocratie.... Elle a coupé la mauvaise « queue de la Révolution.... Loin de nous effrayer, elle nous a complètement rassurés. »

Qui parle ainsi ? Le Chantre de la Monarchie. ~~[illegible]~~ Et de qui parle-t-il ? des hommes condamnés à mort pour la République. Allons ! l'effronterie est une belle chose. — Démocratie... le Conservatisme. — Mauvaise queue de la Révolution, les Républicains de la veille. — Ce n'était pas la queue mais la tête de la Révolution qu'on avait coupée. Il ne restait devant la Réaction qu'un peuple trahi, sans chefs, vaincu d'avance. C'est au 15 Mai que la République a péri.

Une fois ses ennemis hors de combat, Mr Pelletan prend plaisir à les insul- ter derrière leurs barreaux. « Consolidons, dit-il, la République honnête, modérée, pacifique, « régulière sympathique, intelligente, (La malheureuse, depuis qu'elle était au pilon, comptait plus de noms qu'un Hidalgo Espagnol). Alors la République rouge ne sera plus qu'une parodie sur la barricade de la porte St Martin, ou un fantôme dans la prison de Blanqui. »

Mais ce n'était pas assez de la fournée de patriotes engouffrés dans le [illegible]. Il s'agissait d'y expédier à leur suite Louis Blanc qui avait représenté au gouverne- ment provisoire l'élément populaire, bien qu'avec une déplorable faiblesse. Mr Pelletan se trouvait d'impatience de voir le prédicateur du Luxembourg enterré dans un cul-de-basse-fosse. Il exprime ainsi dans le Bien public du premier juin :

« Qu'aucune complicité quel que soit le nom qui la protège, n'échappe à la

" main de la justice, tel est notre vœu ! ... Voilà ce que nous avons dû dire, lorsque
" nous avons vu ce publiciste éminent (Louis Blanc) aux prises avec une accusation de
" complot, se débattant dans les convulsions d'un désespoir éloquent, sous les foudres d'un
" réquisitoire, en présence d'une assemblée frémissante, indignée, qui a toujours sur le cœur
" l'outrage fait à sa souveraineté ... Quelque grand que soit un homme par son intelli-
gence, il est petit devant Dieu et devant son pays quand il lui manque ce qui est la
première des vertus publiques, la vertu du citoyen."

Un homme manque de la vertu du citoyen, quand il n'appartient pas
à une bande de Royalistes, renégats ou parjures ! Renégats, s'ils ont abandonné pour le
drapeau victorieux, leur pavillon vaincu ; parjures, s'ils ont prêté serment à la République,
pour l'étouffer ; qu'ils choisissent !

Le Minos déroyalisé continue en ces termes : " Mr Louis Blanc est
accusé de complicité dans le crime du 15 Mai. Le Débat est engagé. Nous serions heureux
de reconnaître un innocent. Nous ne défendrons point un coupable."

Oh ! oui, bien heureux, ce tendre cœur de reconnaître un innocent ! Cela sort
du par la façon dont il a salué cette innocence. Il s'écrie :

" L'assemblée nationale a résisté au vœu des magistrats, à l'autorité de
la commission qu'elle s'était choisie aux susceptibilités qu'éveille toujours en elle le souvenir
" de scandale de la journée du 15 Mai."

Quelle rage dans ce désappointement ! On lui ôte sa proie d'entre les
dents réduites à mâcher à vide. Mais patience ! Ce n'était que partie remise. Les mâchoires
auront bientôt leur revanche. L'indulgence de l'assemblée n'avait été que de la peur, devant
l'attitude menaçante des masses. La victoire de juin vint lui rendre, avec l'assurance, la
la liberté de ses ignobles instincts. On vit alors, au mépris de toute notion du droit, cette
tourbe sans pudeur recommencer le même procès, pour le juger en sens contraire, affichant
ainsi à la face du monde, sa lâcheté de la veille, sa férocité du lendemain et son infâmie
de tous les jours. Quant à Mr Pilletan, la proie replacée sous ses molaires, se confondit
avec les milliers de victimes qu'il avait à dépecer et à dévorer chaque matin dans son journal

Il ne faut pas demander si le Bien public prodiguait les adulations à un
si digne aréopage. Ses mains ne quittaient pas l'encensoir. Si fait pourtant, par exception,
quand l'aréopage s'avisait d'une critique à l'endroit du gouvernement provisoire. Le

20/ blâme alors n'allait-il pas ricocher jusqu'à Mr de Lamartine, l'impeccable, dont la solidarité couvrait tout le Sanhédrin de son ombre protectrice ? il y avait d'ailleurs quelqu'ingratitude à chicaner des gens qui avaient porté à la République le premier coup d'assommoir, le plus meurtrier parcequ'il désarme, le plus difficile parcequ'il frappe sur la vigueur intacte ? Que ne fallait-il pas pardonner en faveur des 45 centimes qui avaient engendré l'Assemblée Nationale et tué la Révolution ! Respect aux auteurs de ce bienfait et point de méchantes querelles ! Les nouveaux pouvoirs n'avaient qu'un rôle sage, celui de continuateurs et d'émules de leur devancier. Prêchant d'exemple, Mr Pelletan appelait à grands cris la compression.

Le 15 Mai cette Victoire décisive, n'était cependant qu'un prélude. Si les chefs avaient succombé l'armée restait debout. La grande guerre d'extermination allait commencer. La commission exécutive précipitait ses mesures. Des troupes entraient chaque jour dans Paris. Les corps urbains, la garde mobile s'organisaient avec rapidité. Ce fut une joie délirante pour la Réaction de voir ses bataillons parader sur les places publiques, au soleil du printemps. Elle allait donc prendre enfin sa revanche des journées populaires et refouler les mauvaises doctrines à la pointe des baïonnettes ! Les Cercles dynastiques retentirent de l'Hosannah de la délivrance. Mr Pelletan se signala parmi les plus fougueux promoteurs de la lutte. Trois mois de pleine liberté pour tout le monde, n'était-ce pas un scandale pour ce Royaliste de la branche cadette ? Las de se contraindre, il éclata contre les auteurs de la Révolution. Il demanda pour les surveiller et les poursuivre, une sorte de Ministère de la police générale qui serait entre les mains du Préfet. Chacun sait que cette centralisation de la police a toujours été considérée comme l'enseigne du despotisme, parcequ'elle en est l'arme par excellence. Mais le secrétaire intime, aujourd'hui si pointilleux libéral, aurait en 48 trouvé les procédés de Nicolas trop doux encore pour les Révolutionnaires.

« Les fonctions d'édile de Paris, dit le Bien public, se sont accrues « d'une importance politique immense. On a compris que la police générale centralisée « de fait entre ses mains, devait y reposer de droit. C'est à Paris en effet que viennent se « nouer et se dénouer tous les complots, toutes les trames ourdies contre l'ordre politique ou « l'ordre social. C'est là que les imaginations fermentent, que tous les esprits malades ou « mécontents se rencontrent, que les utopies les plus folles trouvent d'ardents prosélytes et

de fanatiques sectateurs. C'est là que le Volcan bouillonne et que l'émeute tire son premier coup de fusil et recrute son armée."

"Une armée Révolutionnaire de plus de cent mille hommes, d'esprit, de mœurs, de positions de sentiments et d'espérances les plus contraires, y réside en permanence, à la disposition du premier parti, du premier audacieux qui aura l'adresse de s'en emparer. C'est donc là que la police doit être grande forte, prévoyante, active, pleine de philanthropie et de discernement."

On reconnait bien ici la haine implacable du Royaliste contre le peuple parisien. Cette armée de cent mille hommes le Paris viril, n'est qu'une horde de mercenaires à la disposition du premier parti, du premier audacieux. Ah! si cette multitude avait voulu se livrer aux prétendants, les folliculaires de la Réaction n'auraient jamais eu pour elle assez de caresses et d'éloges. Leurs calomnies ne prouvent que leur rage contre la fidélité républicaine des masses.

Du reste personne encore n'avait rédigé de programme plus brutal au compte du pouvoir absolu. C'est peu. Le fougueux journaliste ne se borne pas à demander l'omninotence policière. Les éléments de la police elle-même lui sont suspects. Malgré les épurations Février y a laissé des traces de son passage. Il faut purger la Rue de Jérusalem de ces dernières impuretés et n'y laisser que des Royalistes.

Que le Préfet crie le bien public. Que le Préfet descende hardiment dans les profondeurs de la Préfecture de police. Qu'il confie la sûreté des personnes à des agents dignes de confiance. Qu'il ne mette pas en oubli les vieux et loyaux services, qu'il ait un œil sur chaque club qu'il ait une oreille dans chaque société secrète, ces officines souterraines des émeutes et des guerres civiles."

Il n'existait pas vestige de société secrète à Paris sous ce régime de discussion publique. Personne ne sentait le besoin de recourir à l'arme des temps silencieux, ce provocateur de violences le savait fort bien. Mais il avait deux calomnies toutes puissantes à l'usage quotidien de sa polémique. "Communisme... société secrète", et il répétait à tort et à travers ce double cri de guerre. Qui donc conspirait contre la République, sinon lui-même, en demandant l'expulsion de tout ce qui pouvait rester de Républicains à la Préfecture de police, et leur remplacement par les agents de la Monarchie? Ces vieux et loyaux services dont il provoque la restauration, ce sont les services de la garde Municipale et de l'ancienne police de Louis-Philippe. C'est tout ce personnel que le conspirateur veut faire rétablir en fonction,

32 conspirateur sans péril, bien entendu, car il avait pour complices l'assemblée parjure.

Il ne s'en tient pas là. Ses invectives, ses outrages pleuvent sur tous les fonctionnaires placés depuis Février. Il les proscrit en masse, et dans quel style !

« Quand on a peuplé les administrations, les ministères, les tribunaux, les « Préfectures, les sous-préfectures, de gens incapables, médiocres, déconsidérés, qui n'avaient ni feu « ni lieu, ni Dieu, joueurs d'estaminet par ci, industriels par là, flâneurs pour le reste, « nous disons : " c'est encore la révolution qui les a nommés à leurs emplois " (Bien public, 29 mai)

Je suppose qu'il trouvera grâce devant l'encyclique papale ce vaillant défenseur de Dieu. Nul fidèle catholique ne parle des ennemis de Dieu avec un grincement plus aigu. Certes il serait tout aussi gai pour ce pauvre diable de tomber en Pelletan qu'en Veuillot. Du reste on le voit le marque est tombé, l'attaque contre la révolution de Février se fait désormais à visage découvert. On ne la flagorne plus le 28 mai. Ses défenseurs sont redevenus des proscrits. On la traîne dans la boue. Ses fonctionnaires ne sont plus qu'une engeance de misérables sans feu ni lieu, ni Dieu. Telle est l'urbanité du Gazetier modéré qui se prépare à la campagne contre la licence de la presse.

En attendant il tonne à la fois contre la Capitale et les provinces : « Les « anarchistes de Paris connaissent parfaitement les excellentes dispositions de Limoges. Ils « comptent sur cette ville pour en faire le boulevard de leur religion. Que le gouvernement « y prenne garde, et qu'il donne enfin aux commissaires des pouvoirs assez étendus pour « sévir. " (Bien public du 29 mai)

Si aux futures élections le grand pourfendeur va quêter les suffrages des ouvriers de Limoges sa candidature pourrait échouer comme au faubourg St Antoine, par la grâce des étrivières. Il n'y aura pas de jaloux. Convenons cependant qu'il appartenait surtout à la démocratie parisienne de témoigner sa reconnaissance et son affection à l'illustre tortionnaire. C'est elle qui a eu la meilleure part dans les distributions de sa cravache. Chaque jour lui amenait une averse de horions :

« Il est facile aujourd'hui de congédier de la Préfecture de police, des « clubs et des casernes, les vainqueurs en bonnet rouge de la révolution de Février. On a pour « cela derrière soi l'autorité morale de la France, personnifiée dans la constituante. On a la « garde nationale réorganisée par le gouvernement et fortifiée par l'adjonction des ouvriers. On « a la garde mobile, la garde républicaine, ces admirables improvisations de la nécessité. « On a enfin la troupe de ligne ramenée dans Paris. (Bien public du 26 Mai)

L'adjonction des ouvriers n'était là qu'une hypocrisie. C'est contre eux précisément que se complotait la bataille. Les forces énumérées, Deux cent mille hommes à peu-près, devaient enfler le cœur aux plus poltrons. Quant au prétexte, on le tenait sous la main. Du jour où le gouvernement provisoire avait compris sa bêtise des ateliers nationaux et reconnu qu'une armée d'ouvriers Parisiens serait toujours une armée Révolutionnaire, la guerre civile lui avait apparu à l'horizon comme une nécessité, peut-être comme un bonheur. L'Assemblée Nationale, la Commission exécutive, recueillirent en héritage cette perspective déjà moins lointaine, et chaque jour rapprochée d'une étape. Un instant on essaya de marcher sur le fantôme.

Le 12 Mai, le gouvernement décida la clôture des listes d'inscription. Les hommes valides, de 18 à 25 ans, sans famille, à Paris, devaient choisir entre l'enrôlement dans l'armée ou le licenciement. C'était trop tôt. Le 15 Mai n'avait pas encore nettoyé la rue des agitateurs populaires et la Révolution se trouvait en force. On ajourna. Mais à peine les portes du donjon refermées sur les Républicains, la Réaction se tourna résolument contre l'armée sans chefs. L'heure était venue.

Mr Pelletan est un des premiers à donner le Signal. Le 29 Mai, il demande que les ateliers nationaux forment "une garde nationale mobile industrielle qui recevrait tous les grades et drapeaux, ses tambours, et qui irait livrer sur tous les points du territoire les grandes batailles de l'industrie, une ère nouvelle provoque des mesures nouvelles. C'est par le sentiment de la gloire, de l'émulation, de l'uniforme, que nous devons songer désormais à conduire les masses. (Bien public du 29 Mai)

Pourquoi donc Mr Pelletan fait-il de l'opposition aujourd'hui? Ses vœux n'ont-ils pas été largement exaucés? C'est par la gloire et par l'uniforme qu'on gouverne depuis quinze ans. De quoi dès lors peut-il se plaindre? Sans doute de n'être pas de la maison du maître, comme du G.B. Le troupier, dit on, est maintenant sa bête noire. Il se raille du fourniment, et il a déjà réimprimé trois fois (1) au moins sa fameuse plaisanterie du général disant aux grenadiers, raides sur leurs ergots: "Bravo! mes amis l'immobilité est le plus beau mouvement de la manœuvre."

Qu'il est donc changé de ce Pelletan de 48 qui avait la fièvre de la giberne et ne se contentait pas de baiser chaque matin le derrière à la brave armée, à la brave garde nationale, à la brave garde mobile, mais voulait transformer en compagnies de discipline toute la population ouvrière de Paris, et l'envoyer, tambour battant, drapeaux déployés, dessécher les Marais de France, sous le régime du code militaire! Et nous ne sommes pas au bout de ses adorations du sabre! Nous en verrons tantôt bien d'autres.

On n'avait pas besoin cette fois des conseils du Bien public. Les grands desseins étaient arrêtés. On allait enfin liquider le compte ouvert par le gouvernement provisoire. Avant de le laisser derrière nous, ce gouvernement de malheur, premier auteur de tous nos maux, deux lignes encore pour faire justice des excuses balbutiées à sa décharge..., les bonnes intentions,... l'insuffisance,.. que sais-je? Disons nettement: « Non! ce n'est point incapacité, c'est trahison. Les cris de la Démocratie lui ont signalé jour par jour l'abyme où il poussait la République. il voyait fort bien, et il a passé outre, parcequ'il poursuivait un but. il est coupable. Une preuve, à défaut d'autres, suffirait seule, ce sont les certificats de patriotisme et de dévouement, les brevets de sauveur de la Société que lui prodiguent à l'envi tous les écrivains de la Réaction. Ce n'est pas pour rien qu'ils lui rendent grâce. Quant à la Démocratie, elle n'absout ces tristes sires que parcequ'ils ont été gouvernement. Les hommes ~~[illegible]~~ pardonnent tout à la puissance.

La Commission exécutive (Mrs Lamartine, Arago, Marie, Ledru-Rollin Garnier-Pagès) semble avoir hésité entre deux façons de déblayer Paris, l'exil ou la mitraille. Elle préparait un travail d'écoulements successifs dans les marais de la province qui auraient rendu bon compte de ces masses proscrites. Mais, pour rendre possible ce procédé, il eût fallu des acquisitions préalables. L'assemblée nationale se montra hostile à toute dépense de ce genre. Son impatience fébrile repoussait ~~tous~~ les moyens dilatoires. il s'établit comme un concert tacite entre les meneurs des diverses nuances pour écarter les lenteurs et les demi-mesures. Enfin Mr de Lamartine déclara qu'il fallait en finir par les armes.

Le gant était jeté. Les flatteries, à masque de la peur devant la victoire, tombaient enfin pour montrer à nu sur les visages la haine et la vengeance, si long-temps contenues. Ce n'était plus la bouche d'or, c'était la bouche de bronze qui allait arraisonner les foules.

Peut être ces foules eussent accepté l'exil et l'insalubrité. Mais quel accueil leur préparait ce flot de calomnies qui avait débordé sur la province ? Une fois isolés, ces travailleurs ne se trouveraient-ils point en butte aux colères des populations égarées ? L'irritation et l'anxiété terraient au cœur le prolétariat parisien. La presse ennemie savourait ces angoisses et prenait plaisir à les envenimer du fiel de son langage. Aux lamentations des ouvriers le Bien public répondait, en ricanant, que les trois vertus républicaines, étaient la foi, l'espérance et la charité. Il vilipendait le présent, l'on promettait un avenir meilleur, moyen connu d'inspirer le regret des oignons d'Egypte. « La République, disait-il, a fait des misères. Elle ne peut les guérir qu'avec un « baume que Dieu verse seulement goutte à goutte sur les blessures. »

Enfin le gouvernement a rassemblé les troupes, arrêté ses dispositions, il prend l'offensive. Le 19 juin, la commission vaine des contrôles les terrassiers, le 20 les maçons et les charpentiers. La masse demeure impassible, comme si elle flairait le piège. Alors on frappe le coup décisif. Les hommes de 17 à 25 ans iront entrer dans l'armée ou licenciés. Les autres iront exécuter les travaux préparés dans les départements.

Ainsi ce peuple d'artisans et d'artistes, l'élite de l'industrie parisienne, le plus riche trésor de la France, était voué à la dispersion, comme jadis les tribus d'Israël. Paris était condamné. On laissait les pierres, on emportait les habitants. La famine ou l'exil. Le crime de Février ne méritait pas moins.

La multitude ainsi frappée essaya d'un dernier effort de conciliation. Ses délégués se présentèrent au Luxembourg, afin de rappeler des promesses qu'on tenait maintenant pour une insulte, car elles sonnaient aux oreilles comme l'écho d'une vieille bâcheté. M. Marie, créateur et fossoyeur des ateliers nationaux à trois mois d'intervalle, ne répondit aux plaintes que par une farouche menace d'extermination. Plus d'espoir ! La bataille commença.

10

Je ne raconterai point ici les journées de juin. Elle relèvent de l'histoire, non de la biographie de Mr Bolletan. Il ne doit y figurer que dans son rôle spécial, et son rôle n'était pas celui de l'épée, le seul digne un jour de guerre civile, mais celui de la plume qui tue sans péril, autrement dit, qui assassine. Achevons seulement de dire que l'assemblée se montra jusqu'au bout impitoyable et ne fléchit pas d'une ligne dans son œuvre de destruction. Des représentants, pour arrêter le carnage, proposaient de porter aux ouvriers des paroles de paix. La motion fut repoussée. « Il faut en finir avec les agitateurs ! » criait Mr Garnier-Pagès, et la Constituante hurlait en chœur.

Mais à chacun son dû. La palme du cannibalisme, dans ces scènes tartares, revient à la presse modérée, et Mr Bolletan du Bien public peut prendre place aux côtés du Constitutionnel. Ses premiers mots sont : « Le temps « des paroles est passé, il faut répondre à l'insurrection armée par une énergique « répression. » Voici alors se lever, entre les feuilles de l'ordre, la rivalité de la calomnie et de la fureur. Le Constitutionnel invente les poings coupés aux dragons, les gardes nationaux mutilés ou empoisonnés, les mobiles pendus et sciés entre deux planches. Le Bien public dépeint les ouvriers comme des bandits armés pour le pillage et la dévastation. Il les accuse d'enivrer les enfants, puis de les pousser à la mort, de tuer les blessés qu'on transporte aux ambulances.

Pendant quatre jours entiers, l'imposture et le massacre se ruent sur le Paris des travailleurs. L'implacable Bolletan qui excite au carnage par ses sanguinaires accusations contre les insurgés, garde un profond silence sur les crimes trop réels des légions du conservatisme. Il ne dit pas un mot des horribles assassinats qui ensanglantent tous les quartiers de la ville. La scène a commencé le 23, par le meurtre d'un insurgé prisonnier à Saint-Lazare. Le Bien public n'a garde d'en parler. Il ne racontera pas davantage :

Le massacre du magasin des deux Pierrots ;

Le massacre, par la mobile, de insurgés blessés qu'elle conduisait de la caserne de la rue Neuve Ste-Geneviève au Val-de-grâce et à la Pitié ;

Le chef de barricade assommé rue Racine ;

Les prisonniers fusillés au Panthéon, place de l'Estrapade, au Luxembourg ;

Les trente-neuf fusillés rue de Vaugirard ;

Les fusillades de la Rue des Noyers;
Les Femmes violées place Maubert sur les cadavres de leurs maris;
Les fusillades de l'hôtel de Cluny, ce prisonnier entr'autres qui reçut trois décharges, et à la dernière se releva pour demander qu'on l'achevât, ce qui ne fut pas long;
Cet enfant de douze ans qui mettait ses mains devant sa figure et criait: "ne me tuez pas! ne me tuez pas!" et qu'une balle étendit mort, avant qu'il eût fini de parler;
Les prisonniers jetés dans les caveaux de l'hôtel-de-ville et fusillés par les soupiraux;
Le massacre du Faubourg Saint-Marceau;
Les ouvriers fusillés à la mairie du 9e arrondissement, et dont les cadavres furent amoncelés dans la rue jusqu'à la hauteur d'une barricade;
Les prisonniers garrottés et jetés dans le Canal du Temple par la Mobile;
Les trente-cinq prisonniers, fusillés dans une cour, rue Vieille-du-Temple;
Les soixante-quinze, fusillés au coin de l'Hôtel-de-Ville;
Les vingt, fusillés rue Cloche-perche;
Les dix-sept, fusillés devant la Caserne Lopincourt;
Les trente-sept, fusillés rue du Chaume-de-Sicile;
Les quarante neuf, fusillés place du marché-St-Jean;
Le massacre des prisonniers du Clos-Saint-Lazare;
Les quarante-neuf prisonniers, attachés aux pieds des lits de la Caserne de Reuilly et tués à bout portant par les soldats;
Les Cent ouvriers et plus, fusillés rue de la Roquette;
Cet enfant de treize ans, pris place de la Bastille, qui se mit à genoux en demandant sa grâce, et que les mobiles lardèrent à coups de baïonnettes, en lui disant: "tiens! voilà ta grâce!";
Les trente-cinq ouvriers, fusillés au pont d'Austerlitz;
Ce prisonnier fusillé et grillé sur un tas de paille, rue Ménilmontant;
Les fusillés de l'école militaire; du Cimetière Montparnasse;
Les quatre-vingt fusillés dans la plaine de Grenelle;
Les Cent et plus, fusillés dans les Carrières de Montmartre;

arrêtons-nous. Vingt pages ne suffiraient pas à la simple énumération de ces forfaits. On les ignore aujourd'hui. La victoire et la terreur les ont couverts de leur ombre. « Taire et se taire, » était la consigne. Le Bien public sut l'observer. Obligé deux ou trois fois de sortir de son mutisme, il se contenta d'inventer des versions absurdes et reproduisit la note du Moniteur qui osait nier les assassinats des prisons.

L'histoire n'oubliera pas la proclamation de Cavaignac qui offrait le pardon aux ouvriers : " On vous dit que de cruelles vengeances vous attendent. Ce sont vos ennemis, les nôtres qui parlent ainsi. On vous dit que vous serez sacrifiés de sang-froid. Venez à nous, venez comme des frères repentants et soumis à la loi, et les bras de la République sont tout prêts à vous recevoir. " Beaucoup d'ouvriers coururent à ces promesses de la République Fallow-Cavaignac. Ils se rendirent, on les fusilla.

Les cadavres des prisonniers égorgés sur tous les points de Paris gisaient encore par monceaux dans des mares de sang, et Mr Pelletan avait bien l'audace d'écrire « qu'après avoir été héroïques, les vainqueurs se montraient généreux. " Sa générosité à lui était d'écraser les taureaux d'invectives. Chaque matin il ouvrait le feu contr'eux avec autant de rage que pendant la bataille. Le jour même où l'Assemblée Nationale votait le décret de transportation en masse, il disait, en tonnant contre les insurgés : « L'assassinat sortait à « chaque instant par les fenêtres. "

" Assassinat ! ", les coups de feu tirés des fenêtres par des combattants sur des combattants. Avis à ceux qui défendent un blockaus, une maison, une forteresse ! Ce sont des assassins d'après Mr Pelletan — " à la condition, dira-t-il sans doute, " que ce « soient des insurgés. " Le temps a fait justice des calomnies, mais non des calomniateurs protégés par le succès. Ils sont puissants, honorés même de leurs victimes. Qui peut dire quand leur piédestal sera renversé !

Chacun sait si les Républicains ont été passés au crible par la justice militaire, si elle s'est fait faute de fouiller, de trier dans les montagnes de dénonciations entassées contr'eux par la perversité des temps de troubles. Que n'eût-on pas donné pour découvrir des stipendiaires et des assassins ? mais rien, rien que des faits de guerre, à part l'affaire Bréa, restée unique dans ces lugubres journées. Or, le dernier mot n'est pas dit sur cet épisode qui demeure réservé. L'histoire est patiente et sait attendre.

Proclamons-le bien haut, comme résultat d'une enquête exclusivement dirigée par des ennemis sans scrupule et sans merci, les insurgés de juin, en face de véritables Tartares, furent humains et généreux jusqu'à l'abnégation. ils devaient succomber. c'est le sort des magnanimes, la victoire ne les aime pas.

Le Combat fini, Mr Pelletan sortit de sa casemate du Bien public, d'où il avait bombardé sans relâche l'insurrection, et s'en fut vaguer au milieu des ruines et des cadavres. il nous a laissé dans sa feuille ses impressions de promenade. il vit les cruautés du vainqueur, et ce spectacle, loin d'émouvoir sa pitié dans son âme, n'y suscita qu'une émulation de violence et le besoin d'élever l'insulte et les malédictions à la hauteur de ces barbaries.

"..... De temps à autre, écrit-il, on voit passer des colonnes de "prisonniers entre deux rangs de gardes nationales. Toutes les horreurs de cette longue ba-"taille semblent écrites sur la figure de ces hommes qui ont violé dans la lutte "toutes les lois de l'humanité. Leur physionomie est sinistre. On ne sait dans quels "bas-fonds l'insurrection a pu les recruter."

"Dans quels bas-fonds" Monsieur? Eh! mais, dans ceux où votre candidature a recruté ses voix. Elles puisait aux mêmes sources,... les ateliers. ils ne se doutaient guère alors qu'ils vous feraient un jour leur député. ils ne soupçonnent probablement pas davantage aujourd'hui que vous les avez alors livrés au Couteau. Votre fortune a été celle des jésuites dans les guerres religieuses: recevoir les bénédictions des enfants dont ils avaient fait égorger les pères.

"Physionomies sinistres!" croyez-vous donc la vôtre si rassurante? Mr Nadar m'a fait peur avec votre photographie, et cependant vous ne posiez pas, comme ces malheureux, devant un tube qui allait vous fusiller. En flanant le 26 juin par les rues, vous avez certainement couru de graves dangers, puisqu'on fesait la chasse aux figures sinistres. Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?
Comment souffrir Néron qui se plaint des tyrans?

Mr Pelletan, sans doute, avait d'autres lunettes le 15 Xbre 1863, et ne trouvait plus si hideux les visages du faubourg-St-Antoine. il entrait sans effroi dans

10/ le bas-fonds, souriant aux ep-faces sinistres, avec d'aimables gazouillements. Une chose m'intrigue. Que pouvait-il bien leur dire à ces Mammifères qui ont des passions et des instincts, mais jamais des idées? Leur communiquait-il les siennes par impossible, ou supprimant comme déplacé cet attribut humain, se bornait-il à hurler avec les loups? je crois, pour ma part, qu'il cultivait beaucoup auprès d'eux cette idée complexe qu'on appelle mystification.

Oui, c'est bien un miracle renouvelé des jésuites que l'ex-rédacteur du Bien public, l'un des grands pontifes de l'extermination, choisi comme mandataire par les fils des exterminés. Si encore ces fils eussent été convertis à la religion du pontife! mais point! c'est parce qu'ils sont ce qu'étaient leurs pères, que le candidat sollicite et obtient leurs suffrages. Avec eux, chose plus merveilleuse bon nombre de survivants parmi les hommes à la physionomie sinistre, violateurs de toutes les lois de l'humanité, sont sortis de nouveau de leurs bas-fonds, ouvriers de la même œuvre sous une autre forme, pour déposer dans l'urne un bulletin-d'électeur. Serait-ce donc lui qui a changé? Pas davantage. Le député de 1863 est, par intention aussi, l'ouvrier de la même œuvre que le journaliste de 48. Questionnez l'homme politique, il va hurler ses anathèmes de juin avec la même furie. Interrogez le doctrinaire, les clameurs ténébreuses et Machiavéliques de 1862, qu'ont-elles autre chose que le système de 1841, plèbe à la base, aristocratie au sommet? pas un atome de dérangé. Même but, l'exploitation des masses, même moyen, la violence et l'hypocrisie. Il y a toujours un abyme entre cet homme et ceux qu'il mitraillait jadis, qui l'acclament maintenant. Ils l'ignorent, lui le sait.

D'où viennent donc le mépris et la réconciliation? Deux dates ont tout fait, le 10 et le 2 Xbre. Avec Cavaignac et Lamartine, il était des maîtres. Depuis le 10 et le 2 Xbre, il n'en est plus. Il a jeté alors sabre, uniforme et moustache pour se ranger de l'opposition. Mais il semble adorer ce qu'il brûlait et brûler ce qu'il adorait, du jour au lendemain, l'apparence pour rendre la place à la réalité, qui reste la même. Il a mis seulement un masque par-dessus et chante l'antienne de la liberté. Nous la verrons tout-à-l'heure la liberté. En attendant, l'antienne lui réussit. Le peuple est si oublieux! je me trompe. Pour oublier, il faut avoir su, et le peuple ne sait jamais rien.

Revenons. Mr Pelletan n'a pas fini de trépigner les vaincus. Après les dithyrambes forcenés à la gloire de la répression, il devait bien un salut gracieux au Landsturm accouru des provinces pour houspiller un peu ce Paris fabricant de révolutions. On sait que la Vendée avait offert et préparait une levée en masse pour accourir à la défense de .... la République. — Ô sublime de l'ironie !

Non ! jamais temps ne fut si fertile en miracles.

« Au milieu des tristesses de la capitale, "chante le journal de la Trinité Lamartinienne", on se retourne avec bonheur vers tous les frères de la province, vers « tous ces gardes nationaux qui arrivent par milliers, tambours battants, enseignes déployées."

Trop tard pour la fête du sang, mais à point pour celle de la proscription. L'assemblée élaborait dans ses officines le décret de transportation en masse de vingt mille hommes l'élite des ouvriers Français. À une telle hécatombe, il fallait une étiquette de mansuétude, précisément la spécialité de Mr Pelletan. C'est un homme de la Bible, un protestant tout confit en Dieu et en Evangélisme, passé maître dans la méthode chrétienne : exterminer avec des airs séraphiques.

Pitié pour les vaincus ! disait-il d'un ton attendri, "nous trouvons « des frères partout où il y a des victimes." et au même instant, il rembarrait en ces termes les députés indiscrets qui avaient réclamé pour les sauver, les suspects de leurs départements « Plusieurs ~~députés~~ représentants ont mis dans leurs réclamations une insistance qui ne peut « se concilier avec les devoirs de la justice."

Sa fraternité pour les victimes se révèle surtout dans ces quelques lignes du 3 juillet : "La surveillance ne doit pas seulement s'exercer dans les environs de « Paris, car des insurgés ont fui jusques dans des départements assez éloignés de la capitale."

Cette chasse aux fuyards, provoquée par le compétissant publiciste, fut un des dramatiques épisodes de l'insurrection. Beaucoup de ces malheureux se tenaient cachés dans les bois ou les carrières, en proie aux tourments de la faim, aux terreurs de la poursuite. Gendarmes et gardes nationaux les relançaient d'asile en asile. Les paysans soulevés par les mensonges de la Réaction, les traquaient comme des bêtes fauves. Plusieurs de ces infortunés se noyèrent volontairement. D'autres, non moins las de vivre, demandaient la mort aux chasseurs dans les forêts.

En même temps, un rapport du chef de la police de Sûreté concluait à la peine de mort contre une catégorie toute entière d'insurgés, fut inséré in extenso dans le Bien public, sans un seul mot de commentaire, ce qui valait approbation complète. nouveau témoignage de pitié pour les vaincus.

En voici un autre plus solennel. C'est le récit des journées de juin, Réquisitoire écumant contre le parti révolutionnaire et panégyrique nauséabond de la puissance du jour, le général Cavaignac. Cinq jours de Carnage n'ont pas assouvi les colères du secrétaire intime. il pousse la Bourgeoisie à la vengeance de tous les efforts de son imagination. il exalte les terreurs par des fantaisies stratégiques qui ont le double avantage de nuire aux objets de sa haine, et de le poser lui-même en capacité militaire. Ces ouvriers qui ont combattu par groupes, isolés, sans concert, ni plan, ni communication, il les dépeint comme des Vauban et des Turenne.

« Des hommes de l'art, » déclame ce misérable factum, demeuraient épouvantés devant la longue série de guets-à-pens que les insurgés avaient inventée et prolongée de rue en rue, de maison en maison. » De la part des combattants populaires, chaque coup de fusil est un assassinat, chaque barricade un guet-à-pens. Ces radotages de vieille qui couvrent de ridicule en temps lucides, deviennent des arrêts de mort aux heures de délire. La peur et la haine se font arme de tout.

Cet acharnement contre des ennemis à terre avait pour compensation la bassesse des flagorneries envers le vainqueur. Mr Bellatan brûlait tous les parfums d'Arabie aux pieds de sa nouvelle idole le général Cavaignac. Si un scrupule ou un remords, avaient pu naître dans cette âme de soldat vulgaire, certes il n'auraient pas résisté deux secondes, aux lignes suivantes :

« La République avait besoin d'une tutelle militaire pour protéger son « berceau. » ——— Elle doit commencer par le régime de l'épée. il faut poser sur le « bouillonnement du pays une main vigoureuse, puissamment armée, pour comprimer de « nouvelles explosions. ——— Si nous demandons que la première présidence, explicite ou « implicite de notre jeune Démocratie porte l'épaulette, c'est parceque nous croyons qu'il faut « assurer, escorter militairement, les premiers pas de la République. »

A propos de l'enthousiasme de Mr Veltan pour l'uniforme, le, drapeaux et le, tambours, nou, avon déjà demandé pourquoi il fait aujourd'hui de l'opposition à un gouvernement si prodigue de ce belles choses. La question revient tous notre plume devant cet accè, de lyrisme militaire. L'homme du Bien public n'a-t-il pas au grand complet son idéal? il semble avoir rédigé lui-même le programme de ce qui existe, avec le, motifs à l'appui. La tutelle militaire, le régime de l'épée, la main qui comprime le, bouillonnement, et le, explosions -, rien de tout cela ne fait défaut, je pense, bien au contraire. D'où vient que l'ex-admirateur n'est pas satisfait? il ne l'était pa, du moin, avant son élection. Car je crois son humeur bien calmée, malgré les apparences. Douze ou quinze mille francs par an pour le solide, une quasi tribune ~~et à peu près~~ pour la gloriole, changent singulièrement le point de vue. Notre publicité est de la maison maintenant ou à peu-près, et comme il y a pénétré par l'opposition, il doit garder ouverte la porte d'entrée. Voilà une réponse qui en vaut mille. Je ne ferai plu, de question indiscrète.

Mais avant le 31 Mai 1863, lorsque cette opposition n'était pas encore une simple enseigne, ~~mais~~ une hostilité sérieuse, comment la justifier? Je me suis laissé dire que dans ce temps-là, l'uniforme produisait sur Mr Veltan l'effet de l'eau sur l'hydrophobe, du rouge sur le taureau. Qu'était-il donc survenu dans son cristallin pour lui brouiller ainsi la vision et retourner toute son optique? Eh! quoi, l'épée, l'épaulette, le sabre militaire, 93, n'était-ce point tout cela, de l'uniforme à pleine prunelle? de cet uniforme si cher à son cœur, si doux à son œil? il ne pouvait s'en passer dans le Bien public. il en eût affublé la France entière. Qu'il ne se reporte pas sur l'uniforme de la garde nationale pour expliquer ses anciennes tendresses. La tutelle militaire, la main vigoureuse, le régime de l'épée, rien de cela n'est la garde nationale. C'est bel et bien le prétorianisme. il en était fou. Sa fantaisie a commencé à lui passer le 10 Xbre 48. Elle s'est évanouie le 2 Xbre 1851. — Trop tard, Mr le Secrétaire intime trop tard! Peut-être dira-t-il: "j'ai demandé le régime de l'épée, mais non le règne du sabre. C'est bien différent." il est très-capable d'une si belle distinction. En général, la logique est de cette force qu'il en naît donc. l'argument passera peut-être d'emblée. il a eu de plus étonnants triomphes. Les vieux insurgés de juin ne l'ont-ils pas fait leur député? qui eût prévu celle-là?

Voici maintenant le coup d'encensoir à la giberne victorieuse, le Général Cavaignac. Le tour en est bizarre :

« Nul chef ne fut mieux choisi. Sous l'écorce du soldat, sous la simplicité « de ses manières et l'austérité de sa pensée, on pressent un de ces hommes qui ont échappé « à Plutarque pour retomber dans notre époque.

Quel corps élastique que ce général, s'échappant de Plutarque pour rebondir jusqu'en 1848 ! il ne faut pas s'étonner si, au bout d'une parabole de cette amplitude, le héros a fait une si lourde chûte en retombant, ~~dans notre époque~~.

Le paroxysme soldatesque continue dans toute sa violence chez notre gazetier : " Le Gouvernement de la République est militaire, crie le *Bien public*, parce « la République est attaquée à coups de fusil. C'est l'attaque qui a nécessité la défense, or « la défense ne pouvait être sérieusement entreprise que par nos *vieilles moustaches d'Afrique*. "

Ce sera vraiment une légende dans l'histoire et le désespoir de pauvres écoliers que cette année 1848 ! qui pourra jamais leur expliquer ce conte de mille et une nuits ? à dix-huit ans de distance, déjà les nouvelles générations commencent à y perdre leur latin et même leur français. Imaginez la mine de l'auditoire, quand un savant lui contera la chose, le plus clairement possible, à peu-près comme suit :

« De l'an 1832 à 1839, les ouvriers de Paris avaient essayé trois fois « de renverser à coups de fusil la monarchie de Louis-Philippe. Ils furent battus. Les « *vieilles moustaches d'Afrique*, très-irritées de ces agressions contre leur monarque, ne « cessaient de répéter, en se tortillant du bout des doigts : " il faudra donner une leçon « leçon à ces coquins de Parisiens ! — nous corrigerons ces coquins de Républicains ! " malgré ces menaces, Paris, en Février 1848, s'insurge une quatrième fois, chasse Louis-Philippe et proclame la République qui s'installe aux acclamations de la France. "

« Le 15 Mai, une conspiration éclate contre la République, et ses « auteurs, les principaux Républicains, chefs des précédentes insurrections sous Louis-« Philippe sont mis en prison par le gouvernement. Au mois de juin, la République est « attaquée à coups de fusil par les ouvriers Parisiens qui l'avaient établie en Février. « Elle est défendue par les *vieilles moustaches d'Afrique* qui auraient bouleversé ciel et « terre pour empêcher son avènement.

" Ce n'est pas tout. Mr Thiers, ex-ministre de Louis-Philippe, Mr Berryer,
" représentant d'Henri V, Mgr Parisis, évêque de Langres, Mr l'abbé Daniélo, prêtre
" bas-breton, et une foule d'autres, royalistes qui ont en horreur la République, ap-
" pellent à son secours les Chouans de Vendée et de Bretagne qui l'exècrent encore plus
" et préparent en sa faveur une levée en masse. Les grands seigneurs légitimistes, défé-
" chent à son aide un bataillon de deux cents gardes-chasses. Toute cette armée
" d'enragés monarchistes, sous les ordres de, Vieille moustache, Combat à outrance
" pour sauver la République de l'assaut des Républicains.

" Un célèbre publiciste, Mr Pelletan, adorateur de la Royauté qu'il
" avait déclarée en 1841 le seul gouvernement raisonnable et possible, se distingue dans son
" journal, par une défense furieuse de la République contre les ouvriers parisiens qui
" l'avaient fondée malgré lui. Enfin la bataille est gagnée, les Républicains sont mas-
" sacrés, transportés. La République est victorieuse et.... enterrée.

" Si vous me demandez ce que c'est que la République, je cède la
" parole à ce même Mr Pelletan, l'un de ses plus magnifiques protecteurs, qui va vous
" en donner, dans le Bien public une définition admirable :

" ..... ils sont Républicains" dit-il en parlant des paysans de
" Saône-et-Loire, " ils sont Républicains. Car leur République à eux, l'immense majorité,
" j'allais dire totalité de la France, leur République, c'est le sol, c'est la religion, c'est le
" ménage, c'est l'épargne, c'est la justice, c'est l'amélioration du travail, c'est tout cela
" écrit partout en lois, en votes en scrutin, et en institutions de bienfaisance.... "

" Remarquez, Messieurs, la hardiesse et la beauté de ces images:
" La République, c'est le sol, écrit en institutions de bienfaisance, c'est la religion
" écrite en scrutin, c'est le ménage écrit en votes. Une définition si nette de la Ré-
" publique vous apprend aussi que, sous la monarchie, il n'y a ni Sol, ni religion, ni
" ménage, ni épargne, ni justice, ni amélioration du travail, ni institution de bien-
" faisance. Car toutes ces choses, étant les ingrédients constitutifs de la République, ne
" peuvent être de la monarchie qui est son opposé. Voilà, Messieurs! la leçon est finie."

Sur ce, les auditeurs s'en vont, et s'ils n'ont pas compris, c'est probable-
-ment qu'ils appartiennent à la classe ténébreuse qui a des instincts et des passions, mais
jamais des idées.

Destruction de toutes les libertés

Rentrons en scène. Nous sommes aux premiers jours de juillet. Le secrétaire intime, à genoux devant l'homme de Plutarque retombé dans notre époque par une courbe de 1800 ans, lui adresse cette harangue :

« allez, général, la France a confiance en vous. elle vous suit du regard « dans cette nouvelle épreuve. Ne trompez pas votre fortune. Refoulez devant le poitrail « de votre cheval les derniers débris de l'anarchie.... écartez du bout de votre épée les « derniers obstacles."

Mr Pelletan est infatigable dans ses appels au sabre. Il ne permet pas que les rhétoriens le remettent au fourreau. Il veut en finir et avec les hommes et avec les choses. Les derniers débris de l'anarchie, ce sont les ouvriers qui ont échappé au carnage par le général d'Afrique, comme St George, vainqueur, les foule aux pieds de son courrier. St George représente ici les Conseils de guerre et la transportation sans jugement. Quant aux derniers obstacles, c'étaient la liberté de la presse et la liberté de réunion. Le Dictateur en effet va les écarter du bout de son épée.

Le 11 juillet, présentation : 1°, d'un projet de loi qui soumet tout journal politique à un cautionnement de 24 mille francs ; 2°, d'un projet de loi contre la presse ; 3°, d'un projet de loi contre les clubs. La loi du cautionnement fut votée séance tenante. L'assemblée soi-disant-Nationale avait hâte d'étrangler la presse populaire et d'arracher la plume des mains à quiconque ne possédait pas un gros capital. Lamennais, fourvoyé quatre mois dans la réaction, mais dégrisé déjà par les Saturnales de juin, comprit les projets des meneurs. Le 12 juillet, son journal, le Peuple Constituant, parut encadré de noir : " Le Peuple constituant, disait ce dernier numéro, est né avec la « République, et il meurt avec elle. Silence au Sauveur !" La République était morte le 26 juin sous les baïonnettes Royalistes ou plutôt elle avait achevé de mourir.

Mr Pelletan, on l'imagine bien, n'était pas de l'avis de Lamennais. Il trouvait le cautionnement admirable. « La République se réglemente, disait-il. « elle s'organise. Dans l'état de nos mœurs politiques, nous n'hésitons pas à reconnaître

« que le principe du cautionnement est salutaire..... avec le cautionnement de 24,000
« fr., on pourra toujours faire un journal, si on s'appelle Mr de Lamennais ou Mr de
« Girardin, si on représente quelque chose de sérieux dans la société. Mais on ne pourra
« pas faire une feuille qui s'appellera le Père Duchêne ou le journal de la canaille. Le
« cautionnement, réduit à cette mesure, ne sera une entrave que pour la licence. il sera
« une force pour la liberté. La société a le droit de demander des garanties au journal. »

Le Crime du père Duchesne était d'avoir le plus fort tirage de Paris et de le vendre à quatre-vingt mille exemplaires, quand le Bien public ne pouvait en débiter trois mille. Voilà pourquoi il fallait le supprimer. Une publicité de 80,000 ne représente rien de sérieux dans la société évidemment; elle ne représente que 80,000 coquins, lors à transporter. Le secrétaire intime n'inventait pas la fameuse antithèse: ~~[illegible]~~ liberté et ~~[illegible]~~ licence. Elle avait défrayé tous les réquisitoires de la Restauration, toutes les lois (motivé) de Compression et de censure.

« ..... Mr de Lamennais, continue notre polémiste libéral, " Mr de
« Lamennais n'a pas vu qu'après une crise aussi horrible que celle à laquelle nous venons
« d'échapper, la civilisation n'avait pas de meilleur abri qu'un camp et d'arme plus puis-
« -sante qu'une épée."

Ce n'est plus tout-à-fait cette chanson que chante aujourd'hui l'ancien proscripteur, dans ses brochures et dans ses manifestes électoraux - il demande la liberté. Pourquoi l'a-t-il détruite? Il a bâillonné la presse avec la poignée du sabre, parceque le sabre était alors dans la main de ses patrons. La société prisonnière dans un Camp de Métoriens, tous les journaux du peuple anéantis d'un seul coup, le monopole de la parole rendu à la fortune, voilà ce qui excitait ses transports.

Qu'on ne s'y trompe pas. Malgré de vains semblants, sa pensée est toujours la même. Ce qu'il voulait alors, il le veut encore, et l'école libérale, engagée toute entière en 48 dans la réaction, le veut aussi comme lui. Ces Messieurs réclament à grands cris la liberté, mais ils repoussent la licence. La licence, c'est la liberté du parti populaire, rien de changé chez eux de 48 à 67. il n'y a qu'un masque de plus.

après les journaux, les clubs. ils n'eurent pas d'ennemi plus acharné que Mr Tolletan. Sa feuille retentit sans relâche de clameurs contre la Cluberie. Chaque diatribe débutait invariablement par un hommage hypocrite de respect au

 droit sacré de réunion. Ce fut la manoeuvre constante de ce Cartouche de démolir toutes les libertés en feignant de les défendre. Il use de cette tactique pour faire triompher toutes les mesures de violence, la loi sur les attroupements, l'état de siège, la dictature militaire, la suspension arbitraire des journaux, le cautionnement, l'étranglement de la presse. Pendant cinq mois, il fut l'aide-de-camp de la police dans la campagne contre les clubs. Il n'avait même pas attendu l'initiative du gouvernement. La Réaction ne marchait pas assez vite au gré de son impatience. Dès le 30 Mai, il insérait dans son journal un projet de bâillon en six articles, avec l'accompagnement obligé de Salamalecs au droit sacré de réunion.

Le Bien public, dans ce métier, servait aussi les passions de Lamartine toujours poursuivi par les spectres du 17 mars et du 16 avril, le poète soufflait la haine des réunions libres à son dévoué secrétaire, lequel en bonne conscience, n'avait pas besoin de souffleur et savait ce rôle sur le bout du doigt. Mais enfin deux chevaux tirent mieux qu'un seul. Le disciple s'époumonait sous l'inspiration du maître et sous l'influence des événements. La bataille de juin porta jusqu'au délire sa fureur contre les clubs.

Comme tous les Royalistes, Mr Sellerau avait subi avec une rage sourde la catastrophe de Février qui ouvrait battantes les portes de la liberté. La disparition du timbre et du cautionnement avait tiré la presse des griffes du Capital. Les clubs dressaient une tribune à chaque citoyen. Désormais le peuple pouvait librement écouter et lire, mieux encore, écrire et parler. En France, nulle aristocratie, nulle exploitation ne saurait survivre à un tel régime. Quel crève-coeur pour les théoriciens de classes ténébreuses et Brahmaniques! Le fiel amassé trois mois, les étouffait. Les défaites de Mai et de Juin rompirent la digue. Le Brahmine Sellerau se rua comme un éléphant de guerre sur les portes de ces antres d'anarchie.

« Le club, s'écrie ce fougueux champion des castes, le club fut en « quelque sorte le fusil chargé de la Révolution, qui se mettait en sentinelle dans une « guérite, attendant l'heure de recommencer l'action. Tous les discours, toutes les « motions tous les actes, dans certains clubs, non pas tous (1) assurément,

(1) Réf. non, pas tous assurément. Pas les clubs légitimistes, par exemple, ni les

« mais plusieurs, ne tendaient qu'à organiser, qu'à discipliner, qu'à surexciter[153] tous les éléments de l'anarchie. Les faits étaient interprétés, les paroles calculées de manière façon à aigrir et à pousser les classes l'une contre l'autre. On n'y laissait flairer au peuple que l'odeur de la poudre. Ce n'était pas seulement une école mutuelle d'insurrection, c'était aussi et surtout une caserne. On y portait des armes, on y fabriquait des cartouches, on y distribuait des rôles, des mots d'ordre, des commandements. (Bien public du 3 juillet)

Tel est le langage, telle est la politique de l'école libérale, quand elle n'est pas le pouvoir. " Les clubs sont des fusils et le journal des bourres pour les charger. Peut-on, sous prétexte de liberté, tolérer ces instruments d'assassinat?" Que nul ne s'y trompe! Ce qui s'est fait hier, se ferait demain. Les clubs du parti populaire seraient mis sous scellés comme fusils, ses journaux au pilon comme cartouches. Malheur aux mains qui mordront à l'appât libéral! C'est par les actes qu'il faut juger ces fourbes. Leurs paroles ne sont que des hameçons meurtriers. Comparez le Sellétan de 48 et le Sellétan de 64, la nuit et le jour. C'est cependant toujours le Sellétan libéral. Mais, en 48, il est le maître; en 64, il ne l'est plus.

Ces hommes ne reculent devant rien, quand ils sont les plus forts. ils fortifient la violence par la calomnie. Voyez le Bien public disputant à son frère aîné le Constitutionnel la palme de l'imposture. il invente les clubs-casernes où l'on porte des armes, où l'on fabrique des cartouches, mensonge infâme, mais fort utile. Les diatribes de M. Sellétan purent pour leur bonne part dans la fameuse loi du 28 juillet 1848 qui interdit les sociétés secrètes et réglemente les clubs. Quant aux clubs, la réglementation fut complétée en 1849 par la suppression. De cette loi il ne reste aujourd'hui que l'article 13, si laconique: " Les sociétés secrètes sont interdites" pénalité, 15 jours à 4 ans d'emprisonnement. Point de définition de la société secrète. Le tribunal définit à sa guise. La définition varie selon les besoins de la cause. C'est en vertu de cette loi de la Constituante,

---

clubs orléanistes, ni les clubs catholiques, qui pullulaient dans Paris. Ceux-là étaient de bons clubs, bien pensants, des clubs d'amour, de paix, de bénédiction, et pas des fusils chargés. Cela fut bien visible par les aimables massacreurs qui en sortirent le 26 juin, pour la fête des expiations.

40 sollicitée à grands cris par Mr Pelletan et les libéraux, que naguères (de 1861 à 1865) les prisons renfermaient des citoyens condamnés à trois et quatre ans de captivité.

Le Bien public l'accueillit par des chants de triomphe comme une loi de salut. Le Tyrtée du bâillon s'écriait : "La République vivait-elle par les clubs ou mourait-elle par les clubs? n'était-ce pas dans ce perpétuel entrassement des passions prenées les unes contre les autres, échauffées les unes par les autres, que se gagnait le typhus de l'insurrection? ..... il était nécessaire de réglementer le droit d'association, précisément pour le sauvegarder, pour ne pas le laisser aux mains des factieux comme une arme contre la République."

Quelle touchante sollicitude pour la République dans ce Monarchien! avec quelle chaleur filiale il la protège contre les factieux qui étaient enterrés pour elle dans les oubliettes du Mont-St-Michel en 1848, alors qu'il publiait, lui, sa magnifique profession de foi en l'honneur de la monarchie! Ce républicains, qui avaient donné leur liberté et leur vie pour la République, sont les ennemis de la République, et ses vrais défenseurs ce sont les braves gens qui l'avaient si long-temps maudite et tenue en fer. ainsi va le monde. il faut changer souvent d'habit pour rester neuf. Ici des gueux qui meurent avec une loque sur le corps, sous prétexte que cette loque est leur drapeau! et vive Mr Pelletan, une gravure du journal des modes pour la variété et la fraicheur des costumes!

On l'a vu déjà passer de l'adoration à l'horreur de la timbalomanie militaire. sa réglementation a eu même fortune. il la demandait à cor et à cri. c'était la goutte d'eau dans le désert, l'ancre de miséricorde. Aujourd'hui, quel revirement! elle lui donne des attaques de nerfs. il hurle en désespéré, avec toute l'école libérale : "Ôtez, ôtez cette réglementation qui m'étouffe! de l'air! de l'air!" Cela signifie : "La réglementation est de l'oxygène pur, quand je réglemente; elle est de l'acide carbonique, quand je suis réglementé. ~~Mr Pelletan~~ l'acide carbonique n'est fait que pour ces chiens de révolutionnaires. à preuve, la grotte de Posilippe."

Mr Pelletan se hâta d'en administrer une dernière dose à ce malheureux clubs, au moment où son officine, le Bien public, à bout de drogues, allait mettre la clé sous la porte. Du reste, ces drogues n'avaient rien perdu de leur virulence. Lisez plutôt le 15 glre : "on n'entend dans les clubs que des paroles de haine, on n'y voit que des gestes de colère. leur politique, c'est la provocation, et toujours et partout

« l'appel aux armes." Que penseront de cette horreur pour les gestes ceux qui ont vu Mr Belletan, le plus effrayant gesticulateur de l'époque, se démener dans de véritables convulsions, comme la Pythonisse sur son trépied d'asphyxie ? il n'y a vraiment que la pivoine pour se plaindre du rouge.

Voilà les clubs enterrés ! Passons maintenant à la presse, dont le croquemort spécial de libertés va escorter le Corbillard, toujours avec son goupillon d'eau bénite. Je dis : "passons", vû l'impossibilité de suivre notre joyeux qui menait de front les deux convois mortuaires - je ne puis les accompagner, moi, que l'un après l'autre. J'ai déjà dit le premier coup de poignard, le cautionnement. Le second est la loi du 11 août sur les crimes et délits de la lettre moulée.

La trompette ordinaire de la Réaction, le Bien public sonna la charge. Un mois auparavant, le 12 juillet, il redisait le fameux axiôme : " La liberté de la presse « se perdrait par ses excès ", axiôme qui avait traîné 34 ans, en compagnie de son cousin " liberté et licence, " dans les innombrables catilinaires de deux monarchies Bourboniennes. Il ajouta : " toute liberté exige sa garantie. L'expérience, sous ce rapport, a parlé plus haut que la théorie. "

La théorie alors n'était plus pour ce broyeur de Cayrignac qu'une drôlesse, une prostituée des idéologues. L'expérience -, lisez : "la routine, le bon plaisir, la peur." — L'expérience, voilà l'Égérie des hommes sages et gouvernementaux ! Pas n'est besoin de dire que la pauvre théorie est un peu rentrée en grâce, depuis qu'elle est utile à l'ex-Secrétaire intime. Qu'elle ne s'y fie pas cependant, et, s'il lui arrive encore d'avoir affaire à ces messieurs les libéraux, qu'elle tienne son paquet tout prêt pour retourner à Saint-Lazare.

La loi contre la presse fut votée d'enthousiasme, et son promoteur, Mr Belletan, s'empressa d'en faire une pompeuse apologie. Écoutons le phœbus instructif de ce philosophastre ; et mettons-le soigneusement sous verre :

« On confond presque toujours, dans les discussions de liberté, deux choses « profondément distinctes : la philosophie et la politique. Lorsque la philosophie, dans « la solitude de l'abstraction, a paru entrevoir la Souveraine justice, est-ce une raison « pour qu'elle puisse immédiatement l'atteindre ? Lorsqu'elle s'est dit par exemple : « le droit absolu pour chacun, c'est la liberté illimitée de la parole, c'est la liberté

" illimitée de la jouissance, c'est la liberté illimitée de réunion", est-ce à dire pour cela
" qu'elle puisse entièrement et pleinement appliquer ce droit absolu à la société ? Non, et
" Pourquoi ? Parceque la société est finie, qu'elle est mobile, changeante, contradictoire
" dans l'œuvre et par l'œuvre même de ses métamorphoses ; parcequ'elle est la pauvreté en
" rêvant la richesse, parcequ'elle est l'inégalité en rêvant l'égalité, parcequ'elle est la souf-
-fiance en rêvant la justice, parcequ'elle est enfin un corps toujours en formation, &c &c
"... parceque si la philosophie a des ailes, la société n'a que des pieds."

" La Philosophie, dit le principe de la Démocratie, exige que tout homme
" ait le droit de tout dire et d'ouvrir toute espèce de club pour lui et pour ses amis."

" La Politique répond : "On vient de laisser tous les citoyens écrire sans
" restriction et pérorer sans difficulté, et la guerre civile est sortie de cette expérience.
" Votre principe est excellent, mais il retourne contre moi en coups de fusil."

" Nous croyons avec la philosophie que la pleine liberté est la souveraine
" vérité, mais devant nous, ... à l'horizon."

La servitude comme application de la liberté, tel est en deux mots le résumé de cette métaphysique. Quand un principe, reconnu excellent, retourne en coups de fusil contre une politique, cela prouve que la politique est exécrable, et c'est elle, non le principe qu'il faut étrangler.

On se permet quelquefois, je le crains, des plaisanteries sur le couronnement de l'édifice. Convenons qu'il n'a ni la poésie ni la perspective infinie de la liberté..... à l'horizon. Après tout, les étages ne s'entassent pas sans fin, et si on laisse sans toiture un bâtiment en construction, ma foi, la pluie s'en mêle et l'effondre à demi achevé. Mais courir après l'horizon, voilà un exercice encourageant ! C'est celui que nous offrait en 48 pour récréation, l'un des maîtres de l'école libérale, Mr le secrétaire intime. C'est celui qu'il nous offrirait encore demain.

L'école libérale veut la liberté, ~~[illegible]~~ certainement, oh ! la liberté pour tout le monde, mais la liberté.... à l'horizon. Car l'autre est une expérience d'où il ne sort que la guerre civile. N'oublions pas la saine doctrine : "en matière de liberté, il y a deux
" choses profondément distinctes, la philosophie et la politique." Les éminents professeurs tiennent dans la poche gauche la philosophie pour les temps d'opposition, et dans la poche droite, la politique pour les périodes de gouvernement. C'est la poche gauche qui est présentement de service, et il en coule avec majesté un large fleuve de philosophie. Vienne le

pouvoir, et de la poche droite il s'élancera un torrent de politique capable de transporter fort loin les ingands attardés, le nez..... à l'horizon.

il est bien entendu d'ailleurs que les coups de fusil sont toujours le dernier mot de la presse et de la parole populaire, jamais le résultat de machinations Royalistes. Les Royalistes vaincus ont le devoir de prendre un masque d'apostat et de saisir, sous ce masque, les rênes de la République, afin de la ramener à la royauté, par le chemin de l'extermination. Du moment que ces sacrés personnages ont daigné renier leur religion et s'affubler de la cocarde victorieuse, la direction de la Société leur appartient de droit comme Républicains du lendemain, et les Républicains de la veille ne sont plus que des factieux sous la République, comme ils l'étaient sous la monarchie.

"apostats!" diront-ils une fois de plus." De quel droit cette flétrissure « d'une conviction loyale? La République était-elle donc le patrimoine d'une poignée « de sectaires, retranchés dans leur petite église, portes fermées, au reste du pays?" tel fut l'arrogant premier mot du thème Royaliste qui aboutit à la proscription systématique des Républicains. On ne peut s'empêcher de dire: « tant-pis pour les « dupes de ce quet-à-pens qui se dénonçait suffisamment lui-même par l'effronterie « du sophisme.« Que des ouvriers, des commerçants, des cultivateurs, des industriels, la plupart restés en dehors du maniement des affaires publiques, professent la neutralité en matières d'état, rien de plus naturel. Cette presque totalité du pays, qui n'argumente pas, elle, qui dogmatise encore moins, qui ne connait le gouvernement que par l'impôt et la surveillance, a bien le droit de transférer indifféremment ses sympathies, d'une forme à l'autre, sur le simple espoir d'une amélioration dans le régime politique. Ces illusions lui sont permises, comme les revirements. Elle cède à un intérêt si légitime qu'il devient un principe.

Mais que les publicistes comme Mr Pelletan, les législateurs improvisateurs, les docteurs en science sociale, absorbés dans l'étude du meilleur gouvernement possible, après avoir proclamé l'excellence de la monarchie, virent bof pour bof à l'ordre du canon, et viennent proclamer l'excellence de la République, voilà qui n'est admissible à aucun titre. Sur un geste de la force, jeter son idéal par dessus bord, je le dis, c'est le fait d'un apostat. — Serait-ce donc qu'on doit rester cloué à une croyance, sous peine d'infâmie? non certes, toutes

Les évolutions de la pensée sont libres et légitimes, sous l'empire de la conscience, à la condition du désintéressement et de la sincérité. Mais changer de culte et d'autel au gré du succès, traîner d'un camp à l'autre ses convictions, à la queue de la victoire, c'est le métier du goujat enrôlé dans les bagages pour butiner les cadavres des deux armées. C'est le métier qu'ont fait ces brusques transfuges du monarchisme, se jetant sur la République en pillards de la fortune, et encore une fois, tant pis pour les vainqueurs, s'ils n'ont pas balayé, au moment de l'invasion, cette nuée de chenilles qui venaient les dévorer.

Donc, la liberté... en peinture, tel était le dernier mot de Mr Bellotan et de l'école libérale, l'an 1849, en temps de <u>politique</u>. Aujourd'hui, c'est autre chose, nous sommes en temps de <u>philosophie</u>; la <u>pleine liberté</u> a reconquis provisoirement la bonne grâce de ces Messieurs qui sont de mauvaise humeur contre .... <u>l'horizon</u>. Le Sr Secrétaire intime a pris son luth, et roucoulé une palinodie intitulée <u>le Termite</u>. Plaçons en regard les deux musiques.

Bien public du 13 juillet 1848

"..... La philosophie, dit le principe de la démocratie, exige que tout homme ait le droit de tout dire et d'outrer toute espèce de club pour lui et pour ses amis."

La politique répond: On vient de laisser tous les citoyens écrire sans restriction, et pérorer sans difficulté, et la guerre civile est sortie de cette expérience. Votre principe est excellent, mais il retourne contre moi en coups de fusil."

Nous croyons avec la philosophie que la pleine liberté est la souveraine vérité, mais devant nous..... à l'horizon."

<u>L'expérience</u>, sous ce rapport, a parlé plus haut que la <u>théorie</u>..."

Le Termite, pages 8 et 9. — 1864

..... Pour avoir la liberté, il nous suffit d'attendre et nous attendons.

"Vous attendrez long-temps" nous dit-on. Car après "avoir essayé toute espèce de liberté, la liberté abondante, "la liberté réduite, la liberté homéopathique à dose infinitésimale, on a fini par reconnaître qu'aucun gouvernement "en France ne pourrait cohabiter avec la liberté et surtout la "liberté de la parole."

"Le journal, voilà le <u>termite</u> qui attaque à la sape volante la société toute entière, du haut en bas de la hiérarchie!"

"il n'y a pas de puissance, ni d'institution, ni de "vérité que ce Termite-là ne creuse, ne ronge et ne troue. il "faut donc, de deux choses l'une, ou que le pouvoir étouffe le "termite, ou que le termite dévore le pouvoir."

Voilà ce qu'on dit voilà ce que j'entends dire chaque jour pour la décharge du régime disciplinaire de la presse....

Voyons cependant si l'<u>expérience</u> confirme cette <u>théorie</u>....

Voici donc, à seize ans d'intervalle, l'expérience confrontée derechef avec la théorie et sommée d'en dire son opinion. Va-t-elle parler aussi haut et juger dans le même sens qu'au premier procès? oh! que non. Ce serait mal la connaître. L'expérience est trop bonne fille pour jamais contrarier le séduisant écrivain. Elle s'empresse de retourner sa casaque de 48, et d'acquitter la Théorie et de proclamer l'innocence de Termite-journal. La liberté de la presse n'entre plus pour un cheveu dans les culbutes de gouvernements. Elle est blanche comme neige, inoffensive comme l'enfant à la mamelle.

Le Gouvernement aurait, dit-on, répondu à l'Hp secrétaire intime.

"Très illustre folliculaire, je ne suis que votre disciple. Votre théorie et votre "expérience du bien public m'ont paru d'une vérité si éblouissante que j'ai calqué mes "lois sur les données de ce merveilleux journal. Je ne pouvais trop, sans plagiat littéraire, "m'approprier le pittoresque image de la liberté..... à l'horizon. Je l'ai traduite de mon "mieux par le couronnement de l'édifice qui, avec moins d'éclat, conserve cependant l'idée, "sans usurper la forme."

"Vous ne dites plus comme je dis. Je dis comme vous ne dites plus. "C'est très-bien. Nous sommes d'accord et fidèles également à la bonne doctrine. Vous "êtes en philosophie, je suis en politique. Tout est dans l'ordre. Félicitons-nous."

Ce n'est pas que notre Manichéen fût embarrassé le moins du monde pour une réplique. Ses magasins en regorgent. Il n'est pas seulement l'homme aux deux principes, n'écrivant jamais une ligne, sans en donner moitié au blanc, moitié au noir. Outre les deux visages, il a dans chaque article, trois ou quatre portes de derrière pour se tirer des mauvais pas. Ici, par exemple, il tient sa réponse toute prête dans ce passage: "Est-ce à dire pour cela que la philosophie puisse entièrement et pleinement appliquer ce droit absolu d'écrire à la Société? non, et pourquoi? Parceque "la Société est finie (c'est-à-dire non-infinie, pas de quiproquo), parceque elle est "mobile, changeante, contradictoire dans l'oeuvre et par l'oeuvre même de ses métemorphoses."

Ce haut galimathias est une paraphrase transcendentale de, parole, de l'Ecclésiaste: "il y a temps pour tout." Le secrétaire intime veut dire: "il y a temps "pour rire et il y a temps pour pleurer. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Ce "qui est excellent aujourd'hui sera détestable demain, et vice versâ. La liberté de "la presse était un fléau en 48, quand mes amis tenaient le pouvoir maintenant qu'ils

« Sont tombés, elle serait une Providence. Le baillon, dans mes mains, était un bienfait.
« dans ma bouche, c'est une horreur."

ainsi, depuis que l'épée Napoléonienne a remplacé le sabre Africain, depuis le Naufrage de ses patrons Lamartine et Cavaignac, Mr Pelletan, qui adorait la giberne et détestait la presse, raffolle de la presse et abomine la giberne. il voudrait causer à discrétion, écrire à coudées franches. il a crié au despotisme et gagné trois mois de prison. Ô vicissitudes! L'incarcérateur de jadis est donc à son tour incarcéré! le voilà où il avait envoyé de si bon cœur les hommes de mai et de juin, non pas à 90 jours d'échéance, mais pour la vie. Par exemple, il est mieux logé qu'eux: une belle chambre sur la rue. rien de la prison que les barreaux. il n'est pas non plus comme eux, écrasé d'outrages et de mauvais traitements. tout Paris accourt le consoler. les Ecoles achètent par souscription sa bibliothèque, touchant témoignage. Du lever au coucher du soleil, ses amis bleus et blancs, y compris Mr de Montalembert, viennent en procession le distraire de son infortune. Mais, semblable à Rachel, il ne peut se consoler. Elle avait perdu ses enfants, il a perdu sa locomotion. il jaunit comme une plante privée d'eau, il dessèche sur pied, et quand enfin la porte se rouvre..., il était temps! En ce moment, le seul peut être de sa vie, il a sincèrement aimé la liberté.

Une fois dehors, l'ex-captif a été saisi d'une profonde vénération pour son martyre. il se serait presque jeté à ses propres genoux. le public n'était pas loin d'en faire autant, si bien que de ces trois mois de prison il est sorti une candidature. L'émotion générale avait retenti jusques dans le Sanhédrin de gazetiers qui brassaient, en 63, les élections Parisiennes. Ce Cénacle, très suspect d'ambition et assez peu d'héroïsme, jugea politique de vernisser un peu ses listes avec le nom d'un confesseur de la foi, tout en ayant soin de lui assigner un collège de rebut, dépourvu de chances, la circonscription de la banlieue.

Rouerie fort avisée. Car il est de mauvais exemple de porter aux honneurs un homme qui a été en prison, fût-ce par hasard, et avec les meilleurs états de service réactionnaires. Le pouvoir doit appartenir exclusivement à qui n'a jamais payé de sa personne, sinon, que deviendrait la plus utile et la plus conservatrice de toutes les vertus, l'Egoïsme?

Certes, je suis loin de prétendre que cette vertu ait jamais fait défaut à Mr Pelletan; Bien au contraire! et par conséquent il méritait autant que personne

de figurer sur les listes du Sanhédrin. Sa politique, bien qu'en parfait accord avec une société mobile, changeante, contradictoire, n'en est pas moins admirable de fixité : omnipotence pour lui et les siens, servitude pour ses adversaires, destruction des socialistes. Cette politique, on ne peut assez le redire, est celle de l'école libérale. Quand elle demande la liberté pour tout le monde, il faut excepter de droit les socialistes et les révolutionnaires. À coup-là le bagne, la fusillade, la transportation. On l'a vu de reste en 48. au besoin, on le verrait encore. Si par hasard ces Messieurs affirment le contraire, c'est qu'ils mentent une de leurs bonnes habitudes.

Pour les trouver dans leur besogne favorite, retournons à l'année des grandes épreuves. Déjà ils ont pris en juin leur revanche de Février, et rempli les pontons, les cachots, des vainqueurs imprudents qui n'avaient pas su profiter de la victoire. Les journaux et les clubs ont été mis au pas. La Révolution, chassée de toutes ses positions à coup de fusil, n'a plus de refuge que sur quelques bancs de l'assemblée nationale. Là, du moins, sous la protection du suffrage universel, pourra-t-elle faire entendre sa voix, sans être accusée de révolte et d'attentat? Quelle naïveté! On n'est jamais vaincu à demi. De quel droit ce parti, écrasé dans la rue, retrouverait-il la parole à la tribune? C'est la parole surtout qu'on redoute, c'est à ses idées qu'on fait la guerre, une guerre sans merci.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. 1855

Un écrivain éminent, le prince des économistes, [illegible] simple reflet qui ne tire pas de coups de fusil, Proudhon, va essayer devant le pays [illegible] l'opposition du socialisme tel qu'il l'entend, et plaider la cause des masses souffrantes. [illegible] accepté sans la peine nécessaire. Cette réfutation sera, M. Molinari en tête, [illegible] politique sont accueillis à la chambre de la manière la plus [illegible] [illegible] [illegible]

78

« s'il avait jeté chaque jour un nouveau défi à la conscience publique, il se trouva avoir
« élevé la petite statue assez haut sur ce piédestal de pour et de contre, d'à priori et d'à posteriori,
« de thèses et d'antithèses, pour que la France s'aperçût un jour qu'il y avait là quelqu'un qui se
" nommait Proudhon..... Mr Proudhon n'eut qu'une moitié de croquemitaine.... beaucoup de fiel
« délayé dans beaucoup d'orgueil, voilà toute la recette de son talent. » (Bien public du 29 juillet
« j'aime le bon goût", Discours Gr d'Alletan, Droit de parler, page 10, "Dès lors, si
« je décide le bon ton, c'est pour moi l'uniforme et l'insigne de la vérité."

C'était donc alors le seul uniforme, alors, que notre bataillon ne pût pas souffrir en 1848! Si ce fut
vrai, et nous le croyons, si en hasard cette étrange innovation serait elle tout au moins honorable et
raisonnée, progressiste? Ah! que non pas! L'auteur ignore ce dit, le besoin de se passionner lui-même
pour la justice inspire. Et puis, Mr Cte, ce uniforme, cette livrée, cette raison, ce signe, non pas d'élite, et
d'origine, mais n'a-t-il pas servi, dans le théâtre, le reproche de pour et contre fait à
Proudhon par les Cte et contre lui-même? Il rompt vieillant le engagé!

Le sifflet à belle moins sur le côté d'Alletan et compagnie, dont il trouva
accueillie tout aussi gracieuse. il eut l'air hué, rompu. Mr d'Alletan engagé à expliquer d'où
vient, pourtant un ordre du jour motivé sur l'attitude à la propriété, à la religion, à la famille
à la morale. Une partie d'entre libéraux voter Thiers pour obtenir Mr Proudhon, pour
l'engager à Thiers non, Mr B, reconnaissant à la tribune et l'importance socialiste votera un
ordre du jour pur et simple. Le lendemain, Mr Ecoût, le Secrétaire intime annonça
par raison publique, en ces termes Signé Bonnet

Nous nous sommes gardés le silence, après la rude punition que l'auteur de
Mr Thiers infligea à Proudhon. Il la écoute d'un bout à l'autre sans dire
Ne a voulu retirer cette déclaration et l'a retirée de mauvais ici la Commission, car
le Secrétaire de cette Assemblée écrit l'exemple à tous les esprits..... Assemblée a été saisie, de
toute propriété toute propriété sous forme de spéculation, et cette morale sous forme de banque et
des Comptoirs sous garantie au capitaliste, en pendant une heure Thiers a
triomphalement accepté les Martyrs, ces Martyrs du ridicule..... Voici! Mr Thiers,
ce n'est pas un "plus tant" à vous sur la Métaphysique économique de propriété, que
votre capacité à la Métaphysique."

Mr Thiers Mr d'Alletan voudraient ils bien nous dire si, oui ou non, le pro-
priété de Proudhon est accomplie?

Notre Gazetier du Bien public reproche au philosophe de mettre par elle

[illegible] la doctrine sur la barricade. "Rien non!" ajouta-t-il aussitôt. "Ce sera [illegible] regardé comme un crime, de Satan de haut comte, la Providence, devant le propre [illegible] M. Thiers a ordonné faire [illegible] une autopsy[illegible] de supercherie transporté dans [illegible] [illegible] [illegible]

Nous avions d'ailleurs entendu pousser son cri de mort : "Communiste !" contre tout ce qui est digne de pitié et de respect, sinon de sympathie ; contre ce ministère, contre le président, contre l'assemblée, contre le Sénat, rien ne pourra arrêter devant cette fureur. Il ne s'agit plus ni de faux ni de vérité. Il faut à tout prix une tête, pourvu qu'elle tombe, pourvu qu'elle tue.

Jamais peut-être le peuple n'a fait preuve de plus d'aveuglement et de crédulité que dans ces jours néfastes, lorsqu'à la voix de ses ennemis, il courait les armes les plus sacrées de la cause et déchirait les entrailles de la propre main dans la plaie.

Ce comité n'ignore aujourd'hui, et les meneurs savaient fort bien alors, qu'il n'y a pas en France plus de quatre ou cinq mille communistes, dont quelques centaines à peine de l'école de Proudhon, loin de vouloir imposer leurs idées par la force, ce qui eût été, en leur petit nombre et vu le goût grotesque, ils en avaient ajourné, par la voix de M. Cabet, non pas la réalisation, mais jusqu'à la propagande même. " Convenons que la doctrine dans le sang", avait dit plusieurs fois avec solennité l'auteur de Icarie, avait écarté de la prétention, avec elle tout piétage de division et de colonnes. " Depuis quelques jours d'hui plus d'hésitation. La révolution a par trop épouvanté les travailleurs contre tant de périls couverts au cri de

Enfin, l'homme à un grand sens politique, malgré certaines aberrations, il avait compris que le mot terrible de mot "Communisme" allait fournir au complot de la faction la plus grande. " n'en a pas peu. Il la même heure, dans tous les coins du territoire, on commande que ces paroles à la fois de terreur et de ralliement : "communiste !" mêlés aux cris de guerre républicains étaient traînés.

Il faut rejeter sur les républicains mêlés aux, quand "Vérité, en dehors de la tête de ses amis et se répétant dans les rues de la République, un jour par jour des [illegible]. Tout à coup, comme au temps de la Ligue. Jamais imposture plus effrontée ne trouva créance! [illegible] Enfin, un jour, on a vu courir un appel aux armes. Et il, la [illegible] de la factions communiste [illegible] dans [illegible] sans répondre à l'appel aux armes, avec du tambour, de mort, la garde nationale, [illegible] enrégimenté, armé en guerre, aux faubouriens, coalisés et courant comme de [illegible], dans le doute que pour les ouvriers du 25 juin, ils savaient en même les communistes, [illegible] la proscription envoyait le prolétariat tout entier.

Il a fait son office, ce mot sanglant ! il a frappé une pitié [illegible], [illegible] travailleurs parisiens. Il a ensanglanté les rues de leurs cadavres, il a privé l'Afrique de leurs [illegible], permis aux journalistes qui le tenaient suspendu comme un glaive sur la tête du peuple, de la faire retomber à coup aussi prompt que [illegible] Billetan, [illegible] rédacteur-en-chef du Siècle public.

Nous lisons dans le journal philippique sous le nom du rédacteur [illegible] un article intitulé : « Le Communisme démasqué dans le ridicule. » Cet article veut montrer de la réaction actuellement d'abord en révolution, en bouleversement du peuple avec des mots, le communisme, la république rouge, la république démocratique, celle de Caussidière.

Le Communisme (Bien public du 19 août 1848)

« Dans la soirée du 26 juin, nous venons de rencontrer un propagandiste, un homme qui, le bras nu, un bâton à la main, venait de traverser plusieurs barricades, s'adressait aux insurgés, les invitait à l'explication de la Communauté par le coup de fusil. »

« Comme il n'est possible de se refuser à l'évidence de la leçon, comme il est bien établi que la nation toute entière, consultée dans la légalité et dans l'intérêt de tous, a voté le mépris qu'elle professe pour le communisme ; comme il est prouvé que la République a été sauvée à Paris par la résistance invincible, par la compression contre une attaque armée de la majorité de la nation ; comme le droit de la propriété n'a pas été, non pas seulement compromis, mais effectivement détruit par la victoire remportée sur les ennemis de l'ordre, nous ne voulons plus nous occuper de la question que pour la dernière fois, afin de compléter la démonstration. Le communisme la réfutera à lui-même toute seule. »

« Le communisme, avec son but républicain, se croit en droit de prétendre à la succession de la République actuelle. Le communisme n'a pas l'intention de lutter. Il sait, il a pour lui le temps. Quel tombeau le sein de la destruction de la société d'un côté, de la misère de la démocratie, que lui fait le sort ? Avant tout, chez les communistes, il y a mépris de la vie de la richesse, des vices, du capital. »

« Il y a neuf mois, au mois d'abord, mars, le drapeau rouge de la Commune, la guerre sociale n'a pas réussi. Maintenant, c'est qu'on a mis à profit les circonstances actuelles, les communistes, en faveur de Henri V. Le parti battu, le fait, espère dans la revanche du parti qui l'a battu. »

« Il y a une telle effronterie dans ces diatribes, qu'en dépit de son absurdité, le drapeau rouge pourrait presque faire de dupes. Il faut donc répéter aux hommes de notre temps, qui ont [illegible] de choses à oublier, que, parmi les agitations de cette année mémorable, à dater du 24 février, il n'a été remarqué aucune trace de communisme, excepté, bien entendu, dans les journaux et les discours royalistes. C'était leur thème et leur arme et c'est avec cette arme, avec ce thème, qu'ils ont bouleversé la France. La [illegible] de la société, ne saurait pas l'ombre d'un doute, point de communisme

en scène, ailleurs que dans les déclamations d'actionnaires.

"L'historien qui voudrait constater la présence d'un parti communiste, voulant l'année 1848 en trouverait par-ci par-là quelques vestiges. Humble place qu'il occupe le Communisme naît dans la nuit, sur la barricade de Janvier, se tue fraternellement le lendemain de la révolution, et son faible personnel se perd dans la foule, sans rien lui communiquer de sa teinte particulière. Ce fut de 1830 à la révolution tout entière qui se levait pour venger Juillet du passé.

Le dernier cri, un moment intimidé, n'a pas tardé à se faire entendre après la victoire de la Révolution. Il a désavoué d'un coup d'œil leur impuissance, et il invente son plan de campagne : accepter la république, mais la nôtre, sinon la vôtre et la tuer. D'accord return sur la définition, il se plaint beaucoup de l'extinction entre républicains de la veille et républicains du lendemain. Il invoque fraternité. C'est un apôtre, conciliant, flatteur. Il rampe, il insinue il se fait place, il grandit et prend de la hardiesse. Enivré par la trahison du gouvernement provisoire qui lui laisse saisir de fonctions et l'influence en même temps qu'il prépare la convocation des comices, il croit déjà tenir l'Assemblée nationale. La lutte change.

C'était le vieil ennemi, il ne faut le reconnaître de front. On l'a frappé par derrière. La réaction a été un long regard d'intrigataire. Un à petit républicain, l'a saisi à la gorge au fond de la dernière cabane, il donne son coin à l'oreille au petit groupe communiste, un mot de passe de la veille, qui espérait encore à l'échéance du lendemain. On ne le remettra pas. C'est un tout nouveau combattre même en forte opposition l'élément féminin. Il quitte [illegible] dans la cause de progrès, il n'y appartient à la grande famille républicaine. Il [illegible] de sa doctrine un épouvantail, un fantôme long que mal gré, un guide de [illegible] ce [illegible] de la [illegible] maître et le corps de théâtre de la contre-révolution. [illegible] [illegible] [illegible] de collectivisme, tous les théoriciens ne sont plus que [illegible] [illegible] [illegible]

Napoléon !" sur la place de la Concorde. N'allez pas croire qu'il puisse y avoir des Bonapartistes dans Paris. Du tout. Quelle sottise ! C'est le Communisme qui "envie de coiffer le chapeau et de chausser les bottes de l'Empereur."

Ce n'est encore là qu'un coup de taille assez peu meurtrier. Le nom de Bonaparte en 1848 n'est pas impopulaire et ne ferait pas grand tort. Vite, la botte décrète l'accouplement des deux bêtes noires, le Communisme et la légitimité. "On nous annonce une nouvelle manifestation populaire, lisez : Communiste, en faveur d'Henri V." Et voilà comme les spadassins de la Réaction feraient de la polémique et de l'histoire ! Qui le fût attendu à voir les destructeurs de la famille et de la propriété, transformés en soldats d'Henri V ? Qu'importe l'absurdité, pourvu que l'insulte ! Or, en ce moment, il n'y avait rien de si odieux que l'imputation de légitimisme : c'était faire bon marché de la crédulité publique, double chance de succès assurée à la calomnie. C'était jeter un sujet d'ombre d'une goutte d'encre sur la branche aînée. Qu'importe encore ! toutes les bourdes inventées par les folliculaires du royalisme n'ont-elles pas à l'instant jeté dans la confusion et mille voix par les accréditent ?

Mais que va dire M. le Vicomte de la Guéronnière de ce mariage du communisme avec la légitimité ? et la rue de Grenelle-St-Germain comment prendra-t-elle son accouplement avec le quartier Montfetard ? Cette façon de coiffer les jacobins du bonnet blanc n'est pas la plus rassurante pour le vieux faubourg qui se trouve ainsi complice. Hélas ! Mr. Berryer n'a pas besoin d'aller sur le mont Aventin, comme le dieu d'Horace, guérir les blessures qu'il a faites. Après avoir jeté à la face des électeurs, comme une insulte, le nom d'Henri-quinquiste, il s'est retourné avec grâce vers les Henri-quinquistes en leur chapeau à la main, leur tient ce discours :

« Soyez bien entendu que nous ne faisons pas l'injure au parti légitimiste de croire qu'il ait pu donner les mains à une pareille transaction. Nous sommes loin de partager un seul instant le soupçon. Nous savons qu'il est fondamentalement [illegible] attaché à la cause de la propriété et de la famille, loin de la propager d'exclusion, comme la presse démocratique a fait trop souvent, nous l'observons au contraire dans la république au rôle utile de contrepoids aux croyances [illegible] à sauvegarder sous le régime populaire, l'art, l'élégance, la politesse, la vérité, la fleur même de la civilisation.

Voilà un homme qui reproche aux communistes leur prétendu [illegible] -pathie pour ce qui nous était sacré, une profession de foi Henri-quinquiste. Mais [illegible] pas le [illegible] du genre. Il y a crime à flatter aux légitimistes, pourquoi ? Il y a [illegible] en leur reprochant [illegible] d'impopularité et d'infamie, où est le crime de servir à cet [illegible]

Il n'a pour de pauvres parias de l'amour à l'élégance, à la politesse, à la pitié, à la fleur de la civilisation ? En vérité c'est à s'y perdre. En plaisir, non. L'auteur s'entend bien et nous l'entendons : il allie le peuple et les légitimistes c'est l'union du fumier et de la fleur. La fleur, qui a un parfum, pousse sur le fumier, qui est une pâte.

Henri V doit un cierge au secrétaire intime, ce jeune à deux faces qui propose en cathedra le pour et le contre. Nous avions eu la presse et le droit de réunion formant deux catégories, la liberté en principe, la servitude en pratique. Maintenant la légitimité est une fleur, l'adultère est un attentat. Tout-à-l'heure, on verra le socialisme qui est à la fois le crime et la vertu, l'anarchie et la charité, le ciel et l'Enfer.

Passons à la seconde catilinaire sur le communisme, le mercure capital de l'éloquence conservatrice. Ainsi que la précédente, elle est dirigée contre Proudhon. Quiconque a lu Proudhon sait que l'odieux système du communisme. Ses doctrines en sont la réfutation et le contrepied. Il répugne beaucoup plus que les conservateurs eux-mêmes, car il accepte l'anarchie, le crime et le vol, principe opposé au système communautaire. Et cependant la définition la signale comme le moyen représentatif de ce système. C'est en vain que chacune de ses œuvres dément cette dénégation. On se moque de l'évidence d'après parti pris. Le plaisir dénonce au peuple la présence de Proudhon, l'opéra en plâtre l'incarnation du communisme.

C'est ainsi qu'après le 15 Mai et surtout après Juin, le gouvernement, joignant à son compte d'accusation, et sous le fournaise le représentant du peuple et [illegible] des mêmes [illegible] et [illegible] à la tribune et dans la rue, par la [illegible] [illegible] [illegible] d'égalité. Le Prussien semblable en cela aux [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] cette fois à l'avenir, jusqu'ici l'avenir n'a [illegible] tenu [illegible]
[illegible] l'indignation de la cause populaire, en vient enfin tout au cas [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

56

Il manque maintenant à ce compte au pauvre ce qui leur faut, à eux, c'est l'agitation. Ils ont récité un peu de doctrine. Le Socialisme maintenant n'est plus puissant de vaincre le cœur. Ils pèseront sur le pouvoir, ils parleront à l'Assemblée. Ils adresseront maintenant à la pitié. Ils auront peut-être contribué à unir la cause de l'infortune. Le pouvoir ne sera vraisemblablement cédé à une insurrection. Ils auront cédé n'importe. Il faut leur chemin. La douleur a la pudeur. Ils la feront danser comme un cavalier. Leurs clientes attireraient la sympathie. Ils la promèneront à travers la ville comme des provocatrices au désordre."

Ils pensent que la police arrêtera cette promenade, et alors leur attente sera remplie. Ils montreront au peuple ils diront: "Vous voyez bien que le pouvoir est impitoyable. Il n'a pas fait grâce aux douleurs, quand les femmes d'ouvriers allaient par longues files de leurs enfants dans les rues, implorer la commisération de l'Assemblée, l'avez-vous écoutée? Il a croisé la baïonnette." Et le parti de l'anarchie espère ainsi faire tomber l'opinion du peuple sur le dos du gouvernement. Son but est un calcul. Il veut armer la haine contre l'ordre établi.

Il est vrai, mais le sujet n'avait pas toute la gravité de tant de tristesse, et l'on se mettait à rire à voir le communiste en bérêt aller se réfugier de mascarade en mascarade, pour retrouver la politique de cuisine. Hier, en petit chapeau, aujourd'hui en tricorne, demain en bonnet à poil, une fleur de lis à la boutonnière, il essaie, il quitte, il reprend tous les travestissements, et il ne sera pas sauvé, il ne cachera, il sera en dépit du vol légal, à l'application du coup de fusil.

Pour le drame puissant se trouvera-t-il d'être jeté en pâture à quelques esprits blasés, en manière de roman? Il n'est qu'il paie de son sang et de son salaire l'importance qu'il leur a donnée par paradoxe?"

Le communisme cache la misère en l'adjoignant aux appétits des ouvriers. Il leur montre la richesse et la barricade. Ils quittent le rabot et la truelle, ils prennent le sabre et le fusil, ils combattent et ils meurent, lorsque leurs apôtres leur ont dit de combattre et de mourir dans ce moment terrible où la ville se couvre d'un nuage de fumée, où le sang coule à torrents, où la balle a porté la demande de la folie, et le boulet de canon la réponse de la société, où les apôtres qui dans leurs livres et dans leurs journaux, sonnent le tocsin de la révolte? où sont-ils? ils fument voluptueusement leur cigare sous les orangers des Tuileries, ou bien, paisiblement accoudés à leur fenêtre, ils admirent les sublimes horreurs de la bataille! Les hommes meurent, les cadavres pavent, les poitrines sont brisées, la cité toute entière se voile de désespoir, et eux, généraux inconnus des soldats qu'ils ont lancés au feu, ils savourent les exquis commencements de la fusillade!"

Tout est-il assez pour que le peuple comprenne quels trésors d'égoïsme recèlent ces faux dogmes de la fraternité? Tout est-il assez pour qu'il comprenne qu'il met chaque fois sa vie en loterie pour gagner une chimère? Tout est-il assez pour

« qu'il comprenne que ses meneurs ne se réservent que les chances de la victoire? Que, si ses « maîtres lui enseignent à mourir, ils se gardent bien eux-mêmes de profiter de la leçon? Le sang « du peuple n'est bon qu'à couler. Mais nous, Platons du communisme, portons loin du danger, « dans nos personnes, ces pieux tabernacles d'idées qui contiennent les destinées de l'avenir."

"O peuple! O peuple! regarde et juge. Ceux-là t'ont poussé au danger, et à l'heure dite, « les as-tu trouvés au rendez-vous? Et maintenant que la lutte est finie, regarde et juge encore. Un « vaisseau s'éloigne des côtes, emportant les tiens par milliers. Compte ce qu'il y a de plaintes, de « remords, de gémissements, de douleurs étouffées dans ses flancs, et demande-lui par qui ces hommes « égarés, séduits, fanatisés, ont été poussés de l'atelier dans la révolte et de la révolte dans la prison. « Cherche les entremetteurs de la guerre civile. Inquiers-toi s'ils prennent leur part de souffrances, de « gémissements, de remords, s'ils ont apporté le moindre sacrifice de leur personne ou de leur liberté à « ce grand holocauste d'existences brisées. Non, ils reprennent leur paisible manipulation de syllo- « gisme derrière l'inviolabilité (1) qu'ils ont su se faire et ils préparent force arguments fripés pour

(1) Voilà le secret de cette rage. Elle ne peut plus mordre. Proudhon est député. Le scélérat! il a su se rendre inviolable, comme tous ces braves Royalistes qui siègent à ses côtés. Impossible de le fusiller au coin de la borne, ou de le transporter sans cérémonie, comme les Rédacteurs du Père Duchêne et tant de milliers d'autres. Les vieux chefs républicains sont à Vincennes. Le surplus, tribuns ou écrivains, est tué, déporté ou bâillonné. Celui-là reste seul, l'infâme, avec sa plume et sa parole qui fabriquent des bourres pour une nouvelle insurrection. Et dire qu'il ne veut pas aller aux barricades, recevoir une balle! Lâche philosophe, ignoble économiste qui ne sort pas de son cabinet de travail, quand on se bat dans Paris! Mr Pelletan lui, ce héros incomparable, ne se contente pas d'exciter au carnage, du fond de son bureau, les soldats de la Réaction. Il marche à leur tête et monte à l'assaut des barricades. Du moins, on doit le croire, après avoir lu son article, si l'on ne veut pas le supposer le dernier des hommes. Il n'est pas besoin d'ajouter que les écrits de Proudhon n'ont été absolument pour rien dans les affaires de juin. Pas un ouvrier n'avait lu la première ligne de ses livres, et son journal, peu connu avant la bataille, n'avait encore aucune influence sur les masses. La preuve c'est qu'il a été respecté par Cavaignac qui en a cependant supprimé neuf d'un seul coup après la victoire. Eût-il laissé vivre une feuille, mère de l'insurrection?

L'influence sérieuse de Proudhon n'a commencé précisément qu'à la suite des journées de juin. Le succès de sa feuille est dû au courage qu'il montra presque seul au milieu des fureurs de la réaction, dont les pages de Mr Pelletan nous donnent un échantillon d'assez haut goût. Le peuple entier se rallia autour de ce talent intrépide. Six semaines de la polémique mirent la coalition royaliste hors d'eux-mêmes. Mais il était une trace alors d'exécuter militairement le journal socialiste. De là les hurlements du Bien public.

Quant aux causes de l'insurrection de juin, elles sont désormais consignées dans l'histoire. C'est le brutal licenciement des ateliers nationaux, provocation préméditée par le grand parti de l'ordre, pour en finir avec le Paris républicain.

58 / « en bourrer quelque nouvelle insurrection, insurrection soit. Mais au moins, la première
« fois, tu pourrais être encore assez abandonné de Dieu pour leur prêter l'oreille, forcer les
« à combattre à tes côtés."

"Et vous, pauvres femmes trompées, dirons-nous aux mères, aux filles, aux
« veuves des maris vivants : restez dans la dignité de votre douleur. N'allez pas traîner votre
« deuil aux regards, comme un drapeau de parti. Ce serait à votre détriment, ce serait au
« détriment de votre infortune. Vous vous enlèveriez ainsi cet intérêt sacré que le Dieu
« de la charité a mis dans tous les cœurs comme la consolation de la discorde."

L'argumentation de ce libelle est simple. Proudhon seul, le grand métaphysicien du communisme a poussé le peuple aux armes. Ce ne sont pas les compatriotes de Voltaire, qui avaient commencé par la guillotine de Liège de la République et qui se terminaient par l'égorgement. Ce n'est pas le calcul des pervers qui voulaient dépeupler les ateliers de l'industrie, par la fusillade des ateliers de fabricants, brûler avec triple recours contre les cadres de guerre, vous envoyer les soldats à la mort de Marengo. C'était pour l'désespoir d'une solitude bornée aux hypocrisies et l'astuce de la misère, trahie par la lenteur de son chef, réduite à défendre sa vie contre de noires machinations.

Non ! ce sont des discours de Clubs, des articles de journaux, qui ont inoculé le mépris du communisme et lui ont persuadé de pêcher dans le sang de la guerre civile, cette chimère qu'on appelle l'ordre. Il poursuivait sa carrière de victoires. Le bruit de ses pas, [illegible] le tonnerre de ses canons, le cortège de ses [illegible] qui était la vie [illegible] à Paris, [illegible] la liberté [illegible] la crainte [illegible] la vanité qui en la regarde à [illegible], les écrivains qui émettent leurs vers, leurs [illegible] les artisans d'insurrection qu'il [illegible] aux [illegible], tirent même tumulte dans les carrefours encombrés par nos [illegible] ; il [illegible] de [illegible] de [illegible], leur invulnérabilité est un malheur public.

Et qui n'aurait pas cru à la calomnie de la dictature Africaine, auteur de [illegible] Sabbat, [illegible] et le pain qu'elle [illegible] à [illegible] de la vanité [illegible] ! Ô imbécillité humaine !

Ce petit [illegible] de charité cité au théâtre aux prédicants de haine, il [illegible] à la [illegible] de la [illegible], mêlés odieusement dans les précautions qu'[illegible] attendrissent hypocrites. Oh ! tant que la faute [illegible], l'[illegible] de [illegible], mais quand d'[illegible] [illegible] [illegible], il [illegible] : Vous pouvez [illegible] tirer blanc [illegible] regardant le [illegible] du pouvoir.

Ainsi le communisme, [illegible] partout l'épouvante [illegible] [illegible] du [illegible] [illegible] que [illegible] [illegible] conduit [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

« L'inconstance de notre nature pour entrer au corps législatif, mais il tourne sur les talons et s'écrie : "Notre nature est un tissu de parjure !"

Et qu'a fait ce fat, ce petit-maître ? Il dit à la Démocratie : "Montre-nous ton [illegible]" puis il tourne sur les talons et s'écrie : "Notre nature est un tissu de parjure !"

Ainsi raisonne la foule et c'est une faute. Les variations sont un signe d'impuissance et non un signal de force. Mais il a fait avec un sophisme à l'instantanéité. Adversaire de toute fixité, il a vu dans la personne dans la lettre. Il a voulu [illegible] du mouvement.

[illegible] a fait ça toujours, mais comment ? Il a vu [illegible] qui [illegible] du moment ! Il a [illegible] de la vie, [illegible] de discordance ! Il a marché du même pas [illegible] — les [illegible] sont trop rares ! — mais, à mesure qu'il [illegible] il est devenu [illegible] fois trois ; et son geste [illegible] son [illegible] de plus en plus [illegible]. Il est entré, un jour, et [illegible] a dit : "Mais réfléchis, tu as oublié ici [illegible] !" Il est ressorti.

[illegible] avec [illegible] il entame une [illegible] la tête du pauvre [illegible] d'impétuosité et d'inutilité. Il faut bien, dans [illegible] avoir dans [illegible] de mot, quand on n'a pas d'autre originalité. On n'est pas un [illegible], on [illegible] on donne le coup d'arrêt, on le donne même au sens [illegible]. Il est [illegible] de la contradiction : Quidquid dixeris, argumentabor, et [illegible] pour toute et contre toute doctrine. Un jour, il crie : "Vive la Pologne !" Pourquoi ? Il [illegible] la Pologne !"

[illegible] le portrait en pied de M. Thiers que M. Mignet a tracé dans les Notices et portraits littéraires, ces mots politiques, [illegible] moral. [illegible] à quoi précisément les travaux et les vices [illegible] on est comblé soi-même, est-ce [illegible] d'avoir [illegible] M. Thiers ? Le Secrétaire intime, auteur de tant d'ouvrages [illegible] a jamais eu une idée. Tout son talent est dans la physionomie et la ciselure du mot. C'est [illegible] tambour, aussi creux que sonore. Il a passé sa vie à dire le blanc et le noir, à changer d'avis sur toutes les questions, jamais par conscience, toujours par calcul. Il a [illegible] et il a dit alternativement, selon son intérêt du jour, l'abstention, la liberté, la force, la réglementation, le peuple, la Révolution, que sais-je ? toutes les choses

Le Comte de l'Autel, il a posé aux autres partageurs de la Pologne et il a proposé un quatrième partage de la Pologne, je me trompe, il a proposé de la livrer à la Prusse.

Si du moins il avait pour excuse son manque de mémoire. Si on pouvait supposer qu'il avait oublié ce qu'il fait de livres par cœur, il les recommence sans cesse, il tisse sa toile d'aujourd'hui avec l'effilochage de sa toile d'hier. Ah ! par exemple il connaît bien les hommes, rendons lui ~~ce mérite~~ justice. A la face du public, il s'adjuge sans façon tous les brevets imaginables, brevet de vertu, brevet de génie, brevet de martyre, brevet de modération, brevet de divinité, brevet de sainteté. Le public écoute respectueusement et s'incline. Quelle ~~drôle~~ brave gaudriole publique !

Mais voici s'ouvre sur la ~~tranchée~~ fosse de dérision toutes les formules de l'explication et de l'invective, l'harmonie de bon ton terminée par son oraison funèbre : " La guillotine a fait sa sinistre gaîté aujourd'hui à soumettre crouchon à la loi du talion. " Pour qui ? Pour qui ? - Il donne ses lecteurs ? Pour ceux dont, probablement.

Saluons la Guillotière où un homme de bien et un grand citoyen a pris ~~[illegible]~~ d'outrages, ses accusateurs de tout tant au champs de ses exploits que de la tribune de la république, brandissant, les traits de fiel, il sera bien temps encore que [illegible] à qui a voyé sa dose de cautères sulfuriques, du [illegible] [illegible] [illegible]

« Révolution. Mr Raspail n'a pas tardé d'ailleurs à marcher au renversement de la liberté. Il était un de ceux qui, au 15 mai, ont envahi l'assemblée Nationale. arrêté et jeté à Vincennes pour cet attentat, il est encore sous les verrous. Sa nomination est donc une sorte de défi lancé à la face de la République honnête, modérée, sympathique, intelligente, qui a triomphé dans les journées de juin. (Bien public du 21 - 6)

Le Numéro du lendemain 22 juin déclare Mr Raspail le représentant de la terreur.

La République honnête modérée, sympathique, intelligente, enfin celle de la réparation des crimes, des chouans, des orléanistes et des légitimes, avait eu trois heures de vertige, le 4 mai, en plein soleil, à la face du monde. Elle avait eu cette lucidité de fusiller en juin quelques milliers d'ouvriers, et la légalité nécessaire pour en transporter vingt mille sans jugement. Elle avait eu enfin l'intelligence de vendre aux enchères dans les rues, une semaine durant, mobilier, vêtements, literie, jusqu'aux jouets de l'enfance du prolétaire.

Remarquons ici que Mr Thiers, aujourd'hui si scrupuleux à l'endroit de l'élection, traitait alors la liberté électorale comme la liberté de la presse et la liberté de réunion. Quand un candidat ne lui convenait pas, sa nomination était un défi jeté à la face de tous les actes, de même que les clubs étaient des repaires de brigands et le fusil, le bâtonnement des tambours, les bourres de fusil. Le bâillonnement des tribunes et l'explosion d'hilarité étant la juste expression honnête du suffrage, tout ce qui a été fait, soit pour la défense de la société, soit pour la punition de son crime." Genie Encyclique.

[illegible] étaient combattus dès huit mois et tendaient enfin la main à [illegible] théorie, l'idée avait du [illegible] à ce titre, la place naturelle était au milieu car la république, à peine établie, n'avait plus pour fidèles les républicains, mais les loyalistes. Un seul coup de baguette avait opéré cette transformation soudaine des fondateurs en ennemis, des ennemis en défenseurs. Les anciens Républicains, saignés à blanc pour leur idole, n'étaient que des communistes. Les monarchiens encore tout étonnés de la défaite traquée, tête rasée, traînée au bagne, devenaient des amis politiques. Ils serraient dans leurs bras le cher poupon de République, pour le sauver de la dent des croquemitaines.

La réaction a une théorie admirable que voici : Les Républicains ne font que attaquer et détruire, les Conservateurs que défendre et maintenir. Tant que la défense

[illegible] dessus, elle emporte justement les agresseurs, lorsqu'elle a le dernier, le républicain renversant le gouvernement et le remplaçant par un autre. Mais à peine ce pouvoir nouveau installé, conservateurs et démolisseurs reprennent leur rôle naturel qui veut pour les uns de posséder et de conserver, pour les autres de battre en brèche et d'être battus, le tout jusqu'à une catastrophe ultérieure, suivie à son tour des mêmes évolutions légitimes, et ainsi de suite. — En outre, la forme la plus favorable à l'ordre était la monarchie, la monarchie-gouvernement, dans son intérêt même, doit être, le plus tôt possible, ramenée à la légalité." C'était en effet de cette théorie que les républicains ont été naturellement amenés dans les quatre mois après la naissance de la République.

La source des menaces d'insurrection se tirait de là. Ils prenaient et abordaient la grande thèse du socialisme qui commençait à s'emparer de tous les esprits. C'était une question plus sérieuse que la mascarade du communisme en permanence dans les Colonnes du Bien public. Comme le droit de réunion, comme la liberté de la presse, le socialisme avait commencé les bénédictions et les anathèmes de l'homme aux deux visages. La révolution de février avait à peine proclamé, sous le nom de droit au travail, le droit à l'oisiveté qui finira par la dévorer, la garantie, colère et frayeur des malheureux, le droit et le devoir de l'insurrection, et déjà quatre mois d'efforts sur des inutiles, l'annulation des grandes espérances, l'avenir commencé. La réaction arborait dans son vertige des passions les plus [illegible] dans son cortège, l'idolâtrie de la légalité et le communisme, la torche au poing. [illegible] et faisait appel aux [illegible] voix.

[illegible] n'avait pas attendu ce jour pour donner son avis sur la loi de sûreté générale. "La Constitution, disait-il le 31 août [illegible] a établi le droit au travail. Elle a cherché à mettre une fois de plus dans la bouche de la République une vague définition du socialisme. Le socialisme pour elle est une énigme derrière laquelle il n'y a que [illegible]. Elle ne veut pas qu'on [illegible] cette énigmatique [illegible] à la porte d'entrée de la Constitution.

(1) Séance du corps législatif du 31 Mai 1865.

"M. [illegible] ... Le républicain est maintenant en face du Sphinx assis à la porte du Mystère, il l'interroge, et que lui dit-il? "Devine ou je te dévore!" (on rit)

Le théâtre a ses lieux qui font aussi bonne figure dans le vaudeville que dans le drame. L'ordre moral est le décor obligé de tout mélodrame, pantin à tout rôle qu'il [illegible] mis en tragédie à chaque représentation.

En 1848 (tragédie) le Sphinx, c'est le droit au travail qu'on ne tient pas encore à la porte de la Constitution. En 1865 (comédie) le Sphinx est devenu le droit d'avertissement assis à la porte du ministère de l'intérieur. Espérons que le Sphinx-Deleton restera au logis et qu'on aura le bonheur de le retrouver en faction à une porte d'autre portée, avec son dernier mot d'énigme: "Devine ou je te dévore." Ce serait [illegible] qui n'ait pas à factionner pour une [illegible]! Je ne répondrais pas, [illegible] grenadier, d'empêcher [illegible] dans l'improvisation [illegible] de M. Deleton. Il parle d'un Sphinx à la porte du ministère. Mais [illegible] Sphinx, vieux soldat de 20 ans, comme le [illegible] pétrifié en conscrit dans [illegible] une armée [illegible], toujours prêt à entrer en ligne! [illegible]

[illegible] le temps de la Commission. [illegible]
[illegible] à peu de [illegible] nous [illegible]. il a eu [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] Bibliothèque [illegible] de Lyon, demande à cette école [illegible] supérieure [illegible]
[illegible] distingue nettement [illegible] du [illegible] parce [illegible] différence
[illegible] faut pour [illegible] de [illegible] de toute faveur. [illegible] ordinairement [illegible],
[illegible] [illegible] Bibliothèque [illegible] Lyon du [illegible] 9 janvier 1839.

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

Je le crois, car ce cri du passé sous la voûte, les ouvriers qu'il dévore sous ses victimes, ce mouvement leur râle ne vous fera pas retourner la tête. mais il tentera dans notre cœur à nous qui suivons la voie tracée par leur martyre, et il nous sera impossible d'amnistier ces hautes et ces diffamations qui leur ont été lancées. nous ne voulons pas par dessus nos épaules ces erreurs odieuses, ni ces querelles d'ennemis irréconciliables qui il nous était d'opposer des querelles domestiques.

« La liberté dans la Démocratie !" La Révolution de Février l'avait donné à tous. Vous l'avez refusé : nous ne marchons pas au même but, puisque notre but nous a été toujours inspiré et vous inspire encore une profonde haine. Nous ne différons pas entre nous que sur des applications de détail, car si vous avez tué la liberté, c'est comme conquête d'une conquête que nous vous suivions et que vous adoriez. Enfin, le dogme, le symbole de la Révolution, pour nous ses amis et ses héritiers, n'est point ce trépied sanglant dont vous avez fait d'abord votre autel (1) et ensuite votre trône (2) et enfin votre billot (3).

(Louis Blanc, Nouvelle Babylone, page 360.)

« Le parti de la Démocratie doit faire son deuil avec lui-même. Plus de querelles intestines. C'est toujours sur la brèche de ces divisions que la Contre-Révolution est entrée dans la place. Plus de récriminations sur le passé : "Toi, tu as fait ceci, je te le reproche ! Toi, tu as fait cela, je te le maudis !" — Oh ! mon Dieu, le plus honnête homme de bien peut faire la faction."

Elle est habile cette invocation à l'oubli et à la concorde. Le vainqueur abandonne sans cesse un ami au cœur, et la main sanglante involontairement vient tomber dans la main. Si la victime était celle d'un ami froissé ou traître, il n'est pas possible de prévoir de querelles de ménage entre nous. Nous ne sommes point de la même tribu. La Contre-Révolution, c'est vous ! Elle est entrée dans la place avec vous et par vous non par la brèche, vous n'avez pas eu cette peine, mais par la porte que votre défiance et votre trahison vous ont ouverte à deux battants. Ce que vous y avez fait, vous nous le racontent. Qu'y a-t-il de commun entre vous et nous, sauf la hache dont

---

(1) La liberté de la conscience rejetée à l'horizon comme coupable de guerre civile.
(2) L'élection régulière du Sénat par le suffrage universel, appelée un défi jeté à la face de la République qui a causé sur les lèvres un bruit de vos applaudissements.
(3) Les patriotes de 1830 traités de bourreaux de fusil, et Proudhon lui-même sommé de quitter la tribune pour les barricades.

le tuer frappaient dont les autres étaient frappés ?

Expulsé à votre tour, vous essayez de rentrer au logis avec l'aide des moutons qui n'ont pas été mangés. Vous avez quitté votre peau de loup, et on lit en grosses lettres sur votre carquette : "C'est moi qui suis Gillot-berger de la trompette." Vous êtes au pied dans la bergerie et vous dites d'un air bonhomme : " Mes enfants, j'ai peut-être croqué pas mal de vos pères, mais il y a bien longtemps qu'ils sont digérés, et je suis généreux, je n'y pense plus. Faites de même. Allons, n'en parlons plus, ces vieilles histoires. Soyons amis."

Et la gent moutonnière de suivre en effet. Cependant, il y a des défiants et ils sont. Ceux-là ont pris des informations et tiennent de près Gillot sous son déguisement. Le loup y trouve au grand complet avec toutes ses dents. Nous crions : "au loup !" et tant pis si on a l'oreille dure.

Du reste, à quoi bon prendre la peine de repousser l'invocation troublée à l'oubli tombée d'une telle plume ? Est-il sorti de sa bouche un mot qui démente son invocation ? Il crie aux Démocrates : " Plus de querelles de prétendants " et il vomit des torrents de malédictions sur Bourbons, son ancien, son rallié. Appartient-il aux Démocrates ? Les libéraux ont leur façon d'entendre l'oubli et la concorde. C'est sous la République le devoir du silence, de la résignation et de l'humilité ; c'est pour eux un crime de lèse-majesté divine et de lèse-Colonne, en permanence contre la révolution naissante. Ils ne veulent de république que conditionnelle ! Pourquoi en parler d'agneau à loup ? Ah ! craignez tout de l'opposition. Les Révolutionnaires [illegible] ils [illegible] ou ne le croyez pas ! Rappelez-vous de quel front de bataille [illegible] le loup [illegible] : de quel bois exactement il a taillé cette [illegible] après avoir appelé à accélérer le gouvernement du sabre contre le peuple ? De quel air se donne-t-il pour médiateur entre le [illegible] quand il a tout fait pour exciter l'émeute ? Il n'a pas eu l'échec au [illegible] il a vaincu, et il [illegible] ! Il pardonne ! qui a plus fait que lui pour le [illegible] présente uniquement. Lorsqu'à l'assemblée nationale, la discussion sur le [illegible] allait décider du sort de la République, si tout à coup il restait alors une [illegible] que son journal a réclamé avec persistance la nomination directe par le suffrage universel. Or, quel homme de bon sens, en octobre 48, pouvait croire un [illegible] de cette épreuve ? Cavaignac seul peut être, en fait, de la puissance d'un tiers siège au Pétitionnement. M. Dufaure lui avait répondu de son élection, et la bande d'Etat-Major a voulu prendre au piège. M. Dufaure avait le raisonnement pour mystifier un soldat simple, dernier échelon à briser, après s'en être servi, pour arriver à la monarchie.

Mais M. Pelletan s'aveuglait-il sur les résultats du scrutin

populaire ? Pas plus que M. de Lamartine, laissant tomber de la tribune, avec son vote pour le suffrage direct, cette parole décisive : "alea jacta est !" (1) il lisait donc clairement au fond de l'urne future le nom de Bonaparte, par conséquent l'Empire, et son secrétaire lisait comme lui, comme tout le monde. Quelle secrète pensée les a précipités tous deux au devant de cet avenir qu'ils savaient certain ? Était-ce chez M. de Lamartine envie d'un dernier regain de suffrages, ambition d'un portefeuille pour le nouveau règne ou plutôt ressentiment contre le soldat africain qui l'avait chassé du pouvoir ?

Avec ces hommes sans conviction qui n'apportent dans la politique qu'une personnalité d'airain, les mobiles les moins purs sont toujours les plus supposables. Quel [illegible] du grand poète, M. Sollet-an n'en a point suivi d'autre que la [illegible] du patron lié à sa fortune il a fait pour lui obéir, litière de tout le reste. Il [illegible] fort [illegible] pendant la portée de ses actes. Avec pleine conscience, il mettait la main à l'édification de l'Empire. Il n'a pas hésité. Il a jeté au rebut la candidature du général Cavaignac, la seule qui [illegible] une apparence d'avenir. [illegible] Tous mois plus tôt, il [illegible] une nécessité de salut. Mais il n'y a dans cet homme [illegible] [illegible] [illegible] et de l'emportement, avec une [illegible] littéraire. [illegible] il avait voté pour Louis Bonaparte en demandant l'élection directe par le peuple. Mais tenant, il enlevait à la [illegible] d'Afrique sa dernière ombre de chance, en créant la [illegible] de Lamartine qui allait puiser dans la [illegible]. Toute les voix qu'il a fait donner au poète, il les a ôtées au général, le [illegible] du Prince Louis. Bon pour les Républicains de se choisir des candidats [illegible] qui ne voulaient ni de Cavaignac ni de Bonaparte qui avaient horreur de bouches de juin. Mais M. Sollet-an en fesait son héros, lui, et il le dépouille au profit de son adversaire ! il contribue ainsi de son mieux à l'intronisation du pouvoir, futur objet de ses attaques. Qu'espérer autre chose d'esprits fantasques qui ne sont que passion et illogisme ?

(1) alea jacta est ! Le sort en est jeté !

[illegible] de l'associat[illegible] Lamartine [illegible] [illegible] [illegible] dans le sang du peuple". La [illegible] [illegible] [illegible] "décorbiture des associés." Le secrétaire intime est toujours aussi [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] tant pleurer. On rit même. Le Chatiment commence. C'est assez gai. La Campagne présidentielle de Mr Lamartine est particulièrement réjouissante. Son fidèle nous en fait déguster en détail toutes les bouffonneries. Le début est un subit chef d'œuvre de la force. Il s'agit d'éconduire l'échappé de Plutarque, tombé, le [illegible] dernière, au bout de la parabole de dix-huit siècles, et qu'on sacrifie [illegible] [illegible] à Dieu-le-père du Bien public. Que d'art pour le tirer de cette ornière! Le [illegible] [illegible] un parallèle entre ses deux héros, et la balance d'apothicaire [illegible] leurs destinées, se dandine avec des poses du meilleur burlesque.

"D'une part, dit-il, "c'est un républicain, bonne condition pour un président de République. D'un autre côté, c'est un soldat, bonne condition pour ces premières périodes d'anarchie qui ont besoin de voir l'uniforme(1) sur la poitrine [illegible] qui représente l'ordre. Mais avec Cavaignac, on ne sauve que le présent, [illegible] [illegible] Lamartine, on récompense le passé et on prépare l'avenir."

La question s'agite entre un républicain et un gendarme. Le Gendarme, personne ne le conteste, l'a [illegible] [illegible] sur le dos. Mais le Républicain est bien précieux [illegible] [illegible] composé chimique de deux équivalents bourboniens, l'un de la branche aînée, l'autre de la branche cadette, au total un sel soluble, très vénéneux pour la [illegible] [illegible] [illegible] malheureusement, tombait à vue d'œil en déliquescence, et le journal de la très sainte trinité monarchique, fondait de compagnie, au brouillard d'automne. Il avait fait son temps.

Le Bien public se prodigue contre la presse populaire de la métaphore de fusils chargés. N'avait jamais été lui-même qu'un gourdin d'assommeurs entre [illegible] à la police. Depuis la fin de la lutte, ce n'était plus qu'un outil méprisé [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] inutiles. Mr de Lamartine et son journal avaient de pain comme influence et [illegible] leur prose désossée dans le désert ou dans les rêves. On commençait à [illegible] [illegible] exercices de la balançoire cette parasélégie de

(1) [illegible] le [illegible]! [illegible] [illegible] des uniformes!

Grandeur ondulante et vagabonde : "La République, c'est le sol, c'est la religion, c'est le ménage, c'est l'épargne, c'est la justice," &c.; ou bien : "arrive un « Dieu en manteau bleu, qui guérit les malades, ressuscite les trépassés, bénit les faibles, « redresse les ignorants, change l'eau en vin, glorifie la paix du cœur, la douceur de la « colombe, le travail de l'homme, la moisson, la pêche, la lumière du soir," &c."

Le public long temps berné par ce Macairisme de la période, finit par découvrir sous leur roucoulement sentimental de très-sinistres jésuites qui fesaient la guerre vendrice en gants de velours. Leur monotone caribou causait plus d'ennui encore que d'impatience. On n'écoutait plus. C'est en vain que le secrétaire intime se fit de l'aube des aubades, à tour de bras sur la grosse caisse pour amenter les passants autour de son candidat. C'est en vain qu'à ce tapage il mêlait celui des tambours, des fifres et des [illegible] de [illegible] et [illegible], [illegible] les villages et les grandes routes en l'honneur de [illegible] aubades. Musique et [illegible] fesaient [illegible] [illegible] les mâchoires. [illegible] débordement de réclames, avant garde des futures [illegible] de saint [illegible], [illegible] plus de succès le [illegible] du bien public. [illegible] dans le [illegible].

Au collège alors, [illegible] de quelques charges désespérées sur les [illegible] de la [illegible] dans l'espoir de rallier la Réaction au pennon de son bannerot. [illegible] d'exposer sur le Calvaire son Christ crucifié entre [illegible] fidèles au pied de la croix.

« On voyait dit-il, [illegible] les membres du gouvernement provisoire [illegible] qui [illegible] la réhabilitation de la Montagne. On voyait [illegible] s'était déclaré le continuateur de cette école farouche, sur laquelle la terreur avait laissé une tache de sang. Mais on voyait en même temps Mr de Lamartine. Mr de Lamartine à l'Hôtel de Ville, [illegible] de la Démocratie chrétienne, pacifique, honnête, s'élevant, dans sa pureté, de l'âme de la France..... Mr de Lamartine, c'est la modération... toute sa politique est dans ce mot : Modération. Les électeurs qui [illegible] son [illegible] dans l'urne, n'y mettront pas autre chose qu'une protestation contre la République d'agitation de terrorisme et de violence....."

toutes ces ficelles ne parvinrent pas à remuer une seule marionnette.
Le [illegible] Le dimanche 16 [illegible], méprisaient plus ce cirque. On finit
mettre une croix [illegible] pour que les prêtres des éroquemitaines n'aient ne tout connaître
de dogme et Mr de Lamartine, un vieux fils au siège de ses arbitraires, panégyriques,
retardant du traitement croisonnage, le style des grands jours, le tien, avait de mauvais
goût, un tiède [illegible] sous l'anticléricalisme militant de mauvais goût
l'abolition de la peine de mort [illegible] le 16 avril, le 15 mai, les journées de mai,
s'étaient chacun leur [illegible] à la parade du bien public

Rien ne remuait rendu au héros troublé un lambeau de son prestige
(à suivre) il ne comptait plus que des adversaires dans tous les camps et n'avait ni à choisir
ni à haïr tant son mépris le dédain des autres. Il [illegible] à son mépris à notre époque,
malgré [illegible] et extérieurement. Le sarcasme de son caractère moral se [illegible] par là
[illegible] plus [illegible] et [illegible] de vieille coquette.

Le [illegible] n'avait pas [illegible] d'aller rendre [illegible]
[illegible] [illegible] tête [illegible] du [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible]

« le monde, car il est l'homme de Dieu. il remplit un ministère de paix et de conci-
« liation. il conseille aux riches la charité, aux pauvres la résignation, à tous l'amour du bien
« et de la justice. cet homme n'est d'aucun parti, il est avec tous les partis. il calme en moins
« il adoucit les passions, il pardonne les fautes, il bénit les repentirs. Salut ! sa politique
« est l'Evangile. pour lui, le meilleur gouvernement, c'est celui qui se mettra en union la
plus étroite avec l'esprit de ce livre, divin pour les croyants sublime pour tout le monde. »

Ainsi chantait son cantique inaugural aux portes saintes le frère prêcheur de Jeffreys Hetael avec plus de fermeté que de succès. car il avait lieu de concevoir tous les craintes fondées sur les dispositions du conclave de la majorité. par un de ces effets, inexplicables autrement des incrédules, la réélection de Pierre qui avait paru le signal de la chûte du clergé, semble lui donner plus de force et d'autorité. devenu le refuge et l'espoir de tout le Royaume, il dictait ses lois en maître absolu. lui seul avait une croyance une charte une organisation. lui seul pouvait résister à ces orages qui renversaient une société trois fois vieille. pour la coupe de la tempête, on mendiait la protection et l'accord de tous à tous le danger était commun, la république. chacun se rallia sous son égide en criant sa patente de capacité. Mr de Lamartine, qui le matin avait tonné à la tribune, et qui se montra là, comme ailleurs, la prosélyte [1] du désintéressement et de la vérité. le lendemain vendredi de la Quarantaine. le scrutin du 10 lui donna dix huit cent soixante trois suffrages sur deux cent cinquante votants. il y a là un homme dont nous ne voulons pas.

c'est le vide, d'une effroyable profondeur, sous les plus décevantes apparences de l'équité et de la duplicité, prêt à engloutir au cercle sur la société de tous les partis et puis qu'il n'était abandonné dans le vide. sur le dix huit et trois quarante cette fois on dit oui et prononça le châtiment sans miséricorde sur le nom de Pierre. cependant sans d'un mouvement rapide de toutes parts mal contenus.

Le Dimanche public reflet de l'astre tombé, l'interrogeait à l'instant, l'[illegible] sur les lèvres en guise de profondis. "on [illegible] Pierre a le chemin de Rome dans toutes les cathédrales" [illegible] dans la soirée apprenant le fin mot de la [illegible] "c'est un homme perdu" — Mort le lendemain 12.

1. [illegible] je ne te connais pas, je te prie

Entré solennellement dans le Bien public, M. Pelletan renaissait dans le Siècle, non chez chef d'orchestre, mais simple musicien. Il y joua tous les airs possibles, sauf à exécuter la grande cantate Lamartine, bannie pour jamais du programme.

4 = Décembre 1851, nouvelle métamorphose de l'ex-secrétaire intime. Il reparaît au [illegible] dans le Siècle, sous un inquisiteur de mines libérale relevant de circonstances. Il se donne, le Dictateur, la [illegible] Pelletan venaient [illegible] de l'Opéra, la comédie officielle, comme à Lyre de Zoologie. Le Salon, en [illegible] de traîne et des, avait [illegible] de [illegible] chante, de l'Académie, sentait son encens à [illegible] mais devait encore [illegible] changea maintes fois d'Hô[illegible]

Il prit, prêta [illegible] la Presse et le Siècle.

Les [illegible] multiplia l'encens et successivement dans l'armoire, le [illegible] le [illegible] le [illegible] du Dictateur, en tout deux [illegible] [illegible] immédiatement [illegible] antique d'aristocratie sous [illegible] [illegible] [illegible] de l'Empereur et du Roi. On ne peut que se [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] le moment, un courageux de votre entre eux, se leva la parole en
[illegible] l'assemblée à la porte. Ah! quelle injustice de sa part en Commissaire!
[illegible] est-elle seulement [illegible], il doit par ailleurs en agents sous les édifices [illegible]
[illegible] mettre dehors. Les députés [illegible] courageux d'un jeune homme qui était [illegible]
dans le salle adjacente [illegible] qui en sortit en courant. La [illegible]
[illegible] cette entrevue et [illegible], le visage tout pâle. Cet homme est [illegible]

Quelques [illegible], en songeant que le Vauban avait [illegible] les chan
de bataille de [illegible] [illegible] et je crois que ce [illegible]
[illegible] qui [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

Le député du faubourg [illegible] était à la fois et [illegible]
[illegible] [illegible] de libéralisme, un [illegible] républicain.
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

Soit! [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[

[illegible] conditions ! Le gouvernement devrait-il à l'air révolutionnaire de l'Autorité
[illegible] de ce mot révolutionnaire ? Eh ! à tort ou à raison, j'oserais croire que ni
[illegible] de cacher soigneusement le besoin instinctif de renverser ce terme d'idolâtrie. Partout
[illegible] des idées et des objets auxquels on donne le nom de liberté, c'est contre
[illegible] de la haine de la révolution chez un
[illegible] que Février les fit de 1848, alors que chaque mot échappé de la
[illegible] était un cri de mort à la révolution. Comment aimerait-il la presse, quand
[illegible] est toujours la vérité de la veille ? Autrefois il l'expédiait... à l'imprimerie malgré
[illegible] n'était ni vue ni reconnue par lui, il ne la connaissait à la devouait avec énergie
[illegible] théories diverses qui s'étaient produites depuis trois siècles. Cela n'empêche pas
[illegible] de ses ennemis, et [illegible] de ses risques de chaque jour, tout le [illegible]
[illegible] de ses [illegible] mais à tout cela dans l'ombre et le silence.

De la liberté libre, vaste, riche, saturnale [illegible] la liberté
[illegible] en bien, comme la taupe : cache, cache, ce bien que je me donnais sur
[illegible] chaque [illegible] et [illegible] un manchon, une bretelle, [illegible]
[illegible] de [illegible], la liberté en grande toilette carnavalesque, qui invite au
[illegible] pour se [illegible] dans la rue ce qu'on ne [illegible] pas d'être en carte
[illegible] tout [illegible], c'est la liberté de la [illegible] qui fait le réclamer et chanter
[illegible] de la [illegible] de la [illegible].

[illegible] a dit : la vérité, la vérité sur l'histoire faite à cette
[illegible] de [illegible] une génération définitive a respecté la liberté de la presse. J'entends
[illegible] la vieille idée, renaît toujours se dégager au soleil... en France,
[illegible] pas [illegible] par [illegible]. (Couriers du Dimanche, 28 avril 1861)

J'entends [illegible] de poignantes [illegible] pour la cautionner,
[illegible] de [illegible] de [illegible] pour [illegible] à combler. Il en résulte, au retour
d'[illegible] dans la [illegible] d'une [illegible] du monde, courrait glaner avec succès la petite
[illegible] de [illegible] en [illegible] de voyage. Mais pour [illegible] aux gens en
[illegible] [illegible], lorsque [illegible] [illegible] [illegible] et
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] chants de la prédestinée et du dithyrambe.

Qu'est-ce que, en [illegible], c'est que la liberté de la presse ! Le couloir du palais
[illegible] [illegible], bonne [illegible] et [illegible] par [illegible], la [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

le procès de tendance, la violation de domicile, la apposition de scellés, les bris de [illegible] 77
presse la suppression du colportage, la complicité morale, l'écharpe du commissaire de
police promenée d'imprimerie en imprimerie, les écrivains souffletés par les mouchards,
enfouis dans les cachots, c'est la liberté de la presse!

Une telle énigme n'est explicable que par un excès de zèle orléaniste. Mais le
zèle a le danger, par exemple celui de compromettre un peu le recrutement pour un si beau
crime. C'est ainsi qu'il a hardi dans le rédacteur du dép. secrétaire intime. n'a-t-il pas écrit
dans la circulaire électorale (11 [illegible] 1863) ces mots étranges:

"Sur ce drapeau, une inscription: Foi. C'est celle de notre drapeau, Liberté,
ordre public."

"Notre drapeau! Cependant la devise de la branche cadette des
Bourbons est en effet: Dieu et le roi. Il faut le croire, foi, le premier terme,
et une note ajoutée de "Liberté, ordre public" qui serait comme un voyant le dégoût
de subir [illegible] et renoncer à l'ordre de choses établi. Cela suffit. Une
[illegible] de zèle et une bévue sur un drapeau, et cette colère suffit au bout d'une vache
enragée pour [illegible] la ribambelle dans une basse cour. Une
[illegible] avec un audace [illegible], l'élu réclame la rédaction en un, en simple

---

(1) [illegible] demande le suffrage
[illegible] de la [illegible] pour les lignes du Journal

[illegible] devait traiter les nuances politiques à
[illegible] [illegible] simple et manipuler l'assemblée à
[illegible] le faubourg Saint-Antoine. Au faubourg la teinte dominante est le
[illegible], dans la Bastille est le libéral, [illegible]. Ici, Liberté, ordre public n'est
[illegible] [illegible] [illegible] n'est donc ni formule distinctive avec la Ville
[illegible] [illegible]

[illegible] les événements [illegible] révolutionnaires ont refoulé par-delà des [illegible]
[illegible] de [illegible] [illegible], [illegible], de vénérables allées [illegible]. Un jour,
[illegible] [illegible] dans la couleur pâle, rose même [illegible], trois électeurs [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]. Le baptême terminé, l'un d'eux demanda
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] allez! C'est égal, soyez tranquille,
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [

qu'il voit que du sien. il a si bien choisi son heure que ce Montjoie-saint-Denis de chambons cadets, si long-temps la risée de la Révolution, est salué comme un ex-révolutionnaire. la haute cocarde au chapeau, le candidat prend pied ainsi, du même coup, et dans les faubourgs qui l'ahurissent et dans l'orléanisme qui ne se méfiera pas, sans préjudice du serment et de ses profits actuels. par quelle incroyable confusion, cette vieille baraque du juste milieu, toilée sous les insultes du pays, est-elle réparaître au grand jour, sous pavillon populaire, sans que les maçons reconnaissent ce qu'elle ont bâti depuis 18 ans!

le téméraire répondit à ce hardi voltigeur. il a donné tout haut le mot d'ordre orléaniste. c'est un grand cas. qui pourrait se débrouiller aujourd'hui au milieu de l'inextricable fatras. cohue d'opinions qui s'entre-croisent se coudoient ou se combattent! lui, veut à tout prix entrer un jour dans la mêlée et de saisir la bannière, celle tricolore avec, la même qu'en 1830. adoptera de cette forme, il en dira d'abord peu de choses, sur ce qu'on ne voit que la nuit avaient détruite. il se fait scrupule et proscrire d'accepter un résultat qui n'était pas celui de ses vœux, il se renferme dans la plus grande marque de réserve, un masque de bienveillance. sur quel cadavre de ses ennemis l'a-t-il mis? [illegible] a mal à son visage, mais il tord à l'affaissement de [illegible] autour de [illegible] il entend [illegible] tous les mots qui lui déplaisent [illegible] [illegible] [illegible] les volants de bénédictions d'anathèmes, toujours [illegible] [illegible] [illegible] pensée de restauration [illegible], la république [illegible] [illegible] la liberté [illegible] Thiers, le socialisme [illegible] Rhénanie, pillage [illegible] [illegible] de [illegible] et Flandre, [illegible] traîne la multitude, quand il lui avait entaché [illegible] [illegible] et la patrie [illegible] qui lui était épaule. [illegible] le premier mot de [illegible] [illegible] [illegible]

Je n'ai pas l'intention de traiter le faubourg St. Antoine et son représentant? Je
le ferai sans doute à temps et selon le cas, qu'il m'y amène arrachés avec des
tenailles de feu, la Place de la Nation, la liberté de réunion le jeune voleur l'orga-
nisation du travail, [illegible] a fait organiser les moustaches. Hitzerine, l'héros des
[illegible], l'état de siège en 1848, de guerre, contre la presse, suivre librement à
[illegible] pendant [illegible] tout et ses rôles les nations, fourni des armes? Que quand
[illegible] quel [illegible] ses [illegible] de [illegible] ses [illegible], poursuivis, [illegible]?

Ce sont d'après [illegible] ces [illegible] qui [illegible] une [illegible]
[illegible] de [illegible] la souveraineté et le propre tendances? L'opposition malgré
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] Vingt-cinq ans ! C'est l'opinion de M. Prévost. Il faut le voir tourner autour de son bureau, [illegible] [illegible] [illegible]

le pape et le cléricalisme, le budget, les anomalies de la justice civile, les 124
lenteurs de la justice criminelle, et tant d'autres sujets de harangues, le thème est assez large pour donner grassement une popularité pendant trois législatures.

Déjà la députation du député est entrée en campagne, et la foule ~~[illegible]~~ s'est déjà montrée à ses homélies sur la Pologne. Si le rengaine suffisait à de certains, attestés par une prime au maillot, ils ont de la pâture pour longtemps.

Le nom de Pologne nous amène à la politique étrangère de M. d'Alton digne pendant de la politique intérieure. L'une et l'autre n'ont d'autre règle que la raison du plus fort du moment. Car chez lui, la passion n'est que l'art d'en faire. J'accuse la sainte révolutionnaire de n'avoir d'autre diplomatie que la propagande du crime. La Vierge ne mérite pas ce reproche. Elle a horreur de la propagande, active ou non, et n'a pas été une politique d'équilibre ou de conquête. Son principe est une idée, et la nôtre, toujours le profit. Il ne faudrait pas là-dessus remonter jusqu'au berceau d'Eden. Rien de sensible et de matériel comme nos désirs et nos querelles. Il vaut mieux en rire, selon la colère ou l'ingénuité.

Qu'est-ce que la Sainte-Alliance qu'il a été autrefois convenu d'exécrer ? C'était du temps de la chère monarchie Constitutionnelle. Il était fort désirable d'associer sur le vestige militaire et le trait à bouleverser la carte du vieux continent il n'y allait pas de main morte : alliance intime avec Nicolas pour régler à deux les destinées du monde ; l'Angleterre chassée de la Méditerranée, Corinthe à la Grèce, le Rhin à la France, la Pologne à la Prusse. Ce magnifique échafaudage était placé splendidement sous les auspices de Napoléon le grand. Nous citons :

« Réunir la Pologne à la Prusse, en stipulant toutefois des garanties pour la liberté intérieure, ce serait remettre la Pologne dans la position qu'elle s'était choisie elle-même à l'époque de la plus grande indépendance. La Pologne renaîtrait mais comme elle a besoin de protection, elle vivra sous celle de la Prusse. »

Partagée par le traité sous la protection de la Pologne ! La France de 1814 ne comptait que quinze millions d'âmes. La Pologne entière n'en a pas moins de vingt-cinq millions. Si notre diplomate n'entend parler que du royaume proprement dit, ce n'est pas la Pologne des Polonais, ce n'est qu'un lopin. Peu importe dans

dont au répartiteur. On dispute des Trompeaux, on ne les consulte pas. — Continuons l'exposé du programme — c'est tout :

« que la France se développe militairement et industriellement dans l'Afrique du Nord, qu'elle reporte sa dernière borne de Metz à Mayence ; que la Russie soumette les populations du Caucase, impose à la Perse une royauté qui la civilise, qu'elle reflue et s'étende en Orient. La domination de l'Angleterre sur toutes les eaux est trop odieuse. Pour la balayer de la Méditerranée, la France doit y appeler la Russie. Voilà la politique que nous offrons aux méditations des hommes graves. Nous ne l'avons pas inventée. Elle était celle de Napoléon au Congrès d'Erfurth et celle de beaucoup d'esprits éminents. Elle n'attend plus que la sanction de l'opinion publique. »

Il attendra peut-être longtemps, réalisée à nos frais la société [illegible] du Nord d'Erfurth, ne voilà-t-il pas une belle imagination ! Comment ! En 1808, Napoléon, chef [illegible] traite avec la Russie au détriment de la frontière du Rhin que la France possédait depuis trois siècles de son histoire, pour le plaisir d'une vague alliance ! Quelle fantaisie ! Mais le partage d'Erfurth ne tient pas debout. Il ne le partagera jamais. En 1841 cette impudente assertion il appelle cela une invention de Napoléon. Ce n'était pourtant pas par malice dans le temps. Au contraire.

Notre grand politique doit être à bout d'artifices. Il n'a pas réalisé un seul de ses projets exécutés en partie, la partie russe. La carte en relief [illegible] à Berlin, a révélé le fait de tactique : [illegible] faciem [illegible] appellant, le désert est en paix, la population a fui. Salue-t-on [illegible] à Berlin ? Applaudira-t-il aujourd'hui à notre diplomate ? Ne le croyons pas. Mais [illegible] de ses projets. Tandis que son programme Russe s'accomplissait en Orient, il a tiré de bon dans les alliances. En 1841, il criait : « à bas l'Angleterre ! Vive la guerre ! » En 1868 il crie : « À bas la Russie ! Vive l'Angleterre ! » il doit être un peu pâlard de ses succès diplomatiques. Hélas ! chagrin passager ! il redeviendra Russe sur le [illegible] et tout sera pour le mieux dans le meilleur.

Et telle est la valeur de ces élucubrations belliqueuses du nouveau Richelieu, [illegible] la révolution de Février. Voilà le pourfendeur [illegible] métamorphosé

[illegible] solitudinem fecerunt, pacem appellant !" Faire un désert, c'est ce qu'ils appellent pacifier

en abbé de Saint-Pierre, pour le fond s'entend, car dans la forme, ses vociférations de paix sont autrement enragées que ses réclames de guerre. Il se précipite écumant de rage, sur la manifestation Polonaise du 15 mai, la trépigne, la trépigne, la déchire. « Foin de la Pologne, devenue l'alliée de la Révolution ! il l'enfoncerait plutôt sous terre de ses propres mains. L'heure sonnera un jour de l'exploitation sentimentale. Mais en 48, il n'y a qu'un long hurlement dans le camp rétrograde : « Mort à la Révolution et à ses alliés ! »

Le Batailleur du XIXme siècle est devenu un quaker au bien public, un quaker terriblement bilieux. L'Italie invoque le secours de la France. Il répond par un sermon en trois points sur l'impuissance des baïonnettes et sur la force irrésistible de l'idée :

« La France doit-elle aller, tambour battant, mèche allumée, proclamer la République à travers l'Europe ? Non ! et pourquoi cela ? Parceque la Démocratie est une idée et n'est pas une Canonnade ; parceque la guerre ne forme rien, ne transforme rien, ne convertit rien et qu'elle ne laisse après elle qu'une bouffée de fumée... La [illegible] que la page tournée de l'Evangile, la politique convertie en religion. Quelle a été la propagande de l'Evangile ? Le premier apôtre a-t-il pris l'Epée ? [illegible], il a pris le bâton, et c'est en sandales, la paix sur les lèvres, qu'il a conquis [illegible]. Une fois cependant, le christianisme a posé le bâton pour saisir l'épée ! Ce fut au temps des croisades, et lui qui avait conquis le monde avec une parole, ne put pas, même avec des millions de lances, conquérir un tombeau !... La paix fait l'idée, l'idée fait la liberté. Que reste-t-il d'un combat ? Ce qui reste d'un coup de canon, un vide parcouru par un boulet.... Laissons donc les peuples s'affranchir eux-mêmes, à l'heure dite par la Providence. Ne donnons pas un coup de pouce à l'horloge de la liberté, car nous avançons l'aiguille sans avancer le temps. »

Et pourquoi cet amphigouri, cette logodiarrhée ? Pour empêcher une guerre révolutionnaire qui eût consolidé la République et coupé court aux complots de la Réaction. À tout prix, il fallait empêcher ce malheur. Il n'y coûte à M. Pelletan qu'une façon nouvelle d'écrire l'histoire chrétienne.

« une fois seulement, dit-il, le Christianisme a posé le bâton pour saisir « l'épée, et lui qui avait conquis le monde avec une parole, ne put pas même, avec « un million de lances, conquérir un tombeau. »

Oh! marchand de phrases! peste exécrable! — Si le christianisme avait conquis le monde, — avec une parole ou autrement, — qu'avait-il besoin de conquérir un tombeau! Le tombeau pouvait-il se trouver ailleurs que dans le monde? — Le Christianisme n'a jamais posé ni l'épée ni le bâton. il n'a point d'autres armes. Qui a exterminé seize ans les Saxons, par le feu, le fer et les supplices? Qui a reconquis l'Espagne sur les Maures par huit cents ans d'une lutte sans merci? Qui a égorgé et martyrisé, le Crucifix en main, les populations du Mexique et du Pérou? Et les Albigeois? et les Vaudois? Et les Hussites? Et les peuples de la Baltique, massacrés par l'ordre Teutonique? Et les guerres de la Réforme? ! et la Guerre de trente ans? Quinze siècles de l'histoire donnent un démenti de chaque jour aux audacieux mensonges du phraseur royaliste. Le christianisme n'a procédé que par le fer, par la torche, par le pic, par le bûcher, par les tortures. il a fait la guerre des messes sur les champs de bataille, la guerre de l'assassinat au fond des cachots. voilà les vandales et le bâton de l'apôtre!

C'est avec ce misérable verbiage que les bateleurs mystifiaient le peuple en le conduisant aux abymes. Voyez-vous l'impuissance de la guerre démontrée par les insuccès des croisades? Mais, si les chrétiens n'ont pu reconquérir un tombeau, [illegible] l'avaient-il perdu [illegible] par les lances de l'islamisme? Les Mahométans n'ont-ils pas conquis [illegible] sabre la moitié de l'Empire Romain qui était chrétien, [illegible] partie de l'Inde qui étaient idolâtres. Sans les bandes de Charles Martel, l'Europe aujourd'hui ne serait-elle pas musulmane?

« La guerre, s'écrie notre jongleur, ne forme rien, ne convertit rien, ne transforme rien! » Et lui-même, peu auparavant, il voulait par la guerre le [illegible] les Empires, transformer l'Europe, former un nouvel ordre de choses! Où est la pudeur? Où est la conscience?

il ajoute: « La République n'est que la page tournée de l'Evangile. Quelle a été la propagande de l'Evangile? Le premier apôtre a-t-il pris une épée? non, [illegible] bâton! Que n'a-t-on fait de même, en 48, avec les Charlatans!

« Laissons le peuple s'affranchir lui-même, » prêche l'hypocrite. [illegible] attend ! Quand sera-ce fini, et cet autre qui le guerre demande à grands cris l'expédition de Rome. — Pourquoi ? Le peuple romain fut affranchi lui-même, a reçu un gouvernement détestable et maudit la République. — Ces prédications à son cœur. Le ton change aussitôt et le projet aussi. Mais ce qui ne change pas, c'est la perfidie du langage.

Pourquoi, dit-il, cette allusion, cette cocarde et cette carte de Pologne ? Nous ne voulons pas avoir une vaseille intervention. La puissante diplomatie n'agit pas seulement à Rome, elle a partout un double catholique. Toutes les nations qui communient en elle ont intérêt à sa conservation. Mais, dira-t-on, il n'y a pas de religion d'état, la constitution veut l'égalité pour le catholicisme. Ce mot ! Nous le savons. [illegible] Qu'il commence par compter à Singapore, à New-York, à Melbourne, à Sydney, à Hong-Kong, à Yokohama, à Pékin, à Calcutta, à Bombay, à Madras, à Pondichéry, à Saïgon, à Tahiti, à Nouméa, à Alger, à Oran, à Constantine, à Bône, à Philippeville, à Tunis, à Malte, à Corfou, à Athènes, à Smyrne, à Constantinople, à Jérusalem, à Beyrouth, à Damas, à Alexandrie, à Le Caire, à Suez, à Port-Said, à Zanzibar, à Mayotte, à Nossi-Bé, à Tananarive, à Diego-Suarez, à Sainte-Marie de Madagascar, à Mascareignes, à Saint-Denis de la Réunion, à Saint-Pierre et Miquelon, à Fort-de-France, à Pointe-à-Pitre, à Cayenne, à Nouvelle-Calédonie, à Wallis et Futuna, à Tahiti, à Papeete, à Nouvelle-Hébrides, à Port-Vila, à Nouméa

[illegible] à l'aide, catholiques!" hurle le pape, "[illegible] m'ont détrôné!—" Vite [illegible] sceptre!" écrit le même page hors de lui. "Vite une armée pour châtier ces [illegible] traîtres! Le misérable violentait le saint pontife, en lui imposant une discipline. [illegible] Hercule! vengeance! courez! pas une minute à perdre!" En effet, les Romains avaient appris que le tribunal de l'inquisition, cette atteinte à la discipline ca-[illegible] on a remis [illegible] l'ancien [illegible] rétabli.

L'inquisition fait elle de droit partie intégrante du catholicisme, et [illegible] peut-on toucher sans porter la main à l'arche? La suppression du saint-office est-elle attentatoire à la religion, qui trouble, dit-on, les consciences catholiques? Oui, [illegible] dit-on, l'encyclique est aussi de Grégoire. Les Romains n'avaient-[illegible] tort de voir dans le grand code du catholicisme, et d'demander qu'on [illegible] l'appareil de ses rouages, dans ce nouveau Christianisme élevé jusqu'à la [illegible] civilisé.

Les Romains avaient donné le pouvoir temporel, laissant le pontife [illegible] de son autorité spirituelle. Sous l'ombre d'indépendance dans le cloître [illegible] Vatican, l'autocrate [illegible] à l'encontre de la République Romaine le [illegible] entière, [illegible] sans doute, à chacun le droit. Mais il faut à [illegible] la République et on tient à défendre contre elle le Catholicisme qu'elle [illegible] dans la stratégie [illegible] ainsi dans le chef-d'œuvre de [illegible] on croirait [illegible] voir le numéro du journal l'*Univers*, et la morale [illegible] semble [illegible] faite pour couvrir les sophismes et le mensonge.

Le [illegible] secrétaire [illegible] a méconnu sa vocation, celle de l'héroïsme [illegible] Journal de la Vérité le [illegible] possède au suprême degré ces trois vertus de fond [illegible] spécifiques, la sophistique, la violence. On ne désespérait pas, dans tous les rangs de la [illegible] politique, un Drôbat qui allât à la cheville du jésuite tordu de Rome électorale, dans la [illegible] circonscription.

Ce temps est aujourd'hui ce qu'il était il y a dix-huit ans, un [illegible] tel comme Guizot, tous deux hérétiques et tous deux papalins forcenés. Il suffit de [illegible] ce qu'il était alors, ce qu'il écrit encore pour reconnaître un des plus artificieux adversaires de la pensée moderne. En principe, de même qu'en politique, il n'est qu'un soldat de [illegible] le corps ecclésiastique lui a confié un commandement. C'est un chef ennemi [illegible] place.

« je suis un homme d'ordre », dit-il quelque part, (Nouvelle-Babylone 177
pag. 4-1862). Nous l'avons déjà fait remarquer, un chacun est homme d'ordre, et la prétention spéciale à ce titre serait une insolence, si elle n'était l'enseigne d'un parti. Le soi-disant parti de l'ordre, de 48 à 52, n'est que le parti de la Contre-Révolution. « je suis un homme d'ordre » signifie simplement : « je suis un Contre-révolutionnaire. »

« Mr Littré a dit encore (Nouvelle Babylone) : « je crois en Dieu de toute mon âme. » Cela ne m'étonne point de cette âme impitoyable. Elle avait déjà lancé cet arrêt de proscription : « ni feu, ni lieu, ni Dieu ! » un mot du moyen âge

Lisez dans le Courrier du Dimanche (nos des 27 9bre, 4 et 11 Xbre 1864) un article intitulé : la liberté de conscience, une pièce de logogryphe, plein d'ambages, de replis et de faux-fuyants, l'œuvre équivoque d'une plume qui se tient à la main et louvoie en cherchant l'ombre. Le Député du faubourg St Antoine a certains ménagements à garder dans son intérêt du jour et n'ose pas dire toute sa pensée. Elle perce [illegible] c'est une protestation de vieil Christianisme, avec [illegible] aux mystères, aux dogmes et aux miracles, le tout vernissé de tolérance et saupoudré de respect.

Le début, défense de Mr Renan expéditive et aux airs cavaliers, fait savoir aussitôt un tempérament d'ancienne philologue et un plaidoyer en faveur de l'orthodoxie [illegible] « Il y a prédécesseurs » et le rhétorique finaud de l'ex-secrétaire [illegible] Chapelle, ce vrai type de région du oui et du non, ce coup d'encensoir [illegible] avance le coup de trique. Ainsi, les réquisitoires contre la liberté de la presse, contre la liberté de réunion, ont toujours un exorde ou un épilogue que le accusés ne prennent jamais au sérieux et la solidarité des complets conclurent sans faute à l'abandon, une apologie et toujours le préambule d'une condamnation, et l'éloquence, une procuriale la prélude d'une apothéose. C'est perpétuellement la Comédie des faux Souverains.

Le bon gâteau pour Renan se transforme bientôt en écrémeur, [illegible] engage à se dévoyer sur la divinité de Jésus. Bien à-propos, le rétrograde se démasque [illegible] l'homme a besoin de Dieu, puisqu'on trouve Dieu dans son [illegible] en tout une action, en tout temps et en tout pays. Dieu, en effet, est le dernier terme [illegible] Etat qui l'esprit cesse de comprendre, il dit : Dieu, et c'est cet inexplicable

« qui explique l'univers."

Deux camps sont aux prises, les ténèbres et la lumière, le passé et l'avenir, la foi et la science. Mr Veuillot prend place résolument sous le vieux drapeau dans une seule phrase : "Sitôt que l'esprit humain cesse de comprendre, il dit : Dieu." parole terrible qui, dès l'origine, a tenu l'esprit humain à la chaîne et s'efforce encore de le retenir. La foi dresse cette barrière sacrée sur la route du siècle, en criant à l'homme impie : à genoux ! "tu ne passe pas !" La science lui dit froidement : "debout et passons" et ils passent. Mais l'obstacle se relève plus loin. De nouveau, la foi crie : "Halte !", et la science : "en avant !" l'obstacle est franchi. Ainsi se poursuit la lutte entre la foi exigeante et la science sereine, l'une qui heurte son mot pleins de sang, l'autre qui sourit et marche sans répondre. Dieu, c'est le mot qui prétend tout expliquer, qui n'explique rien et qui interdit toute explication. C'est le mot qui réjouit la paresse et l'orgueil, en faisant de l'ignorance le savoir. Il est faux qu'en tout temps et en tout pays, "sous une forme ou sous une autre" on trouve Dieu. Mais fût-il vrai cette unanimité de temps et de lieux, ne serait qu'une présomption d'erreur. Tous les hommes, sans une seule exception ont cru durant des siècles, que le soleil tournait autour de la terre, et le monde s'est vieilli à cette attitude avec la preuve du contraire. Le progrès consiste toujours dans l'évanouissement successif des vieilles illusions. Quand le vaste bercail des inquisiteurs, de la protection de Dieu maintenant comme autrefois, aura disparu, l'esprit humain, là où il cesse de comprendre, ne dira plus : "Dieu !" il dira : "cherchons." [illegible] des prédicateurs de la superstition viennent conter que "Dieu seul explique l'univers", on leur offrira [illegible] Chaix-Ontan.

Que Mr Veuillot soit toujours en 1866 le rapetisseur de 1848 son langage en est l'attentat aux répliques. Dans un article du Univers du [illegible] janvier 1865) il s'écrie d'un ton d'inspiré : "Si la République succombe, pauvre [illegible] elle quittera Rome à son tour. mais le pas d'un pape pèse d'un tout autre poids que n'a pas dix ans. Rome, la terre où il met le pied la tient penché de ce côté." On se parle qu'une idole avec cette emphase de mélodrame. Le pape pèse tout juste du poids de l'épée qui le soutient. La tiare n'y ajoute pas un gramme, et le jour n'est pas loin peut être qu'il ne trouvera pas un coin de terre où asseoir le pied. La terre du moins ne pèsera plus autant de gagné pour l'équilibre.

Certes, on ne connaissait, Mr le publiciste du Univers du Dimanche, ses [illegible]

Bien public, de la nouvelle Babylone et de tant d'autres, pieuses brochures, a fait tout bonnement le procès d'archichristianisme. Eh bien, par une aventure de notre temps d'hérétiques, à protestant papiste, l'émule de Mr Gerbet, frère de Mr l'abbé Dupanloup, le grand-orient et la académie l'ont dénoncé à l'univers comme Attila catholicaliste. Risum teneatis! (1) Il en résident de la loge Lemaire — qui! a déchaîné sur le monde toutes les vengeances célestes, le choléra, la famine la peste, l'engeot bovine l'oïdium, la maladie des pommes de terre, les inondations, &c &c, car tout cela est céleste, je ne fais doute! — grand dieu! dieu d'un grand nombre, lui, Mr Gilbert, le promoteur de l'expédition romaine, le champion du sac et de l'inquisition? —

Hélas! oui. Que voulez-vous? La Franc-maçonnerie est en vogue. On s'affilie. C'est une grande puissance. à Paris, un député doit y avoir l'œil le plus fendu. Il faut être électeur avant tout. Or, conformément à la période de philosophie, l'Op- rédacteur de l'Univers a adopté un armagnac libéral. Il tonne avec bruit le dos au passé en disant expressément qu'on l'en souvienne (2) il faut donc prêcher d'exemple. Voilà tout justement ce vaisseau qui s'appelle l'avenir. C'est son affaire. Notre homme s'y précipite. Il y respire l'air nouveau d'enthousiasme. Loge! donc! un orateur de l'opinion gauche un ex-constituant, un vieux légiste qui doit connaître depuis vingt ans pour y découvrir les prescriptions de 48, Rome l'orgue affamé de chair républicaine? et quant à la fraternité, ne cherchez pas. Vénérable, d'emblée!

Cependant la loge continue à se remplir de libres penseurs, bien du vieux et du plus scandaleux de spiritualisme se fâche de leur chef de bile. Bientôt le déiste, le christicole, le papalin se trouve seul au milieu d'un réceptacle de mécréants. Il frémit. Il se que faire. Un éclat! donner sa démission! Diable! c'est dangereux pour la candidature. Un autre été retirer président du sabbat!... impossible. Notre jeune n'était pas pour l'eau bénite de si peu. Il prend un moyen terme qui sauvait tout, le fond et les apparences: il reste à son pied dans la loge. La loge se passait très bien de lui et l'avait oublié. Séparation à l'amiable.

Mais.... ô malheur! paraît le programme d'extermination écrit qui ébranle le ciel et la terre et les enfers. La loge en mise en commotion (ce qui veut dire c'est le mot) ces francs-maçons sont d'une poésie! Le grand-maître fulmine, l'évêque lance l'anathème. Ils n'ont garde l'un et l'autre d'oublier le nom du président, un nom connu!

(1) Risum teneatis, tenez-vous les côtes. (2) Lenepe du article Veuillot

20 ils l'citent avec malice. Hélas! eux aussi l'ont jugé sur la casaque du jour et le
froment; pour un antéchrist ils ne l'ont pas lu, les barbares! ils ne l'avaient pas le premier
mot de ses brochures rhétiennes, ni de sa campagne papaline, ni du Bien public, ni
du Louis Célestin. 11 7bre 1848. J'avais dit! que les hommes, sans parler des Evêques et des
généraux, ont la vue et la mémoire courtes! il suffit de quelques semaines et de quelques
grimaces pour refaire une renommée de parti. Aujourd'hui ne te souviens plus d'hier.

Voyons cependant ces mémoires. Ces Messieurs sont presqu'excusables. Gabriel
au lit malade. Mr Pelletan dans tous ses rôles a de attitudes si violentes, une même
saveur, que il faut vraiment l'aimer. à nous, bien. mais que la contre-révolution
[illegible]. Il a vu à redouter de lui tout au contraire, il est une de ses futures espérances
La Démocratie, pauvre aveugle, n'a pas eu pour illusions, ce même bonheur que les
autres. ils se trompent comme elle sur les hommes, mais toujours à leur avantage, elle
toujours à son détriment. Cette aventure de la loge l'avenir fait de Mr Pelletan,
ce que sont de tous, un ultra-révolutionnaire. Le détrompement sera une heureuse
aspérité pour les rétrogrades, ce pour la Radicaux, une cruelle déception. C'est la règle.

Il n'y a pas à craindre de forcer de mentionner une dernière palinodie
de notre Voltaire. ce lecteur doit être plus las que nous de ces redites éternelles. Encore
un effort - il en a quitté. La question de Pologne se présentait en 1864 comme une
magnifique piédestal de popularité. Ce n'était plus ce que le Monarchique Empereur
redoute par dessus tout la guerre révolutionnaire, on vit, l'ignare ministre!
[illegible] à la fois d'égalitaire, de religieux et d'affranchissement. Un instinct
absolument dominait en faveur de cette cause l'unanimité des opinions. Le clergé
[illegible] la révolte, les Démocrates la délivrance d'une nationalité, les politiques
l'affaiblissement de la Russie. Je néglige l'accord de tant d'ennemis mortels, n'entre
point dans notre sujet. Il nous suffit de le constater.

L'occasion était précieuse. Mr Pelletan la saisit aux cheveux. La
plume laissa tomber une éternelle malédiction sur la tête des trois spoliateurs,
Catherine, Frédéric et Marie-Thérèse. très-bien. mais le vol n'est pas d'hier. il date
de 1772. c'est se rappeler bien tard ce vieux crime. Pourquoi l'éloquence du justicier

dormait-elle en 1848? ..... je me trompe, pourquoi s'est-elle déchaînée en véritable Bacchante contre une guerre de Pologne? — "Plutôt les cosaques que la démagogie!" va-t-il répondre comme feu Remieu. — Soit! mais, en 1841, sous la monarchie bien-aimée, notre journaliste-diplomate, dans son remaniement de la carte d'Europe, fesait cadeau de la Pologne à la Prusse.

Son indignation contre les brigands du Nord n'était alors qu'un futur contingent. Car il coopérait lui-même au brigandage par un nouveau trafic de la victime, de compte à demi avec les bourreaux. il vendait à Frédéric-Guillaume la Pologne contre le Rhin, et Nicolas devait signer au marché, s'il vous plaît. L'affaire a manqué. les monarques n'ont pas donné leur consentement, et le maquinateur en a été pour sa vente de la Pologne sur le papier. Après un si honnête commerce, comment faut-il prendre ses éclats de douleur et de colère? Que penser de ses larmes sur la pauvre morte, de ses imprécations contre les assassins, lorsqu'il vient lui-même de leur proposer un cinquième assassinat? il traite la Pologne comme la liberté. un jour il l'égorge. le lendemain, il la colporte, tout éplorée dans ses bras, cette fille chérie. Autres temps, autre [illegible]

Où s'arrêtera le macairisme politique? Hélas! il n'a point de limites. On cherche des convictions. On ne trouve que des intrigues et des perspectives. La Démocratie a ses recettes et ses beaux-fils, son libéralisme industriel et son agiotage. Ce négoce est libre et sans dangers. Le peuple est bon prince. Rien ne le lâche. La miséricorde est inépuisable pour les cupidités, les défaillances et les [illegible]

L'ex-secrétaire intime du Seigneur de Saint-Point connaît à fond cette débonnaireté des multitudes, et nul ne s'entend mieux à l'exploiter. Rhéteur [illegible] sorti des antichambres royalistes et des corps-de-garde de la

92 dictature Africaine, il a transporté dans les ateliers son industrie politique en chômage. Le fonoyeur des clubs et de la presse est devenu un tribun de hustings et un chevalier-errant de la lettre moulée. Bon courage et bonne chance, fils de Danielle et de Loyola, pousser votre pointe doctrinaire. Soufflez au peuple la haine des révolutions. Reprochez à la pauvre fille de Sévère son propre sang que vous avez répandu et les proscriptions qui l'ont anéantie. Broquez, la crinière hérissée, ce malheureux drapeau rouge qui s'est laissé décrocher aussi paisiblement qu'un bouchon de paille. Surtout, continuez à poursuivre sans merci les termites qui ont rongé le trône constitutionnel de 1830, et ne leur accordez de répit ni dans la prison, ni dans l'exil, ni dans la tombe.



Définitif

Carnot

181

Mr Carnot est le fils de son père, comme le Général Cavaignac et Mr Garnier-Pagès sont les cadets de leurs aînés. C'est à ce titre que ~~qu'ils~~ tous trois ont gouverné la République, ~~tous les trois~~, sans doute en vertu du principe Républicain qui proscrit l'hérédité politique. Ne parlez pas, dans ce camp, de Roi héréditaire, les cheveux se hérissent. Mais pour les membres d'un gouvernement, provisoire ou non, pour les ministres, ~~les~~ Préfets, magistrats, généraux, Académiciens, gardes champêtres, geôliers, &c, la survivance est de droit; et ce droit saisit l'occasion de s'affirmer ~~avec plus d'éclat~~ impérieux, si par hasard, l'héritier est un saltimbanque, un idiot ou un ennemi. Ainsi, MM.rs Garnier Pagès, Carnot, Cavaignac, ont été provisoire, ministre, Dictateur, uniquement par la grâce du nom, moyen ingénieux d'extirper l'idée de Dynastie.

(~~Cette tactique est merveilleuse surtout d'ensemble et de spontanéité~~) Si, par impossible, les fortes têtes venaient à ~~l'oublier~~ méconnaître un instant cette légitimité, le peuple se lèverait comme un seul homme pour les rappeler aux principes. C'est une double et permanente protestation de la Démocratie contre ~~la noblesse et la Royauté~~ les nobles et les Rois. ~~Il ne faut donc pas s'étonner~~ Qu'on s'étonne maintenant si la République, repiquée sur notre sol, y pousse de si profondes racines. Le terrain n'est pas préparé tout exprès pour elle par ~~l'onomalâtrie (1)~~ le culte des noms?

Mr Carnot est ~~donc~~ un de ces demi-dieux inscrits sur l'Armorial ~~démocratique~~ Plébéien, et il a trouvé, lui aussi, un bout de sceptre dans son berceau. Son génie ~~naturel~~ propre l'eût fait ~~un~~ notaire ou ~~un~~ mercier. Son origine

(1) ~~Onomalatrie, culte des noms, adoration des noms.~~

l'amène sous ma plume comme sujet d'épopée. Hélas! où l'épopée va-t-elle se nicher! mais il le faut.

Je chante le héros qui régenta la France
~~sans qu'il droit de conquête~~ et par droit d'ineptie et par droit de naissance.

Ce héros, suivant l'usage, avait une grande ambition. Il en avait ~~même~~ de plus aussi une petite. La petite, c'était de jouer un rôle, la grande, d'être un fac-similé de son père. Il avoue lui-même sans fard cette haute prétention dans sa lettre du 29 août 1839 aux électeurs de la Seine : « Je me suis habitué à en faire (de Carnot l'ancien) ma boussole morale et politique. Jamais je ne me suis trouvé en présence d'une position difficile, d'une circonstance grave sans me demander comment il aurait agi, pour tâcher de l'imiter. »

C'était ~~le~~ prévenir le public qu'en le nommant, on ~~n'envoyait~~ n'envoyait pas un homme à la chambre mais ~~une épreuve galvanoplastique, la reproduction moulée d'un~~ contrefaçon, un singe... non ~~[illegible]~~ la photographie d'un [illegible] Deux médaillons-ci orgueil d'être, dans la peau de Carnot fils, un ~~[illegible]~~ avatar de Carnot père, a-t-il été justifié? Possédons-nous un double du ~~[illegible]~~ célèbre décemvir? ~~Ce trois en effet que le député est une photographie du conventionnel c'est-à-dire un calque trait pour trait, dans des proportions pilliputiennes.~~ un double, pas trait à part, [illegible] ~~[illegible]~~ un calque, l'illiputien ~~[illegible]~~ Pour apprécier la copie, il ~~est donc indispensable de~~ faut connaître l'original. Voyons.

Tous les arts et métiers ont dans les régions d'outre-tombe un représentant sorti de leur sein, et qu'ils fêtent par des réjouissances annuelles, St Crépin pour les cordonniers, St Fiacre pour les cochers &c. Le grand Carnot est de droit, certainement, le patron des Girouettes, comme ~~le plus illustre~~ ~~prototype~~ le plus illustre de la corporation. Membre du comité de salut public, du club de Clichy, ministre et tribun du Consulat, ministre, général et comte de l'Empire il a été tour-à-tour, selon les temps, avec le même zèle et la même solennité, Ultra-Jacobin, Royaliste, Napoléonien. Par quel phéno-
-mène

le même homme qui signait au comité de salut public les listes du tribunal révolutionnaire, a-t-il été, lui membre du Directoire, Fructidorisé comme Clichien-Royaliste, en compagnie de Pichegru, Lafond-Ladebat, 99, pour se retrouver bientôt ministre du 18 Brumaire, puis Tribun, puis Gouverneur d'Anvers, puis ministre des cent-jours et Comte de l'Empire? C'est vraiment trop d'incarnations pour une seule existence. Le bon goût ~~commandait de répartir~~ voulait au moins qu'on répartît cette Kyrielle de transfigurations sur une série de renaissances dans l'humanité. demande plutôt à Pierre Leroux.

Carnot n'apporta au pouvoir ni le fanatisme d'une conviction ~~forte~~, ni l'entraînement d'une nature sensible; ~~ni l'inflexibilité d'un système~~. En dépit de ses épaulettes, c'était simplement un Bureaucrate fourvoyé dans une tourmente. Il se cramponna des deux mains à son bureau, et dépensa tout ce qu'il avait d'énergie et de volonté à maintenir son fauteuil contre les assauts des bourrasques. Le reste ne le regardait pas. Roi, République, Empereur, peu lui importait, pourvu qu'il eût son portefeuille, ses cartons, sa sonnette. Sa place n'était pas à Paris, mais à Vienne. Il était né conseiller aulique de guerre. Fort bien, s'il fût tombé dans ce milieu paisible. Mais lancé en pleine révolution, il avait de tout autres devoirs à remplir, et s'il a fait à merveille sa besogne d'administrateur, il s'est montré le plus déplorable des hommes politiques.

On connait l'arrogante excuse des palinodies, excuse si goûtée des temps de défaillance et d'abaissement: "je sers mon pays, "je ne suis d'aucun parti." — mais ~~les partis réunis sont~~ l'ensemble des partis forme constitue la nation entière. — "je ne suis d'aucun parti!" c'est-à-dire, "je n'ai ni foi "ni loi. Mon parti, c'est mon intérêt. Foin de tout le reste. Je pêche

dans toutes les eaux, je fouille dans toutes les poches. je pends aujourd'hui Pierre pour le compte de Paul, Demain je guillotine Paul pour le compte de Pierre. pourvu qu'ils me paient, je m'inquiète peu du droit. le droit, c'est la force, et je suis à son service, moyennant finance. c'est le plus faible qui a tort. la preuve, c'est qu'il aurait raison, s'il était le plus fort. »

~~celui~~ Qui n'est d'aucun parti est un infâme. les lois de Solon le condamnaient à mort. la mémoire était vouée au mépris chez les Athéniens. mais nous ne sommes pas à Athènes, et les lois de Solon ont été rapportées. les gens qui ne sont d'aucun parti, s'il y en a, peuvent dormir sur les deux oreilles.

« servir la patrie ! » — Dans les époques de transition, dans les temps de guerre civile, la patrie n'a pas toujours le même drapeau. qu'on ne doive jamais s'unir à l'étranger, quelle que soit la bannière du jour, d'accord (1). mais tenir en main tour-à-tour les

---

1) Encore sur ce point, faut-il faire des réserves. le crime de l'union avec l'étranger, c'est l'indépendance de la patrie compromise. si elle ne l'est pas, le crime disparaît. c'est alors la question de principe qui décide seule du tort et du droit. par exemple, l'alliance d'un parti avec la Suisse ne serait point un attentat contre la patrie. car, dans aucun cas, la Suisse seule n'est assez forte pour mettre en péril l'intégrité du Sol. Dans la guerre de 1823, les libéraux français qui combattirent avec les Espagnols, étaient sûrs de tout regarder la victoire de leurs amis comme la victoire de leur pays. un danger, un même inconvénient, un ennemi commun, la Sainte-Alliance et la protégée de la Sainte-Alliance, la France, auraient fait naître entre les deux nations une solidarité qui les aurait forcées à marcher ensemble. Si Louis XVIII eût déclaré la guerre à l'Espagne, il aurait fait un acte de parricide. Français, vous ne devez pas servir la France de cette façon. Mais vous devez servir la liberté, même chez l'étranger, quand elle est opprimée par la force. Napoléon avait raison de dire : « Le sol de la patrie est partout où flotte son drapeau. » Il entendait par là, que le drapeau de la France, c'était la liberté, l'égalité, la civilisation, le progrès. Ce drapeau, il l'a porté à travers l'Europe, et il a bien fait

drapeaux opposés, c'est le fait d'un apostat. Siéger au comité de salut public, ce gouvernement de la hache, et ~~quatre~~ trois ans après, comploter au club de Clichy avec les royalistes échappés à la hache du comité de salut public un tel scandale est-il justifiable par le revirement de l'opinion ? si l'opinion change, que l'homme d'une idée se retire et ne passe pas comme un condottiere au service de l'idée contraire.

Carnot, membre du Comité, organisait en 94 la victoire de la révolution sur l'étranger. Membre du Directoire en 97, il tramait le retour des Bourbons, c'est-à-dire le triomphe de l'étranger sur la Révolution. Et toujours beni. Et par quel chemin avait-il ainsi passé d'un pôle à l'autre ? par celui de la vérité, ou ~~du~~ de la conviction personnelle ? non ! par le caprice du flot qui portait avec furie à la république jusqu'en 92, et avec non moins de violence au royalisme, depuis le 9 thermidor. Que lui importait la direction du courant, pourvu qu'il fît fructifier sa fortune ? (1)

Soit, ~~cette fois~~, sa barque chavire, mais il est prompt à la renflouer. Le 18 Brumaire a substitué violemment le régime du sabre à la liberté républicaine. Carnot accourt de l'exil où l'avait jeté Fructidor. Sous lui qui est Bonaparte ? l'ennemi de ses deux opinions successives, celle de 93 et celle de 97, l'homme qui menaçait de l'armée le club royaliste de Clichy, qui a dispersé par les baïonnettes les révolutionnaires des Cinq-Cents. Mais admirez la sublimité du sacrifice. Dans son dévouement pour la patrie, Carnot n'hésite pas à ..... accepter le portefeuille de la guerre. Son fils Hyppolite en pleure d'enthousiasme probablement aussi, fidèle à sa règle, il pleure de ~~douleur chagrin~~ n'avoir pu cette fois suivre l'exemple paternel. Pardonne-lui,

(1) Voir la note aux pièces

Mère du grand Carnot, à l'impossible nul n'est tenu.

Pendant l'aventureuse campagne de Marengo, un conciliabule patriote avait délibéré sur le nom qui pourrait remplacer le premier consul, en cas de mort ou de défaite. après avoir hésité entre Moreau, Lafayette et Brune, le choix s'arrêta sur Carnot, jugé seul en état de rallier les partis, apparemment parce qu'il les avait tous joués. triste symptôme de la décomposition universelle! l'homme de la situation, c'était l'individu sans drapeau et sans conscience. La République était bien morte. il est inutile de pleurer les larmes sur le 18 Brumaire.

Bonaparte ne pouvait se piquer de beaucoup de tendresse pour cet héritier de contrebande. Carnot s'en aperçut et cette découverte lui ouvrit soudainement les yeux sur d'horribles défauts qu'il n'avait pas soupçonnés jusques là chez le maître. « cet « homme, dit-il, ne marche que droit. il lui faut des ministres pour la « forme, des ministres à lui et non des ministres Français. je ne serai pas « long-temps à lui. »

Ne pas s'accommoder de Carnot, c'est perdre évidemment la qualité de Français. après quelques tergiversations il sortit du ministère. mais sur ses antécédents on peut bien croire qu'il ne lâchait pas sans douleur le cher portefeuille, et pour tenir ouverte la porte de rentrée, il s'avisa d'un nouvel accès d'héroïsme que nous copions textuellement dans les mémoires de Mme sa fils

« au moment de quitter Paris, Carnot ayant eu
« connaissance indirecte d'un complot qui menaçait Bonaparte,
« lui écrivit la lettre suivante :

Citoyen premier Consul,

« Je viens d'être averti d'une manière positive qu'une conspira-
« -tion se forme en ce moment contre vous et qu'on veut attenter
« cette nuit même à votre vie. Je me fais un devoir de vous prévenir.
« La personne qui me donne cet avis est la même qui me prévint
« le 17 Fructidor de ce qui devait arriver la nuit suivante, et je
« lui dois en partie les mesures de précaution prises pour me soustraire
« au danger. On prétend que le ministre de la police n'est point
« étranger au complot d'aujourd'hui. »

Salut et Respect. —

Mr Hyppolite ne raconte pas sans un profond attendris-
-sement ce grand acte de vertu, qu'il est prêt sans doute à
copier avec ~~le même respect, que~~ déférence comme il copie tous les autres. C'est bon à savoir.

mais pas sûr ! On s'en doute. Certes, voilà un complot admirablement monté !
La sûreté du premier avis garantit la véracité du second. En
Fructidor, c'était pour la nuit suivante. Cette fois encore, c'est pour
la nuit prochaine. Une personne bien informée, terre Horment, vraiment, qui sait à heure fixe tous ~~on le voit~~. La botte
les complots et ceux du pouvoir et ceux contre le pouvoir, une fée sans doute aux ordres du donneur d'avis !
secrète au ministre de la police est d'un vrai maître d'armes.
~~[illegible]~~ Fouché ~~[illegible]~~ restait pour Jacobin et Carnot ne l'était plus, comme de
raison, depuis que la mode en avait passé. Deux ministres d'une si
belle eau devaient avoir eu maille à partir. La dénonciation est-elle
plus mentoire, vraie ou fausse ? C'est une question à mettre au
concours pour le prix Monthyon.

Nous ne chercherons pas à influencer le jugement du public sur la haute moralité d'une pareille ~~de~~ l'épître. Qu'on nous permette seulement quelques observations historiques. D'habitude, Bonaparte ne laissait pas faisander les conspirations. Que peut-il avoir fait de celle-ci, dont on ne parle nulle part? Personne, qu'on sache, n'a été jugé ni même arrêté à cette date. Cependant le poignard devait frapper la nuit même. Le ministre de la police, chef du Complot, (il ne pouvait pas être simple comparse) est resté ministre de la police. Mr Hyppolite, qui a bien voulu révéler cet épisode à la postérité, aurait dû peut-être l'accompagner de quelques explications. Son père n'aura pas manqué de l'entretenir d'un si grave incident et de ses suites. ~~Par malheur, il faut~~ Il est d'ailleurs en rester aux conjectures.

Carnot, malgré ~~son affectueuse~~ cette tendre dénonciation, ne retrouva un portefeuille que dans les cent jours. Mais 1814 fut témoin de l'un des traits les plus extraordinaires de sa magnanimité. Laissons la parole à son incomparable biographe.

« . . . . . Carnot, dit-il, revint d'Anvers à Paris. Ni « ses principes, ni son rôle dans la révolution, ne lui permettaient « d'accueillir avec joie la Monarchie et les Bourbons. Mais Fidèle « à son abnégation patriotique, il sut imposer silence à ses répugnances « personnelles. . . . . Son adhésion fut non pas sympathique, mais « sérieuse, réfléchie, surtout parfaitement sincère. »

" Pour ne laisser aucun doute sur ses sentiments, il reprit
" la croix de Saint-Louis, dont il avait été décoré avant la Révo-
" -lution. Il fit plus, il se présenta aux Tuileries, un jour d'audience
" solennelle. Mais il en rapporta les plus fâcheuses impressions ...
" Quand le nom de Carnot fut prononcé, Louis XVIII afferta de détour-
" -ner son regard et le fixa obliquement vers un angle du plafond, en
" balbutiant quelques mots inintelligibles, accompagnés d'une froide
" inclination de tête. Carnot passa devant lui sans prononcer une parole
" et sortit. En rentrant à la maison, le front attristé, il dit à ses
" amis : " Cette famille-là n'est pas Française. Nous n'irons pas loin
" avec des gens qui ont gardé toute la Révolution sur le Cœur. "
quelle scène et quel mot ravissant :
" Cette famille là n'est pas Française ! " ~~Le mot est délicieux~~
il vaut bien, comme cynisme, ce que valait, comme naïveté, celui de
Mme de Sévigné s'écriant dans son enthousiasme, après une contredanse
avec Louis XIV : " il faut avouer que nous avons le plus grand Roi du
" monde ! "

Du moment que les Bourbons ne s'empressaient pas
d'offrir un portefeuille à l'abnégation patriotique de Carnot ~~qui fesait les premiers pas~~, cette famille-
-là aussi cessait d'être Française.

Qui ne prend pas Carnot, ne peut être Français.

à quel point l'égoïsme et ~~l'absence de conviction~~ la soif des plus ~~ne peuvent-ils ôter~~ n'ôtent-ils pas le
sens moral et le bon sens ! ~~Dans sa soif du pouvoir~~, Carnot ~~n'avait~~ n'aperçoit pas
l'ombre d'inconvénient ni de difficulté à devenir le ministre d'un Roi, dont
il a guillotiné le frère, la sœur et la belle-sœur. à supposer cependant
l'absurde, je veux dire un Bourbon ultra-libéral et même Révolutionnaire,

Ce Bourbon était-il tenu absolument d'introduire (l'un des régicides) dans ses conseils ~~l'un des votants~~ régicides? il l'a fait l'année suivante pour Fouché, autre caractère de la trempe de Carnot avec beaucoup plus d'intrigue, mais il l'a fait par contrainte, et la chose n'a pas été loin. Il y a une pudeur dans le monde, les hommes sans principes ne s'en doutent pas.

Quel art dans le récit de Mr Hyppolite! quel merveilleux tableau de l'abnégation patriotique de son père! Comme il souligne chacune de ses immolations. Le Curtius moderne fait litière de ses répugnances. (ô magnanimité!) — Son adhésion est sérieuse, — réfléchie, — surtout sincère (ô séraphisme) — Bien plus, il reprend la croix de St Louis. (qui pourrait retenir ses armes?) ~~Est-ce assez de renoncement?~~ — ~~non~~! Il va aux Tuileries. — ~~aux Tuileries~~ (est-ce assez de renoncement?) — aux Tuileries!! — faire sa cour! — ô délire ~~triomphe~~ du dévouement!

Si jamais Henri V nous revient, (dans quelque fourgon) avec quelle hâte le digne fils et duplicata d'un si héroïque père, courra renouveler le sublime exemple de sacrifice laissé à l'admiration de la postérité! — Mais hélas! il n'a pas la croix de St Louis. il manquera quelque chose à la contrefaçon.

Un membre du Comité de salut public, la croix de St Louis sur la poitrine, mendiant dans les antichambres royales les faveurs ~~d'un~~ du frère de Louis XVI, tel est, depuis cinquante ans, le héros-modèle de la Démocratie! — Que l'on s'étonne ensuite de ses désastres!

"Servir la patrie!" — Être aux affaires, manier le pouvoir avoir la considération, les honneurs, les jouissances, régner, voilà le vrai mot. — "La patrie ~~et~~ les principes!" — Dérision, jonglerie. ~~tel~~ Tel est le code des ambitieux à la façon de Carnot, qui exploitent toutes les causes, en se fesant gloire de n'être d'aucune (cet homme). Il est le prototype du fonctionnaire — Mobilier qui fait corps avec le logement et voit, immuable, défiler la procession des propriétaires déménagés. je l'ai dit, c'est le patron des Girouettes.

La longue faveur dans l'opinion a deux motifs: une immoralit

d'abord, cette indulgence pour le scepticisme qui, exploité froidement, ne veut dire, à ce que je pense, ~~[illegible]~~ froidement les tourments politiques ; puis, une bonne soufflure : « il a organisé la victoire ! » un de ces mots que les partis inventent en l'honneur des médiocrités, et que le dédain des adversaires laisse passer. Carnot a organisé l'armée, soit (1) la victoire, c'est autre chose. Pour vaincre, il faut des bataillons, et sans doute l'administrateur qui les forme a sa part dans le succès. Mais c'est le général qui gagne les batailles, avec ou sans l'aide de la fortune. Il a de bons soldats.

Prétendre qu'un plan de campagne soit transporté tout d'une pièce du fond d'un cabinet sur le terrain, à la diligence d'un général sans initiative qui s'exécutera servilement, presqu'en aveugle, des ordres immuables, c'est faire la guerre comme Mr Jourdain fesait des armes, par raison démonstrative, à la condition que l'adversaire veuille bien attendre la parade en tierce avant de pousser en quarte.

Organiser la victoire ! La phrase est pompeuse. On ne l'a pas contredite, parce qu'il n'y a point de ressentiments contre Carnot. On ne tient pas rigueur aux girouettes. Il a servi tout le monde. Les Royalistes ne lui en veulent point pas, parce qu'il a conspiré avec eux au club de Clichy et que son exil de 1815 est une mauvaise note à leur dossier. Les impérialistes l'adoptent à cause des cent jours. Les Républicains ont pris l'habitude d'en faire un héros, ravis une fois de ne pas rencontrer d'opposition. Point d'ennemis, et la Rhétorique en poupe, on fait du chemin.

Mais il n'y a jamais prescription pour les gloires usurpées. La Démocratie, depuis trente ans, a trop souffert des palinodies, des défections et des doubles jeux, pour consacrer à toujours une réputation qui repose sur ces trois fléaux. La tradition de famille des Carnot a été payée assez cher. Il est juste que les torts du copiste rejaillissent sur le modèle qui en est le premier coupable. Mr Hyppolite s'en fait pour notre malheur le sosie politique de son père. Que ce père en partage la peine et reçoive aussi son châtiment des mains de son héritier.

Si des regrets et des plaintes éclataient sur ce renversement d'une vieille idole, nous répondrons qu'il y a des cultes funestes, et le plus funeste de tous,

(1) Voir la note A

celui de Protée vainqueur. Pour sauver ou naufrager la conscience humaine, il n'est pas trop tôt de reporter au dévouement et au sacrifice les adorations trop longtemps prostituées aux pieds de l'égoïsme. Si au milieu des émotions et des épouvantes de la tempête, il y a place à l'attendrissement en face des abnégations sublimes, avec quelle angoisse le cœur se serre devant la gymnastique de ces cauteleux acrobates qui, le pied sûr et sec, cheminent à travers les mille entrecroisements de la mort, non point comme le jongleur de place publique pour ne rien briser, mais afin de ne se point blesser aux ruines qu'ils multiplient sur leur route en se frayant à tout prix un passage.

Que de fois, en l'absence de collègues, la signature de Carnot au bas des listes funèbres n'eut-elle pas complété le nombre fatal qui détachait la hache!.. il signait,.. ... sans lire, d'un geste bref, en homme qu'on dérange, une signature de complaisance, comme maître un tel notaire à son confrère — et il se lavait les mains tranquillement dans son indifférence (?)

Ah! ce n'est point aux hommes de passion, à la fois immolateurs et victimes, malade tordu par les convulsions de la patrie ce n'est point à ceux-là qu'il faut demander compte du sang et des débris, mais à ces cœurs de bronze qui, avec leur sang-froid d'ingénieur, se font une chaussée de cadavres à travers l'inondation pour gagner en sûreté la terre ferme. Que si un frère, un ami, une maîtresse se rencontrent parmi ces matériaux de sauvetage, qu'importe! on est quitte pour ne point regarder au visage..... on signe sans lire.

Certes, ce n'est là ni la foi stoïcienne de Condorcet, traitant du progrès des siècles à venir, un pied dans la tombe, ni la noble confiance de Thouret écrivant pour son fils l'apologie de cette Révolution qui le tue. Dans une si terrible lutte, les âmes sincères savaient choisir un drapeau et marcher à son ombre. L'idée victorieuse renversait tout sur son passage, ennemis et défenseurs. Les survivants de ce grand cataclysme furent les roués. Ils savaient se cacher sous les morts, puis s'en faire un piédestal.

Cette conduite du père, le fils l'a ~~résumée~~ ~~comme une vertu civique~~, dans ~~cette~~ par quelques mots inscrits en tête de ses tablettes politiques: « Personne n'a moins que Carnot flatté « les caprices de l'opinion. Mais personne aussi ne s'est montré plus respectueux

« pour les manifestations ferventes. » traduction : « ~~sur les fondements~~ de la foi
« garder ~~vos~~ des principes et d'autoriser mes aventures jamais ~~n'éclaireurs~~ à la suite d'une idée
« ~~bizarre~~ n'aller pas vous aventurer en éclaireurs avec un principe pour guide. Choisir
« ~~entre les~~ [illegible] ~~et voyez~~ craignons ~~et voyez~~ ~~toujours~~ aux forts. Telle
« ~~chez le peuple~~ le plus sûr un sol bien affermi et l'oreille toujours collée à terre,
« ~~toutes~~ les maximes de ~~la famille~~ différentes ~~familles~~ et voyez ~~toujours~~ au devis du plus fort,
« ~~courbez~~ ~~le~~ ~~quel côté~~ ~~[illegible]~~ ~~le chapeau de Victoire~~ » en un mot : « marchez
« avec le Vent. » en bien encore : « suivez toujours le Vainqueur » ~~ces maximes peignent~~
~~parfaitement la famille~~.

Hyppolite Carnot est né le 6 Avril 1801 à Saint-Omer.
« Celui-là devrait être heureux, dit sa mère. il n'est pas né, comme son frère, dans
« un palais. » ces paroles feront un triomphe pour les superstitieux.

Mr Carnot a passé son enfance près de la Ferté-Alais, dans
une habitation du nom de Presles. son père dirigeait lui-même son éducation.
« quand notre mère, dit-il, allait à la messe, sa seule pratique de dévotion,
« notre père nous laissait y l'y accompagner. il pensait que tout hommage
« rendu à l'Être-Suprême méritait l'intérêt des philosophes et qu'ils peuvent s'y associer,
« sans y attacher une notion dogmatique particulière. »

traduisez : « il faut hurler avec les loups, n'avoir aucune conviction
« et se prêter à toutes. » le membre du Comité de Salut public envoyait sa femme
et ses enfants à la messe, par concession aux influences du moment, mais il n'y
allait pas lui-même. ~~Sa manière~~ de la mettre ~~était~~ ainsi réglé avec les deux camps ; les enfants et la
mère pour l'Église, le père pour l'incrédulité. mais si « tout hommage rendu à
« l'Être Suprême méritait l'intérêt des philosophes qui peuvent s'y associer, » n'honorait
d'en abstenait-il de cet hommage ? il paraît que la femme et les enfants seuls
étaient des philosophes en qui le chef de la famille ne l'était point. Mr Hyppolite
dirige en vertu cette misère morale et ne s'aperçoit pas de sa maladresse. qui a cru,
délivrera des double et triple faces ?

Le fils aîné, Sadi, fuivrait les cours du Lycée Charlemagne et
fut admis en 1812 à l'école Polytechnique. la même année, Hyppolite entrait
à l'institution de Mr Lemoine d'Essires qui préparait aux écoles spéciales. il en
sortit au second retour des Bourbons, août 1815, pour suivre son père dans l'exil.
après un bref séjour à Varsovie, sous la protection de l'autorité Russe, Carnot alla se
fixer à Magdebourg où il mourut en 1823.

C'est là, dans une de ses promenades, qu'Hyppolite entendit pour la pre-
-mière fois prononcer le nom de Henri Saint-Simon. « Saint-Simon, dit-il,
« venait d'être traduit devant les tribunaux pour sa fameuse parabole : « Si la
« France perdait subitement ses cinquante premiers cultivateurs, ses cinquante
« premiers fabricants, ses cinquante premiers artistes, &&&, la nation deviendrait un
« corps sans âme. Elle tomberait dans un état d'infériorité. Si elle venait au contra-
-re à perdre toute la famille Royale, les grands dignitaires, les Maréchaux, les
« Évêques, &&, et en sus dix mille propriétaires des plus riches, cet événement affli-
-gerait les Français parce qu'ils sont bons, mais il en résulterait pour le pays un
« faible dommage. »

« Voilà, s'écria mon père, un homme que l'on traite d'extravagant,
« et il a dit plus de choses sensées dans sa vie que les sages qui le raillent. Mr
« de Saint-Simon a le tort de se croire un savant. Il a voulu tout apprendre, et il
« a tout effleuré [illegible] rien approfondir. Mais c'est un esprit très original, très-hardi
« dont les idées méritent de fixer l'attention des philosophes et des hommes d'état. »

Hyppolite recueillit précieusement cet oracle tombé des lèvres de
l'ancien membre du Directoire. « Lorsque je revins en France après 1823, dit-il, mon
esprit [illegible] direction philosophique. Les journaux, en annonçant la mort
« de Saint-Simon me rappelèrent les paroles de mon père. Je fouillai sa bibliothè-
-que, j'y trouvai quelques-unes des publications de cet aventurier intellectuel
« qui a [illegible] plus de perspectives sur l'avenir que vingt philosophes d'école. J'ap-
-pris en même temps qu'il avait laissé un petit groupe de disciples qui publiaient
un journal le Producteur. Je les recherchai, et c'est ainsi que j'ai dû aux entre-
-tiens de mon père la modeste part qu'il m'a été donné de prendre au dévelop-
-pement des idées saint-simoniennes, pendant la première période. »

C'est ainsi plutôt que, filial automate, Mr Carnot obéissait
au ressort touché même fortuitement par la main paternelle. Du reste, pour
[illegible] d'une autre secte, il avait été conduit là par une attraction pro-
-portionnelle à ses destinées. Il tombait dans un nid de caméléons

[illegible] de Pan Dortet [illegible]
[illegible] Surhumain, Progrès de Vampire [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible]

Compte Rendu.

Barbey qui n'a pas su rejeter [illegible] Eginus J.-Michel Chevalier, le grand maître [illegible] frère d'Hiram [illegible] Ordre [illegible] Mnémonique. [illegible] Cardinal Michel Chevalier [illegible] (dans même la passion Contemporaine)

[illegible] Car [illegible] les [illegible] témoignent [illegible] la passion du martyre. [illegible] Egl. [illegible] [illegible] [illegible]

Du reste, je ne suppose pas de prétentions littéraire, à notre [illegible] Jamais
[illegible]. Il a écrit cet par conscience, en sa qualité de portrait de son père,
et pour reproduire l'original avec l'exactitude d'un pantographe. Carnot
ayant tenu la plume, il a tenu la plume de Carnot. Sans doute, il aurait
[illegible] dans la guerre, et la fuite, la chute de l'Empire : mais cette divergence apparente ne fait qu'établir [illegible]
[illegible] malgré l'apparence, et traitant de chose, de la part [illegible]
[illegible] de la vie était [illegible] de mode sous le jeune comme la
[illegible] différence [illegible] de ressemblance avec ce type, et
[illegible] était notre à la mode jour. Hippolyte ne [illegible]
[illegible] de le montrer ainsi [illegible] : le montrer ainsi le vieille,
[illegible] quoi [illegible] qu'impatible
[illegible] premier, venait avec le plus [illegible]
1830, [illegible] il travaillait [illegible] courait [illegible] s'installer à
[illegible] [illegible] [illegible] à la Belle [illegible] sur l'organisation future
de la famille; [illegible] après la victoire, il [illegible] à la Municipalité
[illegible] voir à [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible]

retour à Paris, se fit avec amour l'éditeur des mémoires de [illegible] l'homme aux deux discours ~~noir et blanc~~ pour et contre. C'était une (telle) besogne était son (selon son cœur) droit et son devoir.

En 1835, il fut inscrit par les accusés d'Avril dans le conseil de défense qui devait les assister devant la cour des Pairs. La même année, peu après l'attentat Fieschi, il présidait le comité chargé de procurer aux proscrits politiques des moyens de fuir à l'étranger. Il pouvait sauver la tête de Pepin, il aima mieux la livrer au bourreau par le refus d'un passeport qu'il avait cependant à sa disposition.

Aux élections de 1837, il fut porté, quoiqu'absent, dans les collèges électoraux de la Bourgogne, Dijon, Beaune, Autun et Châlon il échoua. MM. Arago et Laffitte se chargèrent en 1839 de faciliter l'entrée à la chambre. ~~[illegible]~~ il se posa comme citoyen sans reproche, l'élite d'un [illegible] respecte. tous les citoyens sans reproche ne peuvent pas être députés. Ce n'est donc pas là un titre. Rayons le reste l'autre titre le seul que St Hippolite ait jamais eu pour être quoique ce soit, le nom de son père.

C'est aux élections de 1842 que s'accentue nettement la couleur politique de Mr Carnot, ~~[illegible]~~ un parfait incolorisme. Si la monarchie de Louis-Philippe ne lui paraît pas encore la meilleure des républiques, il compte sur l'avenir pour compléter la métamorphose ~~[illegible]~~ comme Louis-Philippe ne ~~[illegible]~~ suivait pas tout à fait le chemin, le peuple lui donna un croc en jambe qui l'a par terre [illegible] ~~[illegible]~~ du député [illegible] le peuple ~~[illegible]~~ les espérances hybrides. Chasse du paradis de ses rêves, tout autre que notre héros se fût arrêté au seuil du nouveau temple, qui avait surgi dans un jour d'orage, contre toutes ses prévisions. Il trouva plus naturel d'y entrer comme en pays conquis et de monter au capitole. Comme de raison il avait oublié la séance électorale du Vauxhall, mercredi 17 février 1842 nous prenons la liberté de lui remettre en mémoire ses discours qu'il y adressait à ses futurs commettants. Les voici:

[illegible] on accuse les libéraux de vouloir [illegible] révolution. Mais s'il en était ainsi, nous ne descendrions pas dans la lutte électorale

[illegible] libéral s'en rapporterait aux ministres, se reposant sur leur présomption [illegible] pour conduire le char de l'état vers l'abîme (très-bien!) [illegible] d'ôter le pouvoir des mains inhabiles qui le tiennent, [illegible] une révolution. [illegible] voir [illegible] elle [illegible] institutions.....

M. Alleg[illegible] banquier, électeur, s'adressant à M. Carnot [illegible] la question [illegible] de la dynastie [illegible] notre opinion [illegible] qu'un gouvernement [illegible]

[illegible] que je n'avais pas [illegible] voulu me faire un reproche [illegible] on me demande donc si [illegible] faire pour [illegible] la dynastie [illegible] d'électorale à la [illegible] on m'adressa une interpellation [illegible] fait qui m'est personnel. »

[illegible] j'avais com[illegible] droit après les [illegible] faites, je me trouvai arrêté par un [illegible] je n'ai pas voulu le franchir. C'était le serment. (Sensation). Il fallait prêter serment de fidélité à ce gouvernement que je regardais [illegible] qui me rappelait tous les revers de ma patrie, j'ai [illegible] à ma profession, et voilà pourquoi je ne suis pas [illegible] aujourd'hui. (Applaudissements).

[illegible] si j'entre à la chambre, c'est encore un autre serment qu'on me demandera et je ne permets à personne d'oser croire que si je prête jamais un serment, ce soit avec l'intention de le violer. (très-bien!)

[illegible] car n'est-elle pas applicable encore dans la française proclamée (1) [illegible] Radicaux à la Charte. ici, il déclare formellement accepter la charte de 1830, ajoutant que cette charte individuelle appartenait [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

« La Volonté nationale » dit ce Factum, ne fut pas régulièrement consultée après la révolution de juillet. « Cependant, [illegible] nations le droit d'adhérer à la nouvelle dynastie. Toutefois l'opinion publique nous permet de manifester dans la France de cette époque le gouvernement, en nous rangeant sous la bannière de la souveraineté nationale. Nous avons accepté cette forme de gouvernement, parce que le [illegible] [illegible] [illegible] progrès des institutions démocratiques réclame en ce jour [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

~~sur les républicains que des condamnations terribles~~ ~~vinssent décimer~~ ~~vivants~~
avançait enfoncé
dans les cabanons du Mont-St-Michel. ~~Ce sourd~~ Ce sourd bien complice en effet
~~[illegible]~~ dégoût
~~[illegible]~~ ~~satisfaction grammaticale~~ ~~[illegible]~~ en 1830, ~~avait~~ ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~républicaines~~ qui voulaient, il y a plus, que cette grammaticale
~~[illegible]~~ républicaines tenter une révolution pour la conquête du mot,
quand on possédait la chose, ~~n'était ce~~ était une folie criminelle.

ainsi la ~~égoïsme~~ défection je posais en juge pour condamner le dévoue-
ment; la lâcheté flétrissait le stoïcisme; peu s'en fallut que cette chantée
chantière
fut ~~[illegible]~~ accueillie par l'acquiescement du silence. Cependant le mot: tranche-
tête n'avait pas encore acquis la force d'un principe ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~
conjugal ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~

intérêts ; on s'efforce de l'attacher à de vieilles ficelles parlementaires et de lui faire signer sa déchéance. C'est une bonne bête à monter. On fait claquer son fouet, on pousse des hourrahs formidables. On a quelque peu caracolé et on est content. Une heure après, l'animal est à l'écurie avec de la paille, et le cavalier dans les antichambres du maître.

Ainsi se font nos révolutions. Elles sont faussées dans leurs principes et dans leurs conséquences, parceque la conduite en est confiée à des imbéciles ou à des intrigants. Toute révolution, pour être viable, doit apporter avec elle un nouveau droit social. Ce n'est pas un recrépissage de la vieille mesure qui résoudra le problème. Autant battre la mer de verges. Une sève nouvelle peut seule régénérer l'arbre séché et y ranimer la vie qui s'éteint.

À quoi bon les théories, si on ne les applique pas ? Un jour le peuple s'émeut. Vous lui avez promis la réalisation de son idéal. Vous parlez de rompre avec le passé. Mais avez-vous bien réfléchi, en quittant le rivage, à tous les dangers de la traversée ? et après un adieu à tous les souvenirs, oserez-vous brûler vos vaisseaux ? Oserez-vous plus tard, au risque d'y périr, vous enfermer dans votre conquête, seul, abandonné même de vos compagnons de route ? Si le cœur doit vous manquer, pourquoi pousser les soldats en avant ? Pourquoi provoquer une explosion de l'enthousiasme ; si vous devez n'y mêler que votre égoïsme ? ne craignez-vous pas que désabusé par tant de victoires stériles, le peuple ne s'enveloppe dans le suaire du désespoir ? Les exemples ne sont pas rares de nations enterrées toutes vives.

Certes, il ne faut point de haines absolues. Mais pardonnera-t-on d'avoir retourné le pouvoir contre qui l'avait confié ?

Le 24 Février, après la proclamation du gouvernement provisoire au Palais-Bourbon, MM. Carnot et Marie se rendirent ensemble au Ministère de l'intérieur.

M. Odilon-Barrot y arrivait presqu'en même temps que

« nous, raconte l'ex-adepte du saint-simonisme. Pénétré d'estime personnelle
« pour le chef de la gauche dynastique, et plein de confiance dans la loyauté de
« ses paroles, j'insistai vivement pour le rattacher à la cause qui venait de
« triompher. Il parut touché de mes démarches. Sa réponse fut celle-ci : « Ce
« qui se fait dépasse tous mes vœux, toutes mes prévisions. Je ne puis pas
« vous suivre, je ne serais pour vous qu'un obstacle. Laissez-moi rentrer
« dans l'obscurité, du moins pendant quelque temps. Mais si la France a
« besoin d'un soldat, vous me trouverez toujours prêt à combattre à vos
« côtés. »

De quel combat s'agissait-il donc ? Contre quel ennemi ce futur compagnon d'armes allait-il aiguiser dans l'ombre son épée ? Contre le peuple, et déjà il prévoyait sa prochaine entrée en campagne. N'est-ce pas chose merveilleuse que ce ~~nouveaux maîtres~~ assermentés de Louis-Philippe se fasant avec effusion les honneurs de la mé du gouvernement ~~aux serviteurs de Louis-Philippe~~ républicain et ~~les~~ s'invitant l'un d'autre au festin de la victoire ? Ils se sentaient bien ~~leurs vrais alliés contre~~ tous solidaires contre un ennemi commun de révolution.

À l'hôtel-de-Ville, l'héritier du grand nom trouve un autre ami de la même farine, Mr Garnier-Pagès, proclamé maire par la multitude qui l'étouffait de ses empressements. Hélas ! la fable du serpent et du Villageois ! « nous rencontrâmes à l'hôtel-de-Ville, continue Mr Carnot, « bien des figures de connaissance, et toute pensée d'exclusion était si loin de « nous que nous songeâmes à Mr Léon de Malleville pour en faire un adjoint au Maire de Paris. Sa réponse fut à peu-près celle de Mr Odilon-Barrot. » Oh ! ~~oui~~ certes, elle était loin, bien loin ~~toute~~ la pensée ~~d'exclusion~~ d'exclure des Royalistes ! au contraire, beaucoup de Royalistes, jamais assez de Royalistes, ~~ni~~ surtout point de Républicains ! il y allait du butin pour les pillards de la victoire. Il y allait surtout de leur sécurité.

De ce banquet des rassasiés le peuple seul fut exclu. il était à la porte vainqueur et armé. encore une fois il ne demandait que les miettes du riche. qui eût osé le repousser violemment? l'amadouer, tel fut le plan, puis sauter sur les places, donner une part du gâteau ~~à tous~~ aux les amis et connaissances. Dans cette famille des élus tout dissentiment s'effaçait. il fallait bien en imposer par une fraternité menteuse à la crédulité tant soit peu inquiète du juge souverain. D'ailleurs on oublie bien vite le passé en face du danger présent. le danger, c'était le peuple. ne pouvant l'écraser encore, on le trompa.

Le lecteur se souvient qu'après la publication de la brochure : la Charte et les radicaux, le journal la Réforme avait traité Mr Carnot en apostat. une scission profonde parut s'opérer entre la nuance représentée par cette feuille et la coterie des transfuges. Cependant Mr Carnot dit dans ses mémoires :

« à l'hôtel-de-ville, le Rédacteur en chef de la Réforme, Mr Flocon, que je reconnaissais fort peu personnellement, vint à moi et m'embrassa avec cordialité. »

Que faut il penser de cette anecdote? est-ce un conte de l'auteur? La Réforme avait-elle autrefois joué l'indignation, ou tous les vieux griefs se noyaient ils dans la joie du butin? Hier Mr Flocon disait Rara au transfuge. aujourd'hui il le baise sur les deux joues. ce que c'est qu'une bonne aubaine à partager et comme elle met vite d'accord les plus ennemis! Mr Ledru-Rollin ne fut pas moins gracieux avec l'ancien défectionnaire. ils rompirent ensemble le pain de l'amitié. puis on procéda au partage des ministères. ~~Mr Carnot eut~~ le portefeuille de l'instruction publique et des cultes, échut à Mr Carnot. ~~[illegible]~~

La brochure était pour les Royalistes le gage des secrètes sympathies d'un homme qui devait se sentir mal à l'aise en face de la Révolution. On n'est pas tranquille devant la victoire d'un parti qu'on a renié dans la défaite, et il n'y a pas loin de la crainte à la trahison. ~~Pour~~

~~Mr Carnot~~ d'ailleurs, le 24 février est le triomphe du spiritualisme entrant dans la pratique sociale. « il a, dit-il, le cœur trop pénétré du sentiment religieux pour « ne pas être lui-même et ne pas vouloir qu'on soit autour de lui, plein de défé- « rence pour tous les ministres de toutes les religions. La Révolution l'emplit « de joie parce qu'elle a détruit les préjugés anti-religieux. »

C'est Voltaire, c'est le 18e siècle, c'est 89 surtout qui ont infecté la nation de ces préjugés maudits. Février ~~vient~~ s'en vient que réparer les désastres et détruire l'œuvre ~~des Brigands~~ de l'impiété. Mr Carnot va passer la fontane à la grande devise révolutionnaire : Liberté ! Egalité ! Fraternité !

Que veulent ils donc lui et ses pareils ? enfermer l'humanité dans le cercle de Popilius ? la tenir pieds et poings liés sur le rocher de la superstition ? oui, et le peuple de Paris seul, cet Hercule de la civilisation, peut briser la chaine au bras de la vieille victime.

L'ex-transfuge se prononça pour l'avis qui renvoyait à l'assemblée nationale la proclamation définitive de la République. L'infidèle rallié ~~[illegible]~~ au trône de Louis-Philippe, était poursuivi par le ~~fan-tôme~~ spectre de la maitresse délaissée. il se rattachait à tous les moyens de la perdre. pas n'est besoin de dire qu'il lutta contre le drapeau rouge, de tout ce que la nature lui a laissé d'énergie ~~[illegible]~~. Le 16 Avril, il se tenait au ministère des finances, avec Mr Garnier-Pagès, prêts, en cas de nécessité, à lancer la garde nationale sur les ouvriers rassemblés au champ-de-Mars.

Mr Carnot ~~était~~ se disait partisan de l'instruction gratuite et obligatoire, avec liberté de l'enseignement. il n'a pas même essayé l'application de sa doctrine ; peu importe. On voit qu'aux Saintes Agapes de l'éducation il admettait les jésuites qui n'admettent personne. Cette hospitalité ne s'explique que par une certaine confraternité de sentiments, un fond commun de haines et d'espérances. En face d'une Eglise intolérante, exclusive, qui proscrit tout ce qui est en dehors d'elle, la Révolution ne pouvait accepter de

compromis. Elle devait être l'arrêt inflexible de la justice contre une oppression quinze fois séculaire et l'application de la maxime, base de toute morale : « il te sera fait comme tu as fait aux autres. » La prudence seule d'ailleurs eût suffi [illegible] toute transaction avec un ennemi qui ne transige jamais et ne connaît que le dilemme : écraser ou être écrasé. Mais le ministre théori[illegible] la [illegible]ion, est un disciple de cette prétendue école libérale qui veut la liberté pour tout le monde, excepté pour le parti de la Révolution qu'elle a toujours mis qu'elle mettra toujours hors la loi. Il fesait donc contre ~~la démocratie~~ [illegible] tout ce que comportait la circonstance, il pactisait au lieu de combattre. C'était recueillir traîtreusement dans la demeure l'esclave fugitif, pour le rendre à son maître le lendemain, ~~et peut-être pour monter au capitole avec [illegible] à son char~~.

Les circulaires de Mr Carnot sont l'épopée écrite de cette belle ~~campagne~~ ~~équipée~~ de 1848. Dans la première, en date du 25 février, il cherche à rassurer les lecteurs sur la grande commotion. « La réunion « dans une direction unique des deux administrations de l'instruction pu- « blique et des cultes, est une garantie de la juste conciliation qui s'établi- « ra entre ces deux ordres d'intérêts également respectables. » Rien de plus menaçant [illegible] quelques jours après, quand il s'agit d'obtenir une repré- sentation sincère de l'esprit et de l'intérêt de la France, il écrit dans la circulaire du 6 Mars, reproduite plus tard à la tribune : «

« J'ai jeté les yeux sur nos campagnes. J'ai vu dans chaque « village deux hommes admirablement placés pour favoriser ce résultat, deux « hommes qui vivent de la vie du peuple, qui partagent ses sentiments et « ses intérêts, et qui en même temps possèdent un degré de lumière supérieur au « niveau des masses ; ces deux hommes sont le curé et le maître d'école..... je « me suis adressé à eux, et je les ai invités à exercer leurs droits politiques, et à

« montrer à leurs concitoyens comment ce droit devait être exercé. »

Deux étranges associés à placer mettre de front que le Curé et le maître d'école! l'un qui débite les sermons, l'autre qui les sonne; l'un qui gouverne, l'autre qui balace; l'autocrate et le serf. Mr de Montalembert était plus franc et plus net, lorsqu'il s'écriait du haut de la tribune : « il y a sur notre sol deux armées en présence, l'armée du bien et l'armée du mal; l'armée du bien, quarante mille curés; l'armée du mal, quarante mille instituteurs! »

Voilà qui s'appelle parler. quand un ennemi pose bien la question, il faut savoir l'accepter sans fausse honte. il est vrai qu'en Mars 48, le célèbre ultramontain n'avait pas encore fulminé son dilemme. mais ce dilemme était visible à l'œil nu, et le ministre aurait dû prendre l'initiative, en retournant la formule.

Si Mr Carnot s'était gardé de faire cette découverte, en revanche il avait inventé une assemblée nationale de Paysans. « il est « manifeste, dit la circulaire, qu'un brave Paysan avec du bon sens et de l'expérience représente infiniment mieux à l'assemblée les intérêts de sa condition « qu'un citoyen riche et lettré, étranger à la vie des champs ou aveuglé par « des intérêts différents de ceux de la masse des paysans. »

Comme les Paysans forment les trois quarts de la population, si la théorie de ce grand ministre avait pris faveur dans les campagnes, le résultat nécessaire du vote eut été une assemblée de neuf cents paysans. c'était une expérience curieuse à faire et, loterie pour loterie, le numéro ne pouvait être plus mauvais que celui qu'on a tiré. Pauvre Paysan, emmailloté depuis des siècles dans les langes de la foi et retenu en laisse avec le cordon de saint Dominique par un démocrate de Pacristie!

On a beau dire, la religion, même dans nos temps d'incrédulité,

est la substance des lois et des mœurs. Toute révolution, pour être sérieuse, doit frapper là. C'est à ce prix seulement que peut s'opérer le remaniement matériel des vieilles sociétés; sinon, toujours un pied dans le moyen âge et l'absolutisme un pied dans le monde moderne et la liberté, l'on trébuche de servitudes en affranchissements, pour retomber enfin comme un esclave marron dans son vieux chenil. Tous les hommes sans foi aiment ces alliances hybrides. Ils applaudirent aux mascarades religieuses de 1848 devant les arbres de liberté ils voulurent tailler la République dans le patron des théocraties. En tenant le dais aux superstitions, ils ont consacré leur infériorité morale et dégradé la démocratie.

« Les autres gouvernements, dit Mr Carnot, favorisaient « le clergé ou lui tenaient rigueur, selon l'état des négociations. Il appar- « tenait au parti gouvernant Républicain de le convier franchement à l'exer- « cice de tous les droits et de tous les devoirs civiques. Nous comptions donc « sur le clergé. Nous n'avions qu'une crainte, qui s'est malheureusement réa- « lisée dans quelques localités : c'est la force de ses engagements avec une cause « ancienne. Il a quelquefois donné la préférence à un parti sur la nation. »

Vous comptiez sur le clergé ? et à quel titre ? Est-ce celui de la reconnaissance pour vos bienfaits civiques ? par le suffrage universel, vous fesiez descendre les quarante mille ~~maîtres du pays~~ [illegible] au niveau des onze millions de brebis mâles qu'ils paissent. Plaisant sujet de gratitude ! la Révolution leur enlevait le gouvernement des âmes qu'ils considèrent comme leur inaliénable propriété, et vous en prétendiez faire des amis de la Révolution ? Que signifie ce radotage ? est-ce dérision ou ineptie ? « Vous n'aviez qu'une « crainte, la force de leurs engagements avec une cause ancienne ? »

Ainsi vous comptiez sur le clergé et votre seule crainte était qu'il ne vous fît la guerre. Lacroix n'aurait pas mieux dit.

Je crains tout, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte. Pensez-vous qu'on puisse trahir la confiance d'une nation, et se

justifier ensuite par des pantalonnades? Le clergé abhorrait la République. Le sacre comme tout le monde ~~à moins d'être un Catin.~~ ~~Vous n'en doutiez pas, plus que personne~~. il allait certainement l'enlacer de complots jusqu'à suffocation. vous lui avez fourni ou du moins laissé la corde. tant de négligence et de sottise équivalent à complicité. vous avez donné à Judas le baiser de paix.

Au reste ce n'est pas sur Mr Carnot seul que pèse la responsabilité de cette étrange politique. l'ensemble du système était l'œuvre du gouvernement provisoire. mais il en exagéra les fautes. les circulaires aux instituteurs, digne pendant des idylles sur les candidatures paysannes, ont laissé des souvenirs de naïveté burlesque. il n'y a pas là une seule ligne de réformateur qui a compris sa mission.

A lui incombait cette tâche difficile de renouveller les hommes, de les façonner à des institutions libres et égalitaires. Pour commencer cette grande œuvre de la régénération humaine, pour rendre à la vie intellectuelle ces natures endormies dans la mort morale, il fallait s'appuyer sur les esprits libres de tout préjugé, les revêtir d'un caractère officiel, réclamer le concours de leur énergie et de leur science; ~~mais~~ surtout ne point parler de représentation nationale avant l'accomplissement de ce travail de rénovation. au lieu de se mettre résolument à l'œuvre, le ministre de 1848 crut avoir bien mérité de la patrie par la fondation d'un système de lectures publiques à Paris ainsi que d'une école d'administration ~~aujourd'hui tombée~~ bientôt supprimée. La suspension du cours d'économie politique au collège de France lui attira quelques colères de l'école dite libérale. il refusait de prendre sous le patronage de l'état cet évangile du Capital, n'ayant pas plus, disait-il, de sympathie pour lui que pour le socialisme. Reynaud, son conseiller et ami, alla même trouver Louis Blanc au

Luxembourg, « pour, dit le ministre, essayer de le retenir sur cette pente dan-
-gereuse. mais ses représentations furent vaines. Le navire était lancé. Un
« naufrage seul pouvait désormais l'arrêter. »

On sait que le Socialisme livra contre le parti rétrograde la bataille de juin. il fut vaincu. Naturellement Mr Carnot resta ministre de la commission exécutive et du Général Cavaignac. Le parti de la révolution venait d'être fusillé, transporté, mis au bagne. jamais le Jesuitisme n'avait fait une ~~plus~~ aussi brillante campagne. ~~n'ayant~~ plus besoin de patrons étrangers, il voulut reprendre le pouvoir pour son compte. il lui parut bon de ~~déposséder~~ s'emparer d'abord ~~le~~ ministère de l'instruction publique et des cultes. Les manuels-Renouvier arrivèrent à point. Sous ce nom venaient de paraître, avec l'assentiment du ministre, de petits livres timides, laissant percer quelques lueurs de vérité. mais la réaction n'aime pas voir éclore les doctrines susceptibles de réveiller le sentiment du droit. le doux crépuscule de la raison ~~[illegible]~~ semble encore dangereux pour les yeux faibles du peuple. sa vue ne doit s'arrêter que sur la robe noire du frère ignorantin qui n'éblouit pas.

Mr l'avocat Bonjean lut quelques articles du manuel Renouvier, excita l'indignation ~~de la Chambre~~ d'assemblée constituante. au lieu d'en prendre hautement la responsabilité, Mr Carnot s'excusa, balbutia et convint qu'il y avait dans ces écrits des principes contestables. Mr Bonjean proposa que par une réduction de cinq mille francs sur les cinq millions demandé par le ministre, l'assemblée manifestât son blâme de la direction donnée à l'instruction publique. L'amendement fut adopté à la majorité de cinq voix.

À la séance suivante, Mr Paguerre ami du ministre,

vint l'exciter sur les nombreuses occupations d'avoir édité ce livre c'était le premier coup de pied. ~~de Lâne~~ Mr Carnot donna sa démission

Nous l'avons vu au pouvoir effrayer d'un compromis avec le Catholicisme et le signer du sang des révolutionnaire. Sans autre but que la défense du Conservatisme, il avait fait capituler les intérêts et les principes Démocratiques devant des dogmes et des institutions ennemies. Cette politique, ambigüe à gauche, servile à droite, on ne pouvait en porter que la haine des uns, le mépris des autres.

Conservateur par le patronat, républicain par [illegible]

Carnot est un digne représentant de cette école [illegible]

on ne connait d'autre religion que l'intérêt. et tout [illegible]

sa [illegible] dit dans son nom. Obéissant [illegible] sur la plume [illegible] instituteur [illegible] qu'il [illegible] de sa circulaire, un savant,

« peu d'intérêts pour laisser après soi quelque bon souvenir. » Rêve su-
blime ! « Contenter tout le monde et son père ! » Que j'aime à voir nos
députés errer ainsi dans cette oasis, parfumée de révolution à dose
bourgeoise, assez pour sentir bon, pas assez pour agacer les nerfs ! Le
[illegible] rien à craindre. La liberté ne sortira jamais tout
[illegible] de leur cerveau. Ils l'ont entrevue un jour en 48, et ils en tremblent
encore. Chassé de la place, après avoir contribué de son mieux
à la [illegible], l'ex-ministre repassa dans l'armée qu'il venait de trahir
et prépara paisiblement sa casaque d'opposition avec la vieille tac-
tique connue : attaquer les abus pour la forme ; sans intention, de les détruire, hurler
contre la réaction, sans le moindre désir de ~~la renverser~~ la faire tort. En
[illegible] Veuillot, le croquemitaine Catholique, traçait d'une touche assez
fine le portrait des montagnards, ces prétendus champions popu-
laires. [illegible] aimons, écrivait-il, une pensée qui nous est sou-
vent venue. [illegible] fond et en masse, nous ne croyons pas que les montagnards
[illegible] méchants. Beaucoup de ces crinières ont des perruques et nous
voyons bien des barbes postiches sur ces visages hérissés. À Dieu ne plaise
que nous les soupçonnions d'aucune tendresse de cœur pour la réaction
« mais franchement, nous ne pouvons les croire capables d'une haine très
« vigoureuse contre la conservation. Nos montagnards ne sont pas
« pour les moyens violents. Ils aiment la légalité, la discussion, les
« transitions douces. Ils consentent à pousser le char, il le faut bien,
« mais doucement, lentement, et sans rien essayer de trop décisif pour
« écarter le sabot qui ralentit la marche et fait durer la besogne.

« De là cette attitude, singulière à nos yeux, suspecte aux yeux des
« affiliés extra-parlementaires. De là ce mélange de paroles hardies, de
« pensées modérées et d'actions plus que prudentes. Ces hommes veulent
« paraître ce qu'ils ne sont pas, et ne devenir que le plus tard et le moins
« possible ce qu'ils sont contraints de paraître. Leur trafic est sur la
« montagne, mais leur établissement est dans la plaine, et ils y trou-
« vent mille agréments. Presque jamais nous n'avons senti vibrer dans
« leurs paroles la fibre révolutionnaire. Leurs discours ne sont que
« des lieux-communs de Rhétorique tribunitienne, édulcorés de
« toutes sortes de réticences. »

Mr Veuillot n'est pas suspect de tendresse révolutionnaire.
Il est coté sur la place. C'est lui qui a écrit les phrases suivantes, as-
suré ceux des plus bénignes ~~parmi les produits~~ qui soient sorties de sa plume :

« La vérité est que je ne vois pour dompter et vaincre la
« révolution qu'une seule arme efficace et qu'un seul moyen assuré.
« Le moyen, c'est l'éducation chrétienne de la jeunesse ; l'arme, c'est
« la police correctionnelle. »

Si un homme de la trempe de Mr Veuillot portait sur
les montagnards un jugement si anodin, et ajoutons, si vrai, que pen-
se de l'église libérale, Garnier-Pagès, Carnot, Jules Favre, Pelletan
et Cie, qui a traité en buveurs de sang ces innocents comédiens de
Révolution ? Certes, la République devait périr. Car ses Docteurs
n'ont jamais disputé que de la médecine dont elle mourrait.

Aux élections de 1849 pour la législative, Mr Carnot

resta sur la place avec toute la coterie des proscripteurs qui, au nom de la république honnête et modérée et de concert avec les Royalistes, avaient fusillé transporté, exterminé les ouvriers Parisiens. (Ce fut la revanche de juin, mais bien petite. Les Républicains ne pouvaient pas d'abord ...) Quant à la Réaction, après avoir usé et déshonoré ses tristes auxiliaires, elle revenait en force à la nouvelle Assemblée. Mr Carnot put voir son portefeuille aux mains de Mr Falloux qui lui donna une bonne leçon de sens commun. La loi sur l'instruction publique détruisit l'enseignement laïc et mit l'éducation de la France entre les mains des jésuites. En fesant leur métier les Royalistes apprenaient aux Républicains comment ils auraient dû remplir leur devoir.

L'ostracisme de Mr Carnot ne fut que momentané. La Démocratie est d'une faiblesse déplorable pour les gros personnages qui la mettent sur la paille. C'est à coups de trique seulement qu'on obtient ses faveurs. La candidature de Mr Carnot aux élections partielles du 10 Mars 1850, rencontra cependant une opposition rigoureuse, surtout de la part d'un vieux patriote, Delente.

« Citoyens, dit-il, vous ne ferez pas cette injure au peuple de choisir pour le représenter un des hommes qui les premiers ont trahi la République. » (applaudissements)

Le peuple instruit par les événements, commençait à voir clair. Il avait appris à ses dépens qu'un homme doit se juger non par ses paroles, mais par ses actes. Il restait au candidat contesté, pour se tirer d'embarras le moyen dont parle Mr Veuillot : prendre des airs terribles, essayer (sur les électeurs) d'une rodomontade féroce, mais vide. Mr Carnot n'avait garde d'y manquer. Il connait à fond les trucs électoraux. Il s'emporta contre les jésuites, ces tyrans de l'intelligence, qui ne savent former que des hypocrites et des esclaves. « J'aimerais mie

[illegible] Colonies [illegible] Limites. [illegible]

[illegible] fut la tribune.

[illegible] flatteur du [illegible] in partibus, fut élu [illegible]

[illegible] législative

[illegible] .....

..... C'était aux [illegible] et [illegible] journées de décembre 1851 [illegible] républicains [illegible] aux plages de Cayenne et de l'Afrique. [illegible] Ca[illegible] tous les chemins de l'exil. [illegible] les pieds sur les chenets, devant un [illegible] avec béatitude aux [illegible] de la [illegible] la stratégie politique. La foudre [illegible] frappe tant de têtes, passait poliment par dessus la sienne. " [illegible] pouvait il dire toutes bas, [illegible] j'ai fait comme [illegible] La sagesse porte ses fruits. J'hérite de [illegible] plus de choix et [illegible] me voilà coq de village, [illegible] de tous les [illegible] maître de jeter ou de garder le [illegible] à ma fantaisie. "

Calcul d'un profond [illegible]. Porté en effet au corps [illegible] par les suffrages [illegible] dans les trois élections de l'Empire, M. Carnot [illegible] point [illegible] temps et ses mesures. Il commença par refuser le [illegible] en 1852 et 1857. [illegible] compensation, il [illegible] doublé en 1863, comme [illegible] comme député. Ce mandat qu'il n'avait point daigné accepter [illegible] premières fois, il le voulut la troisième. Rien de plus simple. Ce revi[illegible] n'est que l'application du système paternel : " dédain pour [illegible] profond respect pour les exigences sérieuses de l'opinion. " autrement [illegible] " culte attentif du succès. "

Jusqu'en 57, l'Empire, d'après l'attitude réservée des masses,

pouvait paraître un simple accident. Le prudent serviteur de la force en rapporte l'accommode l'abstention. En 63, le peuple résigné à plier les mécontentements aux formes de la légalité impériale, est enfin sorti de sa tente boudeuse. C'était pour Mr Carnot le signal de quitter aussi la sienne et de rééditer en action la [illegible] des Médicaux et la Charte. La théorie de famille ne lui permettait pas de tenir rigueur aux douze ans de Napoléon III, plus qu'aux [illegible] de Louis-Philippe. Sans doute il avait repêché dans la victoire de 48 convictions républicaines jetées par dessus bord, en 46. Mais on ne garde pas des capitaux sans emploi. C'est contraire aux lois de la production, et Carnot, excellent économiste, s'est désencombré une seconde fois. Dans l'impartialité de son éclectisme, il n'a pas plus refusé à l'Empire qu'à la Royauté l'hommage dû, suivant sa maxime, à tout succès qui dure, et bien certainement il est prêt à répéter pour la constitution de 1852 qui est perfectible, l'adhésion accordée par sa brochure à la Charte de 1830 qui était immuable :

« Nous vivons, disait-il, sous l'empire d'une constitution. Je la respecte « mais en même temps je déclare que tous mes efforts seront consacrés à l'étendre, à l'interpréter selon les besoins démocratiques de notre temps. Cette « constitution n'est pas à mes yeux un chef-d'œuvre de l'esprit humain. « mais bien étudiée et interprétée, la Charte n'apporte aucun obstacle sérieux « aux progrès démocratiques. »

Tant que le serment sera sous la protection du danger, Mr Carnot lui gardera une fidélité aussi inviolable, plus inquiète même que sa fidélité à la Monarchie d'Orléans. Si, par impossible, quelques fous s'avisaient d'une tentative contre l'ordre, il ~~ne~~ leur détacherait pas son coup de pied ~~moins~~ plus rudement que l'an 39. Sa sévérité est même aujourd'hui beaucoup plus ombrageuse. Pendant les manipulations électorales de 1863, un jeune homme en visite chez le futur candidat, ayant prononcé le mo

de République, l'ancien ministre, vieux que seul à seul, s'écria d'un tonnerre : « il n'est pas question de République mais de légalité ». Et il conduisit incontinent à la porte le ~~malencontreux~~ ce fâcheux étourdi. Aux premiers mots du Moniteur, il ~~s'empressa~~ s'était empressé de dissoudre le comité des Vingt-Cinq et d'en mettre les membres hors de chez lui sans façon.

Cela ne l'a point sauvé du comité des Treize et de la police correctionnelle. Voyez un peu la fatalité ! Un si pointilleux rigoriste ! Pourquoi ne s'est-il pas défendu avec son discours du 30 juillet 1846 aux Electeurs ?

« Messieurs, leur disait-il, des conspirations ayant éclaté « sous le règne de Napoléon, certains courtisans qui croyaient flatter « en lui de vieux ressentiments, placèrent le nom de Carnot sur les listes « des conspirateurs. Napoléon prit une plume, effaça le nom et dit : « Carnot m'est opposé, mais il ne conspire pas, je le sais..... (1) » [illegible]

« Je compte assez sur la loyauté de mes adversaires politiques « pour espérer que, s'ils trouvent mon nom sur des listes de jeunes conspi- « rateurs, ils diront aussi à ceux qui l'y auront inscrit : « Vous êtes des « imbécilles. ! » [illegible] Mr Hyppolite s'inquiète peu si les pauvres diables, inscrits sur ces listes conspirateurs du premier Empire, n'y figuraient pas au ~~même titre~~ par le même procédé que son père. ~~Si du moins il avait~~ il me fait même ses réserves par un simple doute ! Point. Il les traite carrément de conspirateurs. Qu'on pende à discrétion, mais qu'on respecte son illustre famille. La conspiration valait sans doute celle qu'avait dénoncée le grand Carnot ~~au Bonaparte~~ premier Consul

Le petit chef-d'œuvre d'éloquence égotiste du 30 juillet 1846 serait

---

(1) Napoléon savait mieux, il savait que Carnot, bien loin de conspirer, dénonçait les conspirations.

tombé bien à propos dans le procès des Treize et n'eût pas manqué d'attendrir les juges. L'Ex-potentat a préféré s'attendrir lui-même sur ses grandeurs humiliées. quelle plainte amère! quel sanglot s'échappe de sa poitrine!

« je me suis assis sur d'autres bancs, mais jamais ici! jamais, même sous la restauration, pareille avanie ne m'avait été faite! »

« Sur d'autres bancs! » — oui, sur les bancs de la gloire, des honneurs, de la puissance, les seuls qui conviennent à une si haute personnalité. Que de vils républicains, assez niais, ... non, assez imbécilles pour faire la guerre à leurs dépens, soient traînés sur la sellette correctionnelle, à la suite ou même en compagnie de malfaiteurs, rien de plus mérité que cette flétrissure. Mais un homme comme Mr Carnot, législateur et ministre par destination, effleuré même du soupçon de complot, quelle offense à la morale! lui, payer de sa personne! lui, mettre le pied sur la lisière d'un péril, s'exposer à l'ombre d'un risque! ô avanie!

Prenez garde, ô fils irrespectueux! vous allez manquer à l'idéal de toute votre vie, le calque de la figure paternelle. le grand Carnot lui-même était pour de la plus légère tache de conspiration. il n'avait jamais frayé qu'avec le plus fort, marché que sur un terrain trois fois solide. Et cependant, malgré tant de prudence et d'habileté, il a eu des aventures, celle de Fructidor, par exemple, une fausse alerte, celle de 1815 plus sérieuse et même définitive. C'est qu'en politique, voyez vous, il y a des trappes dont le plus parfait égoïsme et le plus adroit ne savent pas toujours garantir.

Ainsi vous voilà aujourd'hui, à votre grande surprise, martyr de 500 francs. Espérez héroïque dans ce supplice, votre Fructidor, qui vous inonde sur le calvaire paternel, je veux dire: continuez à faire de la politique dans votre fauteuil. Si les proportions entre le père et le fils se maintiennent ce qu'elles ont été jusqu'ici et dans la gloire et dans la persécution, il vous reste en perspective des triomphes inconnus et Chaillot pour Magdebourg.

Carnot

Mr Carnot est le fils de son père, comme le Général Cavaignac et Mr Garnier-Pagès sont les cadets de leurs aînés. C'est à ce titre que tous trois ont gouverné la République, sans doute en vertu du principe républicain qui proscrit l'hérédité politique. Ne parlez pas, dans ce camp, de droit héréditaire, les cheveux se hérissent. Mais pour les membres d'un gouvernement, provisoire ou non, pour les ministres, préfets, magistrats, généraux, académiciens, gardes-champêtres, geôliers, &c, la survivance est de droit, et ce droit saisit l'occasion de s'affirmer plus impérieux, si par hasard, l'héritier est un saltimbanque, un idiot ou un ennemi. Ainsi Mrs Garnier Pagès, Carnot, Cavaignac, ont été provisoire, ministre, dictateur, uniquement par la grâce du nom, moyen ingénieux d'extirper l'idée de Dynastie.

Si, par impossible, les sortes têtes venaient à méconnaître un instant cette légitimité le peuple se lèverait comme un seul homme pour les rappeler aux "principes". C'est une double et permanente protestation de la démocratie contre les nobles et les rois. Quoi d'étonnant, si la république, épiquée sur notre sol, y pousse de si solides racines, le terrain n'est-il pas préparé tout exprès pour elle par l'adoration des noms?

Mr Carnot est un de ces demi-dieux inscrits sur l'armorial [illegible] et il a trouvé, lui aussi, un pont de sceptre dans son berceau. Son génie propre l'eût fait notaire ou mercier. Son origine l'amène sous ma plume comme sujet d'épopée. Hélas! où l'Epopée va-t-elle se nicher! [illegible] le faut :

je chante le héros qui régenta la France
et par droit d'ineptie et par droit de naissance

Comme tous les pareils, le héros, (suivant l'usage) avait une grande ambition. il en avait aussi une petite. La petite était de jouer un rôle, la grande d'être un fac-simile de son père. il avoue lui-même sans fard cette haute prétention dans sa lettre en 29 août 1879 aux électeurs de la Seine. " je me suis habitué à ~~en~~ faire de mon père ~~le~~ " ~~Carnot l'ancien~~ ma boussole morale et politique. jamais je ne me suis trouvé en " présence d'une position difficile, d'une circonstance grave, sans me demander " comment il aurait agi, pour tâcher de l'imiter."

C'était prévenir le public qu'en le nommant, on n'envoyait pas ~~un homme~~ à la chambre, un homme mais un singe..., non, la photographie d'un bleu-médaillon. Cet orgueil d'être, dans la peau de Carnot fils, un avatar de Carnot père a-t-il été justifié? possédons-nous un double du célèbre Lécomte? un double pas tout-à-fait; disons seulement un calque Lilliputien. Mais, pour apprécier la copie, il faut connaître l'original. Voyons

Tous les arts et métiers ont dans les régions d'outre-tombe un représentant sorti de leur sein qu'ils fêtent par des réjouissances annuelles, Saint-Crépin pour les cordonniers, Saint-Fiacre pour les cochers, &c. Le Grand Carnot est de droit, certainement, le patron des Girouettes, comme le type le plus illustre de la corporation. Membre du Comité de Salut public, du Club de Clichy, ministre, tribun sous le consulat, ministre, général et Comte de l'Empire, il a été tour-à-tour selon les temps avec le même zèle et la même solennité, ultra-jacobin, royaliste, napoléonien. Par quel phénomène, le même homme qui signait au comité de salut public les listes du tribunal révolutionnaire, a-t-il été, lui membre du Directoire, fructidorisé comme Clichien-Royaliste, en compagnie de Pichegru, Lafond-Ladebat, &c, pour se retrouver bientôt ministre du 18 Brumaire, puis tribun, puis Gouverneur d'Anvers, puis ministre des cent jours et Comte de l'Empire? Et ce n'est pas sa faute, nous l'allons voir, s'il n'a pas été aussi ministre de Louis XVIII en 1814. Vraiment, c'est trop d'incarnations

pour une seule existence. Le bon goût voulait au moins qu'on répartît cette loi
Kyrielle de transfigurations sur une série de renaissances dans l'humanité. Deman-
dez plutôt à Pierre Leroux.

Carnot n'apporta au pouvoir ni le fanatisme de la conviction,
ni l'inflexibilité d'un système, ni l'entraînement d'une nature sensible. En dépit
de ses épaulettes, c'était simplement un Bureaucrate fourvoyé dans une tourmente.
Il se cramponna de deux mains à son bureau et dépensa tout ce qu'il avait
d'énergie et de volonté à maintenir son fauteuil contre les assauts de bourrasques.
Le reste ne le regardait pas. Loi, République, Empereur, peu lui importait,
pourvu qu'il eût son portefeuille, ses cartons, sa sonnette. Sa place n'était pas
à Paris mais à Pierre. Il était né conseiller auliques de guerre. Bon Dieu, s'il
fût tombé dans un milieu paisible, mais lancé en pleine révolution, il aurait de
tout autre devoirs à remplir, et, s'il a fait à merveille le besogne d'administrateur,
il s'est montré le plus déplorable des hommes politiques.

On connaît l'arrogante excuse des palinodies, ce cuir tiré de
temps de défaillance et d'abaissements": "je suis mon pays, je ne suis d'aucun parti."
— mais l'ennemie ou parti comme la nation entière. — "je ne suis d'aucun parti!"
c'est à dire, "je n'ai ni foi ni loi, mon pays c'est mon intérêt. Fin de tout le reste!
"je triche dans toutes les cartes, je roule dans toutes les ornières. je joue aujourd'hui
"pour le compte de Pierre pour le compte de Paul. Demain je guillotine Paul pour le compte de
"Pierre, tout en qu'il me paient, je m'inquiète bien légal ou droit si droit c'est la
"force et je suis au service de la force, moyennant finance. C'est le plus faible qui a
"tort, de droit, et qui mérite mon mépris, c'est le plus fort."

Si l'on trouve rien de plus infâme. La loi de Solon le condam-
nait à mort la mémoire était vouée au mépris chez les Athéniens. — mais aussi
la cruauté de à Athènes et la loi de Dracon ont été rapportées. La peine qui ne
sert d'exemple, il y en a, souvent servir sur les deux mêches.

"Il faut la patrie!" — Dans les époques de transition, dans les
temps de guerre civile, la patrie n'a pas toujours le même drapeau. Qu'on
ne saisisse jamais l'union à l'étranger, quelle que soit la bannière

du jour, d'accord (1). Mais tenir en main tour-à-tour les drapeaux opposés, c'est le fait d'un apostat. Siéger au comité de salut public, ce gouvernement de la hache, et trois ans après, comploter au club de Clichy avec les Royalistes échappés à la hache du comité de salut public, un tel scandale est-il justifiable par le revirement de l'opinion. Si l'opinion change, que l'homme d'une idée se retire et ne passe pas comme un condottiere au service de l'idée contraire.

Carnot, membre du comité, organisait en 94 la victoire de la Révolution sur l'Etranger. Membre du Directoire en 97, il tramait le retour des Bourbons, autrement dit, le triomphe de l'Etranger sur la Révolution. È sempre bene. Et par quel chemin avait-il ainsi passé d'un pôle à l'autre? Par celui de la vérité, de la conviction personnelle? Non! par le caprice du flot qui portait une fusée à la République jusqu'en 92, et avec non moins de violence au Royalisme, depuis le 9 Thermidor. Que lui importait la direction du courant, pourvu qu'il fît ménager sa fortune!

(1) Encore sur ce point, faut-il faire des réserves. Le crime de l'union avec l'étranger, [illegible] de la patrie compromise si elle ne l'est pas, le crime disparaît [illegible] la question de principe qui décide seule du tort et du droit. Par exemple, l'alliance d'un parti avec la Suisse ne serait point un attentat contre la patrie. [illegible] la Suisse seule n'est assez forte pour mettre en péril l'intégrité du sol. [illegible] dans la guerre de 1823, les Révolutionnaires Français qui combattirent avec les Espagnols contre le gouvernement des Bourbons, étaient purs de tout reproche. La victoire de l'Espagne n'eût entraîné pour notre pays ni [illegible] d'auxiliaire serait restée l'auxiliaire et même la protégée. Elle ne pouvait ni faire la loi, ni exercer la moindre pression en France. Appuyé sur les forces Espagnoles, le Parti National aurait relevé le drapeau tricolore avec l'aide de l'armée Française elle-même. Le véritable complice de l'Etranger, c'était Louis XVIII qui obéissait aux ordres de la Sainte-Alliance, dont il était la créature, le vassal et le très-dévoué serviteur.

Clichien, sa barque chavire, mais il est prompt à la renflouer. Le 18 Brumaire a substitué violemment le régime du sabre à la liberté Républicaine. Carnot accourt de l'exil où l'avait jeté Fructidor. Pour lui qui est Bonaparte? l'ennemi de ces deux opinions successives, celle de 93 et celle de 97, l'homme qui menaçait de l'armée le Club Royaliste de Clichy, qui a dispersé par les baïonnettes les Révolutionnaires des Cinq-cents. Mais admirez la sublimité du sacrifice. Sans son dévouement pour la patrie, Carnot n'hésite pas à ... accepter le portefeuille de la guerre. Son fils Hyppolite en pleure d'enthousiasme. Probablement aussi [illegible] ~~fidèle à sa règle~~, il pleure de chagrin de n'avoir pu suivre l'exemple paternel, après le second coup-d'état. Pardonne-lui, Ombre du grand Carnot! à l'impossible nul n'est tenu. Pendant l'aventure, campagne de Marengo, un conciliabule patriote avait délibéré sur le nom qui pourrait remplacer le premier Consul, en cas de mort ou de défaite. Après avoir hésité entre Moreau, Lafayette et Brune, le choix s'arrêta sur Carnot, jugé seul en état de rallier les partis, apparemment parce qu'il ne avait tous joués et trahis. Triste symptôme de la décomposition universelle! l'homme de la situation, c'était l'individu sans drapeau et sans conscience. Inutile de périr ses larmes sur le 18 Brumaire. La République était bien morte.

Bonaparte ne pouvait se piquer de beaucoup de tendresse pour ce [illegible] clandestin. [illegible] découverte lui ouvrit soudainement les yeux sur l'horrible défaut qu'il n'avait pas soupçonné jusques là chez le [illegible] homme. Si il ne marche pas droit il lui faut des ministres, pour la [illegible] des ministres à lui et non des ministres français. Je ne serai pas long-temps [illegible]

Ne pas s'accommoder de Carnot, c'est perdre évidemment la [illegible] de Français. Après quelques ~~tergiversations~~ [illegible] il sortit du ministère. Mais [illegible] on peut bien penser qu'il ne l'achète pas sans douleur le cher portefeuille, et pour tenir ouverte la porte de rentrée, il s'avisa d'un nouvel accès d'héroïsme que nous ~~[illegible]~~ transcrivons textuellement ~~[illegible]~~ des mémoires de Mr son fils.

Au moment de quitter Paris, Carnot ayant eu connaissance indirecte d'un complot qui menaçait Bonaparte, lui écrivit la lettre suivante:

Citoyen premier Consul,

« Je viens d'être averti d'une manière positive qu'une conspiration se forme en ce moment contre vous et qu'on veut attenter cette nuit même à votre vie. « Je me fais un devoir de vous prévenir. La personne qui me donne cet avis est la même qui m'informa le 17 Fructidor de ce qui devait arriver la nuit suivante, « et je lui dois en partie les mesures de précaution prises pour me soustraire au danger. « J'ai entendu que le ministre de la police n'était point étranger au complot d'aujourd'hui.

Salut et dévouement

« Hyppolite prie le premier Consul de prendre attentivement ce grand acte de sa vie, qui est presque dit-il, il doit être à coup sûr le dernier à coup sûr de tous les autres. C'est bon à savoir.

Si bien, voilà une conspiration admirablement montée! [illegible] la machine infernale de ce soir c'est pour la nuit. Le Fructidor aussi devait être nuitamment. Suite du rapport qui garantit l'exactitude de ce qui vient d'être lu. Il faut que l'on ne doute plus qui soit tout le complot, tous ses pouvoirs, tous ses moyens, et l'espérance que vous le tiendrez sous votre pouvoir.

Le petit comité de ce ministre a vu cette nouvelle pièce, a vu tout matin de nouvelles pièces à brûler, et on a pu juger, à son air inquiet, que les pièces qu'on avait prises dans ses mains n'étaient point celles qu'il aurait voulu brûler. Dans cette circonstance d'une si belle nature, on devrait avoir la main à l'arme de bonne heure. Il était de sa nature, traître ou bonne. C'est une question à mettre au nombre des problèmes.

Dans la circonstance où l'on trouvait le Gouvernement public dans toute l'étendue de cette capitale, qu'on nous permette seulement quelques observations historiques. L'habitude monarchique ne voulait pas faire croire aux conspirations. Que peut-il avoir fait le 24 Nivôse? dans un pays où la police n'existait pas, qu'on savait n'a été jugé, ni même arrêté à cette date. Cependant le monarque devait dîner ce soir-là. Le ministre de la police, chef du complot, (on ne pouvait en faire un complice) est resté ministre de la police. Mr Hyppolite, qui a bien voulu livrer à la postérité ses pensées intimes, aurait dû nous dire pourquoi il a gardé le secret de ce qui vient de lui. Il faut que l'on ne doute plus qui soit tout le complot, tous ses pouvoirs, tous ses moyens, et l'espérance que vous le tiendrez sous votre pouvoir.

Le petit comité de ce ministre a vu cette nouvelle pièce, a vu tout matin de nouvelles pièces à brûler, et on a pu juger, à son air inquiet, que les pièces qu'on avait prises dans ses mains n'étaient point celles qu'il aurait voulu brûler. Dans cette circonstance d'une si belle nature, on devrait avoir la main à l'arme de bonne heure. Il était de sa nature, traître ou bonne. C'est une question à mettre au nombre des problèmes.

Dans la circonstance où l'on trouvait le Gouvernement public dans toute l'étendue de cette capitale, qu'on nous permette seulement quelques observations historiques. L'habitude monarchique ne voulait pas faire croire aux conspirations. Que peut-il avoir fait le 24 Nivôse? dans un pays où la police n'existait pas, qu'on savait n'a été jugé, ni même arrêté à cette date. Cependant le monarque devait dîner ce soir-là. Le ministre de la police, chef du complot, (on ne pouvait en faire un complice) est resté ministre de la police. Mr Hyppolite, qui a bien voulu livrer à la postérité ses pensées intimes, aurait dû nous dire pourquoi il a gardé le secret de ce qui vient de lui. Il faut que l'on ne doute plus qui soit tout le complot, tous ses pouvoirs, tous ses moyens, et l'espérance que vous le tiendrez sous votre pouvoir.

Le petit comité de ce ministre a vu cette nouvelle pièce, a vu tout matin de nouvelles pièces à brûler, et on a pu juger, à son air inquiet, que les pièces qu'on avait prises dans ses mains n'étaient point celles qu'il aurait voulu brûler. Dans cette circonstance d'une si belle nature, on devrait avoir la main à l'arme de bonne heure. Il était de sa nature, traître ou bonne. C'est une question à mettre au nombre des problèmes.

Dans la circonstance où l'on trouvait le Gouvernement public dans toute l'étendue de cette capitale, qu'on nous permette seulement quelques observations historiques. L'habitude monarchique ne voulait pas faire croire aux conspirations. Que peut-il avoir fait le 24 Nivôse? dans un pays où la police n'existait pas, qu'on savait n'a été jugé, ni même arrêté à cette date. Cependant le monarque devait dîner ce soir-là. Le ministre de la police, chef du complot, (on ne pouvait en faire un complice) est resté ministre de la police. Mr Hyppolite, qui a bien voulu livrer à la postérité ses pensées intimes, aurait dû nous dire pourquoi il a gardé le secret de ce qui vient de lui. Il faut que l'on ne doute plus qui soit tout le complot, tous ses pouvoirs, tous ses moyens, et l'espérance que vous le tiendrez sous votre pouvoir.

Le petit comité de ce ministre a vu cette nouvelle pièce, a vu tout matin de nouvelles pièces à brûler, et on a pu juger, à son air inquiet, que les pièces qu'on avait prises dans ses mains n'étaient point celles qu'il aurait voulu brûler. Dans cette circonstance d'une si belle nature, on devrait avoir la main à l'arme de bonne heure. Il était de sa nature, traître ou bonne. C'est une question à mettre au nombre des problèmes.

Dans la circonstance où l'on trouvait le Gouvernement public dans toute l'étendue de cette capitale, qu'on nous permette seulement quelques observations historiques. L'habitude monarchique ne voulait pas faire croire aux conspirations. Que peut-il avoir fait le 24 Nivôse? dans un pays où la police n'existait pas, qu'on savait n'a été jugé, ni même arrêté à cette date. Cependant le monarque devait dîner ce soir-là. Le ministre de la police, chef du complot, (on ne pouvait en faire un complice) est resté ministre de la police. Mr Hyppolite, qui a bien voulu livrer à la postérité ses pensées intimes, aurait dû nous dire pourquoi il a gardé le secret de ce qui vient de lui. Il est fâcheux d'en rester aux conjectures.

Carnot

Dépit, ou peut être, à cause de cette tendre dénonciation, Napoléon retrouva un portefeuille aux Cent Jours. Dans l'intervalle, 1814 fut témoin de l'un des traits les plus extraordinaires de sa magnanimité. Laissons la parole à son incomparable biographe.

« ..... Carnot, dit-il, revint d'Anvers à Paris. Ni ses principes, « ni son rôle dans la Révolution, ne lui permettaient d'accueillir avec joie la « Monarchie et les Bourbons. Mais fidèle à son abnégation patriotique, il sut « imposer silence à ses répugnances personnelles ..... son adhésion fut non pas « sympathique, mais sérieuse, réfléchie, surtout parfaitement sincère. »

« Pour ne laisser aucun doute sur ses sentiments, il reprit la croix « de Saint-Louis, dont il avait été décoré avant la Révolution. Il fit plus, il se « présenta aux Tuileries, un jour d'audience solennelle. Mais il en rapporta les « plus fâcheuses impressions..... Quand le nom de Carnot fut prononcé, Louis XVIII « affecta de détourner son regard et le fixa obliquement vers un angle du plafond, « en balbutiant quelques mots inintelligibles, accompagnés d'une froide inclination « de tête. Carnot passa devant lui sans prononcer une parole et sortit. En rentrant « à la maison, le front attristé, il dit à ses amis : " Cette famille-là n'est pas Française. Nous n'irons pas loin avec des gens qui ont gardé toute la « Révolution sur le cœur. "

Lors du 1er grand dîner de cérémonie, il n'alla aux Tuileries, ou pour y rattraper les harceaux. — Admire, à quel point, déjà.

Que [illegible] mot ravissant : " Cette famille-là n'est pas, « Française. " Il vaut bien, comme cynisme, ce que valait, comme naïveté, celui de Mme de Sévigné s'écriant dans son enthousiasme, après une contredanse avec Louis XIV : " Il faut avouer que nous avons le plus grand roi du monde ! "

Dès que les Bourbons ne s'empressaient pas d'offrir un portefeuille à l'abnégation patriotique de Carnot, cette famille-là aussi croyait n'être Française [illegible] Carnot, ne peut être [illegible] admirer

À quel point [illegible] ! Carnot n'aperçoit pas l'ombre d'inconvénient ni de difficulté

† Sait imposer silence à ses répugnances personnelles, mais sacrifice évidemment aussi qu'à un prétendu devoir de servir la France. Il n'est pas besoin de tout dire pour entendre dans la vie privée ce qu'il en coûtait pour aller flatter les chevaux, au retour d'Anvers #

devenir le ministre d'un roi, dont il a guillotiné le frère, la sœur et la belle-sœur 207
à supposer cependant l'absurde, je veux dire un Bourbon libéral et même révolutionnaire, était-il absolument obligé d'introduire un régicide dans ses conseils? il le fait, il est vrai, l'année suivante pour Fouché, autre caractère de la trempe de Carnot, avec beaucoup plus d'esprit et d'intrigue, mais il le fait par contrainte, et bientôt le portefeuille est changé en exil bannissement. il y a une pudeur dans le monde, le hommes sans principes ne sont pas tous pervers.

mais, quel art dans le récit de M. Hyppolite! quel merveilleux développement de la conjuration patriotique du héros! comme il souligne chacune de ses immolations! le Curtius moderne fait litière de ses sentiments avec — son adhésion est sérieuse, qui sincère entraînante. qu'il embrassera pour tout dissimulateur
Science, expérience — ...de la vie, si tout sincère... oh! — le repentir de sincérité
le portefeuil — n'est pas tout il veut la croix de saint-Louis. — c'est peu "il me faut celle ci! — oui, oui tout ici!! — parle ou je meurs!!!" — il délire de joie et de rage!

le roi revient, il se jette aux genoux d'un [illegible] un bourgeon cosaque, [illegible] digne et [illegible] dans [illegible] ère, [illegible] — [illegible] acrifie [illegible] à la patrie! — mais hélas! il n'a n'est pas dévalisé
[illegible] de [illegible] il reconnaît quelque trace à la contrefaçon.

[illegible] du comité de salut public, la croix de saint-louis [illegible] tous les autres [illegible] royales, [illegible] du père de [illegible], [illegible] [illegible] [illegible] modèle à la [illegible] — que [illegible] [illegible] de désastre!

"Traître! — ou fou!" va t'on nous dire, en le voyant [illegible], quelque [illegible] "tradition." Alors de tels noms [illegible] [illegible] [illegible] un blasphème!" et alors on évoquera [illegible] [illegible] [illegible] l'exécution de Vendôme, l'ennemi aux barreaux, [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] Vieux Nice! Le bon homme le connaissait bien : [illegible] de nez en épique. Le vrai Nice d'autrefois n'était guère sévère [illegible] Cet été, chacun avait le droit de vivre à [illegible] à tout prix, à tout prix que le vrai mourût - il se défendait, mourait - il n'était [illegible] ! Nice existait bien comme histoire. Il disait

[illegible] Il ne nous regarde pas [illegible] il ne peut le garder [illegible] Nous ne [illegible] Nice, l'égoïsme, qui [illegible] les fers et nous à travers [illegible] Cet [illegible] Nice [illegible] Nice [illegible] Nice

champonné à la redingotte grise. Je vais être ministre de Louis XVIII, et toi es foulé, ... imbécille !»

Oui, mais deux mois après, le ministre de Louis XVIII, suivait sur la terre étrangère. Qu'aurait-il répondu, de son antagoniste, rentrant, Carnot, au retour, dans la chambre d'exil, à son tour lui avait lancé à la face la parole suprême, ... «Imbécille !» Lorsque le proscrit de Magdebourg s'est-il exprimé cette invective. Craignait-il la justice, inutile et rétrograde, de ses égaux ou patriotes, Dites-le, de ses rivaux en patriotisme, son ancien Fouché qui a conduit le deuil dans sa, révolutions politiques. exécutait la politique [illegible] Du reste, on ne doit leur imputer rien à tous ni à eux cette différence. Ils tenaient aux mêmes opinions. Carnot, officier de l'armée, voulait en obéir à la marche de progrès dans la première, la constitution en une République, pressentie [illegible] pour la seconde. Il changea de drapeau comme un brave changea de cocarde.

Quelle, pitié désespérée, accueillit [illegible] ne trouvait d'appui aide que la Révolution contre [illegible] qui ne lui pardonnait jamais. Il se retira à [illegible] la chaumière de Tetricus, [illegible] dans la terre de Saint-Amand avec une sorte d'inquiétude, [illegible] dans la terre de Saint-Amand [illegible] avec une sorte d'inquiétude, [illegible] semblait [illegible] [illegible] [illegible]

Sa longue faveur dans l'opinion a deux motifs : une immoralité d'abord, je veux dire l'indulgence trop commune pour le scepticisme qui écume froidement la tempête ; puis cette boursouflure : "il a organisé la victoire ! un de ces mots que les partis inventent en l'honneur des médiocrités et que le dédain des adversaires laisse passer. Carnot a organisé l'armée, soit (1). La victoire, c'est autre chose. Pour vaincre, il faut des bataillons, et sans doute l'administrateur qui les forme a sa part dans le succès. Mais c'est le général qui gagne les batailles, avec ou sans l'aide de la fortune.

Prétendre qu'un plan de campagne soit transporté tout d'une pièce du fond du cabinet sur le terrain, à la diligence d'un général sans initiative, qui exécutera servilement, presqu'en aveugle, des ordres immuables, c'est faire la guerre comme Mr Jourdain fesait des armes, par raison démonstrative, à la condition que l'adversaire veuille bien attendre la parade en tierce, avant de pousser en quarte.

"Organiser la victoire" ! La phrase est pompeuse. On ne l'a pas contredite, parcequ'il n'y avait point de ressentiments contre Carnot (en ne tient pas rigueur aux giroquettes) il a servi tout le monde. Les royalistes ne lui en veulent point, n'a-t-il pas ~~parcequ'il a~~ conspiré avec eux au club de Clichy ? ~~et que son exil de 1815 est une mauvaise note à leur dossier.~~ Les impérialistes l'adoptent à cause des cent jours. Quant aux républicains, ils ont pris l'habitude d'en faire un héros, ravis une fois de ne pas rencontrer l'opposition. Ce qui aurait du précisément leur paraître suspect. Soient ennemis, et la rhétorique en poupe, on fait du chemin.

Mais il n'y a jamais prescription pour les gloires usurpées. La démocratie, depuis trente ans, a trop souffert des palinodies, des défections et de double jeux, pour consacrer à toujours une réputation qui repose sur ces trois fléaux. La tradition de famille des Carnot a été payée assez cher. C'est juste que les torts du régiste rejaillissent sur le modèle qui en est le premier coupable. Sa hypocrite s'est fait pour notre malheur le sosie politique de son père. Que ce père en partage la peine et reçoive aussi son châtiment des mains de son héritier.

(1) voir la Note A

Si des regrets et des plaintes s'élevaient sur ce renversement d'une vieille idole, nous répondrons qu'il y a des cultes funestes, et le plus funeste de tous, celui de Protée vainqueur : pour sauver du naufrage la conscience humaine, il n'est pas trop tôt de reporter au dévouement et au sacrifice les adorations trop longtemps prostituées aux pieds de l'égoïsme. Si au milieu des ~~[illegible]~~ épouvantes de la tempête, il y a place à l'attendrissement en face des abnégations sublimes, ~~[illegible]~~ avec quelle angoisse le cœur se serre devant la gymnastique de ces cauteleux acrobates qui, le pied sûr et sec, cheminent à travers les mille entrecroisements de la mort, non point comme le jongleur de place publique, pour ne rien briser, mais afin de ne se point blesser aux ruines qu'ils multiplient sur leurs routes, en se frayant à tout prix un passage.

Que de fois, en l'absence de collègues, la signature de Carnot au bas des listes funèbres, n'a-t-elle pas complété le nombre fatal qui détachait la hache ! ... il signait, ... sans lire, ... d'un geste bref, en homme qu'on dérange, ... une signature de complaisance, comme maître un tel notaire à son confrère, ... et il se lavait les mains tranquillement dans son indifférence ! (1)

Oh ! ce n'est point aux hommes de passion, à la fois immolateurs et victimes, malades tordus par les convulsions de la patrie, ce n'est point à ceux-là qu'il faut demander compte du sang et des débris, mais à ces cœurs de bronze qui, avec leur sang-froid d'ingénieur, se font une chaussée de cadavres à travers l'inondation pour gagner en sûreté la terre ferme. Que est un frère, un ami, une maîtresse se rencontrant parmi ces matériaux de sauvetage, qu'importe ! On est quitte pour ne point regarder au visage, ... on signe sans lire.

Certes, ce n'est là ni la foi stoïcienne de Condorcet, traitant du progrès des siècles à venir, un pied dans la tombe, ni la noble confiance de Thouret écrivant pour son fils l'apologie de cette Révolution qui le tue. Dans une si terrible lutte, les âmes sincères savaient choisir un drapeau et marcher à son ombre. Cette intrépidité coûtait cher. L'idée victorieuse renversait tout sur son passage, ennemis et défenseurs. Les survivants de ce grand cataclysme furent les roués : ils savaient se cacher sous les morts, puis s'en faire un piédestal.

(1) Voir la note B

Cette conduite ~~du père~~ de Carnot, dont le fils l'a érigée en vertu civique, par une brève formule, inscrite en tête de ses tablettes politiques : " Personne n'a moins que Carnot flatté les caprices de l'opinion. Mais personne aussi ne s'est montré plus respectueux " pour les manifestations sérieuses." Ce qui veut dire en Français : " Profond dédain " pour la faiblesse ; très-humble adoration de la force." Ne hantez que la victoire, c'est la devise de cette famille.

Un petit Carnot est né le 6 avril 1801 à Saint-Omer. " Celui-là " promet les mêmes dits la mère." Il n'a pas été comme son frère dans un collége ; le garçon devait se tremper sous les apprentissages. M. Carnot a mis son enfant près de la Poste. Il était dans une habitation du comte de Bresles, sur la route de Boulogne à Calais, quand cette mère, dit-il, allait à la messe à la petite église catholique de Licques, elle me faisait y accompagner. Il paraît que tout ce voyage aide à l'éducation d'un enfant mérite l'intérêt de philosophes, et guide souvent à y observer dans l'attachement une action dogmatique particulière."

Traduction : Il [illegible] à vous, catholique, [illegible] à la messe, [illegible] à la messe, elle me faisait [illegible] à la messe, [illegible] à la messe, [illegible] à la messe,

(Un nom du temps où la citoyenne Carnot n'allait pas à la messe) 213

Le frère aîné, Sadi, suivait les cours du Lycée Charlemagne et fut admis en 1812 à l'école Polytechnique. La même année, Hyppolite entrait à l'institution de M. Lemoine d'Essires qui préparait aux écoles spéciales. il en sortit au second retour des Bourbons, août 1815, pour suivre son père dans l'exil. après un bref séjour à Varsovie, sous la protection de l'autorité Russe, Carnot alla se fixer à Magdebourg où il mourut en 1823.

C'est là, dans une de ses promenades, qu'Hyppolite entendit pour la première fois prononcer le nom de Henri Saint-Simon "St Simon, dit il, venait d'être traduit devant les tribunaux pour sa fameuse parabole : "Si la France perdait subitement ses cinquante premiers cultivateurs, ses cinquante premiers fabricants, ses cinquante premiers artistes &c, la nation deviendrait un corps sans âme. Elle tomberait dans un état d'infériorité. Si elle venait au contraire à perdre toute la famille royale les grands dignitaires, les maréchaux, les évêques &c, et en sus dix mille propriétaires des plus riches, cet événement affligerait les Français parcequ'ils sont bons, mais il en résulterait pour le pays un faible dommage."

"Voilà, s'écria mon père, un homme qu'on traite d'extravagant, et il a dit plus de choses sensées dans sa vie que les sages qui le raillent. M. de Saint-Simon a le tort de se croire un savant. il a voulu tout apprendre et il a tout effleuré sans rien approfondir. mais c'est un esprit très original, très hardi, dont les idées méritent de fixer l'attention des philosophes et des hommes d'état."

Hyppolite recueillit précieusement cet oracle ~~tombé des lèvres de l'ex-membre du directoire~~ "Lorsque je revins en France, dit-il, mon esprit cherchait une direction philosophique. Les journaux, en annonçant la mort de Saint-Simon, me rappelèrent les paroles de mon père. Je fouillai sa bibliothèque, j'y trouvai quelques-unes des publications de cet aventurier intellectuel qui a ouvert plus de perspectives sur l'avenir que vingt philosophes d'école. J'appris en même temps qu'il avait laissé un petit groupe de disciples qui publiaient un

"journal (Le Producteur). Je les recherchai, et c'est ainsi que j'ai dû aux "entretiens de mon père la modeste part qu'il m'a été donné de prendre au "développement des idées Saint-Simoniennes, pendant la première période."

C'est ainsi plutôt que, filial automate, Mr Carnot obéissait au ressort touché même fortuitement par la main paternelle. Du reste, pour parler l'argot d'un autre secte, il avait été conduit là par une attraction proportionnelle à ses destinées. Il tombait dans un nid de Caméléons incomparables, ennemis jurés du martyre, les titans de l'exploitation universelle. Par un tour de force [illegible], ces génies du Pampirisme venaient d'arborer sur le camp populaire le drapeau de la Bancocratie, donnant les chats pour généraux à l'armée de Souris, moyennant un bon traité d'association qui [illegible] d'un côté l'obéissance, de l'autre un aménagement tout paternel. Mr Carnot se prit de goût pour la haute hiérarchie d'une institution si ingénieuse.

Toutefois, avant de devenir apôtre, il fut d'abord étudiant en droit. C'était le beau moment des écoles, la lutte contre l'ancien régime menaçant. Les sociétés secrètes avaient là leur foyer, la liberté son camp. Dans cette guerre, on jouait sa tête. Ce n'était pas la vocation de notre jeune philosophe. Il préféra s'affilier à la société de la morale chrétienne et publia, dans la Revue Encyclopédique, une traduction des chants Helléniens de Müller, quoiqu'il n'eût aucune tendance personnelle au Pélikanisme.

L'an 1829 vit son entrée solennelle au giron de l'Église Saint-Simonienne. Malheureusement, en 1831, la rupture des deux pères Bazard et Enfantin brisa l'unité de la nouvelle religion, qui perdit le modeste espoir d'intéresser son nom aux [illegible]. Dans ce déchirement, Mr Carnot déserta l'Orthodoxie pour suivre l'ex-père Bazard sur la route du Protestantisme. Le voilà donc Hérétique! La chose, pas les hommes, ne tirait pas à conséquence. La secte, après avoir brillé quelques moments, comme un météore, au firmament des religions, était éparpillée en mille étincelles, qui retombèrent un peu partout, sous forme d'aérolithes assez désagréables.

Du ~~L~~ Saint-Simonisme disparu, il resta seulement le Costume qui donnait le Carnaval aux Parisiens toute l'année. Nos recherches n'ont pas nous apprendre si Mr Carnot s'était exhibé aux populations dans les vêtements sacerdotaux. ~~Nous n'avons pas joui de ce spectacle et il nous est impossible, par conséquent, d'en rendre compte de vive~~ Nous inclinons à croire cependant qu'il n'a pas été au delà de l'habit bleu barbeau et n'a point ~~porté~~ [illegible] Comme Mr Michel Chevalier le grand inquisiteur privé [illegible] d'hermine, ~~selon au Sacré Collège~~ [illegible] ~~on sait que Mr Michel Chevalier, enfermé à Ste Pélagie, [illegible]~~ ~~le Cardinal [illegible]~~ claire bordé [illegible] et aujourd'hui Sénateur. Au fond, au fait, on jeta aux orties son manteau de Cardinal pour le faire ouvrir les portes. Il est aujourd'hui sénateur

Car, je l'ai dit, les Saint-Simoniens n'ont point la passion du quatre. ils ont même la passion contraire. si leur Eglise est morte, ses tout très vivants. Sous d'autres noms, ils ~~continuent~~ leur propagande beaucoup plus qu'on ne pense, et bien des personnes croyaient donc [illegible] leur influence, néanmoins, elle ne l'emportera pas sur la tendances du pays par leurs ~~ont~~ antipathiques. La révolution a détruit le vieux château féodal et inauguré dans le monde le Code de l'égalité. La France n'a pas cessé de marcher dans cette voie, d'abord toujours par la politique, du moins par la science et la philosophie qui dans ont bien voulu à tout les résistances. Que nous ~~ont donné~~ cette paysanté les deux? malheur à nous, si le coffre-fort triomphait de la [illegible] il faudrait compter avec les grands-prêtres du capitalisme et les [illegible] de la Finance l'ancien patriciat ne se prêtendrait pas.

Mr Carnot commence avec orgueil la part de vulgarisation de ce noble Evangile. Je ne lui en fais pas mon compliment, bien que ce langage ne le gêne ne soit pas lourd. Dès le figurant dans la Cène nouvelle, il eut l'heureux de prêter son appartement pour la première leçon. C'est à peu près la part du boutiquier qui donne le sermon. Le concert avec Mr Bonnel et avec [illegible] le voile de Dieu, il recueillit les prédications d'Abazard sous le titre de l'exposition de la doctrine de St Simon. ~~Quelques~~ quelques produits propres à l'auteur ~~extraits de la~~ ~~[illegible]~~ Puis, plus tard, des articles de remplissage bibliographique dans la Revue Encyclopédique, quelques leçons à l'enseignement central; ~~et on a tout dit. Le lac est plein~~

Du reste, je ne suppose pas de prétentions littéraires à notre Ex-Saint-Simonien. Ce qu'il a écrit était par commande, en sa qualité de portraitiste de son père, et pour reproduire l'original avec l'exactitude d'un pantographe. Carnot ayant tenu la plume, il a tenu la plume de Carnot. Le père, il est vrai, a écrit des choses de la guerre, et le fils des choses de la paix. Mais cette diversité apparente ne fait pas disparaître entièrement ~~la synonymie des deux personnages~~ ~~l'identité des deux individus~~. Car la paix devint ~~de fait~~ en fait la reine, comme la guerre sous l'Empire, le trait essentiel de l'imitation était de se mettre à la mode du jour. Il supposait n'y a pas manqué, non plus qu'à cet ~~ne se mêler de rien qui agrè, le guigè et faire valoir Bourgogne~~ précepte [illegible] ~~Double [illegible] la vieille~~.

Le 27 juillet 1830, il traversait les premières barricades avec la même insouciance qu'il allait visiter à la Halle Monsigny ou l'organisation future de la famille. Le 29, après la victoire, il courait féliciter à la mairie le maire et les adjoints, comme membre de la municipalité.

Pour lui, les conversions foudroyantes, d'un jour plus heureux d'aller sur le chemin de Damas, n'étaient à craindre de notre temps. Le prêtre courait de nous ~~se~~ flagornait et la cour ~~était~~ encouragé le bonnet de valet du temps passé ~~ne~~ montrait toujours les oreilles à saluer le vainqueur, le premier à crier bas au maître qui descend. Son haut mépris, on le verra plus tard, ne fut une révélation sur la bourse de Bordeaux et le précipita tout-à-coup à l'état de Ville-Evêque d'où il faut par manquer le Mallali.

La révolution de Juillet avait accouché d'une Chambre, mais l'enfant ne ressemblait pas tout-à-fait. M. Carnot, toujours inspiré par son Egérie, la Chambre des Députés, sera la seule qui ne tiendra rien du tempérament sous la majorité du nouveau-né, il jouait à pleurer la mauvaise fortune. En attendant, il fit son tour de France en visitant Barrère, un de ces souvenirs de son père, qui eut toujours l'œil à la Girouette. Il recueillit les documents conservés par l'ex-rapporteur du Comité de Salut public et de retour à Paris, il fit avec amour l'éditeur des Mémoires de l'homme aux deux discours pour et contre. C'était une besogne selon son cœur.

En 1835, les accusés d'Avril l'inscrivirent dans le conseil de défense qui devait les assister devant la Cour des Pairs. (Son rôle y fut nul.) La même année, peu après l'attentat Fieschi, il présidait le comité chargé de procurer aux proscrits politiques des moyens de fuir à l'étranger. Il pouvait sauver la tête de Pepin il préféra la livrer au bourreau par le refus d'un passeport qu'il avait cependant à sa disposition. Aux élections de 1837, il fut porté, quoiqu'absent, dans les collèges électoraux de la Bourgogne, Dijon, Beaune, Autun et Châlon. Il échoua. Mr Arago et Laffitte se chargèrent en 1839 de faciliter son entrée à la chambre. Il se posa comme citoyen sans reproche, héritier d'un nom ~~respecté~~ célèbre. Tous les citoyens sans reproche ne peuvent pas être députés. Ce n'est donc pas là un titre. Rayons-le. Reste l'autre, ~~[illegible]~~ le seul que Mr Hyppolite ait jamais possédé pour être quoi que ce soit dans ce monde, le nom de son père.

C'est aux élections de 1842 que Lacombe mettent la couleur politique de Mr Arnot, qu'on parait incolorisme. Si la Monarchie de Louis-Philippe ne lui paraît pas encore la meilleure des Républiques, il compte sur l'avenir pour compléter la métamorphose. Comme Louis-Philippe ne suivait pas précisément cette route, le peuple lui donna un coup en jambe qui jeta par terre du monde contre les espérances rybades, ou Député St Simonien. Chassé du Paradis, [illegible] tout autre que l'imitateur du fameux Dicennois ~~[illegible]~~ se fut arrêté au seuil du nouveau temple qui avait surgi dans un jour d'orage, contre toutes ses prévisions. Lui ~~il~~ trouva plus naturel d'y entrer comme en pays conquis et de monter au Capitole. Comme de raison, il avait oublié la séance électorale du Wauxhall, mercredi 17 Février 1842. Nous prenons la liberté de lui remettre en mémoire les discours qu'il adressait à ses futurs commettants. Les voici :

« Messieurs, on accuse le libéraux de vouloir amener une Révolution. Mais s'il en était ainsi, nous ne descendrions pas dans la lutte électorale. Le parti libéral s'en rapporterait aux ministres, se reposant sur leur présomptueuse impudence pour conduire le char de l'état vers l'abyme. (Très-bien !) L'opposition s'efforce d'ôter le pouvoir des mains inhabiles qui le tiennent, parce qu'il sait qu'elle deviendra ainsi une Révolution. Loin de vouloir détruire,

« Il veut raffermir nos institutions... »

M. Allegre, banquier, électeur, s'adressant à M. Carnot : « Dans votre circulaire d'hier matin vous parlez de la Charte, de la dynastie régnante. Permettez-moi de vous demander votre opinion sur la question de savoir si une monarchie convient mieux à la France qu'un gouvernement républicain. »

M. Carnot : « Sans doute, lorsque j'ai dit que je n'avais pas lu le mot dynastie dans ma circulaire, on n'a pas voulu me faire un reproche de n'y avoir pas introduit une phrase de courtisan. On me demande donc si je travaillerai à une révolution qui aurait pour but de renverser la dynastie actuelle. Messieurs, il y a quelques jours, dans une réunion électorale à laquelle on devait bien l'espérer, je m'entendis interpeller en m'adressant une interpellation analogue, et j'ai cru devoir répondre car un fait qui n'est pas vrai. »

« Sous la Restauration, je me destinais au barreau, j'avais commencé mes études et déjà reçu mon diplôme, je me trouvai arrêté par un obstacle absolument [illegible] à la gouvernement que je regardais comme [illegible] [illegible] à la profession, [illegible] [illegible] [illegible]

le repêcher sans doute ou pour s'ensevelir avec lui ?... à d'autres ! c'est pour s'installer les premiers sur les fauteuils ministériels qui tapissent le fond du dit abîme.

Je sais bien ce qu'il va répondre : "J'ai tenu mon serment. Je n'ai point conspiré. J'ai été fidèle au Roi. La République s'est faite sans moi et même malgré moi. Voilà précisément pourquoi il m'appartenait de gouverner la République. Telle est la règle."

C'est la règle en effet. — Continuons donc à énumérer tous les droits que Mr L. Ex-Saint-Simonien s'était acquis au gouvernement de la République, je veux dire, toutes les marques d'adhésion, tous les gages d'attachement qu'il avait donnés à la Royauté. Sa fameuse brochure Les Radicaux et la Charte fut encore plus explicite que ses discours de Hustings. Publié en 1846 au nom des Députés de la Gauche, Messieurs Garnier-Pagès et Consorts, ce manifeste monarchique proclamait hautement l'accepter la Charte et la dynastie.

" La Volonté nationale, disait-il, ne fut pas régulièrement consultée après la Révolution de Juillet : c'est un reproche que l'on est toujours en droit d'adresser à la nouvelle Royauté. Toutefois l'opinion publique nous paraît se manifester alors en faveur de cette forme de gouvernement, et nous l'acceptâmes, parceque nous ne professons pas seulement, parceque nous pratiquons le dogme de la Souveraineté nationale. Nous avons accepté cette forme de gouvernement, parceque la Charte supporte, selon nous, le progrès des institutions démocratiques, réclamées aujourd'hui par le sentiment du pays."

Beaucoup de radicaux sont tombés dans l'erreur à cet égard. Ils ont cru que la Charte avait enchaîné pour jamais la Volonté nationale, qu'elle opposait à leurs vœux des obstacles invincibles. Nous croyons qu'ils se sont trompés dans l'appréciation de la loi fondamentale et qu'il,

« ont ainsi retardé le triomphe des doctrines dont le germe est au cœur de tous
« les bons citoyens ; et nous n'hésitons pas dans l'expression de ce blâme, parceque
« nous n'écrivons pas pour flatter les individus, ni les partis, mais pour dire la
« vérité, la vérité sévère, s'il le faut, à nos amis comme à nos adversaires. »

Le courage de Mr Carnot est bien connu. Lui écrire pour flatter les individus ..... sous les verrous, les partis ... vaincus ! il ne serait donc plus le fils de son père ! personne ne le soupçonne d'une telle impiété. Non ! aux gens durement cottés, aux partis à terre il dira héroïquement, la vérité inflexible. ~~sévère, sans ménagement, avec une fermeté inflexible. C'est le moment de se montrer~~ : il écrasera ~~donc~~ de son blâme les Républicains que des condamnations terribles ~~avaient~~ ont enfouis ~~[illegible]~~ dans les cachots du Mont-St Michel. ils sont bien coupables en fait. 1830 avait donné la institution républicaine. Que voulaient-ils de plus ! une satisfaction grammaticale ? quand on possède la chose, tenter une Révolution pour la conquête du mot, c'est une folie criminelle.

Ainsi la défection se posait en juge pour condamner le dévouement. La lâcheté flétrissait le stoïcisme ! Peu s'en fallut que cette censure éhontée ne passât avec l'acquiescement du silence. Cependant le mot : transaction n'avait pas encore acquis la force d'un principe. L'héroïsme des transfuges ne fut pas du goût de tout le monde ..., pour le moment du moins, car ~~avant peu~~ bientôt, le baiser de paix allait ~~effacer~~ essuyer le soufflet. Mais alors le journal La Réforme releva le cartel en ces termes :

« Ainsi ces hommes qui puisèrent dans leur foi politique la fermeté nécessaire pour tenter des luttes si cruellement inégales, qui, vaincus dans la rue, continuèrent la résistance dans les cachots et, plutôt que de se dédire, se résignaient et se résignent encore aux torture d'une lente et impitoyable agonie, ceux qui ont peuplé de leurs os les cimetières des prisons, ceux qui traînent encore dans les souffrances les restes d'une vie épuisée, ceux-là ne se doutaient guères qu'ils combattaient et mouraient pour un mot, tandisque en imitant la patience et la longanimité de Mr Carnot, ils auraient eu, ainsi que lui, la chose. »

"Sus aux traîtres !" c'est le cri de Saint-Simonien. Il la
[illegible] de son fils qui, du reste, ne l'a point imaginé. Le [illegible]
[illegible], en vain d'arriver à l'Hôtel-de-Ville, était absorbé au [illegible]
[illegible] [illegible] avec la tête d'importance, du chef fier [illegible]
[illegible] grand cœur. Il fait bien fait à la mode avec une rare intelligence,
[illegible] [illegible] Ici [illegible] jour-là
[illegible] belle mercuriale.

(Il n'était plus la saison)

[illegible] au fait, en effet, à se divorcer quoi à une saison
[illegible] à [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible]

à l'Hôtel-de-Ville, ~~l'heureux du grand nom~~ Mr Carnot trouve un autre ami de la même farine, Mr Garnier-Pagès, proclamé maire par la multitude qui l'étouffait de ses empressements. Hélas! la fable du serpent et du villageois a reçu son rencontre à l'Hôtel-de-Ville, ~~poursuivi~~ raconte Mr Carnot, chacun des figures de connaissance, et toute pensée d'exclusion était si loin de nous que nous songeâmes à Mr Léon de Malleville pour en faire un adjoint au Maire de Paris. Le résultat fut à peu près celle de Mr Odilon-Barrot."

~~Et~~ Cette idée fut ~~[illegible]~~, bien loin de [illegible] de leur esprit la pensée d'exclure le Royaliste! le contraire beaucoup de Royalistes, jamais elles de Royalistes, et surtout [illegible] Vendéenne [illegible] était de tous les jours sous les pillards de la Victoire. [illegible] était de bon ton.

Le banquet du [illegible] seul fut exclu. Il était à la mode, banquet [illegible] fois à la mode. Il se composait que les mieux du riche [illegible] Cet le cognac [illegible] Lamartine, et fut le plus grand succès [illegible] dans un par le dîner aux amis et connaissances. Dans cette [illegible] Il fut tout Chantilly effaçait. Il était bien en vogue par une [illegible] à la réduite tout fut non inquiète du sujet souverain. [illegible] à côté de celle en face du banquet du temps, c'était [illegible] et on le temps.

[illegible] après la publication de la Brochure: [illegible] la Réforme avait traité Mr Carnot en [illegible] à l'Hôtel de Ville, la Statue du Sujet: La Réforme [illegible] que [illegible] un autre [illegible] tint à une [illegible] rose de Lancastre."

[illegible] un conte [illegible] Le Moniteur avait la [illegible] [illegible] Mr Thiers, Mr Thiers [illegible] Lacaz [illegible] [illegible] [illegible]

Ces quelques lignes auront à partager et couvrir elle sont tête d'accord la plus
[illegible] établir un [illegible] moins grâcieux avec l'ancien Défection-
naire. Il comprit et se souvint de [illegible] de l'amitié. Puis on procéda au partage
de ministère [illegible] de l'intérieur [illegible] et des Cultes échut à Mr Carnot.

La brochure était pour le Royaliste un gage de sympathies
de retour. Il pensa que la Charte et le drapeau blanc [illegible] mal à l'aise en
face de la Révolution. On ne peut être bien tranquille devant la barbare d'une
[illegible] [illegible] [illegible] [

Cet[te] ministre
~~et Comte~~ le droit patient de l'instruction gratuite et obligatoire,
avec ~~grat~~ liberté de l'enseignement. Il n'a pas même essayé l'application de ~~la~~ Son
~~système~~ système. On voit qu'~~au dernier degré~~ à la suprême quenelle de l'éducation, il admet
tout les jésuites qui n'admettent personne. Cette hospitalité ne s'applique que par
une certaine confraternité de sentiments, un fond commun de haines et d'espérances
en face d'une Eglise intolérante, exclusive, qui proscrit tout ce qui est en dehors
d'elle, la Révolution ne pouvait accepter de compromis. Elle devait être l'arrêt-
inflexible de la justice contre une oppression quinze fois séculaire et l'applica-
tion de la maxime, mère de toute morale " il te sera fait comme tu as fait aux
autres." Le moment [illegible] était aussi pour entendre toute
transaction avec un [illegible] qui ne change jamais et ne connaît que le di-
lemme " vaincre ou être vaincu." Mais le ministre, électeur de la défection, est un
esprit de cette école [illegible] libérale qui veut la liberté pour tout le monde,
excepté pour le parti de la Révolution, qu'elle a toujours mis, qu'elle mettra
toujours hors la loi. Il [illegible] donc contre ~~toute intolérance~~ les lumières tout ce que comportait
les circonstances, il [illegible] un [illegible] à combattre. ~~C'était combattre tout~~
[illegible] pouvait on attendre autre chose ~~mais qu'attendre~~
~~[illegible]~~ d'un homme qui
~~[illegible]~~ voyait dans le grand mouvement de février que la destruction des jésuites au lieu de
d'un seul mot l'amende honorable ou la réparation de trois siècles de Congrégation et de sang et ne mettant
de la [illegible] toute trace ~~[illegible]~~ de [illegible] cette première circulaire du 25 février, adoptait phraséologie banale, un
dans le [illegible] du progrès [illegible] ~~[illegible]~~ date [illegible] chez [illegible] [illegible]
~~[illegible]~~ c'était [illegible] programme d'autre exploitation elle s'efforçait volontiers de rassurer les retours d'Ancien régime :
~~[illegible]~~ la grande [illegible] ~~[illegible]~~ [illegible] dans une direction unique les bons ordres
~~[illegible]~~ [illegible] [illegible] [illegible]

« sentiments et ses intérêts, et qui en même temps possèdent un degré de lumière
« supérieur au niveau des masses. Ces deux hommes sont le curé et le maître d'école.....
« je me suis adressé à eux et je les ai invités à exercer leurs droits politiques et à
« monter à leurs concitoyens comment ce droit doit être exercé !"

Deux étranges associés à placer de front que le curé et le maître d'école! l'un qui débite les sermons, l'autre qui les sonne; l'un qui gouverne, l'autre qui balaie; l'autocrate et le serf. M. de Montalembert était plus franc et plus net, lorsqu'il s'écriait du haut de la tribune: "Il y a sur notre sol deux armées en présence, « l'armée du bien et l'armée du mal; l'armée du bien, quarante mille curés, « l'armée du mal, quarante mille instituteurs!"

Voilà qui s'appelle parler. Quand on accepte pour bien la question, il faut savoir l'accepter sans fausse honte. Il est vrai qu'un ministre de Louis-Philippe n'avait pas encore fulminé son fameux dilemme. Mais ce dilemme était facile à voir venir, et le ministre aurait dû en prévenir l'instituteur en élaborant sa formule. Si M. Carnot s'était gardé de faire cette découverte, ou de la divulguer, il aurait inventé une assemblée nationale de paysans. "Il est manifeste, « dit la circulaire, que un brave paysan, avec du bon sens et de l'honnêteté, « représente infiniment mieux à l'assemblée les intérêts de la condition qu'un « citoyen riche et lettré, étranger à la vie des champs ou mal à même d'en juger les « intérêts et les vœux de la masse des campagnes."

Comme les paysans forment les trois quarts de la population, la théorie de ~~Capefigue~~ cet habile ministre aurait dû faire élire dans les campagnes, le résultat devant être de voter cent fois plus de neuf cents paysans. C'était une opération difficile à faire, et l'obligation pour notre, le nombre ne connaît pas, être plus marquée que celui qu'on a tiré ~~contre les paysans~~ qui est la marque de l'agneau ~~Depuis le~~ un pouvoir qui a créé contre le Carrefour de Gendarme! ~~Les cadres de la Foi et Loi on laisse aller le fardeau de saint~~ ~~Napoléon sur un démocrate de la Sainte~~!

Il faut la croire ~~On a beau dire~~, si la religion, ~~mais~~ dans nos temps d'incrédulité, « semble l'âme du corps social elle en reste du moins la charpente. Toute révolution, pour être féconde, doit « ~~la tombeau les mœurs et les lois~~. « y puiser. C'est à ce principe seul que peut s'opérer le remuement matériel des

marches sociales. Simon, toujours un pied dans le moyen âge et l'obscurantisme, un
pied dans le monde moderne et la liberté, l'un trébuche de lourdeur, en affranchies-
-seurs, veut rester un serf comme un esclave marron dans son vieux chenil. Tous
deux ne sont que des avortons hybrides. ils applaudirent aux mascarades,
lorsque la loi de 1848 disait la devise de liberté. ils voulaient traiter la République
dans le nation les Girondins en tuant le sens superstitieux, ils ont conspiré
dans le secret contre la République.

Le dernier pourvoi est, dit-on, de Cornet, lui-même, chargé de
l'un des trois régiments requis, par l'état de négociation, à l'appartenir au parti
républicain. Le temps manquait à l'exercice de tous les droits,
mais tous les jeunes gens, sans exception, étaient sur le rang. Nous n'avions
pas encore fait le serment, mais nous étions dans quelques heures de cet
engagement solennel. Il a quelque chose d'une
[illegible] Qu'est-ce que le serment ? Qu'est-ce que le serment ? Est-ce
[illegible] ~~Est-ce~~ ~~un acte~~ ~~de~~ ~~liberté~~ ~~?~~ ~~Est-ce~~ ~~un~~ ~~

Au reste, ce n'est pas sur Mr Carnot seul que pèse la responsabilité de cette étrange politique. L'ensemble du système était l'œuvre du gouvernement provisoire, mais il en aggrava les fautes. Les circulaires aux instituteurs, dignes fondateurs des idylles sur les candidatures paysannes, ont laissé de souvenir de Mr de Bouffonne. Il n'y a que Carlès une haute figure de réformateur qui a compris la mission. Il fallait reconnaître cette tâche difficile de renouveler les hommes, de les façonner à des institutions libres et égalitaires. Pour commencer cette grande œuvre de régénération humaine, pour rendre à la vie intellectuelle la nature enfermée dans la mort sociale, il fallait s'appuyer sur le esprits libres et droits, les mettre d'un caractère fier, réclamer le concours de leur énergie et de leur cœur, [illegible] au point de la représentation nationale avant l'accomplissement de ces grandes innovations.

Au lieu de mettre résolument à l'œuvre, le ministère de 1848 [illegible] quelques innovations insignifiantes s'attacha à faire un système de lecture publique et fonda

[illegible] ministère, bientôt supprimée, [illegible] de l'école normale de Cluny. Le système du collège de France lui attira quelques [illegible] Mais il ne réussit à pénétrer dans le mouvement de l'état des [illegible] esprits, n'exerça en réalité [illegible] sympathie pour lui que dans [illegible] auprès de [illegible] ses amis. [illegible] [illegible] [illegible]

voulut reprendre le pouvoir pour son propre compte. Il lui parut bon de s'emparer d'abord du ministère de l'instruction publique et des cultes. L'instruction publique est la visée fixe. C'est par elle qu'on se rend maître de l'avenir. Les Manuels-Renouvier arrivèrent à point pour fournir un prétexte.

Sous ce nom venaient de paraître, avec l'assentiment du ministre, de petits livres timides laissant percer quelques lueurs de vérité. Mais la réaction n'aime pas voir ~~éclore~~ poindre les doctrines susceptibles de réveiller le sentiment du droit. Le doux crépuscule de la raison semble encore trop dangereux pour les yeux faibles du peuple. La vue ne doit s'arrêter que sur la robe noire du frère ignorantin qui n'éblouit pas.

Mr L'Avocat Bonjean lut quelques articles du Manuel Renouvier, excita l'indignation de l'assemblée constituante. Au lieu d'en prendre hautement la responsabilité, Mr Carnot s'excusa, balbutia et convint qu'il y avait dans ces écrits des principes contestables. Mr Bonjean proposa que par une réduction de cinq mille francs sur les cinq millions demandés par le ministre, l'assemblée manifestât son blâme de la direction donnée à l'instruction publique. L'amendement fut adopté à la majorité de cinq voix. À la séance suivante, Mr Jaguerre, ami du ministre, vint s'excuser sur ses nombreuses occupations d'avoir édité ce livre. C'était le premier coup de pied. Mr Carnot n'attendit pas le ~~deuxième~~ second et donna sa démission.

Nous l'avons vu, au pouvoir essayer d'un compromis avec le Catholicisme et le signer du sang des Révolutionnaires. Sans autre but que la défense du ~~conservatisme~~ passé, il avait fait capituler les intérêts et les principes démocratiques devant des dogmes et des institutions ennemies. De cette politique, ambigue à gauche, sévère à droite, il ne pouvait emporter que la haine des uns, le mépris des autres.

Conservateur par tempérament, bourgeois par tradition, Mr Carnot est un digne représentant de cette coterie banale, au cœur sec, qui ne connaît d'autre religion que l'intérêt. Toute sa valeur gît dans son nom. Ôtez ce panache, il reste zéro. Son langage est flasque, mou, vulgaire. Est-ce même un langage? On rougit en lisant le patois de ses circulaires. Un pareil Chusalia sous la plume du ministre de l'instruction publique! Ne pouvait-il donc se

faire traduire en Français par le premier professeur venu? Ses mouvements sont lourds comme ceux des hibernants. Jeunesse et vieillesse de glace. La fibre française, vive, spontanée, n'habite point sous cette enveloppe teutonne, avec cette morgue terne et blafarde. Avez-vous vu certains tableaux de nature morte? Les vents peuvent souffler. Ils ne dérangeront pas la monotonie de l'aride. Ils ne soulèveront pas même de sable comme dans le désert. Ainsi de certaines figures. La vie s'y est éteinte ou plutôt elle n'a jamais été.

De tels hommes sont une perdition dans le camp populaire. Pas de meilleurs auxiliaires pour l'ennemi. Si Mr Carnot range en bataille tous les actes de la vie et les passe en revue, je le défie de leur donner un autre conseil que l'effroi de la Révolution et un autre général que l'égoïsme. Il est point [illegible] avec la naïveté de Mr Prudhomme dans cette formule: "Soutenir ce qui "devait être devant, réformer en partie ce qui devait tomber, et compromettre "assez peu d'intérêts pour laisser après soi quelques vous souvenirs." Rêve sublime: "contenter tout le monde et son père!" Le vieil édifice peut se rassurer. Il n'a rien de craindre des révolutionnaires façon Carnot, et il n'en est guère d'autres aujourd'hui. La liberté ne sortira jamais tout armée de leur cerveau. Il l'ont [illegible] un jour en 1848 et ils en tremblent encore.

Passé de la place, après avoir contribué de son mieux à la livrer, l'ex-ministre de l'instruction publique repassa dans l'armée qu'il venait de trahir; il y reprit paisiblement la casaque d'opposition et la vieille tactique connue: "attaquer les abus, avec grand peur de les démolir, hurler contre la "réaction sans lui faire une égratignure. En [illegible], Mr Veuillot, le croquemitaine catholique, traçait d'une touche assez fine le portrait des Montagnards, ces prétendus champions populaires.

"Exprimons, écrivait-il, une pensée qui nous est souvent venue. "Au fond et en masse, nous ne croyons pas que les Montagnards soient méchants. "Beaucoup de ces crinières sont des perruques et nous voyons bien des barbes postiches "sur ces visages hérissés. O Dieu ne plaise que nous les soupçonnions d'aucune "tendresse de cœur pour la Réaction! Mais franchement, nous ne pouvons les

« croire capables d'une haine très-vigoureuse contre la Conservation. Nos Monta-
« gnards ne sont pas pour les moyens violents. Ils aiment la légalité, la discussion,
« les transitions douces. Ils consentent à pousser le char, il le faut bien, mais douce-
« ment, lentement, et sans rien essayer de trop décisif pour écarter le sabot qui ra-
« lentit la marche et fait durer la besogne.

« De là cette attitude, si gulière à nos yeux, suspecte aux yeux
« des affiliés extra-parlementaires. De là ce mélange de paroles hardies, de pensées
« modérées et d'actions plus que prudentes. Ces hommes veulent paraître ce qu'ils ne
« sont pas et ne servir que le plus tard et le moins possible ce qu'ils sont contraints
« de paraître. Leur trafic est sur la montagne, mais leur établissement est dans
« la plaine, et ils y trouvent mille agréments. Presque jamais nous n'avons senti
« [illegible] dans leurs paroles la fibre révolutionnaire. Leurs discours ne sont que des
« [illegible] de rhétorique tribunitienne, édulcorés de toutes sortes de réticence. »

[illegible] de tendresse révolutionnaire. Il est coté
[illegible] la place. C'est lui qui a écrit les [illegible] suivantes, assurément des plus bé-
[illegible] qui [illegible] à plume : « La vérité est que je ne vois
[illegible] la [illegible], qui [illegible] et qu'un seul
[illegible] l'éducation chrétienne de la jeunesse, l'armée,
« [illegible] correctionnelle. »

[illegible] de Mr Feuillas [illegible] sur les
[illegible] que [illegible] de l'Église
[illegible] Cie, qui a traité en
[illegible] révolution : [illegible] la République
[illegible] que de la médecine dont
[illegible]. Aux élections de 1849 pour la législative, Mr Carnot resta
[illegible] qui, au nom de la République
[illegible], et de concert avec les [illegible], [illegible] fusillé, transporté,
[illegible] avec une branche de [illegible], une bien petite. Les
[illegible] avantage. Quant à la réaction, après avoir
[illegible] à la nouvelle assemblée.

... Carnot put voir son portefeuille aux mains de M. Bineau qui lui donna
une bonne leçon de vie commune. Si on lui [illegible] l'instruction publique détruisait
... rapidement dans [illegible] la France entre les mains des [illegible]
... [illegible] aux autres, la domination républicaine commencerait
... [illegible] pas longue.

... [illegible] durera guères. [illegible] la
... [illegible] que la nation [illegible] qu'on se [illegible] la [illegible]
... [illegible] [illegible] [illegible]

Stratégie politique. La foudre, après avoir frappé tant de têtes, passait [illegible] pour dessus la sienne. " Bénie soit la tradition de famille, [illegible] il dire ~~[illegible]~~ en lui-même, j'ai fait comme ~~[illegible]~~ mon père, il eût fait comme [illegible] la sagesse porte ses fruits. L'hérité de pas mal de vacances. Car on n'a [illegible] de choix, et [illegible] de tous les conscrits, me voilà coq de village, maître de [illegible] ou de garder le mouchoir, à ma fantaisie."

Calcul d'un profond [illegible] Simonisme [illegible] au corps législatif [illegible] dans les trois élections de l'Empire, Mr Carnot ne se pressa point, [illegible] il commença par refuser le serment en 1852 [illegible] comme candidat et comme député. [illegible] daigné accepter les deux premières fois, il [illegible] la troisième [illegible] plus simple. Ce revirement n'est que l'application du système [illegible] dans pour les corrigés, profond respect pour les manifestations [illegible] autrement dit : " [illegible] attentif du succès."

Jusqu'en 57, [illegible] l'attitude réservée des [illegible] accidents. [illegible] de la force [illegible] Hypposite [illegible]. En 63, le peuple, résigné à [illegible] les mécontentements [illegible] Impériale [illegible] sorti de sa tente [illegible] quitter aussi la sienne et de [illegible] Radicaux [illegible] Charte. [illegible] ne [illegible] douze ans de [illegible] plus [illegible].

[illegible] dans la victoire de 48 ses ~~[illegible]~~ opinions [illegible] par [illegible] en 46. [illegible] on ne garde pas des [illegible] de la production, [illegible] Carnot, [illegible] une [illegible] dans l'impartialité [illegible] à l'Empire qu'à la Royauté. L'hommage [illegible] qui [illegible], et bien certainement il est [illegible] 1852 qu'on perfectible, l'adhésion [illegible] à la charte de 1830 qui était immuable.

Ce qui doit lui réjouir le cœur, c'est de retrouver à ses côtés, sur les bancs de la chambre, ses amis, voire même les ministres de la charte de 1830, qui ont prêté serment comme lui à la constitution de 1852, après l'avoir prêté tout autant généreusement à celle de 1848. Oh ! la cour de vilains prêteurs, toujours en quête d'un serment, triple lien entre les différentes coalisés. Mr Thiers, l'ennemi de la loi fondamentale, a bien lui aussi massacré une Transnonain. Mais qu'est-ce qu'une telle peccadille ! D'ailleurs la rue Transnonain n'existe plus. Rien ne lasse, ni ne dure, tout est maintenant mis sous la bannière de la nouvelle. Cette Italie comme qui a si souvent trempé le peuple et sur lequel on a tant de fois tiré, Italie de Mickiewicz, Italie de Schérer. Oh ! la pauvre bête à monter aux cieux le temple ! on l'enfourche, on fait claquer son fouet avec de grands hennissements, on l'excite avec grâce, puis le cheval devient à l'écurie et la carrière dans le [illegible] [illegible] [illegible]

législatif, où il a pris passage en levant deux fois la main. Tant que son serment restera sous la protection du danger, il lui gardera une fidélité aussi scrupuleuse et ~~surtout~~ même plus inquiète que sa fidélité d'autrefois à la monarchie d'Orléans. Si, par impossible, quelques fous [illegible] d'une tentative contre l'ordre [illegible] à une défaite [illegible] 1846 mais [illegible] plus impossible [illegible] la tentative aboutissait à une victoire, chacun il accourrait [illegible] à [illegible] de [illegible], pour ~~[illegible]~~ escroquer le gâteau tout bellement aux vainqueurs. ~~[illegible]~~ : il est à vous, mes enfants, donnez. C'est pour qui [illegible] du [illegible] en [illegible] du doigt, [illegible] et qui [illegible] aux [illegible], [illegible], ~~[illegible]~~ [illegible] pas pour qui ~~[illegible]~~ voudriez ~~[illegible]~~ tenir une si belle ~~cette immortelle~~ résolution. Rendez-moi mon gâteau !

En attendant ces calendes grecques, il est d'une sévérité [illegible] sur l'article de la soumission aux pouvoirs constitués. La prudence de la période ~~[illegible]~~ orléaniste était de la [illegible] auprès de ses effrayants actuels. Pendant [illegible] élections électorales de 1866, un jeune homme en visite chez [illegible] et parfaitement connu de lui, ayant eu le malheur de prononcer le mot de République, l'ex-ministre [illegible] 48, bien que seul à [illegible] a tout [illegible] il n'est pas question de République mais de légalité !, et il [illegible] à la porte ce périlleux étourdi. Aux premiers mots du Moniteur contre les [illegible], il s'empressa de dissoudre le comité des Vingt-cinq, et de mettre sans façon les membres hors de chez lui.

Cela ne l'a point [illegible] du comité des Vingt-cinq et de la police correctionnelle. Voyez un peu la fatalité ! un si pointilleux rigoriste ! Pourquoi ne s'est-il pas défendu avec son discours du 30 juillet 1846 aux électeurs ?

Messieurs, leur disait-il, des conspirations ayant éclaté sous le règne de Napoléon, certains courtisans qui croyaient flatter

« au lieu de vieux ressentiments, plaçaient le nom de Carnot sur la liste
« des conspirateurs. Napoléon prit une plume, effaça le nom et dit : "Carnot
« m'est dévoué, mais il ne conspire pas, je le sais (1). Vous êtes des
« imbéciles !" — Je compte aussi sur la loyauté de mes adversaires
« politiques pour espérer que, s'ils trouvent mon nom sur des listes de
« jeunes conspirateurs, ils diront aussi à ceux qui l'y auront inscrit : "Vous
« êtes de l'imbécille !"

de croire les gens assez sots pour être assez plats,
l'épée à la garde
"j'imbécille très sérieux." On peut être tenté de répondre
quand comme drapeau d'insurrection un tremblement de terre
à la hypolite les jeunes conspirateurs qui le connaissaient à fond.
~~Quel triple idiot serait choisir pour drapeau d'insurrection un tremblement~~
~~de terre sous le prétexte de croire à des faits~~ ?" Puisque il aurait eu
grand tort ~~de compter le nombre~~ de l'hypolite avait tout droit de leur
reprocher ce "beau" appareil de mots savants, et pour l'ap-
-rendre ne se demandez pas au dictionnaire mais à l'histoire. demandez
à ~~la~~ le prince de Napoléon ce qu'il pense de Napoléon au point ? Sachez qu'il
n'a pas d'illusions. Il ne dit pas "imbécille". De cette vous pouvez m'ap-
-prendre ce qu'il dit. car de mon côté je sais parfaitement que vous n'aviez
pas ces listes, mais que vos propres enfants, vos listes, vos conspirateurs
n'étaient que des imbéciles !

Le vrai problème que l'hypolite, en contant son anecdote, l'inquié-
-tude où il a été d'abord écrite sur ce récit en premier lugubre. Il y figuraient
le nom de Carnot ne le gênait que par son père pour lui d'inscription faut
pas ~~qu'il~~ on pèse sur effet ~~de~~ les biens ~~de~~ d'oubli conspirateur Napoléon ne l'avait pas
était suspendue au bout de la Cette conspiration pro-
-bablement ~~de~~ même façon que le fameux complot dévoilé par Carnot au
premier Consul sur la confidence de la fée. Elle avait pris le nom qui déplai-
-sait à notre ~~de~~ fée avait couru dans le siècle ceux qui déplaisaient à Carnot.
Tout cela importe peu ~~à~~ à notre anecdote. Qu'on prenne à discrétion le tra-
-meau imaginé, mais qu'on respecte son auguste famille Mr Hypolite trouvera l'organeau
Quant à Napoléon, il savait mieux. Il savait que Carnot bien loin de conspirer lui dénonçait les conspi-
-rateurs. ~~Il savait qu'il était entouré de traîtres, mais qu'il était bien servi par les traîtres~~ !

(1) Napoléon savait mieux. Il savait que Carnot bien loin de conspirer lui dénonçait les conspi-
-rateurs.

[illegible] votre dernière [illegible] éloquence égotiste du 20 juillet 1846
[illegible] manqué
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Notes.

Note A. Page

Sous le rapport, cette unanimité d'organisateur était la plus grande garantie de succès que pouvait souhaiter. Mais pourtant du fond de la tombe [illegible] commencement d'opposition à l'unanimité unanime, et comme [illegible] sa [illegible] pour [illegible] les admirations [illegible] le rapport [illegible] Page [illegible] l'Avenir, [illegible] fatal [illegible] [illegible] [illegible]

L'histoire a de faux airs, souvent aussi indignes que ceux de Mars. Lorsque la victoire, le triomphe, les intérêts, tout ramenait à construire de toute pièce une spéculation politique, elle en sortait coulée en bronze et posait sur le piédestal. La postérité accepte de confiance et ne vérifie pas. Elle n'a ni le désir ni le loisir de connaître la vérité, il faut épuiser un témoignage contemporain. Tous, par exception, ont leur importance. En voici un qui est [illegible] d'autres avec la légèreté d'hommes habitués à leur parler sans frein, sans un but de parti, la haine politique fait quelquefois de ces coups. Nous en faisons une légende. Nous ne citerons ici que l'opinion de Georges Duval sur la naissance de la Marseillaise, une figure poétique qu'on [illegible] la, qui a bien sa valeur. Il écrivait en 1797 :

« Je me souviens que, dans le moment [illegible] la guerre [illegible] d'un bout [illegible] de nous [illegible] toutes les [illegible] [illegible] [illegible]

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE MSS

Mr Carnot est le fils de son père, comme le Général Cavaignac et Mr Garnier-Pagès sont les cadets de leurs aînés. C'est à ce titre que tous trois ont gouverné la République, sans doute en vertu du principe républicain qui proscrit l'hérédité politique. Ne parlez pas, dans le camp démocratique, de Roi héréditaire, les cheveux se hérissent. Mais pour les membres d'un Gouvernement, provisoire ou non, pour les ministres, Préfets, Garde-champêtres, magistrats, geôliers, généraux, académiciens, &c &c, la survivance est de droit, et ce droit saisit l'occasion de s'affirmer plus impérieux, si par hasard l'héritier est un saltimbanque, un idiot ou un ennemi. Mrs Garnier-Pagès, Carnot, Cavaignac ont été provisoire, ministre, dictateur, uniquement par la grâce du nom, moyen ingénieux d'extirper l'idée de dynastie.

Si, par impossible, les fortes têtes venaient à méconnaître un instant cette légitimité, le peuple (dans son fanatisme républicain) se lèverait comme un seul homme, pour les rappeler aux principes d'héritage. C'est sa manière de protestation contre les nobles et les Rois. Quoi d'étonnant, si la République, répliquée sur notre sol, y pousse de si solides racines! Le terrain n'est-il pas préparé tout exprès pour elle par l'adoration des noms!

Mr Carnot est un de ces demi-dieux inscrits sur l'armorial plébéien et il a trouvé, lui aussi, un bout de sceptre dans son berceau. Son génie propre l'eût fait notaire ou mercier. Son origine l'amène tout à la chose comme sujet d'épopée Hélas! où l'épopée va-t-elle se nicher? mais il le faut:

Je chante le héros qui régenta la France
Et par droit d'ineptie et par droit de naissance.

Le héros, suivant l'usage, avait une grande ambition. Il en avait de plus même aussi une petite. La petite était de jouer un rôle, la grande, d'être un fac-simile de son père. Il avoue lui-même sans fard cette chante prétention dans la lettre du 29 août 1809 aux électeurs de la Seine. « Je me suis habitué à faire de mon père ma boussole morale et politique. Jamais je ne me suis trouvé en présence d'une position difficile d'une circonstance grave sans me demander comment il aurait agi, pour tâcher de l'imiter. »

C'était prévenir le public qu'en le nommant, on n'envoyait pas à la chambre un homme, mais un singe. Non, la photographie d'un vieux médaillon. Cet orgueil d'être, dans la peau de Carnot fils, un avatar de Carnot père, a-t-il été justifié ? Possédons-nous un double du célèbre Décemvir ? Un double, pas tout-à-fait, disons seulement un calque lilliputien. Mais pour apprécier la copie il faut connaître l'original. Voyons.

Tous les arts et métiers ont dans les régions d'outre-tombe un représentant, sorti de leur sein, et qu'ils fêtent par des réjouissances annuelles, Saint Crépin pour les cordonniers, Saint-Vincent pour les cochers &c. Le grand Carnot est de droit certainement, le patron des girouettes comme le type le plus illustre de la corporation. Membre du Comité de Salut public, du Club de Clichy, ministre et tribun sous le Consulat, ministre, Général et Comte de l'Empire, il a été tour-à-tour, selon les temps, avec le même zèle et la même solennité, ultra-jacobin, Royaliste, Napoléonien. Par quel phénomène, le même homme qui signait au Comité de Salut-public les listes du tribunal révolutionnaire, a-t-il été, ~~lui membre du Directoire~~, Fructidorisé comme Clichien-Royaliste en compagnie de Pichegru, Lafond-Ladebat, &c, pour se retrouver bientôt ministre du dix-huit Brumaire, puis Tribun, puis Gouverneur d'Anvers, puis ministre des

cent jours et Comte de l'Empire? Et ce n'est pas sa faute, nous l'allons voir, s'il n'a pas été aussi ministre de Louis XVIII en 1814. Vraiment, c'est trop d'incarnations pour une seule existence. Le bon goût voulait au moins qu'on repartît cette kyrielle de transfigurations sur une série de renaissances dans l'humanité. Demandez plutôt à Pierre Leroux.

Carnot (capitaine du génie en 89) n'apporta au pouvoir ni le fanatisme de la conviction, ni l'inflexibilité d'un système, ni l'entraînement d'une nature sensible. En dépit de ses épaulettes, c'était simplement un bureaucrate, fourvoyé dans une tourmente. Il se cramponna des deux mains à son bureau et dépensa tout ce qu'il avait d'énergie et de volonté à maintenir son fauteuil contre les assauts des bourrasques. Le reste ne le regardait pas. Roi, République, Empereur, peu lui importait, pourvu qu'il eût son portefeuille, ses cartons, sa sonnette. Sa place n'était pas à Paris, mais à Vienne. Il était né conseiller aulique de Guerre. Fort bien, s'il fût tombé dans ce milieu paisible. Mais lancé en pleine révolution, il avait de tout autres devoirs à remplir, et s'il a fait à merveille sa besogne d'administrateur il s'est montré le plus déplorable des hommes politiques.

On connaît l'arrogante excuse des ~~palinodies~~ apostasies, excuse si goûtée des temps de défaillance et d'abaissement: "je sers mon pays, je ne suis d'aucun parti!" — mais l'ensemble des partis compose la nation entière. — "Je ne suis d'aucun parti!" c'est-à-dire, "je n'ai ni foi, ni voix mon parti, c'est mon intérêt. Fors de tout le reste! je pêche dans toutes les eaux, je fouille dans toutes les poches. Je pends aujourd'hui Pierre pour le compte de Paul, demain je guillotine Paul pour le compte de Pierre. Pourvu qu'ils me paient, je m'inquiète peu lequel a droit. Le droit, c'est la force, et je suis au service de la force, moyennant finance. C'est le plus faible qui a tort. La preuve, c'est qu'il aurait raison, s'il était le plus fort."

Qui n'est d'aucun parti est un infâme. Les lois de Solon le condamnaient à mort. Sa mémoire était vouée au mépris chez les Athéniens... Mais nous ne sommes pas à Athènes et les lois de Solon ont été rapportées. Les gens qui ne sont d'aucun parti, s'il y en a, peuvent dormir sur les deux oreilles.

« Servir la Patrie ! » — Dans les époques de transition, dans les temps de guerre civile, la patrie n'a pas toujours le même drapeau. Qu'on ne doive jamais s'unir à l'Étranger, quelle que soit la bannière du jour, d'accord (1). Mais tenir en main tour-à-tour les drapeaux opposés, c'est le fait d'un apostat. Siéger au Comité de Salut public, ce gouvernement de la hache, et trois ans après, compléter au club de Clichy avec

---

(1) Encore sur ce point, faut-il faire des réserves. Le crime de l'union avec l'Étranger c'est l'indépendance et l'intégrité de la patrie compromises. Si elles ne le sont pas, le crime disparaît. C'est alors la question de principe qui décide seule du tort et du droit. Par exemple, l'alliance d'un parti avec la Suisse ne serait point un attentat contre la patrie. Car, dans aucun cas la Suisse seule n'est assez forte pour mettre en péril la chute du Roi. Dans la guerre de 1823, les Révolutionnaires Français qui combattirent avec les Espagnols contre le gouvernement des Bourbons, étaient purs de tout reproche. La victoire de l'Espagne n'eût entraîné pour notre pays ni dangers, ni inconvénients. L'auxiliaire serait restée l'auxiliaire et même la protégée. Elle ne pouvait ni faire la loi, ni exercer la moindre pression sur la France. Appuyé des forces Espagnoles, le parti National aurait relevé le drapeau tricolore avec l'aide de l'armée Française elle-même. Le véritable complice de l'Étranger, c'était Louis XVIII, qui [illegible] créature, [illegible] vassal [illegible] de la Sainte-Alliance, dont il exécutait les ordres, en détruisant la Révolution d'Espagne.

les Royalistes échappés à la hache du comité de salut public! un tel scandale est-il justifiable par le revirement de l'opinion? si l'opinion change, que l'homme d'une idée se retire et ne passe pas comme un condottiere au service de l'idée contraire.

Carnot, membre du comité, organisait en 93 la victoire de la Révolution sur l'Etranger. Membre du Directoire en 97, il tramait le retour des Bourbons, autrement dit, le triomphe de l'Etranger sur la Révolution. È sempre bene. Et par quel chemin avait-il ainsi passé d'un pôle à l'autre? par celui de la vérité, ... de la conviction personnelle au moins? Non! par le caprice du flot qui portait avec furie à la République jusqu'en 92, et avec non moins de violence au Royalisme, depuis le 9 Thermidor. Que lui importait la direction du courant pourvu que le courant fît surnager sa fortune!

Clichien, sa barque chavire. Mais il est prompt à la renflouer. Le 18 Brumaire a substitué violemment le régime du Sabre à la liberté Républicaine. Carnot accourt de l'exil où l'avait jeté Fructidor. Pour lui, qui est Bonaparte? L'ennemi de ses deux opinions successives, celle de 93 et celle de 97, l'homme qui menaçait des vengeances de l'armée le club Royaliste de Clichy, qui a dispersé par les baïonnettes les Révolutionnaires des Cinq-cents. Mais admirez la sublimité du sacrifice. Dans son dévouement pour la patrie, Carnot n'hésite pas à accepter le portefeuille de la guerre. Son fils Hyppolite en pleure d'enthousiasme, et comme "il ne se trouve jamais en présence d'une position difficile d'une circonstance grave, sans se demander comment son modèle aurait agi, pour tâcher de l'imiter, Mr Hyppolite doit pleurer de chagrin de n'avoir pu suivre l'exemple paternel, après le coup-d'état du second Bonaparte; car la situation était identique. Pardonne-lui, ombre du grand Carnot à l'impossible nul n'est tenu.

Pendant l'aventureuse campagne de Marengo, un conciliabule patriote avait délibéré sur le nom qui pourrait remplacer le premier

consul, en cas de mort ou de défaite. après avoir hésité entre Moreau, Lafayette et Brune, le choix s'arrêta sur Carnot, jugé seul en état de rallier tous les partis, apparemment parce qu'il les avait tous joués et trahis. Triste symptôme de la décomposition universelle ! l'homme de la situation, c'était l'individu sans drapeau et sans conscience ! inutile de perdre ses larmes sur le 18 Brumaire. La République était bien morte.

Bonaparte ne pouvait se piquer de beaucoup de tendresse pour ce successeur en expectative clandestin. Carnot s'en aperçut et cette découverte lui ouvrit soudainement les yeux sur d'horribles défauts qu'il n'avait pas soupçonnés jusques là chez le maître. " Cet homme, dit il, ne marche pas droit. " il lui faut des ministres pour la forme, des ministres à lui et non " des ministres Français. je ne serai pas long temps à lui."

~~Première abdication de la qualité de Français, pour cause d'infidélité à Carnot.~~

Ne pas s'accommoder de Carnot, c'est ~~perdre évidemment la qualité de Français.~~ manquer à la France après quelques ballottements, il sortit du ministère. mais d'après ses antécédents, on peut bien penser qu'il ne lâchait pas sans douleur le cher portefeuille, et pour tenir ouverte la porte de rentrée, il s'avisa d'un nouvel accès d'héroïsme que nous transcrivons textuellement des mémoires de Mr son fils :

" Au moment de quitter Paris, Carnot ayant eu connaissance " indirecte d'un complot qui menaçait Bonaparte, lui écrivit la lettre " suivante :

Citoyen premier Consul,

" je viens d'être averti d'une manière positive qu'une conspiration se forme en ce moment contre vous et qu'on veut attenter cette " nuit même à votre vie. je me fais un devoir de vous prévenir. La " personne qui me donne cet avis est la même qui m'informa le 19 " Fructidor de ce qui devait arriver la nuit suivante, et je lui dois en " partie les mesures de précaution prises pour me soustraire au danger. " On prétend que le ministre de la police n'est point étranger au " complot d'aujourd'hui."

Salut et Respect.

Mr Hyppolite raconte avec un profond attendrissement le grand acte de vertu. Or, en mécanique fidèle, il doit être prêt à le copier de point en point, comme il copie toutes les autres (intimités paternelles). C'est bon à savoir.

Certes, voilà une conspiration admirablement montée. La scène est palpitante de terreur. C'est pour la nuit même. En Fructidor aussi c'était pour la nuit. La sûreté du premier avis garantit l'exactitude du second. De qui vient-il ? D'une fée sans nul doute, d'une fée qui sait tous les complots, ceux du pouvoir, ceux contre le pouvoir, et n'espionne que pour le compte de son favori Carnot.

La botte secrète au ministre de la police n'est-elle pas d'un vrai maître d'armes ? Fouché restait Jacobin et, comme de juste, son collègue ne l'était plus, depuis que la mode en avait passé. Deux ministres d'une si belle eau devaient avoir eu maille à partir ensemble. La dénonciation était-elle plus méritoire, vraie ou fausse ? C'est une question à mettre au concours pour le prix-Monthyon.

Nous ne chercherons pas à influencer le jugement du public sur la haute moralité de cette épître. Qu'on nous permette seulement quelques observations historiques. D'habitude, Bonaparte ne laissait pas faisander les conspirations. Que peut-il avoir fait de celle-ci, dont on ne parle nulle part ? Personne, qu'on sache, n'a été jugé, ni même arrêté à cette date. Cependant le poignard devait frapper la nuit ~~même~~ révolue. Le Ministre de la police, chef du complot (on ne pouvait pas décemment en faire un comparse), est resté ministre de la police. Mr Hyppolite, qui a bien voulu révéler à la postérité cet épisode inconnu, n'a pas songé à l'accompagner de quelques éclaircissements. Son père a dû l'entretenir des suites d'un incident si grave. Il est fâcheux d'en rester ainsi aux conjectures.

En dépit, ou peut-être même, à cause de cette tendre dénonciation, Carnot ne put remettre la main sur un portefeuille qu'à l'époque des cent jours. Dans l'intervalle, 1814 fut témoin de l'un des

trait le plus extraordinaire de sa magnanimité. Laissons la parole à son incomparable biographe.

« ... Carnot, dit-il, revint d'Anvers à Paris. Ni ses principes, « ni son rôle dans la Révolution, ne lui permettaient d'accueillir avec « joie la Monarchie et les Bourbons. Mais fidèle à son abnégation pa- « triotique, il sut imposer silence à ses répugnances personnelles, ... son « adhésion fut non pas sympathique, mais sérieuse, réfléchie, surtout « parfaitement sincère. »

« Pour ne laisser aucun doute sur ses sentiments, il reprit « la croix de Saint-Louis, dont il avait été décoré avant la Révolution. « Il fit plus, il se présenta aux Tuileries, un jour d'audience solennelle. « mais il en rapporta les plus fâcheuses impressions. ... Quand le nom « de Carnot fut prononcé, Louis XVIII affecta de détourner son regard et « il lança obliquement vers un angle du plafond, en balbutiant quelques « mots inintelligibles, accompagnés d'une froide inclination de tête. « Carnot sortit devant lui sans prononcer une parole et sortit. En rentrant « à la maison, le front attristé, il dit à ses amis : « Cette famille-là n'est « pas française. Nous n'irons pas loin avec des gens qui ont gardé toute « la Révolution sur le cœur. »

« Cette famille-là n'est pas Française ! » Quel mot délicieux ! il vaut bien comme épigramme ce que valait, comme naïveté, celui de Mme de Sévigné s'écriant dans son enthousiasme, après une contredanse avec Louis XIV : « Il faut avouer que nous avons le plus grand roi du monde ! » Dès que les Bourbons ne s'empressaient pas d'offrir un portefeuille à l'abnégation patriotique de Lazare Carnot, cette famille-là aussi cessait d'être Française.

Qui ne prend point Carnot, ne peut être Français.

Car c'était bien un portefeuille que venait réclamer l'ancien chevalier de Saint-Louis. Le Roi XVIII ne s'y est pas trompé. Il connaissait intus et in cute tout son personnel de la Révolution, et au premier

aspect du visiteur plastronné de sa croix, il avait compris. D'ailleurs l'aveu de Mr Hyppolite ne laisse aucun doute. Cette abnégation patriotique, qui sait imposer silence à ses répugnances personnelles, ne se sacrifie évidemment ainsi qu'à un prétendu devoir de servir la France. car il n'est pas besoin de tant de fracas pour rentrer dans la vie privée. L'ex-Directeur pouvait planter ses choux, sans tout, au retour d'Anvers sans un si grand étalage de dévouement. il n'allait aux Tuileries que pour y rattraper ses bureaux.

Admirez à quel point la rage du pouvoir quand même peut éteindre le bon sens et le sens moral. Carnot n'aperçoit pas l'ombre d'inconvénient ni de difficulté à devenir le ministre d'un Roi, dont il a guillotiné le frère, la sœur et la belle-sœur. à supposer cependant l'absurde, je veux dire un Bourbon libéral et même révolutionnaire, ce Bourbon était-il absolument obligé d'introduire un Régicide dans ses conseils? S'il l'a fait, l'année suivante pour Fouché, autre caractère de la trempe de Carnot, avec beaucoup plus d'esprit ~~et d'intrigue~~, il ne l'a fait que par contrainte et bientôt le portefeuille s'est changé en exil. il y a une pudeur dans le monde, les hommes sans principes ne s'en doutent pas.

Mais quel art dans le récit de Mr Hyppolite! quel merveilleux déroulement de l'abnégation patriotique du héros! Comme il souligne chacune de ses immolations! — Le Curtius moderne fait litière de ses répugnances personnelles! ah! pour la patrie que ne ferait-on pas! — Son adhésion est sérieuse, — sérieuse, entendez-vous? — Non pas une plaisanterie comme on pourrait le supposer de un Régicide. réfléchie, ... sincère, ... oh! bien sincère! c'est en toute sincérité qu'il embrasserait son portefeuille. — Ce n'est pas tout. il reprend la croix de St Louis — c'est peu encore, il va aux Tuileries! ... oui, aux Tuileries!! — Faire sa cour!!! — à délire du dévouement!

Si jamais Henri V nous revient dans un fourgon cosaque, avec quelle hâte le digne fils et duplicata d'un si héroïque père courra renouveler le sublime exemple de sacrifice laissé à la postérité! — mais, Hélas! il n'est pas chevalier de Saint-Louis (impossible de repiquer le vieux billot bourbonien sur son cœur patriotique) il manquera quelque chose à la contrefaçon. (point de billot à recouvrer à son frac)

Un membre du Comité de Salut public, la croix de Saint-Louis sur la poitrine, mendiant dans les antichambres royales les faveurs du

frère de Louis XVI, tel est, depuis cinquante ans le héros-modèle de la Dé-
-mocratie! — Que l'on s'étonne ensuite de ses désastres!

"Carnot et Fouché!" ~~ne~~ vont s'écrier peut-être, en se voilant la face, ~~quelque~~ les fanatiques de la tradition. "associer de tels noms, la vertu et le
„ crime! c'est un Blasphème!" Et alors, ~~en~~ d'évoquer le drame de 1815: l'ab-
-dication de Napoléon, l'ennemi aux barrières, la résistance paralysée,
tout perdu; puis, dans un coin de salon, entre les deux membres du
Gouvernement, Carnot en larmes, Fouché sardonique, l'explosion de cette
double apostrophe: "Traître! — Imbécille!" ~~Le cynisme de la trahison~~
~~aux prises avec le désespoir du patriotisme~~ ... le cri du cœur, le rire du démon.

Illusions! vaines phrases! — Ces deux hommes se connaissaient
à fond ~~bien~~ et pouvaient se donner la réplique. Le mot de Fouché n'était qu'un
retour amer sur un passé de vingt-cinq ans. Certes, chacun avait le droit
de crier à Fouché: "Traître!" mais à tout autre que Carnot, eût-il
osé répondre: "Imbécille!" — non! ce mot racontait leur commune histoire
et ~~et~~ disait ceci:

„ Tu ne peux me regarder sans pleurer et je ne puis te regarder
„ sans rire. Toi et moi, nous n'avons jamais eu qu'un mobile, l'égoïsme,
„ qu'un but, notre intérêt. Nous avons poursuivi le succès per fas et nefas
„ à travers les catastrophes. Les principes n'ont été pour nous qu'une jon-
„ -glerie, les drapeaux qu'un marchepied. J'étais prêtre, tu étais chevalier
„ de Saint-Louis. Nous avons jeté au vent Croix et Soutane pour exploiter la
„ Révolution. Tu es devenu Décemvir, moi Proconsul, et nous avons coupé
„ force têtes pour en paver notre chemin. La route a tourné court. Tu t'es
„ fait alors Royaliste, moi Thermidorien. Mais moi, on ne m'a pas Fruc-
„ -tidorisé, et toi si, — imbécille!"

[illegible] Brumaire tu as

[illegible]

[illegible]aine;

frère de Louis XVI, tel est, depuis cinquante ans le héros-modèle de la Dé-
-mocratie! — Que l'on s'étonne ensuite de ses désastres!

"Carnot et Fouché!" vont s'écrier peut-être, en se voilant la face, ~~quelque~~ les fanatiques de la tradition. "associer de tels noms, la vertu et le
„ crime! c'est un Blasphème!" Et alors, d'évoquer le drame de 1815: l'ab-
-dication de Napoléon, l'ennemi aux barrières, la résistance paralysée,
tout perdu; puis, dans un coin de salon, entre les deux membres du
Gouvernement, Carnot en larmes, Fouché sardonique, l'explosion de cette
double apostrophe: "Traître! — Imbécille!" ~~le cynisme de la trahison~~
~~aux prises avec le désespoir du patriotisme~~ ... le cri du cœur, le rire du démon.

Illusions! vaines phrases! — Ces deux hommes se connaissaient
à fond ~~bien~~ et pouvaient se donner la réplique. Le mot de Fouché n'était qu'un
retour amer sur un passé de vingt-cinq ans. Certes, chacun avait le droit
de crier à Fouché: "Traître!" mais à tout autre que Carnot, eût-il
osé répondre: "Imbécille!" — non! ce mot racontait leur commune histoire
et disait ceci:

„ Tu ne peux me regarder sans pleurer et je ne puis te regarder
„ sans rire. Toi et moi, nous n'avons jamais eu qu'un mobile, l'égoïsme,
„ qu'un but, notre intérêt. Nous avons poursuivi le succès per fas et nefas
„ à travers les catastrophes. Les principes n'ont été pour nous qu'une jon-
„ -glerie, les drapeaux qu'un marchepied. J'étais prêtre, tu étais chevalier
„ de Saint-Louis. Nous avons jeté au vent Croix et Soutane pour exploiter la
„ Révolution. Tu es devenu Décemvir, moi Proconsul, et nous avons coupé
„ force têtes pour en paver notre chemin. La route a tourné court. Tu t'es
„ fait alors Royaliste, moi Thermidorien. Mais moi, on ne m'a pas Fruc-
„ -tidorisé, et toi si, — imbécille!"

Plus tard, ministres tous deux du Dix-huit Brumaire, tu as
„ voulu me passer la jambe, avec ta dénonciation, et c'est toi qui es
„ tombé, ... imbécille!"

Rentré par le Tribunat, tu as rêvé une culbute prochaine;
„ il n'y a eu que la tienne, ... imbécille!" (1)

... par une traite ou pension
Carnot a dispensement tou-
... de l'Empire, à dater de
... !

frère de Louis XVI, tel est, dépu-
-mocratie! — Que l'on s'étonne
"Carnot et Fouché!
~~quelque~~ les fanatiques de la tradi-
„ crime! c'est un blasphème." Et
-dication de Napoléon, l'ennemi
tout perdu; puis, dans un co
Gouvernement, Carnot en larm
double apostrophe: "Traître!
~~au prise avec le désespoir du~~
Illusions! Crainte
à fond ~~bien~~ et pouvaient se donner la
retour amer sur un passé de fin
de crier à Fouché: "Traître!"
osé répondre: "Imbécille!" — Il
~~et~~ disait ceci:
„ [illegible]
„ Sans rire. Toi et moi, nous n'a
„ qu'un but, notre intérêt. Nous
„ à travers les catastrophes, v
„ -glorie, les drapeaux qu'un
„ de Saint-Louis. Nous avons
„ Révolution. Tu es devenu Décem
„ force têtes pour en paver notre
„ fait alors Royaliste, moi
„ -tidorisé, et toi si, — imbéci
Plus tard, ministre
„ voulu me passer la jambe, a
„ tombé, ... imbécille!"
Rentré par le Tri
„ il n'y a eu que la tienne,

248bis
(1) ..... Culbute ~~fort~~ ~~adulcorée~~ quelque peu amortie par une retraite ou pension de vingt mille francs, que Carnot a religieusement touchée, pendant toute la durée de l'Empire, à dater de la suppression du Tribunat. — Citation! C. Martyr!

« je suis resté dix ans ministre. ma première disgrâce a été le « gouvernement des provinces illyriennes. C'était supportable. Bientôt, à travers « les gloires de l'Empire j'ai deviné sa ruine et, tout en le démolissant, je « me suis garé. à cette heure du déclin, sa puissance t'a paru éternelle, « et il t'a nommé Gouverneur d'Anvers, ... imbécille !"

« En 1814, je me suis tenu à l'écart. c'était sage. tu as « ramassé ta vieille croix de Saint-Louis et tu t'es jeté à la tête du Roi. « Tu t'es cassé le nez, ... imbécille !

« Au retour de l'île d'Elbe, j'ai prévu tout de suite la chûte « de Napoléon, et je l'ai poussé. tu as cru à sa fortune et tu t'es « cramponné à sa redingotte grise. je vais être ministre de Louis XVIII « et tu es coulé, ... imbécille !"

Oui, mais deux mois après, le ministre de Louis XVIII suivait son antagoniste sur la terre étrangère. Qu'aurait-il répondu, si Carnot un matin, entrant dans sa chambre d'exil, lui avait à son tour lancé à la face la parole suprême : " imbécille !"

~~Pourquoi~~ le proscrit de Magdebourg s'est-il refusé cette consolation ? Pourquoi craignait-il qu'à cette entrevue, la justice invisible et présente, ne leur criât : " Dos-à-dos, ~~coquins~~ ! pervers !"

Disons-le, de ces rivaux en palinodies, c'est encore Fouché qui conserva le plus de décence dans ses évolutions politiques. Carnot se gênait moins pour exécuter sa voltige. Du reste, on ne doit leur imputer ni à bien ni à mal cette différence. Elle tenait aux métiers respectifs des deux personnages. Carnot, officier de l'armée n'était pas obligé à beaucoup de façons dans ses pirouettes. Chez le militaire, la conviction est une superfluité, presqu'un ridicule, souvent une offense. il change de drapeau comme un cheval change d'escadron.

Fouché, prêtre défroqué, savait son crime irrémissible et n'avait d'appui solide que la Révolution contre des gens qui ne pardonnent jamais.

il ne pouvait renoncer à cet abri, encore moins le bénéfice, car nul autre ne l'aurait défendu sérieusement de la vengeance cléricale. Il la bravera plus tard. Aussi se rapprochait-il de son boulevard naturel, avec une pointe d'inquiétude, surtout dans les temps de violente réaction. Cette fidélité au jacobinisme n'était donc point consciente, mais égoïste. Elle ne saurait lui compter pour circonstance atténuante.

En somme, ces deux Caméléons n'eurent connu que les inspirations d'une personnalité implacable, toujours couverte du prétexte de l'intérêt public. Ils se dévouaient au service de l'état. — « servir la patrie » — Etre aux affaires, manier le pouvoir, avoir la considération, les honneurs, les jouissances, régner, voilà le vrai mot. — « La patrie et les principes », dérision, charlatanisme ! Tel est la pratique des ambitieux comme Carnot qui exploitent toutes les causes, en se faisant gloire de n'être d'aucune. Cet homme est le prototype du fonctionnaire-modèle qui fait corps avec le logement et voit, inamovible, défiler la procession des propriétaires déchus à qui c'est peu dire que l'appeler patron des Girouettes.

La longue faveur dans l'opinion a deux motifs : une immoralité d'abord, je veux dire l'indulgence **trop** commune pour le scepticisme qui écume froidement les tempêtes, puis cette bourdouflure « il a organisé « la victoire », un de ces mots que les partis inventent en l'honneur des médiocrités et que le dédain des adversaires laisse passer. Carnot a organisé [1] l'armée, soit. La victoire, c'est autre chose. Pour vaincre, il faut des bataillons, et l'administrateur qui les forme a bien sa part dans le succès. Mais c'est le général qui gagne les batailles, avec ou sans l'aide de la fortune.

Prétendre qu'un plan de campagne soit transporté tout d'une pièce du fond du cabinet sur le terrain, à la diligence d'un général sans initiative qui sera tenu d'exécuter servilement, presqu'en aveugle, des ordres immuables, c'est faire la guerre comme Mr Jourdain faisait des armes, par raison démonstrative, à la condition que l'adversaire veuille bien attendre la parade en tierce, avant de pousser en quarte.

---

(1) Voir la Note A

"Organiser la victoire!" la phrase est pompeuse. on ne l'a pas contredite, parce qu'il n'existait point de ressentiments contre Carnot. On ne fait pas rigueur aux girouettes. Elles sont toutes filles. tout le monde change sa part. Il a toujours tourné le vent. Le Royaliste ne lui en veulent point; n'a-t-il pas conspiré avec eux au club de Clichy? Les Impérialistes l'adoptent à cause des Cent jours. Quant aux Républicains, ils ont pris l'habitude d'en faire un héros, ravis une fois de ne pas rencontrer d'opposition, ce qui aurait dû précisément leur paraître suspect. Point d'ennemis et la Rhétorique en pompe, on fait du chemin.

Mais il n'y a jamais prescription pour les gloires usurpées. La Démocratie, depuis trente ans, a trop souffert des palinodies, des défections, et des doubles jeux, pour consacrer à toujours une réputation qui repose sur ces trois fléaux. La tradition de famille de Carnot a été payée assez cher. il est juste que le tort du Copiste rejaillisse sur le modèle qui eut le premier coupable. Mr Hyppolite s'est fait, pour notre malheur, le Sosie politique de son père. Que son père en partage la peine et reçoive ainsi son châtiment de la main de son héritier.

Si des regrets ou des plaintes s'élevaient sur le renversement d'une vieille idole, nous répondrons qu'il y a des cultes funestes, et le plus funeste de tous, celui de Protée vainqueur. Pour sauver du naufrage la conscience humaine, il n'est pas trop tôt de reporter au dévouement et au sacrifice les adorations trop long-temps prostituées aux pieds de l'égoïsme. Si, au milieu des épouvantes de la tempête, il y a place à l'attendrissement, en face des abnégations sublimes avec quelle angoisse le cœur se serre devant la gymnastique de ces cauteleux acrobates qui, le pied sûr et sec, cheminent à travers les mille entre-écoulements de la mort, non point comme le jongleur de place publique, pour ne rien briser, mais afin de ne le point briser aux ruines qu'ils multiplient sur leur route, en se frayant à tout prix un passage!

Que de fois, en l'absence d'un Collègue, la signature de Carnot au bas de listes funèbres, n'a-t-elle pas complété le nombre fatal qui détachait la hache! il signait, ... sans lire, ... d'un geste bref, en homme qui on dérange, une signature de complaisance, comme maître un tel notaire à son confrère, ... et il se lavait les mains tranquillement dans son indifférence (1).

(1) Voir la note B

Ah! ce n'est point aux hommes de patrie, à la fois immolateurs et victimes, malades tordus par les convulsions de la patrie, ce n'est point à ceux-là qu'il faut demander compte du sang et des débris, mais à ces cœurs de bronze qui, avec leur sang-froid d'ingénieur, se font une chaussée de cadavres à travers l'inondation pour gagner en sûreté la terre-ferme. Que si un frère, un ami, une maîtresse se rencontrent parmi ces matériaux de sauvetage, qu'importe! on en est quitte pour ne point regarder au visage,... on signe sans lire.

Certes, ce n'est là ni la foi stoïcienne de Condorcet, traitant du progrès du siècle à venir un pied dans la tombe, ni la noble confiance de Vincent devant pour son fils l'apologie de cette Révolution qui le tue. Dans une si terrible lutte, les âmes stoïques savaient choisir un drapeau et marcher à son ombre. Cette intrépidité coûtait cher. L'idée victorieuse renversait tout sur son passage, ennemis et défenseurs. Les survivants de ce grand Cataclysme faisaient les voûtes. Ils savaient se cacher sous les morts, puis s'en faire un piédestal.

Cette conduite de Carnot, son fils l'a érigée en vertu civique par une brève formule, inscrite en tête de ses tablettes politiques: "Personne n'a, moins que Carnot, flatté les caprices de l'opinion; mais personne aussi ne s'est montré plus respectueux pour les manifestations sérieuses." Ce qui veut dire en français: "Profond dédain pour la faiblesse, très-humble adoration de la force." Il faut croire que la victoire, c'est la devise de la famille.

Hyppolite Carnot est né le 6 Avril 1801 à Saint-Omer. "Celui-là devrait être heureux", dit sa mère. "il n'est pas né comme son frère dans un palais." Ces paroles seront un triomphe pour la superstitieux. M. Carnot a passé son enfance près de la Porte-Alais, dans une habitation du nom de Presles. "Son père dirigeait lui-même son éducation." "quand notre mère, dit il, allait à la messe, la seule pratique de dévotion, notre père nous laissait l'y accompagner. il pensait que tout hommage rendu à l'Être-Suprême méritait l'intérêt des philosophes, et qu'ils pouvaient s'y associer, sans y attacher une notion dogmatique particulière."

Traduction: "il faut hurler avec les loups. Soyez tout à tous, catholique, huguenot, Musulman, juif ou païen selon les temps et les lieux: aller à l'Eglise, au temple, à la mosquée, à la synagogue ou à la pagode,

L'ex-membre du Comité de Salut public envoyait sa femme et ses enfants à la messe, par concession à la puissance du jour, mais il n'y allait pas lui-même. manière de se mettre en règle avec tout le monde : les enfants et la mère pour l'Eglise, le père pour le sens commun. cependant, si tout "hommage rendu à l'Etre Suprême mérite l'intérêt de philosophes qui peuvent s'y associer, sans y attacher une notion dogmatique particulière," pourquoi le savant Carnot ne le rendait-il pas, cet hommage ? il paraît que la femme et les enfants étaient seuls philosophes ~~ou quoi~~ de la famille. ~~il manquait~~ pratiquant.

"la seule pratique de dévotion"! la remarque n'est pas heureuse, car elle prouve clairement qu'on pratiquait sans croire, ~~on allait~~ par pure politique, et pour la montre. ~~il~~ la pension de vingt mille francs, valait bien une messe et prêche plusieurs messes. ~~il encourageait~~ et ~~on~~ ~~encourageait~~ ~~il~~ ~~encourageait~~ ~~les~~ ~~croyances~~, ~~l'encourageait~~ les croyances ? Bah ! ~~raison~~, raison de tous cultes. il fallait contenter le maître qui venait de rétablir le culte et voulait qu'on donnât le bon exemple. selon son habitude, Mr le fils tombe en extase devant cette spéculation paternelle, et il invente un galimathias transcendental pour la transformer en hauteur de pensée. pauvre homme ! il ne soupçonne même pas sa maladresse.

Le frère aîné, Sadi, (un nom du temps où la citoyenne Carnot n'allait pas à la messe !), Sadi suivait les cours du Lycée Charlemagne et fut admis en 1812 à l'école Polytechnique. la même année, Hyppolite entrait à l'institution de Mr Lemoine d'Essires qui préparait aux écoles spéciales. il en sortit au second retour de Bourbons, août 1815, pour suivre son père dans l'exil. après un bref séjour à Varsovie, sous la protection de l'autorité russe, Carnot alla se fixer à Magdebourg où il mourut en 1823.

C'est là, dans une de ses promenades, qu'Hyppolite entendit pour la première fois prononcer le nom de Henri St Simon. "St Simon, dit-il, venait d'être traduit devant les tribunaux pour sa fameuse parabole : "Si la France perdait subitement ses cinquante premiers cultivateurs, ses cinquante premiers fabricants, ses cinquante premiers artistes, &c, la nation deviendrait un corps sans âme. Elle tomberait dans un état d'infériorité. Si elle venait au contraire à perdre toute la famille Royale, les grands dignitaires, les maréchaux, les Evêques &c, et en sus dix mille propriétaires

« des plus riches, cet événement affligerait les Français parce qu'ils sont bons,
« mais il en résulterait pour le pays un faible dommage."

« Voilà, s'écria mon père, un homme qu'on traite d'extravagant,
« et il a dit plus de choses sensées dans sa vie que les sages qui le raillent.
« Mr de Saint-Simon a le tort de se croire un savant. il a voulu tout apprendre,
« et il a tout effleuré, sans rien approfondir. mais c'est un esprit très-original,
« très-hardi, dont les idées méritent de fixer l'attention des philosophes et des
« hommes d'état." Hyppolite recueillit précieusement cet oracle. "Lorsque je
« revins en France, dit-il, mon esprit cherchait une direction philosophique.
« les journaux, en annonçant la mort de Saint-Simon, me rappelèrent les
« paroles de mon père. je fouillai la bibliothèque. j'y trouvai quelques unes
« de productions de cet aventurier intellectuel qui a ouvert plus de perspective,
« sur l'avenir que vingt philosophes d'école. j'appris en même temps qu'il avait
« laissé un petit groupe de disciples qui publiaient un journal (le Producteur).
« je les recherchai, et c'est ainsi que j'ai dû aux entretiens de mon père la
« modeste part qu'il m'a été donné de prendre au développement des idées St-
« Simoniennes, pendant la première période."

C'est ainsi plutôt que, filial automate, Mr Carnot obéissait au ressort touché, même fortuitement, par la main paternelle. Du reste, pour parler l'argot d'un autre secte, il avait été conduit là par une attraction proportionnelle à ses destinées. il tombait dans un nid de caméléons incomparables, ennemis jurés du martyre, les titans de l'exploitation universelle. Par un tour de force surhumain, ces génies du sanguinisme venaient d'arborer sur le camp populaire le drapeau de la Banocratie donnant des chats pour généraux à l'armée des souris, moyennant un bon traité d'annexation qui stipulait d'une côté l'obéissance, de l'autre un aménagement tout patriarcal. Mr Carnot se prit de goût pour la haute hiérarchie d'une association si ingénieuse. Toutefois, avant de devenir apôtre, il fut d'abord étudiant en droit. C'était le beau moment des écoles, la lutte contre l'ancien régime menaçant. Les sociétés secrètes avaient là leur foyer, la liberté son camp. Dans

cette guerre on jouait sa tête. Ce n'était pas la vocation de notre jeune philosophe. il préféra s'affilier à la Société de .... la morale chrétienne et publia dans la Revue Encyclopédique une traduction des chants Helléniens de Müller, quoiqu'il n'eût aucune tendance personnelle au Palikarisme.

L'an 1829 vit son entrée solennelle au giron de l'Eglise Saint-Simonienne. Malheureusement, en 1831, la rupture des deux pères Bazard et Enfantin brisa l'unité de la nouvelle religion qui perdit le modeste espoir d'intrôniser son pape aux Tuileries. Dans ce déchirement, Mr Carnot déserta l'orthodoxie pour suivre l'ex-père Bazard sur la route du Protestantisme. Le voilà donc hérétique! La chose, par bonheur, ne tirait pas à conséquence. La secte, après avoir brillé quelques secondes, comme un météore, au firmament des religions, s'était éparpillée en mille étincelles, qui retombèrent un peu partout, sous formes d'aérolithes assez désagréables.

Du St Simonisme disparu il resta seulement le costume, qui donnait le carnaval aux Parisiens toute l'année. Nos recherches n'ont pu nous apprendre si Mr Carnot s'était exhibé aux populations dans ses vêtements sacerdotaux. Nous inclinons à croire cependant qu'il n'a pas été au delà de l'habit bleu-barbeau, et n'a point revêtu, comme Mr Michel Chevalier, le grand manteau violet-clair, bordé d'Hermine, réservé au Sacré Collège de l'Eglise Saint-Simonienne. On sait que Mr Michel Chevalier, enfermé à Sainte-Pélagie, comme confesseur de la foi, y jeta aux chiffons son manteau de Cardinales, que pour se faire ouvrir les portes. il n'est donc plus cardinal; il est sénateur.

Car, je l'ai dit, les Saints-Simoniens n'ont point la passion du martyre. ils ont même la passion contraire. Si leur Eglise est morte, eux sont très-vivants. Sous d'autres oripeaux, ils continuent leur propagande bancocratique et comptent la mener à bonne fin. ils ont déjà inoculé cette peste au public beaucoup plus qu'on ne pense, et bien des perversions viennent d'eux. Quelle que soit leur influence néanmoins, elle ne l'emportera pas sur les tendances du pays qui leur sont antipathiques. La Révolution a détruit le vieux château féodal et inauguré dans le monde le code de l'égalité. La France n'a pas cessé de marcher dans cette voie, sinon toujours

par la politique, du moins par la science et la philosophie qui sauront bien venir à bout des résistances. Que nous veut donc cette papauté des écus? Malheur à nous, si le coffre-fort tournait au tabernacle, s'il fallait compter avec les grands prêtres du capitalisme et les Cardinaux de la finance! mais patience! ils ne prévaudront pas.

Mr Carnot revendique avec orgueil sa part de vulgarisation de ce noble évangile. Je ne lui en fais pas mon compliment, bien que son bagage en ce genre ne soit pas lourd. Simple figurant dans les cérémonies, il eut l'honneur de prêter son appartement pour la première ~~leçon~~ séance. C'est à peu-près ~~la part~~ du Sacristain qui sonne le sermon. De concert avec ~~Mr Duveyrier~~ le poète de Dieu, Mr Duveyrier, ~~et avec Mr Fournel~~, il recueillit les prédications de Bazard sous le titre: Exposition de la doctrine de Saint-Simon. Quant aux produits directs propres de sa Minerve, rien de plus que des articles de remplissage bibliographique dans la Revue Encyclopédique et quelques leçons d'enseignement central.

Du reste, je ne suppose pas de prétentions littéraires à notre ex-Saint-Simonien. S'il a écrit, c'est par conscience, en sa qualité de portrait de son père, et pour reproduire l'original avec l'exactitude d'un pantographe. Carnot ayant tenu la plume, il a tenu la plume de Carnot. Le père, il est vrai, a écrit des choses de la guerre, et le fils des choses de la paix. Mais cette diversité apparente ne fait qu'établir ~~encore~~ mieux encore la synonimie des deux personnages. Car la paix étant en pied sous le jeune, comme la guerre sous l'ancien, le trait essentiel de l'imitation était de se mettre à la mode du jour. Mr Hyppolite n'y a pas manqué, non plus qu'à cet autre précepte paternel: "ne se mêler de rien qu'après le succès et faire alors besogne double."

Le 27 juillet 1830, il traversait les premières barricades avec la plus paisible indifférence et s'en allait discourir à la salle Monsigny sur l'organisation future de la famille. Le 29, après la victoire, il courait s'installer à la mairie de son arrondissement, comme membre de la municipalité.

Pour voir de ces conversions foudroyantes, il n'est plus besoin d'aller sur le chemin de Damas. Rien n'est si commun de notre temps. Le métier court les rues. Les flegmatiques d'hier sont les enragés de demain. Les valets du camp vaincu se montrent toujours les premiers à saluer le vainqueur, les premiers à traîner leur ancien maître aux gémonies. Dix-huit ans après les journées de juillet, on les verra interrompre une discussion sur la banque de Bordeaux et se précipiter hors d'haleine à l'hôtel-de-Ville. Diable! il ne faut pas manquer le Hallali.

La Révolution de 1830 avait accouché d'un Roi. Mais l'enfant ne paraissait pas très-viable. Mr Carnot, toujours inspiré par son Egérie, l'ombre du conventionnel s'écarta soigneusement d'un berceau si fiêle, se réservant pour la majorité du nouveau-né, si jamais elle forçait la main au destin. En attendant, il fit son tour de France et visita Barrère, un de ces duplicatés de son père, qui ont toujours l'œil au vent. Il recueillit les documents conservés par l'ex-rapporteur du comité de salut public et, de retour à Paris, se fit avec amour l'éditeur des mémoires de l'homme aux deux discours pour et contre. C'était une besogne selon son cœur.

En 1835, les accusés d'Avril l'inscrivirent dans le conseil de défense qui devait les assister devant la cour des pairs. Son rôle y fut nul. La même année, peu après l'attentat Fieschi, il présidait le comité chargé de procurer aux proscrits politiques des moyens de fuir à l'étranger. Il pouvait sauver la tête de Pepin. Il préféra la livrer au bourreau par le refus d'un passeport qu'il avait cependant à sa disposition. [illegible]

Aux élections de 1837, il fut porté, quoiqu'absent, dans les collèges électoraux de la Bourgogne, Dijon, Beaune, Autun et Châlon. Il échoua. MM. Arago et Laffitte se chargèrent en 1839 de faciliter son entrée à la chambre. Il se posa comme citoyen sans reproche héritier d'un nom célèbre. Tous les citoyens sans reproche ne peuvent pas être députés. Ce n'est donc pas là un titre. Rayons-le. Reste l'autre, le seul que Mr Hyppolite ait jamais possédé pour être quoi que ce soit dans ce monde, le nom de son père.

C'est aux élections de 1842 que s'accentue nettement la couleur politique de Mr Carnot, un parfait incolorisme. Si la monarchie de Louis-Philippe ne lui paraît pas encore la meilleure des républiques, il compte sur l'avenir pour compléter la métamorphose. Comme Louis-Philippe ne suivait pas précisément cette route, le peuple lui donna un croc-en-jambe qui jeta par terre du même coup les espérances hybrides du député Saint-Simonien. Chassé du paradis de ses rêves, tout autre que l'imitateur du fameux Décembre, se fut arrêté au seuil du nouveau temple, qui avait surgi dans un jour d'orage, contre toutes ses prévisions. Lui trouva plus à-propos d'y entrer comme en pays conquis et se monta au Capitole. Naturellement, il s'était engagé, il publia la séance électorale de Waux-hall (mercredi 1er février 1842). Nous prenons la liberté de lui remettre en mémoire les paroles qu'il y adressait à ses futurs commettants :

« Messieurs, on accuse les libéraux de vouloir amener une « Révolution. Mais, s'il en était ainsi, nous ne descendrions pas dans la « lutte électorale. Le parti libéral s'en rapporterait aux ministres, se « reposant sur leur présomptueuse imprudence pour conduire le char de « l'état vers l'abyme. (très bien) L'opposition s'efforce d'ôter le pouvoir « de mains inhabiles, qui le tiennent, parce qu'elle voit qu'elle préviendra « ainsi une Révolution. Loin de vouloir détruire, elle veut raffermir « nos institutions....."

Mr Allègre, Banquier, électeur, s'adressant à Mr Carnot :

« Dans votre circulaire il n'est question ni de la Charte, ni de la dynastie « régnante. Permettez moi de vous demander votre opinion sur la question « de savoir si une Monarchie convient mieux à la France qu'un gouver-« nement républicain."

Mr Carnot : " Sans doute, lorsqu'on m'a dit que je n'avais pas « parlé de la dynastie dans ma circulaire, on n'a pas voulu me faire « un reproche de n'y avoir point introduit une phrase de Courtisan. On me « demande donc si je travaillerai à une révolution qui serait faite pour

« renverser la dynastie actuelle. Mlle, il y a quelques jours, dans une
« réunion électorale à laquelle on m'avait fait l'honneur de m'inviter,
« on m'adressa une interpellation analogue, et j'ai cru devoir y répondre par
« un fait qui m'est personnel."

« Sous la Restauration, je me destinais au barreau. J'avais
« commencé mes études en droit. Après les avoir faites, je me trouvai arrêté
« par un obstacle. Cet obstacle, je n'ai pas voulu le franchir. C'était le
« serment. (Sensation). Il fallait prêter serment de fidélité à ce gouvernement
« que je regardais comme funeste et qui me rappelait tous les revers de ma
« patrie. J'ai mieux aimé renoncer à ma profession, et voilà pourquoi je ne
« suis pas avocat aujourd'hui. (Applaudissements) Eh bien, si j'entre à
..... On me demande si je travaillerai à une révolution qui serait faite pour renver-
« la dynastie actuelle. Si j'entre à la chambre, on me demandera un serment
« permets à personne d'aller croire que, si je prête jamais un serment, ce doit
« avec l'intention de le violer." (Très-bien!)

Que venait donc faire Mr Carnot dans cette Révolution de Février que, de son propre aveu, tous ses efforts avaient eu pour but de prévenir? Que venait-il faire dans cette Révolution qui avait renversé la Monarchie, lui dont les travaux, comme député, ne visaient qu'à l'affermissement de la Monarchie? Que venait-il faire dans cette Révolution, fondatrice de la République, lui qui avait répouvé et renié la République, au nom de l'intérêt général et de la fidélité au serment? il briguait les suffrages pour empêcher d'imprudents ministres, de conduire le char de l'état vers l'abyme. L'abyme s'ouvre, ... le malheureux char y tombe, et Mr Carnot se précipite à sa suite, ... pour le repêcher sans doute ou pour s'ensevelir avec lui?.... à d'autres! c'est pour s'installer des premiers sur les fauteuils ministériels qui tapissent le fond dudit abyme.

Je sais bien ce qu'il va répondre: "j'ai tenu mon serment.
« je n'ai point conspiré. j'ai été fidèle au Roi. La République s'est

22 « faite sans moi et même malgré moi. Voilà précisément pourquoi il
« m'appartenait de gouverner la République. Telle est la règle."

C'est la règle en effet. Continuons donc à énumérer tous les titres que Mr l'ex-Saint-Simonien s'était acquis au gouvernement de la République, je veux dire toutes les marques d'adhésion, tous les gages d'attachement qu'il avait donnés à la Royauté. Sa fameuse brochure les Radicaux et la Charte fut encore plus explicite que ses discours de Hustings. Publiée en 1846, au nom des députés de la Gauche, M.Mrs Garnier-Pagès et Consorts, ce manifeste monarchique proclamait hautement la dynastie avec la Charte.

« La Volonté Nationale, dit-il, ne fut pas régulièrement
« consultée après la Révolution de juillet. C'est un reproche que l'on est
« toujours en droit d'adresser à la nouvelle Royauté. Toutefois l'opinion
« publique nous parut le manifester alors en faveur de cette forme de
« gouvernement, et nous l'acceptâmes, parceque nous ne professons pas seule-
« ment, parceque nous pratiquons le dogme de la Souveraineté Nationale.
« Nous avons accepté cette forme de gouvernement, parceque la Charte
« supporte, selon nous, le progrès des institutions Démocratiques, réclamées
« aujourd'hui par le sentiment du pays."

"Beaucoup de radicaux sont tombés dans l'erreur à cet égard.
« ils ont cru que la charte avait enchaîné pour jamais la volonté Nati-
« onale, qu'elle opposait à leurs vœux des obstacles invincibles. Nous
« croyons qu'ils se sont trompés dans l'appréciation de la loi fondamen-
« tale et qu'ils ont ainsi retardé le triomphe des doctrines dont le germe
« est au cœur de tous les bons citoyens, et nous n'hésitons pas dans l'expression
« de ce blâme, parceque nous n'écrivons pas pour flatter les individus, ni
« les partis, mais pour dire la vérité, la vérité vivre, s'il le faut, à nos
« amis comme à nos adversaires."

Oh! le courage de Mr Carnot est bien connu. Lui, écrire pour flatter les individus..... tous les verrous, les partis.... vaincus! il ne serait donc plus le fils de son père! Personne ne le soupçonne d'une telle impiété. non! aux gens duement coffrés, aux partis à terre il dira héroïquement la vérité, la vérité inflexible. il écrasera de son blâme ces Républicains que des condamnations terribles ont enfouis dans les cachots du Mont-St-Michel. ils sont bien coupables en effet. 1830 avait donné les institutions Républicaines. Que voulaient-ils de plus? une satisfaction grammaticale? Quand on possède la chose, tenter une révolution pour la conquête du mot, c'est une folie criminelle.

Ainsi la défection se posait en juge pour condamner le dévouement. La lâcheté flétrissait le stoïcisme! Ceci s'en fallut que cette censure éhontée ne passât avec l'acquiescement du silence. Cependant le mot: transaction n'avait pas encore acquis la force d'un principe. L'héroïsme des transfuges ne fut pas du goût de tout le monde..... pour le moment du moins, car bientôt le baiser de paix allait ennuyer le soufflet..... mais alors le journal la Réforme releva le scandale en ces termes:

« ainsi ces hommes qui puisèrent dans leur foi politique
« la fermeté nécessaire pour tenter des luttes si cruellement inégales, qui
« vaincus dans la rue, continuèrent la résistance dans les cachots et, plutôt
« que de le dédire, se résignaient et se résignent encore aux torture, d'une
« lente et impitoyable agonie, ceux qui ont peuplé de leurs os les cimetières,
« des prisons, ceux qui traînent encore dans les souffrances les restes d'une vie
« épuisée, ceux-là ne se doutaient guères qu'ils combattaient et mouraient
« pour un mot, tandisque en imitant la patience et la longanimité de Mr
« Carnot, ils auraient eu, ainsi que lui, la chose."

« Sus aux vaincus!" c'est la devise de l'ex-Saint-Simonien. il la tient de son père qui, du reste, ne l'a point inventée. Si l'insurrection de Février, au lieu d'arriver à l'Hôtel-de-Ville, eût abouti au Mont-St Michel, Mr Hyppolite lui aurait lavé la tête d'importance. On peut

24 s'en fier à ce grand cœur. il sait dire leur fait à ses amis, avec une rare intrépidité, pour peu que ces amis ~~soient~~ entre quatre murs. ~~La victoire~~ nous a privés ce jour-là d'une belle mercuriale.

Mais, Le 24 Février, au soir, ~~en effet, il~~ ne songeait guère à une semonce. Ce n'était plus la saison. il songeait plutôt à sa brochure les Radicaux et la Charte, ce monument de ~~sa désertion~~. Quel pas de clerc! ah! s'il avait pu prévoir la culbute Royale! mais qui l'aurait crue si proche alors? Dans son inquiétude, il cherchait déjà des alliés contre cette malencontreuse Révolution, tombée des nues. Où les trouver sinon parmi les naufragés de la Catastrophe?

Après la proclamation du gouvernement provisoire au Palais-Bourbon, notre héros, assez troublé, se rendit avec Mr Marie au Ministère de l'intérieur. "Mr Odilon-Barrot y arrivait presqu'en même temps que « nous, dit-il. Pénétré d'estime personnelle pour le chef de la Gauche dynas- « tique, et plein de confiance dans la loyauté de ses paroles, j'insistai « vivement pour le rattacher à la cause qui venait de triompher. il « parut touché de mes démarches. sa réponse fut celle-ci:

« Ce qui se fait dépasse tous mes vœux, toutes mes prévisions. « je ne puis pas vous suivre, je ne serais pour vous qu'un obstacle. Laissez- « moi rentrer dans l'obscurité... du moins pendant quelque temps. Mais « si la France a besoin d'un soldat, vous me trouverez toujours prêt à « combattre à vos côtés."

De quel combat s'agissait-il donc? Contre quel ennemi ce futur compagnon d'armes allait-il aiguiser dans l'ombre son épée? Contre le peuple, et déjà il prévoyait sa prochaine entrée en campagne. N'est-ce pas chose merveilleuse que ces assermentés de Louis-Philippe se fesant avec effusion les honneurs du gouvernement Républicain et se couviant les uns les autres au festin de la Victoire? ils se sentaient bien tous solidaires contre un ennemi commun, la Révolution.

à l'hôtel-de-ville, Mr Carnot trouve un autre ami 263 de la 24
même farine, Mr Garnier-Pagès, proclamé maire par la multitude
qui l'étouffait de ses empressements. Hélas! la fable du serpent et du vil-
-lageois. « nous rencontrâmes, à l'hôtel-de-ville, narre Mr Carnot, bien
« des figures de connaissance, et toute pensée d'exclusion était si loin de
« nous que nous songeâmes à Mr Léon de Malleville pour en faire un
« adjoint au Maire de Paris. La réponse fut à peu-près, celle de Mr
« Odilon-Barrot. »

Certes, elle était bien loin de leur esprit la pensée d'exclure
les Royalistes! au contraire, beaucoup de Royalistes, jamais assez de
Royalistes, et surtout point de Républicains! il y allait du butin pour les
pillards. [illegible] il y allait aussi de leur sécurité.

De ce banquet des rassasiés, le peuple seul fut exclu. il était à
la porte, vainqueur et armé. Encore une fois, il ne demandait que les
miettes du Riche. Qui eût osé le repousser violemment? l'amadouer, tel
fut le plan, puis sauter sur les places, donner une part du gâteau aux
amis et connaissances. Dans cette famille de, élus tout différent s'effaçait.
il fallait bien en imposer par une fraternité menteuse à la crédulité tant
fort peu inquiète du juge souverain. D'ailleurs on oublie bien vite le
passé en face du danger présent. Le danger, c'était le peuple. Ne pouvant
l'écraser encore, on le trompa.

Le Lecteur se souvient qu'après la publication de la
brochure les Radicaux et la Charte, le journal la Réforme avait
traité Mr Carnot en apostat. une scission profonde parut s'opérer à
cette époque entre la nuance représentée par cette feuille et la coterie de
Tranchefort. Cependant Mr Carnot dit dans les mémoires: « à l'Hôtel-
« de-Ville, le rédacteur en chef de la Réforme, de Flocon, que je
« connaissais peu personnellement, vint à moi et m'embrassa avec cor-
« -dialité. »

Que faut-il penser de cette anecdote? Est-ce un conte de
* l'auteur? La Réforme avait-elle autrefois joué l'indignation, ou
* tous les vieux griefs se noyaient-ils dans la joie de la Curée? Hier,
Mr Flocon disait raca au déserteur. Aujourd'hui il le baise sur les
deux joues. Ce que c'est qu'une bonne aubaine à partager, et comme
elle met vite d'accord les plus ennemis! Mr Le dru Rollin ne fut
pas moins gracieux avec l'ancien défectionnaire. ils rompirent ensemble
le pain de l'amitié. Puis on procéda au partage des ministères. Le
portefeuille de l'instruction publique et des Cultes échut à Mr Carnot.

La brochure était pour les Royalistes un gage de sympa-
-thies secrètes. L'auteur de la Charte et les Radicaux devait se sentir mal
à l'aise en face de la Révolution. On ne peut être bien tranquille
devant la victoire d'une cause qu'on a reniée dans la défaite, et il n'y
a pas loin de la crainte à la trahison. D'ailleurs pour l'Ep. St Simonien,
le 24 Février est tout simplement le triomphe du Spiritualisme entrant
dans la pratique Sociale. Qui s'en fut douté?

« il a, dit-il dans sa première circulaire," il a le cœur
« trop pénétré du sentiment religieux, pour ne pas être lui-même et ne
« pas vouloir qu'on soit autour de lui, plein de déférence pour tous les
« ministres de toutes les religions. La Révolution le remplit de joie, parce
« qu'elle a détruit les préjugés anti-religieux."

C'est Voltaire, c'est le 18e Siècle, c'est Eg surtout qui ont
infecté la nation de ces préjugés maudits. Février n'est venu que pour
réparer le désastre et détruire l'œuvre de l'impiété. Mr Carnot va jeter
la soutane à la grande devise Révolutionnaire: "Liberté, Egalité,
Fraternité" Que veulent-ils donc lui et ses pareils? Enfermer l'Hu-
-manité dans le cercle de Popilius? La tenir pieds et poings liés
sur le rocher de la superstition?- à la lecture de cette circulaire, la
joie et l'espérance rentrèrent dans le camp des ténèbres. C'est lui qui avait
vaincu!

Mr Carnot, on le pense bien, se prononça pour l'avis qui renvoyait à l'assemblée Nationale le choix d'un gouvernement définitif. il aurait bien voulu échapper à cette République qu'il avait trahie. Elle le dressait devant lui dans l'avenir comme un spectre menaçant, et il se rattachait à tous les moyens de la perdre. Pas n'est besoin de dire qu'il lutta contre le drapeau rouge de tout ce que la nature lui a octroyé d'énergie. Le 16 Avril, il se tenait au ministère de finance, avec Mr Garnier-Pagès, prêts tous deux à lancer la garde nationale sur les ouvriers rassemblés au Champs-de-Mars. il suivait de l'œil avec une joie profonde tous les progrès de la Réaction qui devait un jour l'emporter lui-même.

Ce triste ministre se disait partisan de l'instruction gratuite et obligatoire, avec liberté de l'enseignement. il n'a pas même essayé l'application de son système. Peu importe. On voit qu'à ce suprême sacerdoce de l'éducation, il admettait les jésuites qui n'admettent personne. Cette hospitalité ne s'explique que par une certaine communauté de sentiments, un fond commun de haines et d'espérances. En face d'une Eglise intolérante, exclusive, qui proscrit tout ce qui est en dehors d'elle, la Révolution ne pouvait accepter de compromis. Elle devait être l'arrêt inflexible de la justice contre une oppression quinze fois séculaire et l'application de la maxime, base de toute morale: "il ne te sera fait, comme tu as fait aux autres."

La prudence seule d'ailleurs eût suffi pour interdire toute transaction avec un ennemi qui ne transige jamais. Ce, [illegible] le ministre, vieux théoricien de la défection, était un disciple de cette prétendue école libérale qui veut la liberté pour tout le monde, excepté pour le parti de la Révolution, qu'elle a toujours mis, qu'elle mettra toujours hors la

loi. il ferait donc contre les lumières tout ce que permettaient les circonstances, il pactisait au lieu de combattre. Pouvait-on attendre autre chose d'un homme qui ne voyait dans le grand mouvement de Février que la destruction des préjugés anti-religieux? c'était, d'un seul mot, l'amende honorable, la répudiation de trois siècles de conquête, intellectuelles, et la société moderne refoulée toute vive jusques dans le sépulcre du moyen âge.

Cette première circulaire du 25 février, dans sa phraséologie banale, est un véritable programme de contre-révolution. Elle s'efforce d'abord de rassurer les recteurs d'académie. Car les fonctionnaires du nouveau pouvoir ne semblent tous occupés qu'à demander pardon. Elle s'exprime ainsi: "La réunion dans une direction unique des deux administrations de l'instruction publique et des cultes, est une garantie de la juste conciliation qui s'établira entre ces deux ordres d'intérêts également respectables."

Pour le clergé, la conciliation c'est la soumission. il n'en admet pas d'autre. Rien de plus menaçant dès lors que cet accouplement. L'instruction publique devenait une simple dépendance du culte, et dans un temps donné, l'éducation tombait aux mains des prêtres.

Au surplus, les circulaires de Mr Carnot sont l'épopée burlesque des sottises de 48. Lorsqu'il s'agit d'obtenir une représentation sincère de l'esprit et de l'intérêt de la France, il écrit dans son encyclique du 6 Mars, reproduite plus tard à la tribune: "j'ai jeté les yeux sur nos campagnes. j'ai vu dans chaque village deux hommes admirablement placés pour favoriser ce résultat, deux hommes qui vivent de la vie du peuple, qui partagent ses sentiments et ses intérêts, et qui en même temps possèdent un degré de lumière supérieur au niveau des masses. Ces deux hommes sont le curé et le maître d'école... je me suis adressé à eux et je les ai invités à exercer leurs droits politiques et à montrer à leurs concitoyens comment ce droit doit être exercé."

Deux étranges associés à placer de front que le curé et le maître d'école. l'un qui débite les sermons, l'autre qui les sonne; l'un qui

20 gouverne, l'autre qui balaie ; l'autocrate et le serf. Mr de Montalembert était plus franc et plus net, lorsqu'il s'écriait du haut de la tribune : "il y a sur notre sol deux armées en présence, l'armée du bien et l'armée du mal ; l'armée du bien, quarante mille curés, l'armée du mal, quarante mille instituteurs." Voilà qui s'appelle parler. Quand un ennemi pose bien la question, il faut savoir l'accepter sans fausse honte. Il est vrai qu'en Mars 1848, le célèbre ultramontain n'avait pas encore fulminé son dilemme. Mais ce dilemme était visible à l'œil nu, et le ministre aurait dû en prendre l'initiative en retournant les termes de la formule.

Il faut garder. ~~[illegible]~~ En revanche, il ~~[illegible]~~ inventa une assemblée nationale de paysans. "Il est manifeste, dit la circulaire, qu'un brave paysan avec du bon sens et de l'expérience, représente infiniment mieux à l'assemblée les intérêts de sa condition qu'un citoyen riche et lettré, étranger à la vie des champs ou aveuglé par des intérêts différents de ceux de la masse des paysans."

Comme les ~~paysans~~ campagnards forment les trois quarts de la population, si la théorie de cet habile ministre avait pris faveur ~~[illegible]~~ au village, le résultat nécessaire du vote eût été une assemblée de neuf cents paysans. C'était une expérience curieuse à faire, et loterie pour loterie, ma foi, le numéro ne pouvait pas être pire que ~~[illegible]~~ le numéro tombé. Pauvre paysan ! Quel rôle magnifique le suffrage universel lui a créé entre le curé et le gendarme !

Il faut bien le dire, si la religion, dans nos temps d'incrédulité, n'est plus l'âme du corps social, elle en reste du moins la charpente. Toute révolution, pour être sérieuse, doit frapper là. C'est à ce prix seul que peut s'opérer le renouvellement matériel des vieilles sociétés. Sinon, toujours un pied dans le moyen âge et l'absolutisme, un pied dans le monde moderne et la liberté, l'on l'abuche de servitudes en affranchissements, pour retomber enfin comme un esclave marron, dans son vieux chenil. Tous les hommes sans foi aiment ces alliances hybrides. Ils applaudirent aux mascarades religieuses de 1848 devant les arbres de liberté. Ils voulurent tailler la république dans le patron des théocraties. En tenant le dais aux

superstitions, ils ont consacré leur infériorité morale et dégradé la Démocratie.

« Les autres gouvernements, écrivait Mr Carnot, favorisaient le « clergé ou lui tenaient rigueur, selon l'état des négociations. il appartenait « au parti gouvernant Républicain de le convier franchement à l'exercice « de tous les droits et de tous les devoirs civiques. Nous comptions donc sur le « clergé. Nous n'avions qu'une crainte, qui s'est malheureusement réalisée « dans quelques localités; c'est la force de ses engagements avec une cause « ancienne. il a quelquefois donné la préférence à un parti sur la nation. »

Vous comptiez sur le clergé? Et à quel titre? Est-ce celui de la reconnaissance pour vos bienfaits civiques? Par le suffrage universel, vous fesiez descendre les quarante mille bergers du grand troupeau français, au niveau des onze millions de brebis mâles qu'ils paissent. La Révolution leur enlevait le gouvernement des âmes qu'ils considèrent comme leur inaliénable propriété, et vous en prétendiez faire des amis de la Révolution! Que signifie ce coq à l'âne? « Nous n'avions qu'une crainte, la force « de leurs engagements avec une cause ancienne? » Est-ce ineptie ou dérision? ainsi, vous comptiez sur le clergé, et votre seule crainte était qu'il vous fît la guerre! Jocrisse n'aurait pas mieux dit.

Je crains tout, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Pensez-vous qu'on puisse trahir la confiance d'une nation et se justifier par des pantalonnades? Le clergé abhorrait la République, vous le saviez comme tout le monde. il allait certainement l'enlacer de complots jusqu'à suffocation. Vous lui avez fourni, ou du moins laissé la corde. Tant de négligence et de sottise équivalent à complicité.

Au reste, ce n'est pas sur Mr Carnot seul que pèse la responsabilité de cette étrange politique. l'ensemble du système était l'œuvre du gouvernement provisoire. Mais il en exagéra les fautes. Les circulaires aux instituteurs, digne pendant des idylles sur les candidatures paysannes, ont laissé des souvenirs de naïveté bouffonne. il n'y a pas là une seule ligne du réformateur qui a compris sa mission.

à lui incombait cette tâche difficile de renouveler les hommes, de les façonner à des institutions libres et égalitaires. Pour commencer cette grande œuvre de la régénération humaine, pour rendre à la vie intellectuelle ces natures endormies dans la mort morale, il fallait s'appuyer sur les esprits libres de tout préjugé, les revêtir d'un caractère officiel, ~~[illegible]~~ réclamer le concours de leur énergie et de leur science, surtout ne point parler de représentation nationale, avant ~~l'accomplissement de ce travail~~ qu'il n'y eût une nation. La monarchie n'avait laissé qu'un troupeau. de ~~[illegible]~~ ~~tion~~.

Au lieu de se mettre résolument à l'œuvre, le ministre de 1848 crut avoir bien mérité de la patrie par quelques innovations insignifiantes. il établit un système de lectures publiques à Paris et fonda une école d'administration, bientôt supprimée. La suspension du cours d'économie politique au Collège de France lui attira ~~quelques~~ les colères de l'école dite libérale. il refusait de prendre sous le patronage de l'état cet évangile du capital" n'ayant pas plus, ~~[illegible]~~, de sympathie pour lui que pour le socialisme" c'est son expression. Bizarre impartialité! quelles étaient donc ses préférences? car enfin il n'y a que deux écoles économiques, la concurrence ~~individuelle~~ et l'association. sous couleur ~~d'impartialité~~ de neutralité il frappait à droite et à gauche ~~[illegible]~~ et, pour ne favoriser personne, ~~[illegible]~~ démolissait tout le monde. il envoya Reynaud son conseiller et son ami auprès de Louis Blanc ~~au Luxembourg~~, " pour essayer, dit il, de le retenir sur cette pente dangereuse. des prédications du Luxembourg. mais les représentations de Reynaud furent vaines. Le navire était lancé. un naufrage seul pouvait désormais l'arrêter"

On sait que le socialisme livra contre le parti rétrograde la bataille de juin. il fut vaincu. Naturellement, M. Carnot resta ministre de la commission exécutive et du général Cavaignac. il était, lui aussi, grand partisan de la mitraille, et dut se trouver largement satisfait. Le parti du progrès venait d'être fusillé, transporté, mis au bagne. ~~[illegible]~~ À qui profita l'extermination? à la faction du passé jamais, de longue date, le jésuitisme n'avait fait une aussi brillante campagne. Jamais sa partie n'avait été si belle. il était désormais hors de tutelle et n'avait plus besoin de patrons étrangers. il voulut reprendre le pouvoir pour son propre compte. il lui parut bon de s'emparer

d'abord du ministère de l'instruction publique et des cultes. L'instruction publique est la vraie pierre. C'est par elle qu'on se rend maître de l'avenir. Le manuel-Bienvenüe ~~arrivait à point pour~~ fournissait un prétexte.

Sous ce nom venaient de paraître, avec l'assentiment du ministre, de petits livres timides, laissant percer quelques lueurs de vérité mais la Réaction n'aime pas voir poindre les doctrines susceptibles de réveiller le sentiment du droit et le doux crépuscule de la raison ~~qui~~ lui semble encore trop dangereux pour les yeux faibles du peuple. Ils ~~ne~~ doivent n'entrer que sur la robe noire du frère ignorantin qui n'éblouit pas.

M^r l'avocat Bonjean ~~a~~ vient lorsque à l'assemblée constituante quelques articles du manuel qui soulevaient un orage ~~dans la chambre des députés~~ demandait à ~~renouveler~~ ~~[illegible]~~ Au lieu ~~de~~ de prendre hautement la responsabilité, Mr Carnot s'excusa habilement et convint qu'il y avait dans certains des premiers contestables. Mr Bonjean proposa que ~~la~~ une réduction de cinq mille francs sur le cinq millions demandés par le ministre, ~~[illegible]~~ manifestât le blâme de l'assemblée. ~~[illegible]~~ l'amendement fut adopté à la majorité de cinq voix. A la séance suivante Mr Lagneau, ami du ministre, ~~s'excusa~~ humblement sur les nombreuses occupations, d'avoir édité ce livre. C'était le premier coup de pied. Mr Carnot n'attendit pas le second et donna sa démission.

Nous l'avons vu, au pouvoir, essayer d'un compromis avec le catholicisme et le signer du sang des révolutionnaires. Sans autre but que la défaite du parti, il avait fait capituler les intérêts et les principes. Démocratique devant des dogmes et des institutions ennemies. De cette politique, ambiguë à gauche, louche à droite, il ne pouvait emporter que la haine des uns, le mépris des autres.

Conservateur par tempérament, bourgeois par tradition, Mr Carnot est un digne représentant de cette odieuse bancale, au cœur sec, qui ne connaît d'autre religion que l'intérêt. Toute sa valeur gît dans son nom. Otez ce panache, il reste zéro. Son langage est flasque, mou, vulgaire. Est-ce même un langage? On rougit en lisant le patois de ses circulaires! Un pareil charabia sous la plume du ministre de l'instruction

publique! Ne pouvait-il donc se faire traduire en Français par le premier professeur venu? Ses mouvements sont lourds comme ceux des hibernants. jeunesse et vieillesse de glace. La fibre Française vive, spontanée, n'habite point sous cette enveloppe teutonne, avec cette morgue terne et blafarde. Avez-vous vu certains tableaux de nature morte? Les vents peuvent souffler. ils ne dérangeront pas la monotonie de l'aride. ils ne soulèveront pas même de sable comme dans le désert. Ainsi de certaines figures. La vie s'y est éteinte ou plutôt elle n'a jamais été. De tels hommes sont une perdition dans le camp populaire. Pas de meilleurs auxiliaires pour l'ennemi. Si Mr Carnot range en bataille tous les actes de sa vie et les passe en revue, je le défie de leur donner un autre colonel que l'effroi de la Révolution, et un autre général que l'Egoïsme. il s'est peint lui-même avec la naïveté de Mr Prudhomme dans cette formule: "Soutenir ce qui devait "rester debout, réformer en partie ce qui devait tomber, et compromettre "assez peu d'intérêts pour laisser après soi quelques bons souvenirs." Chère sublime: contenter tout le monde et son père! Le vieil édifice peut se rassurer. il n'a rien à craindre des Révolutionnaires façon Carnot, et il en est peu d'autres aujourd'hui. La liberté ne sortira jamais tout armée de leur cerveau. ils l'ont entrevue un jour en 1848 et ils en tremblent encore.

Chassé de la place, après avoir contribué de son mieux à la livrer, l'ex-ministre de l'instruction publique repassa tranquillement dans l'armée qu'il venait de trahir. il y reprit sa casaque d'opposition et la vieille tactique connue: attaquer les abus, avec grand peur de les démolir; hurler contre la réaction, sans lui faire une égratignure. M. Veuillot le croquemitaine catholique, traçait d'une touche assez fine le portrait sans cesse des Montagnards, ces prétendus champions populaires:

"Exprimons, écrivait-il, une pensée qui nous est souvent

B4

" Donne. au fond et au marbe, nous ne croyons pas que les montagnards
" soient méchants. Beaucoup de ces crinières sont des perruques et nous
" voyons bien de, barbes postiches sur ces visages hérissés. A Dieu ne plaise
" que nous les soupçonnions d'aucune tendresse de cœur pour la Réaction!
" mais franchement, nous ne pouvons les croire capable, d'une haine très-
" vigoureuse contre la conservation. Nos montagnards ne sont pas pour
" les moyens violents. ils aiment la légalité, la discussion, les transitions
" douces. ils consentent à pousser le char, il le faut bien, mais doucement,
" lentement, et sans rien essayer de trop décisif pour écarter le sabot qui
" ralentit la marche et fait durer la besogne."

" De là cette attitude, singulière à nos yeux, suspecte aux
" yeux des affiliés extrà-parlementaires. De là ce mélange de paroles
" hardies, de pensées modérées et d'actions plus que prudentes. Ces hommes
" veulent paraître ce qu'ils ne sont pas, et ne devenir que le plus tard et
" le moins possible ce qu'ils sont contraints de paraître. Leur trafic est sur
" la Montagne mais leur établissement est dans la plaine, et ils y
" trouvent mille agréments. Jusque jamais nous n'avons senti vibrer
" dans leurs paroles la fièvre révolutionnaire. Leurs discours ne sont que des
" lieux-communs de rhétorique tribunitienne, saupoudrés de toutes sortes
" de réticences." Mr Veuillot ~~n'est pas suspect~~ de tendresse révolutionnaire
~~saint~~. ~~il est~~ voté sur la place. ~~C'est lui qui a écrit~~ les phrases
suivantes, ~~autrement~~ de plus bénignes, ~~qui lorsqu'~~ sorties de la plume:
" La vérité est que je ne vois pour dompter et vaincre la Révolution,
" qu'une seule arme efficace et qu'un seul moyen assuré. Le moyen, c'est
" l'éducation chrétienne de la jeunesse; l'arme, c'est la police correction-
" nelle." (sur des mots: inquisition et police secrète.) Quand un homme de ~~La trogne de Mr Veuillot~~ de trempe porte
sur les Montagnards un jugement si anodin, et ajoutons, si vrai,
que penser de l'Eglise libérale, d'Jarnier-Dagès, Carnot, Jules Favre,
Pelletan, Jules Simon et Cie, qui a traité en buveurs de sang ces
innocents comédiens de révolution? Certes, la République devait périr.
car ses Docteurs n'ont jamais disputé que de la médecine dont elle
mourrait.

aux élections de 1849 pour la législative, Mr Carnot resta sur la place avec toute la troupe des renégats qui, au nom de la République honnête et modérée, et de concert avec les Royalistes, avaient fusillé, exterminé les Ouvriers Parisiens. Ce fut une revanche de juin, une bien petite. Les Républicains alors ne pouvaient davantage. Quant à la Réaction, après avoir usé et déshonoré ses tristes auxiliaires, elle revenait en force à la nouvelle assemblée. Mr Carnot put voir son portefeuille aux mains de Mr Falloux qui lui donna une bonne leçon de sens commun. La loi sur l'instruction publique détruisit l'enseignement laïc et mit l'éducation de la France entre les mains des jésuites. En faisant leur métier, les Royalistes apprenaient aux Républicains comment ils auraient dû remplir leur devoir.

L'ostracisme de Mr Hyppolite Rice dura guères. La Démocratie est d'une faiblesse déplorable pour les gros personnages qui la mettent sur la paille. C'est à coups de trique seulement qu'on obtient ses faveurs. La candidature de Mr Carnot aux élections partielles du 10 Mars 1850, rencontra cependant une vigoureuse opposition, surtout de la part du vieux patriote d'Elente. " Citoyens, dit-il, vous ne ferez pas cette injure au peuple de choisir, pour le représenter, un de ces hommes que les premiers ont trahi la République."

Le peuple, instruit par les événements, commençait à voir clair. Il avait appris à ses dépens qu'un homme doit se juger par ses actes, non par ses paroles, mais il restait au candidat contesté, pour se tirer d'embarras, le moyen dont parle Mr Feuillot. prendre des airs terribles, essayer sur les électeurs d'une Rodomontade féroce, et vide. Mr Carnot n'avait garde d'y manquer. Il connait à fond les tours électoraux. Il s'emporta contre les jésuites, ce tyrans de l'intelligence, qui ne savent former que des hypocrites et des esclaves. " J'aimerais mieux, s'écria-t-il en finissant, voir la France livrée aux cosaques qu'aux jésuites. car les cosaques deviendront Républicains, les jésuites jamais!"

Le moyen réussit comme jamais une réunion de Démocrates n'a résisté aux éclats de voix et aux coups de poing sur la

tribune. L'ex-flatteur, l'ex-compère du clergé, devenu pourfendeur in-partibus, fut élu malgré les protestations du bon sens, et siégea sur les bancs de l'assemblée législative jusqu'au coup-d'état.....

..... C'était aux froides et sombres journées de Décembre 1851. Les Républicains s'accumulaient aux plages de Cayenne et de l'Afrique. Les collègues de Mr Carnot erraient en foule sur tous les chemins de l'exil. Mollement enfoncé dans son fauteuil, les pieds sur les chenets devant un bon feu, l'ex-saint-simonien réfléchissait avec béatitude aux profits de la prudence et aux avantages de la stratégie politique. La foudre, après avoir frappé tant de têtes, passait poliment par dessus la sienne. "Bénie soit la tradition de famille, pouvait-il dire en lui-même, j'ai fait comme mon père, il eût fait comme moi. La sagesse porte ses fruits. j'hérite de pas mal de vacances. Car on n'a plus le choix, et par l'enlèvement de tous les conscrits, me voilà coq de village, maître de jeter ou de garder le mouchoir, à ma fantaisie." Calcul d'un profond saint-simonisme. Porté en effet au corps législatif dans les trois élections de l'Empire, Mr Carnot ne se pressa point, prit son temps et ses mesures. il commença par refuser le serment en 1852 et 1857. Par compensation, il le prêta double en 1863, comme candidat et comme député. Le mandat qu'il n'avait point daigné accepter les deux premières fois, il le brigua la troisième. Rien de plus juste. Ce revirement n'est que l'application du système paternel: "Dédain pour les caprices, profond respect pour les manifestations sérieuses de l'opinion", autrement dit, "culte vigilant du succès."

Jusqu'en 57, l'Empire, d'après l'attitude réservée des masses, pouvait paraître un simple accident. Prudent serviteur de la force, Mr Hyppolite accentuait l'abstention. En 63, le peuple, résigné à plier ses mécontentements aux formes de la légalité impériale, est enfin sorti de sa tente boudeuse. C'était pour l'avisé tacticien le signal de quitter aussi la sienne et de rééditer en action sa brochure les Radicaux et la

37 Charte. La théorie de famille ne lui permettait pas de garder rigueur aux douze ans de Napoléon III, plus qu'aux douze années de Louis-Philippe.

Sans doute il avait repêché dans la victoire de 48 ses opinions républicaines, si lestement jetées par dessus bord en 46. Mais qu'est-ce qu'une opinion pour les spéculateurs? — un capital. On ne laisse pas des capitaux sans emploi. C'est contraire aux lois de la production, et Mr Carnot, excellent économiste, a placé de nouveau le sien pour se désencombrer. Dans l'impartialité de son éclectisme, il n'a pas plus refusé à l'Empire qu'à la Royauté la confiance et l'hommage dûs, suivant sa maxime, à tout succès qui dure. Bien certainement, il est prêt à répéter pour la Constitution de 1852 qui est perfectible, l'adhésion accordée par sa brochure à la Charte de 1830 qui était immuable.

Ce qui doit lui réjouir le cœur, c'est de retrouver à ses côtés, sur les bancs de la chambre, les serviteurs, voire même les ministres de la Charte de 1830, qui ont prêté serment comme lui à la Constitution de 1852, après l'avoir prêté tout aussi généreusement à celle de 1848. Oh! ce sont de riches prêteurs, toujours en fonds. Trois serments, triple lien entre les illustres coalisés! Mr Thiers, l'ennemi de la Vile Multitude, a bien un peu massacré Rue Transnonain. Bah! qu'est-ce qu'une telle peccadille? D'ailleurs la Rue Transonain n'existe plus. Tous ces héros, blancs et bleus, servent maintenant unis sous la bannière parlementaire, cette vieille loque si souvent fatale au peuple et lui fera peut-être une fois de plus signer sa déchéance. Oh! la bonne bête à monter que le peuple! On l'enfourche, on fait claquer son fouet avec de grands hourrahs, on caracole avec grâce. La voltige terminée, le cheval rentre à l'écurie et le cavalier dans les salons dorés.

Nos révolutions avortent, parceque les masses en confient la conduite à des imbécilles, ou à des intrigants. Toute révolution, pour être viable, doit apporter avec elle un nouveau droit social. Ce n'est pas un recrepissage de la vieille masure qui résoudra le problème. Il faut du neuf.

À quoi bon les théories, si on ne les applique pas? un jour la foule s'émeut. On lui a promis la réalisation de son idéal

et la rupture complète avec le passé. Mais vous, qui avez pris ces engagements, saurez-vous les tenir? avez-vous réfléchi, en quittant le rivage, aux dangers de la traversée? Et, après un adieu à tous les souvenirs, oserez-vous brûler vos vaisseaux? Oserez-vous, plus tard, au risque d'y périr, vous enfermer dans votre conquête, seul, abandonné même de vos compagnons de route? Si le cœur doit vous manquer, pourquoi pousser les soldats en avant? Pourquoi provoquer l'enthousiasme, si vous devez n'y mêler que votre égoïsme? Ne craignez-vous pas que, désabusé partant de victoires stériles, le peuple ne s'enveloppe dans le suaire du désespoir? les exemples ne sont pas rares de nations enterrées toutes vives.

Mais que vais-je parler vaisseaux, tempête et mélodrame à Mr Hyppolite! Il me rire au nez. Mr Hyppolite ne s'embarque jamais. Sa grandeur l'attache au rivage. Je me trompe, il s'embarque dans la société de la morale chrétienne, dans la religion saint-simonienne, dans toutes les assemblées possibles, pourvu qu'on y soit inviolable. Pour l'instant, il navigue à bord du Corps Législatif, où il a pris passage en levant deux fois la main.

Tant que son serment restera sous la protection du danger, il lui gardera une fidélité aussi scrupuleuse et même plus inquiète que sa fidélité d'autrefois à la monarchie d'Orléans. Si, par impossible, quelques fous s'avisaient d'une tentative contre l'ordre, il ne détacherait pas son coup de pied à leur défaite moins rudement qu'en 1846. Mais, si, par un miracle plus impossible encore, la tentative aboutissait à une victoire, oh! alors, on le verrait accourir, il accourrait haletant à l'hôtel-de-ville, pour escroquer tout bellement le gâteau: "il est à moi, mes Enfants, donnez. C'est vous qui l'avez tiré du four en vous brûlant les doigts. Mais c'est moi qui l'ai pétri et qui l'ai fait cuire. Respect aux propriétés, mes Enfants! Ce n'est pas vous qui voudriez ternir une si belle Révolution. Rendez-moi mon gâteau"

En attendant ces calendes Grecques, il est d'une sévérité farouche sur l'article de la soumission aux pouvoirs constitués. La prudence de la période Orléaniste était de la crânerie auprès de ses

effarements actuels. Pendant les manipulations électorales de 1863, un jeune homme, en visite chez ce futur candidat, et parfaitement connu de lui, ayant eu le malheur de prononcer le mot de République, l'ex-ministre de 48, bien que seul à seul, s'écria tout ému : " il n'est pas question de " République mais de légalité !" et il conduisit incontinent à la porte ce périlleux étourdi. Aux premiers mots du Moniteur contre les réunions, il s'empressa de dissoudre le comité des Vingt-cinq et d'en mettre sans façon les membres hors de chez lui.

Cela ne l'a point sauvé du comité des Treize et de la police correctionnelle. Soyez un peu la fatalité ! un si pointilleux rigoriste ! Pourquoi ne s'est-il pas défendu avec son discours du 30 juillet 1846 aux Electeurs ?

" Messieurs, leur dit-il, des conspirations ayant éclaté " sous le règne de Napoléon, certains courtisans qui croyaient flatter " en lui de vieux ressentiments, placèrent le nom de Carnot sur la liste " des conspirateurs. Napoléon prit une plume, effaça le nom et dit : " Carnot m'est opposé, mais il ne conspire pas, je le sais (1)... Vous êtes " des imbéciles !" " je compte assez sur la loyauté de mes adversaires " politiques pour espérer que, s'ils trouvent mon nom sur des listes de " jeunes conspirateurs, ils diront aussi à ceux qui l'y auront inscrit : " - Vous êtes des imbéciles !"

" Imbécille toi-même, de croire les gens assez sots pour " s'en aller prendre, comme drapeau d'insurrection, un trembleur " égoïste, sans ombre de conviction ni de talent !" Voilà ce qu'auraient éprouvé peut-être la tentation de répondre à Mr Hyppolite les jeunes conspirateurs qui le connaissaient bien.

(1) Napoléon savait mieux. il savait que Carnot, bien loin de conspirer, lui dénonçait les conspirations. L'apostrophe aux courtisans était, on le voit, très-flatteuse pour l'ex-membre du Directoire.

à tort vraiment. car il était en droit de leur répliquer :

« Moi, imbécille ! apprenez, conscrit, le sens des mots, et pour l'ap-
« -prendre, le à l'histoire, non au dictionnaire demandez.
« Demandez-le ici à la phrase de Napoléon. Ne la comprenez-vous pas cette phrase ?
« Sachez qu'il n'y a point de synonimes. imbécille ! Moi ! vous vouliez dire idiot... et je m'en souvie peu. Vous n'êtes pas des idiots, vous
« autre, c'est convenu. Mais, que
« vous me placiez ou non sur vos listes, c'est vous, jeunes conspirateurs, qui
« êtes des imbécilles ! Mr le candidat, en contant aux électeurs son anecdote Carnot Napoléonienne, s'inquiétait
peu si les pauvres diables, inscrits sur ces listes du premier Empire,
n'y figuraient pas tout simplement par le même procédé que son
père. Cette conspiration, selon toute apparence, était de même farine que le
fameux complot dévoilé au premier consul d'après les confidences de
la fée. On y avait mis les gens qui déplaisaient à l'autocrate,
comme la fée avait fourré dans le sien ceux qui déplaisaient à Carnot.
Tout cela n'importe guère à notre anecdotier. Pour lui, l'inscription
vaut preuve. Son père eût donc été un véritable conspirateur,
si Napoléon le maître avait, de sa plume élémente ? biffé.
Mr Hyppolite sans doute trouvera l'argument irrévéren-
-cieux qu'on pende à discrétion le troupeau vulgaire, cela ne le regarde pas, mais
respecte à son auguste famille. Il pense, c'est ce [illegible] Carnot [illegible] ! Coup pour coup, alors, partant quitte. On [illegible] de cette [illegible] de la [illegible] du 30 juillet 1846, serait tombé bien à propos dans le procès des treize, et n'eût pas manqué d'attendrir les juges. L'ex-gouvernant a préféré s'atten-
-drir lui-même sur ses grandeurs humiliées. Quelle plainte
amère ! quel sanglot !

« Je me suis assis sur d'autres bancs, mais jamais ici !
« jamais, même sous la Restauration, pareille avanie ne m'avait
« été faite ! »

n sur d'autres bancs !"— oui, sur les bancs de la gloire, de, honneurs, de la puissance, les seuls qui conviennent à une si haute personnalité. que de vils Républicains, amoz mais ... non ... assez imbécilles pour faire la guerre à leurs frais, soient traînés sur la sellette correctionnelle, à la suite ou même en compagnie de malfaiteurs, rien de mieux. Mais l'héritier du grand Carnot, une espèce de fils de France, législateur et ministre par nature effleuré du soupçon de complot, quelle offense à la morale! lui, payer de sa personne! lui, mettre le pied sur la lisière d'un péril, s'exposer à l'ombre d'un risque ! ô avanie !

Prenez garde, fils irrespectueux, prenez garde! vous méconnaissez vos destinées, vous allez manquer l'idéal de toute votre vie, le calque de la figure paternelle. Le grand Carnot aussi était pur de la plus légère tache de conspiration. il intriguait, il ne conspirait pas. il n'a jamais frayé qu'avec le plus fort, marché que sur un terrain trois fois solide. Et cependant, malgré tant de prudence et d'habileté, il a eu des aventures, celle de Fructidor, une simple alerte, celle de 1815, plus sérieuse et même définitive. C'est qu'en politique, voyez-vous, il y a des trappes dont le plus parfait équilibre et le pied le plus dextre ne savent pas toujours garantir. ainsi, vous voilà aujourd'hui, à votre grande surprise, martyr de 500 francs! C'est votre Fructidor. Soyez stoïque sur cette croix qui vous hisse au Calvaire paternel.... Continuez à faire de la politique dans votre fauteuil. Si les proportions entre le père et le fils, se maintiennent ce qu'elles ont été jusqu'ici et dans la gloire et dans la persécution, il vous reste en perspective des triomphes inconnus et..... Chaillot pour Magdebourg.

Note A Page

Jusqu'à présent, cette renommée d'organisateur était la grande gloire de Carnot, une gloire incontestée. Voici pourtant, du fond des tombes révolutionnaires, poindre un commencement d'opposition à l'enthousiasme unanime, et comme grincer une note discordante dans le chœur des admirations. Les papiers de Pache, retrouvés dans un village des Ardennes, lieu natal et résidence de l'ex-maire de Paris, durant ses dernières années, attaquent la possession presque séculaire de Carnot, et lui reprochent d'avoir brutalement plumé le paon, afin de se parer de ses dépouilles. Selon Pache, le mérite de l'organisation des armées reviendrait à Bouchotte, à Vincent, à ces bureaux de la guerre tant honnis, dont l'ignorance et l'incapacité sont, depuis soixante-quinze ans, l'objet des huées universelles. Mr Georges Avenel, auteur d'une monographie si intéressante d'Anacharsis Clootz, est aujourd'hui dépositaire des mémoires de Pache. Qu'il se hâte de publier ces documents précieux qui manquent à l'histoire de la Révolution

---

Note B Page

Si l'imputation de plagiat dirigée contre Carnot manque de vraisemblance, celle d'inhumanité et de fourberie paraît moins douteuse. Bien que surfait, son talent reste bien supérieur à son caractère déjà convaincu de duplicité et d'égoïsme, désormais suspect de pis encore. Pache l'accuse hautement d'avoir usé du guet-à-pens et de la calomnie

pour l'envelopper, lui d'ache, dans le procès-Babeuf et le 241 42
jeter à l'échafaud. il y a de la passion dans le langage de l'ancien maire, toutefois de la passion qui semble assez légitime. il soulève, en outre, contre le membre du comité de Salut public et du Directoire, une nouvelle masse d'accusations qui frapperaient d'un rude démenti cette prétendue inoffensivité, accordée à Carnot, comme circonstance atténuante, par les complaisances de la tradition.

L'histoire a ses favoris, souvent autsi indignes que ceux des Rois. Lorsque la fortune, les passions, les intérêts, sont parvenus à construire de toutes pièces une réputation politique, elle est aussitôt coulée en bronze et posé pour toujours sur son piédestal. La postérité accepte de confiance et ne vérifie pas. Elle n'est qu'un écho. Pour connaître la vérité, il faut épuiser les témoignages contemporains. Tous, sans exception, ont leur importance. En voici surgir un contre Carnot. il en existe d'autres qu'on a soigneusement dissimulés, lorsqu'à une certaine époque, dans un but de parti, la faveur publique s'est emparée de ce personnage pour en faire une légende. Nous ne citerons ici que l'opinion de Rouget de Lisle, l'auteur de la Marseillaise, une figure historique aussi celle-là, qui a bien sa considération il écrivait en 1797

. . . . "Je vous avouerai que, dans ce moment, tous les
" partis me paraissent être dupes d'un seul homme. je vous
" avouerai que toutes les convulsions dont les suites peuvent être
" si désastreuses, me paraissent résulter des machinations infernales
" de ce même homme, que je regarde comme le plus lâche, le

« plus astucieux et le plus féroce des scélérats qui ont égorgé la « France, ... et cet homme, c'est Carnot. »

Rouget de Lisle, Girondin et réactionnaire, n'est pas absolument une autorité. Il faut rabattre de ses dires et n'user du surplus qu'avec réserve. Mettons d'abord de côté cette épithète collective de scélérats, lieu-commun thermidorien. Féroce est une autre injure banale, dont l'unique valeur ici est d'établir que Rouget ne fesait point de différence, au point de vue de la responsabilité, entre les membres des comités, et qu'il n'avait nullement remarqué cette mansuétude exceptionnelle, attribuée à Carnot fort gratuitement par le author, jusque de 1811.

Reste la double qualification : lâche et astucieux qui a ici tous les caractères de la spécialité. Sauf le ~~ton~~ ton parlementaire ~~la dureté insultante~~, elle paraît très-bien s'appliquer à ce long rôle de palinodies ~~sans vergogne~~ qui constitue la carrière politique de Carnot.

Ajoutons que la fausse dénonciation envoyée à Bonaparte est l'œuvre d'une âme noire et basse et révèle une véritable perversité. L'homme capable de cela est capable de tout, et Mr Hyppolite, en citant avec éloge une pareille turpitude, a donné la plus forte preuve qu'il est bien le fils de son père.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

283

Brouillons utilisés

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. NSS

284

Citoyen premier Consul,

« je viens d'être averti d'une manière positive qu'une conspiration se forme
« en ce moment contre vous et qu'on veut attenter cette nuit même à votre vie.
« je me fais un devoir de vous prévenir. La personne qui me donne cet avis est la
même qui m'informa le 17 fructidor de ce qui devait arriver la nuit suivante,
et je lui dois en partie les mesures de précaution prises pour me soustraire au danger.
On prétend que le ministre de la police n'est point étranger au complot d'aujourd'hui!

Salut et Respect.

Mr Hyppolite me raconte avec un profond attendrissement de grand
acte de vertu, qu'il est prêt sans doute à copier de point en point, comme il copia tous
les autres. C'est bon à savoir.

Certe, voilà un complot admirablement monté! Mais par qui? On
l'ignore sans doute. La sûreté du premier avis garantit la véracité du second. Le fructidor,
était pour la nuit suivante. Cette fois encore, c'est pour la nuit prochaine. Une per-
sonne bien informée, qui sait, à heure fixe, tous les complots, et ceux du
pouvoir et ceux contre le pouvoir, une fée sans doute, aux ordres du donneur d'avis! La botte
reste au ministre de la police et d'un vrai maître d'armes. Fouché restait jacobin et
Carnot ne s'était plus comme de juste, depuis que la mode en avait passé. Deux
ministres d'une si belle eau devaient avoir eu maille à partir. La dénonciation est-elle
vraie, historique, vraie ou fausse? C'est une question à mettre au concours pour le
prix de Montyon. Nous ne chercherons pas à influencer le jugement du public
sur la haute moralité de cette épître. Qu'on nous permette seulement quelques
observations historiques. D'habitude, Bonaparte ne laissait pas faisander les conspi-
rations. Que peut-il avoir fait de celle-ci, dont on ne parle nulle part? Personne, qu'on sache, n'a été jugé, ni même
arrêté à cette date. Cependant le poignard devait frapper la nuit même. Le
ministre de la police, chef du complot (on ne pouvait en faire un comparse), est
resté ministre de la police. Mr Hyppolite qui a bien voulu révéler cet épisode à la
postérité, aurait dû peut-être l'accompagner de quelques explications. Son père n'aura
pas manqué de l'entretenir des suites d'un si grave incident. il est fâcheux d'en rester
aux conjectures.

à devenir le ministre d'un roi, dont il a guillotiné le frère, la sœur et la belle-sœur. à supposer cependant l'absurde, je veux dire un Bourbon ultra-libéral et même révolutionnaire, où était pour lui l'obligation d'introduire un régicide dans ses conseils? il l'a fait l'année suivante pour Fouché, autre caractère de la trempe de Carnot, avec beaucoup plus d'esprit et d'intrigue, mais il l'a fait par contrainte et bientôt le portefeuille s'est changé en exil. il y a une pudeur dans le monde, les hommes sans principes ne s'en doutent pas.

Quel art dans le récit de Mr Hypolite! quel merveilleux tableau de l'abnégation patriotique de son père! Comme il souligne chacune de ses immolations! Le Curtius moderne fait litière de ses répugnances. — Son adhésion est sérieuse, en réfléchie, surtout sincère. — Bien plus il reprend la croix de Saint-Louis — là c'est peu encore, il va aux Tuileries! et qui aux Tuileries!! — Faire sa cour!!!

— O délire du dévouement!

Si jamais Henri V nous revient dans quelque fourgon, avec quelle hâte le digne fils et duplicata d'un si héroïque père, courra renouveler le sublime exemple de sacrifice laissé à l'admiration de la postérité! — mais Hélas! il n'a pas la croix de Saint-Louis. il manquera quelque chose à la contrefaçon.

Un membre du Comité de Salut public, la croix de Saint-Louis sur la poitrine, mendiant dans les antichambres royales les faveurs du frère de Louis XVI, tel est, depuis cinquante ans, le héros-modèle de la Démocratie! — Que l'on s'étonne ensuite de ses désastres!

« Servir la patrie! » — Être aux affaires, manier le pouvoir, avoir la considération, les honneurs, les jouissances, régner, voilà le vrai mot — « La patrie et les principes! » — dérision, ~~joyeuse~~ charlatanisme. Telle est ~~la~~ la pratique ~~code~~ des ambitieux ~~à la~~ comme ~~[illegible]~~ de Carnot, qui exploitent toutes les causes, en se fesant gloire de n'être d'aucune. Cet homme est le prototype du fonctionnaire-mobilier qui fait corps avec le logement et voit, immuable, défiler la procession des propriétaires déménagés. ~~je l'ai dit, c'est~~ le patron des Girouettes.

que dire que l'appui

législatif, où il a pris rang, en tenant tête fois la main. Tout que son tempérament nerveux ou la protection d'un danger, il lui gardera une fidélité aussi scrupuleuse, & plus inquiète qu'autrefois à la monarchie d'Orléans. ti, par inconséquence, quelquefois, s'abstenant d'une tentative contre Bordeaux, il leur fit observer son coup de pied plus audacieux encore que l'an 46. La révérité sur-le-champ en même temps que plus vraisemblable que Bordeaux la manipulation électorale de 1863, un jeune homme en visite chez le tuteur candidat et non connu de lui, ayant renoncé le vert de république, l'ancien ministre, tout à coup, l'heure d'un tête-à-tête sur la question de républicaine, mais de légalité. Et il conduit incontinent à la porte le jeune Fourchi. Les hommes sont des hommes, et c'était inepte de s'adresser à comité des Vingt-Cinq et de se mettre les gendarmes très à dos lui sans forces.

Cela ne va point sans le comité des Trente et de la police correctionnelle. Voyez un peu la fatalité! Un de ces petits tribunaux ignorants, composés de juges ou défendus à ne les siéger du 2 juillet 1870 au 4 septembre!

Napoléon, lui disait-il, des conspirations ayant éclaté sous le règne de Napoléon, certains courtisans qui croyaient flatter en lui ses bons sentiments, placèrent le nom de Carnot sur les listes des conspirateurs. Napoléon prit une plume, effaça le nom et dit: "Carnot aurait opposé, mais il ne conspire pas. Je le sais. (1) Vous êtes des imbéciles!... Il" "Je compte assez sur la loyauté de mes adversaires politiques pour espérer que, s'ils trouvent mon nom sur des listes de jeunes conspirateurs, ils diront aussi à ceux qui l'y auront inscrit "vous êtes des imbéciles!"

Les frayeurs de M. Hyppolite lui faisaient singulièrement illusion. Les jeunes conspirateurs le connaissaient bien, et ils auraient songé au grand tuteur avant de songer à lui, comme drapeau d'insurrection. Du reste, on le voit, il n'y gagnerait rien, si les pauvres diables, inscrits sur ces listes conservatrices, du premier Empire n'y figuraient pas pour le même procédé que son père. Non! il les traite carrément les conspirateurs. Qu'on vende à discrétion le vil troupeau, mais qu'on respecte son illustre famille. La conspiration valait sans doute celle que le grand Carnot avait dénoncée au premier consul.

(1) Napoléon savait mieux. il savait que Carnot, bien loin de conspirer, lui dénonçait les conspirations

légitimiste, où il a pris naissance en levant deux fois la main. Faut que son serment
restera vain la protection d'un danger, il lui gardera une fidélité aussi scrupuleuse
et plus inquiète que la fidélité d'autrefois à la monarchie d'Orléans. Si, par
la mort de quelques cerveaux brûlés s'avisaient d'une tentative contre l'ordre, il
ne leur détacherait pas son coup de vieil sacrin, résolument que l'an 46. la Sève-
-rie sur l'attelle et même beaucoup plus enthousiaste aujourd'hui. Pendant la ma-
-nifestation électorale de Nîmes, un jeune homme en visite chez le futur Candidat
fort comme de lui, ayant prononcé le mot de République, l'ancien ministre
lui dit à mi-voix tout ému: "il n'est pas question de République mais
de Royauté". Il n'entendait pas tirer à la porte ce fâcheux étourdi. Au moment
[illegible] Comité des Vingt-cinq et d'en
mettre les membres, par lacune, trois de [illegible]
[illegible] avait l'air [illegible] et de la police
[illegible] la catastrophe [illegible] ses ateliers [illegible] conquérir
[illegible] avec les drapeaux de [illegible] ses électeurs!
[illegible] conspiration ayant éclaté sur le règne
[illegible] ses sentiments,
[illegible] la tête de conspirateurs ramènerait une plume,
[illegible] "Ça est mort capable, mais d'une conviction pas, je le lui dis... sans
[illegible] Publicains"

"Je compte aussi sur la loyauté de mes adversaires politiques,
[illegible] Je n'ai pas [illegible] les chefs de journaux conservateurs, ils
[illegible] pas à [illegible] pour [illegible] la candidature."

"Les Publicains [illegible] ne viendront pas à Mr Hyppolite le
[illegible] qui le connaissent à fond. Lequel triple idiot serait
[illegible] assez brouillon d'imprudence et étourderie d'égoïste, sans ombre de
talent et de caractère!

Le reste [illegible] Mr Hyppolite, en entrant son anecdote, Na-
-poléon pour [illegible] Premier traître à cette tête conspiratrice, le premier Empire,
il y légitimait [illegible] sa race [illegible] Tant! Il le traite cavalièrement de
conservateur, [illegible] à [illegible] de vulgaire mais qu'on respecte dont il
[illegible] famille, la conservation salarié [illegible] Quitte celle que le Ministre Carnot avait
dévoilée au premier Consul.

(1) Napoléon [illegible] il avait que Carnot tient bien de conspirer, lui dénonçait
les conspirations.

législatif, où l'on lui serrait deux fois la main. Tant que ces serments sol-
[illegible] de protection d'un trône, il lui garderait une fidélité aussi scrupuleuse et
[illegible] que la fidélité d'autrefois à la maison régnante. Si par impos-
[illegible] que fût l'échec d'une tentative contre l'ordre, il ne s'en chercherait pas deux
[illegible] fait à leur députe[illegible] nommément entre 1846. Mais si, par un miracle plus
[illegible] tative aboutissait à une victoire, il accourait habitant à l'Hôtel-de
[illegible] tout dévouement le sabre au poing, avec ces belles paroles : "Sire
[illegible] donnez-moi" et [illegible] ouvrir les bras en combattant les doigts, mais
[illegible] Sire, respect aux propriétés, mes enfants, c'est notre de-
[illegible] ne vous régissez pas [illegible] de la législation. Donnez-moi mon salaire."

En attendant le député, Giscard, il en donne [illegible] sévère [illegible] sur la partie de
l'économie politique, constitue le prélude de l'époque de Daniel, était déjà créancier
[illegible] de Mouchonnet d'accord avec le [illegible] manipulation électorale de 1863, un
[illegible] comme on suite rien le futur candidat [illegible] lui, ayant en le malheur
[illegible] le nom de [illegible] Voix [illegible] lui fit dire que seul, seul, il ferait tout
[illegible] [illegible] création de République, mais de légalité" et il conduisait [illegible] à la
[illegible] [illegible] Au premier mot de [illegible] contre les ennemis, il s'était
[illegible] [illegible] [illegible] [

"imbécille toi-même," [illegible] étaient peut-être tentés de répondre [illegible] jeunes conspirateurs qui le connaissaient à fond. "quel triple idiot s'en irait choisir pour drapeau d'insurrection, un trembleur égoïste, une ombre de conviction [illegible] ?" [illegible] ils auraient eu grand tort de prendre ce langage. Mr Hyppolite [illegible] tout droit [illegible] leur répliquer : "moi imbécille ! apprenez [illegible] la valeur des mots, consultez [illegible] l'apprendre, ne la demandez pas au dictionnaire mais à l'histoire. Demandez-la [illegible] phrase de Napoléon. Ne la comprenez [illegible] sachez qu'il n'y a pas de synonymes. Ne suis point un imbécille du reste, vous pouvez m'appeler idiot, je n'ai [illegible] à vous, je vois parfaitement que vous n'êtes pas de idiots. Mais, que vous ne plaise ou non sur vos listes, jeunes conspirateurs, vous êtes des imbéciles.

On le voit d'ailleurs, Mr Hyppolite, en contant son anecdote inquiétait peu si le pauvre diable inscrit sur ces listes du premier empire, [illegible] figuraient pas tout simplement par le même procédé que son père. Pour lui, [illegible] tion vaut preuve. Son père eût donc été réellement un conspirateur, si Napoléon ne l'avait pas biffé ? Son innocence n'a tenu qu'au coup de plume du maître. Cette conspiration probablement était de la même farine que le fameux complot dévoilé par Carnot au premier consul, d'après les confidences de la fée. On y avait mis [illegible] qui déplaisaient à l'autocrate. La fée avait [illegible] Carnot. Tout cela importe peu à l'héritier du décembre qu'on pende à discrétion le troupeau vulgaire, mais qu'on respecte son illustre famille.

(1) Napoléon savait mieux. Il savait que Carnot, bien loin de conspirer, lui dénonçait les conspirations. Imbéciles en effet les courtisans d'avoir rencontré une idée si sangrenée !

289

Le petit chef-d'œuvre d'éloquence égotiste du 30 juillet 1846 [illegible] tombé bien à propos dans le procès des treize et n'eût pas manqué d'attendrir [illegible] préféré s'attendrir [illegible] humiliée. [illegible] Quel sanglot.

[illegible] assis sur d'autres bancs, mais jamais ici ! Jamais, même [illegible] restauration [illegible] ne m'avait été faite !"

[illegible] d'autres bancs ! Oui, sur les bancs de la gloire, des honneurs de la puissance [illegible] à une [illegible] personnalité. Que de [illegible] assez imbéciles pour faire la guerre à leurs [illegible] correctionnelle, à la suite [illegible] mais [illegible] du grand Carnot, [illegible] ministre par état, effleuré [illegible] [illegible] à l'ombre d'un [illegible]

[illegible] destinées, [illegible] de toute votre [illegible] le [illegible] grand [illegible] de la plus légère tache de conspiration [illegible] il [illegible] cons [illegible] avec le plus fort [illegible] malgré tant de [illegible] et [illegible] Celle [illegible] plus [illegible] et même [illegible] c'est qu'en [illegible] dont le plus [illegible] égoïsme [illegible] [illegible] garantie.

[illegible] aujourd'hui à votre grand [illegible] martyr de 200 francs ! [illegible] dans ce supplice qui vous hisse sur le Calvaire [illegible] de la politique dans votre fauteuil. Si les [illegible] maintiennent [illegible] ont dit jusqu'ici et dans [illegible] perspective des triomphes inconnus [illegible] Magdeburg.

Note [illegible] jusqu'à présent, cette renommée d'organisateur était la [illegible] de la [illegible] incontestée. Voici pourtant du fond des tombes révolutionnaires [illegible] opposition à l'enthousiasme unanime et comme grincer

une note discordante dans le chœur des admirations. Les papiers de Sache, retrouvés dans un village des Ardennes, lieu natal et résidence de l'ex-maire de Paris pendant ses dernières années, attestent la pollution déjà presque séculaire de Carnot et l'accusent d'avoir soustrait plumé le paon, afin de se parer de ses dépouilles. Selon Sache, le mérite de l'organisation des armées reviendrait à Bouchotte, à Vincent, à ce bureau de la guerre tous hommis, dont l'incapacité et l'ignorance ont depuis soixante-quinze ans, défié les traités universelles d'attention en étranger, et ne valent pas "un sonnet pourvu". Mr Georges Avenel, auteur d'une monographie si intéressante d'Anacharsis Cloots, et aujourd'hui dépositaire des mémoires de Sache, signale la thèse de publier ces documents précieux qui manquent à l'histoire de la Révolution.

Lettre B

L'interpellation de Drago est dirigée contre Carnot, membre du Directoire, d'inhumanité et de forfaiture. Quoique obscure, elle est claire encore, et beaucoup plus à redouter. Le Directoire déjà condamné, désapprouvé, désert de nos cœurs. Sache [illegible] d'avoir mis au jour le quart de vérité et de mensonge pour les uns, [illegible] pour les autres. Daniel Stern - Dalouf et Guerre a l'écrasant [illegible] tout entiers et précités. Il y a de la nation dans le langage de l'ancien régime tout entier à la nation qui semble avoir disparu. Il semble en outre [illegible] membre du Comité de Salut public et du Directoire, une sorte d'accusation qui [illegible] d'une part [illegible] cette prétendue [illegible] accordée à Carnot [illegible] attendante, par la connaissance de la question.

L'histoire a de [illegible] [illegible] [illegible]

(1) On sait qu'après la ~~défaite~~ déroute de Waterloo et l'abdication de Napoléon en 1815, Carnot et Fouché furent tous deux nommés par la chambre des représentants membres d'un gouvernement provisoire. Fouché songeait déjà à clore la Révolution en livrant la France aux Anglais et aux Prussiens campés sur le sol. Leur fin a commun

et leur collègue a deviné ses ~~mauvais~~ projets ~~de~~ gouvernement. Carnot demeurait en dehors de ces ~~intrigues~~ ~~et~~ ~~ne~~ ~~voulait~~ ~~pas~~ ~~se~~ ~~mêler~~ ~~de~~ ~~ces~~ ~~basses~~ ~~manœuvres

Comme ils se connaissaient à fond ces artistes en Machiavel et quel foudroyant laconisme dans leur dialogue! En deux mots, le récit (l'histoire) la revue le tableau d'un passé commun de 25 ans!

Certes, le premier venu avait le droit de crier ♂. Ce mot racontait leur (commun) histoire et disait ceci: (non! Ce mot disait ceci:

Étrange aberration (illusion) de poser face à face deux semblables comme (s'ils étaient étaient) les deux contraires, alors qu'en réalité ils n'offrent (présentent) qu'un monument en partie double des passions (et des intérêts) d'une époque!

L'histoire n'a pas dit son dernier mot. Elle ajourne (jusqu'à l'épuisement) et laisse s'épuiser les clameurs contemporaines. Son arrêt ~~[illegible]~~ (en dernier ressort (définitif) cassera ~~le le roman~~ (pour le renvoyer aux fables) le roman sorti des douleurs et des colères d'une grande défaite.

Dans ces jours de désolation qui ont laissé une trace si profonde, le hasard a donné (distribué) le rôle odieux ou le beau rôle, à deux acteurs qui le jouaient tour à tour l'un et l'autre, avec la même indifférence ~~[illegible]~~ exquise uniquement du dut succès et des bénéfices.

293

Etrange illusion de poser en prétendant face à face les deux semblables comme (s'ils étaient) (les) deux contraires, alors qu'en réalité ces prétendus types de dévouement ou de ~~la~~ trahison n'offrent ~~ne présentent~~ qu'une médaille qu'un monument en partie double (à ~~deux~~ deux revers) des passions (~~et des intérêts~~) d'une époque!

L'histoire n'a pas dit ici son dernier mot. Elle ajourne et laisse s'épuiser les clameurs contemporaines. Elle trouve trop à juste titre le dernier mot du débat. On arrêt (définitif, en dernier ressort) cassera, (pour le rendre, renvoyer, restituer) aux faibles, le Roman sorti des douleurs et des colères d'une grande défaite. Dans ces jours de désolation, qui ont laissé une trace si profonde, le hasard a donné (distribué) le rôle odieux ou le beau rôle à deux acteurs qui les jouaient tour-à-tour, l'un et l'autre, avec la même indifférence, inquiets uniquement du succès et des bénéfices. A la scène suprême du dénouement, il n'y avait entre les deux rivaux que la différence de l'échec au triomphe, triomphe d'une heure, bientôt suivi de la dernière chute (suprême) qui allait (devait) confondre les deux rivaux.

294

[illegible] Ligne [illegible]

[illegible]

[illegible] ~~plante la croix~~ [illegible] pour se faire ouvrir les portes [illegible] Cardinal [illegible] plus cardinal [illegible]

295

[illegible]

[illegible] Cardinal [illegible]

296

On ne tient pas rigueur aux girouettes. ~~Tout le monde~~ Elles sont jeunes filles tout le monde en a obtenu sinon quelque chose ainsi, ~~en la [illegible]~~

[illegible] fidèle, il doit [illegible] à le copier de [illegible] il copie tous les [illegible] Cachet [illegible]

[illegible]

On prétend [illegible] police.

Car il n'y a pas besoin de tant de faces.

Il n'allait aux Tuileries cela au dehors, que pour [illegible]

S'il s'a fait l'année [illegible] qu'par [illegible]

Mais [illegible] il n'a pas chevalier de St Louis, [illegible] Billot emblème symbole [illegible]

297

« — N'ayant pas plus, selon sa propre expression (comme il s'exprime) de sympathie pour [illegible] que pour le socialisme » [illegible]

Sous prétexte de justice, il frappait à droite et à gauche, et pour ne favoriser personne, imaginait de démolir tout le monde.

Fut adopté par une majorité de cinq voix.

[illegible] on l'a vu, toute sa valeur gît dans son nom.

Quand un homme de la trempe de Mr Vieillot [illegible]

Resta sur la place avec toute la troupe des renégats [illegible]

Il ne restait au candidat contesté pour se tirer d'embarras, que [illegible]

Le moyen réussit selon l'usage. Rien de plus juste. Ce revirement n'est que l'application du système paternel — culte [illegible] habile) du succès. —

Le signal de quitter aussitôt la scène

pour [illegible] tout doucement (en douceur) le château en douceur



Comme ils se connaissaient à fond ces artistes en Machiavel et quel foudroyant ~~la co~~ laconisme dans leur dialogue! (En) deux mots qui résument l'histoire (le récit résumé d'un passé racontent (commun) de 25 ans! Certes, le premier venu avait le droit de crier à Fouché: "traître!" mais à tout autre que Carnot Fouché eut-il osé répondre: "imbécille!"

Non! cette réplique ce mot ~~dit~~ racontait leur histoire commune, il (elle) disait ceci:

[illegible]

les jeunes conspirateurs qui le connaissent [illegible] vraiment. M. Hypocrite avait tout droit de (pouvoir) leur répliquer apprenez le vrai [illegible]

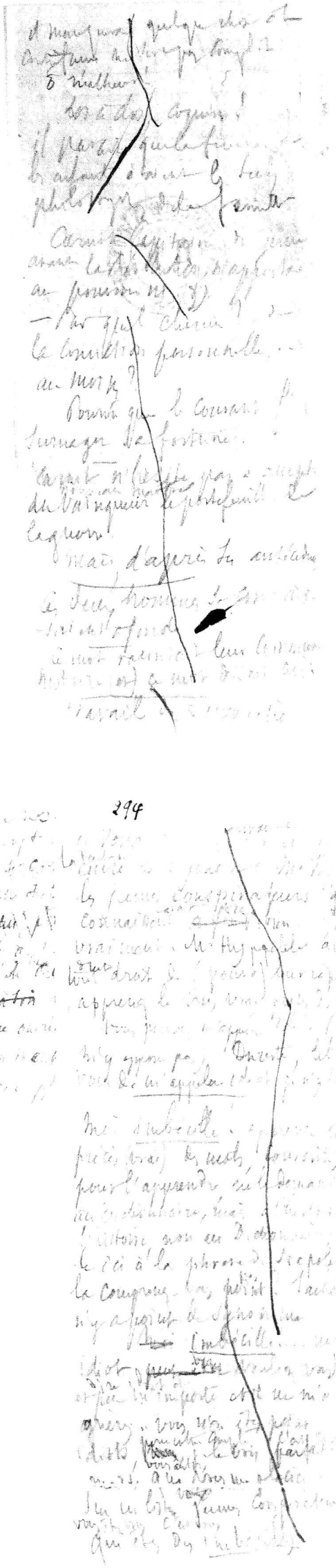
[illegible]

Mais imbécille. apprenez le vrai précis (vrai) des mots, [illegible] pour l'apprendre [illegible] au dictionnaire, mais [illegible] l'histoire non au dictionnaire [illegible] le ici à la phrase de Napoléon [illegible] la comprenez vous point. Sachez qu'il n'y a point de synonyme

Imbécille [illegible]

[illegible]

Qui êtes Dis imbécille



298

Mr Carnot est le fils de son père, comme le Général Cavaignac et Mr Garnier-pagès sont les cadets de leurs aînés. C'est à ce titre que tous trois ont gouverné la République, sans doute en vertu du principe républicain qui proscrit l'hérédité politique. Ne parlez pas de roi héréditaire dans le camp démocratique, les cheveux se hérissent. Mais pour les membres d'un gouvernement, provisoire ou non, pour les ministres, préfets, Gardes-champêtres, magistrats, geôliers, généraux, académiciens, &c, la survivance est de droit, et ce droit saisit l'occasion de s'affirmer plus impérieux, si par hasard, l'héritier est un saltimbanque, un idiot ou un eunuque. Messieurs Garnier-Pagès, Carnot, Cavaignac, ont été provisoirement ministre, dictateur, uniquement par la grâce du nom, moyen très sûr d'extirper l'idée de dynastie.

Si, par impossible, les fortes têtes venaient à méconnaître un instant cette légitimité, le peuple, dans son fanatisme républicain, le lèverait comme un seul homme, pour les "rappeler" aux principes" de.... succession. C'est sa manière de protester contre les nobles et les Rois. Quoi d'étonnant, si la République, replantée sur notre sol, y pousse de si solides racines! Le terrain n'est il pas préparé tout exprès pour elle par l'adoration des noms?

Mr Carnot est un de ces demi-dieux inscrits sur l'armorial plébéien et a trouvé, lui aussi, un bout de sceptre dans son berceau. Son génie propre l'eût fait notaire ou mercier. Son origine l'amène sous ma plume comme sujet d'épopée. Hélas! où l'épopée va t elle se nicher! Mais il le faut:

Je chante le héros qui régenta la France
et par droit d'ineptie et par droit de naissance.

Ce héros, suivant l'usage avait une grande ambition. il en avait aussi une petite. La petite était de jouer un rôle, la grande,

d'être un fac-simile de son père. il avoue lui même sans fard cette haute prétention dans sa lettre du 29 août 1889 aux électeurs de la Seine.
" je me suis habitué à faire de mon père ma boussole morale et politique.
" jamais je ne me suis trouvé en présence d'une position difficile, d'une
" circonstance grave, sans me demander comment il aurait agi, pour
" tacher de l'imiter."
c'était prévenir le public qu'en le nommant, on n'enverrait pas à la chambre un homme, mais un singe... non, la photographie d'un vieux médaillon. Cet orgueil d'être, dans la peau de Carnot fils, un avatar de Carnot père, a-t-il été justifié? Donnons-nous un double du célèbre décemvir? Un double pas tout-à-fait disons seulement un ~~réduction~~ réduction elliptique. Mais pour apprécier la copie, il faut connaître l'original. Voyons.

Tous les arts et métiers ont dans les régions d'outre tombe un représentant, sorti de leur sein, et qu'ils fêtent par des réjouissances annuelles, Saint. Crépin pour les Cordonniers, Saint-Fiacre pour les cochers, &c. Le grand Carnot est de droit, certainement, le patron des Girouettes, comme le type le plus illustre de la Corporation. Membre du Comité de Salut public du club de Clichy, Ministre et tribun du Consulat, Ministre, général et Comte de l'Empire, il a été tour à tour, selon les temps, avec le même zèle et la même solennité, ultrà-jacobin, Royaliste, Napoléonien.

Par quel phénomène, le même homme qui signait au Comité de Salut public les listes du tribunal révolutionnaire, a-t-il été proclamé comme Clichien Royaliste, en compagnie de Pichegru, de Lafond-Ladebat, &c, pour se retrouver bientôt ministre du Directoire, puis tribun, puis Gouverneur d'Anvers, puis Ministre des Cent jours et Comte de l'Empire? Et ce n'est pas sa faute, nous allons voir, s'il n'a pas été aussi ministre de Louis XVIII en 1814. Vraiment, c'est trop d'incarnations pour une seule existence. Le bon goût voulait au moins qu'on répartit cette kyrielle de transformations sur une série de renaissances dans l'humanité. Demandez plutôt à Pierre Leroux.

Carnot, capitaine du génie avant 89, n'apporta au pouvoir ni le fanatisme de la conviction, ni l'inflexibilité d'un système, ni l'entraînement d'une nature sensible. En dépit de ses épaulettes, c'était simplement un bureaucrate, fourvoyé dans une tourmente. Il se cramponna des deux mains à son bureau et dépensa tout ce qu'il avait d'énergie et de volonté à maintenir son fauteuil contre les assauts des bourrasques. Le reste ne le regardait pas. Roi, République, Empereur, peu lui importait, pourvu qu'il eût son portefeuille, ses cartons, sa sonnette. Sa place n'était pas à Paris mais à Vienne. Il était né conseiller aulique de guerre. Fort bien, s'il fût tombé dans ce milieu paisible. Mais lancé en pleine Révolution, il avait de tout autres devoirs à remplir, et s'il a fait à merveille la besogne d'administrateur, il s'est montré le plus déplorable des hommes politiques.

On connaît l'arrogante épaule des apostasies, épaule de goûtée des temps de défaillance et d'abêtissement: "je sers mon pays, je ne „suis d'aucun parti." — mais l'ensemble des partis compose la nation entière — "je ne suis d'aucun parti!" c'est-à-dire," je n'ai ni foi ni loi, „ mon parti, c'est mon intérêt. Soin de tout le reste! je pêche dans „ toutes les eaux, je fouille dans toutes les poches. Je pends aujourd'hui „ Pierre pour le compte de Paul, demain je guillotine Paul pour le compte „ de Pierre. Pourvu qu'ils me paient, je m'inquiète peu lequel a droit. Le „ droit, c'est la force, et je suis au service de la force, moyennant finance. „ C'est le plus faible qui a tort. La preuve, c'est qu'il aurait raison, s'il „ était le plus fort."

Qui n'est d'aucun parti est un infâme. Les lois de Solon le condamnaient à mort. Sa mémoire était vouée au mépris chez les Athéniens .... Mais nous ne sommes pas à Athènes, et les lois de Solon ont été rapportées. Les gens qui ne sont d'aucun parti, ... s'il y en a... peuvent dormir sur les deux oreilles.

"Sauver la Patrie!" — Dans les époques de transition, dans les

temps de guerre civile, la patrie n'a pas toujours le même drapeau? qu'on ne doive jamais s'unir à l'étranger, quelle que soit la bannière du jour, d'accord(1). mais tenir en main tour-à-tour les drapeaux opposés, c'est le fait d'un apostat. siéger au Comité de salut public, ce gouvernement de la hache, et trois ans après, comploter au club de Clichy avec les Royalistes échappés à la hache du Comité de Salut public, un tel scandale est-il justifiable par le revirement de l'opinion? Si l'opinion change, que l'homme d'une idée se retire et ne passe pas, comme un condottiere, au service de l'idée contraire.

Carnot, membre du Comité, organisait en 93 la victoire de la Révolution sur l'Etranger. Membre du Directoire en 97, il travaillait le retour des Bourbons, autrement dit, le triomphe de l'Etranger sur la Révolution. "E sempre bene. Et par quel chemin avait-il ainsi passé d'un pôle à l'autre? par celui de la vérité,.... de la conviction personnelle

(1) Encore sur ce point, faut-il faire des réserves. Le crime de l'union avec l'étranger, c'est l'indépendance et l'intégrité de la patrie compromises. Si elles ne le sont pas, le crime disparaît. C'est alors la question de principes qui décide seule du tort et du droit. Par exemple, l'alliance d'un parti avec la Suisse ne serait point un attentat contre la patrie. Car, dans aucun cas, la Suisse seule n'est assez forte pour mettre en péril la sûreté du sol.

Dans la guerre de 1823, les Révolutionnaires Français qui combattirent avec les Espagnols contre le gouvernement des Bourbons, étaient purs de tout reproche. La victoire de l'Espagne n'eût entraîné pour notre pays ni dangers, ni inconvénients. L'auxiliaire serait restée l'auxiliaire, peut-être même l'obligé. Elle ne pouvait ni faire la loi, ni exercer la moindre pression en France. Appuyé des forces Espagnoles, le parti National aurait relevé le drapeau tricolore avec l'aide de l'armée Française elle-même. Le véritable complice de l'Etranger, c'était Louis XVIII, créature et vassal de la Sainte-Alliance, dont il exécutait les ordres, en détruisant la Révolution d'Espagne.

temps de guerre civile, la patrie n'a pas toujours le même drapeau. Il faut qu'on ne doive jamais s'unir à l'étranger, quelle que soit la bannière du jour, d'accord(1). mais tenir en main tour-à-tour les drapeaux opposés, c'est le fait d'un apostat. Siéger au Comité de salut public, ce gouvernement de la hache, et trois ans après, comploter au club de Clichy avec les Royalistes échappés à la hache du Comité de Salut public, un tel scandale est-il justifiable par le revirement de l'opinion ? Si l'opinion change, que l'homme d'une idée se retire et ne passe pas, comme un condottiere, au service de l'idée contraire.

Carnot, membre du Comité, organisait en 93 la victoire de la Révolution sur l'Etranger. Membre du Directoire en 97, il travaillait le retour des Bourbons, autrement dit, le triomphe de l'Etranger sur la Révolution. "E sempre bene. Et par quel chemin avait-il ainsi passé d'un pôle à l'autre ? par celui de la vérité,... de la conviction personnelle

---

(1) Encore sur ce point, faut-il faire des réserves. Le crime de l'union avec l'Etranger, c'est l'indépendance et l'intégrité de la patrie compromises. Si elles ne le sont pas, le crime disparaît. C'est alors la question de principes qui décide seule du tort et du droit. Par exemple, l'alliance d'un parti avec la Suisse ne serait point un attentat contre la patrie. Car, dans aucun cas, la Suisse seule n'est assez forte pour mettre en péril la sûreté du sol.

Dans la guerre de 1823, les Révolutionnaires Français qui combattirent avec les Espagnols contre le gouvernement des Bourbons, étaient purs de tout reproche. La victoire de l'Espagne n'eût entraîné pour notre pays ni dangers, ni inconvénients. L'auxiliaire serait restée l'auxiliaire, peut-être même l'obligé. Elle ne pouvait ni faire la loi, ni exercer la moindre pression en France. Appuyé des forces Espagnoles, le parti National aurait relevé le drapeau tricolore avec l'aide de l'armée Française elle-même. Le véritable complice de l'Etranger, c'était Louis XVIII, créature et vassal de la Sainte-Alliance, dont il exécutait les ordres, en détruisant la Révolution d'Espagne.

au moins? non! par le caprice du flot qui portait avec furie à la République jusqu'en 92; et avec non moins de violence au Royalisme, après le 9 thermidor. Que lui importait la direction du courant, pourvu que le courant fît surnager sa fortune!

Clichien, sa barque chavire. mais il est prompt à la renflouer. Le 18 Brumaire a substitué violemment le régime du sabre à la liberté Républicaine. Carnot accourt de l'exil où l'avait jeté Fructidor. Pour lui, qui est Bonaparte? l'ennemi de ses deux opinions successives, l'homme qui menaçait des vengeances de l'armée le club Royaliste de Clichy, qui a dispersé par les baïonnettes les révolutionnaires des Cinq-Cents. Mais admirez la sublimité du sacrifice! Dans son dévouement pour la patrie, Carnot n'hésite pas à..... accepter le Brumaire victorieux le portefeuille de la guerre. Son fils Hyppolite en pleure d'enthousiasme, et comme "il ne se trouve jamais en présence d'une position "difficile, d'une circonstance grave, sans se demander comment son modèle "aurait agi, pour tâcher de l'imiter," Mr Hyppolite doit pleurer de chagrin de n'avoir pu suivre l'exemple paternel, après le coup-d'état du second Bonaparte, car la situation était identique. Pardonne lui, ombre du grand Carnot, à l'impossible nul n'est tenu.

Pendant l'aventureuse campagne de Marengo, un conciliabule patriote avait délibéré sur le nom qui pourrait remplacer le premier consul, en cas de mort ou de défaite. Après avoir hésité entre Moreau, Brune et Lafayette, le choix s'arrêta sur Carnot, jugé seul en état de rallier tous les partis, apparemment parce qu'il les avait tous joués et trahis. triste symptôme de la décomposition universelle! l'homme de la situation, c'était l'individu sans drapeau et sans conscience! inutile de perdre ses larmes sur le 18 Brumaire. La République était bien morte.

Bonaparte ne pouvait se piquer de beaucoup de tendresse pour ce successeur en espectative. Carnot s'en aperçut, et cette découverte lui ouvrit soudainement les yeux sur d'horribles défauts qu'il n'avait pas soupçonnés jusques-là chez le maître. "Cet homme, dit-il, ne marche

"pas droit. il lui faut des ministres pour la forme, des ministres à lui,
"et non des ministres Français. je ne serai pas long-temps à lui." Ne pas
s'accommoder de Carnot, c'est manquer à la France. après quelques
ballottements, le Français méconnu sortit du ministère. Mais, d'après ses
antécédents, on peut bien penser qu'il ne lâchait pas sans douleur le
cher portefeuille, et pour tenir ouverte la porte de rentrée, il s'avisa d'un
nouvel accès d'héroïsme que nous transcrivons textuellement des mémoires de
Mr Son fils:

"au moment de quitter Paris, Carnot ayant eu connais-
"sance indirecte d'un complot qui menaçait Bonaparte, lui écrivit la
"lettre suivante:

Citoyen premier Consul,

"je viens d'être averti d'une manière positive qu'une conspi-
"ration se forme en ce moment contre vous et qu'on veut attenter
"cette nuit même à votre vie. je me fais un devoir de vous prévenir.
"La personne qui me donne cet avis est la même qui m'informa le
"19 Fructidor de ce qui devait arriver la nuit suivante, et je lui dois
"en partie les mesures de précaution prises pour me soustraire au danger.
"On prétend que le ministre de la police n'est point étranger au complot
"d'aujourd'hui."

Salut et Respect.

Mr Hyppolite raconte avec un profond attendrissement ce
grand acte de vertu. Or, en mécanique fidèle, il doit être prêt à le
copier de point en point, comme il copie toutes les sublimités paternelles.
c'en bon à savoir. Contes, voilà une conspiration admirablement
montée! la scène est palpitante de terreur... c'est pour la nuit même...
... du Fructidor aussi, c'était pour la nuit... la sûreté du premier avis
garantit l'exactitude du second. De qui vient-il? D'une fée sans nul
doute, d'une fée qui sait tous les complots, ceux du pouvoir, ceux contre le
pouvoir, et n'espionne que pour son favori Carnot.

La boîte secrète au ministre de la police n'est-elle pas d'un

vrai maître d'armes? Fouché restait jacobin et, comme de juste, son collègue ne l'était plus. Depuis que la mode en avait passé. Deux ministres d'une si belle eau devaient avoir eu maille à partir ensemble. La dénonciation était-elle plus méritoire, vraie ou fausse? C'est une question à mettre au concours pour le Prix-Monthyon.

Nous ne chercherons pas à influencer le jugement du public sur la haute moralité de cette épître. Qu'on nous permette seulement quelques observations historiques. D'habitude, Bonaparte ne laissait pas faire de conspirations. Que peut-il avoir fait de celle-ci, dont on ne parle nulle part? Personne, qu'on sache, n'a été jugé, ni même arrêté à cette date. Cependant le poignard devait frapper la nuit suivante. Le ministre de la police chef du complot (on ne pouvait décemment en faire un comparse) est resté ministre de la police. M. Hyppolite, qui a bien voulu révéler à la postérité cet épisode inconnu, n'a pas songé à l'accompagner de quelques éclaircissements. Son père cependant a dû l'entretenir des suites d'un incident si grave. Il est fâcheux d'en rester ainsi aux conjectures.

En dépit ou peut-être même à cause de cette tendre dénonciation, Carnot ne put se mettre la main sur un portefeuille qu'à l'époque des cent jours. Dans l'intervalle, 1814 fut témoin de l'un des traits les plus extraordinaires de sa magnanimité. Laissons la parole à son incomparable biographe. „ Carnot, dit-il, revint d'Anvers à Paris. Ni ses „ principes, ni son rôle dans la Révolution, ne lui permettaient d'accueillir „ avec joie la monarchie et les Bourbons. Mais fidèle à son abnégation „ patriotique, il sut imposer silence à ses répugnances personnelles..... Son „ adhésion fut, non pas sympathique, mais sérieuse, réfléchie, surtout parfaitement sincère..... Pour ne laisser aucun doute sur ses sentiments, il „ reprit la croix de saint-Louis dont il avait été décoré avant la Révolution. „ Il fit plus, il se présenta aux Tuileries, un jour d'audience solennelle. „ Mais il en rapporta les plus fâcheuses impressions. Quand le nom de „ Carnot fut prononcé, Louis XVIII affecta de détourner son regard et le

« fixa obliquement vers un angle du plafond, en balbutiant quelques
« mots inintelligibles, accompagnés d'une froide inclination de tête. Carnot
« passa devant lui sans prononcer une parole et sortit. En rentrant à la maison,
« le front attristé, il dit à ses amis: " Cette famille-là n'est pas Française.
« nous n'irons pas loin avec des gens qui ont gardé toute la Révolution
« sur le cœur. "

"Cette famille-là n'est pas Française!" Quel mot délicieux! il vaut bien comme Cynisme, ce que valait comme naïveté, celui de Mme de Sévigné s'écriant, dans son enthousiasme, après une contredanse avec "Louis XIV": il faut avouer que nous avons le plus grand roi du monde!" Dès que les Bourbons ne s'empressaient pas d'offrir un portefeuille à l'abnégation patriotique de l'ex-Décemvir, cette famille-là aussi cessait d'être Française.

Qui ne prend point Carnot ne peut être Français.

Car c'était bien un portefeuille que venait réclamer l'ancien chevalier de Saint-Louis. Le Roi Dix-huit ne s'y est pas trompé. il connaissait intùs et in cute tout son personnel de la Révolution, et au premier aspect du visiteur plastronné de sa croix, il avait compris. D'ailleurs, l'aveu de Mr Hyppolite ne laisse aucun doute. "Cette abnégation patriotique qui sait "imposer Silence à ses répugnances personnelles", ne se sacrifie évidemment ainsi qu'au devoir de "servir la France". Car il n'est pas besoin de tant de phrases pour rentrer dans la vie privée. L'ex-Directeur pouvait planter ses choux à petit bruit au retour d'Anvers, sans un si grand étalage de dévouement. il n'allait aux Tuileries que pour rattraper ses bureaux.

admirez à quel point la rage du pouvoir quand même peut éteindre le bon sens et le sens moral. Carnot n'aperçoit pas l'ombre d'inconvénient ni de difficulté à devenir le ministre d'un Roi dont il a guillotiné le frère, la sœur et la belle-sœur. à supposer cependant l'absurde, je veux dire un Bourbon libéral et même révolutionnaire, ce Bourbon était-il absolument obligé d'introduire un Régicide dans ses conseils? s'il l'a fait, l'année suivante, pour Fouché, autre caractère de la trempe de Carnot, avec beaucoup plus d'esprit, il ne l'a fait que par contrainte, et bientôt le portefeuille s'est changé en exil. il y a une pudeur dans le monde. les hommes sans principes ne s'en doutent pas.

Mais quel art dans le récit de Mr Hyppolite! quel merveilleux déroulement de l'abnégation patriotique du héros! Comme il souligne chacune de ses immolations! — Le Curtius moderne fait litière de ses répugnances personnelles. — ah! pour la patrie que ne ferait-on pas? — "Son adhésion est sérieuse,"..... sérieuse, entendez-vous? Ce n'est pas une plaisanterie, comme on pourrait le supposer chez un Régicide... "elle est "réfléchie,..... surtout sincère,"... oh bien sincère! c'est en toute sincérité qu'il embrassait son portefeuille. — Ce n'est pas tout. "il reprend la croix de St Louis" — c'est pas encore, "il va aux Tuileries!" — oui, aux Tuileries!! — Faire sa cour!!! — ô délire du dévouement!

Si jamais Henri V nous revient dans un fourgon cosaque, avec quelle hâte le digne fils et duplicata d'un si héroïque père courra renouveler le sublime exemple de sacrifice laissé à la postérité! Mais hélas! il n'est pas chevalier de Saint-Louis. Point de billot Bourbonien à repiquer sur son cœur! il manquera quelque chose à la contrefaçon.

Un membre du comité de Salut public, la croix de Saint-Louis sur la poitrine, mendiant dans les antichambres royales les faveurs du frère de Louis XVI, tel est, depuis cinquante ans, le héros-modèle de la Démocratie! — que l'on s'étonne ensuite de les désastres!

"Carnot et Fouché!" vont s'écrier peut être, en se voilant la face, les fanatiques de la tradition. "associer de tels noms, la Vertu et le crime! c'est un Blasphème." Et alors d'évoquer le drame de 1815: l'abdication de Napoléon, l'ennemi aux barrières, la résistance paralysée, tout perdu; puis, dans un coin de salon, entre les deux membres du gouvernement, Carnot en larmes, Fouché sardonique, l'explosion de cette double apostrophe: "traître! — "imbécille!" le cri du cœur, le rire du démon! (1)

Etrange illusion de poser en présence les deux semblables comme deux contraires, alors qu'en réalité, ces prétendus types de dévouement ou de trahison, n'offrent que la médaille à deux revers des passions d'une époque! L'histoire n'a pas dit ici son dernier mot. elle ajourne, et laisse s'épuiser les clameurs contemporaines. Elle ne veut tenir compte ni de l'engouement ni

(1) On sait qu'en 1815, après la déroute de Waterloo et l'abdication de Napoléon, Carnot et Fouché avaient été nommés par la chambre des représentants, membres d'un gouvernement provisoire. Fouché voulait de consommer la négociation secrète qui livrait Paris aux Anglais et aux Prussiens, campés sous ses murs. Tout était terminé.

Les deux Collègues se trouvaient ensemble au Gouvernement. Carnot pleurait en silence dans un coin du salon. Tout-à-coup il se lève et apostrophe Fouché: "traître!" — "imbécille!" répond Fouché en ricanant.

de la haine. Son arrêt définitif camera le Roman sorti des douleurs et des colères d'une grande ~~défaite~~ défaite.

Dans ces jours de désolation, le hasard a donné le beau rôle ou le rôle odieux à deux acteurs qui les jouaient tour-à-tour avec la même indifférence, inquiets uniquement du succès et des bénéfices. à la scène suprême, il n'y avait entre les ~~deux~~ rivaux que la différence de l'échec au triomphe, triomphe d'une heure, bientôt suivi de la dernière chûte qui allait confondre les deux ruines. Comme ils se connaissaient à fond ces artistes en Machiavel, et quel foudroyant laconisme dans leur dialogue! En deux mots, le résumé d'un passé de vingt-cinq ans! Certes, le premier venu avait le droit de crier à Fouché: "traître!" mais à tout autre que Carnot Fouché eût-il osé répondre: "imbécille!" non! ce mot racontait leur histoire commune et disait ceci:

"Tu ne peux me regarder sans pleurer et je ne puis te regarder "sans rire. Toi et moi, nous n'avons jamais eu qu'un mobile, l'égoïsme, qu'un "but, notre intérêt. Nous avons poursuivi le succès, per fas et nefas, à "travers les catastrophes. Les principes n'ont été pour nous qu'une jonglerie, les "drapeaux qu'un marchepied. J'étais prêtre tu étais chevalier de Saint-Louis. "nous avons jeté aux orties Croix et Bastane pour exploiter la Révolution. Tu "es devenu Décemvir, moi Proconsul, et nous avons coupé force têtes, pour "nous frayer notre chemin. Le vent a tourné, tu t'es fait alors Royaliste, moi thermidorien. Mais moi, j'ai viré de bord sans avaries, et on t'a ~~mis~~ envoyé donner de la tête contre toi, "toi, ... imbécille!" "Plus tard, ministres tous deux du Dix-huit Brumaire, "tu as voulu me passer la jambe avec ta dénonciation, et c'est toi qui es "tombé!... imbécille!" Rentré par le Tribunat, tu as rêvé une culbute prochaine; il n'y a eu que la tienne,... imbécille!"(1)

"je suis resté dix ans ministre. Ma première disgrâce a été le gouvernement des provinces illyriennes. C'était supportable. Bientôt,

(1) Culbute quelque peu amortie par une retraite ou pension de vingt mille francs, que Carnot a religieusement touchée pendant toute la durée de l'Empire, à dater de la suppression du Tribunat. — Ô Caton! Ô Martyr!

" à travers les gloires de l'Empire, j'ai deviné sa ruine et, tout en le
" démolissant, je me suis garé. à cette heure du déclin, sa puissance t'a
" paru inébranlable, et il t'a nommé gouverneur d'Anvers, ... imbécille!"

"En 1814, je me suis tenu à l'écart. C'était sage. tu as ra-
" massé ta vieille croix de Saint Louis et tu t'es jeté à la tête du Roi. tu
" t'es cassé le nez, ... imbécille!"

Au retour de l'île d'Elbe, j'ai prévu tout de suite la chûte
" de Napoléon, et je l'ai poussé. Tu as cru à sa fortune et tu t'es cram-
" ponné à sa redingotte grise. elle t'est restée dans les mains. Je vais être ministre de Louis XVIII et
" tu es coulé, ... imbécille!"

Oui, mais deux mois après, le ministre de Louis XVIII sui-
vait son antagoniste sur la terre étrangère. Qu'aurait-il répondu, si
Carnot, un matin entrant dans sa chambre d'exil, lui avait, à son tour,
lancé à la face, la parole suprême ... "imbécille!"

Le proscrit de Magdebourg s'est refusé cette revanche.
Pourquoi? Craignait-il qu'à cette entrevue, la justice invisible et
présente, ne leur criât: "Dos-à-dos, Pervers!"

Disons-le, de ces rivaux en palinodies, c'est encore
Fouché qui conserva le plus de décence dans ses évolutions politiques.
Carnot se gênait moins pour exécuter sa voltige. Du reste, on ne doit
imputer ni à bien ni à mal cette différence. Elle tenait aux métiers res-
pectifs des deux personnages. Carnot, officier de l'armée, n'était pas
obligé à beaucoup de façons dans ses pirouettes. Chez le militaire, les
convictions sont une superfluité, presqu'un ridicule, souvent une
offense. il change de drapeau, comme un cheval change d'escadron.

Fouché, prêtre défroqué, savait son crime irrémissible et
n'avait d'appui solide que la Révolution contre des gens qui ne pardon-
nent jamais. il ne pouvait renoncer à cet abri, encore moins le détruire,
car nul autre ne l'aurait défendu sérieusement de la vengeance clé-
ricale. il l'a bien vu plus tard. aussi se rapprochait-il de son boulevard

naturel, avec une sorte d'inquiétude, surtout dans les moments de violente réaction. Cette fidélité au jacobinisme n'était donc point conscience, mais égoïsme. Elle ne saurait lui compter pour circonstance atténuante.

En somme ces deux caméléons n'ont connu que les inspirations d'une personnalité implacable, toujours couverte du masque de l'intérêt public. "Ils se dévouaient au service de l'état." — "Servir la patrie" être aux affaires, manier le pouvoir, avoir la considération, les honneurs, les jouissances, régner, voilà le vrai mot. — "La patrie et les principes," dérision, charlatanisme! Telle est la pratique des ambitieux comme Carnot, qui exploitent toutes les causes, en se faisant gloire de n'être d'aucune. Cet homme est le proto-type du fonctionnaire-meublier qui fait corps avec le logement et voit, immuable, défiler la procession des propriétaires déménagés. C'est peu dire que l'appeler patron des Girouettes.

La longue faveur dans l'opinion a deux motifs: une immoralité d'abord, je veux dire l'indulgence trop commune pour le succès qui écume froidement les tempêtes, puis cette bourde soufflure: "il a organisé la victoire", un de ces mots que les partis inventent en l'honneur des médiocrités et que le dédain des adversaires laisse passer. Carnot a organisé (1) l'armée, soit. La victoire, c'est autre chose. Pour gagner il faut des bataillons, et l'administrateur qui les forme, a bien sa part dans le succès. Mais c'est le général qui gagne les batailles, avec ou sans l'aide de la fortune.

Prétendre qu'un plan de campagne soit transporté tout d'une pièce, du fond du cabinet sur le terrain, à la diligence d'un général sans initiative qui sera tenu d'exécuter servilement, presqu'en aveugle, des ordres immuables, c'est faire la guerre comme Mr Jourdain faisait des armes, par raison démonstrative, à la condition que l'adversaire veuille bien attendre la parade en tierce, avant de pousser en quarte.

"Organiser la Victoire!" la phrase est pompeuse. On ne l'a pas contredite parcequ'il n'existait point de ressentiments contre

---

(1) Voir la Note A

Carnot. On ne tient pas rigueur aux girouettes. Elles sont bonnes filles, tout le monde en a eu sa part. Les Royalistes ne lui en veulent point. N'a-t-il pas conspiré avec eux au Club de Clichy? Les impérialistes l'adoptent à cause des cent jours. Quant aux Républicains, ils ont pris l'habitude d'en faire un héros, ravis une fois de ne pas rencontrer d'opposition, ce qui aurait dû précisément leur paraître suspect. Point d'ennemis, et la Rhétorique en poupe, on fait du chemin.

mais il n'y a jamais prescription pour les gloires usurpées. La Démocratie, depuis trente ans, a trop souffert des palinodies, des défections et des doubles jeux, pour consacrer à toujours une réputation qui repose sur ces trois fléaux. La tradition de famille des Carnot a été payée assez cher. il est juste que les torts du copiste rejaillissent sur le modèle qui est le premier coupable. Mr Hyppolite s'en fait, pour notre malheur, la Poésie politique de son père. Que son père en partage la peine et reçoive ainsi son châtiment des mains de son héritier.

Si des regrets et des plaintes s'élevaient sur le renversement d'une vieille idole, nous répondrons qu'il y a des cultes funestes, et le plus funeste de tous, celui de Rotée l'vainqueur. Pour sauver du naufrage la conscience humaine, il n'est pas trop tôt de reporter au dévouement et au sacrifice les adorations trop long-temps prostituées aux pieds de l'égoïsme. Si, au milieu des épouvantes de la tempête, il y a place à l'attendrissement, en face des abnégations sublimes, avec quelle angoisse le cœur se serre devant la Gymnastique de ces cauteleux acrobates qui, le pied sûr et lec, cheminent à travers les mille entre-croisements de la mort, non point comme le jongleur, pour ne rien briser, mais afin de ne point se blesser aux ruines qu'ils multiplient sur leur route, en le frayant à tout prix un passage! Que de fois, en l'absence d'un Collègue, la signature de Carnot au bas des listes funèbres, n'a-t-elle pas complété le nombre fatal qui détachait la hache!... il signait,... sans lire, c'est l'excuse qu'il donne [illegible] — d'un geste bref, en homme qu'on dérange... une signature de complaisance, comme maître un tel notaire à son confrère,.... et il se lavait les mains tranquillement dans son indifférence (1).

(1) voir la note B

ah! ce n'est point aux hommes de passion, à la fois immolateurs et victimes, malades tordus par les convulsions de la patrie ce n'est point à ceux-là qu'il faut demander compte du sang et des débris, mais à ces cœurs de bronze qui, avec leur sang-froid d'ingénieurs, se font une chaussée de cadavres à travers l'inondation, pour gagner en sûreté la terre ferme. que si un frère, un ami, une maîtresse, se rencontrent parmi les matériaux de sauvetage, qu'importe! on en est quitte pour ne point regarder au visage, ... on signe sans lire.

certes, ce n'est là ni la foi stoïcienne de Condorcet, traçant du progrès des siècles à venir, un pied dans la tombe, ni la noble confiance de Thouret, écrivant pour son fils l'apologie de cette Révolution qui le tue. Dans une si terrible lutte, les âmes sincères savaient choisir un drapeau et marcher à son ombre. Cette intrépidité coûtait cher. L'idée victorieuse renversait tout, sur son passage, ennemis et défenseurs. Les survivants de ce grand cataclysme, furent les roués. ils savaient se blottir sous les morts, puis s'en faire un ~~marche~~piédestal.

Cette conduite de Carnot, son fils l'a érigée en vertu civique par une brève formule, inscrite en tête de ses tablettes politiques. il dit: "Personne n'a moins que Carnot, flatté les caprices de l'opinion; mais personne aussi ne s'est montré plus respectueux envers ses manifestations sérieuses." Ce qui veut dire en Français: " profond dédain de la faiblesse, très-humble adoration de la force." ne hanter que la victoire, c'est la devise de la famille.

Hyppolite Carnot est né le 6 Avril 1801 à Saint-Omer. "Celui-là devrait être heureux", dit sa mère. "il n'est pas né dans un palais, comme son frère." Ces paroles seront un triomphe pour les superstitieux. Mr Carnot a eu infiniment plus de bonheur que de mérite. il a passé son enfance près de la Ferté-Alais, dans une habitation du nom de Presles. son père dirigeait lui-même son éducation. " quand notre mère, dit-il, " allait à la messe, sa seule pratique de dévotion, notre père nous voulait l'y accompagner. il pensait que tout hommage rendu à l'Être Suprême

" mérite l'intérêt des philosophes, et qu'ils peuvent s'y associer, sans y
" attacher une notion dogmatique particulière."

Traduction : " il faut hurler avec les loups. Soyez tout à tous,
" Catholique, Huguenot, Musulman, juif, ou Païen, selon les temps et les
" lieux." Le Sp-membre du comité de Salut public envoyait sa femme et ses
enfants à la messe, par concession à la puissance du jour, mais il n'y allait pas
lui-même, manière de se mettre en règle avec tout le monde : Ce, enfants et la
mère pour l'Eglise, le père pour le Sens commun. Cependant, si " tout hommage
" rendu à l'Etre-Suprême mérite l'intérêt des philosophes qui peuvent s'y asso-
" cier, sans y attacher une notion dogmatique particulière," pourquoi le savant
Carnot ne le rendait-il pas cet hommage ? il paraît que la femme et les enfants
étaient les seuls philosophes de la famille.

" sa seule pratique de dévotion !" La remarque n'est pas heu-
reuse, car elle prouve clairement qu'on pratiquait sans croire, par pure poli-
tique et pour la montre. La pension de vingt mille francs valait bien une messe.
Il fallait contenter le maître qui venait de rétablir le culte et voulait qu'on
donnât le bon exemple. Selon son habitude, Mr le fils tombe en extase de-
vant la spéculation paternelle, et il invente un galimathias transcendental
pour la transformer en hauteur de pensée. Sauve homme ! il ne soupçonne
même pas sa maladresse.

Le frère aîné, Sadi (un nom du temps où
le citoyenne Carnot n'allait pas à la messe) Sadi suivait les cours du Lycée
Charlemagne et fut admis en 1812 à l'école Polytechnique. La même année,
Hyppolite entrait à l'institution de Mr Semoine d'Essires qui préparait aux
écoles spéciales. Il en sortit au second retour des Bourbons, août 1815, pour
suivre son père dans l'exil. Après un bref séjour à Varsovie, sous la protec-
tion de l'autorité russe, Carnot alla se fixer à Magdebourg, où il mou-
rut en 1823.

c'est là, dans une de ses promenades qu'Hyppolite
entendit pour la première fois prononcer le nom de Henri Saint-Simon.
" Simon, dit-il, venait d'être traduit devant les tribunaux pour sa fameuse
" parabole : si la France perdait subitement ses cinquante premiers cul-
" tivateurs, ses cinquante premiers fabricants, ses cinquante premiers
" artistes, &c, la nation deviendrait un corps sans âme. Elle tomberait

[illegible] d'infériorité. Si elle venait au contraire, à perdre toute la famille royale, les grands dignitaires, les maréchaux, les Evêques, &c, et en sus dix mille propriétaires des plus riches, cet événement affligerait les [illegible] parcequ'ils sont bons mais il en résulterait pour le pays un faible dommage. [illegible] Voilà, s'écria mon père, un homme qu'on traite d'extravagant et il a dit plus de choses sensées dans sa vie que les sages qui le raillent. Ici de Saint-Simon a le tort de se croire un savant. Il a [illegible] tout [illegible] et il a tout effleuré, sans rien approfondir. Mais c'est [illegible] très original, très hardi, dont les idées méritent de fixer l'attention [illegible] de hommes d'état."

[illegible] recueillit précieusement ce oracle. Lorsque je revins [illegible] cherchait une direction philosophique. Les journaux [illegible] la mort de Saint-Simon, me rappelèrent les paroles [illegible] je fouillai la bibliothèque, [illegible] quelques unes des productions de cet aventurier intellectuel qui a ouvert plus de perspectives [illegible] que vingt philosophes d'école. J'appris en même temps qu'il [illegible] un petit groupe de disciples qui publiaient un journal (le Producteur). [illegible] recherchai, et c'est ainsi que j'ai dû aux entretiens de mon père la modeste [illegible] qu'il m'a été donné de prendre au développement des idées St Simoniennes, [illegible] première période."

C'est ainsi plutôt que filial automate, Mr Carnot obéissait au ressort [illegible] par la main paternelle. Du reste, pour parler l'argot [illegible] l'avait été conduit là par une "attraction proportionnelle à ses [illegible]" il voyait dans un nid de caméléons incomparables, ennemis jurés du martyre les Tirans de l'exploitation universelle. Par un tour de force surhumain, [illegible] venaient d'arborer sur le camp populaire le drapeau de la Bancocratie, donnant les chats pour généraux à l'armée des souris, [illegible] un bon traité d'association qui stipulait d'un côté l'obéissance, de [illegible] un aménagement tout paternel. Mr Carnot se prit de goût pour la haute [illegible] d'une association si ingénieuse.

Toutefois, avant de devenir apôtre, il fut d'abord étudiant en droit. C'était le beau moment des écoles, la lutte contre l'ancien régime menaçant.

Ces Sociétés secrètes avaient là leur foyer, la liberté son camp. Dans cette guerre on jouait la tête. Ce n'était pas la vocation de notre jeune philosophe. il préféra s'affilier à la Société de..... la morale Chrétienne, et publia dans la revue Encyclopédique une traduction des chants Helleniens de Müller, quoiqu'il n'eût aucune tendance personnelle au Schlikarisme.

L'an 1829 vit son entrée solennelle au giron de l'Eglise saint-Simonienne. Malheureusement, en 1831, la rupture des deux pères Bazard et Enfantin brisa l'unité de la nouvelle religion qui perdit le néophite espoir d'introniser son pape aux Tuileries. Dans ce déchirement, Mr Carnot déserta l'orthodoxie pour suivre le père Bazard sur la route du Protestantisme. Le voilà donc hérétique! la chose par bonheur, ne tirait pas à conséquence. La secte, après avoir lancé quelques secondes, comme un météore, au firmament des religions, s'était éparpillée en mille étincelles, qui retombèrent un peu partout, sous forme d'aerolithes assez désagréables.

La St Simonisme disparu, il resta seulement le costume, qui donnait le Carnaval aux Parisiens toute l'année. Nos recherches n'ont pas nous apprendre si Mr Carnot s'était aphibié aux pensulations dans les vêtements sacerdotaux. Nous inclinons à croire, cependant, qu'il n'a pas été au delà de l'habit bleu-barbeau, et n'a point revêtu comme Mr Michel Chevalier, le grand manteau violet clair, bordé d'hermine, réservé au Sacré collège de l'Eglise Simonienne. Dans la grande rupture des prédicants de la rue Taitbout, Mr Carnot s'était retiré avec Bazard, Mr Michel chevalier avait suivi Enfantin à Ménilmontant. On sait qu'enfermé à Sainte Pélagie, avec le grand pontife, par la police correctionnelle, le chevalier confesseur de la foi, planta là son pape pour se faire ouvrir les portes, et jeta aux orties son manteau cardinalesque. Il n'est donc plus Cardinal; il est sénateur.

Car, je l'ai dit, les Saints-Simoniens n'ont point la passion du martyre. Ils ont même la passion contraire. Si leur Eglise est morte, ils sont très-vivants. Ils ont changé de corps, ils continuent leur propagande Bancocratique et comptent la mener à bonne fin. Ils ont déjà inoculé cette peste au public beaucoup plus qu'on ne pense, et bien des perversions viennent d'eux. Quelle que soit leur influence néanmoins, elle ne l'emportera pas sur les tendances du pays qui leur sont antipathique. La révolution a détruit le vieux château féodal et inauguré dans le monde le code de l'Egalité. La France n'a pas

cesse de marcher dans cette voie, sinon toujours par la politique, du moins par la science et la philosophie qui sauront bien venir à bout des résistances. Que nous veut donc cette papauté des écus? malheur à nous, si le coffre-fort tournait au tabernacle, s'il fallait compter avec les grands-prêtres du capitalisme, avec les cardinaux de la finance! mais patience! ils ne prévaudront pas.

Mr Carnot revendique avec orgueil sa part de vulgarisation de ce noble Evangile. Je ne lui en fais pas mon compliment, bien que son bagage en ce genre ne soit pas lourd. Simple figurant dans les cérémonies, il eût l'honneur de prêter son appartement pour la première séance. C'est à peu-près le rôle du sacristain qui sonne le sermon. De concert avec le frère de Dieu, M. Enfantin, il recueillit les prédications de Bazard sous le titre: Exposition de la Doctrine de Saint Simon. Quant aux produits propres de sa Minerve, rien de plus que des articles de non-lieu bibliographique dans la revue Encyclopédique et quelques leçons d'enseignement central.

Du reste, je ne suppose pas de prêts de littérature à notre ex-saint-simonien. S'il l'a fait, c'est par conscience, outre qu'il a hérité de portraits de son père, et pour reproduire l'original avec l'exactitude d'un pantographe. Carnot ayant tenu la plume, il a tenu la plume de Carnot-de nère, dont il a écrit des choses de la guerre, et le fils des choses de la paix. Mais cette alternative apparente ne fait qu'établir mieux encore la synonymie des deux personnages. Car la paix était en pied dans le jeune, comme la guerre dans le vieux. Le trait spécial de l'imitation était de se mettre à la mode du jour. Mr Hippolyte n'a pas manqué, non plus qu'à ces autres préceptes paternels, de ne mêler de rien qui n'avait chances et faire alors besogne double.

Le 27 juillet 1830, il prend part aux premières barricades avec la plus parfaite indifférence et va aller dîner à la belle Montigny [illegible] l'organisation future de la famille. Le 29, après la victoire, il courait s'installer à la mairie de son arrondissement, remuait les bancs de la Municipalité, courait de ces conversations [illegible] disputes, [illegible] besoin d'aller sur le chemin de Damas. Dimanche, il [illegible] à notre temple [illegible] l'action contre les rues. Les flegmatiques d'hier [illegible] les enragés de demain. Les valets du camp vaincu se montrent toujours les premiers à [illegible] les premiers à traîner leur ancien maître aux gémonies. Dès-lors, [illegible] le [illegible] de juillet, on les verra interrompre une discussion sur la banque de [illegible] et se précipiter hors d'haleine à l'Hôtel de ville. Diable! il ne faut

pas manquer le Hallali. La Révolution de juillet avait accouché d'un
Roi. Mais l'enfant ne paraissait pas très-viable. Mr Carnot, toujours inspiré
par son Egérie, l'ombre du Conventionnel, s'écarta soigneusement d'un berceau
si frêle, se réservant pour la majorité du nouveau-né, si jamais elle forçait
la main au destin. En attendant il fit son tour de France et visita Barère,
un de ces duplicata de son père, qui ont toujours l'œil au vent. Il recueillit les
documents conservés par les rapporteurs du Comité de Salut-public, et de
retour à Paris, se fit avec amour l'éditeur des mémoires de l'homme aux
deux discours pour et contre. C'était une besogne selon son cœur.

En 1835, les accusés d'Avril l'inscrivirent dans le Conseil de
défense qui devait les assister devant la cour des Pairs. Son rôle y fut nul.
L'année, peu après l'attentat Fieschi, il présidait le comité chargé
de procurer aux proscrits politiques des moyens de fuir à l'étranger. Il pou-
vait sauver la tête de Lepin. Il préféra la livrer au bourreau par le refus
d'un passeport qu'il avait cependant à sa disposition. Il répondit aux dames
du solliciteur: "Ces gens-là (les régicides) ne méritent aucun intérêt."

Aux élections de 1837, il fut porté, quoiqu'absent, dans les
collèges électoraux de la Bourgogne, Dijon, Beaune, Autun et Chalon. Il échoua.
Mrs Arago et Laffitte se chargèrent en 1839 de faciliter son entrée à la
chambre. Il se posa comme citoyen sans reproche héritier d'un nom célèbre.
Tous les citoyens sans reproche ne peuvent pas être députés. Ce n'est donc pas
là un titre. Voyons le. Reste l'autre, le seul que Mr Hippolyte ait jamais
possédé pour être quoi que ce soit dans ce monde, le nom de son père.

C'est aux élections de 1842 que s'accentue nettement la couleur
politique de Mr Carnot, un parfait incolorisme. Si la monarchie de Louis-
Philippe ne lui paraît pas encore la meilleure des républiques, il compte
sur l'avenir pour compléter la métamorphose. Comme Louis-Philippe ne
suivrait pas précisément cette route, le peuple lui donna un croc-en-jambe
qui jeta par terre du même coup les espérances hybrides du député Saint-
Simonien. Chassé du paradis de ses rêves, tout autre que l'imitateur

du fameux Décemvir, le fût arrêté au seuil du nouveau temple, qui avait surgi dans un jour d'orage, contre toutes les prévisions. Lui, trouva plus à propos d'y entrer comme en pays conquis et monta au capitole. Naturellement, il s'était empressé d'oublier la séance électorale du Wauxhall (mercredi, 17 février 1842). Nous prenons la liberté de lui remettre en mémoire les paroles qu'il y adressait à ses futurs commettants :

« Messieurs, on accuse les libéraux de vouloir amener une révolution. Mais, s'il en était ainsi, nous ne descendrions pas dans la lutte électorale. Le parti libéral s'en rapporterait aux ministres, se reposant sur leur présomptueuse imprudence pour conduire le char de l'état vers l'abîme. (Très bien!) L'opposition s'efforce d'ôter le pouvoir des mains inhabiles qui le tiennent, parce qu'elle voit qu'elle préviendra ainsi une révolution. C'est de vouloir l'éteindre, elle veut raffermir nos institutions. ..... On me demande si je travaillerai à une révolution qui serait faite pour renverser la Dynastie actuelle. Messieurs, si j'entre à la chambre, on exigera de moi un serment, et je ne permets à personne d'aller croire que, si je prête jamais un serment, ce soit avec l'intention de le violer. »

Il disait vrai, Mr Carnot. Quiconque, de cœur ou non, prête serment à une dynastie, en devient le défenseur quand même et l'ennemi de toute révolution. Il y a greffe en solidarité d'existence.

Que venait donc faire Mr Carnot dans cette révolution de juillet que, de son propre aveu, tous ses efforts avaient eu pour but de prévenir? Que venait-il faire dans cette révolution qui avait renversé la monarchie, lui dont les travaux comme député, ne visaient qu'à l'affermissement de la monarchie? Que venait il faire dans cette révolution, fondatrice de la république, lui qui avait reçu et prêté la république, au nom de l'intérêt général et de la fidélité au serment? il briguait le suffrage pour empêcher d'imprudents ministres de conduire le char de l'état vers l'abyme. L'abyme s'ouvre. Le malheureux char y tombe, et Mr Carnot le précipite à sa suite ... pour le repêcher sans doute ou pour s'engloutir avec lui ... à d'autres! C'est pour s'installer des premiers sur les fauteuils ministériels qui tapissent le fond dudit abîme!

... et j'en ai qu'il va répondre : "j'ai tenu mon serment, je n'ai point
... j'ai été fidèle au roi. La République s'est faite sans moi et même
... après moi. Voilà précisément pourquoi il m'appartenait de gouverner la
... République. Telle est la règle."

C'est la règle en effet. Continuons donc à énumérer les titres que
... s'était acquis Thiers. C'était acquis au gouvernement de la République, par
... une haute démarque d'adhésion, tous les gages d'attachement qu'il avait
... donnés à la royauté. La fameuse brochure les Radicaux et la Charte fut
... plus explicite encore que les Girondins de Lamartine. Publiée en 1846, au nom des
... idées de la famille d'Orléans régnante et consorts, ce manifeste monar-
... chique proclamait hautement la dynastie avec la charte.

"La volonté nationale, dit-il, ne fut pas régulièrement consultée
... à la révolution de Juillet. C'est un reproche que l'on est toujours en droit
... de faire à la souveraineté armée toutes les fois qu'elle impose aux nations
... un gouvernement à leur insu. Mais, dans le cas présent, nous avons
... accepté à notre tour cette forme de gouvernement, et nous l'acceptâmes,
... parce que nous ne nous opposons pas seulement, parce que nous pratiquons le dogme de
... la souveraineté nationale. Nous avons accepté cette forme de gouvernement,
... parce que la Charte impose, selon nous, le progrès des institutions démocra-
... tiques réclamées aujourd'hui par le sentiment du pays."

Beaucoup de radicaux sont tombés dans l'erreur à cet égard.
... Ils ont cru que la charte avait enchaîné pour toujours la volonté natio-
... nale, qu'elle opposait à leurs vœux des obstacles invincibles. Nous croyons
... qu'ils se sont trompés dans l'appréciation de la loi fondamentale et qu'ils ont
... aussi tort de la tromper les doctrines dont le germe est au cœur de tous les
... vrais citoyens, et nous n'hésitons pas dans l'expression de ce blâme, parce que
... nous n'écrivons pas pour flatter les individus, ni les partis, mais pour dire la
... vérité, la vérité sévère, s'il le faut, à nos amis comme à nos adversaires."

Oh! le courage de Mr Cormenin est bien connu. Qui, écrire pour
... flatter les individus... Tous les pouvoirs, les partis... vaincus! il ne devait
... donc plus le fils de son père! Personne ne le soupçonne d'une telle impiété.
... Aux gens dûment coffrés, aux partis à terre, il dira héroïquement la
... vérité, la vérité inflexible. Il écrasera de son blâme ces Républicains que
... de condamnations terribles ont enfouis dans les cachots du Mont-St. Michel,

ils sont bien coupables, en effet. 1830 avait donné les institutions ré-publicaines, cela est évident. Que voulaient-ils de plus ? une satisfac-tion grammaticale ? Quand on possède la chose, tenter une Révolution pour la conquête du mot c'est une folie criminelle.

Ainsi la défection se posait en juge pour condamner le dévouement. La lâcheté flétrissait le Stoïcisme ! Décidément il fallut que cette Censure éhontée ne passât avec l'acquiescement du silence. Cependant le mot "transaction" n'avait pas encore acquis la force d'un principe. L'héroïsme des transfuges ne fut pas du goût de tout le monde... pour le moment du moins, car bientôt le baiser de paix allait essuyer le souf-flet... mais alors le journal *la Réforme* relèva le scandale en ces termes :

« Ainsi ces hommes qui puisèrent dans leur foi politique la « fermeté nécessaire pour tenter des luttes si cruellement inégales, qui « vaincus dans la rue, continuèrent la résistance dans les cachots et, plutôt « que de le dire, se résignaient et se résignent encore aux tortures d'une « lente et impitoyable agonie, ceux qui ont peuplé de leurs os les cimetières « des prisons, ceux qui traînent encore dans les souffrances les restes d'une « vie épuisée, ceux-là ne le doutaient guères qu'ils combattaient et mouraient « pour un mot, tandis qu'en omettant la patience et la longanimité de « Mr Carnot, ils auraient eu, ainsi que lui, la chose ! »

"Sus aux vaincus !" c'est la devise de l'Ex Saint-Simonien ; il la tient de son père qui, du reste, ne l'a point inventée. Si l'insurrection de février au lieu d'arriver à l'Hôtel-de-Ville, eût abouti au Mont-Saint-Michel, Mr Hyppolite lui aurait lavé la tête d'importance. On peut s'en fier à ce grand cœur. Il sait dire leur fait à ses amis, avec une rare intrépidité, pour peu que ces amis se trouvent entre quatre murs. Le Succès nous a tirés ce jour-là d'une belle mercuriale.

Or, le 24 février au soir, Mr Carnot ne songeait guère à une renonce. Ce n'était plus la saison. Il songeait plutôt à sa brochure les Radicaux et la Charte, ce monument de son apostasie. Quel pas de clerc !

ah! s'il avait pu prévoir la culbute Royale! Mais qui l'aurait crue si proche alors? Dans son inquiétude, il cherchait déjà des alliés contre cette malencontreuse Révolution tombée des nues. Où les trouvers, sinon parmi les naufragés de la catastrophe?

Après la proclamation du gouvernement provisoire, au Palais-Bourbon, notre héros, assez troublé, se rendit avec Mr Marie au ministère de l'intérieur." Mr Odilon-Barrot y arrivait presqu'en même temps que nous, « dit-il. Pénétré d'estime personnelle pour le chef de la gauche dynastique, « et plein de confiance dans la loyauté de ses paroles, j'insistai vivement « pour le rattacher à la cause qui venait de triompher. il parut touché de « mes démarches. sa réponse fut celle-ci :

« Ce qui se fait dépasse tous mes vœux, toutes mes prévisions. « je ne puis pas vous suivre, je ne serais pour vous qu'un obstacle. Laissez-moi « rentrer dans l'obscurité.... du moins pendant quelque temps. Mais si la « France a besoin d'un soldat, vous me trouverez toujours prêt à combattre « à vos côtés."

De quel combat s'agissait-il donc? contre quel ennemi ce futur compagnon d'armes allait-il aiguiser dans l'ombre son épée? contre le peuple, et déjà il prévoyait sa prochaine entrée en campagne. N'est-ce pas chose merveilleuse que ces assermentés de Louis-Philippe se fesant avec effusion les honneurs du gouvernement Républicain,* et se conviant l'un l'autre au festin de la victoire? ils se sentaient bien tous solidaires contre un ennemi commun, la Révolution.

À l'Hôtel-de-Ville, Mr Carnot trouve un autre ami de la même farine, Mr Garnier-Pagès, proclamé Maire par la multitude qui l'étouffait de ses empressements. Hélas! la fable du serpent et du Villageois! " nous rencontrâmes à l'Hôtel-de-Ville", narre Mr Carnot, bien des figures de connaissance, et toute pensée d'exclusion « était si loin de nous que nous songeâmes à Mr Léon de Malleville « pour en faire un adjoint au Maire de Paris. Sa réponse fut à peu-« près celle de Mr Odilon-Barrot."

Certes, elle était bien loin de leur esprit la pensée d'exclure

les Royalistes! au contraire, beaucoup de Royalistes, jamais assez de Royalistes, et surtout point de Républicains! il y allait du butin pour les pillards. il y allait aussi de leur sécurité. De ce banquet des rassasiés le peuple seul fut exclu. il était à la porte, vainqueur et armé. Encore une fois, il ne demandait que les miettes du Riche. Qui eût osé le repousser violemment? l'amadouer, tel fut le plan, puis sauter sur les places, donner une part du gâteau aux amis et connaissances. Dans cette famille des élus tout dissentiment s'effaçait. il fallait bien en imposer par une fraternité menteuse à la crédulité tout-toit peu inquiète du juge souverain. D'ailleurs on oublie bien vite le passé en face du danger présent. Le danger, c'était le peuple. Ne pouvant l'écraser encore, on le trompa.

Le lecteur se souvient qu'après la publication Les Radicaux et la Charte, le journal la Réforme avait traité Mr Carnot en apostat. Une scission profonde parut s'opérer à cette époque entre la nuance représentée par cette feuille et la coterie des transfuges. Cependant, Mr Carnot dit dans ses mémoires: "à l'Hôtel-de-Ville, le Rédacteur en chef de la Réforme, Mr "Flocon, que je connaissais peu personnellement, vint à moi et m'embrassa "avec cordialité."

Que faut-il penser de cette anecdote? Est-ce un conte de l'auteur? la Réforme avait-elle autrefois joué l'indignation, ou tous les vieux griefs se noyaient-ils dans la joie de la curée? Hier, Mr Flocon disait "raca" au déserteur. aujourd'hui, il le baise sur les deux joues. Ce que c'est qu'une bonne aubaine à partager! comme elle met vite d'accord les plus ennemis! Mr Ledru-Rollin ne fut pas moins gracieux avec l'ancien défectionnaire. ils rompirent ensemble le pain de l'amitié. Puis on procéda au partage des ministères. le portefeuille de l'instruction publique et des cultes échut à Mr Carnot. Sa brochure était pour les Royalistes un gage de sympathie secrète. L'auteur des Radicaux et la Charte devait se

sentir mal à l'aise en face de la Révolution. On ne peut être bien tran-
quille devant la victoire d'une cause qu'on a reniée dans la défaite, et il n'y
a pas loin de la crainte à la trahison. D'ailleurs, pour l'ex-Saint-Simonien,
Le 24 Février est tout simplement "le triomphe du Spiritualisme, entrant dans
"la pratique sociale." Qui s'en fût douté?

"il a, dit-il dans sa
première circulaire," il a le cœur trop pénétré du sentiment religieux, pour
"ne pas être lui-même et ne pas vouloir qu'on soit autour de lui, plein de
"indifférence pour tous les ministres de tous les cultes Religions. La Révolution
"le remplit de joie, parcequ'elle a détruit les préjugés anti-religieux."

C'est Voltaire, c'est le 18e Siècle, c'est 89 surtout qui ont infecté
la nation de ces préjugés maudits. Février n'est venu que pour réparer le
désastre et détruire l'œuvre de l'impiété. Mr Carnot va passer la soutane
à la grande devise révolutionnaire: "Liberté, Egalité, Fraternité." Que
veulent-ils donc lui et ses pareils? Enfermer l'humanité dans le cercle de
Popilius? la tenir pieds et poings liés sur le rocher de la superstition? —
à la lecture de cette circulaire, la joie et l'espérance rentrèrent dans le
camp des ténèbres. c'est lui qui avait vaincu!

Mr Carnot, on le
pense bien, se prononça pour l'avis qui renvoyait à l'assemblée nationale
le choix d'un gouvernement définitif. il aurait bien voulu échapper à cette
République qu'il avait trahie. Elle le dressait devant lui, dans l'avenir, com-
me un spectre menaçant, et il se rattachait à tous les moyens de la perdre.
Pas n'est besoin de dire qu'il lutta contre le drapeau rouge de tout ce que la
nature lui a octroyé d'énergie. Le 16 avril, il se tenait au ministère des
Finances avec Mr Garnier-Pagès, prêts tous deux à lancer la garde natio-
nale sur les ouvriers rassemblés au Champ de Mars. il suivait de l'œil avec
une joie profonde tous les progrès de la Réaction qui devait un jour l'empor-
ter lui-même.

Ce triste ministre se disait partisan de l'instruction gratuite et obligatoire, avec liberté de l'enseignement. Il n'a pas même essayé l'application de son système. Peu importe. On voit qu'à ce suprême sacerdoce de l'éducation, il admettait les jésuites qui n'admettent personne. Cette hospitalité ne s'explique que par une certaine confraternité de sentiments, un fonds commun de haines et d'espérances. En face d'une Eglise intolérante, exclusive, qui proscrit tout ce qui est en dehors d'elle, la Révolution ne pouvait pas accepter de compromis. Elle devait être l'arrêt inflexible de la justice contre une oppression quinze fois séculaire, et l'application de la maxime, base de toute morale: "il te sera fait comme tu as fait aux autres."

La prudence seule d'ailleurs, eût suffi pour interdire toute transaction avec un ennemi qui ne transige jamais. Or, le ministre, vieux théoricien de la défection, était un disciple de cette prétendue école libérale, qui veut la liberté pour tout le monde, excepté pour le parti de la Révolution qu'elle a toujours mis, qu'elle mettra toujours hors la loi. Il fesait donc contre les lumières tout ce que permettaient les circonstances, il pactisait au lieu de combattre. Pouvait-on attendre autre chose d'un homme qui ne voyait dans le grand mouvement de février que la destruction des préjugés anti-religieux? C'étaient, d'un seul mot, l'amende honorable, la répudiation de trois siècles de conquêtes intellectuelles, et la société moderne refoulée toute vive jusques dans le sépulcre du moyen âge.

Cette première circulaire du 25 février, dans la phraséologie banale, est un véritable programme de Contre-révolution. Elle s'efforce d'abord de rassurer les recteurs d'académie, car les fonctionnaires du nouveau pouvoir ne semblent tous occupés qu'à demander pardon. Elle s'exprime ainsi: "La réunion, dans une direction unique, des deux administrations de l'instruction publique et des cultes, est une garantie de la juste conciliation qui s'établira entre ces deux ordres d'intérêts également respectables.

Pour le clergé, la conciliation c'est la soumission. il n'en connait point d'autre. Rien de plus menaçant dès lors que cet accouplement. L'instruction publique devenait une simple dépendance du culte, et dans un temps donné, l'éducation tombait aux mains des prêtres.

Au surplus, les circulaires de Mr Carnot sont l'épopée burlesque des sottises de 48. Lorsqu'il s'agit d'obtenir une représentation sincère de l'esprit et des intérêts de la France, il écrit dans son encyclique du 6 Mars, reproduite plus tard à la tribune: "j'ai jeté les yeux sur nos campagnes. J'ai vu "dans chaque village deux hommes admirablement placés pour favoriser ce ré- "sultat, deux hommes qui vivent de la vie du peuple, qui partagent ses sentiments "et ses intérêts, et qui en même temps, possèdent un degré de lumière supérieur au "niveau des masses. Ces deux hommes sont le curé et le maitre d'école.... je "me suis adressé à eux et je les ai invités à exercer leurs droits politiques et à "montrer à leurs concitoyens comment ce droit doit être exercé."

Deux étranges associés à placer de front que le curé et le maitre d'école! l'un qui débite les sermons, l'autre qui les sonne; l'un qui gouverne, l'autre qui balaie; l'autocrate et le serf. Mr de Montalembert était plus franc et plus net, lorsqu'il s'écriait du haut de la tribune: "il y a sur notre sol deux "armées en présence, l'armée du bien et l'armée du mal; l'armée du bien, qua- "rante mille curés; l'armée du mal, quarante mille instituteurs!"

Voilà qui s'appelle parler. Quand un ennemi pose bien la question, il faut savoir l'accepter sans fausse honte. il est vrai qu'en Mars ~~48~~ 1848, le célèbre ultramontain n'avait pas encore fulminé son dilemme. Mais ce dilemme était visible à l'oil nu, et le ministre aurait dû en prendre l'initiative, en renversant les termes de la formule. il n'eut garde

En revanche, il inventa une assemblée nationale de paysans. "il est "manifeste, dit la circulaire, qu'un brave paysan, avec du bon sens et de

"l'expérience, représente infiniment mieux à l'assemblée les intérêts de la
" condition qu'un citoyen riche et lettré, étranger à la vie des champs ou aveuglé
" par des intérêts différents de ceux de la masse des paysans." comme les campagnes
forment les trois-quarts de la population, si la théorie de cet habile ministre avait
pris faveur au village, le résultat nécessaire du vote eût été une assemblée de neuf
cents paysans. C'était une expérience curieuse à faire, et loterie pour loterie, ma foi,
le numéro ne pouvait pas être pire que le numéro sorti. Pauvre Paysan! quel
rôle magnifique le suffrage universel lui a créé entre le curé et le gendarme!

Il faut bien le dire, si la religion, dans nos temps d'incrédulité, n'est
plus l'âme du corps social, elle en reste du moins la charpente. Toute révolution,
pour être sérieuse, doit frapper là. C'est à ce prix seul que peut s'opérer le remanie-
-ment matériel des vieilles sociétés. Tiraillons, toujours un pied dans le moyen âge et
l'absolutisme, un pied dans le monde moderne et la liberté, l'on trébuche de lor-
-situdes en affranchissements, pour retomber enfin, comme un esclave marron, dans
son vieux chenil. Tous les hommes sans foi aiment ces alliances hybrides. Ils
applaudirent aux mascarades religieuses de 1848 devant les arbres de liberté. Ils
voulurent tailler la République dans le patron des théocraties. En tenant le dais
aux superstitions, ils ont consacré leur infériorité morale et dégradé la démocratie.

"Les autres gouvernements," écrivait M. Carnot, favorisaient le clergé
" ou lui tenaient rigueur, selon l'état des négociations. Il appartenait au parti gou-
" -vernant Républicain de le convier franchement à l'exercice de tous les droits et de
" tous les devoirs civiques. nous comptions donc sur le clergé. nous n'avions qu'une
" crainte, qui s'est malheureusement réalisée dans quelques localités, c'est la force
" de ses engagements avec une cause ancienne. Il a quelque fois donné la préférence
" à un parti sur la nation."

Vous comptiez sur le Clergé!? Et à quel titre?
Est-ce celui de la reconnaissance pour vos bienfaits civiques? La Révolution

enlevait (aux prêtres) le gouvernement des âmes qu'ils considèrent comme leur inaliénable propriété, et vous en prétendiez faire des amis de la Révolution! que signifie ce coq-à-l'âne: "nous n'avions qu'une crainte, la force de leurs engagements avec une cause ancienne?" Est-ce ineptie ou dérision? ainsi, vous comptiez sur le clergé, et votre seule crainte était qu'il vous fît la guerre! Jocrisse n'aurait pas mieux dit.

Je crains tout, cher abner, et n'ai point d'autre crainte

Pensez-vous qu'on puisse trahir la confiance d'une nation et se justifier par des pantalonnades? le clergé abhorrait la République, vous le saviez comme tout le monde. il allait certainement l'enlacer de complots jusqu'à suffocation. Vous lui avez fourni ou du moins laissé la corde. Tant de négligence et de sottise équivalent à complicité.

au reste, ce n'est pas sur Mr Carnot seul que pèse la responsabilité de cette étrange politique. l'ensemble du système était l'œuvre du gouvernement provisoire. Mais il en exagéra les fautes. les circulaires aux instituteurs, digne pendant des idylles sur les candidatures paysannes, ont laissé des souvenirs de naïveté bouffonne. il n'y a pas là une seule ligne du réformateur qui a compris sa mission. à lui incombait cette tâche difficile de renouveler les hommes, de les façonner à des institutions libres et égalitaires. Pour commencer cette grande œuvre de la régénération humaine, pour rendre à la vie intellectuelle ces natures endormies dans la mort morale, il fallait s'appuyer sur les esprits libres de tout préjugé, les revêtir d'un caractère officiel, réclamer le concours de leur énergie et de leur science, surtout ne point parler de représentation nationale, avant qu'il n'y eût une nation. la monarchie n'avait laissé qu'un troupeau.

au lieu de se mettre résolument à l'œuvre, le ministre de 1848 crut avoir bien mérité de la patrie par quelques innovations insignifiantes. il établit un système de lectures publiques à Paris et fonda une école d'administration, bientôt supprimée. La suspension du cours d'économie politique, au Collège

de France lui attira les colères de l'école dite libérale. Il refusait de prendre sous le patronage de l'état cet évangile du Capital: "n'ayant pas plus de sympathie pour lui que pour le Socialisme", c'est son expression. Bizarre impartialité! quelles étaient donc ses préférences? Car enfin, il n'y a que deux écoles économiques, la Concurrence et l'association. Sous couleur de Neutralité, il frappait à droite et à gauche, et pour ne favoriser personne, démolissait tout le monde. Il envoya Jean Reynaud, son conseiller et son ami, auprès de Louis Blanc," pour essayer, dit-il, de le retenir sur cette pente dangereuse des prédications du Luxembourg". Mais les représentations de Reynaud furent vaines. Le navire était lancé. un naufrage seul pouvait désormais l'arrêter."

On sait que le Socialisme livra contre le parti rétrograde la bataille de juin. Il fut vaincu. Naturellement, Mr Carnot resta ministre de la Commission exécutive et du Général Cavaignac. Il était, lui aussi, grand partisan de la mitraille et dut se trouver largement satisfait. Le parti du progrès venait d'être fusillé, transporté, mis au bagne. à qui profita l'extermination? à la faction du passé. Jamais, de longue date, le jésuitisme n'avait fait une aussi brillante campagne. Jamais sa partie n'avait été aussi belle. Il était désormais hors de tutelle et n'avait plus besoin de patrons étrangers. Il voulut reprendre le pouvoir pour son propre compte. Il lui parut bon de s'emparer d'abord du ministère de l'instruction publique et des cultes. L'instruction publique est sa visée fixe. C'est par elle qu'on se rend maître de l'avenir. Les manuels-Renouvier fournirent un prétexte.

Sous ce nom venaient de paraître, avec l'assentiment du ministre, de petits livres timides, laissant percer quelques lueurs de vérité. Mais la Réaction n'aime pas voir poindre les doctrines susceptibles de réveiller le sentiment du droit. le doux crépuscule de la raison lui semble encore trop dangereux pour les yeux faibles du peuple. ils ne doivent s'arrêter que sur la robe noire de

l'ignorantin qui n'éblouit pas. L'avocat Bonjean vint lire à l'as-
-semblée constituante quelques articles du Manuel-Renouvier qui soulevèrent
un orage. Au lieu de prendre hautement la responsabilité, Mr Carnot s'excusa,
balbutia et convint qu'il y avait dans ces écrits des principes contestables. Mr
Bonjean proposa qu'une réduction de cinq mille francs, sur les cinq millions
demandés par le ministre, manifestât le blâme de l'assemblée. L'amendement fut
adopté à la majorité de cinq voix. A la séance suivante, Mr Lagneau, ami
du ministre, s'excusa humblement, sur des nombreuses occupations, d'avoir édité
ce livre. C'était le premier coup de pied. Mr Carnot n'attendit pas le second et
donna sa démission.

Nous l'avons vu, au pouvoir, essayer d'un compromis
avec le Catholicisme et le signer du sang des Révolutionnaires. Sans autre but
que la défense du passé, il avait fait capituler les intérêts et les principes démo-
-cratiques devant des dogmes et des institutions ennemies. De cette politique,
ambigüe à gauche, servile à droite, il ne pouvait emporter que la haine de
uns, le mépris des autres. Conservateur par tempérament, Bourgeois par
tradition, Mr Carnot est un digne représentant de cette coterie banale, au cour
sec, qui ne connait d'autre religion que l'intérêt. Toute sa valeur gît dans son
nom. Ôtez ce panache, il reste zéro. Son langage est flasque, mou, vulgaire.
Est-ce même un langage? On rougit en lisant le patois de ses circulaires.
Un pareil charabias sous la plume du ministre de l'instruction publique!
Ne pouvait-il donc se faire traduire en Français par le premier professeur
venu? Ses mouvements sont lourds comme ceux des hibernants. Jeunesse et
Vieillesse de glace. La fibre Française, vive, spontanée, n'habite point sous cette
enveloppe Teutonne, avec cette morgue terne et blafarde. Avez vous vu certains
tableaux de nature morte? Les vents peuvent souffler, ils ne dérangeront pas la mo-
-notonie de l'aride. Ils ne soulèveront pas même le sable, comme dans le désert. Ainsi de
certaines figures. La vie s'y est éteinte, ou plutôt elle n'a jamais été.

De tels hommes sont une perdition dans le camp populaire. Ils sont de meilleurs auxiliaires pour l'ennemi. Si Mr Carnot range en bataille tous les actes de la vie et les passe en revue, je le défie de leur donner un autre Colonel que l'effroi de la Révolution et un autre général que l'égoïsme. Il s'est peint lui-même, avec la naïveté de Mr Prudhomme, dans cette formule: "Soutenir "ce qui devait rester debout, réformer en partie ce qui devait tomber, et compromettre "assez peu d'intérêts pour laisser après soi quelques bons souvenirs." Rêve sublime! contenter tout le monde et son père! Le vieil édifice peut se rassurer. il n'a rien à craindre des Révolutionnaires façon Carnot, ~~et il en est peu d'autres aujourd'hui~~. La liberté ne sortira jamais toute armée de leur cerveau. Ils l'ont entrevue un jour en 1848, et ils en tremblent encore.

Chassé de la place, après avoir contribué de son mieux à la livrer, l'ex-ministre de l'instruction publique repassa tranquillement dans l'armée qu'il venait de trahir. il y reprit sa casaque d'opposition et la vieille tactique connue: attaquer les abus, avec grand peur de les démolir; hurler contre la Réaction, sans lui faire une égratignure. Mr Veuillot, le croquemitaine Catholique, traçait, d'un crayon assez fin, le portrait sarcastique des Montagnards, ces prétendus champions populaires.

"Exprimons, écrivait-il, une pensée qui nous est souvent
"venue. Au fond et en masse, nous ne croyons pas que les Montagnards soient
"méchants. Beaucoup de ces crinières sont des perruques et nous voyons bien des
"barbes postiches sur ces visages hérissés. à Dieu ne plaise que nous les soup-
"-çonnions d'aucune tendresse de cœur pour la Réaction! Mais, franchement,
"nous ne pouvons les croire capables d'une haine très-vigoureuse contre la
"Conservation. Nos Montagnards ne sont pas pour les moyens violents. Ils
"aiment la légalité, la discussion, les transitions douces. ils aiment à
"pousser le char, il le faut bien, mais doucement, lentement, et sans rien essayer de

" trop décisif pour écarter le sabot qui ralentit la marche et fait durer la 33e
"besogne. De là cette attitude, singulière à nos yeux, suspecte aux yeux des affiliés
" des extrà-parlementaires. Delà ce mélange de paroles hardies, de pensées
" modérées et d'actions plus que prudentes. Ces hommes veulent paraître ce
" qu'ils ne sont pas, et ne devenir que le plus tard et le moins possible ce qu'ils
" sont contraints de paraître. Leur trafic est sur la Montagne, mais leur éta-
" blissement est dans la plaine, et ils y trouvent mille agrément. Presque jamais
" nous n'avons senti tiédir dans leurs paroles la fibre révolutionnaire. Leurs
" discours ne sont que des lieux-communs de rhétorique tribunitienne, édul-
" corés de toutes sortes de réticences."

On ne peut suspecter Mr Veuillot de d'indulgence démocratique. il est coté sur la place. Les phrases suivantes sont parmi les plus bénignes échappées à sa plume : " la vérité est que je ne vois, " pour dompter et vaincre la Révolution, qu'une seule arme efficace et qu'un seul " moyen assuré. Le moyen, c'est l'éducation chrétienne de la jeunesse ; l'arme, c'est " la police correctionnelle." — En deux mots, l'inquisition et les jésuites.

Quand un homme de cette trempe porte sur les Montagnards un jugement si anodin, et ajoutons : si vrai, que penser de l'Eglise libérale, Carnot, Jules Favre, Pelletan, Garnier-Pagès, Jules Simon et Cie, qui a traité en buveurs de sang ces innocents comédiens de Révolution ? Certes, la République devait périr. Car les docteurs n'ont jamais disputé que de la médecine dont elle mourrait.

Aux élections de 49 pour la législative, Mr Carnot resta sur la place, avec toute la troupe des renégats qui, au nom de la République honnête et modérée, et de concert avec les Royalistes, avaient fusillé, exterminé les ouvriers Parisiens. Ce fut une revanche de juin, une bien petite. Les Républicains alors ne pouvaient davantage. Quant à la Réaction, après avoir usé et déshonoré ses tristes auxiliaires, elle revenait en force à

la nouvelle assemblée. Mr Carnot put voir son portefeuille aux mains de Mr Falloux qui lui donna une bonne leçon de sens commun. La loi sur l'instruction publique détruisit l'enseignement laïc et mit l'éducation de la France entre les mains des jésuites. En fesant leur métier, les Royalistes apprenaient aux Républicains comment ils auraient dû remplir leur devoir.

L'ostracisme de Mr Hyppolite ne dura guères. La Démocratie est d'une faiblesse déplorable pour les gros personnages qui la mettent sur la paille. C'est à coups de trique seulement qu'on obtient ses faveurs. La candidature de Mr Carnot aux élections partielles du 10 Mars 1850, rencontra cependant une vigoureuse opposition, surtout de la part du vieux patriote Delente : " Citoyens, s'écria-t-il, " vous ne ferez pas cette injure au peuple de choisir, pour le représenter, un des hommes qui les premiers ont trahi la République."

Le peuple, instruit par les évènements, commençait à voir clair. il avait appris à ses dépens qu'un homme doit se juger, par ses actes, non par ses paroles. Mais il restait au candidat contesté, pour se tirer d'embarras, le moyen dont parle Mr Veuillot : prendre des airs terribles, essayer sur les électeurs, d'une [illegible] domontade féroce et vide. Mr Carnot n'avait garde d'y manquer. il connait à fond les trucs électoraux. il s'emporta contre les jésuites, ces tyrans de l'intelligence, qui ne savent former que des hypocrites et des esclaves. " j'aimerais mieux, cria-t-il en finissant, " voir la France livrée aux cosaques qu'aux jésuites. Car les cosaques deviendront Républicains, les jésuites jamais !"

Le moyen réussit comme d'habitude. jamais une réunion de Démocrates n'a résisté aux éclats de voix et aux coups de poing sur la tribune. L'Ex-flatteur, l'Ex-compère du clergé, devenu pourfendeur *in partibus*, fut élu malgré les protestations du bon sens, et siégea muet sur les bancs de l'assemblée législative jusqu'au coup-d'état.....

..... c'était aux froides et sombres journées de décembre 1851.

Les Républicains s'accumulaient aux plages de Cayenne et de l'Afrique. Ces collègues de Mr Carnot erraient en foule sur tous les chemins de l'exil. Mollement enfoncé dans son fauteuil, les pieds sur les chenets devant un bon feu, l'Ex-Saint simonien réfléchissait avec béatitude aux profits de la prudence et aux avantages de la stratégie politique. La foudre, après avoir frappé tant de têtes, passait poliment par dessus la sienne. "Bénie soit la tradition de famille", pouvait-il dire en lui-même, "j'ai fait comme mon père, il eût fait comme moi. La sagesse a porte ses fruits. j'hérite de pas mal de vacances. car on n'a plus le choix, et par l'enlèvement de tous les conscrits, me voilà coq de village, maître de jeter ou de garder le mouchoir, à ma fantaisie."

Calcul d'un profond Saint-Simonisme. Porté en effet au corps législatif dans les trois élections de l'Empire, Mr Carnot ne se pressa point, prit son temps et ses mesures. il commença par refuser le serment en 1852 et 1857. Par compensation, il le prêta double en 1863, comme candidat et comme député. le mandat qu'il n'avait point daigné accepter les deux premières fois, il le brigua la troisième. Rien de plus juste. Le revirement n'est que l'application du système paternel: "Dédain pour les caprices, profond respect pour les manifestations sérieuses de l'opinion", autrement dit, "culte habile du succès!"

Jusqu'en 1857, l'Empire, d'après l'attitude réservée des masses, pouvait paraître un simple accident. Prudent serviteur de la force, Mr Hyppolite accentuait l'abstention. En 1863, le peuple, résigné à plier ses mécontentements aux formes de la légalité impériale, est enfin sorti de sa tente boudeuse. C'était pour l'avisé tacticien le signal de quitter aussi la sienne et de rééditer, en action, sa brochure les Radicaux et la Charte. La théorie de famille ne lui permettait pas de garder rigueur aux douze ans de Napoléon III, plus qu'aux douze années de Louis-Philippe.

Sans doute il avait repêché dans la victoire de 48 ses opinions Républicaines, si lestement jetées par dessus bord en 46. mais qu'est-ce qu'une opinion pour les spéculateurs? un capital. on ne laisse pas des capitaux sans emploi. c'est contraire aux lois de la production, et Mr Carnot, excellent économiste, a placé de nouveau le bien pour se désencombrer. Dans l'impartialité de son éclectisme, il n'a pas plus refusé à l'Empire qu'à la Royauté, la confiance et l'hommage dûs, suivant sa maxime, à tout succès qui dure. Bien certainement, il est prêt à répéter pour la constitution de 1852 qui est perfectible, l'adhésion accordée par sa brochure à la charte de 1830 qui était immuable.

Ce qui doit lui réjouir le cœur, c'est de retrouver à ses côtés, sur les bancs de la chambre, les serviteurs, voire même les ministres de la charte de 1830, qui ont prêté serment comme lui à la constitution de 1852, après l'avoir prêté tout aussi généreusement à celle de 1848. Oh! ce sont de riches prêteurs, toujours en fonds. trois serments, triple lien entre les illustres coalisés! Mr Thiers, l'ennemi de la vile multitude, a bien un peu massacré Rue Transnonain. Bah! qu'est-ce qu'une telle peccadille? D'ailleurs la Rue Transnonain n'existe plus. Tous ces héros, blancs et bleus, servent maintenant unis sous la bannière parlementaire, cette vieille loque si souvent fatale au peuple, et qui lui fera peut-être une fois de plus signer sa déchéance. Oh! la bonne bête à monter que le peuple! On l'enfourche, on fait claquer son fouet, avec de grands Hourrahs, on caracole avec grâce. la voltige finie, le cheval rentre à l'écurie, et le cavalier dans les salons dorés.

Nos révolutions avortent, parceque les masses en confient la conduite à des imbécilles ou à des intrigants. Toute révolution, pour être viable, doit apporter avec elle un nouveau droit social. ce n'est pas un recrepinage de la vieille masure qui résoudra le problème. il faut du neuf. A quoi bon les théories, si on ne les applique pas? un jour,

la foule s'ément. On lui a promis la réalisation de son idéal et la rupture complète avec le passé. Mais vous, qui avez pris ces engagements, saurez-vous les tenir? avez-vous reflechi, en quittant le rivage, aux dangers de la traversée? Et après un adieu à tous les souvenirs, oserez-vous brûler vos vaisseaux? Oserez-vous plus tard, au risque d'y périr, vous enfermer dans votre conquête, seul, abandonné même de vos compagnons de route? Si le cœur doit vous manquer, pourquoi pousser les soldats en avant? Pourquoi provoquer l'enthousiasme, si vous devez n'y mêler que votre égoïsme? Ne craignez-vous pas que, désabusé de tant de victoires stériles, le peuple ne s'enveloppe dans le suaire du désespoir? Les exemples ne sont pas rares de nations enterrées toutes vives.

Mais que vais-je parler [illegible] tempête et mélodrame à St Hyppolite? il me rira au nez. St Hypolite ne s'embarque jamais. Sa grand-mère l'attache au rivage. je me trompe. il s'embarque dans la société de la morale chrétienne, dans la Religion St Simonienne, dans toutes les assemblées possibles, pourvû qu'on y soit inviolable. Pour l'instant, il navigue à bord du corps législatif où il a pris panage en levant deux fois la main.

Tant que son serment restera sous la protection du danger, il lui gardera une fidélité aussi scrupuleuse et même plus inquiète qu'autrefois à la monarchie d'Orléans. Si, par impossible, quelques fous tentaient d'une tentative contre l'ordre, il ne détacherait pas son coup de pied à leur derrière moins rudement qu'en 1846. Mais, si par un miracle plus impossible encore, la tentative aboutissait à une victoire, oh! alors, on le verrait accourir haletant à l'Hôtel-de-ville, pour escroquer bellement le gâteau: "il est à moi, mes enfants, "donnez. c'est vous qui l'avez tiré du four en vous brûlant les doigts. "mais, c'est moi qui l'ai petri et qui l'ai fait cuire. Respect aux propriétés! mes "enfants. Ce n'est pas vous qui voudriez ternir une si belle Révolution. allons! "Rendez-moi mon gâteau."

En attendant ces Calendes Grecques, il est d'une sévérité farouche sur l'article de la soumission aux pouvoirs constitués. La prudence de la période orléaniste était de la crânerie auprès de tes effarements actuels. Pendant les manipulations électorales de 1863, un jeune homme, en visite chez ce futur candidat ayant eu le malheur de prononcer le mot de République, l'ex-ministre de 48, lieu que seul à seul, s'écria tout ému : "il n'est pas question de république, "mais de légalité !" et il conduisit incontinent à la porte ce pétillement étourdi, qui était cependant de sa connaissance. Aux premiers mots du Moniteur contre les réunions, il s'empressa de dissoudre le comité des vingt-cinq et d'en mettre sans façon les membres hors de chez lui.

Cela ne l'a point sauvé du comité des treize et de la police correctionnelle. Voyez un peu la fatalité ! un si pointilleux rigoriste ! Pourquoi ne s'est-il pas défendu avec son discours du 30 juillet 1846 aux électeurs ?

" Messieurs, leur disait-il, des conspirations ayant éclaté " sous le règne de Napoléon, certains courtisans qui croyaient flatter " en lui de vieux ressentiments, placèrent le nom de Carnot sur la " liste des conspirateurs. Napoléon prit une plume, effaça le nom et " dit : " Carnot m'est opposé, mais il ne conspire pas, je le sais (1)... " Vous êtes des imbécilles."

" Je compte assez sur la loyauté de mes " adversaires pour espérer que, s'ils trouvent mon nom sur des listes de " jeunes conspirateurs, ils diront aussi à ceux qui l'y auront inscrit :

(1) Napoléon savait mieux. il savait que Carnot, bien loin de conspirer, lui dénonçait les conspirations. L'apostrophe aux courtisans était, on le voit, très-flatteuse pour l'ex-membre du Directoire

"vous êtes des imbécilles" "imbécille toi-même, de croire lui

« gens assez sots pour s'en aller prendre, comme drapeau d'insurrection,
« un trembleur égoïste, sans ombre de conviction ni de talent!» voilà
ce qu'auraient en peut-être la tentation de répondre à Mr Hyp-
-polite les jeunes conspirateurs qui le connaissaient bien. à tort
l'apostrophe. car il était en droit de leur répliquer :" Moi... imbécille!
« apprenez, consorts, le sens des mots, et pour l'apprendre, demandez-
« le à l'histoire, non au dictionnaire. Demandez-le ici à la phrase
« de Napoléon. Ne la comprenez-vous pas cette phrase? Sachez qu'il
« n'y a point de synonimes. imbécille,... moi! vous avez voulu dire
« idiot, je le sais et m'en soucie peu.... Vous n'êtes pas des idiots, vous
« autres, c'est convenu. Mais, que vous me placiez ou pas sur vos listes,
« c'est vous, jeunes conspirateurs, qui êtes des imbécilles."

Mr le candidat, en contant aux électeurs son anecdote
Carnoto-Napoléonienne, s'inquiétait peu si les pauvres diables,
inscrits sur ces listes du premier Empire, n'y figuraient pas tout
simplement par le même procédé que son père. Cette conspiration,
selon toute apparence, était de même farine que le fameux complot
dévoilé au premier consul d'après les confidences de la fée. On y avait
mis les gens qui déplaisaient à l'autocrate, comme la fée avait
fourré dans le sien ceux qui ne plaisaient pas à Carnot. Tout cela
n'importe guère à notre anecdotier. Pour lui, l'inscription vaut
preuve. Son père eût donc été un véritable conspirateur, si le maître
n'avait daigné le biffer de sa plume clémente? Mr Hyppolite,
sans doute trouvera l'argument irrévérencieux. qu'on pende à
discrétion le troupeau vulgaire, ça ne le regarde pas; mais

respect à son auguste famille! — J'y pense, serait-ce Fouché, par hasard, qui aurait inscrit Carnot sur ces listes? Coup pour coup alors, partant quittes. On ne peut cependant enrichir de cette vilenie imaginaire le compte de Fouché, déjà bien assez chargé.

Le petit chef d'œuvre d'éloquence égotiste du 30 juillet 1846 serait tombé bien à-propos dans le procès des Treize, et n'eut pas manqué d'attendrir les juges. Cet ex-gouvernant a préféré s'attendrir lui-même sur ses grandeurs humiliées. Quelle plainte amère! Quel sanglot!

« Je me suis assis sur d'autres bancs, mais jamais ici! « jamais, même sous la Restauration, pareille avanie ne m'avait « été faite! »

"Sur d'autres bancs!" — oui, sur les bancs de la gloire, des honneurs, de la puissance, les seuls qui conviennent à une si haute personnalité. Que de vils Républicains, assez niais ..... non, assez imbéciles pour faire la guerre à leurs frais, soient traînés sur la sellette correctionnelle, à la suite ou même en compagnie de malfaiteurs, rien de mieux. Mais l'héritier du grand Carnot, une espèce de Fils de France, législateur et ministre par naissance, effleuré du soupçon de complot, quelle offense à la morale! lui, payer de sa personne! lui, mettre le pied sur la lisière d'un péril, s'exposer à l'ombre d'un risque! ô avanie!

Prenez garde, fils irrespectueux, prenez garde! vous méconnaissez vos destinées, vous allez manquer l'idéal de toute votre vie, le calque de la figure paternelle. Le grand Carnot aussi était pur de la plus légère tache de conspiration. Il intriguait, il ne

conspirait pas. ~~Et cependant, malgré tant de prudence et d'habileté~~ il n'a jamais frayé qu'avec le plus fort, marché que sur un terrain trois fois solide. Et cependant, malgré tant de prudence et d'habileté, il a eu des aventures, celle de Fructidor, une simple alerte, celle de 1815, plus sérieuse et même définitive. C'est qu'en politique, voyez-vous, il y a des trappes dont le plus parfait égoïsme et le pied le plus dextre ne savent pas toujours garantir.

Ainsi, vous voilà aujourd'hui, à votre grande surprise, martyr de 500 francs. C'est votre Fructidor. Soyez stoïque sur cette croix qui vous hisse au calvaire paternel..... continuez à faire de la politique dans votre fauteuil. Si les proportions entre le père et le fils, se maintiennent ce qu'elles ont été jusqu'ici, et dans la gloire et dans la persécution, il vous reste en perspective des triomphes inconnus et ..... Chaillot pour Magdebourg.

Notes

Note A Page

jusqu'à présent, cette renommée d'organisateur était la grande gloire de Carnot, une gloire incontestée. Voici pourtant, du fond de tombes révolutionnaires, poindre un commencement d'opposition à l'enthousiasme unanime, et comme grincer une note discordante dans le chœur des admirations. Les papiers de Sache, retrouvés dans un village des Ardennes, lieu natal et résidence de l'Ex-Maire de Paris, durant ses dernières années, attaquent la possession presque séculaire de Carnot, et lui reprochent d'avoir brutalement plumé le paon, afin de se parer de ses dépouilles. Selon Sache, le mérite de l'organisation des armées reviendrait à Bouchotte, à Vincent, à ces bureaux de la guerre tant honnis, dont l'ignorance et l'incapacité sont, depuis soixante-quinze ans, l'objet des huées universelles. Mr Georges Avenel, auteur d'une monographie si intéressante d'Anacharsis Cloots, est aujourd'hui dépositaire des mémoires de Sache. Qu'il se hâte de publier ces documents précieux qui manquent à l'histoire de la Révolution.

Note B Page

Si l'imputation de plagiat, dirigée contre Carnot, manque de vraisemblance, celle d'inhumanité et de fourberie paraît moins douteuse. Bien que parfait, son talent reste bien supérieur à son caractère, déjà convaincu de duplicité et

d'égoïsme, désormais suspect de pis encore. Pache l'accuse hautement d'avoir usé du guet-à-pens et de la calomnie, pour l'envelopper, lui Pache, dans le procès-Rabeuf et le jeter à l'Echafaud. il y a de la passion dans le langage de l'ancien Maire, toutefois de la passion qui semble assez légitime. il soulève, en outre, contre le membre du comité de salut public un monceau d'accusations qui frapperaient d'un rude démenti cette prétendue inoffensivité, accordée à Carnot, comme circonstance atténuante, par les complaisances de la tradition.

BIBLIOTHÈQUE ... MSS

L'histoire a ses favoris, souvent aussi indignes que ceux des Rois. Lorsque la fortune, les passions, les intérêts, sont parvenus à construire de toutes pièces une réputation politique, elle est aussitôt coulée en bronze et pose pour toujours sur son piédestal. La postérité accepte de confiance et ne vérifie pas. Elle n'est qu'un écho. Pour connaître la vérité, il faut épuiser les témoignages contemporains. Tous, sans exception, ont leur importance. En voici surgir un contre Carnot. il en existe d'autres qu'on a soigneusement dissimulés, lorsqu'à une certaine époque, dans un but de parti, la faveur publique s'est emparée de ce personnage pour en faire une légende. Nous ne citerons ici que l'opinion de Rouget de Lisle, l'auteur de la Marseillaise, une figure historique aussi celle-là, qui a bien sa considération. il écrivait en 1797 :

« je vous avouerai que, dans ce moment, tous les partis « me paraissent être dupes d'un seul homme. je vous avouerai que « toutes ces convulsions dont les suites peuvent être si désastreuses, me « paraissent résulter des machinations infernales de ce même homme,

"que je regarde comme le plus lâche, le plus astucieux et le
"plus féroce des scélérats qui ont égorgé la France, ... et cet homme
" c'est Carnot!"

Rouget de Lisle, Girondin et Réactionnaire, n'est pas absolument une autorité. il faut rabattre de ses dires et n'user du surplus qu'avec réserve. Mettons d'abord de côté cette épithète collective de scélérats, lieu-commun thermidorien. Féroce est une autre injure banale, dont l'unique valeur ici est d'établir que Rouget ne fesait point de différence, au point de vue de la responsabilité, entre les membres des Comités, et qu'il n'avait nullement remarqué cette mansuétude exceptionnelle, attribuée à Carnot fort gratuitement par les enthousiasmes de 1815

Reste la double qualification: lâche et astucieux, qui a ici tous les caractères de la spécialité. Sauf le style peu parlementaire, elle paraît très-bien s'appliquer à ce long rôle de palinodies qui constitue la carrière politique de Carnot.

ajoutons que la fausse dénonciation, envoyée au premier Consul est l'œuvre d'une âme noire et basse, et révèle une véritable perversité. Si homme capable de cela est capable de tout, et Mr Hyppolite, en citant avec éloge une pareille turpitude a donné la meilleure preuve qu'il est bien le fils de son père.

BIBLIOTECA NACIONAL

342

Note Duveyrier

~~à utiliser page 78 de la copie définitive~~

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

308bis – Page 18, ligne 11 343

Rechercher la note sur Duveyrier, le poète de Dieu, qui a été faite et se trouve, je ne sais plus où.

Page 21, ligne 20.

il avait raison, et il disait vrai. M. Carnot. quiconque, de cœur ou non, prête serment à une dynastie, en devient le défenseur quand même, et l'ennemi de toute Révolution. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ Il y a greffe et solidarité d'existence,

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

"Dans le camp démocratique 344

"C'est ainsi qu'il protesta contre les nobles et les Rois dans son histoire fanatique et républicaine. Le peuple se livrait comme un seul homme pour les rappeler "aux principes" et ... au droit de la Naissance. C'est sa manière de protester contre les Nobles et les Rois.

pour le rappeler "aux principes", l'héritage, sa mission, transmission héréditaire, c'est sa manière de protester.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Mr Duveyrier, aujourd'hui entrepreneur-directeur des annonces des quatre grands journaux de Paris, était en Cardinal de l'Eglise St Simonienne et poète de Dieu. Pour prendre son vol plus librement vers le ciel, il s'était allégé dégagé débarrassé des ailes du fardeau de la rime.

Nous donnons ici un échantillon de ses odes, qui a paru publiées dans le Globe (du) journal officiel de l'Eglise St Simonienne.

Ces magnificences sont peut-être ignorées inconnues, ou peu oubliées de la génération présente (qui est infidèle hélas au culte du beau. C'est peut-être un peu la faute du poète de Dieu qui a replié ses grands ailes pour descendre (et s'est abattu) dans l'Empyrée dans l'officine ~~[illegible]~~ de publicité.

J'ai bien pour que (ses) les annonces (des autres) lui aient rapporté plus d'écus que sa poésie. Ils sont plus connus.

342

Note Duveyrier

~~à utiliser page 18 de la copie définitive~~

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

30 [illegible]

[illegible] de [illegible]

prête de Dieu, q[illegible]

trouve, je ne sais [illegible]

[illegible] 21, ligne [illegible]

il a ait raison [illegible]

Carnot. Quiconque [illegible]

prête serment à [illegible]

le défenseur qua[illegible]

de toute révolut[illegible]

~~[illegible]~~

Il y a greffe et sou[illegible]

imbécille... non! vous voulez dire idiots, je le vois bien et peu m'importe [illegible] n'en ai cure et ne m'en souvient guère. Idiots, vous ne l'êtes pas, vous autres, j'en conviens, c'est convenu. Mais que vous me placiez ou non sur vos listes, vous, jeunes conspirateurs, vous êtes les imbéciles! c'est vous, jeunes conspirateurs, qui êtes les imbéciles.

Idiots! vous ne l'êtes pas vous autres (non) c'est convenu

Cette conspiration selon toute apparence était de même farine que le complot

... Pour lui, l'inscription vaut preuve. Son père eût donc été un vrai conspirateur, si Napoléon ne l'avait biffé de sa plume clémente? Mr Hyppolite sans doute trouvera l'argument irrévérencieux qu'on pende à [illegible] le troupeau vulgaire, mais respect à son auguste famille

Celle de [illegible]

L'ex-gouvernant

BIBLIO[illegible] MS[illegible]

345

Lettres de Blanqui

3

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE MSS

346

Lettres à Mme Antoine

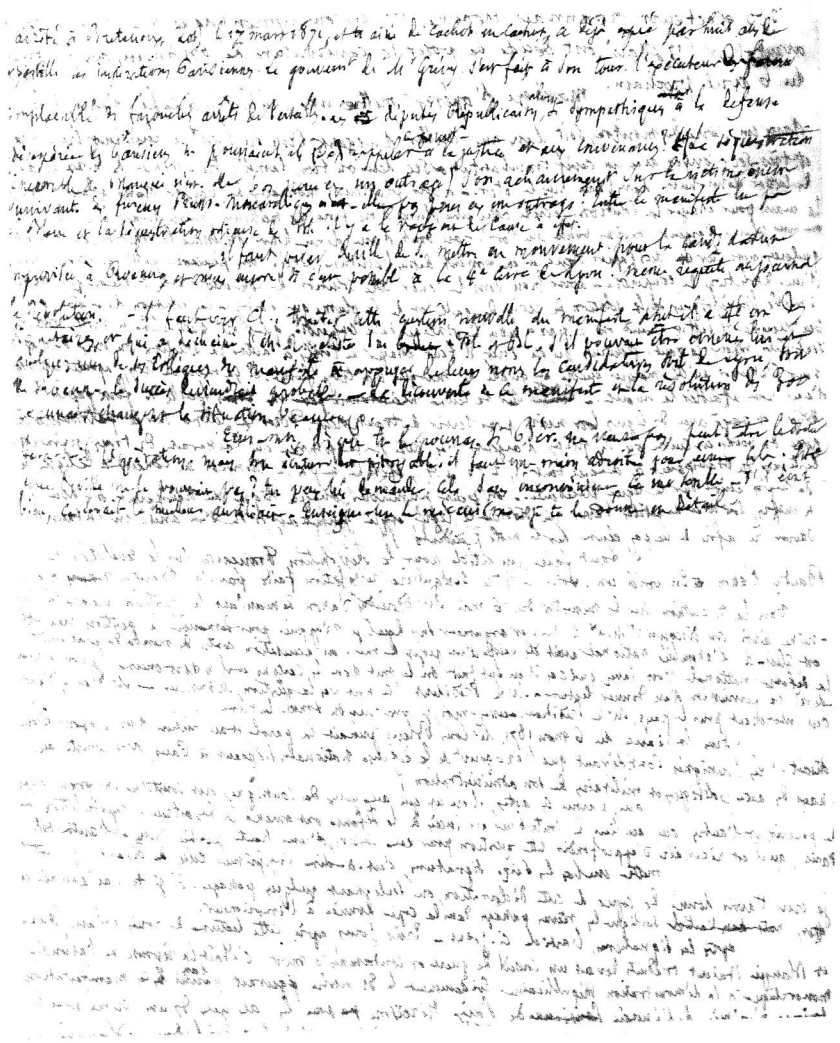
Clairvaux, Vendredi 21 Mars 1879. 347

J'ai été très surpris mercredi de ma découverte que, toute affaire cessante, quoique je n'aie point d'affaires, j'ai voulu, dare, dare, te communiquer à l'instant la merveille, comme si, ayant attendu huit ans, elle n'aurait pas bien pu attendre encore 24 heures. Voilà de la maladie nouvelle qui me contraint d'écrire une seconde lettre pour le nom de deux vulgaires qui j'ai oublier, quand [illegible] autre fois.

Je suppose que [illegible] papier [illegible] d'argent au grattoir. Veux-tu donc [illegible] n'ai plus [illegible] je te l'ai déjà mandé plusieurs fois encore — moi les allumettes suédoises, et aussi du ordinaire s'elles sont devenues meilleures que précédemment. Envoie aussi un almanach Mathieu — Laensberg — de la Drôme Lucas — du Petit Blanqui — de Grenoble, — une règle de pain d'épices Tendre — des gravures blanc bleu — Voilà de l'encre pour le moment.

Donne-moi de nouvelle de Blanche et de Tu dis que je te prie. Blanqui

300 électeurs Croannais (nombre [illegible] circonscription) dans une réunion tenue avant-hier 17 Mars ont décidé de poser la candidature de Blanqui aux élections du 6 avril prochain. Manière d'opérer: mettre une veilleuse à café d'eau, introduire dans un verre de montre, soit deux onces d'argent [illegible] ou autre substance très-propre et très-sec, couper avec un canif tranchant très sec deux ou trois lamelles très-minces de zinc et les faire tomber dans l'eau sur le verre. — Après plusieurs minutes on aperçoit [illegible] grand nombre de petites bulles gazeuses qui s'élèvent [illegible] la main pour chasser les bulles adhérentes avec une plume d'oie fine la meilleure [illegible] on [illegible] une couche d'argent moins brillante que l'or, — ou bien d'une [illegible] on mêle le sulfate, en [illegible] quelques [illegible] sur un papier blanc ou on [illegible] dessin [illegible] petit [illegible] [illegible] d'une [illegible] on [illegible] — avoir bien soin de [illegible] [illegible] [illegible]



349

Lettres

aux

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
N.A.F.
MSS

350

à Eridon

—

Réponse [illegible]
du 28 août 1864

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
MSS

2 mai 1864. — Mon cher poëte, vous m'avez envoyé des pages pleines
de feu et de fougue. Par malheur, elles sont beaucoup plus de temps que vous
mettez à lire où vous imprimez; il a donc fallu en rabattre et du métal
leur. Je n'ai pas taillé sans regret dans ces prosopopées, dithyrambes et
cantiques. Mais impossible de laisser toute la flamme à cette torche. L'imprimeur
s'aurait en garde de s'y brûler les doigts et il n'est pas plus à propos d'y brûler les
vôtres.

Le Jésuite n'a pas calculé son entreprise. Il suffirait à combler la
mesure. Heureusement, cette lave était mêlée de [illegible] qui ont permis d'arrêter
un peu le débordement. Toute votre antithèse [illegible] pulsie [illegible] milenia-
-de. Les torrents de chiffres avaient-ils donc pour but de noyer l'inondé? Imagi-
-ligea avec un compte de Carême entre un [illegible] et une péroraison de Cicéron?

Ne jugez pas [illegible] comme
mauvaise volonté ni inconvenance à votre endroit, mais simplement fidélité à
la habitude d'insérer les [illegible]. Depuis ce qu'on me dit le Renaissance Bureau
ferait le temple du désordre. On n'y tient pas même registre des données.
Comment se ferait-on inquiète du grand fait qui vous mettait Mr Lucas chal
-chevalier au panache inconnu? Plaise à Craignez d'être compagnon pendant
la Sieste reprenez votre casque et votre lance et rentrez dans le champ clos. Pour
vu que votre Villégiature se prolonge, vous serez bientôt de l'autre monde
et à votre retour vous rencontrerez la foule comme un revenant de St Reandan.

Mais que Mr Marc-Dayeux — Connaissez-vous Mr Marc-
Dayeux? non? eh bien lisez les enfants du siècle — Sachez donc que Mr Marc-
Dayeux fait empaler des os de Voltaire que votre étourderie a [illegible]. Là en
qu'il [illegible] un piédestal [illegible] comme les Pyramides. Voir les dimensions
dans le journal [illegible] La vue de ce Mausolée m'a fait bondir dans mon
lit et je vous ai donnés à tous les diables, vous et deux autres. Une idée
magnifique et votre. tombée en pleine exploitation, grâce toujours à cet
esprit de suite, votre caractéristique.

vous ce que c'est,
c'est bien fait!
Fallait pas qu'y aille!

Cette faute n'est cependant pas irréparable. Le journal est maître de revenir sur la bévue échappée à son étourderie et à son insouciance. La priorité vous appartient. avez-vous conservé le bout d'appel rédigé là-bas? envoyez-le illicò. Mais surtout ne vous enterrez pas dans votre abbaye de Thélème. il ne faudrait pas toujours compter sur le magister pour l'orthographe. mauvaise habitude, à secouer le plus tôt possible! voyez. le deuxième article, supérieur au 1er, a dû néanmoins subir une retouche bien plus sévère. quelle bizarrerie! mais tout cela ne peut pas s'expliquer par correspondance. dépêchez-vous de boire le coup de l'étrier. le mois n'est-il pas fini?

Je voudrais fort vous présenter à un ami que j'attends cette semaine. il n'aura pas plus de trois ou quatre jours à me donner. je ne veux pas cependant vous mettre l'amitié sur la gorge ni vous arracher trop douloureusement aux pauvres Bourguignons. votre santé a ses droits des droits impérieux. arrangez tout dans votre profonde sagesse. Tibi.

..... de bons esprits qui ont des larmes pour toutes les victimes de ces temps redoutables, exceptent violemment H. de leur pitié, et lui demeurent implacables, à cause de ses [illegible]. Eh. faut-il guillotiner les gens pour l'amour, le compt. l'honneur, le service, les beaux yeux, la plus grande gloire de la grammaire?

57bre 1864 — Treize pages, dites-vous? à mi-marge sans doute, comme vos manuscrits habituels! cela ne fait pas une feuille. Supposez du petit de ce volume, le chiffre protecteur ne sera peut-être pas atteint. Je vous trouve donc plutôt en bocca qu'en bolà.

Vous parlez de courses à travers 49. Prenez garde de trop quitter la monographie pour l'histoire. Ce sont deux genres différents qui peuvent se nuire par la confusion. Revenez au corps votre sujet.

Vous avez besoin d'être secoué, dites-vous? voici tout juste le petit secours de fouet demandé. Mais d'abord un cordial comme préparatif. La Rigaudière, dont vous nous flairez, avec un calme extraordinaire du reste, la Rigaudière est un ami, le seul fait d'avoir parlé de votre ouvrage le prouve, car s'il parle contre, ce qui n'est pas sûr, il a dit tout le bien qui lui était possible en regard des restrictions, étaient le commandé absolu et malgré. Quant à Lefèvre, franchement celle qui concerne Camille Constriction d'ailleurs, n'existant que dans son article et nullement dans la pensée qui est toute pour l'éloge. Je tiens ces détails d'une bonne connaissance que j'ai vue très heureuse après avoir lu le Phare. La Rigaudière est un homme de 40 ans, refait de la politique nous cache, en travaillant, que a été ouverte à la brochure et cuite sur les toits d'où il lui tombe en décomposé sous tuiles sur la tête. — Ça vient sous les verges, prépare la partie. Dans un repas de dix personnes, immédiatement,

monument d'horreur du sieur personnage. « Vade retro, Satanas. » Comment ! « vous lisez l'infâme brochure de M. d. ? une œuvre de corruption et de perversion ! — je n'en ai pas encore lu. — ne la lisez pas ! c'est affreux ; les hommes qui ont fait cela sont des traîtres, des mouchards. c'est le pape qui fait répandre cette brochure. c'est un coup d'Autonelli pour servir la cause par des horreurs, pour diviser et détruire le parti. c'est un complot abominable. ne lisez pas ça ! ne lisez pas ça ! ça ne se lira que trop ! « ça ne se répandra que trop ! » j'abrège la formule d'excommunication.

La femme épouvantée court rendre l'âme d'enfer avec force reproches. — « l'avez-vous lue ? demande la corruptrice involontaire. — non ! — lh. bien, lisez-la « d'abord. vous ne pouvez pas parler ainsi d'un livre sans l'avoir lu. — non ! non ! je ne le lirai pas. M. xxx (choisissez pour moi vous-même, comme pour vous-même) M. xxx est un homme de très « bonnes opinions et digne de toute confiance ; je m'en rapporte à lui. » la canaille du clergé s'enfuit sans en écouter davantage, sans doute pour aller à confesse chez son directeur spirituel.

Si ce dernier ne tient pas à la sainte horreur de ses pairs, il apprécie fort et daigne leur emprunter sa tactique. « ne lisez pas ! » sera long-temps une consigne d'école de pénitents, de sacristie ou de journal.

Bon temps que Monsieur n'y va pas de main morte. Voici un échantillon de la marchandise qui circule. Du reste, s'il y a haine, il y a crainte aussi. « ça ne se lira que trop ! » on est un cri d'effroi bon à noter. mais il faudrait faire vite. quel est ce M. x x x ? première et indispensable enquête à ouvrir. qui l'ouvrira ? Personne, au contraire. je ne vois jamais de gens se regarder un carte d'entrée. fac. est parti. le fait sera apparu tout, le 15 jours et n'a l'occupé de rien absolument que de sa monographie. à la tâche tout le reste. j'ignore si ce dernier votre éditeur m'en dit mot. ce qui est tout simple, quoi que je n'ai pas eu de visite. je constate néanmoins que la brochure est colportée du monde entier, car partout il manifeste les opinions les plus contraires. mais elle la publicité en pays ennemi, bonne seulement à susciter des calomniateurs. la publicité entière manque toujours. c'est à celle-là qu'il faudrait viser.

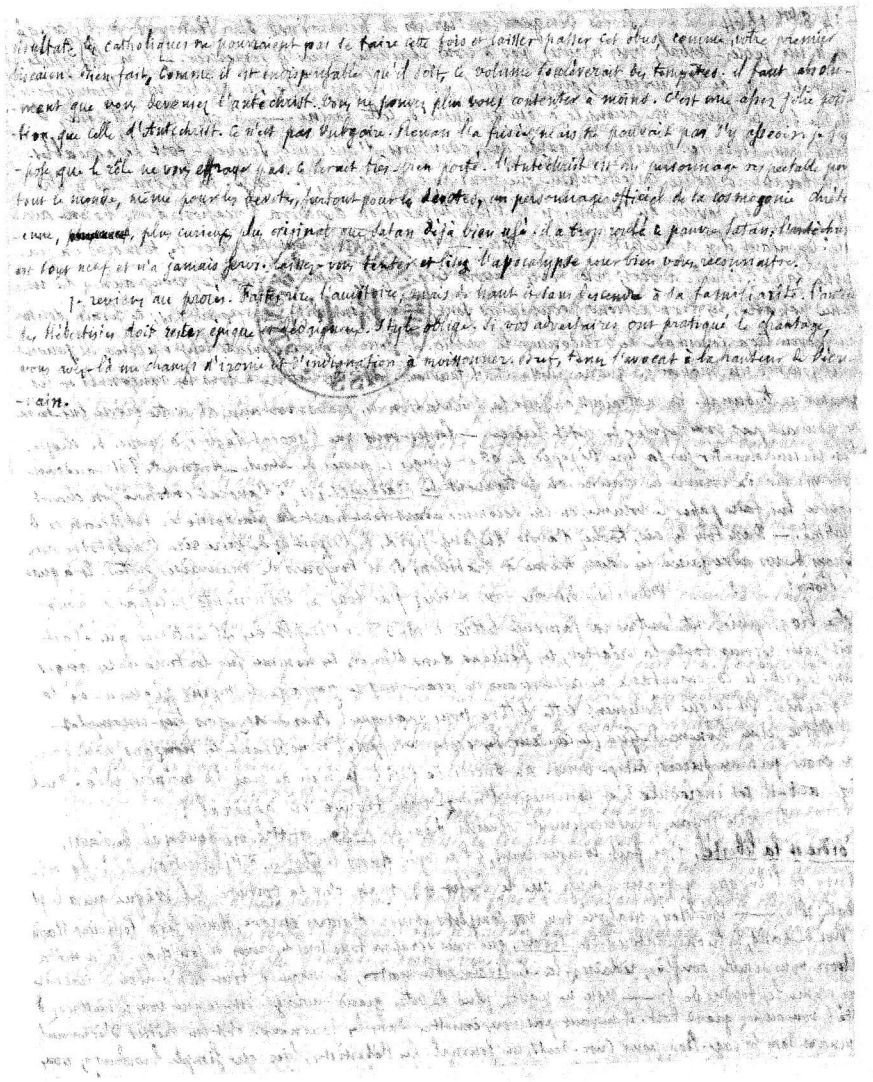
ensemble, vous là-bas. Ste Stagi- chôme également. à Mon retour, au 15 9bre, vous trouverez toutes choses en complet désarroi. c'est long quarante jours. — la découverte du baron de D. est un événement heureux. il fera bon de l'aller voir. nous ne pouvons pas trop le soupçonner d'libertinisme. mais il posera sans doute fondamentalement pour la chrétienté avec le fils d'un homme bien rente. il pourrait être fort utile pour votre ouvrage de fond qu'il faut perdre de vue, je vois que j'oubliais. — Voyez-vous bien

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

14 8bre 1864. — Les furies vengeresses, divines et humaines s'en viennent à vous assiéger à mes procès-verbal, vous n'aurez pas à vous plaindre, mais à remercier. — J'ai bien 353
pour de vos avocat [illegible]. N'est-ce pas un légitimiste, ou plutôt un ultramontain
il me semble d'avoir vu accourir à ce nom autre à cette [illegible]. — Si on vous attaque,
faut vous défendre. Mais, [illegible] garde aux aventures d'audience. Souvent fort désagréables.
Devant le police correctionnelle que vous avez à [illegible]. [illegible] ne vous pas y aller
ces [illegible] en faveur du champion de l'obscurantisme et en [illegible] occasion d'une bonne avan-
nie. Cependant il y a possibilité de faire face. — Et [illegible] pas citer de témoins en ma
veille cause? Comme avocat, vous [illegible] le droit [illegible], vous auriez là un
arme potable. Les transactions pécuniaires sont [illegible] grand cas, ce serait donner
un moyen trop commode de rançonner le public. Toutes les arguments sont excités, ils peuvent
vous fournir un moyen de guère puissant. Il faudrait [illegible] à tous les rançonnés et les
amener au tribunal. Ils nieraient au jour de l'articulation des procès-verbaux, et votre livre lui-même
ne pourrait pas vous refuser le petit service. — Songez-vous que l'avocat Taglier, à propos de chaque
plaidoyer chanterait sur la lyre [illegible] de 93 et [illegible] le procès de Marie-Antoinette? Il faudrait
vous munir du volume de Thiers où se trouvent les traîtres, et si l'avocat entonne son chant
lugubre, lui faire passer le volume, en lui recommandant tout haut la plaidoirie de Latifiean et de
Chaumette. — Dans tous les cas, tâchez d'avoir du sang-froid, de l'esprit et de [illegible] à [illegible] aux
[illegible] de vos adversaires. Ce [illegible], même à Châtillon, sont toujours de mauvaises notes. Et à quand
le Roi? [illegible] Mais je dis que vous n'avez pas tous les documents nécessaires pour
votre biographie, entr'autres la fameuse lettre de 1863 sur l'impôt des 45 centimes qui devait
faire rougir toute la création, les démons dans l'enfer, les hommes sur la terre et les anges
dans le ciel. Le commentaire de ce morceau ne serait pas le passage le moins piquant de la
biographie. Est-ce que réellement cette lettre vous manque? Vous l'avez, alors [illegible] incomplets.

Votre jeune homme [illegible] (le [illegible] de l'école [illegible]), nonobstant les horizons nouveaux
ne croit pas au succès, dites-vous. Au succès de quoi? Je n'en ai pas la moindre idée. Quel
âge a-t-il cet incrédule? et comment l'avez-vous trouvé en général?

Si votre ivoyau, si [illegible] recueilli dans la Presse, entitré du journal de Cadet,
l'ordre et la liberté, j'ai fait comme vous, j'ai copié dans le Globe, à l'intention de J. de voir
figure de l'évêque, y figure ainsi que le préfet [illegible]. Mais c'est la voiture de l'évêque qui a le plus
beau rôle. — Eh bien, malgré tout, vos complots et bien d'autres encore, Rome sera toujours Rome,
le Roi de Paris, le tri-couronné sur le Siècle, qui vous écrasera tous sous les roues de son char. De la métaphore
vous semble gonflée, réduisez-la. Le Siècle est le marteau de rouge à tout ce qui s'oppose à son passage,
par même les foudres de Jupiter. — Vous ne parlez plus de votre grand ouvrage. Est-ce que vous le mettrez de
côté? vous auriez grand tort. Il ne faut pas vous épuiser dans les journaux. C'est un métier d'écureuil
tournant dans la cage. Bon pour cuire vent, un journal. Un [illegible], bien que simple brochure, vous
aurait mieux servi que deux ans de collaboration à une feuille quelconque. Le gros volume durait un plus grand



à tous. 18 Avril 1866 374 (1

Rien à ajouter sur ce que j'dilais dans ma dernière lettre, à propos de Mlle J. et des photographies de B. La coalition des bleus et des rouges fait son métier. Elle prépare ses batteries, met ses hommes en pied et veut en faire des drapeaux pour le moment critique. Rien de plus simple. Un seul de ces anciens drapeaux conserve encore son prestige. C'est à celui-là qu'on se rallie. Devant le danger, les plus vaniteux rabattent de leurs prétentions et sentent la nécessité de la discipline et des sacrifices personnels. je savais cela d'avance. Ce qui est nouveau pour moi, c'est que des orléanistes comme Mlle J. — des orléanistes, si non pis encore, — rejoignent ce drapeau bleu-rouge et s'en fassent aujourd'hui les soldats. Le péril en il donc tellement grand qu'il faille l'unité parmi des éléments si disparates? à la bonne heure.

Quoiqu'en puisse dire Bienné, il valait mieux être dehors que dedans, et par conséquent il fallait ne jamais oublier qu'il existe un endroit nommé Mazas." Chose inouïe!" me dit Bienné," nous n'avions pas prévu ce cas". j. trouve l'oubli original. Mazas n'est pas en chine. il assure que l'affaire d'opinion est née du besoin "qu'ont les animaux à sang chaud d'action et d'aventure". C'est très bien. Mais, malgré leur besoin d'action, les animaux à sang chaud regardent devant eux et ne se jettent pas tête baissée dans les fondrières. Enfin, vous y êtes. Vous en sortirez. Tâchez d'avoir le sang un peu plus froid. je crains seulement les banquets qui l'échauffent outre mesure. Mauvaise méthode. Si vous me permettez un conseil, le plus sérieux que je puisse vous donner, c'est de ne jamais rien dire, ni rien faire, après boire, sinon d'aller vous coucher. On ne fait de bonne politique qu'à jeun.

Bienné donne pour motif principal de cette fenêtre manifestation le langage tenu par M. dans un dîner, l'effet produit sur lui par des chants qu'il avait entendus dans la rue. Le motif me paraît insuffisant. vous n'étiez pas obligés de vous faire casser, pour rendre du cœur au ventre à de vieux débris d'il y a 25 ans, qui sont retirés du monde et ne savent plus ce qui s'y passe. ils ont jugulé la République, quand ils en étaient les maîtres, et ils s'attendrissent maintenant à quelque vieux refrain ressuscité dans un carrefour. il ne fallait pas les étrangler, ni les mitrailler ce refrain, lorsqu'ils remplissaient les rues. il est un peu tard pour donner des larmes à ce qu'on a tué. De toutes les causes qui vous ont fait fourrer dedans, celle-là me semble la plus intempestive et la plus sanguinaire. ah! bien, si vous faites de l'enthousiasme et de la prison pour frictionner les paralytiques de 48, voilà une belle occupation!

La question du journal, double ou simple, n'est pas la solution facile.
On peut raisonner à perte de vue sur ce chapitre, sans aboutir. je n'ai rien
de plus à dire que dans ma dernière lettre. La publicité de Bruxelles est fort
peu de chose, comparée à celle de Paris. il s'agit de savoir si cette dernière est
possible. Si elle l'était, il n'en faudrait pas d'autre. mais, suivant moi, elle ne l'est
pas. Les conditions admises par Odiermé sont peu encourageantes. Quel sont
être l'avantage d'une ~~première~~ publication faite dans des conditions pareilles,
il faut d'abord trouver un imprimeur. je doute même de ce premier succès.
Supposons-le cependant. Le journal aura pour gérant un ouvrier, pour ré-
-dacteurs deux ouvriers, quelques étudiants nouveaux, et vous autres, à l'état de
pseudonymes. admettons par hypothèse tout cela.

Odiermé lui-même convient que le journal sera essentiellement
éphémère et finira, à bref délai, par l'incarcération du gérant et des rédacteurs en
nom. où est le profit d'une telle entreprise? Odiermé compte que la collaboration de
deux ou trois ouvriers, vos amis, accentuera la force militante de votre groupe, enlè-
vera le drapeau prolétaire, et vous permettra d'accaparer, au profit de vos idées, le
mouvement coopératif. — accaparer le mouvement coopératif au moyen d'un
journal qui durera un mois, et avec l'aide de deux ou trois ouvriers! n'est-ce
pas se faire une singulière illusion? Si, du moins, le mouvement coopératif
rentrait dans vos doctrines, l'espoir de l'absorber, quelque fou téméraire, le concevrait
encore. Mais vos idées sont l'antipode, la contradiction du coopératif. Elle, le consi-
-dèrent comme le plus grand danger de la Révolution, et vous voulez, en quelques
jours, transformer du noir au blanc ce courant coopératif qui emporte ac-
-tuellement la masse de la plupart des ouvriers instruits! C'est par milliers
qu'ils se comptent et qu'ils agissent. Les foyers d'action sont innombrables et
vous prétendriez entraîner et retourner tout cela avec deux ou trois ouvriers, coffrés
au bout d'un mois! Cela me semble peu raisonnable. Laissons ce point, cependant
voyons-en un autre, plus essentiel.

comme Rédaction, le journal sera-t-il brillant passable, médiocre
ou mauvais? Candide n'a réussi que par la valeur intrinsèque. On ne peut
guère recommencer ce succès. car la hardiesse du journal en ferait la moitié. Son
mérite littéraire ferait l'autre. la première moitié est aujourd'hui impossible. aura-
-vous du moins la seconde? je n'en crois rien. Le journal restera obscur et sera
étranglé à petit bruit. il y aura trois ou quatre personnes emprisonnées. Conçoi-
-vous que cette condamnation vous attache les condamnés? La prison a peu de
charmes et ne séduira pas les ouvriers qui auront entrepris cette besogne avec de
tout autres espérances. Fondés de leurs illusions à Ste Pélagie, ils risquent fort de vous

tourner le dos. Ce sera le plus clair du bénéfice.

Je reviens au coopératif. C'est le danger du jour. Je ne comprends pas comment Bierné, qui en est l'ennemi, peut concevoir la pensée de "l'accaparer au profit de nos idées". Je ne crois pas même possible de le combattre, moi. Ce serait prendre par les cornes un très-dangereux taureau. Le transformer, le ramener, sans l'attaquer, me semble impossible. Car enfin, cette idée du coopératif est claire comme le jour. C'est celle du pot-au-feu bourgeois à tout prix, en dehors de toute pensée politique, de toute lutte révolutionnaire. C'est l'abdication politique et sociale du prolétariat, sous prétexte de socialisme, et encore! Tout le monde a bien soin de dire et de prouver que le socialisme n'y est pour rien, ce qui est la vérité.

J'ignore ce que peut faire Gambais dans ce milieu. Je suis bien convaincu seulement qu'il n'y figure pas, à titre de révolutionnaire, mais comme avocat consultant qui donne des conseils, qui aide à faire bouillir la marmite. Oh! certes, en sa qualité de légiste, dévoué à l'œuvre, il peut, il doit avoir de l'influence, mais est-ce au profit de l'idée Révolutionnaire? Je n'en crois rien. Que ce monde-là n'aime pas l'Empire, qu'il en médise même, qu'il soit de votre avis, en matière d'opinion politique, je le crois. Mais c'est une opinion platonique qui ne fera rien pour la Révolution. Il y a incompatibilité entre le Coopératif et le Révolutionnaire. Je parle au neutre, pas au masculin.

Quoi qu'il en soit, je suis loin, je ne connais pas les personnes qui se trouvent maintenant autour de vous. Je ne suis pas davantage au courant des faits. Il m'est très-difficile d'asseoir un jugement en connaissance parfaite de cause. Je vous ai dit mon appréciation. Bierné me paraît avoir des espérances peu réalisables. Il croit pouvoir diviser les faubourgs en deux partis, "l'un, philosophique avant d'être social, l'autre plus social que philosophique". Je crois qu'en parlant ainsi, il prend une très-petite partie pour le tout. Notre action, telle qu'elle existe, ne peut s'exercer que sur un nombre imperceptible d'ouvriers. Ceux-là sont peut-être assez avancés, assez instruits. Mais leur influence est fort limitée. Il n'y a pas aujourd'hui d'influences considérables dans le peuple. Tout est morcelé, fractionné à l'infini. Personne n'a d'action sérieuse et générale sur les masses. Vous n'agissez que sur un tout petit coin, et je ne pense pas qu'il soit facile de l'agrandir par un journal éphémère. Si Candide avait duré en multipliant, c'eût été une autre affaire. Mais c'était chose impossible. Le Gouvernt ne laisse pas ainsi se former une Révolution.

Que faire alors? Je ne vois que deux choses: agrandir votre cercle dans le quartier latin, amener à vous le plus possible d'étudiants,

parce que chacun d'eux est un foyer d'activité rayonnante, sans compter l'action d'ensemble, comme à l'Odéon, chez Lablé et ailleurs. il y a là une double force, celle de l'individu, centre de rayonnement, celle de la masse, réunie dans un seul quartier, comme une sorte d'armée permanente et en lutte. Voilà le premier point. Le second serait la publicité, celle des biographies, celle d'un journal. Mon opinion sur le journal parisien je vous l'ai dite. je le crois sans portée, presque sans but. Quant aux biographies, j'ai la conviction que vous ne trouverez pas d'imprimeur à Paris. En cherchant, vous ébruiterez l'ouvrage. Peu importe, s'il est publié immédiatement après à l'Etranger.

Pour un journal Bruxellois, j'admets qu'il aura fort peu d'effet. il pavera le parti Révolutionnaire dans le monde de l'émigration et aussi dans le monde Républicain actif à Paris, dans le monde des hommes politiques, pas davantage. L'Echo dans les masses sera presque nul. Cependant on ne peut pas absolument mépriser ce fait d'une position prise dans le monde des hommes politiques. C'est quelque chose à mon sens. Là, le groupe peut conquérir une notoriété, tant comme ensemble que comme individus. Enfin, si peu que le journal se répandit dans le peuple, comme il parlerait politique sans ambages, il pourrait y conquérir un petit coin de renommée qui serait plus je crois, que tous les banquets ou toutes les réunions intempestives, dont le péril est toujours si grand.

j'ajoute ceci: Vous, êtes brûlé, percé à jour, tiré au clair. à la sortie, vous serez enveloppés de police, tenu à vue, en danger perpétuel. Vous ne pourrez rayonner et agir que par intermédiaires encore inconnus et intacts. La plus grande prudence, une prudence insupportable vous deviendra nécessaire. il vaut mieux se rabattre sur les moyens de presse, le journal, les biographies. Ce n'est pas vous qui les répandrez, mais d'autres. il y a cependant un grand inconvénient qui va surgir, la loi qui punit les délits commis à l'étranger. Rouher la dit; elle est présentée. il y a une commission nommée. Elle sera sans doute bientôt votée. alors, ma foi, les signatures deviennent impossibles.

à Tous. 18 Avril 1866 356 (2)

Quant aux deux Revues de Charpentier et de Regnard, je les considère comme des mythes. Elles sont et resteront des Chimères. Si vos encouragements, vos exhortations pouvaient les amener à la lumière, ce serait peut-être une des meilleures œuvres possibles. Vous n'auriez ni les frais, ni la besogne matérielle, ni les frais de gestion. Vous pourriez y écrire dans des limites de prudence et de modération scientifique, et les deux journaux feraient du bien, beaucoup peut-être dans le monde qui lit, dans le quartier des écoles. Mais je doute des épaules des deux atlas. Je ne les crois pas de force. Essayez cependant de pousser à la roue, il n'en coûte rien. Je reviens au Journal de Paris à dix centimes, et je résume les objections. 1° Point de signature, du groupe, partant point de notoriété acquise : inconvénient capital. 2°. Pâleur nécessairement et sans doute aussi, par suite, médiocrité des articles, d'où absence d'effet. 3°. Prompte fin de la pauvre feuille et mise au clou de trois ou quatre amis, coffrés pour rien. Peut-être tiendraient-ils bon. Mais on ne peut jamais prévoir les effets de la captivité, sans compter ceux de la désillusion. Il vaut mieux réserver ces amis pour de meilleure besogne. En somme, action à peu-près nulle, pour beaucoup d'inconvénients.

Toutefois, je le répète, je ne suis pas sur les lieux, vous pouvez être meilleurs juges que moi. Si vous avez de nouveaux étudiants qui ne craignent pas la prison, qui veuillent écrire, hasardez votre feuille. Faites plus d'attention pour les ouvriers. Le jeu est plus délicat et plus difficile. Le gouvernt pourrait aussi prendre frayeur de cette association d'étudiants et d'ouvriers, levant drapeau dans un journal. Il y verrait des montagnes, lorsqu'il n'y aurait pas même de taupinières. Nouveau péril, créé un peu à la légère, sans avantage suffisant. Jusqu'ici, vous avez trop peu tenu compte du danger. Il faut du courage, mais point de témérité. J'ai lu dans le Moniteur les débats de l'adresse au Sénat et à la Chambre. J. F. s'est compromis largement. Il a arboré le drapeau catholique et débité de véritables homélies avec citations de St Augustin. J'ai recueilli sa phrase sur la désertion des bancs de l'opposition. Je

remarque le silence prudent de tous les autres vis-à-vis le parti révolu-
-tionnaire. G. S., J. S., S. G. n'ont soufflé mot sur ce chapitre. Il est
probable que le bruit des biographies leur est venu aux oreilles. Leur silence
s'expliquerait mal sans cela. Ils devraient être suffisamment tentés
de jeter les Démagogues par dessus bord et de les offrir en holocauste à la
majorité pour l'attendrir et acheter sa tolérance. C'est une tactique si
commode et si facile, quand elle ne doit rien coûter. Je suppose qu'ils
connaissent le danger maintenant. - Reste donc la nomination de S. et
de J. S. Il est fâcheux que l'idée philosophique ne pénètre pas
dans les masses. Elles ne deviendront sérieusement évolutionnaires que par
l'athéisme. Jusques-là, il n'y aura que de la crême fouettée. On ne peut
pas espérer que le peuple raisonne l'athéisme comme un penseur. il n'a
pas l'instruction suffisante. Mais s'il l'acceptait d'instinct sur une donnée
brève et générale, il serait armé en guerre et irait droit au fond des
choses. Sans cette base, il ne peut pas comprendre une rénovation sociale,
un remaniement complet de la société. il ne se doute pas que l'idée de
Dieu est le fondement essentiel de celle qui pèse sur lui. La haine des
aristocraties contre l'athéisme, leur cramponnement aux idées religieuses,
devraient le mettre sur la voie. Mais il n'y fait pas attention. De plus,
on est si peu à mettre en avant cette thèse! Elle manque absolument d'or-
-ganes et ne rencontre que des ennemis.

ainsi un journal bien fait, vigoureux, net, entièrement distinct de tout le reste de la presse, et impressionnant le public, pour ainsi dire malgré lui, voilà ce qu'il faut, et nullement des feuilles médiocres, pseudonymes, obscures, qui seraient très-nuisibles, si on les savait nôtres, qui sont inutile, dans le cas contraire.

On peut faire de la politique sérieuse par la plume et par l'action. Si c'est par la plume, qu'elle soit puissante, dominatrice, qu'elle entraîne. Si c'est par l'action, qu'on organise le peuple pour le conduire au combat. Dans les deux cas, il y a un but visible, un résultat positif.

Mais on fait de la politique ridicule, en matière de publicité, avec des écrits vulgaires; en fait d'action, avec des intrigues et du tripotage sans portée. je conçois qu'on cherche à pénétrer dans les masses, pour connaître leurs sentiments, pour y infuser un peu d'énergie, d'activité. mais il faut alors rester dans les limites d'une grande prudence, ne pas s'aventurer dans des velléités d'action, impuissantes et sans issue.

Veut-on, aujourd'hui, remuer les masses, pour la bataille? je ne le crois pas et ne le conseille pas. alors, qu'on se tienne tranquille, qu'on ne fasse rien dans le peuple qu'avec réserve et avec cette idée toujours présente qu'on ne peut pas jouer la partie et aboutir à une fin finale. Ou non, il ne faut agir au hasard, sans but arrêté; c'est une ruine. ~~Plus que jamais propos~~ cette action vague et indéterminée me semble aujourd'hui le défaut capital du groupe. il n'a point de plan fixe. je ne parle pas de Bienné qui a ses desseins très-arrêtés, mais seulement au point de vue de la personnalité, nullement comme homme de parti. Rien de plus insaisissable que les vues individuelles, rien de plus flottant, de plus nuageux que la visée politique

Là est le danger. car c'est lui qui gouverne. il ne peut que fourvoyer le groupe. je vous ai déjà prévenu, je vous préviens encore. ne tâtonnez plus, prenez un parti. Voulez-vous faire cette feuille de Paris? faites-la. adoptez-vous l'idée d'un journal extérieur, moins populaire, mais plus durable, libre et vigoureux, poursuivez-la, faites-la prévaloir avec persistance. employez dans ce but la persuasion, l'activité, la prudence en même temps. ne heurtez pas, évitez les divisions, les ruptures, ménagez les personnes. ne rompez pas en visière à Bienné. changez la voie qu'il veut imposer, mais par le raisonnement,

sans le mettre en cause, sans relever ses fautes d'orthographe. Usez de votre intelligence pour entraîner dans vos idées le personnel qui vous rend visite. amenez Bierné lui-même à votre opinion, si c'est possible et je conviens que ce ne l'est guère.

Le groupe ne peut aujourd'hui conquérir de l'empire que par la plume c'est la question capitale. Les relations populaires personnelles ne viennent qu'en seconde ligne. Voyez donc ce que vous pouvez faire. Pour un journal Belge, on sera quatre. Vous compterez pour beaucoup, je vous en préviens. Faites des recrues pour cette publication. Ne la bornez pas surtout à une rivalité contre la Revue gauche, ce serait misérable. il faut laisser de côté ces petites querelles, et prendre toutes choses de haut.

358

à Divers

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

259 12 Avril 1865

Mon cher maître, si j'en crois la photographie que j'ai sous les yeux, vous avez fait un tableau fulgurant, selon votre habitude, si fulgurant que j'en demeure presqu'épouvanté.

Vraiment oui! Cette liberté pleine de courroux et de [redacted] larmes, qui présente avec ce geste impérieux le glaive de la délivrance, "Eh! mais, " va s'écrier le soupçon tout frémissant, c'est la Dictature! " La Dictature en de telles mains! miséricorde! le " genre humain n'a plus qu'à faire son testament.

C'est que vous ne procédez pas à demi. terribles sont vos toiles où vous brisez les armes, terribles celles où vous les aiguisez. Votre pinceau est toujours l'idéal armé en guerre. je me souviens de votre atelier.

Cette liberté est admirable d'explosion. Combien elle ressemble peu au Convenu! et encore n'ai-je qu'une simple photographie

je voudrais être plus vieux de huit mois pour voir cette page de génie où je suis peut-être

360

de trop. car il est difficile à une face de simple mortel de n'être pas écrasée par un tel contraste. le sublime de l'idéal devant la laideur du réel.

ah! cher maître, il n'y a pas de méditation qui tienne. toutes les méditations du monde ne changent pas un visage mal taillé comme le mien. à côté de cette figure de lumière surtout, pour être tolérable, je devrais ne pas me ressembler.

je ne puis m'en lasser, que cette figure est belle, et dramatique et entraînante, tendre et terrible, ciel et terre à la fois. En la contemplant, je n'ose regarder plus bas. l'homme fait tache dans cette grande scène. inaequalis.

à huit mois. je reverrai votre Pæstum, cette solitude hospitalière, le seul souvenir poétique et doux de mon entr'acte de prisons.

tout à vous, de mémoire et de cœur.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

Bruxelles, 27 xbre 1868 361

Monsieur,

On me communique tardivement le Progrès du 8 xbre, où se trouvent les trois lignes suivantes, extraites d'une Correspondance parisienne :

" Ce soir paraît dans la Liberté une remar-
" quable Correspondance Espagnole sans signature. On
" m'assure qu'elle est d'Auguste Blanqui "

Comme depuis plus de deux ans, j'habite Bruxelles au sein de tout le monde, je ne puis voir une simple erreur dans cette annonce mensongère, surtout si elle émane, ainsi qu'on me l'affirme, d'un rédacteur même de la Liberté. Car il doit savoir mieux que personne, qu'entre ce journal et moi, il n'a jamais existé le moindre rapport, ni de près ni de loin.

Je n'ai point lu la correspondance Espagnole en question. Mais on m'assure qu'elle révèle un suppôt du Militarisme. C'est donc une œuvre d'apostat qui est mise à ma charge dans ce petit paragraphe à l'allure bénigne. Je connais de longue date les procédés perfides d'une certaine presse, et ne suis point dupe

de ces formules hypocrites qui sont de bonnes calom-
-nies bien préméditées.

On aurait dû laisser tranquilles les gens
qui se tiennent tranquilles. mais voici le second coup
de cloche à mon adresse et le premier résonne encore.
allons! c'est décidément la reprise des hostilités de 48.
Les jeunes ont relevé le drapeau socialiste, et on se
met à tirer sur un vieux, qui sera peut-être moins
débonnaire qu'il y a vingt ans, précisément parcqu'il
est vieux. j'espère, Monsieur que vous trouverez
place dans vos colonnes pour ma réplique au cor-
-respondant Parisien.

Agréez mes civilités.

29 août 1860 362

j'ai reçu votre lettre du 15. — je ne vous ai pas écrit en effet depuis le 1er juin. vous étiez terriblement volcanique à cette date, aussi bouillonnant que l'Etna. je suis plus froid.

j'ai toujours la même opinion de toute cette affaire italienne. je ne la vois qu'avec défiance et tristesse. c'est un obstacle à la Révolution sérieuse. on n'en juge pas ainsi, je le sais. toute l'attention est là. mais l'avenir décidera qui avait raison. sachez que les masses sont complètement étrangères à l'agitation italienne, étrangères ou hostiles. c'est un mouvement tout bourgeois, rien que bourgeois. il y aura là bien des mécomptes.

Pourquoi notre convive a-t-il voulu dissoudre l'œuvre dont vous parlez? quels motifs lui supposez-vous?

j'attends que vous me fassiez connaître l'homme de province en question, et le travail dont vous vous occupez dites-vous, sans relâche depuis plusieurs mois. vous n'êtes jamais très-explicite dans vos communications, c'est une justice à vous rendre. vous ne m'avez jamais expédié que des nuages. ce n'est guères palpable. lâchez quelques gouttes d'eau, voyons.

Paul Kerremans, 98, Rue de la Limite, faubourg de Cologne, Bruxelles. adieu, tout à vous

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Lettre à Deville à Clairvaux

363

Mon cher Citoyen

Ma sœur me dit toutes les preuves d'amitié que vous avez depuis longtemps données à un pauvre vieux prisonnier. je ne sais si je pourrai jamais vous en remercier de vive voix, les choses étant aussi sombres que jamais. il faut donc me réduire à ces quelques lignes. Auprès de votre grand-père à Belle-Île, je ne me doutais pas qu'un jour son petit fils serait pour moi un ami ~~de~~ chaleureux, conquis par les malheurs que je dois à votre cause commune. je sais que vous en aimez d'autant plus cette cause et ceux qui la défendent. Conservez-vous pour la ~~déf~~ soutenir longtemps encore, ~~jusq~~ je veux dire jusqu'à son triomphe. car vous le verrez vous, ce triomphe et je vois bien que vous y aurez contribué. Vous n'oublierez pas ceux qui n'auront pu vous suivre jusques là. ~~tout~~ à vous de cœur

Paris, ~~Mercredi~~ mercredi, 10 Mars 1880 364

Citoyen,

Je serai à votre disposition, mercredi 10 mars, à sept heures du soir, 146, Boulevard Montparnasse, chez ma sœur, au rez de chaussée.

Paris, mercredi 24 9bre 1880 365

Mon cher citoyen, ne tenez aucun compte de ma lettre de tantôt. Ce que je vous y propose n'est pas de circonstance. il faut être tout entier à la besogne politique, et laisser là pour l'instant la gravure. ne cherchez pas à emprunter de l'argent pour le voyage. mandez-moi ce qu'il vous faut pour venir à Paris. je vous l'enverrai sur le champ, et vous partirez incontinent. la difficulté est toute pour le que vous voulez faire de votre famille pendant votre pérégrination. vous aurez à tenir quelques réunions à Paris, point de départ d'un tour de France destiné à enlever la province. ici vous aurez le vivre et le couvert chez vos amis de Lyon.

Maintenant, mon cher citoyen, il faut que tout cela vous convienne. Le qui m'en paraît le plus digne d'attention c'est comment vous mettrez votre famille bien à son aise, durant votre absence.

BIBLIOTHÈQUE NSS

à Roche

366

Belle Ile

Lettre à Leroy
Guerre de Crimée
Tibère, le Césars

Vous êtes optimiste, mon cher Citoyen, moi non. Vous voyez tout rose, je vois bien noir. Qui a raison de nous deux ? je souhaite que ce soit vous. je crains qu'un mouvement superficiel d'opinion ne vous emporte à de fausses espérances et que vous ne preniez pour des symptômes profonds le clabaudage de quelques bourgeois.

Il est possible que, par une exception unique depuis soixante ans, ce gouvernement n'ait pas joui d'un quart-d'heure d'enthousiasme sincère. mais c'est peut-être un gage de durée. il n'y a point de parti bonapartiste, voilà l'explication de la froideur générale. Personne n'a salué comme bien le ~~miraculeux~~ succès du 2 8bre. il y a eu des poltrons rassurés, par davantage, et c'est beaucoup. un parti fait plus de bruit de sa victoire sans l'avoir plus solide. il fait lui donner, par le fracas de ses joies, les apparences de la popularité. les cris simulent l'adhésion publique, parceque les vaincus se taisent. illusions de mise en scène.

Bonaparte n'a pour lui que les démonstrations officielles ou soldées. En revanche, il n'a contre lui qu'une demi-hostilité des partis. point d'amour, mais point de haine. il n'est un ennemi complet pour personne. Dictateur contre-révolutionnaire protégé par un masque de parvenu. il y a plus de profits que de pertes à recueillir de cet hermaphroditisme. Le genre neutre a son abri dans l'indifférence.

Quant à nous, deux choses nous tuent : la longue misère du peuple après Février, et l'anéantissement de la discussion depuis Décembre, ~~impossible que cette~~ double blessure peut être incurable. Comment les masses qui ont tant souffert de l'avènement de la République, ne ressentiraient-elles pas avec bonheur le bien-être relatif que le despotisme vient de leur rendre ? elles comparent les deux régimes et le parallèle ne tourne pas, à l'avantage de la Démocratie. le peuple, en fin de compte, ne poursuit à travers les révolutions que l'allègement de ses souffrances. Si la République les aggrave et si la Tyrannie les soulage, « ma foi ! », dit Jacques Bonhomme, « Vive « César et au diable la liberté ! » Rien de si simple. Or, il y a deux faits

indéniables, la misère républicaine et la prospérité présidentielle. Ce que le peuple demandait aux bouleversements, il le trouve sous le régime Russe, Et pour être va-t-il vendre la France pour un morceau de pain. Hélas! ce morceau de pain a déjà coûté la vie à plus d'une nation dans l'histoire. Elle ne savent pas qu'il est empoisonné.

En somme, Bonaparte n'a fait que recoudre le 2 Décembre au 24 Février. il reprend le bail de Louis-Philippe à de meilleures conditions, plus de silence et moins de grimaces. Le système des intérêts matériels qui a noyé l'un, peut mettre l'autre à flots. Rien de chanceux comme les choses faites à moitié. au demi-coquin, la fellette; le trône, au coquin et demi.

D'abord, plus de vents partant, plus de tempêtes. Eole est au clers. La morale cesse de déchainer contre Mammon ses ouragans en trois colonnes. D'ailleurs, la faim a dégrisé du Puritanisme. Rien ne dissipe les dégoûts et la pléthore comme un peu de diète. on est guéri aujourd'hui de cette prude maladive que les pots-de-vin faisaient entrer en convulsions. La presse et la tribune ne font plus là pour administrer l'émétique. ~~[illegible]~~ Ces deux médecins héroïques font à pied. on a déchiré leurs diplômes. Les pots-de-vin ne donnent de nausées à personne, et l'on peut tenir le pays à ce régime sans peur de l'indigestion ni de l'apoplexie.

adieu les fausses hontes! israël a réinstallé en triomphe le veau-d'or sur les hauts lieux. L'agiotage a désormais la bride sur le cou et la carrière libre. il court à toute vapeur à travers canaux, chemins de fer, bâtisses et commandites, sans craindre de dérailler sur un article de journal ou de verser dans une interpellation.

Tout pille, tout empoche. C'est une razzia continue. Qui s'en doute? pas même les volés. Le tocsin ne sonne plus chaque matin contre le brigandage de la veille. les cloches sont dépendues et les détrousseurs en sûreté. Leur gouvernement ne sombrera pas dans le scandale comme celui de Louis-Philippe. Le bâillon les assure contre ce genre de sinistre. Sa turpitude ainsi voilée, la Déesse du lucre trône en toute sécurité, ne laissant plus voir aux yeux séduits que sa couronne éblouissante d'or et de pierreries.

La multitude travaille, mange et s'amuse, habitudes presque perdues depuis trois ans. que lui faut-il davantage ? - la liberté ? - nécessaire des âmes d'élite, superflu pour le bagnard. le moindre bon fait bien mieux son affaire. ah ! le ventre, le ventre ! c'est la place d'armes des tyrans. jamais le despotisme ne fonda que de la victoire des tripes sur le cerveau. Plus tard, le cerveau sera cruellement vengé par la paralysie de l'estomac. - « qu'importe ? » dit Bonaparte « exploitons d'abord l'intestin ».

Fera-t-il la guerre ? - pas encore. c'est un jeu périlleux. il ne s'agirait plus d'aigles en toile, en papier, ni même en plumes. il faudrait être Napoléon tout de bon. métier malaisé ! il est plus commode de gagner des batailles sous le pont d'Austerlitz. cet homme d'ailleurs a un mérite réel, celui de ne pas se presser et de ne tirer ses cartouches que l'un après l'autre. il n'est pas assez usé par la paix pour se lancer dans la guerre. il ne précipitera même pas le rétablissement de l'Empire. sa veine de président n'est pas épuisée. il courra ce bord aussi loin que possible avant de changer d'amure. l'Empire doit être sa dernière et sa plus brillante métamorphose. il aurait tort d'en avancer l'heure. Larve, chrysalide ou papillon, cette vilaine chenille veut filer à loisir toutes les phases de son existence. la forme impériale sera une dernière amorce, presqu'irrésistible pour les masses. L'empereur ! - mot magique, en dépit des mystifications et des désenchantements ! c'est une ressource à ménager. Vienne l'ennui, il sera temps alors de déployer l'oriflamme et de sonner le boute-selle.

Du reste, l'Empire ou non, la démocratie n'en est pas moins malade, malade peut-être à mourir. Et par sa faute ! Elle a menti à ses promesses de bien-être et trompé l'attente du peuple. avant 48, la République apparaissait dans un lointain mirage, brillante de lumière, comme la vierge réparatrice des douleurs et des hontes. cette vierge n'a fait que de la plate débauche, et n'a plus l'air que d'une traînée stérile, en haillons.

Confusion et peur, voilà notre partie ! une vraie tour de Babel ! projets, système, prétentions, tout s'y heurte pour s'entre-détruire. à qui et à quoi se rallier dans ce pandémonium tourbillonnant ? il faut au peuple un phare fixe. il ne fait marcher qu'en ligne droite. les révolutions doivent être faite, dans les esprits avant de s'accomplir dans la rue. où en aujourd'hui l'initiation ? tout est morne et muet. la démocratie est tombée du haut de la présomption dans un abyme, ... dans un sépulcre peut-être !

Hypocondrie de prisonnier, allez-vous dire. non ! j'examine, je raisonne et je conclus. faites de même. cherchez de prévoir un dénouement. voyons, par où et par qui finira cette saturnale bonapartiste ? — par l'insurrection ? y penser seulement serait folie. contre le sentiment universel d'impuissance, résultat du dernier désastre, il y a dans la reprise des affaires une sorte de véto moral contre toute levée de boucliers. ce serait une violence faite à l'opinion et durement accueillie. — par la presse, le parlement ? — morts tous deux. — par l'armée ? — corps inerte, projectile aveugle qui reçoit l'impulsion et ne la donne pas. les boulets courent contre nous. ils ne se retourneront pas d'eux-mêmes. — j'ai beau chercher, ... point d'issue !

On se berce d'espérances vagues qui coulent comme des folles après tous les mécontentements du jour. on peut flotter ainsi de longue année sur cette mer capricieuse de l'opinion, sans jamais toucher un rivage. les salons boudent ; la rue St-Denis chuchotte ; les faubourgs sommeillent ; tout le monde baille. on jamais épigrammes, caquetages ni bâillements n'ont renversé un pouvoir. en toute chose, il faut considérer la fin. ici, où la prendre ?

Bonaparte, enfant chéri du capital, regorge d'or et le prodigue à la conquête des populations. il gagne le midi par des canaux et des chemins de fer. il a détaché des décrets en courriers pour lui préparer des relais d'enthousiasme sur toutes les routes du sud. on avait jusqu'ici toujours négligé ces contrées qui poussaient jusqu'à des velléités de séparation,

l'amertume de leur repentiment contre le Nord privilégié. Leur hostilité va se changer en reconnaissance. que de colère, calmées, de haine, éteinte, d'opinions amorties par ces grands travaux! foin de tumultes de la liberté! on se jetera, tête basse, dans la matière, et la France, reine détrônée de l'intelligence, ne sera plus qu'une chine tournant la meule et portant la cangue. Un dieu inconnu viendra-t-il nous arrêter sur cette pente? je ne sais. En attendant, nous enfonçons chaque jour dans l'opprobre, menacés d'y périr bientôt d'asphyxie. Une main homicide comprime le cerveau de la nation. qui le dégagera? pas, à coup sûr, les pamphlets de l'extérieur. leur sphère de circulation est trop bornée. — la presse étrangère? auxiliaire dangereux. Les hostilités qui ne s'inspirent pas de l'amour de la France, mais de la crainte des conquêtes, seraient pour le Bonaparte une recommandation plutôt qu'une défaveur auprès de la multitude.

Le ralliement de la démocratie me semble presqu'impossible. elle s'est affaissée dans la terreur. La défaite a dispersé sans retour cette cohue de champions attirés seulement par l'odeur de la victoire. on aime beaucoup la Préfecture, mais peu Cayenne. La déroute de état-major laisse l'armée sans chefs, ainsi nulle part une ombre de résistance. soumission absolue. s'abandonner n'est pas combattre.

L'émigration s'agite dans le vide. les catastrophes ne l'ont pas corrigée. elle boxe sur des ruines et fait avec fureur la guerre civile des coteries. c'est le sublime du ridicule. il paraît qu'à Londres on se chamaille, on se gourme pour la peau de l'ours, tandisque l'ours croque à plaisir le troupeau. joli passe-temps!

Quant aux agitations de l'extérieur, elles sont peu mon souci. La Hongrie, l'Italie, la Pologne, l'allemagne ont leur compte clair. Requiescant in pace! Kossuth et Mazzini peuvent les arroser d'eau bénite. ils ne les ressusciteront pas. Lazare n'entend pas de cette oreille. je crois au surplus qu'ils se contenteront d'exorciser à distance. Sage précaution.

Les plaisants personnages avec leurs prétentions à l'initiative!... Mazzini surtout. quel démon de jalousie et de vanité leur écorche donc

l'épiderme national? voilà des gens qui ont l'âme ravie de notre déconfiture la Révolution Européenne est ajournée aux calendes Grecques, mais la France est dans la boue. ils pleurent d'un œil, ils rient de l'autre. notre humiliation les console de tout. ils se pâment presque de joie. Nous avons lâché la bride et vidé les arçons. bravo! à eux l'héritage de l'initiative, disent-ils, et avant au galop pour faire le tour du monde. – Hourrah! qu'ils aillent, pardieu! et nous verrons de jolies culbutes. – je leur conseille, en ami, de laisser à l'écurie ce coursier-là. il est trop vif pour eux. à moins de se rompre le cou, ils ne le monteront jamais qu'en croupe de la France.

adieu, mon cher Citoyen, si vous avez des nouvelles, faites-m'en la charité à vos moments perdus, et dans l'intérêt de votre bonne humeur, conservez plus d'illusions qu'il ne m'en reste.

Belle-Île en mer – Février 1855. – La Guerre de Crimée

Dans cette funeste guerre de Crimée, les Russes jouent à qui perd gagne. Leurs défaites sont des victoires, car elles profitent à leur pionnier. Bonaparte travaille et combat pour eux. Toutes ses conquêtes, il s'en vante, sont faites au compte du despotisme. Or, le dernier mot du despotisme, ce n'est pas lui, simple accident, mais Nicolas dont il n'est que le manœuvre et le fourrier

Bonaparte affermi par une guerre à fracas, c'est la révolution détruite, la seule force anti-Russe anéantie, la France Russifiée; c'est la conquête morale de l'occident par le czar. La conquête matérielle n'est plus qu'une affaire de temps. Au contraire, que l'homme du 2 Xbre disparaisse enseveli sous un grand désastre militaire, aussitôt la Révolution dégagée déborde, s'élance et comme une marée furieuse va balayer et engloutir la Russie sous les flots amoncelés des populations Européennes.

Contre ce choc terrible que pourraient quelques provinces de plus ou de moins? Constantinople, Alexandrie, Téhéran, Calcutta, l'Asie entière ne fortifieraient pas d'un cheveu la résistance du Colosse. Loin de là Turcs, Grecs, Egyptiens, Persans, indous, esclaves soulevés, deviendraient autant de vagues de la grande inondation Révolutionnaire, livrant l'assaut à ce

rocher maudit qui écrase la poitrine du vieux continent. malheur aux Mosco-
-vites s'ils commencent par l'Asie l'asservissement du monde! Tant que l'occi-
-dent est debout, chaque contrée soumise en Orient ouvre à leurs flancs un nou-
-vel ulcère. Libérateurs avant, oppresseurs après la victoire, ils réunissent bientôt
dans l'horreur commune & leur joug, ennemis et auxiliaires, & la veille, victimes
confondus, du lendemain. La Turquie subjuguée, l'autocrate n'aurait pas de
plus dangereux adversaires que les Grecs, ses dévoués complices d'aujourd'hui. donc,
lui barrer le chemin de l'orient, c'est l'arrêter sur la pente de l'abyme. La seule
route sûre de Moscou à Constantinople passe par Paris. La conquête de l'asie
ne peut être que le corollaire de la conquête de l'Europe.

Napoléon, ce sombre Ariman, a dit sur son rocher de Ste
Hélène : « l'Europe sera République ou Cosaque ! » — « ni Cosaque, ni Répub-
-que » ! répond le Pygmée qui n'a recueilli dans l'héritage du Titan que le
crime, en y laissant la grandeur et le génie. il vaie du testament. la prophétie
immortelle, et tout en la niant il l'accomplit. il fait l'Europe Cosaque. il y tue
la liberté, le contre-poison de la Russie. il y infuse la servitude, le poison Russe.
il fabrique et façonne les esclaves pour le maître futur. il reprend l'œuvre de son
oncle qui avait largement ébauché ce travail de l'assimilation Moscovite.
quelle race mieux préparée pour le despotisme Asiatique que le peuple-machine
de Napoléon! c'est la Russie vraiment qui avait gagné la bataille d'Austerlitz.
c'est elle qui vient de triompher à Inkermann et à L'Alma. La chûte de Sé-
-bastopol ferait pour elle un immense succès, le succès de son meilleur champion.
— Sophisme !, direz-vous, jeu d'esprit ! » — mais allez donc par la pensée au
bout de cette guerre. faites-la aussi victorieuse que possible. que perdra l'au-
tocrate, voyons ? — la Crimée ? le caucase ? la Bessarabie ? la Finlande ? —
Soit ! deux ou trois millions d'âmes au plus. qu'importent ces steppes ou ces
rochers glacés qui ne sont point sa force, mais sa faiblesse ?

Sa force, c'est le principe de l'esclavage appuyé sur soixante
millions de brutes. il a tout profit réellement à se replier sur cette masse dévouée,
en évacuant de lointains et hostiles déserts qui l'éparpillent et l'épuisent. le
caucase est son chancre. double gain pour lui qu'une telle perte : sa puissance
massée par la concentration, et la victoire de son lieutenant providentiel, l'instituteur

de ses futurs sujets. La véritable armée est celle qui assure au Bonaparte le moyen et le temps de sarmatiser la France. L'armée Française de Crimée n'est au fond qu'une want-garde Russe sur la route de Paris.

La conquête marche. Cayenne inaugurant la Sibérie, la nation prosternée sous le bâton de la police, le militarisme Russe, les fonctionnaires Russes, la vénalité et la corruption Russes, le silence et la terreur Russes, le popisme et le fétichisme Russes, toutes Russe aujourd'hui dans la vieille Gaule et prépare l'installation paisible du czar Rutte. Nous n'aurons pas même l'honneur et la consolation d'une résistance Polonaise. Vienne l'heure de la putréfaction complète, le Scythe accourra à l'odeur du cadavre, n'aura qu'à souffler sur des ombres en criant « Place au maître légitime! c'est moi, l'Empereur des ténèbres. Cette terre de morts est à moi. » et le Bonaparte échangera son sceptre contre un Knout d'honneur.

Belle île en mer, 9bre 1855.

..... « quelques voix s'étaient élevées, pleurant le déclin moral de la France qui descend les pentes de la corruption Romaine. – Tibère a pris la plainte pour une injure, et ses suppôts nous accusent d'infliger à la patrie l'outrage d'une comparaison avec Rome de la décadence.

Chantres bruyants de l'ère des césars, qui donc l'a mise en scène, cette Rome impériale? qui l'a évoquée du fond de ses égoûts pour célébrer ses grandeurs et ses prospérités?

Est-ce nous, par hasard, qui avons écrit un livre tout exprès pour faire le procès à Tacite et réhabiliter Néron et Caligula? – qui chantons le proscripteur Octave et sa politique réparatrice? – qui allons ramasser aux gémonies les lambeaux de la époque césarienne et les recoudre ~~grossièrement~~ en manteau d'Empereur, pour un saltimbanque?

J'ignore si l'Empire de Vitellius et de Domitien fut un progrès sur la République des Scipions. mais je sais que nous identifier, sous prétexte du nom, avec cette République morte des excès de son patriciat, c'est une sinistre pasquinade. à vous, à vous l'héritage de l'aristocratie aussi bien que du despotisme! à vous les doubles méfaits de Rome antique et l'odieux cumulé de ses deux tyrannies! Dans cette querelle d'oppresseurs, nous ne représentons ni

les patriciens ni les prétoriens. Nous sommes leur ennemi commun, le peuple des catacombes, croissant sous leurs pas le tombeau qui doit tous les engloutir. Elle valait bien la vôtre peut-être, comme grandeur et comme majesté, cette société Romaine, pliant sous le faix de ses victoires et de son opulence, le front rayonnant de gloire et de lumière. Mais comme la vôtre, son âme était morte. L'idée nouvelle l'avait tuée.

A **Seize Cents** ans de distance, deux agonies semblables! Le sol, miné par des mains invisibles, manquant peu-à-peu sous les pieds à deux civilisations qui se sentent glisser dans l'abyme. — mêmes convulsions des mourants qui se cramponnent aux licteurs et aux bourreaux, hurlant l'invective et les imprécations!

Dans le prétoire, aujourd'hui comme alors, le pardon offert en prime par le juge à l'apostasie. les louanges prodiguées au défaillances, filles de la peur, et bientôt mères du remords et du mépris. Des femmes éperdues, redemandant à la lâcheté les objets de leur tendresse et récompensées par des couronnes de fleurs promptement changées en couronnes d'ignominie. Puis, des femmes héroïques, sourdes au cri de leurs entrailles, exhortant leurs fils au devoir et à la mort, affaillies du nom de mégères! (1)... mégères, glorieuses!

Hideux spectacle que ces bouches écumantes de blasphèmes et de calomnies contre les sectaires. — « oh! oui, maudissez les doctrines nouvelles; demain, ces trompettes de Jéricho aurons fait [redacted] pour la septième fois le tour de vos remparts, et l'apostrophe de Tertullien aura sonné le glas des deux sociétés:

« Nous sommes partout chez vous, dans vos arts, dans vos « sciences, dans votre littérature! nous remplissons vos champs et vos ateliers! « nous peuplons vos armées, vos prisons, vos bagnes. nous sommes partout, « excepté dans vos temples et dans vos palais! voilà pourquoi palais et « temples vont s'écrouler. »

(1) Dans le procès de l'insurrection des ardoisiers, à Angers, le ministère public et le président accablaient à l'envi d'éloges les femmes qui poussaient à la défaillance leurs maris accusés, et chargeaient d'outrages celles qui les encourageaient à la fermeté. « furies, mégères, étaient les plus gracieuses épithètes vomies sur ces nobles femmes.

372

Lettre à Maillard

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

Lettre de Maillard. – Barcelone, 1er Avril 1852 373

Cher citoyen, je mérite jusqu'à un certain point vos reproches. je sais combien on est avide en prison de nouvelles politiques. mais, vous comprendrez, en me lisant, les raisons qui m'excusent. c'est mon ignorance dans la langue Française qui m'inspire une certaine répugnance à écrire, bien que je vous connaisse trop d'esprit pour craindre la critique de votre part. j'essaierai pourtant de vous donner de mon mieux quelques renseignements, sans m'étendre beaucoup, attendu que sortant de prison, je ne puis vous parler que d'après l'opinion des nouveaux émigrés.

Permettez-moi d'abord de vous dire franchement ce que je pense sur ce qu'on appelle parti démocratique. je ne suis ni Français, ni Espagnol, ni Allemand. je suis cosmopolite. je ne suis ni bourgeois ni prolétaire, je suis Républicain-démocrate-socialiste, quoique ce dernier mot ait beaucoup d'élasticité. je crois donc pouvoir parler librement sans craindre d'être partial. je commencerai d'abord mes appréciations comme homme politique, puis comme militaire, afin de traiter la dernière déroute d'après les renseignements qui m'ont été donnés. En Février, qui a perdu la République? – les philosophes, les peureux, les chefs d'écoles; ces hommes qui voulaient détruire les institutions corrompues et qui reculaient devant les moyens révolutionnaires; les avocats qui croyaient qu'avec des paroles on changeait une monarchie en République; puis, ce qu'il est malheureux pour un Républicain d'avouer, les divisions qui régnaient dans notre parti. Pendant trois ans, qu'ont fait ceux qui, en face du peuple, avaient juré de le défendre et de le rendre heureux? ils ont été les tranquilles spectateurs de la constitution déchirée à chaque instant en lambeaux. au lieu de faire appel à la Nation et de défendre la constitution les armes à la main, ils ont préféré le régime parlementaire. ils ont fait de la conciliation là où il fallait des coups de fusil. le 13 juin 1849, quelques-uns se sauvèrent sans savoir pourquoi. D'autres plus rusés restèrent à leur poste. aucun ne donna le signal du combat. Enfin notre Montagne a fini par accoucher, non d'une souris, mais d'un Napoléon.

Depuis trois ans le peuple souffre, et nos chers Montagnards touchaient 25 francs par jour. Peut-être avaient-ils le désir de résister le 2 Xbre. mais il leur

manquait au cœur, du talent et surtout de la foi. Ce qui est triste à dire, ils ont été plus lâches que certains réactionnaires. Vous voyez aujourd'hui tel ou tel mo tagnard vivre tranquillement à Paris, cependant que les soldats sont en prison ou exilés, certains chefs jouissent de la plus parfaite sécurité. que voulez-vous répondre devant de pareilles énormités? Enfin la dernière marée a jeté de nouvelles discordes sur les plages étrangères. à Londres, désunion. En Belgique, désunion. En Suisse, en Espagne, désunion. C'est vraiment pitoyable à voir que cette retraite pêle-mêle. Ce à qui blâmera les autres. Ce ne sont que reproches et récriminations. vous ne voyez que découragement. parlez de reformer un corps sérieux. On vous regarde avec des yeux ébahis et on prend la fuite.

Enfin, cher citoyen, j'ai le cœur navré en traçant ces lignes. Les chefs donnent l'exemple de la discorde, et sans l'union, pas de République, pas de victoire. aujourd'hui, il est encore possible de vaincre. mais pour cela il faut un corps militaire, des chefs, et surtout de la discipline. Depuis trois ans, nous subissons le régime parlementaire. il n'a produit que du dégoût et du mépris. le peuple a besoin d'un gouvernement Révolutionnaire ferme et énergique.

Quant à moi, je n'appartiens à aucune école, à aucun homme. Je suis Républicain-révolutionnaire. Vous pouvez à peu-près, juger maintenant de mes opinions politiques. Sous l'appréciation militaire des derniers événements, deux mots suffisent. il a manqué un homme de tête et de cœur dans le midi de la France. La victoire était certaine. Les soldats, comme en février 48, attendaient qu'on s'emparât de leurs armes.

Je comptais vous envoyer le manifeste de Mazzini qui, j'en suis certain, vous aurait plu, car il renferme vos idées révolutionnaires. il m'est impossible de le retrouver. L. Blanc et consorts ont déclaré que Mazzini était un traître **j'ai donc, au nom des transportés de juin 48,** approuvé son manifeste par ma signature. Si j'avais pu vous l'envoyer, je vous aurais prié de vouloir bien y donner votre adhésion et d'appuyer celui qui appelle aux moyens salutaires pour établir la République Sociale.

Soyez indulgent, cher citoyen, car le talent épistolaire me manque. Du reste, je ne suis qu'un soldat de la démocratie. je vous demande maintenant une réponse franche et sans ménagements. ne soyez pas retenu et n'ayez pas peur de heurter mes opinions, je vous en prie. — Agréez ma sincère amitié.

Lettre à Maillard. — Belle-Île en mer, 5 juin 1852. 344

Je ne me suis point hâté de vous répondre, mon cher Citoyen, dans la crainte de vous froisser en combattant vos appréciations qui ne sont pas toujours les miennes. Mais vous insistez. Vous semblez même attribuer mon silence à des motifs de mécontentement personnel. Je ne veux pas que votre imagination fasse fausse route, et puisque vous y tenez, je vous dirai mon avis.

Nous sommes d'accord sur les moyens pratiques de révolution, et c'est le point essentiel. Mais ces moyens se déduisent de considérations théoriques, puis de jugements soit sur les hommes, soit sur les choses. Ici nous différons.

Vous imputez l'avortement de Février, — aux avocats, — aux peureux, — aux philosophes, — aux chefs d'écoles, — aux divisions intestines.

Je vous passe volontiers les avocats. Ils figuraient en nombre dans cette tourbe d'affamés qui ont dévoré la République, pour la rendre bientôt du haut et du bas, par la purge réactionnaire. Bonnes gens! ils comptaient se repaître à loisir d'une si belle proie, et dans cette espérance, ils n'ont eu garde de rien changer. Conserver pour jouir, c'était toute leur politique. On les croit, en vérité, plus bêtes qu'ils ne sont. On accuse moins leurs intentions que leur intelligence. Erreur dangereuse, qui prépare doucement les voies à un nouvel escamotage. Non! des roués de leur espèce ne se trompent pas si lourdement. S'ils n'ont pas fait de la révolution, c'est qu'il ne leur convenait pas d'en faire. Ils tenaient la queue de la poêle, ils ont voulu frire à leur tour. La bêtise a été de s'imaginer qu'ils friraient long-temps. Mon dieu, oui! c'est la folie de tous les pouvoirs de se croire éternels.

Va donc pour les avocats; je vous les livre. Mais rayez du catalogue des coupables: 1°, les peureux. — Personne n'a eu peur en Février, si ce n'est de manquer sa part de la curée. — 2°, les philosophes. Poveretti! ils sont bien innocents de nos désastres. Et d'ailleurs n'est-ce pas aujourd'hui plus que jamais le cas d'être philosophe? — 3°, les chefs d'écoles. Ici, nous touchons la corde sensible, la grande hypocrisie de la faction des intrigants. Qu'est-ce donc en définitive que ces chefs d'écoles tant lapidés? Les auteurs ou du moins les champions des théories qui visent à reconstituer le monde sur les bases de la justice et de l'égalité, en un mot, les pères du socialisme. Pourquoi leur jeter aussi votre pierre? N'êtes-vous point socialiste? Leurs divergences, prétextes de si amers reproches, n'empêchent point l'accord sur les questions capitales. Même but, mêmes mobiles. Cela suffit.

Le socialisme, malgré ses variantes, a saisi les masses au cœur. Il est devenu leur foi, leur espérance, leur flambeau. Elles ne s'agitent, ne s'embrasent qu'au souffle de ses doctrines. Oui, ces théoriciens tant maudits sont, en fin de compte, les vrais, les seuls révolutionnaires, comme apôtres de l'idée qui déchaîne les tempêtes. Socialisme et Révolution sont synonimes. Détruire l'un, c'est anéantir l'autre. Supprimez le socialisme, la flamme populaire s'éteint, le silence et les ténèbres se font par toute l'Europe et la pierre sépulcrale du passé se referme sur nos têtes. Vous déplorez les divisions. – Si par là vous entendez les haines personnelles, les jalousies, les rivalités, avec vous je leur dis anathème. Elles sont une honte et un fléau, – mais notez bien, – un fléau de tous les temps et de tous les pays. Croyez-vous cette plaie spécialement Républicaine ? non. Tous les partis en souffrent. Nos adversaires ont aussi leurs querelles, moins bruyantes mais plus envenimées peut-être que les nôtres. Résignons-nous donc à ces infirmités de la nature humaine, infirmités éternelles et incurables. C'est à prendre ou à laisser. Voulez-vous changer notre espèce ? Contre un mal de nature l'emportement ferait de la puérilité, sinon de la sottise. Le prophète Jérémie lui-même n'a jamais entamé de lamentations sur ce chapitre. Il faut accepter l'homme tel qu'il est ou ne pas se mêler de politique. Ses passions forment précisément le grand obstacle. Le problème est de surmonter cet obstacle, puisqu'on ne saurait le supprimer. Les écueils sont à la fois le péril et le mérite des navigations.

Quant aux disputes d'écoles, je vous en abandonne de grand cœur le côté ridicule. Chacune d'elles s'estime la vérité absolue et invective les autres. Rien de ces pugilats burlesques, vous la Galerie. Mais ne condamnez pas en elles-mêmes les dissidences fort utiles. Ces diversités de vues qu'on juge un malheur et un scandale sont au contraire un précieux enseignement. Chaque nuance a sa mission à remplir, son rôle à jouer dans le drame révolutionnaire. Génie de la multiplicité et de l'antagonisme des systèmes, c'est oublier que la lumière jaillit de la discussion. En somme, ces polémiques, l'une des plus vives forces de la cause Républicaine, constituent notre supériorité sur les partis adverses, frappés d'immobilisme et pétrifiés dans leurs vieilles formes immuables. Il ne reste chez eux que des compétitions ; il y a chez nous des controverses, c'est-à-dire des luttes d'idées. Seuls donc

nous avons l'âme et la vie. les autres sont des cadavres. Blaigue-vous maintenant de vivre en chair et en os, au lieu d'être couché, Statue de pierre, sur un tombeau.

Vous êtes, dites-vous, Républicain-Révolutionnaire. — Eh! voilà justement le titre dont s'affublent les hommes qui ont perdu la Révolution et la République. ils le prennent, ce titre, par opposition à celui de Socialiste qu'ils proscrivent aujourd'hui, dont ils se paraient hier avec ostentation. le temps n'est pas loin où ces mêmes hommes se posaient en champions du Socialisme, parcequ'ils le croyaient à la veille du triomphe. le Socialisme a été vaincu. on le renie dans sa défaite, on le conspue, on l'outrage. Ledru-Rollin lui dit: « Vaca », et l'accuse de tous les malheurs d'Israël. mensonge et palinodie.

Vous ajoutez: « je ne suis ni bourgeois, ni prolétaire; je suis Républicain-Démocrate. » Encore un mot en caoutchouc celui-là, Démocrate. tout le monde se dit Démocrate, surtout les aristocrates. Mr Guizot, Mr Bonaparte sont des Démocrates. je devine bien votre opinion, c'est la bonne. seulement vous empruntez une fausse étiquette au vocabulaire des intrigants. ces messieurs se complaisent dans le vague qui fait leur compte. la définition est leur cauchemar. ils ont horreur des points sur les i. — Bourgeois, prolétaire, voilà des termes qui ont un sens précis, qui emportent une idée nette. vite, il faut les proscrire pour rester dans le brouillard.

Nous voulons nous, la lumière, je pense. Eh! bien, est-il vrai, oui ou non, qu'il existe une certaine classe, moins facile sans doute à définir et à délimiter que le clergé ou la noblesse, mais néanmoins très-distincte et reconnaissable pour tous à ce nom, classe bourgeoise? vous ne le nierez pas. Rentiers, propriétaires, financiers, commerçants, industriels, fonctionnaires, gens de loi, fournissent la presque totalité de son personnel qui vit de l'exploitation des travailleurs. j'en excepte, et pour cause, les professions dites libérales, nos auxiliaires bon gré mal gré, savants, artistes, littérateurs, médecins, &c, qui nonobstant une apparence bourgeoise, ne doivent rien qu'à leur travail et constituent le prolétariat de l'intelligence, état-major, avant-garde et réserve du prolétariat des ateliers.

Or, qu'a-t-on vu depuis soixante-dix ans? la bourgeoisie, armée des deux grandes forces sociales, l'instruction et la richesse, renverse par le bras populaire la noblesse et le clergé, puissances vermoulues et s'empare du pouvoir. de ce moment, elle la déclare son patrimoine, et pour la conserver tout lui semble légitime, comme tout lui a paru juste pour la conquérir. l'insurrection

à son profit, c'était le plus saint de devoirs ; contre elle, c'était la révolte. Elle appelait liberté son despotisme, et anarchie la liberté générale. À peine assise sur le trône de ses lâches, son premier, son unique soin est de remuer le peuple, compagnon, veux dire instrument et bientôt victime de son triomphe. Le vieux régime n'a pas fini de tomber que la guerre s'allume entre les deux alliés victorieux. Le prolétaires continuent le combattre pour le droit commun. La classe moyenne se barricade dans son usurpation. Après avoir terrassé le patriciat par les masses, elle refoule les masses à l'aide du patriciat, tour-à-tour impie et dévote, libérale et absolutiste, blanche, bleue ou rouge, suivant la spéculation du jour, sans principes, sans foi ni conscience, sans entrailles, arborant toutes les cocardes, exploitant toutes les doctrines, retournant en 24 heures son habit et son langage et proclamant avec cynisme son intérêt particulier la loi morale suprême de l'humanité.

Travailler, souffrir, combattre et mourir pour les nouveaux maîtres, c'est le devoir qu'elle impose à la plèbe par la mitraille, le bagne et la guillotine. Avant d'effronterie et d'ingratitude soulève les opprimés. ils commencent la lutte contre cette aristocratie de parvenus, et depuis 89, la lutte se poursuit sans relâche, toujours semblable, toujours nouvelle.

Qui lit notre première Révolution, lit l'histoire du jour. Les événements peuvent différer, le fond est identique. mêmes passions, mêmes intérêts, même langage. Les hommes d'alors revivent aujourd'hui. nos soi-disant montagnards sont des caricatures de la Gironde. Comme elle, ils se prétendent Démocrates, Républicains, révolutionnaires, que sais-je ? comme elle, ils répètent : Liberté, Égalité, Fraternité, - adoptent les emblèmes populaires, prennent le cri de ralliement populaire. Mensonge et ruse pour tromper les multitudes, crédules aux mots et aux grimaces. Qu'est-ce que la Révolution ? Le changement radical de l'ordre actuel, la Destruction du joug bourgeois, l'émancipation complète du peuple, l'avènement de l'égalité. Est-ce là, par hasard, le programme des soi-disant Républicains Révolutionnaires ? Que Février réponde. - ils n'ont pas su faire, direz-vous. Pardon ils n'ont pas voulu, ne veulent pas, ne voudront jamais. ils se moquent de nous. Leur mot, c'est la curée, leur évangile : « ôte-toi de là que je m'y mette. » ils jetteront bien hors quelques fonctionnaires ; mais respect inviolable aux fonctions ! y toucher serait démolir leur héritage..., héritage d'un jour que le lendemain rendra aux propriétaires de la veille. Car le même ordre social ramène fatalement les mêmes maîtres. Un pouvoir

ne porte que des pommes.

Rêvons-nous donc l'extermination de la bourgeois ? Pas le moins du monde. Ce serait un suicide. La bourgeoisie renferme une minorité d'élite, zélatrice opiniâtre du progrès, phalange indestructible, l'âme et l'essence de la Révolution. C'est de ce foyer toujours incandescent que les idées rénovatrices jaillissent en gerbes de flammes sur les populations. Qui a planté le drapeau du Prolétariat ? Qui le relève après ses Défaites ? Quels sont les promulgateurs, les apôtres des doctrines égalitaires ? Qui mène le peuple au combat contre la bourgeoisie ? des bourgeois. Sans cette réserve, infatigable à rallier les masses dans leurs déroutes, elles se seraient depuis long-temps affaissées dans la servitude. Par sa fermeté, par sa constance, ce bataillon sacré les sauve du découragement. il se recrute sans cesse de travailleurs formés à son école et qui deviennent à leur tour têtes de colonne. il conduira la France à la conquête de l'égalité.

Or, quelle devise porte sa bannière ? — Démocratie ? — non, Prolétariat. l'armée en effet est prolétaire, si la plupart des chefs ne le sont pas. Doctrines, intérêts, passions, tout y est plébéien, et c'est vainement que l'astucieux mot d'ordre « ni prolétaire, ni bourgeois » s'efforce de trouver un argument dans le concours de cette minorité généreuse. Le sophisme est trop grossier. la présence de quelques habits ne change pas le camp des blouses. manque-t-il de blouses à la solde des habits ? malgré ces mélanges, c'est bien un duel entre la bourgeoisie et le peuple, entre le revenu et le salaire, entre le capital et le travail. On a vu des prêtres et des nobles révolutionnaires. Faut-il en conclure que la Révolution n'était pas dirigée contre le clergé et la noblesse ?

La cupidité, l'ambition placent leur enjeu sur ce mot d'ordre équivoque. Combien d'intrigants en effet accourent, le bonnet rouge sur l'oreille, chercher fortune dans les bagages de l'armée populaire ! Et ce n'est pas besogne facile de distinguer des alliés fidèles des chevaliers d'aventure. ils mènent plus grand bruit que personne. il n'y a pas de zèle à la hauteur de leur turbulence. Vienne l'assaut donné au pouvoir, à peine la brèche forcée, ils se faufilent les premiers dans la place, s'en emparent, s'y cantonnent et retournent les canons contre le peuple qui perd la tête en se voyant mitraillé par ses propres généraux. Voilà plus d'un demi-siècle que cette pièce se joue sur notre scène politique. assez de reprises. il est temps de la rayer du rôle.

« Je ne suis, dites-vous encore, ni Français, ni Espagnol, ni allemand, je « suis cosmopolite. » — à la bonne heure ! Mais gare la mystification ! Savez-vous à qui

s'adresse l'hommage de votre cosmopolitisme : Pieusement au personnage le moins cosmopolite, le plus égoïstement national de l'Europe, à Mazzini. Cet homme n'a que deux passions, l'amour de l'Italie, la haine de la France. Reconstituer par nous la péninsule italienne en puissance de premier ordre, lui créer un budget, une armée permanente, une marine militaire, tout le bagage gouvernemental de l'époque, user enfin de notre pays comme d'un instrument, pour ressusciter le sien, et l'œuvre accomplie, briser l'instrument, tel est son double rêve. il exploite dans ce but l'enthousiasme chevaleresque des Français pour l'émancipation du genre humain, tout en n'y voyant qu'une impertinence de notre vanité. Soyons Don Quichottes, je le veux bien, mais pas jusqu'aux coups de trique. Or, sans un peu de gourdin, notre mission ne lui paraitrait pas complète.

Le Désastre de Décembre a fait tressaillir de bonheur toutes les fibres de sa haine. il y a vu la fin de la prééminence sociale volée à son pays. Aux yeux de Mazzini, l'italie est de droit divin la reine du monde. mais une autre tête a usurpé sa couronne. indé ira! de là d'implacables rancunes. Pourtant, quand on s'appelle Rome et qu'on a le malheur, depuis douze cents ans, d'être le foyer d'infection de l'humanité, un peu de modestie et même de remords ne messiérait point. On ne nous pardonne pas l'expédition-Oudinot, comme si les Démocrates Français ne s'étaient pas jetés en Curtius dans le gouffre, pour épargner cette honte aux deux Républiques. Et après tout, on redoit peut-être un cierge à ces soldats Voltairiens qui débarbouillent toujours un peu la Canaille Romaine de sa crasse Catholique.

Non! il n'y a plus de peuple-Roi! mais il y a une nation libératrice, objet de jalousie et d'ingratitude, dont la supériorité offusque, et dont on a salué avec transport, dans les derniers événements, l'éclipse et la déchéance. c'est le coup de pied de l'âne cette homélie de Mazzini. Comme il distille le fiel dans nos blessures! la joie perce à travers ses hypocrites doléances. La Cause Démocratique succombe. Qu'importe, puisque le peuple détesté reste enseveli sous ses ruines.

Grande victoire en effet et sur le socialisme et sur la France! l'une meurtrie, sanglante, trainée dans la fange, l'autre rejeté dans le néant. il l'espérait du moins. illusion! Le socialisme a la vie dure. il brave son aversion et ne justifiera que ses craintes. Que Mazzini ameute contre nos doctrines les colères et les mépris de l'Europe. il en sera pour ses diatribes.

Le socialisme coupable de la défaite de Décembre! - Pitié! - C'est Cabet-Proudhon qui ont fait perdre la bataille! C'est la faute de Louis Blanc et de Pierre

leroux, si dans vingt départements, des milliers d'hommes armés ont fui devant le fusil d'un soldat ou le tricorne d'un gendarme ! Mazzini croit-il parler à des Crétins ? Ses clameurs ne donneront pas le change. Ce sont les meneurs politiques qui ont manqué à leurs mission. Le Socialisme a rempli la sienne. il a soulevé les populations et les leur a mises dans la main. ils n'ont su qu'en faire. Est-ce sa faute ? voudrait-on le rendre responsable de leur couardise et de leur incapacité ? s'il s'était présenté un général, lui aurait-on demandé son passeport socialiste ? Cavaignac lui-même eût été suivi.

Mais où étaient-ils les généraux à cette heure suprême ? oh ! ils ne se disputaient pas le commandement ce jour-là. Partout les masses en armes, nulle part des chefs pour les organiser, les conduire et changer ces cohues en légions. que faisaient donc nos illustres pendant les douze mortels jours de la lutte ? pourquoi ne sont-ils pas accourus sur le champ-de-bataille, jeter dans la balance le poids de leur nom et de leur popularité ? leur présence aurait pu rallier ces bandes sans direction, raffermir les courages, démoraliser l'ennemi et emporter le succès. Mais quoi ! leur grandeur les attachait au rivage. ces messieurs attendaient majestueusement que le peuple vînt déposer à leurs pieds la victoire et les faisceaux.

D'avance, hélas ! tout était perdu. le mouvement de décembre a échoué par des raisons purement militaires. quand il a fallu combattre, chefs et soldats se sont évanouis. On n'a vu partout que faiblesse, inepties, impuissance. les écoles et les systèmes n'ont rien à leur charge dans ce désastre.

" Au contraire ! crie Mazzini. toute la faute est aux écoles. cette " pusillanimité de l'insurrection n'est imputable qu'au matérialisme socialiste, à la " prédominance des appétits sensuels, théorie avilissante et démoralisatrice qui empoisonne " les sources même de la démocratie. comment la doctrine de l'intérêt enseignerait-elle " le sacrifice et la religion de l'estomach le mépris de la mort ? anathème sur ces prédications fangeuses qui gangrènent les âmes et ne peuvent engendrer que trepitudes ! " on a semé l'égoïsme, on récolte la lâcheté. "

Que signifient ce pathos de sacristain, ces injures de ventre plein à ventres vides ? Mr Mazzini a la digestion spiritualiste. c'est après son dîner qu'il va dire aux serfs de l'usine et de la glèbe : " Si de ces luttes ignobles pour un morceau " de pain ! " — Ce morceau de pain c'est l'existence de leur famille. ignorez-vous qu'un sou de plus ou de moins est souvent une question de vie ou de mort pour le travailleur ? Entre cinq jours de prison et cinq jours de diète, je serais curieux de connaître votre choix, vaporeux chevalier de l'idéal.

Le pire esclavage, c'est la misère. allez donc parler de liberté aux malheu-
-reux

dont la faim tord les entrailles ? ils vous répondront : « La liberté, c'est du pain su
la planche ! » — Ont-ils tort ? non ! le bien-être seul affranchit. Sans bien-être
d'ailleurs, point d'instruction, et sans instruction point de liberté, point de peuple, ni
même d'êtres humains. Des troupeaux de brutes sous le sabre et le goupillon.

Le socialisme prêche l'affranchissement par le bien-être. S'adressant à
es opprimés chargés de fers sous des habits d'hommes libres, il leur déchiffre l'énigm
leur servage et met à nu la chaîne cachée qui creuse un sillon dans leur chair
au nom du droit, il les convie au partage égal des charges et des bénéfices, ... et voilà
ce qu'on appelle avec horreur la révolte des appétits.

Certes, l'intérêt d'un seul n'est rien. mais celui d'un peuple devient
déjà un principe, et celui de l'humanité est une religion. Les principes ne sont
que la formule des intérêts. appel à la liberté, appel à l'égoïsme. Car la liberté est
une jouissance et la servitude une douleur. Les masses ne s'ébranlent jamais qu'au nom
d'un intérêt. — « Blasphème ! » crie Tartuffe. « Et les croisades, ce sublime idéal ! » —
Les croisés combattaient pour la vie éternelle, le plus féroce des intérêts, le plus
insatiable des appétits.

Appétit ou idéal du reste, celui-là est mort par bonheur : il est
passé le temps où les peuples, affollés de chimères, se levaient à la voix d'un prêtre
pour égorger leurs semblables, en l'honneur de Dieu et de la Madone. On n'entraînera
plus les multitudes avec de la métaphysique et des miracles. Que Mazzini regrette
une monnaie si commode, rien de plus simple. Que lui importent la plèbe et ses son
frances et leur allègement ! Ce qu'il faut à ses projets, c'est de la chair à bataille, des levier
mertes des animaux à deux pieds sans cervelle. Aussi raille-t-il les discoureurs. Les harar
gues le crispent. Etrange phénomène ! qu'est-il donc lui-même qu'un pédant bavard,
dont l'Europe est condamnée à subir, par inondations périodiques, les pâteuses mercurial
et les prospectus filandreux ? On est gavé de ses encycliques jusqu'aux nausées. Voyez-
vous ce grand lama qui du haut de sa divinité, cite l'univers entier aux pieds de son
tribunal, régente les deux hémisphères, tranche, ordonne, dogmatise, rend des arrêts
et des oracles, cingle de sa férule les doigts de la démocratie et débite pompeusement son
arviétan en style-charabia !

Ô puissance du charlatanisme ! Personne n'ose lever les yeux sur ce
terrible Rhadamante. Personne n'ose raconter aux badauds comment ce pourvoyeur de
potences Autrichiennes a, depuis trente ans, envoyé à la mort des centaines de victimes,
froidement sacrifiées dans des entreprises impossibles, et comment lui, l'auteur de tant

d'hécatombes, enfermé dans son fromage de Hollande, n'a jamais mis au feu ni un poil de sa tête, ni une heure de sa liberté. Ne le lassera-t-on jamais de cette arrogante dictature?

Me comparer à Mazzini! miséricorde! qu'y a-t-il de commun entre nous? seraient-ce mes dix-huit ans de cachot et toute sa vie de grand soleil? la guerre, où je paie de ma personne, où il n'a jamais payé que de celle des autres? et nos idées!... si toutefois Mazzini a des idées... c'est le jour et la nuit. il hait la France, il la voudrait voir morte sur le cadavre du socialisme. j'aime l'Italie, je la souhaite heureuse et puissante à l'ombre de l'égalité, guérie surtout de son chancre catholique. Mais, en conscience, que nous fait, à nous, l'indépendance italienne sous un régime bourgeois? Egalitaires cosmopolites, faut-il nous sacrifier pour une nationalité étroite, hostile à notre patrie et à nos principes? irons-nous, au prix de notre sang, installer au delà des alpes l'exploitation qui nous met en deçà les armes à la main?

je ne calomnie pas Mazzini. lisez les monitoires. qu'est-ce? banalités, boursouflures, argot mystique... Dieu,... la foi,... le ciel,... que sais-je? une puanteur de christianisme. Oh! ces cantiques-là n'ameuteront plus la foule sur notre sol. les phrases creuses ont cessé d'y avoir cours. on les laisse ronfler, sans plus s'en soucier que d'une toupie d'allemagne. le cri de nos campagnes est simple et clair: « à bas les riches! » à ce cri de jacques Bonhomme, Mazzini le signe d'épouvante.

souvenez-vous que la France devance de bien loin le reste de l'Europe et que le mot « révolution » n'a pas du tout le même sens dans notre bouche et dans celle des autres peuples. Quelques-uns, les Polonais, les Hongrois, ne sont que des aristocrates en lutte pour reprendre leur indépendance perdue par leurs propres fautes. Opprimés, leur cause est juste. donnons-lui nos sympathies, un coup d'épaule même au besoin, mais sous toutes réserves, n'oubliant pas qu'ils nous prendraient, à l'occasion, pour nos doctrines.

Les plus avancés en sont à la guerre contre les nobles et les prêtres. Chez nous, Clergé, noblesse sont morts ou du moins perdus au sein de la Bourgeoisie, et font cause commune avec elle contre le Prolétariat. leur

coalition a facilité la victoire au Bonaparte en décembre. On prétend que ces auxiliaires se retournent maintenant contre lui. je l'ignore et j'en doute. En tout cas, ce n'est pas pour entrer dans nos rangs, et si cela était, malheur à nous! De tels alliés seraient les pires ennemis. Pour vaincre et surtout pour conserver la victoire, le Socialisme doit rester lui-même et fuir les alliances suspectes. Tout seul il est assez fort et il ne sera fort que tout seul.

je sais que les Chefs d'école ont en général la fibre pacifique. Hommes de Cabinet, ils se trouvent dépaysés dans le tumulte des armes. qu'importe? ils répugnent, sans lui nuire, à la politique d'action. On leur prend leurs idées et on leur laisse leur tempérament. Quant au Socialisme militant, il est la Révolution même. Sans engouement d'église ni de secte, il est éclectique et emprunte à tous les systèmes les moyens d'accomplir sa mission, le triomphe de l'égalité. Sous ses enseignes marchent le peuple, ouvriers, paysans, tous les patriotes dévoués, mais non les prétendus Montagnards qui s'intitulent Républicains-révolutionnaires-démocrates, ce qui veut dire simplement: anti-Socialistes. Ces néo-Girondins ont donné leur mesure depuis quatre ans. on fait ce qu'ils veulent.... mandats législatifs, préfectures, hermine, graine d'épinards,... s'émarger surtout, émarger. S'ils parvenaient à rééditer leur mystification de Février tout serait bien perdu cette fois. Henri cinq et la Rente à Paris, la liberté anéantie, l'amérique seul refuge des Républicains survivants, tel serait le bilan de leur nouvelle faillite.

Mais, à la prochaine bourrasque, je l'espère, c'est le peuple qui escamotera les escamoteurs. ils s'en doutent bien et ils tremblent. la peur, voilà dès long-temps le mobile et la clé de leur conduite. Montagne et prêtre jurent dans une sainte terreur de la <u>canaille</u>. la perspective d'une révolution par elle a toujours donné la chair de poule. au 31 Mai, leur attitude se définit en deux mots: « lâcheté, perfidie. » - que voulez-vous? ils se sentaient entre l'enclume et le marteau. noyés dans la défaite, noyés dans la victoire. déportés ou débordés, charybde et scylla. leur manœuvre a été admirable pour esquiver le naufrage et garder les 25 francs. elle a réussi. répit bien court. le boulevard les attendait à quatre pas. ils y ont piqué une tête. qu'ils y restent. - Amen et Adieu.

Lettre de Maillard. — Barcelone, 1er avril 1852

Cher citoyen, je mérite jusqu'à un certain point vos reproches. mais, en me lisant, vous comprendrez les raisons qui m'excusent. je sors de prison et je connais l'avidité qu'on y a pour les nouvelles politiques. mais mon ignorance dans la langue française m'oblige d'abréger mes lettres. je vous connais trop d'esprit pour craindre la critique de votre part. j'éprouve cependant une certaine répugnance à m'étendre longuement sur la situation de la France. sortant de prison, je ne pourrais vous parler que d'après l'opinion des nouveaux émigrés. Enfin, sans m'étendre beaucoup, je vous donnerai de mon mieux quelques renseignements.

Permettez-moi d'abord de vous dire franchement ce que je pense sur ce qu'on appelle parti démocratique. je ne suis ni Français, ni Espagnol, ni Allemand. je suis cosmopolite. je ne suis ni bourgeois, ni prolétaire, je suis Républicain-démocrate-socialiste, quoique ce dernier mot ait beaucoup d'élasticité. je crois donc pouvoir parler librement, sans craindre d'être partial. je commencerai d'abord mes appréciations comme homme politique, puis comme militaire, afin de traiter la dernière déroute d'après les renseignements qui m'ont été donnés.

En février, qui a perdu la République? — les philosophes, les peureux, les chefs d'écoles, ces hommes qui voulaient détruire les institutions corrompues et qui reculaient devant les moyens révolutionnaires; les avocats qui croyaient qu'avec des paroles on changeait une monarchie en République; puis, ce qu'il est malheureux pour un Républicain d'avouer, les divisions qui régnaient dans notre parti. Pendant trois ans, qu'ont fait ceux qui, en face du peuple, avaient juré de le défendre et de le rendre heureux? ils ont été les tranquilles spectateurs de la constitution déchirée à chaque instant en lambeaux. au lieu de faire appel à la nation et de défendre la constitution en main à la main, ils ont préféré le régime parlementaire. ils ont fait de la conciliation là où il fallait des coups de fusil. le 13 juin 1849, quelques-uns se sauvèrent, sans savoir pourquoi. d'autres, plus rusés restèrent à leur poste. aucun ne donna le signal du combat. Enfin, notre Montagne a fini par accoucher non d'une souris, mais d'un Napoléon.

Depuis trois ans le peuple souffre et nos chers Montagnards touchaient 25 francs par jour. Peut-être avaient-ils le désir de résister le 2 Xbre. mais il leur manquait du cœur, du talent et surtout de la foi. ce qui est plus triste à dire, ils ont été plus lâches que certains réactionnaires. vous voyez aujourd'hui tel ou tel montagnard vivre tranquillement à Paris, et pendant que les soldats sont en prison ou exilés certains chefs jouissent de la plus parfaite sécurité. que voulez-vous répondre devant de pareilles énormités? Enfin la dernière marée a jeté de nouvelles discordes sur les plages étrangères. — à Londres, désunion. — En Belgique, désunion. — En Suisse, en Espagne, désunion. — c'est vraiment pitoyable à voir que cette retraite pêle-mêle. c'est à qui blâmera les autres. ce ne sont que reproches et récriminations. vous ne voyez qu'hésitation et découragement. parlez de reformer un corps sérieux et militant. on vous regarde avec des yeux ébahis et l'on prend la fuite.

Enfin cher citoyen, je me sens le cœur navré de douleur en traçant ces lignes. les chefs donnent l'exemple de la discorde, et sans l'union, pas de République, pas de victoire. aujourd'hui il est encore possible de vaincre. mais pour cela il faut un corps militaire, des chefs et surtout de la discipline. Depuis trois ans, nous subissons le régime parlementaire. il n'a produit que du dégoût et du mépris. le peuple a besoin d'un gouvernement révolutionnaire ferme et énergique.

Quant à moi, cher citoyen, je n'appartiens à aucune école à aucun homme. je suis Républicain-révolutionnaire. vous pouvez à peu-près juger maintenant de mes opinions politiques. sur l'appréciation militaire des derniers événements, je vous la donnerai en deux mots. il a manqué un homme de cœur et de tête dans le midi de la France. la victoire était certaine. car les soldats, comme en février 48 attendaient qu'on s'emparât de leurs armes.

Je comptais vous envoyer le manifeste de Mazzini qui, j'en suis certain, vous aurait plu, car il renferme vos idées révolutionnaires. il m'est impossible de le retrouver. L. Blanc et consorts ont déclaré que Mazzini était un traître. j'ai donc au nom des transportés de juin 48, approuvé son manifeste par ma signature. si j'avais pu vous l'envoyer, je vous aurais prié de vouloir bien l'apprécier et d'appuyer celui qui appelle aux moyens salutaires pour établir la République sociale.

Soyez indulgent, cher citoyen, car le talent épistolaire me manque. du reste, je ne suis qu'un soldat de la démocratie. je vous demande maintenant une réponse franche et sans ménagement. ne soyez pas restreint et n'ayez pas peur de heurter mes opinions, je vous en prie. — agréez ma sincère amitié.

Belle-Ile en mer, 5 juin 1892. — Lettre à Malatesta.

Je n'ai point hâté de me fuis pour répondre, mon cher Citoyen, dans la crainte de vous fâcher en combattant vos appréciations qui ne sont pas toujours les miennes. Mais vous insistez. Vous semblez même attribuer mon silence à des motifs de mécontentement personnel. Je ne veux pas que votre imagination fasse fausse route, et puisque vous y tenez, je vous dirai mon avis.

Nous sommes d'accord sur les moyens pratiques de révolution, et c'est le point essentiel. Mais ces moyens se déduisent de considérations théoriques, puis les jugements sont sur les hommes, soit sur les choses. Ici nous différons.

Vous imputez l'avortement de Février — aux avocats, — aux peureux, aux philosophes, — aux chefs d'écoles, — aux divisions intestines.

Je vous passe volontiers les avocats. Ils figuraient en nombre dans cette tourbe d'affamés qui ont dévoré la République, pour la rendre bientôt du haut et du bas, par la purge réactionnaire. Bonnes gens! Ils comptaient se repaître à loisir d'une si belle proie, et dans cette espérance, ils n'ont eu garde de rien changer. Conserver pour jouir, c'était toute leur politique. On les croit engagés, plus bêtes qu'ils ne sont. On accuse moins leurs intentions que leur intelligence, erreur dangereuse qui prépare doucement les voies à un nouvel escamotage. Non, les roués de leur espèce ne se trompent pas si lourdement. S'ils n'ont pas fait la révolution, c'est qu'il ne leur convenait pas d'en faire. Ils tenaient la queue de la poêle. Ils ont voulu faire à leur tour. La bêtise a été de s'imaginer qu'ils feraient long-temps. (mon dieu, oui) C'est la folie de tous les pouvoirs de se croire éternels.

Va donc pour les avocats. Je vous les livre. Mais rayez du catalogue des coupables: 1°, les peureux. — Personne n'a eu peur en Février, si ce n'est le manque à part de la curée. — 2°, les Philosophes. Ouverretti! ils sont bien innocents de mon sort, l'autre; et d'ailleurs n'est-ce pas aujourd'hui plus que jamais le cas d'être philosophe 3°, les chefs d'écoles. Ici, nous touchons la corde sensible, la grande supercherie de la faction des intrigants. qu'est-ce donc en définitive que ces chefs d'écoles tant lapidés? Les auteurs ou du moins les champions de théories qui visent à reconstituer le monde sur les bases de la justice et de l'égalité, en un mot les pères du Socialisme. Pourquoi leur jeter (aussi votre) pierre? N'êtes-vous point socialiste vous-même? Leurs divergences, prétextes de si amers reproches, n'empêchent pas l'accord sur les questions capitales. même but, mêmes mobiles. cela suffit.

Le socialisme, malgré ses variantes, a saisi les masses au cœur. il est devenu leur foi, leur espérance, leur flambeau. Elles ne s'agitent, ne s'embrasent qu'au souffle de ses doctrines. Oui, ces théoriciens tant maudits sont, en fin de compte, les premiers, les seuls révolutionnaires, comme apôtres de l'idée qui déchaine les tempêtes. Socialisme et Révolution sont synonimes. Détruire l'un, c'est anéantir l'autre. Supprimez le Socialisme, la flamme populaire s'éteint, le silence et les ténèbres se font par toute l'Europe, et la pierre sépulcrale du passé se referme sur nos têtes.

Vous déplorez les divisions. - Si par là vous entendez les haines personnelles, les jalousies, les rivalités, avec vous je leur dis anathème. Elles sont une honte et un fléau, mais notez bien, un fléau de tous les temps et de tous les pays. Croyez-vous cette plaie spécialement républicaine? non; tous les partis en souffrent. nos adversaires ont aussi leurs querelles, moins bruyantes mais plus envenimées peut-être que les nôtres. Résignons-nous donc à ces infirmités de l'âme, infirmités éternelles et incurables. c'est à prendre ou à laisser. pensez-vous changer notre espèce? ~~[illegible]~~ Contre un mal de nature l'emportement serait de la puérilité, sinon de la sottise. Le prophète Jérémie lui-même n'a jamais entamé de lamentations sur ce chapitre. il faut accepter l'homme tel qu'il est ou ne pas se mêler de politique. Ses passions forment précisément le grand obstacle (et obstacle). puisqu'on ne saurait le supprimer, le problème est de le surmonter. Ce, écueils sont à la fois le péril et le mérite des navigations.

Quant aux discutes d'écoles, je vous en abandonne de grand cœur le côté ridicule. ~~[illegible]~~ chacune d'elles s'estime la vérité absolue et invective les autres. Riez de ces pugilats burlesques, vous, la Galerie - mais ne condamnez pas en elles-mêmes des dissidences fort utiles. Ces diversités de vue qu'on juge un malheur et un scandale, sont au contraire un précieux enseignement. Chaque nuance a sa mission à remplir, son rôle à jouer dans le drame révolutionnaire. génie de la multiplicité et de l'antagonisme des systèmes, c'est oublier que la lumière jaillit de la discussion. En somme, ces polémiques,

l'une des plus vives forces de la cause républicaine, constituent notre supériorité sur les partis adverses, frappés d'immobilisme et pétrifiés dans leurs vieilles formes immuables. il ne reste chez eux que des compétitions; il y a chez nous des controverses c'est-à-dire des luttes d'idées. seuls donc, nous avons l'âme et la vie. les autres sont les cadavres. Plaignez-vous maintenant de vivre en chair et en os, au lieu d'être couché, statue de pierre, sur un tombeau.

Vous êtes, dites-vous, Républicain-révolutionnaire. - Eh! voilà justement le titre dont s'affublent les hommes qui ont perdu la révolution et la République: ils le prennent ce titre, par opposition à celui de Socialiste qu'ils proscrivent aujourd'hui, dont ils se paraient hier avec ostentation. Le temps n'est pas loin où ces mêmes hommes se posaient en champion du Socialisme parcequ'ils le croyaient à la veille du triomphe. Le Socialisme a été vaincu. On le renie dans sa défaite, on le conspue, on l'outrage. Ledru-Rollin lui dit: Raca, et l'accuse de tous les malheurs d'Israël mensonge et palinodie!

Vous ajoutez: « je ne suis ni bourgeois, ni prolétaire; je suis Républicain-Démocrate. » Encore un mot en caoutchouc celui-là, Démocrate: tout le monde se dit Démocrate, surtout les aristocrates. Mr Guizot, Mr Bonaparte sont des démocrates. je devine bien votre opinion; c'est la bonne. seulement vous empruntez une fausse étiquette au vocabulaire des intrigants. Ces Messieurs se plaisent dans le vague qui fait leur compte. La définition est leur cauchemar. ils ont horreur des points sur les i. - Bourgeois, Prolétaire, voilà des termes qui ont un sens précis, qui emportent une idée nette. vite, il faut les proscrire pour rester dans le brouillard.

Nous voulons la lumière nous, je pense. Eh! bien, est-il vrai, oui ou non, qu'il existe une certaine classe, moins facile sans doute à définir et à délimiter que le clergé ou la noblesse, mais néanmoins très-distincte et reconnaissable pour tous à ce nom, classe bourgeoise? vous ne le nierez pas. Rentiers, propriétaires, financiers, commerçants, industriels, fonctionnaires, gens de loi, fournissent la presque totalité de son personnel qui vit de l'exploitation des travailleurs. j'en excepte, et pour cause, les professions dites libérales, nos auxiliaires bon gré mal gré, savants, artistes, littérateurs, médecins, &c, qui nonobstant des apparences bourgeoises, ne doivent rien qu'à leur travail, et constituent le prolétariat de l'intelligence, état-major, avant-garde et réserve du prolétariat des ateliers.

Or, qu'a-t-on vu depuis soixante-dix ans ? La bourgeoisie, ~~maî-~~ armée ~~-tresse~~ des deux grandes forces sociales, l'instruction et la Richesse, renverse par le bras populaire la noblesse et le clergé, puissances vermoulues, et s'empare de la domination. Dès ce moment, elle la déclare son patrimoine, ~~légitime~~ et, pour la conserver, tous lui semble ~~bon~~ légitime, comme tout lui a paru juste pour la conquérir. L'insurrection à son profit, c'était le plus saint des devoirs. Contre elle, c'est la Révolte. elle appelle liberté son despotisme, ~~et~~ a affranchie la liberté générale. à peine assise sur le trône des castes déchues, son premier, son unique soin est de re-museler le peuple, Compagnon, je veux dire, instrument et bientôt victime de son triomphe. Le vieux régime n'a pas fini de tomber que la guerre s'allume entre les deux alliés victorieux. Le prolétaire, continuant de combattre pour le droit commun. La classe moyenne se barricade dans son usurpation - après avoir terrassé le patriciat par les masses, elle refoule les masses, à l'aide du patriciat, tour-à-tour impie et dévote, libérale et absolutiste, blanche, bleue ou rouge, ~~changeant~~ suivant sa spéculation du jour, sans principes, sans foi, sans conscience, sans entrailles, arborant toutes les cocardes, exploitant toutes les doctrines, retournant en 24 heures ~~[illegible]~~ son habit et son langage, et proclamant avec cynisme son intérêt particulier la loi morale Suprême de l'humanité.

Travailler, combattre, souffrir et mourir pour le nouveau maître, c'est le devoir qu'elle impose à la plèbe par la mitraille, le bagne et la guillotine. tant d'effronterie et d'ingratitude soulève les opprimés. ils commencent la lutte contre cette aristocratie de parvenus, et depuis 89, la lutte se poursuit sans relâche, toujours ~~[illegible]~~ semblable, toujours nouvelle.

Qui lit notre première révolution, ~~[illegible]~~ lit ~~[illegible]~~ l'histoire du jour. les événements peuvent différer ; le fond est identique. mêmes passions, mêmes intérêts, même langage ~~[illegible]~~. Les hommes d'alors revivent aujourd'hui nos soi-disant Montagnards sont des caricatures de la Gironde. Comme elle, ils se prétendent démocrates, Républicains, révolutionnaires, que sais-je ? comme elle, ils répètent. Liberté, Égalité, Fraternité !, adoptent les emblèmes populaires, poussent le cri de ralliement populaire. mensonge et ruse pour tromper les multitudes crédules, aux mots et aux grimaces. Qu'est-ce que la Révolution ? Le changement radical de l'ordre actuel, la destruction du joug bourgeois, l'émancipation complète du peuple, l'avènement

de l'égalité. Est-ce là par hasard le programme des soi-disant républicains-révolutionnaires? que Février réponde. — ils n'ont pas su faire, direz-vous. Erreur. ils n'ont pas voulu, ne veulent pas, ne voudront jamais. ils se moquent de nous. leur but, c'est la curée, leur évangile: « ôte-toi de là, que je m'y mette ». ils jeteront dehors quelques fonctionnaires, mais respect inviolable aux fonctions! y toucher serait démolir leur héritage.... héritage d'un jour que le lendemain rendra aux propriétaires de la veille; car le même ordre social ramène fatalement le même, maître, un pommier ne porte que des pommes.

Rêvons-nous donc l'extermination des bourgeois? par le moins du monde. ce serait un suicide. la bourgeoisie renferme une minorité d'élite, génératrice opiniâtre du progrès, phalange indestructible, l'âme et l'essence de la révolution. c'est de ce foyer toujours incandescente que les idées rénovatrices jaillissent en gerbe, de flammes sur les populations. qui a planté le drapeau du prolétariat? qui le relève après ses défaites? quels sont les promulgateurs, les apôtres des doctrines égalitaires? qui mène le peuple au combat contre la bourgeoisie? des bourgeois. sans cette réserve, infatigable à rallier les masses dans leurs déroutes, elles se feraient depuis longtemps affaissées dans la servitude. par sa constance, par sa fermeté, ce bataillon sacré la sauve du découragement. il se recrute sans cesse de travailleurs formés à son école et qui deviennent à leur tour têtes de colonne. il conduira la France à la conquête de l'Egalité.

Or, quelle devise porte sa bannière? — Démocratie? — non, prolétariat. L'armée en effet est prolétaire, si la plupart de chefs ne le sont pas. Doctrines intérêts, passions, tout y est plébéien, et c'est vainement que l'artifice de trouver un argument dans le concours de cette minorité généreuse. le sophisme est trop grossier. la présence de quelques habits ne change pas le camp des blouses. manque-t-il de blouses à la solde des habits? malgré ces mélanges, c'est bien un duel entre la Bourgeoisie et le peuple entre le revenu et le salaire, entre le capital et le travail. [illegible] ng des prêtres et des nobles révolutionnaires. faut-il en conclure que la Révolution n'était pas dirigée contre le clergé et la noblesse?

La cupidité, l'ambition placent leur enjeu sur ce mot-d'ordre équivoque. combien d'intrigants en effet accourent, le bonnet rouge sur l'oreille, chercher fortune dans les bagages de l'armée populaire! Et ce n'est pas besogne

facile de distinguer des alliés fidèles, ces chevaliers d'aventure. ils mènent plus grand bruit que personne. il n'y a pas de zèle à la hauteur de leur turbulence. Vienne l'assaut donné au pouvoir, à peine la brèche forcée, ils se faufilent les premiers dans la place, s'en emparent, s'y cantonnent, et [illegible] retournent (les canons) contre le [illegible] peuple qui perd la tête [illegible], en se voyant mitraillé par ses propres généraux. [illegible] voici plus d'un demi-siècle que cette pièce se joue sur notre scène politique. assez de reprises. il est temps de la rayer du rôle.

« je ne suis, dites-vous encore, ni Français, ni Espagnol, ni « Allemand; je suis cosmopolite. » — à la bonne heure! mais gare la mystification! savez-vous à qui s'adresse l'hommage de votre cosmopolitisme? — Précisément au personnage le moins cosmopolite, le plus égoïstement national de l'Europe, à Mazzini. cet homme n'a que deux passions, l'amour de l'Italie, la haine de la France. Reconstituer par nous la péninsule italienne en puissance du premier ordre, lui créer un budget, une armée permanente, une marine militaire, tout le bagage gouvernemental de l'époque, user enfin de notre pays comme d'un instrument pour reconstituer le sien, et l'œuvre accomplie, briser l'instrument, tel est son double rêve. il exploite dans ce but l'enthousiasme chevaleresque des Français pour l'émancipation du genre humain, tout en n'y voyant [illegible] qu'une impertinence de notre vanité. soyons don Quichottes, je le veux bien, [illegible] mais pas jusqu'aux coups de trique. Or, sans un peu de gourdin, notre mission ne lui paraîtrait pas [illegible]complète.

Le désastre de décembre a fait tressaillir de bonheur toutes les fibres de sa haine. il y a vu la fin [illegible] de la prééminence sociale volée à son pays. Aux yeux de Mazzini, l'Italie est de droit divin la Reine du monde. mais une autre tête a usurpé sa couronne. [illegible] indé ira! De là d'implacables rancunes. Pourtant, quand on s'appelle Rome et qu'on a le malheur, depuis douze cents ans, d'être le foyer d'infection de l'humanité, un peu de modestie et même de remords ne messièrait point. On ne nous pardonne pas [illegible] l'expédition — Oudinot, comme si les démocrates Français ne s'étaient pas jetés en Curtius dans le gouffre, pour épargner cette honte aux deux Républiques. Et après tout [illegible], on redoit peut-être un cierge à ces soldats voltairiens qui débarbouillent toujours un peu la canaille Romaine de sa crasse catholique.

Non! il n'y a plus de peuple-Roi! mais il y a une nation libératrice, objet de jalousie et d'ingratitude, dont la supériorité offusque, et dont on a salué avec transport dans les derniers évènements, l'éclipse et la déchéance. C'est le coup de pied de l'âne, cette homélie de Mazzini! comme il distille le fiel dans nos blessures! la joie perce à travers ses hypocrites doléances. La cause démocratique succombe. Qu'importe, puisque le peuple détesté est enseveli sous ses ruines!

Grande victoire en effet et sur la France et sur le Socialisme. Une meurtrie, sanglante, traînée dans la fange, marquée au front du talon d'un bandit! l'autre rejeté ~~[illegible]~~ dans le néant! il l'espérait du moins. illusion! le Socialisme a la vie dure. il brave son aversion et ne justifiera que ses craintes. Que Mazzini ameute contre nos doctrines les colères et les mépris de l'Europe. il en sera pour ses diatribes.

Le Socialisme, coupable de la défaite de Décembre! - Pitié! c'est Cabet et Proudhon qui ont fait perdre la bataille! ~~[illegible]~~. C'est la faute de Louis Blanc et de Pierre Leroux, si dans vingt départements, des milliers d'hommes armés ont fui devant le pompon d'un soldat ou le tricorne d'un gendarme! Mazzini croit-il parler à des crétins? ses clameurs ne donneront pas le change. Ce sont les meneurs politiques qui ont manqué à leur mission. Le Socialisme a rempli la sienne. il a soulevé les populations et les leur a mises dans la main. ils n'ont su qu'en faire. Est-ce sa faute? voudrait-on le rendre responsable de leur couardise et de leur incapacité? S'il s'était présenté en général, lui aurait-on demandé son passeport Socialiste? Cavaignac lui-même eût été suivi.

Mais où étaient-ils les généraux à cette heure suprême? Ils ne se disputaient pas le commandement ce jour-là. Partout les masses en armes, nulle part des chefs pour les organiser, les conduire et changer ces cohues en légions. Que fesaient donc ~~[illegible]~~ nos illustres, pendant les douze mortels jours de la lutte? Pourquoi ne sont-ils pas accourus sur le champ-de-bataille, jeter dans la balance le poids de leur nom et de leur popularité? leur présence aurait pu rallier ces bandes sans direction, raffermir les courages, démoraliser les troupes et emporter le succès... mais quoi! leur

grandeur les attachait au rivage. Ces Messieurs attendaient majestueusement que le peuple vînt déposer à leurs pieds la victoire et les faisceaux.

D'avance, hélas! tout était perdu. le mouvement de décembre a échoué par des raisons purement militaires. quand il a fallu combattre, chefs et soldats se sont évanouis. on n'a vu partout que faiblesse, inepties, impuissance. les écoles et les systèmes n'ont rien à leur charge dans ce désastre.

" au contraire! - crie Mazzini. toute la faute est aux écoles. " cette pusillanimité de l'insurrection n'est imputable qu'au matérialisme socia- " liste, à la préconisation des appétits sensuels, théorie avilissante et démoralisa- " trice qui empoisonne les sources même de la démocratie. Comment la doctrine " de l'intérêt enseignerait-elle le sacrifice, et la religion de l'estomach le mépris " de la mort? anathème sur ces prédications fangeuses qui gangrènent les âmes " et ne peuvent engendrer que turpitudes! On a semé l'égoïsme, on récolte la lâ- " cheté. Que signifient ce pathos de sacristain, ces injures de ventre plein à ventres vides? M. Mazzini a la digestion spiritualiste. c'est après son dîner qu'il va dire aux serfs de l'usine et de la glèbe: " fi de ces luttes ignobles pour un morceau de pain! " - Ce morceau de pain, c'est l'existence de leur famille. croyez-vous qu'un jour de plus ou de moins est souvent une question de vie ou de mort pour le travailleur? Entre cinq jours de prison et cinq jours de diète, je ferais curieux de connaître votre choix, vaporeux chevalier de l'idéal.

Le pire esclavage, c'est la misère. allez donc parler de liberté aux malheureux dont la faim tord les entrailles. ils vous répondront: " de la li- " berté, c'est du pain sur la planche! " - ont-ils tort? non! le bien-être seul affranchit. Sans bien-être d'ailleurs, point d'instruction, et sans instruction point de liberté, point de peuple, ni même d'être humains. des troupeaux de brutes, sous le sabre et le goupillon.

Le socialisme prêche l'affranchissement par le bien-être. s'adres- sant à des opprimés chargés de fers sous des habits d'hommes libres, il leur déchiffre l'énigme de leur servage et met à nu la chaîne cachée qui creuse un sillon dans leur chair: au nom du droit, il les convie au partage égal des charges et des bénéfices ..., et voilà ce qu'on appelle avec horreur la révolte des appétits!

Certes, l'intérêt d'un seul n'est rien. mais celui d'un peuple devient

déjà un principe, et celui de l'humanité est une religion. Les [illegible] ne sont que la formule des intérêts. appel à la liberté, appel à l'égoïsme. car la liberté est une jouissance et la servitude une douleur. Les masses ne s'ébranlent jamais qu'au nom d'un intérêt. — « Blasphème! » crie Tartuffe. « et les croisades! ce sublime idéal! ». — Les croisés combattaient pour la vie éternelle, le plus feroce des intérêts et le plus insatiable des appétits.

Appétit ou idéal, du reste, celui-là est mort par bonheur. il est passé le temps où les peuples, affollés de chimères, se levaient à la voix d'un prêtre pour égorger leurs semblables, en l'honneur de Dieu et de la Madone. on n'entrainera plus les multitudes avec de la métaphysique et des miracles. que Mazzini regrette une monnaie si commode, rien de plus simple. que lui importent la plèbe, et ses souffrances et leur allégement? ce qu'il faut à ses projets bourgeois, c'est de la chair à bataille, des leviers inertes, des animaux à deux pieds sans cervelle. aussi raille-t-il les discoureurs. les harangues le crispent. étrange phénomène! Et qu'est-il donc lui-même qu'un pédant bavard, dont l'Europe est condamnée à subir, par inondations périodiques, les pâteuses mercuriales et les prospectus filandreux? on est gavé de ses encycliques jusqu'aux nausées. Voyez-vous ce grand lama qui du haut de sa divinité, cite l'univers entier au pied de son tribunal, régente les deux hémisphères, tranche, ordonne, dogmatise, rend des arrêts et des oracles, cingle de sa férule les doigts de la démocratie et débite pompeusement son ouïetan en style-charabia?

Ô Puissance du Charlatanisme! Personne n'ose lever les yeux sur ce terrible Rhadamante. personne n'ose raconter aux badauds comment ce pourvoyeur des potences Autrichiennes a, depuis trente ans, envoyé à la mort des centaines de victimes froidement sacrifiées dans des entreprises impossibles, et comment lui, l'auteur de tant d'hécatombes, enfermé dans son fromage de Hollande, n'a jamais mis au jeu ni un poil de sa tête ni une heure de sa liberté. ne se lassera-t-on jamais de cette arrogante dictature.

Me comparer à Mazzini! Miséricorde! qu'y a-t-il de commun entre nous? seraient-ce mes dix-huit ans de cachot et toute sa vie de soleil? la guerre, où je paie de ma personne, où il n'a jamais payé que de celle des autres? Et nos idées!... si toutefois Mazzini a des idées, ... c'est le jour et la nuit. il hait la France, il la voudrait voir morte sur le cadavre du socialisme. j'aime l'Italie, je la souhaite heureuse et puissante à l'ombre de l'égalité, guérie

surtout de son chancre catholique. Mais, en conscience, que nous fait à nous l'in-
-dépendance italienne sous un régime bourgeois? Egalitaires, cosmopolites, 384
faut-il nous sacrifier pour une nationalité étroite, hostile à notre patrie et
à nos principes? irons-nous, au prix de notre sang, installer au delà des Alpes
l'exploitation qui nous met en deçà les armes à la main?

Je ne calomnie pas Mazzini. lisez ses monitoires. qu'est-ce? ba-
-nalités, boursoufflures, argot mystique... Dieu... la foi... ciel... ~~[illegible]~~
que sais-je? une puanteur de christianisme. oh! ces cantiques-là n'ameuteront
plus la foule sur notre sol. les phrases creuses ont cessé d'y avoir cours. On les
laisse ronfler sans plus s'en soucier que d'une toupie d'Allemagne. Le cri de nos
campagnes est simple et clair: « à bas les Riches! » à ce cri de jacques Bonhom-
-me Mazzini se signe d'épouvante.

Souvenez-vous que la France devance de bien loin le reste
de l'Europe et que le mot: « révolution » n'a pas du tout le même sens dans
notre bouche et dans celle des autres peuples. quelques-uns, les Polonais, les Hon-
-grois ne sont que des aristocrates en lutte pour ressaisir sur l'étranger leur indé-
-pendance perdue par leurs propres fautes. ~~[illegible]~~ opprimés, leur cause est juste. donnons-lui
nos sympathies, un coup d'épaule même au besoin, ~~[illegible]~~ mais sous toutes réserves, ~~[illegible]~~ n'oubliant pas
~~[illegible]~~ qu'ils nous pendraient, à l'occasion, pour nos doctrines. Les plus avancés en
sont à la guerre contre les nobles et les prêtres. Chez nous, clergé, noblesse sont
morts ou du moins perdus au sein de la bourgeoisie, et font cause commune avec
elle contre le Prolétariat. Leur coalition a donné la victoire au Bonaparte en
décembre. On prétend que ces auxiliaires se retournent aujourd'hui contre lui. je l'ignore et
j'en doute. En tout cas, ce n'est pas pour entrer dans nos rangs, et malheur à
nous si cela était! de tels alliés seraient les pires ennemis. Pour vaincre et surtout
pour sauver sa victoire, le Socialisme doit rester lui-même et fuir les alliances sus-
-pectes. Tout seul, il est assez fort, et il ne sera fort que tout seul.

Je sais que les chefs d'école ont en général la fibre pacifique.
hommes de cabinet ils se trouvent dépaysés dans le tumulte des armes. qu'importe!
ils répugnent, sans lui nuire, à la politique d'action. On leur prend leurs idées et
on leur laisse leur tempérament. Quant au Socialisme militant, il est la Révo-
-lution même. Sans engouement de secte ni d'église, il est éclectique et emprunte
à tous les systèmes les moyens d'accomplir sa mission: le triomphe de l'égalité.

Sous ses enseignes marchent le peuple, ouvriers, paysans, tous les patriotes dévoués, mais non les prétendus Montagnards qui s'intitulent républicains-révolutionnaires-démocrates, ce qui veut dire simplement : anti-socialistes. Les néo-Girondins ont donné leur mesure depuis quatre ans. On sait ce qu'ils veulent : mandats législatifs, préfectures, Hermine, graine d'épinards, ... émarger surtout, émarger. S'ils parvenaient à rééditer leur mystification de Février, tout serait bien perdu cette fois. Henri V et les Russes à Paris, la liberté anéantie, l'amérique seul refuge des Républicains survivants, tel serait le bilan de leur nouvelle faillite.

Mais à la prochaine bourrasque c'est le peuple, j'espère, escamotera les escamoteurs. ils s'en doutent bien et ils tremblent. la peur, voilà dès long-temps le mobile et la clé de leur conduite. Montagne et presse vivent dans une sainte terreur de la <u>canaille</u>. la perspective d'une révolution par la rue leur a toujours donné la chair de poule. au 31 Mai, leur attitude se définit en deux mots : « lâcheté.. perfidie ! » que voulez-vous ? ils se sentaient entre l'enclume et le marteau. noyés dans la défaite, noyés dans la victoire. déportés ou débordés ! Charybde et Scylla. leur manœuvre a été admirable pour esquiver le naufrage et garder les 25 francs. elle a réussi. répit bien court. Le bourbier les attendait à quatre pas... ils y ont piqué une tête qu'ils y restent ! — Amen et Adieu.

38

Procès de Bourges

défense

4

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

Messieurs, la première partie de ma défense est terminée. j'ai repoussé les calomnies. j'ai dit quelques mots de mes idées politiques travesties en épouvantail par les habiles. je vais maintenant aborder le débat.

En vérité, je suis un enfant; je viens de faire cette découverte un peu tard, par un mot de Mr l'avocat-général de Royer. Mr l'avocat-général a lancé un trait des plus acérés au Général de Courtais; il lui a dit: « Le 18 Mars vous « avez publié une proclamation où vous prenez le titre de Général du peuple; c'était « un outrage à la Garde Nationale. »

Cette parole a été pour moi un trait de lumière. elle m'a montré à quelles passions implacables nous avons affaire, en me rappelant un propos qui m'avait déjà frappé dans le temps, et qui prend aujourd'hui une véritable importance à mes yeux. j'étais un jour en Omnibus après le 17 Mars. L'Omnibus est le véhicule des classes moyennes. le peuple va à pied. L'opinion s'y montrait alors peu favorable au parti populaire. rien de plus naturel. Or, dans une conversation sur le Général de Courtais, un des interlocuteurs s'écria: « s'appeler général du « peuple! il ne se relèvera jamais de ce mot là. c'est fini! c'est abominable! » quelle a été ma surprise d'entendre ici la même phrase dans la bouche du ministère public. il y a une révélation dans cette coïncidence.

Que s'était-il donc passé, qui pût rendre si criminel ce nom de Général du Peuple, pris par Mr de Courtais? il s'était passé deux choses: la manifestation du 16 Mars et celle du 17. On a beaucoup parlé ici de la manifestation du 17, fort peu ou pas du tout de celle du 16, et Mr Arago m'a paru avoir une intention légèrement épigrammatique, lorsqu'interrogé sur le 17 Mars, il s'est mis à conter le 16. à mon tour, je vais la reprendre cette affaire du 16 Mars.

Je suis un grand criminel, un conspirateur monomane, un homme pervers, qui n'a cessé, depuis le 24 Février, de manifester ses détestables intentions, qui a commis une série d'attentats, qui a été le 17 Mars à l'hôtel-de-Ville, le 16 avril au Champ-de-Mars, &c. soit! quel est donc mon crime dans ces journées? ai-je pris les armes, lancé les masses sur le gouvernement, tenté une Révolution? vous savez bien que non. Les masses réunies ce jour-là sur la place publique, ne paraissaient un trouble que par leur grande multitude. elles n'avaient point de caractère hostile. En était-il de même le 16 Mars?

On nous parle de complots, de conspirations permanentes. On a oublié le

complot du 16 mars qui a eu un bel et bon commencement d'execution et qui n'a manqué que par des circonstances indépendantes de la volonté de ses auteurs. Le 15 Mars, il y avait tenu C'était tenu de conciliabules entre les personnes notables du l'ancien parti conservateur, au nombre de les personnes se trouvaient d'anciens députés, d'anciens ministres, les chefs des principaux journaux de la Réaction. On avait concerté pour le lendemain une tentative de renversement du gouvernement provisoire, sous prétexte de plainte contre la suppression des bonnets à poil.

Les journaux de Paris, l'ordre complet avaient donné, visière haute, l'ordre et la marche des mouvements. La Presse, le Constitutionnel, l'assemblée nationale, donnaient le 15 au soir l'ordre et la marche des mouvements du lendemain: ils portaient la visière haute. on peut lire dans la Presse ce programme: „ Demain, 16 mars, toutes les légions de Paris et de la banlieue se réuniront à telle heure. La 1ère légion se mettra en bataille, la droite appuyée sur tel point, la gauche sur tel autre. La Deuxième Légion, &c &c „ l'ordre de bataille de toutes les légions était tracé, elles devaient occuper les boulevards et les quais, les gardes nationaux en uniforme, avec le sabre.

Le sabre, c'est une arme, si je ne me trompe, et lorsqu'on fait tant de bruit d'un mauvais poignard..... je n'ai aucun enthousiasme pour le poignard, c'est une arme impuissante et ridicule, un joujou de mélodrame....., mais enfin lorsqu'on s'en montre si offusqué à l'occasion, on pourrait avoir les mêmes scrupules à l'endroit du sabre qui, après tout, n'est qu'un poignard à longue portée.

Voici donc la garde nationale réunie. Qui l'avait convoquée? Les autorités municipales? Le gouvernement? non. C'était une réunion spontanée en apparence, dans le fait, organisée par un conciliabule de conspirateurs. Le prétexte des bonnets à poil était bien transparent. Dès le 15, personne n'ignorait qu'il s'agissait d'une tentative très-sérieuse et très-décidée contre le gouvernement provisoire. Le 16 au matin, les gardes nationaux sortaient de leurs maisons, fusil au fusil, la menace à la bouche, avec la résolution arrêtée de jeter le gouvernement par les fenêtres.

Les légions se mettent en bataille, dans l'ordre indiqué par le programme, puis elles marchent sur l'hôtel de ville, non point comme le rassemblement populaire du lendemain, avec des apparences pacifiques, et un air de fête; c'est dans l'attitude la plus menaçante, avec des imprécations et des cris de mort qu'elles s'avançaient le long des quais, au nombre d'environ dix mille hommes. Les journaux n'avaient pas convoqué seulement les compagnies d'élite, mais toute la garde nationale, forte alors de soixante mille soldats, l'ancienne garde nationale de la monarchie, d'où étaient exclus

les ouvriers. De ces soixante mille hommes, la moitié peut être avait des sympathies plus ou moins tièdes pour le nouvel ordre de choses, l'autre moitié lui avait vouée une haine cordiale. Mais ceux-là ne s'étaient pas tous rendus à la manifestation.

Dans chaque parti il y a les exaltés. Huit à dix mille se présentèrent, la portion la plus hostile, les Royalistes enfin, et ils ne s'en cachaient pas. Rendus à l'Hôtel-de-Ville, des vociférations éclatent contre le gouvernement ou du moins contre une partie de ses membres. On criait: « Mort à Ledru-Rollin! Mort à Louis Blanc! » C'était bien l'explosion d'un complot. il a avorté. Pourquoi? Parceque le peuple, accouru au bruit, a culbuté, houspillé et dispersé élements, en jetant quelques bonnets d'ours dans la rivière. La tentative était manquée. je n'ai pas ouï dire qu'on l'ait poursuivie. Loin de là. on a été très-indulgent, très-doux. on s'est contenté de dire à ces Messieurs: « Enfants, vous avez effrayé une contre-révolution; vous n'êtes pas de force. vos femmes doivent être inquiètes. rentrez chez vous. »

Mais le lendemain, voici venir la manifestation populaire. Celle-là n'arrive pas en armes, avec cette mine sinistre, farouche qui distinguait le rassemblement de la veille. Non! c'était une fête. Par un beau soleil de printemps, les masses se pressaient à ce spectacle, comme les populations du midi aux processions des grandes solennités. Pas une menace dans cette foule.

« Mais, dit-on, il y avait là une députation de soi-disant délégués du peuple qui venait pour violenter le gouvernement. ces hommes sont montés à l'hôtel-de-ville; ils ont tenu un langage impérieux; ils prétendaient forcer la main au pouvoir. » Bref, un attentat, une avant-garde du 15 mai.

Mensonge! j'ai demandé qu'au lieu de faire des descriptions de fantaisie, on voulût bien lire dans le Moniteur les paroles échangées pendant cette entrevue. On s'en est gardé et pour cause; Le réquisitoire et les dépositions auraient été confondus. on a préféré appeler ici Mr Marie, Mr Adam et d'autres témoins qui nous aiment peu, qui n'ont jamais eu pour moi notamment un grand excès de bienveillance, et on leur a demandé des renseignements sur le 17 mars. ils en ont donné de fort hostiles.

je ne dis pas qu'ils les aient donnés contre leur conscience. non mais ils les ont données selon leurs préoccupations et leurs antipathies. C'est au Moniteur, témoin sans rancunes qu'il fallait s'adresser. Ces prétendus discours, pendant lesquels j'excitais du geste les orateurs, se seraient évanouis en fumée, car ils sont apocryphes. on aurait vu que tout s'est borné à deux discours, la pétition lue

par un cortège de corporations ouvrières et une allocution de M. Cabet, parfaitement inoffensive. Ces autres harangues sont de pure invention. Une ligne, deux lignes, tout au plus, c'est tout ce que se sont permis ces factieux si agressifs. après le discours d'un membre du gouvernement, une ~~plusieurs pages~~ phrase, ~~partait en réponse, phrase soulignée au Moniteur~~ obligation s'il le désirait pas plus injurieux que ~~le plus modeste mot~~ compliment, ~~ni une injure. Quant à nos Couleurs~~ aurais-je lu à haute voix l'auteur, pendant l'éclair de cette phrase? Le temps de tourner la tête elle était ~~passée~~ dite, et les ~~membres~~ pierreries du gouvernement reprenaient par obéissance leur monologue. La lecture du Moniteur ~~fournira la faculté des récits débités devant la Cour~~ fut faite foi.

Le 16 Mars, des délégués sont montés aussi à l'hôtel-de-ville et là, ~~là~~ là, ont parlé, d'une façon ~~véritablement~~ menaçante. c'était bien la guerre. a-t-il ~~sévi~~ contre les assaillants? ~~Nullement.~~ — déclaré du moins? Pas même. l'impunité le silence pour ces péchés privilégiés. ainsi, voilà deux classes de la population: l'une qu'on appelle en Angleterre la respectability, un mot très-expressif et très-juste pour désigner la richesse, la propriété; on dit chez nous: la bourgeoisie; ~~mot à mot~~ l'autre, la classe ~~prolétaire~~ ouvrière.

Pas un mot de blâme pour l'émeute bourgeoise, qui tombait pourtant sous le coup du code pénal. Contre l'inoffensive promenade populaire, un foudroyant réquisitoire. y aurait-il deux poids et deux mesures? ~~Pourquoi~~ de bons et de mauvais complots, de bonnes et de mauvaises émeutes? faut-il croire que le rassemblement du 16 Mars avait le droit, — qui sait même? .. le devoir de renverser le Gouvernement et, en son intuition, a été un malheur? Est-ce que, par hasard, le droit au gouvernement existe pour une certaine partie de la population, à l'exclusion et au détriment de l'autre? Est-ce que la plainte même est interdite au peuple sous peine d'attentat, tandis que la Bourgeoisie peut ourdir un complot, faire une tentative ~~armée~~ à main armée, sans encourir le moindre reproche?

Et ce n'est pas seulement pour l'agression du 16 Mars qu'on sait mon bon ami débonnaire, mais pour d'autres faits bien plus graves. à Lyon, à Bordeaux, à Limoges, à Perigueux, et ailleurs, ~~partout~~ la garde nationale, celle de la monarchie, s'est ameutée, s'est ruée en armes sur les commissaires du gouvernement provisoire, les a expulsés, poursuivis, elle en a arrêté, traîné dans les prisons. on n'a rien dit. Cependant ces commissaires, organes du gouvernement central, munis de pleins pouvoirs, étaient sous la protection de la loi. les arrêter, les traquer comme des bêtes fauves, c'était se mettre en pleine révolte. ~~Cependant~~ Et bien, nulle poursuite, pas un mot d'improbation!

Qu'est-ce à dire? ~~Est~~ Serait-ce qu'un gouvernement n'est légitime qu'à la condition de représenter exclusivement les intérêts et les passions d'une classe? qu'il est rebelle, dès qu'il cesse d'être le très-humble serviteur de cette classe, pour représenter les

~~généralité des~~ tous les citoyens? qu'il devient usurpateur, du moment qu'il sort de ses mains? 388.
c'est la théorie qu'on proclame hautement par la différence des procédés envers le 16 et le 17 Mars. Pourquoi cet excès de mansuétude d'un côté, cet excès de sévérité de l'autre? Pourquoi l'anathème contre les deux cent mille hommes du 17, une majorité? La tolérance et la faveur pour les dix mille du 16, une minorité infime? Pourquoi le titre de général du peuple érigé en crime et signalé comme un outrage à la garde nationale? La garde nationale! Elle compte à Paris, dans l'état normal, quatre cent mille citoyens! ~~quat~~ 400,000 citoyens ont défilé le 20 Avril devant le Gouvernement provisoire, à l'arc de triomphe de l'Etoile. Voilà la Garde nationale! je n'en connais point d'autre. La conclusion logique du réquisitoire, au contraire, c'est que le pouvoir appartient aux minorités, et que les masses ne sont que de vils troupeaux.

Je comprends dès lors pourquoi nous sommes sur ces bancs. C'est parce que nous avons le malheur de déplaire à la minorité, souveraine légitime, et que nos idées heurtent ses passions et ses intérêts. C'est pour le compte d'une faction qu'on nous poursuit. ah! si l'on n'eût parlé que du 15 mai, si on avait dit: « vous avez violé « et tenté de dissoudre une Assemblée nationale, élue par la France entière, vous êtes « coupables... je me ~~[illegible]~~ bornerais à répondre: « Prouvez l'attentat et je me résigne » mais dresser un acte d'accusation contre le 17 mars! où était la nation ce jour-là? nulle part. elle n'avait pas manifesté sa volonté authentique. Le gouvernement issu des barricades, avait été acclamé à Paris, accepté dans les provinces. mais ce n'était pas là une investiture régulière. Pourquoi donc incriminer le 17 mars, quand vous amnistiez le 16, autrement grave?

Que conclure de cette partialité? - ~~[illegible]~~. Ce n'est pas notre visite désagréable à l'hôtel de ville, ~~[illegible]~~ ni même tel ou tel discours malsonnant qui est coupable. C'est l'esprit qui animait la manifestation, parcequ'il ~~[illegible]~~ blesse les classes qui sont toute la France à vos yeux. Voilà le sens des invectives lancées au 17 mars.* Car, à cette date, personne n'avait le monopole des manifestations. toutes les doctrines avaient le droit comme la faculté de se produire, et nul n'était maître de dire: « ces « opinions sont mauvaises parcequ'elles ne sont point les nôtres ». Or, c'est ce qu'on nous dit aujourd'hui: « vous êtes coupables, parceque les idées du 17 mars sont odieuses aux « acteurs du 16, rentrés en possession du pouvoir ». ainsi, coupables non pas du 17 mars, non pas du 16 avril, mais des opinions qui nous y ont conduits; coupables encore, non pas de l'ouverture d'un club, mais des principes que nous y avons professés au déplaisir de la fraction du pays aujourd'hui ~~prépondérante à cette heure~~! en un mot, l'inquisition!

Qu'était-ce que l'inquisition? un tribunal chargé de punir les opinions contraires à la croyance dominante. Tout individu suspect du moindre accroc à l'orthodoxie était appréhendé au corps, torturé et brûlé en cérémonie. On ne va plus jusque là, j'en conviens, mais le système est identique. « Vous dénigrez la vieille doctrine, fondement de l'ordre social. vous en prêchez de perverse, c'est-à-dire de contraire aux nôtres. vous dogmatisez: à la Gehenne! En dehors de vérités officielles, tout est crime.

À ce titre, notre place est bien sur ces bancs. qu'avons-nous vu dans le cours de ces débats? le ministère public éplucher nos procès-verbaux, disséquer nos adresses, soupeser chaque mot, nous faire un procès non pas de tendance, mais d'opinion. telle phrase est un objet d'effroi, telle autre, d'horreur. mais ouvrez donc aussi les journaux du parti contraire, le Constitutionnel, l'Assemblée nationale. lisez-les un peu leurs manifestes, leur polémique. n'y trouverait-on pas, la pensée rendue avec une bien autre virulence! l'injure, la calomnie, la menace, la fureur, tout, le caractère de l'esprit de faction? oui, mais tout cela est innocent. rien à blâmer. on peut se lancer à fond de train dans cette voie, c'est la bonne. quant aux mauvaises doctrines, point de quartier. la cour d'assises, la prison, le bagne.

Les bonnes opinions ne sauraient jamais aller trop loin. Pour les bonnes opinions tout devient légitime, la violence en parole et la violence en action, l'injustice, le sang versé; car il s'agit d'une cause qui a le droit de tout faire. à la cause, au contraire, il n'est permis ni de lever un doigt, ni de remuer un pied, ni même d'ouvrir la bouche, c'est-à-dire un club, pour y faire paisiblement appel à la discussion. d'un côté, la servitude, l'écrasement, de l'autre, la domination, l'omnipotence. telle est la règle. elle mène droit à l'anéantissement de la presse et des réunions au régime autrichien, au régime de Nicolas et de l'inquisition. une fois sur ce chemin, on ne s'arrête plus.

Mais nous, ces monstres qui ne rêvent que l'échafaud, qu'avons-nous fait pendant nos quelques jours de puissance? avons-nous usé de représailles contre le passé ou même contre le présent? le lendemain de la victoire, nos oppresseurs de la veille n'ont-ils pas eu pleine liberté? leurs journaux nous lapidaient de calomnies. avons-nous jamais élevé une plainte, sollicité une répression, réclamé de vous le faveur? c'est que nous n'avons pas peur de la liberté, certains qu'elle nous donnera la victoire loin de l'appréhender, nous appelons la contradiction. « Venez tous, venez des quatre points cardinaux, émettre vos idées par la chaire, par la presse, par la tribune. circulez discutez, nous ne craignons pas votre parole. » le droit et la justice sont pour nous; le dernier mot nous restera. nos adversaires le savent et ils redoutent la liberté comme une ennemie mortelle. le sentiment de leur faiblesse les épouvante. ils voient leur ruine dans la discussion et reculent pour se défendre au vieil arsenal des persécuteurs.

Qui a la vérité pour soi, n'a pas peur de la vérité. quand on craint une idée, c'est qu'on a tort. on obéit à la voix secrète qui crie : « si tu laisses parler, « tu périrs ; le silence pour ton salut ! » — Et ce sont les hommes réduits à de telles armes qui traitent nos opinions d'anti-sociales ! Si elles sont antisociales, elles ne sont pas dangereuses. faites-vous donc cette insulte à l'intelligence et à la moralité humaines de croire que toute une nation se laissera pervertir par des théories ? n'y-a-t-il pas dans le cœur de l'homme un préservatif contre le mal ? Que faites-vous donc de la conscience ? si un individu, même avec le prestige d'une autorité imposante, venait, devant une assemblée quelconque, [illegible] le vol et l'assassinat : « « vous voulez de l'or, prenez dans la poche du voisin. Cet homme vous gêne, tuez-le. » un hourra universel n'étoufferait-il pas la voix de l'insensé ? Et serait-il besoin d'un réquisitoire pour lui fermer la bouche ?

Nous avons tous, de nature, la notion du bien et du mal, qui est le fondement de la sociabilité humaine. Ce qui heurte cet instinct nous révolte. L'assassin lui-même déteste chez les autres son propre crime. Des maximes perverses ne pourraient s'accréditer que par le monopole de la prédication. la contradiction les tue. voilà pourquoi la liberté de discussion doit rester inviolable. elle est la sauvegarde de l'ordre social. se peut-il rien de plus odieux que cet argument : « telle doctrine est mauvaise, je l'interdis. » Et pourquoi est-elle mauvaise ? — Parce qu'elle vous déplait ? d'autres la trouvent bonne. qui sera juge entr'eux et vous ? — Vous ? — c'est l'appel à la force. Le peuple seul est juge, et non pas vous, simple partie au procès. il est le tribunal devant lequel doivent plaider librement toutes les idées. étouffer [illegible] une seule voix est un attentat. Supposons qu'ici, devant la cour, deux ennemis viennent porter leur différend. l'un parle, on l'écoute ; [illegible] l'antagoniste veut répliquer, on lui ferme la bouche. la cause est entendue. on le juge sur la plaidoirie de son adversaire. quelle iniquité !

Ainsi font ceux qui entravent la presse. ils veulent soustraire au peuple, seul tribunal légitime, le jugement d'opinions qui toutes ont le droit de comparaître devant lui, qui ont ce droit aujourd'hui surtout que le peuple, investi du suffrage universel, doit pour choisir tout connaître. étrangler la discussion, c'est lui ôter la faculté du choix, c'est une atteinte à sa souveraineté. je le déclare hautement, les élections de l'assemblée nationale législative ne seront pas

valables, parceque la liberté de la presse n'existe plus et que toutes les causes n'auront pu se plaider. (interruption de Mr le Président)

je ne suis pas d'accord avec la légalité du jour, je le sais. mais je m'adresse aux consciences. nous sommes inculpés pour des théories émises. ne suis-je pas dans mon rôle d'accusé en soutenant que j'avais le droit de les émettre et qu'on n'avait pas celui de les interdire? on peut poursuivre les actes, non les opinions. ainsi, le système du procès qui consiste à traduire devant la justice les clubs, leurs discours et leurs doctrines, n'est qu'une tradition du saint-office. accusés d'un fait, ce sont nos idées qui font tous les frais de la cause. le reste n'est pas sérieux. je prouverai tout-à-l'heure que personne ne peut croire à l'attentat. tout le monde sait bien d'ailleurs que nous ne sommes ici, moi principalement que pour avoir suivi avec persévérance une certaine ligne politique.

je n'aborderai donc pas la question du club. je n'ai point à défendre ce qu'on n'a pas le droit d'attaquer. personne n'a ici à me demander compte de mon langage dans le club. les séances publiques, la discussion libre, nous étions là dans notre rôle de citoyens d'un pays affranchi et je ne descendrai point à m'en justifier. pour clore le débat sur le 17 mars, je dirai qu'il a été une chose excellente, nécessaire à la défense d'une cause attaquée avec la dernière violence par l'émeute de la veille. on verra tout-à-l'heure la part personnelle que j'y ai prise. quant au 16 avril, je repousse dès-à-présent les accusations dont il a été le prétexte contre moi. mais je constate que le gouvernement provisoire, n'ayant point d'institution régulière, pouvait être modifié par une impression de l'opinion publique, sans nulle atteinte aux lois.

je veux maintenant expliquer ma conduite depuis le 24 février jusqu'au 15 mai. vous verrez qu'elle a été simple, naturelle, point du tout machiavélique et ténébreuse, comme on l'a prétendu contre toute raison.

La révolution de Février avait trouvé la France en pleine désorganisation morale. la presse et la parole baillonnées, les idées généreuses honnies, la probité bafouée, la corruption devenue la politique officielle, l'unique ressort de gouvernement, tel était le bilan du règne qui venait de mourir de la gangrène. la nation n'avait pas subi impunément un tel contact. la contagion venue d'en haut a une virulence meurtrière. on ne connaît plus d'autre principe que les intérêts, d'autre mobile que les appétits matériels. [illegible] les populations, par le monopole de la

presse, étaient restées la proie des influences corruptrices, solidaires et complices de l'influence gouvernementale, leur foyer et leur appui. L'orage de Février ne pouvait purifier [illegible] la France en vingt-quatre heures. On ne relève que lentement d'une maladie morale.

Quelle a été la première pensée des Républicains clairvoyants et sincères : « Le peuple n'est pas prêt, parce qu'il n'était pas libre. Pour le façonner à son image et le saturer de son virus, la faction du veau d'or a tenu dix-huit ans nos idées sous le boisseau. Les bras liés, nous n'avons pu disputer le terrain à l'ennemi. Est-il sensé de brusquer l'élection d'une assemblée souveraine, alors que la nation, par un fait oppressif, a été nourrie si longtemps au régime de la corruption ? et faut-il que la semence empoisonnée fructifie au profit des corrupteurs ? »

La réponse ne pouvait être douteuse. Rétablir l'équilibre entre les deux propagandes, accorder à la Démocratie un large tour de parole et ne demander à la France son jugement qu'après suffisante plaidoirie, ainsi l'exigeaient notre cause et la justice. C'était une affaire de temps. Dans un procès, on n'écoute pas cinq heures l'un des plaideurs, et l'autre cinq secondes. J'ai dit au gouvernement : « Pas de sottise. La Révolution n'est faite qu'à Paris. Laissez pénétrer partout ses idées, jusqu'au fond de ces hameaux perdus dans les bois, où la vie politique n'a point d'accès. Les pauvres paysans prennent leur pioche le matin, s'en vont à l'ouvrage, et en rentrant, le soir, exténués d'une journée de labeur, ils apprennent vaguement qu'une révolution a éclaté là-bas, à Paris, au bout du monde. Qu'est-ce que cette révolution ? — La République au lieu d'un roi... maigre renseignement. S'ils votent en pareille condition, à coup sûr ils emprunteront leur bulletin au curé et au grand propriétaire qui aiment peu la république. Des élections improvisées vont rendre le pouvoir aux maîtres d'hier, pouvoir d'autant plus formidable qu'il ne sera plus l'œuvre de 200 mille électeurs, mais l'émanation du pays entier. Ne commettez pas ce suicide. »

Le gouvernement n'a pas voulu m'écouter, et moi, je n'ai pas voulu lâcher prise. Conquérir à tout prix un ajournement auquel tenaient les destinées de la République, c'était mon idée fixe. Delà mes efforts pour organiser la

manifestation du 17 mars. D'autres influences plus puissantes que la mienne y ont concouru aussi, mais dans un but tout différent qui n'a point ici à m'occuper. Pour moi, je n'avais en vue que l'ajournement, seule chance de salut pour la révolution. Les hommes qui ont convoqué à la hâte les comices, sous le coup de 45 centimes, et avant l'initiation de la France aux idées nouvelles, ont trahi leur devoir et leur mission. Ils ont livré le pouvoir à un parti dont le triomphe n'était pas légitime, parce qu'il ne sortait pas de la discussion loyale et libre.

Le gouvernement provisoire n'a pas plus cédé à la voix du 17 mars qu'aux instances et aux prévisions de simples citoyens. Du reste, dès le matin du 17 j'avais abandonné déjà la partie, qui m'échappait. Dans une réunion des chefs de clubs pour rédiger l'adresse, j'insistais sur l'ajournement indéfini, sur l'impossibilité de préjuger la durée du délai nécessaire, et voyant qu'on n'osait dépasser la limite du 31 mai : « Deux mois ou rien, c'est la même chose, ai-je répondu. On ne détruit ou n'entame pas seulement pas en deux mois l'ouvrage de cinquante ans. L'éducation du pays s'est faite par nos ennemis. Il votera pour ses précepteurs. Autant laisser faire tout de suite. »

Mon avis n'a pas prévalu. Dès ce moment, la démonstration était sans objet à mes yeux, et je ne m'en serais jamais mêlé, si j'avais pu prévoir et avorter. Toutefois j'ai suivi la députation à l'hôtel-de-ville ; j'ai écouté l'adresse, les discours, mais avec une parfaite indifférence. Refus ou consentement, il ne m'importait guères. Le but était manqué. Mes associés n'avaient pas même compris voilà ce qui explique mon attitude du 17 mars, qu'on a interprétée, comme toujours par de noires arrière-pensées. C'était le silence de la résignation et du découragement, avec le souffle réactionnaire des prochaines élections, je sentais venir la tempête.

Voudrait-on voir dans la demande d'ajournement une déclaration de guerre contre la future assemblée ? avait-je, par avance, arrêté le projet d'un renversement ? toute ma conduite proteste contre une pareille calomnie. On peut me traiter de furieux et de fou, en dépit de ces ancienetés, je me crois le sens commun. Quoi ! après avoir passé ma vie à batailler pour la souveraineté du peuple, je me mettrais en révolte contre son premier acte ? que deviendrait

en ce cas et ma politique et ces doctrines pour lesquelles je professe un culte depuis trente ans? le terrain manque sous mes pieds, je tombe dans le vide. c'est précisément parceque l'assemblée me paraissait inviolable que je fesais des efforts désespérés pour retarder la réunion. je savais qu'une fois là, son autorité serait souveraine et qu'il faudrait la subir sans résistance. ma lutte obstinée en faveur de l'ajournement prouve mon respect pour l'arrêt de la nation qui devait sortir de l'urne électorale.

Si je n'étais senti la volonté de briser plus tard la représentation nationale, pourquoi prendre tant de peine pour reculer la convocation? je n'avais qu'à laisser venir et laisser faire. il ne manquait pas de gens qui criaient déjà: „ si l'assemblée ne marche pas droit, nous la jeterons par la fenêtre! „ Cette menace m'effrayait comme abjuration de la foi républicaine, et puis comme un danger pour Paris. Paris odieux aux provinces, déchu de sa dictature morale, désarmé de son initiative, en un mot, le grand ressort de la France brisé peut être, que de châtiments pour une faute! afin de la prévenir, j'allais répétant dans les ateliers: „ demandez l'ajournement des élections, c'est votre droit „ et votre intérêt; mais une fois la représentation élue, toute violence sur elle est un crime contre vous-même „ — ainsi, avant la nomination, je proclamais l'inviolabilité. ce n'est pas dans notre club qu'on eût pu permis d'imposer aux candidats des engagements conditionnels contre une assemblée réactionnaire.

On m'a dépeint comme en état permanent de conspiration depuis le 24 février. chacune de mes paroles, chacun de mes gestes cachait un complot ténébreux. Ces romans avaient ils au moins l'excuse de la bonne foi? je ne sais. Les Colporteurs ont fini peut-être par y croire, comme les nourrices s'effraient de leurs propres contes. On n'avait pas le cerveau en équilibre dans ce temps-là. je vous ai dit ma part dans le 17 mars. on prétend qu'au 16 avril, je voulais faire disparaître une fraction du gouvernement. Lacuée? il n'y avait pas un seul de ses membres qui ne me fût hostile. Vous avez pu voir ici, passez-moi l'expression, que M. Ledru-Rollin n'était pas mon cousin. c'est lui qui m'a fait la guerre la plus acharnée. sa police ne me laissait ni paix ni trêve. je ne lui en veux pas. il ne savait ce qu'il fesait. les événements ne l'ont que trop prouvé. il a été, il a été, il s'est cassé le nez. ce n'est pas ma faute, c'est la sienne. tombé du pouvoir, il est rentré dans le parti de la Révolution. à tout péché, miséricorde. quant à Louis Blanc, je ne l'ai jamais vu, si ce n'est à l'hôtel de ville, en grande cérémonie. On a dit que la journée du 16 avril avait pour but de créer pour lui un ministère

les progrès. je [illegible] et cela ne me regarde pas. En somme, il n'y a eu le 16 avril que des terreurs féroces d'un côté et une promenade pacifique de l'autre.

Où sont les preuves de mes prétendus complots ? Le 15 mai au soir, la garde nationale a fait irruption dans mon domicile de la Rue Boucher. On a saisi des registres. c'étaient les procès-verbaux de notre club. dira-t-on que des conspirateurs émérites savent trop bien leur métier pour conserver dans leur domicile des pièces compromettantes ? mais quel motif aurions-nous de craindre ? et quel motif de conspirer ? On s'applique les complots pendant le règne de Louis-Philippe, sous un régime de compression et de police, de visites domiciliaires et d'arrestations. après Février, quand tout pouvait se faire au grand jour, ils seraient incompréhensibles.

On avait la liberté de la presse et de la parole. quel [illegible] besoin de se cacher ? nous surtout que l'on croyait maître de la place publique. Mr Carlier n'osait exécuter un mandat d'arrêt lancé contre moi. il s'écriait : « arrêter cet homme au milieu de ses satellites qui vont me dévorer ! je n'ose pas ! » ceux qui font trembler se cachent-ils ? choisissez donc au moins entre ces accusations contradictoires : tribun de carrefour, conspirateur hypocrite : si je domine la rue, je ne suis pas réduit à feindre, et si il me faut dissimuler, je ne suis pas l'effroi de la rue. lequel de deux ? décidez — l'un ou l'autre. — ni l'un ni l'autre au contraire. mon crime, c'est mon club. qui donc s'y trompe

Le 15 mai est un accident. l'assemblée nationale, élue sous des influences hostiles à la révolution, ne lui était naturellement pas favorable. libre de ses allures, elle n'aurait pas acclamé la République, et la politique parisienne ne lui souriait guères. de là des menaces, un antagonisme croissant. il y avait de l'électricité en l'air. les premières séances avaient été froides, ternes, presque mornes. l'attitude de l'assemblée était contrainte. elle se sentait mal à l'aise, sans pouvoir. l'agitation de Paris grondait [illegible] à ses oreilles, comme le sourd roulement de l'orage.

je ne l'aimais pas ; cependant, loin d'exciter contre elle les esprits, je ne cessais de combattre toute pensée d'agression. parler aux masses, les conquérir à nos doctrines par la propagande, tel était mon plan, tel mon thème quotidien. Vous le voyez, Messieurs, ce n'est pas une défense, c'est l'histoire que je déroule devant vos yeux. elle ne doit pas, vous plaire, car nous

sommes placés aux deux pôles contraires. mais il s'agit de la vérité. Or, chaque jour, la population se rapprochait davantage de notre drapeau, et notre influence grandissait par la seule puissance des idées. nous n'avions donc qu'un intérêt: maintenir la liberté de discussion qui fesait notre force, empêcher les aventures de se jeter à la traverse et d'arrêter nos progrès rapides sur l'opinion. L'annonce de la manifestation polonaise dans un tel moment m'avait causé une vive inquiétude. Sachant les colères qui fermentaient contre l'assemblée, j'en redoutais l'explosion. c'était peut-être le feu mis aux poudres. inutile de vous dire que je n'ai participé en rien aux préparatifs du mouvement. c'est le club centralisateur, ennemi déclaré du mien, qui en a pris l'initiative et donné le signal, ce qui n'empêche pas de le porter à mon compte, comme tout ce qui s'est fait entre le 24 février et le 15 mai.

Mon club était fort isolé des autres, un peu jalousé aussi. je ne sais pourquoi il avait le privilège d'effrayer, sans doute à cause de sa modération et de sa bonne tenue. Dans la circonstance, il n'avait pas le pouvoir de s'opposer à l'appel des affiches, et du reste il en avait encore moins la volonté. Le samedi 13, la manifestation polonaise s'empare de ~~l'autre~~ l'ordre du jour. je la repousse, en démontrant que nous avons tout à gagner par le calme, tout à perdre par la violence et la précipitation. Un orateur parle dans le sens contraire et présente en outre une série de propositions qui réclament pour le peuple la gratuité de la médecine, de l'enseignement et de la justice. De là cette étrange déposition d'un témoin à charge qui est venu vous dire que, dans notre club, on demandait gratuites, pour le peuple, toutes les denrées de première nécessité. contre moi, il n'y a rien d'absurde. Le témoin n'a pas manqué d'ajouter que j'avais appuyé le langage de l'orateur. — appuyé ~~[illegible]~~ la gratuité de l'enseignement et de la médecine, oui certes, et je voudrais davantage encore; mais j'ai ~~[illegible]~~ blâmé avec énergie la philippique contre l'assemblée.

~~[illegible]~~. mon avis en faveur de l'abstention a échoué. La question polonaise exerçait ~~[illegible]~~ empire irrésistible. On a oublié cela aujourd'hui. on ne veut y voir qu'un prétexte d'agression contre l'assemblée

quelle erreur ! Le nom de la Pologne est magique et soulève toujours Paris. Les hommes de portée craignaient dans la manifestation le chapitre des accidents, et ils essayaient d'arrêter l'élan populaire. Vains efforts ! Le club, ordinairement docile à ma voix, s'est regimbé. j'ai dû céder ce jour-là, sous peine d'abandon. On ne commande pas à l'élément populaire comme à un Régiment. On dit à un Régiment : marche ! et il marche. Le peuple n'est pas un automate. Pour le guider il faut être dans sa voie, sentir avec ses instincts, partager ses passions ; mais, à prendre le taureau par les cornes on ne gagne que des coups de corne.

Fallait-il sacrifier la popularité à la prudence ? Les Puritains peuvent se donner carrière sur cette thèse et moraliser à perte de vue. pour moi, je croyais avoir une mission à remplir et je n'entendais pas la laisser en route. j'ai dit : « Vous voulez aller à la manifestation ? allons-y ; mais prenons garde aux sottises. »

Les Réquisitoires ne sont pas faits pour défendre les accusés, c'est incontestable. ils devraient toutefois respecter certaines bornes. Mr le Procureur-général soutient que le ton modéré de mes discours, Samedi soir 13, s'explique par l'ignorance où j'étais encore du projet de manifestation, mais que le 14, mieux instruit, j'ai poussé le club en avant. Le parti pris de me placer à la tête du mouvement entraîne un peu loin d'accusation. Quoi ! nous n'aurions pas connu le soir des affiches placardées tout le jour. c'est là une affirmation bien hardie.

J'abrège, pour aborder enfin le 15 mai. Le rassemblement, parti de la Bastille assez peu nombreux, s'avance par les boulevarts, grossissant dans sa marche des flots de la multitude qui couvre les contr'allées ; Dix mille au départ, cent cinquante mille, quand la tête de colonne se heurte aux portes du Palais. faut-il recommencer un vingtième récit des scènes de cette journée ? j'en suis rassasié pour ma part, et vous aussi, sans nul doute. La vague, en s'amoncelant derrière nous, premiers arrivés, nous écrasait contre la grille. elle s'entr'ouvre enfin, j'entre brisé, presqu'asphyxié. une fois dans la première cour, je remplis mes poumons d'air et je m'achemine ensuite par des couloirs inconnus qui me conduisent dans la salle des Pas perdus. C'est là que Mr Xavier Durrieu est venu me prendre. Mr l'avocat général a prétendu que Mr Xavier Durrieu ne m'avait rien dit. je regrette que ce représentant n'ait point paru aux débats. C'est un témoin fort important qu'on a esquivé. il n'aurait pu nier qu'il avait donné l'ordre de ne

introduire ; était-ce, comme on le prétend, dans le douzième bureau ? je l'ignore[333]. il a dit : « entrez ! » sans préciser davantage, et sur cette invitation nous sommes entrés.

Me le Procureur-général a fait un tableau pittoresque de mon attitude dans cette journée. il m'a représenté franchissant la grille malgré moi, la porte des pas perdus malgré moi, montant à la tribune malgré moi, prononçant un discours malgré moi. Fidèle aux préceptes classiques, il fait joindre le plaisant au sévère : car si mon rôle est grotesque dans son réquisitoire, il est aussi éminemment criminel, et on se propose de le faire aboutir aux cachots d'une forteresse.

je ne démentirai qu'à demi le récit de Me le Procureur-général. il est un peu chargé en couleur, mais il ne manque pas de vérité. c'est une campagne assez ridicule que celle du 15 mai, j'en conviens. il faudrait seulement se contenter de la comédie, sans la renforcer du mélodrame qui est de trop. je ne me suis mêlé à cette aventure qu'en haussant les épaules. dès la première scène, il n'était que trop facile de préjuger le dénouement, l'assemblée violentée, la cause démocratique compromise, une défaite irréparable, toutes mes craintes réalisées. mais quoi ! on ne dirige pas à volonté les mouvements populaires. il est plus aisé de s'y perdre que de les mener à fin.

Cerné pied dans les trépidations d'une colline, être ballotté ça et là par la houle, emporté à la dérive comme une espèce de mannequin, c'est une situation peu enviable. telle était la mienne. jeté enfin à la tribune, j'ai pu me retrouver un moment. on me criait : « parlez ! » j'ai parlé, ... d'assez mauvaise humeur de tant d'absurdités, j'avoue, mais ce n'était pas une raison pour en débiter moi-même. j'ai fait un discours, que vous connaissez, sur la Pologne, sur les affaires de Rouen, le menu à peu-près d'une allocution de circonstance. on m'a reproché la violence de cette harangue, on a eu tort. elle était convenable et parlementaire. plusieurs représentants l'ont reconnu.

mon rôle était fini avec mon discours. en quittant la tribune, j'ai été m'asseoir sur un banc à gauche et j'y fus resté spectateur impassible mais désolé de cette scène de sabbat. Le témoin Schlosser, assis près de moi et qui me croyait un meneur actif du mouvement, a paru très-surpris de mon inaction au milieu de ce désordre, plus surpris encore de m'entendre dire : « on

Sait bien comment ces choses-là commencent, on ne sait pas comment elles finissent. » Arrive enfin Huber qui du haut du bureau prononce la dissolution de l'assemblée. J'étais toujours assis. Mr le Procureur-général m'a fait un grand crime d'avoir regardé la pendule en ce moment. Je ne puis comprendre en vérité que ce soit là un si grand crime. On fesait une sottise dont je pressentais les suites fatales, et comme je possède assez généralement mon sang-froid, j'ai tourné les yeux vers la pendule, il était quatre heures un quart, et j'ai pu dire : voilà l'heure d'une grande faute. »

On a fait diverses listes de gouvernement qu'on jetait à la foule. Aucune n'a été proclamée à la tribune. Je n'avais pas quitté mon banc, d'où je regardais en pitié ces folies. C'était de la démence au premier chef. ~~[illegible]~~ Enfin, la salle évacuée, je m'en suis allé aussi. Je partais l'un des derniers. Au dehors, la foule avait disparu. Il ne restait que la force armée.

« Vous faites votre siège », va-t-on me dire une observation. Mr le Procureur-général, tout en m'appelant monomane, a eu soin de me dépeindre comme un homme très-dangereux. Mr le Procureur-général est bien bon. Je n'étais pas dangereux ce jour-là. Si j'avais voulu disperser l'assemblée nationale, m'y serais-je pris de cette sotte façon ? Il ne fallait pas l'expérience d'un vétéran pour voir le péril. Pour réussir, il n'y avait qu'un moyen. On veut dissoudre, c'est convenu. 150 mille hommes arrivent. Je tiens la tête avec mon personnel de factieux déterminés. Voici le pont, quelques troupes pour le garder ; en un clin d'œil elles sont bousculées, le pont franchi, la grille atteinte. ~~[illegible]~~ Allons-nous attendre dix minutes qu'on l'ouvre, cette grille ? ~~[illegible]~~ L'insurrection n'attend pas le bon plaisir des concierges. La grille est fermée ? on la culbute. Sous la main du peuple, une grille vaut une allumette. Si l'on craint le temps perdu, un à-droite et un à-gauche, l'escalade et l'envahissement. Dans la cour, quelques compagnies surprises, nulle résistance, noyées dans la foule, désarmées. ~~[illegible]~~ Dans la salle, on ne s'amuse pas à une mauvaise parade de trois heures. Allons donc ! On jette ~~[illegible]~~ dehors les représentants. Ce n'est pas une besogne à discours. De là on marche à l'hôtel de ville. Qui nous arrête ? La garde nationale ? Elle n'est pas là, et nous sommes 150 mille. La force et la rue nous appartiennent, et un nouveau gouvernement est proclamé sans résistance.

Ainsi auraient agi des hommes venus en ennemis ? Est-ce là ce que nous avons fait ? Eh ! non. L'idée de renversement n'est pas entrée dans notre tête

pendant ce drame de trois heures. aurions-nous perdu notre temps à ce tapage d'écoliers, tandisque le rappel réunissait la garde Nationale? aurions-nous laissé s'ennuyer, se décourager et se débander cette masse d'hommes qui s'étendait au loin comme une inondation? Car le premier flot seulement avait pénétré dans l'assemblée. Toute cette mer mouvante n'y était pas entrée, n'aurait pu y entrer. Aussi, après deux heures d'attente, s'est-elle écoulée peu-à-peu, nous laissant jouer à l'émeute dans la salle. L'armée des blouses refluait dans Paris par toutes les issues, tandisque l'armée des uniformes accourait sur le terrain.

~~[illegible]~~

Non! nous ne voulions pas renverser. nous ne l'avons pas voulu même à la dernière heure, lorsqu'une voix insensée a proclamé la dissolution. En ce moment, poussés aux bords de l'abîme, si pour notre propre salut nous avions songé aux dernières extremités, il était temps encore. nos soldats remplissaient la salle, les couloirs. il fallait les appeler aux armes, arracher les fusils aux gardes nationaux, aux gardes mobiles mêlés parmi nous. on n'a pas fait un geste, on est sorti aussi bêtement qu'on était entré. il n'y avait donc point de projets hostiles, même après que la manifestation se fut égarée.

Pourquoi? parceque un attentat contre l'assemblée, violation de tous nos principes, serait restée sur notre passé comme une tache ineffaçable et que nous aurions traîné à perpétuité cette faute comme un boulet aux pieds. autre motif encore. La population n'eût pas été complice d'une heure de vertige. L'assemblée dissoute, on se trouvait en présence des masses qui n'avaient point de parti pris contr'elle. nous ne pouvions pas dire comme le cardinal de Richelieu: « je fauche, je fauche, et je couvre tout de ma soutane rouge. » Paris ni la France n'auraient goûté le procédé, et au bout de trois jours peut-être, ce gouvernement de contrebande et de surprise eût été culbuté avec ignominie.

Mr le Procureur-général a contesté la direction de ma retraite. il ne me paraît pas connaître très-bien la topographie de Paris. En quittant le Palais-Bourbon, on n'a que trois chemins à prendre. les habitants du faubourg St Germain s'engagent dans les rues perpendiculaires à la rive gauche de la Seine; ceux du faubourg St Honoré et de la Chaussée d'Antin passent le pont de la Concorde et continuent devant eux. Les autres ~~n'ont d'autre~~

~~[illegible]~~ suivre que les quais. ~~je ne vois pas~~, pourquoi, rentrant chez moi, je n'au-
rais pas pris les quais. il aurait fallu prévoir que Mr le Procureur-général m'en
ferait un crime. Or, ~~je l'avoue, je ne songeais ni à réquisitoire, ni à procureur-~~
~~général~~. j'avais deux domiciles, l'un à la barrière du Trône, l'autre rue Bou-
cher. je demanderai ~~à moi Mr le Procureur-général~~ par quel chemin ~~il prendrait~~
~~pour~~ on peut se rendre de la chambre ~~[illegible]~~ à la Rue Boucher, près du Pont neuf ou à la
barrière du Trône. Moi, je n'en connais qu'un, celui des quais.

Si j'eusse suivi jusqu'au bout cette direction, le ministère public
n'aurait pas manqué de s'écrier : « Vous n'alliez pas chez vous, mais à l'hôtel de
ville. pour ~~aller au~~ gagner le quai de la Messagerie, il faut également longer la rivi-
ère. L'accusation affirme que je me rendais chez Crousse. elle n'en sait rien
et cela est faux. mais que lui importe, pourvu qu'elle triomphe ! » ah ! il allait
chez Crousse ! c'était pour surveiller le point de départ et le point d'arrivée.
Du haut de ce Belvédère, comme un général avec ou sans lunette, il aurait eu
l'œil droit sur l'assemblée, l'œil gauche sur l'hôtel de ville, ~~et~~ de là il aurait
fait manœuvrer ses bataillons. » Voilà une stratégie admirable, et Mr le Pro-
cureur-général a vraiment le génie de la guerre. Moi, qui ne suis pas un
tacticien de sa force, j'ai eu la maladresse de tourner à gauche pour m'enfoncer
du côté des halles.

C'est grand dommage pour le Réquisitoire. je lui fausse com-
pagnie au plus beau moment. il s'était acheminé avec moi vers l'hôtel de ville,
et je le plante là sur le quai de la Mégisserie. quelle impertinence ! il était si heu-
reux de me faire la conduite, et en factieux discourtois, je lui joue le tour de prendre
à gauche. c'est peu. j'entre lâchement dans un café, boire un verre d'orgeat. voilà
de ces méfaits impardonnables. je comprends les regrets du Réquisitoire et l'amertume
de ses plaintes. En refusant de le suivre à l'hôtel-de-ville, j'ai coupé l'herbe
sous le pied à son éloquence. j'en suis désolé, mais ce voyage à l'hôtel de ville
n'avait pas de bon sens. je n'étais pour rien dans la folie qu'on venait de com-
mettre, et je n'avais aucune raison valable d'aller me faire prendre dans une sou-
ricière.

Mais tout ceci n'est que fantasmagorie. il n'y a point eu d'attentat.
nous ne sommes pas allés à l'assemblée nationale en renverseurs, mais en étourdis
entraînés par le peuple dans un jour d'effervescence. c'est l'opinion vulgaire que
l'on mène les masses ; ce sont au contraire les masses qui mènent souvent où
l'on ne voudrait pas aller. nous avons fait une sottise, soit ! nous la payons

déjà fort cher. dix mois de prison pour réflechir sur les aventures du 15 mai, c'est plus qu'il ne fallait pour en reconnaître la folie. vous plait-il néanmoins de prolonger indéfiniment nos ~~réflexions~~ réflexions? à la bonne heure. mais vous ferez un acte de parti. si vous recherchez des faits, des intentions, il n'y en a pas. Si, au contraire, vous voyez en nous des membres gangrenés à couper, des lions et des tigres dont il serait imprudent d'ouvrir la cage, oh! alors votre décision ne sera qu'une oeuvre de passion. vous ferez de la force, non de la justice.

il ne s'agit pas seulement de la liberté de citoyens qui ont beaucoup souffert. il s'agit plus encore d'équité et d'honneur, peut-être de prudence. L'opinion publique a ~~un~~ déjà rendu son verdict. il est unanime : « ces hommes-là « n'ont rien fait. » si vous ne le confirmez pas, si vous y répondez par une condamnation, vous ferez, je le crains, une chose funeste pour tout le monde, et la haute cour de justice laissera une pénible impression dans les cœurs en même temps qu'un triste souvenir dans l'histoire.

R. F. MSS

Messieurs, la première partie de ma défense est terminée. j'ai repoussé les calomnies. j'ai dit quelques mots de mes idées politiques, travesties en épouvantail par les habiles. je vais maintenant aborder le Débat.

En vérité, je suis un enfant; je viens de faire cette découverte un peu tard, par un mot de Mr L'avocat-général de Royer. Mr L'avocat-général a lancé un trait des plus acérés au Général de Courtais. il lui a dit: « Le 18 Mars, « vous avez publié une proclamation où vous preniez le titre de Général du peuple. « c'était un outrage à la Garde nationale. »

Cette parole a été pour moi un trait de lumière. elle m'a montré à quelles passions implacables nous avons affaire, en me rappelant un propos qui m'avait déjà frappé dans le temps et qui prend aujourd'hui une véritable importance. j'étais un jour en omnibus après le 17 mars. L'omnibus est le véhicule des classes moyennes. Le peuple va à pied. L'opinion s'y montrait alors peu favorable au parti populaire. Rien de plus naturel. Or, dans une conversation sur le Général de Courtais, un des interlocuteurs vint à s'écrier: « s'appeler général du peuple! c'est abominable. « jamais il ne se relèvera de ce mot-là. c'est fini. » Quelle a été ma surprise d'entendre ici la même phrase dans la bouche du ministère public! il y a une révélation dans cette coïncidence.

Que s'était-il donc passé qui pût rendre si criminel ce nom de Général du peuple, pris par Mr de Courtais? il s'était passé deux choses: la manifestation du 16 mars et celle du 17. On a beaucoup parlé ici de la manifestation du 17, fort peu ou pas du tout de celle du 16, et Mr Arago m'a paru avoir une intention légèrement épigrammatique, lorsqu'interrogé sur le 17 il s'est mis à raconter le 16. à mon tour, je vais reprendre ce chapitre.

Je suis un grand criminel, un conspirateur-monomane, un homme pervers, qui n'a cessé depuis le 24 février, de manifester les véritables intentions, qui a commis une série d'attentats, qui a été le 17 mars à l'hôtel-de-Ville, le 16 Avril au champ de Mars &c &c. Soit. quel est donc mon crime dans ces journées? ai-je pris les armes, lancé les masses sur le gouvernement, tenté une révolution? Vous savez bien que non. Les masses réunies ce jour-là sur la place publique, ne paraissaient un trouble que par leur grande multitude. elles n'avaient point de caractère hostile. En était-il de même le 16 Mars?

On nous parle de complots, de conspirations permanentes. on a oublié le complot du 16 mars qui a eu un bel et bon commencement d'exécution et n'a manqué que par des circonstances indépendantes de la volonté de ses auteurs. Le 15,

il s'était tenu des conciliabules entre personnes notables du parti conservateur, anciens députés, anciens ministres, rédacteurs de feuilles réactionnaires. On avait concerté pour le lendemain une tentative de renversement du gouvernement provisoire, sous prétexte de plaintes contre la suppression des bonnets à poil.

Les journaux de la Conspiration donnaient, visière haute, l'ordre et la marche du mouvement. On peut lire dans la Sirène ce programme : « Demain, 16 Mars, les légions de Paris et de la banlieue se réuniront à telle heure. La 1re légion se mettra en bataille, la droite appuyée sur tel point, la gauche sur tel autre. La deuxième légion, &c. » Ainsi de suite. L'ordre de bataille de toutes les légions était tracé : elles devaient occuper les boulevards et les quais, les gardes nationaux en uniforme, avec le sabre.

Le sabre est une arme, je suppose, et lorsqu'on fait, à l'occasion, tant de bruit d'un mauvais poignard..... je n'ai aucun enthousiasme pour le poignard, c'est une arme impuissante et ridicule, un joujou de mélodrame, ... mais enfin, lorsqu'on s'en montre si offusqué, on pourrait avoir les mêmes scrupules à l'endroit du sabre qui après tout n'est qu'un poignard allongé.

Voici donc la Garde nationale réunie. Qui l'avait convoquée ? Les autorités municipales ? Le Gouvernement ? non. C'était une réunion spontanée en apparence, dans le fait organisée par un conciliabule de conspirateurs. Le prétexte des bonnets à poil était bien transparent. Dès le 15, personne n'ignorait qu'il s'agissait d'une tentative très-sérieuse et très-décidée contre le gouvernement provisoire. Le 16 au matin, les gardes nationaux sortaient de leurs maisons, l'air furieux, la menace à la bouche, avec la résolution arrêtée de jeter le gouvernement par les fenêtres.

Les légions se mettent en bataille dans l'ordre indiqué par le programme, puis elles marchent sur l'hôtel-de-Ville, non point comme le rassemblement populaire du lendemain, avec des apparences pacifiques et un air de fête, c'est dans l'attitude la plus menaçante, avec des imprécations et des cris de mort qu'elles s'avancent le long des quais, au nombre d'environ dix mille hommes. Les journaux n'avaient pas convoqué seulement les compagnies d'élite, la partie plaignante, mais toute la garde nationale, forte alors de soixante mille hommes, l'ancienne garde nationale de la monarchie, d'où étaient exclus les ouvriers. Sur ce nombre, un tiers peut-être avait des sympathies plus ou moins tièdes pour le nouvel ordre de choses ; le reste lui avait voué une haine cordiale. Tous néanmoins n'étaient pas venus au rendez-vous.

Dans chaque parti il y a les exaltés. Dix mille se présentèrent, la portion la plus hostile, les Royalistes enfin, et ils ne s'en cachaient pas. Rendus à l'hôtel-de-ville, des vociférations éclatent contre le gouvernement ou du moins contre une partie de ses membres : « Mort à Ledru-Rollin ! mort à Louis Blanc ! » c'était

bien l'explosion d'un complot. il a avorté parceque le peuple, accouru au bruit, a culbuté, houspillé et dispersé l'émeute, en jetant quelques bonnets d'ours dans la rivière. La tentative était manquée. je n'ai pas ouï dire qu'on l'ait poursuivie. Loin de là. on a été très-indulgent, très-doux. on s'en contenté de dire à ces Messieurs : « Enfants! « vous avez effrayé une contre-révolution. vous n'étiez pas de force. Vos femmes doivent « être inquiètes. rentrez chez vous. »

Le lendemain, voici venir la manifestation populaire. Celle-là n'arrive pas en armes, avec cette mine sinistre qui distinguait le rassemblement de la veille: non! c'était une fête. Sur un beau soleil de printemps, les masses se prêtaient à ce spectacle, comme les populations du midi aux processions des grandes solennités. Pas une menace dans cette foule.

« Mais, dit-on, il y avait-là une députation de soi-disant délégués « du peuple, venue pour violenter le gouvernement. Ces hommes sont montés à l'hôtel-« de-ville; ils ont tenu un langage impérieux. ils prétendaient forcer la main au « pouvoir. » — Bref, un demi-attentat, un Strologue du 15 mai.

Mensonge! — j'ai demandé qu'au-lieu de faire des descriptions de fantaisie, on voulût bien lire dans <u>le Moniteur</u> les paroles échangées pendant cette entrevue. On s'en est gardé et pour cause. Le Réquisitoire et les dépositions auraient été confondus. on a préféré appeler ici Mr Marie, Mr Adam et d'autres témoins qui nous aiment peu, qui n'ont jamais eu pour moi notamment un excès de bienveillance, et on leur a demandé des renseignements. ils en ont donné de fort hostiles.

je n'accuse point leur conscience, mais leurs préoccupations et leurs antipathies. C'est au <u>Moniteur</u>, moins suspect de rancunes qu'il fallait s'adresser. Ces prétendus discours, pendant lesquels j'espérais du geste les orateurs, se seraient évanouis en fumée; car ils sont apocryphes. on aurait vu que tout s'est borné à l'adresse lue par un délégué des corporations ouvrières, et à une allocution de Mr Cabet, la plus inoffensive du monde. Les autres harangues sont de pure invention. une ligne, deux lignes au plus, c'est tout ce que se sont permis ces factieux si agressifs. après le discours d'un provisoire, une observation s'élevait, pas plus injure que compliment. aurais-je pu exciter l'auteur, pendant l'éclair de cette phrase? le temps de tourner la tête, elle était dite, et les pérorateurs du gouvernement reprenaient leur monologue par alternance. <u>Le Moniteur</u> fera foi. qu'on le lise.

Le 16 Mars, des délégués sont montés aussi à l'hôtel-de-Ville, et ceux-là, ont parlé d'une façon menaçante. c'était bien une déclaration de guerre. a-t-on

sévi contr'eux? Tonné du moins? Rien. L'impunité et le silence pour ces péchés privilégiés. — Ainsi, voilà deux classes de la population. L'une, ce qu'on appelle en Angleterre la Respectability, un mot expressif pour désigner la race d'argent, ... on dit chez nous : la Bourgeoisie; l'autre, la classe ouvrière. Pas un mot de blâme pour l'émeute bourgeoise qui tombait pourtant sous le coup du code pénal. Contre la pacifique promenade populaire, un foudroyant Réquisitoire

Y aurait-il deux poids et deux mesures? de bons et de mauvais complots de bonnes et de mauvaises émeutes? faut-il croire que le rassemblement du 16 mars avait le droit, ... qui sait même? ... le devoir de renverser le gouvernement et que son insuccès a été un malheur? Est-ce que, par hasard, le droit au gouvernement existe pour une certaine partie de la population, à l'exclusion et au détriment de l'autre? est-ce que la plainte même est interdite au peuple sous peine d'attentat, tandisque la Bourgeoisie peut ourdir un complot, faire une tentative de renversement à main armée sans encourir le moindre reproche?

Et ce n'est pas seulement pour l'agression du 16 mars qu'on s'est montré si débonnaire, mais pour d'autres faits bien plus graves. à Troie, à Bordeaux, à Amiens, à Périgueux, dans vingt endroits, la garde nationale, celle de la monarchie, s'est ameutée, s'est ruée en armes sur les commissaires du gouvernement provisoire, les a expulsés, poursuivis; elle en a arrêté, traîné dans les prisons. On a laissé faire, on n'a rien dit. Cependant ces commissaires, organes du gouvernement central, munis de ses pleins pouvoirs, étaient sous la protection de la loi. les arrêter, les traquer comme des bêtes fauves, c'était se mettre en pleine révolte. Eh! bien, nulle poursuite; pas un mot d'improbation; carte blanche!

Qu'est-ce à dire? serait-ce qu'un gouvernement n'est légitime qu'à la condition de représenter exclusivement les intérêts et les passions d'une classe? qu'il est rebelle, dès qu'il cesse d'être le très-humble serviteur de cette classe, pour représenter tous les citoyens? qu'il devient usurpateur, dès qu'elle ne l'a plus dans les mains? c'est la théorie qu'on proclame hautement par la différence des procédés envers le 16 et le 17 mars. Pourquoi cet excès de mansuétude d'un côté, cet excès de sévérité de l'autre? Pourquoi l'anathème contre les deux cents mille hommes du 17, une majorité? La tolérance et la faveur pour les dix mille du 16, une minorité infime? Pourquoi le titre de Général du peuple érigé en crime et en outrage à la garde nationale? — La garde nationale! elle compte à Paris, dans l'état normal, quatre cent mille citoyens. 400 mille citoyens ont défilé le 20 Avril devant le gouvernement provisoire. Voilà la Garde nationale! je n'en connais point d'autre. La conclusion logique

du réquisitoire, c'est que le pouvoir appartient aux minorités et que les majorités ne sont que de vils troupeaux.

Je conçois dès lors pourquoi nous sommes sur ces bancs. C'est parce que nous avons le malheur de déplaire à la minorité, souveraine de droit, et que nos idées, heurtent ses passions et ses intérêts. C'est pour le compte d'une faction qu'on nous poursuit. Ah! Si l'on n'eût parlé que du 15 mai, si on avait dit: « vous avez violé « et tenté de dissoudre une assemblée Nationale, expression de la France entière, c'est « un attentat », je me bornerais à répondre: « Prouvez et je me résigne. » Mais dresser un acte d'accusation contre le 17 mars, sans un souvenir de reproche pour le 16! Je vous comprends. Ce n'est pas notre visite à l'hôtel-de-ville, ni même tel ou tel discours qui est coupable. C'est l'esprit qui animait la manifestation, parce qu'il offense les classes qui sont toute la France à vos yeux. Notre crime, c'est que les idées du 17 mars sont odieuses aux acteurs du 16, Rois détrônés un instant, bientôt restaurés. Nous sommes coupables, non du 17 mars, ni du 16 avril, mais des opinions qui nous y ont conduits; non de l'ouverture d'un Club, mais des principes que nous y avons professés, au déplaisir des maîtres légitimes, les Bourgeois. L'inquisition au profit d'une caste!

Qu'était l'inquisition? un tribunal chargé de punir les atteintes à la croyance dominante. Tout individu suspect du moindre accroc à l'orthodoxie était appréhendé au corps, torturé et brûlé en cérémonie. On ne va plus jusques là, j'en conviens, mais le système est identique. « Vous dénigrez les vieilles doctrines, « fondement de l'ordre social, vous en prêchez de perverses, c'est-à-dire d'opposées. « vous dogmatisez. à la Géhenne. En dehors des vérités officielles, tout est crime.

À ce titre, notre place est bien sur ces bancs. Qu'avons-nous vu dans le cours des débats? Le ministère public éplucher nos procès-verbaux, disséquer nos adresses, soupeser chaque mot, nous faire un procès, non de tendance, mais d'opinions. Telle phrase est un objet d'effroi, telle autre, d'horreur. Mais ouvrez donc aussi les journaux du parti contraire, Le Constitutionnel, L'Assemblée Nationale. Lisez-nous un peu leurs manifestes, leur polémique. n'y trouverait-on pas la pensée rendue avec une bien autre virulence? l'injure, la calomnie, la menace, la fureur, tous les caractères de l'esprit de faction? Oui, mais tout cela est innocent. rien à blâmer. on peut se lancer à fond de train dans cette voie, c'est la bonne. quant aux mauvaises, doctrines, point de quartier. la cour d'assises, la prison, le bagne.

Les bonnes opinions ne sauraient jamais aller trop loin. elles sanctifient tous la violence en paroles et la violence en action, l'injustice, le sang versé. aux mauvaises opinions, il n'est permis ni de lever un doigt, ni de remuer un pied, ni d'ouvrir la bouche, d'un côté l'écrasement, de l'autre l'omnipotence. telle est la règle. le même droit à l'anéantissement de la presse et des réunions, au régime de Nicolas et du Saint-office. On ne s'arrête plus dans ce chemin.

Nous au contraire, — ces monstres qui ne rêvent que l'échafaud, qu'avons-nous fait, pendant nos quelques jours de puissance? avons-nous usé de représailles contre le passé ou même contre le présent? Le lendemain de la victoire, nos oppresseurs de la veille n'avaient-ils pas pleine liberté? leurs journaux nous lapidaient de calomnies. avons-nous jamais élevé une plainte, sollicité une répression, réclamé des armes de faveur? c'est que nous n'avons pas peur de la liberté nous, certains qu'elle nous donnera la victoire. Loin de l'appréhender nous appelons la contradiction. « Venez tous, venez des quatre points cardinaux, émettre vos idées par la chaire, par la presse, par la tribune. Circulez, discutez, nous ne craignons pas votre parole. Le droit et la justice sont pour nous. Le dernier mot nous restera. » nos adversaires le savent et ils redoutent la liberté comme une ennemie mortelle. le sentiment de leur faiblesse les épouvante. ils voient leur ruine dans la discussion et recourent, pour se défendre, au vieil arsenal des persécuteurs.

Qui a la vérité pour soi, n'a pas peur de la vérité. quand on craint une idée, c'est qu'on a tort. on obéit à la voix secrète qui crie : « Si tu la laisses parler, tu es mort! » — Et ce sont les hommes réduits à de telles armes qui traitent nos doctrines d'anti-sociales! Si elles sont anti-sociales, elles ne sont pas dangereuses. faites-vous donc cette insulte à l'intelligence et à la moralité humaines de croire que toute une nation se laissera pervertir par des théories? n'y a-t-il pas dans le cœur de l'homme un préservatif contre le mal? que faites vous donc de la conscience? Si un individu, même avec le prestige d'une autorité imposante, venait devant une assemblée quelconque, prêcher le vol et l'assassinat : « vous voulez de l'or, prenez dans la poche du voisin. cet homme vous gêne, tuez-le ». un hourra universel n'étouffera-t-il pas la voix de l'insensé? et faut-il besoin d'un réquisitoire pour lui fermer la bouche?

nous avons tous, de nature, la notion du bien et du mal qui est le fonde-
-ment de la sociabilité humaine. Ce qui heurte cet instinct nous révolte. L'assassin
lui-même déteste son crime chez les autres. Des maximes perverses ne pourraient
s'accréditer que par le monopole de la prédication. La contradiction les tue. Voilà
pourquoi la liberté de discussion doit rester inviolable. elle est la sauvegarde de
l'ordre social. Se peut-il rien de plus odieux que cet argument: « telle doctrine
« est mauvaise. je l'interdis. » — Et pourquoi est-elle mauvaise? Parce qu'elle vous dé-
« plait? d'autres la trouvent bonne. qui sera juge entre eux et vous? La force qui
« est dans vos mains? — La force appelle la force. Le peuple seul est juge et non pas
vous, simple partie au procès. il est le tribunal devant lequel doivent plaider libre-
-ment toutes les idées. étouffer une seule voix, c'est de la violence. — Supposons qu'ici,
devant la cour, deux ennemis viennent porter leur différend. l'un parle, on l'écoute.
l'autre veut répliquer... « silence! la cause est entendue. » on le juge sur la plai-
-doirie de son adversaire. quelle iniquité!

Ainsi font ceux qui entravent la presse. ils veulent soustraire au peuple,
seul tribunal légitime, le jugement d'opinions qui toutes ont le droit de com pa-
-raître devant lui, qui ont ce droit aujourd'hui surtout que le peuple, investi du
suffrage universel, doit tout connaître, pour choisir. étrangler la discussion, c'est
lui ôter la faculté du choix, c'est une atteinte à sa souveraineté. je le déclare hau-
-tement, les élections de l'assemblée nationale législative ne seront pas valables,
parceque la liberté de la presse n'existe plus et que toutes les causes n'auront pu
se plaider. (interruption de Mr Le Président)

je ne suis pas d'accord avec la légalité du jour, je le sais. mais je
m'adresse aux consciences. nous sommes inculpés pour des théories émises. ne suis-je
pas dans mon rôle d'accusé en soutenant que j'avais le droit de les émettre et
qu'on n'avait pas celui de les interdire? on peut poursuivre les actes non les opinions.
Aussi, le système du procès qui consiste à traduire devant la justice les clubs, leurs
discours et leurs doctrines, n'est qu'une tradition du Saint-office. accusés d'un
fait, ce sont nos idées qui font tous les frais de la cause. Le reste n'est pas sérieux.
je prouverai tout-à-l'heure que personne ne peut croire à l'attentat. Tout le mon-
-de sait bien d'ailleurs que non, ne sommes ici, moi principalement, que pour avoir
suivi avec persévérance une certaine ligne politique.

je n'aborderai donc pas la question du club. je n'ai point à défendre
ce qu'on n'a pas le droit d'attaquer. Personne n'a ici à me demander compte

de mon langage dans le club. Les séances étaient publiques, la discussion libre. nous étions là dans notre rôle de citoyens et je ne descendrai point à m'en justifier. je vais dire bientôt quelle part personnelle j'ai prise à la journée du 17 mars. quant au 16 avril, je repousse les accusations dont il a été le prétexte contre moi. je constate seulement que le gouvernement provisoire, n'ayant point reçu d'investiture régulière, pouvait être modifié par une pression de l'opinion publique.

je veux maintenant expliquer ma conduite depuis le 24 février jusqu'au 15 mai. vous verrez qu'elle a été simple, naturelle, nullement machiavélique et ténébreuse, comme l'a infatigablement répété la calomnie.

La Révolution de Février avait trouvé la France en pleine désorganisation morale. - La presse et la parole baillonnées, les idées généreuses honnies, la probité bafouée, la corruption devenue la politique officielle, l'unique ressort de gouvernement, tel était le bilan du règne qui venait de mourir de la gangrène. la nation n'avait pas subi impunément un tel contact. la contagion venue d'en haut a une virulence meurtrière. On ne connaissait plus d'autres principes que les intérêts, d'autre mobile que les appétits matériels. à la place de la conscience, il y avait un bagar. la population, par le monopole de la presse, était restée la proie de influences corruptrices, solidaires et complices de l'influence gouvernementale, (leur foyer et leur appui). l'orage de Février ne pouvait purifier la France en vingt-quatre heures. On ne relève que lentement d'une maladie morale.

Quelle a été la première pensée des Républicains clairvoyants et sincères? - « Le peuple n'est pas prêt, puisqu'il n'était pas libre. pour le façonner à son image et le saturer de son virus, la faction du veau d'or a tenu dix-huit ans nos idées sous le boisseau. les bras liés, nous n'avons pu disputer le terrain à l'ennemi. Est-il sensé de brusquer l'élection d'une assemblée souveraine, alors que la nation, par un fait oppressif, a été nourrie si long-temps au régime de la corruption? et faut-il que la semence empoisonnée fructifie au profit des corrupteurs?

La réponse ne pouvait être douteuse. rétablir l'équilibre entre les deux propagandes, accorder à la démocratie un large tour de parole, et ne demander à la France son verdict qu'après suffisante plaidoirie, ainsi l'exigeaient notre cause et la justice. c'était une affaire de temps. Dans un procès, on n'écoute pas cinq heures l'une des plaideurs, et l'autre cinq secondes. j'ai dit au gouverne-
ment:

« Pas de fadaises. La Révolution n'est faite qu'à Paris. Laissez pénétrer partout mes
« ces idées, jusqu'au fond de ces hameaux perdus dans les bois, où la vie po-
« litique n'a point d'accès. Les pauvres paysans prennent leur pioche le matin,
« s'en vont à l'ouvrage, et en rentrant le soir, exténués d'une journée de labeur,
« ils apprennent vaguement qu'une révolution a éclaté là-bas, à Paris... au bout
« du monde. Qu'est-ce que cette Révolution ? — La République au lieu d'un Roi. —
« maigre renseignement. S'ils votent en pareille condition, à coup sûr ils empun-
« -teront leur bulletin au Curé et au grand propriétaire qui aiment peu la répu-
« -blique. Des élections improvisées vont rendre le pouvoir aux maîtres d'hier, pou-
« -voir d'autant plus formidable qu'il ne fera plus l'ouvrage de deux cent
« mille électeurs, mais l'émanation du pays entier. Ne commettez pas ce suicide.

Le Gouvernement n'a pas voulu m'écouter, et moi je n'ai pas voulu lâcher prise. Conquérir à tout prix un ajournement auquel tenaient les destinées de la République, c'était mon idée fixe. De là mes efforts pour organiser la mani-festation du 17 mars. D'autres influences plus puissantes que la mienne y ont concouru aussi, mais dans un but tout différent qui n'a point à m'occuper ici. Pour moi, je n'avais en vue que l'ajournement, seule chance de salut pour la ré-volution. Les hommes qui ont convoqué à la hâte les comices, sous le coup des 45 centimes et avant l'initiation de la France aux idées nouvelles, ont trahi leur de-voir et leur mission. Ils ont livré le pouvoir à un parti dont le triomphe n'était pas légitime, parce qu'il ne sortait pas de la discussion loyale et libre.

Le Gouvernement provisoire n'a pas plus cédé à la voix du 17 Mars qu'aux instances et aux prévisions des simples citoyens. Du reste, cette voix n'avait pas parlé bien haut, ou pour mieux dire, n'avait pas parlé du tout. Dès le matin du 17, j'avais abandonné la partie qui m'échappait. Dans une réunion des chefs de clubs pour rédiger l'adresse, j'insistais sur l'ajournement indéfini, par impossibilité de préjuger la durée du délai nécessaire. Voyant qu'on n'osait pas dépasser la limite du 31 Mai, j'ai ajouté : « Deux mois ou rien, c'est la même chose. « On ne détruit, on n'entame pas en deux mois l'ouvrage de cinquante ans. L'édu-« cation du pays s'est faite par nos ennemis : il votera pour ses précepteurs, au-« tant laisser faire tout de suite. »

Mon avis n'a pas prévalu. Dès ce moment, la démonstration était sans objet à mes yeux, et je ne m'en serais jamais mêlé, si j'avais pu prévoir ces avortements. Toutefois j'ai suivi la députation à l'hôtel-de-ville. J'ai écouté

l'adresse, le discours, mais avec une parfaite indifference. Refus ou consentement, il ne m'importait guères. le but était manqué. mes associés n'avaient pas même compris. Voilà ce qui explique mon attitude du 17 mars, qu'on a interprétée, suivant l'usage, par de noire, arrière-pensées. c'était le silence de la résignation et du découragement. avec le souffle réactionnaire des prochaines élections, je sentais venir la tempête.

Voudrait-on voir dans la demande d'ajournement une déclaration de guerre contre la future assemblée ? avais-je, par avance, arrêté le projet d'un renversement? toute ma conduite proteste contre une pareille calomnie. On peut me traiter de furieux et de fou. En dépit de ces aménités, je me crois le sens commun. Quoi! après avoir passé ma vie à batailler pour la souveraineté du peuple, je me mettrais en révolte contre son premier acte! que deviennent en ce cas et ma politique et ces doctrines pour lesquelles je professe un culte depuis trente ans? le terrain manque sous mes pieds, je tombe dans le vide. c'est précisément parceque l'assemblée me paraissait inviolable que je faisais des efforts désespérés pour retarder sa réunion. je savais qu'une fois là, son autorité serait souveraine et qu'il faudrait la subir sans résistance. ma lutte obstinée en faveur de l'ajournement prouve mon respect pour l'arrêt qui devait sortir de l'urne électorale. Si j'avais préméditè dès lors la dispersion de la Représentation nationale, pourquoi prendre tant de peine pour reculer son avènement ? je n'avais qu'à laisser venir et laisser faire. il ne manquait pas de gens qui criaient déjà : Si l'assemblée ne marche pas droit, nous la jeterons par la fenêtre ! cette menace m'effrayait comme une abjuration de la foi républicaine ; et comme un danger pour Paris. Paris odieux aux provinces, déchu de sa dictature morale, désarmé de son initiative, en un mot le grand ressort de la France brisé peut-être, que de châtiments pour une faute! afin de la prévenir, j'allais répétant dans les ateliers : demandez l'ajournement des élections, c'est votre droit et votre intérêt ; mais une fois la représentation élue, toute violence sur elle est un crime contre vous-même ! – ainsi, avant le scrutin, je proclamais l'inviolabilité. Ce n'est pas dans notre club qu'on se fût permis d'imposer aux candidats des engagements conditionnels contre une assemblée réactionnaire.

on m'a dépeint comme en état permanent de conspiration depuis le 24 février. chacune de mes paroles, chacun de mes gestes cachait un noir complot. ces Romains avaient-ils au moins l'excuse de la bonne foi. Ces auteurs ont peut-être fini par y croire, comme les nourrices s'effraient de leurs propres contes.

Le cerveau n'était pas en équilibre dans ce temps-là.

je vous ai dit ma part dans le 17 mars. On prétend qu'au 16 avril, je voulais faire disparaître une fraction du gouvernement. Laquelle? Tous les membres s'étaient déclarés solidaires. Pas un seul d'entr'eux qui ne me fût hostile. Vous avez pu voir ici, passez-moi l'expression, que Mr Ledru-Rollin n'était pas mon cousin. C'est lui qui m'a fait la guerre la plus acharnée. Sa police ne me laissait ni paix, ni trêve. Je ne lui en veux pas. Il ne savait ce qu'il fesait, Les évènements l'ont trop prouvé. Toujours flottant à l'aventure, il a dérivé sur les écueils. Réfugié aujourd'hui dans le parti de la Révolution, qu'il y abrite en paix son naufrage. — Quant à Louis Blanc, je ne l'ai jamais vu, si ce n'est à l'hôtel-de-Ville, en grande cérémonie. On a dit que la journée du 16 avril avait pour but de créer à son profit un ministère du progrès. Je l'ignore et cela ne me regarde pas. En somme, il n'y a eu le 16 avril que des terreurs féroces d'un côté et une promenade inoffensive de l'autre.

Où sont les preuves de mes prétendus complots? Le 15 mai au soir, la garde nationale a fait irruption dans mon domicile de la Rue Boucher. On a saisi les procès-verbaux de notre club, rien de plus. Dira-t-on que des conspirateurs émérites savent trop bien leur métier pour conserver dans leur domicile des pièces compromettantes? mais quel motif avions-nous de craindre? quel motif de conspirer? On s'explique les complots pendant le règne de Louis-Philippe, sous un régime de compression et de police, de visites domiciliaires et d'arrestations. Après Février, quand tout pouvait se faire au grand jour, ils seraient incompréhensibles.

On avait la liberté de la presse et de la parole. Quel besoin de se cacher? pour nous surtout que l'on croyait maîtres de la place publique? Mr Carlier n'osait mettre à exécution un mandat d'arrêt lancé contre moi. Il s'écriait: „arrêter cet „homme au milieu de ses satellites qui vont m'égorger! je ne puis!" Ceux qui font trembler, se cachent-ils? choisissez donc au moins entre ces accusations contradictoires: Tribun de carrefour,... Conspirateur hypocrite. Si je domine la rue, je ne suis pas réduit à feindre, et s'il me faut dissimuler, je ne suis pas l'effroi de la rue. Lequel des deux? décidez. — L'un et l'autre. — Ni l'un ni l'autre au contraire. Mon crime, c'est mon club. Qui donc s'y trompe?

Le 15 Mai est un accident. L'assemblée nationale, élue sous des influences hostiles à la Révolution, lui était naturellement peu favorable. Libre de ses allures, elle n'aurait pas acclamé la République, et la politique parisienne

ne lui fournait guères. De là des menaces, un antagonisme croissant. Il y avait de l'électricité en l'air. Les premières séances avaient été froides, ternes, presque mornes. L'attitude de l'assemblée était contrainte. elle se sentait mal à l'aise, sans pouvoir. L'agitation de Paris grondait sourdement à ses oreilles, comme le roulement lointain de l'orage.

Je ne l'aimais pas. Cependant, loin d'exciter contre elle les esprits, je ne cessais de combattre toute pensée d'agression. Aller aux masses, les conquérir à nos doctrines par la propagande, tel était mon plan, tel mon thème quotidien. Vous le voyez, Messieurs, ce n'est pas une défense, c'est l'histoire que je déroule devant vos yeux. Elle ne doit pas vous plaire, car nous sommes aux deux pôles opposés. mais il s'agit de la vérité. Or, chaque jour, la population se rapprochait davantage de notre drapeau, et notre influence grandissait par la seule influence des idées. Nous n'avions donc qu'un intérêt: maintenir la liberté de discussion qui faisait notre force, empêcher les aventures de se jeter à la traverse et d'arrêter nos progrès rapides sur l'opinion.

L'annonce de la manifestation polonaise dans un tel moment m'avait causé une vive inquiétude. Sachant les colères qui fermentaient contre l'assemblée, j'en redoutais l'explosion. Inutile de vous dire que je n'ai participé en rien aux préparatifs du mouvement. C'est le club centralisateur, ennemi déclaré du nôtre, qui en a pris l'initiative et donné le signal, ce qui n'empêche pas de le porter à mon compte, comme tout ce qui s'est fait entre le 24 février et le 15 mai.

Mon club était fort isolé des autres, un peu jalousé peut-être. je ne sais pourquoi il avait le privilège d'effrayer, sans doute à cause de sa modération et de sa bonne tenue. Dans la circonstance, il n'avait pas le pouvoir de s'opposer à l'appel des affiches, et du vote, il en avait encore moins la volonté. Le samedi 13, la manifestation polonaise s'empare de l'ordre du jour. je la repousse, en démontrant que nous avons tout à gagner par le calme, tout à perdre par la violence et la précipitation.

Un orateur parle dans le sens contraire et présente en outre une série de propositions qui réclament pour le peuple la gratuité de la médecine, de l'enseignement et de la justice. De là, cette étrange déposition d'un témoin à charge, que dans notre club on demandait gratuité pour le peuple toutes les denrées de première nécessité. contre moi il n'y a rien d'absurde. Le témoin n'a pas manqué d'ajouter que j'avais appuyé le langage de l'orateur. — appuyé la gratuité de l'enseignement et de la médecine, oui certes, et je voudrais davanta

encore, mais j'ai blâmé avec énergie la philippique contre l'assemblée.

Mon avis en faveur de l'abstention a échoué. La question polonaise exer-
-çait un empire irrésistible. on a oublié cela aujourd'hui. on ne veut y voir qu'un
prétexte d'agression. quelle erreur! Le nom de la Pologne est magique et soulève
toujours Paris. Les hommes de portée craignaient dans la manifestation le cha-
-pitre des accidents, et ils essayaient d'enrayer. Vains efforts! le club, ordinairement
sympathique à mon opinion, a résisté,
ne commande pas à l'élément populaire comme à un Régiment. On dit à un
Régiment: marche!... Halte!- il marche et il s'arrête. Le peuple n'est pas un auto-
-mate. Pour le guider, il faut être dans sa voie, sentir avec ses instincts, partager ses
passions; mais, à prendre le taureau par les cornes, on ne gagne que des coups de
corne. Fallait-il sacrifier la popularité à la prudence? Les puritains peuvent
se donner carrière sur cette thèse et moraliser à perte de vue. Pour moi, je croyais
avoir une mission à remplir et je n'entendais pas la laisser en route. J'ai dit:
"Vous voulez aller à la manifestation? allons-y. mais prenez garde aux flottiers!"

Les réquisitoires ne sont pas faits pour défendre les accusés, c'est in-
-contestable. Ils devraient toutefois respecter certaines bornes. Mr Le Procureur-gé-
-néral soutient que le ton modéré de mes discours, samedi soir 13, s'explique par
l'ignorance où j'étais encore du projet de manifestation, mais que le 14, mieux
instruit, j'ai poussé le club en avant. Le parti pris de me placer à la tête du mouve-
-ment entraine un peu loin l'accusation. Quoi! nous n'aurions pas connu, le soir, des
affiches placardées toute la journée. L'affirmation est hardie.

Abordons enfin le 15 Mai. Le Rassemblement, parti de la Bastille,
s'avance, grossissant dans sa marche, des flots de la multitude qui couvre les bou-
-levards; dix mille au départ, Deux cents mille, quand la tête de colonne se heurte
aux portes du Palais-Bourbon. faut-il recommencer devant vous un vingtième récit
du drame de la journée? j'en suis rapatrié pour ma part, et vous aussi sans nul
doute. je serai bref. La vague, en s'amoncelant derrière nous, premiers arrivés, nous
écrasait contre la grille qui s'entr'ouvre enfin. j'entre brisé, presqu'asphyxié. Une
fois dans la première cour, je remplis mes poumons d'air, et je m'achemine par des
couloirs inconnus vers la salle des Pas-perdus.

C'est là que Mr Xavier Durrieu est venu nous prendre. L'accusation
prétend que Mr Xavier Durrieu ne m'a rien dit. je regrette que le représentant n'ait
point paru aux débats. c'est un témoin fort important qu'on a esquivé. il n'aurait

pâs mié avoir donné l'ordre de nous introduire; était-ce dans le douzième bureau, comme on l'affirme? je l'ignore. il a dit: « entrez! » sans préciser davantage, et sur cette invitation, nous sommes entrés.

Mr le procureur-général a fait un tableau pittoresque de mon attitude dans cette journée. il m'a représenté franchissant la grille, malgré moi, montant à la tribune malgré moi, prononçant un discours malgré moi. fidèle aux préceptes classiques, il joint le plaisant au sévère. si mon rôle est grotesque dans son réquisitoire, il est aussi éminemment criminel, et on se propose de le faire aboutir aux cachots d'une forteresse.

Je ne démentirai qu'à demi le récit de Mr le procureur-général. il est un peu chargé en couleur, mais il ne manque pas de vérité. c'est une campagne assez ridicule que celle du 15 mai, j'en conviens. il faudrait seulement se contenter de la comédie, sans la renforcer du mélodrame qui est de trop. je ne me suis mêlé à cette aventure qu'en haussant les épaules. dès la première scène, il n'était que trop facile de préjuger le dénouement, l'assemblée violentée, la cause démocratique compromise, une défaite irréparable, toutes mes craintes réalisées. mais quoi! on ne dirige pas à volonté les mouvements populaires. il est plus aisé de s'y perdre que de les réprimer.

Etre soulevé de terre dans les fluctuations d'une colonne, ballotté çà et là par la houle, emporté à la dérive comme une espèce de mannequin, c'est une position peu agréable. telle était la mienne. jeté enfin à la tribune, j'ai pu me retrouver un moment. on me criait: « parlez! » j'ai parlé...., d'assez mauvaise humeur de tant d'absurdités, je l'avoue, mais ce n'était pas une raison pour en débiter moi-même. j'ai fait un discours, que vous connaissez, sur la Pologne, sur les affaires de Rouen, le même à peu-près, d'une allocution de circonstance. on m'a reproché la violence de cette harangue, on a eu tort. elle était convenable et parlementaire. plusieurs représentants l'ont reconnu.

Mon rôle était fini avec mon discours. en quittant la tribune, j'ai été m'asseoir sur un banc à gauche et j'y suis resté spectateur impassible mais désolé de cette scène du sabbat. le témoin Schlower, assis près de moi et qui me croyait un moteur actif du mouvement, a paru très-surpris de mon inaction au milieu de ce désordre, plus surpris encore de m'entendre dire: « on sait bien comment « ces choses-là commencent, on ne sait pas comment elles finissent. » arrive enfin Huber qui, du haut du bureau, prononce la dissolution de l'assemblée. j'étais toujours assis. le ministère public m'a fait un grand crime d'avoir regardé la pendule

en ce moment. En vérité, je ne puis voir là un si grand crime. On fesait une sottise, dont je presentais les suites fatales, et comme je posséde assez généralement mon sang-froid, j'ai tourné les yeux vers la pendule; il était quatre heures un quart, et j'ai pu à me dire: „Voilà l'heure d'une grande faute!„

On a fait diverses listes de gouvernement qu'on jetait à la foule, aucune n'a été proclamée à la tribune. je n'avais pas quitté mon banc, d'où je regardais en pitié ces folies. c'était ~~du~~ un paroxysme de démence. Enfin, la salle évacuée, je m'en fuis allé aussi. je partais l'un des derniers. au dehors, la foule avait disparu. il ne restait que la force armée.

„Vous faites aussi votre siège„, va-t-on me dire. — une observation. Mr Le Procureur-général, tout en m'appelant monomane, a eu soin de me dépeindre comme un homme très-dangereux. Mr Le Procureur-général est bien bon. je n'étais pas dangereux ce jour-là. Si j'avais voulu disperser l'assemblée nationale, m'y serais-je pris de cette piètre façon? il ne fallait pas l'expérience d'un vétéran pour voir la sottise et le péril d'une pareille tactique. il n'y avait qu'un moyen de réussir. — on veut dissoudre... c'est convenu. 200 mille homme arrivent. je tiens la tête avec mon personnel de factieux déterminés. voici le pont, quelques troupes pour le garder. en un clin d'œil, elles sont bousculées, le pont franchi, la grille atteinte. allons-nous parlementer dix minutes pour qu'on l'ouvre? ~~Les~~ Les insurrections n'attendent pas le bon plaisir des concierges. La grille est fermée? on la culbute. pour la main du peuple, c'est une allumette. Si l'on craint le temps perdu,... un à-droite et un à-gauche, l'escalade et l'envahissement. Dans la cour, ~~quelques~~ deux compagnies surprises, noyées dans la foule, désarmées. Dans la salle, on ne s'amuse pas à une mauvaise parade de trois heures. allons donc! on jette dehors les représentants. ce n'est pas une besogne à discours. De là, on marche à l'hôtel-de-ville. qui nous arrête? La garde nationale? Elle n'est pas là, et nous sommes 200 mille. la force et la rue nous appartiennent, et un nouveau gouvernement est proclamé sans résistance.

Ainsi auraient agi des hommes venus en ennemis. Est-ce là ce que nous avons fait? Eh! non. l'idée de renversement n'est pas entrée dans notre tête, pendant ce long drame. aurions-nous perdu notre temps à ce tapage d'écoliers, tandisque le rappel rassemblait la garde nationale? aurions-nous laissé s'ennuyer, se décourager et se débander cette masse d'hommes qui s'étendait au loin

comme une inondation ? car le premier flot seulement avait pénétré dans l'assemblée. toute cette mer mouvante n'aurait pu y entrer. aussi, après deux heures d'attente, s'est-elle écoulée peu-à-peu, nous laissant jouer à l'émeute en vrais fous. l'armée des blouses, en pleine retraite, refluait dans la ville, tandis que l'armée des uniformes accourait sur le terrain.

Non! nous ne voulions pas renverser. nous ne l'avons pas voulu, même à la dernière heure, lorsqu'une voix insensée a proclamé la dissolution. En ce moment, poussés au bord de l'abyme, si pour notre propre salut, nous avions songé aux dernières extrémités, il était temps encore. nos soldats remplissaient la salle, les couloirs. il fallait les appeler aux armes, arracher les fusils aux gardes nationaux, aux gardes mobiles, mêlés parmi nous. on n'a pas fait un geste, on est sorti aussi bêtement qu'on était entré. il n'y avait donc point de projet hostile, même après que la manifestation se fût égarée.

Pourquoi ? parceque un attentat contre l'assemblée, violation de tous nos principes, serait restée sur notre passé comme une tache ineffaçable et que nous aurions traîné à perpétuité cette faute comme un boulet aux pieds. autre motif encore. La population n'eût pas été complice d'une heure de vertige. l'assemblée dissoute, on se trouvait en présence des masses qui n'avaient point de parti pris contr'elle. nous ne pouvions pas dire comme le cardinal de Richelieu : « je fauche, je fauche et je couvre tout de ma soutane rouge. » Paris ni la France n'auraient goûté le procédé, et au bout de trois jours peut-être, ce gouvernement de surprise et de contrebande eût été culbuté avec ignominie.

Mr Le Procureur-général a contesté les détails de ma retraite. il ne me paraît pas connaître très-bien la topographie de Paris. En quittant le palais législatif, on rentre en ville par trois directions. Les habitants du faubourg St Germain s'engagent dans les rues perpendiculaires à la rive gauche. ceux du faubourg St Honoré et de la Chaussée d'antin passent le pont de la Concorde et continuent devant eux. tous les autres doivent suivre les quais. Pourquoi n'aurais-je pas pris cette route qui était la mienne ? il eût fallu prévoir que le Ministère public m'en ferait un crime. ce n'était pas mon souci du moment. j'avais deux domiciles, l'un à la Barrière du Trône, l'autre Rue Boucher, près du pont neuf. pour s'y rendre, au sortir de la chambre je ne connais qu'un chemin, celui des quais.

Ce n'est pas assez pour le Parquet, des accusés qui ont été pris à l'Hôtel-de-Ville. il est très-mécontent de ceux qu'on n'y a point trouvés, et prétend les y installer à tout prix. il a fait des efforts inouïs pour y conduire Raspail en Cabriolet, et moi, il veut m'y traîner à pied. Si j'eusse suivi long-temps la ligne de la rivière, on ne manquerait pas de s'écrier : « Vous n'alliez pas chez vous, mais à l'Hôtel-de-Ville. » je ne dépasse pas le quai de la Mégisserie, et l'accusation d'affirmer aussitôt que je me rendais chez Cronsse, logé sur ce quai. Elle n'en sait rien et cela est faux. mais que lui importe ! « Vous voyez ! il allait chez ce Cronsse ! c'était pour surveiller « le point de départ et le point d'arrivée. Du haut de ce Belvédère, comme « un Général, avec on sans lunette, il aurait eu l'œil droit sur l'assemblée, l'œil « gauche sur l'Hôtel-de-Ville, et il aurait commandé la manœuvre de ses « bataillons. » Voilà une stratégie admirable, et M^r^ Le Procureur-général a vraiment le génie de la guerre. Moi, qui ne suis pas un tacticien de sa force, j'ai eu la maladresse de tourner à gauche pour m'enfoncer du côté des halles. c'est grand dommage pour le Réquisitoire. je lui fausse compagnie au plus beau moment. il s'était acheminé avec moi vers la place de Grève, et je le plante là sur le quai de la Mégisserie ! quelle impertinence ! il était si heureux de me donner l'escorte, et en factieux discourtois, je lui joue le tour de prendre à gauche ! c'est peu. j'entre lâchement dans un Café, boire un verre d'orgeat. voilà de ces méfaits impardonnables. je comprends les regrets du Réquisitoire et l'amertume de ses plaintes. En refusant de le suivre, j'ai craché l'herbe sous le pied à son éloquence. j'en suis désolé, mais ce voyage à l'Hôtel-de-Ville n'avait pas de bon sens. je n'étais pour rien dans la folie qui venait de se commettre et je n'avais aucune raison valable d'aller me faire prendre dans une souricière.

Tout ceci au surplus n'est que fantasmagorie. il n'y a point eu d'attentat. nous ne sommes pas allés à l'Assemblée Nationale en renverseurs, mais en étourdis entraînés par le peuple dans un jour d'effervescence. c'est l'opinion commune : qu'on mène les masses. ce sont au contraire les masses qui

mènent parfois où l'on ne voudrait pas aller. Nous avons fait une sottise, soit. Nous la payons déjà fort cher. Dix mois de prison pour réfléchir sur les aventures du 15 mai, c'est plus qu'il ne fallait pour en reconnaître l'extravagance. Vous plaît-il néanmoins de prolonger indéfiniment nos réflexions ? à la bonne heure ! Mais alors vous ferez un acte de parti. Si vous recherchez des faits, des intentions, il n'y en a pas. Si, au contraire, vous voyez en nous des membres gangrenés à couper, des lions et des tigres dont il serait imprudent d'ouvrir la cage, oh ! alors votre jugement ne sera qu'une œuvre de passion. Vous ferez de la force, non de la justice.

Il ne s'agit pas seulement de la liberté des citoyens qui ont beaucoup souffert. Il s'agit plus encore d'équité et d'honneur, peut-être de prudence. L'opinion publique a déjà rendu son verdict. Il est unanime en notre faveur. Si vous ne le confirmez pas, si vous y répondez par une condamnation, votre arrêt sera, je le crains, une chose funeste pour tout le monde, et la Haute-Cour de justice laissera une pénible impression dans les cœurs, en même temps qu'un triste souvenir dans l'histoire.

405

Affaire des Ecoles - Suite du Congrès de Liège

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

5

26 8bre 1865 406

Affaire des Ecoles - Suites du Congrès de Liège

Presse du dimanche 17 8bre 1865.

« Les Etudiants en médecine, poursuivis par le Conseil « académique pour avoir pris part au Congrès de Liège, ont reçu « la notification suivante :

« Mr le recteur me charge de vous informer que « le conseil académique, dans sa séance du 12 8bre courant, « a prononcé contre vous l'exclusion à toujours de l'académie « de Paris. « Le conseil a, en outre, émis l'avis qu'il y avait « lieu de vous renvoyer devant le conseil de l'instruction publique, « pour que vous fussiez exclu à temps de toutes les autres « académies de l'Empire. Le Doyen, Tardieu.

Suit un article assez bien fait et assez ferme signé Vermorel.

Le lendemain 18, le Siècle publiait la même lettre du doyen Tardieu, précédée de ces trois lignes :

« Cinq des étudiants en médecine qui ont assisté ou « parlé au Congrès de Liège ont reçu la lettre suivante que publie « ce soir l'Avenir national. »

La Presse l'avait publiée et commentée dès la veille, c'est-à-dire le samedi soir 16. Le Siècle a donc attendu, non pas seulement l'insertion dans la presse du samedi soir, qui ne lui a pas suffi pour garantie, mais aussi l'intervention

de l'Avenir national du lendemain 17 au soir. Très-certainement la communication lui avait été faite de cette lettre, le samedi soir 16, en même temps qu'à la presse. Le journal du soir a publié et commenté assez énergiquement l'épître du doyen. Le Siècle seul ne l'a seulement il sera exécuté, après tous les autres journaux.

Quelques lignes pâles et ternes du premier-Paris font allusion aux mesures draconiennes du Conseil académique. « La lettre que nous avons publiée hier » dit Mr Eugène Delord, fait « connaître la décision ». Publiée hier est joli, figurant à la lettre dans la même page.

Le Moniteur du 18 avr 1865 publiait la décision du Conseil académique qui exclut sept étudiants des écoles de Paris. Le Siècle du 19 reproduit in extenso le factum académique, précédé de cette citation du Moniteur:

« Pour éclairer l'opinion publique sur les interprétations « données par certains journaux relativement aux étudiants qui viennent « d'être l'objet d'une mesure disciplinaire de la part du Conseil aca- « démique de Paris, il suffit de publier in extenso la délibération « de ce conseil. »

Dix lignes du premier Paris mentionnent cet arrêt étrange en termes presqu'indifférents, et le bornent à dire qu'il en contenté dans son dispositif par une lettre des étudiants condamnés, lettre que le Siècle insère en caractères microscopiques à la suite de l'arrêt. Voici cette réclamation.

à Mr Le Rédacteur du Siècle

Paris, 18 avr 1865

Mr le Rédacteur, le Moniteur donne ce matin, « pour éclairer

" l'opinion publique," la délibération du Conseil académique en
" date du 12 de ce courant.

Décidés à nous pourvoir devant les juridictions compé-
-tentes, nous ne pouvons cependant nous empêcher de protester im-
-médiatement contre l'inexactitude des faits et propos qu'on nous a
déjà attribués. Cet exposé semble en effet emprunté aux comptes
rendus publiés par certains journaux, notamment le Constitutionnel,
la Patrie et l'Indépendance Belge, comptes rendus contre lesquels
nous avons déjà réclamés. Recevez, Mr, &c.
Signé, Digeardan, G. Calle, V. Jaclard, F. Lafargue, A. Regnard,
Rey.

La Presse du 19 de ce, un peu plus honnête,
répond par quelques phrases au Communiqué qu'elle reçoit sur
son article du 17 et sur un autre du 15 de ce, qui s'occupait du
même sujet. Ce Communiqué s'accompagne triomphalement de
la décision du Conseil académique donnée comme une réponse
foudroyante. L'article de Vermorel se termine par une phrase très
malveillante pour les étudiants dont on ne devrait faire justice, dit-il,
que par le ridicule.

Ce même numéro de la Presse du 19 donne une adresse
signée de 800 étudiants et fort énergique. L'Epoque du 18 l'avait
publiée déjà, ce qui lui a valu un avertissement. La Presse l'ayant
reproduite le lendemain, a provoqué contre elle un autre avertissement
qu'elle s'est abstenue de publier et dont elle a obtenu le retrait
par des explications loyales. On ne devine pas trop ce que peu-
-vent être ces explications loyales, sans doute quelqu'intervention
du Palais-Royal qui est en voie de réconciliation avec la Tui-
-leries.

Le Siècle du mercredi 20 9bre publie un article flamand et filandreux de l'avocat Herold sur la diction académique du 12. C'est une plaidoirie timorée de circonstances atténuantes.

Ce même numéro du 20 donne l'avertissement infligé à l'Époque du 18 9bre, en châtiment de l'adresse des 800 étudiants.

La Presse du 20 9bre donne plusieurs pièces: 1°. l'avertissement infligé à l'Époque; 2°, une lettre du doyen Pardieu à cette même Époque; 3°, la lettre des six étudiants insérée dans le Siècle du 19 9bre; 4°, un bout d'article Vermorel, justificatif des condamnés.

Le Siècle du 21 9bre insère quelques lignes de la Patrie rectifiant une assertion des étudiants en ces termes:

« Les signataires de cette lettre se trompent en disant que la Patrie parmi les journaux qui ont publié un compte-rendu du Congrès de Liège. La Patrie s'est abstenue de publier un compte-rendu où figuraient les noms des Orateurs. - Signé C. Lefèvre. »

Paragraphe sur le Congrès de Liège et le Monde dans le Siècle du 22 9bre, Premier-Paris, Courrier par Lapile Delord:

« Le Monde prétend que "ce n'est pas à Liège que les étudiants ont appris leurs théories subversives, mais dans les ouvrages d'économie, revêtus d'un caractère presqu'officiel, siégeant dans les académies, dans les conseils, écoutés, prônés, vantés. Liège n'a été en somme que l'écho juvénile et violent d'un cours mort-né du Collège de France et de quelques livres très-tement célèbres." Mort-né est joli dans la bouche d'un journal qui, plus que tout autre, a contribué à étouffer ce pauvre cours.

La Presse du 22 9bre répète un article de la France sur les troubles du quartier Latin et donne le placard du doyen de l'école de droit sans date

Le Siècle, la Presse et le journal des Débats du 23 [illegible],
répètent un article de la Patrie sur l'attitude des étudiants des
deux écoles qui se sont opposés le 21 à la continuation de tous les
cours des professeurs.

Le Courrier du Siècle de ce même n° 23 du Courrier
un paragraphe à un parallèle entre les jeunes gens de 1822 et ceux
de 1865, en butte également à des poursuites politiques. Parallèle
n'est pas le mot. C'est plutôt une allusion équivoque et de bienveil-
lance plus que douteuse pour les délinquants de jour dans on
semble lire les palinodies futures dans les palinodies passées des
ex-jeunes-gens de la Restauration. Voici le paragraphe :

« nous relisions hier dans une des plus récentes his-
« toires de la Restauration, l'épisode de la conspiration de Belfort
« en 1822. Trente ou quarante jeunes gens, appartenant presque
« tous aux écoles, sont transportés en chaise de poste à Belfort, pour
« prendre part à un complot ayant pour but le renversement du gou-
« vernement. Le complot échoue, les étudiants sont arrêtés. On les somme
« d'expliquer leur présence en Alsace. Ils refusent tous de répondre et
« de fournir la moindre lumière à l'instruction. Traduits devant le
« jury, quatre seulement d'entre eux, pris les armes à la main, sont
« condamnés à la prison.

Ces jeunes gens, alors inconnus, se nommaient : Bazard,
« l'un des fondateurs de la doctrine St Simonienne ; de Corcelles fils,
« ambassadeur près la cour de Rome en 1848 ; Cunisy, receveur des
« finances ; Salveton, procureur-général ; Vernière, médecin-inspecteur
« du Mont-d'or ; Jacques Dubochet, coopérateur à de grandes entre-
« prises industrielles ; Paulin, éditeur de l'histoire du consulat et
« de l'Empire ; Brown, l'un des créateurs du premier chemin-de-fer

« établi en France, Ary Scheffer, le grand peintre, et son frère,
« Duchez, alors incrédule, et qui devait mourir 43 ans plus tard
« dans toute la ferveur de la foi catholique.

« Aucun d'eux ne fut traduit devant le Conseil académique,
« ceux qui étudiaient la médecine et le droit reprirent leurs études et
« passèrent leurs examens.

Aujourd'hui on se montre plus sévère. À une époque où
« l'éternité des peines de la seconde vie est contestée ou adoucie par les
« hommes les plus religieux du catholicisme, on prononce une peine éter-
« -nelle contre des jeunes gens qui savent à peine ce que c'est que la vie,
« et cela non point pour un délit matériel, comme celui des étudiants
« de Belfort, mais pour quelques paroles dont aucun document officiel ne
« peut garantir l'authenticité. Il est impossible que le conseil impérial
« de l'instruction publique, devant qui l'affaire va être portée de nouveau,
« ne soit pas plus indulgent que le conseil académique; à moins qu'on ne
« tienne à se montrer plus rigoureux que sous la Restauration, l'arrêt
« doit être cassé. Il le sera, nous l'espérons, dans l'intérêt des jeunes gens
« exilés de toutes les carrières libérales, dans l'intérêt de leurs familles et
« de la justice. »

Sous une apparente hypocrite de sympathie, rien
de plus perfide que ce rapprochement entre 1822 et 1865. Rien
qui révèle mieux le fond de haine et d'hostilité qui se cache
derrière les semblants d'assistance de tous ces journaux. On ne sau-
rait s'y prendre avec plus d'habileté pour souffler au peuple la
défiance et le soupçon contre ses auxiliaires des écoles. Elle est pleine
de venin cette revue rétrospective des anciens alliés du peuple devenus
plus tard ses ennemis. C'est dire aux maîtres : « Vous voyez à beau zèle,
« ces ardeurs impétueuses. Songez à tous ce que tout cela est devenu :
« de ces défenseurs si dévoués, les uns vous ont jetés en prison, condam-
« -nés, les autres se sont changés en exploiteurs. Et cet athée est mort

" jésuite. Ce champion intrépide s'est fait procureur-général,
" Ce conjuré est devenu ambassadeur. Ne vous fiez pas aux démons-
" -trations bruyantes d'intrigants qui veulent vous prendre pour
" marchepied de leur ambition. Souvenez-vous de leurs devanciers,
" et par le passé jugez de l'avenir. "

Ces perfidies ne sont pas perdues. Elles tombent dans des oreilles défiantes par souvenir des trahisons, et à un moment donné, elles produiraient peut-être des fruits amers.

Le journal des Débats, ce défenseur chatouilleux des libertés publiques, cet adversaire taquin du Césarisme, n'a pas trouvé mot à dire contre l'énormité commise par le conseil académique. Condamner des gens pour des discours tenus au delà des frontières et travestis par la haine de parti, priver des citoyens de leur état, briser leur avenir sans forme de procès, pour des paroles que les tribunaux n'ont pas même droit de poursuivre, ces excès du despotisme n'arrachent pas une parole de blâme aux Don-Quichottes de libéralisme, aux quinteux éplucheurs d'arbitraire. C'est que la tyrannie cette fois tombe sur les hommes de révolution et toute main qui les frappe est pour le journal des Débats une main bénie.

Cette noble feuille s'est bornée à imprimer dans ses colonnes la décision du conseil académique, sans y joindre une seule ligne de réflexions. La question pour elle n'existe pas.

Le Siècle a trouvé le joint pour rendre les Etudiants suspects au peuple. il appuie sur la chanterelle. Le Times, de Londres, qui n'aime pas non plus les jeunes révolutionnaires, s'est rencontré avec son confrère Parisien dans une appréciation railleuse des fougues juvéniles. La

feuille Havris vaine de cette concordance, s'empresse de citer les lignes ironiques du journal colosse. il se les approprie et fait défiler en perspective les jeunes démagogues, transformés par le Times en graves personnages du conservatisme.

« Le Times met sur le compte de la jeunesse, qui sera « toujours la jeunesse, les intempérances oratoires dont a retenti le « congrès de Liège. Le temps, ajoute le Times, rendra sages les jeunes « gens d'aujourd'hui, comme il a rendu sages leurs pères. De même « que ceux d'autrefois, les étudiants qui ont parlé à Liège, deviendront de graves législateurs, d'intègres magistrats, d'éloquents « avocats, de savants médecins, de grands chimistes, d'habiles ingénieurs, de grands industriels. Le Times aurait dû ajouter : « sourvû que par un décret draconien on ne leur ferme pas l'entrée de « la plupart de ces carrières. »

« Quoi qu'il en soit, le langage du Times est plus « convenable que celui de son confrère le Globe, qui reprochait « dernièrement aux journaux de Paris d'avoir fomenté, par leurs « articles, les troubles du quartier latin, et qui proposait d'envoyer « les étudiants aux Etats-unis, rejoindre les républicains irlandais « et s'incorporer aux bandes de fénians. Les lecteurs du Globe trouvent « peut-être cela très-spirituel. »

Lettre du doyen Tardieu publiée par la Presse du 17 Xbre, le Siècle du 18 et par plusieurs autres journaux.

La Presse dit : « Les étudiants en médecine, poursuivis par le « conseil académique pour avoir pris part au congrès de Liège, ont « reçu la notification suivante : Paris, 15 Xbre 1865

Monsieur, Mr le Recteur me charge de vous informer que le

conseil académique, dans sa séance du 12 8bre courant, a prononcé contre vous l'exclusion à toujours de l'académie de Paris.

Le conseil a en outre émis l'avis qu'il y avait lieu de vous renvoyer devant le conseil impérial de l'instruction publique, pour que vous fussiez exclu à temps de toutes les autres académies de l'Empire.

Agréez, Monsieur, mes Salutations,

Tardieu

Presse du mardi 19 8bre 1865

nous recevons le communiqué suivant:

La Presse du 15 8bre, dans un article relatif aux poursuites disciplinaires dont quelques étudiants sont l'objet, expose que "La liberté de penser est de droit commun en France et qu'il ne faut pas qu'on puisse croire que la juridiction académique, instituée pour maintenir l'ordre et le respect des bonnes études, puisse menacer les élèves les plus intelligents et les plus studieux, parceque l'expression de leur pensée aura pu dépasser les bornes de l'orthodoxie universitaire"

L'auteur de l'article le termine en exprimant l'espoir que l'administration de l'instruction publique saura faire respecter en toute circonstance "les droits de la libre pensée."

Dans son numéro du 17, le même journal allègue que les étudiants contre lesquels le conseil académique a prononcé l'exclusion, n'ont été poursuivis que pour avoir professé certaines opinions philosophiques ou religieuses. il soutient que les faits s'étant passés en Belgique, ne sont passibles d'aucune poursuite, même disciplinaire; qu'il s'agit ainsi de faits "qui ne sont justiciables d'aucune loi", et qui, s'ils peuvent paraître regrettables, sont à peine blâmables en eux-mêmes; que d'ailleurs ces faits ne sont pas prouvés, et qu'il ne faut pas qu'on puisse dire un jour, sur la tombe de ces jeunes étudiants, que la

science et la pensée leur ont valu en France des persécutions.

Il suffit, pour répondre aux allégations du journal le Drapeau, d'en rapprocher le texte de la délibération prise par le conseil académique, dans sa séance du 12 9bre. Cette délibération en avait conçue :

Conseil académique de Paris.

Séance du 12 9bre 1865. — Extrait du procès-verbal.

Le conseil académique,

Vu les lettres du ministre de l'instruction publique, en date des 5 et 12 9bre 1865, et les documents qui y sont joints ;

Vû l'ordonnance du 5 juillet 1820, et notamment les articles 18, 19 et 20 ;

Vû l'art. 26 de l'ordonnance du 2 février 1820 ;

Vû l'ordonnance du 2 février 1826 ;

Vû les articles 34 et 35 du statut du 9 avril 1835 ;

Vû l'art. 85 de la loi du 15 mars 1850 ;

Vû la loi du 14 juin 1854 ;

Ouï le rapport de la commission de l'enseignement supérieur ;

Considérant que les étudiants Rey (Paule-Jules-Aristide), Regnard (Adrien-Albert), Lafargue (Paul), Jaclard (Victor-Charles), Bigourdan (François-Émile), de l'école de médecine ; Collon (Édouard Augustin), et Castle (Germain-Eugène-François), de l'école de droit, dans la réunion dite congrès international des étudiants à Liège, (séances des 30, 31 octobre, 1er novembre 1865), dans les manifestations qui ont précédé ce congrès, ou dans le meeting de Bruxelles (3 novembre) qui l'a suivi, se sont livrés aux excès les plus coupables ; qu'ils ont, les uns, insulté le drapeau de la France, glorifié la Terreur et le drapeau rouge ; les autres, outragé la religion et attaqué violemment les principes sur lesquels repose l'ordre social ; que plusieurs ont fait appel à l'insurrection et à la guerre civile ; que tous, soit par leurs discours, soit par leurs actes, ont outragé le gouvernement de leur pays ;

Considérant que, d'après les documents communiqués au Conseil, ces faits résultent notamment :

1° Pour le Sieur Rey : de ce qu'à son arrivée à Liège, le 29 octobre, il a été un des premiers à déployer le drapeau noir ; de ce qu'il a harangué les étudiants pour les inviter à reconquérir les libertés perdues et à organiser une alliance contre la tyrannie ; de ce qu'il a joué le principal rôle dans une réunion préparatoire de quarante personnes, réunion dont il fut nommé président et dans laquelle furent proférés d'odieux propos et préparées les manifestations du congrès ; de ce qu'à la deuxième séance du congrès (30 octobre) il a réclamé le drapeau rouge et fait appel à tous les peuples pour marcher au secours des nations opprimées et des libertés ravies ; de ce qu'enfin il en appelle, dans le meeting de Bruxelles (3 novembre) à l'insurrection et à la force ;

2° Pour le Sieur Regnard : de sa participation active à la manifestation dirigée contre le gouvernt Français, et de ce qu'à ce titre il a été nommé vice-président de la réunion précitée ; de ce que, dans la séance du congrès (30 octobre), il appuie ces paroles du sieur Casse : « il faut choisir entre l'homme et Dieu. » de ce que, le 2 9bre, après un dîner offert par les étudiants Belges et suivi d'un bal, il monte dans la tribune des musiciens et entonne des chants proférés comme un appel à l'insurrection ;

3° Pour le Sieur Lafargue : de ce que le 29, jour de l'arrivée à Liège, il a pris la parole après le sieur Rey, pour demander la suppression des rubans aux couleurs nationales et l'adoption d'une seule couleur, la couleur rouge ; de ce que, dans la deuxième séance, il attaque les principes de l'ordre social et termine par ces mots : « Dieu, c'est le mal ; la propriété, c'est le vol ;

4°, pour le Sieur Jaclard : de ce qu'au congrès de Liège, il proclame des doctrines révolutionnaires, anti-religieuses, anti-sociales : « Nous sommes, dit-il, révolutionnaires, socialistes, athées ! »

de ce qu'à une autre séance du même congrès, il demande qu'on en finisse avec la morale chrétienne; de ce qu'au meeting de Bruxelles, il fait appel à la guerre civile: « il est un congrès, dit-il, que nous hâtons « de tous nos efforts et qui sera d'une autre nature que celui de Liége. Il « se tiendra dans la rue, celui-là, et nos fusils conclurons. »

5° Pour le sieur Bigourdan: de ce qu'à l'arrivée à Liége de étudiants français, il a hissé le drapeau noir qu'un groupe d'étudiants arbore au lieu de couleurs nationales; de ce qu'il s'associe à toutes leurs manifestations coupables; de ce qu'au lieu d'atténuer la portée de ces faits, lorsqu'il est appelé à donner des explications dans la commission d'instruction préparatoire du conseil académique, il les aggrave dit par la violence de son attitude et de son langage;

6°, Pour le sieur Lorion: de ce que, dans la séance du congrès de Liége, en date du 29 octobre, il proclame la nécessité d'arborer le drapeau rouge; de ce que, dans le meeting de Bruxelles, le 3 novembre, il prononce ces mots: « c'est sur le champ de bataille qu'il faut nous « donner rendez-vous; je n'ai qu'un mot à dire: aux armes! »

7°, Pour le sieur Catteau (condamné en 1862, comme gérant du journal *le Travail*): de ce qu'à son arrivée à Liége, il faisait partie du groupe d'étudiants qui a arboré le drapeau noir, de ce qu'à la séance du congrès du 30 octobre, il a proclamé le 21 janvier 1793 le jour le plus glorieux pour le peuple français; de ce qu'il a insulté le consul de France, de ce qu'enfin, au meeting de Bruxelles, il a prononcé ces paroles: "citoyens, « je vous demande un serment, nous sommes des hommes. Eh! bien, jurons « haine à la bourgeoisie, haine au capital, droit au travail, non! « (c'est là une concession absolue) droit aux travailleurs! unissons-nous! « groupons-nous autour du drapeau rouge; c'est l'appel aux armes, le peuple « qui lutte et triomphe. En 1830, en 1848, le peuple a été, non généreux, mais « dupe. Il s'agit de savoir si nous endurerons plus longtemps l'esclavage."

Considérant que les étudiants ci-dessus désignés ont été cités par le conseil académique pour être entendus, dans leurs explications

et moyens de défense ;

Considérant que le sieur Eonon a fait défaut ;

Considérant que le sieur Catte, qui s'est rendu à l'appel du Conseil, et qui a été entendu dans la séance du 12 août, après avoir reconnu la compétence du conseil académique en tant que s'exerçant sur des actes et propos accomplis en France, l'a déclinée absolument pour sa conduite à l'étranger ;

Considérant que les sieurs Rey, Regnard, Laforgue, Jaclard et Brigourdon, invités déjà à s'expliquer dans l'instruction préparatoire faite aux termes de l'art. 109 du décret impérial du 15 novembre 1811, avaient refusé de répondre, sous le prétexte que les actes et propos qui leur étaient imputés, s'étaient passés ou produits sur la terre étrangère, et qu'ils ne relevaient pas plus de la juridiction d'un conseil académique que d'aucun tribunal Français ;

Considérant que, dans cette première instruction, le Vice-directeur assisté des doyens leur avait fait connaître à tous et à chacun d'eux les faits et propos qui leur étaient imputés ;

Considérant que les mêmes étudiants, invités à comparaître devant le conseil académique, dans la séance du 12 août, ont refusé de se rendre devant le conseil, en donnant pour motif que leurs faits et leurs propos, tenus à l'étranger, ne sont pas susceptibles de tomber sous la censure d'un tribunal Français, alors même qu'ils se rattacheraient aux devoirs et aux obligations de l'Étudiant ;

Considérant que l'action disciplinaire, instituée pour maintenir, dans l'intérêt public, la dignité de caractère et de conduite de ceux sur lesquels elle s'exerce, a toujours été indépendante de l'action criminelle ou correctionnelle, et qu'elle n'est pas circonscrite dans les limites territoriales que la loi n'a imposées qu'à cette dernière ;

Considérant dès lors qu'elle suit à l'étranger, comme en France le magistrat, l'officier, le fonctionnaire, le professeur, l'étudiant qui y sont assujettis ;

Considérant que la surveillance de la conduite de l'étudiant, au dedans comme au dehors de l'école, est l'un des devoirs et l'un des droits inhérents aux attributions de l'autorité académique et des Facultés; que nul certificat d'aptitude ou diplôme ne peut être délivré ou conféré, sans que le recteur et les doyens aient attesté que l'étudiant en digne, par sa conduite, du certificat d'aptitude ou du diplôme;

Considérant que la gravité des faits comporte l'exclusion à toujours de l'académie de Paris des étudiants, à la charge desquels ils sont constatés; qu'elle peut, de plus, motiver une exclusion temporaire de toutes les académies de l'Empire;

Mais considérant que sur ce dernier point, le Conseil impérial de l'instruction publique est seul compétent;

Délibère et arrête que les étudiants Bley, Regnard, Lefargue, Jaclard et Rigourdan, de la faculté de médecine; Lotton et Catte, de la faculté de droit, sont exclus à toujours de l'académie de Paris. Le conseil émet en outre l'avis qu'il y a lieu de renvoyer l'affaire au Conseil impérial.

Pour copie conforme,
Le Secrétaire de l'académie, Boulet.

Pour ampliation:
Le Conseiller d'état, Secrétaire-général du ministère de l'instruction publique, Charles Robert.

Dans le Moniteur, l'arrêt du Conseil académique est précédé de ces quelques lignes:

„Pour éclairer l'opinion publique sur les interprétations
„données par certains journaux relativement aux étudiants qui
„viennent d'être l'objet d'une mesure disciplinaire de la part du
„Conseil académique de Paris, il suffit de publier in extenso la
„délibération de ce conseil.

1°

L'Époque a reçu l'avertissement suivant :

« Vû le numéro du journal l'Époque du 18 9bre 1865,
« contenant un article commençant par ces mots : "Hier soir", et finissant
« par ceux-ci : " les orateurs du congrès de Liège, " signé Ad. Marx ;
Vû l'art. 32 du décret du 17 février 1852
« Considérant que le journal l'Époque reproduit le texte d'une
« adresse dans laquelle une décision rendue par le conseil académique est
« représentée comme purement arbitraire et comme un attentat à la
« liberté individuelle et au droit commun, ajoutant que les droits des
« élèves auraient été outrageusement violés par un abus de pouvoir égaré
« sans doute par un excès de zèle ;
« Considérant que ces expressions sont une insulte à une
« autorité établie par la loi ;
« Considérant que l'auteur de l'article déclare publier cette
« adresse parce qu'il cède à un sentiment de révolte personnelle ;
« Considérant qu'il affirme, contrairement à la vérité, que
« Mr le doyen Bardieu a protesté contre les mesures rigoureuses et illégales
« adoptées par la majorité ;
« Considérant que les qualifications outrageantes que con-
« tient cet article contre une décision disciplinaire émanée d'une autori-
« té régulièrement établie, et les allégations mensongères qui le suivent
« constituent une provocation à la désobéissance aux lois et de véritables
« excitations qui auraient pour but de troubler l'ordre dans les écoles de
« droit et de Médecine de Paris ;
arrête : art. 1er. un premier avertissement est donné au jour-
« nal l'Époque, dans la personne de Mr Jules Giraudeau, l'un de gérants, et
« dans celle de Mr Adrien Marx, signataire dudit article ;
art. 2. Le Préfet de police, chargé de la direction générale de la Sûreté
« publique, assurera l'exécution du présent arrêté. " Paris, 18 9bre 1865
Pour ampliation
Le Conseiller d'état, directeur-général Cte de Saint-Paul. Signé, La Valette

[illegible] En même temps que l'avertissement ci-dessus, l'Époque d'hier soir contenait la lettre suivante de Mr Vardieu, doyen de la faculté de Médecine. Paris, le 18 8bre 1865

Monsieur le Rédacteur,

je n'ai connu que par votre journal la pièce insérée dans le numéro du 18 8bre et que vous intitulez: adresse des Etudiants en médecine à Mr le doyen de la Faculté, et, à l'heure où je vous écris, elle ne m'est pas encore parvenue.

Mais je ne veux pas attendre pour rectifier un fait absolument erroné et qu'il ne me convient pas d'accepter tacitement.

il n'est pas exact que j'aie protesté contre la décision du Conseil académique, où le refus des étudiants inculpés de comparaître et de s'expliquer rendait toute atténuation impossible. Les termes de l'adresse et la publicité que vous lui donnez ne sont pas de nature à la rendre plus facile. Je vous prie de vouloir bien insérer cette lettre dans votre plus prochain numéro. Agréez &c Le doyen, A. Vardieu.

Suit la lettre des six étudiants, en date du 18 8bre et un acte de rectification des faits imputés à Rey.

L'adresse de 800 étudiants qui a provoqué l'avertissement donné à l'Époque est publiée par le Siècle du 19, dans la forme ~~suivante~~ ci-après:

« L'adresse suivante, signée par plus de huit cents étu-
« diants en médecine, vient d'être envoyée à Mr Vardieu, doyen de
« la Faculté de médecine:

Six de nos camarades viennent d'être frappés par une décision du Conseil académique qui les exclut à tout jamais de l'académie de Paris. Un acte de cette nature ne saurait être motivé que par une condamnation infamante prononcée par les tribunaux ordi-
-naires, ou par une infraction très-grave aux règlements universitaires, infraction qui, dans tous les cas, devrait être spécifiée par ces règlements.

Or, rien de semblable n'a eu lieu. aucune loi, aucun règlement n'interdit aux citoyens Français, étudiants ou autres, de manifester leurs opinions philosophiques ou politiques, hors du ~~[illegible]~~ territoire de l'Empire. En réprouvant et en punissant par une peine disciplinaire des paroles prononcées au congrès de Liège par Messieurs Regnard, Frey, Rigourdan, Jaclard, Catta et Lafargue, le Conseil académique a outrepassé ses droits.

La décision, purement arbitraire, est un attentat à la liberté individuelle et au droit commun.

Il est du devoir des étudiants de protester énergiquement contre cette décision.

Avant tout, ils ont pensé qu'ils devaient s'adresser à Mr le doyen, leur protecteur naturel, pour faire respecter la dignité de l'école et les droits des élèves, outrageusement violés. Ils ont appris avec reconnaissance qu'il avait déjà protesté devant le Conseil académique contre les mesures rigoureuses et illégales adoptées par la majorité. Ils espèrent qu'il voudra bien donner une sanction effective à la protestation, en renonçant à ses fonctions de doyen de l'école de médecine.

Suivent les signatures,

Paris, le 16 déc. 1865

Le gouvernement prétend que cette adresse, loin de réunir 800 signatures, n'a pu en obtenir plus de 267, dont plusieurs illisibles.

Le Temps du 20 déc. dit:

Il paraît que la délibération du Conseil académique que nous avons publiée hier, a produit une vive impression dans le quartier des Écoles. Par l'avertissement infligé au journal l'Époque, nos lecteurs apprendraient d'ailleurs, quand même nous ne le dirions pas, qu'une protestation a été signée dans un cours de l'École de médecine.

nous avons tous les yeux une autre protestation. Mais, quoiqu'elle soit conçue en termes très-modérés, nous nous contenterons de la mentionner, sans la reproduire, non seulement par la considération assez naturelle du précédent de l'époque, mais principalement et surtout parceque nous voulons éviter jusqu'à la plus légère apparence d'insister sur une question pénible, et de chercher à irriter les esprits. Mais il est une autre pièce que nous ne pourrons nous dispenser de mettre sous les yeux de nos lecteurs: c'est la lettre par laquelle les étudiants frappés annoncent l'intention de se pourvoir. Cette insertion, nous la devons à leur situation, nous la devons à notre impartialité, et nous la devons même au droit strict qui assure le droit de réponse à toute personne nommée ou désignée dans un journal." Signé Lemoine.

Quel mélange nauséabond d'hypocrisie, de bassesse, de lâcheté et de cynisme dans ce solennel patois de Mr Prudhomme!

On lit dans le Temps du jeudi 21 xbre 1865:

Les Etudiants ont trouvé ce matin (le 20 xbre) leurs salles de cours fermées aux portes de l'école de droit se trouve affiché l'avis suivant:

Faculté de droit de Paris. — Avis

Mrs les Etudiants sont prévenus que, pour éviter le retour des scènes de désordre qui se sont produites aux cours de l'école de droit, aujourd'hui mardi 19 décembre, lesquelles scènes ont évidemment pour auteurs des personnes étrangères à l'école, il a été décidé par l'autorité supérieure que nul ne sera désormais admis dans les salles des cours que sur la présentation de la Carte d'Etudiant.

En conséquence, et pour donner à Mrs les étudiants le temps de se mettre en mesure, les cours n'auront pas lieu demain mercredi, mais ils reprendront jeudi matin aux heures accoutumées, et le règlement y sera rigoureusement observé. Le doyen de la Faculté, Bellot.

aux abords de la Faculté de médecine on trouve placardée la affiche suivante :

Faculté de Médecine — Avis aux Etudiants

1 - nul n'est admis dans les amphithéâtres, dans la cour d'entrée, ni dans l'intérieur de la Faculté, s'il n'est porteur de sa feuille d'inscriptions.

2 - Tout étudiant sera tenu de présenter cette feuille à la première réquisition. Des peines graves seraient infligées à tout étudiant qui l'aurait donnée à une autre personne.

3. - Les étudiants inculpés pour tout fait ou propos qui aurait compromis l'ordre dans l'école ou hors de l'école, seront déférés immédiatement à la Faculté ou au Conseil académique.

4. - Les peines qui peuvent être prononcées sont la perte de une ou plusieurs inscriptions et l'exclusion à temps ou à toujours de l'académie de Paris.

Le Vice-recteur de l'Académie
Mourier.

approuvé :
Le ministre de l'instruction publique
J. Duruy.

P.S. un délai d'un jour étant nécessaire afin que les prescriptions imposées aux étudiants pour être admis aux cours, puissent être exécutées, les cours de la Faculté seront suspendus aujourd'hui 20 décembre.

Le Temps ajoute : Les étudiants se pressent en grand nombre autour de ces affiches. De nombreux sergents de ville parcourent le quartier et surtout les abords des écoles.

Dans le même numéro du 21 xbre, le Temps cite tout entier l'article de l'avocat Hérold publié par le Siècle la veille 20 xbre. il répète également la note justificative de Rey insérée la veille dans la Presse, à la suite de la lettre des 14 étudiants en date du 18, par laquelle ils nient et se pourvoient.

L'union médicale du jeudi 21 dbre, en donnant l'affiche du Vice-recteur Mourier placardée aux portes de la Faculté, la fait précéder et suivre des lignes ci-après:

Une agitation très-vive règne depuis lundi à l'école de médecine. Aucun cours n'a pu être fait hier mardi. On nous apprend que l'école a est restée fermée aujourd'hui mercredi.

Vient ensuite l'affiche.

Nous ne saurions trop inviter les élèves au calme et à la modération. La violence appelle nécessairement la répression. Nous faisons des vœux sincères pour l'apaisement de tous côtés. Les troubles scolaires sont surtout et toujours préjudiciables aux élèves. Qu'ils pensent à l'inquiétude de leurs familles, au retard et à la perturbation qu'peuvent éprouver leurs études.

La Presse du 22 dbre cite l'article suivant du journal La France, publié la veille 21:

Une vive émotion règne depuis quelques jours parmi la jeunesse du quartier latin, spécialement aux cours de l'école de médecine, qu'on a dû suspendre, tous les professeurs ayant indistinctement vu leur autorité méconnue lorsqu'ils ont voulu commencer leurs leçons.

Hier, à l'école de droit, des manifestations de même nature se sont produites. Les cours ont été fermés, et comme les agitateurs continuaient leurs démonstrations sur la place du Panthéon, quelques arrestations ont dû être opérées.

Il y a lieu d'espérer que nous touchons à la fin de ces actes regrettables, qui ne peuvent que compromettre l'avenir de ceux qui s'y laissent entraîner. - A. Bolin.

Le journal des débats et le Siècle répètent le même article.

Le temps du 23 dbre dit dans sa chronique du jour:

L'émotion du quartier latin est toujours fort vive.

les cours, fermés pendant un jour, ont été rouverts hier, à l'heure ordinaire, et les étudiants, munis des cartes dont une circulaire récente rend la présentation obligatoire, se sont entassés silencieusement dans les salles. Au premier mot prononcé par les professeurs, des protestations bruyantes se sont élevées de toutes parts et ont couvert la voix des maîtres. Toutefois, pour bien montrer que c'était la décision du conseil académique, non la personne des professeurs qui provoquait ces manifestations, les applaudissements alternaient avec les huées. Mr Ortolan, professeur de Code pénal, pas plus que Mr Colmet d'Aage, professeur de procédure civile, ou que Mr Wurtz, professeur de chimie et de physique médicales, n'ont pu obtenir le silence, et ont dû se retirer de guerre lasse. Les étudiants ont alors quitté les salles sans tumulte.

Ce matin, au cours de droit romain de Mr Demangeat, le professeur a été très-chaleureusement applaudi, mais les protestations se sont produites avec une extrême vivacité. Mr Giraud, ancien ministre de l'instruction publique, inspecteur-général de l'enseignement du droit, est intervenu et a voulu faire expulser une dizaine d'étudiants. Il a dû se retirer devant une invitation moqueuse qui menaçait de se changer en tumulte. Très-peu d'élèves assistaient au cours de Mr Valette, comme au cours de Mr Bugnet. Quelques protestations se sont produites, mais les cours ont eu lieu nonobstant.

On annonce pour demain de grandes mesures administratives. Les cours ne seraient pas suspendus, comme on l'a dit; mais le gouvernement est, dit-on, fermement résolu à en finir avec cette agitation.

Nous n'avons pas entendu dire qu'il se fût rien passé d'anormal à l'école de médecine.

Le <u>Temps</u> du 26 dc, dans sa chronique du jour, avait publié les lignes suivantes: Nous apprenons avec un vif regret qu'un certain nombre d'arrestations ont eu lieu ce matin dans le quartier latin.

à l'école de droit, le cours de première année a été troublé par les interpellations, et aussitôt une escouade de sergents de ville a envahi la salle et expulsé les étudiants.

La Presse, le Siècle et le journal des Débats du 23 xbre répètent l'article suivant de la Patrie du 22 xbre :

L'école de droit, qui avait été fermée hier pour permettre aux étudiants de se munir de leurs cartes dont la présentation était obligatoire, a été rouverte, ce matin, à huit heures vingt minutes.

Aucune manifestation n'a eu lieu au dehors. C'est dans l'intérieur de l'école que se sont reproduites les marques de désapprobation contre la mesure du conseil académique qui a frappé six étudiants.

Mr Ortolan, professeur de code pénal, a vainement essayé de commencer son cours. Ses premières paroles ont été couvertes par le bruit. Il est bientôt descendu de sa chaire et, après quelques instants de repos, a voulu y remonter.

Mais le bruit a recommencé. Un dialogue s'est établi entre le professeur et les élèves. Mais les cris : " Pas de cours !" ont forcé Mr Ortolan à se retirer. Disons que dans cette seconde tentative, les paroles de conciliation que le professeur avait adressées aux étudiants, ont été bien accueillies. Les réponses qu'on lui a faites, témoignaient que c'était la décision du conseil académique et non la personne du professeur qui était la cause de ces bruyantes manifestations.

Le cours de Mr Colmet d'Aage, professeur de procédure civile, n'a également pu avoir lieu. Dès l'apparition du professeur dans sa chaire, un étudiant s'est levé et a déclaré que, en présence de la mesure dont quelques-uns de leurs camarades avaient été frappés, ils étaient résolus à interrompre les cours.

Après plusieurs tentatives faites pour commencer sa leçon, Mr Colmet d'Aage, voyant qu'il ne pouvait obtenir le silence, s'est retiré, et les étudiants ont quitté l'amphithéâtre sans tumulte.

Les mêmes incidents se sont produits à l'école de médecine. Aucun cours n'a pu avoir lieu. Les professeurs ont dû se retirer devant les déclarations formelles qui leur étaient adressées par les étudiants.

Le Temps du 24 xbre répète le paragraphe du Siècle sur les jeunes étudiants conspirateurs de 1822, devenus plus tard des piliers de notre bel ordre social. Provocation en défiance populaire.

Le Temps du 24 9bre donne aussi l'extrait ci-après de sa Correspondance Belge: il vous sera sans doute intéressant d'apprendre que le seul journal Belge qui approuve les sévérités du conseil académique de Paris à l'égard des étudiants qui ont assisté au congrès de Liége, c'est le Bien public de Gand. -

Dans sa chronique du jour, il dit quelques mots seulement des affaires du quartier latin:

En exécution de la note du Moniteur que nous publions, il y avait ce matin à la porte du cours de Mrs Colmet d'Aage et Ortolan, un fonctionnaire de l'université qui examinait les cartes et interrogeait les élèves: "Venez-vous pour écouter ou pour protester?" et à tous ceux qui répondaient: "pour protester", on retenait les cartes purement et simplement. Une vingtaine d'étudiants seulement assistaient au cours de Mr Colmet d'aage. Quant à celui de Mr Ortolan, il en avait attiré près de quarante. L'émotion est toujours vive dans le quartier latin.

Voici la note du Moniteur dont parle le Temps:

Une faible minorité d'étudiants paraît résolue à se rendre dans les cours des facultés de médecine et de droit, pour y empêcher les leçons.

L'administration ne saurait tolérer que les travaux d'élèves studieux soient interrompus par quelques jeunes gens turbulents et égarés. Les cartes ont déjà été retirées à un certain nombre de perturbateurs. Elle le seront à tous ceux qui prendraient part à ce désordre.

Le journal des Débats, la Presse et le Siècle (du 24 9bre) reproduisent également cette note du Moniteur. La Presse et le Siècle reproduisent en outre l'article suivant de la Patrie du 23 9bre:

Les incidents qui ont marqué hier (21 9bre) l'ouverture des cours à l'école de droit, paraissaient ne pas devoir se renouveler aujourd'hui.

Mrs Dugnet et Valette ont pu faire leurs cours sans

trop d'agitation. il est vrai que les auditeurs étaient peu nombreux. il était huit heures. mais à neuf heures trois quarts, au cours de Mr Demangeat, les mêmes protestations que celles des jours précédents se sont fait entendre. Les élèves qui se pressaient en foule autour du professeur, l'avaient d'abord chaleureusement accueilli. Ces protestations ne tardèrent cependant pas à cesser après quelques paroles que Mr Demangeat adressa aux étudiants et qui trouvèrent parmi eux un sympathique écho. La leçon allait être écoutée en silence, quand, au moment des applaudissements qui suivirent l'allocution du professeur, Mr Giraud, inspecteur de l'école, survint à l'improviste et saisit au collet un des élèves assis sur le gradin supérieur, à l'entrée de l'amphithéâtre. Cet incident produisit une vive émotion. Les cris se croisaient en tous sens.

L'agitation allait croissant, lorsque, sur la déclaration d'un étudiant que, si Mr Giraud voulait se retirer, ils écouteraient Mr Demangeat, l'inspecteur répondit : "Montez et essayez de me faire sortir." Le tumulte était à son comble. Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que Mr Giraud crut devoir céder devant les cris des élèves.

Dès que l'inspecteur se fût retiré, Mr Demangeat fut énergiquement acclamé. il commença et acheva son cours au milieu de l'attention que l'on prête habituellement à ce professeur si populaire parmi la jeunesse des écoles.

Ajoutons que les protestations contre la décision du conseil académique n'ont retenti qu'à l'intérieur de l'école de droit. à l'heure où nous recevons ces renseignements, il n'y avait au dehors aucune agitation. Les jeunes gens des écoles doivent comprendre qu'il serait regrettable pour eux et pour leurs familles que ces incidents viennent à se renouveler encore. Les élèves ont voulu protester. Qu'ils reprennent maintenant leurs études et qu'ils aient confiance dans le conseil supérieur de l'instruction publique, auquel leurs six camarades du congrès de Liège ont appelé de la décision académique qui les frappe.

On nous apprend aussi que ce matin des agents de l'autorité ont retiré les cartes d'inscriptions à un certain nombre d'étudiants qui s'étaient présentés aux cours.

Le journal de Débats du 24 n'a reproduit l'article 918 suivant de la Patrie du 23. mais il ne donne pas celui qu'ont répété le Siècle et la Presse du 24.

On a posé la question de savoir si les appréciations ou les publications faites par des journaux Français ont exercé une influence quelconque tant sur l'autorité ministérielle que sur le conseil académique, dans l'affaire des Etudiants membres du congrès de Liége. Nous croyons pouvoir dire quelles étaient les pièces sur lesquelles le gouvernement a provoqué les décisions du conseil académique et qui, en même temps, ont motivé les décisions du conseil.

Le plus important de ces documents serait, assure-t-on, un rapport très-explicite du consul de France à Liége. Ce fonctionnaire, mis pour la circonstance à la disposition de Mr le ministre de l'instruction publique par son collègue des affaires étrangères, a assisté à une grande partie de la première séance du congrès et ne s'est retiré que devant les insultes et les outrages dont il a été l'objet.

Les autres preuves ont été fournies par les partisans eux-mêmes des doctrines subversives prêchées par certains étudiants.

La Rive gauche, qui se publie à Bruxelles, a déclaré que les comptes-rendus insérés par la Gazette de Liége, étaient d'une scrupuleuse exactitude, et le dernier journal a reproduit dans leur entier tous les discours prononcés par les orateurs.

Les numéros de ces feuilles, reliés en volumes, ont donc été remis entre les mains du conseil académique.

Enfin une dernière source d'informations réside dans des comptes-rendus et correspondances ayant un caractère plus privé, mais dont la sincérité et l'exactitude ne pouvaient être mises en doute.

Ces indications, aussi précises que possible, nous semblent répondre complètement aux suppositions toutes gratuites émises par divers journaux — Guillaud.

Le journal des Débats du 24 ajoute encore :

Le Courrier de la Gironde a reçu le communiqué suivant :

Le Courrier de la Gironde du 20 dit parle d'une adresse des étudiants couverte de 800 signatures. Cette allégation n'est pas exacte. Les auteurs de cette adresse n'ont pu rassembler que 267 signatures, dont plusieurs sont illisibles. Le Courrier de la Gironde prétend que la Compétence du conseil académique, limitée à la discipline universitaire, ne peut s'étendre à la politique. Ce journal oublie qu'aux termes de l'art. 36 de l'ordonnance royale du 2 février 1823, l'exclusion à temps ou à toujours d'une académie ou de toutes les académies de France peut être prononcée disciplinairement contre l'étudiant qui aurait, par ses discours ou par ses actes, outragé le gouvernement. »

Le journal des Débats, la Presse et le Siècle (du 25 dit) reproduisent l'article suivant de la Patrie du 24 :

De nouvelles mesures ont été prises à l'école de droit et à l'école de Médecine pour assurer la tranquillité des cours. Ainsi, une quarantaine d'étudiants avaient été admis aujourd'hui dans la salle où Mr Ortolan fait son cours, lorsqu'on ferma la porte qui donne sur la rue Soufflot.

Les élèves s'abstinrent de toute démonstration, et Mr Ortolan fut écouté dans le plus grand silence. Cependant de nombreux étudiants attendaient en dehors l'ouverture du cours de Mr Colmet d'Arage qui a lieu dans le même amphithéâtre. à neuf heures et demie les portes s'ouvrirent, mais on n'admit qu'un certain nombre d'élèves.

Au détail que nous avons donnés sur ce qui s'était passé hier à l'école de droit, nous devons ajouter celui-ci : Les mêmes scènes qui avaient eu lieu au cours de Mr Demangeat se sont reproduites au cours de Mr Duverger. Les agents de l'autorité ont pénétré dans l'amphithéâtre pour le faire évacuer. Quelques arrestations ont été faites. Le cours de Mr Duvatrin, à l'école de droit, n'a pas

en lieu aujourd'hui à cause d'une indisposition du professeur.

Un avis affiché aux portes de l'école annonce que les cours sont suspendus à partir de demain, à cause des fêtes de Noël, et qu'ils seront repris le jeudi 28 décembre.

La Presse du 25 reproduit le paragraphe du Siècle sur les étudiants de 1822 et la conspiration de Béfort. Cet inoffensif paragraphe fera le tour des journaux de l'opposition.

Le Temps se borne à mentionner l'avis qui ajourne les cours des écoles au 28 déc.

Le Siècle du 25 consacre encore un paragraphe de son premier-Paris (courrier de Paris de Delord) aux affaires du quartier latin. Voici cette nouvelle objurgation :

Le Moniteur nous disait hier qu'une faible minorité d'étudiants paraissait résolue à se rendre dans les cours des facultés de médecine et de droit, pour y empêcher les leçons. Ces mesures sévères, ces cartes demandées et retenues, ces condamnations en police correctionnelle, semblent donc hors de proportion avec la cause qui les produit. Dès le commencement, cette affaire a été grossie, exagérée, comme par une espèce de fatalité. Le gouvernement a pour lui la force et l'expérience. Il se trouve en présence de jeunes gens, c'est donc à lui de se conformer au juste sentiment des choses.

Qu'il nous soit permis de donner un conseil, ou si l'on aime mieux, d'adresser une prière au gouvernement. qu'il convoque au plus tôt le conseil impérial de l'instruction publique. Ce conseil se trouve dans une excellente position pour laisser au jugement du conseil académique ce qu'on croira devoir donner à la discipline, en lui enlevant ce qu'il a d'afflictif, non seulement pour les étudiants, mais encore pour leurs familles. Les membres de ce conseil ont reçu le contre-coup de l'opinion publique. Ils comprendront que briser l'avenir d'un jeune homme, ce

n'est pas une peine disciplinaire, mais une espèce de peine de mort morale."

Ce pauvre siècle est au désespoir. L'affaire des Etu-diants a pris des proportions colossales. elle absorbe l'attention de la France. Elle est devenue une question politique de premier ordre. c'est la Révolution qui fait sa rentrée en scène dans la personne de jeunes gens d'intelligence, d'énergie, bien supérieurs aux intrigants, arbitres jusqu'aujourd'hui des destinées populaires. ces intri-gants vont être effacés, annullés dans l'opinion. il leur faudra quitter la place aux hommes nouveaux qui ont des convictions. Quel désas-tre! où va-t-on, Hélas! qu'adviendra-t-il de ces maquignons qui brassent depuis si long-temps les affaires du peuple Français! imprudents ministres! stupides conseillers d'académie! qu'avez-vous fait? Vous tirez les Révolutionnaires du cinquième dessous pour les remettre en pied sur l'avant-scène, à toutes les clartés de la rampe et du lustre. vous donnez des chefs au peuple qui n'en a plus depuis dix-huit ans. vous arborez de vos propres mains le drapeau rouge dans Paris. car il est planté aussi haut sur ce malencontreux arrêt que sur les tours notre-Dame. si vous voulez vous perdre, ne perdez pas du moins vos amis. ayez pitié de mes ~~[illegible]~~ cinquan-te mille abonnements qui vont disparaître dans le gouffre révolu-tionnaire ouvert par votre folie. ∂∂∂

On lit dans le Temps du 26 xbre 1865

Le moniteur annonce ce matin (25 xbre) que Mr Tardieu, doyen de la Faculté de médecine de Paris, vient de don-ner sa démission. nous apprenons que cette démission a été provo-quée par une lettre que Mr le ministre de l'instruction publique a adressée à Mr Tardieu, à l'occasion des protestations qui ont eu lieu dans les écoles.

Le moniteur publie la note suivante :

« Par arrêté en date du 24 xbre 1865, Mr Fauvie, inspecteur
« de l'académie de Paris, a été délégué provisoirement par le ministre
« de l'instruction publique pour l'administration de la Faculté de
« médecine de Paris, en remplacement de Mr Cardieu, doyen de
« cette faculté, dont la démission est acceptée. »

Les étudiants ne mentaient donc pas dans leur protestation, en disant que le doyen de leur école avait protesté contre les décisions du conseil académique. Cardieu a essayé de nier dans sa piteuse lettre à l'Epoque, mais le gouvernement n'a pas été dupe. il a parfaitement compris que Mr Cardieu s'était blanchi auprès des élèves, aux dépens des serviles, draconiens. Les étudiants réclamaient sa démission comme gage de sincérité. ils l'ont eue, mais non pas de son plein gré. il n'en aura point le mérite. il a essayé de ménager la chèvre et le chou, de se concilier les jeunes gens en gardant sa place. il a démenti tout haut ce qu'il avait dit tout bas. il en sera puni pour ses frais de machiavélisme, destitué par à cause de ses protestations clandestines, méprisé à cause de ses dénégations mensongères. voilà une chûte misérable à laquelle tout le monde battra des mains.

Les troubles des écoles ont amené déjà deux procès en date du 21 et du 23 xbre 1865.

Premier procès. — Audience du 21 xbre 1865.

6e chambre correctionnelle — Mr Vivien président.

Deux prévenus, François Lasserre, professeur, 35 ans. Léon Coquelle, étudiant en médecine élève de l'école des mines, 21 ans. ils sont condamnés, Lasserre à un mois de prison, Coquelle à 50 francs d'amende.

Le Temps, la Presse, Le journal des débats du 23 décembre 1865, donnent des détails assez étendus, surtout les Débats

Le siècle du 22 ne publie qu'un compte-rendu étriqué.

Deuxième Procès — audience du 23 xbre 1865

Sixième Chambre Correctionnelle — Mr Vivien, Président

Deux prévenus, Coulpier, Etudiant en Pharmacie, 22 ans; Amédée Mansier, Etudiant en Médecine, 23 ans

Condamnés tous deux à 25 francs d'amende.

Le journal des Débats du 24; La Presse du 25 xbre donnent le même compte-rendu assez détaillé.

Le Siècle du 25 ne publie qu'un ~~[illegible]~~ maigre sommaire et le Temps du 25 quelques lignes à peine.

Le Siècle du 26 xbre reproduit le communiqué reçu par la Patrie du 25:

„La Patrie, dans son numéro du 23 xbre, contient sur les désordres qui ont troublé un jour l'école de droit de Paris, une note dans laquelle on fait jouer à Mr l'inspecteur-général Girand un rôle entièrement contraire à la vérité des faits et à la dignité de son caractère. Mr l'inspecteur-général n'est pas intervenu à un moment où le calme était rétabli dans le cours de Mr Demangeat Mr Girand n'est entré dans l'amphithéâtre qu'après un quart d'heure ou vingt minutes d'agitation, et alors qu'on ne pouvait espérer le rétablissement du calme. il est inexact que Mr Girand ait commencé par mettre la main au collet d'un Etudiant. La présence de Mr Girand a été, en effet, accueillie par une très-violente explosion de clameurs qui, parties d'abord d'un groupe assez peu nombreux, a bientôt déterminé un tumulte général, tumulte d'autant plus inattendu que l'intervention de Mr l'inspecteur-général, dans deux cours précédents, avait suffi pour calmer l'émotion.

Mr Girand a fait preuve, pendant la séance, d'un

sang-froid et d'une fermeté qui ne se tout pas démentis. il n'a quitté la salle que parce que sa présence était exigée sur d'autres points de l'école où éclataient les mêmes troubles."

Le journal des Débats du 26 8bre reproduit l'article suivant du journal la France:

une note insérée dans la Patrie du 23 8bre, au sujet des troubles de l'école de droit, contient des inexactitudes, involontaires sans doute, mais qui sont de nature à égarer l'opinion. Nous sommes en mesure de rectifier complétement les faits.

Le mot d'ordre des agitateurs, à l'école de droit comme à l'école de médecine, était vendredi matin: " Vivent les professeurs, " mais pas de cours!" Lorsque Mr Bugnet est monté en chaire, à huit heures, dans la salle spécialement choisie pour le théâtre de l'agitation, il a été accueilli aux cris: "Vive Bugnet, mais pas de cours!" Mr Bugnet n'a point cédé et, avec l'autorité qu'on lui connait, il a insisté pour être entendu. Ces mêmes cris ont continué et depuis dix minutes Mr Bugnet luttait contre un groupe peu nombreux d'étudiants égarés, lorsque Mr Giraud, inspecteur-général des facultés de droit, spécialement délégué, depuis plusieurs années, pour la direction supérieure de l'école de Paris, informé de la lutte qui s'engageait, a paru dans l'amphithéâtre de Mr Bugnet. Sa présence en a imposé. Le silence s'est fait. Mr Giraud s'est assis à côté d'un étudiant et Mr Bugnet a commencé son cours qui a été écouté.

Mr Giraud, après une heure passée dans le cours de Mr Bugnet, a été informé que le cours de Mr Valette, dans une autre salle de l'école, commençait à être troublé. Il s'y est également rendu. Le silence s'est rétabli dès qu'il a paru. Mr Giraud est aimé des étudiants qui savent tous que, s'il est inflexible sur les questions d'ordre, il est le plus bienveillant des hommes pour tout ce qui peut adoucir la rigueur des réglements à leur égard.

Le cours de Mr Bugnet étant terminé, c'était le tour de Mr Demangeat pour monter en chaire dans le même amphithéâtre. Mais un intervalle de temps sépare les deux cours, et les agitateurs avaient pu se concerter. Lorsque Mr Demangeat est apparu, l'auditoire était très-nombreux, et il a été accueilli par les mêmes cris: "Vive le professeur, mais "pas de cours!" Mr Demangeat n'a pas plus cédé que Mr Bugnet et Mr Paloste. Mais l'opposition s'est manifestée plus vive et plus exaltée. Mr Demangeat a résisté pendant plus de quinze minutes sans obtenir le silence. Il était évidemment à bout d'efforts.

C'est alors que Mr Giraud a paru, comme il l'avait fait plus matin, à l'une des portes de l'amphithéâtre. Mais cette fois il a été accueilli par une explosion violente. Mr Giraud a pris la parole et a répondu aux agitateurs qu'il était là de par la loi, et qu'il y resterait, et que le cours aurait lieu!. une nouvelle et plus violente explosion s'est produite: "Pas de cours! Pas de cours! à la porte Mr Giraud!" Mr Giraud a de nouveau pris la parole et dit: "que personne ne le chasserait "mais qu'il chasserait les perturbateurs et que le cours aurait lieu," et il s'est dirigé suivi d'un appariteur, vers le plus violent des auditeurs qui s'agitait sur son banc. Celui-ci s'est hâté de quitter la place et de se réfugier au centre de l'amphithéâtre, et Mr Giraud ne l'y a pas suivi.

Mr Giraud a dit alors aux élèves que "ses sentiments pour "eux leur étaient bien connus, et qu'il leur donnait une nouvelle preuve "de son affection en fermant les yeux et les oreilles, mais qu'il fallait "que le cours eût lieu et qu'il se ferait." Mr Giraud s'est assis sur un banc. Le tumulte a continué.

On est venu alors aviser Mr Giraud que des groupes agités se formaient au dehors de l'amphithéâtre et qu'il allait être pris entre deux. Mr Giraud était seul en présence d'un violent mouvement. Il a fait signe qu'il allait revenir, puis il est allé voir ce qui se passait à côté et donner des ordres. Au même temps qu'il quittait la salle, un groupe de soixante étudiants environ s'est précipité pour sortir.

Cet événement a permis à Mr Demangeat qui était resté ferme à son poste, de reprendre la parole et de recommencer son cours

Lorsque Mr Giraud est revenu, il a vu que le professeur était écouté par ce qui restait d'auditeurs, et il a jugé inutile de rentrer dans l'amphi-théâtre. La partie était gagnée, puisque le cours était fait. Voilà les faits dans toute leur exactitude.

avant-hier matin, samedi, d'autres mesures de précaution avaient été prises pour empêcher l'envahissement des salles, et tous les cours ont été faits paisiblement. On peut assurer que l'immense majorité des étudiants de l'école de droit a manifesté des sentiments opposés à l'agitation. Les professeurs ont fait, avant-hier samedi, des cours supplémentaires pour les élèves qui n'avaient pu entrer dans les amphithéâtres le matin, ou jeudi dernier.

À son cours de mardi dernier, Mr Giraud avait été accueilli par les applaudissements unanimes de ses auditeurs accoutumés et "fort nombreux."

L'illustre Giraud a été lui-même son Homère: il chante sa vaillance et ses exploits et sert au public cette merveilleuse Giraudiade. Renaud et Achille n'étaient pas plus terribles, et Bobèche n'est pas si amusant.

Siècle du 27 Xbre 1865 :

La Gazette du Midi (de Marseille) et l'Espérance du peuple (de Nantes), viennent de recevoir un avertissement motivé sur des passages de leur correspondance relatifs aux troubles des écoles.

Le Siècle publie une lettre de Mr Chauvin, rédacteur-en-chef du journal de l'instruction publique et Candidat électoral dans l'Orne. La Gazette de France et d'autres journaux l'avaient traité de comparse administratif, devant céder ses voix au candidat officiel. Chauvin proteste et repousse la qualification de journaliste officieux, bien qu'il ait, dit-il, défendu

très-vivement presque tous les actes de Mr Duruy.

« ancien universitaire, déclare Mr Charvin, convaincu
« que dans l'état actuel des choses, l'université est le plus solide,
« peut-être même le seul rempart contre les empiètements de l'en-
« -seignement clérical; qu'elle constitue dans l'instruction du pays
« l'élément civil et laïque; qu'elle représente par conséquent l'esprit
« de progrès, d'examen et de libre pensée, j'ai défendu et je défendrai
« les actes de Mr Duruy, parcequ'il est à mes yeux un ministre essentiel-
« -lement universitaire. Par la même raison, je n'hésiterais pas à le
« combattre, s'il suivait une marche contraire.

« Vous en auriez eu la preuve jeudi dernier, si les ri-
« -gueurs, qui ont frappé la presse à propos de l'affaire des étudiants,
« n'avaient déterminé, à l'imprimerie même, la suppression de l'article
« où j'appréciais cette regrettable mesure avec une sévérité qui certaine-
« -ment aurait été dangereuse. »

On lit dans le Temps du jeudi 28 8bre 1865:

Nous apprenons avec regret que dans sa séance d'hier, le conseil impérial de l'instruction publique, présidé par Mr Duruy, a confirmé la sentence rendue par le conseil académique contre MMrs Rey, Regnard, Cafargue, Jadart, Bigourdan, de l'Ecole de médecine, Cosson et Casse de l'école de droit.

On se rappelle que le Conseil académique, en les ajournant à perpétuité de l'académie de Paris, avait suggéré en même temps l'idée de les exclure temporairement de toutes les académies de France. Les informations qui nous parviennent ne nous disent pas si le conseil a statué sur cette dernière proposition.

Les étudiants cités s'étaient tous présentés, sauf l'un d'eux qui se trouve en province. On nous assure que le conseil, tout en confirmant la Sentence, en a modifié les Considérants.

On lit encore dans le Temps du 28 9bre :

Le secrétaire de la Faculté de médecine vient d'adres-ser aux parents des étudiants en médecine, auxquels les cartes ont été retirées, la lettre suivante :

Faculté de Médecine — Paris le 23 9bre 1865

Monsieur,

J'ai le regret de vous annoncer que Mr votre fils, étudiant de l'académie de Paris a pris part aux désordres qui se sont produits dans les cours de l'Ecole.

La carte d'étudiant a dû lui être retirée, et par ordre de Mr le Ministre, toute inscription, tout examen, tout acte quelconque de scolarité lui est provisoirement interdit.

Je ne puis que vous engager à retirer votre fils près de vous, pour prévenir les conséquences fâcheuses qui pourraient résulter pour lui des excitations auxquelles il se laisserait entraîner.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

Pour l'inspecteur de l'Académie délégué,
Le Secrétaire, E. Forget

On lit dans la Presse du 26 9bre 1865.

L'impartial Dauphinois a reçu un communiqué au sujet de la décision académique. C'est le quatrième communiqué donné pour ce motif aux journaux de province.

On ne connait pas la composition du Conseil académique, je veux dire le public ne la pas présente à l'esprit, car les noms de ce Sanhédrin se trouvent dans les Grands almanachs. Le Temps a eu le bon esprit de rappeler ceux des membres du Conseil

impérial de l'instruction publique. il dit dans son numéro du 27 8bre

Le Conseil supérieur de l'instruction publique a dû tenir séance aujourd'hui (26 8bre) pour s'occuper de l'appel des Etudiants frappés par la décision du Conseil académique.

Ce Conseil qui prononce en dernier ressort, est ainsi

Composé : Mr le Ministre de l'instruction publique, président,
Mr de Royer, vice-président du Sénat, vice-président,
Mr Désiré Nisard, inspecteur-général, Secrétaire
Membres du Conseil
Mrs.
Bonjean, Président de chambre à la cour de Cassation, Sénateur;
Comte Boulay (de la Meurthe), Sénateur;
Vuitry, ministre, président le Conseil-d'état;
Thuillier, président de section au Conseil-d'état;
Flandin, conseiller-d'état;
Darboy, archevêque de Paris, Sénateur;
Dubreuil, archevêque d'Avignon,
Parisis, Evêque d'Arras,
Sergent, Evêque de Quimper-Corentin,
Landriot, Evêque de la Rochelle,
Braun, président du consistoire de la Confession d'Augsbourg;
Le Général Chabaud-Latour, membre du consistoire des églises réformées;
Delapalme, conseiller à la cour de Cassation;
Silvestre de Sacy, membre de l'académie Française, Sénateur;
Milne-Edwards, doyen de la Faculté des Sciences;
Ingres, Sénateur, membre de l'institut; de l'académie des Sciences;
Michel Chevallier, Sénateur, membre de l'académie des Sciences morales et politiques
Franck, vice-président du Consistoire israélite;
Troplong, Président du Sénat, premier président de la cour de Cassation;
Giraud, inspecteur-général de l'enseignement supérieur;
Ravaisson, idem;
Dumas, idem;
Leverrier, Sénateur, inspecteur-général de l'enseignement supérieur,
Président du bureau de l'observatoire

Denouvilliers, inspecteur-général de l'enseignement supérieur;
Danton, idem;
Faye, idem;
Labrouste, directeur de Sainte-Barbe;
Ronat, chef d'institution libre, à Charleville;

Le Siècle du 28 dbre cite l'entrefilet suivant de la Patrie du 27:

Au moment où nous mettons sous presse, le conseil supérieur de l'instruction publique n'a pas encore rendu de décision dans l'affaire des étudiants.

Les derniers, au nombre de six, sont réunis dans une petite salle attenant à la chambre du conseil et doivent être entendus successivement. On pense que la décision pourra être rendue ce soir.

On sait que les cours de l'école de droit sont suspendus jusqu'à jeudi, à l'occasion des fêtes de Noël. mais ceux de la faculté de médecine ont repris aujourd'hui.

Mr Wurtz a pu faire son cours, sans qu'il fût troublé par aucune manifestation. nous sommes heureux d'avoir à signaler ce fait. — E.B. Gulland.

L'union médicale du 28 dbre annonce que les troubles ne se sont pas reproduits à l'école de médecine dans les journées du 27 et du 28, mais que les étudiants s'abstiennent de paraître aux cours.

Le Siècle du 28 dbre donne le texte de l'avertissement reçu par l'Espérance du peuple de Nantes:

Nous, Préfet de la Loire inférieure, Commandeur de l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

Vû le numéro du journal l'Espérance du peuple

du 23 9bre 1865, lequel contient une Correspondance de Paris commen-
-çant par ces mots: "Mr le Rédacteur", et finissant par ceux-ci: "la
"quinzaine précédente", et signé "Brodu;

Vu la dépêche de S. Exc. Mr le ministre de l'intérieur,
en date du 25 9bre 1865;

Vu l'art. 32 du décret du 17 février 1852;

Considérant que, suivant cette correspondance, des désordres
ont éclaté à l'école normale et à l'école des beaux-arts, et qu'il y
aurait quelques craintes de les voir se propager dans les académies
des départements;

Considérant que ces nouvelles sont fausses; qu'en outre,
elles sont de nature à inquiéter l'opinion publique et à encourager
au désordre

arrêtons:

Art. 1er. un premier avertissement est donné au journal l'Espé-
-rance du Peuple dans la personne de Mr Brodu, gérant et signa-
-taire du dit article.

Nantes, 26 9bre 1865

Le Préfet, Bourlon de Rouvre.

---

2 janvier 1866

Le journal des Débats du 26 9bre 1865 reproduit le
communiqué suivant, reçu par l'impartial Dauphinois:

Dans une lettre intitulée: une nouvelle
juridiction, l'impartial Dauphinois attaque vivement la
mesure disciplinaire qui vient de frapper plusieurs étudiants.
Mais, au lieu de rappeler que cette décision émane du conseil
académique de Paris, ce journal l'attribue à une Commission
mystérieuse de six membres, et ignore, dit-il, de quelle loi une
réunion semblable tire son autorité. L'impartial Dauphinois

confond ainsi avec le Conseil académique lui-même la com- 429
-mission chargée d'une information préparatoire.

Les Critiques de l'impartial Dauphinois impliquent l'insistance la plus complète de toute la législation universitaire, qui depuis 1808, définit très-clairement les délits dans des actes nombreux, décrets, ordonnances, statuts relatifs à la discipline des étudiants, fixe les peines et détermine les compétences. Ce journal paraît ne pas bien connaître ce qu'est la juridiction disciplinaire, dont le caractère essentiel est de suivre partout celui qu'elle enveloppe, pour le protéger, mais aussi pour le punir.

La Gazette du Midi et la Guienne ont reçu un avertissement dans les mêmes termes et pour le même motif que l'Espérance du peuple. Ce sont trois journaux légitimistes, or ils avaient publié la même correspondance d'Arles annonçant des troubles à l'Ecole normale et à l'école des Beaux-arts et la crainte d'en voir éclater dans toutes les académies de province.

La presse légitimiste aime peu les athées, les révolutionnaires et les socialistes. Elle en donc charmée de leur écrasement par le pouvoir. mais, elle est aise aussi de trouver une bonne occasion de faire d'une pierre deux coups. Les athées ont reçu leur danse, c'est bien. mais il en cuit aussi à ceux qui [illegible]. Donc, plus il y aura de corrections administrées, plus il y aura de bénéfice pour l'ennemi commun des battants et des battus. Les bonnes gens souhaitent de voir toutes les écoles de France en révolution.

Pour les journaux publient la Sentence du Conseil impérial de l'instruction publique contre les Etudiants :

Extrait des procès-verbaux du Conseil impérial de l'instruction publique. — Séance du 26 8bre 1865 sous la présidence du Ministre de l'instruction publique.

Le Conseil impérial de l'instruction publique,

Vû la décision du Conseil académique de cette ville en date du 12 8bre 1865, qui a exclu pour toujours de l'Académie de cette ville les Sieurs Rey (Emile-Jules-Aristide) âgé de 31 ans, Regnard (Adrien-Albert), 29 ans; Lafargue (Paul), 22 ans, Jadard (Victor-Charles), 25 ans; Bigourdan (François-Emile) 23 ans, étudiants de la Faculté de Médecine; Losson (Edouard Emile) 23 ans, et Casse (Germain Eugène Francois) 28 ans, étudiants de la Faculté de droit;

Vû la décision par laquelle le conseil académique émet en outre l'avis qu'il y a lieu de renvoyer l'affaire au Conseil impérial de l'instruction publique, seul compétent pour apprécier s'il convient de prononcer contre les étudiants susnommés, l'exclusion temporaire de toutes les académies de l'Empire;

Vû la lettre en date du 19 de ce mois, par laquelle les Sieurs Rey, Regnard, Lafargue, Jadard, Bigourdan et Casse déclarent interjeter appel de cette décision;

Vû l'appel également interjeté, le 21 du courant, au nom du Sieur Losson, qui avait fait défaut devant le conseil académique, par le Sieur Emile Villeneuve, son mandataire à Paris.

Vû l'instruction préparatoire à laquelle il a été procédé par les soins du Vice-Recteur de l'Académie de Paris, les procès-verbaux, en date du 21 ejus, constatant de la part des étudiants en médecine Rey, Regnard, Lafargue, Jadard et Bigourdan, le refus de s'expliquer sur les faits constatés à leur charge, la lettre par laquelle les étudiants ont refusé de comparaître devant le conseil

académique, les déclarations faites devant ce conseil par l'étudiant en droit Casse, le 12 xbre courant, et les autres pièces du dossier;

Vû les decrets des 17 Mars 1808 et 15 novembre 1811;

Vû les articles 18, 19 et 20 de l'ordonnance du 5 juillet 1820, concernant les facultés de droit et de médecine, les articles 36 et 40 de l'ordonnance du 2 février 1823, portant organisation de la Faculté de médecine de Paris, l'ordonnance du 2 février 1826 et l'article 35 du statut portant réglement général sur la discipline et la police intérieure des facultés et des écoles secondaires de médecine;

Vû l'article 85 de la loi du 15 Mars 1850, le décret du 9 Mars 1852 et la loi du 14 juin 1854;

Vû l'article 8 du décret du 29 juillet 1850;

Ouï le rapport du vice-président du Conseil;

Considérant que les sept étudiants appelants ayant été cités pour la séance de ce jour, les sieurs Rey, Regnard, Lafargue, Jaclard, Bigourdan et Casse n'ont successivement comparu que pour déposer des conclusions signées d'eux et du mandataire du sieur Losson, datées du 25 de ce mois et tendant à faire déclarer l'incompétence de la juridiction disciplinaire, tant du conseil impérial que du conseil académique, par le motif que les faits à eux imputés se seraient passés hors du territoire français;

Considérant qu'ils ont d'ailleurs persisté à refuser de répondre et de s'expliquer sur ces faits;

Considérant qu'en se portant appelants devant le conseil impérial de la décision que le conseil académique de Paris avait rendue par défaut à son égard, le sieur Losson a implicitement renoncé au droit qu'il aurait eu de former opposition à cette décision;

Considérant que la preuve des faits relevés par la décision du conseil académique à la charge des appelants résulte de documents de sources diverses qui concordent tous entr'eux, notamment des correspondances officielles du ministère des affaires étrangères, et du

Ministère de l'intérieur, et des différents comptes-rendus, tant du congrès de Liège, soit du meeting de Bruxelles du 3 novembre, publiés par les journaux de ces deux villes;

Considérant que, s'il est juste de reconnaître que la décision du conseil académique a attribué, par erreur, à l'étudiant Lafargue, ces paroles empruntées à Proudhon: "Dieu, c'est le mal; la propriété, c'est le vol, que l'auteur du Compte-rendu avait rappelées à la suite du discours de l'orateur, il faut également constater que l'attaque contre les principes de l'ordre social et l'outrage aux croyances religieuses subsistent, non moins caractérisés, dans l'ensemble du discours et notamment dans ces mots prononcés, le 3 novembre, au meeting de Bruxelles: Guerre à Dieu! le progrès est là.

Considérant que les faits ainsi constatés et rétablis rentrent exactement sous l'application des article, 26 de l'ordonnance du 2 février 1823, 18, 19 et 20 de l'ordonnance du 5 juillet 1820, 35 du statut du 9 avril 1825 et de l'ordonnance du 2 février 1826, et sous la juridiction du Conseil académique, maintenue, pour cet ordre d'infractions, par l'art. 85 de la loi du 15 Mars 1850 et par l'article 15 de la loi du 14 juin 1854;

Considérant qu'en écartant l'exception fondée sur ce que les actes et le discours reprochés aux étudiants s'étaient produits à l'étranger, et en rappelant qu'à la différence de l'action correctionnelle, l'action disciplinaire suit au delà des limites du territoire l'étudiant, comme l'officier public qui y est soumis, le conseil académique n'a fait que se conformer à des principes constants et à une jurisprudence inviolable;

Considérant en effet que, toujours indépendante de l'action criminelle, instituée à un tout autre point de vue, soumise à des règles qui lui sont propres, l'action disciplinaire s'adresse plus spécialement à des faits qui, par un motif ou par un autre, échappent à l'application de la loi pénale;

Considérant que le fait d'avoir publiquement outragé la

religion, publiquement insulté le drapeau, les institutions et le gouvernement de son pays, constitue par lui-même, indépendamment de toute qualification de la loi pénale, un manquement aux devoirs de l'étudiant, une atteinte à la dignité de l'école qu'on prétend représenter, et que, loin de rencontrer une immunité dans cette circonstance qu'il a été commis à l'étranger, il en reçoit au contraire un caractère plus répréhensible et plus grave; Considérant, en ce qui concerne l'étudiant en médecine Bigourdan, que, s'il a pris part à une des manifestations les plus regrettables du Congrès de Liège, il ne ressort d'aucun document qu'il se soit associé, par d'autres actes ou par ses discours, aux violences et aux scandales dont le congrès et le meeting ont été successivement le théâtre; Considérant que cette différence dans les faits à sa charge doit entrainer une différence dans la peine disciplinaire à lui infliger; Considérant qu'après avoir statué, dans les limites de sa compétence et de sa juridiction, le conseil académique de Paris, qui avait procédé à l'instruction de l'affaire a, aux termes de l'article 19 de l'ordonnance du 5 juillet 1820, émis l'avis que cette instruction fût renvoyée devant le conseil impérial, gardien et juge de la discipline de l'ensemble des académies, comme les conseils académiques sont eux-mêmes, à ce point de vue, gardiens et juges de la discipline de leurs académies respectives;

Considérant qu'en donnant suite à cet avis et à ce renvoi, Mr le Ministre de l'instruction publique a régulièrement saisi le conseil impérial de la question de savoir s'il y avait lieu d'étendre, pendant une durée plus ou moins longue, à toutes les académies de l'empire l'exclusion que l'académie de Paris n'avait pu prononcer que pour l'académie dont Paris est le chef-lieu;

Considérant que la nature et la gravité des attaques auxquelles les étudiants en médecine Ruy, Regnard, Lafargue, Jaclard, et les étudiants en droit Casse et Losson se sont livrés, soit au Congrès de Liège, soit au meeting de Bruxelles, contre tout ce qui est digne de

respect, les appels audacieux qu'ils ont faits à l'insurrection et à la guerre civile; les insultes qu'ils n'ont pas craint d'adresser au drapeau, au gouvernement, au souverain de leur pays, insultes qui ont fini par contraindre le consul de France à quitter la salle du congrès; enfin le retentissement ~~déplorable~~ que ces faits déplorables ont eu, à l'étranger comme en France, sont autant de circonstances qui réclament, dans l'intérêt même de la dignité des écoles françaises, une énergique protestation et une leçon sévère;

Considérant toutefois qu'il convient de faire la part de l'exaltation et de la témérité de la jeunesse, et de ne pas fermer irrévocablement tout espoir au retour et au travail;

adoptant, au surplus, les motifs des premiers juges, et sans s'arrêter aux conclusions, aux fins d'incompétence déposées, par les appelants; délibère et arrête:

art. 1er. La décision du conseil académique de Paris en date du ... est confirmée en ce qui concerne les étudiants en médecine, Rey, Regnard, Lafargue et Jaclard, et les étudiants en droit Cassé et Lobon.

art. 2. La durée de l'exclusion de l'académie de Paris prononcée contre l'étudiant en médecine Brigourdan, est réduite à deux ans. art. 3. Sont exclus de toutes les autres académies de l'Empire, savoir:

Pour deux ans: les étudiants en médecine Rey, Lafargue et Jaclard; les étudiants en droit Cassé et Lobon;

Pour un an: l'étudiant en médecine Regnard.

Fait, arrêté et jugé à Paris, en conseil impérial, le mardi 26 xbre 1865 Le ministre, président

Duruy

Le conseiller-secrétaire

Nisard.

Pour extrait conforme

Le conseiller d'état, secrétaire-général,

Charles Robert.

Voici les conclusions lues avant-hier au conseil impérial de l'instruction publique par les étudiants qui ont paru devant le conseil.

Conclusions: Pour MM.rs Germain Casse, de Losson, Etudiants en droit; Bigourdan, Victor Jaclard, Paul Lafargue, Regnard, Aristide Rey, étudiants en médecine, appelants de la décision du conseil académique de Paris, en date du 12 xbre 1865, qui les a exclus à toujours de l'académie de Paris.

il plaira au conseil:

Vû l'ordonnance Royale du 5 juillet 1820, notamment les articles 18, 19 et 20;

Vû l'art. 36 de l'ordonnance Royale du 2 Février 1823 et, en outre, l'art. 37 de la même ordonnance;

Vû la décision Royale du 2 février 1826,

Vû les art. 34 et 35 des statuts du 9 Avril 1825 et, en outre, l'art. 20 de l'ordonnance royale du 5 juillet 1820;

en ce qui touche tous les concluants;

attendû que de l'ensemble des textes précités et de la législation sur la discipline universitaire, il résulte: 1°, que les punitions académiques infligées aux étudiants, quels que soient d'ailleurs les principes qui régissent l'action disciplinaire ordinaire, ne peuvent être appliquées que dans le cas où les faits sont réprimés par les lois criminelles; 2°, que les conseils académiques ne sont compétents pour statuer que sur les faits qui se sont passés dans le ressort même de l'académie;

attendû que les faits attribués aux concluants et que l'accusation aurait, dans tous les cas, à établir, n'ont à être ni déniés ni affirmés par les concluants, puisque, d'après la décision elle-même, ces faits auraient été accomplis à Liège et à Bruxelles, c'est-à-dire hors du territoire Français, et, par conséquent, hors du ressort de l'académie de Paris, et qu'ainsi ils ne tombent sous l'application d'aucune législation; qu'en effet ils consistent dans des discours

ou démonstrations que la législation Belge ne frappe dans aucun cas, et que la législation Française ne pourrait frapper, aux termes de l'art. 7 du Code d'instruction criminelle, que s'ils s'étaient accomplis sur le territoire Français ; qu'ils n'ont d'ailleurs rien de contraire à la dignité de caractère et de conduite de ceux à qui ils sont attribués ; attendû que rien, en droit ni en fait, n'autorise l'assimilation des étudiants, sous le rapport du régime disciplinaire, aux magistrats, aux officiers et aux professeurs ;

attendû que c'est le cas pour le conseil impérial de reconnaître l'incompétence du conseil académique de Paris, qui a statué en premier ressort, et de déclarer en même temps sa propre incompétence ; attendû, d'autre part, que les faits et propos imputés aux susnommés, fussent-ils susceptibles de tomber sous l'action du pouvoir disciplinaire du conseil académique, il était de rigueur que ces faits et propos fussent nettement articulés dans la citation qui leur a été donnée, et que les rapports de police et autres documents sur lesquels l'accusation était fondée, leur fussent préalablement communiqués ;

Qu'il n'a pu être suppléé à ces formalités essentielles par l'appel devant une prétendue commission d'instruction, créée en dehors des lois et même des ordonnances, décrets, décisions ou arrêtés dont on excipe ; que par là ils ont été privés des garanties dont jouissent même les criminels, et que les droits sacrés de la défense ont été manifestement méconnus et violés à leur égard ;

En ce qui touche particulièrement MM.rs Casse et Losson, étudiants en droit

attendû que les ordonnances précitées sont uniquement relatives au régime disciplinaire des écoles de médecine, et que leurs dispositions n'ont été étendues aux écoles de droit que par une simple décision royale, en date du 2 février 1826, qui ne pouvait avoir pour effet de régler une matière aussi importante et de rendre des pénalités graves applicables à toute une catégorie de Français,

que la législation n'y soumettait pas ;

Par ces motifs et tous autres à suppléer,

renvoyer les concluants des fins de la poursuite disciplinaire dirigée contre eux.

Le Temps fait précéder les deux documents ci-dessus des réflexions suivantes : il y avait deux erreurs dans le résumé sommaire que nous avons donné hier de la sentence du conseil impérial de l'instruction publique. il ressort des pièces officielles que le conseil a considérablement adouci la peine pour l'un des étudiants inculpés, et qu'il l'a, au contraire, aggravée pour les autres, en ajoutant l'interdiction temporaire de toutes les académies de France à l'interdiction perpétuelle de l'académie de Paris. nous ne dissimulerons pas le chagrin que nous cause cette répression rigoureuse. Mais les peines prononcées par le conseil impérial de l'instruction publique sont, sans doute, comme toutes les autres peines, susceptibles d'être prises en considération par la couronne, qui a le droit heureux de les mitiger et même de les annuler. il y a là une espérance que nous aimons à garder, et que rien ne nous empêche d'exprimer. L'année qui va s'ouvrir ne pourrait commencer sous de plus heureuses auspices. Mais nous n'insisterons pas, n'oubliant pas que les actes de ce genre ont d'autant plus de valeur qu'ils paraissent plus spontanés et moins provoqués.

Le Temps du 29 2bre ajoute à ces insinuations les renseignements suivants : L'abstention persiste à l'école de médecine. Mr Jarjavay a fait hier son cours pour seize élèves, et Mr Riché, ce matin, pour treize. Mr Gavarret, professeur de physique, et Mr Wurtz, professeur de Chimie, ont eu chacun une trentaine d'auditeurs. Mais les cours de Chimie et de physique attirent des

élèves spéciaux, dont quelques-uns appartiennent plutôt à la Faculté des sciences qu'à l'École de médecine.

À l'école de droit, les cours suspendus mardi et mercredi, par prolongation des fêtes de Noël, ont été rouverts aujourd'hui. MM. Colmet de Santerre et Labé, après quelques essais de résistance, ont pu reprendre la suite de leur enseignement. M. Vuatrin continue à être indisposé. — E. Lemoine

---

Le Siècle du 30 xbre 1865 (Courrier de Taxile Delord) dit dans un de ses paragraphes : nous avons publié hier l'arrêt rendu par le Conseil impérial de l'instruction publique dans l'affaire des Étudiants. La décision des premiers juges est maintenue et aggravée, sauf à l'égard de l'un de ces jeunes gens, Mr Bigourdan dont l'exclusion de l'académie de Paris est réduite à deux ans de durée. Exclus perpétuellement de l'académie de Paris, MM. Rey, Lafargue, Jaclard, Casse, Losson et Regnard sont bannis, les cinq premiers pour deux ans, le dernier pour un an des autres académies de l'Empire. C'est là un arrêt bien rigoureux pour ces jeunes gens et pour leurs familles. Il va être déféré au Conseil d'état.

On lit encore dans le Siècle du 30 xbre :

La France annonce que tous les Étudiants arrêtés à l'occasion des troubles du quartier latin, ont été mis en liberté lundi (25 xbre).

Les cours de l'école de droit ont été repris hier (28) à midi. « Beaucoup d'étudiants, dit la Patrie, y ont été admis sur la présentation de leurs cartes. Nous n'avons pas appris qu'aucune manifestation tumultueuse ait eu lieu.

Réunis en grand nombre sur la place du Panthéon, avant l'ouverture des cours, les étudiants s'entretenaient de la décision rendue par le Conseil supérieur de l'instruction publique.

À l'école de médecine, où d'ailleurs un très-petit nombre d'étudiants assistent aux leçons des professeurs, aucune agitation n'a été signalée.

430

L'émeute de Valence

6.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

Valence, 17 janvier 1866 430

J'ai vu ici aujourd'hui un simulacre de pronunciamiento. On en parlait beaucoup depuis la levée de boucliers d'Aranjuez. C'était chaque jour une pluie de nouvelles et de prédictions effarées. Mais ces pronostics d'orage venaient constamment se perdre dans l'inaltérable sérénité de la ville. Pas l'ombre d'agitation ni dans la rue ni sur les physionomies. Partout calme plat et parfaite indifférence. Les canards avaient beau se croiser et voleter par centaines, personne ne levait les yeux pour les voir passer. Pour mon compte, je ne prenais même plus la peine d'en hausser les épaules, me bornant à déguster tous les matins dans le journal la réjouissante partie de quatre coins qui se joue entre Prim et ses traqueurs. Tantôt cependant, à l'heure du déjeûner, la servante annonce tout-à-coup que la bagarre commence. Comme elle m'avait déjà mystifié deux ou trois fois par de fausses alertes, ses exclamations n'obtiennent d'autre accueil qu'une plaisanterie. Elle proteste : " Voyez plutôt, tout le monde est sur les balcons." C'était vrai. J'habite, dans un quartier retiré et solitaire, une rue étroite, l'idéal du calme. En m'approchant de la fenêtre, j'aperçois en effet, debout sur tous les balcons, les voisins des deux sexes qui regardaient avec phlegme et sans échanger une parole, ... quoi ? Six à huit passants dissémines semés dans la rue et circulant ~~du Dior~~ du pas le plus tranquille du monde. Du reste, pas un bruit, pas un souffle, ni loin, ni près. Il fallait vraiment un flair indien pour deviner l'émeute. Néanmoins ces curiosités, bien que muettes, paraissant annoncer quelque chose, je m'achemine vers la place du marché, théâtre habituel des manifestations populaires. ~~cette~~ Cette place, fort allongée, n'est que le renflement irrégulier d'une rue. On y voit la remarquable Eglise de los Santos Juanes (des Saints Jeans), et en face la halle aux soies, petit chef-d'œuvre d'architecture Arabe. Il y avait de la foule et un peu d'émotion sur le marché, toutefois les hommes ensevelis comme d'habitude dans la cape ou la mante, accoutrement peu commode pour la bataille, et par conséquent symptôme pacifique. Les marchandes n'avaient pas plié bagage. Fruits et légumes s'offraient aux ménagères allant et venant, le panier au bras. Les soldats du poste flanaient devant leur corps-de-garde, et la lonja (bâtiment des soies) n'était pas occupée militairement, ce qui est la première mesure prise ici en temps de trouble. Quelques boutiques s'étaient à demi-fermées.

Des ~~[illegible]~~ connaissances que je rencontre m'apprennent alors l'événement de la matinée. Les écoliers de l'âge de dix à quatorze ans venaient de se prononcer. Les proclamations de Prim ou au nom de Prim, affichées de nuit

dans les cours de l'université, ayant répandu parmi les étudiants une certaine agitation, on s'était empressé de renvoyer les petits. (L'université est un grand collège où l'on étudie toutes choses de sept à vingt-cinq ans.) Les petits, en sortant, s'étaient formés en colonne et avaient parcouru une partie de la ville aux cris de : "Vive Prim ! Vive la Patrie ! Vive la liberté ! " Les grands étaient demeurés paisibles à l'intérieur de l'université.

Comme les proclamations progressistes, lancées à profusion depuis quelques jours, avaient un peu remué les esprits, cette échauffourée de bambins ~~suffit~~ suffit pour jeter le trouble dans Valence. En un clin-d'œil les rues principales se remplirent de groupes agités, mais inoffensifs. Du reste, aucun mouvement dans la troupe. Les soldats se promenaient isolément comme à l'ordinaire, avec une mine fort pacifique. Il était alors onze heures, je m'en fus à la Glorieta.

La Glorieta est une jolie petite promenade, ceinte de grilles et attenante à la citadelle. On en sort au sud-est par la puerta del mar (porte de la mer). Au nord elle ouvre sur la place de Santo-Domingo (aujourd'hui de Tetuan, en l'honneur de la campagne du Maroc). La place de Tetuan est une espèce de triangle isocèle, non fermé à sa pointe qui s'allonge en manière de goulot de bouteille formant un étranglement de 25 à 30 mètres de large sur 80 ou 90 de long. La longueur totale de la place est de 190 mètres depuis la puerta del Real au nord jusqu'à la base du triangle limitée partie par la grille de la Glorieta, partie par des maisons. Cette base est de 80 mètres.

En regardant de là vers la pointe du triangle, on a d'un côté, à gauche, une ligne d'habitations, ~~[illegible]~~ de l'autre côté, à droite, d'abord l'hôtel de la Capitainerie-générale, puis vers le milieu une caserne d'infanterie, plus loin enfin, je ne sais quels bâtiments. à huit ou dix mètres en avant de la porte de l'hôtel qui fait face à la partie la plus large de la place, tout près de la grille de la Glorieta, sont plantées en vedette deux guérites pour les factionnaires d'honneur. Les soldats du poste flanent d'ordinaire autour de ces guérites.

Je me promenais donc avec quelque mélancolie dans la Glorieta, ne quittant point l'ombrage de grands pins magnifiques. Car il fait chaud en ce moment à Valence, 17 degrés à l'ombre, 36 au soleil qui est intolérable. Une ~~[illegible]~~ vingtaine de personnes peut-être erraient avec indolence dans les allées ou se tenaient assises sous les grands pins. Pas une âme sur la place de Tétuan, à part les quelques militaires de garde. Tranquillité profonde. Toutefois le Commandant de place et quatre ou cinq officiers supérieurs, sortis de la Capitainerie

générale, avaient traversé la Gloriette, pour revenir au bout de quelques instants. J'avais croisé ces Messieurs à l'aller et au retour et nous marchions, eux et moi, du pas plus flegmatique de promeneurs somnolents. Rien de moins révolutionnaire. C'était cependant une ronde d'alarme.

Quelques minutes après, de grandes acclamations, venant du côté du Nord, m'attirent hors de la Gloriette, sur la place de Tétuan. Un nombreux rassemblement, précédé de deux drapeaux aux couleurs Espagnoles, (rouge et jaune) débouchait d'une rue latérale, à gauche, dans la partie la plus étroite de la place, et barrait dans toute sa largeur le goulot de bouteille. Sa marche était lente et indécise. Il s'arrêtait, puis reprenait son mouvement, s'arrêtait encore, avec des signes manifestes d'hésitation. même intermittence dans les clameurs. Il s'élevait des hourrahs (suivis) de grands silences.

Néanmoins, la foule gagnait peu-à-peu du terrain, en brandissant toujours les drapeaux. Bientôt l'aile droite conversant à gauche, la masse se porta vers la caserne d'infanterie située au milieu du grand côté du triangle amoncelée, partie sur le trottoir, partie sur le pavé, elle se prenait contre la façade, avec des clameurs prolongées. On s'adressait évidemment aux soldats pour les entraîner. Que se passa-t-il dans la caserne, pendant ces deux ou trois minutes? Je ne sais. Tout-à-coup l'attroupement recula, laissant un espace vide entre lui et les bâtiments militaires. Il se répandit avec un peu de désordre vers la base du triangle qui constitue la plus grande largeur de la place.

Cette base offre trois issues; à droite, entre la Gloriette et les jardins de l'hôtel de la Capitainerie, une couloir mène à la Citadelle et à la caserne d'artillerie. C'est une souricière. au centre, une rue assez large fait suite à la place de Tétuan et longe la Gloriette. à Gauche, dans l'angle, la rue de la Chufa conduit au centre de la ville. Il faut joindre à ces débouchés la grille de la Gloriette.

Le rassemblement, d'environ 800 hommes, vint s'appuyer dans son mouvement rétrograde, à la ligne des maisons du côté gauche, faisant face à la caserne et à l'hôtel de la Capitainerie général. La moitié de la place, entre la foule et les bâtiments, restait vide. J'avais l'œil tour-à-tour aux deux camps opposés. Chose bizarre! Pendant toute cette invasion, les soldats du poste, éparpillés devant l'hôtel, n'avaient pas quitté leur attitude désinvolte. Ils regardaient paisiblement l'émeute sans bouger. aucun officier ne paraissait. L'horreur complète. J'en revenais pas.

Bientôt un détachement de quinze à vingt mignons, (1) marchant par le flanc sur deux files, arriva du fond de la place, au pas ordinaire, l'arme au bras, officiers, et tournant à gauche, entre les deux guérites, entra dans l'hôtel de la Capitainerie générale. Les soldats du poste, toujours épars et sans armes, virent défiler ce détachement avec une tranquillité parfaite, sans se déranger. Le rassemblement

(1) On appelle Mignons d'anciens brigands repentis, organisés en garde municipale. Ils portent un uniforme de majo andalous; ils ont pas peu malheureusement changer de figure comme de costume, et leur mine est peu rassurante.

continuait à pousser des hourrahs par intervalles. comme il avait alors gagné le point de la place où j'étais ~~[illegible]~~ moi-même, je me trouvai mêlé dans ses rangs et je pus observer les hommes de près, des ouvriers, de très-bonne mine, ma foi, la plupart très-jeunes, sans allures brusques, graves et posés au contraire. visages et attitudes n'accusaient ni colère, ni violence, ni même exaltation. c'était une émeute solennelle.

Tandis que j'examinais attentivement ces figures, une fenêtre s'ouvrit à la façade de la capitainerie générale, et sur le balcon parut un militaire qui apostropha ~~de~~ la foule d'un air furieux. je n'entendis pas ses paroles qui furent couvertes à l'instant même par une immense vociférations: "Vive Prim! vive la liberté!"

Les mignons étaient alors dans l'intérieur de l'hôtel, et les soldats du poste toujours plantés, les mains derrière le dos, et spectateurs indifférents de la scène. si la multitude alors s'était précipitée dans l'hôtel, elle n'eût certainement rencontré aucune résistance et pouvait confisquer sans opposition le capitaine-général ainsi que son état-major. Elle n'eut pas même l'air d'y songer. Loin de là, beaucoup tournaient déjà leurs regards et leur direction vers la Rue de la Chufa, qui derrière eux, sur la droite, conduisait en ville. c'était la ligne de retraite.

En ce moment, un coup de canon partit de la citadelle (qui est) contiguë à la place. (au bruit, c'était un coup à poudre). il jeta l'ébranlement et le trouble dans la masse qui commença à tourbillonner, gagnant du côté de la Rue de la Chufa, mais sans déroute. tout ce monde était absolument sans armes. Un second coup de canon, (toujours à poudre), précipita la débacle. La foule se mit en retraite ~~[illegible]~~ désordonnée, le plus grand nombre par la Rue de la Chufa, avec les deux drapeaux, ~~[illegible]~~ quelques-uns par la rue centrale que borde la Gloriette. En ~~quelques~~ peu d'instants les lieux furent évacués.

Comme je n'étais pas du rassemblement, je restai sur la place qui commençait à se garnir de soldats, puis je rentrai dans la Gloriette. Bientôt ~~je~~ la troupe vint la faire évacuer et je me dirigeai ~~le~~ vers la ville qui était toute épouvantée les magasins fermés, les gens ~~sur~~ devant leurs portes, regardant de loin du côté de la promenade, en se dressant sur la pointe des pieds.

Après ~~[illegible]~~ la dispersion de ~~[illegible]~~ l'émeute, on avait fait sortir les mignons pour donner la chasse à l'attroupement débandé. On l'atteignit sur la place de la congrégation dans les quartiers intérieurs, ~~[illegible]~~, on lui enleva ses deux drapeaux et quelques prisonniers. Ainsi finit le pronunciamiento de Valence. On prétend que c'est un simple prologue. je n'en crois rien et je parierais volontiers que c'est le premier et le dernier acte, du moins pour la ville du Cid. Dans l'après-midi, on a placardé une proclamation du gouverneur civil, manuscrite, en magnifique Anglaise, un vrai modèle de calligraphie. Cette belle page d'écriture a été suivie d'un bando imprimé du capitaine-général qui met la province de Valence en état de siège, menaçant des dernières rigueurs de la loi martiale quiconque prendrait aux troubles une part active ou passive. je ne sais ~~pas~~ trop ce qu'on entend en ce pays par cette passivité criminelle.

Valence, 18 janvier 1866

En ma qualité ~~d'étranger~~ de nouveau venu, j'ai commis hier une assez plaisante méprise. J'ai pris des étudiants pour des ouvriers. C'est le costume qui m'a induit en erreur. Presque tout le personnel du rassemblement était en veste et en casquette. Un Parisien ne pouvait guères soupçonner des étudiants sous ce costume. Cette tenue, équipement, équipage, c'est-à-dire, paraît-il, la petite tenue de l'université. Je ne m'étonne moins d'avoir trouvé aux perturbateurs un air si distingué. On ne saurait l'avoir davantage. Ainsi donc, les grands ~~après les petits~~ après (la suite) des petits ~~avaient~~ ont fait leur pronunciamento ~~et en somme c'est l'université~~. Ma bévue m'a conduit à prendre des renseignements plus précis sur ~~cette institution~~ ce sujet (de l'Espagne). Toute la jeunesse ~~fait~~ accomplit ici ses études dans le même établissement qui est ~~à la fois~~ ~~école secondaire et école supérieure~~. Se divise en deux parties, l'institut ~~où~~ où l'on fait ses classes ~~jusqu'à la Rhétorique~~ depuis la neuvième jusqu'à la Rhétorique et ~~les écoles~~, l'enseignement supérieur ~~qui comprend~~ comprenant ~~les écoles~~ de la théologie, le droit et la médecine. Je particularité essentiellement espagnole : on ne peut commencer ~~passer le droit ou~~ la médecine ou le droit qu'après avoir ~~fait~~ terminé sa théologie.

Et somme, les écoles ont eu toutes seules l'honneur de donner un cor en jambe à l'ordre public et de faire mettre la province de Valence en état de siège. Le gouvt doit leur savoir quelque gré (leur garde) quelque reconnaissance d'avoir différé (d'un mois) leur fantaisie jusqu'au 17. Quelques jours plus tôt elle (aurait) pouvait avoir des suites autrement ~~sérieuses~~ graves, et si leur but était sérieux, ~~ces jeunes gens~~ ils ont fait preuve de beaucoup d'étourderie ~~ou d'ignorance~~ ou de maladresse, pour ne pas dire de sottise. La chose est trop claire.

~~Et~~ La première nouvelle des événements d'Aranjuez, on avait en hâte renforcé la garnison de Valence, l'un des points les plus suspects de l'Espagne. De Castellon de la plana,

18 : 11 :: 15 : 2 15
24 17 : 25 :: 24 : 2 16 / 18
13 600 / 17 03
476 8 90 / 36
8 104
3808

par le chemin de fer, était arrivé ~~à~~ un bataillon du régiment
de Séville, à de cette place d'artillerie, le bataillon ~~de~~ de chasseurs
de Chiclana, troupe d'élite d'un effectif de mille hommes.

Or, à débarquant au Grao (port de Valence à 4 kilom. ~~de la ville~~) le chasseurs de Chiclana avaient ~~avec eux un haut~~ à leur arrivée ~~et un haut~~ officier qui allait partir à Madrid. Grand émoi dans Valence; grand effroi des autorités, qui ~~au lieu d'envoyer le~~ ~~bataillon~~ quelques heures, dès le débarquement, le Lieutenant Colonel Commandant du bataillon était arrêté à sa table, le bataillon relégué à une demi-lieue de la ville, au monte-olivete, dans un couvent transformé en Caserne. On y tenait les soldats consignés ~~en plein air~~, et sans cartouches. Malgré cette ségrégation, les officiers ~~de~~ fonctionnaires, qui fréquentaient avec entrain le débarquement ~~troupe si dangereuse~~ après une semaine de travaux, ~~s'embarquait le bataillon~~ pour Cadix, où il arrivait le 17 à 4 heures du matin, ~~ce qui~~ ne ne fut pas connu à Madrid que la date précédente. Si le renseignement qui allait si gravement bouleverser la capitainerie générale d'Estramadure était parti à la Caserne de Chiclana, la Révolution était faite à Valence.

Le journal ministériel disait que le malentendu entre le bataillon en dirigé sur Tarragone, et ne faisait pas demander si cet fait pour les chasseurs de Chiclana, le temps nous l'apprendra. Ici on ne croit pas un mot de ce qu'on dit. Vade rétro Satanas! Le bataillon s'est prononcé à l'embouchure du fleuve ~~à~~ Cullera, à 6 heures à l'ouest de Valence, aux bouches de l'Albufera, près de Tortosa, aux confins de la Catalogne. Ce qui est certain, c'est que l'arrivée des chasseurs de Chiclana, le temps nous l'apprendra. Ici on ne croit pas un plein Arioste en Espagne fait un poème héroï-comique fort ennuyeux pour tout autre que pour elle.

Hier, vers trois heures j'ai fait un promenade dans la ville. elle était revenue au calme, il ne restait d'autre trace de la bourrasque que les placards du Gouverneur civil et du Capitaine Général. Le premier ~~affichés sur les murs~~ disait aux habitants qu'il croignait de voir l'étendre à la province le mouvement insurrectionnel. il oubliait que d'après les dépêches invariables de Madrid, il n'y a nulle part de mouvements insurrectionnels

Et que l'Espagne entière jouit d'une tranquillité parfaite, sauf la 434
course échevelée de Prim avec ses trois mettes à ses trousses. Le Bando
du Capitaine Général est un peu moins innocent. en voici les passages
importants : ce matin, des groupes formés près de l'université ont
poussé des cris subversifs dans le but de troubler cette ville. Le gouverneur
civil de la Province ayant rédigé ses pouvoirs entre mes mains, afin de pourvoir
au repos public, j'ordonne ce qui suit.

Art. 1er je déclare en état de siège les provinces comprises
dans ce district. art. 2. Conformément à la loi du 17 avril 1821, seront
traduits devant le conseil de guerre ordinaire ceux qui ~~att~~ activement ou
passivement attenteraient à l'ordre public, leurs complices et auxiliaires.

art. 3. les poursuites contre les perturbateurs seront menées
à fin avec toute la brièveté des formes militaires et les sentences immédiatement
exécutées. art. 4. toutes les armes sont prohibées. quiconque en possède
sans autorisation et ne les aura pas ~~[illegible]~~ livrées dans les 24 heures, sera traduit
au conseil de guerre.

Art. 5. toute réunion de plus de cinq personnes devra se dissoudre sur l'intimation de la force publique ou des agents de l'autorité. La plus légère désobéissance ~~rendra les coupables passibles~~ ~~rendra les pa~~ rendra les coupables passibles de poursuites devant les tribunaux militaires, comme perturbateurs de l'ordre.

Don Castor Ibañez de Aldecoa, Sigri Mackenna, José Blanco

Le Señor Aldecoa, gouverneur & Civil de Ancilla a fait placarder ~~le matin~~ hier au soir un petit avis, un peu moins candide que sa première élucubration ~~de la veille~~ le voici:

Ce matin, l'ordre a été légèrement troublé dans cette capitale. Comme il peut se produire de nouveaux troubles qu'il serait nécessaire de réprimer par la force des armes, d'accord avec son Excell. le Capit. Général et pour ~~prévenir~~ ~~les~~ mettre en garde les habitants paroissiens contre les ~~[illegible]~~ dangers d'une curiosité ~~imprudente~~, j'ai arrêté les dispositions suivantes:

1°. Dans le cas où les troupes seraient contraintes de faire usage de leurs armes, toutes les portes et toutes les balcons seront immédiatement fermés et toutes les terrasses ou maisons entièrement évacuées. 2°. Si l'alarme a lieu de nuit on illuminera les maisons. Les propriétaires et locataires seront responsables de la moindre infraction à cet ordre. 3° Deux coups de canon tirés de la citadelle serviront de signal pour l'exécution immédiate des ~~précédentes~~ dispositions ci-dessus.

Le style (langage brutal) n'est pas plus du goût de la 435
troupe que de la population. À l'ère des favorables menaces
on a cette qui n'est pas tendre. Mais ce style n'est
pas plus du goût des troupes que de la population. À l'ère de
si favorables menaces, on supposerait volontiers dans camps [illegible]
[illegible] (se dévorer) [illegible] de plus
[illegible] soldats et habitants [illegible]
Bourgeois

Nous avons aujourd'hui un plat sans
sauce. Si vous voulez en prendre votre part
venez le plutôt possible —

Tout à vous

Chapon Reinier

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

[illegible]

— généraux ~~en~~ ~~chef~~ n'ont pas d'autorité sérieuse sur leurs troupes, malgré leurs bandes fulminants, malgré l'état de siège et ~~malgré~~ malgré ~~avec~~ la dure pluie militaire qui arrête bien dans l'armée et suffit pour occuper ~~Cela~~ le foyer des ~~troubles~~ soldats pendant ~~toute~~ une semaine politique. Il n'y a pas à s'y tromper le corps est sain ~~et~~ le peuple est citoyen. L'esprit de Malaga ~~est~~ ~~le~~ ~~même~~ ~~que~~ ~~celui~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~journée~~ ~~du~~ ~~17~~ ne s'est frappé d'impuissance. ~~On~~ ~~est~~ ~~en~~ famille ici

Aussi me paraît-il que le sieur ou l'écho de bruit n'importe guère au résultat définitif de la crise présente. Le mécontentement est universel en Espagne et s'il ne trouve pas satisfaction dans l'événement d'aujourd'hui, demain d'autres événements viendront ~~la lui~~ apporter. On ne gouverne pas ici contre le vœu de la nation. La mécanique parlementaire y est très mal montée, sans contredit. C'est qu'une mauvaise pratique, d'imitation, ~~mais~~ bien de doute à cela, et ~~mais~~ le gâchis ~~dans~~ ~~le~~ ~~pays~~ ~~de~~ vient en grande partie de cette cause. ~~mais~~ Cependant en dépit d'obstacles si intimes, la volonté du pays sait se faire jour en place, par des voies irrégulières, c'est vrai, mais ~~parce~~ il n'en a pas d'autres. Le gouvernt Constitutionnel est un mensonge dans la Péninsule.

il ~~n'est~~ est ~~impossible~~ difficile de savoir la vérité sur les mouvements de Brim. Je ne vois pas de ceux qui traitent d'imposteurs tous les dépêches Gouvernementales. Il me semble pourtant impossible de démentir jour par jour un roman en règle qui ne ~~sera pas~~ recevrait pas un démenti formel des événements événements véritables impossible à cacher ~~longtemps~~ trois fois 24 heures. Mais il y a dans cette affaire de Brim des mystères incompréhensibles. Ce qui ne résulte manifestement des publications officielles elles-mêmes, c'est qu'il ne veut pas faire acte d'hostilité contre les troupes ~~en a~~, ~~mais~~ on a la certitude du contraire. Aussi les journaux du pouvoir disent que Concha s'est trouvé à sa merci avec ~~un~~ un peloton de 25 hommes Carlistes, ~~seulement~~ et qu'il n'a pas voulu ~~était~~ ~~la~~ ~~main~~ ~~pour~~ les prendre. Les dernières dépêches racontent que le Commandant Camino avec 60 gendarmes (garde civil), fait face à

près les enadeurs fugitifs, entrant par milieu dans le village, pour
le fusiller par derrière, ramassant les chevaux et les traînant, à la vue même
des révoltés. Pourquoi Prim ne met-il pas la main sur le collet à ce
brave homme? Il connaît parfaitement le quartier. Il y a une route
inconnue de lui seul, qui règle sa conduite! Il y a autant d'autres
militaires, pour l'un de ne pas faire [illegible] pour
le fugitif, pour l'autre de ne pas commettre d'hostilité gagner la frontière
sans commettre d'hostilité ni faire de recrues civiles?

Il est certain que si le gouvernement peut compter sur les
troupes à ses ordres, il aurait dû [illegible] l'emporter depuis longtemps
car il marchait au milieu d'un cercle d'ennemis, de 700 hommes et trois
et enveloppé de toutes parts. Si la fidélité des troupes est douteuse, pourquoi
Prim ne marche-t-il pas à elles pour les enlever? Voici sur cette
allures inexplicables de ce Général une anecdote que je donne, bien entendu,
sous toute réserve. Elle vient d'un témoin oculaire dont je ne puis que
vanter la véracité, mais je garantis seulement les détails de
récit qu'il a fait. Ce témoin est un prêtre de Daimiel, petit
ville sur le chemin de fer qui va d'Alcazar de San Juan à Ciudad-Réal.
On sait que Prim a manœuvré deux jours durant autour de ses parcs et
qu'il semble avoir voulu là devant Conche et ses cinquante hommes de
tomber en abandonnant la route de Andalousie pour se
jeter dans les monts de Tolède et gagner le chemin du Portugal. Le prêtre, chez
à Daimiel, auquel on doit venu à Valence, a raconté qu'il avait vu je
le laisse parler: « Lorsque Prim est arrivé à Daimiel, il a été accueilli avec
« enthousiasme par toute la population. Les localités voisines avaient aussi
« une foule de gens pour venir lui faire des offres de service de toutes sortes. Le jeune
« voulait le suivre, et il ne tenait qu'à lui d'entraîner tous les
« drapeaux plusieurs milliers d'hommes: il a tout refusé. Il disait aux gens:
« Merci! retirez chez vous, allez faire vos affaires, cultivez vos champs, je n'ai
« pas besoin de vous. Je fais ce que j'ai à faire. » Un ouvrier vint
lui dire que le Général Concha était arrivé avec 50 ou 60 hommes. Il
« répondit: « Concha! Eh bien, laissez-le, il ne dangera pas. » Comme
Concha s'était arrêté, en apercevant le jeune gars, Prim a fait retirer les troupes
qu'il avait placées à la gare, afin de laisser le passage libre à Concha.
« Soudain un coup de feu, un aide de camp de Prim est tombé auprès de lui
Zavala paraissait avec sa division. Zavala! a-t-il répondu tranquillement,
« Bien! qu'il vienne, nous discuterons ensuite. S'il n'arrive pas pour la
« soupe, il arrivera pour le dessert. » Et il a continué son repas. Quand il
les enadeurs à [illegible] Concha à Daimiel avec les enadeurs.

quand à Javale ~~s'était~~ il avait fait halte, à la vue des insurgés, et tout
" a passé la nuit à distance. il n'est entré à Daimiel que le lendemain,
" après le départ des révoltés. "

Voilà une étrange histoire ! est-elle vraie ? est-elle fausse ? ~~je ne~~ c'est un prêtre qui la raconte comme témoin, voilà tout ce que je puis dire. Au surplus le mystère va ~~ni~~ forcément s'éclaircir. ~~Les dépêches officielles qui dépeignent~~ d'après les dépêches prim touche aux frontières de Portugal, ~~d'après~~ s'il y entre, tout est dit ~~s'il~~ pour lui. s'il n'y entre pas, la ~~question~~ le drame change de face, ~~et c'est~~ et la toile se lève sur un nouveau drame. car les insurgés alors pénètrent en Andalousie, le pays le plus révolutionnaire de l'Espagne.

Si les Récits officiels ne mentent pas toujours, ils mentent du moins quelquefois, et sans trop de vergogne. ainsi les journaux ministériels de Valence ont donné la relation la plus absurdement mensongère de l'Émeute du 17. ils ne peuvent pas tromper la ville qui a vu les faits, mais ils tromperont peut-être les autres provinces et l'étranger. c'est là du reste le but politique que le gouvernement poursuit par ses fausses nouvelles.

Le courrier de Barcelone n'est pas arrivé à Valence, par suite de l'insurrection tarragonaise.

Luis Forastero
20 arbol Valencia

Préface des Hébertistes

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

Pour [illegible] du présent et revivre un peu par les immortels souvenirs, je m'étais pris à battre au hasard les buissons de la grande République, loin des ornières creusées par les fossoyeurs de la petite ou par leurs coagénères. Les tristes sires qui tenant les cartes, [illegible], avaient perdu en crétins ou en traîtres, me semblaient de appréciateurs suspects de la partie presque semblable, jouée quelques cinquante ans plus tôt par leurs devanciers.

Devanciers! Tardons de la plaisanterie. elle est mal à sa place; car le grotesque ici fait pleurer. Disons seulement que ma défiance était juste et que ces maudites caricatures, fourvoyées en histoire comme en politique, n'ont pas fait mieux comprendre la première révolution que dirigea la seconde.

J'errais donc sans guide à travers cette tragique contrée, avec un ressouvenir vague de ses paysages tant de fois décrits, lorsque voici je déroule à mes yeux des horizons inconnus, des sites admirables et terribles. Si ceux-là mal géographe n'avais dit mot, nul artiste n'avait retracé les aspects. ils surgissaient devant moi dans leur grandeur sauvage effaçant de ma pensée les panoramas bâtards qui ont remplacé partout la réalité. Bientôt la transformation fut complète.

Quand on revient de loin et qu'on a vu du neuf, je faire est difficile. Sans penser à mal, en pèlerin naïf, j'ai raconté les découvertes et les émotions de mon odyssée. Grand scandale dans toutes les Basses-Bretagnes! Mon doux seigneur, sauvez-moi de tant de Quimper-Corentin! De volée, de pierres accueillent mes impressions de voyage. Quelle bonne âme n'éprouve pas le besoin de me lapider un peu? mais les plus durs cailloux sont ceux que m'envoie un avocat pour en décharger sa conscience. Ce illustre membre d'une plus illustre famille est une providence des mauvais jours, l'un des ressorts de l'ordre avec le désordre: il insinue donc que ma course à travers champs endommage les haies et désordonne la propriété. N'est-ce point un petit cas de cambriole?

Malheureux ceux qui sont poursuivis! plus malheureux encore ceux qui sont défendus! Tandisque par devant une lourde massue leur défonce méthodiquement le crâne, une griffe doucereuse les égratigne par derrière avec délices -; et il faut sourire, remercier, sous peine d'ingratitude, surtout ne point se plaindre à Orgon. Dieu Garde! Orgon prendrait parti en furieux pour Tartuffe.

„ Le pauvre homme! „ s'exclame-t-il à chaque estafilade „ c'est pour votre bien. S'il vous vilipende, c'est afin d'amoindrir votre faute, le pauvre homme! elle est si grave! S'il vous aplatit, c'est en vue d'attraper les circonstances atténuantes, le pauvre homme! Ce sera difficile. S'il vous soufflète sur les deux joues, c'est afin qu'on verse un déluge de larmes sur son patient transformé en Ecce homo: il fait de son mieux le pauvre homme! à genoux, malheureux! baisez la main qui vous châtie pour vous sauver et chassez de votre cœur ces affreux soupçons de compérage que Satan vous souffle. „

Ainsi prêche Orgon, le Bourgeois-type, et Mons Basile, du haut de sa grandeur, daigne enfin agréer les excuses du pauvre souffleté qui fait amende honorable, le cœur gros, l'oreille basse, mal content au fond...; mais après? Basile est l'orthodoxie incarnée, la loi et les prophètes; il a un pied dans chaque camp, reçoit les salamalecs de tous les partis et risque fort d'être canonisé tout vif. il faut bien se soumettre.

Un jour, l'air assez pénaud, un jeune homme s'en vient dire au Vénérable Orgon: „ nous sommes là une demi-douzaine de pauvres diables qui, sans le vouloir et bien par mégarde, je vous jure, avons mis les pieds dans une foule de plats d'achoppement: Plat catholique, - Plat moral, - Plat religieux, - Plat politique, - plat Economique, - Plat social;... enfin un véritable désastre. La vaisselle n'est point cassée, mais on prétend qu'elle est salie et que nous devons la recurer à nos frais; un récurage de plusieurs mois, s'il vous plaît, comme assez rude, qu'il nous serait fort agréable d'esquiver. Un bon conseil, je vous prie. „

« Méchante affaire ! » dit Orgon. « il faut toujours regarder où
« l'on marche. Comment ! toute une bande de myopes ! adressez-vous aux champions
« de la veuve et de l'orphelin. — Hum ! Hum ! c'est à voir. Si j'étais seul, j'en ferais
quitte pour être par mal houspillé par mon avocat, à seule fin, bien entendu, de
secouer la poussière de mon habit. Mais nous sommes Six. Chaque défenseur, sous
prétexte de blanchir son client, va noircir outrageusement tous les autres. — Eh ! quoi,
des blasphèmes ! d'affreux blasphèmes ! Sachez qu'un avocat est un prêtre..... — c'est
très-possible. — oui, un prêtre qui pour le salut de l'accusé commis à sa garde par la mission
unique, la mission sainte à remplir. — Il a des égards pour tous les
coaccusés. — aux dépens du monde entier. C'est son devoir. — mais il devient ainsi
l'auxiliaire de l'accusation. — non point contre son client. Cela suffit. il doit le Sa-
crifier tout le reste. c'est une obligation de son Sacerdoce. — nous sommes solidaires,
mes compagnons et moi. — Solidaires ! un Conseil ne saurait admettre cette Solidarité qui
aggrave le délit et compromet l'acquittement. il faut rompre avec les complices pour se
concilier l'indulgence des juges. — c'est cela ! nous entrevoyons par un lâche calcul d'égo-
ïsme ! — Laissez faire les défenseurs. Vos intérêts sont dans leurs mains. — nos intérêts !
précisément par cette belle tactique, chacun de nous sera gratifié d'une justification
et de cinq circonstances, sans compter celui du ministère public qui pourrait se croiser
les bras et s'en remettre de sa besogne à Messieurs les avocats, ses Substituts. oh !
la fine institution que le barreau, en fait de justice politique ! »
Un jugement criminel n'a jamais été par tout. Mais Orgon a raison. Basile est omnipotent. il règne et gouverne,
fait et défait les réputations, dispense la gloire et l'opprobre. Oracle, bénédiction ou
anathème, la parole qui tombe de sa bouche est un verdict Social. Veut-il tourner à droite ou à gauche de la
révolution ? En avant ! n'en veut-il plus ? à bas ! à mort ! quoi qu'il dise, quoi
qu'il fasse, vite qu'on se prosterne.

Eh ! bien, non ! Fouailleurs sournois, on ne recevra pas indéfiniment
vos étrivières, les mains jointes. Non, savants professeurs de pas-pas, on ne restera plus

bouche béante, en extase devant vos tours de gobelet. ils y paient trop cher. Long-temps nous avons porté le bât de vos âneries et pris bénévolement à notre charge une part de votre sinistre dossier. assez de faiblesse. la résignation est un encouragement et l'impunité une prime à la malfesance. Chacun ses œuvres, chacun sa responsabilité. Nous dirons désormais au prolétaire : « discerne causam meam de gente non sanctâ, et ab homine iniquo et doloso erue me, » c'est-à-dire : ne confonds pas notre jeunesse innocente avec les vieux floueurs de Révolution, et ne porte pas à notre compte leurs jongleries et leurs trahisons de 1848. » Nous ne jetterons plus le manteau de Sem sur la nudité de ces patriarches, tombés le ventre à l'air dans leur orgie réactionnaire.

J'entends les cris désespérés de nos bons apôtres : « union ! union ! » Concorde ! Concorde ! je les vois, les bras levés au ciel pour attester l'égarement de leurs frères. Ouidà ! à la première petite piqûre, on s'amourache subitement de la concorde ; on ne s'en inquiétait guères pour larder à discrétion des dissidents hors de combat. ils devaient se souvenir de cette belle vertu, les Brochuriers, alors que certaines allusions au passé formulaient de claires et odieuses dénonciations dans le présent, les péroreurs, quand leurs agaceries devenaient un reproche d'inaction et une invite aux réquisitoires.

Songent-ils à l'union ceux qui ne perdent jamais l'occasion de traîner une fois de plus dans le ruisseau les vaincus de nos journées néfastes, et de réciter la commémoration de l'outrage sur la tombe où la liberté est descendue avec ces grandes victimes ? on le sait, contre les hommes du parti populaire, l'injure est un droit. ils sont faits pour subir la calomnie, comme leurs adversaires pour la distiller. Aux uns le devoir absolu de la résignation, aux autres le monopole de l'invective, voilà ce qu'on appelle la concorde ; Et si, par impossible, un des parias sort de son rôle jusqu'à se redresser contre l'insulte, un ouragan de malédictions s'abat sur lui pour le renfoncer dans le silence.

Nous connaissons le mobilier de votre sanctuaire, Messieurs. Votre liberté ? — un fromage de Hollande où les rats lettrés trouvent le vivre et le couvert, votre Démocratie ? — un bureau de placement à l'usage des jeunes en quête d'emplois ; une espèce de maison de Foy politique et sociale ; l'idéal de vos rêves enfin ? — la suite au moyen de parvenir.

Monde charmant où l'Egalité, cette mal-apprise, ne doit pas se permettre de faire esclandre. aussi n'y est-elle reçue qu'en habit noir. On jouirait à la révolution, pourvu qu'elle présente respectueusement sur un plateau son mandat.... non-impératif. On raffole du peuple, à la condition qu'il se tienne modestement debout, les yeux baissés, roulant avec timidité son chapeau dans ses doigts. Allons, jeune homme, confiance! confiance! remettez les pièces aux avoués dévoués qui entendent mieux que vous vos affaires, et surtout ne les tuez pas, c'est à eux de vous tuer. Ces chers avoués, vos tuteurs, bien... retournez à votre travail

Certes, ce bon petit peuple doit être ravi, car il a le beau rôle, celui du prédestiné. Qu'est-ce donc que ces agitateurs avinés, ces échappés de Bicêtre, qui osent le proclamer majeur et prétendent le sevrer du Biberon libéral, le vrai breuvage d'immortalité?

Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
que prônent de nos lois les ordres légitimes.

Mais l'intelligent mineur repousse avec dédain ces prédications d'anarchie, trop heureux d'apporter sans fin à d'illustres Bertrand le manomètre législatif ou gouvernemental.

L'histoire qui hante ces salons demi-monde est une bourgeoise outrecuidante et verbeuse, au toilette criarde, et mélodramatiques, amoureuse du clinquant, rechignante à la blouse. La livrée de la misère lui fait peur, honte et remords, parce qu'elle est à la fois une menace, un souvenir et un reproche. Aussi cette parvenue, avec ses adeptes, ne se plaît-elle qu'au défilé de ces oripeaux de théâtre, des panaches, des gilets conventionnels, au traînement des grands sabres de parade, escortant les processions d'avocats interminables. Ces brillantes défroques des états-majors et de ces assemblées, symbole du pouvoir et de ses enivrements, épanouissent la joie et l'orgueil sur tous les fronts.

Posez dans votre gloire, héritiers de ces étalages aristocratiques, posez, la tête haute, le regard superbe, le sourire aux lèvres. qui oserait troubler vos fêtes par de ces contrastes malveillants et froisser votre sensibilité par de lugubres évocations? Non, il n'y a plus de dénuement dans les chaumières, de détresse dans les ateliers, de travailleurs épuisés par la fatigue et les privations, de femmes et d'enfants demi-nuds, sans pain, sur leurs grabats. Il n'y a plus ni bouges fétides, ni hangars glacés, ni froid ni faim ni douleur, il y a un

peuple d'opéra qui évolue sur ses planches en costume de comparse et qui saute avec grâce, en criant aux Royalistes : « Messieurs, tirez les premiers ! »

Mais si du fond de ses taudis, avec un sourd angissement, sort le peuple de la famine et du désespoir, maigre, hâve, chancelant, les dents serrées, les yeux caves et brillants d'un feu sombre, [illegible], sa main crispée sur la pique ou le fusil, ses pieds [illegible], trempant dans la boue sanglante du ruisseau, oh ! alors, regardez, quelle soudaine pâleur sur ces visages ! nos histrions de démocratie. La femme aux couleurs voyantes, blême de rage et d'effroi, cherche de l'œil autour d'elle sa sœur de Saint-Barthélemi et de Vendée. D'un mouvement instinctif, les panaches tricolores se rapprochent des panaches blancs, les mains s'étreignent et du groupe confondu s'échappe ce murmure sinistre : « Prairial ! . . Juin ! . . .

Quant aux fanatiques, sans galons ni plumets, dont le cœur saigne pour ce peuple trahi, dont l'âme pleure, souffre et gronde à l'unisson de son âme, ils sont voués par privilège à l'exécration universelle. Ils aiment, n'est-ce point justice ? ils n'ont qu'une seule passion, l'idée. Ils s'abandonnent aux masses, sans réserve comme sans mesure et partagent le délire de leurs entraînements. Ils ne travaillent point dans un but personnel, mais pour le triomphe d'un principe. La foi les guide, non le calcul. En un mot, ce sont des scélérats et des fous. Les honnêtes gens de tous les partis se lèvent d'un bond contre ces monstres et les traquent sans pitié comme des bêtes fauves, vivants et morts, sur la place publique et dans l'histoire.

Rien de plus naturel. Tout individu dont l'activité vient à entrer en lice que son profit ou celui des siens, est la négation vivante de la propriété et de la famille. Son désintéressement est un péril pour la société ; et voilà pourquoi, dans tous les temps et dans tous les pays, ceux-là s'appellent les honnêtes gens qui ont pour unique mobile l'intérêt, qu'il s'agisse de conserver ou d'acquérir, qui ne poursuivent jamais en politique que les honneurs, la fortune et le pouvoir. Ils se reconnaissent entr'eux à l'égoïsme, leur vertu de fond, et d'un accord spontané ils excommunient les convictions et mettent le dévouement hors la loi.

Cette race n'a jamais fait défaut, et ce n'est pas elle qui menace de disparaître. En la suivant à la trace dans le courant des siècles, on ne découvrirait pas une seule faille dans sa lignée. Le génie ferme, le sacrifice fécond, elle moissonne et emmagasine. L'univers entier la connaît et la tient toujours comme, puisqu'elle en est la souveraine.

Mais çà et là se détachent en relief quelques règnes de cette immuable dynastie. au 14e Siècle, quand fourgissait les communes, Etienne Marcel en une de ses plus nobles victimes, et elle éteint dans le sang la première aurore de la liberté moderne. La voici de nouveau, avec son froid cynisme, deux cents ans plus tard, au temps de la Réforme et de la Ligue. C'est dans les grandes luttes de l'esprit humain qu'elle aime à montrer sa puissance d'asphyxie. Deux sarcasmes résument son rôle d'imprudence au 16e Siècle: « Paris vaut bien une messe. — « Le sage dit, selon les temps: Vive le Roi! Vive la ligue!

Mais la Révolution éclate, et l'implacable dynastie se jette sur elle pour l'étouffer. Le Roi, Lafayette, les Girondins, Robespierre, les Thermidoriens lui tiennent tour-à-tour le bélier dans cet assaut sans quartier. elle mêle contre son ennemi toutes les factions, tous les complots, tous les mauvais instincts et, fidèle au plus méchant, la victoire lui reste.

Je ne retirai pas le dernier combat... il est d'hier, nous en saignons encore. Et déjà cependant le souvenir en est presqu'effacé. La génération qui s'en va pourrait seule nous raconter le duel de 1848, ce traître duel de l'égoïsme contre la justice, le droit de la force sous les vingt masques hypocrites, les mots les plus suaves, liberté, conciliation, modération, arrosés de torrents de sang, l'amour du peuple finissant par la haine de la canaille et les tendresses fraternelles par l'extermination; tant de deuil et de morts et de ruines pour reconquérir... quoi?... l'otium cum dignitate du patriciat Romain, le far niente des Italiens, la vie de loisir du propriétaire et du rentier. En veut-on un spécimen de cette dignité patricienne? il date de loin et d'assez bon lieu. quels sublimes sentiments! lisons.

Cicéron à Atticus. — « Nous avons perdu non seulement la fève et la substance de l'ancienne « République, mais encore il nous faut renoncer à son apparence et à son image. elle n'a plus rien « qui nous soit sympathique et vous devez être un homme au désespoir. — moi? Parle moins, de « monde. Adieu la République! Ah! bien, je m'en console au barreau. Avocat, je mène une vie active « et paisible, honorée et brillante, et je ne m'inquiète guère de quelle hauteur je suis tombé, « quand je vois à quels abymes j'échappe enfin, et que je me retrouve en ma belle maison de ville, « au milieu de mes agréables maisons de champs. Souvent que je philosophe à mon aise avec deux « ou trois amis, tout pour le rompre autour de moi, tant me voilà guéri de cette inquiète et « maladive sensibilité si funeste à mon repos. Frappez sur mon cœur, il est mort. ma sensibilité? « je n'en ai plus. Moi, ma famille et mes amis, voilà tout. »

Ne dirait-on pas d'hier cet testament qui a 19 siècles? Est-bien le langage de ces avocats qui n'ont jamais vu dans la chose publique qu'un débouché pour leur faconde et

le placement de leurs maranques. vides, comme leurs paroles, ils n'en sont pas moins les maîtres du
quel est donc le secret de ces grands hommes? se tenir derrière la toile, calmes et dignes sur leur chaise
curule et... attendre, rien de plus. car un phénomène bizarre, on arrive ainsi à se constituer mar-
tyr par excellence, victime des victimes, et un beau matin la mouche bourdonnante se trouve l'héroïne
de la conductrice du coche, sans même une tache sur ses ailes.

La boue et les coups reviennent aux simples qui font la besogne, et le pro-
fit est pour les discoureurs qui ne reçoivent pas une éclaboussure; la calomnie, cette fatalité des
partis abattus, ne saurait atteindre de si hauts personnages qu'un malheureux, le pied sur la
orge, râle une impuissante menace. le vainqueur s'empare de ce prétexte pour légitimer ses vio-
lences. alors, par une de ces illusions d'optique, que la force fait si aisément à la lâcheté, les
persécutés deviennent des persécuteurs, les bourreaux, des martyrs, et c'est au crime que la foule ac-
corde ses larmes. l'avocat, drapé dans sa toge, échappe à cette houle de colère et de pitié. il se
console du grand désastre, en partie son œuvre, par le souvenir de sa belle conduite, de cette
conduite qui a causé le naufrage. il reçoit impassible les marques de la reconnaissance ironique
de ses adversaires qu'il a remis en selle, et contemple d'un œil sec l'anarchie foudroyée et frémissante,
qui s'était livrée à lui et qu'il a livrée, ne pouvant ~~toujours~~ l'enchaîner à sa dormeuse.

ah! c'est le désordre qui m'a révélé le passé. lorsqu'on voit les prétendus
hommes de 48, ligués avec la réaction contre tout initiateur, garder leur tendresse pour les enne-
mis, leur hostilité pour les meilleurs soldats de la Révolution. lorsque leur voix, la seule autorisée
ne vise qu'à mystifier les masses et à les endormir dans les byzantineries; lorsque la médiocrité
arrogante tient le haut du pavé, accaparant honneur, renom, vertu, et que les plus nobles fou-
droyés sont la proie ardente calomnie, deviennent les plus noirs; oh! certes, on comprend 93, et la lueur du moment
illumine l'horrible farce jouée par l'histoire, les abymes de l'ambition et de la tartufferie hu-
maines. il semble vraiment que le monde soit fait pour une poignée de privilégiés,
tous la joie ou la douleur constituent toute la vie des nations. la dîme se paie à jour? — sur
un geste contre la sainteté des cartes, la suprématie de la noblesse, l'honorabilité de la bourgeoisie
— de l'or et du vin dans les caisses et les caves de la banque et du château? — alors, peu importe
que le manant mange de l'herbe, que son sang rougisse les chemins, que sa hutte soit devenue
la tanière des loups! vous avez le grand siècle, le grand roi. c'est le zénith humain.

mais cette plèbe, tout à l'heure si humble et si muette, vient-elle à jour
fin de la torpeur, à menacer dans leur domination, dans leurs revenus, ses oppresseurs légitimes,
à demander des raisons et des comptes, au nom de l'égalité? ce temps de réveil où la liberté ga-
zouille dans tous les cœurs, où l'humanité veut fleurir, où la justice fermente comme la sève,

3/ Ce temps porte sur ses tables du destin des noms de malédiction et de mort. l'année mémorable où le peuple, ses fers brisés, retourne l'épouvante contre ses tyrans, s'appellera : La Terreur.

Celle-là du moins fut une délivrance. Elle eut pour but de combattre avec ses propres armes l'éternelle terreur appesantie sur l'humanité, celle qui commença au timor domini et qui est encore à l'ordre du jour par toute la terre. Le glaive de Dieu n'est-il plus suspendu sur notre globe comme l'épée de Damocles ? L'Enfer n'ouvre-t-il pas toujours sa gueule brûlante au moribond, et sur nos places, la machine de Guillotin a-t-elle cessé d'incarner Nemesis Vengeresse.

La terreur est le dogme du vieux monde. Qu'a-t-il de commun avec la Fraternité, le dogme de l'avenir? La terreur catholique et royale était un principe, la terreur Révolutionnaire fut une nécessité. L'une procède de la négation de la justice, l'autre de sa revendication. La première torture, la seconde supprime. Le travailleur englouti en veut-il au rocher qu'il brise pour retrouver l'air et le soleil? L'inquisiteur fait ses délices de la souffrance humaine. Contre l'ennemi de Dieu il épuise tous les raffinements des supplices. Il tord, tenaille, écrase, rôtit à petit feu, arrache en lambeaux avec des transports de bonheur les os et les chairs palpitantes; il savoure les convulsions, compte les spasmes, aspire les sanglots et les hurlements, et boit goutte à goutte le sang et les larmes du damné. Enfin il arrache la mort qui lui vole sa proie.

Le grand Révolté de 93 a le respect de l'homme. Il ne tue qu'en légitime défense, pour ne point périr avec la liberté et la patrie. S'il frappe les fanatiques armés contre lui et contr'eux-mêmes, c'est à regret, partagé entre la pitié pour d'aveugles instruments et la colère contre des superstitions sans merci qui prétendent retenir à toujours le genre humain sur le chevalet. Il combat pour sauver de la servitude et des ténèbres sa descendance et celle même de ses ennemis. Mais qu'importent les raisons et les faits ? L'autorité et l'égoïsme triomphants ne voient dans la liberté qu'un désordre, dans l'égalité que l'anarchie, dans la justice un chaos sanglant.

Il faut bien le dire, c'est la victoire qui dans un pli de sa robe porte la gloire ou l'opprobre, la liberté ou l'esclavage, la civilisation ou la barbarie. Nous ne croyons pas, nous, à la fatalité du progrès, cette doctrine de l'émasculation et de l'accroupissement. Vaincre est une nécessité absolue pour le droit, sous peine de ne plus être le droit, mais Satan qui se tord sous le talon de l'archange.

„Væ victis ! malheur aux vaincus ! vociférent tous les partis, aux prises sur l'arène pour se disputer la proie. „Væ victis !„ ricane le sicaire de plume, qui rampe sur le champ-de-bataille, palpant les cadavres pour clouer au pilori le plus déchiqueté. „Væ victis ! le cri lugubre des siècles, le cri d'hier, d'aujourd'hui, de long temps encore peut-être. Un autre parfois lui répond, à de longs

entravées, le mouvement d'angoisse et de rage de l'humanité étreinte sur la roue et qui y envoie
voir les représailles. Pour comment rendu le scandale et l'effroi que ce cri soulève? Pour le maudire,
les langues épuisent le vocabulaire de l'imprécation et de l'anathème. Tous les noms deviennent
synonimes de ce qu'il y a de plus exécrable.

Hébertisme en effet: Hébertiste, c'est le supplicié qui, échap
pant de la question, se rue sur le bourreau avec ses ongles et ses dents, le déchire et le met en
pièces: c'est le brigand qui arrête le despotisme au détour de la route et lui crie, le pistolet
sur la gorge: « Égalité ou la mort! » c'est l'âme enfiévrée de la soif de la justice, ulcérée
de haine contre la race des immolateurs, se précipitant bondissant au but presqu'en aveugle,
sans souci de l'obstacle ni du péril. si elle a l'exaltation qui fait vaincre, elle manque du
sang froid qui conserve la victoire. Dans sa course furieuse, la témérité l'emporte sur les
coups des intérêts coalisés qui l'écrasent, et souillée de fiel et de sang, hideuse, elle pend,
insultante d'horreur au poteau des nations.

Tandisque les sectaires, attentifs à se recorder des Pénitences, soignent leur
figure pour en imposer à l'avenir, l'homme d'action, toujours dans la mêlée,
ne s'inquiète guères de laisser une protestation suprême et abandonne sa mémoire à la calom
nie. son abnégation fait sa perte. que d'Hébertistes dans l'histoire! les Habiles, les tuents, punis
les déshonorent. que leur destinée tragique nous soit un enseignement. ils ont
choisi et péri par excès de la passion. Le dévouement n'est pas du délire. mais s'il est
bon d'éviter leurs défauts, leurs qualités doivent servir d'exemple. ils furent héroïques,
c'est bien le moins de n'être pas ignobles. Soixante-quinze ans de vicissitudes ont singuliè
rement refroidi les premiers enthousiasme de la liberté. ce n'est plus aujourd'hui le fana
tisme, mais la spéculation qui est le danger. Nous sommes dans l'ère scientifique,
de toutes les sciences, la plus riche en perfectionnements, c'est à coup sûr l'exploitation.
l'a fallu trouver à ses raffinements un nouveau nom, le Macairisme.

à l'heure qu'il est, le Macairisme compte ses plus beaux trônes dans la
politique, cette contrée aux multiples états. la Démocratie, l'un de ces états, n'a-t-elle pas
mère
sorti des écoles d'embauchage qui enseignent l'art d'escamoter les Révolutions avant
sa naissance, des haras où l'on dresse des chevaux de course pour les Steeple-chases de l'am
bition? Nous voici bien loin de l'Hébertisme, et le chemin de la lune ne serait moins
difficile à remonter. Espérons que la jeunesse n'ira pas se corrompre dans ces tripots. qu'elle

écoute son cœur et se retrempe dans le peuple, source éternelle de vie: qu'elle aime et souffre avec lui. d'union de ces ardeurs et de ces misères enfantera la liberté.

Le vieux protestant d'Aubigné, proscrit par les rois auxquels il avait donné son sang, trahi de tous les siens, seul avec son espoir brisé et sa vie perdue, évoque dans la plus splendide de ses ironies, les vices et les crimes traînant à leur char les génies et les vertus de la terre. Et nous aussi nous avons eu l'ancien spectacle de l'imposture et de l'intrigue s'an-théonisées. Nous avons vu souffleter des mémoires, violer des tombeaux, traîner aux gé-monies tout ce qui fut grand, juste et bon. Nous fera-t-il donné encore d'assister au triomphe le plus honteux, celui de l'hypocrisie révolutionnaire?

Sous les derniers des Césars, une coterie de patriciens frondeurs oublie dans les villas de Tusculum les ignominies du présent et les craintes de l'avenir. un festin somptueux réunit les plus harmonieux joueurs de lyre, les plus doux diseurs de phrases et les représentants dorés de la classe des flûtes, courtisée maintenant par l'ambition patricienne. Là, portes fermées, esclaves renvoyés, on médit hardiment du maître. L'espoir déborde. On bâtit des plans magnifiques sur la bonhomie de la plèbe toujours dupée et toujours crédule aux grands mots. à quand les belles harangues qui doivent encore la séduire? On portes des toasts attendris à la mémoire et à la résurrection de ce Sénat qui, avant César et plus durement broyait le monde sous ses pieds. Et les heureux convives, couronnés de roses, drapés de toges flottantes, buvaient le Falerne dans les coupes d'or.

Soudain éclate un cri terrible. La foule éperdue traverse en fuyant la salle du banquet. Le glaive en main, Vindex a paru sur le seuil.

7 juillet 1864

Un beau jour de printemps, il me prend fantaisie de faire une promenade dans notre grande et chère Révolution. Au lieu de suivre la voie battue, la route à l'ornière profonde, où chaque pas s'enchasse dans celui qui l'a précédé, je me lance en pleine campagne à travers champs et halliers, côteaux et précipices. ma course n'est point inféconde et je vois tout-à-coup se dérouler des aspects inconnus, des sites admirables et terribles, un horizon immense, comme je n'en avais point soupçonné.

Le taire est difficile quand on revient de loin. je raconte sans penser à mal les spectacles aperçus, les Amériques découvertes, les jouissances éprouvées. Alors, grand scandale! aux premiers mots, on ouvre de grands yeux, ensuite on pousse les hauts cris, enfin pour comble d'infortune, un illustre avocat d'une non moins illustre famille taxe mes pas d'imprudence et insinue que j'ai pu, dans ma course, briser quelque barrière d'utilité sociale.

Malheureux ceux qui sont poursuivis! plus malheureux encore ceux qui sont défendus! tandisqu'une pesante massue vous brise méthodiquement la tête, une griffe doucereuse vous caresse et vous égratigne par derrière. Quelle que soit l'acuité de la douleur, il faut sourire et remercier sous peine d'ingratitude, surtout ne point se plaindre à Orgon. il s'indignerait contre vous. « Le pauvre homme! » répète-t-il encore à chaque peccadille de Tartuffe.

Être l'orthodoxie, posséder l'infaillibilité de l'anathème, recevoir les excuses des Dandins souffletés et les poignées de main de tous les partis, voilà certes un doux martyre. Aussi les hagiographes libéraux ne peuvent faire moins que de canoniser tout vivants ces modèles de vertu publique. Chaque homme stigmatisé a soin de devenir coupable sous la parole immaculée, et la secte s'indigne qu'un personnage condamné il y a cent ans par ses précurseurs puisse ne pas être un scélérat. Vilains et Manants, laissez donc passer l'injustice de Robespierre.

Union et Concorde! crient bien fort ces bons apôtres, si quelque étourdi a le mauvais goût de se fâcher. Voilà les grands mots avec lesquels on nous étrangle. Cette concorde idéale est le droit d'injurier sans appel, de calomnier longuement une victime respectueuse qui écoute chapeau bas et bouche close la diatribe fraternelle. Cette concorde est une flouerie dont l'audace retire tous les profits. aimables professeurs de savoir-vivre, ma jeunesse profitera de vos leçons. trop longtemps nous avons jeté le voile de Sem sur les faiblesses des héros évanouis. trop long-temps nous avons traîné un bagage dont nous

n'étions point responsables. Trop long-temps nous avons fait la chante. Le cynisme des purs a
lu me faire rougir de cette ingénuité première.

Qui trompe-t-on donc ici? Les mots dans votre bouche ont-ils ~~donc~~ une si-
gnification spéciale, et, quand on les prend au sérieux, quand on tire les conséquences de vos
prémisses, vous excommuniez comme des papes. Votre liberté ne serait-elle par hasard qu'un
fromage de Hollande où les rats lettrés vivent fort bien; votre démocratie, une société de congra-
tulation mutuelle, un bureau de placement à l'usage des jeunes gens diplomates, vraie mai-
son de Foy politique? La Révolution de vos rêves fait donc suite au moyen de parvenir?

Monde charmant, que l'égalité aurait tort de détruire. Aussi ne la re-
çoit-on qu'en habit noir. On adore la Révolution, pourvû qu'elle donne son mandat; on raf-
fole du peuple, s'il veut être raisonnable, confier ses affaires à des hommes qui les feront mieux
que lui, qui s'y sont préparés toute leur vie, chez lesquels déborde le savoir et le patriotisme.
Du reste, le plus beau rôle lui est réservé, celui de piédestal. Il sera traité en Roi: régner et
ne gouverner pas. Toujours la formule constitutionnelle.

Il appartient à certains agitateurs, ivres, fous ou mouchards (les
trois se disent) de déclarer le peuple majeur, sevré depuis long-temps, bien que toujours au bibe-
ron libéral, assez fort et assez intelligent pour se gouverner lui-même. Autour d'eux s'amasse
cette tourbe désignée par les poëtes: un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes
Qui pressent de nos lois les rigueurs légitimes.
Mais la partie saine du peuple n'écoute pas ces conseils d'affranchissement et d'anarchie. Elle
les repousse avec mépris, trop heureuse d'apporter à d'illustres Bertrands le marron électoral ou
politique.

Aussi, parlez à votre aise des proconsuls au rouge panache, des conven-
tionnels ceints de l'écharpe tricolore, de ces intrépides avocats, intarissables sur les droits popu-
laires, de toute cette héroïque phalange, dont la guenille est le tremplin. Tout le monde
vous écoutera avec plaisir. Mais ne tirez pas de son bourbier le prolétaire ivre de misère,
d'ignorance et de fureur, la brute qui réclame ses droits, la bête fauve qui veut être homme
et pour laquelle la montagne de compromis accumulés depuis des siècles est lettre close.
En face de ces tapis et de ces objets d'art, n'évoquez pas la plainte lugubre des machines, le
hoquet de la faim, l'odeur repoussante des grabats.

Pourquoi blesser dans leurs sentiments les plus exquis nos aimables
philanthropes? Pourquoi remuer la lie des ruisseaux et la boue sanguinaire des cités? Votre
portrait n'est point ressemblant. Le peuple de ces charmants politiques est si bon qu'il se
laisse toujours tromper, si grand qu'il prodigue sa vie sans compter, si généreux qu'il épargne

les ennemis. quelques historiens ont poussé fort loin cette mystification - aussi quelle politique ne relie pas les honnêtes gens de tous les partis contre une horde de fanatiques, chez lesquels la brutalité de l'idée s'unit à la brutalité du fait, et qui n'admet ni atermoiement ni entrevue conciliante? quelle entente cordiale entre la franc-maçonnerie des Athéniens, luttant à armes courtoises, tandis que la foule verse son plus noble sang pour la gloire des histrions!

La lignée des Boni viri n'a point chômé depuis Cicéron. il s'en trouvait sans doute quelque-uns autour de Constantin, ce grand mystificateur du christianisme. Race paisible et discrète, ils ont épilé un modeste chapelet et pardonné saintement aux hérétiques égorgés pendant les ténèbres du moyen âge. leur réapparition officielle date de Commune, et de la tapinat de Marcel. Au temps de la Ligue, ils prennent le nom mérité de Politiques. Une messe est placée dans un des plateaux de la balance, Paris dans l'autre, et le Vert-galant devient infidèle à son propre parti.

Les bons citoyens ont lutté avec fureur contre ces, tour-à-tour alliés du Roi, de Lafayette, des Girondins, de Robespierre, des Thermidoriens, de quiconque enfin tentait d'enrayer le mouvement égalitaire. nous les avons revus dans des temps plus rapprochés, enseigner la modération à coups de fusil et démontrer leur honnêteté par la trahison de promesses et des serments. La dignité du maintien, la flétrissure énergique des épées populaires, la haine de la canaille, la proclamation des droits du fort contre le faible sous couleur de liberté et de conciliation, voilà l'apanage de cette haute ochlocratie. L'otium cum dignitate du patriciat Romain, le bouton de garde de Louis-Philippe, chéri du citoyen Pelletan, voilà la dernière

"est la substance de l'ancienne République, mais encore il nous faut renoncer à son apparence et "à son image. elle n'a plus rien qui nous soit sympathique, et vous devez être un homme au "désespoir. — Moi? pas le moins du monde. adieu la République? Eh! bien, je m'en console au "barreau. avocat, je mène une vie active et paisible, honorée et brillante, et je ne m'inquiète "guère de quelle hauteur je suis tombé, quand je vois à quels abymes j'échappe enfin, et que "je me retrouve en ma belle maison de ville, au milieu de mes agréables maisons de champs. "pourvu que je philosophe à mon aise avec deux ou trois amis, tout peut se rompre autour de "moi, tant me voilà guéri de cette inquiète et maladive sensibilité si funeste à mon repos. "Frappez sur mon cœur, il est mort. ma sensibilité? je n'en ai plus. moi, ma famille et mes "amis, voilà tout.

Tel est l'ordinaire testament de tous ces avocats fourvoyés, pour lesquels la chose

publique ne fut jamais qu'un sujet de déclamations et de gestes oratoires. Vides, comme leurs pa-
roles, ils sont pourtant les héros du jour. La recette de ces grands hommes consiste à se masquer
derrière la toile, à lancer les simples, à rester calme et digne sur sa chaise curule. Attendre,
éviter les coups est leur secret. On devient ainsi le martyr universel, la victime de toutes les vic-
times lancées dans l'abyme tôt ou tard la mouche bourdonnante devient l'héroïne du coche,
même sans tacher ses ailes diaprées.

Double profit : le bénéfice de la situation est réservé, et la personne si
haut placée échappe aux accusations odieuses, cette fatalité des partis abattus. Un malheureux,
à qui l'on tient le pied sur la gorge, râle-t-il une menace de rage impuissante ? le vainqueur
s'en empare pour motiver ses fureurs. alors, par un effet d'optique sanglante, les persécutés
deviennent des persécuteurs, les bourreaux des martyrs, et le crime récolte les larmes et l'intérêt des
foules. L'avocat drapé dans sa toge échappe à cette houle de colère et de pitié. il se console de son dé-
sastre par le souvenir de sa modération. il en reçoit ironiquement le prix des mains de ses
adversaires épargnés et contemple d'un œil sec l'anarchie foudroyée et frémissante qu'il n'a
pu enchaîner à son char. C'est ce présent si bas et si vil qui m'a enseigné le passé. Lorsque
je vois les hommes de 48 s'entendre avec Jeffries et Laubardemont contre tout initiateur
populaire, lorsqu'ils ne se servent de leur forte voix que pour apaiser et livrer le peuple, l'en-
dormir sous prétexte de le modérer, et n'éprouvent de tendresse que pour leurs adversaires, de
défiance et de colère que pour ceux dont ils usurpent le nom ; lorsque la médiocrité effrontée
tient le haut du pavé, accapare publicité et éloquence, honneur et vertu, et que les plus nobles,
sous l'ardente calomnie, deviennent les plus noirs ; alors je comprends 93, et la lueur du jour
m'illumine l'horrible farce jouée par l'histoire, les mystères de l'ambition et de la Tartufferie
humaines. Il semble vraiment que le monde soit fait pour une poignée de pri-
vilégiés, dont la joie ou la douleur importent seuls dans la vie des nations. La dîme se paie-
t-elle régulièrement ? Nulle voix ne s'élève contre l'origine supérieure des castes, la légitimité
des droits de la noblesse ou de la bourgeoisie. L'or et le vin remplissent-ils les caves et les caisses
de la banque ou du château ? alors, quand même le manant en serait réduit à manger
de l'herbe, quand même son sang couleraît comme de l'eau et sa hutte déserte serait devenue
la tanière des loups, vous avez un grand siècle, une glorieuse époque, le règne d'un grand
roi ou d'un père du peuple bien-aimé.

Mais ce peuple, tout-à-l'heure si soumis et si muet, se met-il à
réfléchir et à parler, menace-t-il dans leurs droits et leurs revenus ses légitimes oppresseurs,

commence-t-il à réclamer quelque compte et quelque raison au nom de l'égalité? Ce temps de réveil où la liberté gazouille dans tous les cœurs, ce printemps où l'humanité veut fleurir, où la justice fermente comme la sève, porte sur les tables du destin les noms les plus excentriques et les plus farouches. Les jours où le peuple fit effort pour recouvrer son indépendance, l'année mémorable où il retourna contre ses oppresseurs la crainte qu'ils lui avaient si long-temps inspirée, s'appellera : la terreur.

Celle-là au moins fut forcée et légitime. elle eut pour but de combattre avec ses propres armes la terreur qui pèse sur nous depuis l'an 1er de notre ère, celle qui commence au timor domini et encore aujourd'hui est à l'ordre du jour. Le glaive de Dieu n'est-il plus suspendu sur notre terre comme l'épée de Damoclès? Le bagne de l'enfer n'ouvre-t-il plus sa gueule dévorante au moribond, et sur nos places, la machine de Guillotin n'incarne-t-elle plus la loi, fille sévère de Prudhon?

La terreur est le dogme et l'article de foi du vieux monde. qu'ont ils de commun avec l'espoir et le dogme de l'avenir? La terreur catholique et sociale fut un principe, la terreur Révolutionnaire une nécessité. La ~~torture~~ terreur divine torture, la terreur humaine supprime. l'une procède de la haine, l'autre de l'amour. L'ingénieur en veut-il au roc qu'il mine pour ouvrir une voie nouvelle?

L'inquisiteur change les tourments en un délicieux holocauste. il épuise les supplices les plus exquis contre l'ennemi de Dieu. il hume les convulsions, il aspire un spasme et boit goutte à goutte la larme du damné; enfin il maudit la mort qui trop tôt lui envie sa proie. le Républicain de 93 a le respect de l'homme pour l'homme; il tue pour ne point périr avec la liberté et la patrie. il a compassion de ces fanatiques armés contr'eux-mêmes. il les frappe dans l'intérêt de leur descendance. il est prêt même par la violence, à les arracher à l'esclavage et à l'erreur.

Qu'importent les raisons et les faits? La logomachie est impitoyable :

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
et nous laisse crier.

L'autorité et l'Egoïsme triomphants ne voient dans la liberté qu'un désordre, dans l'Egalité qu'une anarchie, dans la justice un chaos sanglant.

C'est la victoire qui dans un pli de sa toge porte la gloire ou la honte. ~~[illegible]~~. Vaincre est une nécessité absolue pour le droit, sous peine de ne plus

être le droit, mais un monstre hideux qui se tord aux pieds de l'injuste déguisé en Archange social. « Væ Victis! » crient la foudre et le forum, la nature et la société. « Væ Victis! » hurlent tous les partis, se heurtant dans l'arène, se disputant leur proie, pesant de toutes leurs forces et de toutes leurs querelles sur le peuple, le vaincu des vaincus. « Væ Victis! » ricane le spadassin de la boue, l'homme de plume qui rampe sur le champ de bataille en aiguisant son arme, qui palpe l'un après l'autre tous les cadavres; il s'arrête au plus frappé, au plus meurtri, au plus défiguré, pour le meurtrir et le défigurer encore. Il y a mille ans, il y a cent ans, hier ce fut ainsi. il en sera de même longtemps, si l'on n'y met bon ordre.

Hébertisme, c'est toujours le cri de l'humanité transformé par la haine en mugissement sauvage. Hébertiste, c'est l'indomptable brigand qui, arrêtant le despotisme au coin de sa route, lui dit, le pistolet sous la gorge : « L'Egalité ou la mort! » c'est le sanglier furieux qui brise tout sur son passage et court désespérément vers l'idéal. C'est l'âme ardente dévorée de la soif du bien, transportée de la haine des impostures, généreusement imprudente, elle tombe tôt ou tard sous la coalition des intérêts et souillée, hideuse, couverte de fiel et de bave, pend entourée d'horreur au pilori des Libéraux. Tandisque les faseurs, sans cesse occupés de se refaire des Virginités, soignent leur figure et tâchent d'en imposer à l'avenir, l'homme d'action, toujours au milieu de la lutte, n'a point le temps de laisser sa protestation suprême et abandonne sa mémoire aux mains de ses ennemis. son abnégation fait sa perte. que d'Hébertistes dans toutes les histoires!

C'est leur faute aussi. Pourquoi manquer à ce point de tenue et de savoir-vivre, ne pas s'apprivoiser, rester brutal et farouche, repousser tout accommodement avec terre ou Ciel? on ne saurait en vérité supporter tant de sauvagerie. Vertu du mouton, Vigilance du chien, placidité du bœuf, voilà le thème chéri du père de famille. Tandisque les animaux vertueux broutent à leur aise dans la plaine et même la montagne, le maigre loup que la faim dévore, poil hérissé, bouche baveuse, fuit devant les piqueurs et les meutes. il ne reçoit ni rogatons ni caresses, mais des coups de fourche et des coups de fusil. il ne possède point de qualités domestiques et de collier. mais il est né libre, il mourra libre, et revenu sur la lande déserte, haletant près de sa ~~famille~~ fauve femelle, il lèche ses louveteaux.

Le mustang des prairies ne gagne pas des prix à Epsom ou à Satory. son nom n'est point répété par vingt journaux. les plus ruineux paris ne reposent point sur ses jarrets. d'infatigables panégyristes ne passent point leur jour à vanter sa croupe, sa crinière et sa vaillance. Le mustang sacrifierait-il sa plaine immense, son troupeau de cavales, son eau de source ou de rocher, pour un mors tout doré, une écurie de Marbre et la cravache du royal cavalier qui caracole aux applaudissements de tout un peuple? L'insecte, lui-même, le

petit, le chétif, ne supporte point la captivité. prisonnier, il lutte avec ses pattes, il mord avec ses antennes, et impuissant, vaincu, désespéré, la bestiole se brise la tête ou se perce le cœur. 447

Jeune gens, trésor d'avenir, fuyez ces gras pâturages entourés de barrières, ces chenils armoriés où la paille abonde, défiez-vous de ces écoles d'embauchage où l'on enseigne l'art d'escamoter les révolutions avant même qu'elles soient nées, de ces chapelles d'où l'on excommunie le public comme idolâtre et hérétique, de ces haras dans lesquels on vous élève comme des chevaux de course pour le steeple-chase de l'ambition. *Italia farà da se* ! La jeunesse n'a pas besoin de béquilles pour marcher. Qu'elle écoute son cœur et son élan, qu'elle se retrempe dans le peuple, source éternelle de vie, qu'elle aime et souffre avec lui. l'union de ces ardeurs et de ces misères enfantera la liberté.

Le vieux protestant d'Aubigné, proscrit par les rois perfides auxquels il avait donné son sang, trahi de tous les siens, seul avec son espoir brisé et sa vie perdue, évoque dans la plus splendide des ironies, les vices et les crimes traînant à leur char de triomphe les génies et les vertus de la terre. Et nous aussi, nous avons assisté aux triomphes de l'imposture, de l'ignorance et de l'intrigue. nous avons vu traîner aux gémonies tout ce qui fut grand, juste et bon. nous avons vu souffleter des mémoires et briser des tombeaux. nous sera-t-il donné d'assister au triomphe le plus honteux, celui de l'hypocrisie révolutionnaire ?

Sous les derniers des Césars, une bande de patriciens fainéants oublie dans ses villas de Tusculum les misères du présent et les craintes de l'avenir. C'est un de ces festins comme les aimait Pétrone, et comme les modernes n'en ont point encore perdu le secret. On y trouve Laïs et Ithyné, Bathylle et Ganymède, le plus harmonieux joueur de lyre, le plus doux diseur de pluvinages, et ces nouveaux affranchis, représentants dorés de la classe des flûtes, dont nos patriciens serrent maintenant la main. Là, portes fermées, esclaves renvoyés, on médit hardiment du maître. On agite de brillantes théories dont l'avènement semble reculé dans les nuages de l'avenir. On évoque à des oreilles déçues le mirage des lois agraires que les pères combattaient et dont les fils font une leurre. C'est qu'ils désespèrent ; ils ont besoin de la plèbe tout de fois remuée. Les descendants de Lucullus lui vantent d'une voix doucereuse les bienfaits d'un tétrarque qui broyait autrefois le monde à la place d'un seul. Et ces heureux convives, couronnés de roses, parés de longues toges, buvaient le Falerne dans l'or.

Tout-à-coup un cri effroyable se fait entendre. une foule éperdue traverse en courant la salle du festin. Torche en main, poignard aux dents, Vindex, le farouche Vindex a paru sur le seuil.

448

Correspondance, déclaration, circulaire électorales en 1863

8

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

à Mr le Directeur du Temps. 449

Monsieur,

Depuis deux mois, le Temps a maintenu sa publicité au service de la liberté électorale. Cette impartialité, si méritoire et si précieuse, par les procédés strangulateurs du jour, nous permet d'espérer, pour notre appel aux électeurs, un accueil bienveillant dans vos colonnes.

Parmi les vingt-sept candidats des neuf circonscriptions de la Seine, pas un seul n'est ouvrier. Peut-être va-t-on nous arrêter ici et nous dire que ce mot: candidature ouvrière est un mot fâcheux qui implique l'antagonisme des classes. En vérité, le reproche qu'elle prétend faire, l'objection le mérite elle-même, en donnant un sens hostile à la simple énonciation d'un fait. Car enfin, si la loi ne reconnait pas de classes, les classes n'en existent pas moins. Ces expressions: classes ouvrières, classes moyennes, se retrouvent à chaque instant dans toutes les bouches, sous toutes les plumes, et à défaut du mot, la distinction elle-même est écrite à toutes les lignes du code.

Déclaration 451

Que, de par le Ministre de l'intérieur, les volontés d'en haut, la vérité liberté sincère pratique du suffrage universel consiste dans l'interdiction des comités électoraux et des réunions préparatoires.

Que, de par le Ministre de l'intérieur, la liberté et la sincérité, (vérité) du suffrage universel consistent dans l'isolement (absolu) de chaque électeur et l'impossibilité de toute entente préalable, allons, soit! on a de la patience puisqu'il en faut. mais patience n'est pas consentement et encore moins contentement. voilà ce qu'il s'agit d'apprendre aux tartuffes qui sanglottent tous les matins la liberté confisquée et nous détroussent pour notre bien du dernier pauvre liard de cette monnaie oubliée dans un coin de nos poches. ils ont enfin levé le masque, ces compères. et on savait bien déjà ce que valaient leurs larmes de crocodile sur la liberté de la presse... la liberté de la presse!!.. elle les tuerait. c'est au monopole qu'ils doivent leurs 50 000 abonnés, leur droit d'insolence et le cordon muet dont ils nous étranglent dans l'ombre.

Traiter Paris à la cravache!.. Paris courbera-t-il la tête sous l'outrage, et lorsque de toutes parts s'élève un long cri de désespoir contre la dégradation des caractères, cette

Correspondance, déclara
électorales en 186

8

assurément, l'instruction est ~~infiniment~~ beaucoup plus rare dans la classe ouvrière que parmi les classes aisées. c'est là un malheur de sa condition, malheur dont la suppression graduelle est aujourd'hui une nécessité sociale aux yeux du pays entier. peu éclairée, il est naturel que les fonctions publiques recrutent peu dans son sein. du moins, en bonne justice, devraient-elles lui demander un contingent proportionnel au chiffre de ses capacités. Or, ce contingent est zéro. cependant, nombre d'ouvriers réunissent à la fois intelligence et connaissances acquises. Pourquoi donc cet ostracisme absolu?

On répondra peut-être que le mérite, sans la notoriété, ne suffit pas. Mais depuis soixante-dix ans, la grande masse de nos assemblées a toujours été composée de médiocrités qui ne possédaient à coup sûr ni le talent, ni dès lors la notoriété du talent. — ils avaient, dira-t-on, celle de la fortune. — très-vrai! c'est la fortune, en effet, qui constituait leur mérite, comme c'est la pauvreté des ouvriers, ou plutôt l'infériorité de leur position sociale qui, en fait, les frappe d'incapacité.

Nous réclamons contre cette injustice qui n'est plus de notre temps. Les candidats-ouvriers se présentent comme spécialistes. Mieux que personne ils connaissent les besoins et les intérêts de la classe de citoyens à laquelle ils appartiennent. ils ont droit d'être acceptés à ce titre, pourvû qu'ils aient des lumières, condition plus indispensable pour eux que pour tout autre député. ils ne doivent pas jouer le rôle de mannequins dans les conseils de la nation. Mieux vaudrait s'abstenir.

Les ouvriers forment la majorité de la population de Paris. ils présentent un candidat sur trente. Est-ce trop?

Délégués de plusieurs milliers de citoyens des divers quartiers de la capitale, nous ne croyons pas outrepasser les convenances en proposant huit noms aux suffrages des électeurs de la Seine et principalement des travailleurs

Deux motifs ont déterminé le choix de la première circonscription pour la candidature de Mr Joseph Blanc; d'abord le nombre considérable d'ouvriers qui l'habitent, puis surtout le désir de protester ouvertement contre le nom de Mr Havin, dont l'élection serait un véritable désastre pour la démocratie. un concurrent de plus n'augmente pas ses chances. Le temps a très-bien démontré que la multiplicité des compétiteurs n'exerce aucune influence sur le résultat définitif du scrutin. si le candidat ministériel a la majorité absolue, il l'aura aussi bien contre un que contre dix antagonistes. s'il ne l'a pas,

Correspondance
électorales en

Le Deuxième tour de Scrutin doit seul décider.

Voici les noms que nous recommandons aux ouvriers dans huit circonscriptions.

1re. Joseph Blanc. – 3e. Ollivier. – 4e. Picard. – 5e. Jules Favre. 6e. Paul de Jouvencel. – 7e. Cantagrel. – 7e. Eugène Pelletan.

agréez, Mr le Directeur, l'assurance de nos sentiments les plus distingués.

Etudes historiques, politiques, & du Prince de Polignac

– Histoire de France pendant la dernière année de la Restauration, par Mr Boullée, ancien magistrat deux volumes. –

– Bulletin inédit des séances du conseil des Ministres

– Chronique de juillet 1830, par J. Rozet

– Souvenirs historiques sur la Révolution de 1830, par S. Béran

– Lettres Mauguin

– Magas. Mission de Mr de Mortemart, 30 juillet 1830

– Louis-Philippe et la Contre-Révolution de 1830, p. Sarran

448

Correspondance, déclaration, circulaire électorale en 1863

8

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Déclaration 451

Que, de par le Ministre de l'intérieur, les volontés d'en haut, la pratique (vérité, liberté, sincère) du suffrage universel consiste dans l'interdiction des comités électoraux et des réunions préparatoires.

Que, de par le Ministre de l'intérieur, la liberté et la sincérité, (vérité) du suffrage universel consistent dans l'isolement (absolu) de chaque électeur et l'impossibilité de toute entente préalable, allons, soit! on a de la patience puisqu'il en faut. mais patience n'est pas consentement et encore moins contentement. voilà ce qu'il s'agit d'apprendre aux tartuffes qui sanglottent tous les matins la liberté confisquée et nous détroussent pour notre bien du dernier pauvre liard de cette monnaie oublié dans un coin de nos poches. ils ont enfin levé le masque, ces compères. et on savait bien déjà ce que valaient leurs larmes de crocodile sur la liberté de la presse... la liberté de la presse!.. elle les tuerait. c'est au monopole qu'ils doivent leurs 50 000 abonnés, leur droit d'insolence et le cordon muet dont ils nous étranglent dans l'ombre.

Traiter Paris à la cravache!.. Paris courbera-t-il la tête sous l'outrage, et lorsque de toutes parts s'élève un long cri de désespoir contre la dégradation des caractères, cette

448

Correspondance, déclaration, circulaire électorales en 1863

8

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Mortelle maladie du pays, faudra-t-il fléchir le genou devant les types les plus scandaleux de l'immoralité politique devant ce trio gazettier qui incarne la religion de l'apostasie ?..

ah! c'est mourir deux fois que souffrir leurs atteintes!

Non! la population ne recevra pas ce coup de pied de l'âne avec le phlegme de Talleyrand. Elle doit faire bonne justice de spéculateurs qui mettent effrontément Paris en commandite : capital social, 300 000 voix ; apport des cinq, leur crédit ; des trois, leur industrie. partage des dividendes, au prorata des mises.

C'est une affaire superbe, sans doute, un coup de filet miraculeux ; mais les électeurs de 1857 s'étaient-ils donnés en une propriété à leurs mandataires pour être négociés et troqués comme bétail sur champ de foire, l'an 1863 ? il est temps d'apprendre à ces industriels ~~que~~ et à leurs successeurs qu'ils sont les serviteurs, non les propriétaires du scrutin. éblouis par les grands exemples, ils se sont dit que le troupeau électoral ne marchait droit qu'à la houssine, procédé turc qui réclame une correction déjà méritée (d'ailleurs) du reste à d'autres titres.

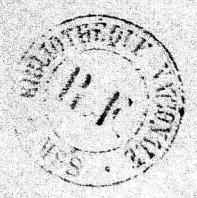
Est-il bien utile par exemple d'envoyer Mr Ollivier au corps législatif, pour qu'il montre à la France comment un jacobin-ministre ne sera pas un ministre jacobin? y a-t-il vraiment nécessité de payer à l'échéance les billets de Mr Picard, brocanteur de circonscriptions avec Mr Havin : passe-moi la 4e, je te passerai la 1ère? ou bien encore, d'introniser Mr Darimon, le thuriféraire de ce grand pontife de la palinodie qui veut supprimer la conscience, parce que cet appendice lui manque, comme le renard de la fable qui ayant perdu sa ~~queue~~ queue, prétendait couper toutes celles des autres?

Nous ~~[illegible]~~ voulons avec passion deux choses ; d'abord, faire triompher les candidatures d'opposition, ensuite châtier rudement l'insulte qui signifie à la nation sa déchéance. Ce double but est facile à réaliser ; 1°, par l'adoption d'une liste qui frappe d'ostracisme tous les noms portés sur l'oukase coupable d'attentat à l'autonomie électorale ; 2°, par la résolution absolue, (fesant loi pour tous) érigée en loi, de reporter toutes les voix, au scrutin de ballotage, sur celui des compétiteurs opposants qui aura obtenu le plus de suffrages au premier tour.

448

Correspondance, déclaration, circulaire électorales en 1863

8



Cette condition, ~~condamnera~~ peut être condamnera beaucoup bien des électeurs à nommer des députés qui ont perdu leur confiance par une association adultère et un acte outrecuidant d'autocratie. Peu importe. Répugnance, sympathie, haine, amours-propres, colère, tout doit céder aux nécessités de la lutte. ~~sacrifice complet, et~~ malédiction à qui violerait cette loi suprême

Et cependant malgré tout il est impossible de n'y point faire deux exceptions. Nulle extrémité, en effet, ne peut nous contraindre à voter pour MM.rs Havin et Guéroult. Si, par infortune, dans une première épreuve, l'effronterie arrachait à l'aveuglement ou à l'ignorance une majorité relative, nous ne sauterons pas à la suite comme des moutons de Panurge. Ce ne sont point là des candidatures d'opposition, bien au contraire. L'élection de ces deux Messieurs ne serait point une victoire, mais une défaite et une honte pour la Démocratie. Si donc l'administration devait triompher dans leurs circonscriptions, mieux vaut encore laisser sortir de l'urne les candidats du ministère de l'intérieur, que d'en tirer nous-mêmes les candidats de la préfecture de police.

Que, de par le ministre de l'intérieur, la liberté et la sincérité du suffrage universel consistent dans l'isolement absolu de chaque électeur et dans l'impossibilité de toute entente préalable, ... soit! on a de la patience puisqu'il en faut. mais patience n'est pas contentement encore moins contentement.

Voilà ce qu'il s'agit d'apprendre aux tartuffes qui, par amour de la liberté, nous détroussent du dernier liard de cette liberté, oublié dans un coin de nos poches. ils ont enfin levé le masque ces compères de l'absolutisme. On savait déjà ce que valaient leurs larmes de crocodile sur la liberté de la presse ... la liberté de la presse! elle les tuerait. c'est au monopole seul qu'ils doivent leurs cinquante mille abonnés, leur droit d'insolence et le cordon muet dont ils nous étranglent dans l'ombre.

ils traitent Paris à la cravache. Paris courbera-t-il la tête sous l'outrage, et lorsque de toutes parts s'élève un cri de désespoir contre la dégradation des caractères, cette maladie mortelle du pays, faudra-t-il fléchir le genou devant les types les plus scandaleux de l'immoralité politique, devant ce trio gazettier qui personnifie la religion de l'apostasie?

ah! c'est mourir deux fois que souffrir leurs atteintes!

Non! la population ne recevra pas le coup de pied de l'âne avec le phlegme de Talleyrand. elle doit faire bonne justice des spéculateurs qui mettent effrontément Paris en Commandite: capital social, 900,000 voix; apport de cinq, leur crédit; de trois, leur industrie. partage de dividende, au prorata de mises.

c'est une affaire juteuse, sans doute; mais les électeurs de 1857 l'étaient-ils donnés en nue propriété à leurs mandataires pour être négociés et troqués comme bétail sur champ de foire, l'an 1863?

il est temps de rappeler à ces industriels qu'ils sont les serviteurs, non les propriétaires du scrutin. séduits par les grands exemples, ils se sont dit que le troupeau électoral ne marchait droit qu'à la houspine, procédé turc qui mérite une correction, méritée aussi à d'autres titres.

est-il bien utile, par exemple, d'envoyer Mr Ollivier au Corps législatif, pour qu'il montre à la France comment un jacobin-ministre ne fera pas un ministre jacobin? y-a-t-il vraiment nécessité de payer, à l'échéance, les billets qu'il a souscrits à Mr Havin dans leurs brocantages de circonscription: dame-moi la 4e, je te paierai la 5ème? ou bien encore d'intrôniser

Mr Dorimon, le thuriféraire de ce grand pontife de la palinodie qui prétend supprimer la conscience, parceque cet appendice lui manque, comme le renard de la fable qui, ayant perdu sa queue, proposait de couper celle des autres.

Nous voulons avec passion deux choses : d'abord, faire triompher l'opposition, et puis châtier l'insulte qui signifiait à la nation sa déchéance. Ce double but est facile à réaliser ; 1°, par l'adoption d'une liste qui frappe d'ostracisme tous les noms portés sur l'outrage coupable d'atteinte à l'autonomie électorale ; 2°, par la résolution, érigée en loi, de reporter toutes les voix, au scrutin de ballotage, sur celui des compétiteurs opposants qui aura obtenu le plus de suffrages au premier tour.

Deux exceptions doivent être faites à cette loi. Quelle extrémité pourrait donc nous contraindre à voter pour MMrs Havin et Guéroult ? Si, dans une première épreuve, l'effronterie arrachait à l'ignorance ou à l'aveuglement une majorité relative en leur faveur, nous ne sauterons pas à la suite comme les moutons de Panurge. Ce ne sont point là des candidatures d'opposition, bien au contraire. L'élection de ces deux Messieurs, loin d'être une victoire, serait une défaite et une honte pour la démocratie.

Si donc l'administration devait triompher dans leurs circonscriptions, mieux vaut cent fois laisser sortir de l'urne les candidats du ministère de l'intérieur, que d'en tirer nous-mêmes les candidats de la préfecture de police.

Circulaire

Circulaire d'un Candidat-ouvrier pour la 6e circonscription.

454

Concitoyens!

Je ne suis qu'un simple ouvrier. Ma candidature est une protestation.

Que, de par les dogmes régnant, la vérité et la sincérité du suffrage universel consistent dans l'isolement de l'électeur, la suppression de toute entente préalable, et le vote automatique pour un candidat imposé, ... Patience!... Mais que de soi-disants champions populaires nous détroussent sans façon, pour l'amour de la liberté, du dernier liard qui en reste dans nos poches, c'est trop!... c'est trop!...

L'insulte s'adresse surtout à nous travailleurs, vil bétail que ces porchers, le fouet en main, le sifflottement aux lèvres, pourchassent, en vue d'un gros profit, vers l'urne du scrutin. Séduits par l'exemple, ils se sont dit que la cravache est la méthode par excellence.

Ah! c'est mourir deux fois que souffrir leurs atteintes!

Il faut châtier le cynisme de ce trio gazettier, incarnation vivante de l'apostasie. Nous ne laisserons pas mettre Paris en commandite: — capital social, 300,000 voix, — avec partage des dividendes au prorata des mises. Nous serions responsables de la honte de cette impudente spéculation. Car la présomption de notre sottise en constitue le fond unique.

Sus donc à ces forbans électoraux, et appuyons-leur une chasse vigoureuse!

Concitoyens! Défiez-vous des belles paroles. elles ne coûtent rien. Presque toujours, c'est monnaie de programme, je veux dire fausse monnaie. Les actes! les actes! ne croyez que les actes. Eux seuls ne mentent pas.

Mr Havin, le grand électeur, porte sur la face un masque tout luisant de démocratie. Regardez par dessous. il jacasse libéralisme et agit en sultan. il pose en lutteur populaire et passe la jambe au mieux méritant des députés parisiens. il pleurniche pour la liberté de la presse, et perdrait par elle ses 50,000 abonnés. il est candidat ministériel pour le conseil-général à Thorigny-sur-Vire, et candidat démocrate pour la députation de la Seine. il a un pied dans les deux camps, souffle le froid et le chaud et peut dire, comme la chauve-souris:

je suis oiseau, voyez mes ailes;
je suis souris, voyez mon poil.

Le Siècle, son journal, est le plus perfide, le plus mortel ennemi de la cause du progrès, dont il s'affiche le représentant. Le Constitutionnel, la Nation, la France, &c sont les défenseurs avoués du gouvernement. il en est le serviteur occulte. MMrs Lymairac, Granier de Cassagnac, La Guéronnière portent l'uniforme, ou si on veut, la livrée. Mr Havin, lui, ne la porte pas... il est en bourgeois.

Chevalier de la légion-d'honneur, où a-t-il gagné sa croix? sur les champs de bataille? dans les emplois, dans les sciences, dans les arts, dans la littérature? non! Mr Havin n'est pas militaire. il n'est pas davantage savant, littérateur, fonctionnaire artiste. c'est le directeur du Siècle qui a été décoré. quels services le gouvernement peut-il donc récompenser dans un journal d'opposition? On le devine..., et en voici des échantillons tout frais. Mr Picard était sans contredit le membre le plus gênant du corps législatif. vite! à la porte ce fâcheux! Mr Havin s'en charge. avec son plus net libéral sur l'oreille, sa lance chauvine, sa casaque prétrophobe, il entre en campagne et se jette à l'improviste sur la 4e circonscription pour en expulser de vive force le paisible occupant. il ne doute pas de la victoire... qui oserait tenir contre l'artillerie du Siècle. cependant, ... ô surprise! on résiste... et l'assaillant est repoussé avec perte. sans trouble, bien qu'un peu meurtri, il se rabat sur la 1ère circonscription, y rencontre Mr Ferdinand de Lasteyrie, installé depuis plus de huit jours, le prend par les épaules, le pousse dehors et se campe à sa place. Mais instruit par son premier échec, il a senti le besoin de renfort et appelé à la rescousse la Presse et l'opinion Nationale. pour prix de ce concours à Mr Guéroult une part du gâteau, à Mr de Girardin la promesse d'une cure radicale de son impuissance. la triple alliance conclue, sommation aux ~~quatre~~ cinq de s'en rôler sous ses enseignes. ô défaillance humaine devant la force! le triumvirat est obéi, les prétendants se soumettent, et Mr Picard lui-même, encore tremblant de son échauffourée, passe humblement sous les fourches caudines.

Soudain, des sommets du Sinaï, le Dieu du Siècle, fulmine dans sa gloire une liste qui sera pour Israël la loi et les prophètes. Quiconque ose souffler un mot, lever un doigt, articuler un nom contre la liste sacrée, que celui-là soit anathème artisan de divisions, complice des candidatures officielles. traiter les autres de compères ministériels, lui, Mr Havin! oh!

Notez que, pour justifier sa razzia Picarde, il invoquait hautement son droit absolu de citoyen, et que peu de jours après, ce même droit, revendiqué contre la table du Sinaï, n'était plus qu'attentat et révolte. ~~ainsi~~

ainsi, coup de main sur un député incommode, déroute de l'opposition par une manœuvre provocatrice, scission de la Démocratie à l'heure et sur le terrain du combat, tels sont, après des milliers d'autres, les petits services rendus au pouvoir par le Machiavel de ~~[illegible]~~ la Rue du Croissant. ils ont bien leur prix et le reçoivent sans doute... passons aux lieutenants de cet habile homme.

je ne nommerai pas le premier; tout le monde connaît ce grand-prêtre de la palinodie. il a été tour-à-tour, et ~~[illegible]~~ avec le même fracas, Philippiste sous Louis-Philippe, Républicain sous la République, Bonapartiste sous un Bonaparte. il change de drapeau comme de chemise. C'est un principe d'hygiène chez lui de renouveler souvent son linge et ses convictions, afin d'être ~~[illegible]~~ toujours vêtu de frais. il voudrait supprimer la conscience, parceque cet appendice lui manque, comme le renard de la fable qui ayant perdu sa queue prétendait couper celle de autres.

Le second, saint-simonien défroqué, a extrait de son ex-religion, l'élément ~~mortifère~~, le despotisme, en y laissant la partie vivifiante, l'association; travail de plante vénéneuse qui décompose le sol pour en tirer les poisons. Son idéal de gouverne est une société en commandite avec un gérant autocrate et des actionnaires idiots qui donnent leur argent à discrétion sans compte ni contrôle. Pour préparer des bailleurs de fonds si commodes, il a choisi la spécialité de l'abrutissement par la guerre.

Voyez-le cherchant de l'œil des abattoirs à tous les points de l'horizon, ~~[illegible]~~ afin d'y expédier des hécatombes humaines, sous prétexte de nationalités, de civilisation et de croisade.

Nous ne voulons être ni des animaux de combat, ni des gladiateurs, mais des hommes, ~~[illegible]~~ des hommes libres.

Concitoyens! les nombreux travailleurs dont je ne suis le mandataire m'ont ~~[illegible]~~ envoyé comme protestation contre le nom de Mr Guéroult et de Mr Havin. On nous croit les dupes d'une politique dont nous ne sommes que les victimes. l'impôt du sang et du travail coûte à nos familles trop de larmes et de misères pour ne pas leur inspirer l'aversion et le dégoût du chauvinisme machiavélique qui fait tous les frais du Siècle et de l'opinion nationale.

Hélas! ces prédicants de bataille exercent encore trop de ravages, grâce à l'ignorance leur auxiliaire. Se battre, c'est se sacrifier, et ~~[illegible]~~ pour le peuple, le sacrifice est une fascination irrésistible. il ne sait pas que se battre, si ce n'est pour une cause juste, est une folie, souvent un crime.

Que la moitié du budget de la guerre passe à l'instruction publique. Que la lumière pénètre à flots dans la chaumière et dans l'atelier, et ces enseignements pervers auront disparu, et jamais on ne reverra ce spectacle inouï d'une coalition d'immoralités, essayant d'étrangler le suffrage universel au tourniquet de ses intrigues.

Les prétentions des ouvriers sont modestes. ils ne présentent qu'un seul candidat dans la Seine, ~~[illegible]~~ et pour un but spécial. Ce qu'ils désirent avant tout, c'est le triomphe de l'opposition au scrutin du 31 mai. à cette considération, toute autre doit céder. Au deuxième tour de scrutin, je prierai ceux qui m'auront donné leurs suffrages de les reporter sur le compétiteur qui offrira le plus de chances de réunir l'ensemble des voix opposantes. Ce ne sera pas Mr Guéroult, l'antipathie universelle m'en donne l'assurance. Mais si, par impossible, l'aveuglement et l'ignorance lui donnaient une majorité relative, je supplie les travailleurs de ne pas suivre les dupes dans cette voie funeste. Mr Guéroult! Mr Havin! ~~[illegible]~~ des candidats démocrates! ~~[illegible]~~ mais leur élection, loin

d'être une victoire, serait [illegible] une défaite et une honte pour la Démocratie. Si [illegible] l'administration doit triompher dans leurs circonscriptions, mieux vaut cent fois laisser sortir de l'urne les candidats du ministère de l'intérieur, que d'en tirer nous-mêmes les candidats de la préfecture de police.

456

Lettre à Scheurer

Proclamation en 48

2 Proclamations en 1830

9

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

Ste Pélagie, Mai 1862 457

Voici, cher Citoyen, selon ma promesse, la protestation pour le drapeau rouge, mon premier acte d'hostilité contre le Gouvernement provisoire. C'est une pièce inédite. elle n'a pas été imprimée. j'en retrouve néanmoins dans Stern comme une caricature, faite évidemment avec les souvenirs d'un auditeur, caricature qui est cependant encore la moindre fausseté de cette espèce de mélodrame historique où je cumule les deux rôles de traître et de niais.

Ne vous étonnez pas du début, un peu bizarre, premier cri arraché par la duplicité du gouvernement. Ses émissaires, accourus à la réunion du Prado, juraient leurs grands dieux que, par l'interversion des couleurs, le nouveau drapeau tricolore était celui de 93. Pour mystifier des Révolutionnaires qu'ils supposaient des idiots, ces braves gens avaient imaginé de poser en jacobins et de mettre sur leur défection le masque du terrorisme. ils ne réussirent qu'à provoquer le dégoût et l'indignation.

Mais la résistance était impossible. Le peuple ne comprenait pas. L'adresse, écrite après le fait accompli, est une protestation plutôt qu'un appel. c'est facile à voir. Quant au drapeau tricolore, on s'est aperçu bientôt que son prétendu costume de 93 était au contraire son costume de l'Empire, et il a fallu, au bout de 24 heures, rétablir l'ancien bariolage.

Au peuple. 26 Février 1848 458

Nous ne sommes plus en 93, nous sommes en 1848!

Le drapeau tricolore n'est pas le drapeau de la République. il est celui de Louis-Philippe et de la monarchie.

C'est le drapeau tricolore qui présidait aux Massacres de la Rue Transnonain, du faubourg de Vaise, de St Etienne. il s'est baigné vingt fois dans le sang des ouvriers.

Le peuple a arboré les couleurs rouges sur les barricades de 48, comme il les avait arborées sur celles de juin 1832, d'Avril 1834, de Mai 1839. Elles ont reçu la double consécration de la défaite et de la victoire. Ce sont désormais les siennes.

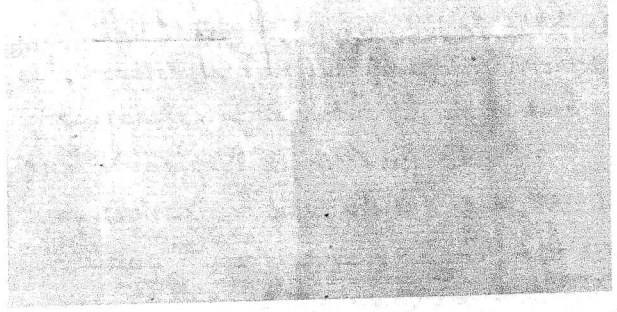
Hier encore, elles flottaient glorieuses au front de nos édifices. aujourd'hui, la réaction les renverse ignominieusement dans la boue et ose les flétrir de ses calomnies.

On dit que c'est un drapeau de sang. il n'est rouge que du sang des martyrs qui l'a fait l'étendart de la République.

Sa chûte est un outrage au peuple, une profanation de ses morts. Le drapeau de la garde municipale ombragera leurs tombes

Déjà la réaction se déchaine. On la reconnait à ses violences. Les hommes de la faction Royaliste parcourent les rues, l'insulte et la menace à la bouche, arrachant les couleurs rouges de la boutonnière des citoyens.

Ouvriers! c'est votre drapeau qui tombe. Ecoutez bien! la République ne tardera pas à le suivre.



une Proclamation en 1830

Parisiens! L'arrêt de Charles dix a été lu. Notre cause, Dieu et la justice, a été reconnu et fait par la victoire. Mais tout n'est pas fini. Loin de là, et il pourrait en coûter cher de s'endormir sur ces premiers [illegible]. Point d'illusions! Charles a perdu le tiers de son monde. Mais les [illegible] ont pu se rallier aux drapeaux. Déjà [illegible] rentrent à Paris en hâte. Des régiments [illegible] l'horizon en hâte. Des régiments [illegible] la ligne accourent de vingt villes à la ronde. Enfin les camps de Rueil et de St Omer ont été levés en hâte, et marchent à marches forcées sur Paris. D'ici à 36 heures, nous aurons en face de nous une seconde armée plus nombreuse que la première.

Mais quelle différence dans les situations! Ce matin, nous n'étions qu'une poignée d'émeutiers isolés, courant les rues en quête d'un fusil et d'un peu de poudre. Ce soir, nous avons quarante bataillons bien organisés, cent mille fusils, cinquante bouches à feu et les munitions pour six mois de combats.

Ce matin, l'ennemi, plein de superbe, nous regardait en mépris comme un vil troupeau prêt à fuir devant le plat du sabre. Ce soir, il est frappé de stupeur, et la consternation se communique aux régiments fatigués qui viennent tomber au milieu du désarroi d'une défaite.

En avant, soldats de la liberté! Bannis de ténèbres, et de la tyrannie va se dissiper comme la poussière devant les plis de notre glorieux drapeau. —

Parisiens! 460

Charles X a déchiré la charte, renversé les lois, anéanti toutes les libertés. Plus d'imprimerie! Plus de journaux! plus de livres! plus de Chambre! l'ancien régime est rétabli, la France livrée, pieds et poings liés, aux nobles et aux prêtres.

Aux armes, Citoyens! aux armes, pour défendre la patrie, notre honneur, notre existence! Consentirons-nous à devenir un troupeau d'esclaves sous le fouet des jésuites? non! non! Plutôt mourir.

Mais ce n'est pas le peuple qui périra, ce sont les trois exécrables qui prétendent l'asservir. Debout, debout! écrasons ces infâmes. Que le châtiment tombe comme la foudre sur leur attentat.

art. 1er

Tous les citoyens de seize à cinquante ans sont appelés à la défense de la patrie et de la liberté.

art. 2

Les hommes de seize à trente ans, armés ou non armés, se rendront à la place de l'hôtel de ville pour être organisés en bataillons

art. 3

Les hommes de trente à cinquante ans resteront dans leurs quartiers pour y préparer la résistance.

art. 4

Des Barricades seront construites dans toutes les rues, de ~~50 mètres~~ cinquante en 50 mètres.

Les Rues seront dépavées, et dans les principales voies de passage, les pavés seront montés aux étages supérieurs pour être précipités sur les troupes de Charles X.

art. 5

Les anciens militaires, officiers, sous-officiers et soldats, sont appelés à l'hôtel de ville pour former les cadres des bataillons populaires.

art. 6

il sera ~~f~~ établi des commissions pour : 1° le service des vivres ; 2°. l'armement ; 3° l'ammunitionnement.

Les citoyens aptes à faire partie de ces commissions, voudront bien se présenter à l'hôtel de ville.

art. 7

Les armuriers livreront au peuple les armes. Le peuple s'emparera ~~de toutes~~ des armes à feu la poudre et les balles qui se trouvent dans leurs magasins. ainsi que de la poudre et des balles, l'état leur remboursera le prix de tous les objets ~~Les armuriers seront indemnisés~~ ~~enlevés sera remboursé aux armuriers~~ avec une prime de 25 p%, pour les risques.

467

Lettres pour Villeneuve
et Jaclard
~~Lettres pour Villeneuve~~
~~et Jaclard~~
10

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R. F.
MSS

462

Monsieur,

Ma position de prisonnier ne m'a permis ~~de connaître~~ d'apprendre qu'hier une erreur ~~grave~~ commise à votre compte rendu ~~de~~ l'affaire dite des Etudiants.

Le numéro de la Presse du 1er Février ~~dit~~ rapporte: "Mr le Président rappelle au premier prévenu, Villeneuve, qu'il a été condamné à cent "francs d'amende pour outrage aux mœurs!!! Horrible!

Dans le n° du lendemain 18, ~~le~~ l'avocat impérial ~~Bonjean~~ (Bonjean aîné: ~~M~~): "Villeneuve, qui ~~a été~~ ~~mis en cause dans l'affaire jugée par le passé~~, a collaboré à tous les journaux du quartier des écoles, successivement condamnés et supprimés, a subi une condamnation à cent francs d'amende pour "outrage à la morale publique et religieuse."

Dieux! voilà qui est fait pour nous foudroyant que l'outrage aux mœurs ~~fait~~ paraissait. Qu'en style de Libelle judiciaire, de cicille!! ~~de~~ ~~salon~~, ~~de~~ ~~palais~~, ~~de~~ ~~cour~~, ~~de~~ ~~thémis~~, ~~de~~ ~~sicille~~ ~~tout~~ ~~à~~ ~~fait~~ ~~juste~~ ~~de~~ ~~style~~ ~~d'arrêt~~ ~~de~~ ~~cour~~ ~~d'assises~~ ~~de~~ ~~police~~ ~~correctionnelle~~ ~~de~~ ~~tribunal~~ ~~de~~ ~~simple~~ ~~police~~ outrage à la morale publique et religieuse signifie (~~tout~~ ~~bonnement~~) ~~jurisprudence~~ ~~constante~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~cour~~ jurisprudence constante de la cour de cassation ~~et~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~cour~~ ~~impériale~~ ~~de~~ ~~Paris~~ ~~et~~ ~~de~~ ~~tous~~ ~~les~~ ~~tribunaux~~ ~~du~~ ~~ressort~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~cour~~ ~~impériale~~ ~~de~~ ~~Paris~~ ~~qui~~ ~~ont~~ ~~à~~ ~~connaître~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~prévention~~ ~~de~~ ~~ce~~ ~~délit~~ ~~ou~~ ~~de~~ ~~ce~~ ~~crime~~ ~~ou~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~contravention~~ ~~qui~~ ~~leur~~ ~~est~~ ~~déférée~~ ~~par~~ ~~la~~ ~~chambre~~ ~~des~~ ~~mises~~ ~~en~~ ~~accusation~~ ~~ou~~ ~~par~~ ~~la~~ ~~chambre~~ ~~des~~ ~~appels~~ ~~de~~ ~~police~~ ~~correctionnelle~~ ~~ou~~ ~~par~~ ~~le~~ ~~tribunal~~ ~~de~~ ~~simple~~ ~~police~~ ~~de~~ ~~ce~~ ~~ressort~~ ~~ou~~ ~~par~~ ~~le~~ ~~juge~~ ~~d'instruction~~ ~~de~~ ~~ce~~ ~~tribunal~~ ~~ou~~ ~~par~~ ~~le~~ ~~juge~~ ~~de~~ ~~paix~~ ~~de~~ ~~ce~~ ~~ressort~~ ~~ou~~ ~~par~~ ~~le~~ ~~maire~~ ~~de~~ ~~ce~~ ~~ressort~~ ~~ou~~ ~~par~~ ~~le~~ ~~commissaire~~ ~~de~~ ~~police

En 18..

publier un recueil de condamnations pour attentat aux mœurs prononcées
qui
sont en cour d'assises, soit en police correctionnelle contre des membres du clergé
ux et de congrégation. (Comme exemple. De cette façon un mot de mon ouvrage dans cette phrase (tout
[illegible] de mon livre tombera sous le coup de la loi) le simple greffier du greffe de la
Seine. on m'a fait un procès, non pas pour mes opinions ou profession de foi politique
mais pour outrage à la morale publique et religieuse. Je vous démontrerai la fausseté
complète de cette prévention, et vous y verrez, en outre, pourquoi l'analyste exacte
votre dévouement, j'ai cru devoir [illegible] pour la justification de mon entière bonne foi.
voici la substance exacte. [illegible]

Cette religion qui moralise le monde, cette religion dont on ose
qui va les prêtres publier un volume de condamnations pour attentat aux mœurs,
prononcées
émanées par eux
Car les opinions, en frappant d'anathème leurs adversaires,
ennemis à leurs opinions, c'est par conséquent attaquer la religion elle-même
sont les interprètes et divins commandements. Le délit d'outrage à la morale publique
et religieuse.

Cette inscription à mon dossier est d'autant plus
d'outrage à la morale publique et religieuse.
la meilleure défense pour moi, faire connaître aux hommes à la gaieté. Il n'a
pas manqué de juges pour me faire condamner à un an de prison et 2000 fr. d'amende,
pour délit d'outrage à la morale publique et religieuse. Un fou de piété a dénoncé mes chansons
à cette justice pour outrage à la morale publique et religieuse. Un autre fou de piété, un
ministre, a cru devoir se rendre partie civile dans cette affaire. Ce dernier, à l'audience,
long outrage à la morale publique et religieuse. Voilà qui est bien établi. Voici
maintenant le Dieu, que la justice m'a condamné comme coupable d'outrage
à la morale publique et religieuse pour avoir composé un recueil de 101 chansons,
sans un seul mot de commentaire. J'ai pensé que la vérité de mon cas ne se trouvait
unique au monde. Il y a des criminels bien désarmés.

Il suit de là, dit-on, qu'à la lecture de votre recueil, mon jugement a changé de face, à la vue des figurants de mon recueil, mes juges ont changé d'opinion, et la vérité a apparu à leurs yeux. Cette manière de voir pourra être une composition à ses procès, mais elle ne saurait être admise pour le plus grand triomphe de la religion : j'ai été condamné pour outrage aux mœurs !

Je vous prie, par l'insertion de ma lettre et [illegible] Béranger
à moi je vous prie, par l'insertion de ma lettre et [illegible] Béranger
[illegible] de l'injustice. Vos lecteurs [illegible] en trouveront bien un autre.
cette persécution [illegible]

Monsieur,

Je ne suis pas un jésuite, moi, (je suis athée et homme d'honneur.) je ne ments point. Je n'étais pas au faubourg St Antoine dans la soirée du 21 janvier, je l'ai dit et je l'ai prouvé par plusieurs témoignages ~~ou de honorables~~ dignes de foi qui ont attesté mon alibi. Qui a contredit ces ~~[illegible]~~ dépositions? un sergent de Ville. Mais ce sergent de Ville ne m'avait d'abord nullement reconnu. il s'est ravisé ensuite et il a essayé de me reconnaître. D'où lui venaient donc ces efforts tardifs.

Notez que je n'ai point été pris sur les lieux. On est venu m'arrêter à domicile trois jours après. Sur quelles indications? Sur les mêmes sans doute qui ont fait mettre aussi à Mazas ~~avaient fait mettre [illegible] à Mazas~~ Mr Cass. (nous ~~[illegible]~~ tions ~~les~~ membres tous deux du Congrès de Liège! indé ira! il a bien fallu relâcher Mr Cass au bout de 15 jours. Pourquoi, m'a-t-on gardé?

Oh. Si mon crime est d'avoir dit à Liège que j'étais socialiste, révolutionnaire et athée, d'avoir dit à Bruxelles que l'on tiendrait un autre congrès dans la rue avec les fusils pour conclusion, je ne puis ni ne voudrais nier. Mais je n'ai point chanté la Marseillaise dans les rues du faubg St Antoine. ~~[illegible]~~ toute la question est là ~~[illegible]~~ Ce n'est pas du reste que je sois incapable de commettre un grand forfait. Je l'avoue humblement, je chanterais la Marseillaise sans remords, bien que le Gouvernt l'ait déclarée chant obscène par arrêt communiqué à l'avenir National en date du 29 décembre 1851. Les arrêts du communiqué étant infaillibles et indiscutables, j'aurais donc, tout comme un autre, eu le malheur d'entonner le dit chant obscène, si, ~~par hasard ou non~~, je m'étais trouvé par hasard ou non le 21 janvier au faubg St Antoine.

Mais je ne m'y trouvais pas et je m'indigne d'une condamnation qui prétend m'octroyer à moi le brevet d'imposteur, et à des hommes ~~dignes de foi~~ honorables celui de faux témoins. Je ne parle pas des six mois d'emprisonnement qui ~~sont~~ viennent par dessus le marché.

J'ai relevé appel de ce jugement qui me révolte et je viens Monsieur, (~~solliciter~~) réclamer avec instance le concours de votre journal

pour articuler nettement devant le public les noms des (~~sept ou huit~~ ?) personnes ~~honorables~~ recommandables qui, ~~au jour de l'audience~~ tel jour à l'audience d'appel, déposeront sous la foi du serment, de mon très péremptoire alibi. On verra bien alors si la bonne volonté d'un sergent de ville qui balbutie : oui ! après avoir dit carrément : non ! suffit en justice pour anéantir et déshonorer les affirmations de tant de citoyens, dès qu'il s'agit d'envoyer en prison un pauvre échappé du Congrès de Liége.

agréez, etc. [illegible]

464

Trois mois de misère
la Réaction la Presse,
la Montagne

11

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

Donjon de Vincennes. 23 9bre 1848.

465

« mes amis, disait Louis Blanc aux travailleurs, nous avons trois « mois de misère au service de la République. »

C'est avec ces sornettes qu'on a perdu la Révolution. La phrase de Louis Blanc serait d'un traitre, si elle n'était d'un imbécille. Voyez-vous ce peuple, jouant à qui gagne perd et ramassant trois mois de misère pour premier butin de sa victoire! que fallait-il attendre d'un tel début sinon ses conséquences naturelles, la guerre civile, les massacres, l'extermination? Vaincre, pour prendre le rôle de vaincu! où trouve-t-on dans l'histoire cette théorie de la guerre? quelle nation l'a jamais pratiquée?

Clovis et Guillaume-le-Bâtard, dans le royaume des Ombres, doivent s'émerveiller de ces règles nouvelles du jeu des batailles: « le vainqueur expirant « de faim aux pieds du vaincu gorgé d'or », et surtout de ces proclamations modernes: « ... Compagnons! vous avez combattu pour la misère. Elle est à « vous. »

D'où est-elle sortie cette misère du peuple? de la colère et de la peur de ses ennemis. La fermeture des ateliers, le retrait des capitaux, la suppression du travail jettent le prolétaire sur le pavé. — « ah! tu te révoltes! et qui « pis est, tu es le plus fort. On te montrera que c'est l'or aujourd'hui et non le « fer qui fait la loi. Nous allons nous retirer, non pas sur le Mont-Aventin à « la belle étoile, mais au fond de nos palais et de nos coffres-forts, et de ce « joyeux réduit nos oreilles entendront les victorieux râler l'angoisse dans le « ruisseau. ils sauront, ces esclaves, ce que coûte une bataille gagnée sur leurs « maitres, et paieront cher l'insolence de leur triomphe. quand notre affront sera « suffisamment lavé de leurs larmes, ils viendront tendre leurs mains aux chaînes, en demandant pardon et du pain. « la servitude ou la mort! qu'ils « choisissent! »

Telle est la traduction vraie de la phrase de Louis Blanc. Dans ces moments solennels, le premier mot et le premier pas sont décisifs. — « à « genoux! » a-t-on crié, et le peuple s'est laissé tomber à genoux. En Angleterre, un gouvernement hypocrite ordonne trois jours de jeûne en signe de repentir, dans les grandes calamités. En France, un pouvoir révolutionnaire promulgue trois

mois de misère pour l'inauguration de la République, et ces nouveaux curtius s'infligent deux cents francs par jour pour leur quote-part de pénitence ou de martyre. Démence fatale qui a ouvert la plaie d'où coulent des torrents de sang! il faut que le peuple ait une foi bien robuste dans la terre promise pour ne pas se rebuter de pareils déserts. Comment ne préfère-t-il pas les ognons d'Egypte, ... les pelures d'ognon, même?

Décidément, doit dire Clovis, ces bons Gaulois sont faits pour la glèbe. "Il n'y a" de salut pour une révolution que dans cette maxime : " le peuple ne doit pas pâtir 24 heures de son succès

Doullens, juin 1850. – Loi du 31 Mai. – La Réaction – la Montagne. – la Presse.

Fatalisme stupide du parti Révolutionnaire! il ne gagne de bataille que pour sa ruine, empressé toujours de rendre aux vaincus le pouvoir aussi tôt que la soif de la vengeance. Puis, il se console par des hymnes sur la marche irrésistible de l'esprit humain et la certitude de son triomphe définitif.

Trente ou quarante ans de despotisme, le sang de milliers de martyrs, les douleurs de millions d'infortunés, qu'importe à la sérénité de ces placides contemplateurs? qu'est-ce pour eux que deux ou trois générations sacrifiées? – deux ou trois chûtes de feuilles. ils semblent trouver plaisir à prolonger le règne de la contre-révolution, en lui restituant ses armes, chaque fois qu'une secousse imprévue les lui arrache des mains, sauf à reprendre le sourire béat et la phrase stéréotypée du crétinisme musulman : " C'est écrit! le progrès ne peut pas reculer. "

En attendant, le passé continue son retour offensif. à chaque coup qu'ils frappent, les proscripteurs apostrophent les proscrits des plus atroces accusations. ils dénoncent la violence du patient qui ne reste pas muet sur le chevalet, et, à la pointe du couteau, sur le front de l'opprimé, ils écrivent : " oppresseur ". s'ils succombent un moment, cette impuissante et débonnaire victoire d'un jour est châtiée comme un parricide. l'épée au visage de l'adversaire sans armes, ils crient : " à l'assassin! " et se posent en victimes, leur fer dans la gorge du prisonnier garroté.

Et que font les trembleurs? ils s'efforcent de conjurer cette rage par l'humilité. ils s'agenouillent devant le crime, au lieu de le flétrir. ils pleurent, ils protestent, ils se justifient d'une cruauté imaginaire, validant par leur défense même des imputations dérisoires. Pour se faire pardonner des attentats qu'ils n'ont point commis, des rigueurs dont ils sont innocents et qui les auraient sauvés, ils se

confondent en serments pour l'avenir, ils se désarment d'avance de toute répression, abjurant à grands cris la pensée des représailles, et apurent au bourreau l'impunité perpétuelle, la sécurité dans le meurtre, l'inviolabilité dans l'extermination.

aujourd'hui c'est la perte de Paris qui est le plan de campagne des réacteurs. ils le nient, les misérables! ils niaient aussi leur royalisme ou plutôt ils le reniaient au nom de la République. il fallait tromper le peuple pour lui escamoter ses suffrages. maitres par leur parjure et par sa crédulité, ils vouent la République aux gémonies et arborent sous la protection des baïonnettes la bannière monarchique.

ils proclamaient la liberté de la presse et ils l'étouffent! la liberté de discussion, et ils l'égorgent! le suffrage universel, et ils le suppriment! l'émancipation des travailleurs et ils les baillonnent! la diminution des impôts, et ils les augmentent! l'allégement des souffrances populaires, et ils les aggravent! ils promettaient franchises, améliorations, bien-être, prospérité, gloire. ils ont donné misère, servitude et opprobre!

monstres d'hypocrisie, de barbarie et de rapacité, truands sans foi, ni loi, ni vergogne, âmes de sang et de boue, dont la perversité ferait horreur aux forçats les plus endurcis, ils poursuivent maintenant avec le même mélange d'astuce et d'audace la destruction de Paris, pour arriver à l'asservissement de la nation. La tyrannie ne peut bien s'asseoir que sur les ruines de la cité des lumières.

Entendez-vous ce cri: « La France est malade de soixante ans de révolutions! » cri révélateur qui doit retentir jusqu'au fond du dernier hameau. l'œuvre de ces révolutions, ils veulent l'abolir, puisqu'ils la déclarent une œuvre de mort. 1848, 1830, et 1789, dates néfastes qu'il faut mettre à néant pour rétablir ce qu'elle ont détruit, le Roi, le seigneur, le prêtre, la dîme, la corvée, la glèbe! voilà leur but! ils le nieront, comme ils ont nié leurs complots contre la République et le suffrage universel. ils nieront leur dessein pour en assurer le succès; ils le nieront avant comme une calomnie, pour s'en vanter, après, comme d'une gloire.

La réaction puise son audace dans le succès de ses fureurs, dans son mépris pour la pusillanimité des républicains. la soumission aux brutalités de la force les enivre d'orgueil et redouble le transports de leur frénésie. des centaines de soldats arrachés à leurs régiments, traînés la chaine au cou sur les routes, vers les

plages empestées d'afrique, cette résignation passive et muette d'hommes intrépides, tendant leurs mains aux fers, leurs fronts à l'outrage, sans concevoir même la pensée d'une résistance, tant de longanimité ou de faiblesse a exalté jusqu'au délire l'arrogance de nos maîtres. il n'y a plus à leurs yeux de verges assez rudes pour fouetter ces esclaves à genoux.

malheureux soldats! ils vont mourir là-bas sur cette terre de désolation! ils vont mourir, et vous les regardez froidement défiler! à peine, si un frémissement de pitié vous serre un instant le cœur. ils passent..., et vous rentrez, oublieux parceque vous êtes saufs. à demain votre tour, bœufs stupides! à demain, vous irez aussi à l'abattoir, puisque vous consentez comme les bœufs le principe de la solidarité. lâches, n'y-a-t-il donc plus de lanterne?

combien d'infortunés, vos frères, ont péri! combien de veuves et d'orphelins, sans pain et sans consolation, s'éteignent silencieusement dans la misère et dans le désespoir! nombrez, si vous pouvez, ces légions de victimes. c'est par le spectacle de leurs souffrances, c'est par l'atrocité des exemples que les bourreaux espèrent terrifier le peuple. ils comptent sur l'agonie des enfants pour faire entrer l'épouvante dans l'âme des pères. ils bâtissent leur puissance sur des cadavres. pourquoi pas, puisqu'ils trouvent des matériaux à discrétion? oh! malheur sur les prédicants de lâcheté qui glacent le sang au cœur des citoyens avec des fantômes de police et leur font craindre empoigner leur bras droit comme mouchard par leur bras gauche.

L'industrie, le commerce, l'agriculture sont déclarés incompatibles avec la liberté de la pensée et la participation des masses au gouvernement. le choix en signifié à la nation entre la famine et ou la vie de castor. cette menace, réalisée en grand après février par le retrait systématique des capitaux, est appliquée aujourd'hui en détail par la mise au ban du commerce parisien, comme châtiment de son vote socialiste. la servitude ou la mort, c'est la devise d'extermination arborée par les riches. au peuple de ~~faire son~~ choisir: l'esclavage ou la refonte de la société! les demi-mesures sont la ruine. ces avortements coûtent des flots de sang. le capital, enragé de peur et de colère, clot le travail et proclame la famine. point de milieu le pain noir dans un chenil ou l'avènement de l'égalité. les utopies sont des divagations

meurtrières. « Du pain pour tous ou pour personne! » tel doit être le mot d'ordre de la révolution, et la consigne exécutoire dans les 24 heures. Il y a en France des vivres, des habits, des logements pour la nation entière. Elle a créé tout cela par son travail et ne demande qu'à continuer. point d'ambages ni de phrases (plus de mots de misère au service de la République). Les Riches dînent-ils le lendemain d'une révolution? — oui. Eh! bien, il faut que les prolétaires dînent aussi, et si la bagarre doit coûter un repas à quelqu'un, c'est aux vaincus, pas aux vainqueurs. Le but de la révolution est précisément de donner aux travailleurs le dîner qu'ils n'avaient pas. Et son résultat, au contraire, serait de supprimer aussi le déjeûner, de les mettre à la diète absolue! la misère avant la victoire, une pire misère après! allons donc!

La montagne et la presse, complices de la réaction par couardise et par égoïsme, unissent leurs efforts pour châtrer le peuple et amortir son élan révolutionnaire. La Montagne, transfuge du suffrage universel, bafouée et vilipendée par la droite, est à l'état de déchéance. elle n'a plus ni dignité, ni vouloir, ni autorité. il ne lui reste que sa ration de 25 francs qu'elle mange dans l'opprobre.

La presse, passée au laminoir et aplatie par la compression, oppose l'élégie à la violence. elle roucoule de plaintifs reproches, la tête mélancoliquement penchée et les yeux levés au ciel avec une larme sentimentale roulant sur la joue..... L'ennemi la charge à coups de pied dans les reins et renverse ses attitudes malheureuses et persécutées.

On peut la tenir pour morte. réfugiée et pelotonnée au fond de sa caisse, elle s'agenouille pour sauver les écus et courbe le front sous le gantelet de fer qui la meurtrit au visage. auxiliaire du Royalisme par le fait de la conquête, enrôlée par l'intérêt et la peur sous le drapeau de la force, elle ne vise qu'à répandre la contagion de son propre mal et s'efforce d'abaisser les esprits au niveau de sa dégradation. Semer la crainte, briser les courages, paralyser l'indignation et river les masses à sa propre chaîne, telle est son œuvre quotidienne. tremblante, elle ne veut plus souffrir nulle part l'énergie et l'audace. soumise, elle ~~traite~~ taxe de trahison l'idée seule de la résistance. Dans ses honteux calculs d'argent et d'influence, rien ne lui coûte, ni les palinodies, ni les contradictions, ni les apostasies. elle appelle à son aide le dénigrement contre la fermeté, la calomnie contre le dévouement. Elle adopte le mot d'ordre infâme: « Mouchard! » et ne s'attache qu'à souffler la terreur dans toutes les âmes. elle n'est plus une défense, mais un obstacle et un dissolvant pour la Démocratie. Bouclier de la réaction, chaque matin elle jette le cri de sauve qui peut et sonne la déroute à grands éclats de trompette.

En un mot, elle est prisonnière de guerre. il faut la rayer des rôles. un prisonnier de guerre n'est plus qu'un incapable et un interdit, capitis minor, déchu de ses droits politiques, déchu même de sa personnalité, instrument passif entre les mains du vainqueur. qui voudrait obéir aux ordres d'un général prisonnier? - Les journaux n'ont plus voix au conseil.

Qui ne se rappelle leurs menaces?.... « si la réaction ose son crime, elle se met hors la loi. » .... Pitoyables rodomontades! Ces matamores n'attendaient que le moment de se jeter à plat ventre. Au premier geste de l'ennemi qu'elle bravait de loin par ses gasconnades, cette vaillante presse parisienne fait demi-tour et prend sa course en entonnant l'antienne de la paix, du calme et de la modération. Elle chante les merveilles de la patience, les profits du désarmement. Elle pousse au triomphe de l'humilité, aux gloires de la capitulation. Elle bat la chamade d'une main fiévreuse et s'enfuit à toutes jambes, criant « au Mouchard! » sur ceux qui ne la suivraient pas assez vite dans sa débandade, comme elle aurait traité la veille de petits courages et de cœurs défaillants, les gens avisés qui n'auraient pas piaffé et caracolé avec assez de fracas à ses belliqueuses fanfares.

Elle plante là toute ébahie la presse des départements qui avait eu la bonhomie de prendre au sérieux ses coups de tam-tam, son tapage guerrier de grosse caisse, de cymbales et de bonnets chinois. Les pauvres provinciaux, pris de court et englobés dans la débacle des chefs de file, se voient désarmés et réduits à défiler, tête basse, comme les soldats de Marmont engagés de nuit dans les lignes Russes et contraints de mettre bas les armes.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

468

Les Journées de Juillet
1830

12

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. 1855

..... Après la scène du bureau du Globe Bl. sortit pour courir Paris. Sa besogne était faite, puisque le journal ne devait ou plutôt ne pouvait plus paraître. Personne ne songeait à demander l'autorisation exigée par les ordonnances, car le Globe était le dernier des journaux auxquels on l'eût accordée. Il partageait avec le National la haine spéciale du gouvernt, et se trouvait au premier rang parmi les victimes frappées. Singulières victimes qui allaient reprendre à leur compte l'œuvre bourbonnienne et continuer dix huit ans avec un succès merveilleux l'exploitation monarchique et constitutionnelle de la France! mais, en ce moment, nul ne soupçonnait l'avenir, [illegible] aristocratique du Globe, moins que personne. La crainte était son unique tourment. Le mot de Louis de Feuillet [illegible] jeté dans une autre épouvante, s'il lui eût ajouté le moindre crédit, il n'avait garde. il en était au [illegible] la veille, avant de passer aux fleurs du lendemain. Les paroles entendues de M. n'agitèrent que sa pitié et le philosophe frileux fit [illegible] l'organe [illegible], St Barthelemi St Hilaire l'interprète arrogant, [illegible] rédacteur des faits divers recueillit à la fois le défaut et la gravité.

Peu lui importait. Son cœur débordait de joie et d'enthousiasme. il quitta ce bureau bouleversé par la foudre et se mit à travers en quête d'émotion et de nouvelles. il erra long-temps par les rues au milieu d'une foule indifférente et paisible. On ne lisait guère le Moniteur à Paris en dehors du monde journaliste et fonctionnaire. La grande ville ignorait encore le coup d'état et vaquait avec calme à ses affaires. Peu-à-peu cependant ces physionomies s'agitèrent, [illegible] se tendirent, les pas devinrent plus précipités. L'étonnement, la colère se peignaient sur les figures. On eût dit une fourmilière révolutionnée par quelque soudaine agression.

Bl. rencontra des amis politiques qui lui apprirent le projet de protestation des journaux. il se rendit aussitôt au lieu de la réunion, la salle de la rédaction du Globe, et trouva une assemblée en proie au plus violent (complet) désordre tiennent. Elle n'était cependant composée que de bourgeois de profession libérale, écrivains, artistes, électeurs censitaires, avocats. Bl. Evan à monde paraissait (était) transporté de fureur. La salle retentissait de cris frénétiques. Les motions, les apostrophes s'croisaient de toutes parts. Déjà l'appel aux armes [illegible] et les dédaigneux philosophes du Globe pouvaient se convaincre que le mot de Bl. n'était pas, comme ils l'avaient cru, une jovialité ridicule. La voix aigre et percante de Thiers s'efforçait de dominer le désordre. Debout à la tribune d'une table longue, il gesticulait avec véhémence, rappelant l'auditoire au

calme et à la raison. La raison, pour lui, c'était la légalité. ~~parmi~~ ~~parmi~~ ~~à obtenir un peu de silence~~, il s'évertuait à démontrer que la résistance armée (l'emploi de la force) serait un ~~suici~~ acte de démence et un suicide, que le seul (véritable) moyen de résistance était le refus de l'impôt, le recours aux tribunaux, ~~la protestation~~ et à ~~par~~ toutes les voies légales. il proposa une protestation en commun de tous les organes de la presse. ~~Son discours~~ On accueillit de son discours la partie révolutionnaire, c'est-à-dire la protestation commune (prit, acclama) des journaux. ~~Ce devra~~ c'était naturellement ~~une provocation~~ un appel à la lutte, on ne pouvait demander davantage à des écrivains. ~~Mais~~ Mais la majorité des assistants comptait bien ne pas s'en tenir là. Thiers et Carrel furent chargés de rédiger la protestation. Elle parut le lendemain dans ~~le~~ le Temps et dans le National. ~~Le Globe n'osa l'impri~~ Les autres journaux ~~n'osèrent l'imprimer, bien qu'ils l'eussent signée~~ l'avaient signée; ils n'osèrent l'imprimer.

Dans la soirée, le soir, Pl. se dirigea vers le Palais Royal, rendez-vous favori des rassemblements bourgeois en temps de troubles. une foule immense (multitude furieuse) ~~et furieuse~~ encombrait le jardin et les galeries, remplissant l'air de ses clameurs: ~~acharnées~~ on avait à tutoiser: "Vive la Charte!" il n'y avait là que des habits. Les blouses brillaient par leur absence. ~~Le peuple ne savait rien encore. Les ateliers, occupés de leur travail, ne n'avaient rien appris encore. Ce qui absence remplit~~ jeta ~~le plus~~ l'inquiétude parmi les patriotes. ~~de la bourgeoisie~~ Ils crurent ~~le peuple~~ à l'indifférence populaire du peuple. Elle eût été mortelle. Le gouvernement de son côté ~~lui~~ y avait fait fond sur cette inertie ~~compté~~ pour le succès de son coup-d'état. Erreur égale des deux parts. ~~côtés~~ Le peuple, qu'on supposait démissionnaire, allait tromper et la crainte des uns ~~et la~~ aussitôt la sécurité de l'autre. En ce moment il ne savait rien encore. La nouvelle n'avait pas pénétré dans les ateliers absorbés par leur travail.

Après d'impuissants efforts de la police pour dissiper les attroupements, on eût recours à la Garde Royale qui fit évacuer le Palais-Royal et ferma ~~toutes~~ les grilles. La foule et les cris continuèrent dans les rues avoisinantes jusqu'à minuit, après quoi on fut se (s'alla) coucher. Pour un premier jour, la promptitude ~~et~~ la vigueur l'énergie de cette démonstration étaient un symptôme grave. Pl. y vit la confirmation de ses espérances.

Le lendemain ~~de bonne heure~~, il se rendit au Globe. Tout y était sens dessus dessous. déroute complète. La consternation se doublait maintenant des terreurs (de l'effroi) d'une solidarité périlleuse (redoutable) dans (avec) les troubles, tumultes populaires. Tous ces futurs ministres tremblaient dans leur peau. il n'y avait rien à faire en pareille compagnie. ~~Le Globe~~ Pl. alla vers 9 heures au Palais-Royal. c'était trop matin pour les bourgeois. ils n'avaient ~~point~~ pas paru. En revanche le peuple venait d'entrer en scène. une foule d'ouvriers et d'apprentis imprimeurs, en costume de travail, le bonnet de papier sur la tête se promenaient par bandes dans le jardin aux cris de: Vive la Charte!

Des groupes ~~formaient~~ ~~commissaient autour~~ pour entendre la lecture des journaux que des jeunes gens montés sur des tables faisaient à haute voix et d'un ton animé. La lecture des journaux que les ouvriers saluaient de hourrahs prolongés. Cette apparition si matinale des aliments parut à Bl. l'annonce d'une révolution. Depuis 1815, les troubles les plus violents à Paris, n'avaient jamais eu lieu ~~qu'à soir~~ dans le courant de la journée. Ils duraient parfois plusieurs jours de suite, mais ~~ils ne~~ ne se produisaient que le soir, ~~cette fois~~ comme il arriva pour les fusillades de la rue St Denis les 19 et 20 juin 32. Cette fois, les mains se mettaient en mouvement dès le matin, l'insurrection allait suivre (éclater).

Après avoir harangué plus d'une heure durant divers groupes populaires, Bl. un peu fatigué de ces efforts, ~~poursuivit~~ se dirigea par la rue St Honoré vers le jardin des Tuileries où il ~~rencontra~~ (fit rencontre) un de ses anciens condisciples. Ils avaient fait ensemble toutes leurs classes, assis côte à côte sur le même banc et s'étaient liés d'amitié malgré la divergence complète de leurs opinions politiques et religieuses. L'un était républicain et anti-chrétien, l'autre légitimiste et fervent Catholique. Ils se disputaient souvent et n'en étaient pas moins bons amis. Ce qui les rapprochait, en dépit de leur antagonisme habituel quotidien, c'était une loyauté ~~une droiture~~ et une ~~grande~~ rigidité de mœurs peut-être ~~inusitées~~ à des sources différentes. Leur liaison avait continué après le collège, mais ainsi qu'il arrive toujours, avec des rapports toujours plus rares. Les amitiés d'enfance ne résistent pas longtemps à la diversité des milieux, des carrières et des opinions, des influences sociales. ~~Les deux condisciples~~ Les amitiés d'enfance tiennent peu de temps, se brisent bientôt promptement contre la diversité des intérêts et des milieux sociaux. Les luttes de la vie sociale ~~nos deux condisciples ne s'étaient pas revus~~ ~~depuis un assez long intervalle~~ allèrent à peu près autant que le divers sur les jours de l'adolescence. Nos deux condisciples ne s'étaient pas revus depuis un assez long intervalle, lorsque le hasard les réunit ~~à~~ à la rencontre à cette première heure si dramatique de la guerre civile. La tristesse ~~l'abattement~~ l'agitation, les enthousiasmes, les ~~inquiétudes~~ les craintes, les ~~jésuites~~ les jésuites ont conduit Charles X sur le trône. Oh! ce sont les gens contre qui font tout ce bruit. Si ce n'était les gens de leurs opinions, il n'y aurait rien. — à coup sûr, si tout le monde avait la tienne, Dieu serait bien tranquille. mais vous n'êtes pas en nombre. Je dois vous dire que vous n'êtes pas en nombre. — ah! bah! c'est une poignée de tapageurs qui cause tout le désordre. à quoi

pouvez-vous alléguer ? — à une révolution. — Mais pour. — Nous verrons
Cela tout-à-l'heure. On va mettre Charles X à la porte. — Qu'en sais
pas ce que tu dis et tu vas faire des sottises. Je te conseille de rester
tranquille, ou il t'arrivera malheur. — Bien ! bien, au revoir ! Je suis pressé.

Les deux amis se séparèrent avec une poignée de mains. Ils
ne se sont jamais revus (Qui aurait pu) soupçonner en ce moment à cet
heure) le sort réservé à tous deux par cette révolution (du lendemain) pour l'un si
à la fois de désirs et de déceptions, d'espoir et de terreur, d'enthousiasme
pour l'autre ? (espoir ou cerveau de Nantes). Au révolutionnaire elle préparait la
la réserve) toute une vie de captivité au légitimiste 35 ans de magistra-
-ture honorable, honnête. Tout fut vu. Le premier a joué sa vie dans les cachots,
le second ne pas sorti fleuri de-là, comme il l'espérait y comptait (selon son espoir
mais vécu sous les Règnes de l'usurpation de la République et de l'Empire. Nommé juge
au tribunal de la Seine peu après cette Révolution dont l'annonce l'avait fait
Maréchal une vie-présidence, il a obtenu en 1865 son bâton de
passé sur le corps. Il avait en attendant ouvert devant lui la porte de l'avan-
-cement. Après quelques mois de fonction de juge-instructeur il donna sa démission
la trace de caractère dont elle fut empreinte, et qui lui avait valu attira l'affection de ses condis-
-ciples. M. en a rencontré d'autres sur son chemin, et de ses camarades de collège et de
un tout autre souvenir qu'ils lui ont laissé.

En quittant son ancien compagnon d'enfance, le mardi 27 juillet,
alla au Faubg St Marceau chercher son fusil de munitions et la giberne de
cartouches. Il tenait ce petit arsenal caché dans la maison d'un jeune graveur
étranger à la politique que, vers 1825, le fait Carbonarisme divers
dans la maison d'un jeune graveur, étranger à la politique. Bien que le dessin
-cement populaire le tînt encore à des rêveurs, M. ne doutait pas de
l'imminence d'une prise d'armes et il se mettait en mesure sans perdre un
instant (minute). Il revint avec le fusil sur l'épaule, des
Gobelins à son domicile, Hôtel de Navarre, Rue de Lacharpe, 89, vis-à-vis
l'entrée de la rue de l'Ecole de Médecine. L'Hôtel a disparu avec la rue
dans la démolition (Haussmann). Il était alors la demeure d'un nombre
-rable d'étudiants (de leurs facultés) en droit et en médecine). Ce fut
une profonde surprise de voir arriver l'un de leurs, avec une
figure contrariée, la main, et une surprise bien plus grande encore pour le
de l'hôtel, ayant très-dévoué de la police, comme il en donna plus
preuve. Mais, alors devant l'émeute craignant il
ler et M. put déposer ses objets dans sa chambre le fusil de
mission (le premier qu'il ait figuré) paru sur la voie publique, aux journées
de juillet. Ailleurs il resta n'était pas venue encore d'en faire usage. Le temps
port ostensible dans la rue n'eût avait pas moins une grande (singulière)
signification. La garde nationale était dissoute depuis trois ans et par
une arme de guerre, de à dater de cette époque, n'avait pas une arme de guerre
n'avait figuré dans des mains bourgeoises. Cette nouveauté était une révélation

Il y avait déjà un grand trouble dans le quartier latin. Mais le foyer
du mouvement était au Palais-Royal. C'est là qu'il avait débuté le veille au
soir, pour reprendre le matin du mardi. Il grandissait d'heure en heure. La grille
du Palais était fermée La Garde Royale avait fait évacuer le jardin
les galeries et fermé toutes les grilles. La multitude refoulée dans les rues voisines,
grossissait comme un torrent par une pluie d'orage. Et en arrivant sur les
lieux, trouva la lutte prête à s'engager. Les rassemblements, mêlés alors
d'habits et de blouses, poussaient d'effrayantes clameurs, et de son côté, la
troupe prenait une attitude de plus en plus menaçante. Des canons parcouraient
la rue St Honoré, balayant les groupes qui s'portaient par une grêle de balles
et de pierres, fournies par les matériaux d'une maison en construction au coin
de la Galerie de Nemours. On avait élevé des barricades, bientôt détruites. La
devant la garnison, le feu commença à s'éclaircir. Les bourgeois se retiraient.
Un escadron de la gendarmerie à cheval, massé par pelotons
s'avança
débouchait alors dans la Rue St Honoré, le sabre au poing, les figures crispées
par la rage, ne frappant pas encore, parce qu'on n'attaquait pas. Il ne restait plus
que de rares passants qui fesaient retraite le long des trottoirs. Les rassemblements
avaient gagné le large pour revenir plus hostiles. Ces prodromes de la lutte se pro-
longèrent jusques vers cinq heures, où un feu de peloton de la garde couche dans
le pavé plusieurs morts et blessés. Le combat était commencé.
dans un vaste rayon toute
En un clin d'œil, les Rues du quartier furent vides. Se turent
aux mares épaisses qui encombraient le quartier avait succédé la solitude, aux
clameurs un profond silence. Les habits s'étaient éclipsés. Des petits groupes
d'ouvriers en vêtement de travail, enfonçaient rapidement les magasins d'armuriers
d'arquebusiers et s'emparaient, sans mot dire, des armes de la poudre et des balles,
s'emparaient
puis embusqués à l'angle des rues, ils engageaient contre les gardes Royaux
un feu de tirailleurs. Déjà ouvraient faisaient sur
les militaires, comptaient
Contre les troupes de la garnison, sorties de leurs casernes, vers cinq heures, arrivèrent en
masse sur le terrain de la lutte. Le petit nombre de combattants populaires dut
se retirer devant des forces qui occupèrent sans résistance les
environs du Palais Royal et des Tuileries. Mais déjà contruit les premiers de barricades s'étaient
avaient surgi

et aux cris de: Vengeance. poussés par les fuyards, le Centre de la Ville s'était hérissé de barricades. Plusieurs colonnes envoyées, dirigées, contre ces retranchements, marchèrent pour les enlever, et furent accueillies par une grêle de pierres et ne ripostèrent pas. L'effet inattendu de la première fusillade avait donné à réfléchir. En voulant terrifier par une répression brutale, on n'avait fait qu'exaspérer. Pour la première fois, depuis 1815, le peuple rendait coup pour coup et renvoyait l'épouvante à ses ennemis. Jusqu'alors (des charges de Cavalerie avaient suffi pour disperser) pour avoir raison de l'émeute il avait suffi de quelques charges de cavalerie, (des charges de cavalerie avaient toujours suffi.) En 1827, les feux de peloton (avaient couché) purent coucher impunément couché sur le carreau une foule de Citoyens. à cette agression sanguinaire succéda (alors) une autre réaction, (celle) de pierres, (cette cris). Rien n'enhardit comme (les faciles triomphes) l'impunité: nul doute que les souvenirs de la rue St Denis n'aient beaucoup encouragé Charles X à son coup d'état de juillet 1830 (Charles X). On espérait bien être quitte (du mécontentement (mauvaise humeur, irritation) de colère parisienne avec une distribution de coups de sabre, au pis-aller, avec quelques balles de balles qui feraient rentrer sous terre la population. Quant à imaginer que des fusils pussent toucher un fusil du bout du doigt (et tirer sur (l'ajuster sur des uniformes), nul au gouvernement n'aurait pu concevoir une pareille extravagance, fut-ce de notre époque, personne. Les porteurs d'épaulettes (les uniformes) étaient moins que personne. Le langage des feuilles Royalistes prouve à cet égard cette illusion. La Quotidienne imprimait le 6 Août le mardi soir: (voir Faulabelle)

(ainsi) ces bonnes gens se figuraient que le feu plus ultra de l'audace révolutionnaire (populaire) tirait de (consistait à) faire écraser indéfiniment sous les pieds des chevaux de la Gendarmerie. il en certain que jusque-là il n'avait jamais vu autre chose. (Mais) pour cette fois, le peuple les Parisiens leur réservaient une surprise et ils ne la firent point attendre. les premières balles Pékins, qui étendirent (sur le pavé) les gardes Royaux sur le pavé comme de simples mortels, montrèrent tout-à-coup aux traîtres de tabac (qu'ils ne soupçonnaient même pas) l'abîme ouvert sous leurs pieds. qu'ils n'avaient jamais soupçonné. le peuple tirait sur les uniformes. L'effet fut prestigieux. les ouvriers (citoyens) n'étaient donc plus des lapins ou des lièvres, nés (destinés à) pour recevoir du plomb dans le train de derrière. Ceci changeait la chose. On s'en aperçut bien. les troupes, en marchant à Six heures, contre les barricades,

Le Peuple ayant reçu l'ordre précis de ne faire feu que si elles ripostaient, qu'après avoir reçu un tir sur elles, elles-mêmes, des coups de fusil. (mais) derrière la barricade, il n'y avait point d'armes, et les soldats se bornèrent à la franchir l'arme au bras, sans répondre aux pierres qui pleuvaient sur eux. Le peuple n'était pas en mesure. il se mit partout en retraite et l'armée occupa sans effusion de sang toutes les positions qui lui étaient désignées. mais seulement trop tard, alors que la prudence voyait trop qu'on avait été trompé

Bl., témoin des premiers engagements de la rue Bonaparte, repassa les ponts à la course, à l'arrivée des Régiments et rentra au quartier latin. Tout y était en effervescence, tumulte, combustion. une multitude d'étudiants couraient la place de l'odéon, et les rues attenantes, poussant des cris sans fin, de vive la charte! et arrachant les affiches du Doyen d'école de Droit, Delvincourt qui menaçait d'expulsion tout élève pris dans les rassemblements. (le moment n'était pas, à l'intimidation n'avait pas beau jeu. De fortes patrouilles de ligne sillonnaient les grandes masses épaisses des jeunes gens (de la foule), dans l'espoir de les disperser, mais elles ne rencontraient guère, ceux à la besogne. les soldats, en marchant, pleuraient à chaudes larmes et semblaient plutôt à des victimes qu'à la force armée. il y avait en effet dans l'attitude de la foule une telle expression de fureur et de menace que la crainte devait passer dans le camp opposé, (adverse) très-ignorant de la guerille et tout à fait d'une explosion si volcanique. les soldats ne comprenaient pas le premier mot d'une si chaude aventure. Bl. a vu des gardes royaux, se rendant à leur caserne, traverser de l'air le plus amical des rassemblements, groupes d'ouvriers occupés à dépaver les rues et à briser les réverbères. il riaient de bon cœur et ne paraissaient pas saisir le sens de cette tempête. ils y voyaient plutôt une espèce de folle saturnale dont ils auraient volontiers peut-être fait leur part. Quelques heures après, ils allaient échanger les mots avec des hommes de pavés, briseurs de lanternes:

après avoir, durant une partie de la soirée, exploité (de tout leur pouvoir) les étudiants à une prise d'armes pour (vers) la matinée du lendemain, Bl. retourna sur la Rive droite, aux Bureaux du Globe, Rue Mouffetard. il y trouva rassemblé en grand émoi tout le personnel de la Rédaction, Mr Rémusat, Duchâtel, Duvergier de Hauranne, Jouffroy, Pierre Leroux, Barthélemi St Hilaire, Benjamin Delessert, et enfin Mr Dubois, plus tard Dubois de la Loire inférieure, Rédacteur en chef et Gérant du journal. il venait arrivait à la Dérobée de la maison de Santé Rue Chaillot où il subissait un emprisonnement de quelques mois. Bl. fut accueilli (reçu) dans (par) ce cénacle avec beaucoup plus de cordialité et de bienveillance

que [illegible] avaient montré la veille au matin de philosophes fouffrin et Barthélemy H-
Hilaire qui de reste n'était pas encore philosophe. dans ce temps-là la prophétie, prédiction
tant fournie / si mal (durement) outragusement reçue, conspirée par 36 heures plus tôt était en bon train / bien
voie / de s'accomplir, ce qui avait (quelque) un peu dunitige, adouci, apprivoisé, tempéré
rabaissé la morgue de gros (bonnet) personnage. on s'empressa de lui demander de
nouvelles et son opinion sur les événements. il répondit que Paris était en pleine
insurrection et pressa avec instance ses auditeurs de monter la tête du mouvement.
il tombait mal en vérité, et faite à de tels hommes, la proposition ne laissait pas
d'être quelque peu grotesque. Elle fut étudiée poliment et sans rebuffades, les façons tapageuses
n'étaient plus de mise.

Il ne perdit pas son temps davantage et sortit vers onze
heures, afin de parcourir les quartiers, théâtre de l'émeute. Les trois journées de juillet,
ce terrible mardi fut sans contredit littéralement (les trois journées) où Paris présenta
(offrit) l'aspect le plus sinistre. troupes et peuple s'étaient également retirés. Pas une
âme dehors. [illegible] les fenêtres, portes, magasins, tout fermé hermétiquement. (Toute trace de
une nuit (noire), sans lune. [illegible] les réverbères brisés. Chaque rue, comme un corridor
brève entre deux hautes murailles (ou s'apparaissait par trace de lumière) (avec
[illegible] pour plafond. Partout un silence de mort, un lieu
au loin (dans le Ciel servait de guide pour conduire à la place de la Bourse
approchant les reflets de l'incendie) là brûlait paisiblement dans une profonde solitude
- de garde de gendarmerie mendre entouré d'un cirque de maisons sombres éclairé par les flammes
blanchissaient de leurs reflets les édifices de la place.) Là brûlait paisiblement dans
une profonde solitude le corps-de-garde de gendarmerie, entouré d'un cirque de
maisons illuminé par les flammes. mais, arène et loges le cirque, arène et
loges, était vide, désert.

Cette veille de la bataille était plus lugubre que le champ de
bataille lui-même, par l'incertitude du succès de l'événement. qui pouvait prédi-
-ger, deviner, le lendemain? l'avenir? la courte fusillade du Palais-Royal n'avait
été qu'une escarmouche, isolée. Rien ailleurs que une tumulte de Cris et de Gémissements
pareils. qu'allait faire Paris, le lendemain, Paris, en ce moment semblable à
une ville morte depuis des siècles?
debout
à l'aube il était sur pied tout entier. dans l'agitation d'une ruche furieuse
(la nuit n'avait pas été longue
à l'aube, il était debout tout entier, pareil à une ruche en fureur.

La diversité des costumes n'était pas moindre (moins grande) depuis
l'habit, (du reste) fort rare, jusqu'au pantalon sans blouse ou à la blouse sans
pantalon (ou au pantalon sans blouse. Une chaleur torride avait simplifié
(amené l'économie (la réduction) du) vêtement à son minimum compatible
avec la décence (la décence n'exigeant pas davantage). Mais (Durant) toute cette population / monde, foule, [illegible]
un aspect et une manière plus sévères
(terne, attitude) que la nôtre. Le mieux emplacé. Tous les âges, depuis 12
à 60 ans, étaient là, les adolescents de 14 à 20, en nombre immense, la
plupart en simple pantalon, sans chemise, avec un bonnet de papier sur la tête.
Sur la place et les quais voisins un immense tumulte (immédiat) mais sans désordres, quelque chose comme la paisible agitation d'un
champ de foire ou pour confirmer, affirmer, [illegible] vérifier, accuser, fortifier
(de vive cris) cris : de la poudre contre des balles, qui en veut ? des balles pour
de la poudre ! — Marché fait aussitôt conclus (bientôt fait) échange bientôt fait.
Les armes à feu, [illegible], constituaient une sorte d'aristocratie
étaient de l'aristocratie dans ce peuple (étaient l'aristocratie de cette armée. Heureux
et fier qui tenait, possédait un fusil ! tous les gens le suivaient avec envie. Le gamin
pouvant d'un pistolet se (montrait) paraissait plus glorieux qu'un Roi.
Du reste, pas l'ombre (nulle trace) d'organisation ni de
Commandement dans cette multitude ni général ni caporal. Chacun des individus
isolés, sans souci du voisin et ne prenant conseil (n'obéissant qu'à) (que de) sa propre
propre volonté (d'eux-mêmes). Ce n'est pas qu'on ne fût montré rebelle à une di-
rection. Loin de là, elle eut été acceptée avec empressement, enthousiasme, mais
pouvoir des Chefs, il ne se présentait point (il n'avait garde de s'en présenter). Cette
heure était l'heure (celle) de la témérité et le peuple seul est téméraire. Il le
sentait d'instinct et ne cherchait pas (autour de lui) des yeux des Chefs (qu'il savait
impossible, introuvable. Réduits à eux-mêmes (seuls) et sans confiance dans leurs égaux
comme supérieurs, tous ces ouvriers agissaient pour leur propre compte. On n'eut
pas découvert (rencontré) deux hommes réunis par une entente concertée quelconque
dans un but commun. (Confondus) Répandus sur la place et sur les quais, sans

le rejoindre concert entente, (ils ~~s'abandonnaient à la violence de leurs sentiments~~ et
ne s'occupaient ~~ni d'amis, ni d'ennemis~~ occupant pas plus ~~des~~ d'ennemis que ~~des alliés~~, d'amis
~~ils vaquaient çà et là avec une parfaite insouciance indifférence~~ complète. On eût dit, ~~qu'ils~~
(à leur parfaite complète d'insouciance) qu'ils ignoraient jusqu'à l'existence (même) des troupes
Royales et on les voyait (debout) dans (avec) une parfaite indifférence insouciance à
vingt pas des vedettes Royales qu'ils ne daignaient pas même apercevoir. Du
côté de l'armée, sentinelles, avant-postes et Régiments, tout restait immobile.

Vers dix heures et demie le drapeau blanc jusque là paisible au bout de la hampe, tout-à-coup est arraché
des fenêtres de l'hôtel de ville et lancé précipité dans sur la place. Des hommes s'en emparent
~~le foulent aux pieds~~ le trépignent et le traînent sur le pavé. Presqu'en même temps instant, le
pavillon tricolore se déploie sur la tour septentrionale et paraît au sommet des tours de la tour nord de la cathédrale
et le tocsin sonne à la grosse cloche. le bourdon (de notre dame) sonne le tocsin
appuyé aussitôt par le tocsin de (notre Dame) la grosse cloche.

474

Révolution de Février

13

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

Février 1848. — Révolution de Février

à entendre les doléances, à lire les lamentations sur la catastrophe de Février, on croirait que cet événement est un accès de fièvre chaude, un acte soudain de folie furieuse en pleine santé. le suicide d'une folle un suicide dans un accès de folie. C'est l'usage en France. Le mal présent fait oublier complètement le mal passé. Les fautes d'un gouvernement effacent ~~celles~~ et amnistient celles de son prédécesseur. On ne se borne pas aux plaintes contre ce qui est; (on regrette ce qui était) il semble toujours qu'on soit tombé de l'âge d'or dans l'âge de fer. On pleurait sous Louis Philippe, le régime impérial. En haine de Louis-Philippe, on pleurait le premier Empire; (en haine du second) on pleure Louis-Philippe. Il n'y a que que la République fait exception à ces témoignages posthumes. On ne pleure jamais, on crache sur sa tombe, on n'y pleure jamais, on crache (toujours) on ne pleure jamais, on crache sur cette ~~tombe~~ pauvre tombe. — Pourquoi? (parce que) c'est la tombe du pauvre. rien de plus simple; c'est la tombe du pauvre.

Il semble toujours à l'amertume des regrets qu'on soit tombé de l'âge d'or dans l'âge de fer. En haine de Louis-Philippe, on pleurait le premier Empire; on pleure Louis-Philippe, en haine du second. Seule, la République n'a point les bénéfices (consolation, faveur, privilège, grâce) de ces retours rentrées en grâce (et ne rentre point en grâce.) On ne pleure jamais, on crache sur sa tombe où ne croissent (croît) que la ronce. C'est que dans cette tombe sont ensevelies (dorment) les espérances du pauvre. qui ouvrait une larme ou une fleur pour elles? l'épouvante du riche (est leur sœur.)

(natte, tapis pour essuyer les pieds (souliers ferrés) ~~de toutes~~ les monarchies, revenues de l'exil par la traverse (revenant de l'exil à tour de rôle par les chemins de la traverse. trop de clous aux souliers.

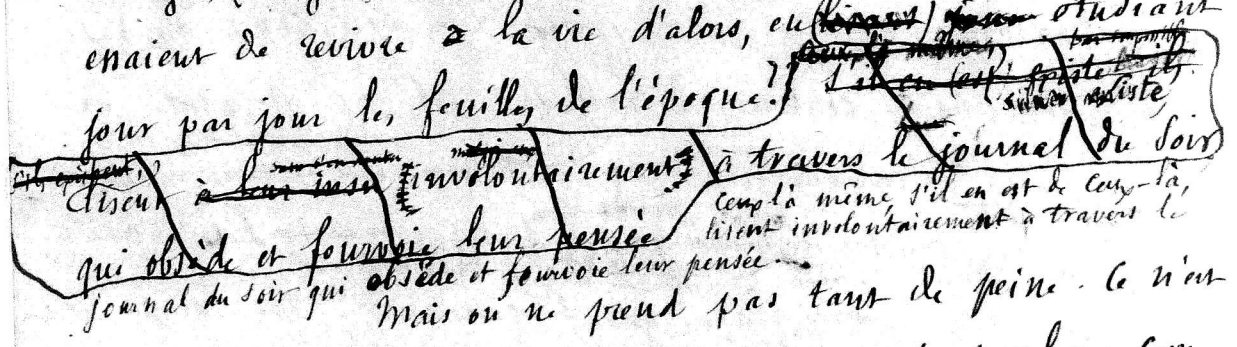
Histoire de Février 1848 22 Mars 1869 476 1

.... C'est aujourd'hui un axiôme que des contemporains n'ont pas qualité pour écrire l'histoire.

Les anciens étaient d'un autre avis, et personne ne le regrette en lisant Thucydide ou Tacite. Au mépris de l'axiôme, on ose même préférer ces écrivains de visu à d'intéressants conteurs de vieilleries tels qu'Hérodote et Tite-Live. ~~L'impartialité chez l'historien ne doit prendre rang~~ ~~ne passe~~ ~~qu'après le~~ ~~la connaissance des faits,~~ ~~savoir chez l'historien~~ ~~doit~~ ~~prime~~ ~~passer avant~~ ~~même~~ ~~d'impartialité~~ ~~est préférable même à l'impartialité.~~ La connaissance des faits, chez l'historien, est préférable même à l'impartialité. L'injustice est un défaut moins grave que l'ignorance. Mensonges pour mensonges, mieux valent ceux de la passion que ceux de la légende. La vérité s'y démêle ~~[illegible]~~ plus aisément.

On ne peut reconstruire le passé qu'avec des fossiles. Un témoin oculaire peint ~~[illegible]~~ le présent d'après nature, de profil ~~s'il n'est que~~ quand il est simple spectateur, de face ~~quand~~ s'il ~~est acteur~~ a un rôle. ~~qu'il soit~~ Qu'on le ~~suspect~~ suspecte, soit ~~d'accord~~ dans ce cas. ~~On le garde par~~ la défiance nous garde. Mais l'archéologue est-il infaillible ou sorcier? non, et contre lui point de garantie. Or, ~~[illegible]~~ celui qui n'a pas vu est ~~simplement~~ purement archéologue. Il travaille sur le mort. ~~[illegible]~~ L'histoire n'est vivante que sous ~~la~~ une plume contemporaine.

La nuit se fait si vite sur ce qui n'est plus! Hier n'est déjà qu'un rêve, un brouillard. La clé de 1848 est perdue depuis long-temps. Pour se guider ~~dans~~ parmi ces sentiers disparus, la génération actuelle n'a que la lanterne de, idées en vogue, de, manettes vignantes, lanterne qui aveugle, (~~éborgne~~) loin d'éclairer. Combien sont-ils les gens ~~qui~~ qui essaient de revivre à la vie d'alors, en ~~lisant~~ étudiant jour par jour les feuilles de l'époque!



Mais on ne prend pas tant de peine. Ce n'est point l'habitude de, hommes de mettre en doute leur compétence ou la plénitude de leurs informations. ils prononcent toujours du haut de leur Science certaine. aussi quels arrêts! à peu-près ceux de, aveugles sur les couleurs. Ces jugements burlesques, n'en font pas moins loi et vont travestir l'histoire, qui s'échafaude peu-à-peu sur ce, romans du lendemain

Vingt ans après une grande date, il devient presque impossible d'apprécier les événements et les ~~hommes~~ honnêtes, de distinguer, ~~entre les personnages~~, les vrais ou les faux témoins. Comme de raison, les plus effrontés tiennent la corde. La crédulité publique leur est acquise. Car elle va aux Charlatans, comme l'eau à la mer.

3 Les vaincus d'ailleurs se taisent de droit. alors même que 477 leur (3)
bâillon viendrait à se desserrer un peu, le bon sens leur commande de
s'épargner des paroles condamnées d'avance au mépris. Chassés de
la scène où l'ennemi étale son triomphe, leur rôle est le si-
lence dans la solitude.

Parfois cependant, la nation refoulée avec violence par
une catastrophe qui ne pouvait pas [illegible] lui creuser un nou-
veau lit, se reporte en avant de toute la puissance amoncelée par
le temps d'arrêt. L'immobilité à peine détruite, la situation que
l'on croyait morte et enterrée, renait de l'oubli, toute palpitante.
alors soudain, la lumière brille sur les jours évanouis et illu-
mine de ses clartés accusatrices les trahisons de la lutte, les
faux témoignages et les duplicités de la période léthargique.
alors les vrais drapeaux reparaissent, et chacun est obligé de
rallier le sien. les masques tombent, le carnaval politique est
fini. [illegible] il y a quelques 18 à 20 ans,

le peuple a été écrasé par une triple coalition
qui, selon la coutume, s'est divisée sur le partage de la
victoire. Les éconduits, furieux de leur déconvenue, ont juré
d'avoir à tout prix une revanche. ils fouillent les républicains
étendus sur le champ-de-bataille, leur volent leurs papiers
et vous les montrent aux travailleurs en disant: "nous sommes
"vos chefs." Comment se reconnaître dans (ce pêle-mêle) la

la confusion et le trouble de la déroute? Les travailleurs ont cru aux mots de passe et suivi les loups déguisés en bergers.

Mais voici l'heure du réveil qui sonne et dissipe les illusions de la nuit. Les socialistes se relèvent et accourent. Qu'on imagine l'effarement des meurtriers dénoncés tout-à-coup par leurs victimes!

Le peuple, voici tantôt vingt ans, a été écrasé par une triple coalition qui, selon la coutume, s'est divisée sur le partage de la victoire. La part du lion faite, ~~et prenant~~ les renards qui l'avaient rêvée pour eux-mêmes, furieux d'être dupes, ont imaginé de prendre leur revanche en se posant martyrs.

Ils fouillent les Républicains restés sur la place, leur volent leurs papiers et s'en vont les exhiber aux travailleurs: ~~en disant~~ "nous sommes vos chefs," disent-ils. Comment reconnaître les ~~masques~~ déguisements dans la confusion de la déroute? Les travailleurs, trompés par les mots de passe, ont suivi les loups travestis en bergers.

Mais voici l'heure du réveil qui sonne et dissipe les illusions de la nuit. Les socialistes se relèvent et accourent. On se figure l'effarement des meurtriers dénoncés tout-à-coup par leurs victimes! Tant de tromperies perdues, tant de comptes à rendre! et ce qui est pis, avoir affaire, non point aux éclopés ~~du désastre~~ de la défaite, à des quasi-fantômes, mais à deux générations frémissantes de ~~ombres d'autrefois~~

douleur, qui ont à venger, l'une la plus belle moitié de son existence déjà dévorée, l'autre la jésuitique atrophie de son cerveau, et la presque désespérance de son avenir!

Toutes deux arrachent aux félons de 48 leur défroque de Curtius, en criant: "Qu'avez-vous fait de la Révolution?" et elles commencent l'instruction de leur procès. Le moment est venu pour les débris qui survivent, d'apporter leur témoignage devant le tribunal populaire. Jusqu'ici, répétons-le, la parole était toute aux ennemis des divers degrés, à leurs compères, voire à leurs dupes. nulle contradiction. La plainte n'eut pas été seulement inutile, mais avilissante. Est-il rien d'aussi accablant pour un vaincu en réclamation, que de recueillir pour tout écho cette glaciale réponse: "Quel est cet homme? que dit-il? „nous ne comprenons pas."

Aujourd'hui on comprend. il y a eu un temps pour se taire, il y a désormais un temps pour parler. Depuis quinze ans, l'auteur de ces lignes, prisonnier ou libre, s'est obstinément refusé aux instances qui le pressaient de donner sa note dans le concert de voix élevé autour de Février. il savait que cette note ne serait pas entendue. Dire mal-à-propos, c'est frapper sa parole d'impuissance dans l'avenir aussi bien que dans le présent. Le présent la repousse; l'avenir, qui l'eût acceptée inédite, la décline à son tour par cette fin de non-recevoir: "oh! cela c'est vieux."

Les livres enterrés ont peu de chance de résurrection. C'est dommage, quand ils pourraient rendre service. Il faut donc les réserver pour l'heure favorable. Nous y touchons. Chacun se tourne vers cette année 1868 qui a fait l'ordre actuel, et lui demande avec une sourde colère le secret des responsabilités. Acteurs et témoins sont cités à la barre et soumis à une sévère interrogation. Il n's'agit plus de grimper au Capitole sur les huit volumes, et de déclarer fièrement urbi et orbi, à Paris et à l'univers, qu'on a sauvé la patrie pour quarante-cinq centimes. Il s'agit de plonger devant les assises plébéiennes sa part de Contre-Révolution. Cette part n'est fixée encore pour personne. Les absents, ou plutôt les victimes, ont été jugées par défaut, sur les réquisitoires, monologues des auteurs ou complices de notre grand désastre. Il serait trop commode de dire : " Chut! pas de bruit! ne troublons pas la cendre du passé et les positions acquises. Nous avons parlé, cela suffit, le jugement est rendu. Il y a prescription. D'ailleurs, nous sommes le tabernacle de la liberté; quiconque nous regarde de travers est un libericide. "

Précisément. Il est bon de savoir si la liberté n'est pas remisée dans une boucherie. Le passé importe peu en lui-même. Il ne vaut que comme enseignement pour l'avenir. Qui a forfait, forfaira. En matière de parjure,

et d'apostasie, il n'y a que le premier pas qui coûte.

[Les échappés du guet-à-pens de 48 ont le droit de formuler leur plainte contre les meurtriers de la Révolution, aujourd'hui ses défenseurs patentés et brevetés, avec garantie du gouvernement. Cette plainte ne sera peut-être pas exempte d'amertume, de passion même. Celui qui se targue de mansuétude envers ses antagonistes est un fourbe. Mais la calomnie serait un crime. Le premier devoir d'un témoin est la véracité, surtout quand il dépose contre l'hypocrisie et la mauvaise foi. Au surplus, il est facile de plaider sur les aveux et les actes officiels des adversaires.

La personnalité sera toujours le grand écueil d'un chroniqueur mêlé aux événements qu'il raconte. Malgré tout son désir de la tenir à distance, il n'en subit pas moins les servitudes du langage. Comment garder le lecteur et surtout l'écrivain de ces deux traîtres pronoms je et moi, embusqués au coin de chaque phrase? Sortir de soi et entrer dans un autre, pour de là gravement se contempler et se décrire? Cette modestie, plus que douteuse, serait maintenant la dernière des fatuités. Après César, Napoléon et Garnier-Pagès, un simple mortel ne peut plus, sans ridicule, parler de lui-même à la troisième personne. Que les bonnes âmes autorisent donc un narrateur de souvenirs personnels à rester dans sa propre peau, et veuillent bien tolérer un égotisme plus désagréable encore à l'auteur qu'au public.

Le récit qui va suivre laisse de côté tous les préliminaires de l'aventure de Février. Le tableau de la corruption officielle, des

8 trafics électoraux, de la décomposition sociale, aux dernières années de Louis-Philippe, se trouve dans vingt ouvrages. Sur ce point les opinions sont unanimes; il n'y a pas matière à controverse. On peut lire également partout ~~l'historique des banquets~~ la description des banquets ~~p~~ le signal de la ~~d~~ débacle, ainsi que les épisodes politiques et militaires de la bataille qui a expulsé pour la troisième et dernière fois la dynastie Bourbonnienne.

L'intérêt véritable n'est point là. il commence à la chambre des députés, dans l'après-midi du 24, à cette heure dramatique des victoires parisiennes où, le combat fini, le gouvernement ~~tombe~~ écroulé, un instant, plus rapide que l'éclair, décide pour de longues années le sort du monde, comme l'aiguilleur, d'un geste, change la voie et lance le train sur une destination nouvelle. à cette heure même, hasard singulier! ~~l'auteur, ignorant des résultats de la lutte,~~ ~~ici~~ l'auteur, débarque à Paris, (ignorant des résultats de la lutte) et tombe à l'improviste en plein bouleversement. ~~Là ce moment aussi, entrent en scène~~ Là ses actes, et son récit ~~(de l'historien)~~ entrent en scène.

Réservé

manifeste impérial du 25 Avril 1870, pour le Plébiscite du 8 Mai

" j'ai toujours pensé que tout ce qui se fait sans vous est illégitime."

- Le Prix Monthyon — Peabody — charlatanisme et hypocrisie, Roi et Reine du monde. — Paris grandit par les contre-révolutions, diminue par les révolutions. — Pourquoi? — Service involontaire des Riches et de leurs besoins intellectuels. — influence du milieu lumineux sur toutes choses et sur toutes personnes, sur les arts, les sciences, l'industrie, sur l'instruction, sur le caractère — La supériorité parisienne se perd par de l'absence prolongée, — les artistes expatriés tombent au niveau de leur nouveau milieu. Traitez tous vos vers à Paris, et n'allez point en Allemagne. — influence des gens de loisir, funeste à leur domination. Le service qu'ils rendent tournant justement contre eux. — Cette influence devient inutile, avec l'universalité des lumières — Paris, alors est partout et nulle part. Les industriels qu'on a voulu expulser, afin d'expulser leurs ouvriers, se refusent à cet exil. ils savent que leur supériorité disparaîtrait une fois hors de l'inspiration du milieu. — L'esprit moqueur, indépendant, frondeur, l'esprit de révolte naît de cette influence du milieu parisien créé par les privilégiés eux-mêmes. Tout riche installé à Paris devient un révolutionnaire malgré lui. — Effet du loisir réclamé par Bastiat pour le bonheur de l'humanité. Payé dès jusqu'ici, il deviendra gratuit.

Bibliothèque Nationale R.F.

0341

Révolution de Février. 12 Mai 1863 481 (1)

Proclamation du gouvernt provisoire le 24 Février 1848 (– Extrait du Moniteur)
" un gouvernt rétrograde et oligarchique vient d'être renversé par l'héroïsme du peuple de Paris
" ... Le sang du peuple a coulé comme en juillet ; mais cette fois,
" ce généreux sang ne sera pas trompé. il a conquis un gouvt national et populaire ... "
" ... Un gouvernt provisoire, sorti d'acclamation et d'urgence par
" la voix du peuple et des députés des départements, est investi momentanément du
" soin d'assurer et d'organiser la victoire nationale. il est composé de MMrs :
Dupont (de l'Eure) – Lamartine – Crémieux – Arago – Ledru-Rollin – Garnier-Pagès –
– Marie – Ce gouvernt a pour secrétaires MMrs : Armand Marrast, Louis Blanc,
Ferdin. Flocon et Aubert.

" Le Gouvt provisoire veut la République, sauf ratification par le peuple
" qui sera immédiatement consulté

Décret du 24 février.

La chambre des députés est dissoute – il est interdit à la chambre des pairs
de se réunir. Une assemblée nationale sera convoquée aussitôt que le gouvernt
provisoire aura réglé les mesures d'ordre et de police nécessaires pour le vote de tous
les citoyens. – Signé Lamartine, Ledru-Rollin, Louis Blanc, secrétaire

Carnot, ministre de l'instruction publique et des cultes – Garnier-Pagès, maire de
Paris – Bethmont, au commerce – Marie, aux travaux publics, Bedeau à la guerre –
Cavaignac, gouverneur-général de l'Algérie.

Séance de la chambre des députés du 24 Février, la duchesse d'Orléans
et le Comte de Paris dans la salle.

Mr Marie. " MMrs, vous n'avez pas un moment à perdre pour prendre
" des mesures qui puissent avoir autorité sur la population. Depuis ce matin, le mal
" a fait d'immenses progrès, et si vous tardez encore, vous ne savez pas jusqu'à quel
" point le désordre peut aller.

– Discours de Lamartine – chef-d'œuvre de ruse et de duplicité, assouvis-
-sement de ses rancunes contre Louis-Philippe et préparation du Cru-en-jambe
qu'il ~~pr~~ méditait contre la Révolution. ... " je demande un gouvt provisoire
" qui ne préjuge rien, ni de nos droits, ni de nos ressentiments, ~~de~~ ni de nos sympathies,
" ni de nos colères, sur le gouvt définitif qu'il plaira au pays de se donner, quand il
" aura été consulté ..... Ce gouvt provisoire aura pour mission 1° d'établir la Ctère
" et la paix publique entre les citoyens ; 2°, de préparer à l'instant les mesures nécessaires
" pour convoquer le pays tout entier et pour le consulter, pour consulter tout ce
" qui porte dans son titre d'homme les droits du citoyen. "

Ledru-Rollin venait de dire un instant auparavant : " je demande un
" gouvt provisoire, et un appel immédiat à une convention qui régularise les droits du peuple. "

Déjà apparaissait dans tous ces discours la pensée d'arracher la décision suprême au peuple de Paris, pour la remettre aux mains des provinces, non pas des provinces éclairées et par la discussion libre de tous les partis, mais des provinces, telles que les avait faites le long monopole de l'enseignement contre-révolutionnaire — « appel immédiat, sans délai » — voilà ce que voulaient les ennemis hypocrites de la liberté, c'est-à-dire, une surprise du suffrage universel. Ils savaient bien que presque partout les maires, dans le premier moment, prendraient leurs bulletins des mains du curé, du grand propriétaire, du grand industriel, du gros négociant, des maîtres de poste, en un mot, faire voter à la hâte, avant que la parole de Démarate, devenue libre n'eût arraché le peuple aux influences et à la pression de l'oligarchie. C'était le plan de salut de la Contre-Révolution. Il n'a que trop réussi.

Quelle chose curieuse que ce plan machiavélique ait éclaté au milieu même des derniers coups de fusil, avant la chûte du gouvernement! C'était le premier mot des réacteurs, et ce mot prenait le masque révolutionnaire.

C'est là aussi, au bruit du combat, que Lamartine a ouvert les écluses, de ces fécondes écluses qui ne devaient plus se fermer avant d'avoir submergé la République et la liberté.

Deux proclamations du Gouvernement provisoire, le 25 Février — l'une, aux citoyens de Paris, ne respire que l'inquiétude, la crainte de l'agitation. La seule préoccupation de ce gouvernement, c'est la peur. Ses paroles s'évidemment ne s'adressent qu'aux classes bourgeoises, dont il partage et dont il cherche à calmer les terreurs. Pas une idée généreuse, rien de l'enthousiasme que le triomphe de la liberté devrait lui inspirer. L'égoïsme est le seul sentiment qu'il invoque et qu'il respecte.

« L'émotion qui agite Paris, compromettrait non la victoire, mais la prospérité du peuple..... La circulation se rétablit... les subsistances sont assurées, les boulangers que nous avons entendus, sont pourvus de farines, pour 35 jours.... une seule chose retarde encore le sentiment de la sécurité publique; c'est l'agitation du peuple qui manque d'ouvrage, et la défiance mal fondée qui fait fermer les boutiques et arrête les transactions.....

« ..... Demain, l'agitation inquiète d'une partie de la population se calmera sous l'impression des travaux qui vont reprendre et des enrôlements soldés, que le gouvernement provisoire a décrétés, aujourd'hui..... » 99

Ces citoyens de Paris auxquels on tient un pareil langage, ne sont point ceux qui avaient combattu et renversé la monarchie de Louis-Philippe, mais bien les riches bourgeois qui voyaient dans la victoire populaire une catastrophe. Déjà les vainqueurs sont proscrits implicitement par la philosophie qui les signale aux riches comme la cause du trouble et la source du mal..... « L'émotion qui agite Paris..... l'agitation du peuple manquant d'ouvrage qui retarde la

sentiment de la sécurité publique. . . . . l'agitation inquiète d'une partie souf-
" -frante de la population. . . "

Et enfin, on dit à ces bourgeois irrités et tremblants : " rappelez-
" -vous, ces enrôlements soldés vont transformer en satellites de l'ordre public ceux mêmes
" qui vous épouvantent aujourd'hui comme perturbateurs. "

Ce langage était clair. Il disait assez nettement la pensée du nouveau pouvoir, ses craintes, ses antipathies, ses projets réactionnaires. C'était bien le
langage de la Contre-Révolution. Mais le peuple a l'ouïe dure et l'esprit obtus.
On peut parler par dessus sa tête, sans qu'il entende ou qu'il comprenne. Il ne
devinait rien dans ces paroles qui ne pouvaient cependant guères se peindre de
se déguiser. En revanche, la bourgeoisie comprenait trop. On lui demandait grâce,
on se mettait à sa discrétion. Elle allait ardemment user de ses avantages.

La proclamation à l'armée, ramas de lieux communs, n'a de remarqua-
" -ble (que cette) que cette phrase, outrageante (pour le grand peuple qui venait de mettre ses
insulteurs sur le pavois) : . . . " un Gouvt provisoire a été créé. il est sorti de l'im-
" -périeuse nécessité de préserver la capitale, de rétablir l'ordre . . .

(ainsi on disait aux soldats que le gouvt provisoire n'avait pour
eu pour origine que le besoin de préserver (Paris). (préserver) de quoi ?
du pillage, de l'incendie, de la dévastation, sans nul doute. (c'est le vocabu-
" -laire bien connu des conservateurs.) Et qui donc aurait pillé devant, incen-
" -dié ? (qui, sinon) (le peuple) en armes, (qui avait troublé) l'ordre par
ses barricades et ses coups de fusil.) Et c'est de (ces crimes) de cette populace (qu'il
fallait préserver la capitale) ! Voilà pourquoi la populace avait acclamé
un gouvt provisoire.

ainsi un double manifeste de Contre-Révolution, tel
est le début d'un gouvt provisoire (porté d'une insurrection plébéienne) élevé
sur le pavois populaire !

La pensée de nouveaux maîtres se traduit avec plus de
naïveté encore dans l'arrêté suivant, du 25 février.

" Le Gouvt P. informé que quelques militaires ont déserté et remis
" leurs armes, donne les ordres les plus sévères dans les départements, pour que
" les militaires qui abandonnent ainsi leurs corps soient arrêtés et punis selon la ri-
" -gueur des lois. Jamais le pays n'eut plus besoin de son armée pour assurer
" au dehors son indépendance, et au dedans sa liberté . . . " P.

L'armée pour assurer au dedans la liberté ! c'était beaucoup d'audace, le lendemain d'une bataille gagnée par la liberté, ~~sur~~ d'après de l'aveu de disait ce même gouvt provisoire, et gagnée sur l'armée, apparemment. L'armée ne venait pas, sans doute, de combattre pour assurer la liberté au dedans. Nous la verrons bientôt, à l'heure ~~comme~~ ~~comment~~ toujours pour assurer cette même liberté

Voici maintenant les menues aumônes de joyeux avènement :

« Les objets engagés au mont-de-piété depuis le 1er février, et « consistant en linge, vêtements, hardes, &c dont le prêt ne dépassera pas 10 francs, « seront rendus aux déposants. »

Ces trois lignes auraient dû suffire pour démasquer le nouveau pouvoir aux yeux de tous. Rien ne donnait mieux sa mesure, rien ne pouvait mettre plus en relief son arrogance bourgeoise. Un sou et une soupe à la porte du couvent, voilà le gain du peuple dans la Révolution. Il y a des choses qui ont une signification écrasante. — Oui ! mais il faut les comprendre !

Maintenant au tour de l'hypocrisie.

Le Gt pre de la Rép. Fr. décrète : « Les Tuileries serviront désormais d'asile « aux invalides du travail. »

Et les bonnes gens (badauds) de s'essuyer le coin de l'œil : l'hospice des Tuileries ! non ! l'hôtel des invalides du travail, sur la rive droite ! pour faire pendant ou pour faire la nique à l'hôtel des invalides de la guerre (sur la Rive gauche.) Oui-dà. Les Tuileries en feront des invalides, et richement (grassement) ; mais pour en héberger, c'est autre chose

---

Décret du 25 févr. portant diverses nominations, entr'autres celle-ci : Mr Recurt, adjoint au maire de Paris, est délégué du maire de Paris, près la préfecture

Ce logogryphe signifie que Mr Recurt était nommé préfet de police en remplacement de Caussidière. C'est le prologue de la délicieuse comédie qui s'est jouée Rue de Jérusalem.

Du 24 au 25, le gouvt provre avait renouvelé sa physionomie. Les quatre secrétaires non-députés étaient devenus membres, et le gouvt avait enfin ~~ta~~ découvert le vrai nom du 4e secrétaire. Aubert ~~avait repris~~ ~~son~~ était devenu ~~Albert~~ Alberti. La cause de cette métamorphose des secrétaires en collègues mérite d'être expliquée.

483

Candide

14

484

Nous avons pris le nom du meilleur roman de Voltaire. C'est dire que nous ferons la ennemis décidés des tartuffes et des pourris.

Candide ne pouvait rester le philosophe dégoûté, cultivant son jardin entre une femme tracassière et un raisonneur insipide. Ce rôle ne convenait pas à l'antagoniste des fripons et des fourbes. Candide s'est échappé des bras de Cunégonde et des subtilités de Martin pour redevenir le champion de la morale et du droit. Il lui en a coûté cher.

Courage et délicatesse obligent. Candide a subi toutes les vicissitudes de la pensée, tour-à-tour dénoncé par l'envie, proscrit par la violence et calomnié par la lâcheté. Un instant il put croire à la réalisation de ses vœux, lorsqu'un nouveau coup de foudre le rejeta sur la route de sa longue proscription. Les Victoriens ont grossièrement exploité le malheur de Vaincu. Candide a été emprisonné, torturé, vilipendé sans miséricorde. C'est la destinée habituelle des Simples qui n'ont d'autre passion et d'autre culte que l'humanité.

Candide n'a pu traverser de si rudes épreuves sans froissements meurtriers. il a perdu dans ces luttes inégales sa bonne humeur et sa résignation débonnaire. il ne faut plus attendre de lui les saillies de sa première naïveté l'indifférence l'attriste; l'abaissement des caractères l'irrite; le spectacle continu des prostitutions et des turpitudes glorifiées lui arrache des rugissements et des larmes.

Candide n'a plus à combattre seulement ses ennemis d'autrefois. il en est d'autres, nés d'hier que la foule admire et qu'elle semble encourager. ces nouveaux venus tiennent boutique sous les portiques aimés de la jeunesse. les dehors sont irréprochables. on dirait aux décors le temple de la sagesse. il en coûte cher de juger sur ces apparences.

Candide, en pénétrant un jour dans cette officine, recula d'épouvante. il avait reconnu sous leurs masques les inquisiteurs du progrès, les tenailleurs héréditaires de la pensée. l'Etiquette est changée, non la chose. l'inquisition s'appelle religion naturelle, le suicide organisé, le devoir. toutes les notions sont obscurcies, confondues pour la plus grande gloire de l'équivoque. le même homme peut paraître au besoin Vonotte ou Voltaire, Buchez ou Proudhon. Qu'importe

l'erreur de la bonne foi. Le mystificateur encaisse et rit. Candide n'est pas de cette race. il déploie son drapeau sans peur et ses opinions sans réticence. Les maîtres sont les poètes de la nature, les martyrs de l'humanité, les hardis novateurs qui jadis vouèrent leurs noms à la haine pour le salut du monde.

Il est de grands noms et de grands événements outragés et calomniés. Candide les réhabilitera.

Il est une morale inventée pour la justification de l'iniquité, Candide la flétrira;

une philosophie menteuse, il en flagellera;

une littérature putréfiée; il la poussera du pied aux gémonies;

un théâtre enfin perdu de scepticisme et de débauche; Candide lui rappelera son but: l'instruction du peuple.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

1/ 5700 1186

Candide ne veut pas être un journal futile. Ce genre est peu de son goût. Il désire encore moins être un journal ennuyeux. La concurrence l'écraserait. Instruire et plaire serait son vœu. C'est beaucoup d'ambition sans doute. Tout le monde ne sait pas mêler l'utile à l'agréable. Être à la fois sérieux et amusant, c'est un gros problème. Si Candide ne sait pas le résoudre, il ira rejoindre tant d'autres qui ne l'ont pas résolu, et bien d'autres à leur tour, le rejoindront par le même chemin. Il n'y a pas de cimetière plus peuplé.

Notre morale

Il subira la loi qu'il a faite lui-même. Nogent-Saint-Laurens, (discours du 7 Avril 1865)

Patere legem quam ipse fecisti.

La morale est de toute évidence le fondement des sociétés. Mais qu'est-ce que la morale? une révélation divine ou un instinct humain? La politique et l'ignorance l'ont fait descendre d'en haut, l'une par tromperie, l'autre par crédulité. Egarement funeste! Elle a ses racines dans notre cœur: les déplacer, c'est la détruire.

Guerre au surnaturel! c'est l'ennemi. Il veut être l'exagération du bien, il n'en est que la grimace et la ruine. Sa tactique est le guet-à-pens. D'un geste séraphique il indique le ciel, et quand l'homme, en détournant ses regards du sol vers les nues, trébuche et tombe, Tartuffe se jette sur lui, l'égorge et le dépouille.

Exagérer l'idéal au delà des forces humaines, c'est ouvrir la porte à l'hypocrisie, mère des crimes, et déchaîner les calamités sur la terre. Ainsi ont procédé les religions, le monothéisme surtout. Le précepte chrétien: "aime ton prochain comme toi-même", est resté à l'état de chimère, et sa sanction: "pour l'amour de Dieu", n'est l'idéal que du sarcasme. "Faire une chose pour l'amour de Dieu", est devenu le proverbe du mépris et de la dérision. On est victime (de l'hypocrisie) mais pas toujours dupe, et le dégoût public fait parfois lui inscrire au front un sanglant stygmate.

Tout à l'opposé, la maxime philosophique, bien antérieure au christianisme: "Quod tibi fieri non vis, alteri ne feceris", ne fais pas à autrui, ce que "tu ne voudrais pas qu'on te fît", cette maxime a toujours conservé son prestige. Son

règne ferait l'avènement de l'âge d'or.

c'est que le sacrifice, privilège et vertu des grandes âmes, n'est pas la loi des hommes. il ne s'impose point à la conscience. la justice, au contraire, s'impose. elle trouve sa sanction dans notre cœur. on ne la viole point, sans se sentir coupable. elle est le vrai, l'unique lien social. au fond, il n'y en a jamais eu, il ne peut y en avoir d'autre. Le spiritualisme en fait fi comme d'une vile provenance d'ici-bas, et montrant avec orgueil sa prétendue patrie d'en haut, il se glorifie d'une essence divine. c'est au détriment de la terre que cet arrogant tourne nos pensées vers le ciel. il dérobe la meilleure part des trésors de la conscience pour la gaspiller au profit d'abstractions, bientôt flagotées en manitous.

Nous ne reconnaissons pas ces imaginaires devoirs envers Dieu, véritable bonne fortune pour l'égoïsme qui se hâte de les traduire en superstitions et de leur inventer d'autres devoirs plus gênants, les devoirs envers les hommes. ces derniers seuls sont d'observance rigoureuse. tout ce qu'on en distrait, sous un prétexte quelconque, est une perte sociale, et ce détournement, un crime.

L'homme, du moins l'homme actuel, ne peut vivre isolé. l'expérience le démontre, car il n'existe nulle part qu'en société. cette preuve suffit. il y a donc chez lui nécessairement une double vie, la vie individuelle et la vie de relation. de là un double instinct, celui de la conservation personnelle et celui de la conservation sociale, l'un plus simple et plus énergique, parce qu'il sauvegarde l'élément premier de l'espèce, l'autre plus complexe, dès lors plus faible et plus variable.

Du reste, ils varient tous deux. car leurs manifestations se modifient selon le degré des lumières et en sont toujours [redacted] le reflet. ces changements successifs marquent les étapes de l'humanité. à toute époque, la conscience publique dépend de la science publique [redacted]. ainsi la morale est la fleur de l'arbre de la pensée, la traduction de l'instinct social qui défend aux hommes de s'entretuer et leur commande de s'entraider

C'est pourquoi le précepte, cependant bien vieux déjà : « ne fais pas à

« autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît », loin de tomber en désuétude comme toutes les théodicées, par les progrès de l'esprit humain, ne fait que grandir de siècle en siècle, et se dégage avec une irrésistible puissance des décombres de la métaphysique religieuse. Il s'impose aux âmes et va bientôt régir le monde.

une trilogie simple et claire, qui exprime à la fois le dévouement, le Devoir, le droit, deviendra l'application de la morale au gouvernement des sociétés.

Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît : ..... c'est l'idéal
ne fais à personne ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît : ... la justice
il te sera fait comme tu as fait aux autres : ..... la loi.

Comme la loi n'est qu'une revendication de la justice, elle doit garder l'empreinte du précepte qui représente la justice, sous peine de n'être plus une sanction mais une représaille. Or, les représailles sont la loi de la guerre, c'est-à-dire du mal. Donc l'expiation ne doit jamais égaler la faute. On le voit, la morale c'est la réciprocité.

Cette doctrine purement humaine sera notre flambeau dans toute recherche, notre guide dans toute appréciation. Faire de la philosophie, c'est étudier la pensée et la conscience ; faire de l'histoire, c'est raconter le rôle de la conscience et de la pensée dans la vie des peuples. Tout ce qui entrave, tout ce qui pervertit ces deux éléments essentiels de l'humanité, est justiciable de la loi morale. à ce titre, le surnaturel et le despotisme leur doivent des comptes sévères. Car ils en sont la violation perpétuelle.

En effet, il n'est pas admissible qu'une religion quelconque puisse, au nom de Dieu, détruire par la violence tout ce qui est en dehors de ses dogmes, en donnant avec audace la prétention pour preuve et pour fondement de son droit. Une doctrine n'a pas plus le privilège du poignard contre les autres doctrines qu'un homme contre les autres hommes.

L'impunité, en pareil cas, serait le renversement de la morale, et le prétendu respect pour des consciences qui mettent leur devoir à ne respecter elles-mêmes aucune conscience, serait un outrage au bon sens et une prime à l'extermination. À de tels attentats il faut, sans scrupule et sans hésitation, appliquer la loi légitime : « qu'il te soit fait comme tu as fait aux autres, » bien entendu, avec la réserve que le châtiment n'égale pas la faute, autrement dit, que le talion ne rende pas au coupable cruauté pour cruauté.

Quand un système métaphysique proclame pour son principe fondamental la proscription de tout ce qui le contredit, la morale ordonne de le supprimer lui-même comme proscripteur, et sans examen du fond.

Pour citer un exemple, la Suède, au seizième siècle, avait le droit ou le devoir d'abolir le catholicisme, mais à deux conditions : ne point imiter les barbaries du condamné, et laisser libre toute religion non-persécutrice, sous peine pour le nouveau culte de se mettre à son tour au ban de la loi morale, de perdre son droit contre le schisme et d'encourir lui-même la prohibition.

Même jurisprudence pour les fictions et les actes politiques.

Elle sera la règle invariable de nos jugements en philosophie et en histoire.

4400

L'article — Huet 119 leg. 490 — 1

Le Monothéisme

L'Antiquité nous a légué un ouvrage merveilleux, l'Agriculture Nabathéenne, véritable encyclopédie universelle des sciences: astronomie, médecine, Botanique, Physique, Agriculture, industrie, histoire naturelle, philosophie, législation, littérature, toutes les branches du savoir humain figurent dans ce précieux recueil. Il semble remonter aux temps les plus reculés, à l'époque de Nabuchodonosor, peut-être même plus haut, et nous conserve un échantillon de la civilisation Chaldéenne qui était dans les voies du génie moderne. Elle a péri sous les coups du Monothéisme Sémitique, fléau lugubre qui a couvert le monde occidental de cents ans de ténèbres et retardé d'autant la marche de l'humanité.

Le Monothéisme est le principe de l'immobilisme, c'est-à-dire de l'ignorance, de l'abrutissement et de la stérilité. funeste domination! où n'en serait pas aujourd'hui l'esprit humain, si poursuivant sa route dans la ligne tracée par l'Agriculture Nabathéenne, il avait étudié et résolu par un travail continu de deux mille ans tous les problèmes qui se posent en Europe depuis trois siècles à peine?

Combien il avait le pressentiment ou plutôt l'intuition de la vérité, l'auteur du fameux livre: De tribus impostoribus (1), ce livre, l'horreur du moyen âge qui n'eût jamais contre lui ni assez d'imprécations ni assez de bûchers!

(1) De tribus impostoribus, des trois imposteurs, Moïse, Jésus-Christ et Mahomet, ouvrage attribué à l'Empereur Frédéric II, de dramatique mémoire.

[redacted] Le monothéisme voilà le grand obstacle! il faut que l'humanité passe sur [redacted] le corps, la route libre devant elle. Ce n'est pas que le polythéisme puisse renaître de ses cendres, au gré des vœux de quelques aimables et doux esprits. [redacted] leur rêve est un anachronisme et une bizarrerie. Mais, en vérité, la bizarrerie ne trouve que trop sa justification dans le désastre de l'ancien monde. Spectacle navrant que cette grande civilisation dévorée par le monstre sémite.

Aussi les hommes sinistres ne cessaient-ils, de fulminer le mot: Paganisme! de cette voix stridente qui prononçait jadis les sentences de mort. ils s'imaginent sans doute qu'on va courber la tête sous ce vieux nom flétri qui était à lui seul un arrêt de proscription. Combien ils se trompent! l'aversion qu'ils inspirent ressusciterait les morts, si les morts étaient nécessaires pour les combattre. Tout ce qu'ils maudissent sera béni, tout ce qu'ils bénissent sera maudit.

Mais le polythéisme peut dormir en paix dans son sépulcre. La science suffira seule pour le venger. elle n'a ni le pouvoir ni la volonté de lui rendre la vie. seulement elle lui rend justice. il était [redacted] point meurtrier. il mêlait ses fables aux développements de l'intelligence humaine qui peu-à-peu se fût dégagée de cette superfluité. tolérant et facile, il permettait le progrès [redacted] et après avoir bercé l'enfance des peuples, il eût disparu sans résistance devant leur virilité. Déjà même, au siècle brillant de Rome, il commençait à céder la place et s'éteignait peu-à-peu devant le flambeau de la philosophie, lorsque l'invasion du Christianisme

sorti, comme la petite vérole, des déserts Arabes, est venue replonger le monde pour quinze cents ans dans le Chaos et les ténèbres.

Les poids et mesures, le calcul des temps, l'astronomie, sont d'origine Babylonienne. Il y avait là une splendide aurore de civilisation qui a sombré, et aussi, dans la nuit du monothéisme les hurlements perpétuels de la Bible contre Babylone, la grande prostituée, cette rage inextinguible qui s'exhale en outrages et en imprécations, c'est la haine de l'ignorance et du fanatisme contre les lumières et la tolérance.

La vieille haine qui crache aujourd'hui à la face de Paris cette vieille malédiction : La grande prostituée, éternelle injure vomie par la jalousie et la stupidité du barbare contre la suprématie intellectuelle des métropoles.

C'est ainsi que la sanglante littérature des détrousseurs du désert a voué à l'opprobre des siècles les villes florissantes, englouties par un cataclysme aux bords de la mer morte. Quel est leur crime et la catastrophe où elles ont péri. Les adorateurs du Dieu des vengeances voient un châtiment dans l'infortune. Sur les décombres de cette société, détruite par la prétendue colère de leur divinité farouche, ils ont planté le pilori de la calomnie, et nous, aveugles héritiers d'une haine de sauvages, nous répétons leurs invectives et leurs anathèmes devant des tombes qui auraient tous les droits à notre pitié.

Faut-il donc croire au puritanisme de gens qui couchaient avec leurs filles et leurs chèvres? Etranges champions des bonnes mœurs! non! leur acharnement contre les malheureuses cités de la Pentapole, vient d'une cause un peu moins

respectable. S'ils les ont diffamées mortes, après les avoir
détroussées vivantes, c'est qu'elles étaient les arts, les sciences,
le travail, [redacted] tandis qu'ils étaient, eux, la
barbarie, le brigandage, la paresse, [redacted]. Et ce
bien à nous de psalmodier, les mains jointes, les chants ex-
-terminateurs de ces anthropophages? Si, par malheur, ils étaient
intelligibles, que ferait une pareille éducation?

Sodome et Gomorrhe semblent des noms à
jamais maudits. [redacted] un jour expon-
-dant la malédiction [redacted] paiera de ces villes innocentes aux
fureurs de Jéhovah, leurs calomniateurs. il y a un livre
déplacé, un livre de trop dans le monde moderne, c'est la
Bible.

494

5

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

4450

Annales Chrétiennes

495

La mort d'Hypatie

L'an 415, sous le règne de Théodose-le-jeune, alors que l'ancien monde s'éteignait rapidement dans la nuit du Christianisme, une jeune fille de 22 ans d'une admirable beauté, plus chaste encore et plus modeste que belle, enseignait avec éclat la philosophie et les mathématiques dans la ville d'Alexandrie. Uniquement vouée à l'étude, elle avait repoussé avec douceur mais avec fermeté les hommages et les sollicitations des nombreux prétendants à sa main. Tout ce qui conservait le goût de la littérature et des sciences, se pressait en foule autour de cette chaire, émule des plus célèbres dans les traditions de la cité savante. Hypatie, la touchante vierge Païenne, était l'une des dernières lumières de la civilisation Gréco-Romaine expirant sous les serres du monotheisme sémitique.

Cet empressement, cette gloire enflammaient de haine les farouches sectaires du crucifié. Ils avaient alors un chef selon leur cœur, homme de violence et d'orgueil, tout bouillonnant des passions dominatrices du nouveau culte. Cyrille, ~~Patriarche~~ Archevêque-Patriarche d'Alexandrie, élevé au désert en compagnie de moines fanatiques et stupides, possédait pour tout savoir l'informe monceau d'abstractions, de subtilités et d'extravagances qui s'en allaient enterrant tout vif le monde Romain. Le zèle chrétien nous a conservé sept volumes in folio des excrétions théologiques de cet énergumène. En revanche, il a détruit les chefs-d'œuvre de l'Esprit humain, et ce qui en reste ne lui a échappé que par miracle.

Cyrille, naturellement, en sa qualité d'évêque, voulait tout mettre sous ses pieds, hommes et choses. Il avait à ses ordres une confrérie de Fossoyeurs (Parabolani), ramassis de chenapans, habitués par les effroyables scènes de la peste, à se jouer également de la vie et de la mort, gens de meurtre et de rapine, prêts à tout sur un signe [illegible] Patriarche.

Un matin, au point du jour, il fondit à leur tête sur les juifs, population de quarante mille âmes, industrieuse et florissante. Surpris à l'improviste et sans armes, les malheureux furent hachés, leurs maisons pillées et saccagées, leurs synagogues rasées, et les débris du massacre furent jetés sans pain hors de la ville. C'était une perte immense pour Alexandrie.

Oreste, préfet d'Egypte et chef du pouvoir civil, se plaignit au gouvernement de ces sanglantes saturnales. Plainte inutile! Le gouvernement ne se jouait pas volontiers aux évêques. L'Empereur fit la sourde oreille. Cyrille, lui, écoutait mieux, et surtout il avait la mémoire du prêtre. Il fut charmant avec le préfet et parut avoir oublié toute rancune. Mais un jour, comme Oreste passait dans la rue entouré de ses gardes, une bande de cinq à six cents moines, espèce de bêtes féroces du désert, se rua sur le cortège, mit en fuite l'escorte et renversa le gouverneur de son char. Il a beau crier: « je suis chrétien! je suis catholique! » les moines répondent en l'assommant de pierres. On accourt cependant, on l'arrache sanglant des mains de ces forcenés. L'un d'eux est saisi, jugé, exécuté.

Alors le patriarche, à la tête de son clergé, vient recueillir le corps, le transporte processionnellement à travers la cité jusqu'à la cathédrale et lui fait élever un tombeau orné des emblèmes du martyre, puis montant en chaire, il prononce l'oraison funèbre et le panégyrique du coupe-jarret. Toute la ville tremblait. mais Cyrille n'avait pas épuisé ses vengeances.

Oreste était l'un des plus assidus auditeurs d'Hypatie, l'admirateur de son talent et de ses vertus. Ce fut un arrêt de mort. Depuis longtemps déjà le patriarche ne voyait qu'avec des frémissements de colère la multitude des disciples assiégeant les portes de l'académie pour entendre l'éloquente parole de la jeune fille. Un troisième guet-à-pens allait combler la mesure de ses attentats.

Hypatie, en rentrant chez elle, est subitement assaillie par une troupe de sicaires sous les ordres de Pierre, lecteur de la cathédrale, l'un des prêtres de l'archevêque. Les assassins la terrassent, la dépouillent de ses vêtements, la traînent nue par les cheveux jusqu'à l'entrée de l'église. Là ces cannibales découpent les chairs de leur victime avec des écailles,

d'huitres et livrent aux flammes les membres palpitants. L'Empire tout poussa un cri d'horreur. On essaya de commencer une enquête. Les Evêques mais élevèrent leur voix menaçante. [illegible], ils étaient les maîtres. Tout fut. Le forfait resta impuni.

Ainsi préludait la canaille chrétienne d'Alexandrie à l'épouvantable série d'égorgements dont la populace catholique a ensanglanté les deux mondes pendant quinze siècles. Il est bien [illegible] qu'on ne trouve pas au Calendrier Sainte-Hypatie, vierge et martyre. Par contre, Saint-Cyrille, évêque et apôtre de la pauvre enfant, y figure aux premières places. C'est un des pères de l'Eglise. Si parfois on a prononcé le nom de l'infortunée jeune fille, depuis sa mort jusqu'à nos jours, c'est avec un signe de croix et cette malédiction en un seul mot : " Païenne ! "

Connait-on dans le passé quelque chose d'aussi terrible que cette apostrophe : " Païen ! " une simple injure chrétienne qui aujourd'hui encore, chez certains peuples, serait une sentence de proscription. Chez nous, ce n'est plus qu'une tentative d'outrage dans les feuilles de sacristie et dans les libelles épiscopaux.

Il y a huit cents millions de Païens sur le globe, les deux tiers du genre humain. Ils pourraient se borner à répondre : " chrétien ! " [illegible] l'histoire à la main, laquelle de ces deux épithètes peut passer pour une insulte ?

La mort d'Hypatie.

L'an 415, sous le règne de Théodose-le-jeune, alors que l'ancien monde s'éteignait rapidement dans la nuit du Christianisme, une jeune fille d'une admirable beauté, plus chaste encore et plus modeste que belle, enseignait avec éclat la philosophie et les mathématiques dans la ville d'Alexandrie. uniquement vouée à l'étude, elle avait repoussé avec douceur, mais avec fermeté, les hommages et les sollicitations des nombreux prétendants à sa main. Tout ce qui conservait le goût de la littérature et des sciences, se pressait en foule autour de cette chaire, émule des plus célèbres dans les traditions de la cité savante. Hypatie, la touchante vierge Païenne, était l'une des dernières lumières de la civilisation Gréco-Romaine qui expirait sous les serres du monothéisme sémitique.

Cet empressement, cette gloire enflammaient de haine les farouches sectaires du crucifié. ils avaient alors un chef selon leur cœur, homme de violence et d'orgueil, tout bouillonnant des passions dominatrices du nouveau culte. Cyrille, Archevêque-Patriarche d'Alexandrie, élevé au désert en compagnie de moines fanatiques et stupides, possédait pour tout savoir le monceau informe d'abstractions, de subtilités et d'extravagances qui s'en allaient enterrant tout vif le monde Romain. Le zèle chrétien nous a conservé sept volumes in-folio des excrétions théologiques de cet énergumène.

En revanche, il a détruit de tout son cœur les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et ce qui en reste ne lui a échappé que par miracle.

Cyrille, naturellement, en sa qualité d'Evêque, voulait tout mettre sous ses pieds, hommes et choses. il avait à ses ordres une confrérie de Fossoyeurs (Parabolani), véritable armée de chenapans, habitués par les horribles scènes de la peste à se jouer également de la vie et de la mort, gens de rapine et de meurtre, prêts à tout, sur un signe du Patriarche.

Un matin, au point du jour, il fondit à leur tête sur les juifs, population de quarante mille âmes, industrieuse et florissante. Surpris à l'improviste et sans armes, les malheureux furent hachés, leurs maisons pillées et saccagées, leurs Synagogues rasées, et les débris du massacre jetés sans pain hors de la ville. c'était pour Alexandrie une peste irréparable.

Oreste, Préfet d'Egypte, se plaignit de ces sanglants saturnales au Gouvernement. Plainte inutile ! le Gouvernement ne se jouait pas volontiers aux Evêques. il fit la sourde oreille. Cyrille, lui, l'avait prêtée fort attentive à cette dénonciation, et il avait la mémoire du prêtre. il parut cependant avoir mis de côté toute rancune et se montra charmant avec le Préfet. Mais un beau jour, comme Oreste passait dans la rue entouré de ses gardes, une bande de cinq à six cents moines, espèce de bêtes féroces du désert, se rue sur le cortège, met en fuite l'escorte et renverse le gouverneur de son char. il a beau crier: « je suis Chrétien!

"je suis catholique!" Les moines répondent en l'assommant de 500 pierres. Des forcenés accourent enfin et l'arrachent sanglant des mains de ces forcenés. L'un d'eux est saisi, jugé, exécuté.

Alors le Patriarche, à la tête de son clergé, vient recueillir le corps, le transporte processionnellement à la Cathédrale et lui fait élever un tombeau orné des emblèmes du martyre. Puis montant en chaire, il prononce l'oraison funèbre et le panégyrique du pieux coupe-jarret. Toute la ville tremblait. Cyrille n'avait pas épuisé ses vengeances.

Oreste était l'un des plus assidus auditeurs d'Hypatie, l'admirateur de son talent et de ses vertus. Ce fut un arrêt de mort. Depuis long-temps déjà, le Patriarche ne voyait qu'avec des frémissements de colère la multitude des disciples assiégeant les portes de l'académie, pour entendre l'éloquente parole de la jeune fille. Un troisième et plus affreux guet-à-pens allait combler la mesure de ses attentats.

Hypatie, en rentrant chez elle, est subitement assaillie par une troupe de scélérats sous les ordres de Pierre, lecteur de la Cathédrale, l'un des prêtres de l'Archevêque. Les assassins la terrassent, la dépouillent de ses vêtements, la traînent par les cheveux au travers des rues jusques dans l'Eglise. Là, devant l'autel, ces cannibales découpent les chairs de leur victime avec des écailles d'huîtres et livrent aux flammes ses membres palpitants. L'Empire poussa un cri d'horreur. On essaya de commencer une enquête. Mais les

Evêques élevèrent leur voix menaçante. tout de fut. ils qui étaient les maitres. le forfait demeura impuni.

Ainsi préludait la canaille dévote d'Alexandrie à l'effroyable série d'égorgements dont les populaces Chrétiennes ont ensanglanté les deux mondes pendant quinze siècles.

Il est bien entendu qu'on ne trouve pas au Calendrier Sainte-Hypatie, vierge et martyre. Par contre, Saint-Cyrille, évêque et assassin de ~~la~~ l'infortunée jeune fille, y figure aux premières places. C'est un des pères de l'Eglise. Si parfois on a prononcé le nom de la pauvre victime, depuis sa mort jusqu'à nos jours, c'est avec un signe de croix et une malédiction ou un seul mot: "Païenne!"

Connait-on dans le passé quelque chose d'aussi terrible que cette apostrophe: "Païen!" une simple injure chrétienne qui, aujourd'hui encore, chez certains peuples, serait un signal de lapidation. Chez nous, ce n'est plus qu'une tentative d'outrage dans les feuilles de sacristie et dans les libelles épiscopaux.

Il y a huit cent millions de Païens sur le globe, les deux tiers de l'espèce humaine. ils pourraient se contenter de répondre: "Chrétien!" De par l'histoire, quelle est la plus venimeuse de ces deux épithètes? Laquelle des deux religions a commis le plus de crimes?

- Suzamel

On lit dans les feuilles de sacristie : "Dimanche, 14 mai 502 à une heure, le Curé de St Germain-l'Auxerrois procédera ~~au baptême~~ avec son clergé au baptême du nouveau Steamer amarré devant le Louvre et destiné à faire le service ~~régulier~~ direct de transport entre Paris et Londres. Ce Bâteau a été construit dans les Chantiers de la Capitale.

Qu'est-ce que le baptême chez les Chrétiens ? un sacrement, le premier et le plus important de tous, celui qui doit laver dans chaque ~~la~~ tache originelle imprimée au genre humain par ~~la~~ le crime de ses premiers pères. On sait qu'en mangeant dans le Paradis le fruit défendu Adam et Eve ont voué leur postérité ~~toute~~ entière aux flammes éternelles. En vertu de cette malédiction, tous les êtres humains qui ont vécu depuis Adam jusqu'au Christ, brûlent en Enfer, tous excepté les patriarches juifs qui ont trouvé grâce devant Dieu. tel est l'enseignement chrétien. Jésus-Christ n'est venu sur la terre que pour racheter ~~par sa mort~~ les hommes ~~les hommes par sa mort~~, de cette effroyable destinée, en mourant sur la croix ~~mais les mérites de son sang ne profitent qu'à ceux~~ mais pour participer à la rédemption, ~~le~~ le baptême est une condition indispensable. Quiconque ~~se~~ meurt sans avoir été baptisé, ~~est~~ tombe en Enfer pour l'éternité.

Le Curé de St Germain l'Auxerrois va donc conférer le sacrement du baptême au bâteau à vapeur, afin de le laver du péché originel, de sauver du châtiment ~~sur~~ l'âme immortelle ~~et d'arracher~~ de ce précieux navire et de l'arracher après sa mort, aux griffes de Satan. La cérémonie

ne peut pas avoir d'autre sens, car le baptême n'a pas d'autre sens

f03

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

821

f04

Vers 1833, un proscrit sicilien, Palmieri de Micicchè, gagnait Marseille à bord d'un bâtiment Napolitain qui fut sur le point de sombrer en mer pendant une violente tempête.

au plus fort de la tourmente, un jeune garçon de 18 à 20 ans fondait en larmes. Palmieri, choqué de cette pusillanimité, ne put s'empêcher de lui dire: "à quoi „ te sert-il de pleurer ainsi?" Le Napolitain, lui lançant un regard terrible, répondit d'une voix vibrante de haine: „ tu ne pleures pas toi, parceque tu es un Gaïen!"

à ce mot, Palmieri resta interdit. Comprenant le danger, il s'éloigna tout doucement sans donner la réplique, il n'eût pas fait bon continuer le colloque. Heureusement, l'apostrophe n'avait pas été entendue. En pareil moment, les superstitieux matelots n'eussent peut-être pas hésité à jeter le Gaïen par dessus bord, afin d'acheter la protection de la madone et de conjurer le courroux du ciel par cette victime expiatoire.

Mais quelle singulière injure dans la bouche de ce jeune dévot: "si tu n'es pas un lâche, c'est que tu n'es pas chrètien!"

925

Vers 1833, un proscrit sicilien, Salmieri de Micicché, gagnait Marseille à bord d'un bâtiment Napolitain qui fut sur le point de sombrer en mer, pendant une violente tempête. Au plus fort de la tourmente, un jeune garçon de 18 à 20 ans se mit à fondre en larmes. Salmieri, choqué de cette pusillanimité, ne put s'empêcher de lui dire : " à quoi te sert-il de pleurer ainsi ? " Le Napolitain, lui lançant un regard terrible, répondit d'une voix vibrante de haine : " tu ne pleures pas, toi, parce que tu es un Païen ! "

à ce mot, Salmieri resta interdit. Comprenant le danger, il s'éloigna tout doucement sans donner la réplique. Il n'eût pas fait bon continuer le colloque. Heureusement l'apostrophe n'avait pas été entendue. En pareil moment, les superstitieux matelots n'eussent peut-être pas hésité à jeter le Païen par dessus bord, afin d'acheter la protection de la madone et de conjurer le courroux du ciel par cette victime expiatoire.

Mais quelle singulière injure dans la bouche de ce jeune dévot : " si tu n'es pas un lâche, c'est que tu n'es pas Chrétien ! "

966
7
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
1955

Le 4e siècle — Saint-Jérôme. — de 340 à 420

Rien n'illumine d'une lueur plus sinistre [redacted] l'écroulement de la civilisation Gréco-Romaine que la lecture des Pères de l'Eglise du quatrième siècle, Basile, Chrysostôme, Epiphane, Ambroise, Jérôme, Augustin, &c. Cette Iliade, c'est la torche funéraire éclairant l'entrée des Catacombes, où le christianisme va murer l'Occident pour douze siècles. Saint-Jérôme, la moins lugubre peut-être de ces lampes sépulcrales, nous montre d'une façon saisissante l'irruption des ténèbres.

„ Qui lit aujourd'hui Aristote ?" s'écrie-t-il avec un enthousiasme sauvage. „Combien connaissent les écrits „ ou seulement le nom de Platon ? quelques vieux oisifs à peine, „ qui les relisent dans un coin. Mais nos apôtres, ces rustres, „ ces pêcheurs, l'univers entier redit leurs noms et leur gloire. „

La nuit ! Voici la nuit ! Des rochers de la Palestine Le monothéisme sémitique s'est précipité sur le monde Romain. Dans moins d'un siècle, il en fait un cadavre. Les sciences, les arts, toutes les cultures de l'esprit disparaissent

sous ses pas. Le fanatisme chrètien, torche et marteau
en main, courait à travers l'Empire, rasant les temples,
brisant les statues, déchirant, trépignant avec des transports
de rage les beaux livres d'Athènes et de Rome. La trombe
de Simoun, sortie du désert, passait dévorant les chefs-
-d'oeuvre de l'intelligence humaine.

Cette magnifique littérature du génie et du bon
-sens, qui réunissait la majesté, l'élégance, la vigueur, la grâce,
... proscrite, maudite, anéantie. Plus rien que la frénétie
religieuse et le hurlement de sa note monotone et lugu-
-bre: Dieu! Dieu! l'Enfer! l'Enfer!

Le plus grand des crimes, c'est de lire les ouvrages
païens. Ruffin, un docteur du temps, en querelle avec Jérôme,
l'accuse avec véhémence de prédilection pour les auteurs
profanes..... " oui! il a fait copier les dialogues de Cicéron.
" S'il le nie, je puis citer des témoins. il ne pourra pas nier
" au moins que venant me voir à Jérusalem, il apportait
" avec lui un dialogue de Cicéron, et que dans son Saganisme
" grec, il me donna un dialogue de Platon. à Bethléem, il
" expliquait son cher Virgile et les historiens aux enfants qu'on
" lui confiait pour leur enseigner la crainte du Seigneur. "

Jérôme lui-même, disciple de l'antiquité, créé

par elle, il compensait ses bienfaits par l'outrage. qu'eut-il été sans ces grands hommes, ses maîtres en éloquence? l'étude, [illegible] le bon goût le ramenaient à eux, malgré lui. il retournait désaltérer son âme à cette source immortelle, puis dans son égarement, il demandait pardon au Dieu des Chrétiens de ce crime involontaire. il se croyait voué aux flammes éternelles pour avoir lu Cicéron et Démosthène. on le voit sanglottant, aux prises avec la démence qui le terrasse. ces scènes d'épilepsie inspirent une pitié mêlée de dégoût.

"..... Homme faible et misérable!" pleure-t-il, "je jeûnais avant de lire Cicéron. après plusieurs nuits "passées dans les veilles, après des larmes abondantes, je "prenais Platon. lorsqu'ensuite, revenant à moi, je m'at-"-tachais à lire les prophètes, leur discours me semblait "rude et négligé. aveugle que j'étais, j'accusais la lumière!"

Ces si aveugle, le pauvre homme, dans ses mo-ments lucides! Sa malheur, ils duraient peu. bientôt son délire tourne au grotesque. après un accès de fièvre causé par l'effroi et le remords de ses criminelles lectures, le malade tombe en léthargie....." alors, dit-il, je me crus trans-"-porté en esprit devant le tribunal du juge suprême. — "qui es-tu?" demanda une voix. — "je suis un chrétien. — "tu mens!" répliqua le juge suprême." tu n'es qu'un Cicéronien.»

Seuds-toi, Bobèche, tu n'aurais pas trouvé celle-là. mais celle-là est bien triste dans sa bouffonnerie.

Toute notion sérieuse du devoir s'était effacée des consciences. Sauf une charité aveugle, simple prêt à usure sur l'autre monde, il ne restait pas trace des vertus sociales. [redacted] les âmes s'abîmaient dans une tête-à-tête égoïste et idiot avec le Dieu de leurs cauchemars. Aussi les pages de Jérôme et de ses pareils, allaient-elles porter l'enthousiasme de province en province et communiquer aux cerveaux la contagion de la folie. Ce ramas de pauvretés et d'extravagances avait désormais remplacé Tacite, Cicéron, Demosthène. Lire Homère, c'était [redacted] se rendre coupable d'idolâtrie. La civilisation sombrait dans la marée montante du christianisme.

Oh! ces temps si vantés! Sa n'est besoin de [redacted] prendre une loupe pour reconnaître ce qu'ils valent et faire justice des légendes mensongères. Les Chrétiens avaient soigneusement recueilli les crimes, les vices et les hontes de Rome impériale, ne répudiant de la succession que la grandeur et les lumières. La nouvelle religion s'était hâtée de consacrer l'esclavage, bien loin de le détruire, comme l'imposture ose le prétendre. Les dames chrétiennes se promenaient avec un cortège d'ordures et d'eunuques. La mutilation fonctionnait sans obstacle pour les menus plaisirs de l'opulence. Telle famille, confite en Jésus-Christ, possédait jusqu'à trois mille esclaves, battus de verges à discrétion.

Le despotisme avait redoublé de malfaisance, les mœurs de férocité. on marchait du même pas à l'abrutissement et à la barbarie. un fléau inconnu aux païens et né du nouveau culte, la captation des fortunes, étendait rapidement ses ravages sur toutes les classes de la société. Les prêtres, devenus à peu-près les maîtres, n'avaient pas tardé à distancer les pires modèles de la rapine et du vice. leur cupidité s'affichait tellement insatiable et sans vergogne, que le gouvernement, malgré sa soumission habituelle, prit l'alarme et dut recourir à des mesures sévères pour arrêter la spoliation des familles.

" . . . . Voici une grande honte pour nous!" s'écrie à ce propos St Jérôme. " Les prêtres et les moines ne peuvent plus " être légataires. une loi le leur interdit et ne l'interdit qu'à " eux. cette loi, je ne me plains point qu'on l'ait faite, je me " plains que nous l'ayons méritée. Elle fut inspirée par une " sage prévoyance. mais elle n'est pas assez forte contre la cupidité. " on se joue de ses défenses par de frauduleux fidéicommis. "

ainsi, au lendemain de la Victoire Chrétienne, la première pratique du clergé, c'est la captation. l'histoire est là pour nous apprendre s'il l'a fidèlement conservée. Seize siècles durant, il a vendu le ciel pour la terre. La chasse aux consciences n'est que la chasse aux héritages. Si, de loin en loin, les pouvoirs civils n'eussent fait rendre gorge à cette race dévorante, les nations (tout entières),

corps et biens, feraient devenues sa propriété par la main morte. En dépit des entraves, on fait que Bg l'a trouvée maîtresse d'un tiers du Sol Français.

Nul autre culte sur le globe n'a donné le spectacle de cette ignominieuse rapacité. Elle en reste le trait distinctif et comme l'estampille du sacerdoce Chrétien. il l'apportait en naissant. C'est un vice de conformation, (d'autres diront une qualité) qui s'est développé dès le berceau avec une formidable énergie.

Certes, le mal devait être bien profond, lorsqu'il a provoqué les mesures répressives des Empereurs. On ne les accusera pas sans doute de malveillance même ni de manque d'égards pour la nouvelle religion. Elle régnait en souveraine absolue. Elle dominait les lois civiles. L'état se prosternait à ses pieds. quelle explosion de scandale n'a-t-il pas fallu pour amener un édit si humiliant! il n'est pas possible de rejeter la faute sur un petit nombre de coupables, perdus dans la masse des prêtres vertueux. Eût-on fait au Christianisme l'affront d'une telle loi pour quelques exceptions répréhensibles? d'ailleurs l'aveu de jérôme est écrasant. Non! c'était un système, et contre ce système toutes les lois sont restées la précaution inutile. Le poulpe sacerdotal, aux cent mille tentacules, avait commencé sur le corps humain son impitoyable travail de ventouse, et nulle force désormais ne pouvait plus l'arracher de sa proie.

Annales Chrétiennes. f/o 4375

Le 4e Siècle S.t Jérôme - 340 à 420 (2e article.)

La captation n'était pas le seul péché mignon du clergé au quatrième siècle. un autre aussi, qui a médiocrement édifié l'histoire, était dès cette époque dans les plus chères habitudes. « j'ai honte de le dire », écrit S.t Jérôme, " mais il y a des hommes qui recherchent le
" Sacerdoce et le diaconat, pour voir plus librement les femmes.
" La parure est tout leur soin. Leurs cheveux sont bouclés
" avec le fer. Leurs doigts brillent du feu des diamants. on
" dirait de jeunes époux, plutôt que des prêtres. "

Voilà un Réquisitoire en forme. Maintenant, j'ignore si Jérôme, lui aussi, portait diamants et fisures. on aime à se persuader le contraire. mais frisé ou non, toujours est-il qu'à Rome, on lui renvoyait énergiquement cette même accusation de libertinage, et il faut convenir que l'imprudence de ce grand Saint prêtait un peu aux mauvaises langues.

Il avait constamment sur les talons un troupeau de jeunes dames, qui s'en étaient remises à lui du soin de leur salut. on les voit faire à Jérusalem, ou à la recherche, de

longs voyages, assez suspects d'excès d'enthousiasme. En rapprochant de cette circonstance ses fredaines de jeunesse et ses hallucinations libidineuses dans le désert, on conçoit que cet entourage féminin donnât prise à des calomnies qui pouvaient bien parfois n'être que des médisances. Pourquoi se faire directeur de belles dames avec un tempérament si érotique ? Était-ce afin de mieux dompter la chair par les épreuves de la tentation ? Pénitence scabreuse !

Les choses en vinrent au point que l'infortuné Jérôme fut contraint de quitter la place et de s'enfuir à Bethléem. (C'était la seconde fois.) Peut-être eût-il mieux fait de ne pas abandonner sa cellule pour ce voyage d'Italie. Le séjour de la grande ville ne lui attirait que déboires. Mais il ne savait pas résister à sa passion de convertir les femmes. En sortant de Rome, il adresse ses adieux à l'une de ses illustres pénitentes :

« Noble Asella (Asella, en Français, petite ânesse, Bourriquette. Singulier nom pour une grande dame !)
« Noble Bourriquette, je vous écris triste et les yeux pleins
« de larmes. Insensé ! j'ai voulu chanter le Cantique du
« Seigneur sur une terre étrangère.... mes ennemis ont lancé
« contre moi des accusations calomnieuses. Mais je sais

« qu'à travers la bonne ou la mauvaise renommée, on arrive
« également au Royaume des Cieux..... Saluez Paula et
« Eustochie qui font toujours, en dépit du monde, mes délices en
« Jésus-Christ. Saluez Albina, Marcella, Marcellina, Felicité...
« ... adieu, souvenez-vous de moi, et par vos prières, apaisez
« les flots sur ma route. »

Voilà beaucoup de salutations. L'attendrissement intersexuel n'est jamais sans danger. Vraiment Jérôme manquait de prudence. Avec une chair si inflammable, il bravait trop le péril. il mettait même de l'acharnement à le braver. Déjà [redacted] cette manie de diriger les belles dames dans la voie de la sanctification avait eu pour lui des résultats funestes. La clameur publique l'avait forcé à déguerpir de Rome. il était revenu, et il fallait fuir de nouveau, sur cette accusation d'incontinence.

« Calomnies ! » dira-t-on. « un si grand saint ! il
« pilotait les saintes sur la route épineuse du Paradis. » à la bonne heure. On peut supposer que la jalousie des prêtres froissés entrait pour quelque chose dans ces tracasseries. Vexés de se voir épigrammer, ils lui rendaient sans doute la monnaie de sa pièce. Rancune et concurrence, c'est plus qu'il n'en faut pour

croire à des animosités contre Jérôme. Mais on songe invo-
lontairement à ses visions quelque peu lubriques du désert:

"... je me voyais en imagination transporté
"parmi les danses des vierges Romaines. Mon visage était
"pâle de jeûnes et mon corps brûlait de désirs. Dans ce corps
"glacé, dans cette chair morte d'avance, l'incendie seul des
"passions se rallumait encore."

Pourquoi retourner parmi ces vierges dont le
simple souvenir le taquinait si rudement au désert? Ce n'était
pas sage. Sont-être, il est vrai, ses pénitentes ne dansaient-elles
pas* mais la danse n'est pas absolument indispensable à
l'incendie, quand on tient si peu d'Origène. Il paraît du
reste qu'il y avait pour ces dames impossibilité radicale de
faire leur salut sans le secours de Jérôme. Ne pouvant le
garder en Italie, elles le suivirent à Bethléem. Après son second
déménagement de Rome, plusieurs d'entr'elles l'allèrent
rejoindre. Et ce n'était pas une bagatelle qu'un pélerinage
en Palestine au quatrième siècle. Les chemins de fer et les
bateaux à vapeur étaient rares. Le tour du monde serait
aujourd'hui une entreprise moins compliquée. Dans ce voyage

en quête du Paradis, la traversée de la ville éternelle à 512
Bethléem formait à coup sûr la partie la plus aventureuse
de l'itinéraire. Le but consolait de tout. Les nobles Romaines
allaient chanter aussi le Cantique du Seigneur sur la terre
étrangère. Mais pourquoi Vierges et matrones voulaient-
elles absolument pour guide, sur le chemin du ciel, ce directeur
tant lutiné par les fantômes de leur sexe, dans les sables de Syrie?
Les descendantes des Scipions et des Marcellus auraient bien pu
se sanctifier à domicile. Où était la nécessité pour ces illustres
personnes de venir à Bethléem, habiter un monastère porte
à porte avec la cellule d'un Saint qui avait le tempérament
si calciné? Quel aimant invincible attirait donc autour de
ce mâle fougueux tout un troupeau féminin?.... Les Dames
vous ont un flair physiologique.... Hum!

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

8913

Le Père Gratry

Un double de St Jérôme
à la fin d'un cahier

Onimus

914

Science et Foi — Le Père Gratry

Il est des unions impossibles, et lorsque le divorce est complet, prêcher la réconciliation, ce n'est pas seulement peine perdue, c'est par son insuccès, rendre la séparation plus profonde. Le père Gratry en est la preuve. Ancien élève de l'École Polytechnique, il se croit obligé d'unir le réel et le fictif, la science et la foi. Mais il n'arrive à démontrer qu'une seule vérité, c'est que l'esprit scientifique s'en va à mesure que la grâce nous vient.

Les sciences sont choses dangereuses à manier. Elles ne souffrent pas d'alliage, et font ressortir par contraste tout ce qu'il y a de faux et d'erroné dans les croyances religieuses. C'est la pierre de touche de l'erreur. Les deux publications les plus importantes du Père Gratry sont: "Les Sources" et "La Crise de la foi". Dès les premières pages de ce dernier ouvrage, nous lisons les lignes suivantes, remarquables à plus d'un titre:

« En ce temps-là (cela commence comme une parabole), « j'étudiais les sciences et lisais beaucoup l'Evangile. Un jour, une parole du « sauveur me perça l'esprit comme une flèche: « Les étoiles tomberont du « ciel », je croyais voir dans le texte les soleils tomber sur la terre, et ici « l'Evangile était évidemment absurde. Malentendu! L'Evangile « disait: « Les étoiles tomberont ». L'absurdité n'existe plus. Je ne fis cette « remarque que vingt ans après. »

Quoi! Monsieur, pendant vingt ans, vous avez prêché l'Evangile, vous avez traité d'impies ceux qui osent douter, vous les avez anathématisés, et vous, vous-même, vous saviez prêcher une chose évidemment absurde! Votre foi pouvait-elle être sincère? Et si elle l'était,

vous confessez avoir cru à une absurdité ! qui donc, après un pareil aveu, pourra encore prendre au sérieux les connaissances scientifiques dont vous faites étalage.

Le passage de l'Evangile est en effet très-embarrassant et à votre place, je me serais bien gardé d'en donner l'explication suivante :

« il est certain que plusieurs nébuleuses ou « spirales sont des amas d'étoiles. Or les spirales sont des systèmes « régulièrement installés, dont toutes les lignes tombent sur le centre, « et ces lignes sont des lignes dont tous les points sont des étoiles. De « sorte que j'aurais assez vécu pour voir moi-même, par mes propres « yeux, l'Evangile palpablement réalisé en ce point qui semblait impos- « -sible. »

Ces transports me touchent, et si j'étais astronome, je ne cesserais de méditer les livres saints. Tout s'y trouve : il ne s'agit que d'avoir l'esprit subtil et d'être bien pénétré de ces paroles de Thomas d'Aquin : « L'Ecriture sainte a plusieurs sens possibles. » Hélas ! cette parole est tellement vraie, que plusieurs milliers d'hommes se sont égorgés pour savoir au juste si le fils fut engendré avant ou après les siècles, s'il est la même chose que le père et différent en nature.

Revenons à nos étoiles. En admettant même l'explication du père Gratry, il faudrait tout au moins que l'Evangile dise : « les étoiles tombent » et non « tomberont ». Or voici le passage auquel il est fait allusion.

« Et aussitôt après l'affliction de ces jours-là, le Soleil sera « obscurci, la lune ne donnera point sa lumière, les étoiles tomberont et « les puissances des Cieux seront ébranlées. (St Matthieu, XXIV, vers. 29)

Ce verset renferme d'ailleurs une seconde erreur. La lune ne possède pas de lumière propre, et par qu'elle possède, elle l'emprunte au soleil. il en est de la lumière comme de l'esprit de bien des gens.

vous confessez avoir cru à une absurdité ! qui donc, après un pareil aveu, pourra encore prendre au sérieux les connaissances scientifiques dont vous faites étalage.

Le passage de l'Evangile est en effet très-embarrassant et à votre place, je me serais bien gardé d'en donner l'explication suivante : « il est certain que plusieurs nébuleuses ou « spirales sont des amas d'étoiles. Or les spirales sont des systèmes « régulièrement installés, dont toutes les lignes tombent sur le centre, « et ces lignes sont des lignes dont tous les points sont des étoiles. De « sorte que j'aurais assez vécu pour voir moi-même, par mes propres « yeux, l'Evangile palpablement réalisé en ce point qui semblait impos- « -sible. » Ces transports me touchent, et si j'étais astronome, je ne désespérais de méditer les livres saints. Tout s'y trouve. Il ne s'agit que d'avoir l'esprit subtil et d'être bien pénétré de ces paroles de Thomas d'Aquin : « L'Ecriture sainte a plusieurs sens possibles. » Hélas ! cette parole est tellement vraie, que plusieurs milliers d'hommes sont égorgés pour savoir au juste si le fils fut engendré avant ou après les siècles, s'il est la même chose que le père et différent en nature.

Revenons à nos étoiles. En admettant même l'explication du père Gratry, il faudrait tout au moins que l'Evangile dise : « les étoiles tombent » et non « tomberont ». Or voici le passage auquel il est fait allusion.

« Et aussitôt après l'affliction de ces jours-là, le Soleil sera « obscurci, la lune ne donnera point sa lumière, les étoiles tomberont et « les puissances des cieux seront ébranlées. (St Matthieu, XXIV, vers. 29)

Ce verset renferme d'ailleurs une seconde erreur. La lune ne possède pas de lumière propre. Ce qu'elle possède, elle l'emprunte au soleil. Il en est de la lumière comme de l'esprit de bien des gens.

Voici un autre passage de l'Evangile qui prouve encore mieux que jamais Jésus ni les apôtres n'ont voulu parler des étoiles-soleils.

" Et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, comme " quand un figuier, agité par un grand vent, jette çà et là ses figues " vertes. " (St Jean, apocal. VI, 13)

Comme tous les anciens, St Jean, quoiqu'inspiré d'en haut croyait le ciel solide : " et le ciel se retira comme un livre que " l'on roule (ibid. 14)

Depuis Galilée, le miracle de Josué arrêtant le soleil est bien compromis. Le père Gratry n'en point embarrassé pour si peu : " Josué, dit-il, s'est exprimé comme un ignorant. Mais le Seigneur voulant éclairer son peuple, a arrêté le mouvement de la terre. "

Cette explication nette et savante ne résout pas entièrement la question. Car, comment cette journée, qui fut le double des autres journées, peut-elle s'accorder avec le mouvement régulier des planètes ?

La terre se meut avec une vitesse de 109 440 kilom. par heure. Si ce mouvement était arrêté, il en résulterait (par suite de la transformation du mouvement en chaleur) une quantité de chaleur suffisante à élever de 384,000 degrés centigrade, la température d'un globe de plomb de même volume que la terre. La plus grande portion, sinon la totalité de la masse de la terre serait ainsi fondue et même réduite en vapeur. Josué par conséquent, aurait non seulement exterminé l'armée ennemie, mais il l'aurait rôtie.

Un disciple de Galilée donnait de ce miracle une explication bien plus ingénieuse. Traduit devant l'inquisition, et accusé d'avoir blasphémé, attendu qu'il est de toute évidence que le soleil se meut, puisque Josué l'a arrêté : " Ah ! Messeigneurs, s'écria-t-il, c'est aussi depuis " ce temps-là que le Soleil ne marche plus. "

Le mouvement de la terre sert au père Gratry à prouver dans "les sources", la fin du monde. « Car, dit-il, en se servant des paroles d'un père de l'Eglise, : "Rien ne se meut pour se mouvoir, mais « pour arriver. » mais où voulez-vous qu'arrive la terre? au néant. c'est son but? c'est pour cela qu'elle se meut? mais, morbleu! elle tourne et tous les ans elle revient au même endroit. Oh! que la foi est une belle chose

Rien n'est plus difficile qu'une bonne définition. Pour certains philosophes pourtant, définir Dieu est la chose la plus simple du monde. On aligne un certain nombre de phrases composées uniquement des mots: infini, temps, espace, relatif, absolu, antécédent, conséquent &. Voyez plutôt Mr Caro. il a fait 500 pages dans ce genre; c'est-à-dire qu'il a employé chacun de ces mots plusieurs milliers de fois. Vous n'y comprenez absolument rien, ce qui n'a pas empêché Mr Caro d'être nommé professeur de philosophie à la Sorbonne et d'être académicien demain.

Le Père Gratry dédaigne, et il a raison, ce genre de définitions. il leur préfère les définitions scientifiques ou du moins les expressions scientifiques, ce qui n'est pas absolument la même chose. voilà comment il définit Dieu: « au fond et à l'origine de toutes nos « forces finies, la force divine infinie, créatrice et vivificatrice de la force « finie correspondante. au fond de tout mouvement même physique, le « moteur immobile, source première du mouvement!" autant vaudrait la lumière noire, le cercle carré ou encore Havin intelligent.

De toutes les sciences la médecine est celle où le père Gratry se complait. il emploie volontiers dans tous ses écrits les mots de pathologie de l'âme, de cancer de la moëlle de l'âme, &c. On dirait un médecin littérateur. il a foi en la médecine et croit qu'un jour on guérira toutes les affections. Pour cela que faut-il? c'est bien simple, un peu de théologie, ne fût-ce qu'à doses homéopathiques. Si nous ne

guérissons pas aujourd'hui le cancer, (par celui de la moëlle de l'âme), c'est que nous avons rompu avec notre sœur la théologie. Avant d'essayer de guérir la fièvre, étudions la grâce efficace et suffisante et concomitante. « Est-il vrai que ceux qui meurent avaient le droit et le devoir de vivre encore, et eussent vécu, s'ils avaient su obéir à Dieu et l'attirer, « et s'approcher de lui? Le progrès de la médecine se fera, quand de « grands hommes, ardemment chrétiens, invoqueront Jésus-Christ et « diront : Ferons passer l'étincelle divine à travers ces monceaux de matière « scientifique. » Je le veux bien, invoquons Jésus-Christ, et au lieu de passer nos plus belles années à apprendre une science très-longue et très-ardue, disons des patenôtres. Chassons les démons, puisque leur présence dans nos corps est la cause de nos maladies. Voilà, personne ne le conteste, une thérapeutique rationnelle. Mais avant d'indiquer le traitement, j'aurais voulu quelques détails sur l'étiologie de ces maladies, leur début, leurs symptômes. J'aimerais savoir la manière dont ces démons entrent en nous. C'est une question plus délicate que l'on ne pense, et elle eût jeté quelques éclaircissements sur cette autre question : « Quand l'âme entre-t-elle dans le corps? » Vraclus accuse les âmes d'une telle répugnance à passer dans le corps de l'homme, qu'il faut, pour les y déterminer, l'intervention des démons. Mori (tractatus de animâ) est d'un avis opposé. Il les prétend attirées par l'odeur du fœtus parvenu à un certain degré de développement, comme les corbeaux par l'odeur d'un cadavre. Lequel a raison de Vraclus ou de Mori? Je m'avoue indécis et même incompétent.

Le père Gratry apporte comme preuves de sa médecine divine, des faits indubitables, des guérisons instantanées. Il a vu de ses propres yeux, ce qui s'appelle vu, des miracles authentiques. « Cette médecine-là, dit-il, « c'est celle dont Jésus-Christ se servait pour guérir les malades et pour

» ressusciter les morts ». et il ajoute : « il me semble même quelquefois que « jusqu'à présent, le monde moderne n'a rien fait pour exploiter vraiment le « christianisme. (mais, Révérend père, il n'y a des gens qui ne vivent que de cela.) les hommes n'y comprennent encore rien, et n'en savent encore rien tirer. »

La faute en est-elle aux hommes, et pourquoi n'y a-t-il pas dans l'Evangile la plus petite indication? je vois bien des malades guéris, des morts ressuscités. mais pourquoi n'y a-t-il pas un seul mot qui puisse donner le dernier d'une si sublime médication? oui, je l'avoue hardiment, je donnerais une ou deux paraboles pour une seule ligne où serait indiqué un remède contre cette terrible maladie: la phthisie. Pour une seule découverte scientifique, si petite qu'elle soit, je donnerais tout le passage suivant et surtout la morale qu'il renferme :

« jésus disait aussi à ses disciples : « un homme riche avait « un économe qui fut accusé devant lui de dissiper son bien.

« Le voyant fait venir, il lui dit : « qu'est-ce que j'entends « dire de toi? rends compte de ton administration. car tu ne pourras plus « désormais administrer mon bien. »

alors cet économe dit en lui-même : « que ferai-je, puisque « mon maître m'ôte l'administration de son bien? je ne saurais travailler à « la terre et j'aurais honte de mendier. »

je sais ce que je ferai, afin que quand on m'aura ôté mon ad- « -ministration, il y ait des gens qui me reçoivent dans leurs maisons. »

alors il fit venir séparément chacun des débiteurs de son maître, et il dit au premier : « Combien dois-tu à mon maître? » il répondit : « Cent mesures d'huile. » et l'économe lui dit : « reprends ton billet, « assieds-toi là et écris-en promptement un autre de Cinquante. »

il dit ensuite à un autre : « Et toi, combien dois-tu? » il dit : « Cent mesures de froment. » et l'économe lui dit : « reprends ton billet et écris-en « un autre de quatre-vingts »

Et moi aussi je vous dis : « Faites-vous des amis avec les richesses « injustes, afin que quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans « les tabernacles éternels (St Luc chap. XVI)

Quand je songe que Dieu a daigné envoyer son fils sur cette planète, la plus petite de toutes, qu'il a vécu parmi nous, qu'il est mort du dernier supplice, et que le résultat de tous ses sacrifices a été moindre que l'accueil d'hommes tels qu'Hippocrate, Aristote, Gapin, Newton, &, je me demande dans l'amertume de mon cœur : « Était-il nécessaire que Dieu vînt sur cette terre ?" Les vrais bienfaiteurs de l'humanité, ce sont des hommes. Les dieux, toujours et partout, n'ont jamais fait qu'entraver le progrès. arrière donc ! Quant à vous, Mr Gratry, vous croyez qu'il suffit d'être jésuite pour avoir le droit de diriger toute chose, même la science, et voilà que sans titre, ni connaissance, vous vous érigez en réformateur de la médecine. Du haut de votre prône, vous insultez des médecins consciencieux et instruits : « ... mais d'abord il faut ôter le « scandale et l'obstacle de ce grand art, savoir : le matérialisme. je n'en « veux qu'un exemple. j'ouvre le dictionnaire médical le plus répandu(1) et « je trouve au mot : idée, cette définition : « l'idée est le mode d'activité « propre à chaque partie du cerveau. L'idée simple est le résultat « d'action d'une seule partie cérébrale. l'idée composée est le résultat « commun de l'action de plusieurs parties. »

« n'est-il pas évident que la critique n'a pas assez de « fiflets ni de fouets pour siffler et pour flageller et pour chasser du « temple de la science la risible et pitoyable audace qui ose écrire ces « platitudes absolument dénuées de sens ? »

Pour chasser du temple de la science qui que ce soit, mon Révérend père, il faudrait avant tout y être entré, et jamais, je le crains bien, vous n'y aurez droit de domicile. Les faux savants restent à la porte. Demeurez dans votre église et ne venez pas insulter de vrais savants. Ce ne sont pas eux qui enseigneraient pendant vingt ans une chose évidemment grandement absurde à leurs yeux. Ils aiment par dessus tout la vérité, et ils ont le courage de la dire. Voilà leur unique crime.

(1) Dictionnaire de Mr Littré et Robin.

« Injurez, c'est de bonne tradition, dit Mr Bertrand dans son ou-
« vrage de l'organisme et il ajoute ces paroles du docteur Martinel :
« il faudrait en finir avec ces accusations banales et fausses, par les-
« -quelles certains partisans du dogme spiritualiste cherchent à jeter du
« discrédit sur les doctrines et les adeptes de l'école expérimentale ».

Oui, vos injures deviennent ridicules, et vos phrases consacrées n'en imposent plus qu'aux sots. Mais pourquoi tant de colère contre vos adversaires ? les voit-on vous disputer places et honneurs ? mais tout n'appartiendra jamais qu'à vous seuls. Si par hasard l'un d'eux l'un des plus honnêtes et des plus savants du siècle, se présente à une assemblée créée tout exprès pour des personnes de son mérite, bien vite on lui préférera un ex-chef de bureau.

Ce qui vous exaspère, c'est leur honnêteté et leur sincérité. tout le monde sait bien que cette opinion-là ne s'embrasse que par conviction éducation, tendances, intérêt surtout, tout vous éloigne de pareilles croyances. Et cependant, malgré les préjugés, la vérité est tellement irrésistible que rien ne peut empêcher de la confesser hautement. — E pur si muove

Dans les Sources, le père Gratry donne encore à l'indication des fidèles le doyen de la faculté de médecine qui en 1850 recommandait aux étudiants de lire Cabanis et Condillac. « à l'index tous ces livres malsains ! épurons ! épurons ! Ce qu'il faut lire, c'est peut-être St Augustin mais surtout les œuvres complètes du Révérend père Gratry. « nous croyons dit-il avec modestie et humilité, avoir posé les bases de la psychologie « et de la physiologie. Efforcez-vous de comprendre les thèses que j'ai établies sur ce point. Elles n'ont point été attaquées. »

nous connaissons déjà la base de la physiologie Gratry.

Encore un échantillon : « Est-ce qu'on n'a pas vu des morts produites, en « quelques instants par l'imagination seule ? Eh bien, si l'imagination « peut produire la mort, pourquoi ne pourrait-elle pas produire la vie ? »

Je ne sais au juste si l'imagination de l'éminent physiologiste dont nous analysons les œuvres, peut produire la vie, mais ce que je sais, c'est qu'elle produit de bien jolies choses. Jusqu'ici, personne n'avait songé à la proposition suivante : une ride peut produire la mort. Pourquoi ne pourrait-elle produire la vie ? Dans un ouvrage sur les générations spontanées, quel chapitre intéressant on pourrait faire sur ce sujet : « De la production de la vie dans « un liquide amorphe, par l'influence de l'imagination. »

Voici le couronnement de l'édifice scientifico-religieux élevé par Mr Gratry : « La dispersion des mondes ne subsistera pas. Dieu « les ramènera à l'unité. Car le christ a dit : « il n'y aura plus qu'une « seule bergerie ! » Si en présence de cet oracle et de l'univers, vous regardez « sans comprendre, sans soupçonner la possibilité du sens, alors, oh ! alors, « je vous plains ! » Eh ! bien, plaignez-moi et beaucoup, car je n'y comprends absolument rien. Je ne comprends pas surtout qu'on puisse ainsi oublier toute notion de mécanique et de physique. La belle bergerie que des milliards et des milliards de mondes, ramenés à une seule masse ! il n'y aura qu'un seul mouton, mais il sera gros. Quel bel agneau que le soleil ! Et qu'Alfred de Musset, dans sa ballade à la lune, eût mieux fait d'écrire une pastorale que ces vers :

N'es-tu rien qu'une boule,
qu'un gros fromage bien gras
qui roule
sans pattes et sans bras ?

Qu'à côté de cette science mystique et dénuée de sens, la vraie science est belle ! Voici un extrait de Mr Helmholtz sur ce même sujet :

« L'histoire de l'homme n'est qu'une ride à la surface de l'immense « océan des temps. La persistance d'un état de la nature inorganique, favora- « ble à la continuation du séjour de l'homme sur la terre, semble assurée « pour une période de temps bien plus longue que celle durant laquelle ce « monde a déjà été habité. Mais ces mêmes forces de l'air, de l'eau, des

volcans intérieurs, agissent encore sur l'écorce terrestre. Elle, amèneront la fin des races humaines, bien plutôt que ne pourraient le faire les changements cosmiques, et nous forceront peut-être à céder la place à des formes vivantes, nouvelles et plus parfaites, comme l'ichthyosaure et le mammouth ont été remplacés par nous et nos contemporains. »

Si jamais des êtres plus parfaits viennent nous remplacer sur l'écorce terrestre, que de genres disparaîtront, Mr Gratacy. Soyez-en sûr, le genre auquel vous appartenez, aussi bien que le genre Gendarme, le genre Victor Cousin (âge de retour), le genre César, et tous ces genres-là seront anéantis pour toujours et ne compteront plus dans l'histoire du Globe que comme mammouths. Ce sera une vraie révolution, car il n'y a que la nature qui fasse bien les choses.

Le Révérend Père Gratry a voulu courir deux lièvres en même temps, la foi et la Science. Ces deux lièvres ont détalé et il en revient bredouille comme tous les chasseurs qui font la même école.

« En ce temps-là », dit, non pas Jésus-Christ, mais le Révérend père, « en ce temps-là, j'étudiais les Sciences et lisais « beaucoup l'Evangile. Un jour, une parole du Sauveur me perça « l'esprit comme une flèche : *Les Etoiles tomberont du Ciel* (1). Je croyais « voir dans le texte, les soleils tomber sur la terre et ici l'Evangile « était évidemment absurde. Malentendu ! L'Evangile disait : "Les « Etoiles tomberont" ! l'absurdité n'existe plus. Je me fis cette re- « marque que vingt ans après.

« Il est certain que plusieurs nébuleuses ou spirales sont « des amas d'étoiles. Or les spirales sont des systèmes nécessairement « instables dont toutes les lignes tombent sur le centre, et les lignes « sont des lignes dont tous les points sont des étoiles, de sorte que « j'aurai assez vécu pour voir moi-même, par mes propres yeux, « l'Evangile palpablement réalisé au point que semblait impossible « Ouf ! quelle Cathédrale !.. mais laissons le style. — Je ne ferai pas reproche au Révérend d'avoir enseigné et prêché vingt ans des choses qu'il tenait pour absurdes, ma simplicité donnerait à rire, ce qui serait chez les savants un opprobre ou plutôt un suicide, n'est pas même une peccadille pour des Catholiques, je

(1) La Crise de la Foi, page

fais cela. Dans la religion des fraudes pieuses, le mensonge est presque toujours une sainte inspiration qui rachète de très-grosses fautes. il ne figure donc pas à la cote des péchés, non plus que la mauvaise foi. En tout cas, le père Gratry a une excuse : il avait l'esprit percé. Cela gêne les fonctions d'un organe. Enfin il a retiré la flèche. après vingt ans de séjour dans la plaie, c'est une cure remarquable.

Mais s'il est innocent du péché de mensonge, péché véniel après tout, il ne l'est pas d'un péché capital, l'orgueil, et d'un autre encore : l'incrédulité. ah! mécréant, l'Evangile est absurde s'il fait tomber les étoiles du ciel ? Et quand même ce serait absurde, est-ce une raison pour n'y pas croire ? au contraire. Credo quia absurdum. Depuis quand ne croyez-vous qu'aux choses rationnelles ? infortuné chasseur ! voilà un de vos lièvres décampé, tandisque vous poursuivez l'autre.

Qu'alliez-vous faire, Hélas ! dans la galère scientifique ? et qu'y avez-vous déniché ? des nébuleuses ou spirales instables, tombant ou tombées sur le centre par toutes leurs lignes d'étoiles... jésus Maria ! vous êtes tombé vous-même de votre long sur le centre, et vous avez dû voir trente-six millions d'étoiles. — Buvez un verre d'eau. (Ce ne sera rien.) Le Bon Dieu vous a puni d'avoir trouvé vingt ans l'évangile absurde, et entre nous je crains qu'il ne vous garde encore quelque fâcheux croc en jambe, pour votre excès de modestie : « j'aurai, dites-vous, assez vécu pour voir moi-même « par mes propres yeux l'Evangile palpablement réalisé en ce point « qui semblait impossible. »

Ainsi donc, c'est vous qui avez désabsurdifié l'Evangile ! Sans vos nébuleuses tombantes, il était condamné

à l'absurde in perpetuum. Ceci est grave, car vous n'avez plus l'esprit percé, quand vous avez lâché cette spirale. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ le Père Gratry me donne des grosses inquiétudes, me donne des ~~[illegible]~~ égarés sa foi dans les carrefours de l'infini l'espace. Je suis inquiet pour le Père Gratry. Il a ~~bien déci-lément perdu la foi~~ il ne croit pas à l'omnipotence divine. absurde! que Dieu fasse tomber les étoiles sur la terre! Et St Jean qui dit (1): "Les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, comme "quand un figuier, agité par un grand vent, jette çà et là ses "figues vertes." J'oserai ajouter: "et ses figues mûres" qui ont bien autant de raisons de choir que les vertes.... doucement, doucement, je vais trop vite. Ce n'est pas sûr. Les figues vertes pourraient bien avoir la queue plus cassante. En y songeant mieux, c'est assez mon avis. Jean tout court en sait plus que Grosjean. Ne versons pas dans l'insupportable orgueil du ~~[illegible]~~ père Gratry qui se scandalise de l'écriture sainte.

Mais qu'en dit cette fois le Révérend ~~[illegible]~~? Le texte de Jean n'est-il pas assez carré? Les étoiles tombent bien sur la terre. Plus moyen de se réfugier dans les nébuleuses en tire-bouchon. Jean est-il apocryphe ou le St Esprit lui a-t-il soufflé une absurdité? Il faut choisir entre ces deux impiétés. Hélas! oui la foi est ~~[illegible]~~ bien envolée, (ô malheur)! Et s'il vous plaît, qui empêche Dieu de faire tomber les étoiles sur la terre? Serait-ce la petitesse de ~~la~~ notre planète qui est aux astres scintillants des nuits, comme une graine de ~~[illegible]~~ tabac au Roi des potirons promené en triomphe à la Halle? Assurément une pluie de potirons sur une graine de ~~[illegible]~~ tabac est peu convenable. Mais,

(1) Apocalypse, Chap. VI, Verset 13

très-Révérend Père, avez-vous défendu au Tout-puissant de changer d'abord la graine de ~~pavot~~ tabac en Roi des potirons et les potirons en graines de ~~pavot~~ tabac ? Pensez-vous — serait-ce encore la distance incommensurable ? Pourquoi, d'un signe, le Père Eternel n'effacerait-il pas la distance, en supprimant l'espace qui s'étend des astres à nous ? n'est-il pas maître même, pour faire tout-à-fait honneur à la signature de Jean son serviteur, d'attacher les étoiles aux branches d'un figuier, comme les allemands pendent les œufs de Pâques à l'arbre de Noël, de façon à nous donner, d'une chiquenaude la pluie de figues en étoiles ou d'étoiles en figues, sans laisser les curieux quelques millions d'années, le nez en l'air, position fatigante à la longue ?

Celui qui a créé l'univers de rien, ne peut-il se passer la fantaisie de jouer aux osselets avec les mondes dans l'infini, les champs de la plaine de l'espace, sans tenir compte ni des volumes, ni des distances, ni des lois mathématiques ? osez-vous bien mesurer la puissance à l'Eternel ? ah ! j'en appelle aux souvenirs de votre conscience bourrelée. elle a dû entendre dans quelque coin une voix d'en haut lui crier : « Père Gratry, Père Gratry, tu as méconnu l'omnipotence de ton Dieu. Pour expier un si grand crime, tu feras deux fois le pèlerinage de Jérusalem, en marchant sur la tête. »

4640

4640 Le Révérend n'a pas toujours embourbé sa foi si malheureusement dans les fondrières de la science. il explique le miracle de Josué avec une Orthodoxie

toute cavalière : « Josué, dit-il, s'est exprimé comme un 21
« ignorant. Mais le seigneur voulant exaucer son vœu, a arrêté le
« mouvement de la terre. » Son vœu, non, mais l'ordre impérieux
d'un ~~général~~ capitaine à sa ~~colonne~~ compagnie. ~~à ce~~ ou à ce commandement du capitaine, le soleil ne
bouge pas ; bouche ; lieutenant Jehovah arrête la terre : "Halte ! fixe ! en place
repos !" Très-bien. Ici le père Gratry a eu de la chance.
il ne connaissait pas la théorie mécanique de la chaleur, et
son ignorance l'a sauvé d'un mauvais pas. Substituer la terre
au soleil dans la manœuvre du capitaine Josué, c'est un escamotage
tolérable. La science, bonne jeune femme, en passe beaucoup à la
foi qui est rageuse comme toutes les ~~f~~ vieilles filles ridées, adoutées, décharnées, maigres jaunes et par-
cheminées. Une moue dédaigneuse, un petit sourire ~~sa~~ moqueur
pour le tour de passe-passe, voilà tout. D'ailleurs, quand la
science a dit, c'est dit. Elle ne rabache pas éternellement d'une
voix criarde comme sa pie-grièche de rivale.

Cependant, puisque notre docteur prétend donner
une explication victorieuse, il aurait dû la fournir plus précise.
La terre a un double mouvement, celui de translation autour
du soleil ou mouvement annuel, celui de rotation sur elle même
ou mouvement diurne. Ont-ils été suspendus tous deux, ou
seulement la rotation ? La science les déclare connexes et insé-
-parables. Qu'en dit le Révérend père Conciliateur ?

Si la terre a continué sa marche, en cessant seule-
-ment de tourner sur elle-même, comme la roue ensabotée
d'une diligence qui enraie, une moitié de la planète a eu

double journée, l'autre double nuit. Grande surprise à coup sûr pour les ~~[illegible]~~ quatre parties du monde qui ne seraient absolument rien de la grande bataille du Général Josué. Or, l'histoire ne dit pas un mot de cette aventure extraordinaire. Serait-ce parcequ'il n'y avait pas alors de pendules ?

Si la terre a fait une halte complète de 24 heures, même observation d'abord quant au silence de l'histoire. Mais cette difficulté n'est rien. Il s'agit de bien autre chose. Par la cessation du mouvement centrifuge, notre globe a dû en vertu de l'attraction du mouvt centripète piquer une tête droit sur le soleil, avec une vitesse accélérée selon la loi connue du carré des distances, puis, en reprenant sa course elliptique, moyennant une poussée du bon Dieu, suivre plus près de l'astre central une orbite plus petite, formée de nouveaux éléments. Donc l'année a été raccourcie. Notre docteur qui accorde la foi avec la science, c'est-à-dire le miracle avec les lois générales de l'univers, devait au public sur ce point important un bout d'explication. Elle est restée dans son écritoire. Je m'en afflige.

Toutefois, malgré sa gravité, cette culbute n'est pas qu'une plaisanterie, comparée aux conséquences vraiment sérieuses de la fantaisie du Maréchal Josué. On sait depuis peu que le mouvement se transforme en chaleur comme la chaleur en mouvement. D'après l'équivalence de ces transformations, la terre, par l'arrêt subit de sa course, aurait été fondue comme une cuiller d'étain dans la marmite d'un rétameur de casseroles, et les deux armées frites instantanément

~~[illegible]~~, sans beurre ni saindoux.

Ces astres, qui se promènent poétiquement dans l'espace, sont ~~fort gracieux et fort aimables~~ tout tout aimables et gracieux. mais il ne fait pas bon les déranger dans leur promenade. ~~[illegible]~~ ils deviennent brutaux en diable et cognent dur. Le Colonel Josué n'était pas simplement un ignorant, comme ~~[illegible]~~ bavarde avec assez d'irrévérence le père Gratry, c'était un malavisé, et il lui en aurait cuit, (de son indiscrétion) si Jéhovah, son ami intime, n'eût paré le coup. Jéhovah ~~[illegible]~~ savait sa théorie mécanique de la chaleur, puisqu'il l'a inventée, ainsi que l'attraction et le reste. « Tout beau, mes lois, » s'est-il écrié, « ici derrière ! ~~pas de bêtises~~ et sur ce, », ~~et~~ la terre s'est arrêtée honnêtement, gentiment, sans omelette ni scandale, comme un omnibus bien appris.

Le Père Eternel (de toute évidence) a donc mis au panier les lois de l'univers, pour les beaux yeux de Josué son Benjamin ~~[illegible]~~ qui avait besoin de pendre sans retard cinq petits Rois et d'égorger quelques milliers d'Amorrhéens. Le Père Gratry, lui, n'admet pas cette confiscation et affirme la concordance du miracle avec ces lois. il légitime de même ~~par~~ la science toutes les aventures et tous les dires Bibliques.

Ce n'est à coup sûr ~~pas~~ ni Chrétien ni raisonnable, — deux épithètes bien étonnées de marcher ensemble pour la première fois. — Dès qu'on suspend une des lois générales, ~~il~~ quelle difficulté à les suspendre toutes les autres ? ~~[illegible]~~ ? il n'y a que le premier pas qui coûte. On s'épargne du moins ainsi

l'inconséquence et la contradiction, et on ne ~~frappe pas soi même~~ ~~les miracles, de suspicion et de~~ discrédite pas soi même les miracles par une visible répugnance au ~~[illegible]~~ merveilleux. Prétendre combiner la violation avec le maintien de l'ordre naturel, dire à la fois oui et non, c'est le pire des partis.

Mais voilà! Dans un temps d'ignorance, quand l'opinion commune fesait du soleil une espèce de fonctionnaire terrestre qui se lève à gauche et va se coucher à droite, après sa petite promenade quotidienne, un capitaine très-pressé d'en finir, lui ordonne de s'arrêter. — Peu de chose en somme, un charriot qui fait halte avant de rentrer à la remise. Le miracle est simple, il devient dogme religieux. Mais un beau jour, il se complique. On découvre que le soleil n'est point du tout un meuble ambulant de notre domicile sublunaire, mais un astre gigantesque, immobile à des profondeurs ~~incommensurables~~ formidables.

Surprise, désarroi, confusion, fureur, ~~[illegible]~~ vengeance! on brise les os des perturbateurs de l'ordre et de la religion. Peine perdue! la vérité reste..... ~~[illegible]~~ l'ignorance aussi par malheur. Cela rassure. On se familiarise avec l'épouvantail. Le ~~[illegible]~~ nombre et la sottise aidant, on reprend du cœur, bientôt de l'audace et de l'arrogance. « La terre tourne?... Peuh! « belle affaire! Eh bien, c'est la terre qui s'est arrêtée, non le « soleil. voilà tout. La Bible n'est pas confondue, mais glorifiée. »

On prend même l'offensive. Du haut de la force matérielle, on tranche du mépris et de la superbe. On traite ses adversaires

d'ignorants. il faut parler haut dans ce monde. on ne réussit 523
que par l'insolence. Fort bien. le mariage du miracle et de la nouveauté est conclu, pas un mariage d'inclination, ni même de raison, un mariage forcé. il y a eu des rires sous cape à la noce. aussi en parle-t-on le moins possible. On flaire le divorce.

En effet, la rupture ne tarde pas. une nouvelle découverte, l'équivalence de la chaleur et du mouvement, met le contrat en pièces. La terre, s'arrêtant, entrerait en fusion. qu'en dites-vous, Révérend père? Comment le Seigneur s'y est-il pris pour exaucer le vœu de l'ignorant Josué, sans escamoter la théorie? ce n'est pas tout d'arrêter la planète. il faut l'empêcher de fondre. savez-vous concilier la halte avec l'équivalence mécanique de la chaleur? alors vous êtes un habile homme. On serait curieux de connaître votre procédé.

allons! vous essayez en vain d'ajuster la science et le surnaturel. Cette œuvre impossible se brise à chaque instant sous vos doigts. Les pièces éclatent d'elles-mêmes. il faut choisir, vous dis-je, il faut choisir. (Faites votre deuil de) la science, tenez vous à la foi. (c'est un piteux amalgame.) Point de thé de Madame Gibou. Du moins vous aurez une affirmation franche et nette: Ordre de Dieu. Le surnaturel, sans limites, sans entraves, sans explications. L'Evangile a dit que les Etoiles tomberaient sur la terre? Elles tomberont. — Comment? — Peu importe. Dieu tiendra sa parole. — La chose est impossible. — Rien n'est impossible à Dieu. — contraire aux lois naturelles. — Dieu n'obéit pas aux lois, les lois lui obéissent. [ainsi de suite. avec cela et des écus on est à cheval. ça fait des ennemis mais encore plus de bruits. il y a bénéfice

ainsi de suite, avec cela et des écus on est à cheval, Laissez donc rire ou geindre le bon sens. Les idiots sont à vous et le stock en regorge pour long temps, et vous le tiendrez au grand complet. et d'ailleurs

6200 au complet.

4640
6200
10,840

4640 + 6126 = 10765
6200 11000

38. Le savant polytechnicien, Mr Gratry prouve la
53 fin du monde par le mouvement de la terre combiné avec ces paroles
45 d'un père de l'Eglise : " Rien ne se meut pour se mouvoir, mais
40 " pour arriver. " En Revanche, dans son temps le Père de
48 l'Eglise, astronome façon Josué, prouvait sans doute la fin
54 du monde par l'immobilité ~~de la~~ cette même terre. Tout chemin mène à
Rome.

Pour moi, j'ignore où quand et comment la notre planète terre se propose d'arriver. elle ne m'a pas fait ses confidences. je vois seulement qu'elle ~~n'est pas pressée~~ (ne se presse pas et prend par le grand tour avec une rare obstination, qu'elle n'est pas pressée et s'acharne à prendre par le grand tour avec une rare obstination, (entêtement (acharnement.) c'est peut être pour vexer les curieux. quel dommage de ne pouvoir lui faire demander exhiber ~~son~~ (par un gendarme) son passeport par un gendarme, afin d'apprendre (connaître) (sa provenance et sa destination et sa provenance !

Pour moi, j'ignore où, quand et comment
30 notre planète se propose d'arriver. elle ne m'a pas fait ses confi-
52 dences. je vois seulement qu'elle n'est pas pressée et s'obstine à
51 prendre par le grand tour avec un singulier acharnement. c'est
49 peut-être pour vexer les curieux. quel dommage de ne pouvoir
47 lui faire demander son passeport par un gendarme, afin de
36 connaître sa provenance et sa destination !

Il y a des gens qui ont vraiment la rage de
33 l'immobilisme. à peine viennent-ils d'apprendre à leur
44 grand désespoir que la terre n'est point cul-de-jatte et cir-
48 -cule même d'un assez bon pas, déjà ils intriguent pour
43 arrêter sa promenade. ils démontrent à la coureuse que le
47
81

46 vagabondage indéfini est ~~interdit~~ (prohibé) par la métaphysique
46 et par l'algèbre et qu'il faut absolument faire une fin, la
2
50 fin du monde. c'est là leur monomanie, depuis plus de 18 siècles.
29 Elle date de l'annonce (un peu ~~prématurée~~ hâtive) ~~à tout bref~~
80 Cette erreur de calcul ou ce malentendu avait déchaîné une véritable épidémie de déménagement.
41 délai) du jugement dernier par le Seigneur Jésus-Christ. (~~[illegible]~~
50 ~~lui~~) on regardait chaque matin si le soleil, la lune et les étoiles
51 n'étaient pas tombées pendant la nuit comme des figues vertes. ~~Ce~~
27 ~~devait être~~ Ce devait être c'était le signal (~~du déménagement général~~ tel devait être) de la débâcle. La
56 crédulité tint ferme longtemps contre la mystification. Puis on se
48 résigna, par lassitude, à l'ajournement du programme. En l'an
54 mil, nouvel accès plus terrible et à peu près universel. Toutes les
52 malles étaient faites pour l'autre monde. il fallut les défaire.
53 Cependant bon nombre d'honnêtes voyageurs n'eurent pas cette peine, s'étant
46 allégés de leur bagage au profit du clergé, (en échange de) ~~contre~~
un passeport pour Paradis.

211

61 ah! les maudits astronomes ont fait bien du tort
49 à ce petit commerce de la fin du monde: il est presque perdu. La
46 science du Père Gratry le ~~remettra~~ ranimera peut-être ~~sur pied~~. Elle a déjà
54 tenté un grand coup: rajeunir les guenilles de la vieille métaphy-
36 -sique. ~~Q~~ une définition ~~scientifique~~, ~~à la mode~~ moderne, (~~dans~~
42 ~~le genre en vogue~~) dans le genre goût une définition scientifique de Dieu, quelle bonne
50 aubaine pour cette infortunée Sorbonne qui a vidé depuis si
long-temps son sac aux formules!
67 Naïf oratorien! après avoir usé ses foudres et ses
41
36 poumons (~~à pulvériser~~) contre le matérialisme, il passe brusque-
37 ment à l'ennemi et matérialise à son tour .... qui?
12 le croira-t-on? ... Dieu lui-même! Ce n'est plus le pur

esprit, l'être absolu, l'intelligence suprême, l'Eternel ... du tout.
c'est la force infinie, créatrice et vivificatrice ~~de~~ des forces finies, le moteur
immobile du mouvement". O grand St Thomas, Aquin, et vous tous
pères des vieux Conciles, n'avez-vous pas voilé votre face sur les marches ~~dans~~
l'Empyrée? ... Dieu travesti en force et en moteur. Dieu
changé en mécanique, devenu force et moteur
affublé de la livrée de l'athéisme! terrible signe des temps!
le venin s'est infiltré au cœur même du tabernacle. Satan
va s'asseoir sur l'autel.

Hé! je vous prie, mon Révérend père, qu'est-ce
qu'une force divine infinie et qu'un moteur immobile? En
quoi ~~cette [illegible]~~ ce logogryphe diffère-t-il ~~[illegible]~~ de ses aînés? allons! mascarade
perdue! votre définition ira rejoindre au grenier le bric-à-
brac de la Sorbonne.

Ce n'est là au surplus qu'une bien petite perte pour
le Révérend, et il peut faire sans regret ce léger sacrifice.
Ne lui reste-t-il pas le plus beau diamant de sa couronne
universelle, la gloire médicale? astronome, mathémati-
cien, ~~Philosophe~~ théo-géo-psychologue, il est encore, il est
surtout le plus extraordinaire médecin de l'époque. Pas n'est
besoin de dire qu'il n'appartient à aucune des vulgaires ~~facultés~~
écoles de la faculté. ~~il est~~ c'est un génie créateur. Le système qu'il a inauguré
est comme le couronnement ou plutôt l'incarnation de son
grand œuvre, l'identification de la foi et de la Science.

Son début est saisissant: guérison instantanée, ~~guéri-~~
~~son~~ miracle authentique. ~~[illegible]~~.

18
1091

qui résisterait à cet argument? Les foules vont accourir comme
autrefois autour du G. Nazaréen, et en effet notre docteur
s'écrie: « cette médecine-là, c'est celle dont Jésus-Christ se
servait pour guérir les malades et ressusciter les morts. il me
semble que jusqu'à présent le monde moderne n'a rien fait pour
exploiter le Christianisme. Les hommes n'y comprennent encore
rien et n'en savent encore rien tirer. »

Que les hommes ne comprennent rien au Christia-
-nisme, c'est une chose incontestable. mais que le monde moderne
n'ait pas su l'exploiter, l'assertion me paraît téméraire jusqu'à
l'extravagance. Dans cette branche d'industrie, le monde moderne
a fait preuve d'une écrasante supériorité sur le monde ancien,
qui était cependant fort habile déjà sur l'article. En somme,
jamais industrie n'a été mieux entendue ni plus constam-
-ment florissante. Le Père Gratry est trop modeste. je lui re-
-procherai le même défaut dans les lignes suivantes:

« Le progrès de la médecine se fera quand de grands
hommes, ardemment chrétiens, invoqueront Jésus-Christ et
diront: « fesons passer l'étincelle divine à travers ce monceau de
matière scientifique. »

il me semble que le grand homme demandé se révèle
avec assez d'éclat dans la personne du Révérend père. On ne peut
méconnaître ni son signalement, ni les preuves de sa mission.
il est ardemment chrétien, ~~à part sa petite incongruité touchant~~ sauf ses propos incongrus sur l'absurdité
de l'Evangile ~~absurde~~, et il opère des ~~mi~~ guérisons instantanées. il

peut certifier des miracles authentiques. Certes, voilà un progrès fort honnête, et de bien difficiles se contenteraient à moins. mais le Révérend qui a repris la clientèle et la méthode de Jésus-Christ, s'estime en défaut sur un ~~article~~ point du programme. il n'a pas encore ressuscité les morts. Est-ce bien sûr? j'ai quelque peine à le croire. il a dû "faire passer l'étincelle divine", milliardement supérieure à l'étincelle électrique. qu'on me pardonne ce (très) trop insuffisant néologisme. La langue demeure impuissante devant de telles sublimités. - 24 439 4742 920 5662

40 C'est ici que triomphe la sainte mixture de la foi et de la science. par l'infusion de Jésus-Christ dans la médecine. jusqu'à ce jour, entre le médecin de l'âme et celui du corps, il n'y avait pas seulement différence de personne et d'attributs, mais antagonisme et hostilité, ce qui entraîne une ~~f~~ véritable bifurcation de l'être humain et le plus ~~déplorable~~ fâcheux dualisme dans les soins prodigués à ses souffrances. L'illustre restaurateur de la méthode Galiléenne est venu mettre fin à ce schisme et rétablir l'unité du physique et du moral par l'amalgame complet des thérapeutiques. (~~le~~) prêtre et (~~le~~) praticien ~~ne formeront~~ se confondront ~~plus désormais que~~ dans un guérisseur unique.

Rien de plus juste. Toutes les maladies, ~~s~~ d'après le système Gratry, sont l'œuvre de démons ~~qui ont pris~~ casernés dans l'homme ~~domicile (racine) dans notre corps~~. On ne peut donc les expulser que par un traitement ~~médicaux~~ théologique. De là ~~par~~ ~~conséquent la réciprocité~~ l'emprunt mutuel des idées et des ~~mots~~ termes dans la cure de l'âme et (dans) celle du corps et cette merveilleuse fusion de l'idiôme sacré avec ~~et~~ le dialecte médical qui est le titre primeps, le trait de génie du grand oratorien.

56 Ainsi, selon ~~son~~ les expressions, la pathologie de l'âme
51 serait traitée par le vomitif de la confession et le purgatif
42 de la pénitence, le cancer de la moelle de l'âme par un
42 cataplasme d'Eucharistie, et, si le mal s'aggrave, par
25 un liniment l'onguent d'extrême-onction.

~~En suivant cet ordre d'idées, la médication rationnelle par les sacrements donnerait emploierait, pour le salut (l'épanouissement de l'âme et la sanctification) de l'âme, la douche du baptême (pour son épanouissement), l'emplâtre de la confirmation (pour sa sanctification) et le clystère du mariage. En suivant cet ordre d'idées, la médication rationnelle par les sacrements emploierait pour le rachat salut de l'âme, la douche du baptême, l'emplâtre de la confirmation pour son épanouissement et le clystère du mariage pour sa sanctification.~~

30 Dans cet ordre d'idées, la médication (sa-
34 -cramentelle) ~~nati~~ rationnelle par les sacrements aurait à
48 sa disposition, pour nettoyer l'âme les douches du baptême,
47 pour la fortifier, l'emplâtre de la confirmation, et enfin
35 pour la rafraîchir, le clystère du mariage.

41 Rien ne pourra tenir devant la puissance de cette
55 méthode iatrique. Les affections les plus rebelles seront instan-
43 tanément domptées, l'auteur en donne l'assurance. Qui
40 ~~pourrait~~ oserait douter de sa parole? Mais sans théologie,
45
63 4 point de guérison, point de médecin. « Nous croyons, dit-il,

47 " en toute humilité, nous croyons avoir posé les bases de la
55 " psychologie et de la physiologie. efforcez-vous de comprendre les
47 " thèses que j'ai établies sur ce point. elles n'ont point été ~~at~~
40 " attaquées ~~attaquées~~ ! oh ! non, certes, pas attaquées ! ce serait ~~att~~ payer les bien-
45 -faits de la plus noire ingratitude, si l'on songe (surtout) aux pro-
45 -messes de cette admirable physiologie. n'en citons qu'une :
46 " Est-ce qu'on n'a pas vu des morts produites en quelques ins-
45 " -tants par l'imagination seule ? Eh ! bien, si l'imagination
51 " peut produire la mort, pourquoi ne pourrait-elle pas produire
46 " la vie ? " Pensée profonde, plus profonde que le tonneau des
49 danaïdes ! elle fait évidemment allusion à ces milliers et
49 milliers d'heureux époux qui ont été pères de leurs enfants
par simple imagination. ~~Ca~~
57 La Physiologie du Révérend père a sans doute
53 pour but de généraliser ce mode de reproduction, tout spirituel
52 et moral. il faut convenir que le procédé vulgaire est choquant
vers (choking) pour une âme ~~vulgaire~~ chrétienne. On avait
38 46 bien proposé de faire les enfants par les oreilles, mais (~~ce projet~~)
39 cette ~~idée~~ chaste idée n'a pas eu de suites. Fidèle à sa
41 sainte méthode d'amalgame, le pudibond Révérend a
47 voulu introduire l'immaculée conception dans la physio-
44 -logie. il ne fallait pas moins pour la purger des souil-
-lures du matérialisme.
59 matérialisme ! La bête de l'apocalypse ! L'archang-
41
082 Gratry a tiré son épée de flamme pour la terrasser.

Par la messe! qu'il est terrible aux impies! son livre Les 84
sources appelle l'exécration de l'univers sur le doyen de la
faculté de médecine qui recommandait en 1850 aux Etudiants
la lecture de Cabanis et de Condillac. Du haut de son Tri-
-corne, il foudroie (sans pitié) de ses anathèmes) toute impu-
-reté capable de troubler l'eau claire de l'enseignement
orthodoxe. Ecoutez ce nouveau St Bernard doublé de
St Michel : « Mais d'abord il faut ôter le scandale et
« l'obstacle de ce grand art (la médecine), savoir : le matérialis-
« me. Je ne veux qu'un exemple. J'ouvre le Dictionnaire mé-
« dical le plus répandu (1), et je trouve au mot idée
« cette définition : l'idée est le mode d'activité propre à
« chaque partie du cerveau. l'idée simple est le résultat
« d'action d'une seule partie cérébrale. L'idée composée est
« le résultat commun de l'action de plusieurs parties. »
« n'est-il pas évident que la critique n'a pas
« assez de sifflets ni de fouets pour siffler et pour flageller et
« pour chasser du temple de la Science la risible et pitoyable
« audace qui ose écrire ces platitudes dénuées de sens? »
Ce langage a sans doute quelque chose d'évan-
-gélique, mais dans les teintes pâles, et mêlées de nuances
anodines et parlementaires qui font tache. qui se frotte à
la caque, sent le hareng. il est trop visible que l'orateur

1031

(1) Dictionnaire de Mrs Littré et Robin - 31

51 sort de l'église et va s'affadir chez les profanes. c'est un grand
47 tort à lui de ne pas se désaltérer uniquement aux sources
51 pures, la Bible, les bulles papales, les mandements épiscopaux
48 surtout. Que ne s'écriait-il avec le fulgurant laconisme de
54 l'écriture : « Taisez-vous, Polissons ! sortez, canaille, fils de Béliad,
45 « Race de vipères ! » Voilà le grand style, le style mandemen-
49 -taire ! lisez les Évêques, Père Gratry, lisez les Évêques ! vous
ne lisez pas assez les évêques. 25

66 41 quant à chasser les intrus du temple de la science,
43 comme vous n'y avez pas vos entrées, je vous conseille
51 d'attendre ces Messieurs derrière la porte avec un bon manche
50 de croix, pour leur administrer une exhortation catholique.

41 nous qui ne prenons pas ces licences sacrées, nous
49 engageons simplement le Révérend père à se choisir un domi-
49 -cile fixe. il est dangereux de courir les rues. on se trompe de
49 portes, on entre écrire ses morceaux de science au séminaire
38 et ses morceaux de foi à l'école Polytechnique.

40 La méprise au surplus, n'est pas toujours funeste.
49 notre auteur en sera lui-même un exemple. ses excentricités
48 médico-dévotes lui donnent droit à deux fauteuils au moins.
39 je ne lui en promets pas (un) (à) (celui) de l'académie de Méde-
46 -cine qui ne serait crainte d'un procès en diffamation. mais certainement le Charabias
12 du saint homme enfoncera les portes de l'académie Française et son coup radotage
47 de ténébrisme Marteau celles de l'académie morale et politique. très-politique et pas morale.

31 (Pour moi qui) je me suis permis de confesser le Père
50 Gratry. je dois terminer par la formule sacramentelle : allez, ne
113

54 pêcher plus, c'est-à-dire ne courez plus deux lièvres à la fois. ~~faites~~ dit
50 votre meâ culpâ, et n'oubliez pas le pèlerinage à Jérusalem. Je
53 vous absous au nom du père, du fils et du saint-Esprit. ainsi-soit-il.
57 4950 4640 + 6200 + 4740 + 4950 = 20,540 4742 + 4950 = 9700
4640 + 6200 + 5660 + 4970 = 21,470

---

annales Chrétiennes

Le 4e Siècle. — Saint Jérôme — de 340 à 420

Rien ne raconte avec plus de clarté (n'illumine d'une clarté plus sinistre) le lamentable écroule-
47 -ment de la civilisation Gréco-Romaine, que la lecture des
41 Pères de l'Eglise du 4e siècle, Basile, Chrysostôme,
38 Epiphane, Ambroise, Jérôme, Augustin, &c. Cette
44 pléiade, c'est la torche funéraire, éclairant l'entrée
46 des catacombes où le christianisme va murer l'Occident
44 pour douze siècles. St Jérôme, la moins lugubre peut-être
47 de ces lampes sépulcrales, nous montre d'une façon saisis-
-sante l'irruption des ténèbres.

61 "Qui lit aujourd'hui Aristote?", s'écrie-t-il
46 avec un enthousiasme sauvage. "Combien connaissent les
43 "écrits ou seulement le nom de Platon? quelques vieux
43 "oisifs à peine, qui les relisent dans un coin. mais nos
51 "apôtres, ces rustres, ces pêcheurs, l'univers entier redit leurs
15 "nom et leur gloire."

40 La nuit! voici la nuit! Des rochers de la Palestine
55 la première invasion du Monothéisme s'est précipitée sur le monde
46 Romain. Dans moins d'un siècle elle en fait un cadavre. Les
707

61 Sciences, les arts, toutes les cultures de l'esprit disparaîtront sous ses
51 pas. Le fanatisme Chrétien, la torche et le marteau à la main, cou-
54 -rait à travers l'Empire, rasant les temples, brisant les statues, dé-
54 -chirant, trépignant avec des transports de rage les beaux livres d
45 d'Athènes et de Rome. La trombe de Simoun sortie du désert
51 paraît, dévorant les chefs-d'œuvre de l'intelligence humaine.
50 Cette magnifique littérature du bon sens et du génie, qui réu-
50 -nissait la majesté, l'élégance, la vigueur, la grâce, ... proscrite,
50 maudite, anéantie. Plus rien que la frénésie religieuse et le
48 hurlement de sa note monotone et lugubre: Dieu! Dieu! L'Enfer!
47 L'Enfer! Le plus grand des crimes, c'est de lire les ouvrages
48 païens. Ruffin, ce Docteur du temps, en querelle avec Jérôme,
48 l'accuse avec véhémence de prédilection pour les écrivains (auteurs)
44 profanes. «... oui, il a fait copier les dialogues de Cicéron.
42 «S'il le nie, je puis citer des témoins. il ne pourra pas
42 «nier d'ailleurs que venant me voir à Jérusalem, il ap-
47 «portait avec lui un dialogue de Cicéron, et que dans son Da-
49 «-garisme Grec, il me donna un dialogue de Platon. à Bethléem, il
53 «expliquait sous cher Virgile et les ~~auteurs~~ historiens aux enfants qu'on
47 «lui confiait pour leur enseigner la crainte du Seigneur.»
40 Jérôme lui-même, disciple de l'antiquité, créé par
55 elle, ne la récompensait des bienfaits que par des outrages. Qu'était il
57 été sans les grands hommes, ses maîtres en éloquence? L'étude, l'attrait
56 le bon goût le ramenaient à eux, malgré lui. il retournait désaltérer
55 son âme à cette source immortelle, puis, dans son égarement il deman-
60 -dait pardon au Dieu des Chrétiens de ce crime involontaire. il se croyait

voué aux flammes éternelles pour avoir lu Cicéron et Démosthène on
le voit sanglottant, aux prises avec la démence qui le terrasse. ces frénés
d'épilepsie inspirent une pitié mêlée de dégoût.
"..... homme faible et misérable", pleure-t-il, "je jeunais
" avant de lire Cicéron. après plusieurs nuits passées dans les veilles, après
" des larmes abondantes, je prenais Platon. Lorsqu'ensuite, revenant à moi,
" je m'attachais à lire les prophètes, leur discours me semblait rude et
" négligé. Aveugle que j'étais, j'accusais la lumière ! ... "
Pas si aveugle, le pauvre homme, dans ses moments lucides !
malheureusement ils duraient peu. Bientôt le délire tourne au grotes-
que. après une accès de fièvre causé par l'effroi et le remords de ses lec-
tures criminelles, le malade tombe en léthargie ... " alors, dit-il,
" je me crus transporté en esprit devant le tribunal du juge suprême ...
" qui es-tu ?" demanda une voix. — je suis un chrétien. — tu mens !
" répliqua le juge suprême, tu n'es qu'un Cicéronien. "
Sends-toi, Bobèche ! tu n'aurais pas trouvé celle-là.
mais celle-là est bien triste dans sa bouffonnerie.
Toute notion sérieuse du devoir s'était effacée des consciences.
à part une charité aveugle, simple prêt à usure sur l'autre monde,
il ne restait pas trace des vertus sociales. L'égoïsme abymait les âmes dans
un tête-à-tête idiot avec le rêve de leurs cauchemars. Ainsi les pages
de Jérome et de ses pareils, allaient porter l'enthousiasme de province
en province et communiquer aux cerveaux la contagion de la folie. Ce
ramas de pauvretés et d'extravagances avait désormais remplacé toute
Cicéron, Démosthène. Lire Homère, c'était presque se rendre coupable
d'idolâtrie. La civilisation sombrait dans la marée montante du
christianisme.

1380

Oh! ces temps si vantés! Les nôtres besoin de les examiner à la
loupe pour reconnaître ce qu'ils valent et faire justice des légendes mensongères. Les Chrétiens avaient soigneusement recueilli les vices, les crimes et
les hontes de Rome impériale, ne répudiant de la succession que la grandeur et les lumières. La nouvelle religion s'était hâtée de confondre le
-davage, bien loin de le détruire, comme l'imposture ose le prétendre. Les
Dames chrétiennes se promenaient avec un cortège d'esclaves et d'eunuques.
La mutilation fonctionnait sans obstacle pour les mêmes plaisirs de
l'opulence. Telle famille, confite en Jésus-Christ, possédait jusqu'à trois
mille esclaves, battus de verges à discrétion.

Le Despotisme avait pris plus de malfaisance, les mœurs
plus de férocité. on marchait du même pas à l'abrutissement et à la
barbarie. Un fléau inconnu aux païens et né du nouveau culte, la cap-
-tation religieuse des fortunes, étendait rapidement ses ravages sur toutes les
classes de la société. Les prêtres, devenus à peu-près les maîtres, n'avaient pas
tardé à distancer les pires modèles du vice et de la rapine. Leur cupidité
s'affichait tellement insatiable et sans vergogne que le gouvernement malgré
sa soumission habituelle, prit l'arme et dut recourir à des mesures sévères
pour arrêter la spoliation des familles.

« Voici une grande honte pour nous, j'écris à ce propos
Jérôme. « Les prêtres et les moines ne peuvent plus être légataires. Une loi
« le leur interdit et ne l'interdit qu'à eux. Cette loi, je ne me plains pas
« qu'on l'ait faite. je me plains que nous l'ayons méritée. Elle fut dic-
« -tée par une sage prévoyance. mais elle n'est pas assez forte pour
« la cupidité. on se joue des défenses par de frauduleux fidéicommis. »

ainsi, au lendemain de la victoire chrétienne, la
première pratique du Clergé, c'est la Captation. L'histoire nous apprend
trop s'il la fidèlement conservée. Dix-huit siècles durant, il a
vendu le ciel pour la terre. La chap. aux confiteors n'est que la chape

54 aux ~~confiscations~~ héritages. Si, de loin en loin, les pouvoirs civils n'avaient pas 150
64 fait rendre gorge à cette race dévorante, les nations, corps et biens, seraient
59 devenues sa propriété, par la mainmorte. Et en dépit des entraves, on fait
44 que 89 la trouvée maîtresse d'un tiers du sol Français. 5

48 Nul autre culte sur le globe n'a donné le spectacle de cette
67 ignominieuse rapacité. Elle est restée le trait distinctif, ou comme l'estam-
58 -pille du Sacerdoce chrétien. Il l'apportait en naissant. C'est un vice de
65 conformation (d'autres diront une qualité) qui s'est développé dès le
71 berceau avec une formidable énergie.

50 Certes, le mal devait être bien profond lorsqu'il a nécessité
62 les mesures répressives des Empereurs. On ne les accusera pas sans doute de
62 malveillance ni de manque d'égards pour la nouvelle religion. Elle régnait
64 en souveraine absolue. Elle dominait les lois civiles. L'Etat se prosternait à
57 ses pieds. quelle explosion de scandales n'a-t-il pas fallu pour amener
56 un état si humiliant! il n'est pas possible de rejeter la faute sur un
62 petit nombre de coupables perdus dans la foule des prêtres vertueux. Fut-on
63 fait au Christianisme l'affront d'une telle loi pour quelques exceptions vé-
72 -nales? non! c'était un système, et toutes les lois furent restées la précaution
63 inutile. Le Code fiscal, avec cent mille tentacules, avait commencé sur
61 le corps humain son inépuisable travail de ventouses, et telle force dévo-

35 -rante ne pouvait plus l'arracher de sa proie

119
1613
1380
1304
707
6301
3894
10,095
6250
4375
10,625

BIBLIOTECA NACIONAL MSS

La Captation n'était pas le seul péché mignon du clergé au quatrième siècle. Un autre, aussi qui a beaucoup (pas mal) occupé (défrayé) l'histoire, était dès cette époque dans ses plus chères habitudes. . . . . « j'ai honte de le dire, écrivait St Jérôme, » mais il y a des hommes qui recherchent le sacerdoce et le diaconat pour voir plus librement les femmes. La parure est tout leur soin. Leurs cheveux sont bouclés avec le fer. Leurs doigts brillent du feu des diamants. Vous croiriez voir de jeunes époux, plutôt que des prêtres. »

C'est (on le voit) un Réquisitoire en règle. Maintenant, j'ignore si Jérôme, lui aussi, portait diamants et frisures. On aime à supposer le contraire. Mais frisé ou non, il est certain qu'à Rome on ne lui épargnait pas (renvoyait énergiquement) cette même accusation de libertinage, et il faut convenir que l'imprudence de ce grand saint prêtait un peu aux mauvaises langues. Il avait constamment sur les talons un troupeau de jeunes dames qui ~~[illegible]~~ s'étaient remises à lui du soin de leur salut. On les voit faire à sa suite ou à sa recherche, de longs voyages, un peu suspects d'excès d'enthousiasme. En ~~[illegible]~~ rapprochant de cette circonstance ses fredaines de jeunesse et ses hallucinations libidineuses dans le désert, on conçoit que cet entourage féminin donnât prise à des calomnies qui pouvaient bien parfois n'être que des médisances. Pourquoi se faire directeur de belles dames avec un tempérament si érotique? Était-ce afin de mieux dompter la chair par les épreuves de la tentation? Pénitence scabreuse! Les choses en vinrent au point que l'infortuné Jérôme fut contraint de quitter la place et de se retirer à Bethléem en Judée. Peut-être eût-il mieux fait de ne pas abandonner sa cellule pour ce voyage d'Italie. Le séjour de la grande ville ne lui attirait que déboires. ~~[illegible]~~ En sortant de Rome, il adresse ses adieux à l'une de ses illustres pénitentes:

479

43 « ..... Noble Asella (Asella, en Français petite ânesse, bour-
54 -riquette. Singulier nom pour une grande dame!) Noble Bourriquette,
59 « je vous écris triste et les yeux pleins de larmes... insensé! j'ai voulu chan-
58 « ter le cantique du seigneur sur une terre étrangère.... mes ennemis
20 « ~~[illegible]~~ ont lancé contre moi des
54 « accusations calomnieuses. mais je sais qu'à travers la bonne ou la
50 « mauvaise renommée, on arrive également au Royaume des cieux...
51 « ... saluez Paula et Eustochie qui sont toujours, en dépit du monde,
51 « mes sœurs en Jésus-Christ. Saluez Albina, Marcella, Marcellina,
52 « Félicité... adieu, souvenez-vous de moi et, par vos prières, apaisez
« les flots sur ma route. »

60 Voilà beaucoup de salutations. L'attendrissement
53 intersexuel n'est jamais sans danger. Vraiment Jérôme manquait
55 de prudence. avec une chair si inflammable, il bravait trop le péril.
51 il mettait même de l'acharnement à le braver. une première fois
54 déjà, il avait dû déguerpir de Rome, sur cette accusation d'inconti-
57 -nence, provoquée par sa manie de diriger les belles dames dans la voie
47 de la sanctification... « Calomnies! calomnies! dira-t-on! un si
56 « grand saint! il pilotait ces pieuses femmes sur la route épineuse du
47 « Paradis! » à la bonne heure! mais on songe involontairement
55 51 à la peinture de ses tracasseries vénériennes dans le désert. ... « je me
58 « voyais en imagination transporté parmi les danses des vierges Romai-
55 « -nes. mon visage était pâle de jeûnes et mon corps brûlait de désirs.
58 « Dans ce corps glacé, dans cette chair morte d'avance, l'incendie seul des
26 « passions se rallumait encore. »

Pourquoi retourner parmi ces vierges dont le simple souvenir le taquinait si rudement au désert? Ce n'était pas sage. Peut-être, il est vrai, ses pénitentes ne dansaient-elles pas. mais la danse n'est pas absolument indispensable à l'incendie. il paraît du reste qu'il y avait pour ces dames impossibilité radicale de faire leur salut sans le secours de Jérôme. Ne pouvant le garder en Italie, elles le suivirent à Bethléem. après son second déménagement de Rome, plusieurs d'entr'elles l'allèrent rejoindre.

Et ce n'était pas une bagatelle qu'un Pèlerinage en Palestine au ~~4e~~ quatrième siècle. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur étaient rares. Le tour du monde serait aujourd'hui une entreprise moins compliquée. Dans ce voyage à destination du Paradis, la traversée de la ville éternelle à Bethléem formait à coup sûr la partie la plus aventureuse de l'itinéraire. le but consolait de tout.

Mais pourquoi Vierges et matrones voulaient-elles absolument pour guide, sur le chemin du Ciel, ce Directeur tant lutiné par les fantômes de leur sexe dans les Sables de Syrie? Les descendantes des Scipions et des Marcellus pouvaient fort bien se sanctifier à domicile. où était la nécessité pour ces illustres personnes, de venir à Bethléem, habiter un monastère, porte à porte avec la cellule d'un saint qui avait le tempérament si calciné? quel aimant invincible attirait donc autour de ce mâle fougueux tout un troupeau féminin?.. Les dames vous ont un flair physiologique.... Hum!

41
1196
1219
1479
3894
480
4374

4640

132

Le Père Gratry. — Science et Foi.

Le Révérend père Gratry a voulu courir deux lièvres en même temps, la Foi et la Science. Les deux lièvres ont détalé, et il est revenu bredouille, comme tous les chasseurs qui font la même école.

" En ce temps-là, dit non pas Jésus-christ, mais le Père Gratry, j'étudiais les sciences et lisais " beaucoup l'Évangile. un jour, une parole du Sauveur me perça l'esprit " comme une flèche : " les étoiles tomberont du Ciel ". je croyais voir dans " le texte les soleils tomber sur la terre, et ici l'Evangile était évidemment " absurde. malentendu ! L'Evangile disait : " les étoiles tomberont ". " l'absurdité n'existe plus. je ne fis cette remarque que vingt ans après. "

" il est certain que plusieurs nébuleuses en spirales sont " des amas d'étoiles. Or les spirales sont des systèmes nécessairement " instables, dont toutes les lignes tombent sur le centre, et ces lignes sont " des lignes dont tous les points sont des étoiles ; de sorte que j'aurais " assez vécu pour voir moi-même, par mes propres yeux, l'Evangile " palpablement réalisé en ce point qui semblait impossible. "

Ouf ! quelle Cathédrale !.... mais laissons le style, (il sautait du fond, non de la forme)

je ne ferai pas reproche au Révérend d'avoir enseigné et prêché vingt ans des choses qu'il tenait pour absurdes. ma simplicité donnerait à rire. Ce qui ferait chez les Savants un opprobre ou plutôt un suicide n'est pas même une peccadille pour des catholiques, je fais cela.

(1) La Crise de la Foi, l'une de deux publications les plus importantes du Père Gratry. L'autre est intitulée : Les Sources

Dans la religion des fraudes pieuses, ce mensonge est presque [illegible] une sainte inspiration qui rachète de très-grosses fautes. Il ne figure donc pas sur la liste des péchés, non plus que la mauvaise foi. En tout cas, le père Gratry a une excuse : il avait l'esprit percé. Cela gêne les fonctions d'un organe. Enfin, il a retiré la flèche. Après vingt ans de séjour dans la plaie, c'est une cure remarquable.

Mais s'il est innocent du péché de mensonge, péché véniel après tout, il ne l'est pas d'un péché capital, l'orgueil, et d'un autre encore : l'incrédulité. Ah! Mécréant! L'Evangile est absurde, s'il fait tomber les étoiles du ciel! Et quand même ce serait absurde, est-ce une raison pour n'y pas croire? au contraire! Credo quia absurdum. Depuis quand ne croyez-vous qu'aux choses rationnelles? Infortuné chasseur, voilà un de vos lièvres décampé, tandis que vous poursuivez l'autre.

Qu'alliez-vous faire, Hélas! dans la galère scientifique? Et qu'y avez-vous déniché ? "De nébuleuses en spirales installées, tombant ou tombées sur le centre par toutes "leurs lignes d'étoiles." — miséricorde! en lorgnant les nébuleuses, vous êtes tombé vous-même de votre long sur le centre, et vous avez dû voir trente-six millions d'étoiles. Buvez un verre d'eau pour vous remettre. Ça ne fera rien. Le bon Dieu vous a puni d'avoir trouvé vingt ans l'Evangile absurde, et, entre nous, je crains qu'il ne vous garde encore quelque fâcheux croc-en-jambes, pour votre excès de modestie. "J'aurai, dites-vous, "assez vécu pour voir moi-même, par mes propres yeux, l'Evangile palpablement réalisé en ce point qui semblait impossible."

Ainsi donc, c'est vous de qui avez désabsurdifié l'Evangile! Sans vos nébuleuses tombantes, il restait condamné à l'absurde in perpetuum. Ceci est grave. Car vous n'aviez plus l'esprit percé, quand vous avez lâché cette [illegible]

Le Père Gratry me donne de vives inquiétudes. il a égaré sa foi dans les carrefours de l'espace. il ne croit pas à l'omnipotence divine. absurde, que Dieu fasse tomber les étoiles chez nous! ~~[illegible]~~ St Jean ~~[illegible]~~ ne dit-il pas: "les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, comme quand un figuier, agité par un grand vent, jette "çà et là ses figues vertes-(1)"?

j'ose ajouter: "et ses figues mûres", qui ont bien autant de raisons de choir que les vertes..... Doucement, doucement, ce n'est pas sûr. j'ai parlé trop vite. Les figues vertes pourraient bien avoir la queue plus cassante. En y songeant mieux, c'est assez mon avis. Jean tout court en fait plus que Gros jean. ne versons pas dans l'insupportable orgueil de ce père Gratry qui se scandalise de l'écriture sainte.

Mais qu'en dit cette fois le Révérend? Le texte de Jean n'est-il pas assez carré? Les étoiles tombent bien sur la terre. Plus moyen de se réfugier dans les nébuleuses en tire-bouchons. Jean est-il apocryphe, ou le Saint-Esprit lui a-t-il soufflé une absurdité? il faut choisir entre ces deux blasphèmes.

Hélas! oui, la foi de notre futuriste est bien envolée. Et, s'il vous plait, malheureux incrédule, qui empêche Dieu de faire tomber les étoiles sur la terre? Serait-ce la petitesse de notre planète, qui est aux astres scintillants des nuits, comme une graine de tabac est au Roi des potirons promené en triomphe à la halle? assurément une pluie de potirons sur une graine de tabac est peu convenable. Mais, très-Révérend Père, avez-vous défendu au Tout-puissant de changer d'abord la graine de tabac en Roi des

(1) apocalypse, Chap. VI, verset 13

potirons, et les potirons en graines de tabac? [redacted]

Serait-ce encore la distance incommensurable, (qui exige) vingt, cent ou mille ans pour l'arrivée de la lumière, et dix ou douze mille fois autant pour l'arrivée des étoiles en personne? Pourquoi, d'un signe, le Père Eternel n'effacerait-il pas la distance, [redacted] en supprimant l'espace qui s'étend des astres à nous? Rien de plus simple. N'est-il pas maître même, pour faire tout-à-fait honneur à la signature de Jean son serviteur, d'attacher les étoiles aux branches d'un grand figuier, comme les Allemands pendent les œufs de Pâques à l'arbre de Noël, de façon à nous donner, d'une chiquenaude, la pluie de figues en étoiles ou d'étoiles en figues, sans laisser les curieux le nez en l'air, quelques millions d'années, position fatigante à la longue?

Celui qui [redacted] de Rien a créé l'univers, ne peut-il se passer la fantaisie de jouer aux osselets avec les mondes dans les champs de l'infini, sans tenir compte ni des volumes, ni des distances, ni des lois mathématiques? osez-vous bien mesurer la puissance à l'Eternel? ah! j'en appelle aux souvenirs de votre conscience bourrelée. Elle a dû entendre dans quelque coin une voix d'en haut lui crier: « Père Gratry, Père « Gratry, tu as méconnu l'omnipotence de ton Dieu. Pour expier « un si grand crime, tu feras deux fois le pèlerinage de « Jérusalem, en marchant sur la tête. »

6200

f 34

Le Révérend Oratorien n'a pas toujours [redacted] si malencontreusement (embourbé sa foi) dans les fondrières de la Science. Il explique le miracle de Josué avec une Orthodoxie toute cavalière. « Josué, dit-il, s'est exprimé comme un ignorant. Mais le Seigneur, « voulant exaucer son vœu, a arrêté le mouvement de la terre. » non pas [redacted] vœu, [redacted] mais l'ordre impérieux d'un capitaine à sa compagnie. À ce commandement du capitaine, (Josué) le Soleil ne bouge pas. Le lieutenant Jéhovah arrête la terre : "Halte ! Fixe ! en « place repos ! » Très bien. Ici le père Gratry a eu de la chance. Il ne connaissait pas la théorie mécanique de la chaleur, et son ignorance l'a sauvé d'un mauvais pas. Substituer la terre au Soleil dans la manœuvre du [redacted] (colonel) Josué, c'est un escamotage tolérable. La Science, bonne jeune femme, en paye beaucoup à la foi qui est sage comme toutes les vieilles filles, jaunes et édentées. Une moue dédaigneuse, un petit sourire moqueur pour le tour de passe-passe, voilà tout. D'ailleurs, quand la science a dit, c'est dit. Elle ne rabâche pas (sempiternellement) d'une voix criarde comme sa pie-grièche de rivale.

Cependant, puisque notre Docteur prétend donner une explication victorieuse, il aurait dû la fournir plus précise. La terre a un double mouvement, celui de translation autour du soleil ou mouvement annuel, celui de rotation sur elle-même en 24 heures ou mouvement diurne. Ont-ils été suspendus tous deux, ou seulement

la rotation? La science les déclare connexes et inséparables.
Qu'en dit le Révérend père Conciliateur?

Si la terre a continué sa marche, en cessant simplement de tourner sur elle-même, comme la roue entabotée d'une diligence qui enraie, une moitié de la planète a eu double journée, l'autre, double nuit. Grande surprise à coup sûr pour les quatre parties du monde qui ne savaient absolument rien de la grande bataille du général Josué. Or, l'histoire ne dit pas un mot de cette aventure extraordinaire. Serait-ce parce qu'il n'y avait pas alors de pendules?

Si la terre a fait une halte complète de vingt-quatre heures, même observation d'abord quant au silence de l'histoire. Mais cette difficulté n'est rien. Il s'agit de bien autre chose. Car la cessation du mouvement centrifuge, notre globe, en vertu du mouvement centripète, a dû piquer une tête droit sur le soleil, avec une vitesse accélérée selon la loi connue du carré des distances, puis en reprenant sa course elliptique, par une poussée du bon Dieu, décrire plus près de l'astre central, une orbite plus petite, formée de nouveaux éléments. Donc l'année a été raccourcie. Était-elle plus longue avant l'aventure-Josué? Notre Docteur qui accorde la foi avec la science, c'est-à-dire le miracle avec les lois générales de l'univers, devait au public sur ce point important un bout d'explication. elle est restée dans son écritoire. je m'en afflige. Toutefois, malgré sa gravité, cette culbute n'est encore qu'une plaisanterie, comparée aux conséquences vraiment sérieuses de la fantaisie du Maréchal Josué. On sait depuis peu que le mouvement se transforme en chaleur, comme la chaleur en

mouvement. D'après l'équivalence de ces transformations, la terre, par l'arrêt subit de sa course, aurait été fondue comme une cuiller d'étain dans la marmite d'un rétameur de casseroles, et les deux armées frites instantanément sans beurre ni saindoux.

Ces astres qui se promènent poétiquement dans l'espace, sont tout aimables et gracieux. mais il ne faut pas bouger les déranger dans leur promenade. ils deviennent brutaux en diable et cognent dur. Le colonel Josué n'était pas simplement un ignorant, comme l'appelle avec assez d'irrévérence le père Gratry, c'était un malavisé et il lui en aurait coûté de sa pétulance, si Jéhovah, son ami intime, n'eût paré le coup. Heureusement Jéhovah savait sa théorie mécanique de la chaleur, puisqu'il l'a inventée ainsi que l'attraction et le reste. « Tout beau, mes lois ! » s'est-il écrié, « ici derrière ! » Et sur ce, la terre s'est arrêtée honnêtement, gentiment, sans omelette ni scandale, comme un omnibus bien appris.

Le père éternel, de toute évidence, a donc mis au panier les lois de l'univers, pour les beaux yeux de Josué, son Benjamin, qui avait besoin de prendre sans retard cinq voitolets et d'égorger quelques milliers d'Amorrhéens. Le père Gratry, lui, n'admet pas cette confiscation et affirme la concordance du miracle avec ces lois. il légitime de même par la science toutes les aventures et tous les dires Bibliques.

Ce n'est à coup sûr ni chrétien, ni raisonnable, deux épithètes bien étonnées de marcher ensemble pour la

la première fois. Dès qu'on suspend une ~~loi~~ des lois générales, quelle difficulté à suspendre les autres? il n'y a que le premier pas qui coûte. On s'épargne du moins ainsi l'inconséquence et la contradiction, et on ne discrédite pas soi-même les miracles par une visible répugnance au merveilleux. Prétendre combiner la violation avec le maintien de l'ordre naturel, dire à la fois oui et non, c'est le pire des partis.

Mais voilà! Dans un temps d'ignorance, alors que l'erreur commune fesait du soleil une espèce de fonctionnaire terrestre, se levant à gauche et ~~de~~ se couchant à droite après sa petite ~~promenade~~ course quotidienne, un capitaine très-pressé d'en finir, lui ordonne de s'arrêter. Bon de chose en somme, un chariot qui fait halte avant de rentrer à la remise. Le miracle est simple, il devient dogme religieux. Mais un beau jour, il se complique. On découvre que le soleil n'est point du tout un meuble ambulant de notre domicile sublunaire, mais un astre gigantesque, immobile à des profondeurs formidables. Surprise, désarroi, confusion, fureur, vengeances! on brûle les os des perturbateurs de l'ordre et de la religion. Peine perdue! la vérité reste..... l'ignorance aussi par malheur. Cela rassure. On se familiarise avec l'épouvantail. Le nombre et la subtilité aidant, on reprend du cœur, bientôt de l'audace et de l'arrogance. « La terre tourne?.. Deuh!... « Belle affaire! Eh bien, c'est la terre qui s'est arrêtée, non le

„Soleil. voilà tout. La Bible n'est pas confondue, mais glorifiée." 936

On prend même l'offensive. Du haut de la force matérielle, on tranche du mépris et de la superbe. On traite ses adversaires d'ignorants. il faut parler haut dans ce monde. On ne réussit que par l'insolence. Fort bien. Le mariage du miracle et de la nouveauté est conclu, pas un mariage d'inclination, ni même de raison, un mariage forcé. il y a eu des rires sous cape à la noce. aussi en parle-t-on le moins possible. On flaira le divorce. En effet, la rupture ne tarde pas. une nouvelle découverte, l'équivalence de la chaleur et du mouvement, met le contrat en pièces. La terre, s'arrêtant, entrerait en fusion. qu'en dites-vous, Révérend père? Comment le seigneur s'y est-il pris pour "exaucer le vœu de l'ignorant Josué", sans escamoter la théorie? Ce n'est pas tout d'arrêter la planète. il faut l'empêcher de fondre. savez-vous concilier la halte avec l'équivalence mécanique de la chaleur? alors vous êtes un habile homme. On serait curieux de connaître votre procédé.

allons! vous essayez en vain de souder la foi et la science. Cette œuvre impossible se brise à chaque instant sous vos doigts. Les pièces éclatent d'elles-mêmes. laissez-là ce piteux amalgame. il faut choisir. Point de thé de Madame Gibou. Faites votre deuil de la science, tenez-vous à la foi. Du moins, vous aurez une affirmation franche et nette: ordre de Dieu. Le surnaturel, sans limites, sans entraves, sans explications. L'Evangile a dit que les étoiles tomberaient sur la terre? elles tomberont. [illegible]

– Comment ? – Sen impoote, Dieu tiendra sa parole. – La chose est impossible. – Rien n'est impossible à Dieu. – Contraire aux lois naturelles. – Dieu n'obéit pas aux lois. Les lois lui obéissent.

ainsi de suite. avec cela or les écus ouest à cheval. ça fait des ennemis, mais encore plus de brutes. il tente un bénéfice. laissez donc rire ou pleurer le bon sens. les idiots sont à vous. le stock en regorge pour long-temps, or d'ailleurs vous le tiendrez au complet.

Mr Gratry, le savant Polytechnicien, prouve la fin du monde par le mouvement de la terre, combiné avec ces paroles d'un père de l'Eglise: "Rien ne se meut pour se mouvoir, "mais pour arriver." En revanche, dans son temps, le dit père de l'Eglise, astronome façon Josué, prouvait sans doute la fin du monde par l'immobilité de cette même terre. Tout chemin mène à Rome.

Pour moi, j'ignore où quand et comment notre planète se propose d'arriver. Elle ne m'a pas fait ses confidences. Je vois seulement qu'elle n'est pas pressée et s'obstine à prendre par le grand tour avec un singulier acharnement. C'est peut-être pour vexer les curieux. Quel dommage de ne pouvoir lui faire demander son passeport par un Gendarme! on connaîtrait sa provenance et sa destination. Il y a des gens qui ont vraiment la rage de l'immobilisme. A peine viennent-ils d'apprendre, à leur grand désespoir, que la terre n'est point cul-de-jatte et circule même d'un assez bon pas, déjà ils intriguent pour en terminer sa promenade. Ils démontrent à la commune que le vagabondage indéfini est prohibé par la métaphysique et par l'Algèbre, et qu'il faut absolument faire une fin. Soit. mais ne jouons pas sur les mots. La fin de la terre n'est pas la fin du monde. l'une n'est qu'un éphémère grain de sable. L'autre, c'est l'infini et l'éternité.

Les astres, comme les animaux, comme les plantes, naissent, vivent, meurent et de leurs éléments il se reconstitue des

globes nouveaux. mais pas un atome ne disparaît. Dieu n'est anéanti. Les formes sont passagères et périssables, la matière est éternelle. Tous les corps célestes commencent et finissent. L'univers n'a pas commencé, il ne finira pas.

Le Père Gratry peut donc disposer de notre planète à sa convenance, et lui tirer la bonne aventure, soit avec le grand jeu, soit avec la Bible ou les pères de l'Eglise. Ce n'est pas moi qui veux contredire l'horoscope. je me borne à conseiller la prudence. Les prophètes n'ont pas eu la chance jusqu'à présent. La terre s'est moquée d'eux et de leurs prédictions. En bon chrétien, le Révérend père a naturellement la monomanie de la fin du monde. C'est une maladie chronique, incurable et passée dans les os; car elle est aussi vieille que le christianisme lui-même et date de l'annonce un peu hâtive du jugement dernier par le seigneur jésus.

Cette erreur de calcul, ou si l'on veut, cette méprise a été l'origine des plus bizarres aventures. Tout d'abord elle avait déchaîné une véritable épidémie de déménagement. On regardait chaque matin si le soleil, la lune et les étoiles n'étaient pas tombés pendant la nuit comme des figues vertes. car tel devait être le signal de la débâcle. La crédulité tint ferme longtemps contre la mystification. Puis on se résigna, par lassitude, à l'ajournement du programme. En l'an mil, nouvel accès plus terrible à peu près universel. toutes les malles étaient faites pour l'autre monde. il fallut les défaire. Cependant bon nombre d'honnêtes voyageurs s'en tirent par cette peine, s'étant allégés de leur bagage au profit du Clergé, en échange d'un passeport pour le Paradis.

ah! les maudits astronomes ont fait bien du tort à ce petit commerce de l'autre monde. il est presque perdu. La science du père

Gratry le ranimera peut-être. Elle a déjà tenté un grand coup 38
rajeunir les guenilles de la vieille métaphysique. une définition,
dans le goût moderne, une définition scientifique de Dieu, quelle
bonne aubaine pour cette infortunée Sorbonne qui, ~~accroché~~ depuis
si long-temps a vidé son sac jusqu'à la dernière formule!
naïf oratorien! après avoir usé ses foudres et ses pou-
-mons contre le matérialisme, il passe brusquement à l'ennemi et
matérialise à son tour.... qui? le croira-t-on?.... Dieu lui-
-même! ce n'est plus le pur esprit, l'être absolu, l'intelligence
suprême.... du tout! c'est la force infinie, vivificatrice des
forces finies, le moteur immobile du mouvement!... ô grand
st Thomas d'Aquin, et vous tous pères, des vieux Conciles, n'avez-vous
pas voilé votre face sur les marches de l'Impyrée? Dieu tombé
en mécanique, devenu force ou moteur! Dieu affublé de
l'uniforme de l'Athéisme! terrible signe des temps! le venin
s'est infiltré au cœur même du tabernacle. Satan va s'asseoir
sur l'autel. Hé! je vous prie, mon Révérend père, qu'est-ce
qu'une force divine infinie et qu'un moteur immobile? En
quoi ce logogryphe diffère-t-il de ses aînés? allons, mascarade
perdue! votre définition ira rejoindre au grenier le bric-à-brac
de la Sorbonne. Ce n'est là au surplus qu'une bien petite
perte pour le Révérend, et il peut faire sans regret ce léger sa-
-crifice. ne lui reste-t-il pas le plus beau diamant de sa couronne
universelle, la gloire médicale? astronome, Mathématicien,

Théo-géo-zoo-psycho-logue, il est encore, il est surtout le plus extraordinaire médecin de l'époque. Pas n'est besoin de dire qu'il n'appartient à aucune des vulgaires écoles de la faculté. C'est un génie créateur. Le système qu'il a inauguré est comme le couronnement ou plutôt l'incarnation de son grand œuvre, l'identification de la Foi et de la Science.

Son début est saisissant. guérison instantanée, miracle authentique. Qui résisterait à cet argument? Ici, foules vont accourir, comme autrefois autour du Nazaréen, et en effet notre docteur s'écrie: « Cette médecine-là, c'est celle dont Jésus-« Christ se servait pour guérir les malades et ressusciter les morts. « il me semble que jusqu'à présent le monde moderne n'a rien fait « pour exploiter le christianisme. Les hommes n'y comprennent encore « rien et n'en savent encore rien tirer. »

Que les hommes ne comprennent rien au Christianisme, c'est une chose incontestable. mais que le monde moderne n'ait pas su l'exploiter, l'assertion me paraît téméraire jusqu'à l'extravagance. Dans cette branche d'industrie, le monde moderne a fait preuve d'une écrasante supériorité sur le monde ancien, qui déjà cependant, soyons juste, entendait fort bien l'article. En somme, jamais industrie n'a été mieux entendue ni plus constamment florissante. Le père Gratry est trop modeste. Je lui reprocherai le même défaut dans les lignes suivantes:

« Le progrès de la Médecine se fera, quand de grands « hommes, ardemment chrétiens, invoqueront Jésus-Christ et « diront: « faisons passer l'étincelle divine à travers ce monceau

– il me semble que le grand homme demandé se révèle avec assez d'éclat dans la personne du Révérend père. On ne peut méconnaître ni son signalement, ni les preuves de sa mission. il est ardemment chrétien, fait des propos incongrus sur l'absurdité de l'Evangile, et il opère des guérisons instantanées. il peut certifier des miracles authentiques. Certes, et voilà un progrès fort honnête, et de bien difficiles se contenteraient à moins. Mais le Révérend qui a repris la clientèle et la méthode de Jésus-Christ, s'estime en défaut sur un point du programme: "il n'a pas encore ressuscité les morts." Est-ce bien sûr? j'ai quelque peine à le croire. il a dû "faire passer l'étincelle divine", milliardement supérieure à l'étincelle électrique. (qu'on me pardonne ce trop insuffisant néologisme. La langue demeure impuissante devant de telles sublimités.) Un mort, traversé par "l'étincelle divine", n'a plus qu'à rebondir sur ses pieds.

C'est ici que triomphe la sainte mixture de la foi et de la science. Elle s'opère par l'infusion de Jésus-Christ dans la médecine. Jusqu'ici, entre le médecin de l'âme et celui du corps, il n'y avait pas seulement différence de personnes et d'attributs, mais antagonisme et hostilité, ce qui entraine une véritable bifurcation de l'être humain et le plus fâcheux dualisme dans les soins prodigués à ses souffrances. L'illustre restaurateur de la méthode Nazaréenne est venu mettre fin à ce schisme et établir l'unité du physique et du moral par l'amalgame complet des thérapeutiques. Prêtre et praticien se confondront dans un guérisseur unique.

Rien de plus nécessaire. toutes les maladies, d'après le système Gratry, sont l'œuvre de démons casernés dans l'homme. On ne peut donc les expulser que par un traitement théologique. De là l'emprunt mutuel des idées et des termes dans la cure de l'âme et dans celle du corps, et cette merveilleuse fusion de l'idiôme sacré avec le dialecte médical, qui est le titre principal, le trait de génie du grand Oratorien.

Ainsi, selon les expressions même du Révérend, la pathologie de l'âme serait traitée par le vomitif de la confession et le purgatif de la pénitence, le cancer de la moelle de l'âme

par un cataplasme d'Eucharistie, et si le mal s'aggrave, par un liniment d'extrême-onction. Dans cet ordre d'idées, la médication rationnelle par les sacrements aurait à sa disposition, pour nettoyer l'âme, les douches du baptême, pour la fortifier, l'emplâtre de la confirmation, et enfin pour la rafraîchir, le clystère du mariage. 140

Rien ne pourra tenir devant la puissance de cette méthode iatrique. Les affections les plus rebelles seront instantanément domptées, l'auteur en donne l'assurance. Qui oserait douter de sa parole? Mais, sans théologie, point de guérison, point de médecin. « Nous croyons, dit-il en toute humilité, nous « croyons avoir posé les bases de la psychologie et de la physiologie. Efforcez-vous de comprendre les thèses que j'ai établies « sur ce point. Elles n'ont point été attaquées. »

attaquées? oh! non, certes. Ce serait payer le bienfait de la plus noire ingratitude, si l'on songe aux promesses de cette admirable physiologie. n'en citons qu'une: « Est-ce qu'on « n'a pas vu des morts produites en quelques instants par « l'imagination seule? Eh! bien, si l'imagination peut produire « la mort, pourquoi ne pourrait-elle pas produire la vie? » Pensée profonde, plus profonde que le tonneau des Danaïdes! Elle fait évidemment allusion à ces milliers et milliers d'heureux époux qui ont été pères de leurs enfants par simple imagination.

La physiologie du Révérend père a sans doute pour

but de généraliser ce mode de reproduction, tout spirituel et moral. il faut convenir que le procédé vulgaire est choquant (very choking) pour une âme chrétienne. On avait bien proposé de faire les enfants par l'oreille, mais cette chaste idée n'a pas eu de suites. Fidèle à sa sainte méthode d'amalgame, le pudibond révérend a voulu introduire l'immaculée conception dans la Physiologie. il ne fallait pas moins pour la purger des souillures du matérialisme.

Matérialisme! la bête de l'apocalypse. L'Archange Gratry a tiré son glaive de flammes pour la terrasser. Par la messe! qu'il est terrible aux impies! Son livre. les Sources appelle l'exécration de l'univers sur le doyen de la faculté de médecine qui recommandait en 1850 aux étudiants la lecture de Cabanis et de Condillac. Du haut de son tricorne, il foudroie toute impureté capable de troubler l'eau claire de l'enseignement ~~catholique~~ orthodoxe. Ecoutez ce nouveau St Bernard doublé de St Michel:

« Mais d'abord il faut ôter le scandale et l'obstacle de ce grand art (la médecine), savoir: le matérialisme.
« Je ne veux qu'un exemple. j'ouvre le dictionnaire médical (1)
« le plus répandu, et je trouve au mot idée cette définition:
« l'idée est le mode d'activité propre à chaque partie du cerveau.
« l'idée simple est le résultat d'action d'une seule partie cérébrale.
« l'idée composée est le résultat commun de l'action de plusieurs parties.

(1) Dictionnaire de MM. Littré et Robin

« n'est-il pas évident que la critique n'a pas assez de
« sifflets ni de fouets pour siffler et pour flageller et pour
« chasser du temple de la science la risible et pitoyable audace qui ose écrire
« ces platitudes dignes de tens ? »

Ce langage a certainement quelque chose d'évangélique, mais dans la teinte pâle, mêlée de nuances anodines et parlementaires. il est trop visible que l'orateur sort quelquefois de l'Eglise et va s'attabler chez les profanes. qui se frotte à la Cagne sent le hareng. C'est un grand tort à lui de ne pas se désaltérer uniquement aux sources pures, la Bible, les bulles papales, les mandements épiscopaux surtout. que ne s'écriait-il avec le fulgurant laconisme de l'Ecriture :
« Taisez-vous, polissons ! Sortez, canaille, fils de Bélial,
« Race de vipères ! » Voilà le grand style, le style mandementaire !
lisez les Evêques, Père Gratry, lisez les évêques ! vous ne lisez pas assez les Evêques.

Quant à chasser les infâmes du temple de la science, comme vous n'y avez pas vos entrées, je vous conseille d'attendre ces Messieurs derrière la porte avec un bon manche de croix, pour leur administrer une exhortation catholique. nous qui ne prenons pas ces licences sacrées, nous engageons simplement le Révérend père à se choisir un domicile fixe. il est dangereux de courir les rues. on se trompe de porte, on entre écrire ses morceaux de science au séminaire et ses morceaux de foi à l'école Polytechnique.

La méprise, au surplus n'est pas toujours funeste. notre auteur en fera lui-même un exemple. ses excentricités medico-dévotes lui donnent droit à deux fauteuils au moins. je ne lui promets pas celui de l'académie de Médecine qui me ferait un procès en diffamation. mais, à coup sûr, le charabias du saint homme enfoncera les portes de feue l'académie Française, et son radotage celles de l'académie très-politique et peu morale.

je me suis permis de confesser le père Gratry. je dois terminer par la formule sacramentelle: allez, ne pechez plus. ne courez jamais deux lièvres à la fois et ne prenez pas le thé chez Madame Gibon. dites votre <u>mea culpa</u> et n'oubliez pas le pélerinage de Jérusalem. je vous absous au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. - ainsi soit-il

1/ 6330 Le Père Gratry — Science et Foi. — 3e article 942

Mr Gratry, le mémorable Polytechnicien, prouve la fin du monde par le mouvement de la terre, combiné avec ces paroles d'un Père de l'Eglise: "Rien ne se meut pour se mouvoir, mais pour "arriver." (vous m'suivez) On croyait le contraire de bien des gens. Ce n'est plus permis (désormais) après un tel oracle. Sans doute, dans son temps, le dit Père de l'Eglise, astronome façon-Josué, prouvait la fin du monde par l'immobilité de la terre. Tout chemin mène à Rome.

Pour moi, j'ignore où, quand et comment, notre planète se propose d'arriver. Elle ne m'a pas fait ses confidences. Je vois seulement qu'elle n'est pas pressée et s'obstine à prendre par le grand tour avec un singulier acharnement. C'est peut-être pour vexer les Curieux. Quel dommage de ne pouvoir lui faire demander son passeport par un Gendarme! on connaîtrait sa provenance et sa destination.

Il y a des gens qui ont vraiment la rage de l'immobilisme. A peine viennent-ils d'apprendre, à leur grand désespoir, que la Terre n'est point cul-de-jatte et circule même d'un assez bon pas, déjà ils intriguent pour couper court à sa promenade. Ils démontrent à la coureuse que le vagabondage indéfini est prohibé par la Métaphysique et par l'Algèbre et qu'il faut absolument faire une fin.

Soit! mais ne jouons pas sur les mots. La fin de la terre n'est pas la fin du monde. L'une n'est qu'un éphémère grain de sable. L'autre, c'est l'infini et l'éternité. Les astres, comme les animaux, comme les plantes, naissent, vivent, meurent, et de leurs éléments il se reconstitue des globes nouveaux. Pas un atome ne se perd. Rien n'est anéanti. Les formes sont passagères et périssables, la matière est éternelle. Tous les corps célestes commencent et finissent. L'univers n'a pas commencé, il ne finira pas.

Le Père Gratry peut donc disposer de notre planète à sa convenance et lui tirer la bonne aventure, soit avec le grand jeu, soit avec la Bible ou les pères de l'Eglise. Ce n'est pas moi qui contredirai l'horoscope. Je me

[1] Diminué, peut-être, mais perdu ! quel accroc à la statistique ! pardon de la bévue, je me l'avise à temps. la masse des affaires est toujours énorme dans cette partie.

2 borne à conseiller la prudence. Les prophètes n'ont pas eu la chance jusqu'à présent. La terre s'est moquée d'eux et de leurs prédictions. En bon chrétien, le Révérend père a naturellement la monomanie de la fin du monde. Dans cette religion-là, c'est une maladie chronique, incurable, et passée dans les os; car elle est aussi vieille que le christianisme lui-même et date de l'annonce un peu hâtive du jugement dernier par le Seigneur Jésus.

Cette erreur de calcul, ou si l'on veut, cette méprise a été l'origine des plus bizarres aventures. Tout d'abord, elle avait déchaîné une véritable épidémie de déménagement. On regardait chaque matin si le soleil, la lune et les étoiles n'étaient pas tombées pendant la nuit, comme des figues vertes. Tel devait être le commencement de la débâcle. Par malheur, tout cela s'entêtait à rester en place, malgré la prédiction. Il tombait beaucoup de figues vertes, mais pas une pauvre petite étoile. La crédulité tint ferme long-temps contre la mystification. Puis on se résigna, par lassitude, à l'ajournement du programme.

En l'an mil, recrudescence furieuse de l'épidémie. Toutes les malles étaient faites pour l'autre monde. Il fallut les défaire. Quel crève-cœur! Heureusement, bon nombre d'honnêtes voyageurs n'eurent pas cette peine, s'étant délestés de leur bagage au profit du clergé, en échange d'un passeport pour le Paradis. L'histoire ne dit pas s'ils intentèrent un procès en restitution, pour non-livraison de la marchandise. C'est peu probable. Les tribunaux sans doute auraient décidé qu'il y avait eu bonne foi réciproque dans le contrat, et que les intimés n'étaient pas tenus des cas de force majeure. Les passeports d'ailleurs restaient valables pour les déménagements individuels.

Ah! ce bon petit commerce de l'autre monde, les maudits astronomes lui ont fait bien du tort. Il est presque perdu(1) la science du Père Gratry le remettra sans doute en pied. Elle a déjà tenté un grand coup: rajeunir les guenilles de la vieille métaphysique. Une définition de Dieu dans le goût moderne, une définition scientifique, quelle bonne aubaine pour cette infortunée Sorbonne qui, depuis si longtemps, a vidé son sac

jusqu'à la dernière formule!

Naïf oratorien! après avoir usé ses foudres et ses poumons contre le matérialisme, il passe brusquement à l'ennemi et matérialise à son tour.... qui? le croira-t-on?... Dieu lui-même! ce n'est plus le pur esprit, l'être absolu, l'être des êtres, l'intelligence suprême... Du tout: c'est "la force infinie, vivificatrice des forces finies, le moteur immobile du mouvement!"... O grand St Thomas d'Aquin, et vous tous, pères des vieux conciles d'Asie, n'avez-vous pas voilé votre face sur les marches de l'Empyrée? Dieu tombé en mécanique, devenu force et moteur! Dieu affublé de l'uniforme de l'athéisme! terrible signe des temps! le venin s'est infiltré au cœur même du tabernacle. Satan va s'asseoir sur l'autel.

Hé! je vous prie, mon révérend père, qu'est-ce qu'une force divine infinie et qu'un moteur immobile?" En quoi ce logogriphe diffère-t-il de tous les ainés? allons, mascarade perdue! Votre définition va rejoindre au grenier le bric-à-brac de la Sorbonne.

Ce n'est là au surplus qu'une bien petite perte pour le Révérend, et il peut faire sans regret ce léger sacrifice. Ne lui reste-t-il pas le plus beau diamant de sa couronne universelle, la gloire médicale? astronome, mathématicien, théo-géo-zoo-psycho-logue, il est encore, il est surtout le plus extraordinaire médecin de l'époque. Pas n'est besoin de dire qu'il n'appartient à aucune des vulgaires écoles de la faculté. C'est un génie créateur. Le système qu'il a inauguré est comme le couronnement ou plutôt l'incarnation de son grand œuvre: l'identification de la foi et de la science.

Son début est terrassant: guérison instantanée, miracle authentique. Qui résisterait à cet argument? les foules vont accourir, comme elles accouraient jadis autour du Nazaréen, et en effet notre Docteur s'écrie: "cette médecine-là, c'est celle dont Jésus-Christ se servait pour guérir les malades et ressusciter les morts. il me semble que jusqu'à présent le monde "moderne n'a rien fait pour exploiter le christianisme. Les hommes n'y "comprennent encore rien et n'en savent encore rien tirer."

Que les hommes ne comprennent rien au christianisme, c'est une chose incontestable. Mais que le monde moderne n'ait pas su l'exploiter,

4/ l'assertion me parait téméraire. [redacted]. Dans cette branche d'industrie, le monde moderne a fait preuve d'une écrasante supériorité sur le monde ancien qui, déjà cependant, soyons juste, entendait fort bien l'article. En somme, jamais industrie n'a été mieux organisée, [redacted] ni plus constamment florissante. Le père Gratry est trop modeste. je lui reprocherai le même défaut dans les lignes [redacted] qui suivent :

« le progrès de la Médecine se fera, quand de grands hommes, « ardemment Chrétiens, invoqueront Jésus-Christ et diront : « fesons « passer l'étincelle divine à travers ce monceau de matière scientifique. »

Il me semble que le grand homme demandé se révèle avec assez d'éclat dans la personne du Révérend père. On ne peut méconnaître ni son signalement, ni les preuves de sa mission. il est « ardemment « chrétien », sauf ses propos incongrus sur l'absurdité de l'Evangile, et il opère des guérisons instantanées. il peut certifier des miracles authentiques. Certes voilà un progrès plus qu'honnête, et de bien difficiles se contenteraient à moins.

Mais le Révérend, qui a repris la clientèle et la méthode de Jésus-Christ, s'estime en défaut sur un point du programme. « il n'a pas encore ressuscité les morts. » Est-ce bien sûr ? j'ai quelque peine à le croire. il a dû « faire passer l'étincelle divine », milliardement supérieure à l'étincelle électrique. (qu'on nous pardonne ce trop insuffisant néologisme. La langue demeure impuissante devant de telles sublimités). Un mort, traversé par « l'étincelle divine », doit [redacted] rebondir sur ses pieds comme un Cabri.

Suzamel.

La Fin au prochain numéro.

1 Le Père Gratry — Science et foi. — 4e article (5000 / 546

C'est ici que triomphe la sainte mixture de la Foi et de la science. Elle s'opère par l'infusion de Jésus-Christ dans la médecine. Jusqu'à ce jour [redacted], entre le médecin de l'âme et celui du corps, il n'y a pas eu seulement (avait pas seulement) différence de personne et de fonctions (d'attributs) mais (an-tagonisme et hostilité, ce qui entraînait une véritable bifurcation de l'être humain et le plus fâcheux dualisme dans les soins prodigués à ses souffrances. L'illustre restaurateur de la méthode Nazaréenne est venu mettre fin à ce schisme et rétablir l'unité du Physique et du moral, par l'amalgame complet des thérapeutiques. Prêtre et Pra-ticien se confondront en un guérisseur unique.

incompatibilité et guerre civile. Quand l'un entre, l'autre se sauve. Quel martyre du pauvre patient, coupé en deux comme l'enfant de Salomon, moitié au docteur, moitié au prêtre.

Rien de plus nécessaire. Toutes les maladies, d'après le système Gratry, sont l'œuvre de démons enfermés dans le coffre humain, ils tiennent fort à leur caserne et ne peut-on les expulser que par un traitement théologique. De là l'emprunt mutuel des idées et des termes dans la cure de l'âme et ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ dans celle du corps, et cette merveilleuse fusion de l'idiôme sacré avec le dialecte médical, qui est le titre princeps, le trait de génie du grand Oratorien. Ainsi, selon les expressions même du Révérend père, la pathologie de l'âme, le cancer de la moelle de l'âme, seraient traités par les amers, les drastiques, les désopilants, et la fièvre, le typhus, la phthisie, par l'eau bénite, les exorcismes, ~~les [illegible]~~ ~~[illegible] prières~~, les neuvaines, "l'étincelle divine". Rien ne pourra tenir devant la puissance de cette méthode iatrique. Les affections les plus rebelles seront instantanément domptées, l'auteur en donne l'assurance. ~~qui~~ Oserait-on douter de sa parole?

"Nous croyons, dit-il en toute humilité, "nous croyons

« avoir posé les bases de la psychologie et de la physiologie. Efforcez-
« -vous de comprendre les thèses que j'ai établies sur ce point. Elles
« n'ont point été attaquées. »

attaquées! Oh! non, certes. Ce serait payer les bienfaits de
la plus noire ingratitude, si l'on songe aux promesses de cette admira-
-ble physiologie. N'en citons qu'une : « Est-ce qu'on n'a pas vu des
« morts produites en quelques instants par l'imagination seule? Eh!
« bien, si l'imagination peut produire la mort, pourquoi ne pourrait-
« -elle pas produire la vie? » pensée profonde, plus profonde que le
tonneau des danaïdes! Elle fait évidemment allusion à ces milliers
et millions d'heureux époux qui ont été pères de leurs enfants par
pure simple imagination.

La Physiologie du Révérend a sans doute pour
but de généraliser ce mode de reproduction, tout spirituel et moral.
il faut convenir que le procédé vulgaire est choquant (very shocking)
pour une âme Chrétienne. On avait bien proposé de faire les enfants
par les oreilles, mais cette chaste idée n'a pas eu de suites. Fidèle
à la sainte méthode d'amalgame, le pudibond révérend a voulu
introduire la conception immaculée dans la physiologie. il ne fal-
-lait pas moins pour la purger des souillures du matérialisme.

Ah! Matérialisme! la bête de l'apocalypse. L'Archange
Gratry a tiré son glaive de flammes pour la terrasser. Car la
Messe! qu'il est terrible aux impies! Son livre les Sources appelle
l'épuration de l'univers sur le Doyen de la Faculté de Médecine
qui recommandait en 1850 aux étudiants la lecture de Cabanis
et de Condillac. Du haut de son tricorne, il foudroie toute impu-
-reté capable de troubler l'eau claire de l'enseignement orthodoxe.
Ecoutez ce nouveau St Bernard doublé de St Michel :

3 « mais d'abord il faut ôter le scandale et l'obstacle de ce « grand art (la Médecine), savoir : le matérialisme. je ne veux « qu'un exemple. j'ouvre le dictionnaire médical (1) le plus « répandu, et je trouve au mot idée cette définition : « L'idée « est le mode d'activité propre à chaque partie du cerveau. l'idée « simple est le résultat d'action d'une seule partie cérébrale. « l'idée composée est le résultat commun de l'action de plusieurs « parties. » n'est-il pas évident que la critique n'a pas assez de « sifflets ni de fouets, pour siffler et pour flageller et pour chasser « du temple de la science la risible et pitoyable audace qui ose « écrire ces platitudes dénuées de sens ? a de cette tirade [illegible] l'évangélisme, sans doute, mais dans les teintes pâles [illegible] trop pâles et parlementaires. il est [illegible] visible que l'orateur sort quelquefois de l'Eglise et va s'affadir chez les profanes. c'est un tort. qui se frotte à la caque finit par sentir sent le hareng. C'est un grand tort à lui de ne pas se désaltérer (uniquement) aux sources pures, la Bible, les bulles papales, les mandements épiscopaux (surtout). Que ne s'écriait-il avec le fulgurant laconisme de l'écriture : « Taisez-vous, Polissons ! sortez, canaille, « fils de Bélial, Race de Vipères ! » Voilà le grand style, le style mandementaire ! lisez les Evêques, Père Gratry, lisez les Evêques ! Vous ne lisez pas assez les Evêques.

Quant à chasser les intrus du temple de la science, comme vous n'y avez pas vos entrées, je vous conseille d'attendre

(1) Dictionnaire de MM.rs Littré et Robin

4 ces Messieurs derrière la porte avec un bon manche de croix, 549
pour leur administrer une (exhortation) volée de remontrances catholique. nous qui
ne prenons pas ces licences sacrées, nous engageons simplement le
Révérend père à se choisir un domicile fixe. il est dangereux
de vaguer par les rues. On se trompe de porte, on entre écrire
ses morceaux de science au séminaire et ses morceaux de foi à
l'école Polytechnique.

La méprise, au surplus, n'est pas toujours funeste.
notre auteur lui-même en sera un exemple. ses excentricités divagations
médico-dévotes lui donnent droit à deux fauteuils au moins. je
ne lui en promets pas à l'académie de Médecine qui me
ferait un procès en diffamation. Mais, à coup sûr, le charabias
du Saint homme enfoncera les portes de l'ex-Académie Fran-
-çaise, et son radotage celles de l'académie très-politique et
peu morale. je me suis permis de confesser le père Gratry.

Je dois terminer par la formule sacramentelle : "allez, ne
" pèchez plus. ne courez jamais deux lièvres à la fois et ne prenez
" pas le thé chez Madame Gibou. Dites votre meâ culpâ et
" n'oubliez pas le pèlerinage de Jérusalem. je vous absous au
" nom du père, du fils et du St Esprit. ainsi soit-il.

En l'honneur de la triple trinité et du tricorne
Suzamel

Deux fauteuils, c'est bien peu. l'académie des Sciences s'empres-
-sera probablement de lui en offrir un troisième, sous cause
d'astronomie entre l'illustre Baron mécanique Ch. Dupin
et le Pasteur Lhéros non spontané.

Maintenant que le Père Gratry, bien confessé, est assis

à l'aise entre ses trois fauteuils, ... sur le plancher des Vaches, on peut lui verser sur la tête la formule sacramentelle d'absolution.

Allez! ne péchez plus, ne courez jamais deux lièvres à la fois, ne prenez point de thé chez Mme Gibou, et n'oubliez pas le pèlerinage de Jérusalem. Je vous déclare un grand innocent au nom du père, du fils et du St Esprit, ainsi soit-il.

Le Père Gratry — Quatrième article

C'est ici que triomphe la sainte mixture de la Foi et de la science. Elle s'opère par l'infusion de Jésus-Christ dans la médecine. Aujourd'hui, entre le médecin de l'âme et celui du corps il n'y a pas seulement différence de personnes et de fonctions, mais incompatibilité radicale et guerre civile. Quand l'un arrive, l'autre se sauve. Quel martyre pour le pauvre patient, coupé en deux comme l'enfant de Salomon, moitié au docteur, moitié au Curé! L'illustre restaurateur de la méthode Nazaréenne est venu mettre fin à ce schisme et rétablir l'unité du physique et du moral par l'amalgame complet des thérapeutiques. Prêtre et docteur désormais ne feront qu'un.

Rien de plus normal. Toutes les maladies, d'après le système Gratry, sont l'œuvre de démons enfermés dans le corps humain. Ils tiennent fort à leur caserne et on ne peut les en déloger que par les armes théologiques. Donc identité parfaite de la médecine et de la religion et, par suite, emprunt mutuel des idées et des termes dans la cure de l'âme et dans celle du corps. De là cette merveilleuse fusion de l'idiome sacré avec le dialecte médical, qui est le titre *principe*, le trait de génie du grand oratorien.

Ainsi, selon les expressions même du Révérend père, la *pathologie* de l'âme, le *cancer* de la *moelle* de l'*âme*, seraient traités par les amers, les drastiques, les désopilants; et la fièvre, le typhus ou la phthisie, par l'eau bénite, les exorcismes, les neuvaines, en un mot, "par l'étincelle divine". Rien ne pourra tenir devant la puissance de cette méthode iatrique. Les affections les plus rebelles seront instantanément domptées, l'auteur en donne l'assurance. Qui oserait douter de sa parole?

"Nous croyons," dit-il en toute humilité," nous croyons avoir "posé les bases de la psychologie et de la physiologie. Efforcez-vous de "comprendre les thèses que j'ai établies sur ce point. Elles n'ont point été "attaquées.

attaquées, ô ciel! quelle ingratitude voudrait payer d'une telle monnaie les bienfaits de cette incomparable physiologie! Efforçons-nous de la comprendre, selon les conseils du maître, et si c'est absolument impossible, adorons du moins de si grandes merveilles. En voici le plus faible échantillon: " Est-ce qu'on n'a pas vu de morts produites en quelques instants par l'imagination seule? Eh! bien, si l'imagination peut produire la mort, pourquoi ne pourrait-elle pas produire la vie?" Causée profonde! Car elle fait évidemment allusion à ces milliers et milliers d'heureux époux qui sont pères de leurs enfants par pure imagination.

La physiologie du Révérend a pour but manifeste de généraliser le mode tout chrétien de reproduction qui nous vient en droite ligne du Saint-Esprit. Il faut convenir que, depuis cette divine opération, le procédé vulgaire est resté choquant pour les âmes chrétiennes. On aurait bien proposé de faire les enfants par les oreilles, mais cette chaste idée n'a pas eu de suite. Fidèle à la sainte méthode d'amalgame, le pudibond oratorien a voulu introduire l'immaculée conception dans la physiologie. Il ne fallait pas moins pour la purger des souillures du matérialisme.

Matérialisme! la bête de l'apocalypse! L'archange Gratry a tiré son glaive de flammes pour la terrasser. Car la messe! qu'il est terrible aux impies! Son livre "Les Sources" appelle l'expiration de l'univers sur le doyen de la Faculté de médecine qui recommandait en 1850 aux étudiants la lecture de Cabanis et de Condillac. Du haut de son tricorne, il foudroie toute impureté capable de troubler l'eau claire de l'enseignement orthodoxe. Ecoutez ce nouveau St Bernard doublé de St Michel:

" Il faut ôter le scandale et l'obstacle de ce grand art,
" (la médecine), savoir: le matérialisme. Je ne veux qu'un exemple. J'ouvre
" le Dictionnaire médical (1) le plus répandu et je trouve au mot
" idée cette définition: "L'idée est le mode d'activité propre à chaque
" partie du cerveau. L'idée simple est le résultat d'action d'une seule partie

(1) Dictionnaire de MM.rs Littré et Robin.

« cérébrale. L'idée composée est le résultat ~~intérieur~~ commun de l'action
« de plusieurs parties. »

591

« N'est-il pas évident que la critique n'a pas assez de sifflets
« ni de fouets, pour siffler et pour flageller et pour chasser du temple
« de la science la risible et pitoyable audace qui ose écrire ces platitudes
« dénuées de sens ! »

Cette tirade a sa teinte d'évangélisme certainement, mais pâle, bien pâle. On voit que l'orateur sort parfois de l'Eglise et va s'attabler chez les profanes. C'est un tort. Qui se frotte à la cagne finit par sentir le hareng. Pourquoi ne pas se désaltérer aux seules sources — pures, la Bible, les bulles papales, les mandements épiscopaux ? il fallait s'écrier avec le fulgurant laconisme de l'écriture : « Taisez-vous, « taisons ! Sortez, canaille, fils de Bélial, race de vipères ! » voilà le grand style, le style mandementaire ! Lisez les Evêques, père Gratry, lisez les Evêques, vous ne lisez pas assez les Evêques.

Quant à chasser les intrus du temple de la science, comme vous n'y avez pas vos entrées, je vous conseille d'attendre ces Messieurs derrière la porte avec un bon manche de croix, pour leur administrer une volée de remontrances catholiques.

Nous qui ne prenons point ces licences sacrées, nous engagerons simplement le Révérend père, dans son intérêt, à élire un domicile fixe. Il est dangereux de vaguer par les rues. On se trompe de porte, on entre écrire des morceaux de science au séminaire et des morceaux de foi à l'Ecole Polytechnique.

Ce n'est pas que cette méprise soit toujours funeste. Notre auteur lui-même sera une preuve du contraire. Ses Hallucinations médico-dévotes lui vaudront au moins deux fauteuils. Je ne lui en

promets pas à l'académie de médecine qui me ferait un procès en diffamation. Mais à coup sûr le charabias du saint homme enfoncera les portes de l'ex-Académie Française et son radotage celles de l'académie très politique et point du tout morale.

Deux fauteuils, c'est même bien peu. L'académie des sciences s'empressera sans doute de lui en offrir un troisième, pour cause d'astronomie, entre l'illustre baron mécanique Charles Dupin et Mr Pasteur, le générateur non-spontané.

Or donc, maintenant que le père Gratry, bien confessé, est assis à l'aise entre les trois fauteuils, ... sur le plancher des vaches, on peut lui verser sur la tête en toute conscience la formule sacramentelle de l'absolution :

allez, ne pécher plus. ne courez jamais deux lièvres à la fois, ne prenez point de thé chez Madame Gibou et n'oubliez mie le pélerinage de Jérusalem. au nom du père, du fils et du Saint-Esprit, je vous proclame un grand innocent — ainsi-soit-il

552

Les Martyrs de la pensée de Tridon

avec copie définitive ~~corrigée~~ remaniée probablement par Blanqui

---

553

Les Martyrs de la Pensée.

« Vois ma sanglante auréole » hurle chaque secte à l'incrédule, « compte les os « broyés, les entrailles palpitantes. Ne suis-je pas la vérité, puisqu'un baiser de mes lèvres « précipite un peuple d'amants dans les bras de la mort ? Enfant, viens à moi qui seule puis « te donner le repos et le bonheur. » Et toutes de débiter sur le comptoir leurs lambeaux de chair humaine.

Mais hors de la secte, point de Martyre ! En face de l'étal de viande sainte, il y a l'étal de viande maudite, athées et savants d'abord, morceaux de choix, puis les basses viandes des sectaires ennemis. Car elles jouent entr'elles avec enthousiasme le jeu du gril et du couteau, ces aimables filles du ciel. Dès qu'a retenti le cri de guerre de Moloch ou la trompette de Jéhovah, l'armée des fanatiques ébranle ses noirs bataillons pour la conquête de l'Elysée ou de l'Eden. ~~Tentatès et Jéhovah~~ La foi arme leurs bras, la rage les guide. Tentatès et Jéhovah planent sur les champs de bataille. Les Furies tordent leurs serpents et leurs torches. Satan et ses sombres légions hurlent de leur épée flamboyante le bouclier des Archanges. Hourrah ! La mêlée de la terre répond à la foudre du ciel. Prophètes, Sybilles et Pontifes roulent dans un tourbillon sans fin. Tous jurent et bénissent, sacrent et prient, frappent et croient et meurent ; tous, au milieu des enfants et des femmes égorgés, à la lueur des villes en flammes, s'arrachent encore les cadavres. C'est que la victoire tient dans ses mains la palme et l'auréole, transforme le saint en damné, enlève l'orthodoxe dans les gloires de l'Empyrée, ou plonge au fond des abymes l'hérésiarque écrasé par la défaite sous l'anathème.

« La cause seule fait les martyrs ! » s'écrie St Augustin en face des Donatistes qu'il a martyrisés. « Oui, la cause seule fait les martyrs ! » répond l'Esprit humain. — Quel dogme n'a pas été arrosé de torrents de sang ? Quel symbole ne s'est pas inscrit par le fer et par le feu ? Quel temple le meurtre n'a-t-il pas cimenté ? chaque mot de la prière bégayée par l'enfant a coûté la vie à des milliers d'hommes. Saint Ravaillac a eu son heure de Martyrat, Saint-Jacques clément aussi. Les Haschischin (assassins) du Vieux de la Montagne donnent la main aux Polyeucte tués par Dèce, aux sorciers jetés dans les chaudières bouillantes, aux Maures convertis par l'Inquisition. « À toute époque, Satan a eu ses martyrs » écrit Florimond, l'atroce historien des « Prenez mon ours, » traduit le gamin de Paris, linguiste et philosophe.

« Oui, c'est là cause seule qui fait les martyrs! » Aussi ce pauvre Helvétius et ce pauvre d'Holbach sont-ils distancés de bien loin, dans la doctrine de l'intérêt, par les spéculateurs en éternité. ils sont chastes, ces spéculateurs, mais dans l'espoir des jouissances éternelles, des accolements divins. à cette pensée, un frémissement parcourt le corps des vierges. Le désir soulève leur sein. L'espoir empourpre leur visage. Émules d'Alcmène et de Danaé, elles dédaignent la chair et l'amour impuissants.

ils sont humbles, mais les palais du ciel, plus éclatants que l'azur, plus riches que le diamant, ouvrent au derviche poudreux des portes de jaspe, et la vermine peut couvrir ces corps où pousseront les ailes des anges. « Frappez! » disent les martyrs à leurs persécuteurs, comme l'huissier de Racine, « Frappez! » je suis père de mes Vertus. (1) tout refuser, tout mépriser, pour tout avoir, c'est du pur Barême et le joueur de « Dieu à pile ou face! (2), Pascal se croit sûr de gagner.

Ces élus sont chastes par luxure, pauvres par cupidité, humbles par orgueil. Créanciers insatiables, ils cognent, poings fermés, à la porte de l'Olympe : « me, gages! ma prime! »

au moins, Décius ne se jette pas dans le gouffre pour faire son salut, mais pour délivrer sa patrie. Agamemnon livre sa fille à Calchas dans l'intérêt de l'armée Grecque. mais si le Bakir s'enfonce des pointes de fer entre les épaules, ou laisse pousser ses ongles à travers ses mains; si cet autre cingle ses fesses ou déjeûne avec ce qui en sort, en vue de béatitudes éternelles, ce sont des prêteurs à mille milliards pour cent, qui supposent sans doute que, dans l'autre monde, il n'y a pas de lois contre l'usure.

Brutus cache un poignard dans sa toge; Harmodius voile son glaive sous le myrte. mais la patrie, cette mère auguste, a poussé son cri d'angoisse. Balthazar Gérard tue d'un coup de pistolet le libérateur des Pays-bas, Guillaume-le-Taciturne. Les jésuites lui ont promis le Paradis pour Bot-de-Vin.

En face de l'ascète semblable au joueur qui ponte avec rage sur une carte, il est grand le philosophe antique, faisant le bien pour le bien, non pour l'appas d'une immortalité fantasque, plus grand encore, lorsqu'il expire en défendant le patrimoine moral de l'humanité. Mourir, parce qu'on doit le dévouement à la patrie, la science à l'humanité, parce que le flambeau qu'on tient un instant dans la main, doit être transmis plus

lumineux aux générations futures, mourir afin que tous vivent et sachent, voilà le saint trépas et non le trépas sur gages. Ce n'est plus une ~~profondeur~~ tache originelle, de fantaisie, qu'il s'agit de laver, mais la souillure réelle, la souillure putride de la misère et de l'ignorance. Le Sage, sur sa croix, souffre de la douleur des nations. La sueur qui coule de son front est l'angoisse des cités. il pleure les larmes des victimes. Son cœur s'attendrit sur le larron, complice fatal, crucifié à ses côtés par une société barbare. Son regard cherche de sonder l'avenir et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il adresse l'appel suprême qui sera entendu à travers les siècles.

Martyrologe du Christianisme, arrière! Du fond des âges s'avance contre toi la troupe immortelle des penseurs, dont la spirale touche à l'infini. Leur pas frappe la terre, comme le flot bat la falaise. ils sont plus pâles et plus nombreux que les feuilles secouées par l'automne; martyrs de la steppe ou de la plage, sceptiques jetés dans le feu des mages ou des Chaldéens, impies, assassinés par les dieux, athées tués par des miracles, proscrits chassés de leur patrie avec leur idée au sein; quiconque a cherché les lois de notre mère la Nature, gémi pour l'humanité, souffert en l'honneur du vrai et du juste, quiconque a rêvé, quiconque a voulu, quiconque a aimé, depuis le premier ennemi de l'idole et du prêtre, jusqu'au tribun dont la voix ébranle les empires, tous les confesseurs de la pensée humaine ont place au grand festin des morts. Dans cette foule mugissante que de fronts inconnus! Dans ce tourbillon de cris et de pleurs, combien de dévouements anéantis, de passions étouffées! l'autre, l'autel et le glaive sont muets. le cachot garde sa proie. auteur et livre, la flamme a tout dévoré. Combien de perdus dans le ventre rouge de Moloch! d'engloutis dans les enfers de l'inquisition! qui nous le dira? des os calcinés, un peu de cendre, c'est tout. à peine quelques visages connus. Voici Socrate buvant la ciguë, Callisthène égorgé, Maxime et Hypathie tombés sous les fureurs chrétiennes; Voici les philosophes et les sorciers, les Templiers et les hérétiques, s'aidant des liaines scholastiques pour atteindre à la vérité, Abailard et Jean Hus, Valdo, Wiclef et Zizka, Calas le chef des Jacques, avec sa couronne de fer rouge sur la tête: Voici la plus illustre et la plus touchante des victimes du catholicisme, Jeanne d'Arc sur le bûcher des sorcières; Servet brûlé par Calvin, Bruno Jordano brûlé par le pape, Cloots, l'apôtre de la Fraternité, guillotiné pour le compte

de l'Être Suprême, toute la série humaine et révolutionnaire des Siècles.

ils passent avec leur blanche auréole, grands et stoïques, le front haut, les yeux tournés vers la lumière, et montrant la longue Caravane qui se déroule sans fin, ils disent au peuple : « N'est-ce point assez ? Saffacera-t-il toujours ? »

Les martyrs de la pensée

555

« Vois ma sanglante auréole, Hurle chaque secte à l'incrédule ; enfonce tes doigts
« dans mes plaies ; compte les os déchiquetés, hume l'odeur âcre des bûchers et des gibets.
« Vide pedes, vide latus. Ne suis-je pas la vérité, qu'un baiser de mes lèvres précipite un
« peuple d'amants à la mort ? Enfant, viens dans mes bras ; moi seule puis satisfaire tes dé-
« sirs et rafraîchir ton front brûlant ; moi seule te donner le repos, la jouissance et l'amour. »
Et toutes, étalant des victimes, débitent sur leur comptoir ces débris palpitants, taillés dans la
chair même de l'humanité.

Aussi, hors de la secte, point de martyre ; et lorsqu'elles ont épuisé la matière
première des savants et des athées, ces aimables filles de l'esprit humain jouent entr'elle, le
grand jeu du gril ou du couteau. Sitôt qu'Enyo a poussé son cri de guerre ou que les trompettes
de Jéricho ont retenti ; l'armée des fanatiques forme ses noirs bataillons pour la conquête du
Tartare ou de l'Eden. La foi arme leurs bras, la rage les guide. Les Walkyries et Jéhovah planent
sur le champ des batailles, les Furies tordent leurs serpents et leurs torches. Lucifer et sa sombre
légion heurtent de leur épée flamboyante le bouclier des Séraphins et des Archanges. Hourrah !
la mêlée de la terre répond à la foudre du ciel. Prophètes, Sybilles et Dieux, Fous, Galles
et Pontifes roulent dans un tourbillon sans fin. Tous jurent et bénissent, sacrent et prient,
frappent, croient, meurent ; et sur le corps des enfants et des femmes éventrées, à la lueur
des villes en flammes, s'arrachent encore les cadavres. C'est que la Victoire tient dans ses mains
la palme et l'auréole, transforme à son gré l'héroïsme du saint en tenace opiniâtreté du
damné, élève jusqu'à l'Empyrée le croyant transfiguré dans la gloire ou refoule au fond
des abymes l'hérésiarque écrasé sous la défaite et l'anathème.

« La cause seule fait les martyrs, » s'écrie St Augustin en face des martyrs
Montanistes et Donatistes, créés par sa parole.

« La cause seule fait les martyrs », répond l'Esprit humain. Quel dogme n'a
pas été arrosé de torrents de sang ? Quel symbole ne s'est pas inscrit par le fer et par le feu ?
Quel temple le meurtre n'a-t-il pas cimenté ? Chaque mot de la prière bégayée par l'en-
fant a coûté la vie à des milliers d'hommes. Saint Ravaillac et Saint-Jacques Clément
ont eu leur heure de Martyrat. De nos jours, Charlotte Corday est l'objet d'un culte fervent.
Les Haschischin du Vieux de la Montagne donnent la main aux Polyeucte tués par Décius,

aux sorciers jetés dans les chaudières bouillantes, aux maures convertis par l'inquisition, et aux martyrs de Çakya-Mouni.

« c'est la cause seule qui fait les martyrs ! » aussi ces Hiérophantes sont des fourbes, ces vestales des prostituées. Ces philosophes spéculent et laissent bien loin en arrière ces pauvres Helvétius et d'Holbach dans la conception de l'intérêt. ils sont chastes, mais dans l'espoir des jouissances célestes, des accolements divins, des voluptés éternelles. ils à cette pensée, un frémissement parcourt le corps des Vierges, le désir soulève leur sein, l'espoir empourpre leur visage. Émules d'Alcmène et de Danaë, elles dédaignent la chair et l'amour impuissants.

ils sont humbles ; mais les palais du ciel, plus éclatants que l'azur, plus riches que le Diamant, ouvrent au Derviche poudreux des portes de jaspe, et la vermine peut couvrir ces corps où pousseront les ailes des anges. Soufflez les sur la joue droite, ils tendent la gauche ; Dieu les vengera. « Frappez ! » disent les martyrs à leurs persécuteurs, comme l'huissier de Racine, « Frappez ! je suis père de mes vertus. » Tout refuser pour tout avoir, tout mépriser pour tout embrasser, c'est du Barême, et le joueur féroce de : « Dieu à pile ou face ! », Pascal croit gagner.

Comédie du refus menteur, Hypocrisie de la chair, ambition et orgueil, voilà ce dévouement vanté des sages et des poètes. Ces élus sont chastes par luxure, pauvres par avarice, humbles par orgueil, charitables par espoir du centuple. Créanciers impitoyables, ils fatiguent le ciel et la terre de leurs réclamations, et cognant poings fermés à la porte de l'Olympe : « mes gages ! mes gages ! » hurlent-ils avec l'accent pleurard de Sganarelle.

Au moins Décius se jette dans son gouffre, dans l'espoir de sauver sa patrie ; Agamemnon livre sa fille à Calchas pour attendrir Diane. Mais si ce Fakir s'enfonce des pointes de fer entre les épaules, si cet ascète laisse croître ses ongles au travers de ses mains ; si cet autre dévore avec délices ses excréments, c'est dans le but le plus égoïste, afin de s'assurer l'Eden, le Nirvâna, le Pardès des Mages, le Walhalla des Germains ou le pays de chasse des Iroquois.

Brutus cache un poignard sous sa toge ; Harmodius voile son glaive

sous le myrte; mais la patrie, cette mère auguste, a poussé son cri d'angoisse. Balthazar Gérard demande à parler à Guillaume-le-Taciturne, et tire à bout portant sur le libérateur des Pays-bas. Les jésuites lui ont promis le ciel comme pour boire.

En face de l'ascète enflammé de la rage du joueur qui ponte sur une carte, il est grand le philosophe antique fesant le bien selon la loi de l'espèce humaine et non pour l'appât d'une fantasque immortalité. Il est plus grand encore, lorsqu'il expire en défendant le patrimoine moral de l'humanité, en proclamant jusqu'à la mort le symbole qui doit la régénérer et la sauver. Passion devant laquelle s'évanouissent les Schamanes et les Pacôme, les Crocs et les préteurs, le prostibulum et le cirque! un homme meurt, parce qu'il doit l'être à sa famille, l'amour à la patrie, la science à l'humanité; parce que le flambeau qui lui a été confié, doit être transmis aux générations futures plus lumineux encore. il meurt afin que tous vivent et sachent. Ce n'est plus une tache originelle qu'il s'agit de laver; c'est la souillure plus réelle et plus affreuse encore de la misère et de l'ignorance.

Le sage, sur sa croix, souffre des douleurs des nations. La sueur qui coule de son front est l'angoisse des cités. il pleure les larmes des Victimes. Son cœur s'apitoie sur le larron, coupable fatal, crucifié à ses côtés par une Société barbare. Son regard essaie de sonder l'avenir, et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il adresse l'appel suprême qui sera entendu à travers les siècles.

Martyrologe de l'Egoïsme et de l'Infâme Arrière! Du fond des âges s'avance contre toi la troupe immortelle des penseurs, dont la spirale touche à l'infini. leur pas frappe la terre comme le flot bat la falaise. Leur voix est plus plaintive que le souffle du vent dans les forêts. ils sont plus pâles et plus nombreux que les feuilles tordues par l'automne ou les morts de la Vallée de Josaphat: martyrs de la steppe ou de la plage, enfouis sous les masses celtiques, barbares jetés dans le feu des mages ou des Phéniciens, impies assassinés par les dieux, athées tués par des miracles, proscrits chassés de leur patrie avec leur idée au sein; quiconque a réfléchi aux lois de notre mère la Nature, gémi pour l'humanité, souffert en l'honneur du vrai et du juste; rêveurs épris de l'idéal, génies bafoués, auteurs privés de pain, fiancés chassés des familles, pères reniés de leurs

femmes et de leurs enfants ; quiconque a rêvé, quiconque a aimé, depuis le premier docteur de la vertu de l'idole et de la bonne foi du prêtre, jusqu'au tribun fuir des peuples et dont la voix ébranle les empires, tous les confesseurs de la pensée humaine, ont place à la sombre agape.

Dans cette foule mugissante que de fronts inconnus. Dans ce tourbillon de cris et de pleurs, combien de dévouements anéantis, de passions étouffées ! l'autel et le glaive n'ont pas de voix ; le cachot garde sa proie. Auteurs et livre, la flamme a tout dévoré.

Combien de perdus au temple de Shiva ou dans le Ventre de Moloch ! d'enfouis sous le capuchon du Vénito, d'engloutis aux enfers de l'inquisition ! ~~quelques visages visages visages~~ qui nous le dira ? De la cendre et des os, un peu de sang, voilà tout, nul nom. quelques visages à peine nous sont connus. Voici Socrate aspirant à longs traits la ciguë, Anaxagore pendu, Callisthène égorgé, Maxime et Hypathie victimes des Saints Catholiques ; Voici les philosophes et les Sorciers ; les Séditieux et les hérétiques s'aidant des liaines Scholastiques pour arriver à la Vérité, Abailard et Jean Hus, Boccold et Munzer, Valdo et Wiclef, Zizka et Thabor, Bruno sur le bûcher du pape, Servet sur celui de Calvin, d'Aubigné dont la tombe maudit les traîtres, Jeanne la fille du peuple, brûlée par les prêtres, les Camisards et les Francs-taupiers, les gueux et les Bagaudes ; Voici Callet, le chef des jacques, avec sa couronne de fer chauffée à blanc sur la tête, Marat et sa plaie au flanc, les héros de la commune qu'anime l'esprit de Cloots, toute la série humaine et révolutionnaire des Siècles.

Ils passent avec leur blanche auréole, grands et stoïques, le front haut, les yeux tournés vers la lumière et, montrant au peuple la longue caravane : « En est-il bientôt assez ? »

557

Evasion Lacambre

Affaire Bréa

15

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. SSE

558

Il y a quelque temps naguères, cher ami, je vous décrivais mon entrée à la conciergerie, le 27 mai 1848. Aujourd'hui, puisque tel est votre désir, je ~~vais~~ vous raconterai dirai mon évasion des prisons du Conseil de guerre. Mais avant d'en venir à cet épisode final de mes misères tribulations, permettez que je fasse passer sous vos yeux quelques-unes des lugubres scènes de cette époque trop oubliée, scènes où nous avons été, mes compagnons de malheur et moi, témoins, acteurs ou et victimes. Par les geôliers et les juges de la République modérée, par les traitements qu'ils m'ont fait subir, vous pourrez pressentir ce qui était réservé plus tard aux (infortunés tombés sous le coup de la clémence Bonapartiste) proscrits de Décembre.

En ce temps-là, ~~bien que noyée dans le sang de~~ même après juin, la Révolution de Février projetait encore sa grande ombre. L'avenir restait obscur voilé, la jugerie avait peur. Elle n'osait franchement lever le masque et lâcher la bride à ses haines. Sa couardise attendait (pour cela) des jours plus sûrs. L'Empire vint les lui apporter. Alors enfin, ces âmes noires purent se montrer à nu et assouvir rassasier en sans crainte sécurité leurs colères sur les citoyens livrés à merci. Double bonheur! Deux proies d'un seul coup! Double proie! Se venger des terreurs passées en fesant du zèle bien payé; satisfaire ses rancunes avec les honneurs et les bénéfices du dévouement; cumuler enfin le profit et la vengeance. Des croix de l'or, de l'avancement pour prix de ses passions assouvies repues, telles furent les moissons et les joies de la magistrature. Mais je n'étais plus alors dans ses serres griffes et, malgré mes souffrances, je n'ai eu que l'avant-goût du calice que d'autres, après moi, ont bu jusqu'à la lie.

Je trouvai à la conciergerie quelques citoyens que j'avais connus à divers titres: le Général Courtais, commandant en chef de la

Garde nationale de la Seine, prétendu complice de l'affaire du 15 mai, coupable en réalité d'opinions Républicaines; le Colonel Rey, ancien marchand de nouveautés, ex-commandant de l'Hôtel-de-Ville qu'il n'avait pas voulu défendre contre Barbès son ami; Larger (1), ouvrier mécanicien, chef de bataillon de la garde nationale de Passy, compromis aussi dans le mouvement du 15 mai; enfin Mr Armand Lévy, jeune étudiant, qui me parut alors dévoré du désir de figurer n'importe où ni comment (2). Au milieu de ce personnel flanaient, l'œil et l'oreille au guet, quelques moutons, entr'autres l'odieux coquin du nom de Bormes qui, plus tard au procès de Bourges, a étalé ses turpitudes avec tant de cynisme. Ce drôle avait reçu la mission, et s'en est vanté, d'épier nos relations, nos paroles et jusqu'à nos gestes.

Peu après mon arrivée, Flotte vint me rejoindre. Marrast était enfin parvenu à mettre la main sur cet ex-ami, objet si récent de ses flatteries et de ses caresses. On ne lui pardonnait pas de l'avoir courtisé trois mois et je puis dire que dans notre odyssée à travers les prisons, nous avons eu tous deux partout le privilège des rigueurs exceptionnelles, notamment la mise au secret absolu, alors que nos co-détenus l'avaient pu ~~[illegible]~~

---

(1) Larger, acquitté par la Haute-cour de Bourges, fut plus tard à Valence (sous l'Empire) impliqué dans je ne sais quel complot avec plusieurs sous-officiers du 13e de ligne. Condamné à la déportation ainsi que deux d'entr'eux par le conseil de guerre, ils furent conduits à Belle-Ile en mer. Le sergent Piet y est mort d'une maladie de poitrine. Larger y a contracté une affection nerveuse épileptiforme, dont les accès promptement devenus journaliers l'ont emporté en 1856, après d'affreuses souffrances. C'était un homme d'une grande intelligence, pétillant d'esprit et de verve.

(2) C'est aux personnes qui ont pu suivre Mr Armand Lévy dans sa carrière politique de dire si l'appréciation du docteur Lacambre a été exacte.

pouvaient toujours) recevoir leurs familles, soit au parloir, soit dans leurs chambres.

Mon séjour à la Conciergerie dura cinq mois... bien longs. Vous dire le menu des avanies, des vexations que la geôle prit à plaisir de m'infliger, je ne l'essaierai pas. Ce serait une histoire fastidieuse. J'avais affaire, dans la personne du Directeur, à un protégé du National, jaloux d'étriller de son mieux un ennemi de ses patrons. Il fesait cette besogne en conscience. À ce mot de Républicain persécuté, vilipendé par les gens du National, la génération oublieuse de nos jours va peut-être ouvrir de grands yeux sans comprendre. Mais vous qui savez par cœur votre 48, vous apprendrez sans surprise avec quelles délices le client de la Rue Le-pelletier accomplissait sur nos épaules les fonctions de frère fouetteur. Nous avions fait causé tant de chagrin à ces honnêtes modérés ! (1)

Lorsqu'en juin la République eût sombré dans le sang du peuple, mon vieux père épouvanté accourut à Paris avec l'espoir de pénétrer jusqu'à dans ma prison, peut-être même de m'en arracher. C'était une âme ingénue, étrangère aux corruptions et aux iniquités de la politique. Humble modeste médecin de campagne, vivant de cette rude vie du devoir qui attire peu l'attention comme tous les dévouements obscurs, il avait muré son existence dans les travaux de sa profession. (absent de) il n'avait pas revu la Capitale depuis 1800 et jamais sa candeur n'eût osé soupçonner (à quelles) dans les infâmies où il allait (se heurter) perdre pied. Le chapitre des tribulations s'ouvrit pour lui dès la première (page) étape de son pèlerinage Parisien.

À peine débarqué, il vole à la prison, impatient de serrer

(1) Les hommes qui ont de la mémoire ou de la lecture, connaissent les hauts faits de la République bleue et ses exterminations du parti Socialiste. Elle était peuplée de toutes (ce que la Bourgeoisie renfermait) les ambitions égoïstes et mesquines, éconduites par le gouvernement de Louis-Philippe. Marrast en fut le premier pontife et Cavaignac le grand sacrificateur.

son fils dans ses bras et frappe au guichet. — « Que voulez-vous ? — voir mon fils. — Qui, votre fils ? — Le Docteur Lacambre. — Votre permission ? — voici des papiers qui constatent mon identité, mais je n'ai point de permission. — allez-vous promener. — Et on lui jette la porte sur le nez.

« Promener » était bien dit. On le promena longtemps de Caïphe à Pilate et de Pilate à Hérode, sans jamais lasser sa patience. il tenait bon et son opiniâtreté finit par avoir raison des rebuffades. Un jour vint où il me fut permis de le voir en présence des gardiens.

Mon père m'aimait avec idolâtrie et je le payais de retour. on en prit bonne note. Les gens de geôle guettent d'un œil de lynx les affections des prisonniers, (cet) l'outil par excellence, l'un des meilleurs outils instruments de Thémis la taupe pour creuser ses mines. De sa prise, l'excellent homme n'avait ~~jamais~~ creusant ses galeries en quête d'une proie. mis les pieds dans cette caverne, et sa loyauté n'en connaissait guère les détours ténébreux, tout hérissés de ~~pièges~~ chausse trapes. sans me prévenir, il s'y engagea de confiance (dans l'antre) pour y conquérir ma liberté. Dès le premier pas, les embûches se dressaient sur son chemin. lui n'avait garde de les voir et prêtait une oreille crédule aux voix de la trahison.

Parfois il m'arrivait le pied léger, l'œil joyeux, la figure rayonnante. il me regardait avec un bon sourire et se frottant les mains, « je t'apporte une bonne nouvelle, fils ! tu vas sortir Mardi (1). le juge « d'instruction vient de m'affirmer qu'il n'y a rien à ta charge et que tu « seras bientôt libre. » — Et moi de répondre : « ne vous fiez pas à ces gens-là, je vous en supplie. c'est un mauvais monde, un monde pervers qui ne cherche qu'à vous tromper, à vous prendre au piège de votre sollicitude paternelle. n'allez plus chez ces hommes. vos visites ne peuvent que m'être fatales. c'est dans ce but qu'on les provoque. »

Mon père cédait pour ne pas me contrarier. mais à peine dehors, ressaisi par l'espoir de briser mes fers, il oubliait remontrances et promesses pour courir au rendez-vous du juge d'instruction. Cet inquisiteur-modèle

(1) jour des mises en liberté par la Chambre du Conseil

2/ Se nommait et se nomme toujours Ernest Bertrand. il a fait son chemin, comme de juste. il est conseiller à la cour impériale, et peut-être ce souvenir mon petit mot lui vaudra-t-il encore un nouvel de l'avancement au St-office une nouvelle promotion dans la hiérarchie du St office. j'avais quelqu'envie de le recommander spécialement à l'exécration de, âmes honnêtes. mais, tout bien considéré, cette préférence (faire tort, à) une préférence injurieuse une injustice et un affront, ce serait ~~un passe-droit~~, presqu'une injure (à) pour ses confrères non-moins méritants que lui. Bornons-nous à dire que le vertueux (digne) magistrat avait eu, tout de suite ~~lui aussi~~ l'idée (ingénieuse) de faire servir la tendresse du père à la ruine du fils, l'un des trucs favoris de dame justice, son meilleur peut-être. Exploiter pour le compte du bagne et de l'échafaud les angoisses des familles, c'est le triomphe du métier. Comme ils savent mettre à nu et tirailler savamment les fibres du cœur humain, ces incomparables habiles vivisecteurs. il faut les voir, dans la chambre de la question le cabinet de dissection, jouant le rôle d'anges consolateurs, serrer d'un air ému les mains des parens désolés, compâtir à leurs peines, s'attendrir avec eux, et appuyant sur toutes les cordes sensibles, la crainte, la douleur, l'espérance, extraire doucement, goutte à goutte, (petit-à-petit) une confidence mortelle; ou bien, jetant tout-à-coup un fils dans les bras de sa mère, s'essuyer les yeux au spectacle de leurs étreintes passionnées, puis le sourire et la voix pleins de larmes: « voyons! rien qu'un mot pour être libre! » le prisonnier hésite, la mère presse et supplie... le mot s'échappe... « il est sauvé! » crie la pauvre femme... non! il est perdu. Le lendemain elle ~~est~~ la malheureuse reste anéantie en apprenant qu'elle même a précipité son enfant dans l'abyme. elle accourt alors folle de désespoir. mais le tour est fait et la porte fermée. Combien de victimes politiques envoyées à la mort par cette infâme comédie! Les juges d'instruction, comme les serpents à sonnette, sont doués du pouvoir de fasciner leur proie, ~~avec~~ sauf pourtant cette différence, que le ~~serpent~~ a parfois l'innocence d'avertir du danger, mais le juge!.. oh! ~~[illegible]~~ pas si crotale!

Le Bertrand s'était empressé de tendre ses filets autour de mon père. Toutefois, mais la crédulité du bon vieillard venait de loyauté, non de sottise. son esprit droit et son affection paternelle le gardaient contre les perfidies du

machinateur. Il fut repousser toutes les insinuations. Robin Cartuffe échoua au grand complet et en fut pour ses frais de patelinage et de traquenard. Le jeu d'ailleurs tirait à sa fin.

Un jour le 10 7bre le cher homme entra dans ma chambre, radieux. Tout son être s'épanouissait de bonheur. Ses regards disaient mille joyeux secrets que ses lèvres frémissantes avaient peine à retenir... En ce moment les grilles du corridor grincent sur leurs gonds. Deux porte-clefs paraissent au seuil de la cellule. — « Suivez-nous chez le directeur. » — « C'est ta sortie ! s'écrie mon père, n'y tenant plus. » Le juge Bertrand m'a dit hier que c'était pour aujourd'hui !... et il me suivait d'un œil ravi m'éloignant en compagnie des guichetiers.

Moi, je marchais vite, agité de sombres pressentiments. Parvenu à la première grille, je fais volte-face, et me frappant le front : « Quelle bêtise ! » dis-je tout haut, feignant l'oubli d'une pièce importante, et je prends ma course vers le cabanon. J'entre comme un ouragan, je saute sur mes papiers, mon portefeuille, et j'enfonce le tout en bloc dans la poche du vieillard ébahi (1). Les Geôliers arrivaient. D'un air calme, je prends mon mouchoir sur la table et me dirige à pas tranquilles vers le logis du directeur.

Nous traversions des cours, des corridors qui m'étaient inconnus. Soudain la porte d'un cachot, (d'une oubliette), s'ouvre... et mes deux hommes d'escorte m'y poussent d'un geste brutal, puis se ruant sur moi, me terrassent, déchirent mes vêtements en lambeaux pour les fouiller. Ils n'y trouvent rien, et, dans la fureur de leur désapointement, après avoir fermé les verroux, ils m'accablent à travers la porte d'un torrent d'invectives. Enfin, à bout de hurlements et d'injures, ces boules-dogues retournent à la cellule où mon père m'attendait dans la joie de son âme, prêt à m'emmener. — « Allons ! vous, filez ! » lui disent-ils. « Vous n'avez plus que faire ici. Quant à votre fils, vous ne le reverrez plus jamais. »

(1) Ces papiers étaient le réveil de tous les récits recueillis de la bouche des prisonniers (témoins) sur [illegible]

ah! je pleure à ce (cruel) souvenir, (je ne puis retenir mes larmes). Ce fut un coup de foudre pour le pauvre vieillard. Ses genoux tremblèrent, sa tête tomba sur sa poitrine, ses lèvres ne purent articuler un seul mot. il était frappé au cœur, et à dater de ce jour une maladie organique se déclara dont il devait mourir bientôt ~~[illegible]~~ près de moi, dans l'exil. après mille vaines tentatives pour me revoir, il reprit seul et désespéré le chemin du pays.

Son guet-à-pens manqué, ses toiles rompues, Bertrand, l'araignée judiciaire, ne pouvant me rattacher par aucun fil à l'envahissement de l'assemblée Nationale, avait rendu ce bel oracle : « La cambre a dû organiser le mouvement du 15 mai. il n'y a aucune charge contre lui. », et me livrait aux mains de la justice militaire, comme insurgé de juin! L'insurrection était postérieure d'un mois à mon emprisonnement. mais aux conseils de guerre, on n'y fait pas tant de façons.

Me voilà donc tombé de Robe noire en pantalon rouge, c'est-à-dire de fièvre en chaud mal. Pour l'honneur du drapeau le militaire doit toujours passer la jambe au Pékin. Ici, il s'agissait de (ici) le distancer dans la science de l'estrapade. En avant, les Guerriers! tout était à recommencer. mes trois mois d'épreuves comptaient pour zéro. La procédure du Robin s'en alla dans le grenier aux paperasses et les Epauletiers se mirent à instrumenter tout de frais. Pour leur début, ils m'octroyèrent le secret illimité dans les in pace de la Conciergerie.

Me voilà donc tombé de fièvre en chaud mal, c'est-à-dire de Robe noire en pantalon rouge. Pour l'honneur du Drapeau, le militaire doit en tout et pour tout en toute circonstance, doit passer la jambe, (faire la barbe au Pékin). Cette fois, il s'agissait d'enlever le prix d'estrapade. — En avant! Vive la ligne!

Et d'abord, l'instruction — (argot de Palais) — était à recommencer contre l'ex-accusé de Mai passé criminel de juin. Mes trois mois et demi d'épreuves comptaient pour zéro. La procédure du Robin s'en alla dans le

grenier aux paperasses et les Epauletiers se mirent à instrumenter tout de frai
Pour leur début : secret absolu et illimité dans les in-pace de la Concier-
-gerie. - Bravo, les tricornes ! Enfoncée la toque ! de ce régime,

au bout de soixante-douze jours, par une nuit noire de
novembre, - le 22 -, je fus soudainement exhumé de mon trou et conduit au
fort de Vanves. Les casemates renfermaient alors de cinq à six cents insurgés
parqués comme des moutons et traités en bêtes fauves. Une cinquantaine
étaient déjà condamnés aux travaux forcés perpétuels, à la déportation ou à de
longues années ~~d'emprisonnement~~ de forteresse, Milon notamment et Raccari, morts
depuis ainsi que tant d'autres dans les bagnes et les culs de basse fosse de la
Réaction. Leurs assassins (ces assassinats) resteront-ils éternellement impunis !

Je connaissais les lâches vainqueurs de juin. Ils nous ré-
-servaient tous à l'extermination. Aussi, me tirer de leurs griffes (ongles serrés)
était devenu mon idée fixe. Nul espoir d'y réussir ~~dans~~ (de réussite) dans les
oubliettes de la Conciergerie. Le fort de Vanves offrirait-il plus de facilités (chances)

J'étais arrivé de nuit. Le matin, de bonne heure, je me hâtai
d'aller faire une visite fraternelle au quartier des condamnés, et un rapide exa-
-men des lieux me convainquit aussitôt qu'une évasion de vive force serait
possible. Sur un sujet si grave, il ne fallait sonder qu'avec réserve les mieux
avisés même entre mes compagnons. Leur empressement à saisir les premières
ouvertures me prouva qu'eux aussi avaient le pressentiment la prescience (conscience) d'un avenir
sinistre, (lisaient dans l'avenir une destinée sinistre) et se préoccupaient des
moyens d'y échapper. Déjà une organisation secrète s'était formée sous les
verroux, dans le but de solidariser le péril et la résistance. Devant des ennemis
sans pitié et sans scrupules, on se groupait d'instinct, afin de ne pas tenir
isolément la gorge au couteau. Aussi le projet de délivrance, accueilli avec
enthousiasme, mûrissait-il rapidement, lorsque le 25 9bre, quarante-huit heures
depuis mon entrée au fort, je fus enlevé brusquement et transféré Rue
du Cherche-Midi, à la prison militaire. Sans aucun doute, soit trahison, soit
(simple) ombrage de mes démarches, on avait pris l'alarme en dépit ~~[illegible]~~ de
toutes les précautions et coupé court à notre entreprise, en me séparant de mes
camarades.

infortunés! leurs sombres (funèbres) prévisions allaient s'accom-
-plir! je ne devais plus les revoir. c'étaient des hommes intrépides, passion-
-nément dévoués à la République. qui peut dire les conséquences d'un
heureux coup d'audace à ces heures de crise! la misérable assemblée
nationale et son exécuteur des hautes-oeuvres, Cavaignac, s'affaissaient
dans le mépris universel. Bonaparte était encore dans les limbes.
-lumer les flammes populaires et sauver la Révolution. quels regrets!

mais j'eus peu le loisir de m'y livrer, violemment
ramené au sentiment de la conservation personnelle. les plumitifs de
la Brette me tenaient enfin dans leur antre et se piquèrent de m'y
donner une hospitalité complète. ils avaient à cœur sans doute de m'ap-
-prendre ce que c'est que d'être en puissance de Gibeine. certes, je ne l'ou-
-blierai pas.

On m'introduisit gracieusement avec une bourrade dans
un chenil aux murailles suintantes, au sol couvert d'immondices semi-
-liquides. sur cette fange, un semblant de paillasse, je veux dire, un
fumier grouillant de poux. - c'était mon lit. ni chaise, ni banc, ni
sellette(1). je passai la nuit à tourner dans mes six pieds carrés, comme les
locataires du jardin des plantes.

Au jour, je réclamai un meilleur gîte. « celui-là est
« encore trop bon pour vous », dit le geôlier. ils avaient leur leçon faite.
la colère bouillonnait dans mes entrailles. sur l'heure, sans hésiter, je me serais fait tuer
plutôt que de subir un instant de plus ce traitement et ces outrages. mais
la porte était solide.
(hélas!) les verrous se riaient de ma fureur et de mes imprécations, de mon
impuissante fureur.

Le lendemain, après trente-six heures passées debout sans sommeil

(1) La sellette est un petit tabouret en bois, scellé au milieu du cabanon, à Mazas et dans tous les pénitenciers cellulaires.

dans ce cloaque, je résolus d'en finir. l'heure de la distribution venue (au repas), au moment où le Guichetier m'allongeait la gamelle par la porte entrebâillée, je le saisis rudement au poignet et d'un vigoureux effort je l'attire en dedans, malgré sa résistance, puis je m'élance dans le corridor.

j'étais enfin hors du trou infect où les misérables m'avaient condamné à périr. plutôt lutter jusqu'au dernier soupir que d'y rentrer.

Brouillet, – le gardien mystifié, – bondit éperdu sur mes traces et entame une scène des halles. il crie, jure, tempête, se démène pour me refouler dans le bouge. mais il épuise en vain son arsenal d'injures et de menaces. je ne fais que rire de son tapage. il part alors à toutes jambes pour chercher main forte.

le Directeur de la prison, – son nom m'échappe, – un vieux sou lographe aux instincts cupides et féroces, avait reçu à mon endroit des instructions impitoyables, très-fort de son goût, et s'était empressé de m'en servir l'étrenne, à mon arrivée. il m'en gardait bien d'autres. sur le rapport légèrement fantastique du porte-clé, mon ivrogne éclate comme une bombe, se précipite, appelle la garde aux armes et met toute sa cassine en révolution.

Pour moi, après avoir soigneusement verrouillé le cachot, (nez de bois) j'attendais l'orage. au bout de dix minutes, il s'annonce par un tumulte croissant de pas et de cris, et bientôt je vois déboucher dans le corridor un peloton de huit soldats, escorté par trois membres de la geôle.

« Tuez-le! tuez-le comme un chien! » hurlait par derrière le Directeur. « Passez-lui vos baïonnettes au travers du corps, à ce bandit le Brave homme écumait comme un sanglier forcé, son prototype. Brouillet le glisse sournoisement entre le mur et la troupe, et vient au Cabanon s'ouvrir la porte toute grande, prête à m'engouffrer. les soldats, baïonnette croisée, s'avancent, trois de front.

L'Horreur des tortures souffertes et à souffrir me réduisait au désespoir. je m'étais acculé dans un angle rentrant du corridor qui est fort sinueux, résolu d'arracher le premier fusil à portée de ma main et de me défendre jusqu'à la mort..... Et puis, des éclairs d'espérance traversaient ma

tête en feu.... Peut-être les troupiers surpris par ma résistance et peu en-
-thousiastes du métier d'Alguazils, me livreraient passage, moitié gré, moi-
-tié force. Peut-être même,.... qui sait? dans ces temps de fièvre et d'in-
-certitude politique,... les prisonniers excités par le bruit et la lutte, se
jeteraient dans la mêlée..... et... nous pouvions rester maîtres de la place.

Ce fut le rêve d'une minute. — Le sergent du poste qu'on
avait requis avec ses hommes pour étouffer une rebellion, trouvant partout
silence et solitude, se tourne vers le directeur : « Où sont donc ces révol-
-tés, Monsieur? je ne vois rien. » Le fonctionnaire embarrassé, explique
au sous-officier, d'un air assez penaud, qu'il ne s'agit pas d'une révolte de
la prison, mais de l'insoumission d'un détenu.

« Un détenu! » repart le sergent en colère. « C'est pour
« venir à bout d'un détenu qu'on a fait prendre les armes à tout le poste?
« Se moque-t-on de nous? Comment! à trois, vous ne pouvez réintégrer
« un prisonnier dans son cachot? ah! Pardieu, c'est trop fort. Arrangez-
« vous, comme il vous plaira. vous avez vos gardiens. ma consigne est de
« réprimer les révoltes et d'empêcher les évasions, ni plus, ni moins. — allons!
« Demi-tour! Marche! »... Et la force armée, tournant le dos, se met
pacifiquement en retraite.

« Ville gagnée! » dis-je tout bas, à cette conclusion du
dialogue que j'avais écouté de mon coin, sans souffler. « Ville gagnée! je
« ne rentrerai pas au chenil. mes coquins sont trop couards pour essayer
« d'une bataille » — j'avais deviné juste. le trio déconfit pirouette sur les talons
et s'éloigne à la queue du peloton, me laissant maître du terrain. Bientôt un instant
après, Brouillet reparait seul, la mine gracieuse, le ton patelin, (un geôlier
est toujours doublé d'un jésuite et vice versâ) il m'invite à le suivre dans un autre logement et m'annonce qu'il a ordre de
me conduire dans un autre logement. je le suis.

Ce nouveau séjour, fort triste en lui-même, me parut pres-
-qu'un palais, au sortir de l'affreux sépulcre, dont un coup de tête venait
de m'arracher (me délivrer.) Mais, on l'imagine bien, cette aventure ne

m'avait pas précisément conquis les bonnes grâces du Directeur. si un
boutade
caprice de pruderie militaire, jointe à mon peu de résignation, avait arrê-
-té court ses procédés expéditifs, il ~~pu~~ pouvait me servir en détail la
monnaie de la même pièce et humer prendre ainsi sa revanche à petits coups (à loisir)
je n'avais donc plus à craindre seulement le zèle banal du Sbire, mais
les ressentiments de l'amour-propre l'orgueil humilié et la vengeance d'une âme abjecte.
Cette haine de geôlier commença en effet contre le pauvre captif un siège
en règle, poussé avec ce phlegme implacable qui est la vertu du métier. im-
-tile, impossible plutôt de vous décrire par le menu les opérations du Vauban
garde-chiourme. je n'en ai pas tenu journal. il me suffira d'en citer une
à cause de son caractère quotidien, durant les cinquante jours de tranch
ouverte.

Vous savez, ou vous ignorez, que l'ordinaire des détenus
à la prison du Cherche-midi était fixé au chiffre fabuleux de 24 centim
par homme. sur la masse totale il fallait prélever défalquer d'abord le prix de la
chandelle, des balais, du blanchissage; la nourriture et les appointements des
cuisiniers, marmitons, commissionnaires. ce prélèvement opéré, l'excédant fol-
dait la ration individuelle : soupe grasse au pain blanc, avec morceau de
bouilli.

Ordre du Directeur de ne me servir jamais que le dernier
toutes les parts faites; y compris celle du dernier balayeur, avec le résidu magma
noirâtre reste au fond de la marmite, (espèce de magma noirâtre) on trempait ma
soupe pénitentiaire, en y ajoutant quarante grammes de tendons ou de
cartilages, morceaux de choix à mon usage fixe. telle était avec la ration
de pain, ma nourriture (pour vingt-quatre heures) de la journée. privé de
toute communication extérieure, je ne pouvais tirer du dehors aucun ~~supl~~
supplément.

Malgré cette guerre d'avanies, la situation était cependant ~~[illegible]~~
presque tolérable, comparée à celle de la veille .... et surtout à celle du len-
-demain. mais n'anticipons pas. — depuis mon changement de logis, j'avais
pu causer un peu avec quelques voisins de cellule, et renouer connaissance
dans le préau avec d'anciens compagnons. c'était là le fruit le plus

& précieux de mon coup de tête, le beau côté de ma nouvelle position! je voyais enfin de figures humaines; en première ligne, celles des condamnés de l'affaire Bréa. leur procès venait de finir et des relations suivies s'établirent entre nous. je ne saurais vous dire tout l'intérêt que je pris à ces entretiens. ils me donnaient enfin (la véritable physionomie des terribles journées) qui ne ressemble guères à la physionomie officielle, (ou le croira (volontiers); j'y ai puisé) (de la bouche même de ces combattants) les détails les plus circonstanciés et les plus exacts sur la mort du Général Bréa. j'ai entre les mains des pièces probantes, écrites, signées par les principaux acteurs du drame et qui me permettent de rétablir dans leur vérité des faits odieusement travestis par la Réaction.

seuls, jusqu'ici, les victorieux ont va conter au monde les prisons, le bagne, l'échafaud leur épargnaient la contradiction. leurs récits ne sont qu'une longue clameur d'anathème contre les vaincus. après avoir égorgé par le sabre et la baïonnette, ils ont égorgé par la calomnie. la mort ou la proscription a fermé la bouche aux victimes. d'ailleurs, elles étaient du peuple. le peuple combat et meurt; il n'écrit ni ne parle. il ne récrimine point contre la défaite et se laisse clouer en silence au pilori de l'histoire. le vae victis ne lui arrache jamais une plainte, parce qu'il sait que la pitié n'est point faite pour lui. et c'est tu après juin, puis toujours. la génération d'alors a disparu. la nouvelle ignore.

il semble donc que le mensonge des Réacteurs, désormais couvert par la prescription, soit installé en souverain définitif dans les Annales de la France. mais j'ai la confiance qu'il en sera chassé avec ignominie, et qu'une révision sévère fera descendre le coupable du siège de juges à la sellette des accusés. la liberté (perdue) attachée crie contre ces ordres triomphateurs; car c'est de leurs mains qu'elle a reçu la blessure mortelle. ceux qui la pleurent, en suivant le sang à la trace sur la route de son agonie, remonteront enfin

jusqu'aux vrais meurtriers, et la malédiction publique les précipitera
du Capitole où ils montent encore chaque matin avec impudence pour
rendant compte
rendre grâces aux Dieux. Non! la génération actuelle ne passera
pas sans voir le jour où entre les vainqueurs et les vaincus de
juin, la gloire et l'opprobre auront changé de tombes.

Cependant l'hiver se faisait chaque jour toujours plus humide et plus froid. La pluie tombait sans relâche. Dans les cachots du rez-de-chaussée, l'eau suintait de tous les murs. Pour me protéger contre ces intempéries, j'avais une paillasse qui n'équivalait pas à un paillasson et une couverture râpée jusqu'à la corde.

Une plainte très-vive que j'adressai au journal *le Peuple*, ne fut point insérée. Mais la lettre avait passé ouverte par les mains de Mme Duvivier, femme de l'ex. de 1848 détenus, qui s'empressa de m'envoyer le lendemain une bonne couverture chaude et chaude. Il faut certainement que le bien-être soit tout relatif. Car ma première nuit sous ce bienheureux couvre-pied, fut, en dépit de la paillasse, une des grandes jouissances de ma vie. Un tiède et profond sommeil ranima tout mon être. L'excellente Mme Duvivier m'a certainement épargné une grave maladie.

Ce petit réconfort ne changeait en rien le fond des choses. Ma prévention s'éternisait. Trois mois et demi de juge noir, trois mois de juge-garance ne m'avaient pas avancé d'une ligne, et pour cause. C'était une grosse affaire vraiment que la mienne.

On a beaucoup disputé, sans aboutir, sur les motifs de l'insurrection de juin. Les mitrailleurs du *National* et de la *Réforme* l'ont mise au compte de Nicolas, d'Henri cinq et de Bonaparte. Le choix est libre entre la Trinité ou l'une de ses trois personnes. D'autres en ont fait honneur au machiavélisme de Ballanche et des Royalistes, c'est-à-dire

à la suppression brusque des ateliers nationaux qui devaient jeter les masses furieuses à la gueule du canon. Le simple l'attribuent au désespoir d'un peuple trompé et affamé. Toutes hypothèses sans fondement. L'auteur véritable est le docteur Lacambre, de la faculté de Paris. C'est lui qui, au fond de la Conciergerie où on l'avait enfoui tout exprès le 29 mai, a préparé, organisé, puis dirigé en détail le formidable soulèvement. Cette découverte est l'œuvre du sieur Thorme fils qui s'est hâté d'en faire cadeau à mon ami Ernest Bertrand, le juge-instructeur. *Il ne faut pas demander si le cadeau a été bien reçu!*

Me voilà donc entre les pattes de l'araignée noire qui me dorlote trois mois et demi, puis me repasse à la consœur l'araignée rouge (1). Tisser une si vaste toile n'est pas mince besogne, on le conçoit. Aussi, mes fileuses y mettaient le temps. Quant à moi, je les soupçonnais de travailler sur le métier de Pénélope, afin d'épargner au Conseil de guerre une corvée embarrassante, en m'aidant de leur mieux à déménager pour l'autre monde.

J'ai préféré un autre déménagement. C'est un malheur pour l'histoire qui a perdu là le secret de l'insurrection de juin. La version de Thorme, malgré ses petites difficultés, eût certainement prévalu devant le tribunal-Garance. Condamné au bagne comme organisateur et chef de la révolte, ma sentence coupait court aux discussions et aux incertitudes, et faisait foi désormais pour les siècles. Chacun sait que la justice est infaillible, surtout la justice en épaulettes. La question était fixée. il y avait arrêt.

Mon évasion a fait avorter ce grand résultat et j'ouvers

(1) L'araignée rouge est un insecte corse dont la piqûre est mortelle. On la redoute fort dans ce pays. C'est également un officier-instructeur près les conseils de

indéfiniment le champ de la dispute. j'en demande aujourd'hui pardon à la postérité. Mais alors cet inconvénient me préoccupait assez peu. Les lenteurs calculées de l'instruction étaient pour moi un bien autre sujet d'inquiétudes. Tous les prévenus passaient successivement à l'interrogatoire, et je restais pour graine.

Enfin pourtant, deux soldats vinrent un jour me prendre, et me conduisirent, par une foule de corridors, dans une salle au premier étage, donnant sur la rue du Cherche-Midi. Là, je me trouvai en présence de trois créatures, du plus parfait grotesque dans leur gravité, — trois poupées en uniforme. Toque ou tricorne au chef, les juges, quand ils sont en scène, ne manquent jamais à se donner une pose des plus augustes, l'œil et la plume courant sur le papier, mine impassible, maintien sévère, comme ensevelis dans les abymes de leur pensée et détachés du monde extérieur. On entre, ils ne regardent, n'entendent, ne bougent. Devant tant de majesté, les pauvres mortels demeurent interdits et attendent dans un respectueux silence que la divinité daigne sortir de son nuage.

Ainsi m'apparurent mes trois Cadilesquiers. mais ils ratèrent leur effet et en furent pour leurs frais d'attitude. S'ils feignaient de ne me point voir, moi je ne les voyais plus. Se trouvant enfoncés dans leurs paperasses, je m'étais rapproché de la fenêtre, grande ouverte. une fraiche bouffée du large vint me frapper au visage. Ce fut comme une résurrection. je me pris à respirer avec délices l'air pur et vif, qui gonflait ma poitrine & oppressée par l'atmosphère épaisse et fétide des cachots. Tout mon être se reprenait à la vie dans ce milieu salubre, si long-temps perdu. mes poumons enivrés se dilataient comme

au souffle balsamique de mes montagnes. Et puis, dans cette rue, ~~[illegible]~~, le bruit, un pêle-mêle d'allants et de venants, un tourbillonnement ~~[illegible]~~ qui me tenait dans la fascination. Qu'elle me semblait froide, cette foule! « Libres! libres! » criait ma pensée. « libres et si indifférents! oh! les ingrats, les insensibles! tant de bonheur et tant d'insouciance! »

ainsi, un malade cloué sur son lit de souffrance (douleur) regarde avec un mélange d'envie et d'admiration passer exubérantes de vie et de force, sans comprendre leur bonheur, de jeunes et fraîches figures, indifférentes à ce bien (précieux) de la santé, dont on ne sent le prix qu'après l'avoir perdue.

abymé dans ma rêverie, tout avait disparu autour de moi, surtout les faces prévôtales plantées devant mes yeux. Cependant un son confus m'arrivait par intervalle aux oreilles, sans éveiller aucune idée. à la fin, ce bruit ~~de~~ vague devint une voix rauque qui me tira en sursaut de mon extase. Nos trois Arlequins, me voyant parti pour le pays des songes, avaient trouvé bon de quitter leur pose et me fesaient l'honneur de m'adresser la parole.

« Vous perdez vos questions » leur dis-je. « elles ne recevront pas « de réponse. vous n'êtes point des magistrats, mais des ennemis. je ne me ferai pas « le compère de votre prétendue justice. » — ainsi vous refusez de répondre? — « certes. — et de signer cet interrogatoire? — à plus forte raison. »

En ce moment, entre dans la salle un jeune et fringant capitaine, aux vives épaulettes d'argent. il va droit aux questionneurs et leur dit, le sourire aux lèvres. « Vous vous trompez, Messieurs. cet homme n'est point « Delcambre, le réfractaire, mais un individu impliqué dans l'insurrection de « juin. je suis fâché du quiproquo et de votre peine perdue. » puis se tournant de mon côté: « c'est moi qui suis chargé de votre affaire. je vous interrogerai « la semaine prochaine. » Et me voilà reparti sous escorte. En passant devant la porte du greffe, j'aperçus dans l'intérieur un groupe de nouveaux arrivants

qui venaient grossir la population de notre sépulcre. Comme je détournais la tête après un coup-d'œil [illegible] un des prisonniers se détache et vient à moi. Je reconnais Barthélemi que je n'avais pas vu depuis le mois d'Avril. à la tête de soixante quinze hommes en juin, il avait défendu pendant trois jours la barricade de la rue Grange-aux-belles contre toute, les forces du général Lamoricière et n'avait cédé que faute de munitions. arrêté après le Combat et transporté sur les pontons, On le ramenait maintenant de Brest pour lui faire son procès en règle.

Sans doute on avait pu recueillir quelques charges qui permettaient de le mettre en jugement. car toutes les fois que le plus léger indice s'élevait contre une victime des razzias, elle était traduite devant les Conseils de guerre. La transportation est restée le lot des malheureux qui n'offraient pas l'ombre d'un prétexte à poursuites. Les sept-huitièmes n'avaient pris aucune part matérielle à l'insurrection, et n'étaient coupables que de notoriété Républicaine, dénoncée par leurs voisins.

De retour à ma cellule, je tombai dans une sérieuse méditation. De l'avis universel, mon affaire était une monstruosité. Personne, après l'avoir examinée, qui ne haussât les épaules en disant : « Pas de procès possible avec ces Drôleries ! » On avait encore alors de ces innocences. Les [illegible] tribunaux militaires nous en ont guéris.

Je ne savais trop si on oserait ou non affronter la lumière de l'audience. mais la chose certaine à mes yeux c'était le parti pris de se défaire de ma chétive personne. Par le bagne ou par le séjour meurtrier des oubliettes, il n'importait guères. Je commençais à m'en aller en Rhumatisme et

en détraquemens. mourir pour mourir, mieux valait jouer sa vie contre une chance de liberté que l'abandonner bêtement pour rien.

Une courte étude des lieux me suggéra un plan simple mais hasardeux. il s'agissait ~~de sci~~ d'abord de scier deux barreaux d'une fenêtre donnant sur le chemin de ronde, qu'un mur séparait de la cour de la pension Chartagnier. un abat-jour, en forme de hotte, appliqué par dehors contre cette fenêtre ~~[illegible]~~ masquait aux détenus la vue de l'extérieur. Les barreaux sciés, il fallait, du haut de cet abat-jour, s'élancer sur la crête du mur en face, et y rester debout en équilibre, — un vrai saut de Clown. trois risques à courir, — manquer le mur, ou rebondir soit en avant dans la cour du pensionnat, soit en arrière dans le chemin de ronde. Ce plan fut agréé de Barthélemi, et nous allions nous mettre à l'œuvre, lorsqu'il tomba gravement malade. sa santé, ruinée par le régime des pontons, était à bout. sur la déclaration du médecin, on dut le transporter presque mourant au Val-de-Grâce. c'était un ajournement jusqu'à son retour. mais comme la maladie se prolongeait au delà de mes prévisions, je m'ouvris à Duvivier qui accueillit aussitôt mon projet. cet excellent homme, gai, serviable, qui m'avait comblé de bons procédés, venait d'être condamné à dix ans de détention, et, d'un jour à l'autre, on pouvait le transférer à Doullens. il avait une nombreuse famille, et j'aurais ardemment désiré l'arracher à cet avenir de captivité. notre fuite fut remise au Dimanche. nous étions au Mardi. Ce jour même, 12 2bre, contre toute attente, on m'appelle subitement à l'instruction, et je me retrouve en face de mon capitaine aux épaulettes d'argent, dans cette salle où m'avait amené déjà une absurde méprise. Le jeune prévôt entame ses questions. je l'arrête court : « ne prenez pas

« cette peine. point de comédie judiciaire, s'il vous plait. vous êtes le vainqueur, 1688
« moi le vaincu. matériellement, vous pouvez faire de moi selon vôtre fantaisie.
« moralement, c'est autre chose. Vous avez fusillé les citoyens par milliers. Cha-
« -que jour, vous opérez des transportations en masse, sans examen. il n'y a
« chez vous ni équité, ni mesure, ni conscience. je supporte vos coups, je méprise
« vos semblants de forme. »

j'avais parlé avec véhémence. Le scribe griffonna une manière de procès-verbal auquel je refusai ma signature, puis ces prétoriens ouvrirent en chœur un concert d'invectives et d'outrages qui me fit la condui-te jusqu'à la porte. à peine réintégré à domicile, je reçus d'un gendarme l'annonce d'un changement immédiat de cellule et d'un redoublement de rigueur, par ordre. On m'enferma d'abord quelques heures, au secret le plus absolu, dans un cachot voisin. Enfin ~~[illegible]~~ l'homme au tricorne reparut et me somma de le suivre. j'obéis Deux étages, quatre grilles et cinq sentinelles à franchir, puis un interminable corridor qui ~~nous~~ ~~[illegible]~~ conduit bordé de cabanons devant un cabanon des prévenus, entre autres où languissait une jeune femme accusée d'avoir scié des gardes mobiles entre deux planches (1) à droite, la cellule de Nicolle, prisonnier de juin, à gauche enfin, une espèce de bouge mansardé que le geôlier s'empresse d'ouvrir. une brusque poussée du gendarme me lance au fond de cette pièce, et les verroux se tirent aussitôt sur moi. « On a dérangé quelqu'un pour vous faire place » ricane le geôlier à travers la porte. — Et qui donc? — Nourrit, l'assassin du Général Bréa. — « Son juge, s'il vous plait. » L'homme partit en sifflottant.

(1) Cette belle invention du Constitutionnel, après avoir déchaîné les massacres, remplissait les prisons d'égorgeurs imaginaires, poursuivis et jugés par les égorgeurs réels.

Encore un nouveau séjour ! naturellement j'en passai l'inspection
Son mobilier, une paillasse large de quarante centimètres, de l'épaisseur
d'une natte, et une couverture diaphane, .. voilà ! pardon ; j'oubliais la
pièce la plus originale, le, quatre pieds d'une table sans dessus. cet ignoble
squelette cubique, balafré de brûlures, déchiqueté, plein de graisse, ne pouvait
figurer dans un réduit si étroit, qu'à titre d'encombrement et de casse-cou.
Les latrines ne me laissaient pas oublier une minute leur intime voisinage. je
songeai aux plombs de Venise. un froid pénétrant glaçait mes membres, condam
-nés à l'immobilité. point d'espace pour se mouvoir. je n'avais rien pris
depuis la veille. La soif commençait à me tourmenter. n'y tenant plus, je me
mis à crier : « de l'eau ! de l'eau ! une cruche d'eau ! »

à cet appel, le factionnaire qui se promenait dans le cor-
-ridor, répondit par la menace de faire feu, si je continuais mon tapage.
c'était sa consigne. La nuit se passa dans de cruelles souffrances. le pas mono.
-tone de la sentinelle marquait les secondes de ma longue insomnie. — Le
lendemain, point d'eau. toutes les instances furent vaines. trois jours entiers,
plaintes et cris n'obtinrent d'autre réponse que les imprécations et les menaces des
factionnaires. En ne tirant pas, ils violaient leur consigne. j'aurais été assas
-siné dix fois, si les soldats avaient eu la barbarie de leurs chefs.

Ma voisine, bouleversée par ces clameurs, avait essayé à diverses
reprises d'attendrir le guichetier qui lui apportait sa pitance. prière, et re-
proches furent inutiles. il fit la sourde oreille. La situation tournait au plus
grave. La fièvre et la soif me brûlaient le sang. j'avais la gorge et la bouche
en feu, la tête bouillonnante. Comme au voyageur expirant dans le désert,
des hallucinations me présentaient l'eau dans les mille aspects, dans les mille

fraîcheurs..., cascades bruyantes, ruisseaux au doux murmure, sources limpides, rivières aux masses profondes, pluies diluviennes. je me sentais devenir fou.

un violent effort de volonté maîtrisa le mal et me rendit pour quelques instants la plénitude de ma pensée. - périr dans les tourments, sans même disputer ma vie, donner aux bourreaux la joie de cette mort stupide, était à la fois sottise et lâcheté. La raison, comme ~~par~~ l'instinct, ~~[illegible]~~ commandait la lutte.

j'avais encore mes sabots de la conciergerie. plein de rage et de désespoir, je me rue contre la porte. Elle était mauvaise. d'un premier coup de pied, je la fendis. au bruit, la sentinelle accourt et met en joue. « si je « recommence, elle tire. » sans l'écouter, je redouble. le sabot vole en éclats, mais les panneaux fléchissent. Nicolle et ma voisine épouvantés, adressent au factionnaire les plus éloquentes supplications : « ne le fusillez pas. On veut le « faire mourir de soif. Depuis trois jours, il n'a ~~point~~ ~~goutte~~ d'eau. »

Le soldat avait introduit son arme par une fente de la porte entamée. il hésite. je multiplie mes efforts, me, et voisins leurs prières. ému, troublé, le pauvre garçon perd tout-à-fait contenance. « n'enfoncez pas la porte, me dit-il, « je vais vous faire donner de l'eau. »

Là-dessus, il court à la grille qui le retenait, lui aussi prisonnier dans le corridor, il appelle. point de réponse. il appelle plus fort. - Silence - personne. - Excité par ses propres cris, il s'exalte bientôt jusqu'à la fureur et commence un vacarme effroyable. on arrive enfin. Le Directeur avait atteint les dernières limites du scandale, et ne pouvait pousser plus loin son attentat. quand la cruche arriva, pas une goutte d'eau n'avait touché mes lèvres depuis soixante-quinze heures.

Le brave trompeur qui venait de me sauver la vie, me don-
-na son nom, m'offrit son témoignage, s'il pourrait m'être utile, et promit de
faire consigner l'incident sur le rapport du chef de poste. - Je ne l'ai
plus revu. - un tel esclandre ferait tomber les projets homicides. la geôle
se contenta de me retenir au secret le plus rigoureux.

On ne croirait pas à présent ces monstruosités. après juin,
elles étaient à l'ordre du jour dans les prisons et ont fait de mul-
-titude de victimes. Elles ne sont au surplus que l'exagération d'un system
toujours en pleine vigueur. On suppose la torture abolie. Erreur grave. La
torture n'est que l'application d'un principe : La conviction par l'aveu, et
aujourd'hui comme autrefois, ce principe est le fondement de la répression pénale

L'aveu spontané est contre nature. il faut donc l'arracher
de vive force. Dans ce but, jadis, tous les moyens semblaient légitimes. notre
siècle a supprimé les plus barbares. mais, en somme, qui veut la fin, veut
les moyens. - Quelle est la fin ? - un aveu. les moyens ? la crainte.
or, que peut craindre l'homme, sinon la souffrance, - morale ou physique ?

Le questionneur a maintenant à ses ordres,
comme souffrance morale : la captivité, le souvenir de la famille, de son dé-
-laissement, des misères; comme souffrance physique, : le secret,
la séquestration, l'immobilité, les ténèbres, le froid, l'humidité, la faim, la
soif, l'asphyxie par défaut d'air ou par méphitisme. il use et abuse de
toutes ces armes, ainsi qu'autrefois de la question, froidement, sans merci ni re-
-mords, jusqu'à défaillance. - il faut que l'accusé parle. - Exemple : Ro-
-salie Doise.

L'histoire de cette femme a donné le frisson vingt-quatre heures à la France. Mais que l'histoire quotidienne de chacune de nos prisons, l'ensevelissement dans un cachot noir, glacé, boueux, infect, la terreur, le désespoir, l'anéantissement, la santé détruite, souvent la mort. - ne faut-il pas que l'accusé parle? - Les maisons d'arrêt sont bâties en vue de ces hautes-œuvres. On a feint de s'en prendre aux geôliers, dans cette affaire Doise. ignoble hypocrisie! triste symptôme de l'abaissement de la France. Personne n'a osé dénoncer le coupable, et cependant on le sait bien, le geôlier n'est qu'un instrument passif d'une consigne donnée par le juge d'instruction. Le juge seul mesure la douleur au patient pour l'extraction de l'aveu - qui donc se permettrait de forcer la dose? La pitié parfois atténue, jamais la barbarie n'outrepasse. Il reste un coin de cœur chez le plus dur portoclès. Le cœur du juge, c'est un forceps. à l'assassin qui tue, la main tremble, les yeux se voilent, la poitrine bondit. L'inquisiteur, serein, calme, insensible, administre la souffrance goutte-à-goutte, avec le phlegme de ses dignes ancêtres; - premier, - second - troisième - quatrième pot d'eau de l'ordinaire - premier, - second, - troisième, - quatrième, de l'extraordinaire. on peut le pendre dix fois en sûreté de conscience. on ne lui fera que demi-justice

La soif de l'aveu a passé de l'instruction secrète aux débats. Elle s'étale à l'audience sans scandaliser personne, tant les mœurs sont souples à la cruauté. Pourquoi cet anachronisme? c'est que les magistrats, grands simplificateurs, ont réduit les codes aux vingt-quatre lettres de l'alphabet. avec cela ils confectionnent à discrétion procédures et jugements. ainsi ont-ils fait

du code pénal, l'œuvre de Napoléon. il n'était pas tendre, certes, le Napoléon ; trop cependant pour les robes noires. n'avait-il pas rayé du débat public l'usage de la question? Les cours d'assises l'ont rétabli. Y pensiez-vous, Grand Empereur? détruire la base même de la procédure criminelle, la conviction par l'aveu !

« m'oppose à l'interrogatoire. l'article 319 du code d'instruction criminelle « l'interdit. il l'interdit, parcequ'il ne l'ordonne pas. Le législateur a « écarté ce moyen capital de l'ancienne procédure. S'étendrait-on que ce fut « oubli ou ignorance? s'il a supprimé par simple omission, c'est par respect « pour ce qui fut la justice. Les engins du passé ne doivent pas rentrer en intru « dans le droit nouveau. »

jamais un défenseur s'est-il levé pour dire au Président : « je

Les avocats n'ont garde d'enlever le stylet aux mains des juges. entre eux il y a communauté d'intérêts. Le barreau recrute la magistrature et ne s'aviserait pas de la amoindrir. il ménage des privilèges qui seront un jour les siens. D'ailleurs, pour gagner ses causes et faire une clientèle, pas de plus sûr moyen que le compérage politique. or, désarmer un grand corps du pouvoir même le plus funeste, c'est affaiblir son importance, et toute diminution de prestige est un avilissement. La jugerie n'a renoncé que par contrainte à la roue et aux chevalets qui la faisaient souveraine par la terreur. elle pleure ses prérogatives d'abattoir, toujours à l'affût pour en rafraîchir çà et là des lambeaux. Les avocats ne tiennent pas à lui barrer cette route.

il a fallu qu'un accusé socialiste élevât la voix au prétoire de Bourges pour dénoncer les usurpations du vieux génie tortionnaire qui est encore l'âme de la Thémis moderne. je donne ici la véhémente apostrophe du Révolutionnaire.

Haute-Cour ~~Nationale~~ de Bourges. — audience du 9 Mars 1849

« Messieurs, lorsque les tempêtes civiles jettent à la barre des Cours criminelles des hommes de dévouement et de sacrifice, il faut que ces bancs d'humiliation où ils portent, eux, le front haut, gardent une trace sainte de leur passage et le consacrent dans l'avenir par un allégement à des infortunes plus méritées.

Que les malheureux, écrasés sous le poids de la vindicte publique, puissent relever un peu leur tête courbée par l'opprobre et le remords, la mission des justes sera remplie. Leur souffrance aura laissé derrière elle la consolation.

Messieurs, l'interrogatoire des accusés par le Président est un abus déplorable que l'ignorance et l'abattement des prévenus, la timidité et la complaisance du barreau ont laissé prendre pied peu-à-peu, et enfin s'asseoir en maître dans la procédure des Cours d'assises, en violation manifeste de l'article 319 du code d'instruction criminelle. On espaiera, je le suppose, de justifier cet empiétement par l'article 268 qui accorde au Président tous les moyens discrétionnaires de découvrir la vérité. Mais, sans doute, cette omnipotence redoutable ne saurait aller jusqu'à la résurrection des procédés tortionnaires des vieux âges, que l'opération publique a fait tomber depuis soixante ans des mains des juges et des bourreaux.

Or, quel est le principe d'où est sortie la question armée de son sinistre appareil? c'est précisément ce principe discrétionnaire. Qui a étendu le patient sur le chevalet? cette autre maxime, qu'il est permis, pour la découverte de la vérité, d'arracher à l'accusé des preuves contre lui-même.

Ainsi, vous le voyez, le pouvoir discrétionnaire d'un côté, de l'autre, le jaillissement de la vérité du sein même du prévenu contraint, c'est-à-dire les deux axiômes générateurs de la torture, voilà les arguments invoqués à l'appui de cette funeste usurpation de l'interrogatoire, que je vous demande aujourd'hui de chasser à jamais de nos codes.

Les mots eux-mêmes, oui, ces simples termes, demeurés dans notre langue judiciaire comme un héritage et un écho douloureux du passé, ne s'élèvent-ils pas en accusation véhémente contre ce dernier tronçon des vieilles barbaries, resté aux flancs de la société moderne?

Ce n'est jamais sans tristesse que je lis cette formule sacramentelle officielle: « L'accusé, pressé de questions. » Question! mot terrible, écrit en lettres de sang dans nos annales criminelles. Hélas! ce mot n'est-il plus aujourd'hui qu'un vain son, le faible et dernier retentissement d'une chose qui n'est plus?

La torture physique a été abolie, oui! mais la torture morale! ne domine-t-elle pas en reine farouche dans l'empire judiciaire? Qui oserait préciser la limite où finit la torture physique rayée du code, et où commence la torture morale, cet instrument d'investigation si précieusement conservé par les criminalistes?

N'est-ce pas une souffrance corporelle, un atroce déchirement des organes de la vie que cet anéantissement d'un accusé, isolé sur la sellette, dans son opprobre, pressé de questions, comme on dit, et qui voit flamboyer devant ses yeux, en mille feux croisés, les éclairs sinistres de la parole du juge, précurseurs de la foudre?

Dites, Messieurs, n'est-ce point là de la douleur? n'est-ce point là de la torture? et comme celle d'autrefois, ne ménage-t elle pas le fort pour écraser le faible? le plus coupable jadis, sous le scalpel de tortionnaires, c'était le plus débile? jamais une femme n'a pu sortir innocente de la chambre de la question! le plus coupable encore aujourd'hui, celui qui sort meurtri, brisé, de l'étreinte de l'interrogatoire, n'est-ce pas le plus humble et le plus timide?

Un grand criminel, armé de son audace, de son intelligence, de l'excès même de sa dépravation, saura défier la tactique du plus habile interrogateur, suivre avec sang-froid, dans tous ses détours, dans tous ses replis, la pensée investigatrice de son juge. il croisera hardiment le fer dans ce duel du bien contre le mal, opposant la feinte à la feinte, tout l'art de la défense à toute la science de l'attaque, et sortira victorieux peut-être de cette lutte dangereuse, après avoir dépisté et mis en déroute la stratégie de l'expérience la plus consommée.

L'innocent, au contraire, victime d'apparences funestes, oppressé d'avance par la conscience qu'il a de l'injustice des hommes, abîmé dans le sentiment de sa honte, dans la pensée de son déshonneur, tremblant, éperdu devant une poursuite inexorable, s'égare en contradictions et en invraisemblances, puis s'épouvante lui-même de ses fautes, de son impuissance, et perdant enfin tout espoir de salut, comme un naufragé qui s'abandonne et sombre, retombe sur son banc, muet, foudroyé et.... condamné.

Ainsi, Messieurs, devant l'interrogatoire, dernier débris de la question, l'innocence même devient une cause probable de ruine, et la

scélératesse une garantie de l'impunité.

Il y a un pays dont je n'aime pas les institutions aristocratiques, si cruelles pour les masses souffrantes, mais qui a environné la sûreté individuelle des plus minutieuses protections. Là, on ne presse pas un accusé de questions, on ne cherche pas à le forcer dans les derniers replis de sa conscience, comme un renard dans sa tanière. Le juge, au contraire, l'avertit de peser chacune de ses paroles, le met sans cesse en garde contre les défaillances de la peur, contre les entraînements de l'émotion. On ne fait pas jaillir la vérité des angoisses du prévenu, mais du choc des témoignages, de la lutte des dépositions. Nous avons fait tant d'emprunts malheureux à l'Angleterre! Pourquoi ne pas importer aussi cette disposition protectrice des accusés?

Il vous appartient, Citoyens, à vous, interprètes d'une juridiction exceptionnelle, de laisser tomber de haut un exemple salutaire et d'effacer de notre procédure les derniers vestiges d'une barbarie presque éteinte. Les Cours d'assises s'honoreront d'accepter cette réforme de votre main. Il est toujours digne de revenir sur des précédents funestes.

Et nous, si nos efforts parviennent à sauver de poignantes angoisses les infortunes à venir, nous nous estimerons heureux, puisque notre présence sur le banc prévôtal n'aura pas été sans bienfait pour l'humanité. »

Comment ~~[illegible]~~ la Haute-Cour de Bourges ~~[illegible]~~? a-t-elle répondu à cet appel? — Par l'arrêt qui suit:

« Attendu qu'aux termes des articles 219, 269, 327 et 368 « du code d'instruction criminelle, c'est au Président qu'il appartient de

prendre les mesures qu'il jugera necessaires à la manifestation de la vérité, que le droit accordé au Président exclut la supposition qu'il puisse être fait abus du pouvoir discrétionnaire qui lui est confié,

rejette l'exception et ordonne qu'il sera procédé à l'interrogatoire des accusés." Le Président ajoute: "accusé Blanqui, il est vrai que le code d'instruction criminelle ne prescrit pas formellement l'interrogatoire des accusés, mais la loi donne au Président le droit de faire tout ce qui peut coopérer à la manifestation de la vérité, et les égards que le Président a eus pour vous jusqu'ici, doivent être pour vous une garantie suffisante que ce droit sera exercé dans de justes limites."

Que de choses dans ces quelques lignes d'arrêt et de Commentaire! quels axiômes rassurants pour le malheureux tombé sous dans les griffes de Dame Justice! "L'omnipotence exclut la supposition de l'abus! elle en est la source certaine." criait l'opinion universelle des siècles. Faisons vite amende honorable de cette hérésie. L'arbitraire est la garantie par excellence. Dieu et les magistrats la magistrature n'abusent point, parce qu'ils sont omnipotents.

Autre erreur qu'il faut abjurer. On croyait qu'en matière de coaction, ce qui n'est pas prescrit est défendu. tout au contraire; ce qui n'est pas interdit est autorisé.

Si donc le Président ne fait pas appliquer la torture en pleine audience, c'est pure bonté d'âme, car le code [illegible]

ui donne le droit absolu de prendre toutes les mesures nécessaires pour la manifestation de la vérité, y compris la torture, puisqu'elle n'est pas interdite. L'accusé trouve protection suffisante dans la mansuétude du magistrat. — Oh! le quel bon billet!

De telles énormités n'excitent ni répulsion ni surprise et passent au milieu de l'indifférence générale. C'est que le public lui-même est complice et prête la main à l'inquisition. Quand un accusé, debout, seul, sans appui, enveloppé de mépris et de défiance, aux prises avec l'interrogateur, se voit en butte aux menaces et aux artifices, lorsqu'éperdu, égaré, il trébuche dans les pièges et tombe dans les savants traquenards, que sont, je vous prie, ces yeux dardés par centaines sur l'infortuné, sinon des pointes aiguës qui lui entrent dans le cœur, chacune de ces curiosités est un véritable instrument de torture.

Et tant de questions redoublées, impérieuses, que veulent-elles? — un aveu. Ne se trouvera-t-il jamais un homme ferme pour répondre: demandez à d'autres que moi des armes contre moi." Dans cette trame (maille) serrée de la procédure allant à la pêche des coupables, pêchant un aveu, si par hasard une lacune se rencontre, l'arbitraire la ferme.

(Car) Entre les mains des juges, (en effet) tout devient abus et violence. Le plus petit germe de contrainte s'enfle bientôt jusqu'à la tyrannie. ainsi, le respect de la famille commandait et la loi prohibe les dépositions de parent contre parent; (respect élémentaire de hommage obligé à la famille). Par malheur, le pouvoir discrétionnaire s'est glissé dans le dispositif à titre de ressource exceptionnelle, et à l'instant même l'exception est devenue la règle.

Chaque jour, dans le prétoire, on voit la justice lancer avec acharnement le père contre le fils, la femme contre le mari, le frère contre la sœur. Partout l'odieux spectacle de jeunes enfants, bourreaux involontaires de leurs parents et d'eux-mêmes. Un mielleux jugeur

arme du poignard et conduit la main innocente du pauvre petit qui frappe au cœur de son père le coup dont il devient orphelin. admirez seulement la pudeur. ces paroles accusatrices du proche ne sont pas une déposition — Dieu garde! Elles sont un renseignement. ce qui est une grande quelle différence. énorme! Par la suppression du serment, la baguette du pouvoir discrétionnaire a opéré la métamorphose. Le renseignement sans doute est plus meurtrier que la déposition, car il frappe de plus près, mais la morale est sauve. toujours la même cette chère Thémis: Hypocrisie et atrocité! L'austère gardienne de la famille et de la morale tue dans leur racine la morale et la famille.

Rentrons à notre bouge aussi bien, n'était-ce peu en sortir que pousser une pointe dans la caverne de dame justice? ce sont branches d'un même égoût. il n'y a que l'épaisseur d'un verrou entre les deux cloaques. cette digression explique d'ailleurs l'attentat des juges bottés, expédient de procédure à la fois et punition de mes dédains. Me faire parler, ils l'espéraient peu. Restait la vengeance. ils en ont eu la joie, mais tronquée par la compassion d'un soldat.

j'avais du pain, de l'eau; j'étais gardé à l'abri de contre la faim et la soif. maintenant il fallait sortir au plus vite de la cette nouvelle tour d'Ugolin. L'exploration minutieuse de la cellule des lieux me fit découvrir, derrière mon paillasson, une trappe (en fortes planches de chêne, formées par une barre de fer, et un cadenas énorme

~~d'un énorme cadenas.~~ Cette ouverture évidemment avait pour destination de conduire les couvreurs sur les toits. nul autre passage ne donnait accès dans les combles du bâtiment voisin.

une fièvre de curiosité et d'espérance me saisit. qu'y avait-il derrière cette trappe? Le savoir à tout prix devint ma pensée fixe. à force de travail et en y laissant de leur peau, mes doigts arrachèrent un clou planté dans le squelette de table. avec ce clou et de longs et pénibles efforts, je parvins à dévisser la serrure de mon cabanon, grande conquête qui me permettait des promenades ~~dans le corridor~~, aux portes de mes voisins, et la libre rentrée au gîte, ~~sans péril de soupçons~~ risques.

Ces courses, exécutées avec beaucoup de prudence à cause de la sentinelle en faction dans le couloir, me valurent une foule de renseignements ~~et l'habitude des lieux (localités)~~ sur les habitudes (parcours, allures) de la surveillance. ~~et la topographie exacte des alentours.~~ j'attaquai ensuite le cadenas-géant, l'opérant que la nuit, crainte de surprise. il ne fallut pas moins d'une semaine pour venir à bout de la première vis. Bientôt après le cadenas était brisé, la trappe ouverte et je pouvais m'introduire en rampant dans l'étroite ouverture. Je découvris une galerie, sans issue, aboutissant à la muraille qui regarde la pension Chastagnier. trouer ce mur fut ma première idée. mais, avec le clou, il y en avait pour un bon mois. me laisserait-on ce délai? Peu probable. Dans une de mes visites au corridor, Nicolle, mon voisin, put me glisser par dessous sa porte quelques allumettes chimiques et un bout de rat-de-cave, précieux auxiliaires pour mes investigations. grimpant alors dans les charpentes, j'atteignis la lucarne et gagnai les toits.

avec le nombre infini de précautions à garder, ce voyage à la découverte fut
était plein de difficultés et de lenteur. La reconnaissance complète et l'étude
de lieux me prirent huit nuits.

Mon plan était fait, restait l'exécution. naturellement, je j'aurais voulu
désirais étendre le bénéfice du projet aux plus résolus de prisonniers qui
seraient en communication avec moi, et la première condition pour nouer ces rapports était
que mon éternel secret fût levé. Dans l'espoir d'atteindre ce but, j'écrivis la lettre
suivante au Général Changarnier, commandant la première division militaire.

Prison du Cherche-Midi, 31 xbre 1848

Général, il y a sept mois que je suis en prison. Je suis incontes-
-tablement le plus ancien insurgé de juin, attendu que j'étais dans le cachots
de la conciergerie, un mois avant l'insurrection. Par rang d'ancienneté,
sinon par choix, j'avais le droit de passer le premier devant le conseil de
guerre..... mais ce n'est pas là ce dont il s'agit.

Je suis au secret depuis le 10 7bre, c'est-à-dire
depuis trois mois et vingt jours. après avoir subi, pendant trois jours, de tortures
dignes de l'inquisition, au moment où je croyais que mon secret allait cesser, ainsi
que les odieuses persécutions auxquelles je fuis particulièrement en butte depuis si long-
-temps, je fus replongé le 12 xbre dans un secret de plus en plus rigoureux - je ne
vois de figure humaine que celle d'un geôlier silencieux qui, chaques 24 heures,
m'apporte pour 24 centimes de vivres qu'il dépose auprès de mon vase de nuit,
puis disparait. Voici 21 jours que dure ce régime; et rien ne me fait espérer

ni supposer qu'une telle situation puisse avoir des limites bien déterminées dans l'avenir..... — mais ce n'est pas encore cela qu'il est question. — De quoi s'agit-il ?

Le voici. On a accordé de la chaussure et quelques semblants d'habits aux prisonniers de juin qui ont eu le bonheur..... ou le malheur de rester vivants dans les forts, les prisons, les pontons. Seul, je n'ai rien reçu. Or, les sbires de l'ordre m'ont pris tout ce que je possédais. Comme dans vos razzias africaines, les vainqueurs de Paris se chargeaient volontiers des dépouilles des vaincus. Bref, depuis sept mois, je roule les prisons, les casemates, les cellules glacées comme celle où je suis actuellement. Ajoutez à cela que, depuis trois mois et vingt jours, je suis privé de toutes relations avec parents et amis, et cela, me dit-on, par ordre supérieur. Je dois vous avouer que cette série de circonstances m'a jeté dans une déplorable pénurie. Mon corps n'est plus vêtu.

Enfin, Général, la question est de savoir si je suis condamné à passer l'hiver, par un froid déjà très-rigoureux, sans culottes ni chaussures. De plus, on a évidemment tenté, il y a quelques quinze jours, de me faire périr de soif. On m'a laissé 75 heures sans une larme d'eau, malgré mes réclamations les plus pressantes et les plus désespérées.

En ce qui touche le régime alimentaire, je vous dis, en passant, qu'il est parfaitement insuffisant et malsain. — J'estime en outre, qu'après avoir tenté le supplice par la soif, on prétend actuellement me faire périr de froid et d'inaction, en me tenant séquestré du monde entier dans une cellule de quelques pieds carrés, sous des combles qui rappellent beaucoup trop les plombs de Venise. Représentez-vous la situation d'un homme sans vêtements, presque sans couverture, étendu sur une paillasse de quelques décimètres de largeur, d'une épaisseur inappréciable par une température de 8° au dessous de zéro, et vous aurez une

connaisance aser exacte de ma triste situation.

Sur ce, Général, je suis votre bien traité et parfaitement reconnaissant prisonnier, – C. L. – D. M. S.

P. S.: je vous demande mille pardons, Général, d'employer pour ma très-humble pétition un format aussi exigu et si peu en rapport avec les immenses fonctions dont vous êtes investi. Mais comme on ne laisse point pénétrer de papier dans la moderne tour d'Ugolin, je suis forcé de vous écrire sur cet infime carré.

Ce carré crasseux de papier avait été glissé sous ma porte par un nouveau prisonnier qui venait de remplacer Nicolle, condamné à dix années de détention. Un peu de charbon d'allumette délayé dans beau me donna de l'encre. un bout de bois taillé avec les ongles servit de plume. Garnier, le nouveau-venu, envoya des copies de cette lettre à divers journaux qui la publièrent.

Le 7 janvier 1849, un dimanche, j'étais paisiblement étendu sur ma paillasse. Soudain, un grand bruit éclate dans les profondeurs de l'escalier. j'entends grincer sur leurs gonds et se refermer avec violence, l'une après l'autre, les grilles échelonnées aux différents étages. sur la route de mon cachot. Le tumulte approche en grossissant. la porte s'ouvre avec fracas et je vois se dresser sur le seuil le Commandant Cissey, inspecteur des prisons militaires de la Seine, escorté du Directeur et de deux guichetiers.

à l'entrée de cette cohue, je m'étais retourné la face contre le mur. « C'est (donc) vous, crie Cissey (d'un ton de mépris et d'arrogance d'une voix menaçante), « c'est donc vous qui « avez écrit au Général Changarnier une lettre publiée par les journaux ? Eh bien, « vous avez menti ! »

À ce mot, je bondis sur Lisenil ; mais non moins brusque
il prit la porte que je reçus tout juste sur le nez.
qui me referma sur mon nez.
le malotru, plus prompt aussi prompt que lui
Dans son mouvement de retraite, il me reçut la porte sur le nez. Un court dialogue,
il avait pris la porte qu'il me referma sur le nez !
De plus soldatesques, s'engagea, la porte entre deux, et bientôt le vaillant Lisenil
(par la fenêtre du bureau au travers du plancher)
partit en criant avec rage : « tenez (moi) bien ce coquin-(là) ! qu'il paie son insolence ! »
cette fille algarade pour le moins il n'en fut rien.
après une pareille bourrasque, je n'attendais à être écorché vif. Loin de là,
Du tout. Brouillet, le porte-clés, ne tarda pas à revenir, tout miel, tout sucre, un petit
saint. avec son meilleur sourire, — une laide grimace, — il m'apprit que je rentrais dans
le régime commun, et qu'il m'était loisible de choisir un logement. — Enfin ! mon
secret était levé. Brouillet me vanta chaudement le confort du N° 18, une
grande chambre au deuxième étage, avec 17 lits. On en eût ajouté un dix-huitième
en ma faveur. Un frisson me courut de la tête aux pieds. je tremblais à l'idée de
quitter ce pauvre trou qui avait laissé luire à mes yeux la liberté. Et c'était re-
-tomber dans l'abyme. La colère vraie venait de me réussir. j'essayai de la colère
feinte. « j'ai bien entendu les menaces de votre maître Lisenil, » m'écriai-je. il est décidé résolu à me
faire périr. autant vaut ici qu'ailleurs. j'y reste. » Le guichetier qui, par ordre,
n'insista pas.
avait mis la pédale douce, n'insista pas. je gardai ma cellule.

C'était précisément jour de visite. je pus serrer la main à
quelques camarades. Barthélemi, ramené de l'hôpital, allait passer au conseil de
guerre. je lui fis part de mon projet, communiqué à le faisant
au dehors pour faire venir quelques engins indispensables à notre fuite. L'état
de préparatifs nous ajournait au dimanche 14. les jours de visite étaient dimanche
parloir en entrant
et jeudi. Barthélemi donna les indications à son visiteur, et avant de rentrer le
soir dans sa chambrée, me prévint que jeudi nous aurions tous les objets né-
au jeu et par dessus nous aurons jeudi tout ce qu'il nous faut. »
-cessaires. Ce jour tant désiré nous amena les visites attendues. Aucun de
si attendu tint aussi avec lui les engins et communications attendus. Pas un seul parjour
nos amis ne manquait à l'appel, chacun apportant l'outil demandé. L'un d'eux,
respectivement l'objet

atteint d'une violente ophthalmie, j'arracha de son lit sans hésiter, et, malgré un temps affreux, je traîna jusqu'à la prison pour satisfaire mon désir. Ce dévouement lui coûta cher. le mal s'étant aggravé, il perdit un œil.

D'après nos instructions, le dimanche suivant à minuit, trois hommes sûrs devaient se trouver rue d'Assas, munis d'une échelle et d'une forte corde, et à un signal convenu, pénétrer par dessus le mur, dans la cour de la pension Chastagnier. Voici quel était le plan de l'évasion. – Sortir par la lucarne et gagner ensuivant par le chaneau l'extrémité orientale neuf, sur le toit du bâtiment, dont que le chemin de ronde séparait (l'extrémité) de la cour du pensionnat. plantée d'arbres. parvenus à ce point, dégager une des solives de la charpente par l'enlèvement des ardoises et des planches voliges où elles sont clouées; Lancer dans le préau-Chastagnier au moyen d'un plomb, une longue ficelle, dont l'un des bouts resterait entre mes mains, dont l'autre serait attaché par nos amis à la grosse corde; enfin ramener à moi cette corde pour la fixer à la solive, tandisque l'extrémité inférieure serait amarrée soit à un arbre, soit à l'un des bancs de la cour. notre pont-volant était ainsi jeté. (la liberté au bout.)

jusqu'ici, pas de difficulté grave. Tout ce manège pouvait passer impunément par dessus la tête du factionnaire. mais descendre, à deux, par la corde raide, sans provoquer un coup de fusil au passage, impossible! et alors, être tué au vol ou ramassé dans la cour par le poste accouru au bruit de la détonation, telle s'offrait l'alternative. Pour obvier au péril, j'avais imaginé d'emporter sur les toits ma paillasse et, au moment critique, de la laisser choir pour en coiffer (la tête de) la sentinelle. renversée, ou du moins étourdie du choc, le temps de se reconnaître, de ressaisir son fusil, nous avions une minute, délai suffisant pour glisser dans la cour, franchir avec l'échelle la muraille du pensionnat et trouver dans la rue ce joyau précieux qu'on appelle la clé des champs. Dans ces conditions, le succès me semblait probable. Le hasard en disposa autrement.

Le parloir terminé, je regagnais ma cellule, lorsque j'entends les

les femmes (1) de notre corridor se lamenter sur le prochain départ des détenus. Elles venaient d'apprendre que nous devions être transférés le lendemain au fort de Vanves. — ceci, par parenthèse, m'expliquait la clémence inattendue du Tisseuil. ne pouvant plus garder sa proie, il l'avait lâchée.... trop tôt cependant, il l'allait apprendre. La nouvelle m'entra dans la poitrine comme un stylet. Pour surcroît de misère, Barthélemi avait été condamné la veille aux travaux forcés à perpétuité. Le défenseur de la Barricade Grange-aux-belles, ne pouvait pas moins attendre de ses ennemis.

Tout était donc perdu! Mon édifice s'écroulait sous mes pieds et la liberté entrevue s'envolait pour toujours. Mais quoi! pleurer comme des lâches, accroupis dans la résignation! non! de l'audace! l'audace était la force de nos grands Révolutionnaires. Ce n'est plus Dimanche, avec le concours d'amis dévoués, c'est dans la nuit même, seuls, qu'il faut fuir. Entre le bagne et une évasion téméraire, il n'y a pas à hésiter. En avant! Alea jacta est!

Barthélemi demeurait dans une grande chambre du 1er étage. l'amener jusqu'à ma cellule sous les plombs et dissimuler son absence de la chambre au moment de l'appel, telle était la double difficulté à vaincre. Le hasard se mit de notre côté. parti. Il parvint au bord. Dès l'abord, à la cérémonie, elle était (d'abord) la première (et double) difficulté à vaincre. la fortune le mit de notre bord. mais la fortune se mettait de notre parti dès le début. Il vint à notre aide. Le hasard se mit de la partie. Se mit pour nous mit côté

Le instant de la rentrée était venu. Les tambours avaient battu la retraite, et presque tous les prisonniers (avaient) regagné leur logis. Quelques-uns d'entr'eux, — coup du sort! — s'avisèrent, ce soir-là, de se cacher dans la cour, — taquinerie espi-
taquinerie, malice
-eglerie à l'adresse de (Brouillet) Casanova, le gardien de service, qui s'en allait cherchant et appelant de tous côtés, avec une tempête de jurons. Il (y) perdit à notre profit un temps assez long. dans cette partie de cache-cache pas mal de temps, et tout dans cette partie de cache-cache notoire
à l'heure de relever les sentinelles, le caporal de pose, ordinairement accompagné d'un (gardien) porte-clés (dans cette besogne) dans ce service, se trouva seul (cette fois) pour cette besogne. la corvée par le retard du guichetier. en quête de ses brebis égarées.)

Barthélemi entra rapidement dans sa chambre, et donna son paquet à un camarade, prit un petit paquet,

(1) L'une d'elles, récemment condamnée par le conseil de guerre à trois années d'emprisonnement, comme coupable d'avoir secondé son mari derrière les barricades, n'était dans le quartier que depuis très-peu de jours.

~~— les choses auxquelles il tenait le plus, — et le remit à un de ses compagnons, Lansquin,~~ avec prière de le conserver jusqu'à son retour. Lansquin comprit sans doute, mais n'en fit rien paraître, et accepta le paquet sans dire mot. Barthélemi me suivit en silence jusqu'à la grille de l'escalier qui conduit à l'étage supérieur. Sous mon manteau dont il s'était couvert, ~~qu'il avait jeté négligemment en travers de l'épaule,~~ il portait cachés les divers engins outils nécessaires pour de l'expédition. (~~Le caporal venait de relever les factionnaires du corridor et tenait à la main les clés que Trouillet avait dû lui confier.~~)

« Caporal, » ~~lui dis-je~~ dis-je en accostant ce personnage qui arrivait approchant accompagné suivi en compagnie de ses hommes, nous sommes les prisonniers des cellules d'en haut. Veuillez donc, je vous prie, nous ouvrir la grille. » ..... je voyais son hésitation du coin de l'œil. ~~mais~~ et ~~(bien d'éveiller ses soupçons par une insistance maladroite)~~ sans insister, j'entamai d'un air indifférent le chapitre de la politique. Aux premiers mots ~~du particulier~~, je flairai le Bonapartiste. ~~ma contenance ne lui rompait point en visière, si bien qu'il la prit pour un assentiment et~~ ma contenance lui plut, s'échauffant avec la gloire et la victoire, il tourna la clé dans la serrure et nous ouvrit la porte. ~~Au deuxième étage, mon caporal était lancé à toute vapeur dans son lyrisme de corps-de-garde. La grille s'ouvrit comme la première.~~ Barthélemi prit les devants et me laissa tête-à-tête avec le chauvin aux sardines. ~~La troisième grille ne fit pas difficulté, elle était entrebâillée.~~ qui était lancé à toute vapeur dans son lyrisme de corps-de-garde. mais à la ~~quatrième~~ deuxième grille, le factionnaire ~~croisa la baïonnette~~ mit son fusil en travers, en criant : « On ne passe pas. » !

« Je suis avec le caporal, » répondit doucement Barthélemi. — « On ne passe pas ! » réitéra la sentinelle avec énergie. Nous arrivions en ce moment, et ~~la toute-puissance du caporal fit tomber les scrupules du troupier, et la dernière grille nous livra passage.~~ tandis que le factionnaire disait à son remplaçant : « La consigne est de ne laisser passer personne sans un guichetier, le caporal ouvrait la grille ~~et nous livrait passage. mon corridor~~ nous étions enfin dans le dernier mon corridor. Barth. allait comprendre vite ~~nous livra passage.~~ — ~~Enfin~~ Cachés aussitôt dans ma cellule et cachés sous la paillasse, avec le manteau par dessus et attendit, sans bouger, la suite de l'aventure. ~~Nous étions chez moi. D'un tour de main, je cachai Barthélemi sous la paillasse, le manteau par dessus. « Pas signe de vie, avant que je ne te tire de là. »~~ ~~et je regagnai le corridor.~~ On entendait alors les (~~cris ou plutôt~~) les vociférations de ~~(Brouillet)~~ Casanova

déblatérant contre les malicieux espiègles qui l'avaient promené une demi-heure dans les cours. il fermait avec rage la porte des cabanons, sans prendre la peine de faire l'appel. « Tout le monde est-il là ? » criait-il de la porte. — « Oui » ! répondait une voix au hasard. — double tour et à une autre. Dans la travée de Barthélemi, ce fut Lansquin qui dit : oui ! et avec un succès complet. Le Porte-clés poussa les verroux sans vérifier. ~~mais un mouton, comme la pensée en glissa partout, se précipita vers Brouillet en demandant à parler au Directeur. Lansquin l'arrêta court en lui écrasant l'orteil du talon de son soulier ferré, et le repoussa violemment dans le groupe des détenus~~

« ~~je n'ai pas le temps de vous conduire chez le Directeur,~~ » grommela le ~~geôlier en fermant la porte~~. Puis il arriva, toujours (blasphémant), maugréant au pied de notre escalier où ~~attendaient~~ Garnier et Schaller, l'attendaient. ~~nos voisins de cellule~~. Schaller, ~~arrivé~~ amené de Sauves quelques jours auparavant, ~~[illegible]~~ était venu partager la cellule de Garnier en face de la mienne. Ne m'apercevant pas avec eux, le boule-dogue reprit de plus belle ses hurlements : « Docteur ! Docteur ! où est le docteur ? en voilà encore un qui veut me faire aller aujourd'hui ! » — « ~~me voici~~ j'suis ici, répondis-je du haut de l'escalier ; comme vous tardiez, je suis monté avec le caporal »

Un peu adouci par cette prévenance, le ~~porte-clés~~ Guichetier amena les deux détenus, ~~dans~~ à l'entrée du corridor, et leur fermant la grille sur le dos, s'enfuit pour faire son rapport. Le malheureux était en retard de trois-quarts d'heure.

Le dernier bruit des verroux éteint, tout rentra dans le silence. ~~au~~ temps au dehors ~~un temps affreux~~ était affreux horrible. La fortune ~~se déclarait pour nous~~ montrait fidèle. J'entrai dans la chambre de Garnier, et après avoir recommandé à Barth. encore un peu de patience, je proposai à mes ~~deux~~ voisins de souper en ensemble commun, offre qui fut cordialement acceptée. Lorsque ~~Brouillet~~ Casanova passa pour la ronde de fermeture individuelle, il consentit, sur ma prière, à nous laisser dîner ensemble. Ma courtoisie l'avait apprivoisé. Il ajourna jusqu'à neuf heures la cérémonie du Bouclement. « Mes amis ! » une proposition ! dis-je ~~[illegible]~~ à nos ~~[illegible]~~ « mes amis, dis-je, ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ compagnons tout occupés du festin ~~[illegible]~~ compagnons tout occupés du festin ~~[illegible]~~ à peine seuls, ~~je dis en manière de plaisanterie, à mes deux convives~~ j'ai à vous faire si vous êtes, écoutez : « une proposition ! — laquelle ? voyons. — J'ai grande envie, cette nuit, de faire un tour dans Paris. Voulez-vous être ~~[illegible]~~ laquelle ? et venir avec nous ? ~~en êtes-vous ? nous partons~~. — il y eût un franc éclat de rire.

« vous partez ? mais avec qui, s'il vous plaît ? mais avec Barthélemi. — oh ! oh !
« de plus fort en plus fort. Par quel talisman ferez-vous monter ici un prisonnier
« verrouillé au ~~premier~~ deuxième étage ? — Par une simple évocation. Vous nous la baillez
« belle, docteur. allons ! à table ! ce soir, une heure de joie, demain les galères !

Pendant ce dialogue, Barthélemi las d'étouffer sous la paillasse, s'était glissé dans le corridor, d'où un petit bruit m'avait révélé sa présence.
— « incrédules ! » dis-je alors aux convives, puis me tournant vers la porte, « Bar-
— « thélemi ! — « Présent ! » répondit ~~notre camarade en paraissant sur le seuil. Gar-~~ d'une voix froide et ferme et notre camarade parut sur le seuil
— nier et ~~Schaller~~ pâlirent. ~~ils venaient enfin de comprendre~~ et restèrent ~~frappés de stupeur~~ sans voix. « ~~qu'en pensez~~ Eh ! bien, qu'en
« pensez-vous ? repris-je en les tirant de leur stupeur, qu'en pensez-vous ? repris-je en les tirant de leur stupeur.
« c'est donc tout-à-fait sérieux ! — vous voyez. — ~~avant de je lancer~~ ~~c'est une affaire~~ La chose
grave (chanceuse) et qui demande réflexion. — Eh ! bien, vous réfléchirez ordinairement à table !
~~dans une aventure si chanceuse, les deux prisonniers demandèrent à réfléchir.~~ — « Eh !
nous nous assîmes tous quatre, absorbés par la situation.
« ~~bien, dînons. vous réfléchirez en mangeant.~~

~~Pendant~~ Durant le repas, nos hôtes, sur mon exposé, signalèrent en détail tous les dangers de l'expédition. « à coup sûr, dis-je, il est plus facile de
« sortir de son lit. Mais le prix à conquérir vaut bien ~~quelques sacrifices~~ les champs courus. Si l'évasion
« est ~~périlleuse~~, difficile, périlleuse, ~~d'accord~~, ~~mais~~ cependant elle est praticable. Du reste, je prends
« l'engagement de marcher partout le premier. » C'était là mon meilleur ou plutôt
mon seul argument. Car je ne connaissais que l'estoit sur lequel nous allions manœu-
-vrer. ~~(tout)~~ rien de plus le reste, ténèbres. Ce départ brusque, nous enlevait tout appui du dehors.
Plus de cordes, plus d'échelles, plus d'amis dans la cour du pensionnat. Des toits
glissants, avec l'abyme sous nos pieds, sur nos têtes un ciel noir, chargé d'orage,
mais aussi, perçant la sombre voûte, une étoile radieuse, la liberté !

Le vent mugissait à travers la nuit. une pluie fine et continue se transformait incontinent en verglas. ainsi un plan en ardoises, incliné de ~~qu~~ 45 degrés, et vernissé de glace, voilà le meilleur et le plus connu du chemin que nous

avions à parcourir dans une obscurité profonde ; une chaude alerte entama la série des complications. Nous étions à table, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit brusquement vivement avec violence. L'improviste. Prompt comme l'éclair, Schaller se jette à la renverse et la referme avec violence, non moins rudement en poussant des cris de douleur feinte. Je me précipite avec ainsi que Garnier vers l'entrée de la cellule, comme pour relever Schaller blessé. Barthélemi s'était coulé sous la table et se trouvait masqué par notre groupe.

(Quel est donc le brutal) qui vient ainsi donc culbuter notre porte, sans dire : gare ? » criai-je en courroux. C'était encore le désastreux Casanova. Par suite du temps perdu, il apportait en retard des commissions à Garnier et à Schaller. « Triple animal ! » beugla ce dernier, « tu as failli m'enfoncer deux côtes ! » Le malencontreux personnage s'excusa d'un ton bourru, donna ses paquets et partit sans avoir mis les pieds dans la cellule. Pour racheter sans doute sa maladresse, en se retirant s'éloignant il nous jeta cette phrase : « je ne reviendrai pas vous boucler. Je n'ai pas le temps. Tâchez d'être tranquilles et de ne pas me faire arriver de la peine. »

L'incident tournait au rose. Rien de plus à-propos que cette fantaisie du geôlier. Depuis trois semaines, la serrure de mon cabanon était forcée. Mais que de temps pour briser celles de nos voisins ! (c'est été l'obstacle devenait peut-être insurmontable) il y eût un (profond) soupir d'allégement. La conférence recommença autour de la table. Garnier prit la parole : « Mes amis, je suis père de famille, peu compromis, et je ne me sens ni le droit ni le courage de tenter une si rude aventure. Cependant je vous aiderai de tout mon pouvoir. » Schaller à son tour : « je suis aussi père de famille, et peu chargé. Mais je n'ai pas la moindre confiance dans la bonne foi de nos ennemis et puisque l'occasion de fuir se présente, j'en profite. »

~~La discussion close, il s'agissait de passer aux faits~~ ~~d'abord, fabrique des cordages. J'avais (heureusement) une couverture de laine neuve coupée par lanière, elle pouvait, d'après mon calcul, fournir une corde tressée, d'environ 32 mètres,~~

assez forte pour soutenir le poids d'un homme. On se mit à l'œuvre. La première tresse finie fut attachée à un barreau de la fenêtre; et nous nous mêmes deux, puis trois à tirer de ses ~~un d'entre nous, puis deux ensemble, se suspendirent avec des efforts de traction~~ par les mains, en exerçant. La bande résista. Elle méritait toute confiance.

La besogne se poursuivait avec cette activité fiévreuse des prisonniers en travail d'évasion. — Malédiction! (Tout-à-coup, au plus fort de la tempête,) voici retentir la cloche d'alarme. « Malédiction! Barthélemi! Tout est perdu! (Barthélemi) vite sous la paillasse, « (tandisque nous cachons les cordes). Quand tu seras découvert, dis qu'informé de ton « transfèrement pour demain, tu as employé la ruse pour passer ta dernière soirée avec « de vieux camarades. » Les autres trois, assis à table, pour laisser croire à un repas prolongé, nous prêtons l'oreille. Bientôt un grand bruit de pas et de voix remplit le corridor. C'était le tumulte d'une foule en émoi. ~~Sans doute, (nous allons) vont fondre sur nous.~~ Le ~~personnel de la geôle et les soldats du poste à deux pas, il se fesait~~ et bientôt, puis tout près de nous, un remue-ménage étrange. ~~Mais~~ Que se passait-il? Que se passait-il? Impossible (à nous) de voir ni de ~~distinguer~~ comprendre. Le cliquetis des armes se mêlait aux clameurs et aux piétinements. Sans doute le personnel de la geôle et les soldats du poste vont fondre sur nous. ~~Ce n'était pas la première fois que~~ Ces corridors ~~étaient~~ avaient été témoins de plus d'un drame sinistre. Nous attendions dans une mortelle anxiété (le cri de quelque victime) sombres scènes. Sans avoir échangé une parole, chacun de nous attendait le cri effroyable d'une victime.... Mais, Rien. (tout) au contraire, et à notre grande surprise, le bruit décroît et s'éloigne. Les pas de cette foule bruyante (tumultueuse) s'éteignent peu-à-peu dans le lointain, et la dernière rumeur expire sous les voûtes. La quatrième grille est retombée en grinçant, et tout rentre dans le silence. On n'entend plus que la grande voix de l'ouragan qui hurle aux fenêtres et fait claquer les ardoises comme des castagnettes. Un long soupir souleva toutes nos poitrines. Mais l'aventure nous laissait fort intrigués.

En ce moment, Barthélemi, le sourire aux lèvres, se montra dans l'encadrement de la porte. On se lève, on court à lui, on le interroge, on le supplie pour une explication. Il avait tout entendu. C'était bien le Directeur, suivi de la geôle et de la garde qui avait fait irruption dans les corridors. En arrivant sur les lieux, (toute) la bande s'était élancée vers la sentinelle. « Qu'y-a-t-il?

qu'y a-t-il ? « Que le directeur « est-ce le feu ? — non, non ! » répond l'oreille
basse le pauvre conscrit. « C'est donc une évasion ? parle qui ? par où ? — non ! non !
« Mais pourquoi, diable, as-tu sonné la cloche ? » hurle le geôlier en secouant
rudement le malencontreux malheureux fantassin. « C'est, répond tremblant le pioupiou,
« c'est que j'ai avais besoin de pisser, et comme la consigne défend de quitter son poste
« ou de poser son fusil, sans avoir un remplaçant, j'ai sonné pour qu'on vienne
« me remplacer. »

Le drame s'écroulait dans la farce. Les soldats, saisis d'un
fou rire, se tenaient les côtes. mais le concierge (en riait par lui-tout de rage) il écumant empoigna le troubade
par les épaules et le lança dans les latrines. « animal brute, il te faut (il) quelqu'un
« pour tenir ton fusil (faut-il aussi te tenir la chandelle ?) maintenant ! souviens-toi qu'on ne doit sonner la cloche
« d'alarme que pour évasion ou pour incendie. »

La rage du Cerbère nous amusa fort. Cet ivrogne avait l'ha-
-bitude de cuver son vin le soir au coin du feu. réveillé en sursaut par la
cloche, il avait bondi, éperdu, ~~bouleversé~~, d'étage en étage, et toute son angoisse
venait se noyer dans une Arlequinade. le bonhomme regagna furieux ses chenets.
nous reprimes, en riant, notre ouvrage. La corde, longue de 22 mètres, fut divisée en
trois. Nos vêtements, à coup sûr, sinon notre peau, allaient faire les frais du voyage.
Dans cette prévision, je formai un paquet de mes meilleures hardes ; si l'aventure
tournait bien, nôtre premier soin devait être de ne courir les rues qu'en habits décents
afin d'éviter la curiosité des patrouilles. Des guenilles nous auraient fait ramasser
par la première ronde, grise ou bleue.

Un deuxième paquet reçut les effets de Barthélemi et les ins-
truments venus du dehors, savoir : un tournevis, une petite scie à main, une pince, un
rat-de-cave et une boîte d'allumettes. ~~plus~~, les deux branches d'une forte pincette
que j'avais sciées. Barthélemi se chargea du ballot le plus lourd. moi de l'autre.
maudits paquets ! la plus grande misère est l'un des pires dangers de notre expédition ! Schaller, moins ingambe, ne portait rien. Garnier, ~~resté dans la cellule~~ qui optait décidément pour la prison, il prenait aussi
un rôle dans la pièce drame :
mission de chanter à tue-tête, durant la première partie ~~de notre expédition~~. Sa

voix, ~~devait aider~~ de concert avec la ~~jointe à la Raffale~~ (devait) couvrir le bruit de notre marche sur les toits et ~~devait aider~~, de concert avec la Raffale, devait compte à demi mortel la tempête distraire) ~~les~~ occuper les oreilles des factionnaires. ~~sentinelles~~

A huit heures, les ~~factionnaires relevés~~ sentinelles relevées, nous entrons tous quatre dans ma cellule, d'un geste et, j'ouvre ~~je découvre~~ la trappe ~~dont j'avais d'avance brisé les ferrures~~. « Bravo! » murmurent mes compagnons qui jusque là ne connaissaient ~~point~~ pas ~~ignoraient le point~~ du départ ~~de notre itinéraire~~. ~~mon paquet à la main~~, je m'engage en rampant ~~en rampant~~ dans l'ouverture, après moi Barthélemi, Schaller en queue. Derrière nous, Garnier ferme avec soin ~~la porte~~ et remet toutes choses en place pour ~~la trappe pour~~ cacher le plus long-temps possible le chemin de notre fuite.

Une fois dans les combles, je grimpe à la tabatière et je me trouve bientôt ~~en dehors~~, à plat ventre sur un toit couvert de verglas. Barthélemi et Schaller me rejoignent. (me passe les paquets et me suit. mais Sch. échoue dans sa tentative de sortie. Barth. rentre alors et soulevant notre retardataire par les jambes, tandis que je le hisse, tête, saisis par le collet, nous le tirons parvenu à extraire du grenier. Le quindrons hissons en dehors.) ~~nos paquets sont alors attachés aux cordes~~ (mais) déjà les paquets sont un embarras (nous embarrassent) nous les ~~et~~ fixons à la ceinture ~~que nous portions enroulées à la ceinture~~ traînés ainsi à la remorque, ils laissaient nos mains libres.

C'était une étrange caravane. Les pieds appuyés sur le chéneau, (les mains sur le toit) nous ~~avions~~ ~~[illegible]~~ avancions par côté vers un corps de logis qui formait angle droit avec le nôtre. Par malheur, il était plus haut d'un étage: premier contretemps. à l'extrémité de la gouttière, ce fut bien pis. je me trouve tout-à-coup surplombant une plateforme qui dominait les cours de la prison. une sentinelle, enveloppée dans sa capote d'hiver, s'y promenait aux lueurs vacillantes d'un reverbère ~~lampe~~ quinquet à réflecteur. je m'arrête court, mes compagnons de même et nous restons cois. Evidemment par ce temps désolé, le soldat n'avait pu quitter sa guérite que par une alerte. ~~[illegible]~~ appliqué

Tapi à plat ventre, l'oeil à ~~tous~~ tous ses mouvements, je le voyais tourner la tête de ~~tous~~ divers côtés (avec inquiétude), prêtant l'oreille et plongeant ses regards dans l'ombre, à la recherche d'un ~~danger~~ péril incident inconnu. Sous les rayons du reverbère, ~~aucune de~~ appliqué ses manoeuvres ne pouvait m'échapper, tandis que la ~~lumière~~ flamme ~~tremblotante de son~~ agitée du quinquet ~~[illegible]~~ quinquet l'aurait empêché de nous découvrir, même par une nuit moins noire. Le vent soufflait toujours avec furie.

« En retraite ! » murmurai-je à l'oreille de Barthélemi collé contre mon flanc ; (Schaller) averti à son tour, Schaller qui formait l'arrière-garde, commença le mouvement rétrograde. Déjà nos mains engourdies refusaient le service. Il fallut du temps et de la fatigue pour regagner notre première halte. Que faire ? Comagan tourbillonnait, nous chassant la pluie au visage, la grêle dure. nos chaussettes se transformaient en bottes de glace.

j'avais du pain, de l'eau. j'étais (à l'abri de) gardé contre la faim et la soif. maintenant, il fallait sortir au plus vîte de cette nouvelle tour d'Ugolin. l'exploration minutieuse de la cellule me fit découvrir, derrière mon paillasson, une trappe en fortes planches de chêne, fermée par une barre de fer et un cadenas énorme.

Une fièvre de joie et d'espérance me saisit. que y avait-il au delà de cette trappe? le savoir à tout prix devint mon idée fixe. à force de travail, et en y laissant de leur peau, mes doigts arrachèrent un gros clou planté dans le squelette de table. avec ce clou et de longs et pénibles efforts, je parvins à dévisser la serrure de mon cabanon, grande conquête qui me permettait des promenades (visites) (à travers le couloir) aux portes de mes voisins et la libre rentrée au gîte.

Ces courses, exécutées avec (beaucoup de) prudence (à cause de) par respect pour la sentinelle en faction dans le couloir, me valurent (une foule) de ‡ (précieux) renseignements sur les allures de la surveillance.

J'attaquai ensuite le cadenas-géant, n'opérant que la nuit, crainte de surprise. Il ne fallut pas moins d'une semaine pour venir à bout de la première vis. Bientôt après,

le cadenas était brisé, la trappe ouverte et je pouvais (me glisser) couler (m'introduire) (pénétrer) en rampant par l'étroite ouverture, cette espèce de châtière.

Je découvris une galerie (corridor) aboutissant à la muraille qui fait face à regarde la pension-Chastagnier. trouer ce mur fut ma première pensée. mais, avec le clou, il y en avait pour un bon mois. Me laisserait-on ce délai? c'était peu probable. je passai outre à mes investigations.

La galerie communiquait à de vastes combles, entièrement vides, et ne prenant jour au dehors que par une petite lucarne en tabatière. j'y pénétrai, muni de quelques allumettes et d'un rat-de-cave, présent de Nicolle, et je pus grimper par les charpentes jusqu'à la lucarne, puis ensuite et de là sur les toits. Ce fut l'opération décisive de ma campagne (. Elle) qui me donna (fournit procura) la topographie extérieure du quartier de la partie de la prison où nous étions renfermés.

La partie de notre demeure, visible de mon observatoire aérien, formait deux corps-de-logis, accotés perpendiculairement l'un à l'autre, (pignon contre façade.) le bâtiment vieux, haut de trois étages, est orienté à peu-près Nord et Sud. le bâtiment neuf, orienté Est et ouest, adossé par son pignon à la façade au précédent et plus bas (que lui) d'un étage, vient affleurer de l'extrémité de son faîte le bord du toit de son grand frère, vers le centre.

[illegible] par un bout à façade du précédent, et comme est plus bas que [illegible] d'un étage, son [illegible] se trouve de niveau avec le bord du toit son grand frère, [illegible] il rencontre à angle droit vers le centre.

au midi de la prison se trouvent deux cours, séparées par un mur, prolongement du plan de rencontre des deux corps-de-logis. à la jonction de ce mur et des édifices, une plateforme avec guérite en factionnaire, surveille les cours et partie des toits.

j'occupais au troisième étage du bâtiment vieux un cachot appuyé (situé) contre le mur mitoyen des deux constructions. c'est uniquement par la trappe de (ménagée dans) ma cellule que charpentiers et couvreurs ont accès dans les combles et sur la toiture du bâtiment neuf. la tabatière de sortie ouvre du côté Sud.

l'ancien corps-de-logis est à comble brisé, sans chéneau ni gouttière. il déborde le pignon du nouveau de fort peu de chose au Sud, et au Nord d'environ trois mètres, largeur du chemin de ronde. le toit de ce corps-de-logis nouveau est angulaire et bordé sur son pourtour d'un chéneau en plomb qui va rejoindre par ses deux extrémités la façade du bâtiment vieux.

un chemin de ronde enveloppe au midi les deux cours, à l'est et au Nord le bâtiment neuf qu'il sépare du jardin(1) de la pension-Chastagner. son mur d'enceinte vient finir et s'aligner au pignon Nord de l'ancien bâtiment.

j'apercevais bien de mon observatoire que le chemin de ronde s'arrêtait à l'angle au niveau de ce corps-de-logis, et par conséquent ne pouvait isoler son extrémité septentrionale des

(1) ce jardin est un préau (ou cour de récréation) planté d'arbres qui sert aussi de cour de récréation.

maisons ou cours voisines. Mais, derrière le pignon, un autre mur de clôture, invisible pour moi, ne cachait-il pas cette partie de la prison jusqu'à la hauteur d'un bâtiment neuf, c'est-à-dire du chemin de ronde que j'avais sous les yeux? question redoutable que l'événement seul devait résoudre pour ou contre nous.

Cette pénible étude de l'inconnu ne s'était pas improvisée en quelques heures, je ne pouvais procéder qu'avec une extrême lenteur. il y avait tant de surprises à craindre, tant de précautions à garder, que la reconnaissance complète des lieux ne me coûta pas moins de sept nuits. – Enfin mon plan était fait. restait l'exécution.

Naturellement je désirais (j'aurais voulu) étendre le bénéfice du projet aux plus résolus des prisonniers qui seraient en communication avec moi, et la première condition pour établir ces rapports était que mon foyer fût levé. dans le espoir d'atteindre celui, j'écrivis la lettre suivante au Général Changarnier, commandant la première division militaire.

– Suit la lettre.

Ce carré crasseux de papier avait été glissé sous ma porte par un nouveau détenu, Garnier, qui venait de remplacer Nicolle condamné à dix ans de détention par le conseil-de guerre. un peu de charbon d'allumette, délayé dans beau, me donna de l'encre. un brin de bois taillé avec les ongles, servit de plume. Garnier envoya des copies de cette lettre à divers journaux qui la publièrent.

Le 7 janvier, un Dimanche, j'étais paisiblement étendu sur ma paillasse. Soudain, un grand bruit éclate dans les profondeurs de l'escalier. j'entends grincer sur leurs gonds et se refermer avec violence, l'une après l'autre, les grilles échelonnées aux différents étages. le tumulte approche en grandissant (grossissant.) la porte s'ouvre avec fracas et je vois se dresser sur le seuil le Commandant Tinseau, inspecteur des prisons militaires de la Seine, escorté du directeur et de deux guichetiers.

à l'entrée de cette colonne, je m'étais retourné la face contre le mur. « C'est vous » Crie Tinseau d'un ton de menace et d'arrogance, « c'est vous qui avez écrit au Général changarnier « une lettre publiée par les journaux ? Eh! bien, vous avez menti. »

à ce mot, je bondis sur le malotru. mais non moins brusque dans son mouvement de retraite, il me reçut la porte sur le nez (aussi prompt que moi, il avait pris la porte qu'on me referma sur le nez. un court dialogue, des plus soldatesques, s'engagea au travers des planches, (la porte entre deux) et le Paillasse Tinseau partit (fit retraite) en criant avec rage : « Venez bien ce « coquin ! qu'il paie son insolence ! »

Après une telle (cette) (pareille) algarade (bourrasque) je m'attendais pour le moins à être écorché vif. (Point du tout) il (n'en fut rien) Loin de là, Brouillet, le porte-clés, reparut (quelques instants après) au bout de quelques instants, (ne tarda pas à revenir, (reparaître), tout miel, tout sucre, un petit saint. avec son meilleur

sourire, — une laide grimace, il m'apprit que je rentrais dans le régime commun et qu'il m'était loisible de choisir un logement. — Enfin! mon secret était levé. Brouillet me vanta chaudement le confort du N° 18, une grande chambre au deuxième étage, avec 17 lits. On en eût ajouté un dix-huitième en ma faveur. Un frisson me courut de la tête aux pieds. Je tremblais à l'idée de quitter ce pauvre trou qui avait laissé luire à mes yeux la liberté. C'était retomber dans l'abyme. La colère vraie venait de me réussir. J'essayai de la colère feinte. « J'ai bien entendu les menaces de votre maître Tisseuil, (m'écriai-je) il est décidé à me faire périr. autant vaut ici qu'ailleurs. « j'y reste. » Le Guichetier n'insista pas. il avait mis la pédale douce, et ma résolution parut même de son goût, (lui convenir, plaire, satisfaire) je gardai ma cellule. C'était précisément jour de visite. Je pus serrer la main à quelques camarades. Barthélemi, ramené de l'hôpital, allait passer au conseil de guerre. Je lui ~~communiquai~~ expliquai mon projet, en le priant, (avec prière) de faire apporter (venir) du dehors, (de profiter de ses communications au dehors pour faire apporter, venir) quelques engins indispensables à notre fuite. L'état des préparatifs nous ajournait au dimanche 14. Les jours de parloir étaient dimanche et jeudi. Barth. donna les indications à son visiteur et, avant de rentrer le soir dans sa chambrée, il me jeta ces paroles (au passage) : nous aurons jeudi tout ce qu'il nous faut. »

Ce jour tant désiré vint enfin (et avec lui) nous amenant les visites et les commissions attendues. Tous nos amis répondirent

à l'appel, chacun apportant l'objet demandé. Pas un (nul) (personne) de nos amis ne manquait à l'appel, chacun apportait l'objet demandé. L'un d'eux, atteint d'une violente opthalmie, s'arracha de son lit sans hésiter et, malgré un temps affreux, se traîna jusqu'à la prison pour satisfaire mon désir. Ce dévouement lui coûta cher. Le mal s'étant aggravé, il perdit un œil.

D'après nos instructions, le dimanche suivant à minuit, trois hommes sûrs devaient se trouver Rue d'Assas, munis d'une échelle et d'une forte corde et, à un signal convenu, pénétrer par dessus le mur, dans la cour de récréation (jardin) du pensionnat chastagner. Voici quel était le plan de l'évasion :

Sortir par la lucarne du bâtiment neuf et gagner, en suivant le cheneau, son extrémité orientale que le chemin de ronde sépare (du préau) de la cour aux arbres. Parvenus à ce point, dégager une solive de la charpente par l'enlèvement des ardoises et des lattes où elles sont clouées ; lancer dans le jardin-chastagner, au moyen d'un plomb, une longue ficelle, dont l'un des bouts resterait entre mes mains, dont l'autre serait attaché par nos amis à la grosse corde ; enfin ramener à moi cette corde pour la fixer à la solive, tandis que l'extrémité inférieure serait amarrée soit à un arbre, soit à l'un des bancs de la cour. Notre pont volant était ainsi jeté, (la liberté au bout.)

Jusqu'ici (que-là) pas de difficulté grave. Tout ce manège pouvait passer impunément par dessus la tête du factionnaire. Mais descendre à-deux, (ensemble ou l'un après l'autre,) par la corde raide, ensemble ou l'un après l'autre, sans provoquer un coup de fusil au passage, impossible ! et alors, être tué au vol ou ramassé

dans le préau (jardin) par le poste accouru au bruit de la détonation, telle s'offrait l'alternative. Afin d'obvier au péril, j'avais imaginé d'emporter sur les toits ma paillasse et, au moment critique, (d'en coiffer la sentinelle) de la laisser choir pour en coiffer la sentinelle. renversée, ou du moins étourdie du choc, le temps de se reconnaître, de ressaisir son fusil, nous avions une minute, délai suffisant pour glisser dans la cour, franchir avec l'échelle la muraille du pensionnat et trouver dans la rue ce joyau précieux qu'on appelle la clé des champs. En outre, car les soldats le poste (d'ailleurs) avaient un détour à faire par la Rue du Cherche-Midi, avant d'atteindre le débarcadère pour arriver au point d'escalade, avaient un détour à faire par la rue du Cherche-Midi. Dans ces conditions, le succès me semblait probable. Le hasard en disposa autrement.

Le parloir terminé, je regagnais ma cellule, lorsque j'entends les femmes (1) de notre corridor se lamenter sur le prochain départ des détenus. Elles venaient d'apprendre que nous devions être transférés le lendemain au fort de Vanves. Ceci, par parenthèse, m'expliquait la clémence inattendue de Tisseuil. Ne pouvant plus garder sa proie, il l'avait lâchée..... trop tôt cependant, il l'allait apprendre. La nouvelle m'entra dans la poitrine de cœur comme un stylet. Pour surcroît de misère, Barth. avait été condamné la veille aux travaux forcés à perpétuité. Le défenseur de la barricade Grange-aux-belles, ne pouvait pas moins attendre de ses ennemis. Tout était donc perdu! mon édifice s'écroulait sous mes pieds, et la liberté entrevue s'envolait pour toujours. Mais quoi! pleurer comme des lâches, accroupis dans la résignation! non! de l'audace! l'audace était la force de nos grands révolutionnaires.

(1) l'une d'elles, récemment condamnée par le conseil de guerre à trois années d'emprisonnement, comme coupable d'avoir secondé son mari derrière les barricades, n'était dans le quartier que depuis très-peu de jours.

Ce n'est plus dimanche, avec le concours d'amis dévoués, c'est dans la nuit même, seuls, qu'il faut fuir. Entre le bagne et une évasion téméraire, il n'y a pas à hésiter. En avant! Alea jacta est!.

Barth. demeurait dans une grande chambrée du 2e étage. l'amener en haut jusqu'à ma cellule et dissimuler son absence (au moment de l'appel) à l'appel) (telle) était donc la première difficulté à vaincre. La fortune se mit tout de suite de notre bord (se mit pour nous dès l'abord) se déclara, rangea tout de suite de notre parti, côté. Le tambour avait battu la retraite et presque tous les prisonniers étaient rentrés (réintegrés) dans leurs logis chambres. Quelques-uns (d'entr'eux) - Coup du Sort! - Etrange caprice du hasard - singulier, merveilleux, curieux hasard - s'avisèrent, ce soir-là, de se cacher dans les cours, (taquinerie, malice, espièglerie, lutinerie, tracasserie, agacerie, mystification, niche) à l'adresse de Casanova, le gardien de service, qui s'en allait cherchant et appelant de tous côtés avec une tempête de jurons. Dans cette partie de cache-cache, il perdit pas mal (beaucoup) de temps et tout à notre profit; car, à l'heure de relever les sentinelles, ne pouvant, par suite (à cause) du retard, accompagner le caporal de pose suivant sa consigne, et comme c'était son habitude et son devoir, (sa consigne), il dut lui confier les clés des grilles et le laisser faire tout seul le service, la corvée, la besogne commune.

Barth. entra rapidement dans sa chambre et fesant un paquet de ses hardes, effets, nippes, le remit à un camarade, Lans-Kin, avec prière de le garder (conserver) jusqu'à son retour. Lansquin comprit sans doute, mais n'en fit (laissa) rien voir (paraître) n'en témoigna rien, (n'en eût pas l'air) et prit (accepta) le paquet sans dire mot, (mot dire). Barth. me suivit en silence jusqu'à la grille

de l'escalier qui conduit à l'étage supérieur. Sous mon manteau, dont il s'était couvert, il portait cachés les divers outils nécessaires pour (à) l'expédition.

« Caporal, dis-je en accostant le personnage qui arrivait (suivi) de ses hommes, accompagné, escorté, en compagnie de (avec) ses hommes, nous sommes les prisonniers de cellules d'en haut. Veuillez donc, je vous prie, nous ouvrir la grille. » Je voyais son hésitation du coin de l'œil, et sans insister, j'entamai d'un air indifférent le chapitre de la politique. Aux premiers mots, je flairai le Bonapartiste et ne m'avisai point de lui compter en visière. Ma contenance lui plut. S'échauffant avec la gloire et la victoire, il tourna la clé dans la serrure et nous ouvrit la porte, bien plus occupé de la conversation que des sentinelles (factionnaires) qui se relevaient eux-mêmes.

Barth. prit les devants et me laissa tête-à-tête avec le chemin aux sardines, (qui était) lancé à toute vapeur dans son lyrisme de corps-de-garde. Mais, à la 2e grille, le factionnaire lui barra le chemin avec son fusil en criant : « On ne passe pas ! » — « Je suis avec le caporal, » répondit doucement Barth. — « On ne passe pas ! » réitéra le sentinelle (soldat) avec énergie (intégrité). Nous arrivions en ce moment, et tandis que le factionnaire disait à son remplaçant (successeur) : « la consigne est de ne laisser passer personne sans un gardien, » le caporal nous ouvrait la grille. Nous étions enfin dans notre (mon) corridor ! Barth. courut dans ma cellule se cacher sous la paillasse, avec le manteau par dessus, et attendit, sans bouger, la suite de l'aventure. On entendait alors les vociférations de Casanova débitant contre les malicieux espiègles qui l'avaient promené une heure dans les cours. Il fermait avec rage la porte

des cabanons, sans prendre la peine de faire l'appel. « Tout le « monde est-il là ? » criait-il du seuil, de l'entrée. « Oui ! ré-pondait une voix au hasard. — Double tour et à un autre. Dans la travée de Barth., ce fut Lanskin qui dit : oui !, et avec un succès complet. Le Porte-clés poussa les verroux (sans vérifier compter). Puis il arriva, toujours mangréant, au pied de notre escalier où Schaller et Garnier attendaient. Schaller, récemment amené de Vanves, partageait la cellule de Garnier en face de la mienne. ~~Ne m'~~ Ne m'apercevant pas avec eux, le boule-dogue reprit de plus belle ses hurlements : « Docteur ! Docteur ! où est « le Docteur ? en voilà encore un qui veut me faire aller aujourd'hui ! « me voici ! répondis-je du haut de l'escalier. Comme vous tardiez, « je suis monté avec le caporal. » un peu adouci par cette prévenance, le guichetier amena les deux détenus à l'entrée du Corridor, et leur fermant la grille sur le dos, s'enfuit pour faire son rapport. Le malheureux était en retard de trois quarts d'heure.

Le (dernier) bruit des verroux éteint, la prison tout rentra dans le silence. Le temps au dehors était affreux (horrible.) La fortune se montrait fidèle. Après avoir recommandé à Barth. encore un peu de patience, j'entrai dans la chambre de Garnier et je proposai à mes voisins de mettre nos repas (souper) en commun, offre (qui fut) cordialement acceptée. Lorsque Casanova passa pour la ronde de fermeture individuelle, il consentit, sur ma prière, à nous laisser dîner ensemble, et ajourna différa jusqu'à neuf heures la cérémonie du bouclement. ma courtoisie l'a-vait apprivoisé.

à peine seuls, je dis, (en plaisantant) par manière de plaisanterie, aux deux camarades occupés des apprêts du

festin : « Mes amis, j'ai à vous faire une proposition. — Laquelle ? Laquelle ? (voyons). — J'ai grande envie, cette nuit, d'aller cette nuit faire un tour dans Paris (cette nuit.). Voulez-vous être de la partie et venir avec nous ? — Comment ! avec vous ? que signifie quel est ce pluriel ? avec qui donc ? s'il vous plaît ? — Mais avec Barthélemi. — Oh ! oh ! de plus fort en plus fort. Par quel talisman ferez-vous monter ici un prisonnier (détenu) verrouillé au deuxième étage ? — Par la vertu de ma baguette (je tenais un bout de sarment, un brin, une brindille, ramille, branche, rameau de bruyère, j'avais à la main, je tenais à la main un bout de sarment. — Ah ! ah ! vous nous la baillez belle, docteur ! (allons ! dînons ! à table !) ce soir une heure de joie, demain les galères ! »

Pendant ce dialogue, mon partner Barth. las d'étouffer sous la paillasse, s'était glissé dans le couloir, d'où un petit bruit m'avait révélé sa présence. « Incrédules ! » dis-je alors (à mes voisins), puis me tournant vers la porte et d'un ton solennel, (sur le) du ton solennel de l'évocation : « Barthélemi ! » — Présent ! » (répondit une fit-un accent, voix (timbre sonore) froide et ferme, et notre camarade parut sur le seuil. Les deux convives pâlirent et restèrent (sans voix muets,) confondus. — « Eh ! bien, qu'en pensez-vous ? » repris-je en les tirant de leur stupeur. — C'est donc tout-à-fait sérieux ? — Dame ! vous voyez. — Hum ! l'affaire est chanceuse et mérite réflexion. — Soit ! vous réfléchirez en dînant. à table ! »

Nous nous assîmes tous quatre, absorbés par la situation. Pendant Durant le repas, nos hôtes, sur mon exposé, signalèrent (en détail) tous les dangers de l'expédition. Je combattis (ces craintes) de mon mieux ces terreurs. « (Sans doute) à coup sûr (certes) il serait plus facile de sortir de son lit. mais (le jeu vaut bien

la chandelle) mais il y a une belle épingle à tirer du jeu), et qui ne risque rien, n'a rien. si l'évasion est difficile, périlleuse, d'accord; cependant elle est praticable. Au surplus (du reste), je prends l'engagement de marcher partout le premier.

C'était là mon meilleur ou plutôt mon seul argument. Car, en somme, nulle certitude. Je connaissais à demi les deux toits (où) sur lesquels nous devions (avions à) d'abord (il nous fallait) d'abord manœuvrer. (Rien de plus). Tout le reste, ténèbres. Derrière le pignon du bâtiment vieux, en le supposant atteint (si nous pouvions l'atteindre) qu'allions-nous trouver? la liberté ou une catastrophe? ou la mort ruine, naufrage, porte? Délivrance le salut. Ce départ brusque nous laissait sans appui du dehors. (La soudaineté du départ nous enlevait (était) tout appui du dehors) plus de cordes, plus d'échelles, plus d'amis dans la cour du pensionnat. Des toits glissants, avec l'abyme sous nos pieds, sur nos têtes un ciel noir, chargé d'orage, mais aussi perçant la sombre voûte, une étoile radieuse, la liberté. La tempête rugissait à travers la nuit, pleine à la fois de promesses et de menaces pour les fugitifs qui allaient se confier à elle (à sa protection) placer sous son aile.

Une chaude alerte entama la série des complications. Nous étions à table, lorsque tout-à-coup soudain la porte s'ouvre avec violence. Prompt comme l'éclair, Schaller se jette à la renverse et la repousse (referme) (avec violence) non moins de violence) la referme d'un geste plus rude encore, en poussant des cris de douleur feints. Je me précipite ainsi que Garnier vers l'entrée de la cellule, comme pour relever Schal. blessé. Déjà Barth. s'était coulé sous la table et se trouvait masqué par notre groupe.

« Qui donc vient ainsi culbuter notre la porte, sans dire gare? » criai-je en courroux. C'était encore le désastreux Casanova. Par suite du temps perdu, il apportait en retard des commissions à nos voisins deux convives.

« triple animal, beugla Schaller, tu as failli m'enfoncer deux côtes. ne pou-
« -tu prendre garde? » Le trouble-fête s'excusa d'un ton bourru, (donna
ses objets,
ses paquets) et partit sans avoir mis les pieds dans la cellule (pour
racheter sans doute sa maladresse) en s'éloignant il nous jeta cette phra-
-se: « je ne reviendrai pas vous border. je n'ai pas le temps. tâchez d'être
« tranquilles et de ne pas me faire arriver de la peine. »

L'incident tournait au rode. Rien de plus à propos que cette
fantaisie du geôlier. Depuis trois semaines, la serrure de mon cabanon
était forcée. Mais que de temps pour briser celle des voisins! l'obstacle
devenait peut-être insurmontable. (c'eût été peut-être un obstacle in-
-surmontable.) il y eut un soupir (général) d'allégement. La confé-
-rence reprit (recommença) autour de la table.

« Mes amis, dit Garnier, je suis père de famille, peu
« compromis, et je ne me sens ni le droit ni le courage de tenter une si
« rude aventure. Cependant je vous seconderai de tout mon pouvoir.
« Comptez sur moi. » Schaller à son tour: « je suis aussi père de
« famille et peu chargé. mais je n'ai pas la moindre confiance dans
« la bonne foi de nos ennemis, et puisque l'occasion de fuir se présente,
« j'en profite. »

le moment d'agir était venu.
Ces résolutions prises, il fallait (passer
aux actes) et d'abord fabriquer de la corde. j'avais par bonheur une
couverture neuve (longue) d'environ sept pieds. coupée et nattée par
bandes (lanières) de trois centimètres, elle devait fournir une (de la) tresse
assez solide (forte) pour porter (soutenir, supporter le poids d') un homme.
on se mit à l'œuvre. la première natte finie fut attachée à un bar-
reau, et nous nous mîmes à deux, puis à trois pour tirer dessus (et
nous tirâmes dessus à deux, puis à trois. Elle résista. l'épreuve était
décisive. on pouvait s'y fier (avoir confiance)

au milieu de ces fiévreux préparatifs (travail) d'évasion et
au plus fort de la tourmente, (tout-à-coup) voici (tout-à-coup)
retentir des (dans les) profondeurs de la prison un tumulte de voix
et de pas, l'émeute grandissante d'une foule qui se précipite. Le
cliquetis des armes se mêlait aux piétinements et aux clameurs.
(Dans ce sabbat vacarme), il me semble distinguer (à plusieurs reprises fois) le nom
de Barth. répété plusieurs fois et. Saisi d'épouvante qui me remplit d'épouvante. « Tout est perdu, m'écriai-je,
en jetant sur le lit de Schel. les tresses commencées, (tout est perdu.)
« nous sommes découverts! Vite, Barth., sous la paillasse, et dès-
« qu'on t'apercevra, dis que tu as voulu passer ta dîner une dernière soirée fois avec
« de vieux camarades. » (quant à) nous autres trois, assis autour de la table et
feignant de manger, nous attendons dans une muette angoisse que sol-
-dats et geoliers et soldats viennent fondre sur nous..... Les minutes
s'écoulent... Rien!! Point d'invasion! d'irruption! tout au contraire, à notre vive
(grande) surprise, bientôt le bruit (diminue) décroît et s'éloigne. Les pas
de cette foule bruyante s'éteignent peu-à-peu dans le lointain, et la
dernière rumeur expire sous les voûtes. (La quatrième grille est retom-
-bée en grinçant. tout redevient silencieux). On n'entend plus que la
grande voix de l'ouragan qui hurle aux fenêtres et fait claquer les ar-
-doises comme des castagnettes... Un long soupir souleva (nos) toutes les
poitrines. Mais l'aventure nous laissait fort intrigués.

(En ce moment, Barth., le sourire aux lèvres, se montra
dans l'encadrement de la porte. On se lève, on court à lui. (« Qu'est-ce
-donc? ») il avait tout entendu). (En ce moment, Barth.) Presqu'aussitôt,
Barth. souriant (se montre) (paraît) souriant au seuil de la porte. À ce sourire
on (le) devine (instruit) (informé) (qu'il sait tout). On se lève, on court à lui. il

avait en effet tout entendu. C'était bien le Directeur, suivi de la geôle et de la garde qui avait fait irruption dans les corridors. En arrivant sur les lieux, (toute) la bande s'était élancée vers la Sentinelle : « Qu'y a-t-il ? « qu'y-a-t-il ? » crie le Directeur. « Est-ce le feu ? — « non, non ! », répond l'oreille basse, le pauvre conscrit. « C'est donc une évasion ? — non ! non ! — mais pourquoi. Diable as-tu sonné la cloche d'alarme ? » hurle le geô-lier, en secouant rudement l'infortuné fantassin, « Parleras-tu ? » — c'est que.. répond tremblant le pioupiou, c'est que.... j'ai besoin (envie) « de pisser, et comme la consigne défend de quitter son poste ou de poser « son fusil, sans avoir un remplaçant, j'ai sonné pour qu'on vienne « me remplacer » Le drame s'écroulait dans la farce. Les soldats (saisis d'un fou rire,) se tenaient les côtes de rire. Mais le Directeur ne riait pas. lui (écumant de rage), il empoigne le troubade par les épaules et le lance dans les latrines : « animal brute, il te faut quelqu'un pour « tenir ton fusil ! faut-il aussi te tenir la chandelle ? souviens-toi qu'on « ne doit sonner la cloche d'alarme que pour évasion ou pour incendie. »

La rage du cerbère nous amusa fort beaucoup. Cet ivrogne avait l'habitude de cuver son vin le soir au coin du feu. Réveillé en sursaut par la cloche, il avait bondi éperdu, d'étage en étage, malgré le froid et les vents coulis, et ~~toute~~ son ~~angoisse~~ (anxiété) était venue venait se noyer dans une Arlequinade ! Le bonhomme regagna furieux ses chenets. Nous reprîmes en riant notre ouvrage. Mais le cœur (nous) battait fort (encore. Cette deuxième panique nous avait bouleversés. La frayeur exalte vraiment l'imagination jusqu'au délire. Par quel phénomène nerveux avait-je rêvé ces cris menaçants : Barthélemi ! Barthélemi ! qui résonnaient encore à mes oreilles ? Malgré les gorges chaudes du dénouement, les (m'en) me tremblaient d'émotion en taillant les bandes de ma couverture.

Notre tache n'avançait pas moins. La couverte, longue de sept pieds et large de 1m,75, avait fourni dix-neuf tresses de trois bandes, (chacune) qui nous donnèrent cinq cordes, deux de 25 pieds, formées, composées, chacune, de cinq nattes bout à bout, et trois de 16 pieds, de chacune trois nattes; il y avait eu 35 pieds de réduction perte par les nœuds et le tressage.

Nos vêtements, à coup sûr, sinon notre peau, allaient faire les frais du voyage. Dans cette prévision, je fis (formai) un paquet de mes meilleures hardes. Si l'aventure tournait bien, notre premier soin devait être de ne courir les rues qu'en habits décents, afin d'éviter la curiosité des patrouilles. Des loques guenilles (haillons) nous auraient fait ramasser par la première ronde, grise ou bleue.

Un deuxième paquet reçut les effets de Barth. et ceux de Scheller, y compris une paire de souliers qui renfermaient les instruments apportés du dehors, savoir : un tournevis, une petite scie à main, une pince, un rat-de-cave et une boîte d'allumettes. Les ballots furent attachés au bout des deux tresses cordes de 25 pieds. Deux branches d'une forte pincette que j'avais sciées, étaient passées entre chaque ballot et sa corde. Barth. se chargea du plus lourd, moi de l'autre. Sch., moins ingambe, ne portait rien. Maudits paquets! la plus grande misère et l'un des pires dangers de notre expédition!

Afin de (pour) rendre le pied plus sûr et moins bruyant, les trois fugitifs n'avaient pour d'autre chaussure que de gros bas de laine, sans souliers ni bottes. Ils portaient ~~en outre~~ une corde de seize pieds roulée à la ceinture autour du corps. Quant à Garnier, qui optait décidément pour la prison, il prenait aussi un rôle dans la pièce : chanter à tue-tête durant la première partie du voyage. Sa voix devait faire concurrence à la bourrasque, pour couvrir le bruit de notre marche sur les toits, et occuper les oreilles (distraire) les oreilles des sentinelles.

À huit heures, les factionnaires relevés, nous entrons tous quatre dans ma cellule, la trape est démasquée et ouverte. « Bra-vo! » murmurent mes compagnons qui jusques là ignoraient le point du départ. Je m'engage en rampant dans l'ouverture, Barth. après moi, Schal. en queue. Derrière nous, Garnier ferme avec soin la chatière et remet toutes choses en place, pour cacher le plus long-temps possible le chemin de notre fuite.

Une fois dans les combles, je grimpe à la tabatière et je me trouve ~~au dehors~~ bientôt (au dehors) à plat-ventre ~~sur~~ contre sur un toit couvert de verglas. Barth. passe les paquets et me suit. Mais Schaller échoue dans sa tentative de sortie. Barth. retourne alors à son secours (rentre alors) et soulevant le retardataire (traînard) par les jambes, tandisque je le tire par le collet, nous parvenons à l'extraire du grenier. Déjà les paquets sont devenus un embarras. Nous les fixons à notre ceinture. (Ainsi) traînés de la sorte à la remorque, ils laissaient nos mains libres. La tempête rugissait à travers la nuit, pleine à la fois de promesses et de menaces pour les fugitifs qui se plaçaient sous sa protection. Le Raffale passait avec un hurlement lugubre sur nos têtes, et (une la grosse) pluie, (mêlée de giboulées), se congelait en touchant le sol. Ainsi, une pente rapide et vernissée de glace, voilà le meilleur et le plus connu du chemin que nous avions à parcourir dans une obscurité profonde.

L'avortement de mon plan primitif ne laissait d'autre ressource (partie) que de marcher au (vers le) pignon-nord de l'ancien bâtiment. C'est là derrière qu'était posée l'alternative (le problème) du salut ou du naufrage. Nous allions l'y chercher. (C'est là que nous allions en chercher la solution.

Sortis vers le milieu du bâtiment neuf, du côté sud, nous avions tournés à droite, afin de gagner par le plus court le mur de l'ancien bâtiment. (C'était) une étrange caravane que la nôtre. À quatre pattes, les mains sur les ardoises, les pieds dans le chenau, nous avancions (lentement) par côté, moi premier (en tête) Schal. au centre (ensuite) Barth. troisième. C'est dans cet ordre processionnel que nous atteignîmes dans cet ordre

(le point de jonction des deux corps de logis) l'extrémité du corps de logis
avec l'intention (le projet) d'en escalader la toiture jusqu'au faîte. Arrivé
tions) le point de jonction des deux corps de logis, avec l'intention d'esca-
lader (la toiture du plus bas jusqu'au faîte) (le plus bas jusqu'au faîte)
(le faîte du plus bas) qui affleure (le bord du toit (du) plus élevé) le toit
du plus élevé, (le point de jonction des deux corps de logis, avec l'intention
d'escalader le plus bas jusqu'à son faîte qui affleure le toit du plus élevé.

Mais, parvenu à ce point, j'aperçus à quelques mètres au
dessous de moi la plateforme qui domine la cour de la prison. Une
sentinelle, enveloppée dans la capote d'hiver, s'y promenait d'un air
indifférent, à la lueur vacillante d'une lanterne tourmentée par l'orage.
Je la distinguais comme en plein jour. Chacun se tient coi. (halte fondaire, simultanée. Chacun se tient coi.) Enfon-
cheur, le soldat, par ce temps désolé, n'avait pu garder sa guérite que
sur (une impression (de défiance, crainte) d'inquiétude) une alerte, un soupçon
si près d'un tel voisin (dans un tel voisinage) l'escalade
devenait téméraire. « En retraite ! » murmurai-je bien bas à l'oreille de Schal-
Collé contre mon flanc, (dans l'ordre inverse) le mouvement rétrograde commença d'arrière en
tête, mon dernier. Déjà nos mains engourdies nous refusaient quelque peu
le service (menaçaient de refuser le service (d'un refus de service)). L'ouragan
tourbillonnait en furie (tumulte), nous cinglant au visage la pluie et la gibouillée.
au visage. Nos chaussettes se transformaient en bottes de glace.

C'est (ce n'est qu'avec) le jour avec bien du temps et de la
fatigue que nous réussîmes à faire le tour (complet) du bâtiment, pour
revenir sur le versant Nord), just. en face du point (du coin, de l'angle)
d'où la présence du factionnaire nous avait fait (contraints de)
déguerpir (déloger). (Malgré les difficultés (obstacles), néanmoins, la ma-
nœuvre (l'étude) fut (accomplie) sans accident. Là, nous étions au
bout du chemin de ronde, mais hors de la vue d'une sentinelle postée au

× tapi à plat ventre, le pied à tous les mouvements de la voiture et de la
victime, attentif à son moindre signe, prêt à tout événement, le regard dans l'ombre à la
recherche de quelque point visible et remarquable, sous la pauvre lueur de la lanterne
du factionnaire. Sous la pression de l'horrible angoisse qui me tenaillait, au sein
des mouvements désordonnés, en somnambule, et le cœur [illegible]

bout (à l'extrémité est) de ce chemin, à l'est (vers l'est). D'ailleurs les ténèbres et la tempête nous protégeaient contre les yeux et les oreilles de l'ennemi.

La manœuvre, en dépit du froid et des obstacles, s'était accomplie (exécutée) sans ~~accident~~ encombre. Je passai sur le corps de Schall, pour prendre le 2e rang. Malgré mes instances, Barth. refusa obstinément de me rendre le premier. Avec mon aide et en s'appuyant à droite contre (le bâtiment vieux) le mur de la vieille construction, il grimpa lestement ~~sur~~ à cheval sur le faîte (sommet) du bâtiment neuf.

C'était à mon tour de le suivre. Je saisis le paquet dont sa main tenait la corde et, l'un tirant, l'autre se hissant, j'arrivai bientôt à ses côtés. Schaller (aussi) m'avait donné un coup d'épaule. Ainsi perchés au sommet (cime) de la toiture, nous retrouvions à notre gauche le factionnaire de la plateforme, un peu plus bas sans doute, puisque nous étions sur le pinacle, au lieu d'être et non (plus) dans le chenau, mais si proche (encore) (néanmoins), (et ~~le danger de~~) la lumière si menaçante, qu'un effroi involontaire nous clouait sur place dans l'attente d'un désastre.

(Or, c'était une pauvre ressource. Or, quoi) L'immobilité n'était un pauvre expédient (ressource) ne fesait pas le salut. Il fallait agir et vite. (Le plus facile (aisé) seulement de la besogne était fait) La besogne faite, (accomplie) n'était qu'un jeu auprès de la corvée besogne qui restait à faire) le plus rude de la besogne restait à faire, car et nous touchions à l'heure des grands obstacles et des grands périls.

Cependant Or, l'immobilité était peu de saison. Il fallait agir et vite. Le plus rude de la besogne restait à faire, car ~~et~~ nous touchions à l'heure des grands obstacles et des grands (graves périls). Sous notre main se trouvait le toit du bâtiment vieux, dont le bord rase le faîte du nouveau sur lequel (où) nous étions à cheval (que nous avions tenions (enfourché) entre les jambes. Là point de chenau pour faciliter notre marche, mais un comble brisé, presque vertical dans sa partie inférieure et dans le haut, d'une raideur (encore) impraticable (inabordable.) La ~~Staffel~~ Dimitri balayait en hurlant toutes ces pentes revêtues de verglas. La situation n'était pas gaie.

Par bonheur, un peu au dessus de l'arête de brisure, presque dans l'alignement du faîte du bâtiment neuf, notre monture (station, siège actuelle) s'ouvrait une lucarne dormante au toit horizontal. (Au milieu) parmi (de) tant de déclivités abruptes, cette étroite surface s'offrait comme un port de refuge, en même temps qu'une étape sur la route du pignon (où se dirigeaient nos efforts.) but de tous nos efforts. il s'agissait de (il fallait) (se guinder, hisser) arriver, monter, grimper jusques là, un (tentative), tour de force risque scabreux, mais nous n'avions pas le choix, (il n'y avait pas à choisir.)

La sentinelle se tenait immobile impassible dans sa guérite, vivement illuminée par les lueurs mouvantes (rayons) du reverbère, quinquet, réflecteur, lanterne, applique. Ce fantôme vivant nous fascinait, magnétisait. malgré nous. même aux instants les plus critiques, nos regards ne pouvaient s'en détacher. un œil à ce danger péril, l'autre à celui de la chûte, nous nous mettons à l'œuvre, nous commençons l'expérience, la manœuvre le mouvement.

Toujours à califourchon, je me courbe en avant afin de diminuer le plus possible ma hauteur. Barth. se met debout et montant sur mes épaules, s'appuie en même temps des mains à la partie (portion) verticale de la toiture, tandisque je le hausse, soulève, hisse, d'abord en reprenant assis la perpendiculaire, puis en me dressant peu à peu sur mes jambes. Cette manœuvre, exécutée avec lenteur et précaution, élève mon camarade à portée de la lucarne qu'il saisit avec vigueur. donnant alors à ses pieds mes mains pour étriers, je lui fournis un dernier (nouveau) point d'appui qui l'aide à gagner enfin la petite plateforme où il s'installe en sûreté.

La sentinelle conservait le calme (du juste) de l'innocence

Nous voilà donc échelonnés à trois hauteurs différentes, schaller dans le chéneau et moi sur la cime du bâtiment neuf, Barth. à mi-pente du bâtiment vieux, sur son tabouret d'ardoises. il amène aussitôt à lui un des paquets et le fixe avec soin pour prévenir les culbutes. grande victoire ! La

clé qui nous ouvrait la route (le chemin) du pignon — nord était définitivement conquise.

Cette route, (longue de 4 à 5 mètres) ~~(suivait~~ devait à suivre, sur le versant ~~du toit~~, une ligne (droite) de 4 à 5 mètres parallèle à l'arête de brisure et à 50 cent. (environ) plus haut au dessus, (à peu près) environ. il fallait bien entendu maintenant de la tracer, bien entendu, car on n'avait pas eu la prévenance de nous la construire (préparer). Le plan était simple. pratiquer, en arrachant les ardoises pour mettre les lattes à nu, deux séries parallèles de trous en quinconce (échiquier) distantes de 1,25, l'une pour les mains, l'autre pour les pieds

Cette route devait suivre, sur le versant du toit, une ligne parallèle à l'arête de brisure, environ 50 cent. plus haut. (au dessus) environ). il fallait, bien entendu, la construire, car on n'avait pas eu la prévenance (politesse) (complaisance) de nous la préparer. Le plan était simple. la méthode, le procédé était simple. pratiquer, en arrachant les ardoises pour mettre les lattes à nu, deux séries parallèles de trous en quinconce (échiquier), distantes de 1m,25, l'une pour les mains, l'autre pour les pieds.

sans perdre une minute, (sur le champ,) Barth. se mit à l'œuvre incontinent sur le champ. il me passait au fur et à mesure les ardoises que je recevais, debout sur le sommet, (faites du bât. neuf, me baissant ensuite pour les faire filer le long sur la rampe jusqu'à Schal. qui les déposait dans le chéneau. Pendant ce travail (cette opération) je ne quittais pas de l'œil (je guignais du coin de l'œil) je tenais ou ne perdais pas de vue la sentinelle et ce n'est pas ~~je~~ sans attendrissement que je le contemplais (voyais) bercée doucement en paix dans sa guérite par les souvenirs du pays de son hameau. La tempête au contraire fesait rage, mais ce n'était pas le (cas) moment (l'occasion) de s'en plaindre.

je tenais l'œil
j'avais l'œil à la

Dès que Barth. eût ouvert, (creusé) deux trous qui lui permettaient de laisser disponible le plateau de la lucarne, je me mis en devoir (mesure) préparai d'y prendre sa place. Mais d'abord, au moyen du deuxième paquet resté dans le chéneau et dont je tenais (manœuvrais) la corde par le bout libre, j'amenai près de moi Sch à ~~la~~ Califourchon sur le faîte, longue et pénible cérémonie (opération).

avec cette même corde que je lui passai alors, Barth

me pilota (guinda) jusqu'à la station de repos, refuge (la petite plateforme), sans beaucoup d'aide, (d'assistance) de la part de Schal. qui (~~se sentait~~) dépaysé (~~en tout à fait mal à l'aise~~ très) sur le terrain des chats, ne montrait pas grand cœur à la besogne. ~~malgré~~ Le factionnaire, malgré son attitude ~~placide~~, pacifique, l'effarouchait fort. A l'inverse, au contraire, nous commencions presqu'à nous familiariser avec ce ~~voisinage~~ fâcheux, sans toutefois le perdre ~~quitter de vue~~ une seconde de vue. Le (~~débonnaire~~) ~~l'inoffensif troupier~~ (troubade) (qui) levait ~~du~~ manifestement d'une pause ou d'une bouteille au coin des chenets, peut-être de toutes deux; au coin des chenets

Quant à moi, je me carrais presqu'à l'aise sur la terrasse lilliputienne en détirant mes membres fatigués, tandis que Barth. avec une ~~ardeur~~ activité ~~fiévreuse~~ poursuivait ses travaux de voirie, dont il me passait les déblais sans relâche.

Mais ici le jeu commence à se gâter. Schal. qui déjà fort mal en point ~~fort beaucoup~~ à la bimbe ~~se déplaisait au possible~~ sur son perchoir, rechignait plus encore à prendre la pose de l'acrobate sur la corde raide, (je veux dire à se planter debout) ~~et~~ il s'obstinait à garder le toit entre les jambes. trop loin dès lors pour lui transmettre en main les ardoises, j'étais contraint de les lâcher dans sa direction, sur la partie la plus abrupte du comble. (la toiture) L'adresse et le sang-froid lui manquaient également pour les saisir (~~recueillir~~) au passage. ~~et~~ Beaucoup s'enfuient (se sauvent) de ci de là pour courir la pretantaine. Celles même que Schal. parvient à recueillir, grincent bruyamment contre la toiture, quand il les laisse couler ~~sur~~ le long de la pente jusqu'au cheneau. Le vent en ~~emporte~~ égare plusieurs qui ~~vont~~ rebondissent ~~sur les comblés~~ sont et vont tomber

dans la cour. L'ouragan pouvait bien en endosser quelques-unes, mais ce (soudain) tintamarre passait les bornes. Pour le coup, la sentinelle, tirée en sursaut du pays des songes, sort brusquement de sa guérite et lève le nez d'un air peu rassurant. ce n'est plus la mine placide, ni la tenue nonchalante indolente de tout-à-l'heure. ses mouvements trahissent l'inquiétude et l'agitation.

~~au~~ aux premiers signes (symptômes) d'alarme, tout le monde s'est collé au toit et demeure immobile, l'œil au guet. le soldat, abritant ses yeux de la lumière avec la main, ~~gauche~~, s'efforce de percer dans l'ombre (l'obscurité) et de découvrir la cause de cet étrange déménagement. il se porte à droite, à gauche, toujours sondant les ténèbres avec défiance. mais il ~~ne~~ n'entend (et ne voit) que les sifflements, rugissements de la Raffale et ne voit que les tourbillons de giboulées fuyant à travers l'espace. Enfin le vent, le froid et la pluie le rencognent (repoussent, refoulent) dans sa maison de bois. la crise est (était) passée, mais pour combien de temps, si la danse des ardoises recommence? cet incident, cette aventure achève (la déconfiture) de déconfire Schel. déjà bien dégoûté par les fatigues et les complications du voyage. Comme je (le pressais) lui proposais de le hisser à son tour sur la lucarne, « merci! me dit-il tout bas » « j'en ai assez! (me dit-il tout bas) » « l'entreprise est au dessus de mes forces. je n'irai pas plus loin. » « continuez votre chemin et ne vous occupez plus de moi. je » « m'en tirerai comme je pourrai. bonne chance et adieu.

il fallait lui rendre ses hardes enfermées dans le paquet de Barth. (placé à côté du mien sur la lucarne)

aimable occupation! (passe-temps) assis là-haut sur mon tabouret, (à la cime des toits) trier au milieu d'un ballot (cosis) (paquet), chemise, cravatte, paletot, chaussettes, que sais-je (encore?) un costume complet de rechange, c'est à dire faire, ~~sur~~ à la cime des toits, par une nuit d'ouragan, sous des averses glaciales, l'ouvrage d'une blanchisseuse au coin de son feu! maudits paquets (ballots)!

En refesant (rebroussant) celui de Barth., je trouvai les souliers de Schal. que j'avais oubliés, dans le trouble et l'empêtrement de ma position. il était parti. courir après lui ou le rappeler., je n'avais garde. mais si j'étais incapable de cette bêtise, je sus bien me rattraper sur une autre. ne me vint-il pas des scrupules à propos de souliers? je ne voulus pas garder le bien d'autrui sur ma conscience ni dans mon paquet, et je (déposais) (confiai) religieusement les chaussures (sur) ~~au~~ au petit plateau, sans (me songer (souvenir,) triple fou! qu'elles renfermaient notre trésor, les outils de l'évasion. la mémoire devait me revenir, mais trop tard. En ce moment, j'avais la tête perdue. une idée fixe, la liberté! me poussait en aveugle. la fièvre me dévorait. le bruit des artères battant dans mes tempes couvrait pour moi le fracas de la tourmente. la tempête du ~~temps~~ dedans dominait celle du dehors et ne fesait que grandir de minute en minute ~~ap~~ avec l'espérance.

au milieu de ces péripéties, Barth. poursuivait (refâche sans répit) (vivement) l'œuvre de délivrance, et de trou en trou (s'avançait) ~~lentement~~ gagnait (peu à peu) du terrain (insensiblement) vers le pignon-nord. j'avais pu

quitter (aussi) notre vervevere et suivre peu à peu mon compagnon,
pour recueillir de ses mains les ardoises que je déposais en arrière sur
la lucarne. Le danger (de la sentinelle) allait diminuant à chaque
pas qui nous éloignait du pignon-sud où se trouve la plateforme
de surveillance. Nous n'avions plus bientôt à craindre ni ses yeux, ni
ses oreilles.

En revanche, ces paquets de malheur me préparaient de nouvelles mésaventures (tribulations) et le plus grand péril du voyage, (entreprise, odyssée, expédition, campagne). Schall. en partant, m'avait donné le faisceau de corde de 16 pieds et je l'avais (j'attachai) pêle-mêle toutes les nattes autour de ma ceinture. Comme depuis le belvédère, je traînais à la remorque tout cet attirail les branches de pincette passées sous le lien de chaque paquet, s'accrochaient dans les joints de la toiture (tout le long de la route,) crochetaient, et enlevaient les ardoises, avec des cliquetis continuels et devenaient une véritable désolation, (malédiction, calamité.) Cette persécution (cette tracasserie) m'agaçait les nerfs. Dans un accès d'humeur j'arrachai un des barreaux et l'envoyai rouler depuis le chemin de ronde dans le jardin-chastagner. Autre inquiétude, embarras, complication. trop loin maintenant de notre banquette pour y venir les ardoises, je ne pouvais m'en défaire qu'en les laissant choir (avec bruit) sur le versant nord du bâtiment neuf; de là (double dommage, inconvénient) le bruit et la dispersion des ardoises jusques dans le chemin de ronde. La sentinelle postée à l'angle nord-est, prit l'alarme à son tour et, quittant sa guérite, se dirigea de notre côté le nez en l'air, avec une curiosité pleine de

soupçon. Furieux de ce nouvel ennui (contre-temps), je lui lançai
de toute ma force une ardoise qui vint tomber presqu'à ses pieds.
Le soldat fit un bond en arrière et se réfugia dans sa guérite avec
un geste qui voulait dire: « chien de temps! »

Le bonheur me donnait de l'insolence et l'insolence
me réussissait. De plus sûr était pourtant de ne pas s'y fier
en abuser, or Barth. s'avisa fort à propos d'un expédient plus
raisonnable (sage, ingénieux) pour couper court à notre embarras.
Il se mit à glisser des ardoises arrachées (sous leurs voisines) procédé
le précédent et muet (tout marcha) dès lors à souhait, sans en-
-combre et sans bruit.

déjà le but se faisait proche. Là, au bout de la
comble, à quelques mètres (à peine) encore (et) notre sort allait se décider.
une frénésie d'impatience nous entraînait (précipitait, emportait) plus
de calcul, plus de prévoyance; l'emportement. mais une rude leçon
devait m'apprendre ce qu'il en coûte parfois de se fier en aveugle, même
sur la route de la délivrance.

« M'y voici! » murmure une voix joyeuse, et j'aperçois
Barth. à cheval sur un mur, celui du pignon, exhaussé au dessus du
tout à portée de son tiers supérieur, sans doute quelque invention (pré-
-caution) de geôlier pour intercepter la vue entre la prison et le voisinage.
cet appendice (horizontal) à (sommet) crête horizontale, se prolongeait
vers l'est, un peu au delà de la façade du bâtiment, pour s'abaisser
brusquement et devenir l'enceinte extérieure du chemin de ronde.

à ces mots: « M'y voici! », prononcés par mon compagnon, (que
je talonnais de près), je me jette comme un fou sur sa trace, pour aborder
der (enjamber) aussi le mur. mais l'abord (pour) deux est impossible, et
~~il a oublié~~ dans sa hâte fébrile (papier, soif d'arriver) précipitation.

Barth. il a oublié (négligé) d'ouvrir pour moi un dernier trou dans la série inférieure, (si bien) de sorte que je me trouve à plat ventre sur le versant (fort raide) pente, déclivité rapide, retenu aux lattes par les mains, les pieds dans le vide, sans appui. je m'inquiète peu de la position et mon partner Barth. ne s'en doute même pas. éperdus tous deux d'incertitude et d'espérance une pensée unique nous domine, (absorbe, enfièvre, maîtrise) : connaître notre destinée, dont le secret est derrière ce mur.

Barth. plonge (dans les ténèbres un œil avide) du regard dans les ténèbres avec anxiété : « impossible de rien voir, dit il enfin. il fait noir là au fond comme dans un four. Passe-moi un paquet » sans mot dire, sans même songer au pittoresque exagéré de ma pose, j'abandonne les lattes de la main droite, et détachant à la fois les trois nattes emmêlées autour de ma ceinture, je les ramène sous la main gauche restée mon seul (unique) support (~~point d'appui~~). ~~soutien~~, là je ~~(pour) séparer~~ sépare deux des cordes pour les prendre ~~que je prends~~ dans la main droite, tandis que la gauche retient fortement contre les lattes la troisième cordage dont j'allonge je tends le paquet à mon associé. avec cette ligne de sonde, il commence une (l') exploration du vide très-contrariée par la tempête. (les raffales de la pluie et de la neige continuaient à tourbillonner sans dépasser tourbillonnaient furieuses dans les toitures.

Cependant, (Bientôt) ma la situation devient pas des plus critiques. je n'avais pas prévu une si longue attente (séance) déjà bien entamées (amoindries) par notre course aérienne, mes forces s'épuisent. l'immobilité me glace. le poids (des cordes et d'un lourd ballot entraîne mon bras droit, le bras gauche, d'abord contracté s'énerve et s'allonge peu-à-peu, le corps glisse sur la rampe escarpée. mes doigts engourdis et crispés sur la tresse et les lattes se détendent. pris d'une sueur d'agonie, quelques paroles étouffées m'échappent comme un râle. un cri (étouffé) m'échappe : « je n'en puis plus ! je vais tout lâcher ! à ce cri, à cet appel (à ce cri) Barth. tressaille sur son mur. il n'avait rien soupçonné jusques là. ses préoccupations étaient ailleurs

un coup d'œil lui révèle tout. « Pas de çà ! répond sa voix calme, 196
« si tu tombes, tu feras du bruit et tout sera découvert. »

En même temps, d'un geste rapide, il remonte le paquet de sonde, et formant une anse avec la corde, il la fait flotter au dessous de moi. Mon pied la trouve et s'y appuie... je respire. Un vif soudain rayonnement de chaleur reporte la vie et la force dans mes membres. De la main gauche je retiens avec plus fortement de vigueur l'un des bouts de l'anse qui me sert d'étrier, tandis que (mon compagnon) avec l'autre, mon compagnon me soulève et m'aide à reprendre mon attitude première. Fixant alors par le poids de son corps cette tresse de laine entre le mur et sa cuisse, il me débarrasse des deux autres cordes (ainsi que) et du second paquet, d'où je retire d'abord la branche de pincette.

Le trou, auquel je me cramponnais des mains, était à un mètre du pignon. Il s'agissait d'y attacher solidement la corde-étrier, car c'est par cette corde que devait s'opérer la descente. Avec une peine infinie, dans mon inconnu de posture, j'en liai le bout au milieu de la barre de fer qui fut ensuite passée et assujettie arrêtée entre les lattes. La tresse pouvait rompre mais non se détacher.

De son côté, Barth. (de son côté) avec des deux nattes de 16 et de 24 pieds, nouées ensemble, avait fait (obtenu) refait un cordeau de 13 mètres, et recommencé repris (la difficile (l') opération du sondage,) au moyen du second paquet, la difficile (l') opération du sondage. (L'ouragan commençait à mollir) Bientôt (il pousse (un cri de joie) une (sourde) exclamation de joie (frappe mon oreille) : « La sonde touche ! — Bravo ! Promène le paquet pour vérifier connaître juger de la forme du sol. Est-ce un toit ? — non ! c'est une surface plane, sans doute une terrasse (probablement) (je suppose, du reste,) je vais bien le savoir. En avant ! Houp ! laissant alors tomber et abandonnant dans le vide son appareil attirail de sonde, il saisit des deux mains la corde que j'avais fixée aux chevrons et se lance hardiment dans l'espace.

C'était l'inconnu. les données (indications) topographiques recueillies pendant (dans) mes promenades (nocturnes) sur les toits s'arrêtaient au pignon. nous venions d'atteindre (cette) la limite, et la première partie du programme était épuisée. Pour faire face à l'imprévu, l'imprévu commençait. Pour faire face à ses dangers (péripéties) j'avais compté sur notre énergie et sur les bonnes grâces de la cette fortune qui tend volontiers la main à l'audace. jusqu'ici elle n'avait pas trompé notre espoir (confiance). (Resterait elle (serait elle) fidèle jusqu'au bout jusqu'à la fin.) nous conserverait-elle sa faveur? se montrerait-elle constante? toujours

« Sauvés! sauvés! » me crie d'en bas une voix distincte, claire, nette, bien qu'à peine perceptible, distincte, une voix de prisonnier à complice. à ton tour! nous contemple, en avant! » j'avais pris la place de Barth. sur le mur. Empoignant aussitôt la corde, je me laissai couler sur la terre conquise. Dix heures et demie sonnaient aux horloges du voisinage.

Nous étions nous voilà hors de la prison, mais sauvés? pas encore. cependant néanmoins, (le plus périlleux était fait.) ~~les plus grands périls étaient franchis, passés le plus difficile était fait.~~ (Nous nous jetâmes, non pas à genoux, ainsi que (comme) tout bon roman l'exige, mais dans les bras l'un de l'autre) nous n'étions plus à la merci d'un qui vive et d'une balle. nous nous jetâmes, non pas à genoux, 88 mais &.

Maintenant il fallait s'orienter. nos yeux, habitués à l'obscurité, firent une rapide inspection des lieux. Barth. avait deviné juste. notre débarcadère était (nous étions sur) une terrasse en plomb dominée au sud par le pignon d'où pendait notre corde, et au côté du nord, par un bâtiment au toit (assez rapproché, bas) peu élevé. sur la gauche, une cour particulière, à droite le jardin-Chastagnet

Cet étroit Ce petit carré ressemblait fort à une nouvelle prison. Comment en sortir? au milieu s'ouvrait un évent, une sorte d'écoutille analogue à celles qui éclairent les chambres d'état major (dans les) à bord des bâtiments de guerre. notre première pensée fut de pénétrer par cette issue dans la maison que nous avions sous les pieds. Elle (l'Écoutille) était protégée par un fort grillage en fer. tous nos efforts pour desseller cette armature restèrent infructueux. (vains) demeurèrent

(et) nous ressentîmes cruellement la perte de nos outils restés dans les souliers de Schaller. 597

Repoussés de ce côté, quelle route prendre (choisir)? Le jardin-Chastagner? nous en eûmes une forte tentation. il s'étendait là devant nous dans l'ombre. il n'y avait qu'à descendre. mais d'abord, sur le plomb (du sol (par quet,) (il n'existait pas aucun de point d'attache pour nos cordes. de plus (en outre) ensuite) le succès (la bonne fortune) avait pas mal refroidi (rabattu de) notre témérité (nous avait pas mal guéris du péché de témérité. le grand mur, (appendice) prolongement du pignon, ne dépassait pas le bord de la terrasse et nous laissait par conséquent en vue du chemin de ronde, d'où le factionnaire pouvait nous tirer (canarder) au vol. Enfin, il y avait chance, dans la descente le long de la façade, de rencontrer quelque fenêtre, dont nos pieds briseraient les vitres, par les balancements de la corde. (alarme, cris, poursuite) alors, cris, alarme, poursuite et le reste. Diable!

Tout cela nous donnait à réfléchir. jouer gros jeu n'était plus (notre affaire) (de notre goût.) notre premier plan avait consisté consistait à franchir le chemin de ronde par dessus la tête du factionnaire au moyen d'une corde raide, entreprise un peu folle dont l'abandon forcé nous (avait été cependant paru pour nous) été causé fut cependant un grand crève-cœur (malheur.)

à cette heure, nous étions en au delà dehors du chemin de ronde, protégés contre la sentinelle par la nuit noire et par la tempête, et néanmoins, la partie nous souriait peu. (nous n'avions pas à un haut degré (pas hâte) qu'une médiocre envie) nous n'éprouvions qu'une médiocre assez froide le désir besoin de risquer le gain de la soirée, gros gain qui avait fort tempéré (considérablement tempéré, refroidi) notre fougue.

les riches sont poltrons, parcequ'ils ont beaucoup à perdre. nous serions devenus riches, et le jardin-chastagner, si proches d'un accès si facile, perdit à nos yeux tous ses charmes. nous espérions mieux, quelque lucarne par exemple, quelque trou de galetas qui nous permettrait de gagner à bas bruit l'escalier ~~de quel~~ d'une maison endormie, puis la porte de la rue. La prudence (n'est pas toujours bonne conseillère) n'est décidément pas toujours la meilleure conseillère. un long détour (allait, (au bout de) après) et trois heures d'agaceries et d'incertitudes (inquiétudes) allaient nous ramener à ce même jardin que deux minutes et un tour de manœuvre élémentaire de gymnastique (élémentaire) nous auraient livré sans frais.

notre résolution prise, (notre choix arrêté), Barth. me fit la courte échelle pour couper le plus haut possible ~~[illegible]~~ la corde du pignon et en rattraper trois mètres qui les événements devaient rendre inutiles. nos efforts réunis pour la rompre avaient échoué. j'aidai ensuite mon compagnon à monter sur le toit qui avait obtenu notre préférence comme chemin définitif, (que nous avions adopté pour chemin définitif). il partit en reconnaissance et je demeurai à la garde des bagages (colis.)

son absence dura une demi-heure, qui (et cette demi-heure (d'attente) fut pour moi la plus cruelle (période) le plus cruel instant) de l'expédition, (du voyage). — son absence dura une demi-heure qui fut pour moi la plus cruelle du voyage. L'ouragan commençait à mollir. la ~~neige~~ pluie et la neige ne tombaient plus (avaient cessé de tomber.) mais un tapis de verglas couvrait la plateforme. Le vent me pénétrait jusqu'aux os. mes bas portaient des semelles de glace. Depuis notre départ, l'exaltation, le mouvement, la fatigue avaient (entretenu) maintenu l'activité du sang. par l'inaction, le froid me saisit. à son retour, Barth.

me trouvai cloué au sol comme une statue, grelottant et à demi-
presque gelé, perclus. Lui-même me rapportait de son excursion (de
sa course de gouttière) qu'un fiasco et le découragement. toutes ses
recherches avaient avorté, (échoué). (Bas) nulle part le moindre trublot,
(orifice, pertuis) percée, nulle part.

„ Prends ma place. j'irai
„je ferai peut-être plus heureux. — (Non!) allons ensemble plutôt. — Soit.

Mon compagnon me facilite l'escalade et nous voilà
partis à la découverte, sans bagages (du moins) cette fois, ce qui
n'était pas un mince (petit) soulagement. ces ballots d'enfer avaient
été notre malédiction. la promenade (course) n'en fut pas moins pleine
de fatigue et d'ennuis. le temps s'était bien amendé, mais l'obscurité
était profonde et nous cheminions au hasard dans l'inconnu, tantôt
à cloche-pied sur un faîte, tantôt contraints (obligés) de gravir et
de redescendre les pentes d'un comble ou de nous traîner à quatre pattes,
le long d'un chéneau — et Rien! toujours Rien! ces toits maudits
étaient fermés comme des tombes. Pas la moindre percée au (sur le) dehors.
Peut-être aussi nous échappaient-elles dans l'ombre (la nuit, les ténèbres.)

Après de[s] détours sans fin, cette course vagabonde nous
avait enfournés engagés (enfilés) dans un chéneau (enfermé) entre deux versants
(rampes) de toit. c'était du moins un sentier commode et sûr — il nous
(conduisit) mena au bord d'une cour noire, en face d'un grand bâti-
ment dont la partie supérieure se trouvait à peu-près (de niveau avec)
au niveau de notre gouttière.

La tourmente avait alors presqu'entièrement cessé, et le
temps revenait au calme. Nous étions là debout, tenant conseil, lorsque,
dans la maison vis-à-vis, (~~en face de nous~~) une chambre du dernier
étage s'illumina tout-à-coup (et) nous montra (au foyer de ce
s'illuminant

rayonnement) un ~~jour~~ heureux couple qui sans doute, au sortir (retour du spectacle, rentrait dans son grenier de Vingt ans. ~~les toits voisins~~ ~~[illegible]~~ La lumière (lueur) se reflétait sur les toits voisins, et les deux jeunes figures apparaissaient si vivement éclairées que, nous croyant trahis (signalés aussi) par cette clarté soudaine, je m'enfuis avec un ~~[illegible]~~ exclamation d'alarme : « Sauvons-nous ! on va crier au voleur et nous sommes perdus ! » j'entraînai Barth. par la Cornière (1) ; mais la lueur (lumière) projetée jusques dans cette gorge, semblait nous y poursuivre

Pour échapper à cette dénonciation, (au ~~de~~ péril de cette dénonciation) je me jette dans un cheneau qui s'embranchait (s'ouvrait) à droite, et nous blottissons là, au plus noir de l'obscurité. Panique ridicule ! l'innocent flambeau, loin de nous trahir, nous protégeait au contraire, en éblouissant l'œil des deux amoureux amants qui ne pouvaient (n'auraient pu) nous apercevoir à distance dans le clair-obscur. D'ailleurs ils songeaient peu à espionner les gouttières. Mais un fugitif a (surtout) peur de son ombre, même quand elle n'existe pas.

Notre déroute nous avait conduits dans un défilé assez bizarre : à droite, un grand mur ou plutôt une ligne de cheminées rangées en bataille ; à gauche, un toit d'ardoises ~~en forme~~ de pignon ; ~~perpendiculaire~~ entre deux, un chemin honnête, (convenable), d'un mètre de largeur, cheneau ou terrasse au choix.

À peine remisés (abrités) dans cette gare, surprise et transports de joie ! nos regards tombent sur une fenêtre à fleur de sol, ouvrant au milieu du pignon ardoisé, et garnie (au dehors) à l'extérieur d'un treillis en fil de fer, (dans un état complet) à l'état dans le plus misérable état de délabrement. La rouille ~~[illegible]~~ en avait à demi dévoré les mailles, toutes souillées en outre des égouttures noirâtres d'un tuyau de poêle qui sortait par le haut de la mansarde.

d'un treillis de fer en ruines, mailles rouillées et noires des égouttures d'un tuyau de poêle qui sortait par le haut de la mansarde

(1) Cornière, cheneau ou canal à la jointure des deux pentes.

Celui-là n'était point ne pouvait être devenir un obstacle (une barrière) comme le caillebottis (1) de la terrasse en plomb. Détaché à son angle gauche, il donnait, en le soulevant, libre passage accès à une personne. (Qui sait) combien d'aventures avaient déjà passé par là, sans compter la nôtre?

« Voici la route le chemin de la liberté, dis-je à mon partner. « nous sommes (sans ici doute) devant l'humble demeure d'un prolétaire « qui (va) nous recevra recevoir (à) bras ouverts. ah! c'est dans les greniers « que nous rencontrons (trouvons) nos (des) frères. Le salon nous traiterait « en bêtes fauves. à l'œuvre! à l'œuvre! Et d'abord, allons retournons « chercher nos paquets. »

D'un pas léger, d'un cœur allègre, cette fois, nous reprenons le chemin (~~la route~~) des chats. La traversée n'est pas longue. Nos bagages retrouvés sur la plateforme, le retour s'effectue sans tâtonnements ni dérive. Tout est rentré dans l'obscurité. La lumière des amants a disparu. ils sont au lit sans doute. Car Minuit sonne à ~~St Sulpice~~ (aux Carmélites) comme nous reparaissons devant la mansarde. Une heure et demie (perdue ~~de Colin-maillard (course errante)~~) depuis la descente du pignon.

La tempête s'était calmée avait cessé. Mais le vent soufflait encore avec force. nous délibérions à quelques pas de la fenêtre. Je dis à mon associé : « C'est un siège que nous allons faire. il faut procéder selon « les règles (avec méthode). Depuis que la tourmente a cessé, la nuit « n'est plus tellement noire que de l'intérieur on ne puisse nous « apercevoir à travers les carreaux. Heureusement notre silhouette ne « peut se profiler sur le ciel. (Ce mur (~~cette~~ muraille) de cheminée, « masque de si près la mansarde qu'il nous couvrira d'ombres. il

(1) Caillebotis, grillage en fer protégeant les écoutilles, fenêtres d'un navire.

ne faut pas s'y fier cependant. tenons-nous de côté.

« Pénétrer dans la chambre sans bruit, c'est impossible. les « habitants réveillés en sursaut nous prendront pour des voleurs, et les voleurs « ne réjouissent pas plus le prolétaire que l'aristocrate. gare les suites! il « faut (avec user de (prudence) précaution) et tirer doucement nos hôtes de leur « sommeil par de bonnes paroles, en déclinant notre qualité, pour calmer « apaiser les frayeurs. »

Collés à plat contre les ardoises, près de la mansarde, nous avions tout l'air de Carroubleurs en fonction activité travail besogne. Barth. soulève bellement le grillage et commence d'une voix suave, avec de petits coups discrets sur la vitre : « nous ne sommes point « des malfaiteurs. écoutez-moi, soyez sans crainte, vous n'aurez point « à vous repentir de votre hospitalité, &&&.

Cet exorde insinuant reste sans réponse.

Les coups deviennent plus secs, la voix plus haute, plus pressante. elle rassure, elle implore. c'est une allocution attendrie, éloquente, qui eût amolli des pierres. Silence complet.

« ils sont dans leur premier sommeil et dorment comme des sourds. « hausse le ton, frappe fort. » .... Rien.

Nouveaux appels, prolongés, énergiques, toujours sans résultat. Le temps fuyait. l'attente se fesait dangereuse.

À mon tour, j'entame une harangue quelque peu colérique, entrecoupée d'un rude carillon sur les vitres. « on n'a donc pas de « pitié là-dedans? — est-ce la peur qui vous tient? nous sommes d'hon- « nêtes gens, des Républicains! — ... ah! Parbleu, on entrera malgré « vous ». Peines perdues. La chambre reste muette et noire.

« il faut casser un carreau et ouvrir la fenêtre. nous sommes « tombés chez un sourd-muet. Le canon ne le réveillerait pas. »

C'est maintenant que nous sentions amèrement ma sottise.
Combien je regrettais ces outils abandonnés sur la lucarne de belvédère ! Tout à l'heure,
le rat-de-cave et les allumettes allaient devenir la question de salut.
malgré notre humeur, Barth. réduit à son petit couteau de poche,
attaque prudemment l'angle d'un carreau, dans l'espoir de le détacher
sans tapage. C'était encore le plus sûr. Mais... Catatras !... la
maudite vitre s'échappe pendant la manœuvre et tombe en mille
pièces sur le plancher.

À ce fracas épouvantable succède le profond silence
de la nuit, nous demeurons anéantis. Il nous semble que la maison
s'écroule et que tout le quartier va prendre les armes ». Et ce misérable
« ouragan qui se tait, lorsque ses hurlements nous feraient le plus
« nécessaires ! » un bond nous avait jetés de côté, et nous étions là,
muets, ahuris, attendant dans la stupeur les résultats de la catastrophe.
Quatre ou cinq heures d'aventures et d'émotions nous avaient si
terriblement agacé les nerfs que toute chose perdait pour nous ses pro-
portions naturelles. Notre esprit n'était plus dans le monde des réalités.

Cependant les minutes s'écoulent et l'univers est toujours
en (à sa) place. Autour de nous, la solitude, l'immobilité. Le fracas
n'a point réveillé la mansarde. Ni bruit, ni mouvement, ni lumière.
Pas signe de vie. (C'est probablement le logis d'Epiménide ici. C'est le logement
d'Epiménide sans doute ! »

Singulière (Etrange) Hallucination ! — Pendant cette quarantaine
devant une lucarne, pendant ces grotesques harangues à des pierres,
la pensée que la chambre était vide ou que la fenêtre éclairait un esca-
lier, cette pensée si simple n'avait pu germer dans nos cervelles. tant
de tapage en pure perte (sans effet) ne nous rappelait pas davantage
au sens commun. — Etrange obstination d'une idée préconçue ! ~~nous avons~~

~~la tocade du locataire~~

« allons! on dort du sommeil de Montésinos. L'Enchanteur
« Merlin a passé par ici. ne perdons plus un temps précieux. il faudrait
« voir un peu là-dedans, et (passer la chambre à l'inspection). mais com-
« ment faire? Point de rat de cave! (pas une allumette)! tout est ~~resté~~ en plan
« là-haut. quelle malédiction! Point de rat de cave! pas une allumette!

« il doit m'en rester trois ou quatre » dit Barth - en retour-
-nant ses poches... « en voici d'abord une. — nous sommes sauvés! donne »

Et passant le bras par le carreau cassé, je frotte sur le
chassis. - Fiat Lux! La lumière éclate.

1re allumette. - j'entrevois un poêle en fonte au milieu de la
chambre, et par derrière, en face (de moi) une vieille commode... Psst.
tout disparait. le vent a soufflé mon falot. je retire mon bras.

« Eh! bien, qu'en dis-tu? ce n'est pas trop gai. Le sol est bas,
quatre pieds (au moins) au dessous de la fenêtre. quel trou! - as-tu
du luminaire? - voilà - Bravo! »

Cette fois j'allonge la ~~b~~ main le plus possible, afin d'pour esquiver
le courant d'air. Deuxième allumette!... à Droite, dans l'angle vis-
-à-vis, au dessus d'un secrétaire une méchante bibliothèque avec ~~une demi-douzaine de~~ cinq à six bouquins,
sur les rayons et sur le bureau, des livres et des papiers épars... Ziste,
encore une éclipse, la flamme soufflée. je bats en retraite.

« Diable! des papiers, des livres! point d'outillage! notre
« prolétaire n'est pas un ouvrier. Ça se gate... mais as-tu vu un lit — non! —
« moi non plus. où peut il être fourré? examinons de nouveau.

troisième allumette!.. sur le poêle, des brosses à cirage, à
terre des souliers crottés, et... Psst. Plus rien! ténèbres! maudit vent!

« Point de lit! c'est bizarre! il se trouve sans doute là
sous le cheneau, à gauche, dans un renfoncement qui nous reste caché
(reste invisible) où nos yeux ne peuvent atteindre. — s'il n'y avait personne?

— Personne? tu plaisantes! et les souliers? la boue en est toute fraîche: il n'y
« a pas deux heures que leur propriétaire est rentré. — rentré seul alors,
« (ce n'est) pas comme (dans la mansarde des amoureux) (les amoureux de
« la mansarde. as-tu vu des brodequins? — non! c'est vrai! ni robes non
« plus, ni bibis; aucuns bimborions féminins — et puis tout est sale, en
« désordre, un vrai fouillis — oui! ménage de garçon (il n'y a point de
« femme ici) que faire? — donner l'assaut. je n'ai plus que deux allu-
« mettes. — miséricorde! oh! quelle sottise d'avoir laissé nos munitions
« sur le tabouret! — allons! point de jérémiades! en avant!

j'introduis le bras pour lever la targette. (elle n'était pas
elle était hors de sa gâche, les vantaux simplement appuyés contre le
châssis. cette découverte m'irrite. oh! maladroits! que de temps et de peine
épargnés avec un peu d'attention!

je pousse la croisée qui s'ouvre et je (m'affale) je me
laisse couler (glisser) sans bruit. me voici dans le mystérieux sanctuaire
plus noir qu'une cave. trois pas me mettent à l'abri du vent. en trois pas,
je suis à l'abri du vent. allons! il faut recourir à nos derniers refuges

4me allumette! ..... mes yeux se portent avidement vers le
recoin suspect, le renfoncement inconnu. « point de lit! point de lit!
« mais qu'allons-nous devenir sans lumière? .... oh! bonheur! sur le
poêle, derrière le tuyau qui me l'avait caché, que vois-je!... une
chandelle (presqu'entière) dans son bougeoir! vivement je l'enflamme,
de bille en j'adresse un adieu plein de reconnaissance à la pauvre allu-
mette qui meurt en lui donnant la vie.

Barth. debout là-haut dans l'encadrement de la fenêtre,
était demeuré en extase devant ce coup-de théâtre. il introduit aussitôt
nos bagages et saute légèrement dans la chambre.

après un bref examen du local, je dis à mon compagnon:
« ceci n'est qu'un cabinet de décharge. (il n'y a) point de lit, mais
« voilà des souliers crottés de frais qui ont un maître. il doit dans la

« pièce à côté. (Prends la chandelle et suis-moi, il faut l'éveiller sans
« esclandre. ») nous sommes condamnés à une opération délicate. il
« faut (à tout prix) absolument éviter un esclandre qui serait fatal.
« attention à la manœuvre.

« Prends la chandelle et ~~tiens-toi~~ marche derrière moi en mas-
« quant la lumière de ta main, de façon (à y voir) que j'y voie tout
« juste pour me (nous) reconnaître. surtout ne mets pas les rayons
« dans l'œil au brave homme. il dort comme un loir, nos chaussures
« sont muettes. gagnons le lit à pas de loup, et j'éveille le dormeur
« en lui tamponnant la bouche avec le drap. ce sera c'est désagréable, mais (ce
« sera) bref, et) notre petit discours le calmera vite. en route.

j'ouvre la porte (à la muette, en douceur) en sourdine, et comme mon
regard ne se dirigeait pas à mes pieds, mais en avant, je manque de
culbuter tête basse dans un petit escalier raide, très-rapproché du seuil.
un bond en arrière heurte rudement Barth. qui trébuche. le bougeoir
lui échappe presque des mains. Que la chandelle se fût éteinte, il
restait une allumette, c'est vrai, mais si elle avait raté?

Nous rentrons riant aux éclats et guéris enfin de la
tocade ou locataire. « Où diable est passé ce farfadet? — il découche.
« — Pas loin pour sûr (toujours. — Ce n'est pas notre affaire. il nous cède
« ses appartements, c'est très-aimable à lui. ~~(ne lui cherchons pas querelle~~ Profitons-en, mais point de médisance
« ~~pas d'ingratitude.) Point de médisance~~, ni d'ingratitude.

« ~~La place est à nous. Profitons-en~~. Décidément
« la fortune se livre. deux périls avortés d'un coup, et la victoire désormais
« certaine. Vite! ~~(prenons)~~ un bout de toilette! et en tenue de promenade! car la tenue de promenade! la nôtre, pour l'instant,
était celle des ramoneurs. mais la joie nous débordait. Le cœur dilaté
nous battait largement, à pleine poitrine, et un sang généreux por-
tait à flots dans tous nos membres la chaleur et la vie. c'était la
première ivresse de la résurrection.

~~Procédons à la toilette~~. Voici, à discrétion, brosses à souliers, brosse à habits, brosse à cheveux, et dans un pot égueulé, de l'eau limpide. Les paquets sont déficelés. Les vêtements, pas mal galonnés de verglas, se transforment sous la brosse. L'eau vive remet à neuf nos mains et nos figures, et bientôt un costume de ville a fait de nous d'autres hommes. La volupté suprême fut l'échange de nos bottes de glace contre de chaudes et moelleuses chaussettes. Quelle délectation!

Le rajustement terminé, notre ~~fo~~ toilette se trouve irréprochable, sauf la chemise... Peuh!.. qui la verra?... Tout est au mieux. Complets!.... ciel! point de chapeau! j'ai laissé le mien à la prison, convaincu que l'ouragan le colporterait bientôt sur les toits et dans les cours, au grand dam de notre entreprise. « un chapeau! « un chapeau! mon royaume pour un chapeau! »

Mais la fée Urgèle s'était mise du voyage. Sur la commode j'avise un carton. Serait-il vide, par hasard? gage que non. je l'ouvre et j'en tire un chapeau, pas très-jeune, on ne peut mieux au diapason de ma tenue. — m'ira-t-il? » j'essaie. c'était ma mesure. « Vive « la fée! — Quant à Barthélemi, il portait une bonne casquette. j'avais pris pour fait notre expédition avec une calotte noire, prêtée par Garnier

En m'éloignant, pouvais-je oublier nos pathétiques oraisons devant la ~~fe~~ fenêtre mystérieuse : « nous ne sommes pas des malfaiteurs, ne « craignez rien, &c »? il ne fallait pas quitter en larrons cette mansarde hospitalière. je partais, le couvre-chef du locataire sur la tête. il allait se croire dévalisé. Grillage démoli, vitres cassées, chapeau soustrait, ce sont bien là traces de voleur. trouvant papier, plumes et encre, j'écrivis ces quelques lignes à l'adresse de notre bienfaiteur inconnu :

Citoyen, contraint par la nécessité de prendre votre chapeau, je vous prie d'être sans inquiétude. On vous le rapportera. Mais, en attendant, acceptez cette pièce de cinq francs (1), pour la location ainsi que pour la vitre brisée. Salut et Fraternité

Lue

Le gréement en état, il ne restait qu'à mettre à la voile. nos membres avaient repris la souplesse et la vigueur, notre âme la gaieté et l'audace. nous étions frais et gaillards, tout prêts pour une seconde campagne. un dernier Conseil est tenu sur le mode de sortie (de la maison). En cherchant dans les livres et papiers de notre hôte pour découvrir son nom et son état, je rencontre quelques lettres avec cette Suscription : « A Mr X××x, instituteur. » à merveille

De notre pleine puissance, nous avions octroyé un portier à la maison. Dans cette hypothèse, Barth., en passant devant la loge, devait demander le cordon. Si l'heure et les individus paraissaient suspects au concierge, notre thème était fait : « Mr de ××× nous avait quittés en nous priant de l'attendre dans la chambre. Mais son absence se prolongeant outre mesure, nous étions obligés de nous retirer. » Une pauvre histoire, plus capable de perdre que de sauver. Car le concierge ne pouvait pas ignorer que Mr l'instituteur était sans fortune. Que voulez-vous ? nous avions la main plus prompte que l'esprit dans cette nuit d'aventures.

à l'instant de partir, nous ~~poussons~~ refoulons le du pied dans un coin notre défroque, les agrès, tous nos ustensiles d'évasion, puis en avant pour la dernière étape, la liberté est au bout. nous descendons en sourdine, l'oreille au guet, fouillant de l'œil tous les recoins pour étudier les êtres du logis, un logis qui nous paraissait étrangement fantastique dans les ténèbres et la solitude. Durant cette partie

(1) Dix Francs formaient tout notre avoir. Barth. voulait les déposer sur la lettre. je lui fis comprendre que, dans notre situation, un voyage sans le sou en poche, était gros de désastres. Du reste, j'avais en bonne. la police a confisqué les cinq francs.

de Colin-Maillard, chacun de nous se posait la même question : « où sommes-nous ? » La réponse n'était pas loin.

Arrivés au bas de l'escalier, nous tombons dans un ~~grand~~ débarquement chauffoir ou salle de récréation qui aurait dû nous révéler la qualité de domiciles si nous avions eu l'entendement un peu (moins) obstrué) plus ouvert. De là, une petite porte (entr'ouverte) nous donne dans une cour pavée : je reste en arrière-garde près de ~~la porte~~ l'entrée. Bartès se dirige rapidement vers la porte-cochère tout-à-coup la disposition des lieux me frappe : je reconnais la cour d'honneur de la pension-Chastagnier. « Silence! » — « Silence, Barth! » il s'obstinait à crier devant l'éloge : « le Condor, s'il vous plaît! » On ne pouvait pas sortir d'une pensionnat comme on sort d'un hôtel garni. La question se compliquait. Mon compagnon se tut, il était temps. De nouveaux appels auraient infailliblement réveillé le concierge. Nous regagnons en hâte l'escalier.

« Barth, tu as fermé la porte, dernier de là-haut : aurais-tu par hasard fermé la porte? — ma foi je n'en sais rien. — ah! Diable! — Nous ne pouvions plus fuir que par dessus les murs, et les cor-dages, notre unique ressource pour cette manœuvre, étaient au rebut dans la mansarde. Longue et périlleuse affaire que de rouvrir la porte, si par mal-heur nous l'avions fermée! nous remontons vivement les cinq étages... la chambre était ouverte... trop heureux de retrouver ~~de retrouver~~ ces pauvres nattes, que nous ~~revions~~ tout-à-l'heure de ~~repousser~~ repousser du pied avec une dédain mêlé de colère. il fallait bien en revenir (encore) à ces paquets faits ballots blasphémés, remettre en paquet manteau, pâletot, voire ~~bonnet~~ même le Couvre-chef de l'instituteur et recommencer la cérémonie du trim-ballement. Pendant ces préparatifs, les facétieux allaient leur train.

« Eh! bien, et notre farfadet? ~~que tu emportes en bonne fortune~~ Voilà son lit découvert. — oui, il ronfle en compagnie de ses montards. — Sans se douter que la chambre est [fouillée] au pouvoir des insurgés. — ~~Il~~ qu'il [gîtera] encore chez ~~un~~ des défenseurs de l'ordre. ~~Il~~ leur tiendra chaud. il ~~le~~ leur apercera bien.

Nous descendons avec le colis ~~en bon ordre~~ bien conditionné. En bas, nouvelle, nouveau obstacle, difficultés. La cour d'honneur n'offrait pas de point praticable à l'escalade. (restait le jardin, notre seule route chemin désormais pour atteindre gagner (la rue) le large), restait, pour seule unique route le jardin, séparé de la cette cour par une longue grille en fer. 15 minutes d'un travail fiévreux viennent à bout du cadenas qui servait de serrure à la porte de ~~cette~~ la grille, et nous courons enfin à la muraille qui longe la Rue d'Athas.

Ainsi une longue pérégrination ~~toute~~ émaillée d'incidents, venait aboutir à ce même préau des arbres que j'avais si bien reconnu du haut des toits pour le chemin naturel de la délivrance. L'effort d'une minute, l'aurait mis deux heures plus tôt sous ~~la feuille~~ la plante de nos pieds. Nous avions trop risqué d'abord, ensuite trop peu. excès de témérité, puis excès de prudence. (heureusement) Par bonheur, la punition était médiocre. quelques épreuves, quelques incertitudes de plus. nous étions quittes à bon marché. (compte)

En suivant la muraille qui borde la rue, nous trouvons une petite porte, murée en bas dans le bas seulement, de manière à laisser vers le haut une espèce de niche. un des bancs en bois du préau, arraché du sol, me sert d'échelle pour grimper sur l'entablement. Le paquet avec sa corde, disposés avec soin, y forment une sorte d'escabeau qui facilite mon ascension. ~~sur la crête du mur~~. La liberté était là sous mes pieds.

Je m'arrête quelques secondes, à califourchon sur la crête du mur, respirant avec un indicible bonheur, et il faut le dire, avec un certain orgueil, car nous venions de mener à fin une rude tâche. Cependant Barth. monté à son tour sur la niche, me passe le bout de la tresse que je laisse pendre à l'extérieur, et saisi de vertige, le cœur bondissant dans la poitrine, j'empoigne la corde et me lance dans la Rue.

C'était trop tôt. j'aurais dû amener d'abord mon compagnon près de moi sur le faîte. mais un élan irrésistible m'avait emporté. Du reste, comment imaginer qu'il échouerait où j'avais réussi. Plus grand, plus jeune, plus robuste, bien autrement ferré en gymnastique, ce qui était pour moi une demi-difficulté, ne devait ~~être~~ lui paraître qu'un jeu ~~pour lui~~. il en fut autrement. La fortune, jusques là si amie, nous gardait pour la dernière seconde un de ses plus méchants caprices.

Barth. essaya quatre ou cinq fois d'atteindre le haut du mur et retomba impuissant jusques dans le jardin. Le péril devenait grand, car la Rue n'était pas sûre. je lui criais à demi-voix : « Dépêche-toi donc, malheureux, ou nous sommes perdus. » désespéré découragé après une nouvelle échec chute, il me répondit : « Eh bien, sauve-toi, je m'en tirerai si je puis. » ce n'était pas mon compte. je ne voulais pas de naufrage au port. « monte sur le paquet, je tirerai la corde. à deux, nous en viendrons à bout. »

La manœuvre s'exécutait, lorsque j'entends à distance un bruit mesuré de pas qui approchaient. à cette époque, la ligne et la garde nationale sillonnaient Paris, la nuit, dans tous les sens.

« Vite, Barth., Vite ! une patrouille !

je halais sur la corde avec fureur. ~~[illegible]~~ la maudite tresse de laine glissait mal sur les asperités rugosités du mur. il y eut un moment d'horrible angoisse. mais le désespoir triplait nos forces. Barth. perait enfin à cheval sur la crête, tire le paquet à lui, le jette dans la rue et se laisse couler. je le reçois dans mes bras pour amortir sa chute..... une étreinte muette, convulsive. et nous fuyons... La patrouille arrivait. on entrevoyait distinguait les soldats se laissaient entrevoir dans l'ombre. pointaient

Rasant les murs, nous remontons la rue d'Assas, vers le Luxembourg, avec ~~corde et paquet ballot~~ notre bagage. Rue de Vaugirard, dans un renforcement de poste cochère, nous ouvrons le paquet pour en tirer les vêtements et le chapeau, quelque peu avarié, et nous laissons la corde

allongée dans la ~~[illegible]~~ voûte, pour donner une fausse piste. précaution inutile comme tant d'autres que le hasard semblait se plaire à déjouer, pour remplacer nos combinaisons par les siennes.

Une contre-marche rapide nous conduit en peu de minutes au bord de la rivière. Deux heures sonnaient. D'une même pensée, nous fesons halte au milieu du pont des Arts, aspirant à pleins poumons l'air vivifiant de la liberté. Nos yeux ne pouvaient se rassasier du tableau féerique évoqué par la nuit aux deux rives de la Seine. Sous les eaux sombres du fleuve, moiré çà et là de traînées lumineuses, une double haie d'obélisques de flamme, reflets fantastiques des longues files de fanaux scintillants sur les quais; le pont jeté comme une route aérienne sur ces portiques en feu, et au loin les tours noires de la Cathédrale qui dressent leur silhouette dans la pénombre.

Ce n'était pas la première fois que traversant à minuit le pont des Arts, ce magique spectacle m'avait absorbé dans un profond ravissement. Mais, jamais comme à cette heure de crise, mon âme n'avait été préparée aux émotions des grandes scènes par l'horreur des cachots, la fièvre de la délivrance et l'exaltation des dangers courus. Pauvres prisonniers en extase devant la majesté de la nature et les ~~merveilles~~ magnificences des arts, tout s'exagérait jusqu'au merveilleux pour notre enthousiasme, et ce panorama de nuit nous eût retenus long-temps encore en (dans la) contemplation, si le pas d'un individu arrivant sur nous, n'avait mis fin brusquement à nôtre rêverie.

je ne pus retenir une exclamation de joie : Eureka ! j'avais devant moi une petite fenêtre, revêtue à l'extérieur d'un grill[illegible] en fer, faible obstacle, déjà même entamé à l'un de ses angles. Qui sait combien d'aventures avaient déjà passé par là, sans compter la nôtre ?

« Voici le chemin de la liberté, » dis-je à mon compagnon. « derrière le treillis, il y a sans doute l'humble demeure d'un prolétaire qui nous recevra, bras ouverts. ah ! c'est dans les greniers, sous les haillons, que nous rencontrons nos frères ! « Le salon nous traiterait en bêtes fauves. à l'œuvre ! mais d'abord retournons chercher « nos paquets sur la terrasse. ~~aux lumières~~ »

Dit et fait. Minuit sonnant nous retrouve devant la lucarne. le grillage soulevé avec précaution, il s'agit de pénétrer dans la chambre, opération délicate qui n'ira pas sans un carreau cassé. Les locataires, réveillés en sursaut, nous prendront pour des voleurs, et gare les suites ! il faut donc les tirer doucement de leur sommeil par de bonnes paroles, en déclinant notre qualité. collés à plat contre le mur, près de la fenêtre, nous avions tout l'air de carroubleurs.

« mes amis, ne craignez rien », commence Barthélemi d'une voix suave, avec de petits coups discrets sur la vitre, « nous ne sommes point des malfaiteurs. écoutez-moi, je vous expliquerai qui nous sommes, &c &c. »

Cet exorde insinuant reste sans réponse.

Les coups deviennent plus secs, la voix plus haute, plus pressante. elle rassure, elle implore. c'est une allocution attendrie, éloquente, pathétique, qui eût amolli des pierres.

silence ~~[illegible]~~ complet.

« ils sont dans leur premier sommeil et dorment comme des sourds. hausse le ton, frappe fort. — Rien. nouveaux appels, prolongés, énergiques, toujours sans résultat. — Les temps fuyaient, l'attente se fesait dangereuse.

A mon tour, j'entame une harangue quelque peu colérique, entrecoupée d'un rude carillon sur les vitres : « on n'a donc pas de cœur là-dedans ? « point de pitié ? — Est-ce la peur qui vous tient ? nous sommes d'honnêtes gens. — ah ! « Parbleu ! on entrera malgré vous. »

veines [illegible] perdues! La chambre reste muette et noire. — Il faut casser un carreau
rouvrir la fenêtre. Nous sommes tombés chez un sourd et muet sans doute. Le canon ne
le réveillerait pas... Nous avions laissé nos outils dans les souliers de Schaller sur
le petit toit plat de la mansarde; ils nous feraient bien faute en ce moment, surtout le
tat-de-cave or les allumettes qui allaient devenir tout-à-l'heure la question de salut.
Malgré notre humeur, Barthélemi, avec un petit couteau de poche, attaque prudemment
l'angle d'un carreau, dans l'espoir de le détacher sans tapage. C'était encore le plus sûr.
Mais.. Patatras!.. la maudite vitre s'échappe pendant la manœuvre et tombe en mille
pièces sur le plancher. [illegible]
à cet affreux tintamarre, que décuple le profond silence de la nuit, nous
nous mourons anéantis. Il nous semble que la maison s'écroule et que tout le quartier va prendre
les armes. Et ce misérable ouragan qui se tait, lorsque ses rugissements nous seraient le
plus nécessaires! — un bond nous avait jetés de côté, et nous étions là, muets, ahuris, at-
tendant dans la stupeur les résultats de la catastrophe. Quatre ou cinq heures d'aventures et
d'émotions nous avaient si terriblement agacé les nerfs que toute chose perdait pour nous
ses proportions naturelles. Notre esprit n'était plus dans le monde des réalités.

Cependant les minutes s'écoulent, et l'univers est toujours à sa place autour
de nous, la solitude, le calme, l'immobilité. Le fracas n'a point réveillé la mansarde. Pas signe
de vie, ni bruit, ni mouvement, ni lumière!.. C'est là sans doute que loge la Belle au bois
dormant. — Etrange hallucination! Pendant cette quarantaine devant une lucarne,
pendant ces grotesques discours à des pierres, l'idée que la chambre était vide, ou que la fe-
nêtre éclairait un escalier, cette idée si simple n'a pu éclore dans nos cervelles. Un tel hé-
bétement pouvait nous coûter cher. Car à peine remis de notre trouble, je passe le bras
par le carreau cassé, et à la première pression sur la targette, la croisée s'ouvre. Aussi-
tôt saisissant de deux mains le châssis dormant, je m'affale et tombe sur les pieds
dans la mansarde. Mais si j'étais tombé sur les reins dans la cage d'un escalier? il peut en
cuire de se ruer en aveugle, même sur le chemin de la délivrance.

Enfin nous voici à tâtons dans le mystérieux sanctuaire, noir comme un four!
Les allumettes! Les allumettes!" à force de retourner ses poches, Barthélemi finit par en dé-
terrer quelques-unes. O bonheur! "Fiat lux!"... La lumière éclate.

Première allumette!.... j'aperçois un secrétaire, une commode, une petite bibliothèque, des livres, des
papiers épars..... tout disparaît. — Deuxième allumette!..... une cheminée, un petit poêle en
fonte, des souliers crottés, des bottes à cirage,..... plus rien... mon luminaire s'éteint en me

Troisième allumette !..... Combien en reste-t-il ? je n'ose le de-
-mander..... allons !..... Troisième allumette ! - Découverte d'une Amérique !
Sur la cheminée, en retour vers le mur, derrière l'angle qui marquait la rue,
une chandelle dans un bougeoir en zinc !... Elle brille, et j'adresse un adieu
plein de reconnaissance à la pauvre allumette qui mourut après lui avoir transmis
la vie. « Combien en as-tu encore, Barthélemi ? — une. — une !... ne va
pas la perdre ! — voyons le logis.... Sas un chat. Ceci n'est qu'une cabinet. Le
maître doit être là, à côté. Prends la chandelle et suis-moi. il faut l'éveiller sans
« esclandre. » Toujours cette tocade du locataire. — j'ouvre la porte avec précau-
-tion, et comme mon regard se dirigeait à hauteur d'homme, nez à nez, pieds, je
manque de culbuter, tête première, dans un petit escalier raide très-rapproché
du seuil. un bond en arrière heurte Barthélemi si rudement que la bougeoir lui
échappe presque des mains. — il restait une allumette, mais si elle avait raté ?
que la chandelle se fût éteinte, c'est vrai

Décidément la fortune se livre encore deux périls avortés, et la vic-
-toire désormais certaine, car les habitants logent à l'étage inférieur et le marchand
est à nous. Vite, donc un bout de toilette ! la tenue de promenade. la nôtre, pour l'ins-
-tant était celle des ramoneurs. Mais la joie nous débordait. le cœur dilaté nous
battait largement, à pleine poitrine, et un sang généreux portait à flots dans tous
nos membres la chaleur et la vie. C'était la première ivresse de la résurrection.

Procédons au Rhabillage. à la toilette. voici, à discrétion, brosse à souliers,
brosse à habits, brosse à cheveux, et dans un pot ébréché, de l'eau limpide. les pa-
-quets sont déficelés, les vêtements, par mal galonnés de verglas, se transforment sous
la brosse. l'eau vive remet à neuf nos mains et nos figures, et bientôt un costume
de ville a fait de nous d'autres hommes. La volupté suprême, fut l'échange de nos
bottes de glace contre de chaudes et moelleuses chaussettes. Quelle délectation !

Le rajustement terminé, notre toilette se trouve irréprochable, sauf la chemise.... Peuh! qui la verra?.... tout est au mieux. complets!.... ciel! point de chapeau! j'ai laissé le mien, convaincu que l'ouragan le colporterait bientôt sur les toits et dans les cours, au grand dam de notre entreprise. « un chapeau! un chapeau! mon royaume pour un chapeau! »

Mais la fée Urgèle s'était mise du voyage. sur la commode j'avise un carton.. serait-il vide, par hasard? gage que non. je l'ouvre et j'en tire un chapeau, pas très-jeune, on ne peut mieux au diapason de ma tenue — m'ira-t-il? j'essaie. c'était ma mesure.. Vive la fée! — Quant à Barthélemi, il portait avait une bonne casquette. mais j'avais fait l'expédition avec une culotte prêtée par Garnier ~~[illegible]~~, pouvais-je oublier nos pathétiques oraisons devant la fenêtre mystérieuse: « Nous ne sommes pas des malfaiteurs; ne craignez rien, &c »? il ne fallait pas quitter en larrons cette mansarde libératrice. je partais, le couvre-chef du locataire sur la tête. il allait se croire dévalisé. grillage démoli, vitres cassées, chapeau soustrait, ce sont bien là traces de voleur. trouvant du papier, des plumes, de l'encre, j'écrivis ces quelques lignes à l'adresse de notre bienfaiteur inconnu.

« Citoyen, des circonstances imprévues et très-pressantes, nous ayant obligés, mon ami Barthélemi et moi, de traverser votre demeure, de briser un carreau et de vous emprunter votre chapeau, je vous laisse (1) cinq francs, pour faire face aux dégâts que nous venons de commettre. j'ajoute que j'ai l'intention de vous renvoyer dès aujourd'hui votre chapeau dans l'état où je l'ai trouvé.

« je voudrais être plus riche pour pouvoir vous indemniser « plus largement. je vous serre fraternellement la main

Lacambre.

(1) Dix francs formaient tout notre avoir. Barthélemi voulait les déposer sur la lettre. je lui fis comprendre que, dans notre situation, un voyage sans le son en poche, était gros de désastres. j'avais bon nez. La police a confisqué les cinq francs

Le grément en état, il ne restait qu'à mettre à la voile. nos membres avaient repris la souplesse et la vigueur, notre âme la gaieté et l'audace. nous étions frais et gaillards, tout prêts pour une seconde campagne. un dernier conseil est tenu sur la soirée de la maison. En cherchant dans les livres et les papiers de notre hôte, pour découvrir son nom et son état, je rencontre quelques lettres avec cette suscription : « à Mr X ××× instituteur. » à merveille.

De notre pleine puissance, nous avions octroyé un portier à la maison. Dans cette hypothèse, Barthélemi, en passant devant la loge, devait demander le cordon. Si l'heure et les individus paraissaient suspects au concierge, notre thème était prêt : « Mr X ××× nous avait quittés en nous priant de l'attendre dans la chambre, mais « son absence se prolongeant outre mesure, nous étions contraints de nous retirer. » une pauvre histoire, vraiment, plus capable de perdre que de sauver. Car le concierge ne pouvait pas ignorer que Mr l'Instituteur était dans son lit. que voulez-vous ? nous avions la main plus prompte que l'esprit, dans cette nuit d'aventures.

à l'instant de partir, nous poussons du pied dans un coin notre défroque, nos agrès et nos ustensiles d'évasion, puis en avant pour la dernière étape, la liberté est au bout. Nous descendons à pas de loup, l'oreille au guet, fouillant de l'œil tous les recoins pour étudier les êtres du logis, - un logis qui nous paraissait étrangement fantastique, dans les ténèbres et la solitude. Durant cette promenade à Colin-Maillard, chacun de nous se posait la même question : « où (diable) sommes-nous ? » la réponse n'était pas loin.

arrivés au bas de l'escalier une petite porte entr'ouverte nous conduit dans une grande cour que nous traversons rapidement pour gagner ce qui nous semblait le vestibule d'entrée. (près de la porte cochère), la disposition des lieux me frappe (soudain) « Eh ! mais, nous sommes dans la cour d'honneur de la pension Chastagnier. Silence donc, « Barthélemi ! » il continuait à crier : « le cordon, s'il vous plaît ! » on ne pouvait sortir d'un pensionnat comme on sort d'un hôtel garni. Mon compagnon se tut. il était grand temps. (nous étions en face de la loge du concierge que de nouveaux appels eussent infailliblement réveillé. Nous regagnons en hâte notre escalier.

« Barthélemi, tu es sorti le dernier de là-haut. aurais-tu par hasard
« fermé la porte ? – ma foi, je n'en sais rien. – ah ! diable !

Evidemment nous ne pouvions plus fuir que par escalade, et les cordes, notre unique ressource pour ce coup de main, étaient au rebut dans la mansarde. longue et périlleuse manœuvre que de rouvrir la porte, si, par malheur, nous l'avions fermée ! nous remontons vivement les cinq étages. la chambre était ouverte. saisir nos cordages et redescendre, fut l'affaire d'une minute. jci nouvelles difficultés. Entre la cour où nous étions et le préau planté d'arbres du pensionnat, route obligée pour gagner la rue, s'élevait une haute grille en fer, cadenassée) Quinze minutes d'un travail fiévreux viennent à bout du cadenas. La grille nous livre passage et nous courons à la muraille qui sépare le préau de la Rue d'Assas. En longeant cette muraille, nous trouvons une petite porte, murée à sa partie inférieure seulement, de manière à former vers le haut une espèce de niche. il y avait, dans la cour aux arbres, des bancs en bois destinés aux écoliers. un de ces bancs, arraché du sol et appliqué au mur, me sert d'échelle pour grimper dans la niche. de ce point, après m'être remis debout avec infiniment de peine, – la position n'était pas commode, – je parviens enfin à me hisser sur la crête du mur. – La liberté était là sous mes pieds.

je m'arrête quelques secondes à califourchon sur le faîte, respirant avec un indicible bonheur, et il faut le dire, avec un certain orgueil, car nous venions de mener à fin une terrible tâche. Cependant, Barthélemi avait fixé la corde au banc de bois. il me jette l'autre bout que je laisse tomber à l'extérieur et, saisi de vertige, le cœur bondissant dans la poitrine, j'empoigne la corde et je me lance dans la rue.

à peine sur le pavé, j'entends à distance un bruit mesuré de pas qui approchaient. à cette époque, la ligne et la garde nationale sillonnaient Paris, la nuit, dans tous les sens. – « Vite, Barthélemi, vite ! ... une patrouille ! – tandis que je maintiens fortement la corde, de l'autre côté mon compagnon

s'enlève, gagne le haut du mur et glisse dans mes bras.... une étreinte ~~muette~~, convulsive.... et nous fuyons. la patrouille arrivait. on distinguait les soldats dans l'ombre. rasant les murs nous remontons vivement la rue d'Arras ~~le grand~~ (~~parvenus au~~ vers le luxembourg, ~~un à gauche nous gagnons au~~ en coupant et fonçant sur la droite le bord de l'eau par une débris de notre corde afin de dépister ou retarder par une fausse direction. précaution inutile comme nous l'avons su plus tard.) marche rapide. Que l'on se souvienne que j'habitais alors le quartier de l'Odéon. Deux heures sonnaient — d'une même pensée, nous fesons halte pour reconduire ce fou à la minute, au bord de la rivière. au milieu du pont des arts, aspirant à pleins poumons l'air vivifiant de la liberté. nos yeux ne peuvent se rassasier du ~~[illegible]~~ féerique évoqué par le nuit au deux rives de la Seine : sous les cent arches sombres du fleuve, les colonnades sans fin d'obélisques de flamme, reflétaient de longues lignes scintillantes, les ~~[illegible]~~ lumières du quai; au fond, les tours noires dressent leurs silhouettes dans l'ombre. Le panorama comme une toile aérienne parisienne

Ce n'était certes pas la première fois que traversant à minuit le pont des arts, ce magique spectacle m'avait absorbé dans un profond ravissement. mais jamais, comme à cette heure de crise, mon âme n'avait été préparée aux émotions des grandes scènes par l'horreur des cachots, la fièvre de la délivrance et l'exaltation des dangers courus. Sauvé, prisonnier, en extase devant la majesté de la nature et les magnificences des arts, tout s'engageait pour nous jusqu'au merveilleux, et ce panorama de nuit nous eût retenus long-temps encore dans la contemplation, si le pas d'un individu arrivant sur nous, n'avait mis fin brusquement à notre rêverie.

"Tartous!, dit Barthélemi, voilà un promeneur nocturne qui m'a tout l'air d'un mouchard. ce n'est pas nous qu'il chasse, mais il pourrait nous lever."

Nous prenons aussitôt notre route vers l'asile qu'on nous tenait prêt pour le dimanche suivant, certains que, malgré notre avance, il s'ouvrirait au signal convenu, et [illegible], au tournant de la première rue, un temps de course avec force détours, afin de couper la piste.

au bout de quelques instants, je me retourne. l'ombre du limier se détachait à trente pas. il faut fuir derechef à toutes jambes. deux minutes

après, dans un bout de rue long de vingt mètres, entre la rue de Cléry et la Bourbon-Villeneuve, notre asile s'ouvre au premier signal, puis se referme sur nous. Collant alors mon oreille contre la porte, je distingue le pas furtif d'un homme qui marche avec précaution le long du mur, s'arrête quelques secondes devant la maison, et s'éloigne ensuite par la rue Bourbon-Villeneuve.

« Bien. De doute, nous sommes éventés. Impossible de rester ici.... Toutefois, « nous avons un peu de temps devant nous. Comptons. Demain « matin, à huit heures, découverte de l'évasion et branle-bas général, Rue de Cher- « che-midi. À neuf heures, arrivée du rapport à la Préfecture de police. À « neuf heures et quart, revue quotidienne des agents, Cour du Harlay. On « leur apprendra que deux bandits se sont échappés de la prison du Conseil de guerre. « incontinent notre homme sortira des rangs en disant: « Je sais où ils sont. Je les ai « filés cette nuit, depuis le pont des arts jusqu'à tel endroit. » Je conclus que vers « dix heures, demain, cette maison sera cernée et fouillée. »

Notre hôte, membre de la Société Républicaine centrale (le club Blanqui), et concierge de la maison, était un Démocrate à toute épreuve. Il s'empressa de mettre à notre disposition sa petite loge où il y avait place à peine pour un lit, un poêle et une table exiguë. En un tour de mains, le feu fut ranimé. Quelle douce et réconfortante chaleur! comme elle dégourdissait voluptueusement nos membres! Des frémissements de bien-être nous couraient de la tête aux pieds. La femme du concierge nous fit réchauffer un restant de dîner: quelques morceaux pris à la hâte, et nous dormions profondément dans le lit encore tiède que le généreux couple nous avait cédé.

Ni Barthélemi, ni le concierge ne voulaient admettre mes propositions sur le mouchard. « Dormez, dormez, » disait notre hôte, vous êtes en « sûreté. » Mais j'avais péremptoirement exigé qu'on nous réveillât à six heures. « Dix heures et demie, nous quittions le toit hospitalier.

Nous errâmes quelque temps par les rues encore désertes à cette heure matinale. avant de nous séparer, nous prîmes rendez-vous pour le soir même dans l'église de .... Faubourg St Denis. Barthélemi je rendait chez son défenseur au conseil de guerre, je me mis assez nonchalamment en quête d'un gîte, un peu au hasard de ma bonne étoile. ni l'un ni l'autre, nous ne savions bien au juste comment nous remiser.

Ma première visite fut chez le perruquier, pour me faire tondre et raser de frais. cette opération était déjà un demi-déguisement. j'allai de là chez un ami, le Citoyen G...., pour aviser ensemble au choix d'une retraite. Cependant, intrigué de l'épisode de l'espion et désireux d'en avoir le cœur net, j'envoyai une personne de confiance à notre domicile de la rue. Le messager trouva les abords de la rue occupés par des escouades d'agents qu'entourait une foule nombreuse. mes prévisions s'étaient accomplies de point en point. On fouillait la maison de la cave au grenier. On creva même des tonneaux vides dans l'espoir de nous y dénicher. Le Paillard Concierge, heureux de nous voir faufs, berna la police avec un phlegme parfait. on lui disait d'un ton impérieux: « Vers deux heures et demie du matin, vous avez ouvert votre porte à « deux agents de justice. où sont-ils? — c'est une plaisanterie, sans doute. à cette « heure-là, je dormais à côté de ma femme. — mais je les ai vus de mes yeux, hurlait le limier en fureur. j'ai vu la porte s'ouvrir, les individus entrer. — on « voit bien que vous connaissez votre métier. seulement vous avez la berlue. »

On l'arrêta, lui, mais non sa verve satyrique. il était si ravi On tour joué à la police, la déconfiture de ses mouchards le jetait dans une telle jubilation, qu'il se moquait de la prison et de ses conséquences. Ses sarcasmes, son sang-froid finirent par dérouter la sbirraille, dont les soupçons dévièrent alors sur les locataires de l'immeuble. Celui du premier, réactionnaire-modèle, vit ses

appartements contenaient sans plus de façons que ceux d'un affreux socialiste. Enfin, de guerre lasse, la police feignit d'abandonner la partie. Nous n'étions pas jeunes à tomber dans ce panneau.

Le Défenseur de Barthélemi reçut plusieurs lettres de prétendue belles Dames, jeunes, riches, qui se déclaraient éperdument éprises de son intrépide client, et disposées à partager avec lui leur vie et leur fortune. La Rue de Jérusalem en fut pour ses frais d'invention. Barthélemi se tint coi pendant quinze jours, puis un beau matin, gagna la Belgique, déguisé en prêtre.

Peu après notre expédition, je reçus de Garnier la lettre suivante qui donne quelques détails assez amusants sur le pied-de-nez de la geôle.

Prison du Conseil de guerre, Samedi soir, 13 janvier 1849

Ne sachant pas, mon cher Lacambre, à quel instant une occasion se présentera de vous faire tenir ma lettre, et ne voulant pas m'exposer à être pris au dépourvu, je la prépare d'avance.

Il vous serait impossible de vous faire une idée de la stupeur du personnel de la prison, le lendemain de votre évasion, si je ne prenais le parti de vous venir quelque peu en aide. C'est à huit heures et demie seulement que l'administration eût connaissance de votre évasion personnelle. Sur l'avis qui en avait été donné au concierge, il s'empressa de monter sous nos plombs avec son greffier. Leurs figures étaient vraiment à peindre. C'était l'expression de l'ébahissement stupide. En paroles, ils s'efforçaient de faire bonne contenance. Quant à nous, notre thème était fait... Ces gens-là semblaient admirer notre abnégation... Merci!

Mais voici le beau de l'histoire. Pendant qu'on était allé prévenir l'illustre Rissenil, voici venir dans notre chambre Casanova et Brouillet qui se répandent en lamentations, lesquelles se terminent par un gros soupir: « Enfin c'est un de moins! — Comment, un! comptez-en deux, s'il vous plaît. — Deux! que voulez-vous dire? — Sarbleu! que Barthélemi est parti avec le docteur. — Barthélemi!! » crie le malheureux porte-clés. Ils n'en savaient rien encore. Ils pirouettent

sur leurs talons, pour courir aux vérifications.

Bientôt arrive le farouche Tisseuil suivi de l'état-major de la
-geôle et des officiers-instructeurs. Chacun voulait voir la trappe ouverte, le cade-
-nas brisé, &c. je vous fais grâce des menus détails, des si, de, mais, de, car, des
pourquoi, mais je ne puis résister à vous signaler la jubilation de nos deux
voisines. Ces braves femmes chantaient comme des rossignols. c'était leur manière
d'exhaler leur contentement. Ceci est la pastorale. Passons à la tragédie.

Le puissant Tisseuil ne perdit pas une minute pour faire un
coup-d'état. il fit suspendit le concierge. à une heure de l'après-midi, arrive le concierge
de l'Abbaye qui vint nous faire une petite visite et nous offrir ses services. il nous
apprit que les porte-clefs Casanova et Trouillet, plus deux sentinelles de la nuit de
l'évasion, passeront devant un conseil de guerre.

à deux heures, malgré la constatation de notre vertu qui nous
avait fait résister aux tentations de la fuite, on nous signifia qu'on ne nous lais-
serait pas davantage sous les toits, exposés à toutes les injures de l'air. il fut convenu
que, surtout pour traverser la mauvaise saison, nous serions infiniment mieux dans
la chambrée, n° 31. les braves gens supposaient sans doute que nous ne résisterions pas
deux fois à la tentation. Le lendemain, grande nouvelle! Le sous-concierge du
Conseil de guerre est verrouillé à l'Abbaye, pour avoir enfermé un prisonnier consé
-quent (sic) dans un cachot à trappe. Une commission d'enquête, dont font partie
deux colonels et quatre graines d'épinards quelconques, doit connaître de toutes les circon-
-stances de cette affaire. à onze heures du matin, on nous annonce qu'il faudra désor-
-mais, midi sonnant, aller manger la soupe dans la cour, comme les chiens de ferme.
Refus carré de notre part d'obtempérer à cet ordre. il y eut seulement trois ou quatre
enfants perdus du parti qui descendirent prendre leur repas à l'auge.

Malgré toutes ces petites misères, chacun est enchanté. On prétend
que c'est un vrai tour de force et un coup de maître. tout le monde est en liesse, jus-
-qu'aux pion-pioux qui, le soir à la rentrée, vociférent le chant du départ, ce qui

ne veut pas dire que nous soyions près de l'effectuer.

Schaller et moi, nous vous serrons cordialement la main ainsi qu'à Barthèlemi. à vous de cœur, Garnier

P.S. à propos, que je vous fasse donc compliment de la charmante délicatesse de vos procédés. Comment! prendre un vieux chapeau à un pion, et lui laisser cinq francs en garantie, plus une jolie lettre d'excuse! mais c'est du Richelieu, mon cher. que l'on vienne nous dire maintenant que les démocrates sont gens grossiers, ne sachant pas vivre et faire les choses dans les règles.

Ce qu'ignorait Garnier en m'écrivant, c'est que la lettre et la pièce de cinq francs, laissées dans la mansarde, avaient été saisies comme pièces de conviction. — Conviction de quoi? De fuite sans doute. on n'en était pas sûr à moins. une copie du billet parvint cependant aux journaux qui le publièrent. quant au chapeau, dès le soir, je le renvoyai, honorablement retapé, à son propriétaire, par le citoyen Marche, délégué du Luxembourg. j'espère qu'on ne l'aura pas métamorphosé en pièce de conviction.

Schaller et Garnier furent acquittés par le conseil de guerre, qui leur sut gré d'avoir épargné une portion d'avarice à la prison — Garance. Deux évasions, c'était une paire de soufflets, mais quatre! c'était une paire sur chaque joue. Ainsi les pauvres garçons ont partagé les bénéfices de notre campagne, et c'est une de mes meilleures joies, car une condemnation au bagne pouvait les envoyer, dans les souterrains d'une forteresse ou sur les plages de Cayenne, mêler leurs os à ceux de Raccari, de Milon et de tant de milliers de victimes.

Rien ne me retenant plus à Paris, je fis mes préparatifs de départ. La police, en ce moment, redoublait de surveillance. Les lignes de chemins de fer surtout étaient sévèrement éclairées. il me fallait un passeport en règle. j'en eus trois. Le passeport est une des notables stupidités de la routine gouvernementale. a-t-il été jamais autre chose qu'un déguisement et une protection pour les individus recherchés de la police?

Je voulais m'embarquer à Boulogne pour l'Angleterre. j'atteignis cette ville agité de mille préoccupations, dont la plus grave assurément était la maigreur de ma bourse. j'avais à peine la somme nécessaire pour les dernières places, et je dus porter moi-même mon bagage au bâteau à vapeur. une fois sur le pont, je sentis ma poitrine allégée d'un poids énorme. bientôt la dernière ombre de péril allait s'évanouir.

Enfin l'ancre enlevée, la vapeur mugit, et au souffle de cette respiration d'airain, le navire qui m'emportait vers de nouvelles destinées, gagna rapidement le large. ah! pour cette fois, l'évasion était complète. je me pris à humer à grands traits l'air vif de la mer. ô liberté! qu'il fait bon respirer à l'ombre de tes grandes ailes! je sentais tout mon être se rafraichir, comme aux sources vives de la première jeunesse. je regardais devant moi, bien loin, bien loin, et la mer et les cieux. une sorte d'ivresse remplissait mon âme. — je ramenai les yeux vers les côtes de France. elles s'éloignaient, vite, vite! déjà elles ne rayaient plus l'horizon que comme une ligne de brume. il se fit alors un grand déchirement dans mes entrailles. le fantôme de la patrie semblait me tendre les bras, comme une mère à l'enfant qui la fuit. une larme brûlante tomba au fond de mon cœur. rien ne pourrait en effacer l'empreinte.

Mon séjour à Londres ne fut pas de longue durée. rien de noir comme cette ville de boue et de fumée, et les satisfactions morales ne venaient pas compenser l'ennui matériel. loin de là, les tristesses de l'âme dépassaient encore le deuil de la nature. chacune des tempêtes de la patrie avait rejeté sa couche d'épaves sur les grèves anglaises, et ces débris en lutte se renvoyaient la responsabilité des naufrages. avec cette arrogance particulière à l'ineptie, les coupables accusaient les victimes et leur faisaient volontiers un crime de n'avoir pas sauvé la cause qu'eux-mêmes avaient perdue. comme de raison, les hommes qui avaient prophétisé les désastres, et qui, sans une once de pouvoir, avaient tout fait pour les prévenir, étaient chargés de tous les malheurs d'Israël par les chefs, dont la personnalité avait conduit Israël aux abymes.

Ces misères morales ne tardèrent pas à m'inspirer un profond dégoût. Le spleen m'envahit. je devenais nostalgique comme un conscrit breton. Mes pensers du jour, comme mes rêves de la nuit, me reportaient sans cesse vers les pays aimés du soleil. un jour, je me levai avec la ferme résolution de partir pour l'Espagne et d'y chercher, dans l'exercice de ma profession l'emploi de mon temps et le pain de ma vie. je m'informai d'un vapeur en partance pour Gibraltar, et après avoir mis ordre à mes petites affaires, je dis un adieu plein de joie aux spleenétiques rivages de la Grande-Bretagne.

De Gibraltar je me dirigeai vers le royaume de Valence, fier de l'avis qu'un assez grand nombre de Français habitaient cette province. au milieu de ces compatriotes, je retrouvais un souvenir de ce que j'avais perdu. je pris la résolution de me fixer à Valence.

Me permettrez-vous de terminer mon trop long récit par une esquisse de cette cité qui m'enchante et me ferait oublier la patrie, si la chère pensée ne pouvait jamais sortir de mon cœur. Valence, la belle ville espagnole, s'assied, coquette et nonchalante, au milieu de la plus délicieuse plaine de l'univers. Elle est baignée par ces flots de lumière et d'azur qu'on nomme la Méditerranée. C'est la reine des fleurs et des fruits. au dessus de vos têtes les pommes d'or de l'oranger, sous vos pieds trente espèces de fraises, et devant vos yeux les plus gracieuses femmes du monde. Après Madère, son climat est le plus doux de l'Europe. Pau, Nice, Hyères, Naples, Palerme, ne sauraient lui être comparées. imaginez une température qui ne descend presque jamais à zéro et dépasse bien rarement trente degrés centigrades. La moyenne est de seize à dix-huit à l'heure où je vous écris (premiers jours de mars 1864), nous comptons dix-huit degrés. juillet nous en donnera de vingt-cinq à vingt-huit. L'atmosphère est alors rafraichie par la brise de mer qui commence à souffler vers onze heures du matin. On dirait une haleine humide qui, après s'être jouée sur la plaine de fleurs, apporte la fraicheur à nos poitrines et les suaves parfums à notre odorat.

à cette époque de l'année, il y a des heures enchanteresses, des heures languides, où le corps semble s'épuiser dans la multiplicité envahissante des sensations. La saison actuelle en surtout soumise à la toute-puissance des senteurs. Elles vont jusqu'à l'ivresse. L'air des campagnes en littéralement saturé des émanations de l'oranger. à l'horizon lointain, la plaine se termine par une petite chaine de montagnes, d'un aspect tout pittoresque, couronnée de caroubiers, d'oliviers, de myrte toujours verts.

Lieux charmants, je vous aime! Tout ce que la nature peut donner à l'homme, vous le prodigue à vos heureux habitants. Sous votre ciel enchanté, mes yeux n'auraient jamais connu de larmes, si rien au monde pouvait sécher les pleurs qu'on verse sur les amis captifs et la patrie esclave.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE MSS

2/ nous avons fait tant d'emprunts malheureux à l'Angleterre ! 613

Pourquoi ne pas importer aussi cette disposition protectrice des accusés ?

Il vous appartient, citoyens, à vous interprètes d'une juridiction exceptionnelle, de laisser tomber de haut un exemple salutaire, et d'effacer de notre procédure les derniers vestiges d'une barbarie presqu'éteinte. Les Cours d'assises s'honoreront d'accepter cette réforme de votre main. Il est toujours digne de revenir sur des précédents funestes.

Et nous, si nos efforts parviennent à sauver de poignantes angoisses les infortunes à venir, nous nous estimerons heureux, puisque notre présence sur le banc prévôtal n'aura pas été sans bienfaits pour l'humanité.

Je persiste dans mes conclusions

La Cour, après quelques instants de délibération, rend un arrêt ainsi conçu :

La Cour, statuant sur l'incident,

attendu qu'aux termes des articles 219, 269, 327 et 368 du Code d'instruction criminelle, c'est au Président qu'il appartient de prendre les mesures qu'il jugera nécessaires à la manifestation de la vérité, que le droit accordé au Président exclut la supposition qu'il puisse être fait abus du pouvoir discrétionnaire qui lui est confié,

rejette l'exception et ordonne qu'il sera procédé à l'interrogatoire des accusés.

Le Président : Accusé Blanqui, il est vrai que le Code d'instruction criminelle ne prescrit pas formellement l'interrogatoire des accusés, mais la loi donne au Président le droit de faire tout ce qui peut coopérer à la manifestation de la vérité, et les égards que le Président a eus pour vous jusqu'ici, doivent être pour vous une garantie suffisante que ce droit sera exercé dans de justes limites.

Prison du Cherche-Midi, 31 Xbre 1848

Général, il y a sept mois que je suis en prison. Je suis incontesta-
-blement le plus ancien insurgé de juin, attendû que j'étais depuis un mois
dans les cachots de la Conciergerie, lorsqu'éclata l'insurrection. Sans rang d'an-
-cienneté, sinon par choix, j'avais le droit de passer le premier devant le Conseil
de guerre.... mais ce n'est pas là le dont il s'agit.

Je suis au secret absolu depuis le 10 septembre, c'est-à-dire depuis
trois mois et vingt jours.

Après avoir subi pendant trois jours des tortures dignes de l'inquisi-
tion, au moment où je croyais que mon secret allait cesser ainsi que les odieuses
persécutions auxquelles je suis particulièrement en butte depuis si long-temps, je
fus replongé le 12 Décembre dans une fosse de plus en plus rigoureux. — Je ne
vois de figure humaine que celle d'un geôlier silencieux qui, chaque 24 heures,
m'apporte pour 24 centimes de vivres qu'il dépose auprès de mon vase de nuit, puis
disparait. Voici 21 jours que dure ce régime, et rien ne me fait espérer
ni supposer qu'une telle situation puisse avoir des limites bien déterminées dans
l'avenir.... — mais ce n'est pas encore de cela qu'il est question. — De quoi s'agit-il

Le Poici. On a accordé de la chaussure et quelques semblants d'ha-
bits aux prisonniers de juin qui ont eu le bonheur.... ou le malheur de rester
vivants dans les forts, les prisons, les pontons. Seul, je n'ai rien reçu. Or, le 15 mai,
les amis de l'ordre m'ont pris tout ce que je possédais. Comme dans vos razzias
Africaines, les vainqueurs de Juin se chargeaient volontiers des dépouilles des vaincus
Bref, depuis sept mois, je roule les prisons, les casemates, les cellules glacées comme
celle où je suis actuellement. Ajouter à cela que depuis trois mois et vingt jours,
je suis privé de toutes relations avec parents et amis, et cela, me dit-on, par
ordre supérieur. Je dois vous avouer que cette série de circonstances m'a jeté dans
une déplorable pénurie. Mon corps n'est plus vêtu.

Enfin, Général, la question est de savoir si je suis condamné à passer l'hiver, par un froid déjà très-rigoureux, sans culottes ni chaussures. De plus, on a évidemment tenté, il y a quelques quinze jours, de me faire périr de soif. On m'a laissé 75 heures sans une larme d'eau, malgré mes réclamations les plus pressantes et les plus désespérées.

En ce qui touche le régime alimentaire, je vous dis en passant qu'il est parfaitement insuffisant et malsain. — J'estime, en outre, qu'après avoir tenté le supplice par la soif, on prétend actuellement me faire périr de froid et d'inaction, en me tenant séquestré du monde entier dans une cellule de quelques pieds carrés, sous des combles qui rappellent beaucoup trop les plombs de Venise. Représentez-vous la situation d'un homme sans vêtements, presque sans couverture, étendu sur une paillasse de quelques décimètres de largeur, d'une épaisseur inappréciable sous une température de 8° au dessous de zéro et vous aurez une connaissance assez exacte de ma triste situation.

Sur ce, Général, je suis votre bien traité et parfaitement reconnaissant prisonnier.

C. Loc. D. M. P.

P.S. Je vous demande mille pardons, Général, d'employer pour ma très-humble pétition un format aussi exigu et si peu en rapport avec les immenses fonctions dont vous êtes investi; mais comme on ne laisse point pénétrer de papier dans la moderne tour d'Ugolin, je suis forcé de vous écrire sur cet infime carré.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. SSII

29 8bre 1863

Le 25 juin, je me trouvais à une barricade fesant face à la Rue neuve Soufflot. cette barricade était élevée rue des Grès, depuis le samedi 24. nous en avions été délogés, mais le 25 nous l'avions reprise, et cela en dépit de deux ou trois mille hommes tant de la garde mobile que de la troupe de ligne et de la brave garde nationale de la 11e légion. La troupe ouvrit le feu sur nous sur les six heures et demie du matin. nous répondîmes au feu de la troupe ..... (2).. 1/4 d'heure, manquant de munitions pour pouvoir prolonger la lutte, nous résolumes de fuir. cela nous fut impossible. (1) voyant cela, nous restâmes tous d'accord de résister jusqu'à la mort. cette résolution une fois prise, nous attendîmes les soldats commandés par le Gal Bréa. mais il faut croire que l'on aimait mieux nous faire prisonniers que de lutter avec nous. Pour arriver à ce but, voici comment on s'y prit. des parlementaires appartenant à la ~~11e légion~~ garde nationale (11e légion) s'avancèrent vers notre barricade en disant: « mes amis, rendez vos armes, aucun mal ne vous sera fait. » étant sans munitions, comme je l'ai dit plus haut, inutile aurait été à nous de vouloir prolonger la lutte plus long-temps. l'avis unanime fut qu'il valait beaucoup mieux rendre nos armes, lesquelles à cause de notre manque de munitions, se trouvaient inoffensives. Un parlementaire, pris parmi nous, fut envoyé au General Bréa qui promit de nouveau qu'en rendant nos armes nous aurions la vie sauve, et qui plus est, la liberté de nous retirer paisiblement chez nous.

(2) nous étions cernés de tous côtés. Le Genal Bréa avait établi des cordons de troupes au coin de toutes les rues par où nous pouvions nous sauver. — Note de Nourry

(1) mot illisible

21 juillet 1864 64

je me trouvai

Rue des Grands-degrés. Le samedi 24, nous en avions été délogés

en dépit de la troupe de ligne et de la brave garde nationale de la 11e légion.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. SSIM

sur les 5 heures et demie

nous voulumes fuir.

mais il parait qu'on aimait mieux

Cette réponse du Gal Bréa mit fin à toutes nos hésitations. Nous mîmes toutes nos armes en faisceau au pied de la barricade. Aussitôt nos armes déposées, la troupe, la garde nationale, la garde mobile franchirent notre barricade. Cela fait, chaque bataillon de citoyens-soldats ou de soldats-citoyens fantèrent sur nous, puis nous emmenèrent par 10, 15 ou 20, derrière le collège Ste Barbe et la nouvelle bibliothèque Ste Geneviève. La troupe et la garde nationale rassemblèrent à peu-près quatre-vingts insurgés, auxquels on avait promis de ne faire aucun mal. une fois ces insurgés rapprochés dans un cercle et entourés des soldats, un chef de bataillon du 52e de ligne commanda aux soldats de faire feu. nos malheureux amis tombèrent sous le plomb meurtrier de leurs frères les soldats. La rage de la garde mobile et de la troupe était telle contre nos malheureux amis qu'une fois la décharge faite, ils les sabrèrent, cet le mot avec leurs baïonnettes. Je m'étais échappé avec une vingtaine d'autres. je me trouvai réfugié chez de braves ouvriers que je connais parfaitement, le mari ayant passé devant le conseil de guerre et ayant été acquitté par les soldats-juges; je ne dirai pas son nom. au besoin, je pourrais le dire. il a été témoin auriculaire et oculaire de ce que je raconte. Ce n'est pas tout, une fois le haut fait d'armes accompli, la garde nationale fit des perquisitions dans toutes les maisons adjacentes à notre barricade pour trouver des insurgés. un malheureux fut arrêté dans une maison de la rue St jacques. On l'amena auprès du Gal Bréa. la malheureuse femme avait suivi la troupe qui emmenait son mari. quand elle vit le Gal, elle s'avança vers lui, se jeta à ses pieds pour lui demander la grâce de son mari, qui, suivant le témoignage de cette malheureuse, n'avait pris aucune part à l'insurrection. Le Gal Bréa repoussa cette malheureuse femme. « je vais vous rendre « votre mari, dit-il, il sera chez vous avant vous. »

Ste Barbe, à côté de la nouvelle bibliothèque Ste Geneviève. j'ignore le nom de cette rue. elle aboutit dans le cul-de-sac formé par cette nouvelle bibliothèque Ste Geneviève

complète et plus que contentée par ces paroles, la femme du prisonnier voulut retourner à son domicile. elle avait à peine fait dix pas, qu'une décharge se fit entendre. son ~~mar~~ mari venait de lui être rendu. je certifie tout ce que j'annonce et je signe. Nouvrit dit politique
9 juin

Prison militaire, 9 janvier 1849

Je, soussigné, certifie que tout ce qui est écrit sur ces deux pages, m'a été dicté par le Citoyen Nouvrit (Jean), prisonnier comme moi et de plus compromis, aussi comme moi, pour l'affaire du Gal Bréa. pour rendre hommage à la vérité, je dirai qu'il y a plus de six mois que Nouvrit m'a raconté ce qui est écrit sur ces deux pages. A Signé, Emile Chopard.

audience du 9 Mars 1849

Messieurs, lorsque les tempêtes civiles jettent à la barre des cours criminelles des hommes de dévouement et de sacrifice, il faut que ces bancs d'humiliation où ils portent, eux, ~~malheur~~ le front haut, gardent une trace sainte de leur passage, et le consacrent dans l'avenir par un allégement à des infortunes plus méritées.

Que les malheureux, écrasés sous le poids de la vindicte publique, puissent relever un peu leur ~~tête~~ courbée par l'opprobre et le remords, la mission des justes sera remplie. Leur souffrance aura laissé derrière elle la consolation!

Messieurs, l'interrogatoire des accusés par le président est un abus déplorable que l'ignorance et l'abattement des prévenus, la timidité et la complaisance du barreau ont laissé prendre pied peu-à-peu, et enfin s'asseoir en maître dans la procédure des cours d'assises, en violation manifeste de l'article 319 du code d'instruction criminelle. on essaiera, je le suppose, de justifier cet empiètement par l'article 268 qui accorde au Président tous les moyens discrétionnaires de découvrir la vérité. mais, sans doute, cette omnipotence redoutable ne saurait aller jusqu'à la résurrection des procédés tortionnaires des vieux âges, que l'exécration publique a fait tomber depuis 60 ans des mains des juges et des bourreaux. Or, quel est le principe d'où est sortie la question armée de son sinistre appareil. c'est précisément ce principe discrétionnaire. qui a étendu le patient sur le chevalet? cette autre maxime, qu'il est permis, pour la découverte de la vérité, d'arracher à l'accusé des preuves contre lui-même. ainsi, vous le voyez, le pouvoir discrétionnaire d'un côté, de l'autre le faux-fuyant de la vérité du sein même du prévenu contraint, c'est-à-dire les deux axiômes générateurs de la torture, voilà les arguments invoqués à l'appui de cette funeste usurpation de l'interrogatoire, que je vous demande aujourd'hui de chasser à jamais de nos codes.

Les mots eux-mêmes, oui, ces simples termes, demeurés dans notre langue judiciaire comme un héritage et un écho douloureux du passé, ne s'élèvent-ils pas en accusation véhémente

Ce n'est jamais dans tristesse que je lis cette formule officielle : « d'accusé, presé de questions. »
Question ! mot terrible, écrit en lettres de sang dans nos annales criminelles. Hélas ! ce mot
n'est-il plus aujourd'hui qu'un vain son, le faible et dernier retentissement d'une chose que
n'est plus ? La torture physique a été abolie, oui ! mais la torture morale ! ne domine
-t-elle pas en reine farouche dans l'Empire judiciaire ? qui oserait préciser la limite où finit
la torture physique, rayée du Code, et où commence la torture morale, cet instrument d'investigation
si précieusement conservé par les criminalistes ?

N'est-ce pas une souffrance corporelle, un atroce déchirement des organes de la vie que ce
maintiennent d'un accusé, isolé sur la sellette dans son opprobre, pressé de questions, comme on dit,
et qui voit flamboyer devant ses yeux, en mille feux croisés, les éclairs sinistres de la parole du juge,
précurseurs de la foudre ?

Dites, Messieurs, n'est-ce point là de la douleur ? n'est-ce point là de la tor-
ture ? et comme celle d'autrefois, ne ménage-t-elle pas le fort pour écraser le faible ? le plus co
pable jadis, sous le scalpel des tortionnaires, c'était le plus débile. jamais une femme n'a pu sortir
innocente de la chambre de la question ! le plus coupable, encore aujourd'hui, celui qui sort meurt
vidé des étreintes de l'interrogatoire, n'est-ce pas le plus humble et le plus timide ?

Un grand Criminel, armé de son audace, de son intelligence, de l'espèce même de sa
préparation, saura défier la tactique du plus habile interrogatoire, suivre avec sang-froid, dans
tous ses détours, dans tous ses replis, la pensée investigatrice de son juge. il croisera hardiment le fer
dans ce duel du bien contre le mal, opposant la feinte à la feinte, tout l'art de la défense à toute
la science de l'attaque, et sortira victorieux peut-être de cette lutte dangereuse, après avoir dépisté
et mis en déroute la stratégie de l'expérience la plus consommée.

L'innocent, au contraire, victime d'apparences funestes, opprimé d'avance par la
conscience qu'il a de l'injustice des hommes, abîmé dans le sentiment de sa honte, dans le pressa
ge de son déshonneur, tremblant, éperdu devant une poursuite inexorable, s'égare en contradictions
et en invraisemblances, puis s'épouvante lui-même de ses fautes, de son impuissance, et perdant
enfin tout espoir de salut, comme un naufragé qui s'abandonne et sombre, retombe sur son banc,
muet, frissonné et ... condamné.

Ainsi, Citoyens, devant l'interrogatoire, dernier débris de la question, l'innocence
elle-même devient une cause probable de ruine, et la délicatesse une garantie de l'impunité !

Il y a un pays dont je n'aime pas les institutions aristocratiques, si cruelles pour
les moins souffrantes, mais qui a entouré la sûreté individuelle des plus minutieuses protections.
Là, on ne presse pas un accusé de questions, on ne cherche pas à le forcer dans les derniers replis de sa
conscience, comme un renard dans sa tanière. le juge, au contraire, l'avertit de peser chacune de ses pa-
roles, le met sans cesse en garde contre les défaillances de la peur, contre les entraînements de l'émo-
tion. On ne fait pas jaillir la vérité des angoisses du prévenu, mais du choc des témoignages, de la
lutte des débats.

Depuis mon changement de logis, j'avais pu renouer connaissance dans le préau avec d'anciens compagnons. C'était là le fruit le plus précieux de mon coup-de-tête, le beau côté de ma nouvelle position. Je voyais enfin des figures humaines, en première ligne celle des accusés de l'affaire Bréa. Leur procès allait commencer et des relations suivies s'établirent entre nous. Je ne saurais vous dire tout l'intérêt que je pris à ces entretiens. Ils me donnaient enfin de la terrible bataille la physionomie vraie, si peu semblable à la physionomie officielle. J'ai pu recueillir ainsi, aux sources mêmes, les détails les plus circonstanciés et les plus exacts sur la mort du général Bréa et les causes qui l'ont provoquée. J'ai entre les mains des pièces probantes, écrites, signées par les principaux acteurs du drame et qui me permettent de rétablir dans leur vérité des faits odieusement travestis par la réaction.

Bréa.

Seuls, jusqu'ici, les victorieux ont pu raconter au monde les scènes néfastes de juin. La prison, le bagne, l'échafaud les défendaient de la contradiction. Leurs récits ne font qu'une longue clameur d'anathème contre les vaincus. Après avoir égorgé par le fabre et la baïonnette, ils ont égorgé par la calomnie. La mort ou la proscription

ont fermé la bouche aux victimes. D'ailleurs elles étaient du peuple. Le peuple combat et meurt. il n'écrit ni ne parle. il ne récrimine point contre la défaite et se laisse clouer en silence au pilori de l'histoire. Le malheur ne lui arrache jamais une plainte, parce qu'il sait que la pitié n'est point faite pour lui. il s'est tu après juin, puis toujours. La génération d'alors a oublié ou disparu. La nouvelle ignore.

Il semble donc que le mensonge des réacteurs, désormais couvert par la prescription, soit installé en souverain définitif dans les annales de la France. mais j'ai la confiance qu'il en sera chassé avec ignominie, et qu'une révision sévère fera descendre le coupable du siège des juges à la sellette des accusés. La liberté assassinée crie contre ces odieux triomphateurs. Car c'est de leurs mains qu'elle a reçu la blessure mortelle. ceux qui la pleurent, en suivant le sang à la trace sur la route de son agonie, remonteront enfin ~~tôt~~ ou tard jusqu'aux vrais meurtriers, et la malédiction publique les précipitera du capitole où ils montent encore avec impudence pour rendre grâces aux Dieux. Non! la génération actuelle ne passera pas sans avoir vu le jour où, entre les vainqueurs et les vaincus de juin, la gloire et l'opprobre auront changé de tombe.

Cette heure n'a point encore sonné. c'est toujours pour les vaincus que se fait la moisson de l'outrage. Sur leur fosse chaque année charrie son tombereau d'immondices. il semble que, par intérêt même, les bourreaux devraient à tout prix effacer le souvenir de ces scènes néfastes. mais les meurtriers impunis n'ont point

de ces timidités qui ressemblent aux remords. Ce n'est pas le silence qu'il leur faut, mais le bruit, seul moyen de conserver le rôle d'accusateurs. On dirait que pour eux l'audace est de la prudence, et que, par la contumace de l'injure, elle doit emporter la prescription de la calomnie. Ils espèrent enfouir si profondément la vérité que jamais elle ne puisse remonter au jour, à travers la masse de fange sous laquelle ils l'auront ensevelie.

La Franc-maçonnerie du sang lie entr'eux les coupables, disséminés par l'ambition du moment sous des drapeaux contraires. Divers de harnais avec des vues pareilles, ces caméléons de la politique, les Thiers, les Dufaure, les Michel Chevalier, et tant d'autres histrions aux masques et aux livrées multiples, conservent ainsi un gage d'alliance au milieu de leurs simulacres d'hostilités. Parfois, dans une passe d'armes oratoire, ils échangent le signe de ralliement, symbole de la vieille complicité, et à ce mot magique, talisman irrésistible, ils se reconnaissent frères par le crime.

Ainsi reste formée dans l'ombre sous ce drapeau de juin la coalition des partis contre-révolutionnaires, tandis qu'on les voit escarmoucher l'un contre l'autre aux premiers plans, dans leur petite guerre du jour, semblables aux trois brigands du Nord accroupis sur le tombeau de la Pologne et toujours amis, même quand ils ont l'air de se gourmer, les trois factions monarchiques unies, malgré leurs querelles, par l'attache du commun forfait, retrouvent contre les morts de juin l'unanimité de la haine et des malédictions.

n'oublions pas les bleus, les plus enragés de la meute, parce qu'ils sont les plus criminels. Les Royalistes n'ont assassiné que des adversaires. Eux égorgeaient des compagnons. c'est de leurs rangs que débordent à flots la diffamation et l'injure. c'est leur inimitié qui se montre surtout implacable. Tant d'acharnement ne prouve que les inquiétudes d'une mauvaise conscience. on prodigue l'anathème pour se rassurer.

La plus ignoble peut-être de ces attaques aux vaincus est la réimpression récente du Procès Méa par la maison on a voulu traîner une fois de plus sur la claie les victimes de la contre-révolution. L'œuvre de faussaire qui a osé se qualifier compte-rendu des débats, l'éditeur a été sans vergogne la ramasser dans les pages honteuses de la Gazette des tribunaux, cette digne émule en fiel du Constitutionnel. C'est peu. il a demandé au crayon des caricaturistes une collection de faces patibulaires, qui défilent avec leur poses hideuses dans une série de vignettes à mélodrame, afin de porter l'émotion jusqu'à l'horreur.

Et comme en dépit de la compression et des mensonges, de sourds murmures ont protesté contre les misérables qui préfèrent l'échafaud où ils avaient mérité de monter eux-mêmes, le libelle débute par une mercuriale pleine d'arrogance et de menace qui impose au parti enchaîné le silence, la soumission et le repentir. ces lâches insulteurs sont en délicatesse avec Bonaparte. Mais, dès qu'il s'agit de juin, la vieille complicité reprend ses droits. Sur ce terrain la coalition reste en permanence et tous les bâillons de l'Empire

tout au service des bleus contre le prolétariat.

ainsi s'intervertissent les rôles par l'impudence des oppresseurs et la muette résignation des vaincus, et le peuple, après avoir subi long-temps en silence le Væ victis !, finit lui-même, à l'exemple de l'ennemi, par le cracher sur les ossements de ses pères. Chose triste ! si on a balbutié quelques plaintes timides contre l'échafaud politique relevé dans Paris, personne n'a osé, d'une main courageuse, éventrer cette ouvre de sang décorée du nom de justice, ni jeter, après Nourrit, à la face des prétendus juges, ces paroles terribles, échappées du plus profond de ses entrailles : « oui, c'est vous, « c'est vous qui êtes des assassins ! »

Suivant l'usage, tout le monde s'est rangé humblement derrière l'iniquité victorieuse. On a coupé des têtes pour venger Bréa, on lui a érigé des statues. Des rues portent son nom. C'est un martyr, le front ceint d'une auréole de gloire, de vénération et de tendre pitié. quant à ceux qu'on appelle ses meurtriers, ils n'ont pas même trouvé une gémonie la paix de l'opprobre. de pieuses mains y vont chaque jour mêler un peu de fange à leur poussière, sainte mission que les âmes bien nées se disputent le mérite d'accomplir. ainsi les ronces et la bouse ne chôment jamais sur les restes. mais le moment n'est peut-être pas loin où le martyr de contrebande, avec son nimbe et ses statues, ira prendre leur place au champ maudit.

Pièces en main, je viens commencer l'ouvre de cette justice. jusqu'à

présent, les factieux modérés et honnêtes ont eu soin toujours de montrer au public, ici un Ecce homo, là une horde de cannibales. Etudions les faits dans leur réalité. ils vont nous dire de quel côté sont les bourreaux, de quel côté les victimes.

Le samedi soir, 24 juin, le combat sur la rive gauche de la Seine, s'était terminé par la prise du Panthéon et de la plupart des retranchements qui rayonnaient autour de cet édifice. mais le Général Damesme avait été blessé à mort. Pendant la nuit, les insurgés réoccupèrent plusieurs des positions perdues la veille, entre autres une puissante barricade élevée Rue Saint-Etienne du grès, entre le Panthéon et le Collège Sainte-Barbe.

Le 25 juin, à Six heures et demie du matin, le Général Bréa qui avait remplacé Damesme, porta en avant une forte colonne de troupes de ligne et de garde mobile, soutenue par la onzième légion et fit commencer le feu contre la barricade défendue par une centaine d'ouvriers à peine. En même temps, grâce à l'immense supériorité de ses forces, il manœuvrait pour envelopper les adversaires et leur couper la retraite, en occupant tous les débouchés qui conduisaient à leur position et pouvaient leur ménager une issue.

Les Républicains (1) ne possédaient que peu de cartouches,

---

(1) aujourd'hui on peut appeler enfin les gens par leur nom. C'est le temps qui sert chargé de rendre à chacun le sien. il a éclairci les situations, fait tomber tous les masques, ouvert tous les yeux. Depuis bien des années déjà, l'équivoque n'est plus possible.

et c'est même là, par parenthèse, la principale cause de la défaite de l'insurrection. Le défaut absolu de direction et de concert, le fractionnement à l'infini et l'isolement des groupes ne viennent qu'en seconde ligne. La troupe, au contraire, avait du canon, la gibecière toujours garnie et combattait quarante contre un. La partie n'était pas égale. Mais les insurgés, sans tirailler au hasard, défendaient leur feu, et tous les assauts furent repoussés avec vigueur. Les munitions s'épuisaient néanmoins, nul moyen de fuir, tout fermé. Plutôt que de se rendre à discrétion, ces vaillants hommes résolurent de combattre jusqu'à la mort. Ils le firent.

En juin 1848, l'insurrection défendait la République contre l'assemblée Royaliste, et c'est là que la République a reçu le coup mortel. Ce qui a suivi jusqu'au 2 décembre n'est que son agonie.

D'un côté, la coalition des prêtres, des chouans, des Orléanistes et des bleus, toutes les fureurs, toutes les perfidies de la Contre-Révolution; de l'autre, le peuple de Paris, seul, sans mélange bourgeois, combattant et mourant pour la défense du monde moderne, tels sont les deux camps en présence dans ces lugubres journées, et parce qu'à vaincu l'avenir, par la trahison des soi-disant Républicains formalistes. on fait leur juste récompense: chassés, la honte au reins, par la Réaction dont ils s'étaient faits les janissaires et les valets.

En ce moment, le général Oréa, rebuté par la résistance et las de perdre son temps et son monde, s'avisa d'une ruse honnête et modérée. il détache en parlementaires deux officiers de la onzième légion, qui s'avancent sans obstacle, un mouchoir blanc au bout de leur épée. arrivés au pied de la barricade : « Mes amis, » dit l'un d'eux, il est inutile de vous faire tuer pour rien. » l'insurrection est vaincue partout. rendez vos armes, on ne vous fera » point de mal. » Sous une situation sans espoir et sans ressources, ces conditions paraissaient supportables. après une courte délibération, elles furent agréées. Mais avant de poser les armes, les ouvriers députèrent un des leurs au Général Oréa qui l'accueillit avec les démonstrations les plus cordiales.

« Dites à vos amis qu'on les a indignement trompés, qu'ils » perdent la République. ne sommes-nous pas tous Républicains? » il est temps que la paix et la concorde renaissent parmi nous. » Rendez vos armes. je vous donne ma parole d'honneur qu'il » ne vous sera fait aucun mal et que vous pourrez rentrer chez vous » en toute liberté. »

Le délégué vint redire à ses compagnons cette pathétique harangue qui fit cesser toutes les hésitations. on mit les armes en faisceaux au pied de la barricade.

aussitôt la ligne et la mobile, qui s'étaient rapprochées peu-à-peu avec des allures pacifiques, escaladent le monceau de

pavés, et les Républicains se trouvent noyés dans cette mare d'ennemis. Alors la scène change brusquement. Les bonnes paroles, les mines fraternelles s'évanouissent. Soldats et gardes nationaux se ruent sur les prisonniers avec des rugissements de vengeance, les poussent à coups de crosse et les massent dans le cul-de-sac qui existait alors derrière le collège Sainte-Barbe.

Là, au commandement: "Feu!" d'un chef de bataillon du 52e de ligne, ces malheureux tombent sous les décharges de, après quoi on achève à coups de baïonnette les blessés et les mourants. Soixante-quinze à quatre-vingts cadavres, amoncelés dans une mare de sang attestent la foi jurée et l'honneur du Général Bréa (1)

Cependant une quinzaine d'insurgés, plus soupçonneux et flairant le piège, s'étaient glissés dans les ruelles voisines du Panthéon, sans pouvoir toutefois franchir le cordon d'investissement, ce qui les avait contraints de chercher un asile dans des maisons. Cette fuite n'avait point échappé à l'œil investigateur du général. Il fit fouiller les habitations de la cave au grenier. Tous les fuyards furent passés par les armes.

Nouvrit dont la main vengeresse devait bientôt châtier tant de crimes, avait pu gagner les toits par une mansarde et de

(1) Y-a-t-il pour un militaire quelque chose de plus sacré que la capitulation verbale conclue en plein champ-de-bataille, sous la garantie de sa parole et de son honneur? Couverts par cette protection, les prisonniers ne sont-ils pas inviolables?

blottir dans une cheminée d'où il fut le témoin invisible de cette série d'horreurs. les exécutions se faisaient sur un programme monotone. Les mobiles s'engouffraient dans l'escalier avec des vociférations. On entendait pendant quelques minutes un fracas de meubles culbutés, de vaisselle brisée, parfois un grand cri, celui d'un fugitif découvert dans quelque retraite et cloué au mur par une baïonnette. Les fouilles terminées, les malheureux tombés entre les mains des soldats, étaient chassés à coups de crosse et à coups de pied jusqu'à l'abattoir de l'impasse Sainte-Barbe. Quelquefois les bourreaux n'avaient pas la patience d'attendre et fusillaient dans le milieu de la rue. Le plus affreux épisode de cette boucherie fut la mort d'un pauvre ouvrier malade, arraché de sa maison, rue St Jacques et massacré presque sous les yeux de sa femme à qui le général O'Hea venait de promettre la grâce et la liberté de son mari.

De l'asile qui le dérobait aux regards des cannibales, l'Ouvrit avait assisté, les cheveux hérissés, le cœur bondissant d'épouvante, à ces scènes de carnage. Quand les bourreaux s'arrêtèrent, il se mit à ramper sur les toits, de maison en maison, et après bien des dangers et des fatigues, il parvint à gagner une rue libre de soldats. L'insurrection tenait encore à la barrière Fontainebleau. Il se dirigea sur les coups de fusil, et pâle, les traits bouleversés, il vint tomber comme hébété sur la poudre au milieu d'une multitude frémissante et prête pour les représailles.

Gentilly, la Maison Blanche, la Glacière, aujourd'hui le treizième arrondissement, étaient alors et sont encore le faubourg le plus nécessiteux de Paris. C'est là que s'étale dans sa nudité cette misère sinistre, contraste et résultat de l'opulence dans les grandes villes. Mais si la

richesse est mère de la pauvreté, elle n'habite pas avec sa fille, et quand elle l'honore de sa présence, c'est toujours verges en main, pour la rappeler au respect et à la soumission. Qui aime bien, châtie bien. Le 25 juin 1848 était une ~~de~~ de ces visites correctionnelles, escortées de canons et de baïonnettes, excellent appareil de mnémotechnie qui grave de profonds et durables souvenirs.

Maison Blanche, l'humble fille aux chiffons, s'était avisée de prendre au sérieux et de défendre contre Messire Capital, son dur seigneur, la petite République, cet amour obstiné du pauvre malgré tant de déceptions, et la terre promise à ses espérances. Gentilly aussi, le Lazare, avait la tête chaude, le poignet rude, l'humeur sauvage, sans compter l'habitude révolutionnaire de toujours rendre les coups reçus. Mais il perdra vite ce défaut à l'école libérale, et quand ces Messieurs auront refait son éducation, il tendra la joue gauche après la joue droite, avec un remerciement et une révérence.

Gentilly n'en était pas encore à cette perfection des belles manières, le 25 juin 1848, jour de la première leçon libérale, lorsque arrivaient en même temps aux barricades, d'un côté la colonne des massacreurs, de l'autre le jeune Nourrit, échappé tout éperdu du massacre.

Il n'était pas le seul fugitif. Les débris des divers combats livrés sur la rive gauche, avaient reflué vers la barrière d'Italie et raconté les sinistres exploits de la garde mobile. Ces affreuses nouvelles portaient l'exaspération dans tous les cœurs. Le récit de la scène du Panthéon arracha un cri universel de vengeance.

après la boucherie de l'impasse Sainte-Barbe, la division Bréa s'était rassemblée et mise en mouvement à dix heures, par la rue Saint-Jacques, dans le but de nettoyer les barrières encore au pouvoir de l'insurrection. Elle ne trouva de résistance nulle part jusqu'à la Maison Blanche. Les insurgés de la porte d'Italie, avertis de sa marche, l'attendaient en silence derrière leurs pavés, lorsque vers deux heures et demie, ils la virent s'approcher sans bruit par le boulevard intérieur qui longeait le mur d'enceinte. Un chef de bataillon de la garde nationale, Mr Gobert, détaché de la Colonne, s'avançait avec force démonstrations pacifiques. Ainsi s'étaient présentés aux victimes, de la rue Saint-Etienne des Grès les deux parlementaires de la onzième légion. Aussitôt quelques défenseurs parurent sur la barricade, et abaissant leurs fusils dans la direction du messager, d'un geste impérieux lui firent signe de se retirer. Il obéit. Mais on vit alors le général Bréa lui-même se diriger vers la grille avec plusieurs officiers et un tambour. Ainsi encore avait-il fait le matin pour engager à se rendre de trop confiants adversaires.

À la vue de ces nouveaux uniformes, l'attitude des insurgés d'abord si hostile, changea tout-à-coup et prit des apparences pacifiques. « Entrez, entrez », dirent-ils d'un ton amical, « soyez les bienvenus » ils avaient ouvert une petite porte de la grille. Le général, habitué à la débonnaireté crédule des républicains, entra

sans défiance, suivi du tambour et de quatre (1) officiers, et la porte se referma aussitôt derrière lui.

À peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils sont entourés et saisis par une foule furieuse, aux cris répétés : « Nous les tenons ! nous « les tenons ! mort au Général ! mort à l'assassin du Panthéon ! mort « aux bourreaux ! » On les entraîne dans le poste de l'octroi. Plusieurs habitants accourent aussitôt pour les sauver et proposent de les conduire chez le maire. Le Commandant Desmarest est emmené au grand poste de la Maison Blanche, au milieu des clameurs et du tumulte. Le général et les trois autres officiers sont dirigés vers la Mairie, sous l'escorte de leurs protecteurs et de plusieurs combattants.

Le tambour, dépouillé de sa tunique et revêtu d'une blouse, est contraint de battre la générale. À cet appel, une multitude menaçante accourt de tous côtés. Les cris de mort redoublent de minute en minute. Nourrit, entouré de plusieurs jeunes gens, répandait partout la fureur par le récit de la trahison et du massacre de Sainte-Barbe.

Cependant une sorte de lutte s'était établie au sein de la population. Tout ce qui avait les armes à la main demandait vengeance. Les Bourgeois et quelques ouvriers neutres s'efforçaient de couvrir les prisonniers, le général surtout, objet spécial de l'irritation populaire. Chose remarquable ! ces masses armées se laissaient contenir

(1) Le Commandant Gobert et le lieutenant Singeot, de la 12e Légion, le Commandant Desmarets du 24e léger, et l'aide-de-camp Mangin

sans peine par quelques personnes sans armes, ou plutôt par leur propre générosité. Elles s'enivraient de clameurs sans passer outre aux violences. Il se livrait dans leur âme indignée un long combat entre la soif et le dégoût des représailles. Avec un peu de sang-froid, rien de plus facile que de leur échapper, tant il y avait d'hésitation et de répugnance au fond de cet acharnement.

Le peuple de Paris, même dans les quartiers les plus rustiques, est doux, humain, compatissant. Ce n'est pas pour rien que les Révolutions en ont fait la force armée de l'idée moderne. Quel contraste entre ce drame de la barrière Fontainebleau, le seul où il ait pris un rôle tragique, et les scènes de cannibales qui couvrent Paris de cadavres! Ici une soldatesque tartare égorge, sans pitié ni remords, avec d'épouvantables raffinements de barbarie, de centaines de malheureux désarmés, fouille de ses baïonnettes les entrailles des vieillards, des femmes, des enfants, et s'abreuve cinq jours entiers de sang humain, sans en être encore rassasiée. Là, un général, couvert de la vareuse de quatre-vingts prisonniers, rendus sur sa parole et hachés par son ordre, trouve tout-à-coup dans son seul malheur une longue protection contre le châtiment qu'il a mérité!

On l'entoure, on le presse, on le menace. On ne le frappe, on ne l'insulte pas. Deux fois on lui a enlevé son épée; deux fois on la lui rend. Soit prestige de l'uniforme, prestige funeste!, soit plutôt pitié pour l'infortune, nul n'ose porter la main sur ce boucher, et lorsqu'après trois mortelles heures de perplexités et de tergiversations,

le ressentiment l'emporte, ce n'est ni de près ni en face, c'est à la dérobée, par une fenêtre, que les plus irrités lancent la mort au coupable et s'enfuient comme épouvantés de leur ouvrage.

Quatre officiers étaient dans ce corps-de-garde (1). Deux sont tombés, deux survivent. Qui s'inquiète de compléter la vengeance? ces morts sont déjà de trop et remplissent d'effroi de cœurs

(1) ainsi que nous l'avons dit, le commandant Desmarest avait été entraîné seul au grand poste de la Maison Blanche, le général Bréa et trois officiers conduits chez le maire. Là le lieutenant Dingeon s'est évadé par dessus le mur du jardin. Le général a été sur le point d'en faire autant et n'a échoué que par défaut de sang-froid et de décision. il a montré constamment une faiblesse incroyable. il avait perdu la tête et paraissait frappé de stupeur. il y avait chez cet homme un grand trouble de la conscience.

après une heure de tapage chez le maire, Bréa, Mangin et Gobert ont été menés également au grand poste de la Maison Blanche où se trouvait déjà le chef de bataillon Desmarest. ils y sont restés tous ensemble de trois heures et demie à cinq heures et demie, au milieu d'un tumulte inexprimable. à cinq heures et demie, les plus furieux parmi les insurgés ont fait évacuer et fermé le corps-de-garde, n'y laissant que les quatre militaires. Nourrit et deux ou trois autres ont fait feu alors du dehors, par la fenêtre. Le général Bréa et l'aide-de-camp Mangin ont été tués. les deux autres étaient saufs. on a rouvert le corps-de-garde et ils ont pu se retirer sans obstacle. La mort de Bréa avait changé les esprits.

mal disposés aux immolations. Personne ne tourne la tête pour savoir si des ennemis se dérobent. Les survivants peuvent fuir en sécurité. Leurs précautions, leurs déguisements sont superflus et n'accusent que les frayeurs de leur conscience. Certes, un tel oubli est fait pour les surprendre. Ce n'est pas chez eux que les œuvres de sang s'accomplissent avec cette étourderie et cette négligence. Là, on ne pâlit point devant les cadavres qu'on a faits. Les baïonnettes recommencent dix fois la besogne bien ou mal exécutée par les balles. Là on n'oublie pas les échappés du carnage. Encore moins feint-on de ne pas les voir. Si on soupçonne un déficit dans la moisson du meurtre, on fouille une rue pour le combler et pour aligner les comptes.

Faut-il le dire, à la honte de l'habit militaire ? La tragédie de la maison blanche sauva ce faubourg d'un égorgement. Partout où l'insurrection s'était montrée généreuse, la troupe fut impitoyable. Devant cette énergie sauvage, elle s'arrêta terrifiée, les armes lui tremblèrent dans la main. Le spectre sanglant de Bréa, debout sur chaque seuil, semblait une protection invisible contre la férocité de la soldatesque ; elle sentait errer menaçant autour d'elle le fantôme de représailles. Elle n'osa tuer. Qu'on s'en souvienne. Les hommes de sang ne sont contenus que par le sang.

Mais si la troupe avait courbé la tête sous l'impression irrésistible du champ-de-bataille, la contre-révolution victorieuse devait agir avec violence contre ce premier mouvement. Elle s'était souillée par d'affreuses tueries. Laisser impunies les représailles

eût été de sa part un aveu, et dans l'avenir un danger. Pour consacrer son droit au meurtre et l'inviolabilité de ses sicaires, elle avait besoin de punir comme un assassinat le châtiment des assassins. Il fallait apprendre au peuple, par l'échafaud, que sa vie est à la discrétion de l'uniforme et que le couperet a raison de la moindre résistance aux demi-dieux de l'épaulette.

Il fut donc une bande de massacreurs, constituée en parodie de tribunal, commença contre les justiciers de la barrière Fontainebleau une Saint-Barthélemy judiciaire dont le dénouement, arrêté d'avance, était la chûte de deux têtes. Ce fut une vraie fête de tréteaux, où ces soudards en goguette s'ébaudirent à cœur-joie aux dépens de leurs victimes et même de leurs compères, les avocats. Pas de meilleure farce pour les traîneurs de sabre que d'accrocher leurs éperons, ou de tacher leurs bottes aux robes noires. Celles-là pourtant étaient de bien bonnes amies. Mais le tempérament ne perd jamais son tour de rôle. La bouffonnerie fut complète.

Qu'on imagine une salle de quatre-vingt-deux mètres en superficie pour vingt-cinq accusés, autant de gendarmes, vingt avocats, quinze journalistes, deux-cent cinquante témoins, les mouchards et les jugeurs, ... une cage à sardines. Bien entendu, l'uniforme s'était mis à l'aise chez lui. Ces Messieurs pouvaient allonger leurs jambes. En revanche, ils avaient suspendu au plafond pour les accusés une espèce de cage en bois, comme celle où l'on tient les volailles avant de les saigner.

On monte à ce poulailler par une échelle qu'on place et qu'on enlève chaque fois. Le long de la cage, en dehors, règne une étroite galerie sans garde-fou, destinée aux avocats pour leurs communications avec les clients. La parade en est plus réjouissante, pour les (1) Cadilesquiers gravement assis sur leurs fauteuils. L'avocat empêtré trousse sa cotte comme il peut, pour grimper à l'échelle. Arrivé là-haut il s'avance avec précaution sur la corniche, mais sans balancier, posant un pied devant l'autre, aussi craintif de piquer une tête que le Mahométan sur le pont-rasoir du jugement dernier.

Les confrères suivent d'en bas avec effroi le voyage aérien de l'équilibriste qui peut à chaque instant leur tomber du ciel sur la toque. Quant aux pauvres volailles entassées dans la cage, elles donnent à la jugerie une représentation du jardin des plantes. Le barreau réclama vainement contre cette insolente mystification. il dut se résigner à ses exercices de voltige pour les menus plaisirs des Salomons de corps-de-garde.

Nous n'entrerons pas dans les détails de ce procès, monument d'infâmie. Les malheureux vaincus ne voyaient autour d'eux que des ennemis et des bourreaux. Le Public? — mouchards. — Les avocats? — piliers de Réaction. — Les Témoins? — accusateurs, sous peine d'arrestation immédiate. — Le tribunal? — soldats sans honneur, juges sans pudeur une charge, dans la bouche la plus ignoble, l'emportait sur vingt démentis dignes de foi. Tout était admis contre les accusés, rien à

(1) Cadilesquier, juge militaire Turc.

leur décharge. Le juge-instructeur ne s'était pas borné à dicter aux témoins leurs dépositions écrites, il les avait altérées et travesties. C'est ainsi que le maire déposant avoir vu un pompier à certain moment, Le nom de Lahr avait été substitué partout au mot "pompier", malgré les protestations du témoin, qui déclarait ne pas connaître Lahr, et fesait observer en outre qu'il se trouvait plusieurs pompiers dans les rassemblements.

Le Compte-rendu des Débats par la Gazette des tribunaux, ce vil journal de police, n'est qu'une perpétuelle falsification. Toutes les allusions aux massacres commis par les troupes sont supprimées ou dénaturées sans vergogne. « Le Général a fait fusiller nos frères au Panthéon », dit un accusé. Le journaliste traduit : « le Général a fait tirer sur nos frères. » Ô Escobar !

Malgré ce cynisme de faussaire, malgré le faux-gène et l'impudence du Président, les atrocités des vainqueurs se font jour à l'audience. Un avocat demande au Commandant Gobert si les insurgés ne reprochaient pas au Général d'avoir fait fusiller des prisonniers. « C'était un reproche général, répond le témoin, il s'adressait à nous tous, pas plus au général qu'à un autre ».

« Habemus fatentem reum ! » L'aveu est net. Car le témoin a-t-il repoussé l'imputation comme une calomnie ? non ! il y a de ces vérités qui écrasent. On ne nie pas l'évidence. Il faut baisser la tête. Tous, officiers et soldats, avaient pris part aux égorgements et la clameur contr'eux était universelle.

C'est Nouvrit qui tua le général, Nouvrit qui l'avait fait saisir à la barrière de Fontainebleau en flagrant délit de guet-à-pens, et disputé trois heures aux efforts du parti de l'impunité. On sait la dramatique tempête qui éclata au Conseil de guerre, lorsqu'avouant hautement les représailles, il répondit aux invectives du Colonel de Connemuse :

« Eh! bien, oui, quand j'ai tenu le général, je vous « ai vengés! »

Le Président : « Taisez-vous! je vous dis que vous êtes un assassin. »

Nouvrit : « gardez pour vous ce titre qui vous appartient « et aux membres du Conseil. »

Le Président : « Taisez-vous! »

« Nouvrit, avec l'accent de la fureur : « Oui, c'est vous, c'est « vous qui êtes des assassins! »

Nous le demandons à toutes les consciences, où cet adolescent de dix-sept ans aurait-il trouvé l'audace et l'énergie de sa foudroyante apostrophe, sinon dans les scènes de sang qui obsédaient sa pensée? il avait en imagination devant les yeux ses compagnons égorgés, il entendait leurs cris déchirants, leurs gémissements d'agonie, et dans la fièvre de ces souvenirs, il cria aux soldards, auteurs de tant de crimes : « Oui, « c'est vous, c'est vous qui êtes des assassins! »

La hache sur la tête, enveloppé de huées et d'outrages, seul, sans appui, sans expérience, le pauvre enfant du peuple pouvait-il puiser cette exaltation ailleurs que dans le sentiment du droit et

du devoir, et dans le horreur pour ces féroces ennemis ?

Que si, par impossible, un doute restait encore sur ces barbaries, les coupables eux-mêmes se chargent de le lever, et c'est de leur bouche que va s'échapper involontairement l'aveu implicite de leurs énormités.

Le chef de bataillon Desmarest, du 24e léger, principal témoin au procès, charge les accusés à outrance. S'il est de ce monde, ce n'est pas leur faute. Il ne s'est tiré de leurs griffes que par miracles. Tous voulaient le fusiller. Cependant il n'est par invisible. Il se trouvait entre leurs mains au Corps-de-garde. Pourquoi survit-il ? Parcequ'on l'a épargné, ainsi que le Commandant Gobert, de la 12e légion. Il ressort en effet clairement de tous les récits que les insurgés se contentaient d'une victime expiatoire. L'effort de leur colère n'atteignait même qu'à grand'peine jusques là. Il leur a fallu trois grandes heures pour se décider à cette extrémité. Ce n'étaient point des anthropophages comme les soldats. L'aide-de-Camp Mangin a péri uniquement parcequ'il était aux côtés du général. Si, à l'exemple des deux autres officiers, il se fût écarté de la ligne de fusils, il était sauvé. On n'en voulait qu'à Bréa. Sa mort suffit pour apaiser les ressentiments. Le Commandant Desmarest qui a pu librement sortir du Corps-de-garde se retirer en toute sûreté, n'en soutient pas moins que les accusés avaient résolu sa perte. Pourquoi donc l'ont-ils laissé partir en paix, sans s'occuper de lui ? On n'avait pas de ces distractions dans le camp de l'ordre. Ses propres paroles vont nous le prouver.

En effet, la déposition terminée, un accusé se lève pour la discuter, puis ajoute : « Le Commandant est venu au fort d'Ivry, « et placé en ma présence, m'a dit : « me reconnaissez-vous ? j'ai « envie de vous faire fusiller. je ferai un Conseil de guerre à moi seul. »

Mr Desmarest répond : « On m'a fait venir au fort pour « me confronter (1) avec un insurgé ; je reconnais Gautron, et je « dis : « c'est celui qui a voulu m'assommer avec un pavé. » les Soldats « qui étaient là étaient exaspérés. ils voulaient le fusiller. je n'avais « qu'un mot à dire, il eût été fusillé à l'instant même. je lui dis : « je vous fais grâce. La justice prononcera sur vous. (Sentiment d'approbation.) Certes, voilà un aveu écrasant, et il fallait l'aveugle brutalité des temps de faction pour n'en pas sentir l'imprudence. Le témoin a raconté ces détails comme une chose toute naturelle sans en soupçonner la portée. — Exaspérés ! les Soldats, à dix jours, vingt jours un mois peut-être de distance ! Car le délai de dix jours n'est qu'un minimum Et pourquoi cette exaspération ? parceque le prévenu a voulu assommer le Commandant avec un pavé, sans toutefois lui donner une chiquenaude est-ce donc l'usage que les militaires de garde à une prison,

(1) Le fait de confrontation suppose au moins une dizaine de jours écoulés depuis les événements. On n'a pas, dès le lendemain, descendre aux détails de l'instruction judiciaire. Cet incident révélateur est donc fort éloigné déjà de la Bataille. C'est ce qui le rend surtout significatif

fusillent à leur bon plaisir un détenu, parce qu'il a le malheur de leur déplaire? Depuis quand aussi un officier est-il maître de faire fusiller d'un seul mot les prisonniers? Comment se trouve-t-il des soldats prêts à exécuter de pareils ordres?

Et ce mot: "je vous fais grâce!" ce mot incomparable en plus éloquent à lui seul que toutes les Verrines de Cicéron. il est clair qu'aux journées de juin, l'assassinat des captifs était devenu pour la troupe, non pas seulement un droit, mais une habitude, un passe-temps, une distraction. on fusillait les prisonniers, comme on mangeait la soupe, comme on jouait à la bezigue. l'habitude était si bien prise que, quinze jours après le combat, les soldats trouvaient tout simple de la continuer. quelle effroyable perspective ouverte sur les scènes du champ-de-bataille! qu'on juge aussi l'époque et l'auditoire qui accueillaient par un sentiment d'approbation la cynique confidence de Mr Desmarest, à sept mois de distance des affaires de juin.

Un bref épisode, raconté au procès par un témoin oculaire, va nous édifier, non pas seulement sur le drame de la rue, mais sur les sentiments du général Cavaignac, du Colonel Charras, du Colonel de Cornemuse, le président du Conseil de guerre. il montrera l'indifférence, ou plutôt l'insensibilité ~~complète~~ parfaite de tous les chefs de cette armée d'assassins.

Mr Mathé, représentant du peuple, dépose: "Le 25 juin, "je me rendis dans le quartier du Panthéon pour chercher mes "enfants. Le général de Bréa venait de prendre le commandement

« des forces militaires de ce quartier. Dans la cour de la pension je
« trouvaient des gardes nationaux. Un capitaine du 19e bataillon de
« la garde mobile se présenta et demanda s'il y avait là un caporal
« du nom de Pedinard. Celui-ci répondit : "me voilà !" et sortit aussitôt
« avec le capitaine de la mobile.

« Je crus deviner dans l'attitude des mobiles qui l'accompagnaient
« un projet sinistre. Je suivis par derrière à courte distance. Le groupe
« fit quelques centaines de pas en silence, puis arrivé au coin de la
« rue Soufflot, il s'arrêta. Il se trouvait là une vingtaine de mobiles
« et de gardes nationaux. Aussitôt arrivés, on fit placer contre un
« mur le caporal Pedinard, et sans qu'il y eût un mot de dit, on
« le fusilla. » « Je retournai tout ému de cette scène, à
« l'assemblée nationale. J'en fis part à mes collègues, au colonel
« Charras, au Général Cavaignac lui-même ; je le priai de faire
« mettre un terme à de telles atrocités. Il me dit que les ordres
« qu'il donnerait, seraient inutiles. »

En bon Français, la réponse du général Cavaignac signifie que ces atrocités entraient parfaitement dans ses vues et qu'elles avaient lieu sur recommandation officieuse. On s'oppose toujours à l'assassinat, dût l'opposition rester vaine. Ne pas l'interdire, c'est l'ordonner. Cela est vrai surtout d'un chef militaire qui dispose de l'obéissance passive. La responsabilité n'est pas la même, quand il s'agit des actes de la multitude en révolution. Le peuple n'obéit pas comme un Régiment.

Le Président Cornemuse répond : « Permettez, Mr le Représentant, « nous admettons le fait que vous venez de rapporter. je dois vous dire « qu'entre cette fusillade et celle du général Bréa, je ne vois pas qu'il « y ait la moindre assimilation à faire. je dirai encore, Mr le « Représentant, que le général de Bréa est tombé dans un affreux « guet-à-pens. on a violé à son égard le caractère sacré des « parlementaires, ce qui n'a jamais eu lieu chez une nation civilisée. » (approbation dans l'auditoire)

Il y a une grande différence, en effet, entre la mort du général Bréa et celle du caporal Redinard. Le pauvre caporal n'avait fait de mal à personne et on l'a fusillé ..... sans phrases. Ce n'est pas chez les vaillants défenseurs de l'ordre qu'on rencontrera cette longue hésitation des insurgés à tuer un homme désarmé. Cœurs de poulet ! trois heures de criailleries pour se monter la tête ! le capitaine mobile et ses soldats sont d'autres gens !

Un commandant en chef ne fait pas le métier de parlementaire, c'est une mauvaise plaisanterie. Passe pour le chef de bataillon Gobert, quoique le grade soit déjà bien haut pour une telle mission. on l'avait repoussé sans lui nuire. le droit de la guerre était sauf. Le général Bréa a voulu refaire son tour de la matinée et amener un autre lot de bétail à l'abattoir. il est tombé lui même dans ce guet-à-pens, deuxième édition, et il y a reçu un châtiment très légitime. Pleure qui voudra l'homme aux quatre vingt cadavres !

Le témoin Mathé continue: « Mr le Président, je ne fais pas juge
« de ce qui s'est passé. j'ai déposé sous la foi du serment, et je ne
« rapporte que des faits que j'ai vus. Mes collègues en ont eu aussi
« une connaissance personnelle. ils ont vu le sang, la trace des
« balles, et les soldats nous ont dit qu'il y avait eu plus de douze
« hommes ainsi fusillés dans la matinée. » (Murmures d'incrédulité
dans l'auditoire) Le Président: « Mon bataillon est entré le premier
« dans le Panthéon avec un bataillon de mobiles. il a été tiré
« sur six ou huit insurgés qui fuyaient, mais rien de pareil à ce
« que vous rapportez n'est parvenu à ma connaissance, ni à celle
« d'aucun autre officier. »

Ce doux militaire était de la fête de l'imprafe Sainte. Barbe. Commandait-il le bataillon du 52e par hasard? je l'ignore et ne veux point me jeter dans les hypothèses téméraires. Ce qui est certain, c'est que chef de bataillon en juin, il était colonel en septembre, et président du Conseil de guerre chargé de couper le cou à ses adversaires personnels. un métier fort honorable.

Mr Charles Madet, autre représentant: « sur l'invitation de mon collègue, je me suis rendu sur les lieux où un caporal de la garde nationale venait d'être fusillé. arrivés là, nous vîmes le sang. il y avait des groupes de voisins qui nous disent qu'on en avait fusillé d'autres, dix ou douze. (nouvelles rumeurs)

L'auditoire, Jérusalem pur sang est décidément

incrédule. Le Président ne l'est pas moins. « on a beaucoup 6 30
« exagéré les récits de cette nature, dit-il. à l'école militaire,
« un seul insurgé a été tué par la maladresse d'un lancier en
« déchargeant son pistolet. »

« Credat Judæus Apella » à d'autres, M^r le Colonel! Mais, si comme vous le dites, on n'a fait qu'exagérer, il y a donc eu, de votre propre aveu, des prisonniers massacrés. Cependant, vous allez condamner à mort des adversaires qui ont fait comme vous, moins que vous. Car ils n'ont frappé que deux hommes, et encore avec l'excuse des représailles, que vous n'aviez pas, vous, pour en égorger des centaines, des milliers, coupables seulement d'avoir combattu au nom de la République.

Et ici nous arrivons à l'attentat qui a dignement couronné tant de forfaits. quelques citoyens osent porter la main sur des soldats violateurs du droit de la guerre civilisée. ils ne le font qu'au nom de ce droit lui-même. car les représailles sont le premier article des lois de la guerre. ils paieront de leur tête cette révolte contre l'omnipotence du sabre.

Mais la Constitution a renversé l'échafaud politique. — qu'à cela ne tienne. c'en l'échafaud ordinaire qu'on dressera. — Cependant le fait est tout politique, ne se rattache qu'à des causes et à des circonstances politiques. On a fusillé un général, parce qu'il avait lui-même fusillé. — Raisonnement!

une atteinte à l'uniforme, qui ne peut rester impunie sans danger: l'armée, souveraine absolue, doit avoir sur le pays droit illimité de vie et de mort, avec le Conseil pour sanction. La peine capitale est supprimée pour crime politique. Eh! bien, la légalité est sauve et le texte respecté, dès qu'on déclare n'appliquer cette peine que pour crime commun. Ce n'est dès lors qu'une question de fait, dont le plus fort est seul juge, ce qu'il affirme est la vérité.

C'est peu encore. La mort par les armes, privilège du soldat, ne déshonore point. elle serait souillée au contact du bourreau, dont le trépas doit toujours être une flétrissure. qu'on le fusille par masses, après une victoire, sans façon, pour déblayer, rien de mieux. Mais quand on le tue en cérémonie, il faut s'y prendre avec toutes les précautions infâmantes

Sans doute, d'après la loi, les sentences des conseils de guerre s'exécutent par les armes. Mais l'interprétation de la loi appartient aux maîtres, et ils font suffisamment preuve de déférence, quand ils daignent alléguer un précepte. ici, le précepte est facile. un décret de l'an VI a dévolu aux Conseils de guerre le jugement des chauffeurs, et un décret de l'an VII leur exécution à la guillotine. Les chauffeurs arrachaient aux enfants et aux femmes leur dernier sou, en leur rôtissant les pieds au feu comme l'inquisition. Ce sera un supplément d'infâmie pour ces

coureurs de République de faire leur dernier salut sur la bascule des chauffeurs. Bonne étrenne aux honnêtes gens !

Mais le principal bénéfice en pour la raison d'état. L'armée en investie désormais du droit du glaive sur la société. L'échafaud politique ne relève plus que d'elle seule. à l'épée elle joint la hache. Toutes les forces sociales sont réunies dans sa main. il faudra que le Rétiaire plie jusqu'à terre sous le poignet du soldat.

Et il a plié. — Sur cinq condamnations à mort il fallait deux têtes, prix réglé d'avance. On n'osa prendre celle de Nouvrit, quoiqu'il fût le seul auteur de la mort de Bréa, et ce n'est point sa jeunesse qui l'arracha au bourreau. une sorte de pudeur défendit l'enfant du peuple, que les atrocités de la soldatesque avaient seules précipité dans la vengeance. Son apostrophe avait frappé juste et retentissait dans toutes les consciences comme dans tous les Cours : « oui, c'est vous, c'est vous « qui êtes des assassins ! »

Quand les deux victimes désignées, Daix et Lahr, apprirent qu'on les conduisait à la guillotine, ils se récrièrent avec énergie, en invoquant le bénéfice du Code militaire. ils avaient raison. Cette dernière violence faite au droit par des scélérats dépassait peut-être tous leurs autres crimes. L'arbitraire dans les peines est la plus menaçante de toutes les tyrannies. Quand on substitue, de son caprice, le couperet aux balles, on

peut tout aussi bien substituer la potence au couperet, la roue à la potence, le bûcher à la roue. où serait l'empêchement ?

Sur le chemin du supplice, les condamnés ne cessèrent de réclamer à grands cris la peine édictée par la loi. infortunés ! ils croyaient encore à la loi ! il n'y en a plus de lois, depuis le jour où une assemblée d'infâmes a détruit les conquêtes de soixante années par la proscription en masse sans jugements. il n'y a plus que des brigands qui se relaient, le pied sur la gorge de la France. Ces puritains d'humanité [redacted] avaient ordonné l'exécution sur le théâtre du prétendu crime. ah ! si jamais la hache devait les frapper aux lieux témoins de leurs forfaits, c'est sur chaque pavé de Paris qu'il faudrait le planter, l'échafaud !

Un dernier outrage aux mânes. — Le supplice avait été fixé au 16 Mars, et dès le matin, les troupes étaient en marche. un contr'ordre les ramena aux casernes. ce jour était celui de la défaite des bonnets à poil. l'immolation fut renvoyée au lendemain 17 [redacted] on voulait jeter au peuple deux têtes plébéiennes pour célébrer l'anniversaire de la grande journée populaire de 1848. ah ! on ne sait pas ce qu'il y a de haine dans l'âme de ces misérables pour tout ce qui touche à la Révolution.

Trente mille hommes et quarante pièces de canon se déployèrent autour de l'échafaud, offrant la bataille aux Parisiens qui restèrent silencieux.

La provocation n'était pas acceptée.

Déclaration de Nourrit, Faite et signée par lui dans la prison des Conseils de guerre, Le 9 janvier 1849

Le 25 juin, je me trouvais à une barricade faisant face à la rue neuve Soufflot. Cette barricade était élevée rue St Etienne des grès. Le samedi 24, nous en avions été délogés, mais le 25 nous l'avions reprise. La troupe ouvrit le feu sur nous sur les six heures et demie du matin. nous répondîmes au feu de la troupe (2)..... un quart d'heure, manquant de munitions pour pouvoir prolonger la lutte, nous résolumes de fuir. Cela nous fut impossible (1). Voyant cela, nous restâmes tous d'accord de résister jusqu'à la mort. Cette résolution une fois prise, nous attendîmes les soldats commandés par le général Bréa. mais il faut croire que l'on aimait mieux nous faire prisonniers que de lutter avec nous.

Pour arriver à ce but, voici comment on s'y prit. Des parlementaires appartenant à la Garde nationale (11e légion) s'avancèrent vers notre barricade en disant: « Mes amis, rendez vos « armes, aucun mal ne vous sera fait. » Etant sans munitions, comme

(1) nous étions cernés de tous côtés. Le Général Bréa avait établi des cordons de troupes au coin de toutes les rues par où nous pouvions nous sauver - Note de Nourrit

(2) mot illisible

je l'ai dit plus haut, inutile aurait été à nous de vouloir prolonger la lutte plus long-temps. d'avis unanime fut qu'il valait beaucoup mieux rendre nos armes, lesquelles, à cause de notre manque de munitions, se trouvaient inoffensives. un parlementaire, pris parmi nous, fut envoyé au Général Bréa qui promit de nouveau qu'en rendant nos armes, nous aurions la vie sauve et, qui plus est, la liberté de nous retirer paisiblement chez nous. Cette réponse du général Bréa mit fin à toutes nos hésitations. nous mîmes toutes nos armes en faisceaux au pied de la barricade. aussitôt nos armes déposées, la troupe, la garde nationale, la garde mobile franchirent notre barricade. cela fait, chaque bataillon de citoyens-soldats ou de soldats-citoyens sautèrent sur nous, puis nous emmenèrent par dix, quinze ou vingt, derrière le collège ste Barbe, à côté de la nouvelle bibliothèque Ste Geneviève. j'ignore le nom de cette rue. arrivés dans le cul-de-sac formé par le collège et la nouvelle bibliothèque Ste Geneviève, la troupe et la garde nationale rassemblèrent à peu-près quatre-vingts insurgés, auxquels on avait promis de ne faire aucun mal. une fois ces insurgés rassemblés dans un cercle, un chef de bataillon du 52e de ligne commanda aux soldats de faire feu. nos malheureux amis tombèrent sous le plomb meurtrier. la rage de la garde mobile et de la troupe était telle qu'une fois la décharge faite, ils lardèrent nos amis avec leurs baïonnettes.

je m'étais échappé avec une vingtaine d'autres. je me trouvai réfugié chez de braves ouvriers que je connais parfaitement, le mari ayant passé devant le Conseil de guerre et ayant été acquitté par

les soldats-juges. je ne dirai pas son nom. au besoin, je pourrais le dire.
Il a été témoin de ce que je raconte. Ce n'est pas tout. une fois, ce haut
fait d'armes accompli, la garde nationale fit des perquisitions dans
toutes les maisons adjacentes à notre barricade, pour trouver des insurgés.
un malheureux fut arrêté dans une maison de la rue St jacques. on
l'amena auprès du Général Bréa. sa malheureuse femme avait suivi
la troupe qui emmenait son mari. quand elle vit le général, elle
s'avança vers lui, se jeta à ses pieds pour lui demander la grâce de son
mari qui, suivant le témoignage de cette malheureuse, n'avait pris
aucune part à l'insurrection. le général Bréa la rassura. « je vais
« vous rendre votre mari, lui dit-il, il sera chez vous avant vous. »
consolée par ces paroles, la femme du prisonnier voulut retourner à
son domicile. elle avait à peine fait dix pas qu'une décharge se fit
entendre. on lui rendait le cadavre de son mari.

Je certifie tout ce que j'annonce et je signe. Ci

Gazette des Tribunaux
Constitutionnel
Peuple

Evasion Lacambre
Procès de Bourges
Affaire Bréa - Procès

1/ Gazette des Tribunaux du 13 janvier 1849 63

une évasion a eu lieu la nuit dernière de la prison de la justice militaire de la Rue du Cherche-Midi. Deux des insurgés, Barthélemi, que le 2e conseil de guerre a condamné il y a quelques jours à la peine des travaux forcés à perpétuité, et le Docteur Lacambre, ami de Blanqui et l'un des orateurs les plus violents du club portant le nom de ce dernier, sont parvenus à s'échapper de la prison.

Lacambre devait paraître sous peu de jours devant le 2e conseil de guerre. Indépendamment de l'accusation d'avoir pris part à l'insurrection, Lacambre était signalé comme étant l'un des fauteurs de l'insurrection et d'avoir fourni les plans des barricades que les insurgés devaient occuper.

Lacambre était détenu dans une cellule située sous les toits, et qui sert ordinairement à recevoir les officiers mis en état de prévention. Barthélemy était, lui, enfermé dans une autre cellule du 2e étage, occupée par plusieurs autres prévenus. Hier, au moment de l'appel du soir, vers six heures, le commissionnaire constata que tous les détenus avaient répondu à l'appel de leurs noms. Cependant Barthélemi, ingénieur-mécanicien, qui déjà en 1839 avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité pour tentative de meurtre dans l'affaire Barbès, et qui a passé au bagne de Brest tout le temps écoulé depuis sa condamnation jusqu'au 24 mars dernier, époque où il fut mis en liberté, en vertu d'un décret du Gouvernement provisoire, Barthélemy était parvenu, à l'insu des gardiens, à pénétrer dans la cellule de son camarade le docteur Lacambre. C'est là que de concert ils ont travaillé à préparer leurs moyens d'évasion. Dans la cellule de Lacambre, il existe une soupape qui a été ménagée pour permettre aux ouvriers couvreurs de monter sur la toiture de la prison. Cette soupape est fermée par une forte obturation en bois que retient un gros cadenas. Il paraît que c'est par cette petite ouverture qu'ils ont pénétré sur le toit, d'où ils

ont franchi l'espace qui sépare la prison de la maison d'éducation dirigée par Mr Chastagnet. Une fois arrivés dans la maison voisine, ils sont parvenus à gagner la cour de l'institution et ont escaladé le mur qui donne dans la rue d'Assas. Les sentinelles placées dans le chemin de ronde, ainsi que celles qui occupent la plateforme dominant la prison, déclarent n'avoir entendu aucun bruit et n'avoir vu personne sur les toits. Ce n'est que le matin, au moment où les gardiens font la visite des cellules, qu'ils se sont aperçus de la disparition des deux prisonniers.

Quelques instants plus tard, l'une des personnes attachées à l'institution Chastagnet, qui avait trouvé sur une table de la chambre une pièce de cinq francs enveloppée dans un papier, est venue apporter au greffe du Conseil de guerre ce papier. La chambre, en passant par cette chambre, n'ayant pas de coiffure, avait pris un chapeau ; mais ne voulant pas commettre un vol, il avait écrit le billet suivant.

Citoyen voisin de ma prison,

Forcé par la nécessité de prendre votre chapeau, je vous prie d'être sans inquiétude, on vous le rapportera. Mais en attendant, prenez cette pièce de 5 francs que je vous abandonne pour la location. Salut et Fraternité — L. —

Une instruction a été ordonnée par Mr le Commandant de la 1ère division militaire.

Gazette des Tribunaux du 16 janvier 1829

Le concierge de la geôle spéciale de l'hôtel du conseil de guerre, qui avait été remplacé dans son emploi le jour même de l'évasion des prisonniers Barthélemi et Lacambre, a été arrêté à son domicile et écroué à la Conciergerie, en vertu d'un mandat décerné contre lui, sous prévention d'avoir favorisé sciemment cette double évasion.

Salle du 2e conseil de guerre, 96 mèt-carrés pour 25 acc., 25 gend. 18 avocats, 636
15 journalistes, les bureaux du conseil, 250 témoins et l'auditoire.

On a construit et suspendu au plafond une espèce de galerie aérienne en forme d'orchestre, dans laquelle doivent être placés les 25 accusés. On y monte par une échelle, dite de meuniers, qui est mobile et qu'on enlève, quand les accusés ont pris place.

Audience du 16 janvier

... Plusieurs accusés réclament les certificats qu'ils ont remis à Mr le juge d'instruction Lacaille et qui ne se trouvent pas dans le dossier.

Le Président répond qu'il fera parvenir les réclamations au juge qui a instruit l'affaire.

Conclusions prises par Mr Cresson défenseur de Daix et Lahr.

" attendu la position inqualifiable dans laquelle se trouvent les accusés, séparés de leurs avocats et ne pouvant, pendant les débats, communiquer avec la défense que par des moyens extraordinaires, inusités et peu convenables à la dignité de la défense; attendu la position anormale qui se trouve faite aux défenseurs, l'impossibilité de suivre d'une manière digne et utile les débats de cette grave affaire attendu enfin que les considérations d'ordre et de respect qui doivent entourer l'administration de la justice, comme celles de la dignité et les convenances qui doivent protéger la défense, ne peuvent qu'être imparfaitement accomplies par l'état actuel de la salle d'audience

ordonner que l'affaire soit renvoyée à un autre jour &c

Mr Cresson insiste en montrant que les témoins ne pourront voir les accusés que les 300 ne pourront assister aux débats, &c

Refus du Conseil. Maintien des débats dans la salle actuelle.

Audience du 17 janvier – 3e.

Nouvelles réclamations des avocats contre l'inconvenance du local et de leur situation. – Éconduites comme les autres.

Réclamations des accusés pour leurs certificats. – Réponse du Commissaire rapporteur. – Ils sont restés entre les mains de la Commission militaire, réclamez-les.

On fait descendre Daix et Guillaume par l'échelle, pour l'interrogatoire.

Guillaume (de Morangis) arrive à Paris à trois heures. Bréa était arrêté. il le voit passer, conduit à la maison Blanche, (c'est à dire au grand poste) sur la route de Fontainebleau.

il part pour la glacière, après la mort de Bréa. il va y mettre sa femme en sûreté, parcequ'on disait qu'on allait fusiller la commune, pour venger la mort du Général.

Coutant, d'Athis-Mons, quand on lui demande pourquoi il n'est pas venu rendre la contr'épaulette, répond : « On fusillait tous ceux qui se présentaient à la barrière.

Baude a été vu par Maillard sur les barricades du boulevard de l'Hôpital à 4 heures, le 25. – il nie. – Le Président : « Maillard vous signale comme un clubiste enragé ? R. j'allais au club, mais je n'étais pas enragé.

... D. Maillard vous a vu avec un fusil ? – non. D. Lebelleguy et Maillard ont dit que c'était vous qui aviez donné deux coups de baïonnette dans le corps du Général et ces coups existent en effet.. R. c'est un complot tramé entre Maillard et Lebelleguy. Lebelleguy ne me reconnaissait pas, et Maillard lui a fait un signe de me reconnaître. – Lebelleguy : C'est Maillard qui a fait le complot. Je ne connais pas Baude.

2/ Choppard : je suis convaincu qu'il y a eu de l'argent donné de Maillard à 637
Lebelleguy. – Lebell : c'est faux.

D. à Bande : Daix dit que vous avez fait feu sur le général. – Daix : ce que j'ai dit est faux. Maillard m'avait renseigné pour reconnaître Bande. Moi qui ai un caractère faible (de toutes parts : oh ! oh !) j'ai cédé.

Mony. – D. Maillard vous a vu avec un fusil. – il dit vous avoir laissé au poste. – une déclaration de Maillard dit que Choppard est allé avec Mony se glisser sous la table pour donner le dernier coup au général.

Audience du 18 janvier. – Scène avec Nourrit – il est expulsé par ~~le Sa-vent~~ le conseil de guerre, aux termes de l'art. 10 de la loi du 9 7bre 1835 pour la séance seulement.

A l'audience du 19, au contraire, il est sommé de comparaître par voie d'huissier. L'huissier Neuville, Rue du Dragon, 10, à Paris fait sa sommation à Nourrit, dans sa cellule. Sur le Refus de Nourrit d'obéir à la sommation, on le laisse dans sa prison.

Ce n'est pas ainsi qu'on a agi avec Flotte à la cour de Bourges. On l'a fait apporter par quatre hommes à l'audience.

Le Commandant Desmarest a été conduit au poste de la maison blanche le premier. Bréa et Mangin ainsi que Gobert n'y sont arrivés que plus tard. Le témoin Lavigne dit que le Général Bréa a été tué de 4½ heures à cinq heures.

Déposition du Commandant Desmarest : Le Général a été tué de cinq heures à cinq heures et ½. il était deux heures et ½ quand nous sommes arrivés à la barrière. j'ai

été une heure séparé du général, et il a été au poste vers trois heures ½. il y est resté deux heures. Quand je suis arrivé chez Mr Dumont, j'ai regardé l'heure, il était six heures ½.

audience du 20 janvier

Déposition du rentier Dutoit : « j'ai défendu le général, et m'adressant à Moussel, je lui dis : « comment, Moussel, pouvez-vous faire des choses semblables ? « comment, pouvez-vous demander la mort d'un brave officier ? fusillez-moi « aussi. — non, me répondit-il, ce n'est pas vous, mais le général qui a fait « tirer sur nos frères au Panthéon. à mort ! à mort ! » (Passage supprimé dans le procès réédité.)

Audience du 21 janvier

D. (au Maire Dordelin) : « vous avez signalé Lahr comme ayant travaillé à la barricade, barrière d'Italie. — j'ai déjà expliqué comment ayant parlé d'un pompier, on a écrit partout Lahr dans ma déposition.

Mercier, (ami de l'ordre et défenseur du général) : « Quand j'ai vu les fusils adressés sur nous, je me suis prosterné devant les mobiles, en disant : « ne me tuez pas !

D. — avez-vous intercédé pour Luc en ce moment ? — R. Vivement : « oh ! non, cela ne me regardait pas.

Le sous-lieutenant Desbordes, de la garde mobile : « Mr Mercier n'a pu intervenir en faveur de Luc, parce qu'il a été terrifié par la vue des fusils et s'est couché par terre.

Audience du 23 janvier

Filliette et Delayaic, (partisans de Londres), après avoir fortement chargé plusieurs accusés, déclarent tous deux que Pâris était opposé aux insurgés et favorable aux prisonniers. Le commandant Gobert de son côté a dit catégoriquement que ni Pâris ni personne n'avait tiré Bréa par la ~~[illegible]~~ jambe, pour

le faire descendre du mur du jardin qu'il escaladait. Gobert a ajouté que c'était même une chose impossible, vu le peu de hauteur du mur, et que d'ailleurs il n'avait pas perdu de vue le général une seconde. Tous les témoins parlent du rôle bienveillant de Paris, pendant toutes ces scènes et de ses efforts continus en faveur des prisonniers. — Mais une femme a dit avoir vu Paris tirer le général par la jambe, et bien que Paris dise que cette femme lui en veut pour l'avoir appelée Banqueroutière, sur l'accusation de cette femme, dimentée universellement, il a été condamné à cinq ans.

Audience du 26 janvier.

Déposition du Lieutenant Constant : quand nous entendîmes une première décharge, il était cinq heures 3/4 à la pendule de la maison

Audience du 27 janvier

Déposition du juge-de paix de Sillejuif : « Dans la matinée j'avais ouï dire que Nuens avait été pris par la garde mobile et fusillé sur place. « Vous invoquez, dis-je à Choppart, le témoignage de Nuens. C'est trop tard. « Nuens, fusillé par la troupe, est allé rendre compte à Dieu de la part qu'il a prise à l'assassinat. Cette révélation produisit sur lui une vive impression. il se rejetta alors sur celle de Duval. mais, dans la nuit qui suivit l'assassinat, cet homme s'est suicidé. Le juge de paix déclare que c'est à tort que Choppart se plaint de mauvais traitements lors de son arrestation. il a été menacé d'être fusillé avec un pistolet, mais cette menace n'avait rien de sérieux.

Audience du 30 janvier

La femme Vanderberghen avait déclaré avoir vu Vapreaux jeune devant le poste, et faire feu sur le Général. à l'audience, elle dit avoir vu Vapreaux

devant le poste, mais elle me avoir dit l'avoir vu tirer. comme elle persiste, le Président la fait mettre en arrestation.

audience du 2 Février

réquisitoire du Commissaire-rapporteur — (manifestation de l'auditoire)

arrestation de deux témoins qui refusent de raconter une tentative d'assassinat commise chez eux sur Guéneau, jean Roux et voyageurs de Melun qui avaient apostrophé les insurgés au sujet de la mort du Général Bréa.

— Demandre, concierge de la prison des conseils de guerre et Casanova, porte clés, traduits devant le conseil de Guerre, pour l'évasion Lacambre-Barthélemi — négligence ou connivence.

—

Desteract, parlementaire Rue Fontaine au Roi, est gardé prisonnier.

—

Conseil de Révision, audience du 19 Février

Déclaration de Choppart, Nourrit, Lahr et Daix que Vappreaux jeune n'a pas paru un seul instant au poste où le général Bréa a été fusillé. — Vappreaux était condamné à mort.

—

Gazette des tribunaux du 1er Mars 1849

Communiqué au sujet d'une plainte de Blanqui insérée dans le Peuple du 27 Février. —

Procès de Bourges — audience du 16 Mars. — Déposition de Panisse

« Mr Carteret, sous-secrétaire d'état à l'intérieur, me donna un ordre d'arrêter Mlles Blanqui, Flotte et Lacambre. Je le portai au Préfet de police qui me dit : « il sera difficile d'arrêter ces gaillards-là. » Je remarquai que le mandat ne portait que deux signatures, celles de Mr Fois Arago et Garnier-Pagès.

3/ Bl. : « Cet ordre d'arrestation prouve la haine systématique qui ~~me~~ ~~porte~~ poursuit. on savait que je n'étais pour rien dans le mouvement, et cependant on voulait m'arrêter avec deux de mes amis. Panisse : je vous regarde comme un des ennemis les plus dangereux de la société. Le débat le prouvera.

639

Gazette des tribunaux du 18 Mars 1849. – Exécution de Daix et Lahr. – Manifeste électoral de la Rue de Poitiers, signé de 73 noms, parmi lesquels, Berryer, de Broglie, Bugeaud, d'Haussonville, Victor Hugo, Jules de Lasteyrie, de Laussat, Molé, Montalembert, de Morny, Lucien Murat, de Persigny, de Rémusat, de Riancey, Rouher, Taschereau, Thiers –

Gazette des tribunaux du 19 Mars – Déposition d'Arago

Le Proc. général : Le mandat lancé contre Bl. n'était-il pas le résultat de sa conduite au 16 Avril ? – Arago – je ne crois pas. c'était sur les instances de Mr Caussidière.

Le Présid. : « Était-ce en prévision des ~~actes qui pouvaient être~~ événements du 23 que le mandat avait été délivré ? – Arago : c'était en prévision des actes qui pouvaient être commis le 23 par Mr Bl. et par ses adhérents. »

Le Proc. général : cette prévision n'était-elle pas la suite des événements du 16 Avril ? – Arag. – c'était par suite des rapports.

Audience du 19 Mars – Gazette du 20 Mars.

Déposition de Ledru-Rollin. – Le Prés. : n'a-t-on pas signé des ordres d'arrestation contre l'accusé Bl. ? – Led. Roll. : oui, Monsieur. La veille de la fête de la fraternité, un ordre d'arrestation fut décerné contre lui. Ce ne fut pas sans une vive discussion. L'ordre fut signé, parce qu'on craignait que cette manifestation ne fût encore détournée. – fut ... Le Prés. : Le Club de Bl. inquiétait beaucoup le gouvernt. – Led. Rol. : il y avait là une opposition systématique et hostile contre le gouvernt. Les faits y étaient dénaturés sans cesse. Cela taquinait le gouvernt. Les

chef de divers clubs nous offrirent joyeux d'arrêter cet. ce qui prouve que nous ne le craignais pas, car qu'il ne l'a pas fait arrêter.

Gazette des Tribunaux du 8 Avril 1849

Condamnation de Louis Ménard à 15 mois de prison pour les feuilletons du Peuple, intitulés: Prologue d'une Révolution = l'accusé demande à faire la preuve des faits, dont le récit a motivé la poursuite. = arrêt qui repousse cette demande et ne permet pas d'entendre les témoins cités pour attester les faits. — c'est significatif.

Gazette des Tribunaux du 11 Avril 1849

Condamnation de Delescluze, gérant de la Révolution Démocratique et Sociale, à 3 ans de prison, pour un article sur l'exécution de Dix et Lahr, les 17 Mars, anniversaire de la journée du 17 mars 1848

Gazette des Tribunaux du 11 Avril 1849

affaire de Lacambre — 2e Conseil de guerre. — Le procès se compose de la dénonciation de Dorme, rien de plus. — Le journal rend compte en ces termes: Sur la prévention a ordonné la lecture des pièces de l'information qui sont fort nombreuses. Nous nous bornerons à rapporter l'une des dépositions les plus importantes, qui mentionne les principaux faits mis à la charge de l'accusé Lacambre "

Le Conseil condamne Lacambre à la déportation, comme coupable d'avoir pris part à un attentat contre le gouvernt. — Lacambre était prisonnier à la Conciergerie depuis le 27 Mai.

Gazette des tribunaux du 14 avril 849

Police Correctionnelle - Cour d'appel. - Le pamphlet : Trahison 850
- de Ledru Rollin - appel de Victor Bouton contre le jugement
de 1re instance qui déclarait le tribunal compétent pour juger la
plainte de Longepied contre V. Bouton.

Sur l'appel, Bouton dit : « il me répugne, le 20 d'avril
à me défendre, mais j'y suis forcé, et je répèterai tout d'abord à M.e
Longepied que le pamphlet n'est pas de moi. L'auteur véritable qui
pour aujourd'hui en prendra la responsabilité, c'est Lacambre, l'ami intime
des accusés de Bourges. . . . . »

- même numéro ; Lettre d'Huber à la Révolution Démocrati-
-que et Sociale, en date du 8 avril 1849, de la Conciergerie. - rare impudence
de ce personnage.

Gazette des tribunaux du 24 avril 1849

Détail des supplices infligés dans la prison de Clairvaux.

1°- Coucher au plus fort de l'hiver sans couverture
2°- Promenade dans les cours, pendant l'hiver, les pieds nus deux heures entières, sans casquette et
3°- des menottes au cachot pendant des semaines
4°- vêtements d'été au cour de l'hiver
5°- Privation, des semaines entières, d'une partie de la nourriture, déjà insuffisante
6°- attacher par les bras et les pieds contre un mur, à un poteau, pendant des heures, des
jours et des semaines.

nombre considérable de détenus morts à la suite de ces tortures.

Gazette des tribunaux du 3 Mai. — 2e conseil de guerre.
audience du 2 Mai. — Prévenus, Demandre, 60 ans, concierge, Casanova,
35 ans, gardien. ils ne peuvent s'expliquer comment Barth. et Lac. se sont
réunis, lorsqu'il y avait entre le 2e et le 3e étage une grille en fer et un factionnaire
Le greffier Leborgne, témoin, dit que Casanova était de service cette
nuit-là. c'est lui qui devait faire l'appel. c'est lui qui a apporté au greffe le billet
constatant que cet appel avait été fait.
Le lieutenant, le sergent ont fait leurs rondes et n'ont rien vu,
rien entendu. les factionnaires de nuit n'ont rien vu, rien entendu.
Giot, ex-caporal du 7e léger, détenu et cuisinier, a été soupçonné
fortement d'avoir favorisé l'évasion. on n'a pas eu assez de preuves pour le mettre en
prévention. Casanova acquitté, Demandre condamné à trois mois de prison

---

Gazette des tribunaux du 8 Mai 1849. — Transfèrement de Nuens,
Choppart et Quentin au bagne de Brest dans une voiture cellulaire, en
compagnie de sept forçats ordinaires, bien que le nombre des condamnés
au bagne de l'affaire Bréa fût plus que suffisant pour remplir la voiture

---

Gazette des tribunaux du 24 juin 1849. — arrêté pris par Me
Garnier Pagès à propos des morts de Février déposés au poste des morts à
l'hôtel de Ville. il y avait 82 morts.
« Le Gouvernt provisoire ordonne que le transport des
« cadavres au cimetière sera fait la nuit, sans appareil et avec les moyens
« que possède l'administration des hospices. Signé, Garnier Pagès.
opposition très vive des délégués du peuple et de Drevet, leur chef
Le gouvernt provisoire est obligé de céder et ces morts ont été inhumés sous
la colonne de la Bastille, en grande pompe, avec de magnifiques discours dont un de

4/ Gazette des Tribunaux des 29, 30 juin 1849 — Insurrection
de Marseille des 22 et 23 juin 1848. — Mr Emile Ollivier, préfet de Mar- 641
-seille. Son discours aux troupes: „ mais je compte sur vous, comme vous pou-
-vez compter sur moi. l'ordre sera maintenu. L'émeute ne triomphera que sur
„ mon cadavre. Même numéro, sous la rubrique Lyon. — Après la
journée du 15 juin 1849 a la défaite des ouvriers de la Croix-Rousse, le
Général Gémeau, Commandant de troupes, reçut en cadeau de Citoyens armés
de l'ordre une magnifique épée d'honneur, dont la poignée ciselée porte cette
inscription: „ Dieu, ordre et patrie. — Dieu

Gazette des Tribunaux du 10 juillet 1849 — Procès de
l'insurrection de Marseille, 22 et 23 juin 1848, 4e page 915e 5ème colonne.
Le Commissaire de police, témoin, dépose: „ l'attitude de ces hommes, (cer-
-tains gardes nationaux) me fit penser qu'ils étaient venus des barricades. Quand
„ on me dit que c'était Ménier, qu'il était notre ennemi, je fus étonné, car je le
„ croyais plutôt légitimiste que Républicain. „

C'est un Commissaire de police, du gouvernt Républicain, qui
s'étonne de rencontrer comme ennemi dans la guerre civile le capitaine Ménier,
attendu qu'il le croyait plutôt légitimiste que Républicain.

à Lyon, le fait des légitimistes qui offrent une épée
d'honneur au Général des Gouvernt Républicain, vainqueurs des ouvriers Répu-
-blicains de la Croix-Rousse, et à coup sûr l'inscription de cette épée ne peut
laisser aucun doute: Dieu, ordre et patrie.

Gazette des Tribunaux du 31 juillet 1849
un Mendiant de 80 ans, Marchand de chansons, dit au Tribunal: „ Quand
„ une Révolution se mitonne, ça va bien, on vend ses vieux fonds de magasin, la
„ Marseillaise, le Chant du départ, la Carmagnole. On fraternise avec les bour-
„ geois, qui sont bien gentils et vous paient à boire et à manger. Une fois qu'elle est

" faite, le nouveau gouvern^t vous nourrit pendant un bout de temps; mais, quand le
" brouhaha est fini, qu'on a eu le temps de refaire la gendarmerie et la police, votre
" serviteur pour le commerce et la bonne chère, il n'y a plus qu'à tendre la main
" et c'est ainsi que j'ai été condamné six fois — six fois! mon Président, pas de
plus, juste autant que j'ai vu de révolutions. aussi je n'en suis plus amateur

Vérification faite des condamnations de Boumaster (le mendiant) on
trouve les dates de 89, 93, 1814, 1815, 1830 et 1848.
un mois de prison, puis le dépot de mendicité.

Gazette des Tribunaux du 2 7bre 1849. — article sur l'his-
-toire de la Révolution de Février, par Lamartine. — Portraits des
membres du gouvern^t provisoire, Ledru-Rollin, Marrast, Flocon, Gar-
-nier-Pagès, Crémieux, Marie, — Eloge magnifique de Garnier-Pagès,
sauveur de l'ordre. —

Gazette des Tribunaux du 9 7bre 1849 — 3e article sur l'histoire
de la Révolution de Février par Lamartine (le 1er article est du 8 août, le
2e du 2 7bre 1849) appréciation des personnages divers de 1848. d'abord,
avec des éloges plus ou moins assaisonnés de vinaigre, tout le groupe des
bleus, Duclerc, Bastide, Goudchaux, Bethmont, Subervie, Flottard, Bixio,
Sarrans jeune, tous les membres du gouvern^t provisoire, y compris même Louis
Blanc et Albert. puis il passe au groupe des Démagogues, conspirateurs,
anarchistes.

" .... Ce que l'on a peine à comprendre dans le livre
" de Mr de Lamartine, ce qui fait le sujet d'un légitime étonnement pour qui
" conque sait apprécier et se souvenir, c'est l'extrême complaisance avec laquelle
" l'auteur poétise les physionomies de certains démagogues, dont on n'a eu que trop
" à déplorer la funeste influence dans les premiers temps de la Révolution de Février

« mais qui n'eurent cependant, il s'en faut de beaucoup, ni la grandeur sinistre, ni
« la puissance dans le mal que l'histoire attribue aux hommes marqués du doigt de Dieu.
« à la vérité, Mr de Lamartine, pendant qu'il était au pouvoir, s'était fait sur leur
« compte d'étranges illusions. il avait cru pouvoir les gagner et les entraîner dans leur
« orbite. il avait dépensé, pour les rallier à la cause de la République modérée, bien des
« sourires, bien des serrements de main, bien des trésors d'éloquence intime. il avait tour à
« tour appelé autour de lui et caressé de sa voix la plus douce Barbès, Blanqui,
« Raspail, Sobrier, Caussidière, &c. il s'imaginait avoir conquis sur eux un empire
« souverain et leur avoir soutiré tout leur fluide Révolutionnaire. Tantôt, c'était
« Barbès qui lui ouvrait son cœur et qui lui demandait la permission d'aller le consul-
« ter de temps en temps pour retrouver la vraie voie, si son ignorance des affaires
« lui faisait involontairement dévier.

Tantôt c'était Raspail qui, touché de ses raisonnements et de
« l'ardeur de son interlocuteur, lui promettait de revenir sur ses pas, de combattre les com-
-plots de dictature, d'attendre la souveraineté Nationale et de ne conspirer qu'à haute
voix et à la tribune. Une autre fois c'était Blanqui, le sombre et méfiant Blanqui,
qui accordait sans peine à Lamartine qu'il fallait décourager les partis ambitieux et tur-
-bulents de la dictature, en adhérant à la convocation de l'Assemblée Nationale. Puis ce même
Blanqui, souffrant que la conversation dégénérât en entretien familier, semblait s'abandonner
avec épanchement d'une âme ulcérée et fermée par la persécution, qui s'ouvre et se détend dans
une intimité de hasard. il racontait au membre du gouvernt provisoire sa vie, qui n'était
qu'une longue conjuration contre les gouvernements ; ses amours pour une femme que sa
captivité n'avait pas détacher de lui et que ses disgrâces avaient tuée ; ses longs empisonnements,
ses réflexions solitaires, ses aspirations à un Dieu ; ses instincts anti-sanguinaires, mais
son goût presqu'insurmontable de complots, espèce de second nature contractée dans ses premi-
-ères conspirations. Et quand on se séparait, la paix était à peu-près conclue ; le c.
« Catilina de fantaisie » semblait ne pas répugner à l'idée de servir au dehors un gou-
-vernement dont il honorait les ministres et dont il partageait les vues »

Ce rôle périlleux de Conducteur électrique, c'est-à-dire de grand intermé-
-diaire de la pacification des esprits, plaisait singulièrement à Mr de Lamartine. il
y avait de là de quoi satisfaire tout à la fois son patriotisme et son orgueil. naturellement,

plus les conspirateurs qu'il se donnait la mission de désarmer au profit de la République modérée, étaient grands par l'intelligence, et plus il y avait de mérite à faire leur conquête. aussi n'était-il pas extraordinaire, son imagination aidant, qu'il les vît alors sous un aspect plus éclatant et plus grandiose, et qu'il inclinât à leur supposer plus de puissance qu'il n'aurait fallu pour rester dans le vrai. Quoi de plus glorieux, en effet, que de convertir Barbès « ce soldat de l'impossible, ce Spartacus sorti des cachots, qui ressemblait à la statue de l'esclave vengeur, et qui avait l'accent du soldat et du Martyr »; Barbès qui était « beau mais flétri par les fers et dévoré du feu inextinguible des Révolutions ? » Quel service à rendre à la République que de museler Blanqui, « cette renommée sinistre, cet homme supérieur par le tact, par l'esprit, par la diplomatie populaire, à tous les meneurs du moment »; Raspail, « cette éloquence originale, pittoresque, résignée et intrépide à la fois, sobrier » plus enthousiaste qu'ambitieux et dont les doctrines avaient d'autant plus de crédit sur la multitude que personne ne le dépassait, à ses yeux, en exagération de fanatisme et d'espérance; » Caussidière enfin, « esprit souple et fin, sous une écorce rude et inculte, homme d'action en contact avec le peuple et entouré d'une milice prête à tout, aussi généreux de cœur qu'il avait la main forte, pouvant rêver de grands actes révolutionnaires, jamais d'actes criminels. » ?

Mr de Lamartine pouvait alors, en sa qualité de poète, s'abandonner à toutes ces décevantes illusions sur la portée de son influence personnelle et sur la grandeur morale de ces révolutionnaires qu'il s'efforçait de ramener dans les voies de l'ordre et de la modération. Mais comment se fait-il qu'il y persiste encore aujourd'hui, qu'on en retrouve l'empreinte dans son récit, qu'il n'ait pas compris le néant de toutes ses tentatives de magnétisme, et que par suite il n'ait point ~~apprécié~~ abaissé le niveau de ses appréciations individuelles ? Mr de Lamartine demeure convaincu que ses relations familières, que ses entretiens confidentiels, que ses épanchements avec les coryphées de la République Démagogique, contribuèrent puissamment à les retenir et à empêcher l'éruption des passions subversives qui tendaient à la dictature des clubs et au règne de l'anarchie. C'est vraiment trop peu de souci des leçons de l'expérience, c'est trop de constance dans la foi. Les enseignements n'ont, Dieu merci ! pas manqué Mr de Lamartine. Les évènements ont certes projeté une lumière assez éclatante sur les intentions et sur les actes de ceux qu'il croyait, qu'il croit encore avoir été détournés de leurs mauvais desseins par ses exhortations chaleureuses et ses sages conseils. Il suffit, pour se rendre un compte exact des prétendus succès de Mr de Lamartine auprès des meneurs populaires, de se reporter au 17 mars

5/ au 16 Avril et au 15 Mai, sans parler des funèbres journées de juin. Par qui fut préparée la fameuse démonstration du 17 Mars qui faillit emporter le gouvernt provisoire? Par Caussidière et par Blanqui. Il est vrai que Caussidière n'avait au fond que de bonnes intentions, s'il faut en croire l'historien. Il avait fait établir dans ce rassemblement prodigieux de peuple qui marchait sur l'hôtel-de-ville une discipline et un ordre qui frappèrent à la fois la capitale d'étonnement et d'effroi. Si le gouvernt devait être renversé, Caussidière, grand partisan, comme l'on sait, de l'ordre qui se fait avec le désordre, voulait que la chûte s'opérât en toute régularité. Blanqui et ses amis n'y fesaient pas tant de façons, et l'on peut voir, dans le livre même de Mr de Lamartine, de combien il s'en fallut que les Clubistes les plus forcenés ne se portassent aux dernières extrémités.

Quels étaient les promoteurs de la manifestation du 16 Avril, plus formidable encore que celle du 17 Mars? C'étaient MMrs Louis Blanc, Albert, Barbès, Sobrier, &c derrière lesquels se tenaient Blanqui et ses séides, ainsi que les clubs directeurs, décidés, au dire de l'auteur, à s'emparer de l'hôtel-de-ville à main armée, à expulser le gouvernemt provisoire et à le décimer des membres de la majorité qui leur répugnaient le plus, tels que Lamartine, Marie, Garnier-Pagès, Marrast, Dupont (de l'Eure).

Quels furent les instigateurs de l'attentat du 15 Mai, au lendemain de la réunion de l'assemblée constituante? N'étaient-ce pas tous ces orateurs de clubs, tous ces chefs de factions que Mr de Lamartine s'imaginait si naïvement, qu'il nous soit permis de le dire, avoir convertis au respect de la souveraineté nationale? Blanqui, Sobrier, Raspail figuraient au premier rang de cette immense armée de la sédition; Barbès, après avoir un instant hésité, se jetait à corps perdu dans le mouvement, et le préfet de police, Caussidière, laissait faire. Voilà comment les faits répondent à la prétention qu'affiche Mr de Lamartine d'avoir désarmé par son éloquence et par l'influence magnétique du contact, les grands meneurs de la République de la violence et de l'épuration. Il en est de ses bons rapports avec ces conspirateurs sans paix ni trêve, comme de son alliance avec Mr Ledru-Rollin après le 4 Mai. Cette alliance devait tout sauver. Elle devait donner à l'assemblée nouvelle, suspecte aux Républicains de Paris, le temps de se reconnaître, de s'asseoir, de se faire accepter, de s'emparer de l'autorité et de la force qui lui appartenaient légitimement. Elle devait contenir,

[illegible]

moderer, paralyser les exaltés jusqu'au moment où la République aurait pris assez de racines dans les faits et dans les idées pour pouvoir choisir librement ses hommes et employer indifféremment les républicains de toutes les dates avec les Républicains de la première heure. C'est à ce grand intérêt national que Mr de Lamartine affirme avoir sacrifié son intérêt personnel, l'intérêt de cette immense popularité qui lui permettait d'aspirer au pouvoir unitaire. Car il savait très-bien, du moins l'écrit-il dans son livre, qu'en s'alliant à Mr Ledru-Rollin, il se compromettait gravement aux yeux de l'assemblée. il se perdait dans l'opinion du Pays. il n'ignorait pas qu'un gouvernt collectif, pressé entre les impatiences naturelles de l'assemblée et les résistances séditieuses du peuple, n'était qu'un expédient temporaire, bientôt usé et répudié par tous les partis; mais c'était, dans sa pensée, le seul moyen d'amortir les chocs entre la représentation et le peuple de Paris, et d'assurer le salut de tous par le bénéfice du temps.

Mr de Lamartine s'offrait volontairement en holocauste sur l'autel de la patrie. Il disait aux représentants qui le conjuraient de se laisser investir du pouvoir unique: « il y a un abyme que vous ne voyez pas entre l'assemblée national et le jour où la République sera armée. il faut un Décius pour le combler. je m'engloutis, mais je vous sauve. » il croyait, en tendant la main à la faction conventionnelle, faire acte de prudence, d'esprit, de concorde, de courage et d'abnégation. Eh bien, à quoi servit ce sacrifice, s'il fut vraiment sincère, ce dont nous ne voulons, du reste, pas douter? où aboutit cette alliance impolitique, que l'historien persiste vainement à défendre encore aujourd'hui quelles collisions empêcha-t-elle? Mr de Lamartine répondra peut-être qu'elle retarda le 23 juin. Mais pour l'en croire, il faudrait avoir oublié qu'elle ne réussit pas à ajourner le 15 Mai.

Telles sont les réflexions que suggère naturellement la confiance imperturbable avec laquelle Mr de Lamartine rappelle les succès imaginaires de son rôle de médiateur et d'agent de conciliation. Quant à la haute valeur intellectuelle et politique qu'il n'hésite pas à maintenir aux chefs du parti ultra-révolutionnaire, on peut lui demander où et ~~quand~~ comment il l'a vue se manifester, à moins qu'à ses yeux ce ne soit une grande preuve de supériorité que d'avoir rêvé de monstrueuses impossibilités et d'avoir su pousser vers l'hôtel-de-ville ou vers l'assemblée des masses oisives, ignorantes et fanatisées? Qu'est-ce en définitive que Barbès avec toute sa renommée de victime et ses instincts de Spartacus? Un ambitieux vulgaire qui se perd, comme le fait remarquer Mr de L

Lamartine lui-même, par une misérable rivalité de popularité? qu'est-ce que ce 644
Blanqui, à qui l'auteur conserve une si menaçante réputation de profondeur, de ruse, d'habileté, de génie même dans la mise en œuvre des conspirations et des projets de bouleversements? un homme flétri par le soupçon d'une trahison honteuse, un comédien de bas-étage, un plagiaire de Marat. Et Caussidière, que devient-il, avec son astuce si vantée et ses redoutables finesses? il disparait dans une équivoque percée à jour. il tombe pris au piège de sa propre duplicité.

Gazette des Tribunaux du 30 7bre 1849

Cour suprême de Berne, condamnation à trois ans de prison d'un nommé Abraham Blaener, de la secte des Antoniens dont voici en résumé la doctrine, d'après Blaener: « Nous n'allons pas à l'Eglise, n'avons « point d'ailleurs d'assemblées pour exercices de religion, et ainsi point de sermons. « Pour le juste, il n'existe point de loi extérieure; La conscience est pour nous « la loi. Ce qu'elle permet ou qu'elle reconnait comme bien, nous osons le faire. »

Les Antoniens justifient le vol par un passage de l'Evangile de St Marc où il est dit que Jésus-Christ envoya ses disciples s'emparer d'une ânesse à un endroit qu'il leur indiquait.

ils tirent aussi de l'Evangile et de l'adoration de Dieu d'autres principes tels que la promiscuité sexuelle ou à-peu-près, sous le nom d'Amour.

Gazette des Tribunaux du 3 8bre 1849

une chanson de 1849, chantée dans les rues, moyennant 15 jours de prison.

sur l'air: Vive le vin de Ranponneau!

une affreuse épidémie
s'appesantit sur tout Paris
La mort terrible ennemie
reste, hélas! sourde à nos cris.
La France qu'elle mutile,
long-temps s'en ressentira.
Moi, je voudrais être utile
si j'étais le choléra.

D'abord, pour sauver la presse
d'l'esprit de mensonge éternel,
je prendrais vite l'adresse
où s'fait le Constitutionnel.
Comme ses rédacteurs renient
un droit qui plus qu'eux vivra,
j'prendrais ceux qui calomnient
si j'étais le choléra.

L'ouvrier est sans ouvrage,
et les boursiers, gens brutaux,
redoublent l'agiotage,
pour tripler leurs capitaux.
Je remontrais à la source
d'un mal qui longtemps durera
je ferais un raffle à la Bourse,
si j'étais le choléra.

o République Romaine,
toi que l'on veut égorger,
j'voudrais être un seul semaine
le choléra pour te venger.
De rien je ne serais chiche,
disant: advienne que pourra!
j'dévorerais l'armée d'autriche
si j'étais le choléra.
j'emport'rais les Royalistes,
j'emport'rais les Malthusiens,
j'emport'rais les régentistes,
et les Napoléoniens.
j'emport'rais le Ministère,
j'emport'rais.. non, qui le dira?
j'emport'rais tout ce qu'il faut taire,
si j'étais le choléra.

Gazette des tribunaux du 30 [illegible]

Cagniac, militaire détenu à la prison des conseils de guerre, est un insoumis condamné à l'emprisonnement, et que l'on avait envoyé au pénitencier militaire de St Germain, pour y subir sa peine. il s'est évadé avec plusieurs autres prisonniers mais il a été repris et enfermé à la prison des conseils de guerre. Se trouvant au Rez de chaussée avec d'autres détenus, il commence à creuser une galerie pour passer sous le chemin de ronde et aboutir soit dans la cour du pensionnat-Chastagnié, soit dans le jardin de l'hôtel Récamier. La prison militaire est enclavée entre ces deux propriétés. Dénoncé par deux détenus, le projet avorte et Cagniac se trouve sous le poids de trois préventions, deux tentatives d'évasion et insoumission. Ceci arrive le 30 7bre.

On le retire du Rez de chaussée et on le loge seul dans une cellule du 2e étage. Le 1er 8bre, à midi, un gardien était allé porter à Cagniac sa ration, et s'était retiré après avoir fermé le guichet de la cellule.

Il était à peine midi et 1/2, lorsque quelques jeunes écoliers de la pension Chastagnié, aperçurent un homme marchant sur la crête du toit du pensionnat. Le concierge regarde, voit cet homme sans veste et dit: « C'est un ouvrier couvreur qui visite la toiture. » Le temps qu'il a fallu pour aller demander à l'économe si on avait commandé cette visite, est mis à profit par Cagniac, car c'était lui, lui qui 20 minutes auparavant, recevait la soupe dans sa cellule.

Cagniac se voyant découvert, se glisse dans la première lucarne qui se présente à lui, tombe dans une chambre de maître d'études, casse dans sa chute une carafe et quelques statuettes de plâtre, force la serrure de la porte de cette chambre et gagne l'escalier. Le vieux concierge, après avoir rempli son devoir de surveillance rentre dans sa loge. Mais, au même instant, l'homme qu'il a vu sur la crête du toit, traverse rapidement la cour, et, comme un habitué de la maison, ouvre la double porte donnant sur la rue d'Assas et prend la fuite dans la direction du Luxembourg

6/ Cagniac était déjà fort loin, lorsque le concierge du pensionnat s'est imaginé que, puisqu'il n'y avait pas d'ouvrier commandé, le devait être un prisonnier 64/ évadé. Il est allé prévenir le Directeur de la prison, et l'on a trouvé la cellule vide. Il était alors une heure moins un quart. On voit avec quelle rapidité cette fuite s'est opérée.

Cagniac avait démonté un côté de son lit de fer, et avec cet instrument, avait percé sans bruit le plafond, en recevant dans son lit le débris de l'ouverture, puis défaisant le reste du lit contre la muraille, il avait grimpé jusqu'au trou de l'étage supérieur et gagné les toits du voisinage.

C'est demain 3 8bre que Cagniac devait être jugé par le conseil de guerre. Le conseil qui commence ses audiences à onze heures 1/2, était déjà en séance, lorsque Cagniac s'est arrêté un instant sur le toit pour jeter un coup d'œil sur le tribunal militaire. Il a été aperçu par plusieurs membres du conseil, qui ne se doutaient guère que ce fût l'un de leurs justiciables du lendemain.

Gazette des Tribunaux du 4 8bre 1849

Déclaration de contumace du 13 juin 1849, signée : Ledru-Rollin, Etienne Arago, Martin-Bernard, Landolphe, Mathieu, Ch. Ribeyrolles, Ed. Madier de Montjau jeune. —

Même numéro. — Encore Cagniac .... Pour passer du toit de la prison sur la maison voisine, il faut franchir une distance considérable, et le moindre faux pas peut déterminer une chûte d'une hauteur de 25 mètres sur le pavé du chemin de ronde.

C'est tout un roman. Cagniac, à la prison de Clerche-midi, avait fait amitié avec des prisonniers, un pompier et un garde républicain. Le pompier recevait les visites d'une femme, prétendue la sienne. Cagniac se met d'accord avec la pompière qui lui fait passer de l'outil. Le pompier, soupçonneux de l'entente, dénonce le projet d'évasion souterraine de son camarade. Ne pouvant filer sous terre, Cagniac file par les airs. Le pompier signale le motif de son évasion.

5/ au 16 Avril or au 15 Mai, sans parler des funèbres journées de juin. Par qui fut préparée
la fameuse démonstration du 17 Mars qui faillit emporter le gouvernt provisoire ? Par Cauf-
-sidière et par Blanqui. Il est vrai que Caussidière n'avait au fond que de bonnes intentions,
s'il faut en croire l'historien. Il avait fait établir dans ce rassemblement prodigieux de peuple
qui marchait sur l'Hôtel-de-Ville une discipline et un ordre qui frappèrent à la fois la capitale
d'étonnement et d'effroi. Si le gouvernt devait être renversé, Caussidière, grand partisan, comme
bon fait, de l'ordre qui se fait avec le désordre, voulait que la chûte s'opérât en toute régu-
-larité. Blanqui et ses amis n'y feraient pas tant de façons, et l'on peut voir, dans le livre
même de Mr de Lamartine, à combien d'efforts il fallut que les Clubistes les plus forcenés ne se
portâssent aux dernières extrémités.

Quels étaient les promoteurs de la manifestation du 16 Avril, plus
formidable encore que celle du 17 mars ? C'étaient Mrs Louis Blanc, Albert, Barbès,
Sobrier, &c derrière lesquels se tenaient Blanqui et ses séides, ainsi que les clubs directeurs,
décidés, au dire de l'auteur, à s'emparer de l'Hôtel-de-ville à main armée, à expulser le gou-
-vernmt provisoire et à le décimer des membres de la majorité qui leur répugnaient le plus, tels que
Lamartine, Marie, Garnier-Pagès, Marrast, Dupont (de l'Eure). &

Quels furent les instigateurs de l'attentat du 15 Mai, au lendemain de
la réunion de l'Assemblée constituante ? N'étaient-ce pas tous les orateurs de clubs, tous ces
chefs de factions que Mr de Lamartine s'imaginait si naïvement, qu'il nous fut permis de le
dire, avoir convertis au respect de la souveraineté nationale ? Blanqui, Sobrier, Raspail
figuraient au premier rang de cette immense armée de la sédition ; Barbès, après avoir un
instant hésité, se jetait à corps perdu dans le mouvement, et le préfet de police, Caussidière,
laissait faire. Voilà comment les faits répondent à la prétention qu'affiche Mr de
Lamartine d'avoir désarmé par son éloquence et par l'influence magnétique du contact, les
grands meneurs de la République de la violence et de l'épuration. Il en est de ses bons rapports
avec ces conspirateurs sans paix ni trêve, comme de son alliance avec Mr Ledru-Rollin &
après le 4 Mai. Cette alliance devait tout sauver. Elle devait donner à l'assemblée nouvelle,
suspecte aux républicains de Paris, le temps de se reconnaître, de s'asseoir, de se faire accepter,
de s'emparer de l'autorité et de la force qui lui appartenaient légitimement. Elle devait contenir,

Lamartine lui-même, par une misérable rivalité de popularité? qu'est-ce que ce 644
Blanqui, à qui l'auteur conserve une si menaçante réputation de profondeur, de ruse, d'habileté, de génie même dans la mise en œuvre des conspirations et des projets de bouleversements? un homme flétri par le soupçon d'une trahison honteuse, un comédien de bas-étage, un plagiaire de Marat. Et Caussidière, que devient-il, avec son astuce si vantée et ses redoutables finesses? il disparait dans une équivoque percée à jour. il tombe pris au piège de sa propre duplicité.

Gazette des Tribunaux du 30 7bre 1849

Cour suprême de Berne, condamnation à trois ans de prison d'un nommé Abraham Blaener, de la secte des Antoniens dont voici en résumé la doctrine, d'après Blaener: « Nous n'allons pas à l'Eglise, n'avons « point d'ailleurs d'assemblées pour exercices de religion, et ainsi point de sermons. « Pour le juste, il n'existe point de loi extérieure; La conscience est pour nous « la loi. Ce qu'elle permet ou qu'elle reconnait comme bien, nous osons le faire. »

Les Antoniens justifient le vol par un passage de l'Evangile de St Marc où il est dit que Jésus-Christ envoya ses disciples s'emparer d'une ânesse à un endroit qu'il leur indiquait.

ils tirent aussi de l'Evangile et de l'adoration de Dieu d'autres principes tels que la promiscuité sexuelle ou à-peu-près, sous le nom d'Amour.

Gazette des Tribunaux du 3 8bre 1849

une chanson de 1849, chantée dans les rues, moyennant 15 jours de prison.

sur l'air: Vive le vin de Ranponneau!

une affreuse épidémie
s'appesantit sur tout Paris
La mort terrible ennemie
reste, hélas! sourde à nos cris.
La France qu'elle mutile,
long-temps s'en ressentira.
Moi, je voudrais être utile
si j'étais le choléra.

D'abord, pour sauver la presse
d'l'esprit de mensonge éternel,
je prendrais vite l'adresse
où s'fait le Constitutionnel.
Comme ses rédacteurs renient
un droit qui plus qu'eux vivra,
j'prendrais ceux qui calomnient
si j'étais le choléra.

L'ouvrier est sans ouvrage,
et les boursiers, gens brutaux,
redoublent l'agiotage,
pour tripler leurs capitaux.
Je remontrais à la source
d'un mal qui longtemps durera
je ferais un raffle à la Bourse,
si j'étais le choléra.

o République Romaine,
toi que l'on veut égorger,
j'voudrais être un seul semaine
le choléra pour te venger.
De rien je ne serais chiche,
disant: advienne que pourra!
j'dévorerais l'armée d'autriche
si j'étais le choléra.
j'emport'rais les Royalistes,
j'emport'rais les Malthusiens,
j'emport'rais les régentistes,
et les Napoléoniens.
j'emport'rais le Ministère,
j'emport'rais.. non, qui le dira?
j'emport'rais tout ce qu'il faut taire,
si j'étais le choléra.

Gazette des tribunaux du 30 [illegible]

Cagniac, militaire détenu à la prison des conseils de guerre, est un insoumis condamné à l'emprisonnement, et que l'on avait envoyé au pénitencier militaire de St Germain, pour y subir sa peine. il s'est évadé avec plusieurs autres prisonniers mais il a été repris et enfermé à la prison des conseils de guerre. Se trouvant au Rez de chaussée avec d'autres détenus, il commence à creuser une galerie pour passer sous le chemin de ronde et aboutir soit dans la cour du pensionnat-Chastagnié, soit dans le jardin de l'hôtel Récamier. La prison militaire est enclavée entre ces deux propriétés. Dénoncé par deux détenus, le projet avorte et Cagniac se trouve sous le poids de trois préventions, deux tentatives d'évasion et insoumission. Ceci arrive le 30 7bre.

On le retire du Rez de chaussée et on le loge seul dans une cellule du 2e étage. Le 1er 8bre, à midi, un gardien était allé porter à Cagniac sa ration, et s'était retiré après avoir fermé le guichet de la cellule.

Il était à peine midi et 1/2, lorsque quelques jeunes écoliers de la pension Chastagnié, aperçurent un homme marchant sur la crête du toit du pensionnat. Le concierge regarde, voit cet homme sans veste et dit: « C'est un ouvrier couvreur qui visite la toiture. » Le temps qu'il a fallu pour aller demander à l'économe si on avait commandé cette visite, est mis à profit par Cagniac, car c'était lui, lui qui 20 minutes auparavant, recevait la soupe dans sa cellule.

Cagniac se voyant découvert, se glisse dans la première lucarne qui se présente à lui, tombe dans une chambre de maître d'études, casse dans sa chute une carafe et quelques statuettes de plâtre, force la serrure de la porte de cette chambre et gagne l'escalier. Le vieux concierge, après avoir rempli son devoir de surveillance rentre dans sa loge. Mais, au même instant, l'homme qu'il a vu sur la crête du toit, traverse rapidement la cour, et, comme un habitué de la maison, ouvre la double porte donnant sur la rue d'Assas et prend la fuite dans la direction du Luxembourg

6/ Cagniac était déjà fort loin, lorsque le concierge du pensionnat s'est imaginé que, puisqu'il n'y avait pas d'ouvrier commandé, le devait être un prisonnier 64/ évadé. Il est allé prévenir le Directeur de la prison, et l'on a trouvé la cellule vide. Il était alors une heure moins un quart. On voit avec quelle rapidité cette fuite fut opérée.

Cagniac avait démonté un côté de son lit de fer, et avec cet instrument, avait percé sans bruit le plafond, en recevant dans son lit le débris de l'ouverture, puis dressant le reste du lit contre la muraille, il avait grimpé jusqu'au trou de l'étage supérieur et gagné les toits du voisinage.

C'est demain 3 8bre que Cagniac devait être jugé par le Conseil de guerre. Le Conseil qui commence ses audiences à onze heures 1/2, était déjà en séance, lorsque Cagniac s'est arrêté un instant sur le toit pour jeter un coup d'œil sur le Tribunal militaire. Il a été aperçu par plusieurs membres du Conseil, qui ne se doutaient guère que ce fût l'un de leurs justiciables du lendemain.

Gazette des tribunaux du 4 8bre 1849

Déclaration de contumace du 13 juin 1849, signée : Ledru-Rollin, Etienne Arago, Martin-Bernard, Landolphe, Rattier, Ch. Ribeyrolles, Ed. Madier de Montjau jeune. ——

Même numéro. — Encore Cagniac .... Pour passer du toit de la prison sur la maison voisine, il faut franchir une distance considérable, et le moindre faux pas peut déterminer une chûte d'une hauteur de 25 mètres sur le pavé du chemin de ronde.

C'est tout un roman. Cagniac, à la prison du Cherche-midi, avait fait amitié avec deux prisonniers, un pompier et une garde républicain. Le pompier recevait les visites d'une femme, prétendue la sienne. Cagniac se met d'accord avec le pompier qui lui fait passer de l'outil. Le pompier, soupçonneux de l'entente, dénonce le projet d'évasion souterraine de son camarade, ne pouvant filer par terre, Cagniac file par les airs. Le Pompier signale le motif de son évasion.

La police court chez la pompière, croyant mettre la main sur le substitut. mais il était déjà parti avec son ariane, sous le costume de ville de son ex-ami le pompier

Gazette des tribunaux du 4 8bre 1849

Prétendue histoire des exécutions de Saint-Calixte à Rome, par un certain Zambianchi qui fesait amener les victimes la nuit et les fesait fusiller. une vingtaine d'individus massacrés ainsi, entr'autres le curé de la Minerve. Contes à la manière du Constitutionnel pour salir la République Romaine qu'on venait de démolir.

Gazette des tribunaux du 5 8bre 1849 – audience du 4 8bre

2e conseil de guerre. – Chasseur de Vincennes ayant frappé d'un coup de sabre un garçon Epicier. – incapacité de travail de plus d'un mois. – acquittement. Tous les témoins avaient reconnu l'accusé.

Conseil de Guerre de Lyon, audience du 25 7bre 1849

un jeune homme est traduit comme ayant fait partie d'une bande d'insurgés qui passait dans la rue. – la maitresse d'un bordel et une de ses domestiques soutiennent seules le fait. huit témoins honorables établissent le contraire. – cinq ans de détention.

Gazette des tribunaux du 10 8bre 1849

Le Pauvre Cagniac n'a pas profité de son évasion. il a été repris Rue des Brodeurs, où les agents de police avaient découvert qu'il s'était retiré.

Constitutionnel du 13 janvier 1849

Deux prisonniers importants viennent de s'évader de la prison de justice militaire de la Rue du Cherche-midi. Ce sont les nommés Barthélemi, condamné, il y a deux jours, par le 2e conseil de guerre

au travaux forcés à perpétuité, et le Docteur Lacambre, qui devait prochainement paraître devant ce même Conseil, prévenu d'avoir pris part à l'insurrection de juin. Ce matin seulement, cette évasion a été connue. Les autorités, saisies immédiatement, ont commencé l'instruction de cette grave affaire. Nous recevons les détails suivants:

" Ils occupaient des cellules situées au étage supérieurs des bâtiments de la prison, donnant sur le jardin de la pension de Mr Chastagnier, 8, Rue d'Assas. Dans la cellule occupée par Lacambre, était pratiquée une soupape qui donnait dans un corridor conduisant sur les toits. Cette cellule était ordinairement affectée au logement des officiers détenus. Cette soupape était fermée par un cadenas. Ce cadenas a été forcé et Lacambre arrivé sur les toits a descendu dans le jardin de l'institution Chastagnier, s'est introduit dans les appartements. Arrivé là, comme il était sans coiffure, il a pris un chapeau qui se trouvait dans une chambre et a laissé une pièce de cinq francs enveloppée dans un billet, conçu à peu près dans ces termes: " Citoyen, votre " chapeau vous sera renvoyé, et voici cent sous pour la location. "

Barthélemi occupait l'étage inférieur. On pense qu'il sera parvenu à quitter sa cellule, au moment de l'appel qui se fait à l'arrivée de la nuit.

18 janvier 1849

Le Capitaine d'Hennezel a répondu à Barthélemi protestant contre l'épithète d'assassin: " Je ne fais pas de distinction entre les assassins de la veille et les assassins du lendemain.

Journal le Peuple, du 12 ou du 16 janvier 1849. — Lettre de Lacambre au Directeur de la prison des Conseils de guerre.

Mr, après les mauvais traitements auxquels j'ai été soumis dans votre prison, après les menaces d'un traitement plus rigoureux encore, qui

me furent faites en votre présence, le 8 du courant à neuf heures du matin, dans
ma cellule, par l'inspecteur de prisons Commandant de Cissey, après dept mois
et onze jours de prison préventive sans motif, trois jours de cachot, trois mois
et 22 jours de secret, 22 jours de Cellule glacée sur les planches, au secret rigou-
reux, et mille autres tortures que je dévoilerai plus tard, vous ne serez point
étonné, je pense, qu'ayant trouvé moyen de me soustraire à tant de cruautés
qui paraissaient ne devoir jamais finir, je n'aie point laissé échapper l'oc-
-casion qui se présentait.

Si mes ennemis, ces lâches ennemis qui, jusqu'à présent,
n'ont osé m'attaquer que par derrière avec les armes déloyales et honteuses de la
calomnie et des tortures ensevelies dans l'ombre des cachots, avaient osé accepter
enfin le combat au grand jour, un débat public quelconque, j'eusse attendu,
n'en doutez point, mais !!....

Tout cela, du reste, ne vous regarde point..... Je suis parti, em-
portant une chemise de la prison. Je vous la renvoie avec celle de mon camarade
Barthélemi. (il demande ensuite la note des dégâts faits sur les toits)

Quoiqu'on m'ait occasionné à moi des pertes irréparables dans ma
santé, dans ma position, dans mon avenir, dans ma vie, qu'on ait pris mon
argent et mes effets, qu'on m'ait pillé plusieurs fois comme un voleur ou fait
de larrons au fond d'un bois, je suis loin de vouloir imiter mes ennemis, pour
lesquels rien n'est sacré, ni propriété, ni famille, ni réputation, ni liberté,
ni vie des plus vertueux citoyens. Votre ex-prisonnier

Le Temps. Marc Monnier — Marc Bayeux.
——— Drame à Nantes.
Déclaration de Nourrit
Conclusions de Maître Crepon (Conseil de guerre Fe 1
- Supplices à Clairvaux (Feuille 3)
Gazette des Tribunaux - Evasion de Lacambre (Fe 1
Constitutionnel ——— Evasion de Lacambre (Fe 6.
Condamnation de Lacambre par contumace (Feuille 3)
Demandre condamné à trois mois (Feuille 3)

1re Pièce – lettre A bis – Page 16

Le Temps Marc-Mounier

Le temps – Marc-Bayeux Dufaure

Lettre B Page 21

Déclaration de Nourrit.

Lettre C – Page 29

Conclusions de Me Cresson – Pas

Lettre D – Page ~~44~~ 42

~~Les supplices de Clairvaux~~

~~La Condamnation de Lacambre~~

~~Lettre E – Page 51~~

~~Les supplices de Clairvaux~~

Lettre H page 112

Evasion de Lacambre

Lettre I – Page 113

Condamnation de Demandre.

Page 15 – Les discours Thiers – Lettre A

Discours de Thiers sur le budget

7 Mai 1864

« on donna des uniformes à une
« jeunesse inoccupée, et avec l'uni-
« forme on lui donna la vertu du
« soldat. Car elle sauva Paris dans
« les journées de juin.